

ALINE DUVAL

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 226

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 13 au 19 septembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTS	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCXXVI

ALINE DUVAL

—



Aline Duval est une de nos comédiennes de second ordre, dont la carrière a été la mieux remplie. Depuis plus de quarante ans elle est sur les planches, infatigable. pleine de verve et de bonne humeur. Cette page ne suffirait pas pour contenir les noms des innombrables pièces où elle a tenu un rôle.

C'est au théâtre Comte que nous la trouvons, encore enfant, en 1835. Son premier début se fit, si je ne me trompe, dans la *Maison isolée*, petit opéra comique en un acte, paroles de Marsolier, musique de Dalayrac. Pendant quatre ans elle se façonne sur cette petite scène et y acquiert déjà un peu d'expérience.

De là, elle passe au théâtre du Panthéon, où ses débuts ont lieu, en avril 1839, dans le *Lutin*, puis dans *Barbe-Bleue*.

Sa vivacité, sa gentillesse, la franchise d'exécution avec laquelle tous ses rôles étaient remplis, la firent remarquer, et un engagement lui fut offert au Palais-Royal trois ans plus tard.

Aline Duval débuta le 18 août 1842 sur cette scène, où, pendant dix-neuf ans, nous l'avons trouvée toujours gaie, aimable, souvent d'une audace allant jusqu'à l'excentricité, mais toujours amusante.

Sa première création au Palais-Royal fut, au jour plus haut indiqué, *Francine la Gantière*, vaudeville en un acte de Mélesville, Carmouche et de Courcy, qui resta longtemps au répertoire. Trois jours après, le 21 août, elle créait une autre pièce : la *Dot d'Auvergne*.

La salle Montansier était riche alors en excellents comédiens. Aline Duval sut tenir sa place à côté de Alcide Tousez, Ravel, Lemesnil, Sainville, Dormeuil, Grassot, Levassor, Lhéritier, Mmes Déjazet, Dupuis, Lemesnil, Scriwaneck, Ravel, et, plus tard, de Mlles Nathalie, Ozy, Mme Thierret.

Dans les cinquante ouvrages où elle fit des créations sur cette scène, je citerai, parmi ses plus vifs succès :

Les *Beignets*, rôle de Louis XV, car, soit dit en passant, Aline Duval excellait aussi dans les travestis ; la *Femme électrique*, l'*Inventeur de la poudre*, *Amour et Biberon* ; une *Fièvre brûlante*, pièce en trois actes de Mélesville, où le rôle de Florentine commença à affirmer sérieusement sa personnalité.

Puis vinrent : un *Voyage sentimental*, un *Banc d'Huîtres*, la *Cornemuse du Diable*, un *Frère terrible*, *Qui se dispute s'adore*, une *Femme qui perd ses jarretières*, un *Monsieur qui suit les femmes*, *Tambour battant*, etc., etc.

Octave, dans les *Coulisses de la vie* — vaudeville en cinq actes de Dumanoir et Clairville — représenté le 24 mai 1852, et *Las Dansores espagnolas*, pièce jouée quelque temps après, la mirent au premier rang.

Alors ses succès se comptent par le nombre de créations où elle se montre.

Qui l'a vue dans *Edgard et sa Bonne*, n'oubliera jamais son espièglerie attachante ! Et quelle crânerie dans Gimblette des *Folies dramatiques*, dans *Fraîchement décorée*, *Sir John Esbrouff*, l'*Esprit frappeur*, une *Soubrette de qualité*, les *Binettes contemporaines !*

Nous voici arrivés, en 1855, à la *Perle de la Cannebière*, dont elle rend la physionomie avec une verve étourdissante. Puis viennent successivement : *Gilbox et Friquet*, *Toinon la Serrurière*, *Avait pris femme le Sir de Franc-Boisy*, *Si jamais je te pince*, *M. et Mme Rigolo*, la *Dame aux jambes d'azur*, la *Gamina*, la *Veuve aux Camélias*, *Péché caché*, le *Clou aux maris*, un *Dîner et des égards*, le *Calife de la rue Saint-Bon* ;... j'en passe, ne pouvant tout énumérer, mais me rappelant avec quel plaisir je suivais, bien jeune alors, toutes ces représentations pendant lesquelles la salle entière se tordait de rire.

En ce moment, 1858, Hortense Schneider se fait une réputation et accapare un peu la scène du Palais-Royal; Aline Duval y crée pourtant encore : les *Turlutaines de Françoise*, le *Dompteur de Femmes*, l'*Omelette du Niagara*, *Jeune de cœur*, les *Jours gras de Madame*, le *Passage Radzyvil*, etc., etc.

Le 18 juin 1861, elle passe aux Variétés en même temps que son camarade Dupuis. Tous deux débutent, ce soir-là, dans les *Domestiques*, vaudeville en trois actes, de E. Granger et R. Deslandes. Du premier coup, elle s'y fait sa place avec sa crânerie étourdissante et son aplomb sans égal. Depuis seize ans pensionnaire de ce théâtre, on la trouve tout le temps sur la brèche.

Dans *Ajax et sa Blanchisseuse*, *Mon-Joie fait peur*, l'*Infortunée Caroline*, les *Coiffeurs*, le *Bourreau des Crânes*, elle continue le genre qu'elle exploitait au Palais-Royal. Puis l'opérette la compte bientôt au nombre de ses interprètes. Le 5 février 1866, elle y apparaît pour la première fois dans le rôle de Clémentine, de *Barbe-Bleue*.

Jusqu'en 1870, je citerai encore : le *Royaume des Femmes*, les *Thugs à Paris*, *Paris tohu-bohu*, les *Chambres de bonnes*, l'*Homme n'est pas parfait*, où elle succède à Alphonsine; *Mme Bertrand et Mme Raton*, le *Mot de la fin*, *Deucalion et Pyrrha*, *Ferblande, ou l'abonnée de Montmartre*.

De 1870 à 1872, Aline Duval disparaît momentanément de la scène pour y rentrer, le 15 novembre de cette dernière année, dans les *Mémoires d'Hortense*. Alors elle joue sans discontinuer, se partageant entre la comédie-vaudeville et l'opérette. Je rappellerai, entre autres succès pour elle : le *Tour du Cadran*, le *Commandant Frochard*, l'*Ile de Tulipatan*, les *Prés Saint-Gervais*, les *Trente millions de Gladiator*, le *Manoir de Pictordu*, le *Dada*, le *Roi dort*, la *Revue sans titre* et sa dernière création : Mme Vantrieasse, dans le *Docteur Ox*.

Pendant ces deux dernières années, Aline Duval prêta son concours aux Matinées des Variétés. Elle fut du premier de ces spectacles, le 24 octobre 1875, avec le rôle de Mme Lapie, dans les *Trois Epiciers*.

Ce qui distingue le talent d'Aline Duval, c'est que cette excellente artiste a toujours été la *femme de ses rôles*. Quelle que soit l'excentricité que souvent elle ne craignait pas de déployer, on la vit toujours donner à son personnage sa vraie physionomie. D'une verve entraînante, d'une gaieté enjouée et communicative, elle porte sur le public. Sa diction incisive, le timbre mordant de son organe, ses allures dégagées, ses gestes pleins de décision et d'originalité lui ont créé un jeu tout à fait *en dehors*, c'est-à-dire *franchissant toujours la rampe*. Aujourd'hui, comme autrefois, elle amuse et provoque le franc rire. Avec Boisgonthier et Alphonsine, Aline Duval forme un trio de comédiennes dont la personnalité laissera une trace sur les scènes qu'elles ont traversées.

En ne quittant jamais soit le Palais-Royal, soit les Variétés, dont les genres sont à peu près semblables, Aline Duval a acquis une autorité plus grande que si elle avait promené son talent à travers les différentes scènes de Paris. Sur ces deux théâtres, on sent, en effet, qu'elle est bien chez elle ; elle y a son public qui aime à la revoir, et celle qui devra la remplacer n'est point encore trouvée. Heureusement, on peut espérer la garder encore longtemps, car si, avec l'âge, l'actrice est en possession d'une plus sûre expérience, elle n'a rien perdu de son étourdissante crânerie, et il est plus d'un rôle accentué où sa verve peut encore s'épancher tout à l'aise.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

FECHTER

(de l'Opéra-Comique)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

GEORGES RICHARD

(de l'Odéon,

Auteur de la grande comédie nouvelle du Gymnase)

REVUE DES THEATRES

OPERA-COMIQUE

RÉOUVERTURE

Débuts de Mlle Ploux et de M. Engel.

L'Opéra-Comique a fait sa réouverture en revenant franchement au vrai répertoire qui lui convient; nous sommes de ceux qui le félicitons de conserver à ce charmant théâtre, si français et si parisien, son caractère propre.

Zampa a ouvert la marche avec la même exécution qu'à la fin de la dernière saison. Le ténor Stéphane y a fait une brillante rentrée.

Le lendemain, une jeune débutante, Mlle Ploux, douée d'une jolie voix, a rempli avec succès le rôle de *Lalla-Roukh* et Mlle Philippine Levy a chanté avec un organe pur et une correction parfaite Baucis, de *Philémon et Baucis*, où le ténor Nicot a fait preuve, comme toujours, d'un style excellent.

Puis, le jour suivant, le jeune Engel, si remarqué au Théâtre-Lyrique dans *Giralda*, a fait son début à l'Opéra-Comique par le rôle de Georges Brown, de la *Dame Blanche*. L'organe est comme l'homme, *minuscule*, mais l'artiste a du goût, de la grâce, et le comédien joue avec aisance et gentillesse. Au second acte, après la célèbre romance « Viens gentille dame, » Engel a été justement acclamé. Tout en constatant la bonne réception faite au nouveau pensionnaire de M. Carvalho, nous lui conseillerons de ne pas forcer son talent. Il ne doit chanter que les ténors *légers*, genre où il peut d'ailleurs se créer une jolie situation.

Mme Franck-Duvernoy, Mlle Ducasse et M. Giraudet ont fort bien tenu leur rôle. En somme, très agréable soirée.

Un jeune transfuge des Bouffes-Parisiens, M. Fugère, dont on avait remarqué la belle voix de baryton, devait faire son début dimanche, dans Jean, des *Noces de Jeannette*. La représentation a été remise pour cause d'indisposition.

La semaine prochaine, nous aurons à vous parler de la reprise de l'*Eclair*. On voit que M. Carvalho ne s'endort pas et imprime à ses pensionnaires une activité qui ne peut manquer d'être fructueuse.

VAUDEVILLE

Pierre, comédie en 4 actes, de MM. Cormon et de Beauplan.

Chez Elle, comédie en un acte de MM. Ch. Narrey et A. Dreyfus.

Qu'est-ce que *Pierre*? Un enfant trouvé et recueilli par le docteur Mignot, la crème des hommes, le type du bourru bienfaisant. Le digne homme a été, du reste, largement récompensé de sa conduite, car son filleul est devenu un artiste, un peintre d'un grand talent; son premier tableau lui vaut un brillant succès et le ruban de la Légion d'honneur.

Pour comble de bonheur, Pierre aime la fille d'un riche armateur, Mlle Gabrielle Hardouin, et celle-ci, qui est une enfant gâtée et fûtée au possible, non-seulement fait rompre par son père un projet de mariage entre elle et un certain marquis de Bussac, gentilhomme des plus tarés; mais encore elle obtient de M. Hardouin que, contrairement aux usages reçus, il demande pour elle la main de Pierre au docteur Mignot.

Une révélation imprévue vient renverser cet édifice de joie. Il y a dans la maison de M. Hardouin une gouvernante, Mme Thérèse, dont le mari, André Navarret, entraîné par de mauvais conseilleurs, a jadis été condamné à trois ans de prison pour usage de titres qui ne lui appartenaient pas, et, sa peine subie, est allé en Australie gagner l'argent nécessaire au payement intégral de ce qu'il doit. Or, Hardouin, mis en éveil par l'étrange intérêt que Mme Thérèse porte à Pierre, — intérêt si vif qu'elle a failli mourir lors d'un duel, heureux d'ailleurs, entre le peintre et son rival évincé, — interroge habilement la pauvre femme, et finit par lui arracher l'aveu qu'elle est la mère de Pierre. C'est pour que la flétrissure infligée à André Navarret ne retombât pas sur l'enfant, qu'il a été déclaré comme né de père et mère inconnus, et confié au docteur Mignot. Dès lors Hardouin, qui voulait bien donner sa fille à un homme sans famille, ne la donnera pas au fils d'un *cheval de retour*. Tout est rompu, mon gendre!

Mais quand on annonce cette rupture, sans lui en dire le motif, à Gabrielle, celle-ci se révolte, crie, pleure, s'évanouit. C'est une enfant nerveuse, délicate. « Encore une émotion semblable, dit le docteur Mignot, et vous la tuerez! »

Hardouin adore sa fille; il veut qu'elle vive, et vive heureuse. Aussi renoue-t-il le mariage, un instant rompu; mais sous cette condition expresse que jamais les parents de Pierre ne se feront connaître à lui. La mère accepte cet héroïque sacrifice. Le père, André, qui revient d'Australie, après vingt ans de luttes et d'acharnés labeurs, et qui a payé tous ses créanciers, d'abord n'y veut pas consentir, l'espoir d'embrasser un jour son fils l'ayant seul soutenu dans son long exil. Mais enfin, il se résigne, après une fort belle scène, traitée de main de maître, dans laquelle sa femme lui représente qu'il n'a pas le droit de ruiner le bonheur de leur enfant, et que, si Pierre est leur fils devant Dieu, devant la loi, il ne l'est pas! Et les deux malheureux assistent, perdus dans la foule, au mariage de Gabrielle et de Pierre, qui ne saura jamais quels ils sont.

Il y a beaucoup d'habileté dans ces quatre actes, une grande entente de la scène, de jolis détails, du sentiment, et la thèse contre l'inflexibilité des lois humaines est généreuse. Par malheur, il n'y a pas de *pièce*, à proprement parler, et la conclusion n'est pas nette. En outre, bien des choses sentent le *vieux jeu*. Néanmoins, succès d'estime pour les auteurs!

En revanche, grand, immense succès pour Mlle Réjane. On ne saurait être plus enjouée, plus gracieuse, plus mutine qu'elle ne l'a été dans les deux premiers actes; on ne saurait être plus fébrile, plus désespérée, plus dramatique, à la façon *moderne*, qu'elle ne l'a été dans le troisième. On lui a fait une véritable ovation, et c'était justice. Mme Doche a de belles qualités qui, malheureusement, ne sont pas du tout celles qu'exigeait le rôle de *Thérèse*. Pierre Berton a de la chaleur dans le rôle de l'amoureux. Delannoy joue avec rondeur le docteur Mignot. Parade se fait vieux, et cela se voit. Munié est très convenable dans le personnage ingrat du mari, et Mlle Lamarre fort gentille en paysanne bretonne; car l'action se passe aux environs de Nantes.

Chez Elle, pièce qui servait de lever de rideau à *Pierre*, est un proverbe à deux personnages. Nous y voyons une jeune veuve revenant à l'improviste de la campagne et trouvant dans son domicile un jeune homme qui s'y est installé en son absence avec le prétexte assez risqué, que ce domicile fut celui qui abrita son enfance. Après quelques madrigaux de part et d'autres, un mariage se confectionne séance tenante. Faiblement écrite et sans intrigue, cette bluette légère vivement enlevée par Dieudonné et Mlle Kalb, a réussi.

THÉATRE-HISTORIQUE

Première représentation de : le *Régiment de Champagne*, drame historique en 5 actes et 9 tableaux, par M. Jules Claretie.

Nous sommes au commencement du XVIIe siècle, alors que le roi *Soleil* est sur son déclin et que la France, depuis

si longtemps victorieuse, commence à éprouver de sanglants revers; mais l'auteur des *Muscadins* nous fait assister au dernier triomphe remporté par le *Régiment de Champagne*, un régiment célèbre dans les fastes militaires d'alors, et dont la devise est célébrée dans la chanson suivante :

Toujours alerte, — et bravement,
C'est le Régiment de Champagne
Dont le drapeau clapote au vent
Et qui fait en riant campagne.
Il chante, il aime, il meurt content,
Mord la cartouche et vide un verre
En répétant — et crânement,
Son cri joyeux, son cri de guerre :
Poltrons, en arrière !
Champagne, en avant !

Durant six heures de temps, nous assistons à des combats brillants; nous suivons l'auteur, animé d'un souffle patriotique, à travers une épopée étincelante.

Un drame bourré de tant d'incidents ne se raconte pas. La mise en scène, les costumes, les ballets, les duels et les batailles y tiennent une place si importante, que le plaisir des yeux est aussi grand que celui des oreilles, et qu'il ne faut pas enlever les pensées sonores et patriotiques de l'écrivain, hors du cadre où elles se détachent avec une réelle puissance, au milieu des fusées et de la poudre.

Le tableau de la défense de la ferme, où les bombes éclatent en pleine scène, a produit un grand effet, ainsi que celui de la bataille de Denain. Il faut voir avec quel entrain le régiment de Champagne, du Théâtre-Historique, engage la bataille et gagne la victoire, et comme cette mêlée et ce carnage provoque les applaudissements du public.

Aussi, le drame nouveau de Jules Claretie sera populaire, et devra la moitié de son succès à M. Castellano, qui l'a monté avec un luxe de décor incroyable et en même temps un goût dont on ne saurait trop le louer.

L'interprétation n'a qu'une importance relative, dans une pièce militaire de ce genre. Seul, le personnage du comte de Pardailhan aurait gagné à être joué par un acteur ayant sur le public une grande autorité, M. Dumaine, par exemple. M. Bouyer, qui le remplit, reste au diapason de ses camarades : Montal, Randoux, Coulombier, Donato et Brelet.

Mlles Schmidt et Méa, Mlle Debreuil et Cécile Bernier tiennent leurs rôles, les deux premières, en faisant preuve de force dramatique, et les deux autres, avec des qualités de jeunesse, de poésie et de mutinerie piquante.

Dans le divertissement italien, Espinosa (Pierrot) a obtenu un grand succès de clown. C'est le véritable homme caoutchouc.

Bonne soirée pour le Théâtre-Historique; nous souhaitons longue existence au *Régiment de Champagne*.

LES FLEURS BAROMÉTRIQUES

Je ne sais plus quel humoriste, récemment, comparait Paris à un calife fantaisiste, dans le genre du bon Haroun-Al-Raschid des *Contes arabes*. Paris, disait-il, est un véritable sultan, car, chaque jour, il prend pour favorite, pour maîtresse, une femme qu'il célèbre, qu'il chante, qu'il adule, qu'il place sur un pompeux autel. Puis, crac! le lendemain, il l'oublie, et il fait choix d'une autre idole. Le plus souvent, les maîtresses de Paris sont, même en République, des reines... de théâtre, des princesses... de la rampe : Hortense Schneider, Sophie Croizette, Anna Judic, Louise Théo, Jeanne Granier, la *p'tite* Bécat, ont fait ou font encore partie de son harem. Parfois aussi Paris s'enamoure de la première venue, d'une bouquetière comme Isabelle, d'une marchande de journaux comme Mlle de la Périne, ou d'une simple ambassadrice comme Mme de Metternich...

Quelquefois, enfin, la maîtresse de Paris, c'est « la forte femme aux puissantes mamelles » qui, plantant sur un tas de pavés un haillon rouge ou noir, et criant : *Aux armes, citoyens!* inspire à des milliers d'hommes, de vieillards, d'enfants, le tragique, le fougueux, le sombre désir de vivre et de mourir pour elle, pour la LIBERTÉ!...

Alors, dame! Paris, la ville frivole, devient la formidable ville,

Et celle qui charmait l'univers, l'épouvante.

***

Mais Paris n'est pas seulement le sultan lascif ou héroïque qui donne à une divinité réelle ou idéale son or, ses fleurs ou le sang de ses fils : c'est aussi un enfant qui se divertit à des riens. Chaque année, Paris adopte un refrain gouailleur ou typique, ou simplement inepte, qu'il chante à tue-tête sur ses luxueux boulevards ruisselants de lumières et dans les sombres dédales de ses quartiers excentriques; et il se *toque* pour un jouet plus ou moins ingénieux qui l'occupe pendant six bons mois.

L'an dernier, à peu près à pareille époque, Paris vociférait en chœur tout le long du jour et même de la nuit :

Voyez ce beau garçon-là :
C'est l'amant d'A,
C'est l'amant d'A;
Voyez ce beau garçon-là :
C'est l'amant d'Amanda !

Et il faisait *tlictloquer* incessamment le *cricri*, ce petit instrument criard composé d'une plaque de tôle et d'une boîte d'harmonie en cuivre...

Cette année, les chansons populaires ne nous ont pas fait défaut. On en a hurlé dix pour une. Merci, mon Dieu! il y a encore de beaux jours pour la France!...

Nous avons eu : *J' m'appell' Popol*, une riche réclame pour le capitaine Fracass...agnac; *Je tourne la manivelle*, le comble de la distinction; la *Canne à Canada*, le triomphe du « sans queue ni tête »; le *Fils à Sébastien*, *Paquita*, que sais-je encore? J'en omets, et des plus abrutissantes.

Quant au *joujou*, m'est avis que ce doit être ces *Fleurs* artificielles qu'on voit dans toutes les devantures des opticiens, fabricants d'instruments de physique et autres négociants de ce genre, et qu'on nomme *barométriques*, parce qu'étant coloriées avec une mixture très-sensible aux changements atmosphériques, elles deviennent bleues, lilas ou roses, suivant que le temps est au *beau fixe*, au *variable* ou à la *pluie*.

C'est la mode, l'attraction, la fureur du jour, et un Parisien *parisiennant* se croirait déshonoré, s'il ne possédait un de ces baromètres végétaux.

On est allé jusqu'à en fourrer sur des chapeaux de femme! Ça, c'est affreux... Mais, puisque c'est la mode!

On ne s'en est, du reste, pas tenu aux fleurs. L'industrie fabrique aujourd'hui des *plumes barométriques*, des *pantins barométriques*... Ces jours derniers, on a mis en vente un dessin intitulé le *Pochard barométrique*, représentant un bon ivrogne dont la trogne, enluminée avec la mixture susdite, bleuit ou rougit suivant le temps.

Ces petits objets *caméléonesques* sont d'ordinaire accompagnés dans les vitrines de réclames en *vers*, dont quelques-unes ne sont pas exemptes d'une douce gaieté; témoin ce quatrain que, l'autre hier, nous lûmes au bas d'une poupée :

De la *pluie*, du beau temps, je suis miroir fidèle ;
Formez projets d'amour, je puis les changer tous (?)
Si Phébus (!) me rend bleue, accourez auprès d'*elle;*
Si l'*ondée* me fait rose, ATTENDEZ-LA CHEZ VOUS !

Je n'insiste pas sur la forme au moins fantaisiste...

Mais que dites-vous du fond?

Conseiller aux amants de n'aller voir leurs maîtresses que quand le beau temps est certain, et lors, au contraire, qu'il fait mauvais, de les attendre tranquillement *at home* et de les laisser recevoir l'averse, ça me paraît une drôle de façon de comprendre la vieille galanterie française!..

***

En fait d'inventions, il n'y a que le premier pas qui coûte; et, si j'en crois ce qu'on m'a conté, des perfectionnements inouïs sont à la veille de se produire. Mon très savant ami, le docteur Onésiphore Quaitche, s'est occupé du jouet à la mode : — il n'y a pas de minces détails pour les grands esprits; — et il cherche, m'a-t-il dit, à fabriquer, en vue des prochaines élections, des *fleurs barométriques politiques*. On n'aura qu'à en mettre une dans la main d'un candidat et, suivant la couleur que la fleur prendra, on saura *illico* si l'opinion de l'aspirant-député est *bon teint* ou sujette à *passer*..... Certes, si le docteur réussit, il aura fait faire un pas de géant au suffrage universel!

Tout porte à croire, d'ailleurs, qu'une fois lancé dans cette voie, il entasserait merveilles sur merveilles, et doterait successivement sa belle patrie des *fleurs barométriques de l'amour, de l'amitié, du mariage, de la finance*, desquelles, d'après le nom, l'usage se devine. Dam! si la Science a parfois du mal à se mettre en route, lorsqu'enfin elle est partie, rien ne l'arrête... pas même les gendarmes.

Mais gardons-nous de trop présager de l'avenir. C'est le cas ou jamais de dire : *qui vivra verra*.

***

Sur ce, je jure, par tout ce que j'ai de sacré,— et il y a des masses de choses qui me sont sacrées : j'en ai fait le compte l'autre jour, c'est stupéfiant! — je jure que cet article n'est nullement une réclame mal déguisée en faveur des fleurs barométriques...

Et que, si leur inventeur, touché jusqu'aux larmes de la prose par moi consacrée à son œuvre, jugeait à propos de me combler de riches présents, je n'accepterais pas....

Sans me faire prier !

Louis de Gramont

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

Lettre de Jane de Meslay à madame Aline Bernard.

— Pourquoi, dis-tu « trop d'honneur » Jane ? Ne serait-elle pas plus blâmable en ce cas, de m'avoir, ainsi que tu le supposes, poussée à faire un mariage aussi avantageux que le sien !

— A mes yeux, certes, non. Si l'amour a des dangers, — et ils ne seront jamais aussi grands que ceux dont son absence est la source dans le mariage, — il est du moins exempt des mesquines questions d'argent et de vanité qui percent sous vos prétentions raisonnables, à mademoiselle de Gury et à toi, ma chère enfant.

— Que croire ? dit Renée, se parlant à elle-même, et en s'asseyant sur un banc où je pris place à côté d'elle. Que croire ? Les personnes à qui l'âge a donné de l'expérience répétent à satiété que l'amour est la cause de tous les malheurs...

— As-tu oublié la fable du *Renard et les raisins* ? répondis-je en riant, malgré que j'en eusse peu d'envie.

— Qu'il s'use vite...

— Quand il est de mauvaise qualité.

— Et que la gêne dans le ménage le fait mourir...

— Le fait grandir ! quand on lutte l'un pour l'autre, on est invincible ; tandis qu'on se déchire en luttant l'un contre l'autre !

Je lui racontai alors ton histoire, Aline ; votre inaltérable confiance en l'avenir et en vous-même, à ton mari et à toi ; vos intimes bonheurs au milieu de vos premières épreuves, et ceux qui vous restent aujourd'hui ; que, grâce à votre tendresse mutuelle, vous avez enfin triomphé des obstacles. Je mis en regard de la vôtre mon existence, brillante à la surface et si affreusement tourmentée au fond. J'essayai d'ailleurs de faire comprendre à Renée qu'Olivier était dès aujourd'hui plus riche que vous ne l'êtes devenus, et que le mérite personnel est la seule noblesse réelle et respectable. Elle m'écouta sans rien répondre, et elle paraissait émue quand je la quittai.

Que faire pourtant ? Est-ce rendre bien réellement service à Olivier que de ramener vers lui une femme que de pareilles considérations ont pu un instant préoccuper? Voudrait-il de cet amour, s'il en soupçonnait la nature ? Moi, qui le connais bien, je réponds en toute conscience : Non ! Et pourtant, j'ai peur, en l'engageant à renoncer à son erreur, d'être à mon insu guidée par une lointaine espérance personnelle, que je ne pourrais, hélas ! sans folie concevoir. S'il épouse Renée, nous serons certainement malheureux l'un et l'autre ; s'il ne l'épousait pas, nous pourrions être tous deux heureux peut-être... Oh ! il est cruel d'avoir à choisir entre sa conscience et son cœur ! Conseille-moi. Jane.

21 Juin.

Je veux aller jusqu'au bout de mon sacrifice, Aline. Il ne sera pas dit que j'aurai laissé cette enfant courir à l'abîme dont je suis sortie brisée, sans avoir fait tous mes efforts pour l'en détourner. En lui apprenant l'amour, Olivier la sauvera peut-être, tandis qu'ayant à lutter contre des influences contraires, je serais probablement toujours impuissante à l'arrêter sur la pente où elle chemine. Qui sait ? en aimant, elle deviendra digne aussi d'être aimée, et, pour les faire heureux tous deux, il ne m'en aura coûté que mon propre bonheur, — en supposant qu'il eût encore été possible.

Puisqu'elle croit que l'argent est nécessaire pour s'aimer, j'ai offert à Renée de joindre à sa dot, si elle épousait Ollivier, ces cent mille francs de mon propre douaire, auxquels je me suis juré de ne jamais toucher pour mon compte. Que ce prix de mon martyre rachète ma sœur d'une destinée semblable à la mienne, et je me pardonnerai presque de l'avoir possédé. En supposant que les revenus d'Ollivier n'augmentent pas d'ici quelques années, ils auront environ douze mille francs par an à dépenser. O Aline ! Il ne nous en faudrait pas autant, n'est-ce pas, pour être les plus heureuses femmes de la terre avec ceux que nous aimons ? que nous aimons ? Il ne me sera même plus permis de l'aimer, hélas ! et c'est là mon seul vrai sacrifice.

« Moi, qui te croyais un peu avare, ma pauvre Jane, » m'a dit Renée, quand je lui ai expliqué, autant que je le pouvais, pourquoi je ne voulais pas garder cet argent : « et voilà que je suis forcée d'avouer que tu n'es que folle — et excellente, » a-t-elle ajouté de suite en m'embrassant. « Mais je ne comprends pas pourquoi tu n'épouses pas toi-même le cousin, au lieu de me le faire épouser, puisque tu le trouves si charmant.

— C'est que je ne l'aime pas, moi, ai-je répondu avec un affreux serrement de cœur.

— Ni moi non plus, tu le sais bien.

— Mais tu l'aimeras, puisqu'il t'aime.

— Dieu le veuille ! car l'augmentation de ma dot ne m'empêchera pas de m'appeler madame Malet, et j'espérais ne jamais regretter notre particule contestée.

— Que dois-je répondre à Olivier ? lui ai-je demandé, pour couper court à ces objections impatientantes.

— Rien encore, sinon qu'il continue à travailler, jusqu'à ce que j'ai assez réfléchi à ta proposition. »

N'est-ce pas désolant de voir une fille de dix-sept ans hésiter devant une pareille alternative ? Je ne veux rien dire encore à Olivier, jusqu'à ce que je puisse lui donner une certitude bonne ou mauvaise. Mais pourquoi faut-il que je l'aime... trop, pour l'avertir et l'éclairer ?

—

Lettre de Renée de Kéraven à mademoiselle Marcelle de Gury

Chateau de Garlan, 22 juin 1858.

La joie que m'a fait éprouver ta dernière lettre n'a pas été de longue durée, ma chère Marcelle. Elle a provoqué entre Jane et moi deux explications qui m'ont tellement troublée, que c'est à peine si je sais où j'en suis pour te répondre aujourd'hui. Ah ! que tu es heureuse, toi, d'avoir atteint le but que tu ambitionnais, et de n'avoir plus à hésiter ni à t'en dédire ! J'ai eu la maladresse de me laisser confesser par ma sœur sur mes petits secrets, et je l'avoue humblement, un peu sur les tiens. Là-dessus, elle s'est récriée sur la monstruosité — c'est, sinon son expression, du moins sa pensée — de ton mariage et de mes projets. Elle m'a raconté son histoire tout entière, et à moitié celle d'une de ses amies, et m'a prouvé clairement que celle-ci a été très-heureuse dans la misère, parce qu'elle adore son mari, et elle-même excessivement à plaindre dans l'opulence, parce qu'elle ne pouvait souffrir le sien. Je ne sais plus trop comment cela s'est fait, mais j'ai été un peu ébranlée dans « nos » convictions, et je ne puis plus me remettre entièrement de cet assaut.

C'est la faute de M. de Coathuel aussi. Si, au lieu de chercher à me fasciner par des toilettes extravagantes, des airs de saule pleureur et des vers moins rococos, mais aussi ennuyeux que ceux de mon pauvre oncle, il avait voulu se décider à demander tout simplement à ma mère une main, que nous lui aurions, elle et moi, accordée avec empresrement, il ne serait pas menacé de me voir le traiter comme tu as traité le chevalier. Pour être marquise de Coathuel, on peut supporter bien des choses ; mais s'il ne s'agit que de faire un roman d'amour, franchement j'aimerais beaucoup mieux Olivier. Je les ai vus tous les deux à l'œuvre, et je dois convenir que la noblesse et la fortune du gentilhomme sont singulièrement éclipsées par la jeunesse et la beauté de l'artiste. Je t'avoue même que, s'ils étaient tous deux également titrés et également riches, je n'hésiterais pas une minute entre eux. Le marquis doit venir demain, et, s'il ne s'exécute pas, en me prouvant que « ses vues sont honnêtes », je le plante là, comme un simple manant.

Toi qui as toujours été la forte tête de notre association amicale, pourrais-tu me dire, ma chère Marcelle, pourquoi ma sœur tient autant à me faire aimer Ollivier ? Qu'elle me détourne d'épouser le marquis, si elle a été malheureuse par un mariage à peu près analogue, si peu concluante que soit une expérience, je l'admets encore. Mais qu'elle aille, comme elle l'a fait, jusqu'à m'offrir les 100,000 fr. qui lui viennent de son mari — et auxquels je ne sais par quels scrupules incompréhensibles elle ne veut pas toucher, — et cela pour faciliter mon mariage immédiat avec le cousin, voilà ce qui m'étonne, me confond. et m'inquiète un peu même. Elle a plaidé sa cause à mon tribunal, avec une chaleur, une verve, une éloquence pessionnée que je comprendrais à peine si elle était amoureuse de lui — ce qui ne peut être, puisqu'elle se dépouille pour qu'il puisse en épouser une autre. Il est vrai qu'ils ont été élevés ensemble ; mais à leur attitude vis-à-vis l'un de l'autre pendant qu'Ollivier était ici, je n'aurais pas soupçonné que Jane eût gardé pour lui une affection aussi dévouée. Elle a si bien démoli pièce à pièce mon petit échafaudage d'objections contre les dangers de l'amour et les inconvénients de la médiocrité, que je ne sais réellement plus que lui répondre ; et si, comme je le crains, le marquis, en sa qualité de conquérant, n'est pas aussi facile à amener à merci que ton général, je me vois forcée de me résigner à faire le bonheur de mon cousin, sous le nom de madame Malet tout court, et avec un millier de francs par mois, jusqu'à ce que ses chefs-d'œuvre augmentent ce modeste budget.

Eh bien ! c'est surprenant, Marcelle, comme je m'habitue déjà à cette idée. Je n'ai pas un besoin absolu de luxe, moi, et il me semble que l'on peut faire encore bien des choses, même à

Paris, avec 12,000 francs par an. Puis, tu l'as entendu dire toi-même, et par un de ses confrères encore! Olivier a du talent... S'il allait un jour me faire plus riche que toi? Reste donc la question de nom qui me tracasse, je l'avoue, plus que celle de fortune... Est-ce que, s'il devenait très célèbre, il ne pourrait pas obtenir l'autorisation de joindre à son nom celui de notre aïeul commun? Malet de Garlan? Cela résonnerait encore assez bien, n'est-ce pas? Informe-toi donc si la chose est possible. Dis-moi également si l'on n'est pas trop misérable avec la somme ci-dessus mentionnée, et s'il est vrai que les artistes soient mieux vus là-bas qu'ils ne le sont ici, où il est passé en article de foi qu'ils vivent tous à la prison pour dettes, en attendant qu'ils meurent à l'hôpital? Il n'est pas très flatteur d'entendre compter trop scrupuleusement l'argenterie dans les maisons où l'on a dîné avec son mari.

De la table où je t'écris, dans ma chambre, je vois les cimes des grands bois de Coathuel. Combien de fois ne les ai-je pas regardés en songeant qu'ils seraient bientôt à moi, par droit de conquête! Quel beau parc anglais j'avais médité d'en faire, et quelles triomphantes cavalcades j'y projetais en compagnie des nombreux et élégants adorateurs que nous aurions, toi et moi, amenés à notre suite, de Paris! Les belles fêtes de nuit, l'été, les charmantes promenades en bateau sur les étangs; les écrasantes toilettes à faire jaunir d'envie les nobles dames fanées et les petites bourgeoises endimanchées du département... O Perrette! Perrette! Adieu mon marquisat de Carabas et mon beau château en Espagne... De tout cela, il me reste « la chaumière et le cœur dont nous nous sommes tant et si souvent moquées ensemble. Bah! Jane prétend que c'est là qu'est le bonheur.

RENÉE DE KERAVEN.

P. S. — J'allais oublier de te dire qu'il est peu probable que j'aille à ton mariage, ma mère ne pouvant quitter sa maison, Jane ne le voulant pas, et le chevalier étant furieux de la trahison, aujourd'hui évidente, de sa « belle Iris. » Pourquoi n'est-il pas millionnaire, aussi? Tu serais peut-être ma tante!...

Lettre d'Olivier Malet à Mme Jane de Meslay.

Paris, 24 juin 1858

O Jane! combien vous avez été cruelle; mais combien je vous pardonne. Que de fois je vous ai maudite, et que je vous bénis aujourd'hui. Votre silence obstiné, qui m'a fait tant souffrir, me sauve. Il me devait bien cela. Je touche au but, chère Jeanne, je suis presque célèbre déjà, et je serai riche demain, si je veux, ou plutôt si elle y tient, elle; car, pour moi, pourvu que je l'aime et qu'elle m'aime, le reste m'est bien égal. Mais je tiens déjà notre joli nid, nos livres, nos soirées au théâtre; et nos amis n'y manqueront pas. J'ai une commande de 15,000 francs, et c'est à vous, Jane, que je la dois!

Si peu gaie que fût ma dernière lettre, elle n'a pu vous donner qu'une faible idée du degré d'inquiétude auquel m'avait réduit le manque de nouvelles de Garlan. J'étais retourné chez M. de Gury, et, au lieu de la victime résignée que je me figurais, je trouvais mademoiselle Marcelle entourée de couturières et de lingères, celles-ci venant saluer sa fortune, tandis que les autres essayaient, avec assez de succès, je crois, d'en tirer parti. C'est à peine si « l'heureuse » fiancée du général Bonnet avait trouvé le temps de m'exaspérer encore davantage par ses réponses logogryphiques et railleuses aux questions que je lui adressais sur Renée. Comment votre sœur peut-elle être intimement liée avec une pareille créature?

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (Correspondance particulière du *Paris-Théâtre*.) — La réouverture du théâtre de la Monnaie a eu lieu la semaine dernière par la reprise des *Huguenots*. Cet ouvrage servait de rentrée à la plupart des artistes de grand-opéra, et de début à MM. Queyrel, basse, qui nous vient de Montpellier, Choppin, basse chantante (Lyon) et Mlle Blum, dugazon. Le public a fait le meilleur accueil à ces nouveaux venus et les a associés au succès réservé aux interprètes de l'année dernière : MM. Tournié, Devoyod; MMmes Fursch-Madier et Hamaekers, ces dernières particulièrement fêtées et fleuries.

— La représentation de *Faust*, donnée le lendemain, nous a fait faire connaissance avec la nouvelle prima-donna, Mlle Minnie Hauck, qui nous vient de Vienne et de Berlin, où elle a obtenu, dit-on, de grands succès. Malgré ces précédents, on s'est montré réservé, sinon sévère, à l'endroit de la nouvelle Marguerite, qui ne paraissait pas entièrement en possession de ses moyens vocaux. Nous attendrons, pour la juger, qu'elle ait paru dans un autre ouvrage de son répertoire. Le rôle de Méphisto a été parfaitement rendu par M. Choppin; enfin, on a revu avec plaisir MM. Tournié et Devoyod, tous deux excellents dans les personnages de Faust et de Valentin.

— Le théâtre de la Monnaie a repris le *Philtre*, d'Auber, qui n'avait plus été joué à Bruxelles depuis une trentaine d'années. Grand succès de pièce et d'interprétation : Mmes Hamaekers et Blum, MM. Bertin, Choppin et Guillien, ont eu les honneurs de la soirée.

— La réouverture du théâtre des Galeries a eu lieu le lendemain du départ de M. Coquelin, qui avait joué sur cette scène *Jean Dacier* et les principaux ouvrages de son riche répertoire — La troupe des galeries, se prêtant à tous les genres, a lestement enlevé la *Lune sans miel*, 3 actes nouveaux du Palais-Royal, et *Recette contre les Belles-mères*, une amusante étude critique, de MM. Flor O'Squarr et Coveliers. — Ce théâtre prépare les reprises de : la *Grâce de Dieu* et la *Belle Gabrielle*.

— Le théâtre du Parc rouvrira prochainement ses portes avec le *Marquis de Villemer*.

— Les Fantaisies-Parisiennes (Alcazar) ont donné, comme spectacle d'ouverture, la *Timbale d'argent*. Les anciens et les nouveaux pensionnaires de M. Humbert ont été très-applaudis, et le public a réservé ses meilleurs bravos pour les deux nouvelles chanteuses légères, Mlles Maria Denis, une jeune étoile, et Marguerite d'Aulnay. — Cette semaine, reprise à ce théâtre des *Brigands*, d'Offenbach, avec Mlles d'Aulnay, Denis, Betty (début); MM. Ludovic et Grivel, deux ténors, Emile Petit, Lauret, Gourdon et Thienpont.

— Le théâtre Molière et le théâtre national de l'Alhambra feront leur réouverture à la fin de ce mois.

La campagne théâtrale promet d'être brillante; les directeurs travaillent sans relâche à monter les dernières nouveautés parisiennes et à offrir au public quelques primeurs d'auteurs du cru. Bonne chance aux uns et aux autres!

P. de P.

PETITES NOUVELLES

Au moment où nous mettons sous presse, le théâtre Lyrique doit faire sa réouverture avec la première représentation de *la Clé d'Or*, de M. Eugène Gauthier; nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

— Nous aurons aussi à parler de la réouverture de l'Athénée.

— La jolie salle de l'*Athénæum*, 15 rue des Martyrs, fera sa réouverture le samedi 23 courant. Le spectacle composé de deux vaudevilles, d'une opérette et d'un intermède musicale, promet d'être des plus attrayants.

— M. Manoury a pris le rôle de Lusignan, dans la *Reine de Chypre*, en remplacement de M. Lassalle indisposé. Il y a obtenu un vrai succès.

— Mme Emilie Broisat vient d'être nommée sociétaire par le comité d'administration du Théâtre-Français.

Sa part sera de 5,000 francs par an.

— Les nouveautés que le Théâtre-Italien doit donner pendant la saison prochaine sont au nombre de trois : *Lilia*, opéra seria en quatre actes, de M. Gaspard Vilate; *Néron*, quatre actes, de Rubeinstein; *Aurélia*, trois actes de M. de Flotow.

— M. Paladilhe a déjà terminé la musique des deux premiers actes de l'ouvrage que doit monter cet hiver M. Carvalho.

Le poëme, de MM. Cormon et Lockroy, est, dit-on, très réussi.

— Lassouche, le transfuge du Palais-Royal, doit débuter aux Variétés dans le *Troupier qui suit les bonnes*.

On annonce également une nouvelle opérette-monologue pour Mme Judic *On demande une femme de chambre*, paroles de M. Pierre Véron, musique de M. Robert Planquette.

— La réouverture de l'Ambigu est annoncée pour le 20 septembre.

La *Tour de Nesle* inaugurera les représentations, avec Mme Marie Laurent; MM. Dumaine, Taillade, Vannoy.

Après la *Tour de Nesle*, viendra un grand drame en cinq actes, de MM. d'Ennery et Cormon, dont le principal rôle est destiné à M. Dumaine.

---

les répugnances, plus ou moins justifiées du malade, ont cessé d'exister.

M. Guyot est parvenu à enfermer le goudron sous une mince couche de gélatine transparente, et en former des capsules rondes de la grosseur d'une pilule. Ces capsules se prennent au moment du repas et s'avalent facilement sans laisser aucun goût. Aussitôt dans l'estomac, l'enveloppe se dissout, le goudron s'émulsionne et s'absorbe rapidement.

Ces capsules sont d'une conservation indéfinie; à ce point que d'un flacon déjà entamé, celles qui restent ont conservé toute leur efficacité au bout de plusieurs années.

Les *Capsules de goudron de Guyot* offrent un mode de traitement rationnel et qui ne revient pas à plus de dix ou quinze centimes par jour, et dispense de l'emploi de toute espèce de tisane.

Comme tous les bons produits, les capsules de goudron de Guyot ont soulevé de nombreuses concurrences. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sur l'étiquette sa signature imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

On recommande tout spécialement le Phénol-Bobeuf (prix Montyon) comme le désinfectant le plus puissant et le plus hygiénique ; c'est aussi le préservatif le plus efficace contre les épidémies.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delannay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Vau-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bonffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNEE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudonresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,*	11 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces).

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers

MASQUE DE GROSSESSE Taches de rousseur, hâle, détruits radicalement par le VINAIGRE ANASPELIDE de Mme JUNK de Trèves, maîtresse sage-femme, Paris, r. St-Lazare, 100. Flac. 5 fr. Envoi contre mandat ou timbre.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f°

39, RUE RICHER

Se trouve transféré le dépôt central du célèbre anti-névralgique russe l'**Anisine-Marc** (grande médaille d'or) qui possède la propriété merveilleuse de faire disparaître en *moins d'une minute* les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc. Exiger la signature ci-contre pour éviter les imitations dangereuses. Prix : 5 fr., et 5 fr. 50 franco contre mandat ou timbres, à l'adresse de MM. JOCHELSON et Cº,

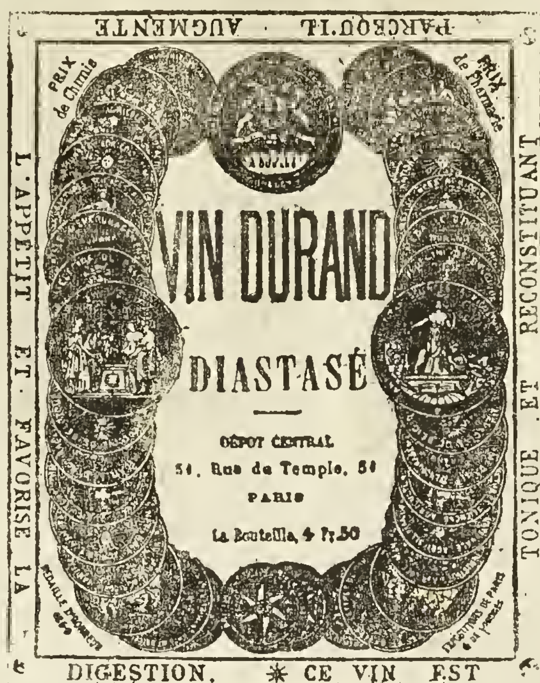
39, rue Richer, Paris

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Besslart au Valérianate de Narcéine. *franco* partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, 97, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle,* ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.



FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)
Fer liquide en gouttes concentrées
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE
Sans odeur et sans saveur
« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »
Seul adopté dans tous les Hôpitaux.
3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT : ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.
C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.
R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des ph'ies
(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabrique ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

Rue de Rivoli Nº 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies CONTAGIEUSES, VICES DU SANG DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spl. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport offl. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 bisct. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultt grlts de midi à 6 h. et par corresp. Expéd.

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES
Rendue par la douce Farine de Santé,
REVALESCIÈRE { DU BARRY de LONDRES
AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG.
31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.
DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS
Et partout chez les bons Pharmaciens et Épiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure nº 62,476. — « Dieu soit béni ! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé, Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat nº 99,211. — Orvaux, 15 avril 1875.
Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

Cure nº 89,625. — Avignon, 18 avril 1876.
Que Dieu vous rende tout le bien que vous m'avez fait. La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complétement.
BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11.

Cure nº 48,614. — Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure nº 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans de constipation opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure nº 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure nº 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 36 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure nº 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure nº 76,448. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ, *Musicien au 63e de ligne.*

Cure nº 74,412. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur ; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé.
Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure nº 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Cure nº 79,721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'**anémie**, d'**épuisements** et d'**étouffements.**

Cure nº 73,810. — Riez (Basses-Alpes).
Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescière* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure nº 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement** complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure nº 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse de St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière

Cure nº 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète** et **Vomissements.** Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure nº 68,413. — M. Lacan père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure nº 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure nº 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la **REVALESCIÈRE** en boîtes de fer-blanc **1/4** kil., **2** fr. **25** c.; **1/2** kil., **4** fr.; **1** kil., **7** fr.; **6** kil., **32**; **12** kil., **60** fr. Même prix pour la Revalescière chocolatée. **Du BARRY et Cº (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione Paris**, et chez les bons Pharm. et Epiciers, partout. — Les boîtes, 32 fr. et 60 fr., s'expédient *franco* contre bon de poste., fr.

PARIS-THÉATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME

ODÉON

COMEDIE



Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR.

TRAGÉDIE

MUSIQUE

GEORGES RICHARD

CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 227

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 20 au 26 septembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs : 35 cent.

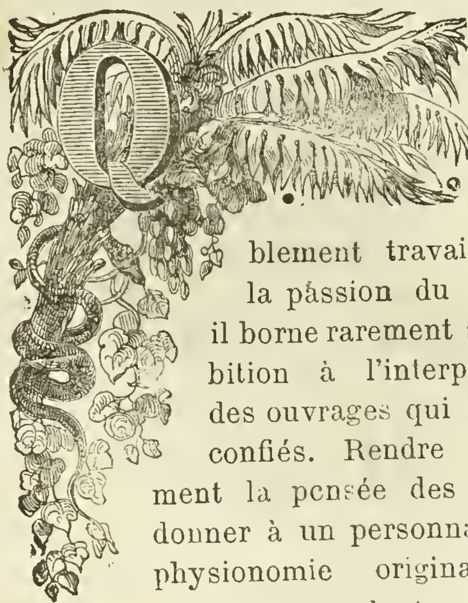
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXVII

GEORGES RICHARD



QUAND un comédien est véritablement travaillé par la passion du théâtre, il borne rarement son ambition à l'interprétation des ouvrages qui lui sont confiés. Rendre exactement la pensée des autres, donner à un personnage une physionomie originale, ne constituent point cependant un mince mérite; toutefois il est peu d'acteurs qui s'en contentent et chacun essaye de chausser Thalie à sa manière.

Beaucoup de ces productions restent dans les papiers de l'auteur, quelques-unes pénètrent jusque dans les cartons des directeurs de théâtre; mais celles qui franchissent la rampe sont excessivement rares.

Georges Richard, le sympathique artiste de l'Odéon, est du petit nombre de ceux avec qui nous devons compter aujourd'hui; non-seulement il n'a jusqu'ici remporté que des succès comme auteur dramatique, mais, ce qui vaut mieux encore, ses ouvrages ont une valeur réelle au point de vue philosophique et littéraire.

C'est que Georges Richard n'est pas seulement un homme d'esprit, un garçon intelligent; il a fait de sérieuses études et, avant de se faire acteur, il avait pu acquérir le titre d'avocat.

Toute sa carrière, en tant que comédien, s'est faite à l'Odéon. Dans l'ancien, comme dans le nouveau répertoire, il y tient depuis longtemps une place fort honorable et plusieurs personnages resteront marqués de sa griffe.

Vadius, des *Femmes savantes*, qu'il joua avec une mesure et un sentiment comique achevé; Antonio et même Figaro, du *Mariage de Figaro*; le Professeur de philosophie, du *Bourgeois Gentilhomme*, entre autres rôles repris par lui dans le répertoire classique, attestèrent la portée de son talent.

Parmi ses principaux rôles dans les ouvrages modernes, je citerai au hasard

Belle-Etoile, des *Comédiens errants;* Justin, des *Marionnettes de Justin;* Biasson, de l'*Aïeul;* Antoine Fontenay, de *Cendrillon;* le commandant Pierre, de *Pierre Pradel;* le marquis de Monglat, de la *Jeunesse de Louis XIV;* Dupont, dans le *Célibataire* et l'*Homme marié*.

Mais dans trois ouvrages, il a particulièrement atteint une réelle supériorité. Ce sont :

La *Vie de Bohême*, rôle de Schaunard;

La *Maîtresse légitime*, Boulmer;

Geneviève, le Père.

Dans la *Vie de Bohême,* il a donné à Schaunard la véritable physionomie du héros d'Henry Mürger. Par un naturel parfait et beaucoup de simplicité, il arriva au vrai comique, et produisit, sans forcer la note, un effet irrésistible sur le public.

Le personnage de Boulmier, composé avec plus d'art encore, montre en lui toutes les qualités pour faire un excellent financier. Le don d'observation, la science de savoir écouter, la parole mordante, la finesse du rire, la rondeur des attitudes, la franchise du geste dont il fit preuve dans cette création contribuèrent beaucoup au long et éclatant succès de la *Maîtresse légitime*.

Enfin avec *Geneviève* il apporta une note de plus: la sensibilité. La toute gracieuse Blanche Barretta et lui rendirent à ce charmant ouvrage sa vogue d'autrefois.

A côté de l'artiste, l'auteur dramatique, déjà très remarqué lors de la représentation de son premier ouvrage, les *Enfants*, vient de faire définitivement consacrer sa réputation par *Pierre Gendron* en collaboration avec un autre acteur, grand comédien celui-là.

Les *Enfants*, drame intime en trois actes, fut joué d'emblée à la Comédie-Française le 20 septembre 1872. La pièce était d'abord en deux actes; Georges Richard en ajouta un troisième, la présenta ensuite à Got, qui fut frappé du double mérite philosophique et littéraire de l'ouvrage. L'excellent sociétaire répondit du succès de la pièce devant son directeur et le comité de réception des ouvrages. Ainsi patronée, l'œuvre du nouvel auteur dramatique écarta tous les préjugés qui font fermer d'ordinaire les portes de notre premier théâtre devant un débutant timide.

Le succès fut très-vif, en effet, pour cette thèse sociale tout à la fois simple et hardie, mise en scène avec une réelle habileté, et contenant des situations très-pathétiques et de charmants détails. Got, sortant de son emploi ordinaire, avait voulu jouer le rôle dramatique du Père; il fut récompensé de sa perspicacité et de son dévouement aux intérêts du jeune auteur par le véritable triomphe qu'il remporta. L'œuvre, d'ailleurs, était très-remarquablement jouée dans son ensemble et servait de débuts au premier prix de comédie du Conservatoire de 1872, Mlle Anna Blanc, aujourd'hui Mme Dupont-Vernon.

Une autre petite pièce en un acte, les *Avocats du Mariage*, dans laquelle Georges Richard remplissait le rôle de Perrin, fut représentée à l'Odéon en 1874, non sans succès, mais n'ajouta rien à la renommée de l'écrivain.

Je ne m'appesantirai pas sur la nouvelle œuvre du comédien : *Pierre Gendron*, dont toute la presse vient de constater la grande valeur. *Paris-Théâtre* d'aujourd'hui consacre d'ailleurs trois colonnes d'étude à ce drame émouvant et terrible où les auteurs ont fait preuve d'une conception hardie et d'une connaissance approfondie de la scène. Nos lecteurs n'auront qu'à se reporter à la page suivante.

En collaboration avec un autre de ses camarades, Porel, de l'Odéon, Georges Richard a, de plus, publié l'hiver dernier le premier volume d'une *Histoire de l'Odéon*, dont le second volume est en cours d'exécution et paraîtra dans quelques mois.

Les deux jeunes artistes ont écrit cette œuvre au jour le jour, prenant des notes, ramassant des faits; ils n'ont eu ensuite qu'à fondre ensemble leurs renseignements pour composer un recueil intéressant.

Georges Richard, on le voit, a fait du théâtre sous toutes les formes; comédien, auteur dramatique, historien, il n'a point connu les déboires si souvent réservés à ses confrères. Si le sort lui a, jusqu'à ce jour, été très favorable, ce n'est évidemment pas le fait du hasard. Cela tient à d'excellentes études, à un esprit fin et distingué, au soin extrême qu'il apporte à tous ses travaux.

Peut-être, après le succès si brillant de *Pierre Gendron,* le jeune auteur dramatique va-t-il définitivement congédier le comédien. Je ne m'en plaindrais pas de cette décision, bien que j'ai pour ce dernier une estime véritable.

Mais, pour le moment, il n'y a pas disette de bons acteurs comiques, tandis que le théâtre rencontre malheureusement peu d'écrivains sérieux consacrant leur talent à des études morales ou à des thèses sociales aussi intéressantes que celles contenues dans les *Enfants* et *Pierre Gendron*. Georges Richard comprend parfaitement, selon moi, le but que doit se proposer un auteur dramatique. L'étude des caractères, l'observation des milieux où il fait passer l'action de son drame le préoccupent avant tout. Il dédaigne les situations scandaleuses et n'aime pas l'esprit de nos boulevardiers. Sa forme est littéraire, les mots sont abondants et bien frappés; chez lui le moraliste est doublé de l'écrivain.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

FECHTER

(de l'Opéra-Comique)

REVUE DES THEATRES

GYMNASE-DRAMATIQUE

Première représentation de *Pierre Gendron*, pièce en trois actes de MM. Lafontaine et Georges Richard.

Il y a longtemps, bien longtemps, que le Gymnase ne nous avait donné une pièce aussi remarquable que *Pierre Gendron*. C'est là de la bonne, de la très bonne comédie. Voilà du réalisme *vrai*, s'il est permis de s'exprimer ainsi pour distinguer le genre suivi par MM. Lafontaine et Richard de celui dont M. Zola a fait parade en ces derniers temps dans ce trop fameux roman l'*Assommoir*, qui se recommandait par les qualités du style, mais où l'observation des caractères était absolument fausse et donnait une triste et singulière idée du peuple des faubourgs.

Dans *Pierre Gendron* les types, variés et tous intéressants, sont étudiés avec un soin extrême et rendus avec une sûreté de touche très vigoureuse. Les scènes habilement agencées, tantôt simples et tantôt terribles, sont toujours traitées avec un tact et une délicatesse qui ont contribué à changer en une victoire éclatante une soirée très hasardée sur un pareil théâtre, et qu'auraient compromise des expressions trop triviales et des caractères d'une réalité exclusivement brutale. L'intrigue, fort émouvante, reste claire; rien n'est heurté dans la marche de ce drame saisissant.

Pierre Gendron, ouvrier très honnête et très laborieux, est resté veuf avec deux grandes filles : Madeleine et Louise. L'excellente dame Ribot, tante du propriétaire de l'usine où Pierre est contremaître, a pris ces deux enfants en affection et les a placées dans une pension pour qu'elles y acquièrent une bonne éducation. Louise, la plus jeune, drôlesse effrontée, s'est fait promptement renvoyer et est revenue au foyer paternel où elle s'entend fort mal avec sa belle-mère, une jeune femme nommée Rosalie, que Gendron a eu le tort grave d'introduire dans son intérieur, et qui a toujours passé jusqu'ici aux yeux de ses filles pour sa nouvelle épouse.

Mais Mme Ribot connaît le secret de Pierre, aussi l'a-t-elle souvent engagé à légitimer une union dont les conséquences peuvent devenir un jour désastreuses pour les deux jeunes filles. Pierre souscrirait volontiers à ce vœu, mais Rosalie n'y veut consentir et se refuse à toute explication.

La cause de ce refus d'épouser Pierre Gendron, qu'elle adore, la voici ; il prouve la délicatesse du cœur de la pauvre femme : étant presqu'enfant, Rosalie a été séduite par un misérable ouvrier du nom de Louvard. Le plus tôt qu'elle l'a pu, elle a échappé aux mains de cet affreux coquin, qui a, dès lors, disparu de Paris et est parti soi disant pour chercher de l'ouvrage, en Egypte, dans les chantiers de l'isthme de Suez.

Or Louvard n'a point oublié Rosalie, il a toujours nourri pour elle un amour bestial qu'a augmenté la soif de la vengeance. Ayant appris que sa victime était devenue la femme de Pierre Gendron, qui fut justement son premier maître comme fondeur, il revient à Paris et se présente dans l'usine de M. Paul Dubuisson, le neveu de M. Ribot, pour y être embauché comme ouvrier. Il apprend là que Rosalie n'est que la maîtresse de Pierre et forme alors le dessein de la reprendre avec lui.

On comprend de suite quelles situations empoignantes peuvent découler d'un semblable rapprochement. Pierre tend la main à son ancien élève, et Rosalie recule épouvantée devant le monstre qu'elle abhore car aussitôt s'offre à elle la perspective d'un avenir effroyable.

A ce moment, Madeleine, l'aînée des filles de Pierre, adorable enfant, élevée avec une distinction au-dessus de sa position de famille, revient du couvent pour n'y plus retourner. Mme Ribot, qui est sa marraine, persuade alors à Pierre que la jeune fille ne peut rester dans la demeure paternelle où le contact de sa sœur et l'irrégularité de la position de Rosalie seraient pour elle une cause de douleur éternelle. Louise restera donc chez la brave dame qui l'adopte et ne viendra que de temps à autre, le moins souvent possible, chez son brave père.

Telle est la situation du drame, à la fin du premier acte qui se passe dans l'usine Dubuisson ; acte parfaitement exposé, où tous les caractères sont tracés de façon à les faire bien comprendre et qui laisse entendre pour la suite des complications pleines d'intérêt.

Au second acte, nous sommes dans le logement de Pierre Gendron. C'est le jour de la fête du brave ouvrier. Madeleine a la permission de venir dîner chez son père. Pierre amène justement avec lui Louvard, qu'il a rencontré, et nous trouvons autour de la même table : Pierre, Rosalie, Madeleine, Louise et Louvard.

Nous n'avons pas le temps de nous appesantir sur cette excellente scène du dîner, détaillée avec une grande délicatesse de touche par les deux auteurs, il nous faut saisir au vol les plus larges situations et ne faire que les indiquer. Après une discussion violente entre Pierre et Rosalie que la douleur accable et qui refuse de manger, celui-ci se relève furieux de table et sort avec Louvart. Alors Madeleine, restée seule avec Rosalie et Louise, gourmande cette dernière pour son manque d'égards vis-à-vis de sa mère.

Ma mère ! s'écrie brutalement la drôlesse, allons donc ! Rosalie est tout bonnement la maîtresse à papa. Madeleine, folle de douleur, veut alors s'enfuir de cette demeure ; en partant elle tombe dans les bras de son père qui, voyant son secret dévoilé, reconduit avec désespoir sa chère enfant jusqu'au seuil de son foyer.

« Tu comprends ce qu'il reste à faire, » dit alors Pierre à Rosalie : « Où m'épouser, où partir ». Rosalie va alors avouer pourquoi elle refuse ce mariage lorsque la voix de Louvart lui coupe la parole. Pierre, brisé de ce nouveau refus, sort avec Louvart qui lui offre de noyer son chagrin au cabaret.

L'acte se termine avec l'enlèvement de Louise par un jeune gandin, le propre frère de M. Dubuisson.

Au troisième acte nous sommes dans la même chambre. Pierre n'est pas rentré depuis deux jours et deux nuits, il est à la recherche de Louise. Rosalie craint un suicide; bientôt pourtant Gendron rentre. « Il me faut ma fille, s'écrie-t-il, Louise est de mon sang, malgré sa faute il faut que je la retrouve; Louvart est l'homme qui me la rendra. »

Paul Dubuisson vient apporter des consolations au malheureux père et l'exhorter à la résignation. « Tous ceux qui sont obligés de cacher leur infortune ne sont pas des lâches, » lui dit-il. Mme Ribot, non moins charitable, se montre plus sévère.

— « Le coupable, c'est vous, dit-elle à Gendron, on ne fait pas asseoir impunément sa maîtresse au foyer de la famille; — vous récoltez ce que vous avez semé et c'est justice. »

— « Comment, je n'ai pas le droit de sauver mon honneur ! s'écrie Gendron, mais que faire alors ? »

— « Retourner au travail. »

Et le brave ouvrier obéit à ses maîtres et amis.

Louvart survient sur ces entrefaites, et Pierre rentre peu après. Le bandit a combiné un plan infernal, il dit savoir où est Louise et donne à Gendron une adresse où il trouvera sûrement tout à l'heure, à neuf heures, sa fille en partie de plaisir avec son séducteur. Pierre se précipite aussitôt vers l'endroit indiqué. Louvart alors s'enferme avec Rosalie, la menace, la supplie, et va arriver à son but lorsque la voix de Gendron retentit à la porte. Le malheureux a trouvé en bas une lettre qui le prévient que tandis qu'il s'éloigne sa femme s'enferme avec un amant. C'est
s

Louvart qui a préparé ce trait empoisonné. Avant que Pierre n'ait défoncé la porte, il éteint les lumières, se cache, sort sans être vu et revient aussitôt pour déjouer toute supposition. Scène terrible alors entre Pierre et Rosalie. Poussée à bout, la pauvre femme préfère encore tout avouer. Elle révèle l'infamie de Louvart à Pierre qui la croit et se dresse menaçant devant le monstre. Heureusement pour celui-ci, Paul Dubuisson arrive et le met brutalement à la porte.

Gendron pardonne à Rosalie, Mme Ribot accompagnée de Madeleine, vient apprendre que Louise est revenue et Paul tend la main à Madeleine en lui demandant de consentir à devenir sa femme. Quoiqu'un peu brusque, le dénouement est logique parce qu'il est préparé de longue main.

L'interprétation est remarquable. Lafontaine joue en grand artiste, il a fait de Louvart une création vraiment admirable.

Mme Fromentin est très-dramatique ainsi que Landrol. Pujol, Corbin, Francès; Mlle Legault, Mme Prioleau, complètent un ensemble excellent.

Pierre Gendron aura certainement un grand et durable succès, car c'est une œuvre saisissante, interprêtée supérieurement et mise en scène avec un art infini.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Premières représentations de :

Graziella, drame lyrique en 2 actes, paroles de M. Jules Barbier, musique de M. A. Choudens;

L'Aumônier du régiment, vaudeville de MM. de St-Georges et de Leuven, mis en musique par M. H. Salomon.

La Clé d'or, comédie lyrique en 3 actes, paroles de MM. O. Feuillet et Louis Gallot, musique de M. Eugène Gauthier.

Trois pièces nouvelles ont fait les frais de réouverture au Théâtre-Lyrique; malheureusement, à part un joli lever de rideau: l'*Aumônier du régiment*, où la musique facile et bien française de M. Salomon a été applaudie, nous n'avons qu'à constater de désastreuses tentatives.

Mettre *Graziella* à la scène était une folie que M. Barbier n'eût point dû tenter. La poétique rêverie de Lamartine ne pouvait prendre un corps sans perdre son plus grand charme. Ajoutons que l'*arrangeur*, souvent habile, s'est montré ici tout à fait maladroit.

La musique de M. Choudens n'a aucune qualité pour masquer la pauvreté du poëme. C'est un assemblage de modulations empruntées à Gounod, à Bizet et autres compositeurs édités dans la maison du père de l'impressario.

L'interprétation est très-faible. Mlle Vergin seule mérite quelques applaudissements.

Quant à la *Clé d'or*, c'est encore une double erreur. Poëme et musique sont absolument manqués. Le roman d'Octave Feuillet a perdu tout son intérêt en passant à la scène et M. Eugène Gauthier n'a trouvé aucune inspiration capable de sauver une situation très-compromise par le librettiste. C'est loin d'être un succès et il faut dès aujourd'hui, songer à renouveler les affiches à ce malheureux théâtre.

Bouhy a pu provoquer des applaudissements par sa belle manière de phrase mais ce jeune *maître-chanteur* est un bien pauvre comédien. Nous l'invitons aussi à ne pas prendre les habitudes italiennes et à ne pas ôter son képis de commandant de spahis pour saluer la foule à laquelle il fait de trop fréquentes révérences en remerciements des bravos qu'il reçoit d'elle.

Mlle Marimon a fait preuve de virtuosité dans un rôle ingrat.

Mlle Sablairolles est toute mignonette; M. Achard, prêté par le Gymnase, joue avec son brio accoutumé; mais, franchement, il ne doit pas prétendre à tenir un emploi de ténor.

Christian et Grivot sont amusants; les ensembles ont plus d'une fois détonné, et l'orchestre lui-même n'a pas été irréprochable. La mise en scène pourrait être mieux réglée. Tout cela, en un mot, n'est pas réussi.

ATHÉNÉE-COMIQUE

Bonne réouverture à l'Athénée-Comique. Deux pièces et deux succès.

Un *Homme fort*, vaudeville en un acte de M. Richard Monroy, est une petite pièce fort spirituelle, qui a franchement réussi.

Dans le *Coucou*, farce en trois actes très-lestement mise en scène par MM. Raymond et Dumas, le couple Montrouge, Allard, Duhamel et leurs camarades, ont provoqué les rires les plus sincères.

En voilà pour cent représentations. Nos compliments à l'habile directeur qui a monté cet ouvrage avec un soin tout particulier.

La Comédie au Château

Impossibilité en un seul acte... et c'est bien assez !...

La comtesse Hortense de Reuilly.
Le comte, son mari.
M. de Lérac.
Mariette, femme de chambre.

(La scène se passe au château de Reuilly.)

I

Chambre à coucher de la comtesse. — La comtesse devant sa table de toilette, costume de meunière Louis XV. — Mariette achève de la coiffer.

LA COMTESSE. — Dépêchons, Mariette, on n'attend plus que moi pour commencer... As-tu vu la salle ? La duchesse de Brabant est-elle placée? On attendait monseigneur de Malines ; est-il arrivé?... Voilà qui est bien... un peu de poudre là, vite. Va te placer maintenant. (Rappelant Mariette.) Mariette, va au galop dire à M. de Lérac que j'ai à lui parler ici, et qu'il vienne à l'instant.... j'ai besoin de répéter encore une fois cette entrée avec lui...; qu'il vienne seul et que personne ne nous dérange. (Mariette sort.)

LA COMTESSE (se promenant et récitant son rôle). — « Ah! mon gros Pacot, voilà qui est fait. Nous » avons de quoi mettre de la farine dans notre » moulin. » — Je dis cela tout de travers... Voyons... J'entre en courant par la porte de droite... tenant la main de M. de Lérac. Mais où est-il donc?... Que fait-il, lui toujours si empressé dès que je le demande... trop empressé même?... Hier encore... j'ai été obligée de me fâcher; il est, par moments, si hardi... il me fait peur... mais où est-il donc?... il va tout faire manquer... Faire manquer ma comédie!... tout Paris se moquera de moi!... Ah! le voilà! (Lérac entre en costume de meunier Louis XV.) Arrivez donc, monsieur, on n'attend plus que vous... Nous étions convenus de redire encore une fois notre entrée... Avez-vous jeté un coup d'œil dans la salle... tout le monde est-il placé? Avez-vous vu Monseigneur?...

LÉRAC.—Je n'ai rien vu... je n'ai rien à voir... et je ne veux rien voir...

LA COMTESSE (à part). — Bon, sa folie le reprend... Coupons court... (Haut.) Il ne s'agit pas de causer... Vite, en place, donnez-moi votre main. — Nous allons redire notre entrée : « Ah! mon gros Pacot, voilà qui est fait... » Mais courez donc, monsieur. (Continuant le rôle.) « Voilà qui est fait; nous avons de quoi mettre de la farine dans notre moulin. »

LÉRAC. — Madame, il ne s'agit ni de farine ni de moulin... mais bien de notre conversation d'hier et de ce que je vous ai demandé... (Il emprisonne les mains de la comtesse dans les siennes.) Je veux un baiser ou la promesse d'un rendez-vous, dont nous allons convenir...

LA COMTESSE (se débattant). — Monsieur, que faites-vous?..... Je ne puis souffrir..... c'est odieux...

LÉRAC. — Odieux, si vous voulez... mais enfin, c'est ainsi.

LA COMTESSE.— Grand Dieu!... en ce moment, quelle audace!... me condamnerez-vous donc à entendre vos explications?...

LÉRAC. — Cédez, cédez à ma demande, ou je refuse d'entrer en scène avec vous. Ecoutez... Je veux votre promesse. Mais ce rendez-vous, encore faut-il en convenir... l'organiser... j'y ai réfléchi... pas de malentendu surtout... A minuit, dans la galerie du rez-de-chaussée, tout est éteint... Ne passez pas devant la porte de la duchesse de Brabant... (On entend des trépignements dans la salle. — La toile! la toile!)

LA COMTESSE. — Mais c'est horrible... monsieur, le temps s'écoule.

LÉRAC. — Hortense, mon amour... je ne sortirai pas d'ici que vous n'ayez consenti...

LA COMTESSE. — C'est infâme... je vais sonner mes gens.

LÉRAC. — Inutile, vos gens sont dans la salle. Hortense, à minuit tout est éteint; en passant par la galerie...

LA COMTESSE (regardant la pendule). — Ciel! neuf heures! vous me tuez... la tête me tourne. Ah! ma comédie, mon rôle! le public, la du-

chesse de Brabant et Monseigneur! Tenez, je deviens folle... je vais crier. (On entend le bruit qui redouble dans la salle.)

LÉRAC. — Hortense... je suis inébranlable... un baiser... dis-moi au moins que tu m'aimes!

LA COMTESSE. — Jamais!... Ah! pitié... je sens que je vais m'évanouir!

(On entend les trois coups de rigueur.)

II

L'intérieur de la salle.

LE COMTE (à sa voisine). — C'est incroyable... quel retard... que font-ils donc?... Mariette vient de me dire qu'elle avait fait mander Lérac avec défense de ne laisser entrer personne... Ils cherchent un nouvel effet, sans doute... mais ils vont peut-être manquer leur entrée... On ne sait jamais où les femmes ont la tête!... Voilà un fâcheux début pour notre soirée.

(La toile se lève. — Intérieur d'un moulin. — La comtesse entre en courant, tenant M. de Lérac par la main.)

LA COMTESSE. — Ah! mon gros Pacot... voilà qui est fait... Vivat! nous avons de quoi mettre de la farine... (Elle fond en larmes.)

LE COMTE. — Bravo! bien joué... C'est le nouvel effet qu'ils auront trouvé tout à l'heure..... mais je ne comprends pas encore bien...

LA COMTESSE. — De la farine dans notre moulin... Hi! hi! hi! (Elle pleure.) A demain la noce... Et maintenant chez M. le maire. (Ils sortent.)

LE COMTE. — Bravo!... Je comprends... Ce sont des larmes d'adieu à l'innocence.

III

Chambre à coucher de la comtesse.

LA COMTESSE (seule). — Ah! j'ai les yeux en feu! je ne sais plus ce que je dis, ni ce que j'ai à dire... Cette scène odieuse m'avait tellement irrité les nerfs quand je suis entrée en scène! Je ne sais plus un mot de mon rôle! On va venir me chercher tout à l'heure! voilà donc toute la joie que je me promettais! Quel fiasco! j'ai de la poudre plein les yeux... mon costume me semble le comble du ridicule... Oui, ma belle robe... que j'aimais tant... Ah! je suis dégoûtée du théâtre.

LÉRAO (entrant et refermant la porte à clef).— C'est moi. — Le bailli finit en ce moment son monologue... et c'est à nous d'entrer en scène... mais décidément je ne sais pas trop si j'y rentrerai. (Il se gratte la tête.) Il faut à toute force convenir...

LA COMTESSE (effarée). — Comment!... mais vous me faites horreur... Encore! — Quelle lâcheté... (Elle se précipite vers la porte.)

LÉRAC. — Inutile... elle est fermée...

LA COMTESSE. — Ah! trahison... Abuser ainsi d'une pauvre femme... c'est monstrueux!

LÉRAC. — Monstrueux, peut-être, mais que voulez-vous, c'est ainsi. (Il se jette à ses pieds.) Allons! Hortense, je vous en supplie... pas d'inutiles explications.. Hortense, encore une fois je vous offre mon amour!

LA COMTESSE. — Vous êtes infâme, horrible... Mais, monsieur, ne voyez-vous donc pas que vous me mettez dans un état tel qu'il m'est impossible do me tenir en scène...

LÉRAC. — Et moi, croyez-vous donc que je sois à mon aise?... l'émotion me brise.

LA COMTESSE (navrée). — Ah! voilà... vous faites manquer toute ma comédie.

LÉRAC. — Eh! vous voulez bien faire manquer mon rendez-vous... Hortense, écoutez : à minuit vous prenez par la galerie. (Bruits d'impatience dans la salle.)

LA COMTESSE. — Ah! monsieur. (Criant.) Au secours!!

LÉRAC. — Personne ne vous entend... Hortense... vite, embrasse-moi...

LA COMTESSE. — Ah! pitié... je sens que je vais m'évanouir. (*On entend les trois coups de rigueur*).

IV

Le théâtre. — La comtesse sur la scène avec Nérac.

LA COMTESSE.—Ah! Pacot—mon gros Pacot— cette fois nous voilà donc heureux tous les deux...! C'est la fête chez nous... et nous allons avoir un petit veau. — Eh! bien, mon gros Pacot, qu'as-tu? — te voilà tout triste!! — Tu t'en seras trop donné à la fête... Oh! que c'est laid! dans quel état il me revient... hi hi hi... (Elle rit aux éclats.)

LÉRAC (bas à la comtesse). — Ne riez donc pas avec cette affectation nerveuse... en voilà assez... ce n'est plus du rôle... aussi bien je ne sais ce que j'ai! j'étouffe sous ce costume, je suis brisé de fatigue... je ne tiens plus sur mes jambes.

LA COMTESSE (le poussant). — Hi hi hi. (on rit.)

LÉRAC (bas à la comtesse). — Ah! cela m'agace!!! ne me touchez pas, Hortense, ou je dis tout.

LA COMTESSE (bas à Lérac). — Monsieur, je vous défends de me parler ainsi. (Haut.) Dans quel état il me revient... hi... hi... (Elle le pousse).

LÉRAC (bas à la comtesse). — Finissez... vous dis-je... vous répétez toujours la même chose... Vous ne savez plus un mot de votre rôle, ni moi non plus... J'en ai assez, allons nous-en. (Elle le pousse... il tombe par terre... Tonnerre d'applaudissements.)

LÉRAC (bas à la comtesse). — Hortense, vous faites des efforts qui vous rendent hideuse... Ah! je ne sais plus où j'en suis... j'ai le cœur vide et les jambes brisées.

PLUSIEURS VOIX DANS LA SALLE. — Plus haut... Qu'est-ce qu'il dit? on n'entend rien.

LÉRAC (s'affaissant). — Je me trouve mal.

LA COMTESSE. — Au secours... il se trouve mal. Un médecin!

LE COMTE. Ah! ça... je n'y comprends plus rien... Est-ce dans la pièce... tout ce que vous dites-là?

LA COMTESSE. Mais non, mon ami... vous ne voyez donc pas qu'il est au plus mal... vite, un médecin! (S'adressant au docteur Garnier dans la salle.) Monsieur Garnier, veuillez venir au plus vite. (Le docteur et le mari montent sur la scène... Le docteur prend le pouls de Lérac... profond silence dans la salle).

LE DOCTEUR (hochant la tête). — C'est grave.

PLUSIEURS VOIX. — Mais enfin, qu'est-ce que c'est? assis, assis! plus hau

LE DOCTEUR. — Ah! messieurs! moins de bruit, s'il vous plaît! le cas est grave et (s'adressant au comte) je ne puis en dire la cause qu'à vous seul). (Bas au comte.) C'est le résultat d'émotions violentes et précipitées.

LE COMTE. — Tiens? c'est curieux. Je connais Lérac, pourtant. — C'est un caractère froid, inaccessible aux émotions. Vous vous trompez, docteur.

LE DOCTEUR. — Mais, monsieur, je vous répète que... (Il s'approche tout près de l'oreille du comte.)

LE COMTE. — Ah! ah! ah! c'est étrange .. pourtant, je connais Lérac à fond. C'est mon ami intime... (On rit.)

LA COMTESSE (à part). — Je ne sais ce qu'ils ont à rire. C'est odieux, je deviens toute rouge. (Les rires redoublent; de tous côtés chuchotements. — Monseigneur tire son bréviaire.)

LA COMTESSE (à demi-voix). — Ah! c'est infâme! Tout le monde me regarde. On me perd.

LE COMTE. — Qu'entend-je? docteur! sauvez cet homme; il ne doit périr que de ma main. (A Mariette.) Va nous chercher les épées.

LE DOCTEUR. — Chut! il a remué... cela m'étonne... Le mal serait-il moins grave et me serais-je trompé? (Monseigneur referme son bréviaire.)

LE COMTE (furieux). — Ah! monsieur, on ne se trompe pas de la sorte. Docteur, votre parole a frappé mon honneur. A mon tour, je vous insulte publiquement. (Ils tombent en garde.)

UN BRETTEUR (dans la salle). — Ah! bravo!

LA COMTESSE (glissant une bourse dans la main de Mariette). — Dites un mot à l'oreille de mon mari, sauvez la situation; vous le pouvez.

MARIETTE. — Monsieur... monsieur.... arrêtez. (Elle parle bas au comte.)

LE COMTE (d'une voix tonnante). — Ah! misérable! je te chasse. Messieurs, Mariette quitte mon service à l'instant. (Les dames applaudissent.)

LA COMTESSE (bas à Mariette). — Sauve-toi, mon enfant, mais ne crains rien; je te garde près de moi... Demain, tout sera expliqué et justice se fera. (Aux combattants.) Et maintenant, plus de querelles ridicules, assez de scandales comme cela! Soyez bons amis... Que tout le monde reprenne sa place. Le spectacle va continuer; le souffleur lira le rôle de M. de Lérac, que l'on va transporter chez lui.

LÉRAC (se soulevant). — Du tout! du tout! je vais mieux... Un quart d'heure de repos et je serai en scène...

LA COMTESSE. — Mais vous ne savez plus un mot de votre rôle?

LE COMTE.. — Bah! une simple répétition et vous vous y remettrez... comme tout à l'heure... Moi, je regagne ma place avec ce cher docteur.

LÉRAC. — C'est dit. Vite. Qu'on baisse la toile et nous allons recommencer (Tonnerre d'applaudissements.)

V

LE COMTE (dans la salle). — Onze heures! c'est désolant! Lérac renoncerait-il? Vraiment, c'est abuser de la patience... Voilà une demi-heure qu'on attend. Qu'est-ce qu'ils font donc? (Se tournant vers le docteur.) Lérac aurait-il une rechute?

LE DOCTEUR. — Oh! encore! cela me paraîtrait bien fort! (Le public trépigne dans la salle.)

(La toile se lève. — Murmures de satisfaction.)

LE SOUFFLEUR (sur la scène). — Messieurs et mesdames, M. de Lérac, après avoir vainement essayé, réclame toute votre indulgence, il lui est impossible de recommencer (Sifflets, huées. — Tout le monde sort.)

PAF.

Les Filles Romanesques

(Suite.)

Heureusement que les extrêmes se rapprochent plus volontiers que les semblables; mais je compte bien, plus tard, faire mon possible pour modérer une amitié qui pourrait, je crois, devenir dangereuse.

Après avoir fait les suppositions les plus tristes et formé les résolutions les plus folles, j'en étais revenu au grand et infaillible remède contre l'impatience, — le travail. Le tout, c'est de s'y mettre; mais une fois qu'on y est, il n'est pas de douleur, vraie ou fausse, ancienne ou récente, qui ne se calme ou n'arrive au moins à devenir supportable. Je travaillai donc avec fureur, avec acharnement, et la fièvre dont j'étais dévoré aidant, j'ai créé une ébauche... admirable, — ce n'est pas moi qui le dis, c'est tout Paris, c'est-à-dire une centaines de personnes qui s'intéressent à l'art et qui s'y connaissent. Le premier ami qui vit mon œuvre en fut tellement content qu'il en parla à un second; celui-ci à un troisième, lequel à un autre; si bien que, de proche en proche et, l'admiration allant toujours grossissant, tout le public artiste de Paris a passé par mon atelier depuis quatre jours, et que lord H..., le plus riche amateur de France, — c'est un Anglais, — après avoir vu mon ébauche, m'a commandé, pour son hôtel, quatre panneaux qu'il me payera 15,000 francs. Par le bruit alléchés, MM. les marchands, qui me recevaient, voilà huit jours à peine, du haut de leur grandeur, viennent me faire la cour aujourd'hui; et je m'amuse un peu à leur rendre la monnaie des dédains qu'ils m'ont jadis prodigués, moins pourtant à moi qu'à quelques-uns de mes confrères encore moins lancés, quoiqu'ils aient peut-être plus de talent.

Jane, est-ce que vous ne croyez pas qu'avec ces 15,000 francs... et des espérances aussi brillantes, je pourrais essayer de faire agréer par votre mère mes prétentions sur Renée? Si elle pouvait voir les égards que témoignent déjà à M. Olivier Malet les plus grands personnages du monde parisien, je suis sûr qu'elle rougirait beaucoup moins de son neveu, en s'assurant qu'il n'est pas un seul des Garlan qui ait jamais été plus compté et plus flagorné. Si sous le rapport financier elle exigeait encore plus de certitudes; si elle ne croyait pas ma position assez assurée pour me donner de suite Renée, elle nous permettrait au moins de nous écrire peut-être, et vous relèverait ainsi d'une tâche dont vous vous acquittez bien mal, soit dit sans vous offenser, chère sœur, Vous avez le droit de me demander de quoi je me plains, puisque, si vous aviez été plus exacte, j'en serais probablement encore à chercher les moyens d'atteindre le but où je suis arrivé aujourd'hui. Pardonnez-moi donc mes injustes reproches, comme je vous ai pardonné depuis longtemps de les avoir justement provoqués.

Mais maintenant que je ne puis plus craindre la douce paresse du bonheur, ne m'en sevrez plus, ma chère Jane. Songez donc que, depuis un mois que j'ai quitté Garlan, je n'ai rien appris de ce qui s'y passe. Mon cœur, qui y vole sans cesse, ne sait déjà plus où vous prendre, votre mère, le chevalier, vous et elle! Il est pourtant certains lieux vers lesquels je me hasarde et où je m'attarde plus volontiers: ce pavillon où j'ai fait de si mauvaises peintures, mais où j'ai reçu de si charmantes visites; les bois de Coathuel, où Renée m'a, pour la première fois, laissé lire en son âme, et enfin, et, surtout, cette berge du biez au moulin du Bois-de-la-Roche, où l'ombre des peupliers tremblait sur le gazon et sur les cheveux de Renée, où l'eau s'écoulait de ses jolis doigts en cascades de diamants, où les oiseaux chantaient si gais dans un ciel si pur, et où son candide regard s'illuminait des éclairs jaillissant d'un cœur où tombaient mes paroles d'amour.

Que vous disaient, Jane, les pâquerettes que vous cueilliez pendant ce temps-là? Vous disaient-elles quo vous êtes jeune, belle, intelligente et bonne; que l'amour est le soleil de la vie, et que... mon ami Saunier... Nous en reparlerons, Jane. Je ne serais pas tout à fait heureux si vous n'étiez heureuse aussi, vous. Mais répondez-moi.

OLIVIER MALET.

—

Lettre de Marcelle de Gury, à Mademoiselle Renée de Keraven

Paris, 26 juin 1858.

Que tu es simple, va! ma pauvre enfant. Ta sœur te fait épouser l'artiste, pour ne plus avoir à craindre ta concurrence près du marquis; et, avec une petite générosité de cent mille francs, elle t'enlève un bel et bon million au moins. Total: neuf cent mille francs de bénéfices. Elle est forte en arithmétique, madame de Meslay!

Je suis trop occupée pour t'en écrire bien long aujourd'hui. Puis à quoi bon? un proverbe latin, que je me suis fait traduire l'autre jour; prétend que « le bon Dieu fait extravaguer ceux qu'il veut perdre; » et, s'il n'était pas trop tard, je t'engagerais à en faire ton profit. Qu'avais-tu besoin, d'abord, d'aller faire tes confidences et surtout les miennes à madame veuve de Meslay? Je n'ai jamais été folle de ta mélancolique sœur; mais je m'explique aujourd'hui une antipathie instinctive que je me suis pourtant quelquefois reprochée, quand je n'en comprenais pas les motifs. Un mentor bien respectable en vérité pour une jeune fille qu'une femme incomprise, qui a fait mourir son mari d'ennui peut-être, et qui, n'ayant pas su se conformer à la position librement acceptée par elle, essaye de te faire faire des folies, afin, sans doute, d'y trouver une excuse des siennes! Si encore c'était conviction chez elle, sans trouver la chose moins inconvenante, je la comprendrais jusqu'à un certain point. Mais, sous de beaux semblants de générosité, spéculer en famille et placer son affection fraternelle à mille pour cent d'intérêt, voilà ce que je me permets de trouver un peu bien positif chez une aussi poétique personne.

Pourquoi aussi veux-tu que le marquis de Coathuel morde au premier hameçon matrimonial que tu lui présentes? Te crois-tu donc tellement irrésistible, et qu'avec son titre et sa fortune, il soit, lui, affamé au point de ne pas choisir? Il est probable, ma chère, que tu n'es pas la seule qui se soit aperçue des qualités sérieuses de ce gentilhomme bas-breton, et tu devrais alors être plus patiente et plus modeste, et ne pas t'exposer à manquer le but en essayant d'y atteindre du premier coup. Cela te retarde d'ailleurs. Libre à toi de te contenter de la gloire et de l'amour de ton cousin, car il ne faut guère compter sur tes douze mille francs pour faire figure dans le monde. Douze mille francs par an, c'est juste de quoi ne pas mourir de faim ici: voir des femmes de chefs de bureau briller aux douzièmes représentations des pièces à succès et aller au bois le dimanche en petite voiture numérotée. Douze mille francs! Certes, avec cela, on a une bonne pour tout faire; on reçoit une fois par semaine, en dissimulant sous une conversation vive et animée la rareté des babas et l'absence des glaces. On peut se donner une robe par saison, ne porter ses gants que quinze jours et suivre les modes... à une distance respectueuse. Douze mille francs! comment donc! mais c'est encore un fort joli denier! — à peu près la moitié de ce que coûte ma corbeille de mariage!

Quand je pense qu'il y a une créature qui n'aurait qu'à tendre la main ou à prendre un peu patience, au pire, pour saisir toutes les merveilles dont je suis entourée en ce moment, et qu'elle ne veut pas, je suis furieuse, et je la méprise, comme une infirme, indigne d'une chance pareille. Ah! si tu voyais mon cachemire long des Indes, et les quatre autres, rayé, carré, français, qui lui servent de cortége; si tu voyais mes douze robes de soie et mes deux robes de velours! si tu touchais mes volants de point de Hongrie et mes voilettes de Chantilly!

Si tu soupçonnais les merveilleux tissus de toile d'araignée dessinés par Chapron, sous prétexte de mouchoirs. Si tu avais devant toi douze douzaines de paire de gants glacés de toutes les nuances; un assortiment de fourrures à faire adorer le froid; un écrin de rubis: collier, boutons, broche, bague, et les flacons et les éventails, et la montre et la chaîne, et... tout le reste... Oh! comme tu rirais de toi, ma pauvre Renée, et de ta sœur, et de ton cousin, et de vos douze mille francs; et, comme au risque de t'y noyer, tu te jetterais encore dans l'étang de Coathuél, plutôt que de n'en pas être un jour la châtelaine.

Et je n'aimerais pas, et je n'adorerais pas celui qui me donne tout cela? Il faudrait que je fusse bien ingrate. Dis donc au bel Olivier, comme je l'ai fait entendre à son ami Raoul, qui continue, je ne sais trop pourquoi, à me faire une cour aussi empressée qu'infructueuse, dis-leur donc, que, s'il y a au monde de la soie et du velours, des rubans et des dentelles, des fourrures et des bijoux, c'est apparemment parce qu'il y a aussi des femmes pour les porter, et que le tout est de pouvoir nous les donner. Mais pourquoi vais-je te parler de tout cela à toi, qui, par la grâce de tes goûts modestes, et aussi par celle de madame ta sœur, tes destinée à ignorer désormais les « vaines splendeurs, » comme disent ces va-nu-pieds de poëtes? Je ferais mieux de te laisser méditer à l'avance le bonheur de la médiocrité... ruolz, à laquelle tu souris en espérance déjà. Douze mille francs! Ah! ah! ah! Madame Malet! Quelle splendide et illustre maison cela fera! Pauvre Renée! rappelle-toi, au moins, qu'il y aura toujours une place pour toi dans ma loge aux Italiens ou au coin de mon feu, quand le charbon de terre menacera de te donner la migraine! Dame! avec mille francs par mois! et le bois est si cher!

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

PETITES NOUVELLES

— Les théâtres sont en pleine activité. Nous aurons à parler jeudi prochain :

De la reprise du *Chandelier*, à la Comédie-Française, pour la continuation des débuts de M. Volny ;

De la reprise de l'*Éclair* et des *Diamants de la Couronne*, à l'Opéra-Comique ;

De la reprise des *Vivacités du capitaine Tic* et de la première représentation de *Le Premier avril* au Vaudeville ;

De la reprise de la *Petite Mariée*, à la Renaissance, avec Mlle Jane Hading, du Palais-Royal, obligeamment prêtée par les directeurs de ce théâtre, qui jouera, et non Mlle Humberta, dont les débuts auront lieu dans une autre pièce.

— On s'occupe à la Comédie-Française d'un acte en vers de M. Guiard, un des neveux de M. Émile Augier. Cette comédie a été représentée à une matinée extraordinaire de la Porte-Saint-Martin, ayant pour interprètes Thiron, Dupont-Vernon, Mme Emilie Broisat et Mlle Reichemberg. Le rôle de cette dernière, qui appartient à l'emploi des soubrettes, sera joué par Mlle Samary ; les autres restent aux artistes qui les ont créés.

—On vient de distribuer comme suit, au Théâtre-Lyrique, les rôles de la *Statue*, de Reyer :

Selim	MM. Talazac
Amgiar	Bouhy
Margyame	Mme Brunet-Lafleur.

— Le ténor Montjauze, qui créa la *Statue* et eut son jour de renommée à l'ancien Théâtre-Lyrique avec la *Fanchonnette*, la *Reine Topaze*, et autres créations charmantes, vient de mourir à l'âge de 48 ans.

— Le comité de l'Association des artistes dramatiques a décidé, dans sa séance de mercredi dernier, qu'une pension de 500 fr. serait servie dès maintenant à Mme veuve Montjauze.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain, 23 septembre 1877, *Fête patronale et Grandes Eaux à St-Cloud*. Billets d'aller et retour. Trains supplémentaires selon les besoins du service. Dernier train de retour à minuit.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Carou. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault. — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Mauhant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talhot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — lphou sine. — Bouffé — Delle Sedie. — Mélanie Rehoux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Danbray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — ylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Douvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

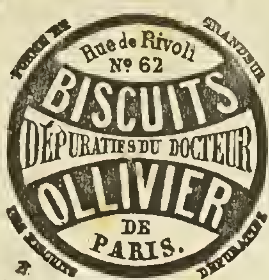
Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

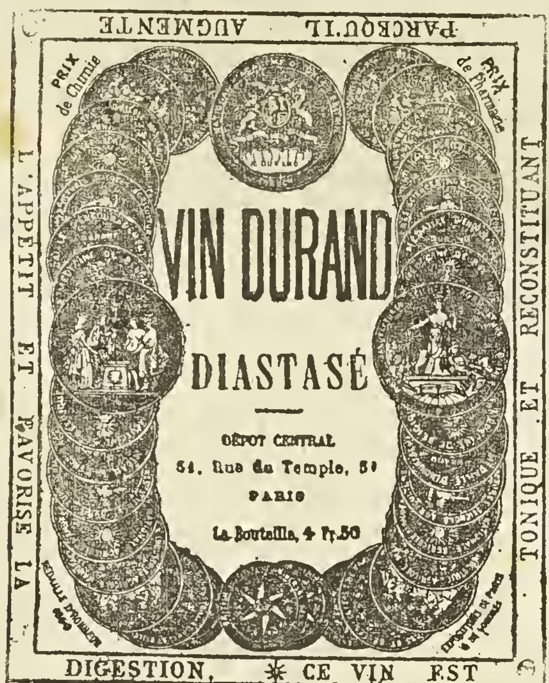


Malades

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible*... **pouvant rendre de grands services à l'humanité.** Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédt



VENTE FORCÉE

AUJOURD'HUI et jours suivants

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 *et* 134, *rue Lafayette, en face la gare du Nord*

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

Mouch. batiste de 1 fr..	» 15	Tissu uouv. de 1 fr. 75..	» 35
Toile pur fil de 1 fr.....	» 45	Soie noire de 8 fr........	2 95
Damiers œil de perd lx larg. 70 c. le m. d.1 45	» 55	Faill de Lyon de 15 fr.	5 45
Toile pour gr. draps de lit de 2 fr. 75,........	» 95	2,117 coup. drap Elbeuf, long. 1m20 de 35 fr...	7 90
Toile de Lisieux, fil de main, de 3 fr..........	1 10	Cachem. double de 10...	2 95
Piqué molleton de 1 95.	» 70	Descentes de lit de 5 50,	1 45
Services damassés p. 12 persounes, de 52 fr....	12 75	Tapis pour passage et escalier de 4 fr	» 65
Mouchoirs toile de 20...	7 50	Tapis table de 15 fr....	3 25
Draps cretonue, loug. 3 m., le drap..........	3 25	Carpettes long. 2m., larg. 1m. 0 de 29 fr. à...	8 75
Mousseline rideaux		Carpettes long. 2m. 30, larg. 1m. 80 de 45 f. à	13 75
Brodé riche de 1 fr.....	» 30	Carpettes loug. 3m., larg. 2m. 40 de 75 fr. à....	21 »
Broché fleurs de 1 45...	» 40	Camisoles plis de 4 fr...	1 45
Guipure de 1 fr. 50	» 45	Camisoles à plis et entredeux brod. de 8 fr....	1 95
Flanelle sauté de 3 fr....	1 45	Corsets riches de 8 fr...	1 95
Couvre-lit de 29 fr.....	4 90	Jupous volants, plis et bro erie de 25 fr.....	5 90
Chemise homme de 8 fr.	2 95		
Chemise de eouleur 7 fr.	2 75		

Couvertures coton longue soie, gr. taille de 12 fr....	2 75
Couvertures laine couleur et rayure de 25 fr..........	6 50
Couvertures laine blauche fiue, gr. lit de 49 fr.......	14 50
Bas finis femme, laine, côtes rayées, de 5 fr..........	1 25

Expéditions en remboursement aux frais de l'acheteur.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine. *Franco* partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, 97, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

LES GRANDS SECRETS

ou *les maladies spéciales des deux sexes*. Traitement et préservation. 15 cent. Chez tous les marchands de journaux, 25 c. sous enveloppe. Dr St-Martin, 36, Bd Sébastopol, Paris.



Chez les Parfumeurs et les Coiffeurs

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.**

INNOCUITÉ PARFAITE garantie — Grande Médaille d'Or de 1re Cl. — EFFICACITÉ certaine

DISPARITION INSTANTANÉE

De toutes Douleurs névralgiques

Migraines, Maux de Dents nerveux, etc., etc.



Marque de Fabrique (DÉPOSÉE) — PAR — Marque de Fabrique (DÉPOSÉE)

L'ANISINE-MARC

ANTINÉVRALGIQUE RUSSE

Du Dr JOCHELSON

Les maladies névralgiques sont les plus fréquentes et souvent les plus rebelles. Il faut bien du temps pour combattre la cause, et, s'il se peut, la supprimer; pendant ce temps-là, le malade souffre parfois d'une façon intolérable : il est donc pour lui de la plus grande utilité de faire disparaitre **instantanément** la douleur.

L'ANISINE-MARC est un produit qui enlève, en moins **d'une minute**, la plus forte douleur névralgique, migraine, céphalalgie, maux de dents nerveux (lors même que les dents seraient cariées), névralgies intercostales, etc., etc.

Les matières qui entrent dans la composition de l'Anisine-Marc **sont absolument inoffensives.**

Des milliers d'expériences, faites en Russie et en France, ont démontré, à n'en pas douter, la grande efficacité, l'innocuité parfaite et l'action instantanée de cette précieuse découverte, destinée à rendre d'immenses services.

MODE D'EMPLOI :

Tremper un pinceau dans le liquide et le passer légèrement sur les tempes, dans la migraine et autres maux de tête; dans l'odontalgie, sur la dent ou les gencives, et ainsi de suite, et produire l'évaporation du liquide en s'éventant.

PRIX : 5 FRANCS

Franco en France, **5 fr. 50**, en mandat ou timbres-poste français; pour l'étranger, **6 fr. 50.**

Lettres et mandats à l'adresse de MM. **Jochelson et Cie,** 39, rue Richer, Paris.

L'ANISINE-MARC se trouve dans les principales pharmacies et parfumeries de France et de l'Etranger.

DÉCOUPER CE PROSPECTUS S. V. P.

AVIS. — Pour éviter les imitations et contrefaçons exiger sur chaque boite la signature de l'inventeur et la marque de fabrique déposée

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE. Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ses remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la Revalescière guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. **80,000 cures par an.** Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C, limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS, et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.

PARIS-THÉATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS

DRAME

OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE



Photoglyp. LEMERCIER. Cliché MULNIER.

TRAGÉDIE

MUSIQUE

MARIE-THÉRÈSE FECHTER

CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 228

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 27 septembre au 3 octobre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXVIII

—

MARIE-THÉRÈSE FECHTER

—

Paris a eu, de tout temps, le culte du souvenir envers tous ceux qui lui ont apporté une satisfaction de l'esprit, un amusement ou une distraction, aussi bien qu'envers les hommes éminents auxquels il est redevable d'importants services.

Au théâtre : d'un côté l'on se montre toujours plein d'attentions délicates et même de déférence pour les vétérans de l'art dramatique restés sur la brèche, quoique souvent il serait préférable de leur conseiller de prendre une retraite bien gagnée ; et d'autre part, loin d'oublier les artistes disparus, on aime à rappeler leur nom, dont on se sert, injustement quelquefois, au préjudice des vivants.

L'excellent comédien Fechter, le créateur de la *Dame aux camélias*, des *Filles de marbre* et de tant d'œuvres à succès, est un de ceux dont la foule se souvient encore après l'avoir longtemps applaudi ; et voici que son nom reparaît à nouveau sur nos affiches de théâtre, en la personne de sa fille, la nouvelle pensionnaire de l'Opéra-Comique, appelée à faire ses preuves pour pouvoir obtenir, dans un temps prochain, la succession de Mme Galli-Marié.

Marie-Thérèse FECHTER est née à Paris le 28 février 1854. Son père étant allé, quelques années plus tard, se fixer en Angleterre où, après avoir joué le répertoire shakespearien, il a pris la direction d'un théâtre, l'enfant fit à Londres ses premières études élémentaires.

Bien loin de la destiner au théâtre, ses parents rêvaient de faire d'elle une femme du monde, et dans cette intention, ils la firent revenir à Paris, au couvent des Oiseaux, afin d'achever son éducation.

Notre future virtuose manifesta, de bonne heure, un goût décidé pour la musique ; une circonstance se présenta bientôt qui vint changer tout d'un coup la direction de son avenir.

Nécessairement très répandue dans le monde théâtral et artistique de Paris, Mlle Fechter, se trouvant un jour chez Faure, y déchiffra une romance de Mürger de façon à attirer l'attention du grand artiste et de sa charmante femme.

Faure, lui trouvant une voix juste et d'un joli timbre, n'hésita pas à lui conseiller de travailler sérieusement le chant, il lui promit même de surveiller ses études, et Mme Faure-Lefebvre offrit également ses excellents conseils.

On ne refuse pas d'accepter de pareils avantages ; ils étaient d'ailleurs trop gracieusement offerts.

Marie-Thérèse Fechter prit donc un maître pour suivre régulièrement ses études de chant ; elle s'adressa à Mme Richener, une grande artiste, elle aussi, actuellement professeur au Conservatoire royal de Bruxelles.

Ses progrès furent rapides sous la direction de pareils artistes. Après le départ de Paris de Mme Richener, Mlle Fechter dût chercher un autre maître. Ainsi depuis trois ans, elle est l'élève de Delle-Sedie, le baryton émérite dont le Théâtre-Italien retiendra éternellement le nom.

L'éminent professeur lui développa la voix et si bien, que dix-huit mois après, elle était en mesure de se présenter à l'Opéra.

Elle eut son audition à l'Académie nationale de musique dans Mathilde de *Guillaume Tell* et dans Isabelle de *Robert le Diable*. M. Halanzier, reconnaissant de suite tout le parti que l'on pouvait tirer de ses moyens, n'hésita pas à lui faire signer un engagement de trois années.

Malheureusement, à l'Opéra, les débuts sont souvents retardés. Il en fut ainsi pour Mlle Fechter. Désireuse de travailler et de se produire, la jeune artiste sollicita dès lors de son directeur qu'il lui rendît sa liberté, et M. Halanzier consentit à rompre l'engagement.

Mlle Fechter obtint aussitôt, à l'Opéra Comique, une audition qui fut suivie d'un nouvel engagement. Là, ses débuts ne se firent pas longtemps attendre ; après avoir reçu les conseils et les encouragements de M. Ambroise Thomas, elle parut pour la première fois sur la scène, le 14 mars dernier, dans *Mignon*.

La tentative était périlleuse. Seule jusqu'à ce jour, Marguerite Chapuy avait pu prétendre lutter avec l'admirable créatrice de ce rôle, Mme Galli-Marié, qui, pendant plus de trois cents représentations, s'y était montrée adorable de poésie.

Mlle Fechter ne pouvait évidemment pas prétendre faire oublier une aussi grande artiste ; mais elle avait là une occasion de montrer son talent sous des aspects divers, le rôle de Mignon exigeant en même temps des qualités de virtuose et de comédienne. Elle y remporta un succès très honorable aux yeux des amateurs sérieux, et un quasi-triomphe, en raison des nombreux spectateurs sympathiques au nom qu'elle portait.

Son second début eut lieu, au mois de mai, dans Marie de Gonzague, de *Cinq-Mars*, en remplacement de Mlle Chevrier, indisposée, et à la demande de Gounod ; mais elle céda peu après le rôle à Mme Brunet-Lafleur.

Dès ce moment, Mlle Fechter fait partie de la troupe militante de l'Opéra-Comique. Depuis la réouverture, elle a paru plusieurs fois déjà dans Rose Friquet, des *Dragons de Villars*, où elle a fait preuve des mêmes qualités de comédienne que l'on avait applaudies dans *Mignon*.

En ce moment elle répète les *Diamants de la Couronne* et les *Mousquetaires de la Reine*, afin de parer aux éventualités du répertoire.

Pour résumer le talent de Mlle Fechter, je dirai que sa voix, assez étendue, est d'un volume qui peut encore prendre du développement. Le timbre en est joli, pur et d'une justesse précieuse. L'artiste s'en sert déjà avec une réelle habileté. Chez la comédienne, ce n'est pas l'expérience qui fait défaut, au contraire, elle a beaucoup d'acquit et pécherait plutôt par le manque de simplicité.

En somme, on se trouve en présence d'un tempérament artistique et de moyens vocaux de nature à faire espérer un premier sujet d'opéra-comique, alors que Mlle Fechter aura pris sur la scène une autorité que le temps seul peut donner, même aux plus grands artistes. La femme et l'artiste sont déjà très sympathiques au public ; aussi nous ne saurions trop recommander à celle qui se sent si bien accueillie par de nombreux amis, de se mettre à l'abri des compliments exagérés, car l'enivrement d'un succès non raisonné pourrait être très préjudiciable à son avenir. Nous ne risquerions pas un pareil conseil si nous n'avions pas la conviction que Mlle Fechter a toute l'étoffe voulue pour parvenir au premier rang.

FÉLIX JAHYER.

Erratum pour ma précédente biographie :

— M. Georges Richard m'écrit pour me prier de rendre à M. Monval la paternité de l'*Histoire de l'Odéon* que je lui ai attribué. Je me croyais bien renseigné, mais je m'empresse de répondre à la bonne camaraderie de l'excellent artiste de l'Odéon, en insérant ce mot de rectification.

F. J.

C'est par erreur que le cliché GEORGES RICHARD, du dernier numéro, a été attribué à M. Nadar, il sort des ateliers de M. Carjat.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

ENGEL

(de l'Opéra-Comique)

(Costume de Georges Brown, dans la *Dame Blanche*.)

COMÉDIE-FRANÇAISE

—

Reprise du *Chandelier*

Continuation des débuts de M. VOLNY.

Le *Chandelier* est une des comédies d'Alfred de Musset qui peuvent se passer de la scène pour être justement appréciées ; ce qui équivaut à dire que les situations en sont peu théâtrales et n'ont point une valeur égale à celle du style et de l'esprit dont le poëte a été si prodigue, ici comme toujours.

Il y a deux ans, merveilleusement interprété par Delaunay, Bressant, Thiron et Madeleine Brohan, le *Chandelier* m'avait cependant intéressé au plus haut degré, même au point de vue scénique ; aujourd'hui j'ai trouvé l'ouvrage *long*, languissant par moment, avec d'excellents artistes pourtant, car le jeune débutant Volny, Febvre, Thiron, et Sophie Croizette, ont la plupart des qualités brillantes de nos meilleures comédiens.

Mais, hormis Thiron, d'un naturel achevé, les nouveaux interprètes, malgré leur mérite, n'ont pas l'*autorité* de leurs devanciers. Febvre est moins *dégagé* que Bressant, Mlle Croizette plus nerveuse et moins maîtresse-femme que Madeleine Brohan, et Volny, dont la figure n'accuse pas plus que ses vingt printemps, est loin de posséder la voix jeune, chaude et pénétrante de Delaunay. Il est trop sombre, et son organe manque de délicatesse et de charme. Il me semble que le jeune Davrigny avait davantage le physique et la voix de Fortunio ; son succès remporté au Conservatoire avec la grande scène du troisième acte eût dû, ce me semble, le recommander à M. Perrin pour ce rôle. Toutefois, si ce second début n'ajoutera rien à l'estime acquise au débutant dans le rôle de Chatterton, il ne détruira pas non plus les espérances justement fondées sur son talent.

Les rôles secondaires des deux clercs et de la soubrette sont on ne peut mieux tenus par Coquelin cadet, Truffier et Jeanne Samary.

En somme, interprétation générale digne de la Comédie-Française.

Dans la *Joie fait peur*, qui terminait la représentation, Mme Guyon a fait une bonne rentrée. Mlle Reichemberg et Got ont été parfaits de tous points.

OPÉRA-COMIQUE

—

Reprise de l'*Eclair*.
Débuts de M. Dauphin dans *Mignon*.

L'Opéra-Comique rentre enfin dans la voie dont nous n'aurions pas voulu le voir sortir. Il revient à ses maîtres populaires, à ceux dont il ne faut pas se séparer jusqu'à ce que les nouveaux arrivants se montrent dignes de partager avec eux le répertoire.

Halévy est un des représentants les plus élevés de l'opéra-comique. Les *Mousquetaires de la Reine*, l'*Eclair*, le *Val d'Andorre*, la *Fée aux Roses* et plusieurs autres de ses ouvrages méritent de conserver l'admiration du public qui fréquente ce théâtre.

Nous avons toujours eu pour l'*Eclair* une estime particulière. C'est un pur chef-d'œuvre où la mélodie règne en souveraine et qui charmera toujours les amateurs de saine musique. Aujourd'hui comme il y a dix ans et comme il y en a plus de quarante, le livret a intéressé et l'œuvre musicale a paru aussi jeune qu'à son début.

L'interprétation actuelle de l'*Eclair* a d'ailleurs contribué à son nouveau succès, les quatre artistes à qui M. Carvalho l'a confiée ayant chacun apporté un excellent appoint à un remarquable ensemble.

Stephane a joué et chanté avec beaucoup d'âme le rôle sympathique de Lyonel ; Nicot est plein d'entrain, de verve, dans celui de Georges ; Mlle Chevrier, une fort jolie et une touchante Henriette, a fait heureusement son second début, et Mlle Ducasse, toujours charmante, a mis au service de Mme Darbel un esprit du meilleur goût et une grâce tout aimable.

Ainsi monté, l'*Eclair* fera certainement encore une longue et fructueuse carrière.

Jeudi, Mme Galli-Marié a fait sa rentrée dans *Mignon*, et M. Dauphin, transfuge de la Monnaie de Bruxelles, débutait à l'Opéra-Comique par le rôle de Lothario.

La charmante artiste a eu l'accueil chaleureux qu'elle est habituée à recevoir. Quant à la nouvelle basse chantante acquise par M. Carvalho, nous lui avons trouvé des qualités, mais des tendances à faire des effets exagérés, ainsi que cela se pratique sur la plupart des théâtres de province. M. Dauphin nous a aussi paru chanter un peu bas. Etait-ce l'effet de l'émotion d'un premier début ? nous l'espérons.

Au lieu et place de M. Dereims annoncé sur l'affiche, c'est M. Engel qui a joué au pied levé le rôle de Wilhem Meister. Nous croyons que le public y a gagné ; le jeune ténor a été très justement applaudi.

Mlle Chevalier remplaçait également Mme Franck-Duvernoy annoncée sur l'affiche ; elle a été charmante de tous points.

VAUDEVILLE

—

Première représentation de : le *Premier Avril*, pièce en un acte de M. Quatrelles. — Reprise des *Vivacités du capitaine Tic*.

Malgré quelques longueurs dans l'exposition et la brusquerie du dénoûment, le *Premier Avril* reste un petit drame intéressant, grâce à une seule scène très-habilement mise en œuvre et exécutée dans la perfection par une adorable comédienne.

M. de Mont-Guilhem vient, avec sa fille Antoinette et son neveu Etienne, prendre possession d'un château que celui-ci lui a vendu afin de complaire à sa jeune cousine, dont l'enfance s'est passée dans ce vieux manoir, sis aux pieds des Pyrénées.

Etienne adore Antoinette, mais l'aimable enfant, habituée à aimer son cousin comme un frère, redoute de l'épouser, car elle se fait d'un mari une toute autre idée. Etienne et son père ont beau lui représenter qu'une jeune femme a toujours besoin de prendre un protecteur pour traverser la vie, Antoinette se croit maîtresse femme et répond qu'elle n'a jamais eu peur.

Etienne se rit alors de sa bravoure, et, comme simple badinage, lui fait le pari qu'elle ne saurait rester seule dans cette chambre pour passer la nuit. La jeune fille relève la provocation et lui donne un côté sérieux en affirmant qu'elle consent à épouser son cousin si elle se voit obligée, avant le matin, d'appeler au secours. M. de Mont-Guilhem met son enjeu du côté d'Etienne et les deux parieurs se retirent, laissant Antoinette toute seule.

Il est dix heures, la nuit est belle, la lune éclaire les allées du parc. Antoinette semble complétement rassurée. Elle a de la lumière et un livre sous la main, en voilà assez pour veiller jusqu'au matin. Tout d'abord elle se met à la fenêtre pour contempler la nature sauvage qui enveloppe son nouveau domaine. Tout d'un coup elle voit deux hommes se glisser à travers les bosquets du jardin. « Ce sont eux, pense-t-elle, qui me préparent quelque épouvantail, soit ! ils en seront pour leurs frais d'imagination. » Mais les deux individus arrivent au pied de son balcon, une échelle se dresse, et voilà deux malandrins espagnols qui sautent dans la chambre. Antoinette convaincue qu'Etienne et son père ont envoyé sous ce costume deux des gens du château pour l'intimider, conserve son sang froid et se met à plaisanter les bandits, — car ce sont de véritables vo-

leurs — qui lui mettent le pistolet sur la gorge.

Ici se place cette scène vraiment ingénieuse et dans laquelle Mlle Barthet déploie le talent le plus exquis et le plus émouvant. On ne pousse pas plus loin la perfection. C'est aussi beau d'exécution que tout ce qu'on peut imaginer.

La pauvre enfant est bientôt désabusée. Car les bandits qui l'ont prise un moment pour leur complice, s'apercevant qu'il n'en est rien, la bâillonnent brutalement, l'attachent à son lit et se mettent en mesure d'accomplir le vol qu'ils avaient projeté.

Ainsi garrottée, Antoinette n'exprime plus que par des gestes les terreurs qui assiégent son âme, car elle songe que son père et son cousin vont périr assassinés par ces farouches Espagnols. Heureusement elle est bientôt délivrée par l'arrivée de sa vieille servante; entendant retentir aussitôt deux coups de pistolet, elle crie de toutes ses forces : Au secours! au secours !

Arrivent alors le père et le cousin, éclatant de rire, ce sont eux qui ont tiré pour l'effrayer, et ils sont ravis du résultat obtenu par leur ingéniosité. La jeune fille à moitié morte de frayeur, leur raconte la brutalité dont elle a été l'objet, et bien qu'elle leur affirme que ses cris n'ont eu pour but que de les mettre sur leurs gardes contre les deux bandits, elle consent à avoir perdu son pari, et met sa main dans celle d'Etienne.

A côté de Mlle Barthet dont on ne saurait trop admirer le talent, il est juste de parler de la façon toute artistique avec laquelle Joumard et Michel ont interprêté les deux bandits. Munié et Train, dans les rôles du père et d'Etienne, ont complété un bon ensemble.

Après ce petit drame, les *Vivacités du capitaine Tic* ont obtenu, comme autrefois, leur succès de franc rire. C'est là du bon Labiche et par conséquent de l'excellente comédie.

Dieudonné y a pris avec un vif succès la succession de Félix. Parade est parfait ainsi que Boisselot. Le jeune Carré a très intelligemment joué Célestin Magis.

Mme Alexis et Mlle Rejane ont joué, l'une avec beaucoup de naturel et l'autre avec grâce et gentillesse, les deux rôles de Mme Robert et de Lucile.

Ainsi composé, le spectacle du Vaudeville ne peut manquer de faire de fructueuses recettes.

AMBIGU-COMIQUE

Reprise de la *Tour de Nesle*.

Nous aurions mieux aimé voir l'Ambigu faire sa réouverture par une œuvre nouvelle, mais tant qu'à faire un retour vers le passé, mieux vaut encore la *Tour de Nesle* qu'un autre mélodrame.

La vie circule au moins à travers ces longs actes où grands seigneurs et truands se coudoient et où retentissent les phrases sonores et les tirades étincelantes. La génération d'aujourd'hui conserve encore son admiration pour les productions grandioses de cette immense période littéraire et dramatique dont Dumas fut, après Hugo, le plus magnifique représentant. Aussi a-t-on bien accueilli, samedi soir, Buridan, Gaultier d'Aunay, Landry et Marguerite Gauthier, ces figures touchantes et terribles qui, tour à tour, nous font frémir et nous émeuvent. Il est vrai que l'interprétation est superbe avec Dumaine, Taillade, Vannoy et Marie Laurent!

L'Ambigu va retrouver enfin son public pendant de longues soirées. Puisse le temps que lui laissera ce succès lui suffire pour organiser complétement un répertoire et une troupe capables de lui assurer une sérieuse existence !

RENAISSANCE

Reprise de la *Petite Mariée*. — Mlle Jane Hading.

L'indisposition de Mlle Jeanne Granier se prolongeant, la Renaissance ne pouvait cependant retarder sa réouverture. M. Koning a, dès lors, engagé une autre Graziella; mais, ô fatalité! cette jeune personne n'a pu elle-même chanter ce rôle, et on a dû emprunter au Palais-Royal sa nouvelle prima donna, Mlle Jane Hading.

L'étoile marseillaise, un moment discutée sur une scène de comédie, acceptait momentanément un lourd héritage; mais elle a su vaincre, du premier coup, ceux qui se montraient rebelles à son talent. On n'est pas plus jolie, plus espiègle, plus séduisante; aussi le succès a-t-il été complet. Les couplets « du Jour et de la Nuit », ceux de « la Fuite », ont été chantés par elle avec un talent hors ligne chez les divas d'opérette, et lui ont valu les applaudissements les plus chaleureux.

Berthelier, plus amusant que jamais, ainsi que Vauthier, ont enlevé la pièce, et voilà la charmante partition de Charles Lecoq relancée vers une nouvelle centième représentation qui ne peut manquer de venir, au grand contentement des amateurs de ce genre de musique.

Ma vieille Bonne

— Comment! toutes mes affaires ne sont pas prêtes! Il est donc impossible d'être servi?

— Mais si. Voyons, ne te fâche pas; qu'est-ce qui te manque?

— Je suis en retard, et tout me manque!

— Tout quoi?

— Eh bien! mon eau chaude, d'abord.

— C'est parce que tu étais en retard; j'ai été obligée de la faire réchauffer.

— Et puis, qu'est-ce que c'est que cette chemise-là? Tu sais bien que, lorsque je m'habille à cette heure-ci, il me faut une chemise fine.

— Eh bien! ne te mets pas en colère; voyons, je vais t'en donner une. Je croyais...

— Tu croyais!... tu croyais!... tu savais bien le contraire.

— Ne mets donc pas tant d'odeur dans ton eau, tu sens toujours si fort! Non, ne m'en jette pas!... Je t'assure, ça me rend malade, ça me donne la migraine. Fais donc attention, tu vas brûler tes bottines, tu les jettes dans la cheminée. Allons, bon! voilà que tu as arraché la boucle de ton gilet. Et ton mouchoir? je suis sûre que tu l'as encore perdu? Est-il possible d'avoir si peu d'ordre!

— Constance, ne regarde pas, je change de chemise.

— Que t'es bête! comme si je ne te connaissais pas... et depuis trente ans.

— Sacré nom, de nom, de nom... de bouton!

— Mon Dieu! est-il possible qu'un enfant bien élevé jure comme ça! Voyons, donne que je te l'arrange.

— Fiche-moi la paix!

— Si c'est comme ça, je m'en vais.

— Dis donc, je n'ai pas reçu de lettres?

— Je ne crois pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça, qui est là-bas?

— Ah si! j'avais oublié, c'en est une.

— C'est incroyable! je ne pourrai donc jamais obtenir qu'on mette mes lettres toujours au même endroit? là où je pose mes affaires.

— J'avais mis celle-là plus loin parce qu'elle sentait trop fort.

— Laisse-moi lire.

— Ah, parbleu! je suis bien sûre que c'est encore d'une mauvaise femme.

— Tu vois : si je ne l'avais pas reçue à temps, on m'aurait attendu inutilement et j'aurais perdu une soirée charmante.

— Je les connais tes charmantes soirées. Mon Dieu, je t'ai pourtant assez entendu jurer que tu n'en connaîtrais plus de ces poupées-là.

— Constance, je vous prie d'avoir plus de respect pour mes connaissances.

— Du respect! tu serais bien en âge d'en avoir un peu plus pour toi-même. Voyons, est-ce que tu vas rester longtemps comme ça, en chemise?

— Laisse-moi me chauffer.

— Mon Dieu! est-ce que c'est la tenue d'un homme comme il faut que tu as là?

— Pas dans la rue, Constance; chez lui..... toujours.

— Bien sûr, tu le fais exprès pour me faire faire du mauvais sang.

— Constance, tu oublies que le premier devoir de la femme est la soumission et la bonne humeur.

— Tu m'ennuies avec toutes tes bêtises; tu ne seras jamais qu'un grand gamin. Voyons, habille-toi donc. Je te demande un peu, tu dis que tu es en retard, et tu restes en chemise pendant un quart d'heure devant la cheminée.

— Donne-moi ma cravate.

— Mais mets donc ton pantalon. Faut-il te mettre cette chemise-là de côté?

— Tu me la feras donc toute la vie, celle-là?

Tu sais bien que je ne remets jamais une chemise.

— C'est qu'elle n'est pas sale.

— Eh bien! mets-là, toi. Tiens, prends une lumière et dis-moi si ma raie est bien faite par derrière.

— Attends, baisse-toi un peu que je te l'arrange.

— Et soigne-la, parce que ce soir je vais voir des femmes suaves.

— Mon Dieu! tu ne penseras donc jamais qu'à ça?

— Ça? ça? voilà une expression! Nous avons donc oublié notre jeune temps, Constance?

— Certainement, si j'étais à ta place, je ne l'emploierais pas comme ça, mon jeune temps.

— Allons, je te prie de ne pas débiner mes succès.

— Tes succès? Je ne t'ai jamais vu qu'une femme convenable, la comtesse.

— Constance, tu es imbue de préjugés à l'endroit de la noblesse.

— Voilà une femme comme il faut! et polie avec les domestiques. Je l'ai bien regrettée, cette femme-là, parce qu'elle t'aimait bien. Toutes les autres, c'est grossier, mal élevé, ça ne remercie pas, ça n'est jamais content.

— Ça a d'autres avantages.

— Je voudrais bien savoir lesquels?

— Ça ne te regarde pas.

— As-tu ton mouchoir?

— Mais oui! tu viens de le mettre dans ma poche. Bien, maintenant, voilà que je n'ai pas de gants.

— Est-ce que ceux d'hier ne peuvent pas aller?

— Il ne s'agit pas de ça; puisque je t'avais dit de tout me préparer.

— C'est que je ne sais pas si tu en as.

— Allons, bon! je suis sûr que tu me les a encore cachés.

— Seigneur! que tu es difficile! Tiens, en voilà. Attends un peu, je vais t'éclairer, tu jetterais peut-être de la bougie sur toi. Laisse que je remette ton collet, il est de travers.

— Je suis bon; tiens, viens prendre l'étrenne de ma barbe.

— Dieu! que tu sens fort! As-tu ton mouchoir?

— Ah! tu m'ennuies; tu me l'as déjà demandé trois fois.

— Tu rentreras de bonne heure, n'est-ce pas?

— Parbleu! je crois bien.

— Surtout, prends bien garde aux voitures.

LOT.

UN GRAIN

—

Il pleut, et sur la plage vide
Chacun a fui; seule avec moi
Elle reste et veut, l'intrépide,
Braver l'ouragan sans effroi.

Elle se tient sur la jetée,
Le vent est très fort, et souvent
Fait gonfler sa robe écourtée :
Que je voudrais être le vent!

Elle se penche : furieuse,
L'écume, de son flot amer,
Vient mouiller sa bouche rieuse :
Que je voudrais être la mer!

Et cependant par gouttelette
Doucement, en petit ruisseau,
L'eau coule sous sa collerette :
Ah! que ne suis-je goutte d'eau!

Les Filles Romanesques

(Suite.)

DEUXIÈME PARTIE

Lettre de Mlle Marcelle de Gury à Mlle Renée de Kéraven.

Adieu, chère enfant, pardonnez-moi ma gaîté, en songeant que la mélancolie de Mme de Meslay résisterait seule à ses... à tes douze mille francs. Heureusement que, si elle devient marquise à ta place, elle pourra t'aider un peu, à moins qu'elle s'obstine à rester économe, pour doter encore qu'elqu'un — à gros intérêts.

MARCELLE DE GURY.

P. S. — Je me marie décidément le 12 juillet, et je serais inconsolable de le faire sans toi, si je ne sentais que , dans les circonstances actuelles, la vue de mon bonheur te serait plus pénible qu'agréable; mais tu l'as voulu!

Lettre de Jane de Meslay à M. Olivier Malet.

Garlan, 29 juin 1858.

Eh bien! venez, venez vite. Ne désespérez pas, mais n'espérez pas trop non plus. Venez, et soyez prêt à tout!

JANE.

Lettre de Jane de Meslay à Mme Aline Bernord

Garlan, 29 juin 1858.

Ah! c'est odieux, Aline, et je suis indignée; et plus navrée encore qu'indignée. Moi, être soupçonnée de ce calcul ignoble? moi! et par elle? par cette enfant cruelle et ingrate dont j'aurais voulu faire le bonheur, même au prix du mien? Mais comment ont-ils donc l'âme faite, ceux qui croient aussi vile celle des autres? Ne sont-ils capables d'aucun sentiment généreux, pour chercher une arrière-pensée égoïste derrière nos plus purs dévouements et nos plus complets sacrifices? Oh! c'est odieux et désolant.

Depuis la proposition que je lui ai faite de lui donner, pour faciliter son mariage avec Olivier, les cent mille francs de M. de Meslay, Renée, qui n'avait ni accepté ni refusé, évitait de se trouver seule avec moi, comme si elle craignait d'être forcée de me faire une réponse définitive. De son côté, Olivier m'écrivait qu'il venait d'obtenir un succès de réputation et d'argent, et me demandait si je ne croyais pas le moment favorable pour faire valoir près de ma mère ses prétentions sur Renée, du consentement de laquelle il se dit assuré. Je communiquai sa lettre à ma sœur. Elle la lut avec nonchalance, et, me la rendant froidement, elle me quitta en me disant de féliciter de sa part Olivier... quand je lui écrirais. Que pouvais-je dire à celui-ci, en face d'une pareille indifférence de celle dont il s'imagine être aimé!

J'en étais là de mes perplexités, lorsque le marquis de Coathuel est venu nous prier — mais surtout Renée — de vouloir bien faire les honneurs d'une grande fête qu'il donne dans quelques jours à la société du pays. Le sourire et le peu de surprise avec lesquels ma sœur accueillit cette nouvelle, me firent supposer qu'elle s'y attendait, et j'en fus certaine en voyant le regard qu'elle échangea avec le marquis lorsque ma mère accepta. Cela prenait de la gravité, et je crus devoir, à dîner, faire remarquer à ma mère combien notre présence à Coathuel, dans des conditions pareilles, soulèverait de commentaires.

— Quels commentaires? demanda-t-elle.

— Ne supposera-t-on pas, poursuivis-je, et avec quelque apparence de raison, que si, après les relations fort éloignées que nous avons eues jusqu'ici, le marquis nous choisit, au lieu de personnes de sa famille ou de sa plus grande intimité, il faut que les relations aient changé ou doivent changer de nature entre lui et nous?

— Je ne vous comprends pas, ma fille.

— Et bien! ma mère, je vais m'expliquer plus clairement. Je sais que le marquis de Coathuel s'occupe de Renée...

— En voilà la première nouvelle. Mais, en supposant que cela fût, la chose serait, il me semble, pour votre sœur, très heureuse; un homme du rang de M. Coathuel ne pouvant avoir que des vues honorables...

— C'est ce dont il faudrait, je crois, s'assurer, avant de laisser compromettre votre fille par un homme que...

— Que ma prudente sœur voudrait peut-être garder pour elle, fallût-il pour cela me faire faire un sot mariage avec notre cher cousin, interrompit Renée avec un accent de colère haineuse qui m'effraya.

— Moi? m'écriai-je, révoltée. Tu ne peux pas le penser, ma pauvre enfant; et, comme je devine qui t'a suggéré cette calomnie, je te la pardonne.

— Mais sur quoi repose toute cette histoire? demanda ma mère.

Je lui racontai tout ce que j'avais remarqué à dater de l'accident de Renée à Coathuel, et depuis, en évitant autant que possible de dévoiler la complicité, aujourd'hui pour moi très évidente, de celle-ci. Ma mère écouta, haussa les épaules, me reprocha de « mettre du roman partout, » et finit par conclure qu'il était désormais impossible, le voulût-on, de se dégager de la parole donnée au marquis. Pour elle la position de M. de Coathuel innocente tout ce qui eût été de la dernière gravité de la part d'Olivier. Je renonçai à la convaincre, mais je viens d'écrire à Olivier de venir.

Il vaut mieux qu'il vienne, et qu'il essaye lui-même un dernier effort. Le marquis a probablement le projet de se prononcer le jour de la fête, et je suis sûre que Renée et ma mère trouveront au besoin moyen de l'y forcer. En arrivant avant, Olivier pourrait peut-être encore par son éloquence, ramener à lui le cœur bien hésitant, hélas! de ma pauvre sœur, et arracher, en faisant valoir ses récents succès, le consentement de ma mère. Je ne sais si je dois le lui souhaiter; mais je ne puis pas non plus le détourner de sa destinée. Je m'abstiens donc, et reste prête à le consoler, de quelque côté que lui vienne le malheur.

JANE.

Lettre de Renée de Kéraven à Mlle Marcelle de Gury.

Château de Garlan, 4 juillet 1858.

Victoire! je tiens mon marquisat, et nous partons tous demain pour Paris, où nous arriverons encore à temps pour assister à ton mariage. Je « pourrais » bien attendre jusque-là pour te raconter de vive voix mon triomphe; mais je ne « puis » pas. La joie m'étoufferait, et je ne veux pas, d'ailleurs, rester, fût-ce quelques heures seulement de plus, sous le poids de ton dédain aussi superbe que prématuré. Aussi, quoique je sois harassée de fatigue, étant sortie du bal à trois heures ce matin, m'étant levée à six, et n'ayant fait depuis que remplir des malles et des cartons, j'abandonne un moment, sous prétexte de me reposer, ma mère et Jane qui s'en occupent encore, et je viens, avant le passage du facteur, causer avec toi du dénoûment, plus heureux que je n'osais désormais l'espérer, de mon petit roman.

Je te disais dans ma dernière lettre que M. de Coathuel devait venir le lendemain, et que j'étais décidée à brusquer une solution quelconque de nos très poétiques, mais trop peu concluantes amours. Il est venu, il m'a vue et il a été vaincu! Sans vanité, je crois bien que tous les Césars du monde eussent été forcés de faire cette variante au mot de leur patron, si, au lieu de soldats barbares, ils avaient été en présence d'une « beauté » aussi affligée, et, par conséquent, aussi peu farouche que j'avais jugé convenable de l'être, ou plutôt de le paraître, pour cette circonstance décisive. En me surprenant dans cet état lamentable, le marquis, qui était entré au salon où je l'attendais, tandis que Jane et ma mère, non averties de sa visite, étaient occupées ailleurs, le marquis donc me demanda naturellement le sujet de mes « belles larmes. » Moi, qui m'étais levée toute effrayée et toute honteuse à sa vue, de moi pourtant très-prévue, je fis mine de m'échapper, en couvrant mes yeux de mon mouchoir. Il m'arrêta, comme il le devait, et insista, comme je le voulais. J'éclatai un peu plus en sanglots et me laissai retomber sur mon fauteuil; mais, comme il m'avait pris les mains très res-

pectueusement, et que je n'avais eu garde de les lui retirer, il se trouve entraîné dans ma chute et tomba à genoux devant moi.

Or, que peut-on faire, dans cette classique posture, devant une personne qui n'est point laide, et qui se désole? quoi? sinon une déclaration. Le marquis ne fit pas autre chose. La déclaration fut complète. Il prit à témoin le ciel et la terre qu'il m'adorait; qu'il mourrait de chagrin ou d'un coup de pistolet, si je ne voulais pas répondre à son amour, et qu'il me consacrerait sa vie entière si je l'acceptais.

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

CHRONIQUE THÉATRALE

MARSEILLE

Grand-Théâtre. — Voici le tableau, presque complet, de la troupe, sous la direction de M. Campo-Casso.

MM. Salvani, fort ténor.
Guillabert, d°
Achille Blum, 1er ténor léger.
Jalama, 2e ténor léger.
Dumestre, baryton de grand opéra.
Bordeneuve, 1re basse de grand opéra.
Neveu, 1re basse d'opéra-comique.
Laurent, 2e basse.
Dervilliers, trial.
Nief, laruette.
Mmes Ferrucci, forte chanteuse falcon.
Vidal, id. stolz.
Claire Cordier, chanteuse légère.
Pernini, id.
Douau, 1re dugazon.
Estève, 2e dugazon.
Berton, duègne.
M. Soria, premier danseur.
Mlle Maria Colombier, 1re danseuse.
Chef d'orchestre : MM. Solié et Tauffenberger.

Gymnase. — Après trois mois de clôture, notre seconde scène a fait sa réouverture sous la direction de M. Louis Gautier.

La salle a subi d'importantes et utiles modifications.

Les débuts ne paraissent pas favorables à plusieurs artistes. Jusqu'ici, quelques-uns, seulement, ont mérité les faveurs du public, ce sont : MM. Carré, Rouchet, Ortoni, Roche, Beysson, Emmanuel et Choley.

Dans l'opérette, M. Laborde, ténor, a été admis à l'unanimité. Mme Suzanne Leblanc, première chanteuse, est douée d'une jolie voix et chante bien, mais elle manque d'entrain; Mme Morin a enlevé le public dans le rôle de Clairette de la *Fille de Madame Angot*, qui lui sied à merveille.

A. G.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.) — La direction du théâtre de la Monnaie continue à reprendre les principaux ouvrages du répertoire, qui servent de débuts aux uns, de rentrées aux autres et nous font, en somme, prendre patience en attendant les nouveautés promises. Après les *Huguenots*, on a joué *Robert*, le *Trouvère* et la *Juive*. Dans ces trois derniers ouvrages, MM. Tournié et Queyrel ; Mmes Fursch-Madier et Hamaekers ont vaillamment soutenu leurs parties. Mlle Bernardi, contralto, a fait une brillante rentrée dans le *Trouvère*, et Mme Fursch-Madier, qui abordait pour la première fois le rôle de Léonore, s'en est acquittée à son honneur, récoltant à plusieurs reprises de longs applaudissements.

— La reprise de *Mignon* a permis à Mlle Minnie Hanck, première chanteuse, de se relever de son insuccès du premier soir. Autant elle nous paraissait faible dans *Faust*, autant elle nous a laissé une bonne impression de son talent de chanteuse dans l'œuvre d'Ambroise Thomas. MM. Bertin, Choppin et Lefevre ont partagé, avec Mlle Hanck, le succès de cette reprise.

— *Aïda* sera donné la semaine prochaine au théâtre de la Monnaie, avec les mêmes artistes qui ont créé cet important ouvrage à Bruxelles à la fin de la dernière saison.

— On nous apprend que Mme Patti et M. Nicolini se feront entendre sur la scène de la Monnaie dans le courant de la présente campagne théâtrale.

— Le théâtre des Galeries vient de représenter, avec un succès de fou rire, la *Poudre d'escampette*, comédie en 3 actes de MM. Hennequin, Bocage et Blum.

— Le *Marquis de Villemer*, donné pour la réouverture du théâtre du Parc, a été, pour ses interprètes, un véritable triomphe, constaté du reste par toute la presse bruxelloise. Mme Micheau a eu la main heureuse dans le choix de sa troupe qui réunit les meilleurs éléments.

Nous citerons parmi les principaux artistes Mmes Subra, Laugier, L. Massue et Chollet-Monrose ; MM. Paul Esquier, Lebrun et Nerssant, qui, tous, ont fait preuve d'un talent sincère dans la charmante comédie de George Sand.

— Le théâtre du Parc vient d'acquérir la propriété, pour Bruxelles, de *Pierre*, drame en 4 actes, avec lequel le Vaudeville de Paris a fait sa réouverture.

— L'Alcazar annonce pour samedi la première représentation des *Cloches de Corneville*. En attendant, la reprise des *Brigands* fait toujours *florès* et le public applaudit chaque soir Mlle Louvot (Fragoletto), Mlles Denis et Bettig, qui rivalisent de crânerie et contribuent largement au succès de cette opérette.

PROVINCES BELGES. — ANVERS. — Théâtre royal. Artistes engagés : MM. Mérit, fort ténor; Rodier, ténor léger ; Cransade et Mangé, barytons ; Larrivée et Van Damme, premières basses ; Stavaux, trial ; Tamonot, laruette. Mmes Laville-Ferminet, forte chanteuse ; Leavington, contralto ; Julie Reine et d'Ervilly, premières chanteuses ; Mariani, première dugazon ; Guffroy, duègne.

Réouverture, le 27 septembre ; directeur : M. L. Jahn.

GAND. — Théâtre royal. Sont engagés : MM. Carrière, fort ténor ; Séran, ténor léger ; Artières et Villard, barytons ; Miranda et Kinnel, premieres basses ; Max, trial ; Achard, laruette. Mmes Alice Renaux et Gayet, fortes chanteuses; Marie Garcin et Didier, premières chanteuses ; Justine Née, dugazon ; Willefert, duègne.

Réouverture, le 28 septembre ; directeur : M. Félix Leveaux.

LIÉGE. — Théâtre royal. Artistes du chant : MM L. Forty, fort ténor ; Ch. Laurent et Gambier, ténors légers ; L. Elte, baryton ; Aumerat et Sureau, basses ; Carrouche, trial ; Etienne, laruette. Mmes Derette, forte chanteuse ; C. Guérin, chanteuse légère ; Caillot, dugazon ; Delilles, duègne. — Directeur, M. Eugène Minne.

P. de P.

PETITES NOUVELLES

Jeudi 4 octobre, IRRÉVOCABLEMENT, ouverture de la jolie salle de l'ATHENÆUM, 15, rue des Martyrs.

Les spectacles, variés, se composeront de plusieurs petites pièces en un acte : comédies, vaudevilles, opéras-comiques ou opérettes, et d'un intermède musical où l'on exécutera des airs et duos de nos principaux ouvrages lyriques, ainsi que des romances et des chansonnettes.

La situation de l'ATHENÆUM, au cœur du Paris artistique, l'élégance et le confortable de la salle, la variété du répertoire, assureront le succès de cette nouvelle entreprise dramatique et lyrique.

Le prix des places est invariablement fixé à 2 fr. et 1 fr. 25, aussi bien en location qu'aux bureaux.

— A l'Opéra, M. Halanzier pousse activement les répétitions du *Fandango*, ballet de MM. Meilhac et Halévy, musique de M. Salvayre.

— Les *Surprises de l'Amour*, de M. Charles Monselet, d'après la comédie de Marivaux, musique de M. Poise, vont entrer en répétition à l'Opéra-Comique.

— Au Théâtre-Lyrique, M. Vizentini va, dit-on, remonter la *Guzla de l'émir*, un acte de MM. Jules Barbier et Théodore Dubois, joué avec succès, il y a quelques années, à l'Athénée, sous la direction de M. Ruelle.

— On annonce également à ce théâtre la réception d'une pièce en un acte, la *Tulipe bleue*, dont la musique est de M. Gastinel.

— La réouverture de l'Odéon aura lieu le mois prochain avec une nouvelle comédie de MM. Aurélien Scholl et d'Artois.

La reprise des *Inutiles* de M. Cadol doit succéder à cet ouvrage.

— M. Alphonse Daudet termine un drame d'après son roman *Jack*. Cette pièce est promise au Vaudeville.

— MM. Emile de Najac et Hennequin, les auteurs de *Bébé*, terminent pour le Gymnase une pièce qui sera intitulée *Nounou*. On parle de Mlle Alphonsine pour le rôle de Nounou.

— MM. Gondinet, Grévin et Jules Costé travaillent, pour les Variétés, à une grande pièce dont le principal rôle sera rempli par Mme Judic.

— L'Ambigu jouera cet hiver un drame tiré du roman de M. A. Mathey : la *Brésilienne*.

Mlle Fargueil est engagée pour créer le rôle de Balda.

— L'indisposition de Mme Théo se prolongeant, il est question de confier à Mme Berthe Stuart le rôle principal de la *Petite Muette*, l'opérette de MM. Paul Ferrier et Serpette, que les Bouffes devaient donner cette semaine.

— Pour la centième d'*Hamlet*, le grand drame qui doit succéder au *Régiment de Champagne*, Théodore Barrière, après avoir espéré tour à tour Mme Lia Félix, toujours très-malade ; Mme Taillandiera, retenue par M. Alexandre Dumas pour *Balsamo*, et même Mlle Julian, prix du Conservatoire, vient enfin de choisir pour son principal rôle de femme une inconnue fort belle et fort intelligente, à laquelle il donne lui-même des leçons.

Cette future étoile porte un nom déjà célèbre au théâtre : elle s'appelle Jeanne Ferreyra.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

EMPRUNT
DE LA
VILLE DE NAPLES

Voté par le Conseil Municipal le 8 Mars et ratifié par la Députation provinciale le 21 Mars 1877

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

à 205,954 Obligations

Rapportant 20 fr. net d'impôts

PAYABLES **EN OR**, A PARIS ET A NAPLES

Par semestre, 10 *fr. le* 1[er] *janvier*. 10 *fr. le* 1[er] *juillet*

Remboursables **en Or**, à **400** fr. en 50 ans

DEUX TIRAGES PAR AN

le 19 juin et le 19 décembre

Le prochain tirage aura lieu le 19 décembre 1877

PRIX D'ÉMISSION

325 f. par obligation libérée à la répartition

330 f. par obligation libérée comme suit :

25 fr. en souscrivant ;
100 fr. à la répartition ;
100 fr. le 1[er] janvier 1878 ;
105 fr. le 1[er] juillet 1878.

Ces obligations portent jouissance du 1[er] octobre. Un demi-coupon sera payé le 1[er] janvier 1878.

Le Revenu ressort à 6.15 % net
et à **6.60** % avec a Prime de remboursement
EXEMPT DE TOUS IMPÔTS PRÉSENTS OU FUTURS

GARANTIES

Naples est la ville la plus importante de l'Italie, comme population. Elle compte 550,000 habitants. L'Emprunt est garanti par tous les revenus directs et indirects, présents et futurs, et par tous les biens et propriétés de la Ville. Le produit en sera principalement affecté à des travaux d'utilité publique et d'embellissement.

D'après le budget officiel dressé pour l'exercice 1877, les recettes de la ville de Naples s'élèvent à la somme de Lires 19.644,031,63. Le service de sa dette, y *compris l'Emprunt actuel*, n'exige qu'une annuite de Lires 9,?79,094,29.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

Les Mardi 2 et Mercredi 3 Octobre 1877

A Naples : à la **Trésorerie municipale ;**
En Italie : au **Banco de Naples** et dans ses succursales (par autorisation spéciale du ministre)
Chez F. Wagniere et Ce et leurs correspondants.
A Paris : au **Crédit genéral français**, rue Le Peletier, 16.
Chez **Berthier frères**, banquiers, concessionnaires de l'Emprunt, rue Richelieu, 99.
A Bordeaux,
A Lille,
A Nantes,
A Lyon,
A Marseille, } Dans les succursales du **Crédit général français**
A Nantes : chez *Berthier frères*.
En Suisse : Genève, Berne, Lausanne, Bâle, etc.

On peut, dès à présent, souscrire par correspondance

Les formalités seront remplies pour l'admission à la cote officielle de la Bourse de Paris.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

30 ANS DE SUCCÈS—80,000 CURES PAR AN.

La Revalescière Du Barry est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant ; combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies, gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflement étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc, etc. Voici quelques-unes des 80,000 cures : Mademoiselle Martin, de *Suppression des règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Mademoiselle Martin, de *Suppression des règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n. 65,311 Vervant, le 28 mars 1866. Monsieur, — Dieu soit béni! votre Revalescière m'a sauvé. Mon tempérament, naturellement faible, était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre revalescière m'a rendu la santé.

A. Brunelière, curé.

Phthisie. — Roberts d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil. 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes de 4, 7 et 16 francs. — La *Revalescière chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus énervés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c. ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 francs *franco*. — Dépôt chez (*mettre ici les dépositaires de la localité*) et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Co., Limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (No 3.)

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine.
franco partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, 97, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

VENTE FORCÉE

AUJOURD'HUI et jours suivants

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Perte 65 0/0 sur les prix d'inventaire

Clôturé par experts le 21 septembre 1877.

Toile ménage de 95 c..	» 35	Alpaga noir de 1 95....	» 55
Mouch. batiste ourlés, la douz. de 9 f.......	1 95	Cachem. noir de 4 50...	1 65
Damier œil de perdrix larg. 70 c., le m. d. 1 45	» 55	Cachem extra de 10 f..	2 95
Toile pour gr. draps de lit de 2 75........	» 95	Soie noire de 8 f.......	2 95
Toile de Lisieux, fil de main, de 3 f..	1 10	Châle tartan long de 35 fr...	7 90
Piqué molleton de 1 95	» 70	Châle tartan long, hte nouv. de 70 fr.......	13 75
Services damassés p. 12 personnes de 52...	12 75	Drap moutonné, pure laine, de 18 f........	4 50
Mouchoirs toile de 20	7 50	Sedan noir de 24 f.....	6 90
Draps cretonne, longueur 3 m., le drap.	3 25	2,000 coup. drap Elbeuf, long. 1m 20, de 35 fr.	7 90
Mousseline rideaux		De cente de lit de 5 50	1 45
Brodé riche de 1 f.....	» 30	Carpettes long. 2 m. larg. 1 m.40 de 29 fr.	8 75
Brodé fleurs de 1 45...	» 40	Carpettes long. 2 m.30 larg. 1 m. 80 de 45 f.	13 75
Flanelle santé de 3 fr..	1 45	Carpettes long. 2 m. 50 larg. 2 m. 20 de 60 f.	17 »
Couvre-lit de 29 f.....	4 90	Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75
Chem. homme de 7 f.	2 45	Camisoles à plis et entre-2 brod. de 8 f....	1 95
Chem. coul. de 8 f.....	2 75	Jupons volants plis et broderie de 25 f.....	5 90
Chem. 1/2 toile de 12 f.	3 95	Waterproof p. dames coupe mode de 29 f..	5 90
Gilets chasse de 18 f...	3 95		
Gilets flanelle de 8 f...	3 25		
Camisoles flanelle, feston brodé de 12 f....	3 90		
Châles tricot de 3 f....	» 95		

Drap beige nouveauté pour robes, de 7 fr...........	1 95
Couvertures coton longue soie, grande taille, de 14 f.	3 25
Couvertures laine couleur, de 19 fr..................	4 75
Couvertures de voyage très belle, de 25 fr...........	5 50
Couvertures laine blanche fine, long. 2m, de 35 fr....	9 90
Couvertures laine blanche extr. long. 2m 50, de 49 fr.	12 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur.



Chez les Parfumeurs et les Coiffeurs

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

ARTICLES D'HIVER

BLANC, TOILE, LINGE CONFECTIONNÉ, LINGERIE, BONNETERIE DE LAINE ET COTON, CHEMISES POUR HOMMES ET DAMES, etc.

UN MILLION & DEMI

Perte minimum 65 0/0

La Presse parisienne a annoncé que ce grand magasin a eu, il y a deux mois, le privilège de solder, **presque pour rien** un énorme **stock** de marchandises irréprochables provenant d'une importante maison de nouveautés **qui n'existe plus.** Ce lot immense est aujourd'hui presque épuisé, à l'exception toutefois des **Articles d'Hiver.**

Les magasins de soldes sont restés fermés pendant plusieurs jours pour procéder à l'expertise desdites marchandises, qui seront, comme on va le voir, abandonnées au profit de tous, c'est-à-dire à des *prix bien inférieurs à ceux annoncés précédemment.* Cette vente exceptionnelle, qui intéresse au plus haut point les personnes économes, aura un grand retentissement et ne durera pas longtemps.

Aujourd'hui réouverture

DÉSIGNATION DE QUELQUES ARTICLES :

Draps	de pension, cretonne demi-blanc, long. et larg. réglementaire. Valeur 5 f., le drap	1 75
Piqué	blanc, molletonné, très chaud, jolis dessins. Valeur 1 fr. 50, le mètre..........	» 55
Couvertures	blanches, laine-mérinos pour gd lit. Valeur 20 fr., la couverture	8 50
Plaids	pour le voyage, pouvant servir de châle. Valeur 10 fr., le plaid................	3 90
Couvertures	de lit, cachemire, ouatées et doublées Valeur 10 f., la couverture	4 75
Mouchoirs	Cholet blanc, pur fil. Valeur 7 f., la douzaine.....................	3 45
Serviettes	éponge et œil de perdrix. Valeur 60 c., la serviette................	» 20
Services	de Saxe, damassés blanc, pur fil, 12 couverts. Valeur 40 f., le service....	15 50
Mouchoirs	vignettes Cholet et batiste ourlés, Valeur 60 c., le mouchoir........	» 15
Serviettes	pour la toilette, très belle qualité. Valeur 9 f., la douzaine..........	3 50
Toile	grande largeur, pur fil, demi-blanc pour draps. Valeur 1 f. 75, le mètre..........	» 85
Rideaux	assortiments complets, dispositions expertisés, le mètre...............	» 25
Toile	pur fil, pour chemises. Valeur 1 f. 25, le mètre........................	» 65
Shirting	tissus renforcés, 1/2 blanc pour chemises Valeur 90 c., le mètre	» 40
Mitaines	laine-mérinos pour dames et enfants. Valeur 75 c. la paire...............	» 40
Caleçons	pour hommes, tricot fin et fort. Bord côtes. Valeur 3 fr., le caleçon......	» 95
Chemises	p. hommes, un peu défraîchies, petit lot, expertisées, la chemise.....	1 25
Gilets	de chasse, laine-mérinos, pour hommes. Valeur 8 fr., le gilet	2 75
Bas	laine-mérinos pour dames. Valeur 2 fr. 50, la paire........................	» 95
Chaussettes	laine-mérinos pour homme. Valeur 1 fr. 75, la paire.........	» 55
Poignets	laine-mérinos pour grandes personnes. Valeur 60 c., la paire..........	» 15
Gilets	de flanelle pour hommes. Valeur 6 fr., le gilet..........................	2 45
Camisoles	de flanelle et cachemire pour dames. Valeur 6 fr., la camisole.........	2 25
Chemises	pour dames, coton écru renforcé. Valeur 3 fr., la chemise..........	1 15
Peignoirs	pour dames, magnifique tartan. Doublés. Valeur 20 fr., le peignoir.	7 50
Chemises	de nuit pour dames, petits plis et broderies. Valeur 8 fr., la chemise.	3 50
Bas	de Paris, entièrement finis, garantis Jumel. Valant 15 fr., la 1/2 douzaine.............	5 70

NOTA Nous signalons particulièrement : 3 lots de **Camisoles, Pantalons et Jupons,** magnif. piqué molletonné d'une valr de **3 f. 50,** et qui seront vendus indistinctement la pièce 1 fr. 35

PARIS-THEATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME

OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE



Photoglyp. LEMERCIER. Cliché LIÉBERT

TRAGEDIE

MUSIQUE

ENGEL

CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 229

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 4 au 10 octobre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^s. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPART^s	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANG^r	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

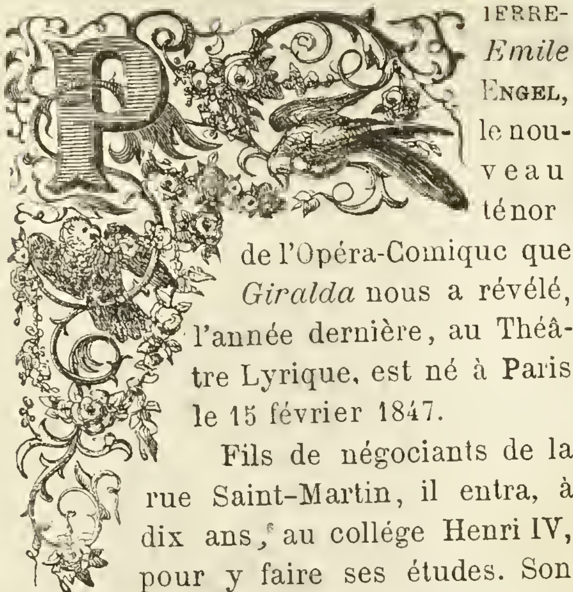


CCXXIX

—

EMILE ENGEL

—



Pierre-*Emile* Engel, le nouveau ténor de l'Opéra-Comique que *Giralda* nous a révélé, l'année dernière, au Théâtre Lyrique, est né à Paris le 15 février 1847.

Fils de négociants de la rue Saint-Martin, il entra, à dix ans, au collége Henri IV, pour y faire ses études. Son père n'eut jamais l'intention de lui ouvrir la carrière théâtrale; mais dès l'âge de cinq ans, il lui fit apprendre la musique et lui donna un professeur de violon.

L'enfant négligea de bonne heure l'étude du grec et du latin pour satisfaire ses goûts artistiques. Une vocation très prononcée pour la scène se manifesta chez lui promptement. Tous les dimanches de sortie, il allait travailler avec un professeur de déclamation du théâtre Saint-Marcel; et, durant la semaine, il répétait ses rôles de confidents de tragédie. Cette passion pour l'art dramatique finit par l'absorber tellement, que ses professeurs déclarèrent à son père qu'on ne parviendrait jamais à le détourner de la voie qu'il semblait vouloir suivre avec obstination.

Toutefois, ce n'est qu'après la mort de son père et grâce à la vive sympathie dont l'entourèrent ses parents maternels, qu'Engel prit une détermination définitive. A dix-sept ans, il entra à l'Ecole lyrique, dirigée par Duprez, où il eut pour camarades du moment : Delabranche, Aubert, Mlles Jeanne et Fidès Devriès, Antoinette Arnault et plusieurs autres jeunes artistes aujourd'hui arrivés comme lui.

Avant d'avoir terminé ses études chez le maître, Engel vit le feu de la rampe dans une circonstance exceptionnelle, qu'il est intéressant de rappeler. Duprez avait terminé un grand opéra : *Jeanne d'Arc*, qu'il voulut faire entendre au public parisien. A cet effet, il loua une immense..... grange, dite *Théâtre-Parisien*, sise rue de Lyon, n° 12. Il monta la pièce avec ses meilleurs élèves : Mlle Maria Brunetti, bientôt remplacée par Antoinette Arnault, puis Duwast, Aubert et le jeune Engel; et donna la première représentation le mardi 10 octobre 1865.

Ceux des trois mille spectateurs, et plus, qui ont assisté à cette mémorable soirée, n'oublieront jamais les incidents dont elle a été remplie. Engel jouait, ce soir-là, trois rôles. Au 1er acte, il représentait le sire de Beaudricourt; je le vois encore, arrivant porteur du fameux message qui appelait Jeanne d'Arc à la cour. Au second acte, il était une des deux sentinelles chargées d'interpréter un duo qui fit grand bruit à cette époque; puis, au dernier acte, on le voyait reparaître sous le costume d'un homme du peuple.

Mais ce n'était point là un début véritable, et la carrière lyrique d'Engel ne date véritablement que de son entrée aux Fantaisies-Parisiennes, sous M. Martinet, où il se produisit, pour la première fois, dans le rôle de Dionéo, du *Chanteur florentin*, scène lyrique, par MM. Alfred et Edouard Blau, musique de M. Duprato, représentée, pour la première fois, le 29 novembre 1866.

Les *Rosières*, d'Hérold, et surtout l'*Arbre enchanté*, de Gluck, mirent en lumière sa manière large de phraser, son style et son goût épuré.

Pourtant, il ne trouva pas d'engagement sur une de nos scènes lyriques d'un ordre élevé, et partit avec un impressario à la Nouvelle-Orléans, pour tenir, dans cette ville, l'emploi de premier ténor d'opéra-comique.

Là, il joua avec succès tout le répertoire de ce genre, plus les traductions. Ce fut lui qui créa là-bas Roméo dans le *Roméo et Juliette* de Gounod, et Alfredo dans la *Traviata* de Verdi.

Revenu en France avant la guerre de 1870, Engel resta sans engagement pendant assez longtemps, car on ne peut compter les quelques représentations qu'il donna à la Monnaie de Bruxelles, en remplacement de Lhérie. Après la Commune il prit une place sérieuse sur nos principales scènes de province, et tint successivement le premier emploi de ténor d'opéra-comique à Marseille, à Lille et à Rouen. Il faisait partie de la troupe de ce dernier théâtre lors du grand incendie qui le détruisit de fond en comble. M. Vizentini, en quête d'artistes, l'y avait vu jouer, mais ne l'avait point compris au nombre des pensionnaires qu'il engagea en ce moment : MM. Guillemot, Boyer, etc... Il répara bientôt cette erreur, lorsque songeant à reprendre *Giralda* et ne voyant personne dans sa troupe pour interpréter le rôle du ténor il lui télégraphia d'arriver.

Engel chanta *Giralda* avec beaucoup de charme. Sa vocalisation nette et facile, l'élégance de son chant, des qualités aimables de comédien, le firent aussitôt remarquer. Aussi dès le lendemain recevait-il de M. Carvalho des propositions d'engagement pour l'Opéra-Comique. Le jeune ténor signa sans hésitation, et fut bien inspiré, un traité qui le lie à ce théâtre pour trois années, à partir du 1er septembre 1877.

Pendant la saison qu'il resta au Théâtre-Lyrique, Engel fit une reprise du *Barbier de Séville* et remplaça Capoul aux dernières représentations de *Paul et Virginie*.

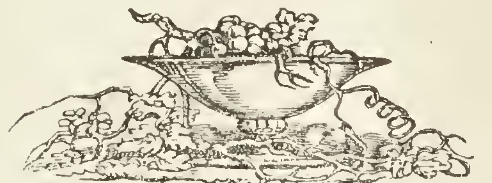
Son entrée à l'Opéra-Comique, faite le mois dernier, par le rôle de Georges Brown de la *Dame blanche*, a été très favorablement accueillie du public. Il y a quelques jours, il jouait au pied levé Wilhem Meister de *Mignon*, au lieu et place de Dereims indisposé, et se faisait chaleureusement applaudir. Le voilà donc aujourd'hui tout à fait classé dans la troupe de M. Carvalho, et le directeur se propose de mettre souvent son talent à contribution, car il lui fait déjà répéter les *Diamants de la Couronne*, en attendant qu'il lui confie la *Sirène* et la *Perle du Brésil* pour lesquelles il l'a dès aujourd'hui spécialement désigné.

Les qualités qui distinguent tout particulièrement le talent d'Engel sont : un style pur et correct, un bon sentiment musical, beaucoup de goût, de la délicatesse et de la légèreté dans les vocalises. Sa voix, sans avoir un grand volume, est agréable et bien timbrée. Si le chanteur a le bon esprit de ne la point forcer, il exercera, par la manière dont il la conduit, une réelle autorité sur ses auditeurs. Chez lui, le comédien est adroit, il a de la finesse de l'aisance et du charme.

Excellent musicien, Engel s'occupe d'harmonie et de composition. Il est l'auteur de nombreuses mélodies qui seront très prochainement éditées et contribueront à le faire avantageusement connaître sous un nouveau point de vue.

Marié de fort bonne heure et père d'un charmant enfant d'une huitaine d'années, il fait déjà donner à ce fils de sérieuses leçons musicales. Comme son père, à pareil âge, l'enfant manie l'archet sinon avec habileté du moins avec passion; l'avenir dira comment il aura profité de ces premières études musicales.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

BERTHE STUART

(des Bouffes-Parisiens)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

RANDOUX

(du Théâtre-Historique)

REVUE DES THEATRES

—

PALAIS-ROYAL

—

Première représentation de : les *Demoiselles de Montfermeil*, comédie en trois actes, de MM. Théodore Barrière et Victor Bernard.

On ne sait plus aujourd'hui bâtir régulièrement une pièce de théâtre; on semble d'ailleurs se soucier fort peu de cela; il ne s'agit plus de débrouiller sainement une intrigue; ce que l'on veut, c'est surtout éblouir le spectateur par des mots et forcer le succès au moyen de quelques scènes entraînantes.

Tel est encore le cas de MM. Barrière et Bernard avec les *Demoiselles de Montfermeil*. Ne cherchez pas le but que se propose la comédie. De *pièce*, il n'y en a pas à proprement parler; mais c'est par une succession de détails dont beaucoup sont charmants, que le succès du nouvel ouvrage s'est affirmé, surtout au troisième acte..

Raconter l'intrigue en détail n'est point utile. On ne peut suivre pas à pas ces deux pères à la recherche de gendres sur lesquels leurs deux filles ont fixé un choix dont elles sont décidées à ne pas se départir. Geoffroy et Lhéritier donnent d'ailleurs une telle saveur aux scènes qu'ils traversent, que ce serait en diminuer l'effet que de les esquisser. Les *Demoiselles de Montfermeil* attireront la foule au Palais-Royal, aussi bien par l'esprit du dialogue que par l'excellence de l'interprétation. A côté des deux comédiens si naturels et si amusants qu'il nous a suffi de nommer, nous devons, en effet, constater la verve de Mlle Magnier, la grâce charmante de Mlle Lemercier et d'une nouvelle ingénue, Mlle Renée Dumont, comme aussi l'entrain des deux jeunes gens, MM. Raymond et Calvin.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

—

Reprises du *Bravo* et du *Mariage extravagant*.

La *Clé d'Or* et *Graziella* ont vécu ce que vivent... les mauvais ouvrages. C'est avec *Martha* et le *Bravo* que M. Vizentini espère marcher jusqu'à ce qu'il ait trouvé une Virginie.

Le *Bravo*, revu par M. Salvayre, n'est point une œuvre vulgaire, et l'on sent un compositeur d'avenir dans plus d'un bon endroit. L'interprétation n'a été changée que dans un rôle, celui d'Annina, que Mlle Engally a tenu avec talent, en remplacement de Mlle Berthe Thibaut.

Dimanche, on a remis à la scène un ancien opéra-bouffe de l'auteur de la *Clé d'Or*, qui eut son heure de succès à l'Opéra-Comique. C'est de la musique mélodieuse, claire et facile; elle a produit à nouveau un bon effet. La pièce est mieux jouée et mieux chantée que ne le sont d'ordinaire ces petits actes. Grivot est tout à fait excellent, Caisso a du goût et de la chaleur, Christian est désopilant, Sotto et Mlle Nadaud complètent un bon ensemble.

Le *Mariage extravagant* sera un bon appoint à *Martha* ou *Giralda*.

BOUFFES-PARISIENS

—

La répétition générale de la *Petite Muette*, à laquelle nous avons assisté, a eu lieu mardi, et la première est annoncée pour ce soir mercredi. La musique et la pièce contiennent des éléments sérieux de succès ; Daubray, Mmes Théo, Peschard, ont eu beaucoup de succès. Nous en rendrons compte au prochain numéro.

Octobre. — Rentrée au Couvent

—

Elles rentrent comme elles sont sorties, en robe noire devenue un peu trop courte, les cheveux à la chinoise, les yeux baissés sur un demi-sourire hypocrite, qui est d'*uniforme* comme la chinoise et la robe noire.

Même révérence plus ou moins gauche à la mère supérieure. Elles avaient quitté leur prison sans explosion de joie, elles y reviennent sans regret apparent. Ce sont déjà de petites femmes qui savent dissimuler leurs impressions et ne pas se compromettre. Celle-ci dit adieu à sa maman avec une jolie petite larme filiale, en regardant du coin de la prunelle l'effet que produisent sur ses compagnes les chevaux et la livrée de maman ; cette autre va se prosterner à la chapelle pour affirmer sa réputation de petite sainte ; une troisième range ses livres classiques et relit les devoirs de vacances ; c'est la bonne élève, uniquement occupée de l'*étude* du lendemain.

Vous n'avez aucune idée du cœur qui bat, de l'esprit qui travaille, des émotions qui s'éveillent sous ces fourreaux de mérinos. Pour les connaître un peu, assistez à la première récréation.

—

Les petits anges que vous avez vu prier, saluer, étudier sans malice, ont fini leur rôle; ils sont libres ou à peu près, car la surveillante médite son bréviaire tout en les suivant de loin dans les longues allées jonchées de feuilles d'automne. (Le parc du couvent et le couvent lui-même sont des plus beaux, des plus vates, des plus aristocratiques, cela va sans dire.) D'abord on cause tout bas, on se méfie de la bonne sœur; puis, comme on a de douze à dix-huit ans, la démangeaison de parler et la soif de savoir sont plus fortes que la prudence, quelque consommée que soit déjà cette vertu dans de si jeunes âmes, la série des questions et des exclamations éclate :

— D'où venez-vous ? — Essuie ta poudre de riz... il en reste ..— Oh ! que je me suis amusée ! — Et toi ? — Hier, à *Don Juan*

— [illegible] chérie, quel bonheur de se revoir !

— Vous trouviez-vous aux bains de mer en même temps que Pauline ? Qui épouse-t-elle ? — Et Marthe ? — Passée à l'ennemi. Elle va tomber dans la finance. — Mon Dieu ! si mes cheveux frisaient encore ! ! ! Nous venons seulement de nous séparer, mon chignon et moi. — Vrai, tu arrives de chez la princesse ? — J'ai joué la comédie. — Ce doit être bien amusant ! — Et pas du tout difficile ! — Tiens ! une *nouvelle*! Mademoiselle ? ? ? — Qui est-elle ? — On ne sait pas encore. — Venue comment ? — Mauvaise entrée : petit coupé mal tenu à un cheval.—C'est pour cela qu'elle pleure?— Pauvre fille ! — Hélène! Hélène! ne lui faites pas d'avances... son père est avocat!

— La fille d'un avocat ici ? Où va le monde !

Avez-vous quelquefois entendu à cette même heure, peu avant le coucher du soleil, mille cris d'oiseaux qui se mêlent et se précipitent... gazouillements interrompus de fauvettes, sifflements moqueurs du merle, fanfare naïve du rouge-gorge, disputes, redites, étonnements, soupirs, concert incohérent où chaque hôte du bois apporte sa note stridente ou cristalline ? Tout à coup un maître chanteur impose silence à la foule qui babille pour ne rien dire, et gonflant fièrement son gosier, fait au milieu du recueillement général le récit de ses aventures.

—

C'est ainsi que Mlle de Sterny raconte un voyage en Suisse, et Mlle de Civrac son séjour à Bagnères :

— Les Alpes sont autrement imposantes que les Pyrénées !

— Mme de X. est imposante aussi, et j'aime mieux Mme de Z. qui change de physionomie tous les jours, est brune ce soir, blonde demain, avec des yeux noirs ou bleus selon l'occasion, sérieuse quand elle veut, quelquefois drôle, toujours nouvelle ! Mes amies, voyez-vous, il n'y a au monde d'amusant que le monde ! Courir à cheval, danser, se baigner, s'habiller, s'asseoir, un pied en Espagne, l'autre en France, sous une double rangée d'arbres comme l'allée d'Etigny, en grandes bottes à glands, avec une nuée de jolis petits jeunes gens autour de soi, qui vous traite comme une grande personne. Il n'y a pas à dire, il faut voir les petits jeunes gens aux eaux pour les trouver jolis. Des chapeaux si baroques, des vestons si courts, un si gentil mélange de knickerbockers et de ceintures rouges à l'Espagnole, de guêtres de chasse et de toques à plumes d'aigle ! Ma tante, qui faisait sept toilettes par jour, était bien forcée de m'en permettre trois, et de temps en temps j'attrapais dans son tiroir un tas de petits secrets. Oh ! le tiroir de ma tante ! les amours de petits pots ! ! ! les bijoux de petites fioles ! ! ! Dire que la beauté est dans ces petites fioles et ces petits pots-là !

— Civrac, vous auriez besoin de passer un quart d'heure chez ma cousine Trelawnay. Elle vous prouverait que les yeux peints, les faux cheveux, les tournures d'emprunt, les modes Empire, sont autant de signes d'une maladie morale qui envahit notre siècle, autant de *jezabelisme*, pour parler son jargon biblique.

— La Bible n'est pas l'Evangile, Dieu merci! Votre cousine Trelawnay est une vieille fille, et les vieilles filles sont disqualifiées, hors de course, comme vous voudrez, sur le champ de l'élégance et du...

— Dites tout de suite du chic pendant que vous parlez argot. Est-elle devenue Chaussée-d'Antin!

— Tu es allée aux courses de Bade ?

— Avec mon frère, qui m'a montré les chevaux et les femmes dont on s'occupe.

— Qu'elle est heureuse!

— Il faut voir comme tout cela se maquille ! et on les aime pour leur maquillage ! Je te jure que, du reste, tu es beaucoup plus belle, même avec ta chinoise, qu'Emma, que Cora, et que cette demoiselle qui a fait sauter la banque.

— Flatteuse !

— Oui, très-bien pour celles qu'on aime... mais pour celles qu'on épouse? Mon parrain disait avanth-ier encore que le mariage tombait en désuétude.

— Eh bien? quoi ? il est si simple de s'en passer.

— Mais non, puisque, sans lui, on ne peut sortir seule.

— Et puis les enfants! c'est adorable un baby avec beaucoup de valenciennes et pompons roses.

— La valenciennes et les pompons, je ne dis pas, mais si vous voyiez Caroline depuis qu'elle nourrit ! un paquet informe ! esclave du moindre cri et se privant de danser pour ne pas échauffer son lait.

— N'importe, Claire a raison ! les enfants, on ne peut pas s'en passer quand on est grande, plus que de poupées quand on est petite. Mais je ne sais à quoi pense ton parrain. On trouve encore des maris, je t'assure, et beaucoup. Pauline a été demandée deux fois pendant les vacances et vous voyez bien qu'elle sera le mois prochain marquise, avec de belles armes fond bleu, ce qui est mon rêve.

— Parce qu'elle a choisi un des imbéciles à grands favoris et à petits toquets qui font le bonheur de Mlle de Civrac.

— Choisi, qui sait ? Ce sont les hommes qui choisissent leurs femmes, nous ne pouvons prendre que les hommes qui s'offrent !

— Eh bien ! moi, je choisirai, chères petites, et hors du concours ordinaire : un mari comme un autre ne pourrait me suffire.

— Et toi, ma pauvre Louise, qu'as-tu fait ici?

— Hélas ! j'ai passé mes vacances à faire brûler des cierges au petit zouave.

— Mais le mien justement ! Vous ne vous rappelez pas ce jeune héros tué sous la bannière de notre Saint-Père et dont sœur Sacré-Cœur nous a donné le portrait avec une jolie méditation par derrière ?

— En nous disant qu'il était déjà plusieurs fois apparu à ceux qui l'invoquaient avec ferveur !

— Eh bien ! non-seulement il n'apparaît pas, mais il n'exauce rien, car j'ai passé deux mois à le supplier inutilement de désarmer mon tuteur, qui me laissait languir en cage, sous prétexte que j'avais été paresseuse toute l'année... simplement parce qu'il trouvait gênant de m'avoir chez lui. Une autre fois je m'adresserai aux vieux saints du calendrier.

— Je vous demande bien pardon, mademoiselle. Il apparaît, et c'est même là le fond de mon roman...

Ding! ding! ding !

— Oh ! mon Dieu ! la cloche ! raconte vite.

— Je l'ai trouvé aux Roches Magny, en arrivant; à table. à la gauche de grand'mère !...

— Le petit zouave? Tu me feras mourir de peur!

— Attendez donc ! mêmes yeux, même tournure, mêmes moustaches surtout ! ... une ressemblance! vous vous y seriez méprises... beau nom avec ça! de l'entrain... trois mois de service et muni de l'indulgence plénière accordée aux soldats du pape...

Ding! ding! ding!

— Les surveillantes!

— Vous comprenez la révélation qu'il m'a inspirée tout de suite... Ding !

— Sauvons-nous. Je vous dirai la fin au dortoir... l'histoire d'un rendez-vous dans le parc!

— Un rendez-vous ? ? ? quel bonheur !

— Etait-ce au clair de lune ?

— Et je vous montrerai dans mon livre de messe une fleur de capucine desséchée qui vient de lui...

— Chut !

— J'oubliais de te donner la tarte à l'orange que j'ai apportée pour toi !

— Et tu ne m'as pas expliqué ton costume vert de gris ? c'est la faute de cette odieuse Louise avec son « Camors ! »

— Mesdemoiselles...

La sœur Sacré-Cœur s'est approchée : les éclats de rire s'éteignent, les gâteaux disparaissent dans la poche, les paupières se baissent... la légion des petits anges défile avec des révérences guindées.

Tels leurs parents les retrouveront au parloir, tels leur fiancé les verra balbutier et rougir à la première entrevue, tels vous les épouserez, messieurs, en croyant n'avoir qu'à les déniaiser.

T.

Bataille de Dames

Le ciel bleu ne vit point s'engager la bataille
Dans une plaine rase ou dans nos vieux faubourgs;
Les armes dans la chair n'ouvrirent point d'en-[taille,
Le choc ne se fit pas à la voix des tambours.

C'était au beau milieu d'une paisible foule,
Sous l'estrade où chantaient les tendres violons.
Aux accords de Mozart, doux comme une eau qui [coule,
Deux regards se croisaient étincelants et longs.

Nul ne vit cette haine ardente jusqu'au crime
(La divine musique eût apaisé des loups!)
Et j'assistai muet à la muette escrime,
Seul témoin du combat et seul juge des coups.

« Bravo, les rubans blancs! » — « Ferme, les [rubans jaunes! »
J'acclamais tour à tour chacune des couleurs ;
Je me remémorais la guerre des Deux-Roses,
Et j'évoquai ton nom, vierge de Vaucouleurs.

Les coups d'œil vipérins, lames entre-choquées,
Simulaient à merveille un jeu de fleurets clairs...
Comme de noirs tromblons les jumelles braquées
Lançaient obliquement de livides éclairs.

Et je me demandais, surpris des frénésies
Qui font que des yeux bleus flambent sinistrement,
Ce qui peut allumer de telles jalousies :
La primeur d'une mode? ou le cœur d'un amant?

Etaient-ce la finance et l'aristocratie?
Toutes deux à Saint-Roch avaient-elles quêté?
— Enigme! qui pour moi ne fut pas éclaircie :
Mais c'était un assaut terrible, en vérité!

Chacune eût au Mépris figuré la statue,
Le col gonflé, l'œil fixe et la narine au vent;
Pâle... — Et si l'on pouvait croire « qu'un regard [tue, »
Le duel, certes, n'eût pas laissé de survivant.

Mais cette *furia* française, ou plutôt corse,
Ne pouvait, par bonheur, aller qu'en décroissant;
L'attaque et la défense étaient d'égale force :
Il fallut s'arrêter avant le premier sang.

Chacune, lentement, détourna la paupière...
— Tels ces preux, que leur bras puissant fit re-[nommer,
Echangeaient, tout un jour, de grands coups de [rapière
Et se quittaient le soir, n'ayant pu s'entamer.

L. V.

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE

Lettre de Renée de Kéraven à Mlle Marcelle de Gury.

C'est alors que je crus nécessaire de m'apercevoir de l'inconvenance d'une situation et de paroles que j'avais jusque-là tolérées et écoutées avec une confusion modeste, mais nullement décourageante. Je reculai vivement mon siége — si vivement que je fus sur le point de perdre le sérieux dont j'avais besoin, en voyant le marquis forcé de chercher pour ses mains sur le plancher un appui que ne leur prêtaient plus les miennes ; — je me levai d'une façon très tragique, et m'écriait d'un ton dans lequel j'eus l'art de mettre moins de courroux que de désespoir :

— Vous oubliez, monsieur le marquis, que je ne suis plus libre de disposer de ma main.

— Mais votre cœur ? objecta-t-il avec une perspicacité sur laquelle j'avais bien compté non sans raison.

— Ah ! le cœur se trompe; il se laisse surprendre, et se promet même, sans s'être assez interrogé ; et c'est toujours trop tard qu'il entrevoit combien il eût été doux de se donner.

Au point où nous en étions, le marquis et moi, depuis sa déclaration, je ne vis aucun inconvénient à accompagner ces dernières paroles, un peu trop générales, d'un regard qui leur servît d'adresse. La fatuité très robuste de mon amoureux ne lui permit pas de se demander si, au lieu d'argent comptant, le message ne renfermait pas par hasard une traite à vue sur lui. Il l'accepta sans hésiter et en paya le port sans marchander, en me jurant qu'avec l'espoir de me plaire, il se faisait fort de vaincre tous les obstacles. « Me plaire » me sembla bien vague, et je vis bien qu'il fallait frapper les grands coups. Je me repris donc à pleurer de plus belle. Ce pauvre marquis n'y comprenait plus rien, ce que je comprenais, moi, très facilement, attendu qu'il ne savait rien. Il m'arracha, à force de prières, des explications que je fis à dessein aussi peu claires que possible, car je sentais que l'idée de supplanter un rival ayant beaucoup attiré vers moi

le romanesque gentilhomme, c'était un mauvais moyen de le retenir que de lui laisser soupçonner qu'il lui suffisait, pour triompher, de faire à ma mère une prosaïque demande en mariage. Il fallait qu'il crût à des obstacles, et la situation était, grâce à la bonne volonté de tout le monde, d'une simplicité si désespérante, que j'étais à bout d'imagination pour la compliquer, lorsque l'arrivée de ma mère vint rendre un peu d'intérêt aux choses, en les ajournant. Je posai le doigt sur mes lèvres en regardant le marquis, et il s'en alla au bout d'un quart d'heure, persuadé, comme je le voulais, qu'il se trouvait en face d'une entreprise assez digne de lui pour valoir la peine qu'il y songeât. Il est probable qu'il s'y consacra sérieusement, car il revint, dès le lendemain, avec les allures tout à fait conquérantes d'un homme qui a trouvé ce qu'il cherchait, nous prier, ma mère, ma sœur et moi, de vouloir bien faire les honneurs de sa maison de célibataire, pour une grande fête de nuit qu'il désirait depuis longtemps donner à la société du pays. Le regard que nous échangeâmes, sans me rien apprendre de ses projets, me fit supposer que je n'y étais pas étrangère. Ma mère accepta pour elle et pour nous; mais Jane fit, à dîner, des objections, puis des insinuations qui amenèrent entre elle et moi un éclat. Pressée de s'expliquer par ma mère, elle accusa le marquis de projets suspects sur moi; je lui répondis en la soupçonnant de projets très clairs sur lui. Ma mère, très flattée d'être choisie par M. de Coathuel pour une mission dont les femmes de l'aristocratie, ses parentes ou ses amies plus intimes, seraient jalouses, traita de chimères les craintes de Jane, les intentions du marquis, s'il en avait, ne pouvant être qu'honorables, et conclut qu'il était d'ailleurs trop tard pour refuser, en laissant Jane libre de s'abstenir si elle le jugeait convenable.

Quoique nous nous fussions vus très souvent dans l'intervalle, le jour de la fête arriva sans qu'il me fût possible de connaître les savantes combinaisons de mon amoureux, et c'est là encore pour moi un mystère. Chaque fois que je l'interrogeais sur ce point, M. de Coathuel se renfermait dans un silence qui, avec la prétention d'être éloquent, n'arrivait qu'à être agaçant. « Fiez-vous à moi, adorable fille! » me répondait-il invariablement et avec un air d'assurance qui finit par me convaincre, bien décidée que j'étais d'ailleurs à ne me prêter qu'à ce qui a un rapport direct et précis à mes petits projets... Hier soir, nous étions donc sous les armes, ma mère et moi, Jane n'ayant pas voulu venir; tu verras tout à l'heure pourquoi. N'ayant pas à ménager les mêmes susceptibilités militaires que toi, je m'étais faite aussi belle, aussi vaporeuse, aussi éthérée que mes moyens me le permettent. Je ne serai pas assez naïve pour te décrire ma toilette. Du milieu de tes splendeurs actuelles, tu mépriserais probablement mes modestes atours... Mais nous verrons quand je serai marquise! Qu'il te suffise de savoir que mon marquis me trouva ravissante, et qu'il ne fut pas le seul de son avis... Ainsi que l'avait prévu ma sœur, notre présence à Coathuel, où plutôt la situation où nous nous y trouvions, fit sensation sur la plupart des fières invitées. On s'étonna, on chuchota, on fit des commentaires... et on finit par en prendre son parti et danser.

Mais comme il faisait une chaleur étouffante dans les appartements, on les désertait volontiers, pendant les entr'actes des quadrilles et des valses, pour les bords des étangs dont les arbres étaient splendidement illuminés. Profitant de la liberté générale, le marquis m'offrit son bras pour une promenade, et, comme j'hésitais devant les objections qu'en temps ordinaire les convenances eussent élevées contre un pareil tête-à-tête, il insista, en me disant d'un ton et d'un air très significatifs : « Venez, je vous en prie. »

Comme c'était ma bataille décisive, je crus que je ne pouvais faire autrement que d'y risquer quelque chose, et je cédai. Tant que nous restâmes dans les endroits fréquentés, ce fut très bien; mais je commençais, je l'avoue, à réfléchir, lorsque je m'aperçus que M. de Coathuel, tout en faisant beaucoup de rhétorique amoureuse, ne précisait pas ses vues et m'entraînait vers des allées où l'absence des lampions aggravait celle des promeneurs. Je voulais bien faire quelques folies, puisqu'elles étaient nécessaires; mais je tenais à savoir « où » nous allions, et il ne me le disait pas. Je refusai donc d'avancer; il insista et supplia; je fus inflexible, ot nous allions, je crois, nous séparer brouillés, lorsque nous nous trouvâmes tout à coup en face de... Jane, qui ne devait pas venir... donnant le bras... à Olivier, que je croyais à Paris. Sans chercher à m'expliquer comment ils se trouvaient là, mais comprenant très bien pourquoi, je serrai le bras au marquis, et les lui désignant du regard, je lui fis d'un ton aussi désespéré que possible :

— Monsieur de Coathuel, voici mon fiancé qui vient me rappeler mes promesses. S'il parle avant vous à ma mère, ou s'il lui a déjà parlé, vous me voyez, ce soir, pour la dernière fois. »

Nous avions été rejoints par nos deux ennemis... — Mais il m'est impossible de t'en dire plus long. On m'appelle pour clore les malles et le facteur va passer. Je vais au-devant de lui. Nous partons demain, et serons le 7 à Paris. A bientôt, et de vive voix, la fin de mon histoire.

RENÉE DE KERAVEN.

P. S. — Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Olivier. Jane, à qui j'ai fait cette question, m'a tourné le dos sans me répondre. — Il est sorti du bal en courant comme un fou, à la suite de la *catastrophe* — heureuse! — et c'est le petit scandale causé par cette scène qui a décidé ma mère à ce voyage dont elle ne voulait pas, avant, entendre parler. Mais où peut-il être?

—

Lettre de M. Olivier Malet à M. Raoul Saunier.

Manoir de Kerzévec (par Morlaix), 7 juillet 1858.

Si je t'avais écrit il y a trois jours, j'aurais certainement émaillé mon style de malédictions, et ma phrase de points d'exclamation, malgré notre commune antipathie pour ces ficelles de l'infortune. Ce n'est pourtant pas la question d'art qui m'a jusqu'ici fait garder le silence. Mais, forcé de reconnaître que tu ne pouvais me faire qu'une seule réponse : « Je te l'avais bien dit! » et connaissant assez ton cœur pour être certain que tu ne voudrais pas te servir de cette formule, aussi banale que commode, j'ai préféré me renfermer dans l'humilité, résignée ou non, mais au moins inoffensive, qui convient à celui dont les plus sages conseils n'ont pu arrêter la chute. Car, et tu l'as sans doute déjà compris, je suis tombé, mon cher Raoul, tombé de haut et à plat! tombé sans la compensation d'Icare qui, en expirant sur son rocher, voyait toujours resplendir le but qu'il n'avait pu atteindre, et avait la consolation de se dire que, pour avoir été insensé, son entreprise n'en restait pas moins sublime; tandis que moi!... Tu me diras que je ne suis pas Icare. C'est vrai, mais il n'en est pas moins humiliant et cruel de s'apercevoir que l'on a admiré et convoité un ciel de papier peint, à travers lequel la tête a passé dès le premier élan. Si le ridicule tuait encore son homme, ainsi qu'il le faisait, dit-on, autrefois, ce serait bien. Un mort, quel qu'il soit, n'est jamais bien grotesque à contempler. Mais souffrir d'une douleur qui vous donne envie de lui éclater de rire au nez, Dieu t'en préserve, mon cher ami! Cela, en laissant vivre et souvent engraisser le corps, quand on est philosophe, amoindrit l'âme, et en a quelquefois raison en peu de temps. Ne crains rien désormais, pourtant. Après m'être quelque temps laissé attirer par le tourbillon, j'ai enfin triomphé du vertige, et c'est pourquoi je t'écris aujourd'hui.

D'après le billet de madame de Meslay, que nous avons tant et si vainement commenté ensemble, tu peux te figurer dans quel état d'inquiétude j'arrivais à Morlaix. Je trouvai, à la descente de la diligence, la femme de chambre de Jane. Elle me dit que sa maîtresse m'attendait dans le petit appartement que ma tante conserve à la ville, afin que la famille ne se trouve pas absolument sur le pavé quand la fantaisie lui prend d'y venir. Comme il était huit heures du soir, cet empressement à me voir ne me parut pas de bon augure. Aussi, tu comprendras mon étonnement lorsque je trouvai madame de Meslay en grande toilette. Quoiqu'elle semblât fort émue en me serrant la main, elle répondit à peine aux questions que je lui adressai coup sur coup par cette autre question, qui me dérouta tout à fait :

« Avez-vous tout ce qu'il vous faut pour me conduire au bal ce soir?

— Je pense que oui, répondis-je; mais m'expliquerez-vous?...

— Rien maintenant. Nous n'avons pas une minute à perdre. Allez vous habiller et revenez me prendre. Une voiture nous attendra à la porte, et en route je vous dirai sommairement ce que vous avez besoin de savoir.

— Avouez, chère Jane, dis-je en souriant, que vous abusez un peu de la permission d'être mystérieuse. Mais, puisque nous allons danser, je ne puis croire qu'il soit rien arrivé de bien funèbre.

— Qui sait sur quoi l'on danse! dit-elle d'un accent peu rassurant; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Allez et revenez vite. »

Je retournai au bureau des messageries où j'avais laissé mes bagages. Je me fis donner une chambre à l'*Hôtel de l'Europe*, et une demi-heure après, Jane, assise près de moi dans une voiture de louage menée en poste, me parlait ainsi :

« Si je n'ai pas répondu à vos lettres, c'est que je ne partageais pas assez vos espérances pour vous y affermir, et que, d'un autre côté, je n'avais pas de motifs suffisants pour vous les enlever.

— Est-ce que maintenant? m'écriai-je...

— Maintenant, je suis sûre que Renée vous est disputée.

— Par qui?

— Par le marquis de Coathuel.... Ne riez pas... il aura pour lui ma mère.

— Mais si j'ai pour moi Renée.. votre mère ne la contraindra pas, je l'espère.

— Personne ne m'a contrainte, moi; M. de Meslay n'était ni marquis ni millionnaire, et cependant je l'ai épousé, répondit ma cousine d'un ton d'impatience qui me frappa.

— Et vous croyez que Renée serait disposée à me trahir pour le marquis de... la Manche? demandai-je, après avoir à temps arrêté une sottise qui me courait sur les lèvres. Mais sur quels indices, Jane?

— Que vous importent mes raisons? Si elles ne sont pas fondées, vous n'avez nul besoin de les savoir à l'avance; si elles le sont, vous les connaîtrez toujours assez tôt. Qu'il vous suffise d'apprendre que je vous ai écrit le jour même où nous avons été invitées à ce bal où nous allons, lequel est donné, j'ai lieu de le croire, par le marquis à l'intention de ma sœur, qui en fait les honneurs avec ma mère. Vous attendant, j'ai refusé d'y aller, et je serai censée n'y venir que pour vous y présenter, par suite de votre arrivée imprévue. A tort ou à raison, je pense que M. de Coathuel se prononcera ce soir; et, afin de ne pas exposer Renée à la tentation d'accepter ses offres, je vous engage à lui rappeler ses promesses et à en réclamer d'autres, ou plutôt la solution immédiate que vos succès récents vous mettent à même d'exiger. Mais hâtez-vous, car il serait peut-être trop tard demain.

Tout cela me semblait tellement impossible à admettre, que j'avais été sur le point d'interrompre dix fois madame de Meslay, et que, ne me tenant pas pour battu, j'allais lui présenter mes objections, lorsque la voiture s'arrêta dans la cour de Coathuel. La fête était dans toute l'animation du début; mais la chaleur était si grande que les invités désertaient les salons, dans les intervalles des danses, pour aller chercher un peu d'air respirable dans les allées du parc ou aux abords des étangs, splendidement illuminés. Après avoir quelque temps cherché le maître de la maison dans les appartements, sans l'y rencontrer, pas plus que Renée ni sa mère, nous nous décidâmes à explorer le dehors. Il semblait que nous eussions également hâte, elle de se débarrasser d'une tâche pénible, moi de me trouver en face du danger annoncé, pour le braver, s'il était réel, ou plutôt, je l'espérais, pour constater qu'il n'avait jamais existé. Nous ne songions donc, ni l'un ni l'autre, à jouir du charme étrange que recélaient cette belle soirée d'été et cette nature fantastiquement transformée. Et pourtant, Jane, rompant la première le silence, formula une pensée qui était en moi, lorsque, me montrant du geste le ciel constellé, les eaux tranquilles de l'étang et les grands arbres où couraient des traînées lumineuses, elle me dit d'un accent ému :

— On ne devrait pas pourtant chercher ni trouver le malheur ici!

Je ne répondis pas, car je venais de reconnaître Renée, qui venait au-devant de nous, au bras d'un homme dans lequel un instinct de jalousie me fit deviner le marquis, quoique je ne le visse pas assez bien pour m'en rapporter au témoignage de mes yeux. Renée m'aperçut la première. Elle tressaillit légèrement, et se pencha vers M. de Coathuel. Celui-ci leva les yeux vivement et fit un geste qui semblait répondre aux paroles que venait de lui murmurer sa compagne; puis tous deux s'avancèrent vers nous. Tandis que le marquis accueillait Jane, qui me présentait à lui, par des banalités complimenteuses sur « la charmante surprise qu'elle lui causait en venant embellir la fête de sa présence, » et m'adressait quelques paroles trop rigoureusement polies pour être bien sincères, Renée, en acceptant avec un peu d'hésitation la main que je lui tendais, me dit d'un ton assez énigmatique :

— Nous n'espérions pas vous revoir sitôt, mon

cher Olivier. — Puis, se retournant vers M. de Coathuel, elle ajouta : — Maintenant que je suis en famille, je vous prie de ne pas oublier plus longtemps, pour moi, monsieur le marquis, les soins de toute nature qui vous réclament ailleurs.

J'eus la naïveté de savoir gré à Renée de nous débarrasser ainsi d'un témoin incommode, et à celui-ci de l'empressement discret qu'il mit à nous quitter, après quelques excuses. Je trouvai même que Jane poussait trop loin la complaisance, en réclamant le bras du marquis, sous prétexte de retourner au château ; mais, en réalité, je le croyais, afin de nous ménager, à Renée et à moi, un tête-à-tête, auquel il me semblait qu'elle pouvait très bien assister. Un mouvement d'impatience de celle-ci me donna à penser qu'elle était de mon avis. Mais dans la hâte que j'éprouvais de profiter de la liberté qui nous était laissée, je ne m'arrêtai pas plus à ce détail que je ne m'inquiétai de l'insistance avec laquelle Renée suivit des yeux, tant qu'il fut en vue, le couple qui venait de s'éloigner.

— Avez-vous vu ma mère? me demanda-t-elle d'un air préoccupé, tandis que je cherchais encore une entrée en matière.

— Non, lui répondis-je naïvement, et je m'en félicite, puisque cela me permet de vous parler d'abord à vous-même.

De quel ton sérieux vous me dites cela! Mais je vous préviens que je prétends m'amuser ce soir, et vous supplie, en conséquence, de remettre à demain les choses graves, s'il y en a par hasard.

— Je ne plaisante pas, chère Renée.

— Raison de plus pour ne pas vous écouter, pendant une soirée consacrée au plaisir. Tenez, voilà le prélude d'une schottisch qui nous vient à travers les fenêtres des salons ; je suis sûre que mon danseur me cherche... »

Elle essaya de me quitter, mais je lui retins le bras avec un peu de mauvaise humeur. Elle avait débité tout cela d'un ton de si naïve sincérité, que je l'avais pris d'abord pour une boutade d'enfant gâtée, que cette atmosphère de fête enivrait malgré elle. Mais, en croyant deviner une intention d'éviter un retour de ma part vers le passé, j'allais, je crois, me fâcher sérieusement, lorsqu'un jeune homme vint réclamer la main de Renée pour la danse promise. Malgré mon envie d'envoyer au diable cet importun, force me fut bien de reconnaître qu'une maladroite insistance en ce moment me mettrait dans mon tort, et je dus me résigner à suivre celle que je ne pouvais retenir, mais bien décidé à la reprendre au passage, aussitôt qu'elle serait redevenue libre. Je te laisse à penser si, dans les dispositions où je la regardais, cette danse me parut longue, bête et inconvenante. Je ne perdais pas de vue Renée, et, probablement, pour ne pas donner accès à la pensée d'un grief plus grave, je lui en voulais d'oublier, dans un stupide amusement, le bonheur que devait, à mon avis, lui causer mon retour. Ce fut donc, je l'avoue, d'une manière fort peu aimable que je repris son bras qu'avait à peine abandonné son danseur, et que je l'entraînai à l'écart, pour lui montrer plus à l'aise mon mécontentement. Mais j'avais compté sans la dernière des Garlan qui se dressa tout à coup devant moi dans le petit boudoir, désert en ce moment, où nous nous trouvions. Elle était au moins aussi pourpre qu'en me voyant embrasser Renée, dans le pavillon, voilà deux mois. Deux mois! en revanche, M. de Coathuel, qui lui donnait le bras, semblait radieux, et Jane, venant un peu en arrière, avait une attitude découragée que confirmait encore son regard,

— Fort bien, monsieur, s'écria madame de Keraven ; votre retour sera donc toujours accompagné de quelque inconvenance? Je croyais pourtant ne pas vous avoir caché combien vos façons d'agir me déplaisaient.

— En quoi donc ai-je eu le malheur de vous mécontenter, belle tante! répliquai-je en baisant malgré elle une main que j'avais plus d'envie de mordre.

— Si vous manquez assez d'usage pour ne pas le comprendre, il est absolument inutile de vous le dire, reprit-elle en haussant légèrement les épaules. Venez, Renée, ajouta-t-elle, j'ai à vous parler, ou plutôt, puisque M. Malet est de la famille — et je dois confesser qu'elle n'avait pas l'air bien fier de la parenté, ma redoutable tante, — il peut, si cela lui convient, entendre ce que je vais vous dire. M. le marquis de Coathuel vient de nous faire l'honneur de me demander votre main, et je la lui ai accordée, persuadée que vous êtes trop bien élevée pour me forcer de manquer à ma parole.

Cette scène à effet, au milieu d'une fête, montrait chez ma tante une telle intention de casser les vitres à mon égard, que l'idée ne me vint pas même de lui présenter à mon tour ma requête, repoussée à l'avance. J'attendis donc la réponse de Renée. Mais elle ne se hâtait pas de rompre le silence, et sa mère dut lui dire :

— Répondez, ma fille.

— Répondez, mademoiselle, répéta le marquis.

— Réponds donc! dit Jane à son tour, avec un accent marqué de mécontentement.

Renée qui, jusque-là, avait tenu les yeux baissés, les releva vivement sur sa sœur avec une expression, incompréhensible pour moi, de haine et de défi ; et, après m'avoir adressé un regard de résignation, auquel je fus sur le point de me laisser prendre, elle répondit :

— Ma volonté et mon devoir sont de vous obéir, ma mère.

En voyant M. de Coathuel se précipiter, à ces mots, sur la main de Renée et la baiser avec transport, un premier mouvement de fureur me donna l'envie de empoigner ce gentilhomme de Nuremberg et de le casser sur mon genou. Mais il avait une attitude de paladin abricot si grotesquement sentimentale, que saisi, si peu qu'il fût en situation, d'un rire nerveux qui me causa une douleur atroce, je tombai dans un fauteuil placé heureusement derrière moi, et restai là quelques minutes, promenant des yeux hébétés sur le groupe stupéfait et un peu effrayé qui me croyait évidemment devenu fou. Jane s'avança vers moi et voulut me prendre la main ; mais mon regard, s'étant en ce moment arrêté sur Renée, je me levai, j'écartai madame de Meslay, et, me plantant devant sa sœur, je lui dis d'un ton de conviction dont elle ne fut probablement pas dupe :

— Je tiens, ma chère cousine, à être le premier à vous faire mon bien sincère compliment.

Et l'écrasant d'un regard où je sentis s'amasser tout ce que mon cœur contenait de dédain et de compassion ironique, je toisai avec hauteur le marquis, j'éclatai de rire au nez de la dernière des Garlan, et, m'élançant hors du boudoir, je traversai les salons, en bousculant et effrayant un peu tout le monde ; et, quand je me trouvai enfin hors du château, je pris ma course au hasard à travers les bois...

Après une heure au moins de vagabondage, je m'arrêtai haletant, je m'assis et essayai de réfléchir. Il me fut absolument impossible de me formuler à moi-même une idée. Tout flottait dans ma cervelle et rien ne s'y fixait. Je me levai de nouveau et me mis à suivre le premier chemin qui se trouva devant moi, sans savoir et sans me demander où il allait. Le soleil se leva, monta dans le ciel et s'abaissa vers l'horizon. Je marchai toujours, sans avancer beaucoup probablement et en revenant certainement sur mes pas ; car, à la nuit, je me trouvai avec étonnement à la porte d'un joli petit manoir dont les tourelles en poivrières s'élèvent à un quart de lieue de Garlan, à deux cents pas de la grande route. Je me souvins qu'à une visite faite pendant mon séjour chez ma tante, les fermiers qui l'occupent m'avaient dit qu'une chambre habitée l'été précédent par des amateurs de villégiature de Morlaix, et encore garnie de ses meubles, était à louer. Me sentant harassé, je frappai, et, mettant un louis dans la main du paysan stupéfait et défiant qui m'ouvrait la porte, je me fis conduire dans cette chambre, je m'y barricadai, et je dormis douze heures de suite et tout habillé sur le lit.

Ah! mon cher ami, on ne devrait jamais se réveiller après des chutes pareilles, car la moindre des douleurs que l'on éprouve, c'est de voir clairement pourquoi l'on est tombé, et comment on n'aurait pu et dû ne pas le faire. En rapprochant le mariage de mademoiselle de Gury de la manière d'être de Renée vis-à-vis du marquis, le jour où nous étions allés à Coathuel ensemble, je compris que j'avais été dupe dès le premier jour, et que, contrairement à l'usage, c'était Léandre qui avait, cette fois, servi de paravent à Cassandre. Si humiliante que fût au premier moment cette tardive découverte, elle ne manquait pas d'un côté consolant. Etre dédaigné et trahi pour un rival plus beau, plus jeune, plus intelligent que soi, c'est cruel ; mais quand on succombe en concurrence avec un château, des équipages et des diamants, surtout offerts par un marquis de Coathuel, à force de rire de celle qui vous les préfère, on ne tarde pas à rire de soi-même ; et comme la colère, le désespoir qui a ri est désarmé! Je rejetai donc bien vite toute idée de vengeance. Provoquer le marquis parce qu'il me supplantait — sans y avoir songé peut-être — eût été bête ; et, quant à mademoiselle Renée, j'étais plus tenté de lui dire : « Tant pis pour vous! » que de lui donner la satisfaction de me savoir désespéré.

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

PETITES NOUVELLES

Au moment où nous paraissons, une nouvelle et charmante salle de spectacle, l'*Athenæum*, 15, rue des Martyrs, commence la série régulière de ses représentations.

On lit, à ce sujet, dans le *Petit Journal :*

« Le spectacle compose de : l'*Histoire d'un sou*, les *Deux vieilles Gardes*, de la première représentation d'une pièce inédite : la *Petite Marieuse*, et d'un intermède musical composé d'airs et de duos de nos chefs-d'œuvre lyriques, ne peut manquer d'attirer à ce théâtre une clientèle aussi nombreuse que choisie. Il ne s'agit plus là, en effet, d'un café-concert où l'on boit et l'on fume, mais d'un véritable théâtre de bonne compagnie, où aux prix modérés de 2 fr. et 1 fr. 25 tant en location qu'aux bureaux, on pourra voir, avec des ouvrages nouveaux, les principales pièces en un acte de nos théâtres de genre, dont les prix trop élevés ne sont pas accessibles à toutes les bourses. »

Nous rendrons compte de la soirée d'ouverture dans notre prochain numéro.

— Le Théâtre-Lyrique annonce pour samedi la reprise du *Bravo*, de M. Salvayre. Le rôle créé par Mlle Berthe Thibaut a été remanié pour Mlle Engalli.

— *Pierre Gendron* va commencer son tour de France.

La pièce de MM. Lafontaine et Georges Richard va être jouée à Rouen et au Havre.

Le rôle de Louvart, interprété au théâtre du Gymnase par M. Lafontaine, sera créé, dans ces deux villes, par M. Richard.

De cette façon, les deux auteurs auront, chacun de leur côté, interprété le rôle de l'un des principaux personnages de leur œuvre commune.

« L'enfant de M. Ch..., rue Monceau n° 1, un beau bébé de trois ans, agonisait depuis cinq jours. Toutes les médications les plus énergiques avaient été employées inutilement; le mal grandissait; les aphthes qui rongeaient sa bouche allaient envahir la gorge. Le pauvre petit être ne pouvait plus respirer ni avaler une goutte d'eau; il était condamné, il allait mourir! Quelqu'un eut l'idée de lui appliquer l'*Eau Bazana*. Trois jours après, il était sauvé et guéri complétement.

Nous avons constaté ce fait, relaté dans une publication scientifique, et nous n'inventons rien. N'est-ce pas faire acte de philanthropie et rendre à la société un service, que de lui signaler le moyen de prévenir et de combattre efficacement un mal dont souffrent tant de personnes.

H. A.

L'Eau Bazana se trouve à la *Pharmacie normale*, 19, rue Drouot, et autres pharm.

Jardin d'Acclimatation (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces)

FRASCATI. — Tous les soirs Bal; le vendredi Concert. Chef d'orchestre, Arban. L'inauguration de Frascati a eu lieu le Samedi 29 septembre.— Arban, de retour de Dieppe, où il a été si chaleureusement acclamé, continue à diriger l'orchestre de ce Magnifique Etablissement, et fait entendre son brillant et nouveau Répertoire.

VALENTINO. — Tous les soirs, à 8 heures, Bal, Entrée, 1 fr. Mercredi et Samedi, Fête de minuit, Entrée, 2 francs.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 873e livraison (29 septembre 1877). — Texte : Voyage en Mongolie et au pays des Tongoutes, par M. le lieutenant-colonel de Prjéwalski, 1870-1873. Extraits d'une traduction inédite. — Neuf dessins de Riou, H. Janet et H. Clerget.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Lire plus loin la très intéressante annonce des **GRANDS MAGASINS** de **SOLDES** à **JEANNE D'ARC**.

La livraison d'aujourd'hui de la **NOUVELLE VIE MILITAIRE** contient un splendide supplément : le *Dernier jour des Réservistes*, que tout le monde voudra posséder. Prix : 10 cent.

Les *Folies-Bergères*, sur le point de s'agrandir, vont absorber leur puissant voisin, les immenses magasins de Meubles et Literie, connus sous le nom de Colonnes d'Hercule.

On nous annonce qu'à cette occasion les propriétaires de cet établissement vont liquider leur énorme Stock de Marchandises : Meubles, Literie, Tapisserie, avec des avantages d'autant plus sérieux et plus vrais, que cette *liquidation*, appelée à faire sensation, repose sur un fait réel, l'agrandissement des Folies-Bergères.

Il vient de paraître un petit volume gracieux et coquet au possible qui se recommande à l'attention de nos lectrices. Cet album — car ce n'est pas un livre dans l'austère acception du mot — renferme les gravures des plus délicieux costumes dont la mise en vente aura lieu *Lundi prochain* **AU PRINTEMPS**.

Il sera envoyé *gratis et franco* à toutes personnes qui en feront la demande par lettre affranchie adressée aux Grands Magasins du Printemps, Paris.

On se demande souvent comment les pauvres cochers peuvent supporter impunément, de jour et de nuit, toutes les intempéries des saisons : la pluie, la neige, le froid et le vent. On serait tenté de croire qu'il leur faut une constitution spéciale, les mettant à l'abri de tous ces accidents. Il n'en est rien, et c'est au contraire dans cette profession que l'on rencontre le plus de bronchites, de rhumes et de catarrhes ou autres affections des bronches et des poumons. Il suffit, pour s'en convaincre, de passer quelques heures dans la pharmacie Guyot, qui s'est fait une spécialité de la fabrication des capsules de goudron. Il est curieux d'observer la quantité de voitures qui s'arrêtent à vide devant cette pharmacie, et dont les cochers vont chercher le remède qui doit leur être si utile.

C'est qu'en effet les *Capsules de goudron de Guyot* remplacent avantageusement toutes espèces de tisanes, pâtes ou potions impossibles à prendre pour ceux qui ne disposent pas de leur temps. Un autre avantage de cette médication, et qui a bien son importance, c'est la modicité de son prix. Si l'on considère que chaque flacon de 2 fr. 50 contient 60 capsules, et que la dose ordinaire est de deux à chaque repas, on reconnaîtra que le prix du traitement est de dix à quinze centimes par jour. Il est évident que la question de prix n'a pas contribué, moins que l'efficacité du produit, à rendre populaire l'emploi des capsules de goudron.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Deselée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — [illegible]bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Saugalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Manhant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Douvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury. — Hyacinthe-Dervai. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Verguet. — Mlle Gélabert. — Milher. — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

BAZANA **Eau odontalgique Orientale.** Ne contient aucune subst. dangereuse; Guérit les pl. *fortes rages* de dents et toutes les affect. dentaires récentes ou chroniq.; *raffermit* gencives et dents ébranlées à *tout* âge, av. rapidité visible. PHARM. NORMALE, 19, r. Drouot, et autr. pharm. Flac. 3 f. 50.

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

ARTICLES D'HIVER

BLANC, TOILE, LINGE CONFECTIONNÉ, LINGERIE, BONNETERIE DE LAINE ET COTON, CHEMISES POUR HOMMES ET DAMES, etc.

UN MILLION & DEMI

Perte minimum 65 0/0

Nous ne reviendrons pas sur les causes de cette vente au *profit de tous*, annoncée il y a 8 jours, qui fit si grand bruit dans Paris et notamment dans le IXe arrondissement.

Continuation aujourd'hui et jours suivants

DÉSIGNATION DE QUELQUES ARTICLES :

Draps	de pension, cretonne demi-blanc, long. et larg. réglementaires. Valeur 5 f., le drap	1 75
Piqué	blanc, molletonné, très chaud, jolis dessins. Valeur 1 fr. 50, le mètre	» 55
Couvertures	blanches, laine-mérinos pour gd lit. Valeur 20 fr., la couverture	8 50
Plaids	pour le voyage, pouvant servir de châle. Valeur 10 fr., le plaid	3 90
Couvertures	de lit, cachemire, ouatées et doublées. Valeur 10 f., la couverture	4 75
Mouchoirs	Cholet blanc, pur fil. Valeur 7 f., la douzaine	3 45
Serviettes	éponge et œil de perdrix. Valeur 60 c., la serviette	» 20
Services	de Saxe, damassés blanc, pur fil, 12 couverts. Valeur 40 f., le service	15 50
Mouchoirs	vignettes Cholet et batiste ourlés, Valeur 60 c., le mouchoir	» 15
Serviettes	pour la toilette, très belle qualité. Valeur 9 f., la douzaine	3 50
Toile	grande largeur, pur fil, demi-blanc pour draps. Valeur 1 f. 75, le mètre	» 85
Rideaux	assortiments complets, dispositions expertisés, le mètre	» 25
Gilets	de chasse, laine-mérinos, pour hommes. Valeur 8 fr., le gilet	2 75
Bas	laine-mérinos pour dames. Valeur 2 fr. 50, la paire	» 95
Caleçons	pour hommes, tricot fin et fort. Bord côtes. Valeur 3 fr., le caleçon	» 95
Chemises	pour dames, coton écru renforcé. Valeur 3 fr., la chemise	1 15

NOTA Les magasins de soldes préviennent leurs correspondants de la province que l'activité de la vente ne permet pas les expéditions hors Paris.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants :

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Perte 65 0/0 sur les prix d'inventaire

Clôturé par experts le 21 septembre 1877.

Couvrepieds cachemire piqué, ouatés, de 19 f.	4 95
Couvrepieds cachemire piqué, gd lit, de 29 f.	7 50
Couvertures couleur laine ordinaire, long. 2 m. 40.	5 25
Couvertures couleur laine douce, long. 2 m. de 18 f.	4 50
Couvertures couleur laine douce, long. 2 m. 55, de 25 f.	7 50
Couvertures de voyage très belles, de 20 f.	5 50
Couvertures de voyage veloutées de 40 f.	10 50
Couvertures laine blanche fine, long. 2m, de 35 f.	9 90
Couvertures laine blanche extra, grand lit, de 49 f.	14 90
Couvertures coton longue soie, long. 2 m. 10, de 18 f.	5 50

Serviette toilette, douz.	2 75
Toile ménage de 95 c.	» 35
Mouch. batiste ourlés, la douz. de 9 f.	1 95
Damier œil de perdrix larg. 70 c., le m. d. 1 45	» 55
Toile pour gr. draps de lit de 2 75	» 95
Toile de Lisieux, fil de main, de 3 f.	1 10
Piqué molleton de 1 95	» 70
Services damassés p. 12 personnes de 52	12 75
Mouchoirs toile de 20	7 50
Draps cretonne, longueur 3 m., le drap.	3 25
Mousseline rideaux	
Brodé riche de 1 f.	» 30
Brodé fleurs de 1 45	» 40
Flanelle santé de 3 fr.	1 45
Couvre-lit de 29 f.	4 90
Chem. homme de 7 f.	2 45
Chem. coul. de 8 f.	2 75
Chem. 1/2 toile de 12 f.	3 95
Gilets chasse de 15 f.	4 95
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f.	10 50
Gilets flanelle de 8 f.	3 25
Camisoles flanelle, feston brodé de 12 f.	3 90
Châles tricot de 3 f.	» 95
Waterproofs de 20 f.	5 90
Waterproofs de 35 f.	11 50
Waterpr. extra de 75 f.	15 50
Do réserviste de 90 f.	19 »

Etoffes pour Robes	
Ecossais croisé	» 35
Diagonale ray. de 2 25	» 60
Tartan écoss. de 2 50	» 65
Tartanelle nouv. 2 75	» 75
Drap beige nouveauté larg. 1 m. 30, de 7 f.	1 75
Armure matelassée dern. nouv. de 4 f.	» 95
Pacha noir de 2 95	» 85
Cachem. noir de 6 50	2 45
Mérinos ext.-fin de 7 50	2 75
Châle tart. carré de 35	7 90
Châle tartan long, hte nouv. de 70 fr.	13 75
Drap moutonné, pure laine, de 18 f.	4 50
Sedan noir de 24 f.	6 90
2,000 coup. drap Elbeuf, long. 1m20, de 35 fr.	7 90
Descente de lit de 5 50	1 45
Tapis passage ou escalier le m. de 3 f.	» 65
Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m. 40 de 29 fr.	8 75
Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m. 80 de 45 f.	13 75
Carpettes long. 3 m. larg. 2 m. 40 de 75 f.	21 »
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75
Camisoles à plis et entre-2 brod. de 8 f.	1 95
Jupons volants plis et broderie de 25 f.	5 90

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur.

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*.

OPÉRATIONS de BANQUE

Le mois de septembre a produit 92 f. pour 5000 f.

On peut retirer le capital à volonté.

CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine. *franco* partout, contre 5 fr. — FREYSSINGE, pharmacien, 97, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

Paris — Flac. 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Faire usage du

LAIT ANTÉPHÉLIQUE

étendu de 2 à 4 fois autant d'eau

Tonique et détersif, il dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève Masque de grossesse et Taches de rousseur.

Il date de 1849.

CANDÈS ET Cie — Bd St-Denis 26.

Chez les Parfumeurs et les Coiffeurs

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Parait tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8o.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

PARCOURU-IL : AUGMENTE

PRIX de Chimie — PRIX de Pharmacie

VIN DURAND DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL

51, Rue du Temple, 51

PARIS

La Bouteille, 4 fr. 50

CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT — L'APPETIT ET FAVORISE LA DIGESTION.

PROTECTEUR DES ROBES

Bandes imperméables pour border et garantir le bas des robes. — Dans toutes les grandes maisons de nouveauté et de mercerie.

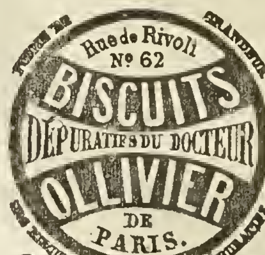
DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

39, RUE RICHER

Se trouve transféré le dépôt central du célèbre anti-névralgique russe l'**Anisine-Marc** (grande médaille d'or) qui possède la propriété merveilleuse de faire disparaître en *moins d'une minute* les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc. Exiger la



signature ci-contre pour éviter les imitations dangereuses. Prix : 5 fr., et 5 fr. 50 franco contre mandat ou timbres, à l'adresse de MM. JOCHELSON et Co,

39, rue Richer, Paris

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

Rue de Rivoli No 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE. Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ses remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE

Par la douce Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la Revalescière guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse ; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*.

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C, limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS, et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME

BOUFFES-PARISIENS

COMEDIE



Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR

TRAGEDIE MUSIQUE

BERTHE STUART

CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 230

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 11 au 17 octobre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

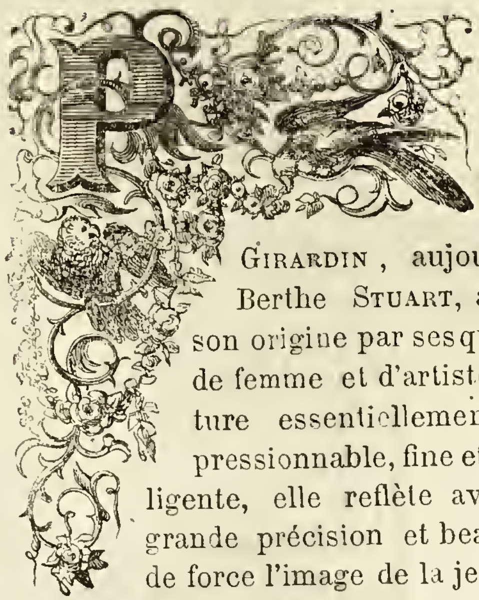
CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXX

—

BERTHE STUART

—



Parisienne de naissance. *Berthe* Girardin, aujourd'hui Berthe Stuart, affirme son origine par ses qualités de femme et d'artiste. Nature essentiellement impressionnable, fine et intelligente, elle reflète avec une grande précision et beaucoup de force l'image de la jeunesse d'aujourd'hui. Il est bien fâcheux pour elle qu'une absence prolongée de Paris ne lui ait pas permis de faire consacrer définitivement par la foule une réputation qui lui est justement acquise dans le monde théâtral.

Les habitués du Gymnase se souviennent de la charmante fillette qui, au sortir de la pension et à peine âgée de quatorze ans, débuta dans la *Cravate blanche* avec un succès incontesté.

Les *Grandes demoiselles*, *une Femme qui se jette par la fenêtre*, *une Journée chez Diderot* (création), et plusieurs autres petites pièces, mirent en lumière cette gracieuse enfant, jolie, mutine heureusement douée pour la scène.

Promptement en possession d'un certain renom, Berthe Girardin semblait devoir devenir une *etoile* au Gymnase. Prêtée aux Variétés pour un mois, en 1869, afin d'y créer une petite comédie d'Aurélien Scholl, l'*Echelle de fleurs*, elle revint aussitôt après au théâtre de ses premiers exploits; mais la guerre de 1870 l'éloigna de Paris pour un temps assez long.

Partie en Égypte avec un engagement au Caire, elle y resta deux années. Là, on la vit dans l'emploi de Mlle Delaporte dont elle joua le répertoire presque entier. Les *Bons Villageois*, et surtout les *Vieux Garçons*, comptent au nombre de ses meilleurs succès comme première ingénue.

Au Caire, aussi bien qu'à Paris, et que partout ailleurs, l'opérette régnait alors en souveraine et absorbait la plupart des jeunes talents. Berthe Girardin fit, à cette époque, sa première excursion à travers ce domaine si peuplé d'écueils de toutes sortes. Le rôle de Méphisto, du *Petit Faust*, lui servit de début dans ce genre pour lequel nous la retrouvons présentement engagée aux Bouffes-Parisiens.

Revenue en Europe en 1872, la charmante transfuge du Gymnase partit, pour Bruxelles, faire une saison de huit mois, au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, où elle joua, à la fois, les rôles de soubrettes, les *Céline Chaumont*, et aussi l'opérette.

Le *Tour du Cadran*, les *Brigands*, la *Princesse de Trébizonde*, les *Sonnettes*, qu'elle fit connaître la première aux Bruxellois, et dix autres ouvrages en vogue pour ce moment, lui attirèrent, là-bas, une vive sympathie.

Après la saison terminée, le Vaudeville lui fait signer un engagement; mais, voyant plusieurs mois se passer sans qu'on la fit jouer, ni même répéter aucune pièce, Berthe Girardin demande et obtient un congé de trois mois, qu'elle va passer à Monaco, sous la direction de M. Bertrand.

A cette époque, elle épouse Stuart, un jeune comédien qui avait, plus d'une fois, fait preuve d'un réel talent, au théâtre de Cluny, et sur plusieurs de nos scènes de drame des boulevards.

A peine devenue Mme Stuart, Berthe Girardin suit son mari en partance pour les États-Unis, où il devait créer, à New-Yorck, le principal rôle du *Héros du moment*, pièce tirée du roman de Paul Féval: le *Cavalier Fortune*. Elle était partie avec l'idée formelle de ne point jouer la comédie, se proposant seulement d'accompagner son époux. Mais son nom de Berthe Girardin ayant transpiré, des propositions d'engagement lui furent bientôt faites par M. Grau, directeur du *Lyceum* et dans des conditions qui la séduisirent.

Berthe-Girardin-Stuart (comme portait l'affiche de New-Yorck), débuta donc pour la première fois sur ce théâtre, le 22 janvier 1875, dans la fameuse *Fille de Madame Angot*.

Elle succédait à Mlle Aimée, l'enfant gâtée du public, ce qui rendait sa tentative, sinon périlleuse, au moins difficile. Mais Berthe Stuart, jouant Clairette en *ingénuité* et non en *cascadeuse*, remporta le plus vif succès.

Elle allait continuer ses représentations par *Giroflé-Girofla*, lorsqu'on la demanda pour représenter la petite princesse Katherine, dans le *Henri V*, de Shakespeare, à côté de son mari chargé du rôle principal, au théâtre Booth, immense salle de spectacle qui avait coûté six millions au frère de l'assassin du président Lincoln.

Dans ce personnage de la princesse Katherine, qu'elle joua en *Anglais*, pendant quatre-vingt-sept jours consécutifs Berthe Stuart fit courir tout New-York. L'emploi des *ingénuités*, tel que nous l'entendons en France, était inconnu là-bas, et ce fut elle qui en fit valoir tout le côté aimable et sympathique. Aussi les femmes de New-York la couvrirent-elles de fleurs, et les journaux lui décernèrent les louanges les plus enthousiastes.

Après une année passée en Amérique, Berthe Stuart revint à Paris, à la fin de l'année 1875, resta d'abord quelques mois sans rien faire, puis, dans une tournée extra muros, créa sur le théâtre de Rouen, la *Petite Mariée*, de Charles Lecocq.

C'est en revenant de cette courte excursion qu'elle reçut de M. Cantin une offre d'engagement aux Folies-Dramatiques.

Sa réapparition, en octobre 1876, sur un théâtre parisien, causa un vif plaisir et, (je puis bien le dire, car c'est à son avantage), une réelle surprise. En effet, si l'on avait bien toujours sous les yeux la charmante artiste, dont les aimables et séduisantes qualités s'étaient jadis révélées au théâtre Madame, on se trouvait aussi en présence d'une comédienne ayant acquis une autorité incontestable; de plus, le rôle qu'elle remplissait dans *Jeanne, Jeannette* et *Jeanneton*, le délicieux ouvrage de M. Lacome, n'était pas dans la nature ordinaire du talent qu'on lui soupçonnait.

Ce grand succès de Mme Berthe-Stuart dans *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* est trop récent pour que j'aie besoin de le souligner davantage. Chacun a remarqué cette verve alliée au naturel, cette hardiesse et cette désinvolture qui respectent toujours le bon goût. Point de mignardise ni de mièvrerie, mais, au contraire une remarquable franchise d'exécution.

Engagée depuis, pour deux ans, aux Bouffes-Parisiens, Berthe Stuart se fera bien vite une réputation sur cette scène, si on a le bon esprit de savoir tirer tout le parti possible de son talent.

Un moment, la jeune artiste a dû penser pouvoir profiter d'une circonstance très favorable pour se produire. Une indisposition de Mme Théo arrêtant la première représentation de la *Petite Muette*, il avait été question de confier le rôle à Berthe Stuart, si la situation devait se prolonger trop longtemps. Mais l'affaire n'a pas eu de suite, la *prima donna*, première en titre, ayant aussitôt repris son service. C'est encore partie remise pour la nouvelle pensionnaire des Bouffes-Parisiens.

Il est à désirer qu'une absence trop prolongée de la scène ne vienne pas priver le public d'un talent aussi aimable et aussi complet que celui de Mme Berthe-Stuart, peu de jeunes artistes aujourd'hui, étant en mesure d'offrir un pareil assemblage d'agréables qualités.

FÉLIX JAHYER

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

RANDOUX

(du Théâtre-Historique)
Ex-pensionnaire de la Comédie-Française.

REVUE DES THEATRES

—

VARIÉTÉS

—

Première représentation de : *La Cigale*, comédie en trois actes, par MM. H. Meilhac et Ludovic Halévy.

MM. Meilhac et Ludovic Halévy viennent de nous donner un tableau d'une haute fantaisie et d'une saisissante originalité. Ils ont dépensé dans leur nouvelle comédie, un esprit éblouissant ; que de scènes épisodiques et que de détails charmants ! Mais cela pourrait-il être suffisamment goûté ailleurs que sur le boulevard Montmartre ? Cette verve inépuisable n'est-elle pas essentiellement *parisienne ?* Peu nous importe, et nous n'avons à constater qu'un très-grand et très légitime succès.

Enlevée par des saltimbanques à l'âge de quatre ans, Mlle Ernestine des Allures est devenue l'étoile d'une baraque tenue par le sieur Carcassonne, impressario forain.

Mme la baronne des Allures, tante de la victime, a chargé un nommé Dulcoré, de retrouver sa nièce, et celui-ci parcourt tout le département pour remplir consciencieusement sa mission.

La jeune Ernestine surnommée la *Cigale* est parvenue à s'échapper des mains de Careassonne ; elle est arrivée morte de faim et de froid, en pleine forêt de Fontainebleau où elle a été recueillie par le peintre Marignan.

Carcassonne finit par la rejoindre et la veut ramener avec lui, aux termes de son engagement, lorsque Dulcoré survient, la reconnaît et l'emmène.

La *Cigale* revient donc chez sa tante Mme des Allures. Là, elle songe au peintre Marignan pour qui elle a ressenti de l'amour, bien qu'elle se soit aperçue qu'il était le *protecteur* d'une jeune cocotte, Mlle Adèle.

Bientôt la pauvre enfant, ne se trouvant pas plus heureuse dans le salon de la baronne que dans la baraque de Carcassonne, s'enfuit de nouveau et va se réfugier une seconde fois chez Marignan qu'elle finit par épouser.

Ce sont les détails qu'il faut voir, les mots étincelants qu'il faut entendre pour se rendre compte du nouveau grand succès remporté par MM. Meilhac et Halévy avec des aides aussi excellents que le sont les artistes des Variétés.

Mme Celine Chaumont, MM. Dupuis, Baron, Léonce, Lassouche qui débutait, Mlles Berthe Legrand et Beaumaine, se sont partagé le succès.

BOUFFES-PARISIENS

—

Première représentation de la *Petite Muette*, opéra-comique en trois actes, de M. Paul Ferrier, musique de M. C. Serpette.

—

Don José, gouverneur en disponibilité d'une province d'Espagne, ganache de la plus belle espèce, est le mari d'une toute jeune femme, d'une adorable beauté, mais atteinte d'une cruelle infirmité : elle est devenue muette à la suite d'un accident de carrosse.

Tous les médecins consultés n'ont pu rendre la parole à cette délicieuse créature ; un, pourtant, le docteur Eusebio, arrière petit-fils des médecins de Molière, a prédit dans un grand mémoire qu'il suffirait d'une vive émotion pour que la muette parlât.

De ce point de départ et d'une rencontre entre la charmante femme avec un jeune colonel de Dragons, le seigneur Raphael, naissant une foule d'incidents amusants qui ne se peuvent raconter. Disons seulement qu'une seconde chute de carrosse, survenue au moment où la belle Mercédès était en compagnie de Raphael, donne raison au mémoire du médecin et que pour ne pas désillusionner le vieux Don José qui a lu cet écrit, on lui fait croire que la vive émotion ressentie par sa femme provient d'une formidable détonation causée par le coup d'un canon dont il est l'inventeur.

Beaucoup de gaité, de l'esprit, de l'originalité, voilà pour le poëme dont le seul tort est de se répéter un peu à chaque acte. De la science, du goût, une musique claire, bien rhythmée, mélodique, font honneur au jeune compositeur, M. Serpette, qui a fait là un véritable opéra-comique. Le premier acte est particulièrement charmant. En somme, c'est un succès que l'interprétation vient encore renforcer.

Mme Théo mène le rôle de la Muette avec sa grâce de chatte et son action, comme femme, sur le public, n'a jamais été plus forte.

Mme Peschard est une virtuose, on n'a pas plus d'habileté. A elle les honneurs de la musique.

Daubray est vraiment prodigieux de verve. Scipion a composé une figure étrange et très amusante pour représenter un ministre quelconque. C'est de la fantaisie la plus échevelée, mais c'est réussi.

Très jolis costumes, mise en scène très bien entendue. Succès donc sur toute la ligne.

ATHENÆUM

—

OUVERTURE

Opinion de la Presse sur le nouveau Théâtre.

L'*Athenæum*, salle élégante et coquette, située rue des Martyrs, 15, a ouvert ses portes au jour fixé, par un spectacle coupé, composé de trois pièces en un acte d'un genre varié, et un intermède musical.

Ce petit théâtre répondra, nous en sommes assuré, à un besoin de ce grand quartier du Faubourg Montmartre qui n'avait eu, jusqu'à ce jour, en fait de spectacle, que ceux des cafés-concerts où l'on boit, fume et où par conséquent toute une nombreuse société redoute de se rendre. Ce sera une salle destinée à des réunions de famille ; et la bonne compagnie y règne déjà sans conteste, depuis l'ouverture.

Le genre exploité par la Direction nous semble le meilleur ; il sera pris à travers les répertoires ordinaires de l'Opéra-Comique, du Palais-Royal, du Vaudeville, du Gymnase, des Bouffes eux-mêmes.

Les représentations auront lieu tous les jours et le succès aidant, nous espérons que des *Matinées* s'y feront le dimanche comme dans la plupart de nos théâtres aujourd'hui.

Le spectacle courant a très-fort réussi. En voici la composition :

L'*Histoire d'un sou*, jouée avec un excellent ensemble par MM. Brunet et Goby et par Mlles Lavaine et Falbert ; une fort jolie petite pièce inédite de M. E. Goby, interprétée par l'auteur et par une toute jeune fille de moins de quinze ans, Mlle Jeanne Fontanel, dont on parle déjà avec les plus grands éloges ; un intermède musical dans lequel un jeune baryton du nom de Bernard, élève de M. Puget, doué d'une voix remarquable et chantant déjà avec beaucoup de goût, est bien secondé par de jeunes et charmantes chanteuses : Mlles Dorini, David, etc... ; enfin, cette désopilante opérette de Léo Delibes, *Deux vieilles Gardes*, enlevée avec une verve entraînante par MM. Brunet et Harel. Citons aussi l'accompagnateur, jeune artiste pianiste de beaucoup de talent, M. Laboudet.

La Presse qui assistait au grand complet au spectacle d'ouverture a vivement encouragé la Direction du nouveau théâtre ; aussi, nous ne pouvons mieux faire que de livrer ci-dessous à nos lecteurs, des appréciations extraites des articles consacrés à l'*Athenæum* par nos confrères.

En revanche, la « Comédie » a trouvé un nouvel asile, rue dee Martyrs, n° 15. Oui, il y a là un petit théâtre qui s'appelle l'*Athenæum* et qui vient de procéder à son ouverture par trois petites pièces en un acte, dont une inédite qui s'appelle la *Petite Marieuse*, et qui a pour auteur M. E. Goby. La pièce est jouée par l'auteur lui-même et par une toute jeune personne, Mlle Fontanel, qui pourrait bien être une espérance.

L'*Athenæum* est un théâtre de quartier ; mais quand il ne serait qu'une école dramatique, encore faudrait-il le soutenir et lui savoir gré de ne pas jouer l'opérette.

(*XIXe Siècle.*) Charles De La Rounot.

Voici encore un petit théâtre qui vient de faire son ouverture sans tambour ni trompette.

. . . .

Le théâtre en question est situé rue des Martyrs, au fond d'une cour. Il s'appelle l'*Athenæum*. Place de l'Opéra, on dit : l'*Athénée;* mais, rue des Martyrs, on prononce *Athenæum*, comme on disait jadis *Mons Martyrum.*

. . . .

M. Eugène Paz, propriétaire de cette salle, en a confié la direction à M. Félix Jahyer, qui a l'intention d'en faire un rendez-vous de la bonne compagnie, d'y jouer des spectacles coupés, ne durant pas plus de trois heures, et de n'y jouer que des pièces où la mère pourra, sans danger, conduire sa fille.

. . . .

Nous souhaitons le meilleur succès à ce sympathique directeur. Il a fait ce soir un louable effort et va le continuer.

Sa troupe n'est guère composée que de jeunes, mais de jeunes qui promettent. Citons tout particulièrement un baryton du nom de Bernard, et une jeune fille qui joue le principal rôle de la *Petite Marieuse*, mais dont le nom ne me revient pas.

Après la *Petite Muette*, la *Petite Marieuse*, n'est-ce pas à croire que le théâtre est définitivement voué aux petites ?

(*Gaulois*) Parisine

L'*Athenæum* commence sa carrière par un spectacle coupé, dans lequel figure une comédie inédite, en un acte, intitulée la *Petite Marieuse.*

Il y a, dans le choix de ce titre une prétention incontestable à l'obtention d'un grand succès; et, toutes proportions gardées, il se pourrait bien, qu'à l'exemple des auteurs de la *Petite Mariée*, l'auteur de la *Petite Marieuse,* ait été bien inspiré dans sa superstition.

Ce jeune homme, persuadé qu'on n'est bien servi que par soi-même, s'est chargé de l'un des deux rôles de sa pièce. Il a pour partenaire une mignonne enfant de quinze à seize ans, qui a détaillé son rôle avec beaucoup de brio et d'intelligence. Mlle Jeanne Fontanel — c'est le nom de cette très jeune artiste — pourrait bien arriver d'ici peu à se produire avec succès sur une scène plus élevée. Elle apporte, il est vrai, quelqu'exagération dans ses gestes ; son débit est de plus un peu maniéré. Mais ce sont les défauts naturels de son âge, et elle s'en corrigera sans peine, si elle veut bien comprendre que, malgré ses excellentes dispositions, elle a besoin d'étudier encore un certain temps avant de se croire arrivée.

Le directeur de l'Athenæum se propose de consacrer cet établissement, non-seulement à la comédie, mais aussi à l'opéra-comique. C'est, sans doute, pour nous donner une idée de sa troupe lyrique, qu'il a tenu à intercaler un intermède musical dans son spectacle.

. . . .

(*Figaro*) Un monsieur de l'Orchestre

— L'*Athenæum*, une coquette salle de spectacle, située rue des Martyrs, a fait hier soir son ouverture.

Le spectacle se composait de l'*Histoire d'un sou*, de la *Petite Marieuse*, comédie inédite en un acte, d'intermèdes lyriques et du désopilant vaudeville les *Deux vieilles gardes*. La jeune troupe a vivement enlevé les trois pièces. Nous avons notamment remarqué MM Brunet, Goby, et Mlle Jeanne Fontanel, qui a détaillé son rôle avec un vrai brio, et enfin, dans le duo des *Dragons de Villars*, un baryton, M. Bernard, doué d'une voix remarquable. La représentation a eu un vrai succès et les artistes ont été vivement applaudis.

Le théâtre est bien situé, le prix des places très abordable. Le répertoire, choisi avec un grand soin, comprendra la comédie, le vaudeville et l'operette en un acte. L'*Athenæum*, sous la direction de M. Jahyer, deviendra bien vite le théâtre des familles, qui y trouveront à la fois un passe-temps amusant et convenable.

(*Le Petit Journal*) Émile Abraham

J'ai assisté jeudi soir à la représentation d'ouverture de l'*Athenæum*, dirigé par M. Félix Jahyer, et situé rue des Martyrs.

L'*Athenæum* est une salle de spectacle dans laquelle des banquettes remplacent des fauteuils... L'installation est intelligemment faite. Plusieurs lustres et des girandoles éclairent le nouveau temple consacré à l'art dramatique et lyrique. En effet, on y représentera non-seulement des comédies, mais encore des opéras-comiques et des opérettes.

Le directeur, M. Félix Jahyer, a fait débuter, dans une pièce intitulée : la *Petite marieuse*, une fillette fort intelligente. Elle n'est âgée que de quinze à seize ans, et déjà elle se montre remplie de dispositions.

Mlle Jeanne Fontanel — c'est le nom de la nouvelle actrice — sera certainement engagée soit au Gymnase, soit au Vaudeville, si, ne se croyant pas encore arrivée, elle se met à travailler sérieusement.

La soirée s'est terminée par les *Deux vieilles gardes*, joyeusement enlevées par les pensionnaires de M. Jahyer, auquel je souhaite sincèrement de réussir dans son entreprise.

Alfred Aubert.

(*Le Soleil.*)

Hier soir, l'*Athenæum* de la rue des Martyrs a rouvert ses portes minuscules.

. . . .

Une pièce inédite, où il y a de l'esprit, la *Petite marieuse*; cette bouffonnerie irrésistible, *Deux vieilles gardes*, très lestement enlevée par M. Ed. Brunet, une grande maigre, et par M. Harel, une grosse vieille qui a des vertiges ; quelques airs d'opéras chantés en intermède par une voix fraîche de baryton, M. Bernard, voilà plus qu'il n'en faut pour assurer un succès durable à l'*Athenæum.*

Gabriel Liquier.

(*Le Bien public.*)

La ravissante bonbonnière qui a été inaugurée hier, a toutes les chances pour réussir. Située dans un quartier très central, où les familles ont pourtant peu de de plaisir... possibles, la petite salle de la rue des Martyrs possède d'avance un public nombreux et spécial.

Le spectacle d'ouverture est fort habilement composé : deux petites comédies, dont une *médite*, — un intermède musical fort brillant et pour finir, une des bonnes opérettes du répertoire des anciens Bouffes-Parisiens.

A tout seigneur tout honneur. Parlons de la pièce, inédite, la *Petite Marieuse.*

C'est une saynete fort spirituellement tournée et encore plus spirituellement jouée par une toute jeune fille qui surement promet un fort brillant avenir comme diseuse. »

. . . .

L'intermède musical a valu un fort vif succès à un jeune baryton, M. Bernard, doué d'une jolie voix, qui a chanté les *Dragons* et la cavatine de *Bal masqué.*

Le spectacle se termine par les *Deux Vielles Gardes*, ce bijou musical de Léo Delibes, fort bien joué par MM. Brunet, Harel et Montagny.

En somme, l'*Athenæum* est une entreprise profondément honnête qui doit réussir. — Elle réussira.

(*Entr'acte*) G. M.

Encore un nouveau théâtre qui « émerge de l'océan parisien » comme disaient les stylistes de il y a cinq ans, car actuellement « émerger » n'est plus à la mode.

Ce petit théâtre s'appelle l'*Athenæum* et est situé rue des Martyrs.

. . . .

Le Directeur est dans l'intention d'y faire un rendez-vous de la bonne compagnie et un endroit où les chastes oreilles des jeunes filles n'entendront que des choses parfaitement convenables et morales.

Nous souhaitons donc un réel succès à ce théâtricale et à son sympathique directeur.

Avant-hier on y a joué la *Petite Marieuse* avec une troupe jeune et intelligente..... le succès de cette petite pièce a été vif et réel. C'est un présage heureux.

(*Petite Presse*) Victor Cochinat.

L'Athenœum, une coquette salle de spectacle a fait son ouverture.... La jeune troupe a vivement enlevé les trois pièces. Nous avons notamment remarqué MM. Brunet, Goby et Mlle Jeann Fontanel, et enfin dans le duo des *Dragons de Villars*, un baryton, M. Bernard, doué d'une voix remarquable et Mlle E. Dorini, une jeune artiste pleine d'avenir. Dans *Alleluia d'amour* de Faure, elle a vivement impressionné l'auditoire qui lui a témoigné toute sa satisfaction par de vifs applaudissements.

. . . .

... L'Athenœum, sous la direction de M. Jahyer deviendra bien vite le théâtre des familles, qui y trouveront un passe-temps amusant et convenable.

(*Estafette*) Strapontin.

L'espace nous manque pour donner un plus grand nombre d'extraits ; nous ne pouvons citer la *Liberté*, le *Petit Parisien*, etc., etc.

Aujourd'hui jeudi, l'*Athenæum* renouvelle son affiche. Le spectacle est ainsi composé pour la semaine :

Les *Troubadours*, opérette de Nargeot ; le *Roman d'une heure*, d'Hoffmann ; un intermède musical par Mlle Dortal, MM. Bernard et Angely ; la *Petite Marieuse*, dont le succès a été si grand, et *Avant la Noce*, le petit bijou lyrique de Jonas, interprété par deux artistes distingués : Mlle Dortal et M. Miral, l'ancien pensionnaire de l'Opéra-Comique.

Voilà bien de quoi faire salle comble pendant huit jours consécutifs.

PREMIÈRE CULOTTE

Pour l'enfant, le grand désir est de devenir un homme. Or, le premier symptôme de la virilité, le premier pas sérieux fait dans la vie est marqué par l'usage de la culotte.

Cette première culotte est un événement que le papa souhaite et que la maman redoute. Il semble à la mère que ce soit un commencement d'abandon. Elle regarde d'un œil humide le cotillon délaissé pour toujours, et se dit : La première enfance est donc terminée ? Déjà ! mon rôle va bientôt cesser. Il va avoir de nouveaux goûts, de nouveaux désirs, il n'est déjà plus moi-même ; sa personnalité s'accuse, c'est quelqu'un, c'est un garçon.

Le père, tout au contraire, est ravi. Il rit dans sa moustache en regardant les petits mollets cambrés qui sortent du pantalon ; il tâte ce petit corps dont on saisit nettement le contour sous le nouveau vêtement, et il se dit : Comme il est bâti, le gaillard ! Il aura comme moi les épaules larges, les reins solides. Comme ses petits pieds reposent franchement à terre !... Il voudrait lui voir des bottes, pour un rien il lui achèterait des éperons. Il commence à s'apercevoir lui-même dans le petit être qui vient de lui ; il le regarde avec de nouveaux yeux, et, pour la première fois, il trouve un charme extrême à l'appeler : *mon garçon.*

Quant au bébé, il est ivre, il est glorieux, il est triomphant, quoiqu'un peu embarrassé de ses bras et de ses jambes ; et, soit dit sans vouloir l'offenser, il ne ressemble pas mal à ces petits caniches qu'on a tondus à l'approche de l'été. Ce qui le gêne beaucoup, le pauvre petit homme, c'est son passé. — Que d'hommes sérieux, je vous le demande, éprouvent le même inconvénient ? — Il sent très bien que culotte oblige, qu'il lui faut maintenant de nouvelles allures, de nouveaux gestes, un nouveau timbre de voix ; il commence à lorgner du coin de l'œil les mouvements de son papa, qui n'en est pas mécontent ; il tente maladroitement un geste masculin, et cette lutte entre son passé et son présent lui donne pendant quelque temps la démarche la plus comique du monde. Son cotillon le poursuit et véritablement il enrage.

Première culotte chérie ! je t'aime, parce que tu es une amie fidèle et que je retrouve, à chaque pas de la vie, toi et ton cortége de douces sensations. N'es-tu pas la vivante image de l'illusion nouvelle qui caresse notre vanité ? Vous, mon officier, qui mesurez encore vos moustaches dans la glace et venez de mettre pour la première fois l'épaulette et le ceinturon dorés, qu'éprouviez-vous en descendant votre escalier lorsque vous avez entendu le fourreau de votre sabre qui faisait *tic, toc, tac* sur les marches ; lorsque, sanglé, peigné, botté, les coudes en dehors, le képi sur l'oreille, vous vous êtes trouvé au milieu de la grande rue, et qu'une force irrésistible vous poussant, vous avez contemplé votre image dans les bocaux du pharmacien ? Osez dire que vous ne vous êtes point arrêté devant ces bocaux ?

Première culotte que tout cela, mon lieutenant !

Vous la retrouverez encore, la joyeuse culotte, quand vous passerez capitaine et que vous serez

décoré. Et plus tard, quand, vieux grognard à moustache grise, vous prendrez une mignonne compagne pour vous rajeunir, vous la remettrez encore ; mais, cette fois-ci, la chère enfant vous aidera à la porter.

Et le jour, mon officier, où vous n'aurez plus affaire à elle, hélas! ce jour là vous serez bien bas ; car la vie tout entière est dans ce vêtement précieux. L'existence n'est pas autre chose : mettre sa première culotte, l'enlever, la remettre, et mourir en la regardant.

Est-il donc vrai que la plupart de nos joies n'aient pas de cause plus sérieuse que celle des enfants? Sommes-nous donc si naïfs? — Eh! mon Dieu, oui, mon cher monsieur, nous sommes naïfs à ce point, que nous ne croyons pas l'être. Nous ne nous débarrassons jamais complètement de nos langes, voyez-vous bien ; il en reste toujours un petit bout qui passe. Il y a un bébé dans chacun de nous, ou pour mieux dire, nous ne sommes que des bébés grossis.

Voyez ce jeune avocat qui se promène longuement dans la salle des Pas-Perdus. Il est rasé de frais ; dans les plis de sa robe toute neuve, il cache une montagne de dossiers, et sur sa tête, où l'univers s'agite, se dresse une belle toque qu'il a achetée hier et que ce matin il a coquettement défoncée d'un coup de poing. Ce jeune homme est heureux; au milieu du vacarme général, il distingue l'écho de ses pas, et le bruit sonore de ses bottes lui fait l'effet du faux-bourdon de Notre-Dame. Tout à l'heure il trouvera le moyen de descendre le grand escalier et de traverser la cour en costume. Vous pouvez être sûr qu'il ne se déshabillera que pour aller dîner. Que de joie dans ces cinq mètres de lustrine noire ! que de bonheur sous ce vilain drap tendu sur le carton !

Première culotte, je crois te reconnaître.

Et vous, madame, avec quel bonheur ne retrouvez-vous pas, à chaque nouvelle saison, ces jouissances que cause l'habit neuf? Ne nous dites pas, je vous en prie, que ces jouissances-là sont secondaires, car leur influence est absolue sur votre humeur et votre caractère. Pourquoi, je vous le demande, avez-vous trouvé dans le sermon du révérend père Paul tant de logique entraînante, d'éloquence persuasive ? Pourquoi avez-vous pleuré en sortant de l'église et avez-vous embrassé votre mari en rentrant chez vous? — Vous le savez mieux que moi, madame : c'est que ce jour-là vous aviez essayé ce mignon chapeau jaune qui est un bijou — j'en conviens — et vous fait paraître deux fois plus jolie. Ces impressions-là ne s'expliquent pas, mais elles sont invincibles; il y a là peut-être un peu d'enfantillage, vous en convenez, mais se sont de ces enfantillages dont on ne peut se débarrasser, et comme preuve, c'est qu'un autre jour, retournant à Saint-Thomas pour entendre le révérend père Nicolas, qui est un de nos flambeaux, vous avez éprouvé des sentiments tout autres : un mécontentement général, des doutes, une irritabilité nerveuse, à chaque phrase de l'orateur; votre âme ne s'élançait plus vers Dieu avec le même abandon; vous êtes sortie de Saint-Thomas ayant les pieds froids et la tête chaude, et vous vous êtes oubliée, en montant en voiture, jusqu'à dire que le révérend père Nicolas était un gallican sans éloquence. Votre cocher l'a entendu. — Et enfin, en rentrant chez vous, vous avez trouvé votre salon trop étroit et monsieur votre mari engraissé.

Pourquoi, je vous le demande encore, cette suite d'impressions fâcheuses? — S'il vous en souvient bien, chère madame, vous avez mis pour la première fois avant-hier l'horrible petit chapeau violet qui est du manqué le plus révoltant. Première culotte, chère madame !

Voulez-vous un dernier exemple ? — Observez monsieur votre mari : Hier il sort maussade, — il avait mal déjeuné, — et voilà que le soir, vers sept heures moins un quart, il revient de la Chambre, joyeux, content, le sourire aux lèvres, la bonne humeur dans les yeux. Il vous embrasse au front avec un certain... abandon, jette sur le guéridon, d'un geste aisé, une foule de brochures et de papiers; il se met à table, trouve le potage exquis et dévore joyeusement. — Qu'a donc mon mari ? — dites-vous. —Je vais vous l'expliquer : Monsieur votre mari a parlé hier pour la première fois dans cette enceinte que vous savez. Il a dit... (la séance était chaude, on élucidait à gauche une infernale question), il a dit (au plus fort de la bagarre, en frappant son pupitre de son couteau à papier), il a dit : — Mais on n'entend pas!

Et comme ces quelques mots étaient salués par l'approbation générale, que de tous côtés on disait : *très-bien... parfait... très-bien... très-bien!* il a donné à son idée une forme plus parlementaire, et a ajouté : — La voix de l'honorable orateur n'arrive pas jusqu'à nous.

Ce n'est pas grand chose, si vous voulez; et l'amendement pourrait bien passer quand même; mais enfin c'est un pas... disons toute la vérité : c'est un triomphe, puisque voilà six ans que monsieur votre mari remet au lendemain pour lancer dans l'enceinte sa première parole. Voilà un député heureux, voilà un député qui vient... de remettre sa première culotte.

Qu'importe que la cause soit futile ou sérieuse, si le sang circule plus vite, si l'on se sent plus heureux, si l'on est fier de soi? Remporter une grande victoire ou mettre un chapeau neuf, peu importe, si ce chapeau vous cause la même joie qu'une couronne de lauriers.

Donc, ne vous moquez pas trop du bébé si sa première culotte l'enivre, si, lorsqu'il la porte, il trouve son ombre plus allongée et les arbres moins hauts. Il commence son métier d'homme le cher enfant ! pas davantage.

De combien de choses n'a-t-on pas tiré vanité, depuis que le monde est monde? On a été fier de son nez sous le roi chevalier, on le fut de sa perruque au grand siècle, et plus tard de son appétit et de son embonpoint. On est vaniteux de sa femme, de sa paresse, de son esprit, de sa bêtise, de la barbe qu'on a au menton, de la cravate qu'on au cou, de la bosse qu'on a dans le dos.

GUSTAVE Z...

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE

Lettre de Renée de Kéraven à Mlle Marcelle de Gury.

Je faisais ces réflexions en me promenant dans la chambre très simple, mais suffisamment propre, où le hasard m'avait conduit. Je me décidai à y rester quelque temps, tenant à me trouver à la disposition de M. de Coathuel, au cas où ma sortie de chez lui ne lui aurait pas semblé convenable. Ce motif qui, je te le jure, était le seul d'abord, a été remplacé par un autre dès le lendemain, lorsque le fermier de Kervézec, auquel je donnais mes instructions pour qu'il ramenât de Morlaix les bagages que j'avais laissés à l'hôtel, me dit par hasard, car il ne me reconnaissait pas, que toute la famille de Kéraven était partie de Garlan dans la nuit. Cela me rassurait vis-à-vis des tentations que j'aurais pu avoir de ne pas me tenir pour battu. Dès que je le pus, je me hâtai d'envoyer à Coathuel ma carte portant au crayon l'indication de mon étrange domicile. Mon messager m'apprit, en revenant, que le marquis était parti aussi.

« Fort bien! me dis-je ; qu'ils aillent roucouler où bon leur semblera, ces charmants amoureux. Ce ne sera certes pas moi qui aurait l'idée de troubler leurs enivrantes extases. »

Je me félicite tous les jours du parti que j'ai pris. Si j'étais retourné de suite à Paris, je me serais peut-être obstiné à emporter des illusions qu'ici, sur le théâtre même de la réalité, je vois déménager une à une sans grand désespoir. — Ce n'est pas d'un amour trahi, mais toujours vivant et saignant que je souffre en effet ; non, quoique je ne le sente plus remuer, le mien m'oppresse encore le cœur comme un germe mort au sein d'une femme; mais, fallût-il employer les remèdes héroïques, je l'en arracherai ! Je pourrais dès aujourd'hui me retrouver sans danger en face de la fiancée du marquis de Coathuel; je ne la reconnaîtrais même pas. Ce n'est pas elle que j'ai aimée. La beauté et la jeunesse du visage m'avaient fait naturellement supposer la jeunesse et la beauté de l'âme. Mon désir avait, comme Pygmalion, cru voir frémir le beau marbre... Hélas! ce n'était qu'une charmante statue, que je pourrai encore admirer avec les yeux peut-être, mais sans lui rien laisser reprendre de mon cœur — jamais! Qu'elle ne se fasse donc pas de remords à mon sujet. Je n'en mourrai pas. Tout bien considéré, elle m'a peut-être moins trompé que je me suis trompé moi-même. C'est donc à moi seul d'expier l'erreur.

Je suis affreusement triste pourtant — et ce n'est pas l'amour qui cause ma tristesse la plus amère. Mais c'est dans des circonstances pareilles que l'amitié est surtout douce et nécessaire ; or, il en est une sur laquelle j'avais cru pouvoir compter, et qui, hélas! me fait aussi défaut. Quoi! pas un mot de sympathie de madame de Meslay ? Elle ne me savait pas ici, il est vrai ; mais comment son cœur ne lui a-t-il pas fait songer, qu'une lettre déposée à mon hôtel à Morlaix me parviendrait toujours? Me serais-je aussi trompé sur elle? En y réfléchissant depuis, je me suis rappelé avec combien peu d'enthousiasme, ou plutôt avec quelle répugnance elle m'a servi près de sa sœur. Ayant fait elle-même un mariage dit de raison, elle trouvait probablement « le nôtre » bien romanesque, et le rôle de duègne farouche que lui avait imposé la dernière des Garlan, ne lui aura pas été aussi pénible que j'avais la naïveté de le supposer. C'est décidément toujours moi qui suis dans mon tort en cherchant un peu d'idéal dans ce monde et par ce temps prosaïques.

Ma vie ici est très active, quoique je ne travaille pas du tout. Sans approcher jamais de Garlan, j'explore tout le pays environnant, et surtout les bords de la mer. Je pars dès le matin et ne reviens qu'à la nuit. La nature est si belle, si douce et si apaisante, que je me sens rentrer peu à peu dans la vérité de l'humanité qui n'est pas, après tout, responsable de la laideur des individus.

Je suis d'ailleurs très bien dans mon vieux manoir. Une fillette de la maison, très gentille et très propre, fait mon ménage et me prépare mes repas, mieux, ma foi! que je n aurais osé l'espérer — si cela ne m'était profondément indifférent. Elle s'ingénie toute la journée à embellir mon taudis, et je ne sais vraiment où elle va chercher les choses qu'elle m'apporte. Une fois, c'est un bon fauteuil, une autre fois un tapis. Hier elle a rempli de mousse naturelle une immense cheminée dont l'aspect enfumé était réellement attristant. Où diable est-elle allée deviner ce raffinement? Ce soir enfin, en rentrant, j'ai trouvé sur ma table un peu boiteuse un attirail complet d'homme de lettres, encrier, papier, plumes, etc., grâce auquel tu recevras de mes nouvelles. A mes questions, la petite Maharite répond en riant :

— C'est les *gentilshommes* qui ont oublié tout ça l'an dernier.

Et moi je me laisse faire et ne me presse pas d'aller reprendre à Paris les aises moins incomplètes de la civilisation — et toutes les misères par lesquelles on doit les acheter. — Bonsoir. Je me sens un peu de migraine, que j'ai probablement gagnée en restant aujourd'hui pendant deux heures immobile, sous un soleil ardent, à regarder la mer. Mais c'était si splendide!

OLIVIER MALET.

—

Lettre de Raoul Saunier à M. Olivier Malet.

Paris, 10 juillet 1858.

Tout cela est bel et bon ; mais si tu étais réellement aussi bien guéri que tu le prétends, au lieu de faire le Werther bas-breton, au fond des bois et au bord des grèves, tu reviendrais ici reprendre, comme un garçon bien sage, les travaux que tu n'aurais pas dû quitter. Lord H... t'a fait l'honneur de venir deux fois à ton atelier, et tu avoueras que le peu de zèle que tu mets à exécuter sa première et très libérale commande, n'est pas fait pour l'encourager beaucoup à protéger les arts et les artistes à l'avenir. Que diable! mon cher ami, puisque rien n'a pu t'empêcher de faire cette école, tâche au moins d'en profiter, et souviens-toi enfin que ce n'est pas pour le semer devant les filles d'Eve que le ciel t'a donné du talent. Le moindre grain de strass bien taillé, ou le plus vulgaire bouchon de carafe fera toujours mieux leur affaire que le diamant de la plus belle eau avant sa mise en œuvre. Je n'ai pas la prétention d'en être un — diamant, moi; mais je ne saurais non plus me résigner à me transformer en miroir à quatre sous, pour prendre ces alouettes. Il y a des petits messieurs, et surtout des vieux pour ça. Mon opinion est donc que, quand un amour, tel que l'entendent les trois quarts des femmes, est mort, on n'a rien de mieux à faire que de l'enterrer bien proprement quelque part ; de planter des fleurs sur sa tombe, en les arrosant de ses larmes, si l'on a le pleur facile, et... de penser aux choses sérieuses. — Est-ce fait? Oui. Eh bien! alors, à bientôt, n'est-ce pas? Tu vas boucler tes malles, revenir dans mes bras, ingrat, et nous allons rudement piocher, hein ? pour rattraper le temps perdu.., et à te rendre malheureux, encore! Bête, va! à ton âge!

RAOUL SAUNIER.

—

Lettre de Raoul Saunier à M. Olivier Malet.

Paris, 12 juillet 1858.

N'aie pas peur! Si je reprends sitôt la plume, ce n'est pas pour recommencer le rôle ennuyeux et cuistral de marchand de morale où, crois-le bien, je n'ai jamais mis d'amour-propre — oh non! Ce rôle me conviendrait d'ailleurs moins que jamais, au moment où je vais moi-même

entreprendre une petite campagne qui ne me donnera, je le crois, aucun droit au prix Monthyon. — Devine si tu peux; mais je ne t'en dirai rien maintenant, car ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai réfléchi que, puisque tu te trouves bien dans ton manoir, et que tu as pu déjà te procurer dans le pays de quoi travailler, tu ferais peut-être mieux de rester là-bas, et d'y exécuter, en pleine nature, les tableaux de lord H... Paris n'est déjà pas si charmant, au mois qu'il *fait*, et si je n'y étais retenu par des *affaires importantes*, j'irais bien te rejoindre de suite. Ce n'est peut-être, d'ailleurs, que chose ajournée; car si lesdites affaires ne tournent pas bien d'ici à quelques jours, tu vas me voir arriver... par le prochain navire... Qu'en dis-tu? mais sérieusement tu devrais rester. Je te dirai pourquoi — plus tard.

RAOUL SAUNIER.

—

Lettre de Jane de Meslay à Mme Aline Bernard

Garlan, 10 août 1858.

Il est sauvé, Aline, et je puis enfin revenir à toi, après ce long mois d'inquiétudes et d'angoisses. Tu as dû trouver mon silence bien inexplicable. Ma dernière lettre t'annonçait notre départ précipité pour Paris, à la suite du dénoûment déplorable mais trop prévu, hélas! de ce roman auquel je me suis trouvée fatalement, et bien malgré moi, mêlée. Or, je ne suis pas partie — heureusement! car, si rien de ce que j'avais redouté pour Olivier, après la rude épreuve qu'il a subie, n'est arrivé immédiatement, il n'a pas tardé à tomber dangereusement malade. Il l'est depuis, et c'est moi qui seule l'ai soigné. Dieu sait avec quel bonheur! Enfin il vient de sortir, sauvé, de la crise décisive, et je trouve une heure de calme à te consacrer, ou plutôt à demander à ton amitié, puisque ce n'est jamais que de moi que je te parle. Mais je connais trop ton cœur pour avoir même l'idée de m'excuser.

Tu sais quelle répugnance m'inspirait ce voyage de Paris, que ma mère avait décidé, en revenant de la fête de Coathuel, — sous prétexte de soustraire Renée à l'atmosphère « romanesque » de Garlan, et de l'éloigner d'Olivier; mais, en réalité, pour couper court au petit scandale causé dans la société du pays par ce qui avait transpiré relativement à Renée et au marquis. Tout m'en déplaisait : le but, puisqu'en rapprochant ma sœur de mademoiselle de Gury, dont l'influence lui avait été si pernicieuse, et en la lançant dans un monde de luxe, il devait la faire incliner de plus en plus vers ce mariage, dans tous les cas déplorable; et les compagnons, puisque, indépendamment de l'hostilité désormais déclarée de Renée à mon égard, j'allais me trouver forcément en contact avec M. de Coathuel, qui ne pouvait manquer de nous suivre, et, par conséquent, toujours suspecte de vouloir l'accaparer à mon profit. — Pourtant l'espoir d'être de quelque utilité à Olivier, qui avait dû, me semblait-il, repartir pour Paris, m'aurait fait passer sur ces inconvénients, si le souvenir de sa sortie du bal n'était venu, à chaque instant, me replonger dans mes incertitudes sur le parti qui me présentait le plus de chances de ne pas lui faire défaut, s'il avait besoin de moi.

Pendant que nous faisions tous nos préparatifs de départ à Garlan, j'avais envoyé à l'hôtel où il était descendu à Morlaix la veille. Mon messager me dit qu'on n'avait pas revu celui qu'il cherchait. Qu'était-il donc devenu? Dans l'état d'exaltation où il nous avait quittés à Coathuel, qui pouvait prévoir à quelle résolution funeste le désespoir l'avait peut-être porté? C'est en me débattant entre ces irrésolutions et ces angoisses que j'arrivai à Morlaix avec ma mère, Renée et l'oncle Hector; car il avait fallu que tout le monde fût du voyage, et moi, qui seule aurais osé m'y refuser, ne sachant à quoi me résoudre, je me laissai aller au courant, faute de motifs plausibles vis-à-vis de moi-même pour y résister.

Mais une rencontre que je fis dans la cour des Messageries, où nous étions venues, ma mère et moi, arrêter nos places pour le lendemain, me décida tout à fait. J'y trouvai le fermier de Kervézec, chargeant des malles sur sa charrettes. Un peu surprise, je jetai les yeux sur les adresses : c'étaient les bagages d'Olivier. J'interrogeai le paysan, pendant que ma mère était dans le bureau. Il me dit qu'un « monsieur » était arrivé chez lui la veille, et avait loué, pour un mois, la chambre que des habitants de Morlaix avaient fait réparer l'année dernière. J'étais fixée. Cette résolution de retraite ne me rassurait pas assez, pour que je me crusse inutile à celui auquel j'aurais voulu consacrer ma vie. Le soir même, je me dis donc indisposée; le lendemain trop souffrante décidément pour partir, et ayant mis les voyageurs en voiture, je repris en toute hâte la route de Garlan. Françoise poussa des exclamations et me fit des exclamations sans fin sur mon retour. Je la satisfis en lui racontant mes inquiétudes sur Olivier, qu'elle aime beaucoup, l'ayant connu enfant comme moi; j'exigeai d'elle la promesse de cacher ma présence à tout le monde, et dès le soir même je me mis en campagne.

Puisque je savais où était Olivier, et que j'avais des intelligences dans la maison, la difficulté n'était pas d'avoir des renseignements sur lui, mais bien de lui laisser ignorer provisoirement, et même toujours, s'il n'avait pas besoin de moi, que quelqu'un s'occupât de lui. Depuis qu'il m'a fait la cruelle confidence de son amour pour Renée, je me suis interdit absolument toute démarche qui pourrait avoir l'air d'une tentative, même détournée, pour le ramener à moi; et le triste dénoûment de cet amour, pouvant n'être pas définitif, n'a rien changé à ma résolution. Tant que ma sœur ne sera pas mariée, je lui dois, je dois à Olivier de ne rien faire qui puisse empêcher un rapprochement entre eux, si peu probable et si peu désirable même qu'il soit pour l'un et pour l'autre; et après... eh bien! après, je me devrai à moi-même de garder la dignité muette qui convient à un cœur dédaigné.

Je fis donc dire, par Françoise, à la petite Maharite, la fille du fermier de Kervézec, de venir me parler. Cette enfant, qui est ma filleule, m'est entièrement dévouée, ainsi que ses parents. J'appris par elle que le « monsieur, » qu'elle se souvenait bien d'avoir vu venir visiter le manoir avec nous, y était arrivé sans chapeau et les habits tout en désordre; qu'il était resté un jour entier enfermé; que, depuis, il sortait le matin et ne rentrait qu'à la nuit; qu'il était enfin bien doux et bien tranquille, mais ne parlait presque jamais et avait l'air bien triste.

Tenant à m'assurer par moi-même que ce pauvre garçon ne manquait pas trop absolument des choses nécessaires, dont son état moral ne lui permettrait même pas probablement de s'inquiéter, je dis à Maharite de venir m'avertir le lendemain, dès que l'hôte de Kervézec serait sorti. J'y allai en effet. Pour expliquer la retraite d'Olivier à un quart de lieue de Garlan, où l'on savait qu'il avait demeuré précédemment, j'inventai ou plutôt je motivai une brouille avec ma mère; j'exigeai le secret le plus absolu sur ma visite actuelle et sur celles que je pourrais faire par la suite, et je montai au logement du solitaire.

Le premier venu eût deviné d'un seul regard, au désordre qui y régnait, les préoccupations de celui qui l'habitait, ou plutôt y campait. Cette indifférence chez un jeune homme dont j'avais remarqué le goût d'arrangement artistique à Garlan, dans sa chambre et dans son atelier improvisé du pavillon, m'attrista, en ce qu'elle révélait un trouble moral dont je connaissais trop bien la cause. Je rangeai un peu, et expédiai le fermier à Françoise, avec ordre de rapporter des rideaux blancs, un fauteuil et quelques autres objets de première nécessité. Quand tout cela fut en place, la chambre assez proprement tapissée d'ailleurs, avait déjà un tout autre aspect. Le lendemain, j'expédiai un tapis pour recouvrir les briques du parquet, moins froides encore aux pieds en cette saison, qu'attristantes au regard. Une autre fois, je fis remplir de mousse naturelle l'immense cheminée sculptée et enfumée.

Maharite m'aidait dans tous ces « embellissements, » et c'était bien le moins, puisqu'elle en recueillait seule, hélas! le profit. Je lui avais ordonné, en effet, de s'en attribuer tout l'honneur auprès d'Olivier. Mais, si désintéressés que fussent, et si peu payés qui puissent être jamais les soins dont j'entourais ainsi en secret celui qu'il ne me sera jamais donné de servir autrement, croirais-tu que j'étais presque jalouse de la part qu'y prenait cette enfant?

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

CHRONIQUE THÉATRALE

—

ÉTRANGER

Bruxelles. — (*Corresp. particulières de Paris-Théâtre*) — Mlle Minnie Hauck vient de faire une nouvelle apparition dans la reprise du *Barbier de Séville*. Toute ne connaissant des mérites et des qualités à la chanteuse américaine, on la discute vivement, sa manière de chanter et sa diction différant complètement les traditions admises. Elle vient de signer un engagement avec M. Strakoch, moyennant, dit-on, 300,000 fr.

— En attendant *Cinq-Mars*, de Gounod, la Monnaie monte activement *Paul et Virginie*, de Masset, dont la première représentation aura lieu à la fin de ce mois.

— M. Faure est engagé en représentations à notre Opéra pour le mois de décembre. C'est l'impresario Merelli qui a traité avec MM. Stoumon et Calabrési au nom de M. Faure.

— Adelina Patti ne se fera entendre à la Monnaie que dans le courant du mois de janvier. Mme Patti et M. Nicolini assistaient cette semaine, dans une baignoire, à la reprise d'*Aïda*.

— M. Choppin, basse d'opéra-comique, quitte également notre première scène lyrique pour l'Opéra-Comique de Paris. Il est remplacé par M. Dauphin.

— Mlle Agar est en représentations au théâtre des Galeries où elle vient d'interpréter avec infiniment de talent le rôle si difficile de Clymnestre, d'*Iphigénie en Aulide*.

— La reprise de *Bébé*, au Parc, a brillamment réussi. Nos plus sincères compliments à M. Henry, un nouveau venu, qui dans le rôle de Bébé a fait preuve de sérieuses qualités. Citons encore Mmes L. Massue et Raucourt, de l'Odéon; MM. Lebrun et Monroy, qui ont donné une excellente physionomie à leurs personnages.

— La première de *Pierre*, au théâtre du Parc, a obtenu un grand succès. La pièce de MM. Cormon et Beauplan est bien rendue par MM. Lebrun, Nerssant, Pop et Mme Raucourt, déjà citée. L'abondance des nouvelles ne nous permet pas de nous étendre sur les détails de cette représentation, une nouvelle victoire pour ce théâtre.

— A l'Alcazar, grand tintement des *Cloches de Corneville*, dont les échos répètent le succès retentissant. Le public a acceuilli la pièce avec enthousiasme... A la fin du deuxième acte, on a demandé l'auteur, et M. Planquette est venu recevoir, par deux fois, les ovations de ce public bruxellois réputé si méchant... On a bissé la plupart des morceaux, et l'on n'a pas ménagé les bravos à Mmes d'Aulnay, Denis; à MM. Géraizer (le marquis) et Gourdon (Gaspard).

— La réouverture du théâtre Molière a eu lieu par le *Gendre de M. Poirier* et le *Meurtrier de Théodore* : on a fait une brillante rentrée à Mlle Marie Georges et à M. Lerieux, les étoiles de la troupe.

— M. Henri Vieuxtemps, dont la santé est rétablie, rentre au Conservatoire de Bruxelles à partir du 15 octobre.

— Le défaut de place nous oblige à remettre à quinzaine les nouvelles des *Provinces belges*.

P. de P.

PETITES NOUVELLES

—

— On parle de monter à l'Opéra *Laure et Pétrarque*, de M. Pascal Duprat, créé avec succès il y a quelques années à Marseille.

— Mlle Sangalli, une des étoiles du ballet, brigue les succès de la cantatrice et étudie le chant sous la direction de Mme Anna de Lagrange. Or, on prête à M. Halanzier l'intention de remonter pour cette artiste un opéra-ballet de Scribe, Melesville et Auber : le *Lac des Fées*, créé en 1839, par Duprez, Levasseur, Mme Stolz, Mlle Nau, et, pour la partie chorégraphique, composée par Corally, Mlle Noblet et Mme Alexis Dupont.

— Reçu à l'Odéon, pour être joué le 21 décembre à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Racine, un à-propos de notre confrère Henri Charlet du *Gaulois* : le *Procès de Racine*.

— Lundi 15, grande solennité au Théâtre-Lyrique : Reprise de *Paul et Virginie*, avec Capoul dans Paul, Mlle Heilbron dans Virginie, Bouhy, Mme Engally.

Quelques jours après, reprise de *Si j'étais roi*, d'Adolphe Adam, remonté avec tout le luxe d'une féerie indienne.

M. Vizentini a reçu, pour être donné à l'époque de l'Exposition, un grand opéra de M. Guiraud : le *Feu*.

— Après les *Demoiselles de Montfermeil*, récent succès du Palais-Royal, ce théâtre donnera une comédie en cinq actes, de M. Charles de Courcy.

On parle aussi d'un vaudeville qui serait intitulé : le *Fils à Papa*.

— MM. d'Ennery et Louis Davyl ont lu aux artistes de la Porte-Saint-Martin le drame dans lequel Dupuis, l'ancien artiste du Gymnase, qui revient de Saint-Pétersbourg, doit reparaître devant le public parisien.

— On va reprendre à l'Athenœum le *Secret de l'oncle Vincent*, un charmant petit opéra-comique de M. de Lajarte qui eut un grand succès à l'ancien Théâtre Lyrique.

— Au même théâtre, on étudie le *Passé de Nichette* et *Livre III, Chapitre Ier*, deux des plus jolis actes des répertoires du Palais-Royal et de l'Odéon.

Jardin d'Acclimatation (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces

JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION

DU BOIS DE BOULOGNE

Nous recommandons aux visiteurs du Jardin d'Acclimatation d'entrer dans l'établissement consacré à l'engraissement mécanique des volailles pour y voir les Hydro-Incubateurs et les Hydro-Mères. — Les éclosions artificielles de poulets ont lieu toutes les semaines à jour fixe.

—

Le Conseil de Santé à Saint-Pétersbourg a autorisé l'importation en Russie des *capsules de goudron de Guyot* si efficaces dans les cas de rhumes, catarrhes, bronchites, phthisie. Deux ou trois capsules à chaque repas amènent une amélioration rapide. Le traitement revient au prix insignifiant de dix à quinze centimes par jour.

Pour éviter les trop nombreuses imitations, exiger sur chaque flacon la signature Guyot, imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans laplupart des pharmacies.

—

L'HISTOIRE NATIONALE DE LA MARINE ET DES MARINS FRANÇAIS, par Jules Trousset, illustrée de belles gravures, est décidément le grand succès de librairie du moment. En vente, chez tous les libraires : **1** série à **50** cent., et **5** livrais. à **10** c., conten. l'histoire si aventureuse des *Flibustiers*, et le récit de la vie d'un héroïque marin, le chevalier Paul.

—

LA BIOGRAPHIE DES 363, avec carte plus complète que toutes celles parues jusqu'à ce jour, est en vente chez tous les libraires. — Prix **50** centimes.

—

Très beau numéro du JOURNAL DES VOYAGES, cette semaine, avec un grand et dramatique dessin sur les *Ecumeurs des prairies*, et un bois sur *Stanley dans l'Afrique centrale* : **15** centimes, Paris et départements.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

GOUVERNEMENT EGYPTIEN

Le Comptoir d'Escompte de Paris a reçu la dépêche suivante de la Caisse de la Dette publique d'Egypte :

Caire, 30 septembre.

Coupon privilégié, 15 octobre (chemins de fer égyptiens et port d'Alexandrie), étant fait, annoncez paiement à échéance, Paris et Londres.

Signé : Baravelli

GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN

Le Comptoir d'Escompte de Paris a l'honneur d'informer les porteurs d'obligations privilégiées 5 0/0 des Chemins de fer égyptiens et du Port d'Alexandrie, que l'échange des certificats provisoires contre les titres définitifs, coupon du 15 octobre attaché, aura lieu à ses guichets à partir du lundi 15 octobre.

En raison des délais nécessaires pour le transport du timbre sur les titres définitifs, les porteurs de certificats provisoires sont invités à déposer leurs titres quelques jours à l'avance. Ces dépôts seront reçus dès le 8 courant.

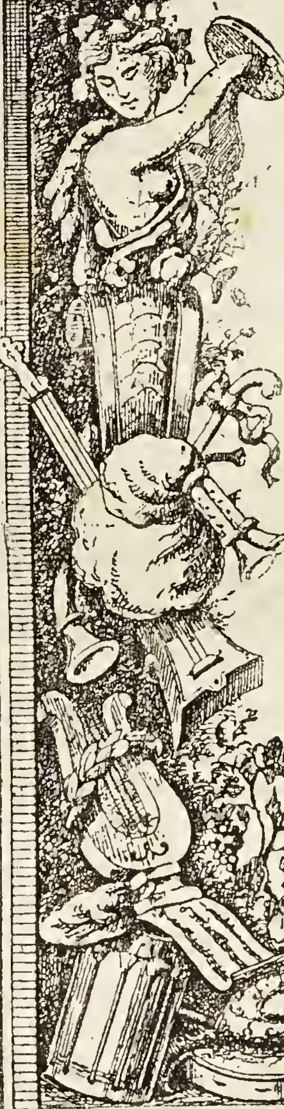
PARIS-THÉATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS





THÉATRE-HISTORIQUE





Photoglyp. LEMERCIER. Cliché CARJAT

RANDOUX



CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 231

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 18 au 24 octobre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

CCXXXI

—

RANDOUX

—


e *Régiment de Champagne*, au Théâtre-Historique, vient de remettre en lumière un artiste de la bonne école, qui fut et est encore un de nos meilleurs tragédiens.

Randoux est, en effet, ce qu'on appelle un excellent *Premier rôle marqué*; il a la prestance, l'autorité, la justesse de la diction, et avec cela une chaleur communicative.

Élève de Samson et de Michelot, au Conservatoire, Randoux obtint le premier prix de Tragédie à *l'unanimité* devant un jury composé d'auteurs et d'artistes éminents: Casimir Delavigne, Scribe, Auber, Germain Delavigne, de Planard, Edouard Monnais, Ligier, Mlles Mars et Rachel.

Depuis plus de vingt-cinq ans une semblable distinction n'avait été accordée, et la remporter était d'autant plus méritant, quà cette époque, il n'y avait pas, comme aujourd'hui, prix des hommes et prix des femmes : les deux classes concourraient ensemble; de plus, alors qu'actuellement on trouve seulement trois ou quatre concurrents, il y en avait cette année-là TRENTE DEUX, au nombre desquels étaient Maubant, Ballande et plusieurs autres jeunes gens qui avaient déjà quelque valeur.

Randoux concourait dans le rôle de Tancrède; on remarqua chez lui l'ampleur du geste, la diction brillante, une grande sensibilité, et son engagement à la Comédie-Française fut immédiatement signé.

A peine âgé de vingt ans, il débuta, rue Richelieu dans l'emploi des jeunes premiers tragiques.

A cette époque, grâce au merveilleux talent de Mlle Rachel, la tragédie était en grande faveur sur notre première scène. Ligier et Beauvallet tenaient également avec une rare distinction une place brillante dans le répertoire de Corneille, de Racine, de Casimir Delavigne, alors très goûté par les contemporains, et de plusieurs autres auteurs tragiques distingués du commencement de ce siècle.

Randoux prit vite une situation élevée; il joua avec un talent distingué et chaleureux les jeunes premiers dans ces admirables ouvrages, soit : Curiace dans les *Horaces*, Hippolyte de *Phèdre*, Xipharès de *Mithridate*, Pyrrhus d'*Andromaque*, Nemours de *Louis XI*, se faisant applaudir aux côtés de Mlle Rachel et des deux excellents tragédiens qui la secondaient.

Malgré le chaleureux accueil qu'il reçut du public, peut-être même à cause de ses trop prompts succès, Randoux ne put rester à la Comédie-Française, où il rencontra plus d'un envieux chez d'anciens sociétaires. Il en partit donc après dix-huit mois de séjour, et alla se présenter à Bocage, directeur de l'Odéon, qui l'accueillit à bras ouverts.

Sur le second Théâtre-Français, Randoux fit de brillantes créations, telles que :

Le légat du pape, dans *Agnès de Meranie*, de Ponsard;

Eschyle, dans la *Fille d'Eschyle*, d'Autran;

Alcibiade, dans le *Diogène*, de Félix Pyat;

Marcellus, dans le *Syrien*, etc., etc.

Autant de créations, autant de succès; aussi la Comédie-Française le rappela et Randoux fit sa rentrée par Servilius, de *Manlius*, et Pyrrhus, d'*Andromaque*.

Un nouveau déboire devait l'atteindre sur cette scène. Il allait passer sociétaire, lorsque surgit contre lui un concurrent inattendu. Randoux venant de créer, avec un grand succès, le rôle de Vergniaud, dans la *Charlotte Corday*, de Ponsard, se crut assez autorisé, par l'accueil qu'il recevait du public, pour remettre entre les mains de son directeur, une demande d'admission comme sociétaire, afin qu'elle fut soumise par lui au Comité.

Mlle Rachel, désireuse de réserver la première place de sociétaire à donner, pour son frère Raphaël-Félix qui n'était pas encore en mesure de l'obtenir, combattit vivement la candidature Randoux, et finit par ranger la majorité de ses camarades à son opinion.

Pour la seconde fois, Randoux quitta la Comédie-Française; mais cette fois, le cœur brisé et si découragé qu'il resta deux années sans paraître sur une scène quelconque.

Enfin, on le revit à l'Odéon et il y resta sous les directions successives de MM. Alphonse Royer, Charles de La Rounat et de Chilly.

Le nombre de rôles qu'il joua pendant cette période est considérable ; on le remarqua surtout par la façon magistrale dont il interprétait l'ancien répertoire.

Des tournées en province, faites dans ces dernières années, dans la plupart de nos grandes villes, lui ont acquis également un renom en dehors des scènes parisiennes.

Sa réapparition, au Châtelet, par la belle création de Louis XIV dans le *Régiment de Champagne* a ramené sur lui l'attention de notre public et ravivé les souvenirs du passé.

Avec les qualités dont il a de nouveau fait preuve : conception, entente du personnage, autorité, chaleur, diction excellente, Randoux est de ceux qui s'imposent à un auditoire, sans avoir besoin de recommander à un directeur de mettre son nom en vedette sur une affiche.

Avec Maubant, Mounet-Sully et Laroche, Randoux compléterait un personnel remarquable de tragédiens à la Comédie-Française ; et une troisième rentrée à ce théâtre serait certainement bien vue par le public.

A côté du comédien, il y a, chez Randoux, le professeur. Artiste instruit, possédant une connaissance approfondie des choses du théâtre, il est de ceux qui peuvent le mieux inculquer à la jeunesse les bons principes de l'art. Nous avons aujourd'hui plusieurs acteurs comiques excellents professeurs; mais depuis la mort de Beauvallet et de Ligier, nous cherchons en vain l'homme du drame et de la tragédie. Régnier, Monrose, Bressant, Talbot, sont des maîtres éminents ; cependant, il y a pour la tragédie des études spéciales à faire et des moyens mécaniques à employer que l'on ne connaît véritablement qu'après les avoir mis soi-même en pratique.

Aussi, les cours de déclamation, ouverts depuis quelques jours, par Randoux, dans la salle de l'*Athenæum*, nous paraissent-ils, sinon combler un vide, au moins apporter un précieux appui à l'art dramatique. Ajoutons qu'à ces cours on ne rencontre pas seulement des jeunes gens qui se destinent au théâtre, mais encore beaucoup de gens du monde: des avocats, des députés, y viennent chercher des leçons pour acquérir l'art de bien dire. Cela n'est-il pas suffisant pour constater la valeur de Randoux, que nous espérons voir définitivement reprendre, sur nos grandes scènes parisiennes, une situation élevée et active plus en rapport avec ses connaissances dramatiques, son talent de composition comme comédien, et la réelle autorité qu'il exerce sur le public ?

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

MARCUS

(de l'Opéra-National-Lyrique)

qui seront suivis de ceux de :

GRIVOT

(du même Théâtre)

REVUE DES THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

Volte-Face, comédie en un acte, en vers, par M. Emile Guiard.

Représentée avec succès, cet hiver, dans une matinée, à la Porte-Saint-Martin, par MM. Thiron, Dupont-Vernon, et par Mlles Broisat, Reichenberg et Thénard, de la Comédie-Française, cette jolie petite comédie devait nécessairement être ramenée par ces artistes sur la scène de la rue Richelieu, d'autant que son auteur est le neveu d'Emile Augier, qui a, certes, plein droit d'être de la maison.

Le sujet en est simple, mais scabreux, surtout dans sa première partie. Une jeune veuve exige d'un de ses soupirants de renoncer à jamais au duel, ce qui donne lieu à une théorie assez difficile à soutenir, car il y a des cas où, l'honneur étant en jeu, il faut bien recourir à un pareil moyen. Mais Mme veuve d'Abrincourt fait promptement *volte-face*. Apprenant que M. de Ternis a souffleté un impertinent, elle en ressent, au contraire, un si vif plaisir, qu'elle consent à lui donner sa main.

Conduite avec habileté, la comédie de M. Guiard a surtout de la valeur par le style et l'esprit. Le dialogue a de la jeunesse, de la verve ; les vers sont alertes, bien frappés ; ils expriment clairement des sentiments élevés. Il y a certainement chez le neveu du maître qui a écrit l'*Aventurière, Gabrielle* et la *Ciguë*, l'étoffe d'un poëte et d'un auteur dramatique.

La distribution est restée la même qu'à la Porte-Saint-Martin, sauf pour le rôle de la soubrette, auquel Mlle Samary, donne une allure autre que celle que lui prêtait Mlle Reichenberg, tout en le jouant avec la même perfection. L'ensemble de l'interprétation reste donc de tous points excellent.

OPÉRA-COMIQUE

Reprise des *Diamants de la Couronne*. — Débuts de Mme Lacombe-Duprez et de M. Jourdan.

Les *Diamants de la Couronne* sont dignes de faire partie du répertoire de l'Opéra-Comique, et M. Carvalho a bien fait de les reprendre. Le poëme est un des livrets les mieux agencés de Scribe, et la musique donne la note exacte du talent d'Auber : esprit fin, parisien, subtil, mais brillant, dont la valeur n'égale point celle d'Hérold et de Boieldieu, mais qui plaira toujours par sa verve et son ingéniosité.

Le public a semblé revoir avec plaisir la charmante partition, bien que l'interprétation ne fût pas aussi homogène et aussi remarquable qu'avait été celle de l'*Eclair*.

Mme Lacombe-Duprez, la débutante, sait chanter ; on voit qu'elle a été à bonne école, mais il lui manque cette chaleur communicative sans laquelle le théâtre est lettre morte. Elle pourra tenir une place honorable à l'Opéra-Comique; mais le rôle de Catarina ne lui convenait point, car il exige beaucoup de brillant et d'éclat.

Nous avons donné notre opinion sur M. Jourdan, lors des concours du Conservatoire. Mauvaise voix, physionomie ingrate, complète ignorance de la scène. M. Jourdan peut, à force d'études, parer à ces graves défauts ; mais il lui fallait rester encore deux ans au moins dans sa classe de la rue Bergère.

Engel est charmant, et nous lui faisons nos plus sincères compliments.

Les ensembles et la mise en scène sont très soignés, et, malgré nos restrictions, le spectacle est, en somme, des plus attrayants.

ATHENÆUM

Malgré les mauvais jours que nous venons de traverser, jours où les esprits étaient portés ailleurs que vers les distractions du théâtre, le succès de l'*Athenæum* s'est franchement affirmé. Une société choisie est venue chaque soir entendre avec plaisir un spectacle varié, qui, tout en intéressant les grandes personnes, plaît aux enfants et convient parfaitement aux jeunes filles.

Avant la noce, le *Roman d'une heure*, interprétés avec talent, ont complété, avec la *Petite Marieuse*, le spectacle de la semaine.

Ce soir, nouveau spectacle : *Tambour battant*, la *Veuve aux Camélias*, la *Petite marieuse*, dont le succès et loin d'être épuisé, et un intermède musical très varié, amèneront encore le monde pendant la huitaine.

AVENTURES ET HISTORIETTE THÉATRALE

PETITE PLAISANTERIE D'UN GRAND MUSICIEN

La récente inauguration, en Belgique, du monument élevé en l'honneur de Gossec, le célèbre compositeur, nous remet en mémoire une curieuse anecdote dont il fut le héros pendant la Restauration.

Cette anecdote a trait à une plaisanterie commise par le grand musicien et dont la victime fut un des meilleurs et des plus consciencieux critiques musicaux qu'ait possédé la France à cette époque.

On sait quelle vogue prodigieuse obtenait, vers 1815, le *Mercure de France*, à la rédaction duquel collaboraient assidûment Guinguenée-Dussault, Suard, Marellet, Jay, Jouy, Benjamin Constant, c'est-à-dire les esprits les plus distingués du temps. Laharpe était chargé de la direction de ce recueil. La critique musicale était faite par lui avec beaucoup de soin, de tact et d'intelligence.

Un très beau concert venait d'avoir lieu dans les salons d'un des plus riches banquiers de la Chaussée d'Antin.

Laharpe aurait bien voulu rendre compte de cette solennité artistique, mais, pour ce faire, il se heurtait à une certaine difficuté.

Dans ce temps arriéré, les « services à la presse » n'étaient pas précisément organisés avec cette largesse à laquelle nous ont habitués les « Mécènes » d'aujourd'hui. Loin de courir après un compte-rendu, flatteur pour leurs salons, les particuliers évitaient avec le plus grand soin la présence des journalistes et regardaient ce qu'on appelle aujourd'hui les « réclames les plus agréables » comme de « regrettables indiscrétions. »

Le « mur de la vie privée » ne s'était pas encore laissé volontairement pratiquer ces brêches innombrables par lesquelles nos reporters actuels passent pour assister et prendre part à toutes les fêtes mondaines qui leur semblent devoir mériter une mention dans les « feuilles publiques. »

Laharpe n'avait pu assister au concert en question et aucun de ses collaborateurs n'y avait paru.

— Que faire ? Comment se tirer de ce mauvais pas ?

Telles étaient les questions que se posait sans y répondre, le désolé Laharpe en suivant tristement la rue Richelieu, lorsque tout-à-coup il aperçoit Gossec, son ami intime.

Courir, s'élancer vers le maestro, lui conter son malheur, tout cela fut, pour Laharpe, l'affaire d'un instant.

— Eh bien, j'arrive à propos, répondit Gossec, et je suis tenté de croire que je suis envoyé par la Providence pour te tirer d'embarras... J'ai assisté au concert, j'étais placé à merveille, j'ai tout entendu. Mais entrons dans ce café, je te donnerai des notes et ensuite tu arrangeras tout cela à ta fantaisie.

On entra au café, et Gossec se mit en mesure de donner au critique les documents qu'il désirait.

— La partie la plus intéressante de la séance, dit le maëstro, a été un duo de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, admirablement chanté par Crescentini et Mme Branchu.

— Mme Branchu et Crescentini ! répliqua vivement Laharpe, je les croyais encore à Londres ?

— Il paraît qu'ils s'ennuyaient horriblement au milieu des brouillards de la perfide Albion..... Garat a ensuite chanté trois de ses nouvelles romances.

— Garat ! on le disait atteint d'un rhume épouvantable qui le forçait à garder le lit ?

— Sans doute. Mais, mon cher, la médecine a des spécifiques merveilleux que tu ne connais

pas... le fait est que Garat est complètement guéri.

Gossec poursuivit ainsi le compte-rendu du concert et entra dans les plus infimes détails avec l'assurance d'un homme qui a tout vu, tout entendu, et qui avait été placé de manière à tout voir, à tout bien entendre.

C'était vraiment prodigieux : tous le grands noms, toutes les célébrités artistiques de l'Europe s'étaient donné rendez-vous à cette fête musicale.

Après avoir épuisé la nomenclature des artistes et des morceaux exécutés, le compositeur parla des grands personnages qui avaient honoré de leur présence cette séance intéressante.

Entre autres noms ronflants, il cita celui du prince de Talleyrand.

— Mais, objecta Laharpe, je le croyais parti en mission diplomatique à Vienne?

— Il en est revenu tout exprès. Il est arrivé hier même, deux heures avant le commencement du concert, tout juste le temps de dîner rapidement et de s'habiller.

— C'est prodigieux!

— Prodigieux, c'est mon avis. Mais, je te le disais, on n'a jamais rien vu d'aussi beau... J'espère que tu auras là le sujet d'un magnifique article ?

— Oui, certes, et je vais me hâter de l'écrire pour le donner à composer.

— Allons, adieu.

— Adieu... et merci !

— Oh! il n'y a pas de quoi, je t'assure...

Les deux amis se séparèrent. Gossec s'éloigna en souriant.

Quant à Laharpe, il se mit immédiatement à l'œuvre, et, le jour même, il envoya son article à l'imprimerie.

Trois jours après, le *Mercure de France* parut. En tête brillait le compte-rendu, débordant d'enthousiasme, de l'excellent Laharpe. Tout Paris retentit d'un formidable éclat de rire.

Jamais on n'avait vu réussir aussi bien une semblable mystification.

Le compte rendu de Laharpe était d'un bout à l'autre un tissu d'effroyables erreurs, d'incompréhensibles bévues...

Crescentini et Mme Branchu faisaient toujours les délices de Londres et des Londoniens mélomanes.

Le rhume de Garat résistait opiniâtrement aux prescriptions de la Faculté.

Le prince de Talleyrand ne songeait pas du tout à quitter la capitale de l'Autriche, où des intérêts autrement graves que l'annonce d'un concert chez un banquier, retenaient le célèbre diplomate.

Il n'y avait pas, dans tout l'article de l'infortuné Laharpe, un seul fait qui fût exact.

Chacun riait à se tenir les côtes.

Au milieu de cette torsion générale, Gossec, le coupable auteur de tout ce bruit, riait plus fort que les autres, et jouissait avec délice des résultats de sa mystification.

La morale de ceci est qu'un journaliste ne devrait jamais parler que de ce qu'il a vu, de ses propres yeux vu.

Et pourtant, que celui qui n'a jamais rendu compte de solennités où il brillait par son absence, à l'instar de Laharpe, lui jette la première pierre!...

GASPARD MUS.

UNE SOIRÉE THÉATRALE

J'étais au théâtre hier soir.
On jouait une œuvre lyrique,
Dont peu de gens ont cru pouvoir
Faire un pompeux panégyrique.

Mais je n'y vis rien pour ma part,
Rien que votre grâce assassine,
O jeune dame, qu'un hasard
Béni me donna pour voisine.

Par vous, dès le premier moment,
Mon âme folle fut conquise.
Vous aviez un chapeau charmant,
Vous aviez une robe exquise...

O petite dame aux yeux doux,
Il n'existe point de personne
Plus parisienne que vous
Et plus ravissamment mignonne.

Vous avez un aimable front
Et de blonds cheveux qu'un archange
Envierait; vos prunelles ont
Une couleur vraiment étrange.

Vos mains laissèrent — oh! je suis
Fort épris de ces mains fluettes! —
Tomber votre éventail, et puis
Votre bouquet de violettes.

Je les ramassai prestement
Et vous les rendis, sans mot dire;
Et j'eus, pour mon remercîment,
Un très adorable sourire.

Ce fut tout. Certes, c'est bien peu.
Mais, Madame, ce peu de chose
A suffi pour mettre le feu
Dans mon âme sombre et morose.

Non! vous ne pouvez pas savoir
Combien vous fûtes admirée...
Vous que je ne dois point revoir,
J'ai passé toute ma soirée

A risquer un œil indiscret
Sur votre cou plus blanc que neige.
Aussi, madame, du livret
Et de la répartition n'ai-je

Absolument rien entendu...
Las! quand on est comme vous êtes,
Ce devrait être défendu
De se placer près des poëtes !

LOUIS DE GRAMONT.

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE

Si je n'avais eu une aussi ferme résolution de ne jamais me trahir, j'aurais été effrayée de moi en me voyant chaque jour emporter, pour les garder, les fleurs dont j'avais la veille rempli les deux vases communs placés sur la table d'Olivier, et que je venais de remplacer par des fleurs nouvelles. Dans cet amour ignoré et sans espoir, je me livrais spontanément à toutes ces puérilités charmantes des jeunes amours, que l'on ne m'a pas, hélas! laissé connaître. Avec quelle anxiété j'interrogeais ma filleule sur l'effet qu'avaient produit nos attentions mystérieuses! combien je m'attristais quand il ne les avait pas remarquées; mais avec quelle joie enfantine je prenais pour moi le moindre remercîment qu'il avait adressé à une autre. Une fois, Maharite me dit :

— M. Olivier était si content des fleurs que vous aviez mises dans sa chambre, qu'il m'a embrassée, ce qui est bien aimable de la part d'un joli monsieur comme ça.

Je ris de l'humilité de cette petite, qui est réellement fort gentille, et, chose rare ici, très propre et très avenante; mais, avant de partir, je trouvai un prétexte pour l'embrasser moi-même. Je me donnais quelquefois l'innocent plaisir de me cacher derrière une haie, dans les environs du manoir, pour voir passer Olivier au retour de ses courses. Il marchait lentement, peut-être par fatigue, mais d'un air de distraction et d'indifférence complètes à l'égard de ce qui l'entourait. Sauf un peu de pâleur, il ne semblait pas souffrir physiquement; mais pour qui savait le mot de cette morne apathie, l'aspect n'en était que plus inquiétant, et je ne me fiais qu'à moitié à la prétendue gaieté, qu'au dire de Maharite et de ses parents, leur pensionnaire manifestait quelquefois. J'avais raison; l'orage n'était qu'ajourné.

Les sorties d'Olivier était si régulières, que j'avais pris l'habitude d'aller chaque matin à Kervézec voir par moi-même s'il ne manquait de rien, et m'occuper un peu de sa cuisine, dont, malgré le peu de raffinement que j'y mettais, il a daigné quelquefois se trouver satisfait. De crainte de surprise, il était convenu entre Maharite et moi, que si, par hasard, notre pensionnaire restait au manoir, elle mettrait à la dernière fenêtre de l'une des tourelles une branche de fougère qui m'avertirait de sa présence. Or, un jour, au moment de pénétrer dans l'ancien préau, transformé aujourd'hui en air à battre, je levai machinalement les yeux vers le point où rien encore ne m'était apparu, et je vis le signal qui m'interdisait d'aller plus loin. La chaleur étant très forte depuis quelques jours, je pensai qu'Olivier n'avait pas eu le courage de la braver, et, sans attacher d'autre importance à un fait probablement très simple, je m'en retournais, lorsque je fus rejointe par la petite Maharite, qui m'avait guettée et courait après moi.

— Il est malade, me dit-elle à voix basse, quoique nous fussions trop éloignées du manoir pour craindre d'être entendues.

— Malade! m'écriai-je avec un affreux serrement de cœur; depuis quand? qu'a-t-il? que lui as-tu donné?

— Il ne veut rien et dit que ce n'est qu'un peu de fièvre qu'il a prise hier, pour être resté assis au soleil, et qui s'en ira bien toute seule. Ne vous tourmentez donc pas, ma marraine; il sera bien soigné chez nous, s'il en a besoin. Ma mère est à la maison, prête à monter s'il frappe, et moi, je vais au bourg jeter dans la boîte cette lettre qu'il a écrite hier soir, quoiqu'il eût déjà mal à la tête en rentrant. C'est peut-être cette écriture-là qui est cause de tout.

— Eh bien! donne-moi cette lettre; je la mettrai à la poste, et retourne là-bas. Je viendrai ce soir jusqu'ici savoir de ses nouvelles. Mais, s'il était plus malade, envoie ou viens toi-même m'avertir. Surtout, soigne-le bien, n'est-ce pas ?

— Oh! soyez tranquille, ma marraine; ce sera comme si c'était vous.

Je n'étais pas tranquille du tout. Le soir, Olivier n'était ni plus mal ni mieux; mais, à cinq heures du matin, Maharite vint m'avertir que la nuit avait été très mauvaise, et qu'on avait entendu le malade parler haut. Je me rendis immédiatement à Kervézec, j'expédiai à Morlaix Jean, le père de Maharite, pour y chercher un médecin, et présidai, de la chambre voisine, à l'administration des soins provisoires nécessaires. Ne voulant pas trahir encore mon incognito, tout en me réservant de m'en dépouiller si les choses devenaient graves, je n'assistai pas à la visite du médecin, m'en rapportant à l'intelligence de Maharite, qui avait pour instruction, d'ailleurs, de demander une ordonnance détaillée. Le docteur déclara, comme à l'ordinaire, qu'il ne pouvait rien préciser encore, et qu'il fallait que les symptômes fussent plus accusés pour aviser. Il ordonna du repos, la diète, fit quelques autres prescriptions aussi peu compromettantes, promit de revenir le lendemain, et s'en alla.

Ce fut seulement le troisième jour que la maladie prit un caractère cérébral impossible à méconnaître, et dès lors je passai les nuits à Kervézec, me reposant à peine de temps en temps sur un fauteuil, dans la chambre voisine, et accourant près du pauvre patient, chaque fois que le délire le reprenait. Quelles enivrantes et cruelles paroles j'ai entendues là, ma chère Aline! Il ne me re-

connaissait pas, et il me remerciait, avec des effusions enfantines, de n'être pas aussi mauvaise que « cette Renée qui l'avait trahi, » et que « cette Jane qui l'abandonnait au moment où son amitié lui était le plus nécessaire. » Une fois, s'adressant à cette dernière, sans avoir l'air de se douter que ce fût moi, il criait : « Ah! pourquoi n'as-tu pas voulu comprendre que je t'aimais lorsque, trop timide encore, je n'osais te le dire? C'est toi seule que j'ai aimée; car Renée c'était toi, avant ce mariage que l'ambition t'a fait contracter. C'est en te cherchant en elle que je me suis laissé prendre à cet amour qui m'a perdu; car elle te ressemblait au point de se vendre, comme toi-même tu t'es vendue! »

Une autre fois, dans une de ces crises violentes où je croyais à chaque instant le voir succomber dans mes bras, comme il s'emportait en imprécations contre « les femmes sans cœur et sans pudeur qui épousent le premier venu, pourvu qu'il leur offre de quoi satisfaire leurs instincts frivoles, avides et vaniteux, » je me sentis tellement atteinte par ces reproches, que je savais bien pourtant ne pas mériter, que, sans songer au peu de chances que j'avais d'être comprise, je me laissai aller à plaider ma propre cause en essayant d'excuser Renée. Je ne te redirai pas ici des arguments que tu connais... trop, pour en avoir reçu bien souvent de moi la confidence.

Après avoir insisté sur l'éducation déplorable qui laisse forcément une jeune fille à la merci des ambitions, plus ou moins déguisées ou inavouées, qui la poussent à ces unions où le bonheur n'est pas moins compromis que la pudeur, je décrivis, avec une expérience bien chèrement achetée, hélas! l'expiation de la femme, n'apprenant ce que pourrait être le mariage avec l'amour que par la lamentable épreuve du mariage sans l'amour... En rappelant ces souffrances, que je connais si bien, je m'exaltai... puis, craignant de m'être trahie, je finis en réclamant pour Renée l'indulgence à laquelle ont droit « ceux qui ne savent ce qu'ils font... » Olivier m'écoutait les yeux fixes, tenant une de mes mains dans sa main brûlante, et, quand je m'arrêtai, sans me reconnaître encore, mais, comme s'il me devinait, il murmura :

« Pauvre Jane! Elle a dû bien souffrir! » et il retomba sur l'oreiller, en répétant avec cette insistance puérile des malades : « Bien souffrir! bien souffrir!... »

La nuit fut encore bien orageuse; mais la crise cessa vers le matin, et le médecin, à son arrivée, déclara que le malade était sauvé!... Je te le jure, Aline, ma joie fut bien sincère et bien désintéressée en ce moment; mais je dois te confesser pourtant que je vis presque de suite, avec une angoisse amère, m'apparaître la nécessité où j'allais me trouver de renoncer à mon rôle de Providence. Olivier, ne m'ayant vu que pendant ser accès violents, ne pouvait savoir au juste s'il avait ou non rêvé une garde-malade autre que Maharite ou sa mère. Il a cependant interrogé une fois ma filleule à ce sujet. Elle lui a assuré, d'après mon ordre, qu'il n'était venu personne que le médecin, et, comme il insistait, elle s'est « rappelé, » avec beaucoup de présence d'esprit, qu'une sœur de charité, qui était par hasard au bourg, était, en effet, montée une fois dans sa chambre :

« Vous la preniez même pour notre jeune dame de Garlan, ajouta-t-elle, et vous l'appeliez Jane; mais vous savez bien, monsieur, que ma marraine est à Paris.

— C'est vrai, a-t-il répondu en soupirant; tout le monde m'a abandonné, excepté toi, ma chère enfant.

Il m'est, je l'avoue, bien cruel de lui laisser croire à cet oubli de ma part; mais je ne suis pas assez sûre de moi pour ne pas craindre, autant que je le désire, un rapprochement trop prompt, où je ne saurais peut-être pas interdire à mon visage de laisser deviner ce qui me remplit le cœur. Olivier apprendra bien, tôt ou tard, la vérité sur ma présence ici pendant sa maladie. Mais alors il me sera toujours facile de trouver une explication qui « l'innocente » à ses yeux. Puis, quand il sera reparti, que lui importera? Car, *hélas!* chaque heure de sa convalescence rapproche le jour de son départ. Il retournera reprendre la carrière que Renée a failli briser, au lieu d'accepter de la partager. Il nous oubliera, comme il l'avait fait déjà, jusqu'à ce que des affaires de famille l'eussent ramené à Morlaix. Il n'y reviendra probablement plus... et moi? Ah! laisse-moi éloigner cette affreuse pensée. Depuis qu'il était malheureux et souffrant, j'avais réussi à me figurer que je lui tais nécessaire, et maintenant!... Adieu!

JANE.

P. S. — Ma mère m'écrit qu'elle est forcée de prolonger son séjour à Paris jusqu'à la fin du mois, au moins, Renée ne pouvant se dispenser d'assister aux fêtes que donnent pour elle les nobles parents du marquis. Malgré ses doléances sur le besoin qu'elle aurait d'être chez elle en ce moment, ma mère laisse percer, dans l'énumération des illustres maisons où son futur gendre l'a fait admettre, une satisfaction trop naïve pour que ses regrets me touchent beaucoup. Peut-être est-ce même plus pour elle que pour sa fille qu'elle se résigne à ces fêtes aristocratiques; car, d'après ce qu'elle m'en dit, Renée ne s'amuse ni plus ni moins là que dans le monde plus mêlé où la conduit son amie Marcelle, — aujourd'hui madame Bonnet. Ma sœur semble, en effet, beaucoup plus préoccupée de bals et de promenades aux courses, que de son extravagant prétendu amour pour le marquis; car elle hésite beaucoup, à ce qu'il paraît, à fixer l'époque du mariage, malgré les supplications de M. de Coathuel, qui est beaucoup plus impatient, ce que je comprends sans peine. Sûre maintenant de sa conquête, au moment d'en prendre possession, elle en voit peut-être les inconvénients, et si elle ne veut pas y renoncer, — ce que, dans la donnée de son caractère, je n'espère pas pour elle, — elle retarde autant que possible un dénoûment plus agréable de loin que de près.

Elle ne m'écrit pas, et tout en déplorant l'injuste défiance qu'elle me montre, je préfère son silence. Que pourrais-je lui répondre? Il est trop tard pour l'arrêter désormais, et je ne saurais, non plus, feindre d'approuver ce que je voudrais à tout prix empêcher. Avec les préventions qu'elle a contre moi, elle ne croirait d'ailleurs pas à ma sincérité. Que sa destinée s'accomplisse donc, puisqu'elle le veut. Où l'amour a échoué, que pourrait faire l'amitié? L'amour lui-même y échouerait probablement encore, s'il essayait un nouvel effort. Mais le voudrait-il? Dans les reproches qu'Olivier adressait à Renée pendant son délire, il y avait moins de regret « d'elle » que d'amertume de s'être trompé sur « elle, » et, dans ce désespoir, on trouverait peut-être plus de dédain que d'amour. Qui sait, pourtant? Je ne suis pas bon juge en cela, car j'ai beau faire, j'y suis malgré moi partie intéressée.

—

Lettre de Olivier Malet à M. Raoul Saunier.

Manoir de Kervézec, 29 août 1858.

J'ai lu seulement avant-hier tes deux billets des 10 et 12 juillet, qui sont cependant arrivés ici depuis plus d'un mois, et ce n'est qu'aujourd'hui que l'on m'accorde la permission d'y répondre. Il ne m'aurait d'ailleurs guère été possible de le faire plus tôt; car, pendant qu'avec une habileté diplomatique dont je ne suis pas dupe, tu m'écrivais à deux jours d'intervalle : « Reviens » et « Reste, » il m'était déjà absolument impossible de discuter ces deux conseils, aussi sages que contradictoires, et de suivre l'un ou l'autre. Si donc je suis resté, ne m'en sache pas gré, car ce n'a pas été pour travailler. L'aurais-je voulu, dans l'état de prostration morale où m'avait laissé la crise que je venais de traverser, la chose m'eût été impossible, lors même que les forces physiques ne m'eussent pas pas presque de suite fait défaut. Il est, j'en conviens, des organisations merveilleuses, — ou infirmes, je ne sais, — que rien ne peut détourner, fût-ce un instant, de leur œuvre. Gœthe écrivait sa *Théorie des couleurs* au bruit du canon de la bataille d'Iéna, au résultat de laquelle était attaché le sort de sa patrie, et il faisait des vers admirables sur ses plus grandes et plus récentes douleurs. C'est fort beau, et, comme artiste, je l'admire; mais il m'est impossible, comme homme, de lui porter envie. Si solennellement qu'elle se drape, la force d'âme, arrivée à ce point, change pour moi de nom; car les facultés de l'esprit n'y gagnent, en définitive, que ce qu'y perdent les qualités du cœur.

Mais, récemment sorti brisé de l'atmosphère d'hypocrisie et de trahisons du monde, je respirais à l'aise au sein de cette nature si splendide dans son austère aridité, et dont la beauté se révélait bien plus complètement à moi depuis que, ne l'étudiant plus avec mes yeux, ainsi que nous faisons toujours, je la sentais seulement avec mon âme, tourmentée comme elle par l'épreuve. Je me trouvais aussi, sinon en contact d'idées, au moins, ce qui vaut peut-être mieux, en communauté de sentiments, avec cette humble famille de paysans au foyer de laquelle m'avait conduit le hasard. Je rencontrais, dans cette nature sauvage et chez ces campagnards incultes, la poésie que j'avais vainement, et à mon grand dommage, cherchée ailleurs. Non pas, il est vrai, la poésie poseuse qui se vend en volume ou se détaille dans les salons, entre une valse et une tasse de thé; mais la naïve, vraie et saine poésie sans le savoir, qui éclot naturellement dans l'âme des simples, et s'en échappe goutte à goutte et sans fracas de réclame, comme l'eau filtre du rocher.

Sans se soucier de ma douleur, les bois, les rochers, la mer, semblaient se mettre en harmonie avec elle, comme, sans la comprendre, mes hôtes s'efforçaient de l'adoucir par leurs soins excellents. Le père, aux champs toute la journée, y participait plus, il est vrai, d'intention que de fait; mais de quel ton de sincère intérêt il me disait le soir, lorsque je rentrais avant qu'il fût couché : « Vous devez vous trouver bien mal chez nous, monsieur; nous ne savons pas comment traiter les gens de la ville; mais les femmes font de leur mieux, et c'est de bon cœur. » La mère serait morte plutôt que de traire ses vaches et de baratter son beurre sans m'offrir les prémices de ses produits. Si je l'avais laissée faire, elle aurait bientôt mis pour moi sa maison au pillage, mobilier et provisions.

Quant à la petite Maharite, celle à qui j'avais le plus souvent affaire, parce qu'elle sait mieux le français et qu'elle me plaisait davantage, elle est ravissante, tout bonnement. Elle a quatorze ans et demi. Ce n'est pas encore une femme, mais ce n'est plus une enfant. Elle a les formes un peu vagues et la grâce un peu gauche de l'adolescence; ses traits, d'un dessin très pur, sont frustes encore : c'est une ébauche, mais une ébauche de maître; ou plutôt c'est une admirable statuette d'éphèbe, enfouie sous des coiffes et des cotillons de paysanne bretonne. Elle a de beaux yeux bruns, caressants et intelligents, et des cheveux d'or, souples, fins et abondants, que la mode du pays l'empêche malheureusement de laisser voir. Tout, dans ce jeune corps, respire la force et la santé, et le cœur est à l'avenant.

Ce que cette fillette trouvait et inventait pour m'être agréable est vraiment prodigieux. Si, après la triste expérience, que je venais de faire des auges, je ne m'étais beaucoup défié aussi des fées, j'aurais cru que Maharite n'était que la soubrette rustique de l'une d'elles, qui daignait s'intéresser à moi et qui s'en cachait, mais ne pouvait manquer de m'apparaître un jour ou l'autre. Ma seule crainte était que, selon l'usage de ces dames, elle ne me demandât ma main pour prix de ses bienfaits. Si belle qu'elle eût été, j'avoue que toute proposition de mariage, même morganatique, m'eût médiocrement charmé en ce moment.

Quoi qu'il en soit, et eu égard au peu de splendeur des choses, j'étais traité comme un vrai prince Charmant. La chair était peu recherchée : des légumes, des fruits, du laitage et quelquefois une volaille, mais servis avec un luxe de propreté qui vaut, à mon avis, tous les raffinements culinaires; du linge grossier, mais d'une blancheur éblouissante; des couverts de fer, mais nets et brillants comme de l'acier; des plats de faïence commune, mais garnis de feuilles de figuier ou de vigne, qui rendaient les choses appétissantes au regard comme au goût. Je ne suis ni gourmand ni gourmet, et alors moins que jamais; mais j'aime mieux des pommes de terre sur de la porcelaine bien blanche, et du petit vin dans un verre de Bohême, que des truffes sur du ruolz détamé et du champagne dans une tasse ébréchée, et je défie Chevet lui-même de me faire faire un bon dîner sur une nappe sale.

Sans que je lui en eusse rien dit, Maharite semblait avoir deviné cela, comme elle devinait d'ailleurs bien d'autres choses. Il n'était pas de jour où, en rentrant, je ne trouvasse dans mon domicile un objet qui m'y manquait, sans que je songeasse à m'en apercevoir.

Mais ce qui me charmait surtout, et bien plus que le nécessaire, c'était le superflu non dispendieux qui est le luxe des pauvres. Ainsi, deux vases de grès d'une assez jolie forme, placés sur ma table, étaient constamment remplis de magnifiques gerbes de fleurs et de graminées sauvages, bien plus élégantes dans leur légèreté et plus suaves avec leur parfum agreste, que toutes les plantes de parterre et de serre. Mais je ne saurai te faire comprendre avec quel goût charmant ces bouquets, renouvelés chaque jour, étaient composés! Maharite n'avait pas l'air de se douter qu'elle fût une grande artiste, et elle n'avait rien compris à mon enthousiasme de confrère, quand je l'avais embrassée un jour, pour la remercier. Les qualités civilisées de cette enfant m'avaient paru moins inexplicables pourtant, quand je sus quelle était filleule de madame de Meslay, qu'elle

adore autant que la madone. Comme j'interrogeais mes hôtes sur la famille de Garlan, Maharite me dit :

— Ils sont tous bien bons et bien charitables, quoique la vieille dame et mademoiselle Renée soient un peu fières, et que M. le chevalier parle si bien que je ne le comprends pas ; mais ma marraine est, bien sûr, une sainte qui est revenue sur la terre ; car les pauvres et les malades du pays oublient leurs douleurs et leurs misères rien qu'en la voyant entrer chez eux. »

Plus j'avais été heureux et peu surpris d'entendre faire cet éloge évidemment sincère de ma cousine, moins j'avais pu me défendre d'un sentiment d'amertume à l'idée de son oubli, le jour où la douleur venait m'assaillir à la fois par le cœur et par le corps. Car j'ai été malade, mon cher Raoul, très malade même ; la migraine dont je me plaignais, je crois, dans ma dernière lettre, s'est transformée, dès le lendemain, en une belle et bonne fièvre cérébrale, qui a fait tout ce qu'elle a pu pour m'emporter, mais sans y réussir, comme tu le vois, puisque me voici, depuis quelques jours, en pleine convalescence.

Tu ne t'attends probablement pas à ce que je te raconte ma maladie ; — le chaos ne se raconte pas. Le seul souvenir distinct qui m'en restât, d'ailleurs, quand j'ai retrouvé mes esprits, — ces mêmes esprits qui m'avaient absolument faussé compagnie pendant près d'un mois, c'est celui d'une femme, réelle ou imaginaire? je ne savais, qui s'était constamment tenue près de moi, et dont la main et la voix avaient le don de me rafraîchir et de m'apaiser au milieu de mes plus furieux accès de délire. Cette femme qui n'était ni madame de Meslay ni Renée, leur ressemblait pourtant comme la Vénus antique doit ressembler à toutes les créatures humaines qui ont servi de modèles à l'artiste inconnu ; c'est-à-dire qu'elle résumait les perfections matérielles et morales de mes deux cousines ; mais sans aucune des taches qui se trouvent en elles, comme dans le soleil, comme en tout, hélas ! Ainsi, sans avoir fait le mariage un peu trop vulgaire qui avait pour moi dépoétisé Jane, elle possédait ces qualités sérieuses et ces beautés achevées, que, je suis forcé d'en convenir, j'ai toujours plutôt rêvées que trouvées dans sa sœur.

Pourtant, ainsi faite, sœur par le dévouement, sans cesser d'être amante par la beauté idéale, je reconnaissais en cette femme celle que j'ai aimée ; je me plaignais à elle des deux fantômes menteurs qui m'avaient tour à tour fait souffrir sous son apparence. Elle m'écoutait divaguer, en silence, et ne repoussait mes accusations et mes reproches que par un sourire où il y avait autant de pitié pour moi que de fierté personnelle. Une nuit, pourtant, que je redoublais d'imprécations insensées contre les femmes qui vendent par ambition leur beauté et leur jeunesse à des vieillards, elle s'écria tout à coup :

— Au lieu de toujours condamner, pourquoi ne pas chercher s'il n'y aurait pas souvent lieu d'excuser et de plaindre? Parce qu'une enfant, élevée dans les idées du monde, en accepte les pratiques, est elle donc si coupable? Savez-vous ce qu'il faut, pour la décider, de pression morale de la part de ceux en qui elle doit et veut croire? Savez-vous ce que l'on fait d'appels aux vulgaires et mesquines défaillances de son âme, élevée peut-être? Savez-vous combien on l'effraye par la fantasmagorie des malheurs que peut entraîner la passion? Croyez-vous enfin qu'ainsi assaillie de conseils et de menaces, il lui soit possible de résister lorsque, surtout, elle n'a pas, pour s'encourager à la lutte, l'amour qui donne toute force et tout courage? Et celle qui a cédé à l'affection, à la prudence, à la crainte, savez-vous par quel supplice elle expiera, peut-être pendant toute sa vie, la faiblesse d'une heure? Vous la figurez-vous, n'apprenant à connaître l'amour que dans un mariage où l'amour ne saurait être? Décidée à rester fidèle à son devoir et y manquant chaque jour, malgré elle, par la pensée? Et ne pensez-vous pas que, malheureuse et résignée, révoltée et coupable, elle aurait toujours le droit de faire valoir, pour son excuse ou pour sa plainte, qu'elle n'est pas plus responsable de son malheur que de sa faute, parce qu'elle n'a fait qu'obéir à ceux à qui était confié son sort.

Elle parla longtemps ainsi, avec une éloquence tour à tour attendrie, amère ou ironique. Je l'écoutais avidement, et, sans en connaître le but, saisissant, avec la singulière lucidité de la fièvre, ses paroles et ses arguments. Seulement, je ne saurais comprendre comment il se fit que, quand la première partie de son plaidoyer m'avait rendu indulgent pour Renée, la seconde m'avait ému sur Jane, et je me rendormis en murmurant le nom de celle ci. En y pensant plus tard, cette même impression s'est présentée à moi de nouveau, et, tout en me confirmant dans l'absolution un peu dédaigneuse depuis longtemps déjà accordée à Renée qui, si peu éloquente que fût ma parole, avait délibérément préféré à mon amour les splendeurs un peu grotesques, mais très palpables du marquis de Coathuel, je me sentais d'autant plus porté à l'indulgence pour Jane, que mon silence d'autrefois avait peut-être été la seule cause de son mariage, qu'un mot de moi eût pu empêcher. Je m'en voulais d'avoir été si sévère pour elle, et son abandon actuel ne pouvait me faire entièrement oublier l'affection solide qu'elle m'avait en tout temps témoignée.

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

La semaine qui vient de s'écouler a vu mourir plusieurs célébrités du monde dramatique et musical. Théodore Barrière, de Lauzanne, Elward, Tisserant eurent leurs jours de succès et laisseront, dans leurs sphères respectives, une réputation bien établie.

Théodore Barrière

Théodore Barrière est mort à la suite d'une fluxion de poitrine. *Paris-Théatre* a récemment publié son portrait et une biographie des plus complètes ; nos lecteurs pourront se reporter au numéro qui les renferment, pour apprécier la carrière si bien remplie de cet auteur dramatique, un des meilleurs incontestablement parmi nos contemporains.

Auguste-Théodore de Lauzanne

M. de Lauzanne, l'auteur de tant de joyeux et spirituels vaudevilles, écrits en collaboration avec M. Duvert, vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans.

Il était né à Vernelle (Seine-et-Marne). Il débuta au théâtre, avec un très grand succès, par la parodie d'Hernani, *Harnali, ou la Contrainte par cor*. Il devint dès lors le collaborateur assidu de Duvert, dont il épousa la fille. Parmi les meilleures de leurs productions si nombreuses, on cite : *M. Chapotard*, *Riche d'amour*, le *Supplice de Tantale*, *Ce que Femme veut* et tant d'autres !

Elwart

M. A. Elward est décédé à l'âge de soixante-neuf ans. Compositeur, professeur au Conservatoire de musique, M. Elwart a écrit plusieurs méthodes et manuels pour l'enseignement de la musique, ainsi que de nombreusse compositions musicales de différents genres : opéras-comiques, quatuors, messes, symphonies, dont plusieurs ont eu de grands succès. M. Elwart était chevalier de la Légion d'honneur.

Tisserant

Tisseraut fut pendant de longues années un des premiers comédiens de l'Odéon.

Il fit, à ce théâtre, un grand nombre de créations importantes. Rodolphe, de l'*Honneur et l'Argent*, la *Bourse*, la *Vengeance du mari*, etc., etc.

Il était retiré du théâtre depuis plusieures années.

PETITES NOUVELLES

La première répétition d'ensemble de l'*Africaine* a eu lieu à l'Opéra, sous la direction musicale de M. Charles Lamoureux, qui a ainsi pris possession de ses fonctions de chef d'orchestre.

M. Lamoureux, dans le but de se consacrer tout entier à l'Opéra, a donné sa démission de second chef de la Société des Concerts, poste auquel il avait été élevé par voie d'élection.

—

Le *Roi de Lahore* va être prochainement repris à l'Opéra, avec la distribution de la création, sauf le rôle de Kaled, qui sera chanté par Mlle Lina Bell.

Mlle Fouquet, qui l'a créé, est engagée au théâtre de la Monnaie de Bruxelles.

—

On a lu, à l'Odéon, une pièce en un acte, en vers, d'un auteur resté inconnu, intitulée : *Madame Dugazon*.

Cet acte sera joué par MM. François, Touzé ; Mmes Fassy, Chartier et Alice Brunet.

—

Les examens pour le concours d'admission aux classes du Conservatoire de musique et de déclamation auront lieu à partir du 23 courant.

—

A l'Odéon, les *Fausses belles-mères*, de MM. A. Scholl et d'Artois, entreront lundi en répétition.

—

Il est question, au Théâtre-Lyrique, de l'engagement d'Obin pour les *Contes d'Hoffmann*, d'Offenbach.

—

C'est décidément une reprise du *Bossu* qui succèdera, à la Porte Saint-Martin, à la reprise du *Juif errant*.

—

L'opérette de M. F. Oswald, dont M. Olivier Métra écrit la musique et qui doit être représentée aux Bouffes, aura pour titre : un *Voyage de noces*.

JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION

DU BOIS DE BOULOGNE

Nous recommandons aux visiteurs du Jardin d'Acclimatation d'entrer dans l'établissement consacré à l'engraissement mécanique des volailles pour y voir les Hydro-Incubateurs et les Hydro-Mères. — Les éclosions artificielles de poulets ont lieu toutes les semaines à jour fixe.

—

La pluie, les bourrasques et l'état de la mer, annoncés ces jours derniers par les Observatoires d'Amérique et d'Europe, avaient été prédits par l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*.

—

Monsieur le rédacteur,

Le 7 juin dernier, ma femme devait subir une opération cruelle d'un cancer au sein. Vu son état, c'était la mort; aussi, elle s'y refusa. Le 9 du même mois, elle entrait comme pensionnaire dans la maison du docteur Cabaret, 19, rue d'Armaillé, à Paris, et le 25 septembre suivant, je la revoyais rapidement guérie, sans la moindre opération chirurgicale. Cette cure est tellement merveilleuse, que je crois être bien utile à l'humanité en vous priant de la propager.

LAHOUSSE,
68, rue Doudeauville, Paris.

—

On ne saurait trop recommander l'emploi du Phénol Bobœuf parfumé; c'est la plus hygiénique des eaux de toilette.

—

Depuis quelque temps, nous avons cru devoir appeler l'attention des malades sur les remarquables propriétés des *Capsules de Goudron Guyot* dans les cas de rhume, bronchite, catarrhe, phthisie, ou autres affections des bronches et des poumons. Une chose nous a frappé, c'est que la plupart des personnes venant à notre pharmacie, pour nous demander ce produit, n'ont pas retenu le nom du médicament et le désignent sous le nom de pilules, globules, et même pastilles. Lorsqu'on s'adresse directement à notre maison, il nous est facile de rectifier la mémoire de l'acheteur; mais il peut n'en pas être ainsi lorsqu'on se présente dans une autre pharmacie, et cela peut prêter à de fâcheuses confusions.

Nous prions donc les acheteurs de vouloir bien remarquer et de se rappeler le nom du médicament : *Capsules de Goudron Guyot*. De plus, pour éviter toute erreur, on voudra bien se souvenir que notre signature GUYOT est imprimée en trois couleurs sur l'étiquette de chaque flacon.

Dépôt à la pharmacie *Guyot*, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

—

Un Chercheur au XIXe siècle.

Les chercheurs, qui ont rendu tant de services à la chimie, n'ont trouvé que l'*or potable* pour guérir tous les maux. Ces infatigables s'étaient trompés, puisque l'or n'a pas été assez puissant pour les guérir.

Un inventeur, au dix-neuvième siècle, *devait trouver mieux que l'or* avec un élixir dont il ignorait toutes les propriétés.

Je veux parler ici de l'*Elixir odontalgique Bazana*.

Qui ne le connaît?

Lorsque M. Bazana en inventa la merveilleuse préparation, c'était pour guérir les maux de dents, les rages de dents, les ulcérations et ramollissements des gencives qui, fatalement, entraînent la perte des dents, aphthes de la bouche, du larynx, etc.

Jamais cet heureux chercheur n'avait songé à appliquer cette eau à d'autres cures!!! Et voici qu'aujourd'hui, de tous les points du globe, des milliers de lettres de remercîments viennent démontrer que l'*Eau Bazana* jouit de propriétés tellement miraculeuses que ce serait à ne pas y croire, si les faits n'étaient pas appuyés par des attestations sérieuses.

C'est ainsi que, grâce à l'*Eau Bazana*, des personnes, réputées incurables, ont été débarrassées de *cancers ulcérés*; d'autres ont vu disparaître des douleurs, panaris, en l'employant avec des compresses. La guérison s'est produite en quelques jours pour des maladies d'une gravité telle que : rhumatismes, goutte, lombago, enflures aux bras et aux jambes.

L'angine elle-même, cette terrible maladie, n'a jamais résisté à l'*Eau Bazana*, employée en gargarismes ou en compresses autour du cou. Je m'arrête.

La science rendra justice à cette découverte au point de vue de l'humanité.

Tout le monde voudra donc posséder un flacon de cette eau merveilleuse, qui est une panacée universelle à tous les maux. — A. H.

—

En attendant la réouverture des Concerts-Arban, l'établissement de Frascati obtient un véritable succès avec ses bals. Rien de plus gai et de plus entraînant que cet orchestre dont le répertoire est si varié et si attrayant.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — hin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressaut — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Saugalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Mounier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. Engel. — Berthe-Stuar

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

39, RUE RICHER

Se trouve transféré le dépôt central du célèbre anti-névralgique russe l'**Anisine-Marc** (grande médaille d'or) qui possède la propriété merveilleuse de faire disparaître en *moins d'une minute* les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc. Exiger la signature ci-contre pour éviter les imitations dangereuses. Prix : 5 fr., et 5 fr. 50 franco contre mandat ou timbres, à l'adresse de MM. JOCHELSON et Cᵒ,

39, rue Richer, Paris

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nᵒˢ sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

VENTE FORCÉE
AUJOURD'HUI et jours suivants

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD
132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.
Perte 65 0/0 sur les prix d'inventaire
Clôturé par experts le 21 septembre 1877.

Couvrepieds cachemire piqué, ouatés, de 19 f.	4 95
Couvrepieds cachemire piqué, gd lit, de 35 f.	8 50
Couvertures laine coul., long. 2 m. 10, de 16 f.	4 50
Couvertures coul. laine douce, long. 2 m.50, de 29 f.	7 50
Couvertures de voyage très belles. de 19 f.	5 50
Couvertures laine blanche fine, long. 2ᵐ, de 25 f.	9 90
Couvertures laine blanche extra, grand lit, de 49 f.	17 50
Couvertures coton, long. 2 m., de 12 f.	3 50
Couvertures coton longue soie, long. 2 m.20, de 19 f.	5 50

TOILES ET BLANC

Toile lessivée pour draps domestiques de 1 50	» 50
Toile pour grands draps de lit de 2 45	» 95
Toile Lisieux fil de main pour chemises de 3 fr.	1 10
Draps cretonne. longueur 3 m., le drap	3 25
Draps toile, longueur 3 m., largeur 2 m., le drap	5 95

		MOUSSELINE RIDEAUX	
Serviettes toilette, douz.	2 75	Brodé riche de 1 f.	» 30
Mouch. batiste ourlés, la douz. de 9 f.	1 95	Brodé fleurs de 1 45	» 40
Piqué peluche de 1 95	» 70	Brodé bouquet	» 50
Mouch. toile de 20 fr.	7 50	Broché extra de 3 f.	« 65

SOIERIES

Taffetas mi-soie rayé, marron et noir de 4 fr.	7 50
SOIE faille noire, larg. 0 55, de 9 fr.	2 95
Gros grain soie noire, première marque, de 12 fr.	3 90

ÉTOFFES POUR ROBES

Ecossais croisé	» 35	Châle tart. carré de 35	7 90
Sergé rayé de 2 25 à	» 60	Châle tartan long, hte nouv. de 70 fr.	13 75
Tartan écoss. de 2 50	» 65	Manchons fourrure 25 f.	4 75
Alpaga noir de 1 50	» 60	Flanelle santé de 3 fr.	1 45
Gros grain noir de 2 f.	» 85	Drap moutonné, de 18 f.	4 50
Mérinos noir de 6 f.	2 45	Sedan noir de 24 f.	6 95
Cachemire ext. de 8 f.	2 95		

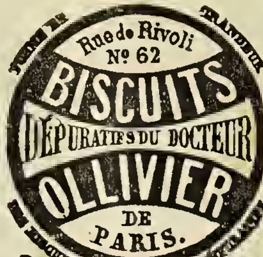
1,200 coupons pʳ 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 29 fr.	7 90
Beige drapé pour robes, largeur 1 m. 30, de 7 fr.	1 95
Matelassé mode pure laine p. costumes, larg. 1 m. 30.	2 95

CHEMISES HOMMES		TAPIS	
Chem. madapol de 5 f.	2 45	Descente de lit de 5 50	1 45
Chem. coul. mode 8 f.	2 95	Descente de lit de 19 f.	5 75
Chem. cret. bl. de 9 f.	3 50	Descente de lit fourrure de 90 fr.	15 »
Chem. dev. toile de 12	3 95	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f.	» 65
Chem. dev. extra de 18	5 50	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f.	10 50	Carpettes long. 2 m. 40, larg. 1 m. 80, de 39 f.	13 75
Gilets flanelle de 8 f.	3 40	Carpettes long. 3 m., larg. 2 m. 30, de 60 f.	21 »
Camisoles flanelle, feston brodé de 12 f.	3 90		
Châles tricot de 3 f.	» 95		
dᵒ grande taille de 5	1 25		

LINGERIE

Chem. cret. de 4 f.	1 75	Waterproofs de 20 f.	5 90
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterproofs de 35 f.	11 50
Camisoles jabot de 7 f.	1 95	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
Robes de chambre p. dames tartan mol. 29	8 75	Dᵒ réserviste de 90 f.	19 »
		Vestons drap noir fin et fort, de 15 fr.	3 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur.



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

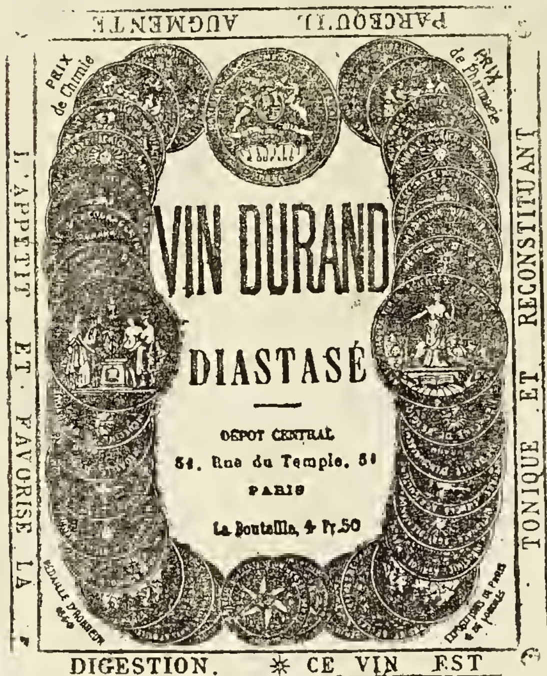
Seuls approuvés par l'acadᵐⁱᵉ nˡᵉ de médecine et autorisés par le gouvᵗ, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spᵃˡ. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfᵗˢ. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible*... pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offˡ. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bᵗᵉ de 25 biscᵗˢ. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1ᵉʳ Consultᵒ grᵗᵉˢ de midi à 6 h. et par corresp. Expédⁿ

Guérison prompte, Soulagement immédiat — de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine. *franco* partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, 97, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dʳ **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.



PROTECTEUR DES ROBES

Bandes imperméables pour border et garantir le bas des robes. — Dans toutes les grandes maisons de nouveauté et de mercerie.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers

FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE
Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :

ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cⁱᵉ, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phᶦᵉˢ
(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabrᵠᵘᵉ ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

BASANA **Eau odontalgique Orientale.** Ne contient aucune subst. danger. Guérit les pl. *fortes rages* de dents et toutes les affect. dentaires récentes ou chroniq. ; *raffermit* gencives et dents ébranlées à *tout* âge, av. rapid. visible. PHAR. NORMALE, 19 r. Drouot, et autr. pharm. Fl. 3 f. 50.

GOUVERNEMENT EGYPTIEN

Le Comptoir d'Escompte de Paris a reçu la dépêche suivante de la Caisse de la Dette publique d'Egypte :

Caire, 30 septembre.

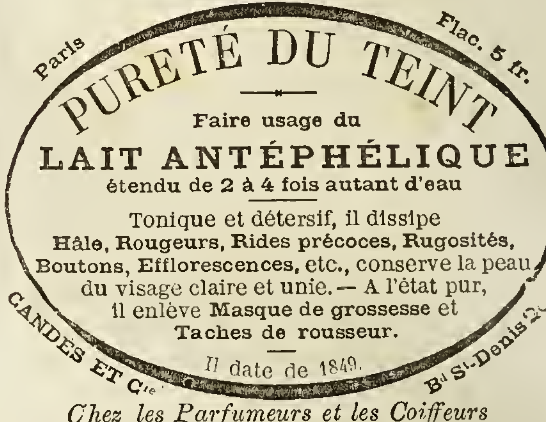
Coupon privilégié, 15 octobre (chemins de fer égyptiens et port d'Alexandrie), étant fait, annoncez paiement à échéance, Paris et Londres.

Signé : BARAVELLI

GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN

Le Comptoir d'Escompte de Paris a l'honneur d'informer les porteurs d'obligations privilégiées 5 0/0 des Chemins de fer égyptiens et du Port d'Alexandrie, que l'échange des certificats provisoires contre les titres définitifs, coupon du 15 octobre attaché, aura lieu à ses guichets à partir du lundi 15 octobre.

En raison des délais nécessaires pour le transport du timbre sur les titres définitifs, les porteurs de certificats provisoires sont invités à déposer leurs titres quelques jours à l'avance. Ces dépôts seront reçus dès le 8 courant.



Chez les Parfumeurs et les Coiffeurs

GUÉRIR vite à peu de **frais.** Le Dʳ Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dʳ Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ses remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la Revalescière guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse ; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

EVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C, limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS, et partou chez les Pharmaciens et Epiciers

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



Photoglyp. LEMERCIER. Cliché LIÉBERT

NOÉMIS MARCUS

CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 232

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 25 au 31 octobre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

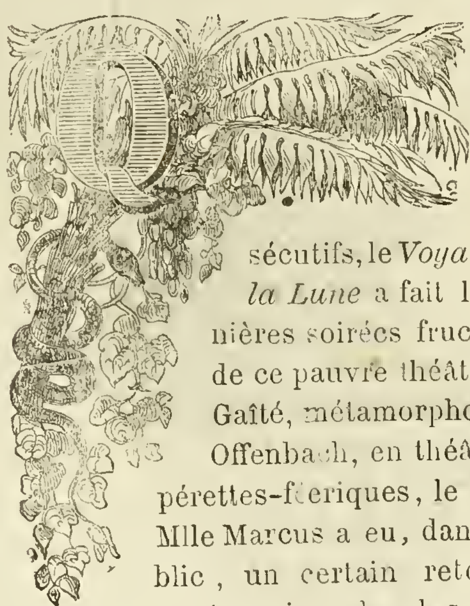
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, **14** fr.	Six mois, **7** fr.
DÉPARTs	id. **16** fr.	id. **8** fr.
ETRANGr	id. **20** fr.	id. **10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXXII

NOEMIS MARCUS



UAND, pendant six mois consécutifs, le *Voyage dans la Lune* a fait les dernières soirées fructueuses de ce pauvre théâtre de la Gaîté, métamorphosé, par Offenbach, en théâtre d'opérettes-féeriques, le nom de Mlle Marcus a eu, dans le public, un certain retentissement, qui a, de plus, influé sur la carrière de la toute charmante artiste.

En effet, nourrie d'études musicales très soignées, au Conservatoire, la jeune princesse Fantasia aurait dû plutôt avoir son domaine sur le théâtre de l'Opéra-Comique que sur une scène de genre.

Née à Paris, *Noemis* MARCUS DE BEAUCOURT a vécu, dès son plus jeune âge, au milieu des artistes. Sa mère ayant fait partie pendant trente années des chœurs de l'Opéra, à deux ans à peine, l'enfant l'accompagnait à ses répétitions, et prit ainsi un goût décidé pour la musique.

Sitôt qu'elle fut à même de comprendre et de retenir, c'est de Gounod, de Félicien David et des autres maîtres du lieu, qu'elle apprit ses premières gammes et reçut les premières notions du solfège.

Pourtant, ses parents, redoutant sans doute les graves inconvénients de la carrière théâtrale, eussent préféré la voir prendre celle du dessin. Pendant trois ans, l'enfant suivit un cours et remporta même un prix de la Ville de Paris, après avoir exposé à l'Ecole des Beaux-Arts.

Mais, quand des dispositions naturelles sont aussi franchement accentuées que l'étaient celles de Mlle Marcus pour la musique, on parvient difficilement à les vaincre. L'enfant négligea bien vite son dessin, et on dut lui ouvrir les portes du Conservatoire.

Entrée dans la classe de chant de M. Boulanger, Noemis Marcus, après avoir remporté une première médaille de solfége, prit part aux concours de fin d'année le 25 juillet 1872 et y obtint le premier accessit de chant avec un air d'*Actéon*. J'écrivais alors, à son acquit : « De la jeunesse, de la grâce, un joli sentiment, figure intelligente, voix légère, souple, de l'avenir. »

Son concours dans l'Opéra-Comique, eut lieu quatre jours après avec une scène d'*Adolphe et Clara*, et révéla déjà de la finesse et de l'entrain.

En 1873, à son second concours, un air de *Lucie*, pour le chant, accentua ses excellentes dispositions sans lui valoir une récompense supérieure à celle obtenue l'année précédente, mais la scène de la chanson du Rossignol, des *Noces de Jeannette*, lui mérita un premier accessit au concours d'opéra-comique.

Enfin en 1874, elle remporta le second prix de chant avec le grand air du *Pré-aux-Clercs*, bien que, relevant d'une cruelle maladie de larynx, elle eût timidement attaqué son morceau. Mais certains tours agiles, des phrases dites avec goût et même avec style permirent qu'on put se rendre compte que l'on avait affaire à un gosier expérimenté et à une musicienne déjà habile.

Rentrée encore au Conservatoire pour obtenir son premier prix, Mlle Marcus n'y termina point l'année. Ses succès dans les concerts, sur plusieurs scènes de province où elle fit des excursions, à Chartres, Amiens, Versailles et notamment à Arras, où elle récolta sa première couronne d'or, la firent connaître. M. Vizentini, de la part d'Offenbach, alors directeur de la Gaîté, qui l'avait entendue au Casino de Contrexeville, saison d'été de 1875, lui proposa un engagement, avec la perspective que le *maestrino* du *Voyage dans la lune*, alors très en vogue, écrirait pour elle certains airs afin de corser sa *partition*. Déjà, d'ailleurs, la future *diva* avait fait ses preuves dans l'opérette, ayant été en permission du Conservatoire, au commencement de 1875, jouer *Giroflé-Girofla*, aux Fantaisies-Bruxelloises.

Pendant *Cent-quatre-vingt-quinze* représentations consécutives, Mlle Marcus joua et chanta la Princesse Fantasia avec le plus grand succès. Gracieuse, d'une physionomie vive et expressive, comédienne alerte et enjouée, chanteuse à la voix fraîche et brillante, musicienne habile, elle passa à l'état d'*Étoile* dans le royaume de l'opérette.

Elle était désormais lancée dans la carrière théâtrale, bien que longtemps elle n'ait rêvé autre chose que de professer et de chanter dans les concerts, les salons et les églises.

A propos d'église, voici une petite anecdote assez piquante. Un jour, il y a de cela quatre ans environ, Mlle Marcus chantait dans une de nos paroisses où l'archevêque de Paris officiait. Charmé par une voix pure, délicate et élevée qui résonnait vibrante sous les voûtes de l'église, *Sa Grandeur* demanda qu'on lui présentât le petit enfant de chœur qui lui avait fait éprouver une si douce émotion. Comme les actrices ne devaient point faire partie de la musique de la chapelle, le curé, ne perdant point la tête, fit comparaître un jeune garçon devant l'archevêque. Celui-ci le complimenta vivement et cela en présence du *vrai chanteur* descendu du lutrin pour applaudir à son propre succès en la personne de son Sosie musical.

Offenbach ayant quitté la Gaîté, ce théâtre passa aux mains de M. Vizentini et devint l'Opéra-National-Lyrique, ou autrement dit le Théâtre-Lyrique. Mlle Marcus fut réengagée par le nouveau directeur.

Avant de prendre possession de son emploi dans le répertoire de l'Opéra-Comique qui allait succéder à celui de l'opérette, la jeune artiste fit la saison de l'été 1876, à Etretat, où elle joua avec beaucoup de succès les *Amoureux de Catherine*. et une charmante saynète musicale de Planquette : la *Confession de Rosette*.

Au Théâtre-Lyrique, Mlle Marcus joua dans : *Une heure de mariage*, les *Rendez-vous bourgeois*, le *Maître de Chapelle*, *Richard-Cœur-de-Lion*, le *Sourd ou l'auberge pleine*, les *Troqueurs*, etc.

Un de ses plus francs succès a été remporté dans *Paul et Virginie*, où elle prit le rôle de Négrillon en remplacement de Mlle Parent. Il fallait un certain courage à cette jeune et jolie personne, qui avait dû jusqu'ici à sa grâce et à sa fraîcheur une partie de ses succès, pour se métamorphoser ainsi et se priver de tant d'éléments de réussite. Mais l'artiste perça vite en dehors de la femme et elle n'eût point à se repentir de la transformation.

L'engagement de Mlle Marcus est terminé au Théâtre-Lyrique depuis fin 1876. Pendant la saison d'été, c'est aux Eaux-Bonnes et à Biarritz que la diva a récolté les bravos; et actuellement c'est vers la Russie qu'elle s'apprête à hiverner.

Mlle Marcus part, en effet, avec un engagement de deux mois, renouvelable, et dans de très belles conditions, à Saint-Pétersbourg, pour y jouer le *Voyage dans la lune*, la *Fille de Madame Angot*, et y créer Germaine des *Cloches de Corneville*. Espérons que les roubles, les cadeaux et les bouquets pleuvront sur elle, mais ne l'empêcheront point de nous revenir au premier printemps. A Paris, on trouve d'ailleurs des compensations à la fortune, surtout lorsque, comme Mlle Marcus, on est habitué à y vivre de la vie de famille. Disons à ce propos que notre jeune transfuge est la sœur de cette charmante artiste que nous avons souvent applaudie sur plusieurs de nos scènes, notamment dans *Geneviève de Brabant* et dans *Peau-d'Ane*, et qui est aujourd'hui la femme de M. Boulart, l'excellent chef d'orchestre du théâtre des Variétés.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

GRIVOT

(de l'Opéra-National-Lyrique)

REVUE DES THEATRES

OPÉRA

Débuts de Mademoiselle Richard.

Quand nous rendions compte des concours du Conservatoire, il y a trois mois, nous ne craignions point d'affirmer que Mlle Richard était en mesure de tenir avec la plus grande distinction, l'emploi de premier contralto, à l'Académie Nationale de musique. La jeune et brillante cantatrice vient de nous donner pleinement raison.

Le début de Mlle Richard s'est effectué à l'Opéra dans la *Favorite*, et on peut dire que depuis longtemps le côté pathétique du rôle n'avait pas été rendu avec une semblable puissance.

Dès la cavatine « ô mon Fernand » Mlle Richard avait conquis son public par son excellente tenue en scène, la beauté de sa voix dont l'ampleur se développera encore par le travail. Mais c'est au quatrième acte que la tragédienne lyrique s'est relevée et a soulevé la salle par des élans dramatiques auxquels Mlle Bloch ne nous avait point habitués.

M. Halanzier tient une pensionnaire sérieuse, dont les succès ne feront que grandir, nous en sommes convaincus; car la jeune artiste a les dons naturels qui font réussir à la scène et possède, en outre, une éducation artistique très soignée.

Bosquin chante Fernand avec un style parfait, et Alphonse trouve dans Manoury un baryton élevé à la bonne école. La *Favorite* ainsi interprêtée offre un spectacle fort intéressant. Sans doute, le chef-d'œuvre de Donizetti a vieilli dans quelques parties ; mais une lueur de génie rachète à nos yeux bien des faiblesses de détail, et l'emporte encore sur les *trésors de science* que nos jeunes compositeurs accumulent dans leurs œuvres lyriques.

ODÉON

Réouverture

L'Odéon a rouvert ses portes, samedi, par une reprise de *Mauprat*, le drame émouvant de Georges Sand.

L'interprétation, toujours confiée à MM. Dalis, Marais, Regnier, Valbel, Gil Naza, etc..., à Mme Crosnier, est ce qu'elle était à la fin de l'hiver; un seul changement est survenu, celui de Mme Hélène Petit en remplacement de Mlle Antonine, et il est très avantageux pour l'ensemble.

En voilà pour quelques représentations fructueuses, mais M. Duquesnel songe sans doute à la pièce nouvelle avec laquelle il compte passer la première partie de la saison.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Reprise de *Paul et Virginie* (Mlle Heilbron.)

La reprise de *Paul et Virginie* sauvera encore une fois le Théâtre-Lyrique qui n'a pu ouvrir avec la *Clé d'or* la porte du succès.

Capoul et Bouhy, Mlle Engalli ont retrouvé leur grand succès de cet hiver, et le départ de Mlle Cécile Ritter, qui pouvait être préjudiciable à l'œuvre, a été comblé par la venue de Mlle Heilbron, dont le magnifique talent est si justement goûté du public parisien.

Donc, succès complet de cette reprise, dans laquelle on n'a à regretter que l'absence de Melchissedec, parti à Naples pour cueillir les lauriers que son admirable voix et son beau talent lui feront prodiguer, aussi bien à l'étranger que sur la terre natale.

N'oublions pas Mmes Sallard et Téoni, qui tiennent fort bien leurs petits rôles épisodiques.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Premières représentations de : Les *Roses remontantes*, comédie en un acte, de M. Toupié-Beziers. Un *Rival au berceau*, comédie en un acte, de M. Janet.

Voilà deux petites comédies dont le ton tranche singulièrement sur celui de *Bébé* et de *Pierre Gendron*. Après le genre égrillard et le sombre drame, voici venir la naïveté tendrement émue.

Les *Roses remontantes* renferment d'aimables scènes, conversations d'une jeune veuve avec un voisin auprès duquel elle vient s'excuser du rapt fait par son enfant, d'une rose prise sur la haie qui sépare leurs jardins.

Tout cela est frais et poétique.

Pujol et Mlle Monnier ont joué cette petite pièce avec infiniment de cœur et de talent.

Le *Rival au berceau* nous montre deux maris, deux beaux-frères, l'un contrarié de ce que sa femme s'occupe plus de son bébé que de lui, et l'autre mécontent de voir sa jeune épouse devenir trop coquette, et cela peut-être parce qu'elle n'a pas d'enfant.

Tous les deux se racontent leurs chagrins et travaillent chacun de leur côté à ramener au foyer un bonheur qui d'ailleurs n'en est jamais sorti que dans leur imagination.

Egalement bien jouée, cette seconde bluette n'a pas moins réussi que la première.

ATHENÆUM

La semaine a été bonne à ce charmant théâtre, où se presse la société la mieux choisie.

La *Petite Marieuse*, qui approche de sa vingtième représentations, a vu se continuer son brillant succès, grâce à l'aimable espièglerie, au jeu déjà savant de la jeune Fontanel.

La *Veuve aux Camélias* a valu de vifs applaudissements à un jeune comique, M. Angély, déjà remarqué pour le naturel avec lequel il a chanté des chansonnettes, ainsi qu'à ses partenaires Mmes Falbert et Léry.

Le baryton Bernard fait toujours plaisir dans l'intermède avec sa voix fraîche et charmante.

Enfin, *Tambour Battant*, la désopilante comédie où l'on retrouve l'esprit si vif de ce pauvre Théodore Barrière, est un vrai succès de fou rire. Aussi, la direction annonce l'intention de la conserver sur l'affiche pendant huit jours encore. La pièce est d'ailleurs jouée avec beaucoup d'entrain par M. Goby et par Mmes Falbert et Lavaine.

A bientôt, première représentation à ce théâtre des *Ressources de Jacqueline*, joli petit opéra-comique d'André Simiot, qui eut du succès autrefois aux anciennes Folies-Nouvelles, et ce soir première du *Petit Voyage*, le délicieux ouvrage de Labiche.

Signalons une charmante innovation: l'ouverture d'un fort joli foyer où, comme dans tous nos principaux théâtres, on peut, sans sortir, prendre toutes sortes de rafraîchissements à des prix très modérés.

CLUNY

Première représentation de : *Les six parties du Monde*, pièce en cinq actes et huit tableaux, de M. Louis Figuier.

Taillée sur le patron du *Tour du Monde* et du *Voyage au fond de la Mer*, la pièce de M. Louis Figuier réussira-t-elle comme les deux ouvrages ? Nous craignons bien que non.

M. Clèves, cependant, a fait pour la mise en scène des efforts très-louables, et on n'aurait pas cru que sur ce petit théâtre il eût été possible, non-seulement de faire promener le public à travers le monde entier, mais de le conduire encore dans un monde imaginaire, un *nouveau* monde que finit par découvrir un navigateur opiniâtre.

Autant de soins apportés par la direction lui mériteraient un succès. Nous le souhaitons, mais, sans trop oser l'espérer.

La Révision des Listes

MONSIEUR, MADAME

MADAME. — Je ne sais, mon ami, si vous avez remarqué que notre fille devient femme.

MONSIEUR. — Et jolie femme, qui plus est.

MADAME. — Vous n'avez pas une grosse dot à lui donner ; il faut donc que nous fassions quelques sacrifices pour l'établir.

MONSIEUR. — Qu'entendez-vous par là ?

MADAME. — C'est bien clair. Si vous offriez aux amateurs un million en même temps que votre fille, il est probable qu'on ferait l'impossible pour vous les enlever. Vous n'auriez, dans ce cas, qu'à rester chez vous pour être certain d'être attaqué. Mais nous ne donnons à Marie que deux cent maigres, deux cent chétifs mille francs, c'est-à-dire de quoi payer sa couturière, si elle ne va pas trop dans le monde. Il faut donc que nous fassions un peu de bruit pour attirer l'attention do notre côté.

MONSIEUR. — Je commence à comprendre. Votre discours peut se résumer ainsi : A petite caisse grosse caisse.

MADAME. — Comme on n'escaladera pas vos murailles, il faut les jeter bas ; — comme on ne donnera pas de sérénades à notre fille, il faut faire faire chez nous un peu de musique ; — comme on ne nous demandera pas Marie, il nous faut la proposer ; — enfin, comme nous n'avons pas de fortune...

MONSIEUR. — Il nous faut jeter l'argent par les fenêtres.

MADAME. — Autrement dit, il nous faut aller dans le monde et recevoir. Quand donnons-nous notre premier bal ?

MONSIEUR. — Voilà un exposé des motifs un peu radical. Vous me mettez le pistolet sur la gorge d'une façon...

MADAME. — Quand donnons-nous notre premier bal?

MONSIEUR. — Que diable!... laissez-moi respirer. D'abord, si nous recevons, j'entends repasser nos listes d'invitations avec le plus grand soin. Nous avons pu voir jusqu'ici des gens auxquels nous ne nous soucierons pas de présenter notre fille.

MADAME. — Je suis, quant à cela, entièrement de votre avis, et j'ai là notre dernière liste. Nous allons l'examiner tout de suite, si vous voulez.

MONSIEUR, *regardant la pendule avec des yeux langoureux.* — Ne ferions-nous pas mieux de nous aller coucher?

MADAME, *sans se soucier de ce que dit Monsieur.* — Voyons un peu cela. — D'abord, nous avons Monsieur et Madame de Préciput.

MONSIEUR. — Merci! vous débutez bien ! M. de Préciput !... quelle jolie entrée en matière! Avez-vous donc oublié cette histoire scandaleuse?...

MADAME. — Quelle histoire?

MONSIEUR. — Sa femme, une Vecchia, enlevée la veille de ses noces, à onze heures du soir, par un lieutenant de lanciers.

MADAME. — Et après?

MONSIEUR. — Rentrée à six heures du matin après une promenade en chaise de poste, sur la route de Bayonne...

MADAME. — Et après?

MONSIEUR. — Mariée à midi...

MADAME. — Et après?

MONSIEUR. — Après?... Vous êtes trop curieuse. Devinez le reste.

MADAME. — Cela me contrarie beaucoup, ce que vous me racontez là.

MONSIEUR. — Pourquoi cela, je vous prie?

MADAME, *avec un soupir d'envie.* — Parce qu'elle a les plus beaux diamants du monde... et qu'un bal sans diamants...

MONSIEUR. — Faisons une croix devant les noms douteux; ensuite nous repasserons la liste.

MADAME. — Je ne veux pas recevoir, par exemple, M. et Mme d'Almaviva, malgré le faible que vous avez pour eux.

MONSIEUR. — Pourquoi donc cela?

MADAME. — Parce qu'il faudrait aussi inviter le comte Fritz.

MONSIEUR. — Bon ! Vous croyez à ces bruits-là?

MADAME. — Tout le monde sait que la fortune du comte vient renforcer la médiocre fortune des Almaviva. Ce n'est pas pour les beaux yeux de monsieur que notre richard se ruine.

MONSIEUR. — Que ce soit ou ne soit pas, le comte Fritz est le plus intime ami de notre syndic, et je dois le ménager.

MADAME. — Faisons une croix devant son nom.

MONSIEUR. — Il ne faut pas oublier les Parmesani, parce que...

MADAME. — Vous voulez inviter les Parmesani ?

MONSIEUR. — Pourquoi pas?

MADAME. — Je vous conseille après cela de faire le difficile! Des gens dont le nom s'est épanoui dans les colonnes de la *Gazette des Tribunaux*... et de quelle façon !

MONSIEUR. — Ils n'ont tué personne, que je sache.

MADAME. — Cela vous suffit !... C'est à merveille. Du moment qu'on n'a pas assassiné, on a droit à tous les égards.

MONSIEUR. — Permettez...

MADAME. — Voilà bien la morale du jour.

MONSIEUR. — Vous allez trop loin.

MADAME. — C'est eux qui sont allés trop loin. Vous ne voulez donc absolument pas vous rappeler les détails de cette sale affaire, qui, pendant huit jours, a mis la Bourse en émoi? — Des actionnaires complaisants...

MONSIEUR. — Eh bien?

MADAME. — Un capital fictif...

MONSIEUR. — Après?

MADAME. — Une assemblée générale frauduleuse.

MONSIEUR. — Mon Dieu! mon Dieu! je sais bien que tout cela n'est pas... très catholique; que la justice est féroce sur ce chapitre. L'exécution de Parmesani en est la preuve. Mais, croyez-moi, un jour viendra où bon gré malgré, il faudra consacrer ce qui est une des nécessités de notre époque.

MADAME. — Comme, grâce au ciel, nous n'en sommes pas encore là, mettons une croix devant leur nom et continuons.

MONSIEUR. — Les Urlukoff?

MADAME. — Fi! des intrigants... Une croix.

MONSIEUR. — Le comte de Guenilles?

MADAME. — Une croix, une croix.

MONSIEUR. — Mme de Rednose?

MADAME. — J'attendais ce nom-là... J'étais toute surprise en ne le voyant pas venir. Ainsi vous consentiriez à ce que Marie se liât avec cette femme?

MONSIEUR. — Il n'est pas question de cela. Mais enfin, tout le monde sait que Mme de Rednose fait la pluie et le beau temps chez le...

MADAME. — C'est bon, en voilà assez. N'allez-vous pas m'énumérer toutes les turpitudes dont cette femme s'est rendue coupable?

MONSIEUR. — Enfin !... une croix. Nous verrons ensuite.

MADAME. — Quant à la comtesse Van Kulbeck...

MONSIEUR. — La belle Flamande.

MADAME. — Il va sans dire que nous ne l'invitons pas.

MONSIEUR. — Pourquoi ça ?... pourquoi ça?... pourquoi ça?.. Qui aurez-vous de plus à la mode, de plus élégant, de plus...

MADAME. — Une femme qui fume des cigares, qui escalade les chaises et les banquettes dès le début des cotillons!...

MONSIEUR — Mme Dolce ?

MADAME. — Fi! une femme qui chante tous les gnouf-gnouf, tous les sapeurs, toutes les Vénus potagères de la halle à la musique.

MONSIEUR. — Mlles Carmenita?

MADAME. — Merci !... des enfants qui vont à la messe dans un panier à salade qu'elles conduisent, et qui ont fait choix d'une église sur le chemin du turf.

MONSIEUR. — Mme Sedlitz!

MADAME. — Une comtesse qui improvise des pas à faire rougir Thérèsa, qui s'habille en homme pour...

MONSIEUR. — Pour?

MADAME — Pour aller voir guillotiner.

MONSIEUR. — Mais elles sont dans le mouvement, ces dames; elles marchent avec le siècle; ce sont des progressistes.

MADAME. — Désirez-vous que votre fille entre dans le mouvement ?

MONSIEUR, *vivement.* — Non !... fichtre!... non !

MADAME. — Alors, mettons une croix devant tous les noms que vous m'avez cités.

MONSIEUR. — Les Mérové ?

MADAME. — Ça n'a pas le sou.

MONSIEUR. — Biffez-les tout de suite. Après ?

MADAME. — Nous avons le jeune Bigorre.

MONSIEUR. — Vous savez bien qu'on ne peut plus l'avoir depuis qu'il commandite la petite Louisa des Bouffes-Parisiens.

MADAME. — Une croix à Bigorre. Quant au petit d'Aunis...

MONSIEUR. — Il ne va plus dans le monde...

MADAME. — Il a vingt et un ans à peine.

MONSIEUR. — Ça « l'abrutit », le monde. Il est du sporting-yacking-hun-unting-cricketting club, et vous comprenez qu'on ne peut pas être partout.

MADAME. — Une croix. — Nous oublions miss Blackchest.

MONSIEUR. — Je ne la recevrai sous aucun prétexte.

MADAME. — Ah ça !... mais... si nous continuons à faire ainsi les difficiles, qui inviterons-nous ?

MONSIEUR. — Sommes-nous donc déjà au bout de la liste.

MADAME. — A peu près, et nous avons écarté tout le monde.

MONSIEUR. — Montrez-moi cela. (*Madame passe la liste.*) Que de croix, bon Dieu !...

MADAME. — Un vrai cimetière que cette liste !

MONSIEUR. — En sommes-nous donc là ! Ah! Fi!

MADAME. — Au nom de la France, je proteste. Ne voyez-vous pas que sur cette liste, presque tous les noms sont étrangers ?

MONSIEUR. — Oui, c'est une invasion. Nous battons les maris chez eux...

MADAME. — Et plus tard, chez nous, leurs femmes nous le rendent.

MONSIEUR. — Françaises !... à la rescousse.

MADAME. — A la rescousse! — Dites donc, monsieur?

MONSIEUR. — Madame...

MADAME. — Si nous restions tranquilles chez nous ?

MONSIEUR. — J'allais vous le proposer.

— MADAME. — Oui, mais... comment marierons-nous notre fille ?

T
L

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE

C'est qu'en réalité, depuis que j'avais repris ma connaissance, je doutais même do cet abandon. La petite Maharite avait beau prendre à témoin tous les saints du paradis, que sa mère et elle, seules, et tout au plus une sœur de charité, étaient entrées dans ma chambre durant mon délire, je me souvenais de certains détails qui, même en faisant la part de mes hallucinations possibles, ne concordaient pas avec ces assertions. Ne pouvant obtenir aucun aveu, je me décidai donc à ruser, et me rappelant que la mystérieuse femme qui m'avait abandonné depuis ma convalescence, ne manquait jamais d'accourir m'assister dans mes crises, j'en ai feint une ce matin pour la ramener, et une demi-heure après j'ai vu entrer madame de Meslay en personne.

Oui, au moment même où je l'accusais d'oubli et calomniais son amitié, elle était ici, veillant comme une sœur attentive et dévouée sur celui qui la méconnaissait. C'était elle qui, tout en respectant ma solitude, venait chaque jour, en mon absence, présider aux embellissements dont je savais tant de gré à Maharite; c'était elle dont la main invisible préservait mon pauvre cœur malade du contact irritant des réalités vulgaires; c'était elle enfin qui, lorsque mon corps succombait aux absurdes tyrannies que lui imposait mon âme affolée par une petite fille étourdie et cruelle, s'interposait encore pour tout apaiser et tout guérir. C'était elle la fée qui, après avoir cédé avec indulgence aux fantaisies de l'enfant dont elle s'est imposé la garde, le secourait avec dévouement et sans lui adresser un reproche au jour de l'inévitable catastrophe.

Je la laissai approcher, en feignant de ne pas la reconnaître, mais en la regardant avec assez d'attention pour remarquer les traces de fatigue et d'inquiétudes qu'elle ne songeait pas à dissimuler ; et, lorsque je fus bien sûr que c'était bien là ma Providence anonyme, je lui saisis la main, et la retenant malgré l'effroi qu'elle témoigna tout à coup, en se trouvant en face d'un homme très raisonnable, au lieu du pauvre fou qu'elle s'attendait à voir, je lui dis :

« Tu veux donc, ma vaillante sœur, me faire regretter d'avoir retrouvé ma raison, puisque je dois, en même temps, renoncer à ta douce présence ? Orgueilleuse ! qui veut se dévouer toujours, et ne permet pas qu'on l'en remercie.

— Me remercier de quoi, Olivier? dit-elle enfin après un silence. J'arrive hier de voyage, j'apprends ce matin que vous êtes ici, malade, et j'accourais, au contraire, m'excuser de ne

m'être pas trouvée là quand je pouvais vous être utile...

— Ne mens pas, Jane; tu ne le sais pas faire, d'ailleurs. Je comprends maintenant tout ce que je te dois, et je n'ai pas attendu à aujourd'hui à t'en savoir gré en la personne de Maharite. Demande-le lui. Pardonne-moi donc de t'avoir d'abord accusée d'oubli; laisse-moi ta main encore, et promets-moi de rester pour moi, guéri, ce que tu as été pendant que je souffrais.

— Vous ne le méritez guère, dit-elle en souriant, car vous avez une singulière façon de prouver votre reconnaissance à ceux à qui vous ne devez rien, en employant des ruses pareilles... pour les effrayer.

— Aimerais-tu mieux que cette rechute fût réelle, Jane?

— Oh! non, Dieu nous en préserve!

— Eh bien! ne me contrarie pas encore, en ce cas. La Faculté recommande l'indulgence pour les convalescents; aussi, tu vas commencer par me tutoyer comme autrefois. Ah! c'était le bon temps, n'est-ce pas, Jane?

— « C'est vrai; mais il a bien peu duré, » a-t-elle dit en soupirant d'un air de préoccupation étrange.

Elle s'est assise, et nous avons causé vivement, gaiement, franchement, c'est-à-dire sans arrière-pensée de part ni d'autre, ainsi que cela ne nous était pas arrivé depuis des années. Pourtant, comme en la voyant se lever pour partir, je lui disais que je lui devais mon salut, non seulement physique, mais moral, elle s'est écriée :

« Cependant... puis elle s'est arrêtée; mais j'avais compris sa pensée et j'ai repris :

— Cependant... Renée, n'est-ce pas? Eh bien! Jane, je ne lui en veux plus du tout. Est-elle mariée?

— Pas encore.

— Vous ne manquerez pas, au moins, de me faire inviter à son mariage? ai-je dit en riant.

— Comme les hommes oublient!...

— Oui, celles qui ne les aiment pas; mais les autres, jamais, Jane! »

Elle m'a quitté, mais en me promettant de revenir causer avec moi ce soir. Je l'attends, assis près de ma fenêtre. La campagne est verte, le ciel bleu; les oiseaux chantent; la santé est une bonne chose; l'avenir sourit. Ah! mon cher ami, je me sens encore plein de courage et d'espoir; j'aime tout le monde... fais-toi dans cette affection universelle la part aussi large que tu voudras.

OLIVIER MALET.

—

Lettre de Jane à madame Aline Bernard.

Garlan, 1er septembre 1858.

Ah! ma chère Aline, que la conscience des malheureux est lâche, et combien leur cœur est faible en face du moindre rayon de bonheur qui traverse leur ciel! A peine m'étais-je promis de ne jamais trahir ni laisser trahir l'incognito que j'avais réussi à garder vis-à-vis d'Olivier durant sa maladie, que le piége le plus vulgaire m'a forcée d'y renoncer, et je n'ai même pas le courage de regretter d'avoir été abusée.

Depuis qu'il n'avait plus besoin d'être veillé la nuit, je n'allais plus à Kervézec que le matin, de très bonne heure, pour préparer tout ce qui pouvait lui être nécessaire dans la journée, et, dès qu'en s'éveillant il frappait au plancher pour appeler, je me sauvais avec d'autant plus d'empressement que je craignais de céder à la tentation de rester.

Il me semblait cruel — pour lui ou pour moi? — de laisser ce pauvre garçon s'ennuyer seul, ou, pis encore, en compagnie de souvenirs dangereux, dans l'état de faiblesse où il était, lorsque rien, si ce n'est un scrupule peut-être exagéré, ne m'empêchait de lui tenir compagnie pendant ses longues journées de convalescence. Mais Olivier, qui, — il me l'a avoué, — n'ajoutait pas une foi absolue aux assertions et même aux serments de Maharite relativement à cette dame de charité qui était sensée lui avoir fait une visite, a feint une rechute à laquelle je me suis laissée prendre.

Comment me fâcher de cette ruse, en écoutant les douces paroles par lesquelles il me témoignait sa reconnaissance? Comment ne pas céder à ses prières, lorsqu'il me suppliait de ne pas le traiter plus mal, bien portant, que je ne l'avais fait quand il était trop malade pour profiter de ma présence? J'ai donc repris sans trop de peine, l'habitude de rester toute la journée à Kervézec près de lui. Nous déjeunons et dînons ensemble, sur une petite table, auprès de la fenêtre ouverte. C'est moi qui fais la cuisine, et il m'aide à mettre le couvert. Je le sers, et je ne permets pas à Maharite de me prévenir dans ces soins dont je suis jalouse. Nous rions comme deux enfants en nous rappelant nos dînettes d'autrefois; et, en vérité, Aline, je me sens redevenir enfant, c'est-à-dire heureuse.

J'oublie des jours entiers le passé, et ferme les yeux pour ne pas être forcée de regarder l'avenir; j'oublie le monde, qui calomnierait ces innocentes ivresses; j'oublie cette rivale aimée encore peut-être, que je n'ai même pas le droit de haïr; je t'oublie, toi!... Pardonne-moi; j'ai des bouffées de folle joie à sa moindre parole, à son geste le plus insignifiant. Quand il me serre la main, en nous revoyant et en nous quittant, cette étreinte, où il ne met que de l'amitié, me brûle et me fait tressaillir de la tête aux pieds. Il s'est remis à me tutoyer comme autrefois; il a exigé que je reprisse aussi avec lui cette habitude, et cette manière d'être, dont il ne voit que le côté fraternel, j'en savoure, moi, le sens plus intime. Tu me diras que c'est absurde, que c'est insensé, que c'est imprudent!... Je te l'accorde; mais qu'y faire? J'ai beau me raisonner chaque soir quand je me retrouve seule, j'y retourne chaque matin, et je me laisse aller à vivre un jour de plus encore, sans pouvoir m'arrêter à songer au réveil, terrible peut-être, du lendemain.

Depuis qu'il peut sortir, nous faisons ensemble de longues promenades au soleil, dans l'allée de chênes et dans le verger du manoir. J'emporte une broderie et lui un livre. Nous nous asseyons à l'ombre, et il me fait la lecture, tandis que je travaille. On m'embarrasserait beaucoup en me demandant de quoi il est question dans ces pages dont j'entends les mots sans en pouvoir saisir le sens. Je n'écoute, il est vrai, que le son de sa voix qui me berce et m'enivre; je ne comprends qu'une chose, c'est qu'il est là, près de moi, que je l'aime et que je suis heureuse pour la première fois de ma vie.

Je ne veux rien prévoir ni redouter au delà. Je ne désire même pas savoir si son amour pourra jamais répondre au mien, et il me semble que, si c'était possible, je ne souhaiterais rien de plus que de voir durer toujours ce rêve du ciel. Vivre ainsi, près de lui, au sein de cette tranquille nature, écoutant sa voix et interrogeant son silence, surprenant à toute heure un nouvel accord, connu de moi seule peut-être, entre mon âme et la sienne, espérant, doutant tour à tour... ah! ce serait plus de bonheur que je n'en osais espérer depuis longtemps.

Parfois, il s'arrête et se tait, et lorsque mes yeux se lèvent, ils trouvent les siens fixés sur moi avec une insistance inquiétante. Il me semble qu'il doit lire clairement en mon cœur, et alors, pour ne pas me trahir, pour reprendre possession de moi-même et me soustraire à la fascination qui pourrait, si je n'y prenais garde, me faire tomber dans ses bras, je me lève et m'éloigne, ou bien j'ai le cruel courage de prononcer le nom de Renée.

« Ne me parlez pas d'elle, Jane, je vous en supplie! s'écrie-t-il alors vivement. Je ne veux ni l'accuser ni la maudire, n'étant pas bien sûr d'en avoir le droit; ce que je puis faire de mieux pour elle et pour moi, c'est de l'oublier. »

Et moi, au lieu de voir là un amour qui se sent trop mal éteint pour n'avoir pas peur de renaître, je ne songe qu'à ceci : Il l'excuse, donc il doit m'excuser aussi... Ah! que la conscience est lâche! J'ai beau repousser avec horreur la perspective de supplanter ma sœur, je ne puis chasser loin de moi l'idée que, quand elle sera mariée... peut-être!...

Quand le soleil baisse, je ramène mon malade au manoir. Pour partir, il me tend en riant ses deux mains, afin que je l'aide à se lever. Il s'appuie sur mon bras et s'excuse, avec un triste et affectueux sourire, d'accepter de moi ces secours que l'homme doit d'ordinaire à la femme. Nous revenons lentement, causant avec plus d'intimité au moment de la séparation, ralentissant le pas pour la retarder, et nous nous quittons enfin en nous disant : « A demain! » Oh! jours de délices! il me semble parfois que je suis sa femme! Sa femme, Aline! Je ne me rappelle plus avoir jamais appartenu à un autre; et je ne lui ai jamais appartenu, en effet, à celui-là qui ne m'a obtenue que par surprise, et à qui nul n'avait le droit de me donner; il n'a possédé en moi qu'une esclave, car il n'a jamais eu mon consentement, c'est-à-dire mon amour, qui était alors, comme il est aujourd'hui et sera toujours, à un autre... qui ne m'aimera peut-être jamais!

Eh bien! non, cet arrêt, je ne puis l'accepter, parce que je ne saurais le comprendre. Il n'est pas possible qu'un cœur, n'ayant eu qu'un amour unique, exclusif, éternel, soit condamné à rester éternellement stérile dans l'isolement et le désespoir! Non, non! il pourra être méconnu, — mais seulement en ce monde où tant de choses ne restent incomplètes, que parce que c'est ailleurs que tout doit se poursuivre et s'achever. Mais au-delà et au-dessus de ces ombres de la terre, où les âmes destinées l'une à l'autre s'égarent à la recherche de fantômes menteurs, il est des sphères plus pures, où, venant à se rencontrer tôt ou tard en pleine lumière, elles se reconnaîtront enfin, et s'embrasseront dans une indissoluble étreinte, contre laquelle la mort restera désormais impuissante comme la trahison.

Ah! que ceux qui ne sont sûrs ni de l'objet de leur choix ni d'eux-mêmes hésitent et perdent courage, c'est qu'ils se trompent! Mais moi, je me sens une foi absolue en mon amour! il sera partagé!...

Voici l'heure d'aller le rejoindre; je ne puis résister à la force cachée qui m'entraîne vers lui. Quelle belle matinée, Aline! Que ce ciel du premier jour de septembre est bleu, doux et paisible? Les hirondelles s'y poursuivent avec des cris joyeux, et les « fils de la Vierge » y flottent par milliers, comme des vêtements de fées en voyage. Où vont-ils? où vont les hirondelles? où vais-je moi-même? A l'orage, à la mort, au désespoir? Eh! qu'importe? Une voix mystérieuse et suave nous appelle et nous attire... et nous lui obéissons! Adieu.

JANE.

—

Lettre de Raoul Saunier à M. Olivier Malet.

Paris, 3 septembre 1858.

Et « Vive la joie et les pommes de terre! » Te voilà tout à fait guéri de ton amour et de ta fièvre, — si toutefois ces deux maladies n'en étaient pas une seule; — tu as retrouvé l'amitié de madame de Meslay, qui me fait l'effet d'être une femme ayant le cœur planté du bon côté, et à qui je te prie d'offrir de ma part une poignée de main... respectueuse; — tu vas revenir, puisque tu n'as plus rien à faire là-bas, et moi, je suis en t'attendant, le plus heureux coquin de France et d'Algérie! L'espoir le plus doux est, sinon promis, au moins permis à ma flamme. Je me sens le cœur débordant de vers de mirliton, et je serais capable de disputer la palme des Jeux floraux ou du Fidèle berger au Ménestrel lui-même.

Pauvre chevalier! c'est lui seul qui me cause des remords dans tout cela; car, pour « l'autre, » cela m'est bien égal! Tu ne comprends pas?... Je m'étais promis de ne te rien dire jusqu'à ton retour; mais, décidément, mon triomphe prochain inonde mon âme de trop d'émotions folâtres, qui ne demandent qu'à s'épancher dans une autre âme, et tu dois avoir toi-même besoin de rire un peu, après tant de... régime matériel et morale.

Te rappelles-tu que je t'annonçais, dans ma dernière lettre, que j'allais entreprendre une campagne dont le récit n'avait aucune prétention à figurer dans la *Morale en action*? En voyant où t'avait conduit l'amour sérieux, ou du moins ce que tu croyais tel, je pensais ne pouvoir mieux faire, pour éviter ton sort funeste, que de poursuivre le cours de mes expériences féminines *in animâ vili*, c'est-à-dire sur des sujets avec lesquels l'illusion, et, par suite, le désanchantement fussent impossibles. C'est pourquoi la jeune Aglaé m'ayant un jour, comme je m'y attendais, quitté pour... une salade d'ananas, j'avais tourné mes vues sur une petite dame de ta connaissance, madame Marcelle Bonnet, née de Gury.

Si je ne t'ai pas plus tôt parlé d'elle, c'est que cela m'eût conduit à te rappeler une autre personne que je trouvais plus sain de te laisser oublier. Puis auprès de l'amour très sincère, sinon très clairvoyant dans son choix, qui t'a rempli le cœur ces derniers temps, je comprenais, si sceptique que je me fasse, que le mien ferait un peu dissonance.

Ce n'est pas qu'il n'eût, au début, la meilleure volonté du monde d'être honnête. La première fois que je vis mademoiselle de Gury, sa beauté, son esprit, sa désinvolture m'avaient empoigné au point que j'allais, Dieu me pardonne! tourner à la pastorale, si je ne m'étais aperçu à temps que l'on me faisait « poser, » comme le premier bourgeois venu, et que je servais tout bonnement à activer la flamme, trop lente à flamber, de l'héroïque général. Cette découverte était, tu l'avoueras, trop peu flatteuse

pour que l'idée me vînt de m'en vanter. Je gardai donc le silence avec toi comme avec tout le monde; mais, en se concentrant, mon dépit contre celle qui m'avait imposé cette humiliation ne fit que gagner en intensité ce qu'il perdait en expansion, et je roulai dès ce jour en mon cœur des projets ténébreux.

Préméditer froidement de mettre à mal une honnête fille ou une honnête femme, m'a toujours semblé une assez piètre besogne. Chaque fois qu'il m'est, sans le chercher, arrivé d'être à même de le faire, j'ai commencé par m'interroger le cœur sérieusement ; et chaque fois que je ne me suis pas senti assez épris pour consacrer ma vie, au besoin, à celle dont j'allais compromettre la situation, brillante ou modeste, je me suis abstenu. Mais je n'avais pas été longtemps à m'apercevoir que si mademoiselle de Gury ne valait pas tant de sacrifices, elle ne méritait pas non plus tant de scrupules.

Elle appartient, en effet, à cette catégorie de femmes, répandues dans toutes les classes de la société, pour lesquelles les dons naturels sont un capital toujours exploitable, au profit, non de leur cœur, mais de leur vanité et de leurs appétits. Nobles, bourgeoises ou vilaines, ces femmes-là naissent lorettes, c'est-à-dire prédestinées, par vocation plus encore que par nécessité, à l'amour lucratif, légitime ou non. Le monde, qui affecte beaucoup de mépris pour celui-ci, non seulement accepte, mais honore et encourage celui-là dont il partage indirectement les bénéfices. Mais moi qui ne suis pas du monde, je me sens plus d'indulgence pour les femmes qui, mettant une certaine honnêteté dans un métier malhonnête, n'extorquent pas au moins la considération, et ne prennent pas de garanties légales et religieuses ; sans compter qu'elles ont bien souvent une excuse que ne peuvent réclamer leurs orgueilleuses rivales, la faim ou l'absence d'enseignements moraux.

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

CHRONIQUE THÉATRALE

BRUXELLES. — *Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.

— Avant de partir pour l'Amérique où l'appelle l'engagement de M. Strakosch, Mlle Minnie Hauck passe en revue les principaux ouvrages de son répertoire Le public de la Monnaie a eu l'occasion d'applaudir cette semaine la jeune diva dans la *Traviata* et *Mignon*.

— Mlle Marie Rédouti, une compatriote, engagée en remplacement de Mlle Fabert, chanteuse légère, a fait un heureux début dans le rôle de miss Anna, de la *Dame Blanche*.

— Après *Paul et Virginie*, qu'on répète activement au théâtre de la Monnaie, on mettra à l'étude *Georges Dandin* de Molière, transformé en opéra par M. Mathieu.

— C'est Mlle Fouquet, du grand Opéra de Paris, qui viendra jouer à Bruxelles le rôle de l'héroïne de *Paul et Virginie*, rôle que la cantatrice travaille en ce moment avec M. Massé.

— Mlle Fouquet doit chanter également le rôle d'Ophélie d'*Hamlet*, pour les prochaines représentations de M. Faure.

— Mlle Blanche Pierson a obtenu de véritables triomphes au théâtre des Galeries où elle jouait *Dora*, de Sardou, et la *Dame aux Caméliae*, de Dumas. Fleurs, rappels, ovations enthousiastes, rien n'a manqué au succès de cette artiste de premier ordre. Notons que Mlle Pierson a fait ses premiers pas dans la carrière théâtrale à Bruxelles, à l'ancien Vaudeville, en qualité de figurante. Son père était alors régisseur de ce théâtre.

— La reprise de *Rocambole*, de Ponson du Terrail, n'a eu qu'un médiocre succès aux Galeries. On met à l'étude la *Belle Gabrielle*.

— Au théâtre du Parc, réussite de *Pierre Gendron*. On a vivement applaudi Mmes Subre et Laugier; MM. Nerssant, Esquier et Monroy.

— On annonce au théâtre du Parc la prochaine apparition des *Demoiselles de Montfermeil*, le dernier succès de Barrière et du Palais-Royal.

— Mme Michau, directrice du Parc, vient de s'assurer les manuscrits des trois grandes pièces qui sont en préparation à Paris : le *Club*, comédie de Gondinet (Vaudeville) ; la *Centième d'Hamlet*, drame de Barrière (Ambigu), et les *Mariages d'aujourd'hui*, de Dennery (Théâtre-Historique).

— Mlle Scriwaneck et sa troupe donneront cette semaine quelques représentations au théâtre du Parc.

— Mme Judic, en représentations à l'Alcazar, a débuté samedi dans *Madame l'Archiduc*. La charmante diseuse *paraissait* émue de l'accueil enthousiaste qu'on lui a fait pendant cette soirée. Mme Judic chantera successivement les *Charbonniers*, la *Timbale d'argent*, la *Chanteuse par amour* et peut-être la *Belle Hélène*. Notons, comme pour Mlle Pierson, que la réputation de Mme Judic a commencé à Bruxelles, au théâtre de M. Humbert.

— La *Petite Muette* sera représentée à l'Alcazar. M. Humbert vient de traiter avec les auteurs pour avoir le monopole de la pièce à Bruxelles.

— Avant sa rentrée au Théâtre-Français, Mlle Agar donnera une dernière représentation à l'Alhambra, le 6 novembre, et fera ses adieux au public Bruxellois dans *Phèdre*.

— Un nouveau théâtre vient de s'ouvrir dans l'un des faubourgs de Bruxelles. Le Théâtre des Familles compte parmi ses principaux pensionnaires M. Fournier et Mme Francis Cornu, exartistes du théâtre Molière.

— Le théâtre des Délassements joue avec succès les *Misérables*, drame de Victor Hugo.

— M. Strakosch vient d'engager pour cinq ans Mlle Estella de la Mar, une jeune artiste de 17 ans, élève de M. Cabel. Conditions : 200,000 fr. Un joli début !

P. de P.

PETITES NOUVELLES

— Le *Polyeucte*, de Gounod, est décidément acquis à l'Opéra. On va se mettre immédiatement à l'étude, pour être prêt pour les premiers jours de l'Exposition universelle.

Mlle Krauss, MM. Lassalle et Sellier sont chargés des principaux rôles.

M. Lacoste travaille déjà aux dessins des costumes ; les peintres-décorateurs commencent leurs travaux.

— La nouvelle comédie de M. Emile Augier, que le Théâtre-Français met en répétition, aura pour interprètes : Got, Coquelin, Thiron, Barré; Mmes Croizette, Reichenberg, Guyon et Provost-Ponsin.

— MM. Meilhac et L. Halévy doivent lire prochainement une comédie en un acte au Théâtre-Français, qui leur doit déjà l'*Eté de la Saint-Martin*.

— La salle des Italiens vient d'être entièrement mise à neuf. — Elle est éblouissante de dorures. — Toutes les peintures ont été refaites, et, pour que l'harmonie entre la salle et la scène fut complète, M. Capelli a peint un nouveau rideau. De plus, des tapis sont apposés dans toutes les loges et à tous les étages.

La dépense occasionnée par ces importants changements, est évaluée à 60,000 fr.

A l'ouverture des Italiens, qui aura lieu le 3 novembre, par *Poliuto*, avec Mme Urban, MM. Tamberlick, Pandolfini et de Reszké, on assistera, pour ainsi dire, à l'inauguration d'une nouvelle salle.

— Voici quelle sera la distribution du *Songe d'une nuit d'été* que l'Opéra-Comique reprendra pour les débuts de Mme Devriés-Dereims : Shakespeare, Stéphane; Latimer, Furst; Falstaff, Girandet; Elisabeth, Mme Devriés-Dereims; Oliva, Mlle Ploux.

Mme Lacombe-Duprez n'a pu s'entendre avec M. Carvalho. Les représentations des *Diamants de la Couronne*, interrompues depuis le 15, jour où Mme Lacombe a chanté pour la dernière fois le rôle de Catarina, seront prochainement reprises.

Le rôle de la Catarina servira de début à Mlle Bilbaut-Vauchelet, élève et lauréat du Conservatoire, récemment engagée. Barré doit reprendre le rôle de don Enrique, qu'Engel se voit forcé d'abandonner pour se préparer à jouer celui d'Alexis dans le *Déserteur*.

La reprise de *Cinq-Mars* aura lieu sous peu de jours. Inutile de dire qu'elle est impatiemment attendue et sera accueillie avec joie.

Mlle Carol débutera prochainement dans *Zampa*.

— Le baryton Lauwers est engagé au Théâtre-Lyrique, pour jouer un rôle dans le *Gille de Bretagne* de M. Kowalski.

— M. Jules Verne travaille à un grand drame tiré de son dernier roman : *Michel Strogoff*, qui sera joué cet hiver à l'Odéon.

Dans *Michel Strogoff*, il y aura un peu de tout : musique, chœurs, danses, et enfin de vrais loups, que M. Duqnesnel sait dès à présent où trouver; il y aura des loups, de vrais loups !

Joseph Balsamo passera fin décembre ; trente-quatre ouvriers menuisiers travaillent à la décoration de cette pièce.

— La pièce qui doit succéder à la *Petite Muette*, le succès actuel des Bouffes-Parisiens, vient d'être lue. C'est une opérette en trois actes, paroles de MM. Vanloo et Leterrier, musique de M. Chabrié, qui a pour titre : l'*Etoile*, et qui aura pour principaux artistes : Daubray, Mmes Paola-Marié, Berthe Stuart et Luce.

L'action, qui se passe en Turquie d'Asie, motivera une brillante mise en scène.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Roussel. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Lugnet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Barou — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. - Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudonresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manonry — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuart — Randoux.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger.......	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



VENTE FORCÉE

Continuation AUJOURD'HUI et jours suivants

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Perte 65 0/0 sur les prix d'inventaire

Clôturé par experts le 21 septembre 1877.

Couvrepieds cachemire piqué, ouatés, de 19 f.......	4 95
Couvrepieds cachemire piqué, gd lit, de 35 f........	8 50
Couvertures laine coul., long. 2 m. 10. de 16 f......	4 50
Couvertures coul. laine douce, long. 2 m.50, de 29 f.	7 50
Couvertures de voyage très belles, de 19 f..........	5 50
Couvertures voyage veloutées de 35 f...............	9 75
Couvertures laine blanche fine, long. 2m, de 25 f....	9 90
Couvertures laine blanche extra, grand lit, de 49 f....	17 50
Couvertures laine mérinos extra, grand lit, de 70 f.	25 »
Couvertures coton, long. 2 m., de 12 f...............	3 50
Couvertures coton longue soie, long. 2 m. 20, de 19 f.	5 50

TOILES ET BLANC

Toile lessivée pour draps domestiques de 1 50.......	» 50
Toile pour grands draps de lit de 2 45	» 95
Toile pour chemises 1/2 blanc, de 2 f. 45...........	» 95
Toile Lisieux fil de main pour chemises de 3 fr.......	1 10
Draps cretonne, longueur 3 m., le drap.............	3 25
Draps toile, longueur 3 m., largeur 2 m., le drap	5 95
Draps de maître, toile blanche, le drap.	9 50

Serviettes toilette, douz.	2 75	**MOUSSELINE RIDEAUX**	
Mouch. batiste ourlés, la douz. de 9 f.......	1 95	Brodé riche de 1 f.....	» 30
Piqué peluche de 1 95...	» 70	Brodé fleurs de 1 45...	» 40
Mouch. toile de 20 fr..	7 50	Brodé bouquet........	» 50
		Broché extra de 3 f...	» 65

SOIERIES

Taffetas mi-soie rayé, marron et noir de 4 fr.......,	» 75
Soie faille noire, larg. 0 55, de 9 fr.................	2 95
Gros grain soie noire, première marque, de 12 fr.....	3 90

ÉTOFFES POUR ROBES

Ecossais croisé.......	» 25	Châle tart. carré de 35	7 90
Sergé rayé de 2 25 à...	» 60	Châle tartan long, hte nouv. de 70 fr.......	13 75
Tartan écoss. de 2 50	» 65	Manchons fourrure 25 f.	4 75
Alpaga noir de 1 50...	» 60	Flanelle santé de 3 fr.	1 45
Gros grain noir de 2 f.	» 85	Drap moutonné, de 18 f.	4 50
Mérinos noir de 6 f....	2 45	Sedan noir de 24 f.....	6 95
Cachemire ext. de 8 f.	2 95		

Drap metelassé pour confections, de 25 f.............	6 90
1,200 coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 29 fr.	7 90
Flanelle pour robes, pure laine, larg. 1 m, de 5 f......	1 95
Molleton flanelle rayé, larg. 1 m. 20, de 6 f...........	2 25

CHEMISES HOMMES		TAPIS	
Chem. madapol de 5 f.	2 45	Descente de lit de 5 50	1 45
Chem. coul. mode 8 f.	2 95	Descente de lit de 18 f.	5 75
Chem. cret. bl. de 9 f.	3 50	Foyers veloutés de 29 f.	7 50
Chem. dev. toile de 12	3 95	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Chem. dev. extra de 18	5 50	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse laine....	3 95	Carpettes long. 2 m. 40, larg. 1 m. 80, de 39 f.	13 75
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f...	10 50	Carpettes long. 3 m., larg. 2 m. 30, de 60 f.	21 »
Gilets flanelle de 8 f...	3 45		
Jupons laine rayés à ceinture, de 12 fr....	3 95		

LINGERIE

Chem. cret. de 4 f....	1 75	Waterproofs de 35 f...	11 50
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
Camisoles jabot de 7 f.	1 95	Do réserviste de 90 f.	19 »
Robes de chambre p. dames tartan mol. 29	8 75	Caracos flanelle.......	1 95
Waterproofs de 20 f...	5 90	Caracos mol. de 7 f...	2 95
		Caracos drap noir fin et fort de 15 f.......	4 50

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur.

PROTECTEUR DES ROBES

Bandes imperméables pour border et garantir le bas des robes. — Dans toutes les grandes maisons de nouveauté et de mercerie.

---

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*

OPÉRATIONS de BANQUE

Le mois de septembre a produit 92 f. pour 5000 f.
On peut retirer le **capital à volonté.**
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8o.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5,** près la Tour-St-Jacques.

PRIX de Chimie — PRIX de Pharmacie

VIN DURAND
DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS

La Bouteille, 4 fr.50

CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT · PARCOURT.IL · AUGMENTE L'APPETIT ET FAVORISE LA DIGESTION.

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation. Cancers. Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ces remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le réparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la **Revalescière** guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse ; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 **cures par an.** Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étan par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C. limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS. et partout chez les Pharmaciens et Epiciers

---

RUE DU BAC ET RUE DE L'UNIVERSITÉ — **AU PETIT SAINT-THOMAS** — RUE DU BAC ET RUE DE L'UNIVERSITÉ

EXPOSITION GÉNÉRALE

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS

MISE EN VENTE d'Opérations considérables et présentant de TRÈS GRANDES OCCASIONS en Soiries, Lainages, Etoffes de Fantaisie, Draperie, Bonneterie, Ganterie, Châles, Lingerie, Dentelles, Toiles et Calicots, Tissus pour Ameublements, Rideaux blancs, Tapis, Literie. etc., etc.

MAGNIFIQUE CHOIX DE MODÈLES HAUTE NOUVEAUTÉ DE ROBES, COSTUMES ET CONFECTIONS

POUR DAMES ET POUR ENFANTS

Envoi *franco,* à partir de 25 fr., en France, Allemagne, Belgique, Hollande, Suisse, Londres et Italie septentrionale.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR

GRIVOT

CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 233

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 1er au 7 novembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXXIII

GRIVOT

Passant tour à tour de l'ancien répertoire à la féerie, de la féerie à la comédie, de la comédie au drame et du drame revenant à la féerie, pour se fixer à l'Opéra-Comique, Grivot est un de nos artistes dont la souplesse de talent est la plus incontestable.

Fils d'un fabricant de bronze du Marais, il fut, depuis l'âge de raison, enthousiaste du théâtre. Étant tout gamin, il employait ses petites économies à acheter des contre-marques à la porte des nombreuses salles de spectacles qui peuplaient alors le boulevard du Temple.

Fechter, grand ami de sa famille, effrayé de cette disposition d'esprit et sachant combien est périlleuse la carrière dramatique, essaya par tous les moyens possibles de détourner le jeune homme loin du théâtre. Grivot le laissa faire, et pour toute réponse, il l'invita un beau soir à venir assister à ses débuts sur la petite salle Molière, passage du Saumon, dirigée alors par Duquesnois, excellent professeur de déclamation, et père de la charmante Marguerite Duquesnois qu'un mariage a enlevée dernièrement au Vaudeville, peu de temps après ses débuts au sortir du Conservatoire.

Fechter se rendit à l'invitation de son jeune ami, bien disposé sans doute à profiter d'une occasion suprême pour lui persuader qu'il faisait fausse route. Mais, après lui avoir vu enlever avec une verve pleine d'humour le rôle de Gros René, dans le *Dépit amoureux*, l'artiste fut réellement frappé des heureuses dispositions du débutant et, loin de lui tenir le langage avec lequel il l'avait toujours engagé à renoncer à sa vocation, il l'encouragea au contraire et l'adressa à Chotel, directeur des théâtres des Batignolles et Montmartre.

Engagé dans la troupe de Chotel à raison de 40 francs par mois, Grivot commença là, comme tant d'autres devenus célèbres depuis, sa carrière dramatique. A force de succès et de talent, il finit par y conquérir des appointements de *cent* francs par mois, chiffre alors énorme dans cet endroit.

Sari l'y vit jouer et le remarqua. Un engagement s'en suivit pour Grivot, à la salle des Délassements-Comiques. Le voilà donc descendu dans Paris et rangé au nombre des comédiens de la *Capitale!* Grande joie pour lui et que doubla encore le succès qu'il obtint à ses débuts sur cette scène, par la création très-heureuse du rôle d'Alcindor dans la *Reine Crinoline*.

Félix, le bon, l'excellent Félix, l'acteur le plus aimé du Vaudeville, l'ayant vu jouer, lui offrit sa protection et le recommanda chaudement à son directeur. Grivot fut aussitôt engagé. Il débuta, à la place de la Bourse, dans la *Chercheuse d'esprit*, rôle de l'Eveillé, en compagnie de la jolie Blanche Pierson et de la ravissante petite Laurence, aujourd'hui Mme Grivot, le spirituel et gracieux Bavolet de la *Jolie Parfumeuse*, l'artiste si fine et si comme il faut, dont le théâtre pleure aujourd'hui la retraite si prématurée, car la comédienne, la femme et la chanteuse étaient dans la pleine maturité de la force et du talent.

Au Vaudeville, Grivot a fait de nombreuses créations. Je citerai: *Monsieur de Saint-Bertrand*, d'Octave Feuillet; la *Belle au bois dormant*, du même auteur; Arthur, dans *Madame Ajax*, de Varin; la *Famille Benoiton*, et *Maison neuve*, de Sardou; *Aux crochets d'un gendre*, de Théodore Barrière; *Un gendre*, de Raymond Deslandes; *Sauvé, mon Dieu*, d'Henri Rochefort; le *Joueur d'orgue*, de Dubreuil.

Parmi les pièces dont il a fait partie, comme reprises, je me le rappelle, notamment, dans :

Un homme de rien, la *Jeunesse de Mirabeau*, les *Faux Bonshommes*, *C'était Gertrude*, *Jobin et Nanette*, *Pierrot Posthume*, les *Plaideurs*, etc., etc.

Bien classé au Vaudeville, dans son emploi, Grivot était très-aimé du public de l'endroit.

Lorsque Victor Koning prit la direction de la Gaîté, il engagea Grivot pour tenir à son théâtre l'emploi des jeunes comiques, genre Colbrun. C'est donc au travers des larmoiements du drame et du mélodrame, que Grivot dut désormais exercer sa gaieté. On le vit successivement dérider les spectateurs, dans les *Bohémiens de Paris*, la *Closerie des Genêts*, la *Petite Pologne*, la *Fille des Chiffonniers*, la *Grâce de Dieu*. Puis, le théâtre tournant à la féerie, Grivot joua *quatre cent cinquante* fois, la *Chatte blanche*, et continua d'interpréter ce genre dans le *Roi Carotte*.

Engagé, avec sa femme, au Caire, au théâtre du Khédive, Grivot reste en Egypte une saison tout entière; puis il revient à la Gaîté, engagé par Offenbach à de très-bons appointements.

Il entre alors en plein dans l'opérette-féerique, et le voilà qui fait preuve d'un talent de chanteur qu'on ne lui soupçonnait pas

Dans *Orphée aux enfers*, *Geneviève de Brabant*, le *Voyage dans la lune*, il joue et chante avec cette finesse, cette naïveté et ce naturel, qui sont des dons rares et précieux sur la scène.

La Gaîté devient bientôt le Théâtre-Lyrique. L'engagement de Grivot n'étant pas terminé, M. Vizentini s'empressa de s'assurer le talent du charmant artiste. Il signa avec lui pour l'emploi de trial.

Voilà donc Grivot lancé dans l'opéra-comique. Nous le voyons alors aborder le répertoire avec une verve endiablée. Le *Sourd ou l'auberge pleine*, le *Bouffe et le Tailleur*, la *Poupée de Nuremberg*, les *Rendez-vous-bourgeois*, *Richard-Cœur-de-Lion*. *Giralda*, l'*Aumonier du régiment*, le *Mariage extravagant*, etc., etc.. trouvent en lui un interprète intelligent, expérimenté, plein de finesse, sachant lancer le mot rapide, rendre le trait incisif et nuancer le rondeau ou le couplet avec infiniment d'esprit et de savoir-faire.

En ce moment, Grivot étudie Piféar, de *Si j'étais Roi*; il va donc passer de trial, second ténor. Nul doute qu'il ne réussisse là comme ailleurs. Prétendrait-il continuer son mouvement ascensionnel dans la hiérarchie des chanteurs, et songerait-il à prendre la succession de Capoul? Evidemment non; mais il nous fera certainement voir ce que peut faire un comédien consciencieux, instruit, spirituel, sachant utiliser tous ses moyens naturels et les compléter à force d'étude et goût.

Pour me résumer, je trouve en Grivot ce qui fait le véritable artiste; beaucoup de naturel dans le jeu, une physionomie ouverte, une diction rapide et juste, de l'entrain, une verve qui ne tombe jamais dans la cascade et la grosse charge; un filet de voix agréable, conduit avec goût et même avec art. C'est un talent *en dehors*, portant bien sur le spectateur, occupant la scène avec dextérité, sachant se multiplier pour échauffer une situation et donnant une large part à l'imprévu.

En dehors du théâtre, c'est le meilleur des camarades et le plus charmant des hommes. Il est de ceux qui, par toute leur vie, honorent le métier de comédien.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

JANE HADING

des Théâtres du Palais-Royal et de la Renaissance

REVUE DES THEATRES

GYMNASE-DRAMATIQUE

Première représentation de : Les *Petites marmites*, comédie en trois actes de MM. Arthur Delavigne et Jacques Normand.

Une association de charité s'est fondée sous ce nom : Les Petites Marmites. Parmi des Dames de la haute société qui la composent, s'est placée une ancienne artiste d'un théâtre de Vienne, qui se dit être comtesse Paolina, Italienne de haute naissance.

Or, le comte Gaston de Senozan, mari d'une des fondatrices de l'œuvre, devient l'amant de ladite artiste et lui donne des rendez-vous dans l'appartement d'un de ses amis, le comte de Montfavrel.

La pièce roule sur une intrigue amusante. Mme de Senozan a vu Paolina sortir de chez M. de Montfavrel et envoyer un baiser du bout des doigts à la fenêtre du comte. Elle en rougit pour l'honneur des Petites Marmites et veut forcer celui qu'elle croit coupable à épouser la brebis galeuse.

Montfavrel ne sait comment se défendre; il ne peut, en galant homme, faire savoir à la comtesse de Senozan que c'est son mari le séducteur de Paolina. On finit enfin par trouver un moyen : celui de faire endosser par un petit crevé la responsabilité du *crime*. La comtesse fait des excuses à Montfavrel et tout finit pour le mieux, excepté toutefois pour le comte de Senozan, qui ne peut plus continuer ses rendez-vous dans l'appartement de son ami.

La pièce est faite avec habileté, dans les deux premiers actes principalement; les auteurs y ont dépensé de l'esprit et en seront récompensés, grâce surtout à l'interprétation, qui est excellente.

Saint-Germain joue un rôle d'amoureux avec beaucoup de talent; Landrol est lui-même, c'est-à-dire toujours très bon. Mlle Legault dit certains mots avec un charme absolu, et Mlle Dinelli est tout à fait aimable.

Au résumé, la pièce amuse, et son succès n'a pas été douteux.

CHATELET

M. Castellano nous a rendu *Rothomago*, avec un luxe de mise en scène inouï.

MM. Dennery et Clairville ont intercalé dans leur pièce une fête indienne qui donne lieu à un tableau nouveau très réussi. Les danseuses, métamorphosées en papillons de nuit et de jour, ont produit un charmant effet. Rien de plus éblouissant et de plus fantastique que cet amas de dieux, de rois, de guerriers, de brahmanes et de bayadères. Le défilé des Heures a été très goûté. C'est, d'ailleurs, réellement charmant.

Ainsi montée, cette féerie marchera encore pendant cent cinquante représentations consécutives, pour le plus grand plaisir des yeux des amateurs de mises en scène somptueuses et de splendides apothéoses.

ATHENÆUM

Avec *Tambour battant* et la *Veuve aux Camélias* dont le succès n'était pas épuisé, on a donné cette semaine : le *Petit Voyage*, dans lequel MM. Horace, Brunet, Harel et Mlle Hanova ont été très applaudis.

Une nouvelle chanteuse, Mlle Marcelle, douée d'une voix de mezzo-soprano très-remarquable et d'un bon sentiment musical, a partagé avec l'excellent baryton Norbert, le succès de l'Intermède que vient toujours égayer M. Angely, l'amusant chanteur de chansonnettes comiques.

On annonce, pour être joués du 1er au 7 novembre, *Livre III, Chapitre 1er*; et le *Choix d'un gendre*. On voit que le répertoire de ce charmant théâtre se forme avec les meilleurs ouvrages en un acte de nos premiers théâtres.

Dimanche, 4 novembre, commenceront les matinées de l'*Athenæum*; elles ne peuvent manquer d'être très courues.

LA COMÉDIE DANS LA SALLE

PREMIÈRES ET DERNIÈRES

C'est dans le Paris artistique et littéraire, une solennité véritable qu'une première représentation.

Dame! entendons-nous :

Il y a fagot et fagot... et il y a *première* et *première*.

Il existe une différence entre une première au Théâtre-Français de M. Ballande, et une à *celui* de M. Perrin; une première aux Bouffes... du Nord n'offre pas la même attraction qu'une première aux Bouffes... du passage Choiseul. Cela va de soi.

Mais si l'on parle des vraies premières, des grandes, des seules, ce que nous avancions ne saurait être taxé d'exagération. Ce sont de véritables solennités.

La presse est là au grand complet. MM. les critiques influents, revêtus de leurs habits noirs, *vulgo* queues-de-pie, *alias* sifflets, exhibent un peu partout leurs crânes ivoirins. Les gommeux étalent à l'orchestre leurs gilets en cœur, leurs boutonnières fleuries. Dans les loges, cocottes et grandes dames font assaut de *chic* et d'élégance. Les nobles descendantes des duchesses de Maufrigneuse et des comtesses de Beauséant rivalisent avec Mlle Nana, née Coupeau. Bref, ces soirs-là, la salle renferme la fine fleur, la crême, le dessus du panier parisien.

Aussi, combien de gens,— qui, n'étant ni journalistes, ni amants d'une actrice, ni gommeux, ni millionnaires, ne font point partie intégrante de ce public privilégié, — rêvent de voir une première! Chez d'aucuns, c'est une rage. On a vu d'honnêtes bourgeois, respectables d'ailleurs, rangés, vertueux, bons époux, bons pères et votant *bien*, subir, dans ce but, mille rebuffades, avaler mille couleuvres, commettre des bassesses... D'ordinaire, ils finissent par obtenir un strapontin de couloir, d'où ils ne voient, n'entendent rien. Ils reviennent courbaturés, enrhumés, esquintés. Mais ils ont vu une première, ils sont heureux!

Un symptôme incontestable de cette fureur qui ne fait que croître et embellir, c'est la création, dans les feuilles qui se piquent de parisianisme, d'une rubrique nouvelle : la *Soirée Théâtrale*.

Les rédacteurs en chef des grands *canards* boulevardiers appointent des « messieurs de l'orchestre » chargés, au lendemain des premières, de narrer, sous une forme humoristique, si possible, les incidents de la soirée, d'énumérer les *bis*, de noter les rappels, de décrire les décors à sensation, les costumes à effet, et de dépeindre le chapeau tapageur d'une *Fille Elisa* de la haute, ou l'absence de corsage de Mme la princesse Léona von Wadontferfisch, — le parangon du *high-life*, le *nec plus ultra* du comme il faut, la *dulce decus* de la colonie autrichienne. Le tout sert, paraît-il, à élever l'esprit et le cœur des lecteurs des feuilles de joie en question.

* * *

Ce qui est bien amusant à constater, c'est le contraste qu'avec la première, étincelante, animée, brillante et bruyante d'une pièce, offre la *dernière*.

La salle a l'air terne, froid. On dirait qu'elle s'ennuie d'entendre toujours la même chose. Parmi les spectateurs, pas un visage connu. Une assemblée hétéroclite, recrutée en immense majorité parmi les portiers, domestiques, bouchers et épiciers des auteurs et des artistes, venus là avec des *billets de faveur*.

Billets de faveur, et, dans certains théâtres, billets *à droits* ont été prodigués. Mais, la pièce étant archi-usée, quantité de places sont vides. Rien de lugubre à voir, d'une galerie supérieure, comme ces rangées de fauteuils d'orchestre inoccupés qui étalent sans pudeur la triste nudité de leur velours défraîchi.

Les acteurs récitent leurs rôles n'importe comment. Tantôt, pour employer un mot de l'argot des coulisses, ils *déblayent*, c'est-à-dire suppriment tous les effets, tous les jeux de scène superflus, et ne conservent que le strict nécessaire à l'intelligence de la pièce; tantôt ils traînent, n'en finissent pas, jouent sans la moindre vivacité. Que leur fait une pièce qui demain sera remplacée par une autre, un public qui n'en est pas un? Ah! il est loin, le *trac* qui empoigne, à la première, les meilleurs, ceux qui ont le plus l'*habitude des planches*.

Et la représentation s'achève pour ainsi dire silencieusement. Les applaudissements sont maigres et rares. La claque ne va plus. A quoi

bon? Et les spectateurs écoutent vaguement, sans trop comprendre...

.·.

Risquez-vous une fois à une dernière ; ne faites aucune attention à la pièce, mais regardez la salle. Et vous verrez si je mens.

Je mens si peu qu'un jour ou l'autre, je parierais que des gommeux, des journalistes, des habitués de *premières*, en un mot, s'étant fourvoyés à une dernière par hasard, par désœuvrement, pour tuer une soirée, partageront notre manière de voir et trouveront la physionomie de ces représentations suprêmes très amusante et très curieuse...

Et, comme à Paris on se dit tout, *on se le dira*; d'autres voudront imiter cet exemple, iront voir des dernières...

Et, qui sait? la mode est si capricieuse! Ce finira peut-être par devenir de bon ton d'aller revoir les pièces au moment où elles vont disparaître de l'affiche...

Et pour décerner à un monsieur un brevet d'élégance et de notoriété, on dira de lui qu'il fait partie du *tout Paris... des dernières*.

LOUIS DE GRAMONT.

REQUIESCAT IN PACE

—

Je ne me trompe pas, c'est Henriette qui est là-bas, dans l'avant-scène? Comment, au théâtre? lorsqu'il y a à peine quinze jours que ce pauvre Ernest est mort! c'est honteux! Il est vrai qu'elle est en deuil. C'est égal, c'est une singulière manière de le porter. Pourvu qu'elle ne me voie pas; j'ai ces rencontres-là en horreur. Au fond je ne connaissais guère Ernest, je n'avais fait que souper quelquefois avec lui, je ne peux pas le pleurer longtemps, mais c'est si triste de mourir à son âge, et puis il me faudrait lui en parler, ça ne serait par gai; maintenant qu'il est mort, je suis sûr qu'elle va l'adorer et ne plus parler que de lui. Allons, bon!... elle m'a vu; elle me fait signe; pas moyen d'y échapper. Enfin! un peu de courage puisqu'il le faut.

— J'espère, monsieur, que vous avez mis le temps à vous décider!

— Chère amie, j'ai si mauvaise vue que je ne vous reconnaissais pas; heureusement, j'étais avec Charles qui m'a empêché de perdre cette bonne occasion de vous serrer la main. C'est même lui qui m'a appris l'affreux malheur...

— Qu'êtes-vous devenu cet été? Il y a des siècles qu'on ne vous a vu.

— J'ai passé deux mois à Bade, et ensuite j'ai été faire quelques tournées de chasse chez des amis; je ne suis revenu que depuis deux jours, voilà pourquoi vous n'avez pas entendu parler de moi dans une aussi triste...

— Avez-vous eu de la chance à Bade?

— Vous savez que je n'y joue jamais. Je n'y vais que pour passer la saison si gaie là-bas et si triste à Paris.

— Est-ce que vous êtes ici avec Charles?

— Non, il est parti, il ne faisait qu'entrer et sortir, lorsque je l'ai rencontré.

— J'en suis bien contente, je ne peux pas le sentir.

— Vous avez tort, c'est un charmant garçon, et il aimait beaucoup ce pauvre...

— Alors, vous êtes seul?

— Oui, pourquoi?

— Parce que je suis seule aussi, et vous seriez bien gentil de m'offrir votre bras à la sortie du théâtre?

— Très-volontiers, chère amie, je suis à vos ordres; vous n'avez qu'à me faire signe.

— Est-ce que cette pièce vous amuse?

— Je l'ai déjà vue six fois.

— Vous serait-il égal de nous en aller tout de suite?

— Quand vous voudrez.

— Alors, partons. Tenez, voulez-vous me mettre mon burnous?

— Surtout, fermez-le bien : il fait froid ce soir, et vous savez ce qu'il en coûte de se refroidir...

— Oh! que c'est bon de prendre l'air! j'étouffais dans cette salle. Vous allez me reconduire à pied, n'est-ce pas? Traversons, j'ai le boulevard en horreur. Tiens! il n'y a personne au *Café anglais!...* C'est extraordinaire, je ne peux pas passer devant un restaurant sans avoir faim!

— Voulez-vous venir souper?

— Non, il est trop tard.

— Quelle plaisanterie! il n'est pas onze heures.

— Vraiment? alors je veux bien; entrons; passez devant; non, je ne veux pas de ce cabinet-là; non, non, un autre; à la bonne heure, j'aime mieux celui-ci. Maintenant je puis vous avouer quo je mourais de faim; et puis cela me fait plaisir de venir souper avec vous. Il y a si longtemps que cela ne nous était arrivé.

— Hélas! je me rappelle que la dernière fois nous étions dans le cabinet que...

— Je vous prie, mon ami, demandez des huîtres, j'en ai une envie folle.

— Desquelles?

— Celles que vous voudrez. C'est très singulier! vous ne m'avez jamais fait la cour.

— Ma chère Henriette, sans être un vrai puritain, je trouve qu'il y a des situations délicates; je n'étais pas excessivement lié, il est vrai, avec...

— Savez-vous qu'une froideur exagérée peut friser l'impertinence?

— Je vous le répète, c'est à tort que vous m'accusez de froideur, je pècherais plutôt par le défaut contraire.

— Alors vous savez modérer votre enthousiasme.

— Lorsque le passé...

— Quel vin avez-vous donc demandé? Il est détestable.

— Je ne trouve pas.

— Je ne vous demande pas votre opinion.

— Mais c'est le même, c'est celui que nous prenions toujours.

— Je vous dis que je le trouve mauvais.

— — J'ai cru que c'était vous qui l'aimiez; je je me suis trompé, c'était ce malheureux...

— Faites-moi le plaisir d'en demander d'autre.

— Qu'avez-vous, chère amie? vous êtes tout à coup devenue triste et presque de mauvaise humeur?

— Moi? pas le moins du monde.

— J'aime mieux croire que c'est sans motif.

— Vous êtes singulier! Pourquoi voulez-vous que je sois de mauvaise humeur? je n'ai aucune raison pour ça.

— Comment, vous ne prenez pas d'écrevisses.

— Non, je n'ai pas faim.

— Il n'y a pas besoin d'avoir faim pour en manger.

— Je ne sais même pas pourquoi je suis venue souper, car je suis souffrante.

— C'est assez naturel; il est difficile de passer par certaines épreuves...

— Voulez-vous me donner mon burnous, je vous prie...

— Comment déjà?

— Oui, je désire rentrer chez moi. Demandez une voiture.

— Je croyais que vous vouliez revenir à pied?

— Vous n'y pensez pas! A cette heure-ci?

— Voulez-vous fumer une cigarette?

— Non, mon médecin me l'a défendu.

— Après le souper, mais pas avant.

— Croyez-vous être le premier à vous apercevoir qu'une femme intelligente ne fait que ce qui lui plaît?

— Je n'ai pas cette prétention.

— Qu'avez-vous à vous pencher continuellement?

— Je regarde l'appartement de ce pauvre...

— Fermez ce carreau, je vous prie : il fait un froid de loup. Est-ce que nous ne sommes pas arrivés?

— Pas encore.

— Ce cocher dort bien certainement. Il y a une heure que nous sommes partis.

— Nous approchons.

— Il s'est trompé de chemin, alors?

— Cette fois nous y voilà.

— Enfin.

— Adieu, mon amie, quand vous reverra-t-on?

— Un de ces jours... au théâtre.

—

Henriette, poussant la porte de toutes ses forces : — Dieu! que ces hommes sont bêtes!

LOT.

Les Filles Romanesques

(Suite.)

Or, mademoiselle de Gury n'avait, à mes yeux, nulle excuse. Elle avait parfaitement compris et pesé tous les avantages et tous les inconvénients d'un mariage avec le général Bonnet, et je n'affirmerais même pas que je ne fusse pas au nombre des dérivatifs entrevus dans l'avenir par cette habile et prévoyante petite personne. Il eût donc été d'un donquichottisme par trop exagéré de ne pas me prêter à d'aussi bienveillantes intentions.

Puis il est bon que la jeunesse prenne aussi quelquefois sa revanche des nombreuses défaites qu'elle essuie en ce temps-ci. Ce brave général me traitait trop en *pékin*, et je n'étais pas fâché, tout en lui laissant ses lauriers, de lui couper un peu... les myrtes sous les pieds. Ces vieux toutous, échauffés par leur flanelle, prendraient trop au sérieux les conquêtes de leur portefeuille, si une petite mésaventure conjugale ne venait, de temps à autre, infliger à leur fatuité quelque douche salutaire.

Décidé à tenter l'aventure, je n'eus pas la maladresse ni l'humilité de me poser en amant sacrifié et désespéré. Au contraire, dès que le mariage de mademoiselle de Gury fut officiellement connu, je le pris avec elle sur un ton de raillerie tout à fait désintéressé, que mon attitude antérieure ne pouvait en rien l'autoriser à transformer en dépit. Cela nous amena vite à une espèce d'intimité, enjouée dans la forme, mais assez malveillante au fond, qui nous faisait nous rechercher constamment pour nous dire des choses aussi désagréables quo le permet la politesse.

Je la félicitais avec une impertinence du plus

haut goût, d'avoir su enlever le général à toutes les drôlesses du demi-monde, qui lorgnaient, sans oser en approcher, cette riche proie. Elle m'engageait de son côté, si j'allais à Bade, ainsi que j'en témoignais vaguement le désir un soir, à risquer quelqu'argent à la roulette, prétendant être sûre que je devais être heureux au jeu. Alors, je lui développais, sur les femmes et sur l'amour, des théories bien connues de toi, qui se résument ainsi :

L'amour, tel que je le comprends, étant à peu près impossible aujourd'hui, je n'ai pas la folie de le chercher, tout en étant décidé à lui tout sacrifier, si je le rencontre un jour par hasard. Quant à l'amour tel qu'il existe, trouvant que c'est la chose du monde la moins sérieuse, je ne lui permets de prendre dans ma vie que la place d'un divertissement quelconque, qui ne doit jamais arrêter ou retarder, dans leur marche, que des sots ou des enfants.

— « Pourquoi donc m'avez-vous fait la cour? s'écriait-elle alors.

— Eh! mon Dieu, parce que les femmes, en général, nous trouvent mal élevés quand nous nous en dispensons. Puis, tant que je ne vous connaissais pas, je pouvais espérer que vous seriez peut-être mon idéal.

— Et vous vous êtes déjà aperçu que je ne l'étais pas? Mais, quoiqu'il soit trop tard, je voudrais bien savoir ce qui m'a manqué pour cela? N'est-ce pas de vous avoir aimé un peu, beaucoup, passionnément?

— Peut-être. Et pourtant il est bien possible que, dans ce cas même, je n'eusse pas pu vous payer de retour.

— Cruel! voyez pourtant à quoi vous m'exposiez, et avouez que j'ai été bien plus sage de ne pas aspirer à un bonheur aussi inaccessible.

— J'en conviens. En me préférant le général, vous avez eu de la raison pour vous et pour moi, et loin de m'en plaindre, je vous en remercie. »

Ces escarmouches aigres-douces se renouvelaient chaque fois que nous nous rencontrions dans le monde, c'est-à-dire assez souvent. Dès qu'elle fut mariée, ce fut bien mieux. Quoique mademoiselle de Gury, par sa position de fille sans mère, et surtout par nature, fût de ces demoiselles tacitement émancipées, auxquelles on peut dire bien des choses, j'étais pourtant plus à l'aise avec madame Bonnet; d'autant plus à l'aise que le général avait eu la triomphante idée, en me faisant faire le portrait de sa jeune femme, de m'admettre chez lui sur le pied de l'intimité. Les maris ont de ces idées-là, les vieux surtout.

J'avais trouvé, à l'usage de la belle Marcelle, le genre de *scie* qui pouvait lui être le plus désagréable : c'était de prendre au mot la gaieté qu'elle affectait, et d'avoir l'air de croire au bonheur qu'elle avait prétendu devoir trouver dans cette union monstrueuse. Pour elle, qui connaissait mon opinion sur le peu de valeur morale des femmes en général, cette attitude était le meilleur moyen de lui prouver que je ne croyais pas avoir à faire d'exception en sa faveur. Elle avait essayé plusieurs fois de surprendre quelque ironie en moi, quand je la félicitais au sujet de l'heureuse insouciance et de l'inaltérable égalité de caractère qui devaient éloigner toujours de son ciel serein le moindre nuage; mais j'y mettais à dessein tant de sérieux et de bonhomie, et le besoin d'estime est si impérieux chez les femmes, surtout chez celles qui en sont le moins dignes, et surtout de la part des hommes qui n'ont ou affectent de n'avoir aucune prétention sur elles, qu'un jour, exaspérée, elle s'écria :

« J'espère que vous ne me faites pas l'injure de penser un mot de ce que vous me dites-là?

— En quoi donc serait-il injurieux pour vous de penser que vous êtes heureuse de ce qui fait le bonheur de toutes les femmes : le luxe, le bruit, les fêtes, les hommages?

— C'est-à-dire que vous me confondez avec celles qui se contentent de cela.

— Je croyais vous avoir entendu dire bien souvent que vous n'aviez nul besoin d'autre chose.

— Oui, on le dit et on le croit, et il faut qu'on accepte ce que l'on a voulu. Mais savez-vous ce que l'on ferait plus tard, si c'était à recommencer, et faut-il donc être éternellement responsable de l'erreur d'un moment?

— Je vous avoue que je ne comprends pas... me hasardai-je à dire, un peu surpris de la vivacité presque émue qu'elle y mettait.

— Eh bien! tant pis pour vous, si vous ne comprenez pas que vous jouez un jeu cruel et peut-être odieux. Parce que je n'ai pas deviné jadis un amour que vous ne m'avez pas avoué, et que vous n'osiez pas trop, tant vous en étiez peu convaincu, vous avouer à vous-même, sommes-nous donc condamnés à nous traiter en ennemis, lorsque des convenances d'esprit, à défaut de celles du cœur, puisque vous semblez croire celles-ci impossibles entre nous, devraient nous faire amis? Quoi! quand vous trouvez un malheureux, avant de le plaindre, il vous faut être sûr qu'il ne l'est pas par sa faute? Je vous avais cru moins raisonnable que cela. »

Il y avait plus de dépit que d'émotion réelle dans le ton dont elle débita ce petit discours, et pourtant, mon cher ami, tout en me défiant d'elle et de moi-même, je m'y laissai prendre. Une femme qui se dit malheureuse n'a jamais beaucoup de peine à gagner sa cause, surtout quand elle est jeune et belle, et que la vanité d'avoir été choisi pour confident dispose déjà beaucoup à l'indulgence celui que séduisait le plus le rôle de juge inexorable. J'ai d'ailleurs pour principe qu'il vaut mieux donner à vingt faux mendiants, que de s'exposer à ne pas secourir une misère réelle. Je me sentis donc désarmé par cette femme charmante et brillante, qui écartait devant moi son masque et me laissait entrevoir ses larmes secrètes. Je lui tendis vivement la main, et, à partir de ce jour, nous fûmes amis.

Amis! Te rappelles-tu, dans *Robert-Macaire*, cette fameuse partie d'écarté, où les deux partenaires se trichent mutuellement, sans pourtant être dupes l'un de l'autre. Eh bien! c'est exactement là l'amitié qui existe entre madame Bonnet et moi.. Je ne crois pas plus à ses chagrins, qu'elle ne croit à l'intérêt que j'y prends; chacun de nous sait très-bien que l'autre le déteste, et pourtant, nous serons probablement amants dans un avenir très prochain. Elle n'en a plus d'envie que moi ; mais un instinct fatal nous fait cependant avancer d'un pas, chaque jour, vers ce dénoûment qu'aucun de nous ne désire. Le seul motif qui le retarde désormais, c'est qu'il s'agit de savoir lequel de nous n'avouera pas le premier sa défaite, afin de ne pas perdre le droit d'humilier son adversaire.

Tu me diras que tout cela est absurde, et je n'aurai garde de te contredire. Mais je suis plus que je ne voudrais engagé dans ce déplorable jeu. Ce n'est pas seulement ma vanité d'homme qui y est en cause; c'est plutôt et surtout un désir grossier et brutal, je te l'accorde, mais très-impérieux que j'éprouve de posséder, pour la traiter comme elle le mérite, cette créature, dont tous mes instincts intelligents et délicats m'éloignent, et pour venger sur elle tous les nobles sentiments dont elle et ses pareilles font aujourd'hui litière à leur insolente splendeur.

Si peu flatteur pour moi que cela fût, je craindrais d'être fat en disant qu'il en est à peu près de même pour elle; mais, bien certainement, le besoin de l'absolution que suppose l'amour n'est pas le seul mobile qui la pousse à rechercher, comme elle le fait, le mien. Les femmes froides de cœur sont rarement chastes; le général était déjà soldat en 1815, et — je suis plus sous la main que n'importe qui...

Tout ce roman se déroule, bien entendu, sous le couvert de la plus honnête et inoffensive amitié. Pas un mot d'amour n'a été, et pour cause, prononcé entre nous. Mais je suis le confident des chagrins domestiques de la belle Marcelle qui, tout en profitant des avantages de sa brillante position, en trouve les charges déjà bien lourdes, pour ne pas dire insupportables. « Ah! si j'avais su! » dit-elle d'un ton désolé. Moi, je suis bien convaincu que si c'était à refaire, elle le referait, parce qu'elle trahit à chaque instant combien les besoins matériels dominent en elle les aspirations morales; mais je n'en fais pas moins semblant de la trouver très à plaindre, et nous nous serrons la main plus souvent, plus fort et plus discrètement que cela ne serait indispensable et même prudent.

Elle m'écrit que mon « affection » est la seule consolation qui lui reste dans sa vie perdue, et je lui réponds que cette «affection » ne lui manquera jamais. J'ai remarqué qu'elle n'a pas une seule fois dit ni écrit « amitié, » et je n'ai garde de m'engager plus qu'elle ne le veut faire elle-même. Comme elle se plaignait l'autre jour de la gêne qu'imposent à ces confidences nos relations sans intimité du monde, nous nous sommes persuadés qu'il n'y aurait pas grand mal à nous rencontrer « par hasard » dans les parties les plus désertes du bois de Boulogne. Elle n'a pas encore voulu venir chez moi; mais la saison des pluies qui approche l'y amènera forcément. En attendant, nous nous promenons bras dessus, bras dessous à l'ombre des grands arbres, et... ma foi! tout vient à point à qui sait attendre.

RAOUL SAUNIER.

—

Lettre de Renée à madame Jane de Meslay.

Paris, 10 septembre 1858.

Jane, veux-tu me pardonner? Oui, n'est-ce pas? Je suis bien coupable envers toi; j'ai méconnu tes meilleures intentions, je t'ai attribué des calculs odieux, je t'ai blessée dans ta fierté, et plus encore dans l'affection que tu me portes; j'ai été injuste, ingrate et cruelle; je le reconnais, je te l'avoue, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en repens. Alors même que mes lèvres t'accusaient tout haut, je me sentais troublée, plus que je n'en voulais convenir avec moi-même, par les reproches que m'adressait tout bas ma conscience. Ah! si tu savais comme je m'en voulais de t'en vouloir, et comme j'ai besoin de me réconcilier avec toi, pour être tout à fait en paix avec moi-même.

Une mauvaise honte m'en a seule jusqu'ici empêchée. Mais nous partons demain, et je veux que nous puissions nous embrasser de bon cœur en nous revoyant. Eh bien! je suis tellement sûre de toi, que c'est sans aucune défiance que je te demande ton absolution, avant même de te confesser en détail des torts dont la liste serait trop longue et trop pénible. Je le ferai plus tard; mais il faut, en attendant, que tu me promettes de les oublier. Est-ce fait? Oui. Ah! je savais bien que ma Jeanneton était la meilleure des grandes sœurs! Aussi, tu verras comme je vais te r'aimer pour rattraper le temps perdu ces derniers mois, par ma faute, ah! oui, par ma très grande faute.

D'abord, tu sauras la grande nouvelle! Si, après cela, tu doutais de ma conversion, je ne sais pas ce qu'il faudrait pour te convaincre. Mais tu ne douteras pas. Sache donc que j'ai absolument rompu avec le marquis!... Si tu me demandes pourquoi, je te répondrai : Parce qu'il m'ennuyait. J'avais cherché longtemps à me le dissimuler; mais il m'a lui-même forcée à me rendre à l'évidence.

Je me disais, les premiers temps, que je finirais par m'y habituer; mais c'est le contraire qui est arrivé. Dieu sait pourtant, et moi aussi, quelle patience j'y ai mise, et quelle bonne volonté! Plus mon amoureux redoublait d'attentions, de galanteries, d'essences et de cosmétiques, plus il m'apparaissait vieux, laid, grotesque et insupportable. Je n'y tenais plus. Si bien que, d'autres motifs plus sérieux, mais que je ne puis ni ne veux dire, aidant, j'avais fini par voir approcher avec terreur le moment où je ne pourrais plus ajourner la solution tant souhaitée par moi jadis.

Le marquis m'a, par bonheur, fourni de lui-même un moyen de salut, dont je lui ai été trop reconnaissante pour qu'il me soit possible de lui garder rancune de la petite leçon d'humilité qui y était jointe.

Ma chère Jane, ayant dix-sept ans et n'étant pas trop laide, — on m'a toujours dit que je te ressemble, et tu es une des plus jolies femmes que jaie vues, même ici; — j'avais la présomption de croire qu'un cœur qui s'offrait à moi devait m'appartenir tout entier. J'avoue même que, malgré le titre et la fortune de M. de Coathuel, je ne pensais pas être en reste avec lui, en acceptant les débris plus ou moins bien conservés du sien. Eh bien! je me trompais. Ce précieux cœur, que je croyais à moi seule, je le partageais avec une rivale, et quelle rivale! Ecoute cette histoire; elle en vaut la peine.

Il y a huit jours environ, nous étions parties avec Marcelle pour la campagne d'une dame de la connaissance du général, qui passe l'été aux environs de Mantes, et qui nous avait souvent invitées à l'y aller voir. Notre intention était d'y rester la nuit et la journée du lendemain. Un mot de maman avait prévenu le marquis de cette absence de deux jours. Malheureusement, ou plutôt heureusement pour moi, la personne que nous allions visiter, n'étant pas prévenue, n'était pas chez elle, et n'y devait revenir qu'à la fin de la semaine.

Nous reprîmes donc le chemin de fer et rentrâmes à Paris le soir même. Marcelle nous garda à dîner, et M. Saunier, un ami d'Olivier, qui est très-intime chez le général depuis qu'il a fait le portrait de Marcelle, ayant apporté une loge pour le *Gymnase*, où il y avait une représentation extraordinaire, nous y allâmes dans l'espérance d'oublier la contrariété de la journée.

Le spectacle était en effet fort joli; mais ce ne fut pourtant pas lui qui m'amusa le plus. Dans la loge à droite de la nôtre, j'avais reconnu une de ces dames beaucoup trop élégantes, dont maman prétend que je ne dois pas savoir le nom, mais que je ne puis m'empêcher de regarder plusieurs fois, parce que je me souvenais très-bien de l'avoir vue dans le corps de ballet de l'Opéra,

et d'avoir même fait remarquer au marquis l'insistance avec laquelle ses yeux, fort beaux d'ailleurs, se dirigaient vers l'avant scène où il se trouvait avec nous.

Quoique cette belle personne me fût seule visible, elle n'était pas seule; car je la voyais souvent se retourner pour causer, vers quelqu'un qui, avec ou sans intention, se tenait beaucoup en arrière, Je n'y fis pas autrement attention, et ne me serais probablement doutée de rien, si, au moment de partir, je n'avais entendu cette dame, déjà sortie de la loge, dire assez haut à quelqu'un qui y était encore : « Eh bien ! viens-tu, marquis? » Ce *marquis* m'intrigua, je ne sais trop pourquoi. Je rentrai brusquement près de maman et de Marcelle qui se disposaient à partir, et je vis, par la lucarne de la porte, passer bras dessus bras dessous la belle ballerine... et le marquis de Coathuel en personne !

Je ne dis rien; je ne m'évanouis pas; mais, en rentrant, je racontai la chose à maman, en feignant beaucoup plus d'indignation que je n'en éprouvais, et je déclarai que je ne voulais plus entendre parler de ce mariage. Maman m'objecta que j'avais peut-être mal vu et mal entendu; que, d'ailleurs, c'était là, en la supposant réellé, une peccadille tout au plus dans le monde du marquis, et que les choses étaient bien avancées déjà pour les rompre.

Le lendemain, M. Coathuel se présenta, sans se douter de rien. Je refusai de le voir, chargeant maman de lui expliquer mon refus. Il ne nia pas, mais prétendit que cela était bien plus innocent que je ne croyais; qu'il avait rencontré cette dame par hasard, et que, la connaissant pour avoir été aimée de l'un de ses amis, il n'avait pas cru commettre un crime en allant causer dans sa loge; et qu'enfin le tutoiement ne prouvait rien, ces dames ayant des habitudes dont il serait injuste de le rendre responsable, etc.

Tout cela pouvait être vrai, et maman, en me le rapportant, plaida toujours les circonstances atténuantes. Je fus inflexible. Le marquis se désola et me fit dire qu'il se tuerait. Je lui fis répondre que je me désinteressais entièrement de ce trépas, ne voulant pas empiéter sur les droits d'une autre. Enfin, après deux ou trois jours de supplications et de menaces — à distance, car je ne voulus pas le revoir et m'abstins même de sortir pour ne pas m'exposer à le rencontrer, — il m'a fait dire qu'il partait et que je ne le reverrais plus. C'est ce que je voulais.

Maman est furieuse contre moi qui, pour une niaiserie, ai rompu une aussi belle alliance.

Pour moi, chère Jane, je n'aurais jamais été plus contente, si je n'avais des remords au sujet de quelqu'un que tu connais, et avec qui j'ai été plus mauvaise encore qu'avec toi. Ah? si c'était à recommencer!... Qu'est-il devenu? Le sais-tu, toi? Je n'ai jamais osé m'informer de lui à son ami, M. Raoul Saunier, que je vois souvent ici. Ce jeune homme qui, j'en suis certaine, me connaît beaucoup plus qu'il ne veut en avoir l'air, a toujours été à mon égard d'une politesse froide et un peu ironique, qui n'avait rien d'encourageant. Et pourtant, depuis que j'ai ouvert les yeux, et reconnu combien tu devais avoir raison dans les conseils que tu me donnais, je suis réellement malheureuse quand je pense que quelqu'un a souffert ou souffre peut être à cause de moi.

Le marquis, cela m'est égal. Quelle que soit sa culpabilité, il na devait pas, à la veille de m'épouser, s'afficher avec une femme connue et mal connue de tout Paris. Mais *lui?* Son seul tort est d'avoir aimé qui n'en était guère digne — alors, — car maintenant, peut-être... Ah! non, c est impossible, je le sens; je l'ai trop blessé pour qu'il puisse accepter ma justification, lors même que je songerais à l'essayer. Aussi, tout ce que je désire, c'est non pas qu'il me pardonne ma trahison, mais qu'il n'en porte pas au moins la peine.

Si, comme je le pense, tu es toujours en correspondance avec lui, dis-lui cela, Jane, je t'en prie, mais sans qu'il sache pourtant que je t'en ai chargée. Ah! que ne t'ai-je écoutée quand il n'était pas trop tard encore, et pourquoi aujourd'hui ne puis-je tout dire? Toi, au moins, tu me resteras, n'est-ce pas? et, alors même que ta raison ne serait pas convaincue, ton cœur absoudra toujours ta

RENÉE.

11 septembre.

P. S. — Je t'ai quittée hier soir, pour aller passer la soirée dans une maison de l'intimité de Marcelle, où le marquis ne va jamais, et je r'ouvre ma lettre ce matin pour te raconter une conversion bien plus étonnante que la mienne: celle de maman sur le compte d'Olivier! Il y avait là un Anglais, lord H.., qui est puissamment riche et amateur forcené de peinture. En rencontrant M. Raoul Saunier, il s'est écrié :

« Parbleu! mon cher monsieur, donnez-moi donc des nouvelles de votre ami Malet, et des tableaux qu'il m'a promis.

— Mon ami a été forcé de faire un voyage, a répondu M. Saunier, et il vient de faire une grave maladie. — Ah! Jane, il a donc été malade? — Mais, a repris M. Saunier, il est à peu près rétabli, et il m'a chargé, milord, de vous présenter ses excuses et la promesse qu'il va se mettre immédiatement au travail que vous avez bien voulu lui demander.

— Ma foi! je suis doublement heureux, a repris lord H..., d'abord qu'il ne soit plus malade et que par suite, je ne perde pas l'occasion de lui être utile, tout en m'étant à moi-même fort agréable. Si vous lui écrivez, dites-lui combien j'ai hâte de le revoir, et surtout qu'il réalise promptement les grandes espérances que donne déjà son talent.

J'avais envie, je te l'avoue, de crier à milord : « Mais celui dont vous dites tant de bien est mon cousin! » Puis, en songeant que je ne m'avisais d'être fière de lui que quand les autres m'en donnaient l'exemple, j'ai baissé la tête en rougissant. Je ne sais si M. Saunier s'est aperçu de mon trouble; mais il a répliqué presque aussitôt, en nous désignant, maman et moi, à lord H... :

» Mon ami serait fier, milord, de l'approbation d'un juge aussi compétent que vous; mais il est ici deux personnes qui n'y peuvent être indifférentes, madame et mademoiselle de Keraven, sa tante et sa cousine.

— Eh bien! a repris l'Anglais en s'approchant de nous, je vous félicite bien sincèrement, mesdames, de compter dans votre famille un jeune homme dont les plus illustres seraient fières. »

Et il se mit à nous parler d'Olivier dans les termes les plus sympathiques et les plus enthousiastes. Il sera, sans tarder, prétend-il, l'un des premiers peintres de paysage de France, et la seule chose qu'il craigne, c'est de n'être pas assez riche pour lui payer des œuvres que l'on s'arrachera dans quelques années. Aussi se félicite-t-il d'avoir obtenu de lui, pour quinze mille francs seulement, quatre tableaux qui en vaudront cent mille sans tarder.

Tandis que je me réjouis de cet éloge de l'homme, maman ouvrait de grands yeux à l'énonciation du prix de ses œuvres. En rentrant, elle a dit à l'oncle Hector :

« Comprenez-vous, chevalier, l'engouement de ce Anglais pour la peinture de notre neveu? Il faut décidément aujourd'hui se faire artiste pour être compté dans le monde. Parmi les choses étranges de ce temps-ci, ce n'est certes pas là la moins étonnante. Allons, tant mieux pour Olivier, qui est un bon garçon après tout, et qui est appelé, à ce qu'il paraît, à relever notre maison. Je regrette seulement que ce soit sous un autre nom. Mais je vous demande un peu pourquoi il ne nous a pas dit lui-même qu'il était en train de faire fortune? »

Moi, je suis bien heureuse pour Olivier, et toi aussi, n'est-ce pas Jane?

(*A suivre*) JULES KERGOMARD.

PETITES NOUVELLES

Nous aurons à rendre compte, jeudi prochain, de la première représentation de la *Tsigane*, qui a eu lieu trop tard, à la Renaissance, pour que nous en puissions parler aujourd'hui.

— Mme Jouassin, complètement rétablie, est rentrée à la Comédie-Française, dans les *Femmes savantes* et l'*Été de la Saint-Martin*

— M. Emile de Najac et Louis Deffès viennent de lire aux artistes de l'Opéra-Comique leur pièce en trois actes : *Un jour de noces*.

On sait qu'ils ont pour collaborateur M. Victorien Sardou.

Cette lecture a produit un excellent effet.

Les auteurs ont écrit pour Mme Galli-Marié un rôle comique qui lui permettra de montrer son talent si varié sous un aspect nouveau.

Voici la distribution de cette pièce :

L'Infant	Mmes	Galli-Marié
Fernand		Chevrier
La supérieure		Decroix
Enrique	MM.	Engel
Redando		Barré
Arias		Dufriche

On espère que la première représentation pourra avoir lieu à la fin de décembre.

— Si rien ne vient contrarier les projets de l'administration, les *Surprises de l'Amour*, de M. Poise, doivent passer, à l'Opéra-Comique, au moment où paraîtront ces lignes.

— M. Paladilhe travaille activement à la partition que lui a commandé M. Carvalho, pour le livret en trois actes, intitulé : *Suzanne*, de M. de M. Cormon,

Un acte de M. Duvernoy a été aussi reçu par M. Carvalho, et sera représenté cet hiver.

— M. Ernest d'Hervilly vient de faire recevoir à l'Odéon une comédie en un acte, portant le singulier titre de : B*onjour Philippe?*

— A la salle Ventadour, le 24 novembre, aura lieu la première représentation de *Zilia*, opéra nouveau en quatre actes, poème de M. Temistocle Solera; musique de M. Gaspard Violate.

Cet ouvrage sera chanté par Mmes Urban et Sanz et par MM. Tamberlick, Pandolfini et Nannetti.

La partition, composée, pour le Théâtre-Italien, sur un drame de M. de Lauzières, sera donnée dans le courant du mois de janvier.

— Mme de Prébois, belle-mère et collaboratrice de Théodore Barrière, terminera le *Tir aux Pigeons*, dont les deux premiers actes sont entièrement achevés. Barrière destinait cette pièce au Palais-Royal, et laisse des notes qui permettent de finir cet ouvrage selon ses vues.

— Avant de quitter le Palais-Royal, pour diriger le théâtre qu'il va faire construire sur l'emplacement des Folies-Oller, Brasseur doit créer un rôle dans une comédie en un acte intitulée : l'*Invité*

Cette pièce fera partie du spectacle coupé, qui succédera aux *Demoiselles de Montfermeil*.

— La dernière représentation de la *Petite mariée* était accompagnée d'un petit acte fort amusant de M. Emile Abraham, le *Sabre de mon oncle* destiné à être donné au lever de rideau à la *Tsigane*.

— Aux Bouffes-Parisiens, on a joué un petit acte: l'*Explosion*, de M. Jouhaud, musique de M. Douay, joué d'une façon charmante par MM. Pescheux, Minart et Mlle Marthe Lys (début).

Cette pièce accompagne, comme lever de rideau la *Petite Muette*.

— A l'*Athœneum* de la rue des Martyrs, dimanche prochain, 4 novembre, première matinée : la *Petite marieuse*, l'*Histoire d'un sou*, *Deux Vieilles Gardes* et un intermède musical.

— Le mariage de Berthelier avec Mlle Charpentier a été célébré à Saint-Philippe du Roule, Cérémonie tout intime. Une cinquantaine de personnes étaient réunies.

LE MAGISTER

Tel est le nom que M. Latry vient de donner à son nouveau jeu de cartes destiné à instruire les enfants tout en les amusant.

Dans ce jeu, chaque carte est un dessin se rattachant à l'histoire ou à la géographie.

Il se joue par questions et par réponses.

Pour la géographie, les questions sont les départements, les réponses les préfectures et les sous-préfectures.

Pour l'histoire, les questions sont les rois, les réponses les faits historiques du règne.

Celui auquel échoit la main devient le magister. Il conserve pour lui les questions et fait aux autres joueurs la distribution des réponses.

Sur chaque carte de question, les enfants doivent jeter les réponses, sous peine d'amende au profit du magister qui dirige le jeu et qui doit rectifier les erreurs ou être mis lui-même à l'amende au profit du joueur qui les aurait signalées.

Ce jeu se publiera: 1° en édition de luxe, dont les dessins (très artistement faits en chromo-sthéographie) captiveront l'imagination des enfants, en gravant dans leur mémoire les lieux et faits historiques; 2° en édition populaire pour pensions et écoles, c'est-à-dire en jeux d'étude et de fabrique beaucoup plus simples, mais qui se publieront plus rapidement et à meilleur marché.

JARDIN D'ACCLIMATATION (Bois de Boulogne). Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanches, 50 cent. *Concerts*: Dimanches et jeudis 3 heures.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces)

L'Administrateur-Gérant: A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-THEATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME — PALAIS-ROYAL — COMEDIE



Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR

TRAGEDIE — MUSIQUE

JANE HADING

CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 234

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 8 au 14 novembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

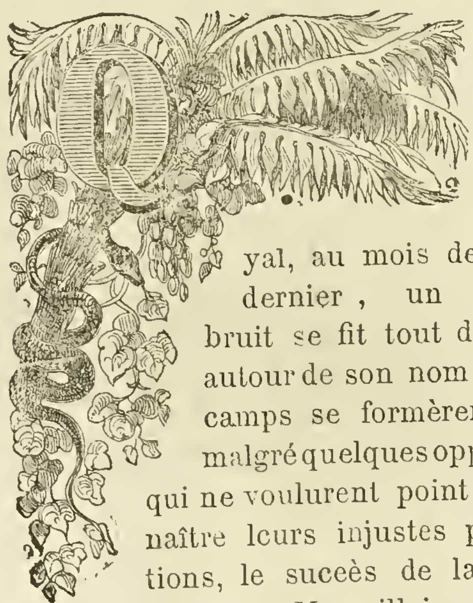
PARIS.	Un an, **14** fr.	Six mois, **7** fr.
DÉPARTs	id. **16** fr.	id. **8** fr.
ETRANGr	id. **20** fr.	id. **10** fr.



CCXXXIV

—

JANE HADING



Quand Jane Hading débuta au Palais-Royal, au mois de juillet dernier, un certain bruit se fit tout de suite autour de son nom. Deux camps se formèrent, et malgré quelques opposants qui ne voulurent point reconnaître leurs injustes préventions, le succès de la jeune étoile du Gymnase Marseillais s'est affirmé d'une façon éclatante.

Cette petite lutte servit les intérêts de Mlle Hading; le public apprit plus vite à la connaître; et c'est pourquoi, malgré de très-récents débuts, nous pouvons, dès ce jour, en raison de son succès rapide à Paris et de sa carrière dramatique passée en province, la considérer parmi les artistes dignes de figurer dans notre galerie.

Jane Hading est née sur la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, le 25 novembre 1859. Elle n'a donc point encore atteint sa dix-huitième année.

Son père, grand premier rôle au théâtre du Gymnase, lui fit voir de très-bonne heure le feu de la rampe. L'enfant avait à peine trois ans lorsqu'elle monta sur les planches, remplaçant, dans le *Bossu*, une poupée traditionnelle de carton qui tenait lieu et place de la petite Blanche de Caylus. C'était alors sous la direction de M. Halanzier.

Des dispositions très-précoces pour la musique engagèrent M. Hading à faire suivre à sa fille des études sérieuses en ce sens. Deux excellents professeurs de Marseille, MM. Martin et Peyronnet, lui donnèrent les premières leçons au Conservatoire de la Ville, où elle obtint bientôt un premier prix de solfège.

Tout en étant au Conservatoire, elle figurait souvent sur le théâtre du Gymnase où on lui confiait des petits rôles d'enfant qu'elle remplissait avec beaucoup de gentillesse.

A quatorze ans, Jane Hading commença sa véritable carrière dramatique, dans une saison qu'elle fit à Alger. Engagée comme ingénuité et chanteuse d'opérette, elle joua en même temps les soubrettes et tout ce que son jeune âge la met à même d'aborder. C'est ainsi qu'on la vit tour à tour interpréter Zanetta du *Passant*, Stefano du *Chef-d'œuvre inconnu*, le *Feu au couvent*, la jeune aveugle des *Deux Orphelines*, la *Fille de l'air*, Pedro de *Giroflé-Girofla*. Sa verve mutine, son espièglerie, sa grâce naissante, sa physionomie éveillée en firent rapidement l'idole du public algérien.

Engagée au théâtre du Khédive pour y tenir le même emploi, Jane Hading partit pour le Caire : ses débuts s'y firent dans la duègne Amaranthe de la *Fille Angot*, rôle qu'elle consentit à jouer pour rendre service au surintendant du théâtre; puis elle prit sérieusement place dans tout le répertoire, jouant tantôt les jeunes premières et les coquettes, tantôt les soubrettes et les ingénuités.

Cette souplesse du talent de la jeune artiste s'accrut encore à son retour à Marseille, l'été dernier ; elle joua en effet au théâtre Michel, la *Fille de Roland*, la Reine de *Ruy-Blas*, Esther des *Faux-Ménages*, qui firent remarquer son excellente diction et son talent de composition.

Après avoir accompagné son père dans ses représentations dans le midi, où elle joua à côté de lui dans le *Bossu*, le *Lion amoureux* (rôle de Cérès) et *Marceau* (rôle de Geneviève), Jane Hading fit son premier début au Gymnase de Marseille dans Graziella de la *Petite Mariée*, avec un succès retentissant qui appela dès ce jour sur elle l'attention des directeurs parisiens.

Les journaux de la ville ne tarirent plus en éloge sur leur *étoile*. Sacrée *diva*, Jane Hading fut encensée et traitée en enfant gâtée.

Son triomphe se continua dans Clairette, de la *Fille Angot;* dans *Giroflé-Girofla*, et dans une création qu'elle fit : le *Grand Mogol*, paroles de M. Chivot, musique de M. Audran.

M. Plunkett, de passage à Marseille, l'entendit et l'engagea aussitôt pour le Palais-Royal. Le genre exploité à ce théâtre n'était point celui de la charmante chanteuse d'opérette; mais Jane Hading pensa, avec raison, qu'il ne fallait pas laisser passer une occasion de se faire connaître du public Parisien, et que peut-être c'était un moyen de rester dans la Capitale.

On la fit débuter dans un ouvrage écrit en vue de son talent : la *Chaste Suzanne*, vaudeville en deux actes, de M. Paul Ferrier, avec musique nouvelle de M. Barillier.

J'ai dit en commençant comment furent accueillis ses débuts.

Sa physionomie piquante, sa verve exubérante plurent immédiatement, malgré certains opposants de parti-pris.

Le mois suivant, août 1877, une petite pièce en un acte : *Bérengère et Anatole*, écrite également, par MM. Poirson et Bariller, pour faire valoir ses principales qualités, ne réussit que par elle et ne laissa plus de doute sur son talent de chanteuse.

M. Koning la demanda à M. Plunkette, pour faire sa réouverture de la Renaissance avec la *Petite Mariée*, en l'absence de Jeanne Granier, malade, et au lieu et place de Mlle Humberta, de Bruxelles, qui devait d'abord prendre le rôle de Graziella.

Jane Hading parut donc, à la fin de septembre dernier, sur ce théâtre et dans une situation des plus périlleuses. Succéder à Jeanne Garnier semblait presque impossible, et le public dont cette délicieuse prima donna était depuis si longtemps la favorite, s'attendait, on peut le dire, à un véritable désappointement. Il n'en fut rien, le succès de la débutante grandit à chaque scène et se termina par un triomphe.

D'une taille élancée, souple d'allures, la physionomie très attachante, l'œil noir expressif, la bouche fine et déliée, la femme plaît par son gracieux visage et ses mouvements intelligents. La chanteuse captive par une jolie voix fraîche et bien timbrée, conduite avec goût et dans un bon sentiment musical. La comédienne est entraînante, par sa fougue toute méridionale, l'imprévu de ses attitudes, la vivacité et la finesse de son jeu.

Nul doute aujourd'hui de l'avenir réservé à Jane Hading, comme chanteuse d'opérette. Là est sa véritable voie ; et une de nos scènes de musique bouffe ne peut tarder à s'assurer son talent si sympathique.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

AURELIEN SCHOLL

(Auteur dramatique.)

REVUE DES THÉATRES

OPERA

L'Opéra a repris le *Roi de Lahore* pour la rentrée de Mlle de Rezké.

M. Massenet a ajouté à sa partition deux morceaux importants: au quatrième acte, un air de ténor et au cinquième acte un air de soprano, dont M. Vergnet et Mlle de Rezké ont tiré le plus grand parti.

Le *Roi de Lahore* peut encore fournir, ainsi, quelques représentations fructueuses.

Les débuts de Mlle Richard se sont continués avec le même succès et la reprise de *Sylvia* a été revue avec plaisir.

OPERA-COMIQUE

Première représentation de la *Surprise de l'Amour*, opéra-comique en 2 actes, de M. Ch. Monselet, d'après Marivaux, musique de M. Poise.

La *Surprise de l'Amour*, comédie en 3 actes de Marivaux, fut représentée pour la première fois à la Comédie-Italienne en 1872.

Pour être appropriée à la scène de l'Opéra-Comique, cette charmante pièce a dû subir quelques mutilations. Un acte et trois personnages ont été supprimés par M. Monselet, mais hâtons-nous de dire que personne n'était plus à même que cet écrivain si fin et si imbu des procédés employés par les écrivains du dix-huitième siècle, de conserver le style de Marivaux et l'esprit de sa comédie.

Le dialogue nouveau de la *Surprise de l'Amour* est donc toujours élégant et léger, et l'intrigue, quoique simplifiée, reste très-suffisante pour un ouvrage lyrique.

Arlequin et Colombine, Lelio et la comtesse se meuvent aisément à travers la saynete de M. Monselet auquel nons n'avons que des éloges à adresser pour l'adaptation de la comédie de Marivaux à une scène musicale.

Sur ce canevas léger, M. Poise, un musicien de la bonne école qui a su résister aux procédés wagnériens et conserver la clarté de l'esprit français, a ciselé un véritable bijou.

On ne saurait plus finement exprimer des sentiments délicats. La mélodie vous berce durant ces deux actes aimables.

Les couplets de la Comtesse, les duos de Colombine et d'Arlequin, la chanson: *Chacun connait de Colombine le pied mignon*, le final, sont des morceaux d'une exquise valeur. Aussi cette délicieuse musique a-t-elle été goûtée par les véritables amateurs de ce qui est sain et bon.

L'interprétation est de nature à faire valoir toutes les beautés de l'œuvre. Mme Galli-Marié est une Colombine de race; sa sœur, Irma Marié, une agréable comtesse; Nicot chante avec ce goût exquis qui lui est particulier. Un débutant, M. Morlet, a pris pied du premier coup sur la scéne de l'Opéra-Comique avec un véritable éclat; nous avons entendu plusieurs fois prononcer le nom de Couderc par ceux qui le vantaient. M. Morlet est en effet un *comédien*, ce qui, hélas, ne se voit plus depuis bien longtemps à l'Opéra-Comique; de plus, il a une fort jolie voix: on l'a chaleureusement applaudi.

La reprise du *Déserteur*, a eu lieu samedi et tout le monde a été satisfait.

MM. Engel, Barré, et Mlle Chevalier, ont été très-applaudis; le succès de rire de la soirée a été pour Barnolt, très-amusant dans le rôle du grand cousin.

ITALIEN

RÉOUVERTURE

Poliuto: Tamberlick, Mme Urban.

La réouverture du Théâtre Italien a eu lieu samedi avec *Poliuto*. La salle était resplendissante. Tamberlick rentrait dans un rôle qui fut un de ses plus grands triomphes. Il s'y est montré comme toujours grand chanteur et grand tragédien.

La débutante, Mlle Urban n'a pas une voix exceptionnelle, mais c'est une excellente artiste et une précieuse acquisition pour M. Escudier. Pandolfini est un trés beau Sévère.

La saison s'ouvre favorablement pour ce théâtre aristocratique auquel le Directeur veut rendre son luxe d'autrefois.

Ce soir on doit reprendre *Il Trovatore* avec Tamberlick dans le rôle de Maurico. Cette représentation est donnée en l'honneur du général Grant, l'ex-président de la République américaine. Aussi doit-on exécuter un hymne américain pendant un entr'acte.

RENAISSANCE

Première représentation de la *Tzigane*, opéra-comique en 3 actes, de MM. Delacour et Wilder, musique de M. Johann Strauss.

Une intrigue ingénieuse, des scènes amusantes, des costumes d'une rare originalité, une musique entraînante, des décors d'un luxe éblouissant, une interprétation vraiment hors ligne, voilà le bilan de la représentation de la *Tzigane*, la nouvelle œuvre qui va tenir tout l'hiver l'affiche de la Renaissance.

A quoi bon raconter en détail les avantures de la princesse Arabelle délaissée par son volage époux? Il suffit de signaler la très heureuse disposition des scènes offrant au compositeur des situations qui lui ont fourni le moyen de dépenser sa verve abondante, ce qu'il a fait avec un esprit et une distinction dont on ne saurait trop le louer.

Tous les morceaux ont été applaudis, bissés, et Ismael a dû, même, répéter trois fois les couplets du *Pâté d'anguille*.

Les couplets des *Hirondelles*, délicieusement chantés par Berthelier; ceux de Mlle Zulma Bouffar, « *Courir après l'époux qui fuit* »; le trio du premier acte; la valse finale, une des plus belles parmi les valses merveilleuses de Johann Strauss; les couplets en mazurka « *Dis-moi tu, dis-moi toi,* » etc., etc., sont des morceaux d'une originalité charmante et tout à fait mélodiques.

Ismael a eu plus qu'un succès, il a remporté un véritable triomphe comme chanteur et comme comédien. Berthelier s'est montré d'une bouffonnerie achevée dans le rôle d'un vieux courtisan. Mlle Zulma Bouffar, vive, mutine, entraînante, a soulevé la salle par la verve avec laquelle elle a rendu sa partie musicale.

Nous le répétons, la *Tzigane* est un grand succès comme musique, interprétation et mise en scène; et c'est le cas de le dire: tout Paris passera cet hiver par la Renaissance.

ATHENÆUM

Pièces et débutants se succèdent au charmant théâtre de la rue des Martyrs avec une rapidité vertigineuse. Le spectacle de la huitaine qui vient de se terminer était très varié et heureusement choisi; au si a-t-il obtenu un succès qui va se continuer cette semaine encore.

Livre III Chapitre Ier, a été joué avec un ensemble parfait par MM. Jourdan et Horace et Mme de Wenzel. M. Jourdan est un comédien de la bonne école et qui doit à des études sévères l'art si rare de bien dire sans forcer la note. Il a enlevé la scène de la fausse déclaration avec une chaleur communicative. M. Horace, est distingué et plein de feu dans le rôle du mari, d'abord si confiant, et bientôt trop jaloux. Enfin, Mme de Wenzel prête au personnage de Lucile des allures de bonne compagnie et une émotion vraie; son jeu sobre de gestes et très naturel, la rend sympathique au public.

Dans le *Choix d'un gendre*, M. Brunet nous a rappelé M. Arnal, par la finesse et la bonhomie; Harel a joué avec rondeur le rôle rendu si difficile par Delannoy, M. Horace s'est montré très

amusant, et Mlle Alice Lapierre a interprété Mandolina avec une crânerie étourdissante.

L'intermède musical esl toujours fort intéressant. Mlle Marcelle a chanté dans la perfection la romance de *Mignon*, le baryton Norbert a fait entendre sa voix saine et bien timbrée dans les *Rameaux* de Faure ; enfin, le chanteur comique Angély, tout à fait désopilant dans *J'suis chatouilleux*, a rendu avec beaucoup de caractère, le *Bonhomme*, de Nadaud.

La vogue est désormais assurée à cette jolie salle où la bonne société de ce quartier si riche et si populeux semble déjà s'être donné rendez-vous.

LES OURS

—

Il y a trop longtemps déjà que l'argot, et surtout l'argot littéraire et théâtral, a fourni au langage parlé, voire à la langue écrite, témoin l'*Assommoir*, un grand nombre de ses métaphores pittoresques, pour qu'il soit besoin de rappeler aux Parisiens *pasisiennant* qu'on désigne par le mot : *ours*, toute pièce qui, reposant depuis un laps considérable dans les cartons de son auteur, n'a jamais été jouée et ne le sera très probablement jamais.

D'où vient l'expression ? il est malaisé de le dire. On serait tenté de la faire suivre de cette note trop usitée en étymologie : *Origine inconnue.* On comprend le sobriquet d'*ours* donné par les typographes aux « pressiers », qui, en effet, par leurs continuelles allées et venues de l'encrier à la presse, et *vice versâ*, rappellent assez le va-et-vient des ours en cage. Mais on ne voit pas trop quel rapport peut exister entre l'animal en question et une pièce de théâtre, si mauvaise, — ou si peu chanceuse, — soit-elle ; ce, d'autant plus que l'animal lui-même donne matière à force controverses. On a formulé sur son compte les opinions les plus diverses, il a rempli les rôles les plus variés.

.·.

Suivant le prophète Daniel, il représente la perfidie et la voracité ; reproches un peu vifs à l'égard d'une bête qui raffole du miel et des fruits.

Suivant la fable, c'est l'image du « maladroit ami. »

Suivant l'opinion la plus accréditée, il est l'emblème du misanthrope, de l'homme taciturne, insociable.

Suivant les fourriéristes, gens très forts, on le sait, en *analogie passionnelle,* et qui ont réhabilité l'ours, il est l'emblème du Sauvage, amoureux de l'indépendance, de la libre vie, et revendiquant, comme d'imprescriptibles droits naturels, la liberté absolue de la chasse, de la pêche, de la cueillette et du *far-niente.* A ce compte-là, l'ours serait essentiellement égalitaire et roturier. Et, de fait, ne sert-il pas de blason à une grande ville du plus démocratique des Etats européens ? Berne a son ours, comme Venise avait son lion.

La légende catholique n'a pas exclu l'ours de ses récits naïfs. Ainsi, elle raconte que saint Médard, — celui qui aime tant la pluie, — alla un jour chercher dans son antre un de ces animaux, coupable d'avoir détérioré fortement un bœuf de labour, lui prit délicatement l'oreille entre le pouce et l'index, et le contraignit à prendre à la charrue la place de sa ruminante victime. D'où le nom d'*Ourscamps* donné à la localité théâtre d'un si rare repentir.

Notons enfin, dans les métamorphoses païennes, celle du chasseur Arcas et de sa mère en *ourses*, une *grande* et une *petite*, lesquelles donnèrent leurs noms aux constellations que l'on sait.

.·.

Mais toutes ces réminiscences, pour instructives qu'elles soient, ne nous servent ici de rien ; nous dépensons notre érudition en pure perte ; car il n'y a vraiment nulle relation entre : les ours, mâles ou femelles, de la Bible, desfabulistes, de la zoologie officielle ou passionnelle, de la confédération Suisse, du catholicisme, de la mythologie et de l'astronomie, d'une part ; et : les vieilles pièces, de l'autre.

Et cependant l'ours est une bête fort littéraire, — et fort comique en littérature. Sans reparler de la Fontaine, que son *genre* forçait presque à mettre l'ours en scène, — Alexandre Dumas père a préconisé l'ours, ses instincts artistiques et mélomanes, et surtout son bifsteck. Il y a aussi au début du beau livre de Victor Hugo sur le *Rhin* une histoire d'ours, qui est une des plus énormes bouffonneries imaginables...

Je ne sais si je me trompe : mais il me semble que nous brûlons...

Car cette voie nous amène tout naturellement à chercher l'ours dans le répertoire du théâtre contemporain...

Et nous tombons fatalement sur cette drôlerie superlificoquentielle, — jouée plus de cinq cents fois aux *Variétés* par Brunet et Odry, — et qui s'appelle :

L'Ours et le Pacha...

C'est là que Lagingeole répète à tout bout de champ à l'illustre Shahabaham en quête de distractions ; *Prenez mon ours ! Prenez mon ours !*

L'auteur non joué qui poursuit de ses obsessions et de ses manuscrits les directeurs en quête de succès, ne ressemble pas mal à ce montreur tannant...

Et ce rapprochement, joint à la vogue du mot de Lagingeole, a fort bien pu enrichir l'argot des coulisses du mot *ours* appliqué à ces pièces que leur créateur voudrait absolument qu'on prît, et qu'on ne prend jamais...

.·.

Peut-être, — à présent que j'y pense, — tirerait-on une autre explication, non moins ingénieuse de l'expression *ours mal léché.* Mais la précédente me parait aussi satisfaisante, et par dessus l'autre a l'avantage d'être théatrale, comme le vocable même qu'elle justifie.

.·.

Si tous les ours-animaux ont à peu près le même caractère, les mêmes mœurs et le même aspect, ils n'en est point ainsi des *ours* de théâtre. Ceux-ci se doivent classer en catégories bien distinctes.

Donnons, comme récompense de sa sagesse, la place d'honneur à l'*ours modeste et résigné* ; celui qui, au premier refus, ne pousse plus un grognement, retourne aux profondeurs du carton paternel, s'y endort et s'y laisse manger stoïquement des vers. Celui-ci est rare. C'est le merle blanc des ours.

Par contre, il y a *l'ours récalcitrant et enragé*, qui lutte, qui ne veut pas être un *ours*. C'est un vagabond endurci. Point de bête plus nomade. Il ne quitte la poche de son père, qui le produit partout, dans sa famille, à ses amis, aux directeurs. Peu lui importe un échec. Sans cesse il revient à la charge, comme les Russes devant Plewna, et toujours plus féroce et moins muselé que jamais. Parfois, à force d'opiniâtreté, *l'ours enragé* finit par se faire « prendre » par un directeur terrifié. Alors, en général, sonne l'heure du châtiment : car dès que l'ours est mis en présence du public, il apparaît doué d'une vétusté, d'une hideur effroyables ; le public s'exaspère ; il *appelle Azor* ; Azor vient, et dévore l'ours. — Hélas ! ne croyez pas son « montreur » corrigé, il voudra prendre sa revanche, et, dès le lendemain, donnera un frère à l'ours défunt.

Enfin, la dernière et la plus heureuse espèce d'ours, c'est *l'ours temporaire*, qui n'est *ours* que par le manque de savoir-faire de son auteur, ou le manque de flair des directeurs ; à un moment donné, quelqu'un le découvre, lui trouve bien de la gentillesse pour un ours et se décide à l'exhiber... Immense succès ! C'en est fait : le père de notre ours devient « un de nos dramaturges à la mode » et va pendant des années recevoir des sommes folles « chez Péragallo. »

La chose est plus fréquente qu'on ne saurait le croire, et il est peu d'auteurs dramatiques célèbres qui n'aient commencé par « garder des ours, » non pas *sur la montagne*, comme Thérésa, mais dans leurs tiroirs...

Cette idée est même rudement consolante pour les Shakespeares inconnus, qui n'ont encore que des *ours*...

Et qui doivent nécessairement, avec l'amour qu'on a toujours pour ses enfants, les ranger tous... dans la troisième catégorie, celle des *ours* qui cesseront d'en être.

LOUIS DE GRAMONT.

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

—

Lettre de Olivier Malet à M. Raoul Saunier.

Manoir de Kervézec, 15 septembre 1858.

Tu as raison, mon cher ami, quand tu me presses de retourner à Paris ; mais ne compte pas sur moi encore. Tu as raison quand tu me félicites d'être « guéri de ma fièvre et de mon amour, » et je ne t'en veux pas quand tu ajoutes : « si toutefois ces deux choses n'en étaient pas une seule. » J'accepte tes sarcasmes avec la bonne grâce qui convient à qui n'est pas d'aujourd'hui à s'apercevoir qu'il les a un peu mérités ; mais tu te tromperais grandement en t'imaginant m'avoir, pour cela, converti à ton scepticisme. La trahison d'une femme ne me fait pas plus renier l'amour, que la méchanceté d'un ou de plusieurs hommes ne me fera jamais douter de l'humanité.

Oui, j'ai été fou, aveugle, absurde ; non pas en cherchant l'idéal dans la vie, comme nous le cherchons tous dans l'art ; mais en m'obstinant à encenser l'idole, quand j'avais devant moi le vrai Dieu ! Ah ! que je pardonnerais avec joie à la première d'avoir accepté mon culte et de ne m'avoir donné en échange que... ce qu'elle pouvait donner, si, en me tenant éloigné trop long-

temps du second, elle ne nous avait peut-être rendu à jamais impossibles : à moi le retour, à lui le pardon!

Je suis, en effet, d'autant plus coupable qu'élevé dans le sanctuaire, j'avais depuis longtemps et bien des fois éprouvé ce que ce visage divin avait de beauté, cette main de douceur, et ce cœur de bonté, d'indulgence et de tendresse. Et parce qu'une ombre avait passé sur l'image splendide, j'ai cru qu'elle était pour toujours ternie, je m'en suis détourné quand, avec plus de foi, j'aurais pu me convaincre, dès lors, que l'essence en était trop pure pour que rien en altérât jamais l'éclat ni les vertus.

Que cherchais-je en effet? Etait-ce donc cette virginité matérielle et grossière dont les blasés sont si avides? Non; je voulais la sainte virginité de l'âme, la seule vraie, parce que rien, ni l'erreur, ni la violence, ne la peut ternir. Eh bien! ce n'est pas dans la vierge que je l'ai trouvée : l'atmosphère malsaine d'une société corrompue et hypocrite avait déjà flétri dans son germe la fleur précieuse que la femme, engagée par surprise, par ignorance, par faiblesse, dans une union contre nature, a su conserver intacte et toujours suave, plus suave même, car les larmes en ont fécondé le parfum!

« Est-ce que?... » t'entends-je t'écrier de ton accent le plus sceptique. Eh bien! oui, c'est ainsi, et je ne veux ni te le cacher ni m'en encuser. C'est au sortir des ténèbres, où l'on s'est égaré à la poursuite des feux follets, que la lumière de l'étoile apparaît plus splendide et plus sereine au bord du ciel. S'il a fallu toute la cécité morale à laquelle me condamnaient mes sublimes et... niaises théories sur ce sujet, pour m'empêcher si longtemps de reconnaître la vérité qui m'éblouissait, sans que j'y voulusse prendre garde, je n'aurai pas, au moins, la puérilité d'en détourner les yeux pour n'être pas forcé de la proclamer et de m'incliner devant elle. Je trouve, ou plutôt je retrouve en madame de Meslay toutes les réalités dont j'adorais l'apparence dans sa sœur : la foi, l'enthousiasme, le dévouement, ou, pour tout exprimer en un mot, la jeunesse du cœur, et je l'aime, ma première, ma seule bien-aimée! et je lui voue à jamais ma vie, si toutefois elle ne trouve pas mon retour vers elle trop tardif, ou trop prompt, pour l'accepter!

Si peu qu'elle ait les travers des femmes, telles que les fait leur éducation déplorable, Jane pourra-t-elle oublier, non-seulement que je l'ai si longtemps méconnue, mais surtout que je lui ai fait la confidence de mon prétendu amour pour une autre? Autant, lorsque ma fantaisie absurde m'entraînait ailleurs, il me semblait niaisement possible qu'en me détournant de Renée, madame de Meslay agît plus pour elle que d'après les ordres de sa mère, autant, depuis que je me suis avoué la nature de mes sentiments, je me prends à craindre de ne pouvoir jamais les lui faire partager.

Elle m'a, il est vrai, toujours témoigné, et surtout ces derniers temps, une affection que rien n'a pu altérer ni effrayer; mais elle est de ces nobles âmes pour qui le dévouement est un besoin, et à l'entendre parler de son amie madame Bernard, et même de Renée, malgré les défauts qu'elle reconnaît à celle-ci, et à voir l'inépuisable trésor de bonté et d'indulgence qu'elle épanche sur ceux qui l'approchent, j'ai peur d'avoir seulement une part égale à celle de tous dans ce cœur que je voudrais aujourd'hui posséder seul et tout entier. Si, tandis que notre amitié redevenait chez moi de l'amour, elle était restée chez elle de l'amitié!...

Pendant ces jours de convalescence que nous venons de passer ensemble, dans un tête-à-tête presque continuel, j'ai vainement essayé de sortir de ce terrible doute. Comprenant combien elle a le droit de se défier d'un cœur qui, après lui avoir préféré une rivale bien inférieure, ne se retourne peut-être vers elle — ne peut-elle pas le croire? — qu'après avoir été trahi ailleurs, je crains, en voulant hâter trop la solution, de la rendre forcément déplorable, lorsque, en attendant, peut-être...

Par son insistance à reprendre son plaidoyer, souvent éloquent, en faveur de Renée, chaque fois que son abandon à elle-même m'a inspiré le courage de lui ouvrir mon cœur, ne semble-t-elle pas vouloir me fermer toutes les voies vers un aveu dont elle se trouverait offensée? Je la connais assez maintenant pour être certain qu'aucune considération sociale ou personnelle ne pourrait l'empêcher d'accepter mon amour, si elle le partageait. Elle ne le partage donc pas... Et pourtant, il est des moments où la langueur de son regard, l'émotion de sa voix et la confiance de son attitude avec moi m'inondent le cœur d'espérance.

J'éprouve une chose toute nouvelle. Malgré l'espèce d'aimant qui m'attirent constamment vers elle, je la quitte pourtant volontiers; car je sens que, pour en être loin, mon cœur n'en est jamais absent. Voilà quelques jours, nous étions seuls dans ma chambre. La nuit venait, et Jane avait laissé glisser sur ses genoux la broderie à laquelle elle venait de travailler. Elle était assise auprès de la fenêtre, moi au fond, près de la porte. Après avoir causé gaiement, nous étions insensiblement retombés dans un complet silence. Je ne savais comment le rompre, ne pouvant me décider à prononcer de banales paroles, lorsque mon cœur était gonflé à se briser.

Mon regard errant, ne sachant où s'arrêter, rencontrait, sans le chercher, le sien, dirigé de mon côté; — l'obscurité ne me permettait pas d'affirmer, et je n'osais pas croire que ce fût vers moi. L'émotion me gagnait, je me levai et me mis à marcher dans la chambre. Chaque fois que je revenais du côté où elle était, je la voyais, accoudée au bras de son fauteuil, le menton dans la main, ses cheveux roulant en longs repentirs sur sa poitrine et les yeux fixés dans le vague. Une fois, ils rencontrèrent les miens et s'y arrêtèrent avec une expression indéfinissable ou plutôt complexe, où il y avait à la fois de la tendresse, de l'indifférence et de la sévérité. — Comprend-elle que je l'aime et m'en voudrait-elle?

Plus le silence se prolongeait, moins je me sentais capable d'en sortir le premier. J'ouvrais les lèvres et les refermais aussitôt, comprenant que ma première parole serait un aveu, et mon premier mouvement de tomber à genoux. — Maharite entra nous apportant de la lumière, et Jane se leva pour partir. J'allai la reconduire jusqu'à l'entrée du village. Mais le charme était rompu, et je la quittai avec empressement, pour échapper à une conversation indifférente, qui m'était aussi pénible que le silence passionné qui l'avait précédé m'avait été douloureusement délicieux.

Hier, dans une promenade qui nous avait conduits jusqu'aux bois de T..., nous nous étions égarés... Elle marchait devant moi, appuyant fortement son petit pied sur le gazon, avec une grâce un peu théâtrale, et sans avoir l'air de se préoccuper du chemin qu'elle nous faisait suivre. Je lui en fis la remarque.

« Si nous allions nous perdre tout à fait? lui dis-je.

— Ah! ne craignez rien. Dans ces petits bois, et dans ce triste monde, *on se retrouve*, hélas! toujours, » s'écria-t-elle d'une voix vibrante et altérée, et en me lançant un regard dont l'éclat presque fiévreux m'éblouit.

Elle était si splendidement belle, en ce moment, et il y avait dans tout son être un tel rayonnement de passion et de désespoir, que je m'avançai vers elle et voulus lui prendre la main. Elle se recula, et changeant brusquement de direction, elle s'élança hors des bois, sans courir, mais avec une rapidité telle, que j'avais peine à la suivre...

Même date, le soir.

J'ai été interrompu, ce matin, par l'arrivée de Jane. Après avoir passé toute la matinée avec moi, elle m'a quitté, vers trois heures, pour aller voir à Garlan s'il y était arrivé une lettre de sa mère, et en me promettant de revenir dîner ici. Elle est arrivée, en effet, une heure après, mais l'altération de son visage me frappa d'autant plus, qu'elle avait été aujourd'hui d'un enjouement heureux, qui m'avait moi-même gagné.

« Qu'avez-vous donc, Jane? lui demandai-je, alarmé au point de quitter le tutoiement que nous avions repris ces derniers temps.

— Ma mère, le chevalier et Renée arrivent demain, » me répondit-elle, en me regardant avec une fixité scrutatrice à laquelle ma propre émotion ne me permit pourtant pas de m'arrêter.

Cette émotion, que Jane attribua, je crois, à un reste d'amour pour sa sœur ou de ressentiment peut-être, avait un tout autre motif. Le retour de la famille de Keraven me ramenait à la réalité que j'avais assez bien réussi à oublier depuis quelques jours, et me faisait comprendre ce que j'aurais dû comprendre plus tôt, c'est-à-dire la situation extra-mondaine dans laquelle ma présence à Kervézec plaçait Jane. Elle n'y avait pas plus pensé que moi, ou y ayant pensé, son dévouement avait passé outre. Mais pouvais-je accepter plus longtemps cet oubli d'elle-même dont j'avais déjà trop abusé? Non, certainement. Il fallait partir, et c'était cette idée de la séparation qui, en me faisant sentir combien mon amour était déjà fort, m'atterrait sans me donner le courage de parler.

« A quoi pensez-vous donc? me demanda-t-elle enfin, probablement pour rompre un silence qui menaçait de se prolonger.

— Je pense, répondis-je, en promenant un regard attristé autour de moi, qu'il va falloir quitter ce pauvre nid, où grâce à vous, Jane, la trahison et la maladie étaient devenues pour moi du bonheur.

— Pourquoi donc? Ma pauvre sœur vous est-elle si odieuse, ou si... dangereuse que vous n'osiez affronter sa présence?

— Odieuse? non certes. Peut-être a-t-elle été plus clairvoyante que moi-même, en n'acceptant pas un amour qui, pour avoir été très-sincère, n'en était peut-être pas plus profond, puisqu'il n'a pu résister à une première épreuve. Quant à dangereuse... la fiancée du marquis de Coathuel...

— Mais... Jane hésita un moment; puis, se remettant, elle reprit : Mais Renée lui a rendu sa parole et a repris la sienne.

— Ah!... Eh bien! j'en suis heureux pour elle... et pour vous.

— Et cela vous est tout à fait indifférent pour vous-même?

— Absolument. »

Elle tressaillit imperceptiblement; son regard s'abaissa sous le mien, qui l'observait avec anxiété, et elle murmura d'un accent étrangement ému :

« Pauvre Renée!

— Je crois, ma chère Jane, qu'elle en prend son parti plus philosophiquement que vous ne le pensez, et que je ne suis pour rien dans les infortunes du marquis de Coathuel.

— Qui sait? Si cela était pourtant, seriez-vous inexorable au point de ne pas pardonner?

— Pardonner, oui; mais revenir au passé me serait impossible!

— Et pourtant, vous n'êtes pas assez sûr de vous pour ne pas fuir.

— Ce n'est pas à cause de Renée que je dois m'éloigner.

— Pourquoi donc?

— Parce que ma présence ici pourrait compromettre une personne qui n'accepterait probablement pas la seule réparation possible du tort que je lui aurais fait.

Je lui pris la main, et, pour la première fois, je sentis que son étreinte était de la même nature que la mienne. J'y reconnus de l'amour. Ivre de joie, j'attirai Jane vers moi. Elle ne résista pas. Je l'entourai de mon bras et la serrai contre ma poitrine. Elle s'y abandonna, et sa tête s'inclina sur mon épaule. Je posai mes lèvres sur ses beaux cheveux blonds, et la sentant à moi, j'allais parler, quoique les paroles me semblassent désormais inutiles, lorsque, se dégageant brusquement, Jane se recula de quelques pas, et me demanda d'un ton tout à fait décourageant pour l'illusion à laquelle je venais de m'abandonner :

« Vous retournez probablement à Paris?

— Non! oui! je ne sais! répondis-je, ne sachant plus que penser ni que dire. Je resterai peut-être à Morlaix; car nous ne pouvons pas nous quitter ainsi, Jane. Tu sais bien que c'est impossible...

— Oui, oui, dit-elle vivement, en m'interrompant au moment où j'allais éclater; et évitant le regard suppliant que je fixais sur elle, elle se dirigea vers la porte et ajouta en l'ouvrant : « Nous nous reverrons, Olivier, et je me chargerai de toutes les négociations de paix entre Renée et vous. »

Et prétextant des préparatifs à faire à Garlan pour l'arrivée des voyageurs, elle refusa de rester davantage, et partit avec un empressement qui équivalait à une invitation de ne pas l'accompagner.

Depuis qu'elle m'a quitté, j'ai été vingt fois sur le point d'aller la rejoindre à Garlan, afin de la forcer à s'expliquer en m'expliquant moi-même. La crainte de la compromettre me retient seule. Mais il est impossible que j'abandonne ainsi mon bonheur, sans être sûr au moins qu'il n'est pas réalisable. Je ne puis rester ici non plus. Je partirai demain, et j'écrirai de Morlaix à Jane, si je ne la revois pas avant mon départ. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé, c'est-à-dire complétement, avec mon cœur, mes sens, mon esprit et mon âme. Ce soir, en la tenant tremblante sur ma poitrine, j'ai senti qu'elle m'aime aussi. Qu'y a-t-il donc entre nous.

OLIVIER MALET.

(*A suivre*) JULES KERGOMARD.

PETITES NOUVELLES

— Jeudi prochain nous aurons probablement à rendre compte de la reprise de *Si j'étais roi*, au Théâtre-Lyrique, reprise qui est annoncée pour ce soir.

— Mlle Marie Dumas a repris dimanche dernier au Théâtre-National-Lyrique, la série des matinées caractéristiques (2me année).

Cette matinée était consacrée au théâtre anglais, et spécialement à Shakespeare.

On a donné des fragments d'*Hamlet*, dans lesquels MM. Pierre Berton, Dalis et Mlle Marie Laure se sont fait applaudir.

Les *Joyeuses Commères* ont été jouées avec beaucoup d'entrain, et Mlle Marie Dumas a été accueillie par les bravos les plus sympathiques en paraissant elle-même dans le rôle de Mistress Gué.

— On fait de grands préparatifs pour donner beaucoup d'éclat à la représentation de gala, qui aura lieu ce soir 8 novembre aux Italiens, en l'honneur du général Grant.

Toute la colonie américaine s'est proposé d'assister à cette solennité.

A cette occasion, on donnera *Il Trovatore*, chanté par Mmes Urban et Sanz et MM. Tamberlick, Pandolfini, Verger et Ed. de Reszké.

— M. Vergnet vient de renouveler son engagement à l'Opéra, pour deux ans, au prix de 36,000 fr. la première et 40,000 fr. la seconde.

On répète avec beaucoup d'activité à la Comédie-Française, pour parer à la difficulté née de l'interprétation d'*Hernani*, la nouvelle pièce de M. Emile Augier.

Les trois grands comiques du Théâtre-Français jouent dans ce nouvel ouvrage : MM. Got, qui tient le rôle principal, Coquelin et Thiron.

La pièce doit passer fin novembre au plus tard.

— Voici la distribution d'*Une nuit de noces*, le nouvel opéra-comique de MM. Victorien Sardou et Emile de Najac, musique de M. Louis Deffès.

Enrique	MM. Engel
Retondo	Barré
Arias	Dufriche.
L infant	Mmes Galli-Marié.
Fernande	Chevrier.
la supérieure	Decroix.

On espère que la première représentation pourra avoir lieu à la fin de décembre.

— Le *Club* ne passera guère au Vaudeville avant le 20 novembre. La mise en scène de cette pièce, essentiellement parisienne, offre beaucoup de difficultés; l'acte du cercle, notamment, est horriblement difficile à régler, MM. Gondinet, Cohen, Raymond Deslande et Roger font des prodiges; mais la besogne est tellement ingrate qu'il leur faut encore du temps avant d'arriver à bonne fin ce travail de casse-tête chinois.

Constituer un ministère en ce moment est un jeu d'enfant à côté de ce qu'ont entrepris les auteurs du *Club* et les directeurs du Vaudeville.

— Lundi probablement, changement de spectacle à l'Odéon.

Le nouveau spectacle sera composé de la pièce en quatre actes de MM. Jacques Normand et Arthur Delavigne : *Blackson père et fils*, et du petit acte en vers de M. Henri Adenis, *Madame Dugazon*. On donnera auparavant quelques représentations de la *Maîtresse légitime*.

— On nous annonce comme certaine l'admission au sociétariat de M. Coquelin cadet.

Nous applaudissons à cet acte de haute justice.

— Les ballets redeviennent à la mode au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Nous apprenons que MM. d'Ennery et Davyl viennent, d'accord avec les directeurs, d'en introduire un dans leur drame : le *Chevalier de la Morlière* qui doit succéder au *Bossu*. C'est cette dernière pièce qui commencera la série : ballet dans le *Bossu*, ballet dans le *Chevalier de la Morlière*, ballet dans le *Tour du Monde*, qui viendra ainsi que nous l'avons déjà dit, immédiatement après, et enfin le ballet dans les *Enfants du capitaine Grant*.

Il y aura donc de beaux jours pour les amateurs de ronds-de-jambes.

— La société des concerts du Conservatoire a procédé hier à une importante élection, celle du second chef d'orchestre, en remplacement de M. Ch. Lamoureux, démissionnaire.

Voici les résultats du scrutin :

Au second tour, M. Ernest Altès ayant obtenu 73 suffrages, c'est-à-dire plus que les deux tiers des voix, a été proclamé élu. Les autres voix se sont réparties entre MM. Garcin, 14; Danbé, 8; Portehaut, 4; Lebrun, 2; voix perdues, 5.

D'après une décision prise par les membres de la Société des Concerts, dans la séance d'hier, M. Altès remplira ses nouvelles fonctions pendant quatre ans.

— Vingt-cinq partitions ont été déposées pour le concours ouvert par la Ville de Paris et dont le vainqueur gagnera un prix de dix mille francs.

Le jury chargé d'examiner ces partitions est composé de vingt membres. Dix d'entre eux ont été nommés par l'administration, ce sont : MM. Ambroise Thomas, Hérold, Emile Perrin, Bazin, Vaucorbeil, Ortolan, Gatinel, Cherouvrier, Banderali et Leroux.

— Nous apprenons le prochain départ pour la Havane, son pays natal, du jeune et déjà célèbre violoniste Raphaël Diaz Albertini, dont nous avons souvent parlé dans ce journal.

Ce virtuose, qui obtenait il y a deux ou trois ans le premier prix de violon au conservatoire et sur lequel son maître, M. Alard, fondait les plus grandes espérances, est aujourd'hui un maître à son tour.

Nous avons eu encore l'occasion d'entendre dernièrement M. Diaz Albertini dans une de ces soirées d'artistes où le musicien, se sentant comme en famille, s'abandonne à tous les caprices de son imagination, à tous les entraînements de l'enthousiasme, bien assuré qu'il est d'être compris par tous. Soit qu'il ait joué seul du Bach, du Beethoven ou du Mendelssohn, soit qu'il ait tenu le premier violon dans un quatuor, ce jeune Cubain a fait preuve d'un sentiment profond du style des grands maîtres. Notre école nationale de musique peut se montrer fière d'avoir produit un tel artiste, et la Havane accueillera, comme il mérite de l'être, ce glorieux enfant de Cuba.

UN REMÈDE A BON MARCHÉ

Chacun sait combien, d'ordinaire, les rhumes, bronchites et autres affections de ce genre, sont tenaces, longs à guérir, et ce qu'il faut employer de tisanes, sirops et autres médicaments pour y arriver. De plus, personne n'ignore qu'un rhume négligé finit souvent par dégénérer en bronchite quand il ne se transforme pas en phthisie pulmonaire.

De nombreuses expériences viennent de prouver que le Goudron de Norwége, bien pur et convenablement préparé, a une efficacité que l'on pourrait presque dire merveilleuse pour guérir rapidement les maladies en question. Le Goudron ne peut pas se prendre tel quel, à cause de son goût désagréable et de sa nature visqueuse. Un pharmacien de Paris, M. Guyot, a imaginé de le renfermer dans de petites capsules rondes en gélatine, de la grosseur d'une pilule ordinaire. Rien de plus facile à avaler; la capsule se dissout et le goudron agit rapidement.

Deux ou trois capsules de Goudron de Guyot, prises au moment des repas, amènent un soulagement rapide et suffisant le plus souvent pour guérir en peu de temps le rhume le plus opiniâtre et la bronchite. On peut même arriver ainsi à enrayer et guérir la phthisie déjà bien déclarée : dans ce cas, le goudron arrête la décomposition des tubercules, et, la nature aidant, la guérison est plus rapide qu'on n'aurait osé l'espérer.

On ne saurait trop recommander ce remède devenu populaire, et cela, autant à cause de son efficacité que de son bon marché. En effet, chaque flacon de capsules de goudron contient 60 capsules et ne coûte que 2 fr. 50. Le traitement ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour, et dispense de l'emploi de tisanes, pâtes et sirops.

Pour être bien certain d'avoir les véritables capsules de Goudron de Guyot, exiger sur l'étiquette du flacon la signature Guyot, imprimée en trois couleurs. Ces capsules, du reste, se trouvent dans la plupart des pharmacies.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

Un de nos confrères, M. Auguste Lepage, vient de faire paraître chez l'éditeur E. Baltenweck, un ouvrage ayant pour titre : *Voyage aux pays Révolutionnaires* (1). L'auteur nous fait voir et toucher du doigt les petits côtés des chefs du 4 septembre et de la commune. Les détails dont le volume de M. Lepage est rempli en rendent la lecture des plus attrayantes, et nous croyons que le *Voyage aux pays Révolutionnaires* aura le même succès que l'*Histoire de la Commune*, du même écrivain.

(1) Un vol. in-12, 2 fr.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

Voitures-Coupés dans les trains.

La Compagnie a l'honneur d'informer le Public que dans son service d'hiver à dater du *15 octobre 1877*, des *Voitures-Coupés* circuleront ordinairement dans les Trains ci-après :

Paris au Hâvre. — Train Rapide n° 29, partant de Paris (St-Lazare) à 1 h. du soir. Train Express n° 45, partant de Paris (St-Lazare) à 6 h. 30 du soir.

Hâvre à Paris. — Train Rapide n° 20, partant du Hâvre à Midi 15. Train Express n° 36, partant du Hâvre à 6 h. 50 du soir.

Les places de Coupé sont mises à la disposition des Voyageurs aux conditions du *Tarif spécial G. V. n° 17.*

Coupés. — Coupés-Lits

Un Coupé renferme 4 places ; ces places comportent une augmentation de prix calculée comme suit, en sus des prix de la 1re classe :

6 fr. par place pour un parcours de 250 kilomètres et au-dessous.

12 fr. par place pour un parcours au-dessus de 250 kilomètres.

Un Coupé peut être transformé en Coupé-Lit offrant 1 lit et 1 place.

Le Coupé-Lit est payé au prix de 4 places de Coupé ordinaire.

Observations.—Les militaires ou marins et les enfants de 3 à 7 ans, qui occupent des places de luxe, paient intégralement les suppléments de prix fixés par le présent Tarif, comme s'ils étaient porteurs de Billets ordinaires de 1re classe. — Toutefois, deux enfants de 3 à 7 ans, accompagnés de la même personne et occupant la place d'un seul voyageur, ne paient que le supplément d'une seule place.

Les Voyageurs ne peuvent pas exiger de Coupé ou de Coupé-Lit, si le Train ne contient pas de voitures de cette espèce, ou si les Coupés ou Coupés-lits qui s'y trouvent sont déjà occupés.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Carou. — Céline Montaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubaut. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNEE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuart — Randoux. — Noémie Marcus. — Grivot.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger.......	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

JARDIN D'ACCLIMATATION (Bois de Boulogne). Entrée : Semaine, 1 fr.; Dimanches, 50 cent. *Concerts* : Dimanches et jeudis, 3 heures.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 878e livraison (3 novembre 1877). — TEXTE : De Ravenne à Otrante, par M. Charles Yriarte. Texte et dessins inédits. — Quatorze DESSINS de Ph. Benoist, H. Clerget, H. Catenacci, Gorski, T. Weber, Dosso et A. Deroy.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

CONTINUATION DE LA

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE

pour le compte de qui de droit

en vingt-trois jours seulement

DE L'IMMENSE STOCK DE

7,000,000 MILLIONS DE MARCHANDISES D'HIVER

(SEPT MILLIONS)

Soieries, Fantaisies, Lingerie, Confections, Draperie, Bonneterie, Toile, Blanc et Etoffes d'ameublements

frappées par les Experts d'une perte authentique de

55 A 65 0/0 AU MINIMUM

AU

Gd MARCHÉ PARISIEN

Entrée unique : 3, rue Turbigo

(Par suite de la prodigieuse activité deployée pendant les deux premières vacations, les magasins, donnant sur la rue Française ont déjà pu être déblayés).

AUJOURD'HUI et jours suivants

jusqu'au samedi 12 novembre inelusivemeut

de 10 h. du matin à 6 h. du soir

3e VACATION

Cotonnades retors, bleu et blanc, largeur 95 c., prix de revient 1 f. 40 le mètre, expertisées **0 f. 45.**

Soieries de Lyon, marques Bonnet et Tapissier, vendues avec différence de 4 à 12 fr. par mètre.

Toiles cretonne Lisieux et Vimoutiers, 2/3 pour ehemises, 8/4 ou 2 m. 40 pour gr. draps sans coutures, vendues avee dlfférenees de 1 à 10 f. par mètre.

Tapis français, Aubusson et Amiens, différence de 4 à 8 f. par mètre.

Serviettes et nappes désassorties, eoupons de **Lainages** et **Cotonnades** pour œuvres de bienfaisanee, presque POUR RIEN.

Chemises pour dames, toile forte, de 3 fr. 60......	1 25
Chemises de nuit, percale, garnies, de 9 90........	3 90
Pantalons, piqué peluché, petits plis, de 4 fr. 50...	1 25
Camisoles molletonnées, plis à la main, de 4 fr. 90.	1 25
Jupons percale, grands volants, de 6 fr. 90........	2 25
Manchettes toile d. et h. double face, la paire.....	0 15
Waterproofs pèlerines et manches, de 15 50.......	4 75
Peignoirs, molleton extra, t. taille, de 25 fr........	7 90
Paletots lougs, drap riehe, garnis, de 49 fr.........	14 75
Jupes soie, g. grain, Lyon, 3 vol., de 79 fr..........	25 »
Jupons tricot pure laine mérinos..................	2 45
Draps vénitiens pure laine, larg. 0 70, le mètre.....	» 65
Velours molletonné, larg. 1 m. 30, de 7 50.........	1 75
Mérinos noir, gr. larg., pure laine, de 3 90.........	1 45
Flanelle santé pure laine, gr. larg., le mètre.......	» 95
Coupons Draps d'Elbeuf p. pant., par 1 m. 20.....	7 90
Faille noire g. grain Lyon, de 6 50, le mètre.......	2 60
Cachemire soie noire, toute larg., de 9 50, le m.....	3 90
Vigogne drapée, fant. rayée, de 1 25, le mètre......	» 28
Toiles bl. pour drap, larg 2 m. 40, de 9 50, le m.	3 90
Toile p. chem., pur fil, larg. 80 ceut, de 1 25, le m.	» 65
Toile pour drap, pur fil de main, larg. 1 mètre....	» 85
Draps pour grand lit avec couture, le drap de 5 50	1 95
Serviettes panissières, grande taille, pur fil........	» 35
Rideaux blanes, belle mousseline, le mètre.......	» 19
Services de Saxe damas., 12 converts, de 45 f.....	11 75
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 e., le mèt.	0.30
Couvre-pieds piqués de face, gr. taille, de 12 fr. 50	4 90
Descentes de lit, toutes couleurs abandonnées, à.	0 95
Satins p. meubles et rid., larg. 80 c., de 3 fr. 90 le m.	1 45
Tapis pour appartem., largeur 1 m., de 8 fr. 50 le m.	2 75
Tapis pour escalier et passage, de 2 fr. 75 le mètre.	0 65
Chemises p. h., cret. bl., toutes e. col., de 5 fr. 50..	1 45
Chemises p. h., belle toile, de 10 fr. 50............	2 90
Gilets de ehasse, laine prix unique...............	2 45
Gilets de chasse, laine mérinos de 30 f...........	12 75
Basquines pour dames, laine mérinos, de 6 fr. 90..	2 75
Couvertures bl. laine mérinos, p. gr. lit, de 22 fr.	8 90

AVIS. — *La rapidité de la vente ne permel aucune expédition en provinee.*

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas

MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers

NOUVEAU TRAITEMENT

du **Dr PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5,** près la Tour-St-Jacques.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des etablissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

VENTE FORCÉE

LIQUIDATION de toutes les marehandises formant l'aetif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Perte 65 0/0 sur les prix d'Inventaire

Clôturé par experts le 21 septembre 1877.

Aujourd'hui *commenee la 2e et dernière vacation de la vente publique à l'amiable qui sera clôturée le samedi 10 novembre 1877.*

UN APERÇU DE QUELQUES ARTICLES :

ÉTOFFES POUR ROBES

Ecossais eroisé.......	» 35	Châle tart. carré de 35	7 90
Alpaga noir de 1 50...	» 60	Châle tartan long, hte uouv. de 70 fr.......	13 75
Gros grain noir de 2 f.	» 85	Manchons fourrure 25 f.	4 75
Mérinos fort de 4 f....	1 95	Flanelle sauté de 3 fr.	1 45
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Flanelle ehem. de 4 fr.	1 75
Cachem. doubl. de 20.	5 75		

Tartan eroisé éeossais molletonné de 3 fr..........	» 70
Flanelle pour robes, pure laine, larg. 1 m., de 5 f....	1 95
Molleton flanelle rayé, larg. 1 m. 20, de 6 f.........	2 25
Beige drapé pour robes, larg. 1 m. 30, de 7 fr.....	2 25
Matelassé mode pure laine, larg. 1 m. 20, de 12 fr.	2 95
Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr................	7 »
Drap moutonné pour pardessus de 18 fr............	4 50
Drap metelassé pour eonfections, de 25 f..........	6 90
1,200 eoupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pautalons, de 29 fr.	7 90

SOIERIES

Taffetas mi-soie rayé, marron et noir de 4 fr.......,	» 75
Soie faille noire, larg. 0 55, de 9 fr..................	2 95

COUVERTURES

Couvertures coton, long. 2 m., de 12 f...............	3 50
Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f.......	5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr....	7 50
Couvertures de voyage très belles, de 19 f..........	6 50
Couvertures voyage veloutées de 35 f...............	9 75
Couvertures laine douce bleutée, 2 m. 50, de 35 fr....	9 75
Couvertures laine blanche, long. 2m20, de 39 fr......	10 90
Couvertures laine blanche extra, grand lit, de 49 f....	17 50

TOILES ET BLANC

Toile pour grands draps de lit de 2 45..............	» 95
Serviettes toile fine forte, long. 0 m 90, de 20 f. la d.	8 50
Beaux Draps cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f....	3 25
Draps toile forte, loug. 3 m., largeur 2 m., le drap.	5 95
Gds draps de maîtres toile blanche fine, le drap....	8 50

Serviettes toilette, douz.	2 75	Services damassés pr 12 personues de 35 f.	12 75
Mouch. batiste ourlés, la d[illegible] de 9 f.......	1 95	Cret. meuble de 2 50...	» 60
Piqué [illegible]che de 1 95...	» 70	Moueh. toile de 20 fr..	7 50
CH[illegible]SES HOMMES		**TAPIS**	
Chem. [illegible]adapol de 5 f.	2 45	Descente de lit de 5 50	1 45
Chem. couleur 8 f....	2 95	Deseente de lit de 20 f.	5 75
Chem. cret. bl. de 9 f.	3 50	Descentes de lit veloutées de 35 f.........	6 90
Cheu. dev. toile de 12	3 95	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Gilets chasse laine....	3 95	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Carpettes long. 3 m., larg. 2 m. 30, de 60 f.	21 »
Gilets ehasse haute nouveauté de 35 f...	10 50		
Gilets chasse mérinos, nec plus ultra, de 49 f...	12 50		

Tapis croisé ray. rouge et gris larg 0 m. 90, de 6 f..	1 45
Tapis style orient, larg. 1 m. 30, de 12 f. le mètre....	3 75

LINGERIE

Chem. eret. de 4 f....	1 75	Waterproofs de 20 f...	5 90
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterproofs de 35 f...	11 50
Jupons piqué molletonné feston à la main de 8 f.	2 75	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
Chemises de nuit jabot brodé de 14 f.......	4 90	Do réserviste de 90 f.	19 »
		Robes de chambre p. dames tartan molt. 29 f....	8 75
		Caracos flanelle de 7 f.	2 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur.

Vitraux & Faïence

DE J. A. PONSIN

(*Procédé des ancens*). — Rue Nve-Fontaine-St-Georges, 7. **Une Fenêtre** d'appartement mesures courantes, avec armoiries ou monogramme : **100 francs.**

2,000 FAUTEUILS VOLTAIRE, bois noir ou f. acajou, recouverts en reps 1re qualité, toutes nuances, **35** fr. au lieu de 70 fr. Mandat ou remb. Dir, DOCKS DU MOBILIER, 59, r. Rennes, Paris.

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine. *franco* partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, 97, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.



Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spel. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* peuvent rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ses témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans reshûte (5 fr. la bte de 25 bisctts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et **r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn**

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*

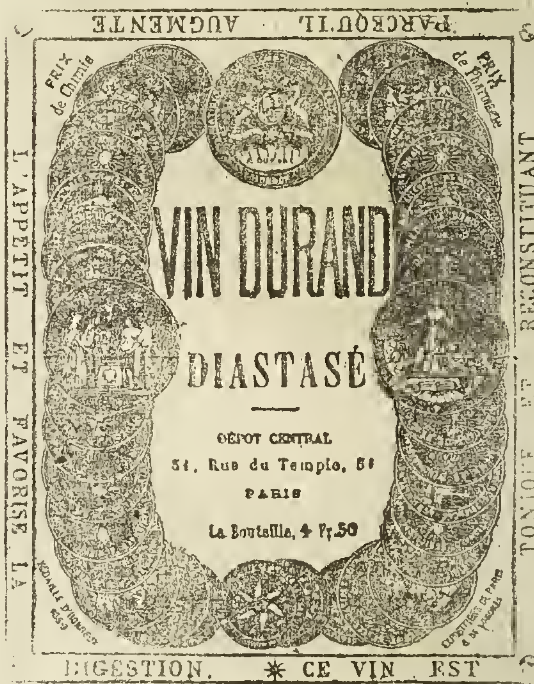
OPÉRATIONS de BANQUE

Le mois d'octobre a produit 90 f. pour 5000 f.

On peut retirer le capital à volonté.

CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*



GUÉRIR vite à peu de **frais.** Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant es remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une. où le pharmacien est le réparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE

Par la douce Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la Revalescière guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse ; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 **cures par an.** Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C. limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione. PARIS. et partout chez les Pharmaciens et Epiciers

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



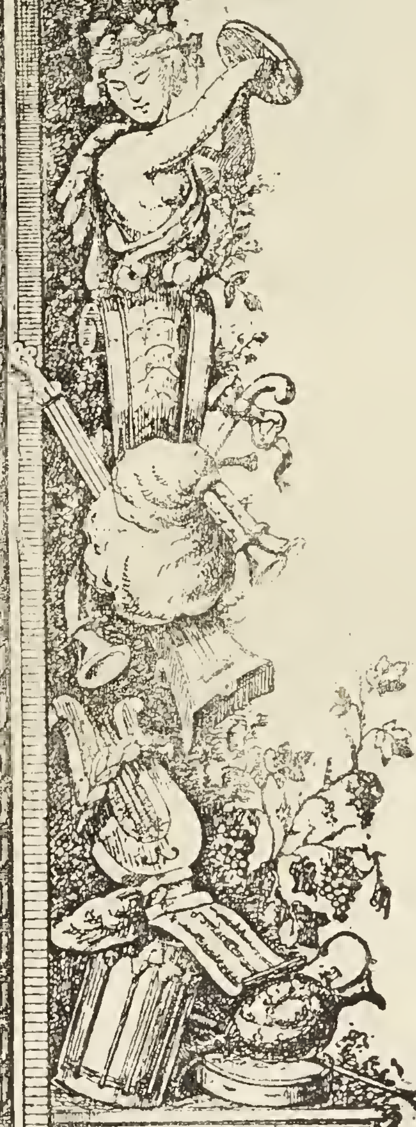
DRAME

AUTEUR DRAMATIQUE

COMEDIE







Photoglyp. LEMERCIER. Cliché CARJAT.

TRAGEDIE

MUSIQUE

AURELIEN SCHOLL

CINQUIEME ANNÉE. — NUMÉRO 235

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 15 au 21 novembre 1877

PARIS : 30 cent. — DEPART^{s}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

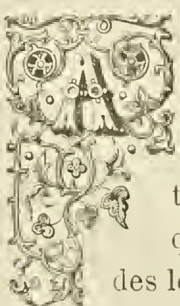
PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^{s}	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXXV

—

AURÉLIEN SCHOLL



urélien Scholl est l'un des esprits les plus vifs de ce temps-ci. S'il ne nous appartient pas par ses spirituelles et mordantes chroniques politiques si appréciées des lecteurs de l'*Événement*, il est des nôtres comme auteur dramatique, comme journaliste et comme poëte.

Scholl, en effet, a dépensé sa verve brillante avec une prodigalité merveilleuse. Il a touché à toutes les formes de la littérature : Pièces de théâtre, romans, nouvelles, critique dramatique, chroniques littéraire et politique, satires en prose, poésie. Sa plume ardente, incisive, n'a jamais pris de repos; et soit dans le journal, soit au théâtre ou dans le livre elle a gravé mille pensées, tantôt humoristiques, tantôt philosophiques, qui auront cours longtemps dans le monde des lettres et de l'esprit.

Né à Bordeaux en 1833, Aurélien Scholl était le fils d'un notaire qui lui fit faire ses études au collége de la ville. Nature excessivement vive et impressionnable, le jeune homme rêva de bonne heure un voyage à Paris, seul endroit où son imagination pourrait librement trouver à se dépenser.

Nous trouvons déjà son nom dans le *Corsaire* de 1850. Il reste à ce journal jusqu'au moment de sa suppression au coup d'État de 1852, et passe alors à la rédaction du *Paris* puis à celle du *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas.

Dans l'*Illustration*, dans la *Silhouette*, Scholl donna des articles très remarqués. Le *Satan*, dont il fut le fondateur, mit son nom encore plus en lumière et le fit entrer au *Figaro* (alors purement littéraire). Chargé de l'article : les *Coulisses*, il y dépensa beaucoup d'esprit et une grande ingéniosité. Ces sortes d'articles n'étaient point, comme aujourd'hui, de futiles racontars ; ils étaient à la fois sincères et mordants, avaient une forme littéraire et, tout en tenant le public au courant des faits et gestes des directeurs et des artistes, ils en dévoilaient les ridicules et les frondaient quelquefois avec cruauté, mais toujours, au moins, avec esprit.

Pour terminer de suite la carrière de journaliste d'Aurélien Scholl, je rappelerai qu'il fonda le *Nain Jaune*, concurrence redoutable créée à l'ancien *Figaro*, et dépensa sa verve gauloise tour à tour dans le *Club*, le *Loquet* et le *Lorgnon*, toutes publications dans les goûts du jour où elles prenaient naissance ; cela jusqu'en 1875, époque à laquelle il entra à l'*Evénement* comme chroniqueur politique, situation qu'il a tenue jusqu'aujourd'hui, avec une supériorité incontestée.

On ne peut rien trouver, en effet, de mieux approprié à la situation actuelle, que ces articles où la fantaisie et la belle humeur s'étalent à cœur joie, tout en laissant percer la pensée philosophique et humanitaire. Le trait est rapide, acéré, il frappe juste et la blessure qu'il cause à l'adversaire est de celles qui laissent longtemps une trace. Aussi Aurélien Scholl faillit-il, un jour, être victime de son esprit mordant et courageux ; on se souvient du duel qu'il eut avec M. Robert Mitchell et qui faillit lui coûter la vie.

Ce qui rend aussi les chroniques de Scholl pleines d'intérêt, c'est qu'elles n'affectent jamais ni morgue ni pédantisme; elles sont toujours gaies et provoquent le rire sans y mettre de prétention.

Avec quelques satires en prose, les *Lettres à mon domestique*, parues en 1854, furent les premiers travaux purement littéraires d'Aurélien Scholl ; ils accusèrent la tournure imprévue de son esprit, son *humour* et sa fantaisie.

Vinrent ensuite successivement : *Les Esprits malades; Denise*, un volume de poésie, où le vers est rapide, coloré, ciselé avec une grande délicatesse de touche ; La *Foire aux Artistes ; Claude le Borgne ; l'Art de rendre les femmes fidèles ;* les *Mauvais instincts, histoire d'un premier amour*, qui s'appela plus tard : *Hélène Herman;* les *Amours de théâtre ;* les *Amours romanesques ; Scènes et Mensonges parisiens ;* les *Gens tarés ;* les *Dames de Risquenville ;* les *Cris de Paon ;* les *Nouveaux Mystères de Paris ;* la *Dame des Palmiers*, toutes œuvres écrites avec une extrême facilité, une originalité saisissante.

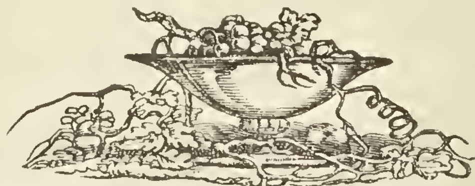
Le premier ouvrage dramatique d'Aurélien Scholl, *Jaloux du passé*, comédie en un acte, fut représenté à l'Odéon en 1861. Comme tous les hommes de lettres dont l'imagination est ardente, le jeune écrivain voulut prendre place au théâtre. Son début fut une réussite ; aussi, le vit-on travailler pour la scène pendant plusieurs années consécutives.

On a de lui : *Singuliers effets de la foudre*, en collaboration avec Théodore de Langeac, joué au théâtre Déjazet, en 1865 ; la *Question d'amour*, en collaboration avec Paul Bocage, joué au Gymnase en 1864 ; les *Chaînes de fleurs*, un acte représenté aux Variétés, en 1866 ; *Rosalinde* ou *on ne joue pas avec l'amour*, un acte, au Gymnase, en 1869.

Les évènements politiques arrêtèrent alors sa marche dans la carrière dramatique ; il s'occupa plus spécialement des questions dévorantes du jour et le journalisme l'absorba presque tout entier de 1870 jusqu'à ce jour. L'année dernière pourtant, il reparut avec un acte à l'Odéon et cette même scène répète actuellement une comédie de lui, qui sera la plus importante dans son œuvre théâtrale.

Comme on le voit, Aurélien Scholl a tenu toutes les promesses qu'il avait laissé concevoir à son début. Sa fiévreuse activité est loin de s'être dépensée en pure perte, car tous les jours encore il séduit par sa verve incisive et son esprit pénétrant. Pourtant, j'oserai dire qu'il y avait peut-être en lui plus qu'un journaliste batailleur, plus qu'un frondeur de passage dont la satire a flagellé à la course les vices de son temps ; je vois à travers ses œuvres l'étoffe d'un écrivain politique ou d'un penseur qui, s'il n'eût point fait briller à tort et à travers les flammes de son imagination, eût pu mûrir une œuvre susceptible de lui survivre. Mais Aurélien Scholl est encore dans l'âge où la vie se dépense à profusion et le moment de la réflexion peut bientôt venir. Condensera-t-il un jour sa verve gauloise, résumera-t-il ses forces pour nous donner quelques pages dignes de la postérité? Je le lui souhaite bien sincèrement; car j'aime son talent nerveux, son style rapide et imagé, sa tournure d'esprit originale.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

CHEVRIER

(de l'Opéra-Comique)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

PAUL FÉVAL

(Auteur dramatique et romancier)

REVUE DES THÉATRES

—

THÉATRE-ITALIEN

—

Débuts de Mlle Litta et de M. Corsi

Après Mlle Urban, Mlle Litta et M. Corsi. M. Escudier fait de suite défiler sous nos yeux ses nouveaux pensionnaires. Nous avons donné notre avis sur la valeur de Mlle Urban, cantatrice d'un talent éprouvé, mais dont le succès n'a pas dépassé les bornes de l'estime. Pour Mlle Litta, les bravos ont été bien plus chaleureux et la soirée n'a été qu'un long triomphe.

Une voix superbe, du goût, un brio étincelant dans les vocalises, du charme et de la sûreté, font de Mlle Litta une véritable *étoile*. Rappelée sept fois dans la soirée, elle a conquis du premier coup son droit de cité sur la scène Ventadour.

Le ténor, Achille Corsi, a été également bien accueilli, et Pandolfini a enlevé avec sa verve habituelle la fameuse phrase du magnifique septuor du second acte, qui a été bissé par acclamation.

La représentation de *Lucia di Lamermoor* a donc été des meilleures, et tout nous fait espérer que la saison du Théâtre-Italien sera brillante cette année.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

—

Si j'étais roi, représenté pour la première fois au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, le 4 septembre 1852, est une des œuvres d'Adam restées les plus populaires.

Jouée tous les jours par deux troupes différentes alternant chaque soir, ce charmant opéra-comique eût un succès retentissant.

Repris environ douze ans après à la place du Châtelet, sous la direction de M. Carvalho, il plut comme au premier jour. Cette musique aimable, douce, élégante, tendrement émue, d'une clarté précieuse, est restée jeune encore, et plus on l'entend, plus on s'explique le succès qui l'accueillit à l'origine.

N'en déplaise aux jeunes maîtres d'aujourd'hui, cette musique de *flons flons* et de *fioritures* vaut bien la leur ; ils vieilliront à leur tour et plus vite peut-être qu'Adolphe Adam, dont le nom sera conservé avec estime parmi les compositeurs français.

La reprise de *Si j'étais roi* amènera-t-elle la foule à l'Opéra-National-Lyrique, et ce théâtre a-t-il enfin trouvé des lendemains à *Paul et Virginie*? Qui sait! le public est si bizarre.

Pourtant, la pièce est montée avec un luxe de décors inouï. Le ballet indien du second acte est réellement éblouissant, et l'interprétation générale de l'œuvre est très-satisfaisante.

Bouhy a chanté comme toujours, admirablement; Lhérie est un Zéphoris plein d'entrain; Giivot, un étourdissant Piphéar. Quant à Mme Franck-Duvernoy, qui débutait sur cette scène, elle a eu fort justement les honneurs de la soirée. Sa belle voix a fait merveille dans les vocalises difficiles dont est hérissé le chant de Neméa.

PORTE-SAINT-MARTIN

—

Reprise du *Bossu*.

Le *Bossu* fut un des plus grands succès du Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Cette pièce, remplie de scènes émouvantes, de péripéties sans nombre, renferme des situations d'un vif intérêt, qui ont toujours *empoigné* le public. Les personnages qui s'y meuvent sont vivants et les caractères, largement tracés, font impression sur le spectateur.

Puisque MM. Ritt et Larochelle ne nous voulaient rien offrir de nouveau, mieux valait donc reprendre le *Bossu* que toute autre pièce.

Le souvenir laissé par Mélingue dans le rôle de Lagardère ne semble pas avoir beaucoup préoccupé Paul Deshayes. Très sûr, trop sûr même de sa personne, cet artiste a pris la succession de l'acteur favori du boulevard avec une audace qui lui a d'ailleurs réussi. Il a joué le rôle tout à fait *en dehors*, et s'est fait chaleureusement applaudir.

Lacressonnière a joué Gonzague avec l'autorité et la conscience qu'il apporte à l'interprétation de tous ses rôles. Vannoy est toujours l'excellent Cocardasse; mais son inséparable Ratapoil n'est plus le gros et joyeux Laurent. Gobin, qui a pris la place de l'excellent comique, est fort amusant; pourtant, il est bien près de tomber dans la charge : qu'il y prenne garde.

Blanche de Caylus nous apparaît sous les traits de la charmante Angèle Moreau, et Mlle Charlotte Raynard est une gitana tout à fait aimable.

Décors et costumes, mise en scène, tout est pour le mieux. En voilà encore pour cent représentations.

ATHENÆUM

—

Les *Forfaits de Pipermans*, la désopilante comédie de MM. Duru et Chivot, sont venus renforcer l'affiche déjà si bien remplie de l'Athenœum. Jouée avec beaucoup d'entrain par M. Horace et Mlle Lavainne, cette petite pièce a mis tout-à-fait en relief l'excellent comique Angely. Ce jeune artiste a composé le rôle de Pipermans avec un soin qui lui fait honneur; aussi tous les soirs en est-il récompensé par les rires et les bravos de la salle entière.

Dans l'intermède, on a entendu avec plaisir Mme Lantelme qui a fait des improvisations très-réussies sur l'orgue-harmonium à percussion et double expression.

Pour cette semaine, avec les *Forfaits de Pipermans*, dont le succès ne peut être arrêté en si beau chemin, on donnera le *Livre bleu*, de MM. Labiche et Blum, et *Ce scélérat de Poireau*. Dans l'intermède on entendra M. Dorel, premier prix de hautbois du Conservatoire, en 1877.

On voit que la direction de l'Athenœum fait tous ses efforts pour retenir, en se servant d'éléments les plus variés, la société choisie qui a pris définitivement possession de la charmante bonbonnière de la rue des Martyrs.

J'AI BIEN DINÉ

—

— Madame la comtesse est servie! s'écrie un grand diable de laquais, en habit noir et cravate blanche, tout comme moi.

Chaque homme s'empresse d'offrir son bras à une femme; et nous voilà deux par deux à la file, absolument comme une noce de village, toutefois sans musique en tête.

Le grand laquais ouvre la porte à deux battants, et les gens de la noce... non, les convives, s'ébranlent et pénètrent en bon ordre dans la salle à manger.

La comtesse s'efforce de placer son monde comme elle peut, car ce n'est plus la mode de mettre les noms sur les serviettes; pendant quelques instants il y a un peu de confusion; enfin, chacun s'assied à sa place. J'embrasse du regard tout le service... admirable! éblouissant! La corbeille du milieu est merveilleusement comprise; pas une fleur dont le parfum persistant puisse se confondre désagréablement avec le fumet des plats et troubler la digestion, tout en donnant mal à la tête. Les hors-d'œuvre sont de premier choix. Je sais que la cave est bonne; les cinq verres que j'ai devant moi me promettent de douces joies. Je jette à la dérobée un regard sur le menu que je découvre près de mon assiette; parfait! bien entendu! mes compliments, comtesse! Et me voilà tout guilleret et je sens qu'une aimable ivresse me monte déjà à la tête. Je n'attends jamais la salade pour me mettre ne gaieté; qu'en prenant place à table j'aie la

conviction de faire un bon dîner... cela me suffit.

Une fois ce premier point établi, et c'est le plus important, je m'inquiète de savoir à côté de qui je dîne.

Ma voisine de droite est une *mère*; je lui verserai à boire ; ce sera tout. Ma voisine de gauche est la baronne de V... Ah! ah! je vais avoir avec qui causer, dîner complet !

—

C'est triste à dire, mais ce n'est plus qu'à table qu'il est possible, aujourd'hui, de causer avec une femme. Dans la journée, nous sommes à nos occupations ; elles sont à leurs visites. Le soir, dans le monde, quel que soit notre désir de deviser avec elles, c'est un travail d'hercule que de fixer leur attention cinq minutes seulement. Elles vous écoutent à peine, ne vous répondent presque pas et s'empressent de vous échapper pour aller rejoindre quelque groupe de femmes bien portantes et bien mises qui s'entretiennent entre elles de toilettes et de religion. Tandis qu'à table... ah! mesdames, c'est là où je vous attends. Bon gré mal gré, il vous faut rester fidèles au poste que vous a assigné la maîtresse de maison..., le plus souvent entre deux hommes comme entre deux gendarmes. Pas moyen de vous évader. Il ne vous est donné qu'une seule liberté : si l'un des deux gendarmes, vêtus de noir, vous déplaît, vous pouvez sans façon vous rejeter sur l'autre.

Eh bien! dans ma longue carrière culinaire, j'ai constaté un fait : c'est que, presque toujours, elles se résignent à être charmantes depuis le potage jusqu'au dernier petit four du dessert.

Or, connaissez-vous rien de plus délicieux que de bien dîner à côté d'une femme d'esprit? Non, ni moi non plus! Aussi, lorsque j'ai la baronne de V... pour voisine, je suis le plus heureux des gourmets.

Elle a trente ans et il y a dix ans que je la connais. Nous sommes, je crois, un peu parents. Je la vois presque tous les jours, mais c'est à table que j'ai appris à l'apprécier. Un esprit du diable, un cœur dévoué, un bon appétit et un caractère excellent.

Que ce soit ou non un dîner de cérémonie, elle est toujours décolletée. Pas de bijoux au cou, ni aux bras, ni aux doigts; elle a raison, c'est le plus appétissant. Que de fois, entre la poire et le fromage glacé, me suis-je plu à admirer cette splendide carnation qui tend à se développer chaque jour! Halte-là, baronne! il est temps. Elle le comprend si bien que depuis deux ans déjà elle ne mange presque plus; mais lorsqu'on lui offre quelque chose à son goût, elle en redemande.

Par un hasard que je bénis, après l'avoir souvent fait naître, soit chez elle, soit ailleurs, nous nous trouvons presque toujours placés à côté l'un de l'autre. Il en est bientôt résulté une adorable et familière intimité qui suit la température des repas dans sa marche ascendante. Ah! les bons dîners que nous avons faits ensemble.

—

On me traite de matérialiste; on a tort. J'aime bien à dîner, j'en conviens : mais c'est afin que mon âme, dégagée de toute préoccupation terrestre, puisse planer tout à son aise dans les sereines régions de l'idéal. Lorsque l'amour me tient au cœur, je ne suis jamais si tendre qu'à table, un peu après le rôti.

Si j'étais le baron Brisse, je ne me contenterais pas de publier une fastidieuse collection de menus, tout au plus utiles aux cuisinières qui savent lire; je révèlerais au monde gastronomique des trésors de réflexions anacréontiques, mais honnêtes et digestives, sous ce titre : *De l'influence de la table sur les affections du cœur.*

J'ai longtemps fait la cour à la baronne de V..., je la lui fais encore. Elle ne s'est jamais fâchée. C'est à peine si elle hausse les épaules quand je m'exprime un peu trop vivement. Je n'ai encore rien obtenu, mais il n'y pas eu de ma faute; les circonstances ont été contre moi. Dois-je perdre tout espoir ? Non ! de par Dieu!

Le dîner de la comtesse s'annonce bien ; je viens de savourer un délicieux potage aux quenelles de gibier. Allons ! en avant ! Que la défaite de la baronne soit affaire décidée avant l'entremets chaud.

Là-dessus on me sert du madère que je bois sans aucun plaisir. C'est une préparation alcoolique qui vient de Cette ou de Belgique. Un feu de mauvais aloi me brûle intérieurement; je suis furieux de n'avoir pas su refuser.

— Qu'est-ce que vous avez donc? me demande la baronne.

— Je croyais que la comtesse avait du meilleur madère dans sa cave.

La baronne se moque de moi et me tend son verre pour avoir de l'eau. Mauvais début. Nous causons cependant; mais je suis bête, parce que j'ai faim; et la baronne est distraite, d'abord parce que je suis bête et ensuite, parce que, à l'autre bout de la table, il y a une petite femme mieux mise, plus jeune et moins forte qu'elle. La baronne ne m'écoute bientôt plus ; et, tout en épluchant quelques crevettes, elle lance contre cette pauvre femme une série de petites infamies à faire trembler les cloisons d'un confessionnal.

J'en profite pour me rassasier un peu. Trois entrées ont été déjà servies ; j'en ai pris de deux. Les côtelettes de chevreuil un peu faibles d'épices ; la timbale milanaise, exquise.

La baronne continue ses diatribes et reprend des crevettes. Moi, je ne dis rien et j'achève un troisième verre de Saint-Julien de 1858 ; parfait, chauffé à point et d'un bouquet vraiment merveilleux,

—

Le vin de Bordeaux est le vin du cœur. Il fait naître en lui les généreuses pensées et la croyance aux sacrifices éternels. Il le dégage peu à peu de son enveloppe grossière et le conduit dans le pays des rêves et des ombres impalpables ; en un mot, il vaporise les sentiments. Mais il donne aussi une éloquence communicative, une chaleur pénétrante. Et, chose bizarre! plus il est vieux, plus il nous rajeunit; et sous l'auréole de jeunesse dont il nous couronne, nous devenons presque beaux ; je l'ai constaté du moins chez mes voisins.

— Oh ! baronne ! baronne ! m'écriai-je sous l'influence de cet excellent Saint-Julien de 1858, près de vous, je me sens de force à soulever des montagnes! Près de vous, je n'ai plus conscience de ce qui n'est pas vous. Près de vous, je ne vois que vous, je ne vis que pour vous. D'homme à femme l'amitié n'est pas possible, dit-on. Erreur ! L'affection, telle que je la comprends, sans arrière-pensées, sans exigences malhonnêtes, sans remords prévus, est la chose la plus naturelle, la moins chimérique du monde. Ah! baronne! si vous vouliez ! si vous vouliez !...

Et je continuais sur ce ton avec une verve étonnante ; et je débitais mille folies aimables et invraisemblables auxquelles je finissais par croire moi-même. D'honneur, je n'avais plus que vingt ans, et je devenais joli, joli !...

O Saint-Julien ! que tu as bien fait de sortir de ta niche de verre et de te transformer en liqueur vermeille pour pénétrer en moi !

La baronne ne s'occupait plus de la petite femme d'en face. Ses coudes nus sur la table, et tout en grignottant la croûte dorée d'un pain viennois, elle m'écoutait attentivement et finit par me dire tout bas :

— Henry, vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

Ce qui n'était pas précisément exact; mais, d'une part, la baronne n'a pas de mémoire, d'une autre, on ne sert pas que du Saint-Julien dans les grands dîners.

Les faisans rôtis, avec leur cortége de perdreaux, avaient déjà fait le tour de la table ; on allait attaquer le pâté de foie gras. Je me promis d'en prendre, tant j'étais sûr de la victoire.

— Chambertin ! me crie un valet derrière moi. Et je tendis mon verre.

—

Le vin de Bourgogne est le vin des passions vives ; il donne aux pensées amoureuses une forme accentuée ; il vous rappelle que vous êtes homme quand vous êtes tenté de l'oublier. Vous voyagez dans le pays des rêves, il vous ramène à la réalité. Lorsque Victor Hugo a dit que l'amour était un philtre de feu composé

Des frissons de la chair *et* des rêves de l'âme,

à coup sûr il a dû le second hémistiche à un verre de vin de Bordeaux, et le premier à un verre de vin de Bourgogne.

Or, le chambertin de la comtesse était de 1860, une bonne année. Je ne voyais aucune nécessité d'en refuser chaque fois qu'on m'en offrait. A la quatrième tournée, je dis à la baronne, avec qui je n'avais pas cessé de causer fort intimement :

— Ah! baronne! baronne! que l'amour est une douce chose! Pourquoi de sots préjugés nous empêchent-ils de faire avec lui plus ample connaissance ! N'y aurait-il pas un moyen de tourner la difficulté et de s'aimer sans que soi-même et les autres y trouvent à redire ? Que faut-il, en effet, pour atteindre à cet idéal de la vie ? De la discrétion et du mystère. — La discrétion est une vertu que, pour ma part, je possède au plus haut degré. Quant au mystère... Le monde, quand on veut, n'est-il pas un grand désert où il est facile de se rejoindre, de s'entendre et de se créer une solitude à deux ? Ah ! baronne ! si vous vouliez ! si vous vouliez !

La baronne, qui mangeait une truffe, s'arrêta court et me regarda fixement. Il y avait dans ses yeux mille choses contradictoires. Je l'engageai bien vite à prendre un peu de chambertin. Elle se refusa d'un signe de tête; et, tout en laissant errer sur ses lèvres un sourire narquois, elle tendit son beau bras rond vers une carafe de champagne frappé qu'on venait de poser devant elle.

— Du champagne, vicomte !

Et elle emplit ma coupe.

Le vin de champagne est le vin des folies absurdes! On n'en sert le plus souvent que lorsqu'il y a des femmes, et c'est précisément devant elles qu'on ne doit pas en boire. Ce vin là (et encore est-ce bien du vin ?) n'a aucuns principes, aucune conviction. L'acide carbonique, qui lui donne ce piquant traîtreusement agréable, est extrait de tous les vents qui font tourner les girouettes. Il vous enivre comme le chloroforme endort. C'est

d'abord dans les oreilles un tintement de clochettes, puis vous n'entendez plus rien, et votre langue affolée en profite pour faire l'école buissonnière et battre tous les buissons. Ce que vous dites de sottises est incalculable, vous soupirez quand il faut rire et riez quand il faut soupirer; vous parlez politique à votre voisine de table et vous vous moquez de ses croyances dans le pouvoir temporel; elle désire que vous vous occupiez d'elle, et vous ne vous occupez que de vous, et bêtement vous lui racontez vos amours d'autrefois.

Ah ! maudite piquette ! quand donc les étrangers n'en laisseront-ils plus une seule bouteille à boire en France.

La baronne savait bien ce qu'elle faisait en emplissant ma coupe. Le champagne était une arme défensive dont elle avait plus d'une fois éprouvé l'efficacité. Je perdis en effet complétement la tête et je battis la campagne comme un sot. Le repas terminé, je lui offris mon bras, et je lui dis tout penaud, en la reconduisant au salon :

— Baronne, montrez-vous généreuse. Revenons, après le café, à l'entretien qui a précédé le chambertin.

Elle se mit à rire et me répondit, en haussant les épaules : Vous ne prenez jamais rien au sérieux !

Il est de fait que s'il m'était permis de la voir intimement ailleurs qu'à table, il y a longtemps déjà que... Mais bah! qu'ai-je à regretter? Le dîner était bon et ma voisine charmante. Demain ou après-demain, je me trouverai peut-être encore à côté d'elle à table. A coup sûr, les choses se passeront absolument comme je viens de vous les raconter. Serais-je plus heureux? dînerais-je mieux, si?... Eh bien! non! je ne le crois pas!

Les Filles Romanesques

(Suite.)

Lettre de Renée *de Kéraven à madame Marcelle Bonnet de Gury.*

Château de Garlan, 19 septembre 1858.

Nous sommes arrivés depuis cinq jours, ma chère Marcelle, après un voyage aussi ennuyeux qu'il pouvait l'être entre trois personnes autant éloignées par la pensée qu'elles étaient matériellement rapprochées. Ma mère est toujours furieuse de ma rupture avec le marquis, et peut-être plus encore de mon obstination à lui en taire les vrais motifs, motifs que je vais te dire à toi tout à l'heure. Le chevalier m'en veut un peu aussi de laisser sans emploi les vers qu'il avait faits pour le jour de mon mariage; mais il songeait déjà à ceux qu'il projette d'envoyer au prochain concours de l'Académie, pour se consoler, dans le commerce de la Muse, des blessures que l'amour lui a faits par ta main. Et moi, j'étais plus préoccupée, je l'avoue, de ce qui m'attendait à Garlan que de ce que je laissais à Paris.

Ne vas pas croire au moins que cela m'empêche de m'associer à ma mère et à mon oncle, qui me chargent de remercier toi et ton mari de vos efforts, le plus souvent heureux, pour nous rendre à tous trois le séjour de Paris agréable.

S'il s'était agi seulement de cela, il y a longtemps déjà que je t'aurais écrit. Mais ce que j'ai à te dire est très-grave pour toi et pour moi, et j'ai voulu, avant de t'en parler, y réfléchir ici plus sérieusement que notre vie de chaque jour et de chaque nuit ne m'avait permis de le faire là-bas.

Dis-moi, Marcelle, es-tu heureuse ? Ne t'impatiente pas et ne te hâte pas de me répondre : « Certainement! » ainsi que tu l'as toujours fait chaque fois que je t'ai adressé la même question. Mais, si ton mariage était à recommencer, ne reculerais-tu pas, ou n'hésiterais-tu pas, au moins au moment d'y consentir? Je t'avoue que j'ai des doutes à cet égard, doutes remontant au lendemain même de la cérémonie, et qui, très-vagues alors, se sont confirmés depuis, par tout ce qu'une observation très attentive m'a permis de voir, d'entendre ou de deviner.

Oui, tandis que tu me croyais, avec tout le monde, exclusivement enivrée de fêtes, de mouvement et de toilette, pendant ces deux mois, je te suivais constamment des yeux; je ne perdais pas une de tes paroles ni un de tes gestes; je notais tous les mouvements de ta physionomie; non pas par une curiosité puérile et provinciale, mais par intérêt pour toi d'abord, et ensuite, je l'avoue, afin de savoir au juste à quoi m'en tenir sur ton bonheur, et de faire, si c'était possible, de cette connaissance mon profit dans la conduite du mien. Ne me reproche donc pas trop cette inquisition, dont tu m'avais toi-même donné la première idée.

Te rappelles-tu qu'en te revoyant LE LENDEMAIN, je t'adressai très-naïvement cette question très-naturelle :

« Eh bien? »

Je n'y mettais, je t'assure, aucune arrière-pensée. Je me doute bien qu'il est certaines choses qu'une femme ne peut pas et ne doit pas dire à une jeune fille, fût-ce à sa meilleure amie, et je ne m'en inquiétais guère; mais ton regard se troubla tellement, et ton visage prit, sous le mien, une expression si indéfinissable d'embarras, d'impatience, de colère même, que je ne pus me dispenser d'attacher quelque importance à l'exclamation qui t'échappa, à défaut de la réponse sollicitée.

« *Ah bah!* t'écrias-tu, en secouant la tête, comme pour en chasser une pensée peu agréable : Veux-tu que nous allions au bois? »

Et tu me quittas très-vite, pour donner à Christophe l'ordre de faire atteler.

Cet « Ah bah! » qui me causa d'abord de la surprise, prit une signification plus grave quand je remarquai, le soir, ton attitude vis-à-vis de ton mari. Chaque fois que cet excellent général s'approchait de toi, on eût dit, — ou plutôt il me semblait, à moi, — que tu éprouvais à sa vue une sorte d'effroi, pour ne pas dire de répugnance. Tu paraissais inquiète tant qu'il restait près de toi, et tu saisissais, avec une vivacité fiévreuse, chaque occasion bonne ou mauvaise de rompre le tête-à-tête, soit en y attirant un tiers, soit en t'éloignant toi-même.

Il m'est arrivé, étant encore enfant, de voir deux jeunes femmes dans des circonstances semblables. L'une, madame Aline Bernard, une amie de Jane, épousait, par amour et malgré tout le monde, un jeune homme aussi pauvre qu'elle. Eh bien! quoique j'en aie beaucoup ri alors, je n'ai jamais oublié l'ivresse de bonheur où semblaient, le lendemain de leur union, nager ces deux êtres, qui se mettaient en route, avec un bien maigre bagage pourtant, mais la main dans la main, le ciel dans les yeux et le paradis dans le cœur.

L'autre, c'était Jane. Elle se mariait à peu près dans les mêmes conditions que toi, et prétend avoir été affreusement malheureuse. Eh bien! tu m'as rappelé Jane, ce jour-là; seulement, elle était morne et abattue, tandis que toi, tu n'étais jamais plus gaie et plus spirituelle que dans les moments où ton mari voulait bien ne pas s'occuper de toi. Reste à savoir si cette gaieté était de bien bonne qualité, ce dont la suite m'a fait beaucoup douter.

Sans devenir plus affectueux, tes rapports avec M. Bonnet, en public, et même devant vos amis communs, se sont un peu modifiés, au moins de ton côté. Tu n'avais pas l'air, il est vrai, de le craindre, mais tu le bravais. Il y avait dans ta manière de répondre, ou de ne pas répondre, à la plus inoffensive parole qu'il t'adressait, avec une soumission et une déférence qui, de la part d'un homme habitué au commandement, était encore plus dignes de remarque; il y avait dans le son de ta voix, dans ton regard, dans ton geste, une telle hauteur, un tel dédain, un si évident parti-pris de résistance, que j'ai eu peur pour toi quelquefois, en voyant briller tout à coup dans les yeux du général un éclair de colère, aussitôt réprimé, il est vrai, par un amer sourire qui disait clairement : « Allons! je l'ai voulu! »

Si, de ce que j'ai vu et entendu souvent entre vous, je conclus à ce qui doit se passer dans l'intimité, je crains bien de ne pas me tromper en prévoyant dans la vôtre de fréquents orages. J'ai remarqué, de plus, que tu étais d'autant plus folle les jours où j'avais surpris, en arrivant chez toi, des traces de larmes dans tes yeux; et cela m'a amenée à penser que derrière les splendeurs de mise en scène de ton bonheur public, il pourrait bien y avoir des petits mystères de coulisses moins séduisants. Or, ayant accepté un *bonheur* semblable, il y avait là, tu l'avoueras, de quoi réfléchir.

Marcelle, ceci restera toujours entre nous, et quoique ce fût une très bonne excuse de ma rupture avec M. de Coathuel, j'ai mieux aimé encourir la colère de ma mère, que de te trahir et de t'accuser. Jane même, qui m'a interrogé à ce sujet, avec une insistance presque malveillante, n'a pu rien m'arracher. Mais, à toi, je le dis pour te sauver, si, comme je l'espère, il en est temps encore : — Marcelle, tu as une intrigue avec M. Raoul Saunier!

Je veux croire qu'elle est innocente, et que peut-être même tu t'amuses de ce jeune homme, ainsi que tu m'écrivais en avoir le projet, avant ton mariage. Mais ce jeu, s'il n'est pas cruel pour lui, — ah! mes idées se sont modifiées sur bien des points depuis quelques temps! — ce jeu ne peut-il pas devenir dangereux pour toi? En tous les cas, ce que j'ai remarqué, moi, d'autres ont pu s'en apercevoir aussi, et ta réputation seule fût-elle en cause, ce serait déjà fâcheux. Mais si tu te prenais toi-même au piége; si tu allais aimer? Ah! Marcelle, Marcelle, prends garde!

Ne nie pas! j'ai une preuve entre les mains. C'est un billet que M. Saunier, croyant être vu de toi, avait posé un soir sur la cheminée du salon. Or, tu ne t'en étais pas aperçue, et le général, qui, sans se douter de rien, s'avançait vers la pendule, ne pouvait manquer de remarquer ce papier, et l'aurait peut-être ouvert sans malice, lorsque, saisie d'épouvante, je m'en emparai avec un empressement qui fut interprété par ton mari comme un indice de culpabilité personnelle, car il partagea entre M. Saunier et moi un regard très-significatif.

Celui-ci, pensant probablement que je te remettrais ce billet, sortit peu de temps après. Mais moi, voulant bien rester neutre, mais pas être complice, je l'ai gardé. Or, cette lettre, où M. Saunier te demandait un rendez-vous, en mentionne un précédent, auquel tu ne t'étais pas rendue, il est vrai, mais que tu avais, à ce qu'il paraît, promis. O Marcelle! après deux mois de mariage! pour que, fût-ce seulement comme distraction, tu t'exposes ainsi, il faut que tes espérances de bonheur se soient bien peu réalisées.

Voilà ce qui m'a fait sérieusement réfléchir. Je n'avais pas voulu croire Jane lorsqu'elle me disait que, dans de telles unions, une femme n'avait que cette alternative : malheureuse ou coupable, et toujours malheureuse par conséquent. Ton exemple m'a fait penser qu'elle avait peut être raison. Or, moi, je ne veux être ni coupable ni malheureuse, au moins par ma faute, et c'est pourquoi, profitant du premier motif qu'il m'en a donné, j'ai congédié le marquis, dont j'étais, d'ailleurs, depuis longtemps ennuyée. Raille-moi si tu veux, — mais je ne crains plus beaucoup que tu le fasses, — peu m'importe! Malgré le mécontentement de ma mère, je me sens plus en paix avec moi-même depuis que j'ai volontairement mis fin à cette comédie, que j'ai toujours, je te le confesse jouée plutôt sous ton influence que par conviction personnelle. Ah! que je regretterais peu mon marquisat si...

Quoique cela ne puisse me faire revenir sur mes résolutions, je voudrais bien apprendre de toi que je me suis trompée à ton égard. S'il en est ainsi, hâte-toi donc de me l'écrire. Il me serait si consolant, dans l'état de découragement où je me trouve, de te savoir résignée, sans trop de peine, aux désillusions de la position que nous avions rêvée si enviable, ou prémunie au moins contre le danger des distractions que tu y cherchais.

A part toi, je ne regrette pas beaucoup Paris. Je commençais à me lasser un peu de tout ce mouvement, et j'ai repris, avec une sorte de bonheur, la vie monotone de Garlan.

Sans me dissimuler la satisfaction de ma rupture avec le marquis, Jane en a accueilli cependant la nouvelle avec une froideur qui m'a prouvé, une fois de plus, combien tu t'étais trompée et avais été injuste envers elle, en la soupçonnant de vouloir le garder pour elle. Mais elle ne m'a pas non plus parlé d'Olivier, et j'en ai conclu qu'étant en relations avec lui, elle le sait assez irrité contre moi pour que, en eussé-je l'idée, tout retour vers le passé fût impossible de ce côté. Mais où est-il? que fait-il? est-il désespéré ou consolé? Voilà ce que je voudrais bien savoir et ce dont je n'ai pas encore osé m'informer. Il me semble pourtant que Jane me cache quelque chose à cet égard. Ah! pourvu qu'il ne soit pas malheureux à cause de moi! Je ne me le pardonnerais jamais.

Renée de Keraven.

Lettre de Jane à madame Aline Bernard.

Garlan, 21 septembre 1858.

Ah! c'est trop, cette fois, et je me sens à bout de résignation et de courage. Je croyais avoir épuisé mon calice, mais la dernière goutte en est la plus amère. Absoute, sinon aimée, par celui dont l'opinion seule m'importe, je me réconciliais peu à peu avec moi-même, et, n'aspirant plus au bonheur, j'espérais pouvoir au moins goûter la paix due à ceux qui ne veulent plus de l'espérance. Hors de l'Eden d'amour dont je m'étais à jamais interdit les ardentes ivresses, j'avais rêvé, après les déserts arides que j'ai traversés, la verte oasis où les fronts brûlants trouvent de l'ombre, et où l'amitié a de pâles sourires pour les cœurs blessés...

Ne crois pas cela, Aline; je mens! malgré tous mes projets, malgré tous mes serments, malgré mon affection pour ma sœur, malgré la crainte d'être dédaignée, malgré tout, malgré moi, je l'aime! Je l'aime avec passion, avec entêtement, avec jalousie. Je voudrais retrancher de l'univers tout ce qui n'est pas lui et moi, afin de lui devenir nécessaire et d'être sûre qu'il ne pût jamais penser à nulle autre. S'il me disait un mot, s'il faisait un signe, je serais à lui corps et âme, sans restrictions, sans conditions; et, fût-ce dans la misère et dans l'opprobre, je quitterais tout pour le suivre, quelque part qu'il lui plût de m'emmener, voulût-il faire de moi sa maîtresse ou sa servante.

Si l'on m'eût dit, il y a deux mois, qu'il existait un supplice plus cruel que celui de n'être pas aimée, j'aurais refusé de le croire. Et pourtant ce supplice existe, et il m'était réservé de l'endurer après tous les autres. Oui, j'en suis réduite à regretter ces jours d'amères angoisses, où, ne pouvant rien espérer, j'essayais au moins de me résigner à l'irréparable, et cherchais à distraire ma pensée de moi-même, en tâchant de faire de mon malheur du bonheur pour deux êtres qui m'étaient chers. Tant que j'ai cru impossible d'être aimée d'Olivier, l'entreprise, si douloureuse qu'elle me parût à accomplir, avait dans son amertume l'attrait excitant des héroïques sacrifices. Mais s'immoler pour rien, sans profit pour personne, et avec la certitude que ceux qui pourraient accepter votre abnégation vous reprocheront plus tard d'avoir, au prix de votre bonheur, aidé à leur perte, voilà où le cœur défaille et où l'on se demande si la conscience, déjà cruelle, ne serait pas en même temps aveugle dans ses impérieuses rigueurs.

Olivier m'aime! Je l'ai vu, je l'ai senti, j'en ai été ivre de joie, et cette joie, il m'a fallu la cacher sous une hypocrite froideur! Il m'aime et il est parti! Son regard, sa voix, le tressaillement de sa main, imploraient de moi un geste qui le retînt, et j'ai dû rester impassible, et le laisser s'éloigner, aussi malheureux que moi, qui causais pourtant son malheur. Oui, le rêve de toute ma vie, je l'ai eu là, à portée de ma main; je n'avais même pas besoin de la tendre; il suffisait de ne pas la retirer... Et je l'ai retirée! et mon cœur, un moment gonflé jusqu'au délire, est vide maintenant! La terre est vide! le ciel est vide! Puisque celui que, seul, je pouvais aimer, ne me sera jamais donné en ce monde, ce monde ne m'est plus rien, et ma vie est à jamais manquée.

Mais lui, pourquoi n'a-t-il pas parlé? Pourquoi n'a-t-il pas fait violence à ma menteuse réserve? Pourquoi n'a-t-il pas retenu cette main qui ne se retirait de la sienne que parce qu'elle aurait été trop heureuse de s'y oublier? Comment n'a-t-il pas compris qu'un mot suffisait pour me faire oublier toutes mes résolutions stoïques? Mon âme lâche ne demandait qu'à se soustraire à cet odieux sacrifice, accepté sans enthousiasme et peut-être même uniquement par orgueil. Une fois appuyée sur son cœur, que m'importait le reste? Ma sœur m'eût haïe et calomniée... Que m'importe ma sœur? Est-ce ma faute à moi si elle n'a pas su prendre le bonheur qui s'offrait à elle, et suis-je condamnée à expier toujours ses irrésolutions et ses caprices?

Comment saurait-elle aimer d'ailleurs, cette pensionnaire niaise qui, ayant eu à ses pieds un homme doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et dont les plus orgueilleuses seraient fières, l'a dédaigné pour poursuivre un vieillard ridicule? N'est-il pas à jamais fermé, ce cœur de dix-sept ans, qui a pu entendre, sans un tressaillement, une voix sincère et passionnée lui murmurer d'enivrantes paroles? Mais moi, mon Dieu! si un seul regard m'avait jadis laissé espérer cet amour que je pressentais, sans oser y croire, il n'est pas de trône sur la terre ni de paradis au ciel qui m'eût fait hésiter une minute à vouer ma vie à sa vie, même obscure et misérable.

Et c'est lorsque je viens à peine, à force de soins et de larmes, et au risque de me perdre, — car on a parlé à Morlaix, à ce qu'il paraît, de mon mystérieux séjour ici, — c'est lorsque je viens d'arracher au désespoir un cœur dont elle a fait, elle, le jouet de sa sotte vanité, qu'elle viendra, par je ne sais quel nouveau caprice, me l'arracher encore pour le briser tout à fait, demain peut-être! Oh! Aline, c'est affreux, c'est odieux, c'est injuste!

A quoi bon d'ailleurs mon sacrifice, si Olivier ne l'aime plus, et il me l'a répété à satiété, lorsque je cherchais, sinon sans regret, au moins de bonne foi, à faire incliner son cœur au pardon? Dans notre dernière entrevue, il m'a encore répondu : « Pardonner, oui; mais revenir au passé, jamais! » Oui! il le dit, il le croit peut-être; mais qui sait s'il ne se trompe pas lui-même? Car enfin, pourquoi est-il resté à Morlaix au lieu de s'en retourner de suite à Paris? Il m'a presque fait entendre que c'était à cause de moi, et je me le suis figuré moi-même. Mais alors, pourquoi n'avoir pas essayé de me revoir depuis une semaine? Pourquoi ne m'avoir pas écrit!

Que j'hésite, que je recule, moi, devant un aveu que Renée peut, sans raison, mais avec quelque vraisemblance, considérer comme une trahison envers elle, cela se conçoit; mais lui qui l'arrête? Renée ayant dédaigné son amour, n'aurait pas à se plaindre qu'il le donnât à une autre, et mon visage n'a pas dû si bien démentir mon cœur, qu'il puisse craindre d'être repoussé par moi.

Ah! il aime encore Renée. C'est en vain que sa raison proteste, son cœur l'emporte vers elle, et il obéira à l'impulsion de son cœur! Qui sait même si, pendant que je doute, ils ne sont pas déjà d'accord? Ma sœur est allée hier à Morlaix, avec ma mère, faire quelques visites de retour; ils se seront peut-être rencontrés, et en la revoyant belle, jeune et charmante, il n'aura pu ne pas accepter son repentir. Oui, cela doit être ainsi. Après m'avoir manifesté, dans sa lettre de Paris et le jour de son arrivée ici, des velléités de confiance, — confiance que j'ai, je l'avoue, assez mal encouragée, tant j'éprouvais de crainte de sa présence et d'indignation sourde de son peu de conscience de sa culpabilité, — ma sœur a pris vis-à-vis de moi, surtout depuis ce voyage de Morlaix, une attitude d'observation malveillante et ironique, dont j'aurais lieu de me blesser, si mon cœur saignant d'une inguérissable plaie, n'était devenu insensible aux coups d'épingles.

Elle a sans doute deviné en moi une rivale, et sûre désormais de me vaincre, elle triomphe et m'accable de son dédain. Et moi, j'ai perdu, hélas! jusqu'au droit de me plaindre d'elle, puisque j'ai réellement essayé, sinon de fait, au moins de cœur, de la supplanter, et puisque mon égoïsme m'a fait oublier, durant quelques jours, le devoir, ce devoir farouche, dont les cruelles joies me sont seules permises désormais!

Comment ne serait-elle pas un peu vaine d'une victoire désormais assurée, puisque ma mère elle-même, grâce à ce qu'elle a entendu dire à Paris du talent d'Olivier et de son brillant avenir, abdique ses préventions contre lui, et semble maintenant disposée à seconder ses projets sur Renée, au lieu de les combattre? Jusqu'ici, aucune de nous ne se souciait beaucoup de prononcer son nom, cause de tant de discussions irritantes, lorsqu'aujourd'hui, à dîner, le chevalier, qui est l'enfant terrible de la famille, a demandé brusquement à ma mère :

« Avez-vous vu votre neveu à Morlaix, ma sœur?

— Il est donc à Morlaix? a répliqué ma mère avec surprise; et s'adressant à moi : Le saviez-vous, ma fille?

— Comment Jane ne le saurait-elle qas, a repris l'oncle Hector; puisqu'elle l'a soigné pendant la maladie qu'il a faite à Kervézec!

— Olivier a été malade! à Kervézec? et Jane l'a soigné? En voilà la première nouvelle. Est-ce vrai, Jane? et, en ce cas, pourquoi ne nous en avez-vous rien dit?

— J'ai pensé qu'il valait autant éviter d'aborder un sujet qui, sans vous intéresser beaucoup, ma mère, pouvait ne pas vous être agréable, ai-je répondu, en m'observant sous le regard obstinément inquisiteur de Renée.

— Pourquoi donc? je ne saurais être indifférente au fils de ma sœur. Il me semble que, malgré certaines préventions, peut-être exagérées, je l'ai accueilli de mon mieux cet été, et il aurait grand tort de s'en prendre à moi des caprices d'une petite personne, qui vient de prouver clairement pour combien peu je compte dans ses résolutions. Si vous écrivez à votre cousin, Jane, vous pouvez lui dire que je serai toujours aise de le voir, et même disposée à lui rendre la justice que rendent à sa conduite et à son talent toutes les personnes qui m'ont parlé de lui à Paris. Il n'exigera pas, j'espère, que je lui demande pardon. »

Renée avait baissé les yeux avec plus de sournoiserie que de confusion, quand il avait été fait allusion à elle; mais elle les a relevés avec un rapide éclair de joie, en entendant ma mère abdiquer l'opposition qu'elle prétendait, très-sincèrement, n'avoir pas faite à Olivier. J'ai ouvert les lèvres pour répondre que je n'écrivais pas à celui-ci; mais j'étais tellement découragée de sout, que je me suis renfermée dans le silence. A quoi bon la lutte, en effet? J'y serais certainement vaincue, et je me rendrais odieuse aux autres et à moi-même. Mieux vaut donc m'abstenir.

Car, prêter encore mon aide à Olivier et à Renée pour un rapprochement, je ne m'en sens plus le courage. Mon cœur éclaterait à force de se contraindre. S'il revient ici, lui, je m'éloignerai; j'irai demander à ton cœur ce qu'aucun autre ne pourrait me donner : un peu de compassion et surtout de repos. Je laisserai à Renée la dot que je lui ai promise; je ferai des vœux pour qu'elle soit heureuse. Mais quant à être, maintenant, le témoin de ce bonheur, cela ne me serait pas possible. Plus tard, un jour peut-être, quand je ne sentirai plus rien battre dans ma poitrine... Adieu, embrasse bien fort tes enfants pour moi.

JANE.

JULES KERGOMARD. *(A suivre)*

PETITES NOUVELLES

— Une répétition, avec costumes, du nouveau ballet de MM. Meilhac, Halévy et Salvayre, le *Fandago*, a eu lieu cette semaine à l'Opéra; l'effet a été excellent.

Les répétitions de l'*Africaine* sont poussées avec une grande activité. Les rôles sont sus, et tout fait espérer que cette reprise solennelle aura lieu dans les premiers jours du mois prochain.

— Les répétitions d'*Hernani* ont pu recommencer à la Comédie-Française, grâce au rétablissement de M. Mounet-Sully. La reprise du beau drame de Victor Hugo aura lieu vers la fin de ce mois.

— Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a adressé à M. Bressant la lettre qui suit :

« Paris, 5 novembre 1877.

» Monsieur,

» J'ai reçu la lettre, en date du 4 novembre, par laquelle vous me faites savoir que l'état de votre santé vous oblige à m'offrir votre démission. C'est avec le plus vif regret que je l'accepte, mais l'intérêt du service m'en impose la pénible obligation.

» Je désire cependant, monsieur, que le Conservatoire de déclamation ne soit pas absolument privé du concours de votre expérience, et par un arrêté en date de ce jour, je vous ai nommé professeur honoraire et membre du comité des études. Je souhaite qu'une amélioration sensible se produise bientôt dans l'état de votre santé et vous permette de prendre une part assidue aux travaux du Comité des études.

» Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

» *Le ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts.* »

— MM. Got et Delaunay sont nommés professeurs au Conservatoire.

M. Crosti, professeur adjoint, devient également titulaire en remplacement de M. Grosset.

Voilà trois choix que tous les artistes approuveront sans réserve.

— A l'Odéon, M. Henri Gréville vient de faire recevoir une comédie en un acte, intitulée les *Cloches cassées*, qui sera interprétée par M. Porel et Mlle Lody.

— Remanié et augmenté, *Cinq-Mars* reparaîtra très prochainement à l'Opéra-Comique.

A ce théâtre, la reprise du *Songe d'une Nuit d'été* est ajournée, par suite de la résiliation de Mme Dereims Devriès.

— Au Théâtre-Historique, après la reprise de la 100ᵉ d'*Hamlet*, succédera un drame à grand spectacle, de Ferdinand Dugué, ayant pour titre : les *Merveilles du ciel et de la terre.*

— Au Palais-Royal, on répète pour le mois prochain, *la Belette*, trois actes de MM. Hennequin et Delacour, joués par MM. Geoffroy, Pellerin, Calvin, Milher, Numa, Bourgeotte et Mmes Valérie, Granville, Leroux, Lorentz, Milita.

Mais, avant cette pièce, le Palais-Royal fera passer en revue, par M. Brasseur, les principales pièces qu'il y a créées, entre autres le *Carnaval d'un Merle blanc*, *Doit-on le dire?* et la *Mariée du Mardi-Gras*.

Une lecture attachante pour les soirées d'hiver est celle de l'HISTOIRE NATIONALE DE LA MARINE ET DES MARINS FRANÇAIS, *depuis Jean-Bart jusqu'à nos jours* (par Jules Trousset), intéressante comme le roman le mieux machiné et instructive en même temps. 15 livraisons à 10 centimes et 3 séries à 50 centimes sont en vente chez tous les libraires.

LE JOURNAL DES VOYAGES à 15 centimes le numéro obtient un grand succès avec sa saisissante gravure sur les *détrousseurs de chemins de fer en Amérique*, et son émouvant récit des *Aventures périlleuses chez les Peaux-Rouges*. (Dans toutes les librairies de Paris et les départements).

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-THEATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME

OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE



Photoglyp. LEMERCIER. Cliché LIEBERT.

TRAGEDIE

MUSIQUE

HELÈNE CHEVRIER

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMERO 236

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 22 au 29 novembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

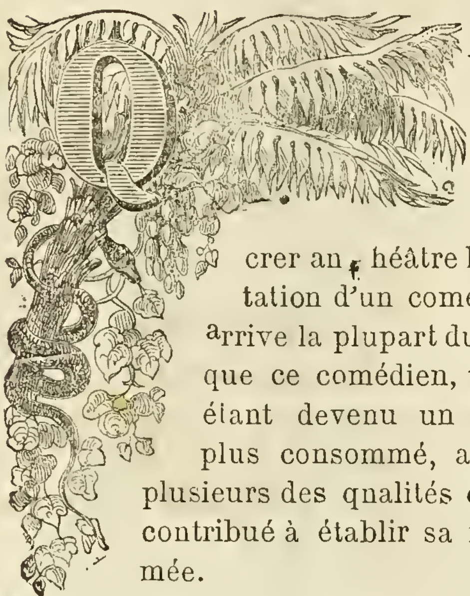
PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCXXXVII

—

HELÈNE CHEVRIER



Quand le temps est venu consacrer au théâtre la réputation d'un comédien, il arrive la plupart du temps que ce comédien, tout en étant devenu un artiste plus consommé, a perdu plusieurs des qualités qui ont contribué à établir sa renommée.

Dans la carrière musicale notamment, la fraîcheur de la voix, l'éclat de la jeunesse et de la beauté, quelquefois encore l'inconscience du talent, prêtent un charme exquis, particulièrement à la femme, et contribuent puissamment à lui assurer la faveur du public.

Qui de nous, en mesure de se rappeler les débuts de nos plus grandes cantatrices d'aujourd'hui, n'aime à se souvenir des premières émotions ressenties sous le charme du talent naissant? Et d'ailleurs, si l'artiste a pris de l'âge, n'a-t-on pas vieilli soi-même, et ne goûte-t-on pas, dès lors, un vif plaisir à se rajeunir par la pensée en se reportant aux jours de la jeunesse? C'est pourquoi, dans l'âge mûr, tout ce que l'on entend ou tout ce que l'on voit, nous paraît généralement inférieur à ce que nous avons vu ou entendu précédemment.

Ces réflexions m'ont été inspirées ces jours-ci, pendant une représentation de l'*Eclair* à l'Opéra-Comique. Le rôle d'Henriette, dans le chef-d'œuvre d'Halévy, est actuellement rempli par une toute jeune fille qui n'y laisse absolument rien à désirer. Je suis convaincu que les jeunes gens d'aujourd'hui qui auront vu Mlle Chevrier dans l'*Eclair*, en garderont le plus charmant souvenir; et si, plus tard, la cantatrice, comme je le crois, arrive à une haute situation au théâtre, ce rôle restera pour elle un des plus beaux fleurons de sa couronne d'artiste.

Visage régulier ou s'épanouit la fraîcheur de l'adolescence, tendresse du regard, grâce décente, distinction native, simplicité touchante dans les allures; émotion douce et pénétrante au plus fort du drame, la comédienne a su trouver les accents les plus pathétiques sans forcer la voix et le geste.

Chaque nuance du caractère de ce personnage si poétiquement conçu par le poëte, est rendue par elle avec une vérité saisissante. D'abord aimable et rieuse, elle se laisse bientôt aller à la mélancolie sous l'empire de l'amour qui remplit tout son cœur. Il faut la suivre durant ces trois actes, voir comme elle sait prêter attention aux moindres mots de celui qu'elle aime, et comme elle suit, tantôt avec anxiété, tantôt avec ivresse, ses plus légers mouvements. L'art de savoir écouter est aussi bien un instinct qu'une science et doit, en tout cas, être considéré comme un des plus précieux mérites du comédien. Or, Mlle Chevrier le possède absolument; aussi, je n'exagère rien en disant qu'elle réalise complétement le type rêvé par les auteurs.

La cantatrice égale la comédienne dans ce rôle de l'*Eclair*. La voix est d'un joli timbre, le chant est souple et coloré, la force et la grâce s'y disputent tour à tour la première place. Je ne crains pas de le dire, car je sais mon opinion partagée par des professeurs éminents, cette interprétation du personnage d'Henriette est une chose tout à fait remarquable et dont l'artiste pourra se prévaloir dans l'avenir, quelle que soit la haute situation qui lui puisse être réservée.

Hélène Chevrier est née à Grenoble (Isère), il y a de cela dix-neuf ans.

Ses parents n'avaient jamais songé à lui faire suivre la carrière du théâtre. L'enfant fut, au contraire, mise au couvent pour y faire son éducation et y resta jusqu'à l'âge de quinze ans.

C'est à la suite d'une représentation à laquelle on la fit assister, qu'elle se sentit tout-à-coup prise, pour la scène, d'une vocation qui devint promptement irrésistible. Aucune des considérations invoquées par ses parents, pour la détourner de cette voie périlleuse, ne purent prévaloir sur son opiniâtre volonté, et l'on dût enfin se rendre à ses désirs.

Entrée au Conservatoire, dans la classe de solfège de M. Duvernoy, elle en sortit pour venir chez Duprez. Le grand chanteur la fit travailler pendant trois années, et ce fut lui qui la présenta à M. Carvalho.

Son engagement à l'Opéra-Comique date du mois de septembre 1876; ses débuts devaient se faire le 2 janvier suivant dans le rôle d'Haydée; mais Gounod l'ayant entendue, lors des répétitions, la réclama au directeur pour créer le rôle principal du nouvel ouvrage sur lequel celui-ci comptait pour relever la fortune de l'Opéra-Comique depuis longtemps compromise par l'entêtement de M. Du-locle à ne point rester dans les traditions de ce charmant théâtre.

Mlle Chevrier se mit donc alors à l'étude de *Cinq-Mars*, et ce fut dans ce beau drame lyrique, qu'elle débuta par le rôle de Marie de Gonzague, le 5 avril 1877.

Tout d'abord, elle n'y parut point avec toute l'autorité désirable. On remarqua sa voix étendue et d'un timbre agréable, on apprécia un certain sentiment dramatique; mais on constata une grande inexpérience qui a déjà en partie disparu, à la reprise que l'on vient de faire ces jours-ci.

Après *Cinq-Mars*, l'*Eclair*...

Je viens de m'étendre longuement sur le succès vraiment artistique remporté par la jeune cantatrice dans le personnage d'Henriette.

En ce moment, Mlle Chevrier répète les *Mousquetaires de la Reine* et s'apprête en même temps à faire une seconde création, dans *Un Jour de Noce*, opéra-comique nouveau composé sur des paroles de Victorien Sardou, par M. Poise, l'auteur si distingué de la *Surprise de l'amour*.

Tout aussitôt que ces deux ouvrages auront vu le jour, Mlle Chevrier, sur la demande de M. Ambroise Thomas, prendra possession du rôle de *Mignon*, où il sera très-curieux de la suivre comme comédienne et comme chanteuse.

La voilà donc déjà sérieusement considérée à l'Opéra-Comique. Recherchée par les auteurs et applaudie du public, elle tient une situation relativement élevée pour son âge, puisqu'elle n'est point encore entrée dans sa vingtième année.

Son organe riche se développera très-certainement encore, et l'héroïne de *Cinq-Mars* deviendra probablement un jour celle de *Faust* et de *Roméo et Juliette*. Il y a assez d'étoffe, en effet, chez Mlle Chevrier, pour tenir un emploi de forte chanteuse dans les grands ouvrages de demi-caractère, où son sentiment dramatique, déjà très-développé, lui vaudra de beaux succès.

FELIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

PAUL FÉVAL

(Auteur dramatique et romancier)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Mademoiselle

FOUQUET

(de l'Académie nationale de musique)

REVUE DES THÉATRES

ODEON

Première représentation de : *Blackson père et fils*, comédie en quatre actes, de MM. Arthur Delavigne et Jacques Normand. — *Madame Dugazon*, comédie en un acte, en vers, de M. Henri Adenis.

Les auteurs des *Petites Marmites* n'ont pas aussi heureux à l'Odéon qu'au Gymnase. *Blackson père et fils* a failli sombrer dès le premier soir, et ne se maintiendra pas longtemps sur l'affiche.

Un jeune homme pauvre, Olivier d'Arjan, est aimé de Diana Blackson, riche héritière venue d'Amérique en France pour se marier. Olivier refuse d'épouser Diana parce qu'il croit suspecte l'origine de la fortune acquise par la jeune étrangère. Celle-ci, préférant l'amour d'Olivier à la richesse, sacrifie son avoir en soldant les créanciers de son père.

Devenue pauvre, Diana croit pouvoir obtenir la main d'Olivier ; mais voici que pendant ce temps le jeune homme a acquis lui-même une fortune considérable, ce qui change complétement les vues de Miss Blackson ; elle ne veut plus, à son tour, épouser Olivier parce qu'il est trop riche. Enfin, comme il faut bien, pour le dénouement, que le mariage s'accomplisse, les auteurs font persuader à Diana par Olivier qu'une femme n'a aucune raison pour refuser de devoir tout à son mari.

Sur ce canevas, dont la trame se brise à chaque instant, MM. Delavigne et Normand ont bâti quelques scènes spirituelles, mais l'intérêt général est par trop languissant.

La pièce est jouée avec ensemble par Mlles Antonine, Lody et M. Porel.

Avec cette pièce, l'Odéon donnait le même soir un petit acte écrit en vers bien tournés par M. Henri Adenis, et intitulé : *Madame Dugazon*. Interprétée avec beaucoup d'entrain, cette légère comédie a réussi et s'est trouvée, malgré son peu d'importance relative, devenir le morceau de résistance de la soirée. Ce sera un agréable lever de rideau.

THEATRE ITALIEN

Débuts de Mlle Isidore.

Il ne se passera pas une semaine sans que nous ne soyons amenés à parler du Théâtre-Italien. M. Escudier, dont l'activité est décidément fiévreuse, nous promet, en effet, des ouvrages inédits et de nouveaux débuts.

Mlle Isidore, la jeune débutante que nous avons entendue samedi dans la *Somnambula*, a réussi. Douée d'une fort jolie voix, qu'elle dirige avec habilité, cette cantatrice nous semble devoir obtenir un succès plus franc encore lorsqu'elle interprétera une musique plus large et plus franchement dramatique.

Le chef-d'œuvre de Bellini est une merveille de délicatesse, de charme, de grâce, dont les beautés ne peuvent être rendues complétement que par des natures exquises comme celles de la Frezzolini ou de la Patti. Mlle Isidore y a fait preuve d'un fort joli talent, sans doute, nous nous hâtons de le répéter ; mais, pour faire revivre dans son entier une œuvre aussi en dehors des goûts et des procédés du jour, il ne faut pas seulement plaire, il faut être de taille, pour imposer au public la création du maître.

Un jeune ténor, M. Nouvelli, que nous avions remarqué l'année dernière dans *Norma*, a été très fortement applaudi pour la fraîcheur de son organe et le goût avec lequel il phrase ; c'est un chanteur d'avenir. M. de Reské a complété un ensemble excellent.

ATHENÆUM

Le *Livre Bleu*, comme *Le choix d'un Gendre* et les *Forfaits de Pipermans*, a trouvé, à l'Athenæum, des interprètes qui en ont fait valoir toute la fantaisie et la gaieté. MM. Angély, Horace, Harel ; Mmes Lavainne et Hébert ont enlevé la désopilante comédie de MM. Labiche et Blum avec un vif entrain.

Comme autre nouveauté de la semaine, on a entendu avec le plus grand plaisir M. Dorel, premier prix de hautbois du Conservatoire de cette année. Dans des morceaux qu'il varie chaque soir, ce jeune et déjà très remarquable instrumentiste se fait applaudir pour la beauté du son, la franchise du rhythme, le style et la délicatesse dans les nuances.

Aujourd'hui, avec le *Livre bleu* dont le succès se continuera toute la semaine, on donnera deux nouveautés à ce théâtre : l'*Autographe*, le petit chef-d'œuvre de Meilhac, et *Rosière et Nourrice*, premier ouvrage de Théodore Barrière, en collaboration avec M. Clairville. Nous rendrons compte jeudi prochain de l'interprétation.

Une Lacune artistique

L'homme, disent les philosophes, est un animal doué de raison. — Il a une intelligence et des sens. Ceci n'est nié par personne.

Quant à la question de savoir si l'intelligence susdite, est une essence invisible et indivisible, immatérielle et immortelle...

Ou si, comme d'aucuns l'affirment, c'est une simple fonction du cerveau...

Dieu me garde d'examiner ce grave problème !

D'abord parce que, jusqu'ici, il paraît difficile à résoudre, les plus illustres penseurs s'étant livrés à son étude sans avoir pu arriver à s'entendre ;

Ensuite, parce que ce genre de question sort entièrement de la ligne du *Paris-Théâtre* ;

Et enfin, parce que de deux choses l'une :

Ou vous pensez comme moi sur ce sujet, et alors j'enfoncerais une porte ouverte ;

Ou vous professez une opinion diamétralement opposée, et tout ce que je pourrais vous dire ne changerait pas un *iota* à votre manière de voir.

Donc, glissons, et bornons-nous à énoncer ce fait certain :

L'homme possède :

1° Une intelligence, et 2°, des sens.

Considérons, s'il vous plait, ces attributs dans leurs rapports avec ce qu'on nomme les ARTS.

.·.

La littérature, la poésie s'adressent à l'esprit directement.

Les *Arts* proprement dits ont besoin pour l'atteindre de l'intermédiaire des sens.

A tous les sens un ou plusieurs arts spéciaux correspondent.

A tous... excepté un.

.·.

Au *toucher*... mon Dieu ! le toucher est le sens capital de l'être humain... c'est le *sens* par excellence.

Ne serait-on doué que de lui, on aurait encore, comme l'a démontré Condillac dans sa célèbre hypothèse de la statue animée, un *stock* d'idées très-suffisant. Il y a, du reste, des histoires merveilleuses de sourds-muets — aveugles — rien que ça ! — qui se sont instruits à l'aide du seul toucher.

Le toucher est mêlé à tout ce que fait l'homme extérieurement. Il participe donc à tous les arts en général.

Plus spécialement, c'est de lui que dépend l'art des douces caresses, des tendres baisers, des langoureuses *mignotteries*, en un mot, la partie artistique de l'amour.

.·.

Par la *vue* se révèlent la Peinture et les Arts du dessin.

Par l'*ouie*, se révèle la Musique.

L'Art dramatique, la Danse, dépendent de l'une et de l'autre.

Le *goût* a son art aussi : c'est la Cuisine. Il y a une différence entre *se nourrir* et *manger*.

L'alimentation n'est pas un art, mais la cuisine en est un, un véritable, avec ses lois, ses règles fixes, qui interdisent, par exemple, de servir « la moutarde après diner. » Elle possède ses grands hommes, comme Lucullus et Brillat-Savarin ; ses martyrs, comme Vatel...

***

Voilà pour le toucher, la vue, l'ouïe et le goût.

Mais... l'odorat?

Ici se déclare une lacune.

Aucun art ne dépend de lui, ne s'exerce par lui, par lui ne se révèle.

L'horticulture, dira-t-on?

C'est, non pas un art, mais une science, qui, d'ailleurs, s'adresse à la vue autant et plus qu'à l'odorat ; on *expose* les produits horticoles, on ne les fait pas *respirer*.

La parfumerie?

Une simple industrie, plus ou moins raffinée; mais un art, point.

On approcherait plus des choses artistiques en invoquant le *selam* des Orientaux, cet assemblage de fleurs par lequel les vierges voilées du pays des Mille et une Nuits expriment leurs pensées amoureuses. Mais ici ce n'est pas le parfum, c'est la couleur et la disposition des fleurs du bouquet symbolique qui lui donnent sa signification.

Il sied, en outre, de remarquer que les fleurs ne sont pas les seules substances odorantes...

Bref, l'*art des parfums* n'existe pas. On n'a pas trouvé leur *gamme*, on ne sait pas les arranger de façon à composer des « symphonies » *respirables*, soumises à une réunion de critiques aux narines délicates...

Et cependant l'odorat est, chez l'homme, un sens suffisamment développé, — aussi développé que le goût...

D'où vient donc cette lacune?

Mystère et *opoponax*!

***

Remarquez qu'une lacune semblable existe scientifiquement.

Au toucher correspond l'étude de la *chaleur* et des phénomènes *électriques*;

A la vue, l'*optique*;

L'*acoustique* à l'ouïe;

Au goût, l'*hygiène* et la médecine curative des maladies de l'estomac..

A l'odorat, — rien, rien, rien!

***

Il y a donc une lacune flagrante, immense, désolante, et qu'il importe de combler, pour la gloire de l'esprit humain...

Quel penseur génial, destiné à l'immortalité, sera le Christophe Colomb de ce monde nouveau?

Je l'ignore, — et ce n'est pas moi qui entreprendrai pareille tâche...

Du moins, j'aurai l'honneur d'avoir indiqué la voie, en poussant ce cri que je voudrais voir insérer, en lettres énormes, par tous les journaux :

ON DEMANDE DES « PARFUMEURS »
dans le sens artistique du mot.

Ce serait si beau d'inaugurer l'Exposition universelle de 1878 par la « respiration » d'une cantate de *senteurs*!

Louis de GRAMONT.

SOIRÉE BOURGEOISE

O vous, qui ne croyez plus aux bons bourgeois de Paul de Kock, lisez ceci :

— Madame Bossard, s. v. p.?

— Au troisième à gauche. Est-ce que vous venez pour la soirée?

Cette question me surprit, je l'avoue; mais, n'ayant aucun motif pour dissimuler mes intentions qui étaient pures, je répondis sans rougir :

— Certainement.

— Ah! bien, vous vous amuserez, allez; il y a joliment de monde ce soir.

Je monte, et j'entendais la voix de Mme Bossard, recevant ses invités, qui disait : Ah! ce sont ces demoiselles! et une voix plus mâle ajoutait : J'espère que vous nous soignez, ce soir; des roses dans les cheveux, rien que ça!

J'arrive au niveau de la maîtresse de la maison; elle avait son fameux bonnet à rubans couleur de feu.

Salutations empressées des deux parts : C'est bien aimable à vous d'être venu! et à l'oreille elle me dit : Nous avons ce soir un élève de *l'école* POLYTECHNIQUE.

Le flot que j'accompagne se présente à Mme Saint-Alphonse (la dernière des Saint-Alphonse et mère de Mme Bossard). — Bonjour, madame Saint-Alphonse. — Bonjour, mes enfants; passez au salon, je vous rejoins.

Les dames étaient rangées sur des chaises le long de la muraille; dans un coin, un piano avec deux bougies à bobèches de papier; une lampe sur le piano.

On était au comble de l'animation; un employé des postes avait apporté sa flûte, pour rire un peu; on avait organisé une petite sauterie.

Je me laissai séduire par les beaux yeux d'une petite boulotte dont la peau veloutée paraissait toute rose de plaisir, et lui fis mon invitation.

— Mademoiselle...?

— Oh! monsieur! me répondit-elle avec un petit rire en regardant sa mère, qui, avec l'empressement de la mère d'une fille à marier :

— Puisque monsieur est assez bon pour t'inviter, tu dois accepter, ma fille!

Nous ébauchons les premières figures d'un quadrille et j'entame la conversation. Je hais ces introductions banales comme : il fait bien chaud ce soir, ou : il y a beaucoup de monde, n'est-ce pas? J'ai un petit répertoire que je débite d'un air protecteur si je parle à une toute jeune fille, ou avec une apparence d'intérêt si je m'adresse à une véritable femme, en retroussant les fracs de mon habit de la main droite, tandis que la gauche badine avec mon lorgnon, pose dont plusieurs années de succès me garantissent la réussite.

Je débute donc :

— Est-ce que vous venez souvent ici, mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, j'aurai quelquefois le plaisir de vous rencontrer.

Pas de réponse; silence prolongé.

— Vous jouez sans doute du piano?

— J'en *touche* un peu; oui, monsieur.

Le *touche* est souligné à mon intention; c'est une des recommandations de Noël et Chapsal : ne dites pas jouer du piano, dites : toucher le piano-forte.

— Et quels sont vos morceaux favoris?

Regard très étonné : il n'y a pas de morceau favori.

Et ainsi de suite, la conversation retombe toujours. Vous êtes-vous jamais représenté les efforts des malheureux qui font la course en sac? Moi oui, depuis ce jour-là...

Je reconduis ma danseuse sans cependant m'éloigner : cet abîme m'attire.

En ce moment l'homme à la flûte, qui paraît être le héros de la fête, propose :

— Si nous chantions un peu, mesdemoiselles? Je sais que Mlle Zélie vous a appris quelque chose de nouveau pour ce soir. Pas de façon, voyons; on ne m'en fait pas accroire. Je vous accompagnerai sur ma flûte enchantée — enchantée d'avoir à vous accompagner.

Et au milieu des exclamations : il est toujours le même! ou autres semblables,

Mlle Zélie débute :

Voulez-vous
Des bijoux,
Un cachemi—re?
Voulez-vous
Un époux?
Déjà je vous vois ri—re.

Sur ce, allusions un peu lestes de la flûte; mais tout lui est permis, à cet instrument.

La romance terminée, les conversations reprennent, et j'en profite pour me rapprocher de mon jeune sphinx grassouillet :

— Vous allez quelquefois au théâtre...

— Oui, monsieur.

— A l'Opéra-Comique, sans doute?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous vu *Mignon*?

— Non, monsieur; mais j'ai vu une fois les *Rendez-vous bourgeois*.

Elle ne m'en avait pas encore tant dit; mais ce ne fut qu'un éclair. Je jetai la sonde plusieurs fois sans rien ramener. *Le Concert à la Cour*, deux morceaux de *Zampa* pour force moyenne et quelques études forment son répertoire; littérature, inconnue; brode chaque année un bonnet grec pour son oncle (où cet *oncle* peut-il mettre tant de bonnets grecs?), se figure que les Variétés sont un café, que les Italiens n'ouvrent jamais et qu'on y dépose les oranges du passage Choiseul.

— Eh quoi! lui dis-je, avec un sourire fin, vous n'avez pas de passe-temps plus doux?

Pas de réponse, silence prolongé.

Il y eut un intermède où, naturellement, l'employé des postes chanta la chansonnette comique et imita la mouche.

Enfin, quelques dames donnent le signal du départ; l'homme à la flûte veut en vain les retenir : Mais vous ne pouvez pas partir encore! les bougies ne sont qu'à la moitié!

Les groupes se forment; les messieurs qui suivent le même chemin s'offrent à reconduire ces dames; les demoiselles chuchottent en poussant de petits rires étouffés : Comme nous nous sommes amusées ce soir! Ça devrait être comme ça toutes les fois!

En passant à côté de ma danseuse, je saisis au vol ces mots :

— Il n'a fait que me dire une foule de bêtises qui m'empêchaient d'entendre Jules qui est toujours si drôle!

Jules était l'employé des postes qui avait apporté sa flûte, rien que pour rire un peu.

P. A. P.



Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

—

Lettre de Renée de Keraven à Madame Marcelle Bonnet de Gury.

Château de Garlan, 27 septembre 1858.

Pourquoi ne me réponds-tu pas? Ton silence est-il le juste sentiment de l'innocence méconnue, ou un aveu muet de culpabilité? Dans les deux cas, pourquoi ne pas me le dire? Si je me suis trompée, non sur les faits dont j'ai la preuve entre les mains, mais sur leur signification, je suis prête à reconnaître mes torts; si j'ai deviné juste, si tu es coupable, et par conséquent malheureuse, ne me crois-tu donc pas digne de prendre ma part de tes douleurs réelles, moi que tu as jusqu'ici associée à tes trompeuses félicités?

Si, comme je m'obstine à l'espérer, il n'est pas trop tard pour t'arrêter dans une voie mauvaise, pourquoi dédaignerais-tu de me demander au moins un appui! Je n'ai guère, j'en conviens, le droit de conseil, et pourtant, je crains bien d'avoir été encore, de nous deux, la plus raisonnable.

Ne sachant rien de toi, j'en suis réduite à te parler de moi. Je te disais l'autre jour qu'Olivier était à Morlaix. J'ai appris depuis à Morlaix même, où nous sommes allées, maman et moi, faire des visites, qu'il y était revenu seulement la veille de notre arrivée de Paris. Et sais-tu où il était pendant notre absence? A un quart de lieue de Garlan, dans ce petit manoir de Kervézec que nous avons visité ensemble cet été; mais dangereusement malade, et soigné par Jane!

Pourquoi ne nous en a-t-elle rien dit? Cette question que je n'osais lui adresser moi-même, ma mère la lui a faite l'autre jour, grâce à l'intervention du chevalier, adroitement dirigé par moi, sans s'en douter, comme à l'ordinaire. Jane a répondu qu'elle s'est, à dessein, abstenue d'aborder un sujet qu'elle croyait ne devoir être agréable à personne. Là-dessus, maman bien revenue de ses préventions à l'égard d'Olivier, depuis qu'elle en a entendu faire tant d'éloges à Paris, s'est récriée, en jetant sur moi la responsabilité de tout ce qui est arrivé, et en chargeant Jane de dire à son neveu qu'elle l'accueillerait toujours avec plaisir.

C'est ce que je voulais. Puisque Olivier a été si malade aussitôt après ma trahison, il me *plaît* de croire que c'est de désespoir. Or, le désespoir suppose l'amour. Il est sans doute, et il en a le droit, fort irrité contre moi. Il s'agit donc d'obtenir son pardon, et j'ai déjà rempli la première condition d'une bonne conversion, puisque j'ai abdiqué mon erreur — le marquis! Mais pour attendrir mon juge, j'ai besoin de le voir, et il ne vient pas. Lui écrire, je ne l'ose guère. C'est pourquoi j'ai provoqué cette petite explication qui aplanit tout.

En me remettant en présence d'Olivier, elle me permettra de déployer, pour conquérir un charmant mari, cette habileté que, de ton propre aveu, j'ai montrée lorsqu'il s agissait seulement d'en captiver un ridicule. Ma mère accepterait, je crois, volontiers cette résolution. Ne pouvant me faire marquise, elle se résignera sans trop de peine à me voir la femme d'un jeune homme dont elle a entendu coter l'avenir à des chiffres assez élevés. Ce point est, je te le jure, ce qui, pour ma part, m'inquiète le moins. Traite-moi de bourgeoise, si tu veux, cela m'est égal. Je me contenterai des douze mille francs dont tu t es tant moquée jadis, et même de moins, si cela est nécessaire.

Tu le vois, ma conversion est complète, et si Olivier y reste insensible, il faudra vraiment qu'il soit inexorable. Mais qu'il vienne seulement et je me charge du reste. Je serai si douce, si bonne, si humble, si soumise, si repentante surtout, qu'il sera bien forcé de s'apercevoir que je ne suis pas devenue laide et de se souvenir qu'il a été amoureux de moi... à en être malade.

Il est en tout trop indulgent pour être impitoyable pour moi seule. En me retrouvant telle qu'il m'a connue, ou plutôt bien meilleure, il se persuadera avoir fait un mauvais rêve. Ah! s'il savait combien le mien a été peu agréable! Ce n'est pas amusant, va! d'être idolâtrée par le marquis de Coathuel. Quand il me peignait sa flamme, en style romantico-tragique, dont il semblait avoir puisé les éléments meurtriers dans toutes les ferrailles de son musée, il m'eût fait grand'peur, si, en exigeant que je lui répondisse sur le même ton passionné et avec les mêmes yeux égarés, il ne m'eût presque aussitôt fait éclater de rire. En somme, il m'ennuyait à mourir. Olivier peut donc me pardonner le mal que je lui ai fait; en calculant bien, je m'en suis fait autant à moi-même, et nous sommes quittes. Cela n'est peut-être pas absolument équitable, mais l'amour ne doit pas compter avec tant de rigueur.

Voici l'heure du facteur. Je ferme cette lettre pour aller la lui porter, et je tiens à espérer qu'il m'en remettra une de toi en échange.

Renée de Keraven.

P. S. — J'écris ces deux mots au crayon — car le facteur est là, devant moi, et me presse — et je les glisse sous mon enveloppe. Au lieu d'une lettre de toi, j'en reçois tout un paquet — de Jane — adressées à Madame Aline Bernard, son amie. Il n'y a aucune explication ; mais cela vient de Nantes! .. Qu'est-ce que cela peut signifier? Je n'ai pu rien lire encore, et ce monstre de facteur ne veut plus attendre! Je t'écrirai demain. Adieu.

—

Lettre de Jane de Meslay à M. Olivier Malet

27 septembre.

Trouvez-vous à Kervézec, demain. Je vous y attendrai, à partir d'une heure de l'après-midi. Je n'insiste pas; mais il est indispensable que je vous voie, et je compte sur vous.

JANE DE MESLAY.

—

Lettre de Raoul Saunier à M. Olivier Malet.

Paris, 27 septembre 1858.

Ma malle est prête, et je pars dans deux heures; — seulement, je ne sais pas encore si ce sera pour la Bretagne ou pour l'Amérique. Je ne plaisante pas et je n'en ai guère envie. Mon sort est entre les mains d'une providence assez inclémente pour combler mes vœux — dans le seul but de me faire enrager...

Tu te doutes probablement déjà qu'il s'agit de madame Bonnet, et cela est trop facile à deviner pour qu'il y ait lieu de te féliciter de ta perspicacité. Tu sais qu'après avoir été ennemis, nous sommes devenus amis, sans nous en aimer davantage, au contraire! Or, aujourd'hui, nous n'avons plus qu'un pas à faire pour devenir amants; et c'est précisément ce pas devant lequel je recule depuis quelque temps déjà avec effroi, mais qu'il va falloir peut-être franchir, si telle est la fantaisie de celle à qui je viens, bien malgré moi, de confier ma destinée.

Il est, je le sais, bon nombre de nos amis qui riraient fort en me voyant si malheureux d'une perspective qui ferait la joie de bien d'autres. Mais il n'en est pas moins vrai que le bonheur dont je suis menacé ne m'enivre pas du tout et me cause, plus il approche, une peur de tous les diables. C'est, certes, bien gentil, de loin, d'être l'amant d'une femme jeune, belle, spirituelle, riche et très en vogue, et je l'ai, comme bien d'autres, rêvé bêtement; mais cela a, de près, certains inconvénients... Aussi, afin d'y songer le moins possible, à présent qu'il est trop tard, j'aime mieux te raconter, en attendant mon arrêt, comment j'en suis arrivé au point où me voilà.

Je te disais, voilà près d'un mois, à propos de Marcelle qui refusait de venir chez moi : « Elle y viendra! » Hélas! elle y est venue, et c'est de sa première visite, d'où aurait dû dater mon bonheur, que datent au contraire mes ennuis.

Je ne m'en aperçus pas, il est vrai, tout d'abord. Les débuts de ces sortes d'aventures ont toujours un certain attrait irritant qui empêche de songer aux suites. On vient chez vous comme chez un frère auquel on aime à raconter ses joies et ses peines — ses peines surtout — parce que l'on est sûre qu'il comprendra, lui, ce que le mari ne saurait comprendre; il est bien trop... mari pour cela! Mais, comme on ne se défie pas d'un frère, on peut bien se permettre avec lui de chastes caresses. Plus on est malheureuse en arrivant, plus tendre et significative est la première étreinte de la main, plus éloquente la tristesse du regard. On est venue si vite que le cœur vous bat à se rompre, et l'on vous y appuie la main, et on l'y garde, en signe d'affectueuse confiance. Si la mesure des misères est comble, un matin, on se jette dans vos bras, et on y reste, en appuyant un front endolori sur votre poitrine. C'est si doux d'avoir un cœur dévoué où poser le sien! Vous êtes si bon! On ne saurait vivre sans vous. Puis, comme les cheveux se sont un peu dérangés, on vous montre, sans aucune coquetterie, en les relevant devant la glace, de longs et soyeux écheveaux bruns à reflets fauves, l'élégante cambrure d'une taille souple et vigoureuse, la sculpturale rondeur d'un bras blanc, et les fines attaches du cou. Et pour ne pas avoir l'air de remarquer que vous remarquez tout cela, on consulte votre goût d'artiste sur cette robe nouvelle que l'on met pour la première fois, car on a voulu vous en donner l'étrenne...

N'allez pas prendre tout cela pour des provocations, au moins. Fi donc! On est une honnête femme. On ne *doit* pas vous aimer. On est rivée à une odieuse chaîne; mais on est décidée à mourir à la peine plutôt que de faiblir. Ah! si l'on était libre! si c'était à recommencer!...

Comme je ne suis plus un collégien, et comme, par conséquent, je crois en général à la vertu des femmes, j'affirmerais que, sur dix de celles qui font ces théories, il y en a huit de bonne foi. Seulement, comme je ne suis pas un imbécile, je suis forcé de reconnaître qu'il y en a six au moins réduites à en rabattre du tout au tout dans la pratique, par la raison très-simple qu'entre un homme et une femme l'amitié, à un certain degré d'intimité et de mystère, ne peut exister et surtout durer qu' « à côté » de l'amour, et jamais « à sa place. » Dans ce dernier cas, il arrive toujours un moment où l'un des deux, si ce n'est l'un et l'autre, cède, sans s'en apercevoir, à la tentation dangereuse de jouer sur les mots et avec les sentiments, et alors... ma foi, alors les choses s'embrouillent si bien que personne n'y voit plus clair, et je ne crois pas beaucoup, pour ma part, à l'innocence d'un colin-maillard trop prolongé.

Je fis ces réflexions, un soir, en revoyant le général Bonnet, après avoir eu, dans la matinée, un rendez-vous, très-innocent encore, avec sa femme. Il vint vers moi, en riant et la main tendue, et me dit :

« Ma foi, « mon cher ami, » — c'était la première fois qu'il m'appelait ainsi! — vous avez été cause, sans vous en douter, d'une affreuse dispute entre ma femme et moi. Imaginez-vous qu'en revenant du Bois, cette après-midi, j'ai eu l'idée, en passant devant chez vous, de faire voir votre atelier à Madame Bonnet. Eh bien! elle n'a jamais voulu entrer, prétendant que cela n'était pas convenable. J'ai eu beau lui dire que rien n'est inconvenant pour une femme, quand elle est avec son mari, elle n'a rien voulu en démordre, sous prétexte que les artistes sont sujets à caution, et que vous ne valez probablement pas mieux que les autres. Ainsi, c'est à vous de vous défendre. Je ne sais qui vous a trahi ou calomnié; mais je vous préviens que vous êtes mal noté. Entre hommes, on se doit assistance. Aussi, je compte sur vous à dîner demain... pour faire enrager l'ennemi commun. »

Si comique que fût la chose, je te déclare, mon cher Olivier, que cela ne me fit pas du tout rire. Cette manœuvre adroite de la part de la belle Marcelle, pour me faciliter l'accès près d'elle, en feignant de me l'interdire, et pour abriter préventivement, sous une prétendue antipathie, un avenir menacé de devenir trop sympathique, fit passer immédiatement devant moi tous les mensonges, toutes les hypocrisies, toutes les petites et grandes lâchetés, tous les honteux subterfuges et les mondaines turpitudes dont un seul pas en avant allait me condamner à devenir l'auteur ou le complice, et j'avoue que cela me souleva le cœur de dégoût.

Je ne suis certes pas bégueule. A mon avis, les passions ne deviennent funestes que quand on ne leur donne pas leur développement nécessaire et légitime. Mais je veux qu'elles soient franches, au moins, et qu'elles aient le courage de leur opinion. Je comprends donc qu'une femme mal appareillée aime en dehors des limites du Code, le Code ayant eu le tort grave de ne pas prévoir les mariages contractés dans des conditions impossibles; je comprends que cette femme soit aimée. Mais ce que je ne comprends plus, c'est que deux êtres qui devraient se respecter au moins eux-mêmes, au lieu de lever « loyalement » l'étendard de la révolte, s'abaissent à la ruse, au mensonge, à la trahison de chaque jour. Ce qui me répugne enfin, c'est le ménage à trois; où la femme se partage et où l'amant accepte ce partage. En ce cas, ce n'est plus le mari qui, à mes yeux, est ridicule, c'est la femme qui est odieuse et l'amant qui est avili.

Je sais qu il est des hommes incapables de supporter un regard railleur; qui se croiraient déshonorés s'ils ne payaient pas une dette de jeu dans les vingt-quatre heures, et qui se brûle-

raient la cervelle plutôt que de laisser suspecter la pureté de leur blason, de leurs épaulettes ou de leur grand livre, et qui n'en acceptent pas moins gaîment tous les jours cette position de laquais, guettant l'absence du maître pour s'empiffrer de ses restes à l'office, et se vautrer à sa place encore chaude, sur les divans du salon. Grand bien leur fasse à ceux-là ; mais je ne suis pas des leurs! Mes moyens ne me permettent pas d'entretenir une maîtresse — et mes goûts d'ailleurs, ne m'y portent guère ; — mais il ne me convient pas non plus de me la faire payer par un autre.

Si l'on avait au moins affaire à quelque mari soupçonneux et farouche, le trouble-fête ordinaire de ces amours de contrebande! A braver un Othello, blanc ou noir, il y a encore un certain courage, et le danger que l'on y court a, comme tous les dangers, sa poésie. Bafouer ouvertement Bartholo ou Arnolphe, ne me semble pas non plus un grand crime, parce que ces braves gens ont le tort de vouloir exiger l'exécution d'un contrat duquel ils seraient seuls à profiter, comme ils ont été seuls à y intervenir.

Mais se trouver en face d'un homme dont le seul crime a été de croire qu'un serment prononcé librement et volontairement aurait quelque droit à être loyalement observé, surtout par une femme prise dans une famille honnête, et ayant reçu une éducation honnête; et se joindre à cette femme pour tromper celui qui a, en elle et en vous une égale confiance, cela, à mon avis, change beaucoup la thèse, et fait descendre Don Juan, si beau, si jeune, si brillant, si galant homme qu'il soit par ailleurs, au rang d'un simple filou, s'associant à une gourgandine pour exploiter un riche vieillard.

C'est pourquoi je me promis, dès ce jour-là, de mettre fin à une aventure qui pouvait me conduire à être, tôt ou tard, ridicule, sinon odieux. Mais ce n'était déjà plus aussi facile que je l'avais cru, la belle Marcelle ne s'y prêtant pas du tout. Plus je me tenais avec elle sur la réserve, plus elle me témoignait de confiance et d'expansion. Plus j'espaçais mes visites chez le général, plus elle rapprochait les siennes à mon atelier. Toujours en tout bien tout honneur, cela va sans dire. Mais le diable, qui s'y connaît, sait bien qu'à ce manége-là il ne perd rien pour attendre, et moi je m'en doutais un peu. Si bien qu'un jour, en arrivant chez moi, madame Bonnet me trouva en train de faire mes malles pour aller te rejoindre.

« Qui donc part ici? s'écria-t-elle.

— Moi, répondis-je.

— Et pourquoi partez-vous? Vous est-il survenu quelque affaire qui vous y force?

— Aucune. Je pars pour partir.

— Ce n'est pas une raison, cela. Est-ce que vous avez des créanciers?

— Hélas! non.

JULES KERGOMARD. *(A suivre)*

REVUE THEATRALE

ÉTRANGER

Bruxelles. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre).— Les deux grands événements de la quinzaine ont été l'apparition de *Paul et Virginie* sur la scène du Théâtre-Royal de la Monnaie, et les représentations de Faure sur cette même scène.

L'œuvre de Victor Massé, avec un luxe remarquable, a trouvé à la Monnaie une interprétation très-belle dans son ensemble. Mlle Fouquet, en proie à l'émotion inséparable d'un premier début, s'est bien acquittée cependant du rôle de Virginie et a fait preuve de virtuosité. Par suite d'une indisposition de cette artiste, c'est Mlle Marie Redouté qui tient aujourd'hui et fort honorablement le rôle de Mlle Fouquet.

MM. Bertin et Devoyod, ainsi que Mme Bernardi n'ont pas de peine à faire valoir dans leur personnage leur talent habituel, et le public ne leur marchande pas non plus ses applaudissements En somme, succès de mise en scène et d'interprétation ; — quant à la valeur musicale de *Paul et Virginie*, le succès en est discuté, mais non contesté.

— Les représentations de Faure attirent la foule au théâtre de la Monnaie. Le grand artiste s'est fait entendre dans *Faust* et la *Favorite*, en attendant *Guillaume-Tell* et *Hamlet*, qui doivent compléter la série de ses représentations à Bruxelles.

A la représentation de la *Favorite*, l'enthousiasme du public tenait du délire. Cet enthousiasme est du reste bien justifié par l'incomparable talent du célèbre baryton.

— La *Walkyrie*, de R. Wagner, sera jouée à notre Opéra par la troupe de l'Opéra-Impérial de Vienne. La date n'en est pas encore fixée, on croit que ce sera en mars.

— Le théâtre des Galeries paraît voué depuis quelque temps aux pièces à grand spectacle. Après *Rocambole*, la direction nous offre la *Belle Gabrielle*, montée supérieurement, en attendant qu'elle reprenne *Rothomago*, avec une mise en scène nouvelle et un déploiement de personnel inusité.

— Les directeurs du Théâtre des Galeries viennent d'obtenir l'autorisation de représenter sur leur scène la pièce nouvelle de M. Dennery : *Une cause célèbre.*

— Au théâtre du Parc, grand et légitime succès des *Demoiselles de Montfermeil*, fort bien interprêtées par Mmes Massus, Langier et Besnier ; MM. Lebrun, Monroy et Mesmacker. — Ce théâtre nous a donné cette semaine la première d'une pièce inédite : le *Paravent chinois*, de M. Georges Dubosch, l'un de nos sympathiques confrères de la presse bruxelloise. Cet ouvrage a été fort bien accueilli : MM. Monroy et Lebrun, entre autres interprètes, ont joué avec une gaieté communicative.

— Mme Judic donne en ce moment ses dernières représentations au théâtre de l'Alcazar, dont elle a fait les beaux soirs pendant près d'un mois. La *Timbale*, les *Charbonniers*, *Mariée depuis midi*, la *Créole*, la *Chanteuse par amour*, ont été pour la gracieuse diva autant de triomphes et pour le public autant de bonnes fortunes.

— L'Alcazar va monter *Fanchon la Veilleuse*, opéra-comique inédit, paroles de M. E. Bauvin, musique de M. F. Marneffe. Les principaux rôles seront tenus par Mmes Marie Denis, d'Aulnay et Delorme et M. Mario Widmer, réengagé, dit-on.

— M. Humbert vient d'engager Mlle de Velder, ex-artiste du théâtre Flamand, et M. de Vries, frère de la cantatrice bien connue.

— Il est question, après le départ de Mme Judic, d'une série de représentations que devrait nous donner Mlle Jeanne Granier.

— Au théâtre des Délassements, le *Régiment de Champagne*, de M. Jules Claretie, a obtenu un grand succès. Ce théâtre prépare une revue de fin d'année intitulée : *J'y suis, j'y reste*!!!

P. de P.

PETITES NOUVELLES

La premières représentation de la reprise d'*Hernani*, sauf les éventualités imprévues, doit avoir lieu aujourd'hui mercredi, 21 novembre au moment où nous mettons sous presse.

La répétition générale a eu lieu lundi dans la journée.

La fameuse scène, dite *Scène des Portraits*, a été rétablie dans son entier. Elle est un peu longue et contient l'énumération de tous les ancêtres de la maison de Silva.

En 1867, à la dernière reprise qui eut lieu de cette pièce, M. Edouard Thierry, alors administrateur général de la Comédie-Française, en avait fait supprimer plus des trois quarts.

M. Emile Perrin veut aujourd'hui qu'elle soit reconstituée telle qu'elle est écrite.

C'est M. Maubant (Ruy Gomez de Silva) qui la dira.

Voici la distribution complète :

Hernani	MM.	Mounet-Sully
Don Carlos		Worms
Don Ruy Gomez		Maubant
Dona Sol	Mlle	Sarah-Bernhardt
Don Ricard	MM.	Dupont-Vernon
Le duc de Bavière		Richard
Premier conjuré		Martel
Lutzelbourg		Joliet
Don Sancho		Baillet
Don Matias		Prudhon
Duc de Gotha		Boucher
Don Garcie		Villain
Don Francisco		Davrigny
Don Gil		Tronchet
Un montagnard		Joliet
Une dame	Mmes	Martin
Dona Josufa		Thénard
Jaquez		Martin

Nous rendrons compte, jeudi prochain, de cette importante reprise.

— Aujourd'hui, jeudi, au Vaudeville, première représentation du *Club*, de MM. Gondinet et Cohen.

— Le lendemain, vendredi, au Gymnase, première représentation des *Mariages d'autrefois*, de M. Dennery.

— Le surlendemain, samedi, première représentation, à l'Ambigu-Comique, d'une *Cause célèbre*, de MM. Dennery et Cormon.

Nous parlerons de ces trois ouvrages, dans notre prochain numéro.

— MM. Armand Silvestre et Gaston Serpette ont lu à M. Carvalho un opéra-comique en un acte, sous ce titre : *Toby.*

— Les répétitions de *Gilles de Bretagne* sont menées avec la plus grande activité au Théâtre-Lyrique.

Voici la distribution complète de l'œuvre nouvelle de M. Kowalski :

Gilles de Bretagne	MM.	Valdéjo
Le duc François		Garnier
Montauban		Lauwers
Gildas		Caisso
Connétable de Richmond		Gresse
Comtesse de Dinan	Mmes	Bodin-Puisais
Agnèle		Rebel

Voici maintenant la nomenclature des tableaux :

1. La salle des Etats de Bretagne à Rennes;
2. Le château de Dinan ;
3. Le château de Guildo ;
4. Le château de la Hardouynaie ;
5. Le mont Saint-Michel.

A part le deuxième décor, signé Cambon, les quatre autres seront signés de M. Fromont.

— Cette semaine entre en répétition, à l'Odéon, *le Nid des autres*, comédie en trois actes, de MM. Scholl et Dartois.

— La semaine prochaine commenceront, au théâtre de la Porte Saint-Martin, les répétitions de : *le Chevalier de La Morlière*, le nouveau drame de MM. Dennery et Louis Davyl, lu aux artistes bien avant qu'il soit question du *Bossu*, actuellement en cours de représentation. A cette pièce, qui était primitivement en neuf tableaux, les auteurs en ont ajouté un dixième dont l'action appartiendra entièrement au rôle que jouera Mlle Tallandiera.

— Au théâtre de l'Ambigu, les répétitions de : *Une Cause célèbre* se poursuivent avec une très grande activité. La première représentation de ce drame aura lieu, selon toute probabilité, du 25 au 30 novembre.

En voici la distribution exacte :

Pierre Renaud	MM.	Dumaine
Chamboran		Vannoy
Le colonel		Faille
Lazare		Laray
Raoul		Fabrigues
Le sénéchal		Gaspard
Camille	Mmes	Marie Vannoy
La chanoinesse		Suzanne Lagier
Adrienne		Lina Munta
La duchesse		Marie Colombier
Jeanne Renaud		Lacressonnière

— Lecture aussi, à l'Athénée, de la revue *les Boniments de l'année*, de MM. Busnach et Burani.

On dit cette revue très amusante.

Voici la distribution de cette pièce :

Chabannais	MM.	Lanjallais
Varoquet		Deltombe
Champrosé		Emmanuel
Bec-de-Lièvre		Didier
Mme Varoquet	Mmes	Maurel
Anatole		Leriche

— *Le roman d'une princesse*, par M. Paul BONNAUD, vient de paraître chez DENTU. C'est une curieuse peinture d'un monde créé par les événements de ces dernières années. Les personnages que l'auteur met en scène, hommes d'Etat, banquiers, journalistes, femmes du monde et du demi-monde, ressemblent à des originaux que chacun de nous a pu connaître et qui vivent et s'agitent devant le public parisien. Les circonstances auxquelles l'intrigue emprunte son intérêt datent d'hier; rien n'est donc plus actuel que ce roman, qui est appelé à un véritable succès et à un grand retentissement.

La saison du Carnaval arrive à grands pas : déjà les Sociétés privées commencent à donner leurs Bals annuels. Le plus beau, sans contredit, celui de la Société Chorale LES ENFANTS DE PARIS, aura lieu dans la magnifique salle de Frascati, samedi 24 novembre; celui de la Société dramatique l'UNION ARTISTIQUE lui succédera, le premier décembre, dans la même salle.

LE TOUR-DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 88e livraison (17 novembre 1877). — TEXTE : La conquête du Delta du Tong-King. Texte inédit par M. Romanet du Caillaud ; dessins inédits. — Dix DESSINS de Th. Weber et A. Ferdinandus.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Deselée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — [illegible]bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNEE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — [illegible]esneur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delaunoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Verguet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — [illegible]ngel. — Berthe-Stuart — Randoux. — Noémis Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp V. Fillion et Cie. 18. rue des Martyrs.

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

CONTINUATION DE LA
VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE
pour le compte de qui de droit
en vingt-trois jours seulement
DE L'IMMENSE STOCK DE

7,000,000 MILLIONS DE MARCHANDISES D'HIVER

(SEPT MILLIONS)

Soieries, Fantaisies, Lingerie, Confections, Draperie, Bonneterie, Toile, Blanc et Etoffes d'ameublements
frappées par les Experts d'une perte authentique de

55 A 65 0/0 AU MINIMUM

DANS LES VASTES MAGASINS, AUTREFOIS
AU

Gᴰ MARCHÉ PARISIEN

Entrée unique : 3, rue Turbigo

Par suite de la prodigieuse activité déployée pendant la première vacation, la partie des magasins donnant sur la rue Française a pu être entièrement déblayée.
Les lots mis en vente cette semaine ont été littéralement enlevés.

AUJOURD'HUI et jours suivants

de 10 h. du matin à 6 h. du soir
DERNIÈRE VACATION

Soieries de Lyon, marques Bonnet et Tapissier, vendues avec différence de 4 à 12 fr. par mètre.
Toiles cretonne Lisieux et Vimoutiers, 2/3 pour chemises, 8/4 ou 2 m. 40 pour gr. draps sans coutures, vendues avec différences de 1 à 10 f. par mètre.
Tapis français, Aubusson et Amiens, différence de 4 à 8 f. par mètre.
Serviettes et nappes désassorties, coupons de **Lainages** et **Cotonnades** pour œuvres de bienfaisance, presque POUR RIEN.

Couvertures bl. tout laine, 2 m.70 sur 2 mèt.......	7 75
Couvre-pieds piqués dble face, gr. taille, de 12 f. 50	4 25
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	0 30
Descentes de lit, toutes couleurs abandonnées, à.	0 95
Satins p. meubles et rid., larg. 80 c., de 3 fr. 90 le m.	1 45
Tapis pour appartem., largeur 1 m., de 8 fr. 50 le m.	2 75
Tapis pour escalier et passage, de 2 fr. 75 le mètre.	0 65
Chemises p. h., cret. bl., toutes en col., de 5 fr. 50..	1 45
Chemises p. h., belle toile, de 10 fr. 50, réduites à..	2 90
Gilets de chasse, laine prix uniq., sans commentaire	2 45
Basquines pour dames, laine mérinos, de 6 fr. 90..	2 75
Jupons tricot pure laine mérinos................	2 45
Toiles bl. pour drap, larg. 2 m. 40, de 9 50, le m.	3 90
Toile p. chem., pur fil, larg. 80 cent., de 1 25, le m.	» 65
Toile pour drap, pur fil de main, larg. 1 mètre.....	» 85
Draps p. gd lit, long. 3 m., larg. 1 m 60, de 7.50, le dr.	2 45
Serviettes panissières, grande taille, pur fil.......	» 35
Rideaux blancs, belle mousseline, le mètre.......	» 25
Services de Saxe damas., 12 couverts, de 45 f.....	11 75
Draps vénitiens pure laine, larg. 0 70, le mètre.....	» 65
Velours molletonné, larg. 1 m. 30, de 7 50..........	1 75
Mérinos noir, gr. larg., pure laine, de 3 90.........	1 45
Cotonnade retors bleu et blanc, larg. 95 c. de 1,40 le m.	0 45
Flanelle santé pure laine, gr. larg., le mètre.......	» 95
Faille noire g. grain Lyon, de 6 50, le mètre.......	2 60
Jupons feutre, toutes tailles, abandonnés à.....	2 45
Paletots matelassés, très longs, garnis fourrures, prix de revient 75 f., reduits à	29 »
Cachemire soie noire, toute larg., de 9 50, le m.....	3 90
Waterproofs pèlerines et manches, de 15 50........	4 75
Peignoirs, molleton extra, t. taille, de 25 fr.......	7 90
Jupes soie, g. grain, Lyon, 3 vol., de 79 fr...........	25 »
Chemises pour dames, toile forte, de 3 fr. 60......	1 25
Chemises de nuit, percale, garnies, de 9 90........	3 90
Pantalons, piqué peluché, petits plis, de 4 fr. 50..	1 25
Camisoles molletonnées, plis à la main, de 4 fr. 90.	1 25
Jupons piqué peluché, de 4 f. 50, le jupon.........	1 25
Manchettes toile d. et h. double face, la paire.....	» 15
1,500 coupons **Draps** Elbeuf, double face pure laine, pour pardessus, valeur le mètre 25 f..	8 90
Coupons Draps d'Elbeuf p. pant., pr 1 m.20, le coup.	7 90

Les Experts préviennent les marchands qui prennent par pièces qu'il ne leur sera fait aucune différence au-dessus des **55 à 65** *p. 0/0 de perte dont profitent les acheteurs au détail.*
La rapidité de la vente ne permet aucune expédition en province.

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

2 MILLIONS, presque pour rien !

BLANC, TOILE, LINGE CONFECTIONNÉ, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES, etc.

Le tout avec une perte minimum de **65 0/0**

VENTE FORCÉE

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Perte 65 0/0 sur les prix d'inventaire
Clôturé par experts le 21 septembre 1877.
AUJOURD'HUI 2e vacation de la vente publique, qui sera clôturée samedi 24 novembre

COUVERTURES

Couvertures coton, long. 2 m., de 12 f...............	3 50
Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f.......	5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr....	7 50
Couvertures de voyage très belles, de 19 f...........	6 50
Couvertures voyage veloutées de 35 f...............	9 75
Couvertures laine douce bleutée, 2 m. 50, de 35 fr....	9 75
Couvertures laine blanche, long. 2m20, de 39 fr......	10 90
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f....	19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f.....	23 50
Couvre-pieds cachemire piqués ouatés gd lit de 29 f.	8 50

TOILES ET BLANC

Serviettes toilette, douz.	2 75	Madapolam de 95 c...	» 40
Mouch. batiste ourlés, la douz. de 9 f.......	1 95	Madapol. fin de 1 50...	» 50
		Coton écru de 95 c....	» 40
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Coton fort de 1 25.....	» 50
Mouch. toile de 19 fr..	7 50	Coton larg. 1 m. de 2 f.	» 60

Bel œil-de-perdrix blanc pur fil, le mèt. de 2 f......	» 70
Toile pour grands draps de lit de 2 45	» 95
Serviettes toile fine forte, long. 0 m. 90, de 20 f. la d.	8 50
Services damassés pour 12 personnes de 35 f........	12 75
Beaux draps cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f....	3 25
Draps toile forte, long. 3 m., largeur 2 m., le drap.	5 95
Gds draps de maîtres toile blanche fine, le drap....	8 50

ÉTOFFES POUR ROBES

Ecossais croisé.......	» 35	Châle tart. carré de 35	7 90
Alpaga noir de 1 50...	» 60	Mérinos noir de 5 f....	2 45
Gros grain noir de 2 f.	» 85	Mérinos extra de 7 f...	2 95

Tartan croisé écossais molletonné de 3 fr...........	» 70
Flanelle pour robes, pure laine, larg. 1 m. de 5 f....	1 95
Matelassé mode pure laine, larg. 1 m. 20, de 12 fr.	2 95
Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr	7 »
Drap montonné pour pardessus de 18 fr.............	4 50
1,200 coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 25 fr.	7 90
SOIERIE Faille noire, larg. 0 m.55, de 7 f..........	2 95
Cachemire Lyon gr. grain de 12 f...................	4 50

CHEMISES HOMMES		TAPIS	
Chem. madapol de 5 f.	2 45	Descente de lit de 5 50	1 45
Chem. coul. mode 8 f.	2 45	Descente de lit de 20 f.	5 75
Chem. cret. bl. de 9 f.	3 50	Descentes de lit velou-tées de 35 f...........	6 90
Chem. dev. toile de 12	3 95		
Gilets chasse enfants.	4 95	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Gilets chasse de 19 f..	5 90		
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f...	10 50	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse mérinos, nec plus ultra, de 49 f...	12 50	Carpettes long. 3 m., larg. 2 m. 30, de 60 f.	21 »

Tapis croisé ray. rouge et gris largr 0 m.90, de 6 f..	1 45
Moquette bouclée genre oriental, le m. de 9 f.........	2 95
Bas mérinos enfants toutes tailles de 2 f.50 et 3 f...	» 95

LINGERIE

Chem. cret. de 4 f....	1 75	Waterproofs de 20 f...	5 90
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterp. bleu de 28 f...	6 90
		Waterproofs de 35 f...	11 50
Jupons piqué molletonné feston à la main de 8 f.	2 75	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
		» réserviste de 90 f.	19 »
Chemises de nuit jabot brodé de 14 f........	4 90	Robes de chambre p. dames tartan moll. 29 f...	8 75
Corsets fins de 7 f.....	2 45	Caracos flanelle de 7 f.	2 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur.

NOUVEAU TRAITEMENT

du **Dr PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*
Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. fo

20 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*
OPÉRATIONS de BANQUE
Le mois d'octobre a produit 90 f. pour 5000 f.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit.
4 fr. AN Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. **4 fr. par AN**
Correspondance des abonnés. Renseignements.

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Vitraux & Faïence

DE J. A. PONSIN

(*Procédé des anciens*). — Rue Nve-Fontaine-St-Georges, 7. **Une Fenêtre** d'appartement mesures courantes, avec armoiries ou monogramme : **100 francs.**

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine. *franco* partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, 97, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions: c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *fo*

ACONIT-LUCHON de LARRIEU, guérit *toux nerveuses et pulmonaires, asthme, maladies de la gorge et de la voix.* Adopté par les chanteurs, actrices. Flacon 2 fr. 50, rue Turbigo, 13, Paris.

PERLES DÉPURATIVES *Extrait de santal.* Guérison LARRIEU son en 6 jours, pour la vie, écoulements, maladies secrètes. Prix 6 fr., rue Turbigo, 13, Paris.
LARRIEU, pharmacien, à Toulouse.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874.—Chez tous les Papetiers

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Opération. Cancers. Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE: *Graviers, Pierre, Rhumatismes,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant les remèdes, ou le médecin qui sait les prescrire selon le cas? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, ou il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE

Par la douce Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la Revalescière guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.
En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*
ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.
Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.
DU BARRY et C, limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS, et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS

DRAME

AUTEURS DRAMATIQUES

COMÉDIE



Photoglyptie LEMERCIER   Cliché PIERRE PETIT

TRAGÉDIE   MUSIQUE

PAUL FÉVAL

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 237

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 29 novembre au 5 décembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs : 35 cent.

ABONNEMENTS :

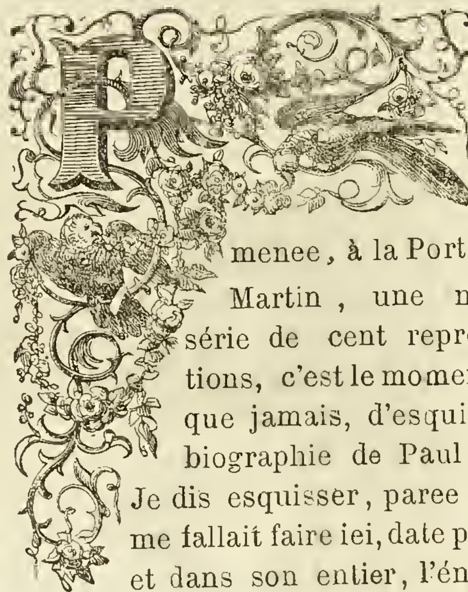
PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCXXXVII

—

PAUL FÉVAL



ENDANT que le *Bossu* recommence, à la Porte-Saint-Martin, une nouvelle série de cent représentations, c'est le moment, plus que jamais, d'esquisser la biographie de Paul Féval. Je dis esquisser, parce que s'il me fallait faire ici, date par date, et dans son entier, l'énumération des romans ou pièces de théâtre du fécond écrivain, cette nomenclature de ses œuvres suffirait, à elle seule, pour remplir les trois colonnes dont je dispose.

Paul-Henri-Corentin-FÉVAL est né à Rennes le 28 novembre 1817; il a donc accompli, au moment même où j'écris ces lignes, sa soixantième année.

D'une famille ancienne dans la haute magistrature, Paul Féval fit ses études au lycée de Rennes, et, dès l'âge de dix-neuf ans, il était reçu avocat.

Nature impétueuse, bouillante, il s'occupa, tout jeune, de politique et combattit, par la parole, les ennemis de son *Roy*, car il fut de tout temps royaliste dans l'âme et ardent défenseur du drapeau blanc.

Déjà fin railleur, maniant le sarcasme avec une grande habilité, il s'attira, à cette époque, des désagréments avec l'autorité, désagréments qui n'eurent d'autres conséquences que de l'exciter à prendre la plume, afin de pouvoir exprimer sa pensée le plus librement possible.

Venu de bonne heure à Paris, où ses ses goûts l'avaient invinciblement attiré, Paul Féval débuta dans la vie, comme employé dans une maison de Banque. Mais il ne tarda pas à se faire remercier par son patron, qui le voyait presque exclusivement occupé à lire des romans, Il entra alors dans une compagnie d'affichage, d'où il passa au journal le *Nouvelliste.*

Une fois là, Féval se sentit dans sa véritable route. La plume en main, il entrevit clairement l'avenir devant lui.

Tout en donnant des articles de genre au *Nouvelliste*, au *Commerce*, à la *Quotidienne*, à la *Revue de Paris*, il préparait un livre : le *Loup blanc*, qu'il fit paraître en 1843. C'est une suite de scènes de la vie bretonne écrites avec feu, où les grands sentiments de patriotisme et d'honneur sont exaltés avec toute l'ardeur de la jeunesse.

L'ouvrage fut remarqué. Antenor Joly, directeur du *Courrier français*, commande aussitôt au jeune écrivain un roman sur ce titre : *Les Mystères de Londres* espérant profiter ainsi du succès immense qui accueillait en ce moment les *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue.

Féval se mit à l'œuvre avec enthousiasme; il alla en Angleterre puiser des faits et des documents pour son sujet, et ses *Mystères de Londres* parurent bientôt signés du pseudonyme de Francis Trolopp. Le succès fut si grand que le roman, publié en volume en 1844, fit presque aussitôt le tour de l'Europe, traduit en plusieurs langues; et, depuis, les éditions se sont multipliées.

Continuant son métier de journaliste dans la *Mode* et dans la *Chronique*, le jeune romancier s'adonna pourtant plus particulièrement, dès ce jour, au genre avec lequel il devait asseoir solidement sa réputation.

La *France maritime*, les *Compagnons du Silence*, le *Fils du Diable* lui créèrent une place sérieuse dans le roman.

Puis en 1848, il commença à aborder le théâtre, en tirant de ses romans des sujets pour la scène; mais le succès du *Fils du Diable* et des *Mystères de Londres* fut moins vif au théâtre que dans le livre, et Féval se retourna promptement vers le roman.

Alors parurent successivement, en quantité innombrable, des œuvres vivantes, spirituelles, colorées qui le classèrent au premier rang pour les amateurs de ce genre de lecture.

Qui n'a lu les *Amours de Paris*, *Jean Diable*, le *Capitaine Fantôme*, *Mme Gil Blas*, *Bouche de fer*, le *Capitaine Simon*, le *Bossu*, et plus de cent autres ouvrages sortis de cette plume brillante.

Le *Bossu*, paru dans le *Siècle*, en 1857, et porté plus tard au théâtre avec Anicet Bourgeois, sous l'égide de Mélingue, le comédien favori du boulevard, eut suffi pour faire la réputation de Féval.

Dans ce roman de cape et d'épée, l'auteur rivalise de verve avec le maître du genre, avec Alexandre Dumas lui-même.

Avant d'apprécier la nature du talent et de l'esprit de Paul Féval, je rappellerai encore le nom de quelques-uns de ses romans et de ses ouvrages dramatiques, tels que : *Cœur d'acier*, les *Habits noirs*, la *Reine des épées*, les *Nuits de Paris*, les *Drames de la mort*, *Annette Laïs*, l'*Avaleur de sabre*, les *Revenants*, *Trois hommes forts*, etc., etc., etc.

Paul Féval se distingue avant tout par la brillante imagination dont il est doué. Conteur du plus grand intérêt, il sait émouvoir par ses récits saisissants.

Dans ses œuvres, le détail l'emporte certainement sur le fond, mais l'intérêt ne languit point, parce que l'auteur a le don de tenir le lecteur en suspens, tant il peut dépenser d'esprit brillant dans la peinture des situations et des caractères. Il a su notamment, décrire ses paysans bretons, avec une réelle supériorité; chaque scène forme un petit tableau bien vivant, mouvementé et dans la vraie couleur locale.

En dehors du livre et du théâtre, Paul Féval est une nature essentiellement railleuse, un tempérament moqueur. Son esprit mordant se complait dans l'ironie. Non point qu'il soit méchant, bien au contraire, mais il aime à lancer des pointes aigues sur ses interlocuteurs. Si j'ose me servir de ce mot, c'est un *gouailleur*; seulement il n'a pas le rire banal, il plaisante spirituellement et sans arrière-pensée, il aime à railler les imbéciles. Sa physionomie rend d'ailleurs admirablement sa pensée : sa bouche semble toujours prête à lancer l'épigramme; mais l'œil a une grande douceur, malgré les replis nombreux où se laissent voir la finesse et la moquerie.

Quand le succès des conférences s'est affirmé dans ces dernières années, Paul Féval a souvent pris la parole avec un rare bonheur. Il a su mettre, là, très-à profit son double talent de conteur et d'avocat.

Nommé Président de la Société des Gens de lettres en 1867, il fut fait la même année officier de la Légion d'honneur.

Depuis quelque temps, Paul Féval semble attiré vers les idées de mysticisme qui l'ont assailli dès son enfance; je crains bien que cela ne soit plus préjudiciable qu'utile à son beau talent.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

FOUQUET

(de l'Académie nationale de musique)

REVUE DES THÉATRES

—

COMÉDIE-FRANÇAISE

Toutes les fois que la Comédie-Française remet au répertoire un des puissants chefs-d'œuvre du grand poète, cela est toujours l'occasion d'une solennité qui prend rang dans les fastes de notre premier théâtre.

Tant d'élévation dans l'esprit, une logique aussi forte, une pareille sublimité de langage, soulèveront éternellement une explosion d'enthousiasme chez des spectateurs intelligents.

Il y a de cela tantôt cinquante ans, *Hernani* fut un cri de guerre ; c'était le drapeau de l'indépendance littéraire ; un art tout nouveau se dressait derrière lui. On connaît comment la bataille s'engagea entre classiques et romantiques, combien elle fut acharnée ; nous nous laisserions emporter trop loin en en faisant une nouvelle description.

Quand il revint solennellement à la scène en 1867, en plein empire, on pouvait craindre que *Hernani* ne fut considéré que comme une œuvre politique, et les ennemis du chantre des *Châtiments* eussent bien voulu qu'il en fût ainsi.

Mais, il n'en fut rien, l'éducation littéraire s'était faite, et les immenses beautés du drame, soulevèrent tellement l'admiration qu'on ne songea à rien autre chose qu'à goûter le bonheur d'entendre une aussi grandiose poésie. Emportés par le souffle immense, tous oublièrent la lutte et se laissèrent aller à l'enthousiasme.

Aujourd'hui *Hernani* va retrouver encore un public sinon plus bouillant, au moins aussi épris de ses scènes superbes et de ses accents merveilleux. Victor Hugo aura eu la suprême joie d'assister de son vivant à son entrée dans l'immortalité. Il a pu voir hier, combien il est désormais à l'abri de la tourmente littéraire qui s'était déchaînée contre ses sublimes inventions dramatiques. Son œuvre théâtrale tout entière est désormais classée au répertoire à côté des plus hautes créations de l'esprit français, à côté de Corneille, de Racine et de Molière, dans cette sphère extrême du véritable génie.

Félicitons tout d'abord M. Perrin, du soin, de l'intelligence, du goût apporté à cette reprise du premier en date des chefs-d'œuvre de Victor Hugo. On ne saurait mieux faire.

Quant à l'interprétation, nous la trouvons des plus remarquables. M. Mounet-Sully nous semble avoir compris supérieurement le type de Hernani. Il en a bien composé la physionomie âpre et sauvage; ses gestes heurtés, ses attitudes vraiment originales, sa diction saccadée et puissante conviennent parfaitement au personnage.

Worms nous a étonné. Nous le savions très intelligent, excellent comédien, plein de feu et de volonté; mais nous n'eussions pas cru qu'il put, d'un seul coup, monter à cette hauteur. Il est parfait d'un bout à l'autre de l'œuvre et dans la scène du troisième acte, alors que dans la Crypte, à Aix-la-Chapelle, il vient pour interroger les cendres de Charlemagne, il a su conserver à cette scène sublime toute la grandeur conçue par le poète.

Maubant a largement retracé la physionomie de Don Ruy Gomès. Il a la prestance, l'autorité de l'organe, l'émotion. La fameuse scène des portraits lui a valu de chaleureux applaudissements.

Quant à Mlle Sarah-Bernhard, c'est l'idéal, c'est la grâce suprême, le charme infini. On ne saurait rien comparer aux élans qu'elle a su trouver au dernier acte. La salle entière s'est levée, acclamant de bravos frénétiques cette admirable comédienne, dont l'art atteint le raffinement le plus exquis.

—

VAUDEVILLE

Première représentation de : *Le Club*, comédie en 3 actes de MM. Gondinet et Félix Cohen.

Le *Club* est une jolie pièce, remplie de détails ingénieux et piquants, pleine d'esprit et de mots bien venus. Mais, si on ne peut pas dire que cette comédie ne renferme point un sujet bien défini, on doit constater pourtant que l'intrigue disparaît un peu à travers des scènes d'observations dont plusieurs sont très-développées.

Le second acte, par exemple, est un tableau si achevé en dehors de toute action dramatique, qu'il pourraît constituer à lui seul, une pièce dont le vrai titre serait bien le *Club*.

M. de Mauves trompe sa femme pour une coquette, Mme de Morannes, qui est séparée de son mari. Pendant qu'il mange sa fortune en dehors du toit conjugal, Mme de Mauves est obsédée par les déclarations amoureuses du vicomte de Savenay, qui soupira jadis pour Mme de Morannes. Celle-ci, pour se venger du dédain qu'affecte désormais pour elle M. de Savenay, s'arrange de façon à provoquer un duel entre ce gentilhomme et M. de Mauves.

Mais, étant sur le terrain, M. de Mauves découvre la mauvaise action de Mme de Morannes. Il refuse de se battre et se venge à son tour de cette femme en la faisant mettre au ban de la société. En voyant l'affront fait à Mme de Morannes, Mme de Mauves qui venait faire à M. de Savenay l'aveu de son amour, rentre dans le droit chemin ; elle fait plus, elle avoue sa faute à son mari et le force à se battre avec M. de Savenay, lui disant qu'il peut bien se battre pour sa femme, puisqu'il avait eu d'abord l'intention de le faire pour sa maîtresse.

Nous le répétons, la comédie de MM. Gondinet et Cohen, est des plus spirituelles et des plus amusantes. Elle est, aussi, fort bien jouée par MM. Berton, Joumard, Train, Munié, Boisselot, et Mmes Kalb et Davray. C'est donc un franc succès.

—

GYMNASE

Première représentation de *Les Mariage d'autrefois*, comédie en deux actes par M.-A. d'Ennery.

La scène se passe sous Louis XV. Deux cousines ont été fiancées à l'âge de 8 ans; l'une, Angèle, à M. de Maillebois ; l'autre, Aurore à M. de Grand-Vallon. Les deux futurs maris sont partis pour la guerre à l'âge de vingt ans, et quand ils reviennent, dix années plus tard, ils ne trouvent pas leurs *femmes* dans les mêmes dispositions qu'à leur départ.

Angèle a rencontré un M. de La Fare qu'elle aime; et le marquis de Premailly, oncle et tuteur d'Aurore, ne tient plus au mariage de celle-ci avec M. de Grand-Vallon.

Des quiproquos qu'il est inutile de raconter ici, se succèdent pour embrouiller et débrouiller les scènes d'amour de ces petits actes qui sont fort amusants et ont très réussi.

Jouée par St-Germain, Ravel, Achard, Abel, Mmes Legault, Prioleau et Alice Regnault, la comédie de M. D'Ennery a obtenu un vif succès.

—

ATHENÆUM

Reprise de *Rosière et Nourrice*, pièce en un acte de Th. Barrière et H. Clairville. L'*Autographe* de M. Meilhac.

Semaine très-intéressante à l'Athenæum. Les débuts si brillants de la jeune Jeanne Fontanel ont continué dans deux rôles d'un caractère bien différent, mais avec un égal succès.

Dans l'*Autographe*, la jolie comédie de M. Meilhac, la toute charmante artiste a joué avec une finesse et une espièglerie ravissantes le rôle de Julie créé au Gymnase par Céline Chaumont. On n'est pas plus mutine et plus aimable que cette délicieuse enfant. La pièce était d'ailleurs montée avec un soin tout particulier. Jourdan, si remarqué dans *Livre III, chap. Ier*; Lecœur, un débu-

tant qui sait dire et écouter; Goby, excellent dans Chastenay; Mlle Farnat dont la tenue est parfaite, ont réalisé un ensemble qu'on ne trouve que dans nos meilleurs théâtres de genre.

On doit féliciter la Direction d'avoir remis à la scène *Rosière* et *Nourrice*, une pièce sans prétention, mais spirituelle et amusante, et dont le mérite principal est aujourd'hui d'avoir été la première œuvre dramatique du très regretté Théodore Barrière.

On a revu avec plaisir cette comédie naïve, gaie, d'une humeur franche, d'autant qu'elle est bien interprétée.

Mlle Jeanne Fontanel pouvait mieux que personne personnifier la candeur de cette fille qui croit pouvoir être à la fois *Rosière* et *Nourrice*. Elle a joué avec un naturel vraiment charmant.

Mme Lery, accorte, décidée, a enlevé carrément le rôle de Catherine. Goby, superbe dans son habit de chasseur, joue avec entrain le fameux soi-disant *Général*. Even, Harel, Lecœur ont contribué à un succès qui va se continuer encore toute cette semaine.

Avec *Rosière* et *Nourrice*, l'Athenæum donne, à partir d'aujourd'hui, trois pièces nouvelles à ce théâtre : *Risette*, d'About; le *Laquais d'Arthur*, grand succès jadis à l'Odéon; et les *Petits péchés de la Grand'maman*.

Voilà encore une semaine qui sera bien remplie.

FAURE A BRUXELLES

Faure est en ce moment à Bruxelles où il vient de donner une série de représentations au grand théâtre de la Monnaie. Les journaux du crû célèbrent le talent de ce grand artiste, en des termes tellement enthousiastes, qu'il nous a paru intéressant de donner, à nos lecteurs, quelques extraits des articles publiés dans l'*Indépendance Belge*, dans l'*Etoile* et le *Nord* :

— *Hamlet* a été un triomphe pour M. Faure; le mot n'a rien d'exagéré. Quelque souvenir qu'on eût gardé du talent supérieur déployé, il y a six ans, par l'éminent artiste dans cet opéra, il a dépassé tout ce qu'on attendait de lui. C'est la perfection même : perfection dans le timbre et dans la conduite de la voix, dans la variété des inflexions, dans la justesse des accents, dans tout ce qui constitue, enfin, l'art de chanter; perfection dans l'action scénique, dans la physionomie, dans le geste, dans l'attitude, dans tout ce qui concourt à l'effet théâtral. Cet effet, M. Faure ne le cherche jamais, ou du moins il ne paraît pas le chercher. On ne voit ni ses préparations ni ses efforts. Il est simplement et naturellement dans le caractère du personnage ; il est dans la situation; le spectateur a l'illusion de la réalité; Hamlet est devant lui. C'est le comble de l'art, quand l'art disparaît ainsi, quand le but est atteint, sans que les moyens mis en œuvre pour y parvenir soient apparents.

Il n'est pas de chanteur aussi facile à accompagner, par la raison qu'il obéit à la mesure, au lieu de lui commander comme tant d'autres. Cet art accompli ne se dément pas un seul instant ; d'un bout à l'autre du rôle si long et si difficile d'Hamlet, c'est la même perfection avec la même apparence de spontanéité. Hamlet est pensif, il est sombre, il est tendre, il est terrible, il est toujours vrai. L'auditoire a été surpris, ému, transporté à chaque scène, à chaque morceau, presque à chaque phrase. Ce n'étaient pas ces applaudissements de complaisance qui partent de certains points bien connus de la salle; l'enthousiasme était général, il éclatait de toutes parts, comme il arrive quand c'est un vrai grand artiste qui parle ou qui chante.

(*Indépendance Belge.*)

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE. — M. Faure n'a pas été moins remarquable dans *Hamlet* que dans *La Favorite*. On ne sait ce qu'on y doit le plus admirer chez lui, du jeu ou du chant. C'est véritablement en tragédien qu'il joue le rôle étrange et saisissant d'Hamlet, ce sombre et farouche rêveur, dont l'esprit flotte sans cesse entre l'hallucination et la folie. Il dessine en relief la moindre ligne, le moindre trait de cette figure brumeuse, personnification du doute et du désespoir.

Comme musicien, comme chanteur, il est là ce qu'il est toujours et partout : grand artiste. Tout ce que l'art a de plus accompli, le goût de plus pur, le style de plus élevé, M. Faure l'apporte à l'exécution d'une musique qui saurait difficilement, il faut bien l'avouer, se passer du secours d'interprètes de premier ordre.

Depuis le premier jusqu'au dernier acte, cette représentation d'*Hamlet* n'a été pour l'éminent artiste qu'une suite d'ovations et de rappels, éclatant hommage rendu à son admirable talent.

(*Nord.*)

La dernière représentation d'*Hamlet*, au théâtre de la Monnaie, a été particulièrement brillante. M. Faure a été rappelé huit fois au cours de la soirée, notamment après la scène de l'éventail qu'il a jouée avec un talent tout à fait hors ligne.

Le succès du célèbre baryton n'a pas été moins grand hier dans *Guillaume-Tell*. Personnifié par lui, Guillaume est bien le héros de la pièce, il domine tous les autres personnages de toute la hauteur de son patriotisme. C'est bien lui qui échauffe de son souffle et de son courage tous les conjurés et qui ranime les défaillances de ce pauvre Arnold relégué au second rang.

Il faudrait un long feuilleton pour apprécier comme il convient la manière de phraser, de donner à chaque période, à chaque mot sa valeur et son accent.

(*Etoile.*)

— *La Favorite* a été, hier, pour M. Faure, l'occasion d'un vrai triomphe. Jamais on n'a mieux chanté; jamais l'art de phraser, de nuancer et de dire n'a été poussé plus loin. C'est la quintessence de la virtuosité prise dans son acception la plus large, c'est-à-dire non limitée à la solution des problèmes du mécanisme. Le mécanisme, M. Faure le possède mieux que personne; mais c'est pour lui un moyen et non le but. Le but qu'il poursuit et qu'il atteint avec une sûreté merveilleuse, c'est de réaliser dans une interprétation accomplie la pensée du compositeur par toutes les nuances que comporte la phrase musicale, et qui en fait ressortir jusqu'aux moindres détails. L'*andante* de l'air du second acte de *La Favorite* a été un chef d'œuvre de chant soutenu, de coloration délicate et de diction intelligente; l'*allegro* un modèle d'ampleur de style et de puissance d'accentuation.

On est surpris, en écoutant M. Faure, d'être encore captivé par une musique dont on croyait l'intérêt absolument épuisé. Livrée à une interprétation ordinaire, la partition de *La Favorite* n'a plus rien à nous apprendre, plus d'impressions inattendues à nous faire éprouver; mais un talent supérieur comme celui de M. Faure a le pouvoir de rendre toutes les apparences de la fraîcheur à des morceaux tombés dans une quasi-banalité. Ce ne sont plus les airs qu'on a si souvent entendus : une exécution vivement ou délicatement colorée en a complétement renouvelé l'aspect. Chaque phrase est mise en relief, chaque note a une valeur, chaque mot porte. C'est que le vaillant artiste est en scène; il n'y a pas, pour le spectateur, un seul moment d'inattention possible; on a toujours quelque chose à voir, à entendre, à admirer. Quelle leçon pour les apprentis chanteurs et même pour ceux qui ont obtenu leur brevet de maître!

(*Indépendance Belge.*)

Monsieur est sorti

—

Où donc est le maître de la maison ? me dit un ami que je présentais chez la belle Mme X...

— Mais le voici là-bas, ce monsieur brun, à la tournure distinguée, un peu chauve... là-bas, près du piano.

— Tiens, je l'aurais pris pour un invité ; il n'a pas l'air d'être chez lui.

— Il n'y est guère, en effet.

— Tu veux rire.

— En aucune façon, je parierais qu'il s'imagine être en visite quelque part : regarde, il n'ose prendre une glace de peur d'être remarqué.

— C'est donc un original?

— C'est le plus charmant homme du monde; seulement, il n'est pas encore habitué à la maison.

— Mais c'est la sienne ?

— C'est justement pour cela. il n'y est jamais que tous les quinze jours, lorsqu'il reçoit.

— Quel agréable paradoxe !

— Rien n'est plus vrai ; c'est une intéressante variété de la nombreuse tribu des nomades, gens que l'on voit partout et que l'on ne trouve nulle part, gens qui paient 15,000 fr. de loyer et s'arrangent pour vivre sans feu ni lieu. Si vous tenez à le rencontrer, allez à la Bourse, au bois, au cercle, au théâtre, au bal, partout enfin, mais gardez-vous de sonner à sa porte, vous recevriez cette invariable réponse : « Monsieur est sorti. »

— Son intérieur est peut-être intolérable, c'est parfois des mésintelligences...

— Du tout, Mme X... est la plus ravissante et la plus aimable des épouses, et ses deux bébés roses sont bien les plus charmants enfants qui se puissent voir.

— Il n'aime pas la vie de famille, alors.

— Il l'adore ; d'autant plus qu'il ne la connaît pas.

— Mais à quoi emploie-t-il son existence ?

— Il n'a pas même le temps de s'en rendre compte ; veux-tu le récit d'une de ses journées?

De grand matin il se lève, s'habille en hâte et le voilà parti ; les affaires le réclament, il arrive à son cabinet, les clients affluent, l'heure presse ; vite il faut courir aux rendez-vous donnés ; dans l'intervalle il déjeune comme il peut et où il se trouve, le plus souvent à la table banale d'un café ; midi, déjà la Bourse s'ouvre et la corbeille s'épanouit. Il en sort harassé, rompu ; laissez-le respirer de grâce. — Non pas, il faut régler les affaires conclues, dépouiller le carnet, expédier le courrier, répondre aux clients inquiets et retardataires.

Six heures enfin, les bureaux se vident, les employés s'enfuient; voilà le travail terminé ; le labeur des plaisirs commence : Allons, François, dépêchez-vous, vite, mon habit, ma cravate blanche, je suis en retard, on dîne fort exactement à sept heures chez M. Z. ; voyez si Madame est prête. — Madame est souffrante et ne pourra accompagner Monsieur.

— Quelle contrariété ! — Dites à Madame que je n'ai pas le temps d'aller savoir de ses nouvelles; je la prie de m'excuser ; — enfin, j'irai seul.

— Pourquoi seul? — C'est un motif tout trouvé d'avoir une soirée à lui.

— Y songes-tu? Après ce dîner il y aura réception, on y verra A..., le grand financier, et B..., l'homme d'Etat, de qui dépend cette concession ; le soir, c'est le seul moment où l'on fasse utilement des affaires à Paris.

— Mais on ne dîne pas en ville tous les jours.

— Alors il dîne au cercle, il a quelqu'un à présenter, une réunion extraordinaire, que sais-je ? puis un tour à la bourse du boulevard, pour savoir les nouvelles du lendemain ; puis le théâtre; puis ce cher H... donne un souper de garçons (lisez de filles, c'est identique) qui doit réunir les célébrités de tous les mondes.

Les occasions ne manquent jamais pour ne pas rester le soir chez soi. Bref, deux heures arrivent, on rentre exténué ; madame repose depuis longtemps, il serait malséant de troubler son premier sommeil ; il se couche en hâte, et depuis cinq années qu'il a renouvelé l'ameublement de sa chambre à coucher, il ne saurait vous dire, tant ses instants sont occupés, s'il est en vieux chêne ou en palissandre.

— Et le dimanche ?

— Le dimanche, c'est pis encore : il s'accorde une heure de sommeil supplémentaire ; à neuf heures, il décachète son courrier et répond aux lettres urgentes. Madame et les bébés sont à l'office. Il ne saurait les attendre, il déjeune seul et au plus vite. C'est jour de courses à Chantilly, il y doit essayer un ravissant et nouveau système de harnais qui fait fureur.

La soirée est, il est vrai, consacrée aux grands-parents : dîner intime de dix-huit personnes, habit et cravate blanche obligatoires, c'est la manière de se voir en famille à présent; tu vois bien que ce jour férié est identique aux jours ordinaires, sauf une dose d'ennui plus accentuée.

— Fort bien, mais l'été? les salons sont fermés, les cercles déserts, les théâtres inhabitables, et les soirées inoccupées; il faut de toute nécessité se rejeter sur les douceurs de la vie intime.

— L'été, c'est pis encore; tu oublies les habitudes enracinées de villégiature : ne sais-tu pas que les hommes, en la chaude saison, n'ont plus qu'une obligation incessante, absorbante, irritante, intolérable : « prendre le train ». A sept heures, ils arrivent affamés dans le nid champêtre; un nid, c'est une auberge qu'il faut dire. Une maison qui se respecte a toujours de nombreux invités; sans ces aimables parasites, la campagne est si triste, et madame s'ennuierait tant, toute seule, pendant de longues journées! Le dîner, le cigare, le whist et le sommeil, et voilà demain revenu.

Où placer, dans cette vie, le temps des épanchements intimes, des douces causeries à deux au coin du foyer domestique, des jeux avec les beaux enfants rieurs, qui rafraîchissent l'âme et dorent nos soleils couchants du reflet de leurs gais matins? Ces enfants, qu'il chérit, il les entrevoit à peine. Aussi, l'autre jour, il passe aux Champs-Elysées et aperçoit de charmants bambins prenant leurs ébats : « Les jolis enfants! » pense-t-il; ce sont les siens, il ne les a pas reconnus. Deux pas plus loin, il croise sa femme, qui lui sourit d'un air d'intelligence; il la salue poliment et se demande où il peut bien avoir vu cette dame et pourquoi elle lui a souri.

Vois comme chez lui il semble embarrassé et peu à l'aise : il n'a pas fait encore complète connaissance avec ses propres meubles, et son salon le reçoit comme un étranger. Cette charmante personne blonde, dont il s'approche d'un air cérémonieux et contraint, c'est sa femme, sa propre femme à lui, — est-il heureux assez! — il ne lui parle que par « vous », et si par hasard ils reviennent ensemble du bal dans leur coupé capitonné, il se surprend à lui dire « madame »; voilà cinq ans qu'ils sont mariés, et il en est encore à la période du plus profond respect...

— Du respect... et ces bébés roses... il a pourtant bien fallu...

— J'en conviens, ce sont là des apparences embarrassantes; l'on se demande comment la familiarité conjugale a pu naître et quand il a trouvé le temps de la mettre à profit; sans doute, en homme exact et scrupuleux aux affaires sérieuses, il aura inscrit cela comme opération à terme sur son carnet d'échéances.

— Singulière existence en vérité, rude, affairée, et terriblement triste et monotone dans sa variété apparente, qui vous saisit comme un engrenage impitoyable et qui ne lâche jamais sa proie; je le plains fort, le malheureux!

— Malheureux! y songes-tu? Son sort n'est-il pas envié de tous, sa fortune opulente, ses gains énormes? N'a-t-il pas le plus bel état de maison du monde, un ameublement merveilleux de confortable et d'élégance, un cuisinier qui n'a pas de rivaux, deux valets de pied dans son antichambre, les plus beaux chevaux d'Angleterre dans son écurie, et la plus jolie femme de Paris dans son salon? L'heureux homme en vérité; que la vie s'est offerte à lui douce et riante! Tous les bonheurs ne sont-ils pas dans sa main? Vit-on jamais intérieur plus confortable, chère plus exquise, femme plus charmante et boudoir mieux capitonné, tout ce qui constitue enfin le bien-être du foyer et le trésor des joies domestiques?

— Assurément, mais il n'a pas su en jouir, et pourquoi?

— Pourquoi? parce que lorsque tous les bonheurs sont venus frapper à sa porte, il n'était pas là pour les recevoir, et qu'ils ont dû s'en retourner tristement pour ne revenir jamais devant l'invariable réponse : « Monsieur est sorti ».

— Alors, à quoi servent et son opulence, et ce luxe, et cet appartement somptueux, et ce cuisinier émérite, et cette femme adorable?

— Mais à ses invités, apparemment.

E. C.

LES FURETS LITTÉRAIRES

Peut-être, quand on aura regardé la silhouette tracée ici, s'étonnera-t-on de voir que nous avons choisi, pour la portraiturer, une catégorie d'individus assurément fort peu marquante. Nous répondrons que nous avons, du bout de notre plume, piqué au hasard dans le tas des hommes d'à présent, et que nous avons attrapé ceux-ci. C'est, il est vrai, de minces personnages. Nous n'en disconvenons pas. Mais qu'importe? Les Latins disaient : *De minimis non curat prætor.* Le préteur en cela n'avait point raison. Les infiniment petits sont infiniment redoutables. D'imperceptibles animalcules,

Que l'œil du microscope avec effroi regarde,

portent la désolation et la mort dans nos vignobles; et si la chimie ne découvre un poison destructeur de leurs germes, encore quelques années, et nos vendanges seront lugubres. Ainsi périra la belle vigne intellectuelle de France, si les critiques, ces chimistes de la pensée, ne trouvent un moyen radical de la délivrer des « phylloxeras de lettres » qui sans vergogne la dévorent. En vérité je vous le dis : ne rions pas des chétives pécores. Ne méprisons point les *Furets* : oh! bien plutôt tenons-les pour des ennemis dangereux et, ne dormant plus qu'à demi, sans relâche veillons au grain!

.•.

Les débuts du *furet littéraire* sont généralement difficiles. Il a beau arriver muni de chaudes recommandations, se produire partout, se faire *pistonner* à toute vapeur, dans les bureaux de rédaction on le fuit comme la peste; et sa prose et ses vers restent longtemps aussi peu insérés que possible.

Mais le furet est patient et intrigant. Avec cela, on se passe de tout, même de talent. Sitôt qu'une occasion se présente, il la saisit par sa mèche, s'y cramponne en désespéré; et, quand il a pris un pied quelque part, il a vite fait d'en prendre quatre.

.•.

Donc, longtemps il louvoie; puis, un beau jour, il a bon vent en poupe et commence à voguer à toutes voiles. Dès lors, l'ère du blackboulage est passée, et le furet justifie amplement le sobriquet sous lequel nous le désignons :

On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue,

et partout fourre sa copie. Car il est doué d'une fécondité prodigieuse. Il inonde les journaux de ses élucubrations quotidiennes. Il tient prose, poésie, articles, et tout ce qui concerne son état. Que voulez-vous? Un feuilleton? Voici! Des échos? Voilà! De tout petits vers? Bon! De trop grands vers? Très bien! De la critique? Vous n'avez qu'à parler, vous serez servi à souhait. Boum!

.•.

Si ses productions variées étaient bonnes, le furet serait un grand homme; si exécrables, — un pauvre hère sans conséquence. Mais, hélas! toutes sont atrocement médiocres, et le médiocre est en art ce qu'il y a de plus écœurant, de plus navrant, de plus funeste.

Le furet appartient à cette école qui pourrait prendre pour devise : *Va comme j'te pousse!* Il improvise, écrit dare dare, *currente calamo*, sans ratures, sans surcharges, allez donc! Si c'est passable, tant mieux; si ça ne vaut rien, tant pis. Et il entasse les lieux communs, les termes impropres, les mots creux et les phrases vides. Il a souvent peu d'orthographe. Quant à la syntaxe... Ah! n'entrons pas dans la chimère!

.•.

Le furet pond ainsi dans les feuilles des nuances les plus diverses. Aussi est-il au mieux avec la plupart des sommités du journalisme, sans distinction d'opinions. Si jamais on lui crie : *Qui vive?* il pourra répondre, comme Sosie :

Messieurs, ami de tout le monde!

.•.

Une chose contribue affreusement au succès de mauvais aloi que le furet obtient auprès de la gent bourgeoise : il est moral. C'est un homme d'ordre. Il défend la famille et la propriété. Il est comme le monsieur de Gavarni, qui ne veut pas « qu'on ébranle l'édifice social! »

Aussi, toutes et quantes fois que notre irrespect empoigne brutalement quelque idole surannée et lui crève le ventre, pour bien constater qu'il n'y avait rien dedans, le furet s'apitoye, et, dans une élucubration incolore et insipide comme l'eau claire, verse sur ces débris sacrés des torrents de ces larmes suspectes, dont il pourrait disputer le monopole aux crocodiles...

Ajoutons que ces vertueux airs *don quichottesques,* ne nuisent pas au furet dans les concours académiques. On a, d'un mot, défini ce genre de lauréats. On les appelle des *lauréats médiocritas.*

.•.

Cependant, toute chose a sa fin. C'est au théâtre qu'il faut attendre le furet...

Un jour ou l'autre, il veut joindre à tous ses lauriers, ceux de l'auteur dramatique...

Et présente au public une *machine* dépassant les bornes de l'absurde...

Alors, ce grand monstre indompté : — la Foule! — se fâche tout rouge, et, d'un coup de sa main colossale, casse, disloque, effondre furieusement cet édifice mal charpenté.

Et le pauvre auteur, tout meurtri par l'écroulement de son .. *œuvre* (?), peut, clopin-clopant, aller figurer en personne dans la collection de plâtras ridicules et de vieilles idoles qu'il prend pour des divinités.

LOUIS DE GRAMONT

Les Filles Romanesques

(Suite.)

— Alors, vous ne partez pas! dit-elle de ce ton d'autorité mutine qui, de la part d'une femme, promet bien des choses, et en me retirant des mains, pour le jeter sur un divan, un objet que je me disposais à emballer.

— Voudriez-vous me dire le motif qui pourrait m'en empêcher?

— Le motif, c'est que je ne le veux pas.

— Ah! je ne savais pas que vous eussiez le droit de vouloir avec moi.

— Eh bien! je le prends, ce droit.

— Et vous en acceptez les conséquences?

— Ne dites donc pas de niaiseries. Vous savez bien que c'est impossible; et je sais bien, moi, que vous ne vous en souciez guère. »

Ce dernier mot demandait une réponse directe. Mon premier mouvement fut, je l'avoue, de la faire telle qu'elle était attendue; mais un instinct de prudence l'arrêta heureusement sur mes lèvres. Mon second mouvement, plus réfléchi, fut d'avouer à madame Bonnet que je me souciais médiocrement, en effet, de ce dont il était question. Mais c'est là une de ces vérités que l'on ne peut pas dire à une jolie femme, si mal ou si bien qu'on soit avec elle. Je me bornai donc à répliquer :

« C'est précisément parce que c'est impossible que j'ai raison de partir, et que vous auriez tort de vouloir m'en empêcher.

— Mais enfin, pourquoi?

— Parce que nous jouons un jeu dangereux.

— Ah! c'est un jeu pour vous; je suis bien aise de l'apprendre. Mais pour qui donc ce jeu est-il si dangereux?

— Oh! pour moi seul. Je sais bien que vous êtes invulnérable, vous, et c'est une raison de plus pour ne pas exposer votre réputation pour...

— Pour?

— Pour rien.

— De mieux en mieux! Tout à l'heure c'était un jeu, maintenant ce n'est plus rien. Ce n'est pas avec vous, convenez-en, que l'on peut se faire des illusions. Mais je crois bien que vous vous en faites une, en affectant de croire compromise, par moi au moins, la paix de votre cœur. Ce ne sont pas mes faibles attraits qui la troubleront jamais, cette paix précieuse! »

Au ton de tendre amertume qui accentuait déjà d'une façon très-claire ces dernières paroles, madame Bonnet ajouta un de ces regards, à la fois timides et brûlants, dont la fascination eût été irrésistible si elle n'avait été encore plus inquiétante. J'y vis une si évidente intention de m'amener à un aveu, c'est-à-dire à un désarmement dont elle se réservait de profiter pour m'accabler, que, voulant lui montrer que je lisais dans ses cartes, je m'écriai :

« Et pourquoi voulez-vous que je m'expose à la troubler, cette paix, précieuse ou non, pour qui n'aurait rien à me donner en échange? Vous trouveriez très-amusant, je le sais, de me voir amoureux de vous; peut-être daigneriez-vous me plaindre, comme si j'avais mal aux dents ou à la tête. Mais attendu que ce serait tout ..

— Qu'en savez-vous? dit-elle. Pourquoi voulez-vous que je croie à vos dangers, lorsque vous me refusez le privilége de les partager et d'en pouvoir souffrir aussi? Appelez-moi tout de suite « cœur de marbre! » Ce sera d'une littérature plus arriérée peut-être, mais plus franche, au moins, que celle que vous faites ici, depuis une heure, pour sauver votre égoïsme d'une situation dont les ennuis vous semblent déjà probablement dépasser les bénéfices. J'aurais dû y penser plus tôt, je l'avoue; mais avouez que vous vous en avisez bien tard vous-même, de

ces prétendus dangers dont vous ne vous êtes guère soucié, tant que le jeu, puisque jeu il y a, vous a amusé. Car enfin, pourquoi, au lieu de les rechercher, ne les avez-vous pas repoussées dès le début, ces relations terribles? Pourquoi avez-vous répondu à mes avances imprudentes? Pourquoi êtes-vous venu me rejoindre au Bois, un jour où je vous avais dit, sans intention, je vous l'atteste, que j'irais? Pourquoi, enfin, m'avez-vous attirée chez vous, quand j'avais d'abord refusé d'y venir? Que vous n'ayez pas songé aux conséquences qui vous effraient maintenant, je le comprends, n'y ayant pas songé moi-même; mais pourquoi, alors, vous montrer aujourd'hui si rigoureusement prudent? Malgré ce que vous en dites et en pensez, j'y risque plus que vous, car ma réputation est en cause, et la vôtre n'a rien à craindre. Et quand cette affection promise pourrait m'être devenue nécessaire, vous venez me la retirer, en me laissant seule subir les conséquences d'une situation que vous avez faite avec moi! Ah! tenez, je ne suis pas dupe de vos grands mots, car je vois, derrière, de bien petites choses! »

Elle s'était peu à peu animée en prononçant ce discours « assez bien arrangé, » et si je n'en étais pas dupe non plus, j'en fus d'autant plus ému dans le moment, que j'étais forcé de m'avouer qu'elle avait jusqu'à un certain point raison. Aussi, mon émotion fût-elle mêlée d'un mouvement d'impatience contre moi-même, qui me fit donner un grand coup de pied dans ma malle ouverte sur le parquet. Madame Bonnet prit cela pour un renoncement définitif à mon projet de départ, et elle m'en remercia en me sautant au cou et en m'embrassant, mais fraternellement toujours! car, à la première tentative que je fis pour l'amener à préciser l'aveu, assez alambiqué, mais pourtant très-clair contenu dans sa harangue, elle s'échappa, en me jetant au visage le bouquet de violettes de Parme placé à sa ceinture.

Le soir, je reçus d'elle un billet n'ayant d'autre objet que de m'annoncer sa visite pour le lendemain; mais ce billet était signé « Votre sœur » et contenait une boucle de ses cheveux! Quand je lui fis remarquer, le lendemain, combien un pareil don était peu fraternel, elle me répondit avec un regard et un sourire d'une coquetterie adorable :

« Plaignez-vous donc, ingrat! et, comme je n'avais pu me dispenser de répondre à cette attaque en l'entourant de mon bras, elle reprit, en évitant le baiser que j'allais lui donner : C'est vrai, pourtant, il faut être sages! »

Mais, dans ses visites et ses lettres, qu'elle multipliait outre mesure, elle n'en poursuivait pas moins ce système de provocation qui, de la part d'une femme jeune et belle, est toujours dangereux, si peu d'amour réel qu'elle vous inspire. Si j'avais pu *aimer* madame Bonnet, il y a longtemps que j'aurais envoyé promener ce rôle ridicule de *casto Giuseppe*; mais, malgré le charme puissant qu'exerce sur moi sa beauté, je sentais persister et grandir même l'antipathie qu'elle m'inspire, et, grâce à la situation où nous nous trouvions, je me voyais exposé à me voir, un jour ou l'autre, et sans m'en être aperçu, heureux... c'est-à-dire désespéré!

Certaines femmes, et elle en est, ont pour règle, tout en refusant ce qu'on leur demande, de laisser prendre tout ce que l'on veut, et de ne s'effrayer des choses que quand on a la maladresse de les appeler par leur nom. Je résolus donc d'en arriver à tout prix à une rupture. Mais je tenais à ce que cette rupture vînt de Marcelle elle-même, afin d'avoir, moi, la conscience en repos. Si peu que je crusse, en effet, aux grands mots dont elle se servait quelquefois, en parlant du « désespoir » où la laisserait la perte de mon « affection, » un scrupule qui serait de la fatuité monstrueuse, si ce n'était uniquement une crainte très-sincère de faire souffrir, m'arrêtait toujours.

« Si pourtant, me disais-je, elle s'était, par hasard, laissé prendre au piège que nous nous tendions mutuellement? si elle m'aimait enfin? » Je n'en croyais rien, je te jure; mais j'avais très sérieusement peur, cependant, que cela fût, n'aimant pas à jouer avec la passion, si peu que je la partage. Il se cache tant de lâchetés sous le scepticisme affecté dont se parent certains hommes, et tant de cœurs sincères payent pour ceux qui ne le sont pas, que je me suis promis de ne jamais hésiter à être dupe, au lieu de risquer d'être la cause d'un malheur.

Marcelle n'était pas, je le savais, de nature romanesque, et je ne craignais pas son désespoir. Et pourtant, je ne pouvais empêcher ma conscience de me dire : « Qui sait? » Je l'avais vue quelquefois, à propos de ses chagrins domestiques, plus ou moins mérités, dans un tel état d'exaltation, que je me prenais à craindre ce qu'elle était capable de faire, fût-ce par orgueil, et pour me prouver combien j'avais eu tort de la railler quand elle se prétendait très-malheureuse.

Je résolus donc de soumettre son « affection » pour moi à une épreuve qui ne lui permît de s'en prendre qu'à elle-même du résultat. Or, pour se fixer sur le degré d'amour que l'on inspire à une femme, le plus sûr moyen, c'est de la forcer de choisir entre sa passion et sa situation dans le monde, c'est-à-dire de lui proposer de l'épouser, si elle est libre, ou de l'enlever, si elle ne l'est pas. La plupart des femmes reculent devant cette dernière extrémité sous prétexte de scandale; mais, en réalité, parce que, si elles aiment assez pour sacrifier leur vertu, elles aiment trop peu pour braver l'opinion, à laquelle elles tiennent plus qu'à tout le reste.

En conséquence, j'ai écrit ce matin à madame Bonnet, une très-longue lettre, où, appelant les choses par leur nom, je lui déclare :

Que je ne puis plus me dissimuler la nature du sentiment qu'elle m'inspire;

Que ce sentiment est de l'amour;

Que, si elle ne veut ou ne peut pas partager cet amour, je suis décidé à m'éloigner, l'*affection* anonyme dont elle me gratifie en échange, ne faisant qu'activer ma flamme au lieu de l'éteindre comme il le faudrait;

Qu'au cas où, se décidant à régulariser l'état civil de cette affection, elle l'appellerait aussi amour, j'en serais bien heureux, et je le lui prouverais en lui consacrant ma vie tout entière;

Mais que, l'aimant trop pour vouloir la partager avec personne, il fallait qu'en se donnant à moi, elle cessât d'être à tout autre, c'est-à-dire que si elle quittait pour venir chez moi l'hôtel de son mari, elle en sortît avec la détermination absolue de n'y rentrer jamais;

Et qu'enfin, j'attendrais jusqu'à dix heures ce soir sa réponse, réponse que je considérerais ou comme un don d'elle-même à toujours, ou comme un refus à jamais.

Or, cette réponse, je l'attends encore, mon cher ami. Il est neuf heures déjà... Mais tant que le terme fatal ne sera pas passé, et même tant que je ne serai pas parti, je ne serai pas rassuré sur les conséquences d'une démarche tentée uniquement par excès de conscience et avec l'espoir qu'elle tournerait à la confusion de mon amour-propre, mais au grand repos de ma vie. Car, plus j'y pense, depuis le départ de cette lettre, plus je sens combien l'acceptation de madame Bonnet me rendrait malheureux, en me liant à une femme que je ne saurais aimer, ne pouvant avoir confiance en elle!... On sonne!...

C'est une lettre!... une lettre d'elle!... Mon arrêt y est contenu!... J'hésite à l'ouvrir... Allons!

O gioja! La réponse n'est pas longe; mais elle est éloquente. Je transcris :

« Puisque vous voulez que je me rende méprisable pour vous prouver mon affection, vous n'en êtes pas digne, et je vous méprise! »

O gioja! répéterai-je. — Vous vous trompez pourtant, adorable Marcelle, en prétendant que je ne vous aime pas. Si, je vous aime... de me mépriser; car votre mépris me permet de garder l'estime de moi-même que votre amour m'eût condamné à perdre. Merci donc! adieu!... et portez-vous bien!

Je ferme ma lettre, mon cher ami... et je pars bien content. Attends-moi après-demain à Morlaix, par le paquebot du Havre. Comme je vais m'en donner, dans ton manoir, des plaisirs champêtres et vertueux, et comme, avant qu'on me reprenne à flâner autour de la femme du prochain, il fera beau temps... ah oui!

RAOUL SAUNIER.

JULES KERGOMARD. (*A suivre*)

PETITES NOUVELLES

— Nous aurons à rendre compte dans notre prochain numéro de la première représentation du *Fandango*, ballet-pantomime en un acte, de MM. Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Mérante, musique de M. Salvayre, qui a eu lieu lundi à l'Opéra.

— A partir de cette semaine, les représentations extraordinaires à l'Opéra, auront lieu le dimanche, au lieu du samedi. Les répétitions de l'*Africaine* et celles des autres ouvrages qui seront mis sur le chantier après la reprise de l'œuvre de Meyerbeer ont motivé cette décision.

—Voici les détails exacts sur la mise en scène du *Polyeucte* de Gounod.

L'œuvre est en cinq actes divisés ainsi :

1er acte. 1er tableau : l'Appartement de Pauline ; 2e tableau : un jardin avec vue du temple de Vesta.

2e acte : le Baptême ; un site sauvage.

3e acte. 1er tableau : une Salle du Palais ; 2e tableau : Place publique ; au fond, péristyle du temple de Jupiter.

4e acte : la Prison.

5e acte, 1er tableau : Place publique ; au fond, les Arènes ; 2e tableau : l'intérieur des Arènes : le Martyre.

Total : huit tableaux donnant lieu à un immense déploiement de mise en scène et à une grande variété de spectacle.

— Voici la distribution du *Nid des autres*, de MM. Aurélien Scholl et Dartois, lu avec tant de succès à l'Odéon :

Montbrison	MM. Porel.
Rudolphe Pellier	Valdel
Du Cluzeau	Montbars
Mathilde	Mmes H. Petit
Mme Villetaneuse	Chartier
Blanche	Alice Lody

Ajoutons qu'en attendant la première du *Nid des autres*, M. Duquesnel monte *François le Champi*.

— On prépare à l'Opéra-Comique une brillante reprise des *Mousquetaires de la Reine*, d'Halévy.

Ce théâtre remonte aussi l'*Ombre*, de M. de Flotow. Le baryton Morlet, qui vient de créer avec tant de succès le rôle d'Arlequin, de la *Surprise de l'Amour*, chantera le rôle du docteur.

— La première représentation de *Une Cause célèbre*, le nouveau drame de MM. Dennery et Cormon, est annoncée pour ce soir à l'Ambigu; nous en parlerons jeudi prochain.

— Nous aurons aussi à rendre compte de l'*Etoile*, la nouvelle opérette représentée hier aux Bouffes-Parisiens.

— La nouvelle opérette de M. Lecocq, le *Petit Duc*, vient d'être mise à l'étude au théâtre de la Renaissance. On dit le plus grand bien de la partition, qui, à la lecture, a excité les applaudissements de tous les artistes.

— Samedi 1er décembre, à la salle Ph. Herz, grand concert donné par Mlle Stéphanie Dietz, la charmante pianiste, avec le concours de Mlle Marie Deschamps, organiste, et de M. Rémy Montardon, violoniste, pour la partie instrumentale; de Mlle Mathilde Cottin, de M. Ben Tayoux et de M. Neyral pour la partie vocale, et de M. et Mme Blot d'Hermilly dans un intermède dramatique.

— Les examens d'admission pour les classes de tragédie et de comédie viennent d'avoir lieu au Conservatoire.

Soixante-treize candidats hommes, et soixante-deux femmes, s'étaient présentés.

Treize jeunes filles et onze hommes ont été admis et répartis entre les classes de MM. Régnier, Monrose, et des deux nouveaux titulaires Got et Delaunay.

On recommande tout spécialement le Phénol-Bobœuf comme le désinfectant le plus hygiénique et le préservatif le plus efficace contre toutes les épidémics.

Lirc plus loin la très intéressante nomenclature des articles mis actuellement en vente. par les Grands Magasins de Nouveauté :

AUX FABRIQUES DU NORD

Chacun sait combien le goudron est un médicament précieux dans les cas de bronchite, phthisie, catarrhes, rhumes, et en général contre les affections des bronches et des poumons.

Malheureusement, bien des malades à qui ce produit serait utile, ne l'emploient pas, soit à cause de son goût qui ne plaît pas à tous, soit à cause de l'ennui que leur donne la préparation de l'eau de goudron.

Aujourd'hui, grâce à l'ingénieuse idée de M. Guyot, pharmacien à Paris, toutes les répugnances plus ou moins justifiées du malade ont cessé d'exister.

M. Guyot est parvenu à enfermer le goudron sous une mince couche de gélatine transparente, et en former des capsules rondes de la grosseur d'une pilule. Ces capsules se prennent au moment du repas et s'avalent facilement. sans laisser aucun goût, Aussitôt dans l'estomac l'enveloppe se dissout, le goudron s'émulsionne et s'absorbe rapidement.

Ces capsules sont d'une conservation indéfinie ; à ce point que, d'un flacon déjà entamé, celles qui restent ont conservé toute leur efficacité au bout de plusieurs années.

Les *Capsules de goudron de Guyot* offrent un mode de traitement rationnel et qui ne revient pas à plus de dix ou quinze centimes par jour, et dispense de l'emploi de toute espèce de tisane.

Comme tous les bons produits, les capsules de goudron de Guyot ont soulevé de nombreuses concurrences. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sur l'étiquette sa signature imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

Le JOURNAL DES VOYAGES est décidément le grand succès du jour; **15** c. le n°; en vente partout.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces)

SANTE A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

60 ANS DE SUCCÈS—80,000 CURES PAR AN.

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant ; combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies, gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonment, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflement étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, le accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc. Voici quelques unes des 80,000 cures :

Cure N° 75,124. M. et Mme Léger, d'une *maladie de foie*, avec vomissements et diarrhées horibles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans. — Cure N° 79,721. Mme Chauvet-Pizzalat, d'*anémie*, d'*épuisement*, et d'*étouffements* — Cure N° 62,476, Sainte-Romaine-des-Iles Saône-et-Loire). Monsieur, — Dieu soit béni ! la Revalescière Du Barry a mis fin à mes dix huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs. de faiblesses et de sueurs nocturnes.

J. COMPARET, curé.

Quatre fois plus nourrissante que la viande. elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil. 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 70 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes de 4, 7 et 16 francs. — La *Revalescière chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus énervés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c. ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 70 fr. ; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 36 et 70 francs *franco*. — Dépôt chez (*mettre ici les dépositaires de la localité*) et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY ET Co., LIMITED, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (N° 6.)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE

pour le compte de qui de droit

DE L'IMMENSE STOCK DE

7,000,000 MILLIONS DE MARCHANDISES D'HIVER

Soieries, Fantaisies, Lingerie, Confections, Draperie, Bonneterie, Toile, Blanc et Etoffes d'ameublements

frappées par les Experts d'une perte authentique de

55 A 65 0/0 AU MINIMUM

DANS LES VASTES MAGASINS, AUTREFOIS

G^D MARCHÉ PARISIEN

Entrée unique : 3, rue Turbigo

AUJOURD'HUI et jours suivants.

jusqu'au samedi 1er Décembre inclusivement

de 10 h. du matin à 6 h. du soir

NOUVELLE VACATION

Soieries de Lyon, marques Bonnet et Tapissier, vendues avec différence de 4 à 12 fr. par mètre.

Toiles cretonne Lisieux et Vimoutiers, 2/3 pour chemises, 8/4 ou 2 m. 40 pour gr. draps sans coutures, vendues avec différences de 1 à 10 f. par mètre.

Tapis français, Aubusson et Amiens, différence de 1 à 8 f. par mètre.

Serviettes et nappes désassorties, coupons de **Lainages** et **Cotonnades** pour œuvres de bienfaisance, presque POUR RIEN.

Couvertures bl. tout laine, 2 m.70 sur 2 mèt.......	7 75
Couvre-pieds piqués dl le face, gr. taille, de 12 f. 50	4 25
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	0 30
Descentes de lit, toutes couleurs abandonnées, à.	0 95
Waterproofs pèlerines et manches, de 15 50.......	4 75
Peignoirs, molleton extra, t. taille, de 25 fr........	7 90
Jupes fantaisie pure laine, plissés et vol. de 25 f...	7 75
Draps vénitiens pure laine, larg. 0 70, le mètre.....	» 65
Velours molletonné. larg. 1 m. 30, de 7 50..........	1 75
Cotonnade retors bleu et blanc, larg. 95 c. de 1,40 le m.	0 45
Flanelle santé pure laine, gr. larg., le mètre.......	» 95
Faille noire g. grain Lyon, de 6 50, le mètre.......	2 60
Chemises pour dames, toile forte, de 3 fr. 60......	1 25
Pantalons, piqué peluché, petits plis, de 4 fr. 50...	1 25
Camisoles molletonnées, plis à la main, de 4 fr. 90.	1 25
Jupons piqué peluché, de 4 f. 50, le jupon.........	1 25
Tapis pour appartem., largeur 1 m., de 8 fr. 50 le m.	2 75
Tapis pour escalier et passage, de 2 fr. 75 le mètre.	0 65
Chemises p. h., cret. bl., toutes encol., de 5 fr. 50..	1 45
Chemises p. h., belle toile, de 10 fr. 50, réduites à..	2 90
Gilets de chasse, laine prix uniq., sans commentaire	2 45
Basquines pour dames, laine mérinos, de 6 fr. 90..	2 75
Jupons tricot pure laine mérinos..................	2 45
Toile p. chem., pur fil, larg. 80 cent., de 1 25, le m.	» 65
Toile pour drap, pur fil de main, larg. 1 mètre....	» 85
Draps p. gd lit, long. 3 m., larg. 1 m. 60, de 7,50, le dr.	2 45
Serviettes panissières, grande taille, pur fil........	» 35
Rideaux blancs, belle mousseline, le mètre.......	» 25
Services de Saxe damas., 12 couverts, de 45 f.....	11 75

La rapidité de la vente ne permet aucune expédition en province.

FIN D'UN STOCK ÉNORME

au Grand Magasin de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

BLANC, TOILE, LINGERIE BONNETERIE, CHEMISES, LINGE CONFECTIONNÉ et autres marchandises vendues au profit de tout le monde.

PERTE MINIMUM 65 0/0

(Un rabais plus grand encore a été fait sur les coupons et articles défraîchis et dépareillés).

CE GRAND MAGASIN VA DÉFINITIVEMENT vendre AUJOURD'HUI et jours suivants.

les derniers Soldes annoncés

Cette vente sera, dans la capitale, un événement dont les personnes économes garderont longtemps le souvenir.

LE PUBLIC JUGERA PAR L'APERÇU CI-DESSOUS :

Serviettes éponge avec frange, val. 35 c., la serv.	» 15
Services damassés pur fil, val. 20 f., le service...	8 75
Serviettes œil-de-perdrix, a fic part. 75 c., la serv.	» 2.
Nappes dépareillées damassées fil. v. 1. 9 f., la nappe	3 90
Mouchoirs ourlés vig. coul., val. 45 c., le mouch.	» 10
Mouchoirs ourlés, bat. fil riches init., v. 2 50, le m.	» 85
Rideaux brodés, brochés, guipure (en coupons), le m.	» 30
Rideaux brodés, riche encadrement val. 8 f., le rid	2 25
Toile pur fil p. gds draps, larg. 1m05, val. 2 25, le m.	» 15
Chemises p. h. plastron toile de l'Inde v. 8 f. la ch.	2 45
Chemises pour h. mi-toile pur fil, val. 9 f., la ch.	2 95
Chemises p. h. mi-toile batiste fil, val. 10 f.. la ch.	3 50
Bas laine mérinos lite nouv. p. dames, v. 4 f., la paire	1 25
Poignets laine mérinos, val. 60 c., la paire	» 15
Caleçons p. h., tricot de coton, val. 3 f.. le caleçon	» 95
Chemises p. d., coton écru renforcé. val. 3 f., la ch.	1 10
Corsets p. d., toutes pointures, val. 5 f., le corset	1 45
Capelines p. d., b. cachemire, v. 3 f., la capeline	1 45
Camisoles et **Pantalons** piqué moll. v. 3 f., la pièce	1 20
Draps de lit confect. cretonne écrue, v. 5 f., le drap	1 75

Pas d'expédition hors Paris et la banlieue.

VENTE FORCÉE

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Perte 65 0/0 sur les prix d'Inventaire

Clôturé par experts le 21 septembre 1877.

TOILES ET BLANC

Serviettes toilette, douz.	2 75	Madapolam de 95 c...	» 40
Dito gr. taille, la douz.	4 50	Madapol. fin de 1 50...	» 50
Mouch. batiste, la d.	1 95	Percale fine de 2 f....	» 50
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Coton fort de 1 25.....	» 50
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Coton larg 1 m. de 2 f.	» 60
Piqué molet. de 3 f...	1 »	Piqué molet. de 2 f...	» 70

Toile pour draps de lit, largeur 1 m., de 2 25......	» 95
Toile chanvre jaune, larg 1 m. et 1 m. 10, de 3 f...	1 10
Services damassés pour 12 personnes de 35 f........	12 75
Beaux draps cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f....	3 25
Draps toile forte, long. 3 m., largeur 2 m., le drap.	5 95
Dito toile chanv., fine f^te, long. 3 m., larg 2 m., le d.	7 50

COUVERTURES

Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f.......	5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr....	7 50
Couvertures de voyage très belles, de 19 f...........	6 50
Couvertures voyage veloutées de 35 f...............	9 75
Couvertures laine douce bleutée, 2 m. 50, de 35 fr....	9 75
Couvertures laine blanche, long. 2m10, de 39 fr......	10 90
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f....	19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f.....	23 50
Couvre-pieds cachemire piqués ouatés gd lit de 29 f.	8 50

ÉTOFFES POUR ROBES

Ecossais croisé.......	» 35	Mérinos noir de 5 f....	2 45
Alpaga noir de 1 50...	» 60	Mérinos extra de 7 f...	2 95
Gros grain noir de 2 f.	» 85	Châle tart. carré de 35	7 90

Châles tartan long, haute nouveauté de 70 f.......	15 50
Tartan croisé écossais molletonné de 3 fr..........	» 70
Flanelle pour robes, pure laine, larg. 1 m., de 5 f....	1 95
Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr................	7 »
Drap moutonné pour pardessus de 18 fr............	4 50
1,200 coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 25 fr.	7 90
SOIERIE Faille noire, larg. 0 m.55, de 7 f......	2 95
SOIERIE Cachemire Lyon gr. grain de 12 f.....	4 50

CHEMISES HOMMES		TAPIS	
Chem. madapol de 5 f.	2 45	Descente de lit de 5 50	1 45
Chem. couleur de 8 f.	2 45	Descente de lit de 20 f.	5 75
Chem. cret. bl. de 9 f.	3 50	Descentes de lit veloutées de 35 f.........	6 90
Chem. dev. toile de 12	3 95	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Gilets chasse enfants.	4 95	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Carpettes long. 3 m., larg. 2 m. 30, de 60 f.	21 »
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f...	10 50		
Gilets chasse mérinos, nec plus ultra, de 49 f...	12 50		

Carpettes velout. gre orient, long. 2 m., de 95 f. ...	27 »
Tapis croisé ray. rouge et gris, largr 0 m. 90, de 6 f..	1 45
Tapis style Smyrne, larg., 0 m. 80, de 4 f. 50.......	1 45
Tapis style Smyrne, larg. 1 m. 30, de 10 f. le m...	2 95
Bas mérinos enfants toutes tailles de 2 f. 50 et 3 f...	» 95

LINGERIE

Chem. cret. de 4 f....	1 75	Waterproofs de 20 f...	5 90
Chemises cret. souple, fest. à la main, de 8 f.	2 95	Waterp. bleu de 28 f...	6 90
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterproofs de 35 f...	11 50
Chemises de nuit jabot brodé de 14 f........	4 90	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
Corsets fins de 7 f.....	2 45	D° réserviste de 90 f.	19 »
		Robes de chambre p. dames tartan moll. 29 f....	8 75
		Caracos flanelle de 7 f.	2 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

PARIS-THEATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS

DRAME

OPÉRA

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie. Cliché Pierre PETIT

TRAGÉDIE

MUSIQUE

JEANNE FOUQUET

QUIEME ANNÉE. — NUMERO 238

E. PAZ, Rédacteur en chef.

GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 6 au 12 Décembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

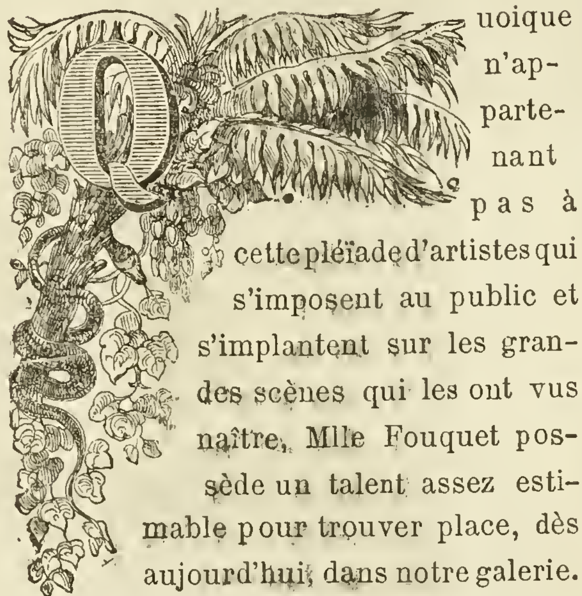
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ETRANGER	id. 20 fr.	id. 10 fr



CCXXXVIII

JEANNE FOUQUET



Quoique n'appartenant pas à cette pléïade d'artistes qui s'imposent au public et s'implantent sur les grandes scènes qui les ont vus naître, Mlle Fouquet possède un talent assez estimable pour trouver place, dès aujourd'hui, dans notre galerie.

Sa situation, à l'Opéra, durant trois ans, lui a fait une espèce de renom. Elle est du nombre de ces cantatrices, telles que Mlles Ferucci, Berthe Thibaut, Levington, Dérivis, Vidal, Fursch-Madier, etc., etc., qui doublent avec autorité les premiers sujets.

Ses études musicales, ses aptitudes naturelles sont assez élevées pour lui permettre de tenir, sur les grandes scènes de province, l'emploi des chanteuses de premier ordre.

Belle personne, aux yeux noirs et à la chevelure d'ébène, à la taille élégante et distinguée, elle possède une voix assez étendue, d'un timbre agréable, et sait s'en servir avec un certain art. Il lui manque un tempérament dramatique, elle n'a point le charme du sentiment et ne met pas de feu dans l'expression de la passion.

Dès ses premiers essais devant le public, le 25 juin 1872, alors qu'elle prenait part, pour la première fois, aux concours publics du Conservatoire, elle me sembla telle qu'elle est restée depuis, douée d'une voix souple, de bonne qualité, mais froide et manquant de couleur. L'air du *Crociato*, de Meyerbeer, qu'elle chanta. lui valut un premier accessit de chant.

Elève de Boulanger, pour le chant, et de Mocker pour l'opéra-comique, elle remporta l'année suivante, en 1873, un second prix de chant avec l'air d'Ophélie d'*Hamlet*, et un premier accessit d'opéra-comique, dans le rôle de Dinorah, du *Pardon de Ploërmel*.

Bien que ses études fussent loin d'être complètes et qu'elle n'eût point pris part aux concours d'opéra, M. Halanzier lui fit cependant un engagement pour l'Académie nationale de musique.

Mlle Jeanne Fouquet ne rentra donc point au Conservatoire en 1874, et débuta sur la scène de l'Opéra, le 17 avril de cette même année, dans le rôle de Mathilde, de *Guillaume Tell*.

L'Opéra était alors à la salle Ventadour, la scène de la rue Le Peletier ayant brûlé quelques mois auparavant.

Bien accueillie des abonnés et du public, la nouvelle pensionnaire de notre première scène lyrique continua ses débuts, le 8 mai suivant, par le rôle de Marguerite de *Faust*, Mme Carvalho ayant fait sa rentrée, la veille, à l'Opéra-Comique, dans le rôle de la comtesse des *Noces de Figaro*, reprises à ce théâtre pour les débuts de la jeune Edmée Breton, lauréat, en compagnie de Mlle Fouquet, aux concours du Conservatoire.

C'était entrer dans le répertoire par une grande porte; le succès couronna la tentative. Très applaudie à l'air des bijoux, au duo suivant et à la grande scène de la chapelle, Jeanne Fouquet fut dès ce jour une enfant de la maison. Elle joua durant quatre mois consécutifs toutes les fois que *Faust* et *Guillaume Tell* étaient sur l'affiche.

L'ouverture du nouvel Opéra eut lieu le 5 janvier 1875. C'est avec la *Juive*, le chef-d'œuvre d'Halévy, que se fit cette solennité; Mlle Fouquet ne fit point partie de la distribution de la pièce.

Quand *Guillaume Tell* fut remis à la scène, peu de temps après, c'est à Mlle Marie Belval qu'échut l'honneur de jouer, la première, le rôle de Mathilde sur cette immense scène. Mlle Fouquet la remplaça, dans le chef-d'œuvre de Rossini, le 23 mars suivant.

Le réengagement de Mme Carvalho, qui reprit possession de son rôle de Marguerite de *Faust*, et l'apparition de Mlle de Rezké, dont le succès s'affirma dès le premier jour et dure encore aujourd'hui, tinrent Mlle Fouquet pendant assez longtemps en dehors de la scène. Une année entière s'écoula sans qu'elle jouat, je crois, plus de deux ou trois fois. Mais un engagement sur le grand théâtre de Lyon, lui permit alors de se faire applaudir en province.

Tout en étant très digne de tenir une place honorable sur notre grande scène lyrique, Mlle Fouquet n'avait pas, je le répète, un tempérament dramatique assez puissant pour s'imposer. Mlle Daram survint alors, et cette jeune et si intelligente artiste porta le dernier coup à celle avec qui elle venait partager les rôles d'un même emploi.

M. Halanzier chercha, dès lors, à utiliser le talent de Mlle Fouquet dans les travestis. Il lui confia le rôle du page Urbain, des *Huguenots*, dont elle se tira très honorablement.

Dona Elvire, de *Don Juan*, joué, en mai 1876, en compagnie de Mmes Krauss et Daram, de Faure, Gailhard et Vergnet, fut pour elle un grand honneur, car c'était beaucoup d'avoir sa place dans un aussi bel ensemble.

Eudoxie, de la *Juive*, en juillet 1876, aurait été le dernier rôle joué par Mlle Fouquet à l'Opéra, si M. Massenet ne lui avait confié la création du personnage de Kaleb, dans son opéra du *Roi de Lahore*, sa première œuvre représentée sur cette scène, il y a quelques mois. Le rôle était d'une importance secondaire et n'a pu rien apporter à l'actif du talent de la jeune artiste.

Actuellement, Mlle Jeanne Fouquet est à la Monnaie de Bruxelles, où elle a été bien accueillie. Sur cette scène elle pourra trouver plus d'un succès. Son chant correct, la distinction de sa personne, seront certainement appréciés du public très connaisseur de l'endroit.

FÉLIX JAHYER.



Nous publirons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de

MORLET
(de l'Opéra-Comique)

REVUE DES THÉATRES

OPERA

Le FANDANGO, ballet en un acte de MM. Meilhac et Halévy, musique de M. Salvayre.

MM. Meilhac et Halévy qui, dans leur ballet de *Néméa*, avaient été assez heureusement inspirés, l'ont été beaucoup moins bien dans le *Fandango*. Leur livret est d'une parfaite nullité. C'est une banale donnée de vaudeville, pleine de petits effets qui n'ont rien de chorégraphique, et qui, par conséquent, dans un ballet, demeurent invisibles à l'œil, même armé de lorgnette. Ils n'ont eu qu'une idée : celle de la lutte entre la danse noble des salons et le fandango bohémien ; ils l'ont indiquée à peine et n'en ont tiré aucun parti.

Sur ce livret incolore, M. Salvayre a écrit une musique plus incolore encore. C'est terne, gris, rien de saillant ; c'est, pour ainsi parler, de la musique chlorotique. Par moments, elle affecte des allures bruyantes, qui jurent avec le sujet et ne l'empêchent pas de rester pâle. En outre, elle est pleine de réminiscences : ceci est le défaut de bien des compositeurs actuels, en général, et de M. Salvayre en particulier.

On a beaucoup applaudi Mlle Beaugrand, qui danse le *Fandango* avec la vigueur et la correction qu'on lui connait.

ODÉON

Reprise de *François-le-Champi*

C'est toujours avec plaisir qu'on relit les livres, qu'on revoit les pièces où George Sand a dépeint, en les idéalisant, les paysans berrichons ; aussi *François-le-Champi* retrouvera-t-il à l'Odéon une partie du succès qui l'accueillit lors de son apparition.

C'est une touchante histoire que ce joli « roman champêtre, » et le cadre villageois, dans lequel elle se déroule, transporté à la scène, ne perd rien de sa grâce poétique. En somme, c'est une œuvre saine, aussi magistralement écrite qu'elle est noblement pensée, et qui repose des brutalités aujourd'hui à la mode.

François-le-Champi est interprété avec un bon ensemble par MM. Régnier et Touzé et Mmes Hélène Petit, toujours charmante, et Defresnes qui supporte sans trop de peine l'héritage de Marie Laurent.

THEATRE-ITALIEN

Zilia, drame lyrique en quatre actes de M. Solera, musique de M. G. Villate.

Une œuvre inédite au Théâtre-Italien ; inédite et montée avec un luxe inusité salle Ventadour, voilà une rareté dont il faut savoir gré à M. Escudier. Par ses constants efforts pour attirer la faveur du public, M. Escudier mérite les plus grands éloges, les plus vifs encouragements ; et nous serions bien surpris si le succès ne répondait à sa persévérance.

Le libretto de *Zilia* n'est ni meilleur ni pire que la plupart des livrets italiens. Sa donnée est à peu près celle de *Roméo et Juliette* : deux familles rivales, dont les derniers descendants, Galeono et Zilia, s'éprennent l'un de l'autre passionnément. Ajoutons que, malgré les manœuvres de la patricienne Marcella, qui, elle aussi, aime Galeono, les amants vénitiens, plus heureux que les amants de Vérone, arrivent à être unis et à éteindre, par leur mariage, la haine héréditaire de leurs maisons.

Cette histoire se passe dans la Venise du quinzième siècle, avec ses sbires, ses corsaires, ses espions, ses gondoles et son mystérieux Conseil des Dix.

Le compositeur, M. Villate, a montré du talent dans sa partition, dont la seconde moitié, par un bonheur peu commun, est supérieure à la première. Nous signalerons spécialement le *quatuor* du troisième acte, et, au quatrième acte, l'air d'Orseolo. Nous conseillerons seulement à M. Villate de dégager sa personnalité de l'influence de Verdi et de Gounod.

Le succès a été grand pour les interprètes, MM. Tamberlick, Pandolfini, Nannetti, et surtout Mmes Litta et Sanz. La première a égrené, avec la virtuosité qu'on lui sait, toutes les perles de ses vocalises ; la seconde a déployé une ardeur, un feu, une passion qui la mettent définitivement parmi les cantatrices *di primo cartello*.

BOUFFES-PARISIENS

L'*Etoile*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Chabrier.

Le livret de l'*Etoile* appartient à la fantaisie la plus échevelée. La scène se passe en Orient, mais dans un Orient invraisemblable, et qui n'a rien de commun avec celui des Méhémet-Ali et des Osman-Pacha. Là, règne le roi Ouf Ier, prince abracadabrant, qui, désireux de donner à son bon peuple, le jour de sa fête, le spectacle d'une exécution capitale, cherche, mais vainement, un coupable. Enfin, à force de persévérance, il obtient un soufflet du petit colporteur Lazuli. Lèse-majesté ! On s'empare du jeune homme, on s'apprête à l'empaler, quand l'astrologue Siroco vient annoncer à son maitre que Lazuli et lui, Ouf, ont la même *étoile* et, conséquemment, doivent mourir à vingt-quatre heures de distance. Aussitôt, comme bien on pense, loin de vouloir attenter à la vie du petit malheureux, Ouf l'emmène dans son palais, le dorlote, le soigne comme la prunelle de ses yeux. Mais Lazuli est amoureux : de qui ? de la princesse Laoula, la propre fiancée du roi Ouf. Ouf, qui prend Laoula pour la femme de l'ambassadeur Hérisson, la fait enlever par Lazuli. Hérisson ordonne de poursuivre les fugitifs : on tire sur Lazuli, et celui-ci disparaît au fond d'un lac. Tout le monde le croit mort. Ouf s'apprête donc à mourir dans les vingt-quatre heures, ainsi que l'astrologue Siroco qui, aux termes du testament du roi, doit être exécuté un quart d'heure après le décès d'Ouf. Enfin, Lazuli reparaît : son plongeon n'était pas mortel, et, comme il déclare qu'il mourra pour de bon, si on ne lui donne Laoula, Ouf, qui tient à la vie, la lui octroie généreusement.

Tel est le canevas de l'*Étoile*. Sur ce canevas, sont brodées les plus extravagantes arabesques, comme le duel au sabre de bois, entre le roi et l'embassadeur, et le mariage *in extremis* d'Ouf et de Laoula. Ce sont des folies, mais des folies divertissantes.

La musique de M. Chabrier est gaie, facile et bien *moderne*. Son orchestre est très spirituel. Ce qui lui manque, c'est l'expérience, l'adresse, et surtout la netteté ; espérons qu'il acquerra ces qualités. Parmi les morceaux les plus réussis, nous citerons : le quator des *Employés de magasin ;* le rondeau de Lazuli, la romance de l'*Etoile*, le bijou mélodique de la partition, et les couplets du pal, au premier acte ; au second acte : le quator des *Baisers*, le trio : *C'est le mari qui nous fait rire*, et tout le finale, ultra-bouffe, qu'on a bissé avec enthousiasme ; enfin, au troisième acte, la chanson du *Rhume de cerveau* et les couplets de la *Chartreuse verte*.

A Mlle Paola Marié revient le grand succès de l'interprétation. Elle joue avec une verve, un entrain irrésistibles ; son rôle est chargé de chant à l'excès ; mais rien ne fatigue son puissant et chaud contralto. Daubray-Ouf, Scipion-Siroco, et Jolly-Hérisson forment un trio exhilarant. Mmes Stuart et Luce sont de jolies femmes, d'agréables comédiennes ; mais la seconde est une chanteuse insuffisante.

ATHENÆUM

—

Les reprises du *Laquais d'Arthur*, de *Risette*, et des *Petits péchés de la Grand'Maman*, trois nouveautés pour ce théâtre, ont été très bien accueillies du public.

Jouées avec un excellent ensemble par MM. Horace, Goby, Lecœur, Mmes Farnat, Lhéry, de tous points excellents dans la pièce d'Edmond About; Jeanne Fontanel, Lavainne et de Wenzel, ces charmantes petites pièces ont obtenu toute la semaine le plus légitime succès et deux d'entre elles doivent tenir l'affiche huit jours encore pour le moins.

Nous devons une mention toute spéciale aux *Petits Péchés de la Grand'-Maman*, dont l'interprétation est vraiment remarquable.

Mlle Farnat, en laissant une fois de côté l'emploi des jeunes premiers rôles pour celui des mères nobles, a rencontré une précieuse occasion de faire valoir sa diction correcte et l'autorité qu'elle a déjà acquise sur la scène. Elle a bien compris le caractère tracé par l'auteur en conservant à la grand'maman, un fond d'extrême bonté, de douceur, de tendresse et de gaîté que ne peuvent lui enlever les petites tracasseries de deux êtres qu'elle chérit, et les préoccupations peu graves qui peuvent naître de leur amour d'enfants... Aussi, tous les mots ont porté dans sa bouche, et son succès a été des plus vifs.

Mlle Lavainne a obtenu un véritable triomphe en collégien, par la gentillesse de sa personne, la vivacité de ses allures, son entrain, sa gaieté communicative. La jolie scène où Léon se désole lorsqu'il apprend que Clarisse veut rentrer au couvent, a été enlevée par elle avec une verve endiablée.

Clarisse, c'est la toute charmante Jeanne Fontanel. On n'est pas plus fine, plus espiègle ni plus aimable. A tous ses dons naturels, la délicieuse enfant joint déjà des qualités précieuses de comédienne. Elle sait écouter; ses gestes, toujours en situation, portent avec sûreté sur le public : c'est déjà une artiste.

Ainsi montée, la comédie si délicatement pensée et écrite par M. Honoré suffirait, à elle seule, pour amener la foule à l'Athenæum.

Mais la direction ne veut pas s'endormir sur un succès, si grand qu'il soit. Aussi, ce soir même, deux pièces inédites : Le *Corsaire* et *Je me suis trompé*, viendront composer, avec les *Petits péchés de la Grand'Maman* et *Risette*, un spectacle tout à fait attrayant.

UN COUVERT BIEN MIS

—

La belle chose qu'un couvert bien mis! Tout est lumière, gaieté, parfum, enchantement. Cette belle nappe bien blanche, sans pli, sans tache, jouit d'une vertu étrange : elle éblouit, elle enivre, elle donne des envies de rire. Grâce à son influence magique, le couvert prend à vos yeux des formes inouïes. Ces jolies assiettes de fine porcelaine, liées entre elle par une brillante argenterie ciselée, ornent la table d'un splendide collier de médailles émaillées. Sur ce collier, chose bizarre! repose une guirlande de roses blanches artificielles, faites de serviettes damassées, artistement pliées, dans chacune desquelles se blottit un délicieux petit pain blond bel hanneton doré. Les verres à patte sont rangées en bon ordre, par rang de taille, comme des enfants de troupe qui n'auraient qu'un pied ; et les aiguières, aux flancs rebondis, ressemblent à des gorges de bons gros canards qui se chauffent au soleil. Les rayons des lumières dorent les vins blancs, argentent les vins rouges et jettent des diamants dans les coupes vides. Ce magnifique surtout de fleurs naturelles, c'est une petite île, en fête, au milieu d'un lac de lait; les bateaux de hors-d'œuvre attendent je ne sais quel signal pour naviguer autour d'elles. Dans ces bateaux, chargés jusqu'au bord, que de richesses! que de merveilles! Le caviar, un nid de perles noires; les rondelles de beurre, des disques d'or pâle; les sardines, des lames d'argent; les crevettes, des boutons de rose; les olives, des émeraudes cabochons; les simples radis, de vraies cerises de rubis, avec un bouquet de feuilles vertes à la queue.

Ces pyramides de fruits de toutes les saisons et de tous les pays, et ces petits fours, et ces sucrerics, et ces compotes, et ces fromages!... Et toutes ces merveilles, toutes ces bonnes choses ne sont que l'encadrement, que l'accessoire du bon dîner qui vous attend... Non! je ne crois pas qu'il y ait d'homme assez blasé et assez indifférent pour s'asseoir sans plaisir à une table aussi bien servie et aussi riche en promesses.

—

Et cependant, si vous pensez comme moi, vous ne serez pas pleinement satisfait. Ce couvert pourrait être mieux mis. En tout cas, il aurait été mieux mis autrefois. Je suis forcé d'en convenir; moi, l'homme du progrès et des idées nouvelles, moi, qui vois le siècle marcher et qui ne me fais pas traîner à la remorque pour le suivre, je déplore profondément les innovations introduites dans le service de la table.

Il n'y a pas encore bien longtemps de cela, sur des réchauds allumés on posait tout d'abord le premier service que l'on recouvrait de belles cloches en plaqué ou en argent. On pouvait se croire assis à la table d'un escamoteur; c'est possible! Mais où était le mal? Votre hôte vous laissait au moins le plaisir de la surprise. Aussitôt après le potage, en effet, les domestiques enlevaient les cloches, et les entrées vous apparaissaient tout à coup entourées de leurs sauces appétissantes. Le parfum qui s'en échappait vous donnait un avant-goût de leur parfaite réussite, et vous n'aviez que plus de satisfaction à les déguster les uns après les autres.

Puis, le premier service terminé, on le remplaçait par le second, ainsi de suite jusqu'au dernier, On enlevait alors les réchauds et le napperot qui protégeait la nappe. Chaque convive se prêtait de bonne grace à cette partie du service et s'empressait de ranger ses verres autour de son assiette, afin de soulager la besogne des domestiques. Vous allez probablement trouver à redire à ce système qui fait le vide sur la table avant que le repas ne soit terminé. Pourquoi? D'une part, vous êtes arrivé à cet état délicieux où votre estomac vous permet d'attendre. De l'autre, vous avez la joie de voir défiler devant vous toutes les merveilles du dessert qu'on tenait en réserve au fond du buffet.

C'est ainsi que nos pères, qui s'y entendaient mieux que nous, je vous assure, savaient graduer les plaisirs de la table, et nous les faisaient goûter un à un, sans mélange nuisible et sans confusion fâcheuse.

—

Aujourd'hui, la table, dès le début, est envahie par le dessert. C'est ce qu'on appelle servir à la russe. Les plats ne paraissent même pas. A votre droite, un carton, plus ou moins illustré, vous fait connaître le menu, il est vrai; mais combien je préférais voir le plat qu'on me servait!

— Turban de mauviettes, acceptez-vous? me demandera le maître d'hôtel.

Je voudrais au moins y jeter un coup d'œil. Impossible! le turban est dans mon dos. Je suis obligé de dire oui les yeux fermés.

Autre inconvénient du système actuel. J'ai accepté une côtelette de chevreuil. Vous connaissez tous le fumet de ce gibier rehaussé par de fortes épices. D'où vient donc que je lui trouve un goût fade et sucré? Parbleu j'ai devant moi une compote d'ananas qui passe son temps à exhaler son parfum pour prendre patience, en attendant qu'on s'occupe d'elle. Je ne jouis pas de ma côtelette; et, lorsque j'en serai à la compote d'ananas, je lui trouverai le fumet du chevreuil.

Pourquoi ne revient-on pas aux anciens us? Par cérémonie. On n'a plus besoin de quatre entrées pour le premier service, ni d'un beau poisson comme relevé de potage. J'ai connu quelqu'un qui donnait ses dîners trois jours de suite, afin que le même saumon pût servir les trois fois.

J'ai voulu établir un compromis entre les deux systèmes : ne servir tout d'abord qu'une partie du dessert, et de chaque côté de la corbeille réserver une place pour un réchaud. Je n'en ai pas obtenu un bon résultat. J'en ai conclu qu'en toute chose dans la vie il faut s'appuyer sur des principes, que prendre des bribes de plusieurs systèmes pour en fonder un nouveau est un rêve insensé; en un mot, que l'éclectisme ne produira jamais rien de sérieux, pas plus dans le service de la table que dans l'histoire de la philosophie.

—

Surtout ayez un bon maître d'hôtel. Le succès de vos dîners dépend de cet important personnage. Il en est le factotum, le « Deus ex-machinâ; » disons mieux c'est le mécanicien du bateau à vapeur dont vous êtes le capitaine. Rien ne peut marcher sans lui. Vos invitations sont faites et acceptées, votre dîner est commandé, le couvert est mis : maintenant, maître d'hôtel, à l'œuvre!

Croyez-moi, il a fort à faire. Il doit avoir l'œil à tout, voir tout de suite ce dont on a besoin, ne pas attendre qu'on lui demande du pain, commander du geste à ses aides, leur faire apporter les plats et enlever les assiettes et les couverts. Il faut, en outre, qu'il découpe, qu'il serve et qu'il verse les vins. De l'adresse, pour détailler une volaille ou un filet. Une grande sûreté de main pour un pas laisser tomber les sauces sur les robes. Beaucoup d'agilité et de promptitude; un dîner qui traîne ennuie et fatigue.

Son menu est affiché dans un coin; il ne le perd pas des yeux. Il tient à ce que tout soit servi dans l'ordre longuement médité à l'avance.

Les bouteilles sont groupées par service sur le buffet. Inutile d'y apposer des étiquettes; il connaît les espèces aussi bien que vous. Inutile de lui recommander les vieux vins; il aura des égards pour eux; il ne les secouera pas.

S'il a conscience de son mérite, s'il est vraiment artiste dans son genre, je vous en préviens, il sera nerveux comme une femme et vaniteux comme un ténor. Avoir grand soin alors de ne pas le contrarier en lui proposant quelque modification dans le service; tout irait à la diable.

Si vous m'en croyez, flattez plutôt son amour-propre. Rien de plus facile. Il est sept heures. Personne n'est arrivé. Madame est à sa toilette. Vous seul est prêt. Au lieu de vous promener de long en large dans le salon, entrez un instant dans la salle à manger.

Votre maître d'hôtel, en grande tenue, escorté de ses aides, vole au-devant de vous et prend la pose d'un colonel qui reçoit son général en tournée d'inspection.

Comme vous, il a une cravate blanche et un habit noir qu'il porte, ma foi, en vrai gentleman. Il a de plus des gants et vous n'en avez pas. Mais vous êtes chez vous, et lui aussi; c'est ce qui explique ses gants; ils sont en fil, c'est ce qui me rassure pour vos invités. On ne le prendra pas pour un invité lui-même.

Le prendrait-on pour vous, s'il n'avait pas ses gants? Pourquoi pas? Entre nous, il a un cachet de distinction que vous n'avez pas. Vous avez peut-être longtemps travaillé avec des maçons avant de vous enrichir par vos entreprises de bâtisses, tandis que lui, depuis son jeune âge, n'a fréquenté que des gens du grand monde. En ce cas, efforcez-vous d'apprendre les belles manières en l'imitant. C'est d'un bon maître! Mais que le désir de vous instruire ne vous fasse point perdre de vue le but que vous vous proposez.

N'oubliez pas que c'est lui qui a mis le couvert, commandé les fleurs, acheté le dessert, nuancé les petits fours, disposé les lumières. Quoi que

vous pensiez, ne risquez aucune critique; approuvez tout. Ne vous laissez pas tenter par une envie bien naturelle de lui faire sentir la distance qui vous sépare. Souriez-lui au contraire d'un air benoît et satisfait, et ne craignez pas de l'accabler de compliments.

A cette condition, vous pouvez être sûr que votre dîner sera bien servi.

S'il ne vous convient pas de prendre tant de précautions avec votre maître d'hôtel. vous lui payez ses émoluments du mois, vous en arrêtez un autre un peu moins artiste, et tout est dit.

—

Quelques inconvénients pourtant d'un trop bon maître d'hôtel.

Vous n'avez invité personne; vous n'attendez pas un ami; ma foi! vous n'en êtes pas fâché: vous mettez vos pantoufles, vous envahissez votre robe de chambre, et vous vous faites une joie de dîner à la bonne franquette, les coudes sur la table, en face de votre femme, en peignoir et décoiffée.

Mais votre maître d'hôtel (appelons-le Baptiste) ne peut servir le dîner dans le débraillé de son maître; ça ne serait pas convenable. Il ne le souffrirait pas d'ailleurs, par respect pour sa profession.

Il préside donc à votre repas en habit noir, en cravate blanche. Qu'il soit, selon son tempérament, froid et guindé comme un diplomate, ou vif et remuant comme la mouche du coche, il est évident que sa tenue de cérémonie vous gêne et vous humilie. Mais elle est de rigueur, il faut donc vous résigner.

Vous avez conservé quelques anciennes habitudes de la maison paternelle; vous aimez à découper, quand vous êtes en famille peu nombreuse ou en tête à tête avec votre femme. Mais à quoi pensez-vous donc? Vous empiétez là sur les prérogatives de Baptiste. Il ne le permettra pas. Il s'emparera du rôti à votre nez, à votre barbe, et le disséquera à sa façon. Voulez-vous lui adresser une observation, il n'en tiendra aucun compte et vous fera comprendre qu'il s'y entend mieux que vous.

—

A ce propos, j'ai eu dans ma vie un Baptiste qui ne me cédait jamais rien. Il coupait toujours les perdreaux en quatre comme des pigeons. Moi je préfère qu'on les découpe par membres, afin de pouvoir commencer par le moins bon, à mon goût, l'aile, et finir par le meilleur, toujours à mon goût, la cuisse.

Un jour donc que mon Baptiste me servit des perdreaux, je le priai, avec tous les ménagements imaginables, de vouloir bien me les découper par membres.

— Cela ne se fait pas, monsieur, me répondit-il d'un ton important: l'*Ecuyer tranchant*, que je relisais encore ce matin, s'est prononcé très nettement à ce sujet. On doit couper les perdreaux en quatre.

Et tant que j'ai eu ce diable de Baptiste je n'ai pu manger que des perdreaux coupés en quatre.

—

Pour en revenir à votre dîner en tête à tête avec votre femme, vous n'êtes pas encore au bout de vos ennuis. Songez que votre Baptiste est toujours là, fidèle à son poste. Pour un empire il ne déserterait pas. Or ce petit dîner intime vous a mis en train. Après le rôti surtout, vous sentez en vous un je ne sais quoi de printannier qui pourrait bien être un revenez-y de lune de miel.

Mais Baptiste a l'œil sur vous. Comme un écolier, aux prises avec son maître d'étude, vous profitez, je n'en doute pas, des courts instants où votre maître d'hôtel vous tourne le dos pour envoyer des baisers à votre femme. Est-ce suffisant? Evidemment non! Baptiste sort bien de temps à autre pour aller donner un ordre à la cuisine; mais il revient si vite! Il pourrait vous surprendre. Vous faites bien de vous tenir coi.

Enfin le dîner est fini! Baptiste ne reviendra plus, vous voilà seuls, bien seuls, madame et vous. Et, notez ceci: madame est enchantée, elle aussi, du départ de Baptiste, et s'approche insensiblement de vous...

Trop tard, trop tard, pauvre madame! La digestion de monsieur commence; il fume, il bâille, il s'endort!...

Voilà comment un trop bon maître d'hôtel est souvent un obstacle à l'accroissement de la population.

F. F.

A L. D.

—

Quelque jour, bientôt, je mourrai,
De dégoût plus que de colère;
Mais, avant que d'être expiré,
Je pourrai parler, je l'espère.

Et par des ordres absolus,
Obtenir ceci: Que sans faute,
Dès que mon cœur ne battra plus,
De ma poitrine froide on l'ôte;

Que l'on embaume le pauvret
Avec des peines délicates;
Qu'on le mette dans un coffret
Plein de parfums et d'aromates;

Et, qu'enfin, fussiez-vous très loin,
Madame, chez vous on le porte...
Vous conserverez ce témoin
De mon humble tendresse morte;

Et lorsque, songeant au passé,
Vous le tirerez de sa boîte,
Vous sentirez ce cœur glacé,
Au contact de votre main moite,

Se ranimer, d'abord un peu,
Et puis battre avec énergie...
Des affinités rien ne peut
Vaincre l'idéale magie!

Ainsi l'Ange Noir aura beau
Couvrir mon front de sa grande aile,
Même par-delà le tombeau,
Mon cœur vous restera fidèle.

LOUIS DE GRAMONT.

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

—

Lettre de Olivier Malet à M. Raoul Saunier.

Manoir de Kervézec, 28 septembre 1858

Raoul, viens vite! Laisse là cette triste conquête de madame Bonnet, dont tu ne peux attendre ni bonheur réel ni gloire. Mais garde-toi de juger les femmes d'après celle-là. Accours et il te faudra bien ici courber la tête, ô sceptique! et adorer ce que tu as blasphémé. Je te donne l'exemple. Cette pauvre Renée!... J'ai été bien sévère et bien maussade envers elle; mais comme elle s'est noblement vengée, et comme je me repens, et lui pardonne, et l'aime, depuis qu'elle a... Mais je ne puis pas te dire cela tout de suite. J'ai le cœur trop plein de bonheurs pour qu'une parole suffise à l'épancher. Je ne saurais dormir d'ailleurs avant quelques heures. En voilà une que j'ai quitté Garlan — officiellement au moins, — car, rentrant par le parc, je suis resté rôder dans le parterre, tant qu'à une certaine fenêtre a brillé une pâle lumière, plus resplendissante pour moi que toutes les étoiles du firmament.

Le bonheur la faisait veiller aussi, celle qui habite cette chambre. Je voyais sa forme élégante passer et repasser sans cesse dans le cadre éclairé qui se découpait sur la sombre façade. Elle s'asseyait parfois devant une table, y appuyait ses coudes, et le front dans ses mains, elle songeait...

Elle s'est enfin approchée de la fenêtre; elle a longtemps laissé ses yeux errer dans le ciel splendide; elle a posé ses deux mains sur sa poitrine comme pour en comprimer les battements, et elle a murmuré... mon nom. J'ai prononcé à demi-voix le sien. Un faible cri lui est échappé. Ses yeux se sont obstinément fixés sur les feuillages sombres qui me cachaient, et elle a tendu les bras... J'ai eu la force de résister à la fascination qui m'attirait vers elle, et sans me montrer, sans rien dire, je me suis éloigné, trouvant convenable, quoique très-cruel, de ne pas m'exposer à compromettre par une démarche inconsidérée celle que je pouvais revoir le lendemain sans obstacle et sans commentaire.

Je suis donc revenu prendre possession de mon ancien domicile, et j'y resterai désormais jusqu'à ce que je rentre à Garlan, et pour n'en sortir cette fois qu'avec ma chère proie.. Mais demain ne viendra jamais, mon cher ami, si tu ne me permets d'abréger les heures qui m'en séparent, en te racontant le dénoûment aussi heureux qu'inespéré de mon roman. — Oh! rassure-toi, puoi qu'il arriv, ce roman est trop beau pour ne pas être le dernier.

Hier, j'étais à Morlaix. J'y étais retourné, sans avoir pu revoir Jane, le lendemain du jour où je t'écrivais, et j'y étais resté depuis, incertain, triste, découragé, mécontent de moi, qui ne savais me décider ni à agir ni à partir, et mécontent de Jane, dont l'attitude vis-à-vis de moi pendant ma convalescence, et depuis que j'avais quitté Kervézec, me semblait, à distance, de plus en plus énigmatique.

Quoique la perspective de revoir Renée me rendît peu agréable l'idée d'une visite officielle à Garlan, je trouvais que Jane aurait dû m'y attirer, puisqu'elle ne m'avait pas caché la modification survenue dans les dispositions de ma tante à mon égard. Elle ne se souciait donc pas de me revoir, et voulait éviter probablement de me fournir l'occasion de lui dire ce qu'elle répugnait à entendre.

Le résultat de ces alternatives douloureuses et encore plus puériles, d'espoir et de crainte, c'est que je ne faisais rien, ne sachant que faire. Il n'y avait aucune raison pour que je sortisse jamais de cette inaction, quand, ce matin, m'est arrivé, par la poste, le billet inclus, dont la forme ambiguë et l'écriture m'auraient certainement frappé en d'autres circonstances. Mais en le parcourant, deux choses m'arrêtèrent, le nom dont il est signé, et l'issue que son contenu donnait à la déplorable situation où je me débattais depuis si longtemps déjà.

Sans me demander, en effet, quel motif pouvait engager Jane à solliciter de moi ce rendez-vous mystérieux, quand rien ne m'empêchait d'aller ouvertement à Garlan, je partis tout de suite, avec le ferme projet de profiter de l'occasion pour parler, quoi qu'il pût en advenir. Je franchis rapidement, plus rapidement qu'il ne m'est jamais arrivé de le faire, la distance entre Morlaix et Kervézec. Je trouvai, sous le porche, la petite Maharite qui, d'un air mystérieux, dont le mécontentement me frappa seulement plus tard et quand j'en connus la cause, me dit: « On vous attend là-haut; » j'escaladai l'étroit escalier en spirale, et, sans frapper, j'ouvris la porte de cette chambre, où j'ai été successivement si malheureux et si heureux.

Les choses y étaient encore dans le même état que quand j'en étais parti, si triste, quelques jours auparavant; les dernières fleurs qu'y avait apportées madame de Meslay achevaient de se faner sur la cheminée. Une femme était assise, tournant le dos à la porte, dans le grand fauteuil où j'aimais tant à voir Jane, pendant mes derniers jours de convalescence. Elle se leva au bruit, se retourna et je me trouvai en face de... Renée!...

Si l'idée de la revoir devant sa famille m'avait empêché, malgré mon désir, de retourner à Garlan, il m'était encore plus désagréable, ou plutôt plus pénible de la rencontrer seule, et dans un lieu où je ne pouvais refuser d'entendre, s'il lui convenait de l'essayer, une explication justificative que sa rupture avec le marquis et le repentir témoigné à Jane de sa conduite à mon égard rendaient trop probable. Or, en me ramenant vers celle-ci, dont une illusion avait pu seule me détourner, la trahison de Renée avait eu un résultat trop heureux, pour que je n'en eusse pas oublié la souffrance, et abdiqué tout droit d'en garder rancune. A quoi bon alors accepter une réparation humiliante sans compensation, puisque, même en lui pardonnant, ce que j'étais tout disposé à faire, il me serait absolument impossible de lui rendre mes sentiments d'autrefois? Mais comment, d'un autre côté, repousser cette explication sans froisser, peut-être encore plus cette pauvre enfant, par un dédain apparent, que ne l'eût fait une sévérité dont je n'avais plus ni le droit ni le désir?

Ces réflexions, qui m'avaient traversé l'esprit avec une rapidité merveilleuse, provoquèrent en moi un vif mouvement d'impatience, que je ne pus réprimer assez pour le dissimuler entièrement

à Renée. Un sourire plus triste qu'enjoué lui effleura les lèvres, et elle me dit d'une voix étrangement émue :

« Si peu de droits que me donne le passé à votre indulgence, je la réclame pourtant pour un nouveau tort que je n'ai pu me dispenser d'avoir envers vous. Si je vous avais demandé une entrevue, vous me l'auriez probablement refusée, comme c'était votre droit. Or, ayant absolument besoin de vous parler, à vous seul, et un peu longuement peut-être, il m'a bien fallu, à mon grand regret, vous tendre un piége....

— Un piége? répétai-je, surpris.

— Oui, vous m'avez forcée à commettre un faux, en imitant l'écriture de ma sœur et en lui empruntant sa signature. Ne vous en étiez-vous pas aperçu?

— Non ; mais pourquoi? demandai-je, en me reprenant à craindre qu'une entrevue amenée par un moyen pareil m'exposât au rôle aussi ridicule que douloureux de juge inexorable.

— Oh! ne craignez rien, se hâta de répliquer Renée qui semblait avoir deviné ma pensée. Si complète que soit en moi la conscience de mes fautes passées, je ne saurais encore abdiquer assez mon orgueil pour vous en demander le pardon.....

— Mais, ma chère Renée, balbutiai-je, mécontent outre mesure de la tournure que prenait l'entretien, je ne vous en veux.....

— Passons, je vous en supplie, fit-elle vivement. L'indulgence trop facile et trop prompte, en certains cas, ressemble souvent au dédain, et je compte assez sur votre cœur pour me l'épargner.

— Je voulais seulement vous faire comprendre que, si j'ai recherché et obtenu, par la ruse, cet entretien, ce n'est pas pour vous faire ma confession ; mais, si étrange que puisse vous sembler cette prétention, pour vous demander la vôtre. »

Et comme mon silence et mon attitude ne lui paraissaient et n'étaient réellement rien moins qu'encourageants pour toute tentative de plaisanterie, Renée reprit, après une assez longue pause :

« Vous ne vous souciez pas, je le vois, de m'accorder ma requête, et je le comprends. Aussi, soyez bien persuadé que des motifs très-sérieux me font seuls insister, car j'insiste ; et, puisque vous vous obstinez à vous taire, permettez-moi de parler, comme je vous permets, moi, de m'interrompre, si je me trompe. — Je sais, quoique Jane ne m'en ait rien dit, tout ce qui s'est passé ici depuis deux mois. Vous avez été malade, et tandis que moi, qui en étais peut être la cause, je m'éloignais, cherchant, sans le trouver, l'oubli dans le bruit des fêtes, Jane, devinant avec son cœur, que vous auriez besoin d'elle, est restée près de vous, vous a soigné et sauvé, réparant, comme toujours, le mal fait par les autres. Oh! j'ai été ingrate envers elle, mais vous... vous avez été bien cruel!...

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je involontairement, quoique je sentisse de plus en plus le danger de ma situation. En quoi ai-je été cruel?

— En vous éloignant d'ici, à la première annonce de mon retour, sans vous demander si vous n'y laissiez pas des regrets peut-être éternels. »

Cette fois, je perdis patience. En me trouvant en face de Renée, j'avais craint d'avoir à rester inflexible devant le repentir sincère d'un cœur déplorablement faussé, sans doute, par une amitié dangereuse, mais encore susceptible de retour. Mais, au ton qu'elle s'obstinait à prendre avec moi, devant qui elle me semblait devoir être moins oublieuse d'un passé encore très-récent, je crus nécessaire de couper court à toute illusion, au risque d'être brutal, et je lui dis très-sérieusement :

« Ecoutez-moi, ma chère cousine. En préférant l'amour du marquis de Coathuel au mien, vous m'avez donné le droit de reprendre un cœur dont vous n'avez pas voulu. Or, si je ne reprends pas sans motifs graves ce que j'ai une fois donné, je ne rends jamais ce que j'ai une fois repris...

— C'est clair, dit-elle, en dominant, non sans effort, à ce qu'il me parut, l'émotion que lui avait causée d'abord cette déclaration humiliante. Mais si cela m'explique pourquoi vous êtes parti d'ici afin de ne pas me revoir, je ne puis toujours pas comprendre pourquoi vous êtes resté depuis à Morlaix?... »

Cette obstination était tellement inconcevable de la part d'une jeune fille qui, à défaut de cœur, m'avait toujours semblé douée d'une bonne dose d'orgueil, que j'éclatai tout à fait :

« Je ne suis pas parti d'ici dans la crainte de vous aimer encore ; mais, puisque vous tenez à le savoir, je suis resté à Morlaix parce que j'aime...

— Jane, n'est-ce pas?

— Eh bien! oui, Jane, que j'avais cru retrouver en vous, et qu'en réalité j'ai toujours et seule aimée...

— Allons donc! s'écria-t-elle d'un ton de gaieté incompréhensible pour moi. J'ai cru que je ne réussirais jamais à vous faire avouer une chose trop naturelle pour que je ne l'eusse pas un peu devinée. Mais, puisque vous aimez Jane, pourquoi ne le lui dites-vous pas à elle-même?

— Parce que j'ai peur qu'elle se défie, quand il se retourne vers elle, d'un cœur dont elle recevait, il y a deux mois, les confidences pour une autre; et surtout parce que je tiens à conserver le plus longtemps possible mon espérance, si, comme je le crains, elle ne doit pas se réaliser.

— Vous êtes trop modeste. Mais voici de quoi vous rassurer, et me faire pardonner bien des choses. »

Renée me tendit un paquet dont les cachets étaient brisés, et sortit avant que j'eusse compris de quoi il était question, et avant que l'idée me fût venue de lui demander une explication...

J'ouvris le paquet. Il contenait une dizaine de lettres écrites par Jane à son amie madame Bernard, depuis mon arrivée à Garlan jusqu'à aujourd'hui.. Ces lettres... mon cher Raoul, je ne t'en dirai rien ici. Je n'y compris alors qu'un seul mot. Elle m'aimait! Elle m'avait toujours aimé : avant son mariage; pendant ces quatre années de martyre, martyre accepté sans en avoir conscience, et que j'aurais pu empêcher d'un mot, et depuis qu'ayant retrouvé sa liberté, elle avait pu se reprendre à l'espérance Ah! fou que j'étais! Elle m'aimait, comme aiment les anges, ou plutôt les vraies femmes; elles m'aimait au point d'enrichir sa sœur pour l'engager à me prendre, lorsque je croyais, dans mon aveuglement, qu'en elle était mon bonheur. Et moi, pendant ce temps-là... Ah! je ne suis pas digne d'elle!

Quand j'eus fini de dévorer ce pages dont l'éloquence ardente m'enivrait, je m'élançai vers la porte... Jane entra. Je courus à elle et, l'entourant de mes bras, je posa mes lèvres sur ses lèvres, et lui donnai mon âme et pris la sienne dans le plus religieux baiser que jamais deux créatures humaines aient échangé...

Incapable de prononcer une parole, je lui montrai ses lettres. Elle poussa un cri, voulut les saisir, et, comme je les lui refusais, elle cacha son visage sur ma poitrine, par un de ces mouvements de pudeur heureuse dont l'amour a seul le secret.

« Quoi! m'écriai-je enfin, tu m'aimais; tu savais que je ne pouvais aimer que toi, et tu m'aidais à faire ton malheur et le mien? Si pourtant j'avais épousé Renée?...

— Je crois bien que j'en serais morte; mais, puisque c'était ta fantaisie...

— Heureusement que ce n'a pas été celle de ta sœur — et de la mienne aussi; car nous allons bien l'aimer et la sauver, cette chère enfant, qui nous a préservés tous deux de notre folie, et répare si bien aujourd'hui les siennes... ou plutôt celles qui les a fait faire madame Marcelle Bonnet, que le ciel confonde... non, bénisse! car, sans elle, Renée n'aurait pas eu certainement la bonne idée de me trahir.

— Chut! » me dit Jane, en me serrant la main et en me désignant du regard Renée qui rentrait.

Elle était très-pâle et semblait avoir pleuré. L'expression de défi railleur et provoquant qui m'avait, quelques instants auparavant, tant irrité contre elle, avait fait place, sur son visage, à une gravité mélancolique qui solennisait sa beauté. Elle s'avança vers nous, et, au moment où nous lui tendions spontanément nos mains et nos bras, elle se mit à genoux devant et entre nous, et nous dit :

« Maintenant que tout est réparé, voulez-vous l'un et l'autre me pardonner? »

Nous la relevâmes, et nous étions tous trois enlacés dans une fraternelle étreinte, lorsque, sur le seuil de la chambre, apparut l'éternelle, majestueuse et étonnée figure de la dernière des Garlan, suivie du chevalier. Elle était toujours pourpre, ma noble et chère tante; mais c'était moins de courroux, cette fois, que par suite de l'ascension de la rampe assez rude de l'escalier du manoir. Pendant que je lui baisais la main, elle me dit d'un ton où il n'y avait plus rien d'hostile :

« Vous êtes donc incorrigible, mon beau neveu? Je vous demande un peu s'il n'était pas plus simple, puisque vous vouliez nous revoir, de venir « au château, » que de choisir ce taudis pour une réunion de famille, dont vous allez, je pense, nous dire le but.

— Ce n'est pas moi, chère tante, répondis-je, qui vous ai fait venir ici, et, si vous aviez tardé un quart d'heure, je serais allé à Garlan, vous rendre mes devoirs et vous demander la main de...

— De Renée?

— Non, de Jane.

— Jane? Je n'y comprends plus rien.

— Eh bien! si vous voulez accepter mon bras pour retourner au château, je vous expliquerai en chemin... »

Nous revînmes ensemble, et je n'eus pas de peine à obtenir de ma tante un consentement qu'elle ne pouvait d'ailleurs me refuser, étant déjà à peu près résignée à me l'accorder, même pour Renée. Elle me demanda comment il se faisait que m'aimant, Jane eût, au dire de Renée, essayé de me marier à celle-ci. Je ménageais autant que possible, dans mon récit, très-succinct d'ailleurs, la susceptibilité de la sœur aujourd'hui repentante de Jane. Mes deux cousines nous suivaient en se donnant le bras. Mais le chevalier, qui avait marché seul d'un air préoccupé, me prit à part, dès que madame de Keraven nous eut quittés, et me dit :

« J'ai trouvé un moyen d'utiliser, pour ton mariage avec Jane, les vers que j'avais faits pour celui de Renée avec M. de Coathuel. Dans mon épithalame « Renée, » qui a deux syllabes, rimait avec « hyménée. » Or, « Jane » n'a qu'une syllabe; je mettrai donc « Jeannette » qui est moins noble; mais tu n'es pas marquis, toi, et le nom ainsi modifié rimera très bien avec « chambrette » qui convient tout à fait pour un artiste. »

Et l'excellent ménestrel nous quitta pour aller faire à son manuscrit ces modifications importantes. Ma tante remonta chez elle, et Renée ne tarda pas non plus à nous laisser seuls, Jane et moi. Ah! ces heures de délices ne se racontent pas. Je lui demandais à chaque instant pardon de l'avoir fait tant souffrir.

« Est-ce que j'ai souffert? répliquait-elle. Je ne m'en souviens plus. Il me semble que je suis née d'aujourd'hui. »

Nous fîmes mille projets pour l'avenir, et nous convînmes de rester ici finir l'année. Je vais donc me mettre à travailler pour lord H.., et si, dans les dispositions où je me trouve, je ne le contente pas, c'est qu'il sera difficile. — Viens vite, mon cher Raoul, un peu pour moi qui ai besoin de te serrer la main dans ma joie, et beaucoup pour toi. Tu me sembles bien près de faire des sottises pour une femme qui, de ton propre aveu, ne vaut pas le temps qu'elle te ferait perdre. — Viens donc; mais oublie absolument que j'ai voulu te faire épouser Jane. Décidément Talleyrand n'avait pas tort. Il faut se défier de son premier mouvement, il est trop bon! — A bientôt, n'est-ce pas?

OLIVIER MALET.

JULES KERGOMARD. *(A suivre)*

CHRONIQUE THEATRALE

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière* du Paris-Théâtre).

— Mlle Dudlay, de la Comédie-Français, est venue, samedi dernier, donner une représentation d'*Horace* sur la scène du Théâtre-Royal de la Monnaie. Cette représentation, honorée de la présence du roi et de la reine des Belges, a été pour notre jeune compatriote un véritable triomphe; le public ne l'a pas rappelée moins de trois fois après la grande scène des imprécations dans laquelle Mlle Dudlay a fait preuve d'un très grand talent. On a associé Mlle Fayolle au grand succès obtenu par Mlle Dudlay, et cette dernière n'oubliera pas, certainement, le charmant accueil qu'elle a reçu à Bruxelles, d'où elle était partie élève pour nous revenir artiste.

— Les représentations de Faure, au théâtre de la Monnaie, ont pris les proportions d'un événement artistique, et chaque fois que le nom du célèbre baryton paraît sur l'affiche, on peut être sûr que la salle est trop petite le soir pour contenir la foule des admirateurs de ce grand talent.

Le directeur de la Monnaie vient de traiter avec M. Faure, pour deux nouvelles représentations, qui auront lieu lundi et mercredi, avec *Hamlet* et la *Favorite*. C'est une bonne fortune pour les dilettantes bruxellois, — et aussi pour la direction, qui récoltera les bénéfices de son heureuse initiative.

— Les principaux rôles de *Georges Dandin*, opéra-comique de M. Mathieu, actuellement en répétition, seront tenus par Mlles Redouté et Ismaël ; MM. Dauphin, Lefèvre et Guérin.

— On répète à la Monnaie un ballet inédit de M. Balthazar Florence.

— Les études de *Cinq-Mars* sont déjà commencées, et tout fait espérer que la première de cet ouvrage aura lieu dans le courant de janvier.

— On annonce les prochaines représentations, à la Monnaie, de M. Salvini, tragédien italien, qu'on dit être l'émule et le rival de Rossi.

— La direction de notre Opéra vient de traiter avec Mlle Minnie Hauch, la nouvelle pensionnaire de M. Strakosch, pour une série de douze représentations.

— MM. Coquelin et Delaunay viendront, à la fin de cette semaine, donner quelques représentations, au théâtre des Galeries, du *Menteur* et du *Magister*.

— Au théâtre du Parc, le *duc Job* et la reprise de *Frou-Frou* permettent à la direction de mettre tous ses soins à monter le *Club*, la nouvelle pièce de MM. Gondinet et Cohen.

— Après Mme Judic, nous aurons, à l'Alcazar, à partir du 8 courant, les représentations de Mme Peschard, qui jouera successivement les *Trois Margots*, la *Petite Muette* et la *Timbale d'argent*. Mlle Jane Granier, de la Renaissance, succédera à Mme Peschard.

— On prépare au théâtre de M. Humbert (le Cantin bruxellois), une opérette inédite en 3 actes : le *Dernier des Mohicans*, musique d'une américaine, Mme Yung.

P. de P.

PETITES NOUVELLES

— Le lendemain de la reprise d'*Hernani*, Victor Hugo a adressé à Mlle Sarah Bernardt la lettre suivante :

« Madame,

» Vous avez été grande et charmante ; vous m'avez ému, moi, le vieux combattant, et, à un certain moment, pendant que le public, attendri et enchanté par vous, applaudissait, j'ai pleuré. Cette larme, que vous avez fait couler, est à vous, et je me mets à vos pieds.

» VICTOR HUGO. »

— On s'occupe beaucoup de la question du Théâtre-Lyrique, et M. Léon Escudier propose une excellente combinaison ; pourtant, rien ne saurait être résolu avant le vote des subventions par la Chambre des députés.

— M. Montigny vient de recevoir de M. Edmond Gondinet une pièce en plusieurs actes, la *Belle Madame Denis*, tirée du roman de M. Malot. C'est Mme Fromentin, dit-on, qui fera Mme Denis. Les autres rôles ont déjà été distribués à MM. Saint-Germain, Landrol, Pujol, Corbin, et à la gentille Mlle Legault.

Il est question, pour compléter l'interprétation féminine, d'engager Mlle Céline Montaland, ou bien Mlle Manin.

Il paraît que Mme Fromentin fait tous ses efforts pour qu'on traite avec la première.

Le nouvel ouvrage dont il s'agit était primitivement destiné au Vaudeville ; mais en présence de la répugnance manifestée par Mlle Blanche Pierson pour le rôle peu sympathique de Mme Denis, M. Gondinet a offert son manuscrit à M. Montigny, qui s'est empressé de l'accepter.

— MM. Hennequin et Millaud ont lu aux artistes des Variétés leur nouvelle pièce, *Niniche*. Les principaux rôles ont été immédiatement distribués à MM. Dupuis, Baron, Léonce, Cooper, à Mmes Judic, A. Duval et Leriche.

— La *Séance de nuit*, voilà le titre d'une petite pièce que vient de recevoir le Palais-Royal.

La *Séance de nuit* aura pour interprètes toutes les jolies femmes de la troupe.

Le 3 décembre courant, anniversaire de la mort de Baudin, a paru chez tous les libraires, la 1re livraison à 10 centimes de l'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE, par H. Magen, contenant une grande gravure représentant la *mort de Baudin*.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dugnéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — [illegible]bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Deselauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNEE

Mlle Perret. — Charles Masset — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Seriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Douvé. — Boulonresque. — Paulin Luigini. — Henry Mounier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet — Mlle Gélabert — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — [illegible]ngel. — Berthe-Stuart — Randoux. — Noémie Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris	*un an*,	14 *fr.*;	*six mois*,	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.*,	—	8 *fr*
Etranger	—	20 *fr.*;	—	10 *fr*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

FIN D'UN STOCK ÉNORME
au Grand Magasin de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

BLANC, TOILE, LINGERIE BONNETERIE, CHEMISES, LINGE CONFECTIONNÉ et autres marchandises vendues au profit de tout le monde.

PERTE MINIMUM 65 0/0

(Un rabais plus grand encore a été fait sur les coupons et articles défraîchis et dépareillés).

CE GRAND MAGASIN VA DÉFINITIVEMENT
les derniers Soldes annoncés

Cette vente sera, dans la capitale, un événement dont les personnes économes garderont longtemps le souvenir.

LE PUBLIC JUGERA PAR L'APERÇU CI-DESSOUS :

Serviettes éponge avec frange, val. 65 c., la serv.	» 15
Services damassés pur fil, val. 20 f., le service...	8 75
Serviettes œil-de-perdrix, affic. part. 75 c., la serv.	» 25
Nappes dépareillées damassées fil. val. 9 f., la nappe	3 90
Mouchoirs ourlés vig. coul., val. 45 c., le mouch.	» 10
Mouchoirs ourlés, bat. fil riches init., v. 2 50, le m.	» 85
Rideaux brodés, brochés, guipure (en coupons), le m.	» 30
Rideaux brodés, riche encadrement val. 8 f., le rid.	2 25
Toile pur fil p. gds draps, larg. 1m05, val. 2 25, le m.	» 85
Chemises p. h. plastron toile de l'Inde, v. 8 f. la ch.	2 45
Chemises pour h. mi-toile pur fil, val. 9 f., la ch.	2 95
Chemises p. h. mi-toile batiste fil, val. 10 f., la ch.	3 50
Bas laine mérinos hte nouv. p. dames, v. 4 f., la paire	1 25
Poignets laine mérinos, val. 60 c., la paire.......	» 15
Caleçons p. h., tricot de coton, val. 3 f.. le caleçon	» 95
Chemises p. d., coton écru renforcé, val. 3 f., la ch.	1 10
Corsets p. d., toutes pointures, val. 5 f., le corset	1 45
Capelines p. d., b. cachemire, v. 3 f., la capeline	1 45
Camisoles et **Pantalons** piqué moll. v. 3 f., la pièce	1 20
Draps de lit confect. cretonne écrue, v. 5 f., le drap	1 75

Pas d'expédition hors Paris et la banlieue.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jourrs suivants

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.
Perte 65 0/0 sur les prix d'inventaire
Clôturé par experts le 21 septembre 1877.

TOILES ET BLANC

Serviettes toilette, douz.	2 75	Madapolam de 95 c...	» 40
Dito gr. taille, la douz.	4 50	Madapol. fin de 1 50...	» 50
Mouch. batiste, la d.	1 95	Coton écru de 95 c...	» 45
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Coton fort de 1 15.....	» 50
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Coton extra de 1 50...	» 60
Mouch. toile de 29 f.	10 50	Toile pour chemises..	» 80
Piqué peluche de 2 f..	» 70	Toile à drap de 2 f....	» 90
Piqué peluche de 3 f..	1 »	Toile à drap de 3 f....	1 10

Services damassés pour 12 personnes de 35 f.........	12 75
Beaux draps cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f....	3 25
Draps toile forte, long. 3 m., largeur 2 m., le drap.	5 95
Dito toile chanv., fine fte, long. 3 m., larg. 2 m., le d.	7 50

COUVERTURES

Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f.......	5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr....	7 50
Couvre-pieds cachemire piqués ouatés gd lit de 29 f.	8 50
Couvertures de voyage très belles. de 19 f..........	6 50
Couvertures voyage veloutées de 35 f..............	9 75
Couvertures laine douce bleutée, 2 m. 50, de 35 fr....	9 75
Couvertures laine blanche, long. 2m10, de 39 fr......	10 90
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f....	19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f.....	23 50
Couvertures de 95 f.. 28 » | Couvertures de 120 f..	35 »

SOIERIE

Faille noire, larg. 0 m.55, de 7 f......	2 95
Cachemire Lyon gr. grain de 12 f.....	4 50

Mérinos noir de 4 f....	1 95	Tartan croisé de 95 c..	» 35
Mérinos noir de 5 f....	2 45	Tartan moll. de 3 f.	» 70
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Flanelle robe de 5 f...	1 95
Cachem. doubl. de 20 f.	5 90	Flanelle santé de 3 f..	1 45
Châle tart. carré de 35	7 90	Flanelle chem. de 4 f.	1 60
Châle tartan long de 70	15 50	Drap noir de 9 f.......	3 50

Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr...............	7 »
Drap moutonné pour pardessus de 18 fr...........	4 50
1,200 coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 25 fr.	7 90

CHEMISES HOMMES		TAPIS	
Chem. madapol de 5 f.	2 45	Descente de lit de 5 50	1 45
Chem. couleur de 8 f.	2 45	Descente de lit de 20 f.	5 75
Chem. cret. bl. de 9 f.	3 50	Descentes de lit veloutées de 35 f.........	6 90
Chem. dev. toile de 12	3 95	Tapis table de 15 f.....	4 50
Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Carpettes long. 3 m., larg. 2 m. 30, de 60 f.	21 »
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f...	10 50		
Gilets chasse mérinos, nec plus ultra, de 49 f...	12 50		

Cretonne pr ameublement, glacée, dessins d'art....	» 45
Tapis croisé ray. rouge et gris, largr 0 m. 90, de 6 f..	1 45
Tapis style Smyrne. larg., 0 m. 80, de 4 f. 50........	1 45
Tapis style Smyrne, larg. 1 m. 30, de 10 f. le m...	2 95

LINGERIE

Chem. cret. de 4 f....	1 75	Waterproofs de 20 f..	5 90
Chemises cret. souple, fest. à la main, de 8 f.	2 95	Waterp. bleu de 28 f...	6 90
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterproofs de 35 f...	11 50
Jupons piqué de 7 f...	1 95	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
Corsets fins de 7 f.....	2 45	Do réserviste de 90 f.	19 »
Do ponceau de 25 f...	4 90	Robes de chambre p. dames tartan moll. 29 f....	8 75
		Caracos flanelle de 7 f.	2 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteu

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE
pour le compte de qui de droit
DE L'IMMENSE STOCK DE

7,000,000 MILLIONS DE MARCHANDISES D'HIVER

Soieries, Fantaisies, Lingerie, Confections, Draperie, Bonneterie, Toile, Blanc et Etoffes d'ameublements

frappées par les Experts d'une perte authentique de

65 0/0 AU MINIMUM

DANS LES VASTES MAGASINS, AUTREFOIS

Gd MARCHÉ PARISIEN

Entrée unique : 3, rue Turbigo

Les Lots composant la vacation de la semaine dernière ont été littéralement enlevés.

AUJOURD'HUI et jours suivants.
de 10 h. du matin à 6 h. du soir
NOUVELLE VACATION

Cette vacation comprend :

10,000 coupons, fins de pièces, fantaisies, lainages, mérinos, cachemires, qui seront abandonnés PRESQUE POUR RIEN.

Toiles cretonne Lisieux et Vimoutiers, 2/3 pour chemises, 8/4 ou 2 m. 40 pour gr. draps sans coutures, vendues avec différences de 1 à 10 f. par mètre.

Tapis français, Aubusson et Amiens, différence de 4 à 8 f. par mètre.

Nappes et **SERVIETTES** désassort. presq. DONNÉES

Draps vénitiens pure laine, larg. 0 70, le mètre.....	» 65
Velours molletonné, larg. 1 m. 30, de 7 50..........	1 75
Cotonnade retors bleu et blanc, larg. 95 c. de 1,40 le m.	0 45
Flanelle santé pure laine, gr. larg., le mètre.......	» 95
Faille noire g. grain Lyon, de 6 50, le mètre.......	2 60
Waterproofs pèlerines et manches, de 15 50.......	4 75
Peignoirs, molleton extra, t. taille, de 25 fr........	7 90
Jupes fantaisie pure laine, plissés et vol. de 25 f...	5 50
Couvertures bl. tout laine, 2 m. 70 sur 2 mèt.......	7 75
Couvre-pieds piqués dble face, gr. taille, de 12 f. 50	4 25
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	0 30
Descentes de lit, toutes couleurs abandonnées, à.	0 95
Chemises pour dames, toile forte, de 3 fr. 60......	1 25
Pantalons, piqué peluché, petits plis, de 4 fr. 50...	1 25
Camisoles molletonnées, plis à la main, de 4 fr. 90.	1 25
Jupons piqué peluché, de 4 f. 50, le jupon.........	1 25
Tapis pour appartem., largeur 1 m., de 8 fr. 50 le m.	2 75
Tapis pour escalier et passage, de 2 fr. 75 le mètre.	0 65
Chemises p. h., cret. bl., toutes encol., de 5 fr. 50..	1 45
Chemises p. h., belle toile, de 10 fr. 50, réduites à..	2 90
Gilets de chasse, laine prix uniq., sans commentaire	2 90
Basquines pour dames, laine mérinos, de 6 fr. 90..	2 75
Jupons tricot pure laine mérinos.................	2 45
Toile p. chem., pur fil, larg. 80 cent., de 1 25, le m.	» 65
Toile pour drap, pur fil de main, larg. 1 mètre....	» 85
Draps p. gd lit, long. 3 m., larg. 1 m. 60, de 7,50, le dr.	2 45
Serviettes panissières, grande taille, pur fil........	» 35
Rideaux blancs, belle mousseline, le mètre.......	» 25
Services de Saxe damas., 12 couverts, de 45 f.....	11 75

La rapidité de la vente ne permet aucune expédidition en province.

Vitraux & Faïence

DE J. A. PONSIN

Procédé des anciens). — Rue Nve-Fontaine-St-Georges, 7. **Une Fenêtre** d'appartement mesures courantes, avec armoiries ou monogramme : **100 francs.**

ACONIT-LUCHON de LARRIEU, guérit *toux nerveuses et pulmonaires, asthme, maladies de la gorge et de la voix* Adopté par les chanteurs, actrices. Flacon 2 fr. 50. rue Turbigo, 13, Paris.

PERLES DÉPURATIVES *Extrait de santal.* Guérison en 6 jours, pour la vie, écoulements, maladies secrètes. Prix 6 fr., rue Turbigo, 13, Paris.

LARRIEU. pharmacien, à Toulouse.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris. rue des Halles. 5. près la Tour-St-Jacques.



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultt grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. fo



GUÉRIR vite à peu de **frais.** Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE: *Graviers, Pierre, Rhumatismes*, goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant les remèdes, ou le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, ou il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la Revalescière guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, néanoses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, était par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C, limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS. et partout chez les Pharmaciens et Epiciers

PARIS-THÉATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



Photoglyptie LEMERCIER et Cie. Cliché CARJAT.

MORLET

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMERO 239

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 13 au 19 Décembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{ts}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^{ts}	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXXIX

LOUIS MORLET

Quand M. Carvalho, eût pris possession du théâtre de l'Opéra-Comique, il se mit immédiatement en quête d'artistes pour renforcer une troupe qu'on lui avait laissée dans un état de véritable désorganisation. Ce fut à Bruxelles, en Belgique, et dans le nord de nos provinces qu'il fit tout d'abord ses recherches en attendant que les concours publics de fin d'année, au Conservatoire national de musique, lui révélassent des talents nouveaux.

Au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, il trouva plusieurs sujets distingués, inconnus du public parisien, et il fit aussitôt quelques engagements.

Au nombre des premiers, fut celui de Morlet, un excellent baryton, aussi bon chanteur que bon comédien, ce qui devrait toujours avoir lieu pour les pensionnaires de la salle Favart.

A l'Opéra-Comique, en effet, le chant ne devrait point préoccuper, aussi exclusivement que cela a lieu depuis quelques années, la direction et les artistes de ce théâtre. Le poëme est souvent pour moitié dans la valeur et le succès d'un ouvrage et je n'en veux pour preuve que le *Domino noir* et la *Dame blanche* eux-mêmes, dont la fortune a été faite tout aussi bien par Scribe, que par Auber et Boïeldieu.

Et les excellents comédiens qui s'appelaient autrefois : Couderc, Mocker, Ste-Foy, Hermann Léon, Mlles Lefebvre et Lemercier, n'ont-ils pas contribué à attirer la foule à l'Opéra-Comique tout autant que des chanteurs en possession de plus beaux organes. Mme Galli-Marié, pour citer quelqu'un du présent, n'a-t-elle pas été la première à la salle Favart, pendant tantôt dix années, bien que ce ne fut pas une virtuose di *primo cartello*.

Ces quelques lignes ne constituent point une digression inutile pour le sujet qui nous occupe en ce moment, elles m'amènent tout naturellement à parler du talent de Morlet, artiste aussi préoccupé de devenir excellent comédien que parfait chanteur.

Morlet, quoique fort jeune encore, puisqu'il n'a que vingt-huit ans, a déjà parcouru une assez longue carrière, car il vient de commencer à l'Opéra-Comique sa *septième* année théâtrale.

Né à Vernon (Eure) le 1er mars 1849, *Louis* MORLET eut pour premier métier celui de peintre en décors. Mais, doué d'un organe souple et agréable, il préféra bientôt monter sur la scène que d'être appelé plus tard à la parer. En 1869, il entra à l'école du chant des Duprez, où il ne resta qu'une seule année ; en août 1870, il en sortait pour des raisons majeures d'ailleurs, car n'est-il pas seulement besoin de rappeler cette date fatale pour savoir où le jeune homme venait d'être appelé.

Après les graves événements de 1870-1871, Morlet, se sentant en mesure d'aborder la scène, accepta un engagement pour Angers. Il resta dans cette ville pendant deux saisons consécutives : 1871-1872 et 1872-1873. Ce fut là qu'il prit l'habitude des planches et assouplit son talent de comédien en parcourant tout le répertoire lyrique en cours de représentations.

D'Angers, il passa à Anvers où il fit sa troisième année, 1873-1874. Les Anversois portèrent aux nues son talent de chanteur. Morlet abordait alors les rôles les plus difficiles du répertoire, car il chanta jusqu'au terrible Nélusko, de l'*Africaine*.

En 1874-1875, Morlet se rapprocha de Paris, en venant au Grand-Théâtre de Rouen. Dès cette époque son talent était assez fait pour l'Opéra-Comique de Paris, mais M. Dulocle se préoccupait plus de plaire aux jeunes compositeurs de l'école nébuleuse que de récolter des chanteurs susceptibles de faire revivre les traditions du véritable opéra-comique ; aussi laissa-t-il partir à Bruxelles un artiste dont les Rouennais vantaient à juste titre le jeu intelligent et la valeur musicale.

Engagé au Théâtre-Royal de la Monnaie en 1875, Morlet y resta pendant les deux saisons 1875-1876 et 1876-1877. On sait qu'après Paris, nulle part on ne trouve un meilleur esprit des traditions qu'à la Monnaie de Bruxelles, véritable succursale de nos deux grands théâtres de musique, l'Opéra et l'Opéra-Comique. Là on ne sacrifie pas encore complètement toute une pièce pour faire le succès d'une *étoile* : on se préoccupe avant tout d'obtenir un excellent ensemble d'où peut seul se dégager le sentiment véritable de l'œuvre représentée. Aussi les artistes ont-ils besoin, là comme chez nous, de soigner les détails et, par conséquent, deviennent-ils des comédiens dans la bonne et vraie acception du mot.

Morlet fut très aimé du public Bruxellois, et quand M. Carvalho vint l'enlever à la Monnaie, il y a quelques mois, il fit preuve d'habileté directoriale.

A ses débuts, à l'Opéra-Comique, le 31 octobre dernier, dans le rôle d'Arlequin, de la *Surprise de l'Amour*, Morlet fut vite apprécié du public Parisien, si sensible à tout ce qui touche véritablement à l'art. Le succès du jeune artiste dépassa la moyenne ordinaire de celui des débutants. La presse lui fit un accueil chaleureux ; plusieurs critiques musicaux allèrent jusqu'à prononcer le nom de Couderc, tant ils étaient heureux de rencontrer un chanteur qui semblait savoir jouer la comédie.

Sans aller aussi loin, — car pour être mis sur le rang de Couderc, il ne faut pas seulement être un bon chanteur et un bon comédien, il faut pouvoir créer des types merveilleux comme le Louis XI de *Quentin Durwart*, ou le *Capitaine Henriot*, — je reconnais à Morlet des aptitudes sérieuses pour tenir un rang très honorable à l'Opéra-Comique.

Peut-être a-t-il en lui l'étoffe d'un sujet de premier ordre comme notre inimitable Jean des *Noces de Jeannette*, mais il faut encore attendre pour porter à ce sujet une affirmation.

Ce que l'on peut constater dès aujourd'hui chez notre nouveau pensionnaire, c'est une voix d'un bon timbre et d'un volume très suffisant ; une diction mordante qui cherche à imiter celle de Coquelin aîné, du naturel et de la souplesse dans les allures ; le tout constituant un ensemble qui rend le chanteur agréable et le comédien très sympathique.

Aussi le plaçons-nous dès aujourd'hui dans notre galerie, où il est certainement très digne d'entrer, et recommandons-nous son nom à notre public qui le retiendra facilement, aussitôt qu'il aura entendu et vu jouer l'Arlequin du charmant opéra-comique de Poise : la *Surprise de l'Amour*.

FÉLIX JAHYER.



Nous publirons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

LITTA
(du Théâtre-Italien)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

SALVINI
(le célèbre comédien italien)

REVUE DES THEATRES

THÉATRE - ITALIEN

Représantations de Salvini.

Salvini, le grand artiste qui est, avec la Ristori et Rossi, la plus haute expression de l'art du comédien en Italie, donne à la salle Ventadour des représentations où se rencontrent, trois fois par semaine, tous les lettrés et les amateurs des grandes œuvres dramatiques.

On se souvient encore de l'immense impression causée par Rossi, dans ces splendides rôles d'*Otello* et d'*Hamlet*, il y a quelques années, au Théatre-Italien. Comparer Salvini à Rossi serait inutile, tous deux interprètent à leur manière ces deux grands types créés par le génie de Shakespeare, mais tous deux sont réellement admirables.

Salvini, après son rival, a trouvé le moyen de causer des sensations nouvelles et non moins vives; il a ému, transporté et ravi. C'est de l'art du plus magnifique. Aussi quel succès et quel enthousiasme de la part des spectateurs instruits et convaincus, qui se pressent là comme à une véritable fête de l'intelligence.

GYMNASE

Reprise de : *Les Grandes Demoiselles*, comédie en un acte de M. Gondinet.

Les *Grandes Demoiselles* sont désormais une des pièces du répertoire ordinaire du Gymnase.

Tout le monde les connait. Inutile donc d'insister et de narrer, par le menu, cet imbroglio ultra-parisien, où se démènent six cousines qu'on pourrait appeler les *six filles Aimons*, et où l'on prend les prétendus pour des accordeurs de pianos, *et vice versa*.

Il suffit de constater la reprise et d'enregistrer le regain de succès obtenu par la finesse et l'esprit, si profondément marqué au millésime moderne, avec lesquels M. Gondinet à fait manœuvrer son bataillon de grandes demoiselles.

Mlle Legault est charmante d'ingénuité espiègle. Mlle Alice Regnault est toujours l'une des plus jolies actrices de Paris ; elle est en train d'en devenir une des plus agréables. Les autres artistes des deux sexes achèvent de constituer une interprétation parfaite.

AMBIGU

Première représentation de : *Une Cause célèbre*, drame en six actes dont un prologue, par MM. Dennery et Cormon.

Un des plus monstrueux abus du droit pénal est celui qui permet de condamner un accusé sur la seule déposition de son propre enfant. Il y a une sorte d'outrage à la nature. C'est pour s'élever contre ce sacrilége que les auteurs des *Deux Orphelines* ont écrit *Une Cause célèbre*. Le choix heureux du point de départ, n'est sans doute pas étranger au succès de larmes qu'ils viennent de remporter. En deux mots, il s'agit, dans *Une Cause célèbre*, d'un brave soldat, Jean Renaud, accusé d'avoir tué sa femme dans un accès de jalousie, et condamné aux galères sur la déposition erronée de sa petite fille. Après nombre d'incidents dramatiques, l'innocence du malheureux éclate, sa réhabilitation et la punition du vrai coupable ne se feront pas attendre.

La scène de la déposition inconsciente de l'enfant contre son père est une des plus *humainement* poignantes qui soient au théâtre. Celle, où, après douze années, le père, forçat, et la fille, devenue, par une adoption qu'elle ignore, fille d'un grand seigneur, se retrouvent et se reconnaissent, pousse l'émotion à ses dernières limites. Notons aussi la situation saisissante, où se trouve une autre jeune fille, — amie de la fille de Renaud, — qui découvre l'assassin véritable, et, croyant que cet assassin véritable est son père à elle, se voit à son tour dans l'alternative, vraiment terrible, de perpétrer un parricide légal ou de laisser au bagne l'innocent.

C'est Mlle Marie Vannoy, qui joue ce rôle, très difficile, avec une brutalité et une nervosité saccadée qui dénotent un remarquable tempérament dramatique. — Dumaine, le forçat innocent, a de superbes cris de douleur et de révolte. — Mlle Lina Munte prête à la fille du galérien sa grâce maladive et touchante. — Vannoy est bien *nature* dans un rôle très amusant de troupier. — Les autres interprètes complètent un ensemble rare dans les mélodrames, — et partout.

N'omettons pas en terminant, de signaler les décors, signés Chéret, qui sont de petites merveilles de bon goût.

ATHENÆUM

Premières représentations de :

Le *Corsaire*, pièce en un acte, de M. Marc Constantin. — *Je me suis trompé*, pièce en un acte, de M. Angély.

L'Athenæum ne se borne pas à chercher le succès en reprenant les meilleurs actes des répertoires du Gymnase, du Vaudeville et du Palais-Royal, il ouvre sa porte aux pièces inédites et rend ainsi un service aux jeunes acteurs.

Les deux nouveautés qu'il donne en ce moment ont franchement réussi. L'une : le *Corsaire*, est une saynète à deux personnages purement et spirituellement écrite, dont le sujet, fort simple, repose sur ce quiproquo. Un jeune agent de change parisien, venu à Nantes pour prendre part à une course à voile, vient de remporter le prix avec son yacht : le *Corsaire ;* il a poussé de là jusqu'à Saint-Nazaire pour y voir une cousine que son père désire lui faire épouser. Descendu dans un hôtel de cette ville, il se trompe de chambre et prend pour une salle commune la pièce réservée à une dame qui n'est autre que cette cousine. Une conversation s'engage entre eux, dans laquelle les termes de coulissiers employés par le jeune homme le font prendre par la dame pour un forban, ce qui ne sert pas ses intérêts de fiancé. Mais tout s'explique promptement et se termine par un mariage.

La pièce est jouée sur un ton de bonne compagnie par M. Horace et Mlle Farnat.

La seconde pièce possède une intrigue plus compliquée. La vue d'un portrait de femme exposé au Salon a jeté dans le cœur d'un jeune provincial un amour violent. Pour connaître le nom et l'adresse de la beauté qui a enflammé son cœur, ce garçon s'est adressé à l'artiste, auteur du tableau. Celui-ci, ayant exposé trois portraits à ce même Salon, fait confusion et désigne une autre personne que la personne aimée.

De nouvelles complications se présentent bientôt, qui seraient trop longues à raconter. Disons seulement que les scènes sont bien menées, avec beaucoup de gaieté et d'entrain.

L'auteur, M. Angély, joue lui-même avec rondeur et franchise le rôle principal de la pièce ; il est très bien secondé par MM. Horace, Lecœur, Even ; Mmes Léry, de Wenzel et Gilbert qui forment un ensemble excellent. C'est un franc succès pour le théâtre, l'auteur et les artistes.

CHÉRUBIN

Il y a huit jours j'allais à... cela vous importe peu. A la portière du wagon — ils étaient quatre ; si vous voulez bien, je vais vous les présenter dans l'ordre dans lequel ils envahirent mon compartiment.

D'abord et ayant tout un enfant, un chérubin blond, frisé, joufflu — une petite robe blanche aux rubans bleus passés dans les entre-deux de valenciennes, des souliers décolletés retenus par un seul bouton sur le cou-de-pied. Une toque de

toréador blanche comme la porte d'ivoire des songes, et un panache de même couleur.— Quatre ans bientôt et les yeux grands comme cela. Ce fut sa mère qui le fit entrer ou plutôt le posa délicatement sur le tapis comme une chinoiserie sur une étagère. — Ce chérubin est sérieux comme un pape. — C'est une poupée qui marche. Ses deux sourcils rapprochés indiquent une volonté ferme et tenace.

Monta ensuite sa mère, maigre, élégante, l'œil doux et ennuyé des blasés et du blason. Sa toilette est d'une simplicité tellement recherchée, qu'à force de vouloir paraître simple elle arrive à la suprême élégance. Une science du chiffon et une entente des choses qui doivent lui aller se trahissent dans ces rubans et le chapeau juché sur un édifice de frisons et de repentirs. Les bijoux, les gants et les bottines vont avec la robe : l'harmonie est complète.

Madame s'assied, embrasse le chérubin, relève sa robe, et établit, en relevant les jupes de l'enfant, un contact direct entre la peau de son cher fils et le drap du coussin.

— Et soyez sage!

Puis un regard fut jeté sur moi, comme pour prendre connaissance des lieux. — J'étais évidemment pour elle un meuble, ou moins que rien.

Une femme de chambre suivit; la femme de chambre de tout le monde, elle est en chapeau, mais tout rappelle dans sa toilette l'infériorité de sa condition; elle a l'habitude de voyager en première classe, elle accompagne le chérubin; elle n'est pas gênante; d'ailleurs, ne se promène-t-on pas avec un petit chien hargneux sur les bras, et puant, malgré la poudre à la maréchale dont il est inondé; ne le conduit-on pas partout, chez grand'maman, au bois. Pourquoi ne pas emmener Julie? elle est femme, après tout. Julie a quelquefois la clef de bien des secrets, et si elle consent à prendre en public un maintien modeste, quand elle est seule avec madame, elle sait parler en maîtresse et faire marcher droit celle qui a besoin de ses complaisances. Julie tient à la main deux sacs noirs et gonflés, trop grands pour être placés dans les filets de Damoclès qui s'étendent au-dessus de la tête des victimes, je veux dire des voyageurs.

Julie est suivie de monsieur, qui ferme la marche, tire la porte après lui. Monsieur à l'âge que l'on veut, des favoris blancs, l'air soumis et honnête; il est chauve : ou c'est un homme qui cache son jeu et qui entretient des danseuses, ou c'est une victime malheureuse, innocente et persécutée du mariage; dans les deux cas l'apparence est la même; saint Antoine et le diable en ermite se ressemblent à s'y tromper. Il s'assied, contemple sa femme et son enfant qui est tout son portrait, sauf les cheveux. Le hasard à souvent de singulières coïncidences.

Le train se met en marche, et voilà le chérubin qui commence à jacasser, à se démener dans tous les sens; il se roule sur la robe de sa mère, il la piétine, passe ses petits bras autour de son cou, l'embrasse; on le mouche, mouvement d'impatience; il se réfugie alors sur les genoux de son père, lui tire les favoris, le nez, lui met les doigts dans les yeux. Madame et Julie rient aux larmes; le mari, calme et impassible, ne dit rien, il paraît habitué à cet exercice.

Chérubin caresse le crâne de papa, veuf de cheveluro comme la coquille d'un œuf, il est heureux. Ces jeux soulèvent une poussière qui, avec les cris, rend intolérable la place de voisin.

Tout à coup le chérubin à faim; alors commence une scène que je ne croirais pas s'il ne m'avait pas été donné de la voir, hélas! de trop près.

Vite Julie ouvre un des grands sacs mystérieux, elle en retire avec calme, en personne dressée depuis longtemps, une petite casserole d'argent, puis une lampe à esprit-de-vin, puis deux œufs, puis un petit pain.

J'examinais ébahi : — monsieur continuait à ne rien dire; — nous arrivons à Courbevoie. Julie casse les œufs, allume la lampe et confectionne une omelette; poivre, sel, rien n'y manque; tout cela sortait du sac inépuisable, avec une timbale de vermeil et une fiole de vin de Bordeaux.

Le chérubin mangea, bava, renversa la casserole sur sa robe et celle de Julie. — Madame semblait heureuse et la bonne agacée.

Il avait goûté du bout des lèvres son plat improvisé et l'avait laissé.

— Tu n'as plus faim, chérubin, fit la mère ?

— Si, fit le chérubin.

— Non, tu as assez mangé, tu vas dormir à présent. Je te raconterai l'histoire de l'âne, tu sais, l'âne...

— Non, je veux manger, dit le chérubin, je veux; et il tapa de son petit pied.

Julie, qui savait ce qu'elle avait à faire en pareil cas, tira du sac un biscuit et une autre fiole contenant du malaga vieux. On fit une trempette; puis monsieur, toujours muet, prit la casserole, la vida par la portière, l'essuya impassiblement avec un naperon à thé et, ayant terminé la toilette de la fourchette, du couteau, de la cuillière et de la lampe, passa le tout à Julie, qui rouvrit son sac où les objets allèrent s'engloutir.

— Là, chérubin a fini, dit-elle en prenant l'enfant sous les bras, il faut dormir à présent.

Le chérubin se laissa faire, Julie l'étendit sur ses genoux, madame essuya sa bouche, l'embrassa, et il ferma les yeux.

— Enfin!... me disais-je.

Deux minutes de calme s'écoulèrent. Tout à coup le chérubin se réveille, ses sourcils sont plus rapprochés que jamais — il s'agit de quelque chose de grave — il murmure quelques mots à l'oreille de sa mère qui fit signe à monsieur.

Monsieur ouvre le second sac noir et en tire... comment dire cela, un meuble qui, pour la forme rappelle assez volontiers les petits chapeaux bas de nos jeunes crevés; j'en rougis encore.

C'était trop, j'allais éclater; mais je ne sais quel sentiment de pitié pour l'enfant s'empara de moi, il souffrait peut-être beaucoup, ce cher trésor; tout le monde était sérieux.

Ce meuble de forme bizarre fut posé sur le tapis et le chérubin s'en servit comme d'un tabouret.

Là se passa tout un roman que je ne puis vous raconter; — le chérubin était évidemment malade, car il ne se leva qu'après dix minutes de séance. J'avais bouché mon nez, mes yeux et mes oreilles à tour de rôle; il n'avait aucune honte. On passa alors le chapeau du petit crevé à monsieur — ce fut encore lui qui, sans proférer une parole, procéda à la toilette du meuble par la fenêtre, l'enveloppa dans un numéro du *Siècle* et le remit dans un sac.

Pas un mot d'excuse pour le voisin, pas un regret. C'était pourtant des Français et de haute volée : encore le chérubin sera marquis et son père est...

Je préfère me taire.

Le chérubin rapproprié se rendormit, madame tira de sa poche un journal, se mit à lire, et Julie regarda par la portière.

Alors monsieur, qui n'avait rien dit jusqu'à présent, prit un porte-cigares armorié et, en tirant un splendide régalia, me dit de son air le plus aimable :

— La fumée, monsieur, ne vous incommode pas?

RAM.

QUELQUES TYPES

—

CALINO

Heureux les écrivains qui créent des *types*, c'est-à-dire qui, dans un personnage, incarnent toute une catégorie d'individus, qui, au lieu de faire manœuvrer sur la scène ou dans le roman des pantins dont on voit les ficelles, taillent en pleine pâte humaine, des entités impérissables, résumant en elle toute une espèce! Au lieu d'être n'importe qui, vous, moi, le premier venu, ces écrivains-là sont Shakespeare, Rabelais, Molière, Lesage, l'abbé Prévost, Gœthe, Victor Hugo, Balzac, et les enfants sortis tous armés, comme Pallas Athêne, de leurs cerveaux d'Olympiens, s'appellent Hamlet, Othello, Panurge, Sganarelle, Tartuffe, Gil-Blas de Santillane, Manon Lescaut, Faust, Fantine, Gavroche, Eugénie Grandet, le Père Goriot, Balthazar, Van Claës, Mercadet!... Ah! les pères de cette race de Titans sont bien des dieux, car leurs œuvres sont bien des Genèses. Aussi sont-ils les créanciers tranquilles de la postérité : ils tirent sur elles des billets à vue qu'elle ne laissera pas protester. Grâce au ciel, l'avenir n'est point insolvable : il a assez d'admiration pour payer, « intérêt et principal, » toutes les gloires des siècles écoulés.

.˙.

Mais il est d'autres types que ceux forgés tout d'une pièce par un penseur. Tels ces types populaires, nés on ne sait où, on ne sait d'où, on ne sait comment. « Origine inconnue, » comme dit cette note que, dans l'état actuel de la science, on rencontre à chaque page des dictionnaires étymologiques. Leur auteur est « *cavaliere Ignoto*, qui signe les tableaux anonymes de nos musées, et qu'un critique d'art contemporain déclarait être un peintre étonnant « par la souplesse de son talent, égal dans tous les genres! »

Il est à croire que, en général, les types de la catégorie dont nous parlons se forment peu à peu et sont des « enfants de trente-six pères. » Celui-ci a inventé leur nom, cet autre leur a prêté un mot, ce troisième a forgé sur eux une anecdote, et *petit à petit*, — comme l'oiseau fait son nid, le type s'est vu bâti de pied en cap. Il a d'ordinaire des traits un tantinet indécis, — c'est le lot de tout ce qui se fabrique morceau par morceau, — mais il existe, c'est le principal. Ainsi, sans doute, s'est formé le type de la marchande des Halles.

Pas bégueule,
Forte en gueule,

cette illustre Mme ANGOT qui, sous le Directoire et le Consulat, fit florès au théâtre, et dont la *Fille*, grâce à la musique facile du maëstro Lecoq a retrouvé et même dépassé la vogue.

Ainsi, également, s'est développé, dans des

conversations d'ateliers, ce sublime imbécile appelé CALINO, type si populaire que de son nom l'on a tiré le substantif *calinotade*.

Au reste, quantité de types secondaires, mais remarquables cependant, sont nés en ce temps-ci soit sous le crayon d'un dessinateur satirique, soit sous la plume d'un fantaisiste. Leurs énumération et description sommaires dépasseraient les justes limites d'un article. Nous nous bornerons donc aujourd'hui, pour finir, à prendre quelques drôleries dans le vaste enchiridion du dernier que nous ayons nommé, — de Calino.

.·.

Son portrait d'abord. Il est grand, mince, blond, barbu, air bonasse, tête ballant. Le profil d'une canne à bec de corbin, bredouille en parlant. Toujours vêtu d'habits trop larges, lesquels flottent autour de son maigre corps.

.·.

Passons aux « mots et anecdotes. »

Calino, enfant, se bat avec un camarade de collége, et rentre le front écorché.

— Tu t'es encore battu ! dit son père.

— Non, non p'pa ; c'est moi qui me suis mordu le front.

— Eh ! petit idiot, comment aurais-tu fait ?...

— *Je suis monté sur une chaise.*

.·.

Calino est commis de magasin. Son patron le charge de mesurer du ruban, et lui demande combien il a. Et lui de répondre :

— Je ne sais pas : *le mètre n'est pas long.*

.·.

Calino a couché une nuit à l'hôtel, et, croyant avoir oublié son portefeuille, écrit au patron de le chercher.

Au moment d'expédier la lettre il le retrouve ; vous croyez qu'il déchire l'épître ? Du tout, il se contente d'ajouter ce *post-scriptum* :

« Ne cherchez pas mon portefeuille ; je l'ai retrouvé. »

Et, comme on lui fait observer que sa missive est inutile :

— Mais du tout ! si je ne l'envoie pas, ce malheureux perdra son temps... à chercher mon portefeuille !

.·.

Calino, épistolier, est inépuisable. C'est lui qui, lorsqu'il donne une lettre à un commissionnaire, l'accompagne toujours... pour être certain qu'il la porte.

.·.

Calino sort très tard de chez un ami peu fortuné. Celui-ci lui donne un bout de bougie pour descendre l'escalier. Arrivé en bas, Calino songe :

— Il reste encore un bon bout, qui peut resservir au pauvre diable...

Et il remonte la bougie.

.·.

Quelqu'un envoie Calino acheter des allumettes. Il en rapporte après une bonne heure. Pas une ne s'allume.

— C'est étonnant dit Calino : *je les ai pourtant toutes essayées* !

.·.

De Calino est cette pensée :

— La lune est beaucoup plus utile que le soleil, car elle brille pendant la nuit où l'on ne voit goutte, tandis qu'il ne se montre que le jour, ce qui ne sert à rien, puisque alors on y voit clair.

.·.

Enfin, c'est Calino qui a dit :

— J'ai reçu un billet de faire part de la mort de X... ; mais je n'irai pas à ses obsèques : je ne vais à l'enterrement *que des gens qui vont au mien !...*

Et personne n'ira jamais, ajouterons nous ; car Calino ne mourra pas plus que la bêtise humaine, dont il reste la plus parfaite expression.

LOUIS DE GRAMONT.

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

—

Lettre de Renée de Keraven à madame Aline Bernard.

Garlan, 4 octobre 1858.

Ne m'abandonnez pas, chère madame. Puisque vous m'avez sauvée de moi-même, ne me laissez pas seule. Tout me manque à la fois. En me détournant, dès que je l'eus reconnue, de l'illusion qui m'avait fait chercher le bonheur dans les satisfactions de vanité d'un riche mariage, j'avais follement espéré retrouver l'amour d'abord dédaigné. Hélas! je n'en étais plus digne, et il s'était justement retiré de moi. L'amie qui m'avait poussée dans cette voie dangereuse, soit qu'elle m'en veuille de ne pas l'y suivre, soit qu'elle préfère y marcher seule, ne répond pas à mes plus tendres avertissements pour l'arrêter, et l'insistance que l'on met à me détourner d'elle me fait craindre qu'il soit trop tard. Jane et Olivier m'ont tous deux pardonné et sont bien bons pour moi, mais ils sont heureux... qu'irais-je faire dans leur bonheur ! Puis, avec quelque attention qu'ils s'efforcent de me faire oublier le passé, je ne me sens pas à l'aise avec eux... Il ne me reste rien, ni personne. Ne m'abandonnez pas, madame, je vous en supplie, et aidez-moi à obtenir l'absolution de ma propre conscience, qui pourra seule me faire accepter l'indulgence des autres.

Jane m'a dit vous avoir écrit, et elle a dû vous informer du résultat heureux auquel je suis, grâce à vous, arrivée. Mais, ce qu'elle ne pouvait connaître, et ce que je crains moi-même de ne pouvoir vous exprimer, c'est combien j'ai été touchée de l'appel muet fait par vous à ma conscience, en pensant qu'il suffirait. En changeant l'adresse de votre envoi, vous pouviez atteindre plus certainement votre but ; et pourtant, malgré de sérieux motifs de prévention, vous vous êtes dit que la sœur de Jane pouvait être égarée, — oh! oui! bien égarée! — mais ne devait pas être tout à fait mauvaise; et, qu'après lui avoir montré son devoir, il n'était peut être pas nécessaire d'insister pour l'y faire rentrer.

Ah! quel amer retour la lecture de ces lettres m'a fait faire sur moi-même! Comme je me suis trouvée petite, dans mon ingratitude égoïste envers celle qui, me sachant telle, sacrifiait son bonheur, non pas même au mien, elle avait trop de raisons de me croire incapable de jamais le comprendre ni le prendre ; mais à un scrupule de loyauté exagérée qui augmentait le mérite du sacrifice de la certitude de son inutilité.....

Eh bien ! chère madame, quoi qu'il m'en coûte, je dois vous l'avouer, afin de ne pas usurper votre absolution complète, dont je ne suis pas encore digne. Malgré la conscience de mes torts envers Olivier et envers Jane, quoiqu'il fût évident pour ma raison que son aveuglement à lui n'avait pu résister à la comparaison amenée par les circonstances entre la conduite de ma sœur et la mienne; au-dessous du désir sincère que j'avais de voir l'amour de Jane partagé et son abnégation récompensée, je ne sais quel espoir égoïste et niais subsistait en moi de n'être pas encore vaincue.

J'ai hésité, hélas! à faire, des lettres communiquées par vous, l'usage que vous attendiez de moi ; et, en attirant Olivier à Kervézec pour les lui remettre, au lieu de les lui envoyer à Morlaix, je cédais autant au désir de le revoir et de le reprendre peut-être, qu'à la crainte de lui faire une confidence indiscrète, si, par impossible, il n'avait pas aimé ma sœur ! — C'est donc seulement quand, poussé à bout par moi, qui voulais, dans tous les cas, le forcer à s'expliquer, Olivier m'a signifié ma condamnation absolue, que, rentrée en moi-même, j'ai bravement accepté mon rôle et mon expiation.

Cette expiation, devant laquelle j'ai trop reculé, je m'y soumets pleinement aujourd'hui. Mais je vous demande de m'y aider, chère madame, et de me donner, non pas la volonté, — je l'ai ! — mais le courage de l'accomplir. Je n'ose m'adresser à ma mère. Je ne doute pas de son cœur, mais, ce qui pourrait excuser ma conduite passée, si j'en voulais accepter une excuse, me met en défiance de sa raison. En me sentant appuyée par elle dans mes projets d'ambition, je suis allée plus loin que mon cœur ne m'eût entraînée, et je me suis avoué ma folie seulement quand le bonheur qui s'offrait à moi était à jamais perdu. Je ne le regrette pas, puisque c'est ma sœur qui l'a pris, et qu'elle le méritait plus que moi ; mais... ah ! madame, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas!

RENÉE DE KERAVEN.

Lettre de Jane de Meslay à madame Aline Bernard.

Garlan, un an après.

..... Ce que j'avais cru entrevoir le jour même de mon mariage, mais, sans vouloir m'y arrêter, dans l'égoïsme de mon ivresse, n'était que trop réel. En abdiquant en ma faveur ses prétentions à l'amour d'Olivier, Renée m'avait sacrifié plus qu'un caprice. La naturelle exaltation qui accompagne et rend possible tout renoncement, avait encore exagéré l'objet du sien, et le jour où j'épousais Olivier, ma pauvre sœur l'aimait sérieusement.

Son attitude ne tarda pas à me révéler ce douloureux mystère. Au lieu de prendre sa part du bonheur qu'elle avait fait, elle s'efforçait d'en fuir la vue. Elle évitait avec un soin affecté de rester près de nous, qui aurions tant voulu, par notre affection, lui témoigner combien nous lui étions reconnaissants. J'essayai d'abord de me persuader qu'elle me gardait un reste de rancune de l'avoir emporté sur elle dans une rivalité où son amour-propre seul était engagé. Mais les caresses tristes et presque soumises par lesquelles elle répondait aux questions inquiètes que je lui adressais sur le changement survenu dans son caractère naturellement si expansif, me forcèrent à chercher ailleurs la cause du mal, et le souvenir de mes anciennes souffrances me mit bientôt sur la trace des siennes.

Je fus épouvantée de ma découverte. Dans la foi absolue que m'inspirait la tendresse d'Olivier, je ne songeai pas une minute à être jalouse de cette pauvre enfant. Je me sentis le cœur saisi de compassion, et mon bonheur, pris aux dépens du sien, me causa des remords. Je me reprochais les plus innocentes caresses qu'il m'était arrivé de faire à Olivier devant elle qui devait en souffrir, et je le trouvais, lui, cruel de ne pas ménager davantage une affection qu'il avait trop désirée pour avoir le droit de la tant dédaigner.

Je n'assurerais pas qu'il n'y eût pas un peu d'orgueil dans ma pitié ; j'étais si follement enivrée de mon triomphe, que j'aurais volontiers, comme un souverain absolu, fait des largesses de trésors que je savais appartenir à moi seule et ne pouvoir jamais s'épuiser. Mais ma préoccupation d'épargner à Renée la vue de félicités pénibles pour elle était si constante, qu'Olivier s'en aperçut. Un jour que j'avais esquivé un baiser dont une première tentative avait fait sortir ma sœur, il me demanda d'un ton boudeur pourquoi je le mettais ainsi à la diète ?

« Tu n'as donc pas remarqué ? lui répliquai-je, en le dédommageant largement, et en lui désignant des yeux Renée qui s'enfonçait lentement sous les arbres dépouillés du parc

— Ah oui ! répondit-il d'un ton de fatuité très comique ; bah ! ça lui apprendra à dédaigner, quand il s'imaginait l'aimer, « un homme comme moi ! »

— C'est bien, repris-je sur le même ton ; alors vous trouvez bon, monsieur, qu'une femme comme moi apprenne à un homme comme vous à la laisser presque mourir de chagrin sans y faire la moindre attention.

— C'est vrai, au moins, que je n'ai pas le droit d'être sévère. Je suis le plus coupable, puisque j'ai bêtement méconnu un amour profond, tandis qu'elle m'a seulement détourné d'une illusion qui nous eût, en se réalisant, rendus tous deux malheureux, ou plutôt tous trois. Et cependant je suis heureux plus que je ne mérite, lorsqu'elle est punie... Ce n'est pas juste, ça. Pauvre petite sœur ! je l'aime bien ; et, cependant, il est bon je crois, de la laisser souffrir un peu ; d'abord, pour la faire devenir tout à fait bonne, en abdiquant, sous les coups de la douleur, tous les petits travers d'éducation qui l'ont égarée, et surtout pour la guérir radicalement de sa fantaisie actuelle. »

Quoique je trouvasse le remède cruel, j'étais forcée de reconnaître qu'Olivier devait avoir raison, et, tout en introduisant le plus possible d'adoucissements dans les prescriptions du médecin, je me résignai à laisser s'opérer la cure. Nous y fûmes aidés, plus que je ne l'aurais voulu, par quelqu'un qui semblait y prendre un intérêt très vif, mais pour moi incompréhensible. Ce quelqu'un, c'est M. Raoul Saunier, cet ami d'Olivier que celui-ci avait entrepris de me faire épouser — autrefois! Arrivé le lendemain même du jour où, grâce à toi, mon sort fut décidé, il était resté pour aider Olivier dans son travail, d'abord à Kervézec, et, ici même, après notre mariage. Ce jeune homme qui, lui-même me l'a expliqué, dit toujours du mal des femmes comme elles sont, parce qu'il les aime et les respecte beaucoup comme elles devraient être, ne cachait pas assez, à mon gré, une sorte d'antipathie pour Renée, dont il connaissait, il est vrai, la conduite envers Olivier, mais dont il oubliait trop le retour et le repentir. Sans sortir avec elle des limites de la plus stricte politesse, il ne cessait de la poursuivre d'allusions et de demi-mots dont elle devait, quoiqu'elle ne le montrât pas, être cruellement atteinte. Cela alla si loin qu'un jour, où un trait plus cruel avait amené dans les yeux de Renée des larmes qu'elle avait vainement essayé de nous dissimuler en sortant vivement, je reprochai à M. Saunier sa dureté sans motifs.

« J'ai au contraire, me répondit-il, plusieurs motifs, tous plus sérieux les uns que les autres; et, au lieu de m'en vouloir, vous devriez au contraire me savoir gré de poursuivre avec acharnement jusque dans ses derniers retranchements ce démon de l'orgueil qui a failli faire de la sœur de « l'incomparable » Jane, qui me réconcilierait, si c'était possible, avec la partie féminine du genre humain, une espèce de Marcelle, capable à elle seule de me faire méconnaître à jamais « ce sexe à qui je dois ma mère, » il est vrai, mais auquel nous devons encore beaucoup d'autres personnes moins dignes de respect. Demandez à votre adoré seigneur et maître si je n'ai pas raison.

— Ah! oui, répondis-je; vous vous entendez tous, pour vous dédommager, au dépens du plus grand nombre des femmes, de la justice que vous êtes forcé de rendre à quelques-unes.

— Et les femmes, même les moins... déraisonnables, ne veulent pas comprendre qu'il est plus humain de faire pleurer un enfant aujourd'hui, que de lui laisser les défauts qui le rendraient malheureux plus tard. »

Malgré la répugnance que m'inspiraient ces moyens héroïques, je n'osais pas trop m'opposer à leur emploi, en voyant combien le caractère de Renée se modifiait en bien, et combien, par suite, la plaie secrète de son cœur semblait trouver un bienfaisant remède dans les dérivatifs qu'elle s'imposait. Elle continuait, il est vrai, à s'isoler de nous le plus possible; mais je remarquais en même temps qu'elle travaillait sérieusement à poursuivre et à compléter son instruction, aussi superficielle que la nôtre à toutes, hélas! Elle demandait souvent à Olivier de lui indiquer les livres qu'elle pouvait lire, et elle acceptait volontiers les conversations sérieuses que nous avions tous soin de provoquer.

Elle a dû, après notre départ pour Paris, persévérer dans cette voie; car, à notre retour ici, voilà un mois, nous avons été frappés de la transformation complète qui s'est opérée en elle. Elle est devenue tout à fait bonne, simple, douce, parfaite enfin, au point que j'en serais jalouse, si je n'en étais heureuse. Il n'apparaît plus trace de ses anciens préjugés aristocratiques, ni des ambitions de fortune qui en étaient la conséquence, et, ce qui est pour moi plus important, elle est avec Olivier et avec moi « tout à fait fraternelle, » comme elle se montre maternelle avec notre enfant.

Notre ami Raoul, qui est venu nous rejoindre depuis quinze jours, n'a pas été le moins émerveillé ni le moins heureux. Il ne l'a pas caché à Renée, et celle-ci, loin de lui garder rancune de ses préventions passées, est fière, je crois, d'en avoir triomphé. Peut-être avait-elle deviné, avant nous, ce que Raoul m'a avoué aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il ne détestait tant ma sœur que parce qu'il avait peur de l'aimer.

« Mais j'ai eu beau faire, a-t-il poursuivi, c'est fait! je l'aime, Jane!

— Et elle? lui ai-je demandé, en riant de l'air penaud dont ce sceptique avouait sa défaite. Que lui disiez-vous ce matin, dans le parc, quand vous restiez toujours en arrière de nous?

— Je lui affirmais que je n'étais pour rien dans le procès en séparation que le général Bonnet intente à la belle Marcelle — pour incompatibilité d'humeur.

— Et que répondait-elle?

— Elle m'annonçait que le marquis de Coathuel épouse la « muse du département, » une dame mûre, mais blonde, dont le cœur n'a pas vieilli.

— Eh bien! je ne vois pas qu'il y ait là tant lieu de désespérer.

— Aussi, n'est-ce pas là ce qui m'inquiète. Mais votre mère, Jane?... « Saunier » n'est pas beaucoup plus aristocratique que « Malet, » et je gagne beaucoup moins d'argent que cet intrigant d'Olivier, qui a eu l'égoïsme de mettre un vrai chef-d'œuvre au Salon cette année. Votre mère ne consentira jamais...

— Si, pourvu que je m'en charge, a dit Olivier, et je m'en charge! La chère maman m'adore, depuis que je suis célèbre, et surtout depuis que je l'ai faite grand'mère. Elle te trouve d'ailleurs très-aimable et bien mieux élevé que le chevalier de Tonlarbuzoulzou, qui était plus que gris l'autre soir, au bal de la sous-préfecture. Je lui ai à peu près persuadé, du reste, que l'aristocratie des arts rivalisait de plus en plus avec l'aristocratie de naissance, et comme elle m'aime trop pour me dédaigner, je ne lui vois pas de raison d'être moins fière de toi que de moi.

— Et quant à la différence de fortune, ai-je ajouté, Renée ayant cent mille francs de dot de moi, outre les cinquante mille qui lui appartiennent... vous serez encore assez riches.

— Et le moins heureux ne sera pas le ménestrel, reprit Olivier, puisqu'il va enfin faire rimer « Renée » avec « hyménée. »

Raoul a vu passer Renée, et il est allé la rejoindre dans le parc. Ils étaient tous deux radieux en rentrant...

Quant à moi, depuis surtout que ce nuage est dissipé, je suis heureuse, heureuse comme il ne me semblait pas possible à une créature humaine de l'être dans ce monde, où la somme des douleurs l'emporte toujours sur celle des félicités; heureuse au point d'en avoir quelquefois des remords, en voyant tant de déshérités qui souffrent et pleurent, lorsque deux êtres prennent pour eux seuls ce qui suffirait au bonheur de plusieurs.

Tu as beau me dire que j'avais assez souffert moi-même pour avoir quelque droit à une compensation, cela ne me semble pas juste. C'est trop, et je ne me rassure un peu qu'en associant, autant que je le puis, à mes joies, tous ceux dont j'ai peur d'usurper la part.

En cela, comme en tout, je me trouve toujours d'accord avec mon mari, ou plutôt c'est lui qui m'a, dès le premier jour, préservée de cet égoïsme du bonheur dans lequel la lassitude de mes peines passées m'aurait laissé peut-être m'oublier. Si la première et cruelle expérience que j'avais faite de la vie m'avait, depuis longtemps, fait comprendre le néant de tous les préjugés, de toutes les vanités, de toutes les hérésies humaines dans lesquels, sous prétexte de nous faire « rester femmes, » une éducation absurde nous étouffe le cœur et nous rétrécit l'esprit, mon âme, affranchie de l'erreur, mais encore ignorante de la vérité, n'aurait pas su trouver sa voie, si elle n'y avait été guidée par une autre âme depuis longtemps ouverte à tous les nobles enthousiasmes et à tous les sentiments généreux.

Eh bien! Aline, plus cette voie était opposée à celle hors de laquelle ma naissance, mon éducation et mes relations m'avaient jusque-là habituée à croire, ou du moins à admettre, qu'il n'est pas de salut possible, plus il me semblait m'y reconnaître, comme si elle eût toujours été la mienne, à chaque pas que j'y faisais, appuyée au bras ou plutôt sur le cœur de mon bien-aimé. Et ce n'était pas uniquement par suite de ma foi aveugle en lui, mais aussi par la conviction pénétrant en moi, à mesure que j'avançais dans ce chemin, qu'il me conduisait vers le Beau, vers le Vrai et vers le Juste.

Depuis que, grâce à lui, je suis hors de l'atmosphère de petites passions, de petites convoitises, de petites perfidies et de grandes niaiseries, où vit et meurt *le monde*, moins il me semble possible que j'y sois restée si longtemps, plus je comprends comment la plupart des femmes n'en peuvent jamais sortir. Il en est d'elles comme de ces oiseaux qui, élevés en cage, n'ont jamais connu l'usage de leurs ailes. En vain on leur laisse la porte ouverte, ne sachant pas voler, ils ont peur de la liberté. Et les profonds moralistes proclament alors, qu'ainsi que les oiseaux et les nègres, nous sommes faites pour l'esclavage, puisque nous le préférons. Oui, mais c'est parce que l'on nous a, comme eux, dégradées au point d'étouffer en nous tous les germes des vertus héroïques, sous la forêt de vices élégants qu'on laisse végéter à l'aise, et que l'on cultive même, dans l'espoir d'en tirer parti.

C'est là mon cher et cruel souci, depuis que je tiens dans mes bras ce frêle petit être éclos dans des entrailles que l'amour pouvait seul féconder. Sauver notre fille du sort commun, telle est notre préoccupation constante. Olivier prétend en faire « un homme ; » mais, moi, je me contenterais d'en faire « une femme, » c'est-à-dire une créature libre, franche et fière qui, sans rien perdre de sa grâce ni de sa douceur, aura la dignité qui préserve et la conscience qui défend ; qui, au lieu d'accepter les yeux fermés l'opinion, l'amour et la loi décrétés « convenables » par la mode du jour, voudra chercher et trouver en elle-même ses idées, choisir, afin de pouvoir l'aimer, le compagnon de sa vie, et comprendre, pour y trouver un réel appui, aux jours d'épreuve, l'espérance de sa mort; qui enfin, jeune fille, épouse ou mère, aura ce rare et difficile courage d'oser ne pas faire comme tout le monde, quand son cœur lui dira qu'elle fait bien.

JANE MALET.

JULES KERGOMARD.

FIN

PETITES NOUVELLES

Depuis vendredi, M. Halanzier, directeur de l'Opéra, est en possession du *Polyeucte* de M. Gounod.

Tout le monde est enchanté de cette solution, qui, coupant court à de mesquins débats, assure à l'Opéra la possession d'une œuvre considérable. *Polyeucte* va entrer en répétitions et il est probable qu'il sera prêt avant l'ouverture de l'Exposition.

— Les répétitions de la comédie en cinq actes de M. Emile Augier, sont suspendues au Théâtre-Français.

M. Augier ne veut pas s'exposer à avoir à lutter contre un succès aussi fermement établi que paraît l'être celui d'*Hernani*.

— Mlle Bilbaut-Vauchelet, lauréat du Conservatoire en 1876, a fait un bon début, à l'Opéra-Comique, dans le rôle d'Isabelle, du *Pré-aux-Clercs*.

— L'Opéra-Comique va redonner *Bathyle*, l'acte de William Chaumet, dont les représentations ont été interrompues l'été dernier par la fermeture de ce théâtre. M. William Chaumet fut, rappelons-le, vainqueur au concours Crescent.

— Mlle Mendès, récemment engagée à l'Opéra-Comique, débutera dans *Un Jour de Noces*, de MM. Sardou, de Najac et Deffès, en ce moment à l'étude.

Après *Un jour de Noces* viendra *Suzanne*, trois actes de M. Lockroy, musique de M. Paladilhe.

— L'Odéon va donner, aujourd'hui peut-être, le *Bonhomme Misère*, trois petits actes en vers de MM. Ernest d'Hervilly et Grévin, nous aurons à en parler dans notre prochain numéro.

— Voici le nom des artistes engagés pour les représentations au Casino de Monaco, pour la saison qui va commencer le mois prochain :

Mmes Sarah Bernhardt, Judic, Beaumaine, Berthe Legrand, Céline Chaumont, Borelli, MM. Dupuis, Pradeau, Alex. Guyon, Porel, Ravel, etc.

— Ce soir à l'Athenœum : premières représentations à ce théâtre, de : la *Tête de Martin* et *Un Mari qui n'a rien à faire*.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces)

On se demande souvent comment les pauvres cochers peuvent supporter impunément de jour et de nuit toutes les intempéries des saisons : la pluie, la neige, le froid et le vent. On serait tenté de croire qu'il leur faut une constitution spéciale les mettant à l'abri de tous ces accidents. Il n'en est rien, et c'est au contraire dans cette profession que l'on rencontre le plus de bronchites, de rhumes et de catarrhes ou autres affections des bronches et des poumons. Il suffit, pour s'en convaincre, de passer quelques heures dans la pharmacie Guyot, qui s'est fait une spécialité de la fabrication des capsules de goudron. Il est curieux d'observer la quantité de voitures qui s'arrêtent à vide devant cette pharmacie et dont les cochers vont chercher le remède qui doit leur être si utile.

C'est qu'en effet les *Capsules de goudron de Guyot* remplacent avantageusement toutes espèces de tisanes, pâtes ou potions impossibles à prendre pour ceux qui ne disposent pas de leur temps. Un autre avantage de cette médication, et qui a bien son importance, c'est la modicité de son prix. Si l'on considère que chaque flacon de 2 f. 50 contient 60 capsules, et que la dose ordinaire est de deux à chaque repas, on reconnaîtra que le prix du traitement est de dix à quinze centimes par jour. Il est évident que la question de prix n'a pas contribué moins que l'efficacité du produit à rendre populaire l'emploi des capsules de goudron.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris et dans la plupart des pharmacies.

SANTE A TOUS rendue sans médecine sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

60 ANS DE SUCCÈS—80,000 CURES PAR AN.

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant ; combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies, gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonment, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflement étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, le accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac ; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Dyspepsie : M. J.-J. Noël, de Thuillies (Hainaut), de vingt années de dyspepsie. — Dartres : M. Gr. Voos, de Liége, abandonué par les médecins, qui déclaraient qu'à son âge (55 ans) toute guérison était impossible, a été totalement guéri des dartres par l'usage de la Revalescière. — No 49,811 : Mme Marie Joly, de cinquante ans de constipation, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées. — No 46,270 : M. Roberts, d'une consomption pulmonaire, avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années. — No 46,218 : M. le colonel Watson, de la goutte, névralgie et constipation opiniâtre. — No 18,744 : le docteur-médecin Shorland, d'une hydropisie et constipation.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil. 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 12 kil., 70 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes de 4, 7 et 16 francs. — La *Revalescière chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus énervés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c. ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr. ; de 576 tasses, 70 fr. ; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 36 et 70 francs *franco*. — Dépôt chez (*mettre ici les dépositaires de la localité*) et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY ET Co., LIMITED, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (N° 1.)

VENTE GÉNÉRALE

au profit de tout le monde

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

NOUVEAU STOCK ENORME

Blanc, Toile, Lingerie, Bonneterie, Chemises, Linge confectionné, etc.

ARTICLES D'ÉTRENNES

Pertes considérables

Par suite de la crise industrielle et commerciale que le pays vient de subir, et à la veille de clôturer l'opération des soldes annoncés qui ont eu un si légitime retentissement, ce grand Magasin vient d'avoir encore la bonne fortune d'acquérir, à **vil prix**, plus d'**un Million** de marchandises irréprochables, où se trouvent en majorité les **Articles** pour **Etrennes**.

Ces marchandises, estimées par deux experts officiels, seront abandonnées **au tiers de leur valeur**.

Tout Paris va accourir à cette vente à l'amiable qui produira, *nous ne craignons pas de le dire, une sensation profonde*, **car jamais on n'a rien vu de semblable !**

La vente commencera (par exception)

AUJOURD'HUI et jours suivants

pour continuer tous les jours de la Semaine.

VENTE FORCÉE

AUJOURD'HUI et jours suivants

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Perte 65 0/0 sur les prix d'inventaire

Clôturé par experts le 21 septembre 1877.

TOILES ET BLANC

Serviettes de toilette, gde taille, la douz.	4 50	Madapolam de 95 c...	» 40
Mouch. batiste, la d.	1 95	Madapol. fin de 1 50...	» 50
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Coton écru de 95 c...	» 45
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Coton fort de 1 15.....	» 50
Mouch. toile de 29 f.	10 50	Coton extra de 1 50...	» 60
Piqué peluche de 2 f..	» 70	Toile pour chemises..	» 80
Piqué peluche de 3 f..	1 »	Toile à drap de 2 f....	» 90
		Toile à drap de 3 f....	1 10

Services damassés pour 12 personnes de 35 f........	12 75
Beaux draps cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f....	3 25
Draps toile forte, long. 3 m., largeur 2 m., le drap.	5 95
Drap toile chanv., fine f^te, long. 3 m., larg. 2 m., le d.	7 50

COUVERTURES

Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f.......	5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr....	7 50
Couvertures piquées ouatées gd lit de 30 f...........	9 50
Couvertures de voyage très belles, de 19 f...........	6 50
Couvertures voyage veloutées de 35 f.................	9 75
Couvertures laine blanche, long. 2m10, de 39 fr......	10 90
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f....	19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f.....	23 50
Couvertures de 95 f.. 28 » | Couvertures de 120 f..	35 »

SOIERIE

Faille noire, larg. 0 m.55, de 7 f......	2 95
Cachemire Lyon gr. grain de 12 f.....	4 50
Drap de dames, beige croisé, larg. 1 m.30, de 10 f...	2 95
Vigogne neigeuse p. costumes, larg. 1 m.30, de 12 f..	2 95

Mérinos noir de 4 f....	1 95	Neigeuse nouveauté..	» 35
Mérinos noir de 5 f...	2 45	Neigeuse gde larg. de 3	» 65
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Tartan moll. de 3 f.	» 70
Cachem. doubl. de 20 f.	5 90	Flanelle robe de 5 f...	1 95
Châle tart. carré de 35	7 90	Flanelle santé de 3 f..	1 45
Châle tartan long de 70	15 50	Drap noir de 9 f.......	3 50

Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr.................	7 »
Drap moutonné pour pardessus de 18 fr............	4 50
1,200 coupons p^r 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 25 fr.	7 90

CHEMISES HOMMES		TAPIS	
Chem. madapol de 5 f.	2 45	Descente de lit de 5 50	1 45
Chem. couleur de 8 f.	2 45	Descentes de lit veloutées de 35 f.........	6 90
Chem. cret. bl. de 9 f.	3 50	Tapis table de 15 f.....	4 50
Chem. dev. toile de 12	3 95	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Carpettes long. 2 m. 40 larg. 1 m. 95 de 40 f..	13 50
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Carpettes long. 3 m., larg. 2 m. 30, de 60 f.	21 »
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f...	10 50		
Gilets chasse mérinos, nec plus ultra, de 49 f...	12 50		
Châle tricot de 3 f....	» 95		

Cretonne glacée, p^r ameublement, dessins d'art....	» 45
Tapis croisé ray. rouge et gris, larg^r 0 m. 90, de 6 f..	1 45
Tapis style Smyrne, larg., 0 m. 80, de 4 f. 50........	1 45
Tapis style Smyrne, larg. 1 m. 10, de 10 f. le m...	2 95

LINGERIE

Chem. cret. de 4 f....	1 75	Waterproofs de 20 f...	5 90
Chemises cret. souple, fest. à la main, de 8 f.	2 95	Waterp. bleu de 28 f...	6 90
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterproofs de 35 f...	11 50
Jupons piqué de 7 f...	1 95	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
Corsets fins de 7 f....	2 45	D° réserviste de 90 f.	19 »
D° ponceau de 25 f...	4 90	Robes de chambre p. dames tartan moll 29 f....	8 75
		Caracos flanelle de 7 f.	2 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

UNE VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

de matériel industriel et d'agencements sera annoncée sous peu ; en attendant on poursuit

LA VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE

pour le compte de qui de droit

DE L'IMMENSE STOCK DE

7,000,000 MILLIONS DE MARCHANDISES D'HIVER

Soieries, Fantaisies, Lingerie, Confections, Draperie, Bonneterie, Toile, Blanc et Etoffes d'ameublements

frappées par les Experts d'une perte authentique de

65 0/0 AU MINIMUM

DANS LES VASTES MAGASINS, AUTREFOIS

G^D MARCHÉ PARISIEN

Entrée unique : 3, rue Turbigo

Les Lots composant la vacation de la semaine dernière ont été littéralement enlevés.

AUJOURD'HUI et jours suivants

de 10 h. du matin à 6 h. du soir

NOUVELLE VACATION

Cette vacation comprend :

Un lot de **COUPES de ROBES**, par **12 mètres**, sans commentaire, la coupe, **2 f. 45**.

10,000 coupons, fins de pièces, fantaisies, lainages, mérinos, cachemires, qui seront abandonnés PRESQUE POUR RIEN.

Toiles cretonne Lisieux et Vimoutiers, 2/3 pour chemises, 8/4 ou 2 m. 40 pour gr. draps sans coutures, vendues avec différences de 1 à 10 f. par mètre.

Tapis français, Aubusson et Amiens, différence de 4 à 8 f. par mètre.

Nappes et **SERVIETTES** désassort. presq. DONNÉES

Draps vénitiens pure laine, larg. 0 70, le mètre.....	» 65
Velours molletonné, larg. 1 m. 30, de 7 50..........	1 75
Cotonnade retors bleu et blanc, larg. 95 c. de 1,40 le m.	0 45
Flanelle santé pure laine, gr. larg., le mètre.......	» 95
Faille noire g. grain Lyon, de 6 50, le mètre.......	2 60
Waterproofs pèlerines et manches, de 15 50.......	4 75
Peignoirs, molleton extra, t. taille, de 25 fr........	7 90
Jupes fantaisie pure laine, plissés et vol. de 25 f...	5 50
Couvertures bl. tout laine, 2 m. 70 sur 2 mèt.......	7 75
Couvre-pieds piqués dble face, gr. taille, de 12 f. 50	4 25
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	0 30
Descentes de lit, toutes couleurs abandonnées, à.	0 95
Chemises pour dames, toile forte, de 3 fr. 60......	1 25
Pantalons, piqué peluché, petits plis, de 4 fr. 50...	1 25
Camisoles molletonnées, plis à la main, de 4 fr. 90.	1 25
Jupons piqué peluché, de 4 f. 50, le jupon.........	1 25
Tapis pour appartem., largeur 1 m., de 8 fr. 50 le m.	2 75
Tapis pour escalier et passage, de 2 fr. 75 le mètre.	0 65
Chemises p. h., cret. bl., toutes encol., de 5 fr. 50..	1 45
Chemises p. h., belle toile, de 10 fr. 50, réduites à..	2 90
Gilets de chasse, laine prix uniq., sans commentaire	2 90
Basquines pour dames, laine mérinos, de 6 fr. 90..	2 75
Jupons tricot pure laine mérinos................	2 45
Toile p. chem., pur fil, larg. 80 cent., de 1 25, le m.	» 65
Toile pour drap, pur fil de main, larg. 1 mètre....	» 85
Draps p. gd lit, long. 3 m., larg. 1 m. 60, de 7.50, le dr.	2 45
Serviettes panissières, grande taille, pur fil........	» 35
Rideaux blancs, belle mousseline, le mètre.......	» 25
Services de Saxe damas., 12 couverts, de 45 f.....	11 75

La rapidité de la vente ne permet aucune expédition en province.

A LA PLACE CLICHY

EXPOSITION DE JOUETS

ET

ARTICLES pour Cadeaux

La galerie **DE L'EUROPE**, à laquelle on arrive directement par les entrées I et IV, est affectée tout entière à cette mise en vente.

Inauguration du Comptoir de Librairie

Les Dames qui ne sont pas inscrites sur nos répertoires sont priées de nous faire la demande du Catalogue spécial. — Cette édition est enrichie de quantité de dessins dus au crayon d'artistes de talent.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME

THÉATRE-ITALIEN

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie   Cliché CARJAT

TRAGÉDIE   MUSIQUE

LITTA
(Marie Von ENSLER)

CINQUIEME ANNÉE. — NUMERO 240

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
(Du 20 au 26 Décembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXXX

—

LITTA

Paris, entre toutes les villes du monde, possède exclusivement le privilége de pouvoir consacrer en un seul jour, une réputation artistique, et surtout au théâtre.

L'Italie et les autres pays étrangers usent des centaines de chanteurs et de comédiens, sur les nombreuses et remarquables scènes qu'ils possèdent, sans pouvoir leur donner une autre gloire qu'une renommée toute locale ; et pourtant, bien plus que les nôtres, les impressarii promènent, à grands bruits de réclame, les noms de leurs virtuoses à travers les innombrables journaux mis à leur dévotion.

Mais ce qui fait justement la valeur du jugement parisien, c'est qu'il est réglé par un goût excellent. Sans doute le public, sans être aussi enthousiaste que celui des autres contrées, moins habituées à rencontrer des sommités théâtrales, sait toujours accueillir avec bienveillance l'artiste qui se produit devant lui ; mais, tout en applaudissant à ses efforts, il sait également indiquer les nuances que l'on doit observer dans la comparaison des divers talents entre eux.

Aussi lorsque, au milieu des nombreuses réputations étrangères qui viennent essayer le terrain sur nos grandes scènes musicales, il s'en présente une vraiment digne de figurer parmi les étoiles de l'art, Paris n'a-t-il qu'un trait de plume à donner par la main de ses critiques, pour lui élever le piédestal qui lui est dû. Ainsi en fût-il l'année dernière pour l'Albani.

De même, quand un talent nouveau apparaît. Paris s'en empare, le fait briller et prépare pour l'avenir sa place au soleil de la renommée.

Cette année, le Théâtre-Italien, parmi les chanteuses *di primo cartello* qu'il nous a fait entendre, a mis la main sur une jeune fille dont la presse entière a salué les heureuses dispositions musicales. Le nom de Mlle Litta a fait rapidement le tour de Paris, et il ne dépend plus que de l'artiste qui le porte de lui conserver l'auréole du succès.

Ce nom de Litta est un pseudonyme pris pour flatter l'oreille du public, que ne satisferait peut-être pas le véritable nom de l'artiste, dont l'accent tudesque nous est plus que jamais peu agréable à entendre.

Marie Von Ensler, aujourd'hui *Litta*, appartient à une famille américaine, ou tout au moins implantée depuis longtemps dans le Nouveau-Monde. Elle est née elle-même en Amérique, où elle a passé les premières années de son enfance.

Douée, de bonne heure, d'une jolie voix, elle s'en servait pour aider ses parents dont la situation de fortune n'était pas absolument brillante. Chanteuse des rues, telle a été la première étape de sa carrière. Comme Nilsson, elle fut *virtuose du pavé* avant d'être *prima donna*.

Venue à Paris, il y a environ trois ans, sous les auspices et avec la protection efficace d'une dame américaine, qui avait deviné, là-bas, les ressources que l'on pouvait tirer de sa voix, Marie Von Ensler entra dans la classe de chant de Mme Pauline Viardot avec l'intention bien arretée de suivre la carrière du théâtre.

Ne voyant pas ses progrès s'affirmer avec la rapidité qu'elle souhaitait, elle quitta l'illustre tragédienne lyrique et vint prendre les leçons d'une autre grande artiste, Mme Anna de Lagrange, qui lui reconnut de beaux moyens et la suivit avec un intérêt croissant.

Bientôt en mesure d'affronter la scène Marie Von Ensler chercha un engagement. N'en trouvant pas à Paris, elle fut plus heureuse avec un impressario étranger. Engagée à Londres pour la saison d'été, elle partit en Angleterre au printemps dernier. Mais, faisant partie d'une troupe où les étoiles de première grandeur tenaient tous les emplois, elle ne put percer à côté des Nilsson, des Albani, et autres cantatrices très en faveur de l'autre côté de la Manche.

De retour à Paris, Mlle Litta sollicita et obtint une audition de M. Escudier. Le directeur du Théâtre-Italien, toujours à la recherche d'un coup de fortune, fut frappé de la fraîcheur de sa voix et de la souplesse extraordinaire de ses vocalises. Il n'hésita pas à s'assurer le concours d'un talent si précieux et lui fit signer un engagement de trois ans, résiliable si le succès ne répondait pas à son attente après les débuts d'usage.

C'est dans le rôle si redoutable de Lucie que Mlle Litta s'est produite pour la première fois devant le public parisien. Les oreilles encore toutes pleines des adorables vocalises de l'Albani, si justes, si nettement accentuées, d'un goût si parfait, et n'ayant point oublié non plus les audaces de Mlle Harris, les spectateurs avaient le droit de se montrer exigeants. Malgré cela, Mlle Litta répondit à l'attente de M. Escudier et sut se faire chaudement applaudir.

Elle apportait, en effet, deux choses bien précieuses : la fraîcheur du timbre, la pureté du son. Son organe, brillant et nerveux, n'accusait pas la moindre fatigue et se prêtait avec une complaisance charmante pour vaincre les difficultés les plus ardues.

Depuis si longtemps nous sommes habitués à ne voir plus que des talents, consommés sans doute, mais un peu fatigués, que des voix surmenées en raison des travaux du passé, qu'il semble bon d'entendre des accents jeunes et vibrant sans effort.

Possédant déjà une science réelle de l'art du chant, Mlle Litta ne laisse pas paraître les préoccupations de l'étude ; ses traits partent avec une audace extrême, ses vocalises se déroulent sans trahir le moindre travail ; tout cela a l'air de sortir naturellement de son gosier et c'est ce qui a pu faire comparer son début à celui d'Adelina Patti, par des critiques indulgents.

Je me garderai bien d'une semblable comparaison. Tout en reconnaissant les remarquables qualités de son et les excellents principes musicaux que possède Mlle Litta, tout en appréciant à sa juste valeur la façon distinguée dont elle a créé, pour son second début, la *Zilia* du maëstro, nouveau pour Paris, M. Villatte, je crois que nous avons tous encore besoin d'entendre la jeune cantatrice avant de lui donner le rang suprême que sut, seule, conquérir, dès le premier soir, celle qui devait être la plus adorable des Amina, la plus mutine des Rosine, la plus séduisante et la plus espiègle des Norina, et qui laissa voir, à côté des dons merveilleux de l'*artiste*, toutes les séductions de la *femme*.

Dès aujourd'hui, Mlle Litta est une virtuose digne de paraître sur la scène Ventadour, l'avenir nous dira si elle devra être une comédienne ou une tragédienne lyrique, comme le furent ces grandes artistes d'autrefois, les Malibran, les Frezzolini, les Penco, les Viardot, les Sontag et les Adelina Patti, pour n'en citer que quelques-unes au sein de cette admirable pléiade de noms qui ont illustré depuis un demi-siècle la scène Italienne de Paris.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

SALVINI

(le célèbre comédien italien)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

ESCOFFIER

(Thomas Grimm du *Petit Journal*)

REVUE DES THEATRES

ODÉON

Le Bonhomme Misère, légende en trois tableaux et en vers, par MM. Ernest d'Hervilly et A. Grévin.

Une pièce? non. Une fantaisie, finement, amoureusement ciselée et ouvragée par ces deux fantaisistes exquis, nommés d'Hervilly et Grévin. Ils ont pris pour thème cette vieille et populaire légende du *Bonhomme Misère* et de son poirier miraculeux, duquel on ne saurait, quand on y est monté, descendre sans la permission du vieillard.

Il doit cette faveur à la reconnaissance des saints apôtres Pierre et Paul, auxquels il a donné l'hospitalité.

Un jour, la Mort monte, à sa prière, sur le poirier enchanté, et se trouve prisonnière. Mais « *la Mort est un mal nécessaire* ; » l'humanité la réclame à cor et à cris. Que faire? On s'arrange à l'amiable. Le vieillard laisse partir la terrible visiteuse à condition qu'elle le respectera. Elle y consent,

Et Misère vivra tant que vivra le monde.

Cette donnée naïve, MM. d'Hervilly et Grévin l'ont transportée à la scène avec sa naïveté primitive. Le « conte » se déroule bonnement, comme un mystère du moyen-âge. Il y a là une saveur de temps ancien qui plaît. Ajoutez des vers faits de main d'ouvrier, un très-ingénieux système de décoration, des interprètes comme Tallien, Montbars, Mmes Defresne et Kolb, — et vous ne serez point surpris des succès obtenus auprès des délicats par le *Bonhomme Misère.*

THEATRE-HISTORIQUE

La Centième d'Hamlet, drame en six actes de Théodore Barrière.

La mort est venue interrompre Barrière, au moment où il mettait la dernière main à son drame.

Disons-le franchement : l'imperfection de l'ouvrage saute aux yeux. Les inutilités abondent, les hors-d'œuvre font disparaître le plat de résistance. Des choses vigoureuses, nerveuses, violentes, comme toujours dans Barrière ; mais aussi que de longueurs insupportables ! On peut dire plus : il y a dans la conception même un défaut capital. Visiblement, la pièce n'a été faite que pour mettre sur le théâtre l'incendie d'un théâtre. C'est là un procédé désastreux La marche inverse est la seule naturelle, la seule bonne : il faut grouper des accessoires autour d'une donnée, et non pas chercher une donnée où se puisse mettre des accessoires. Nous ne pousserons pas plus loin la critique.

Peut-être par simple respect pour la mémoire de Barrière, M. Castellano n'a-t-il point voulu abandonner une œuvre inachevée par suite de la mort de son auteur. Nous lui tiendrons compte de cette bonne pensée.

La seule chose qui eût plaidé en faveur de la *Centième d'Hamlet*, eut été l'interprétation. Malheureusement elle n'est point des meilleures. L'habile directeur du Théâtre-Historique prendra vite une revanche, car si la *Centième d'Hamlet* peut fournir une honorable carrière, elle ne sera pas *centenaire*, nous le craignons bien.

ATHENÆUM

La *Tête de Martin*, une folie désopilante de MM. E. Grangé, Decourcelle et Barrière, a été enlevée avec beaucoup d'entrain par MM. Lecœur, Horace, Goby, Harel, Mmes Farnat, Lavainne et de Wenzel.

Le *Mari qui n'a rien à faire*, le dernier grand succès de Geoffroy, au Gymnase, a valu des applaudissements mérités à Angély et à Mme Léry, deux artistes qui brûlent les planches.

Le succès des *Petits Péchés de la Grand-Maman* s'accentue chaque soir. La façon toute charmante dont cette jolie petite comédie est rendue par Mmes Farnat, Lavainne et Fontanel, suffirait pour attirer le public.

On annonce comme reprise, aujourd'hui et pour toute la semaine, les *Forfaits de Pipermans*, un des plus grands succès de ce théâtre.

La Lame et le Fourreau

I

Minuit va sonner, la chambre est silencieuse, la pendule fait tic-tac par habitude, les tisons s'endorment, la veilleuse observe dans sa coque d'albâtre... C'est un petit intérieur charmant et qui sent bon... une odeur de *nous sommes chez nous*... verveine et ambre, violette et iris.

Le lit ressemble à un flocon de neige qui va tomber à terre tant il est blanc, douillet, festonné, tuyauté, aérien. Au fond de cette alcôve est un beau grand Boucher, une peinture superbe que madame a mise là on ne sait trop pourquoi, il y a sur cette toile des nuages bleus, des jambes roses... une nymphe, je crois, entourée de petits polissons sans vêtements, magnifiques empâtements! glacis délicats! c'est signé, le cadre est honnête.

Après un court silence, la jeune femme, qui regardait dans le vague comme les gens qui voient cheminer une pensée, dit sans se détourner :

— Nous ferons de la botanique cet été, n'est-pas, quand nous serons à Rocheblanche? J'achèterai une boîte verte toute petite, et nous ferons de la botanique, n'est-ce pas mon... ami... chéri?

Le *chéri* se perdit timidement dans la dentelle comme une perle dans une botte de foin.

— Mais oui, ma petite chatte, mais oui, répondit le jeune mari de sa grosse voix bien timbrée. Oh! tu te fatigueras bien vite de la botanique, ajouta-t-il immédiatement, si tu savais comme c'est minutieux; c'est de l'horlogerie! et puis il faut classer, il y a des petits tiroirs, des étiquettes!... c'est un peu bête, là, franchement. Du reste, je ne sais pas un mot de botanique.

— Cependant ce que tu viens de me dire, ça en est, Victor ?

— Oui, sans doute, mais c'est tout ce que je sais : corole, étamine, pistile, pistile, étamine, corole, voilà tout... Bonsoir mignonne.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, princesse?

— Moi on ne m'avait pas parlé de tout cela, et on avait bien fait; comme ça m'aurait troublée, mon Dieu!

— Est-ce que tu crois que ça ne m'a pas troublé, moi ?

— Ah! qu'est-ce que ça te fait?

— Dame, ça m'a fait une commotion, et puis j'ai pris le dessus... tu es gentille, mon petit poulet!

— Tu me dis que je suis gentille parce que tu es bon, mais au fond je sais bien que tu me trouves un peu... oh! je sais bien, va!

— Un peu quoi ?

— Enfin un peu... niaise ! et c'est bien vrai que je ne sais pas grand'chose; que veux-tu, cela n'est pas de ma faute, j'étais si paresseuse au couvent !

— Ah! pour cela, chère amie, nous pouvons bien nous donner la main; si tu m'avais connu au collége! Je ne m'en porte pas plus mal pour cela, du reste.

— Tu me dis cela encore pour me consoler.

— Moi? te consoler, de quoi, ma chère bonne?

— Me consoler de mon ignorance! Mais maintenant je veux savoir, oh! je veux lire! c'est si beau! là, c'est admirable la science; quand on pense que toutes ces fleurs, toutes ces plantes s'aiment et se cherchent...

— Ne pense donc pas à cela, je te promets que ça t'assommerait au bout de huit jours, on attrape des coups de soleil, puis, comme je te le disais, il faut des tas de petits tiroirs.

— Et si elles s'aiment, le bon Dieu leur a donné bien sûr un moyen de causer ensemble; sans cela ça ne serait pas la peine! on s'aime pour se le dire ; qui sait si leur parfum n'est pas un langage... dis?

Monsieur (distrait, regardant le tableau). — Très-possible, ma petite chatte... C'est le Boucher qui était dans le cabinet de ton père? voilà une jeune personne qui se porte furieusement, ventrebleu!

— Oui, c'est très bien fait. Papa disait que c'était le plus beau Boucher qu'il connût.

— Continue donc, ma mignonne, je t'écoute ; pardon de t'interrompre ; tu me disais ?

— Ca ne t'ennuie pas ? je n'oserais dire à personne ces folies-là, mais je trouve que cela fait du bien de supposer que ces belles fleurs sont heureuses de se sentir aimées, de s'imaginer que l'amour enveloppe le monde... que Dieu est bon, mon chéri, et que je plains ceux qui n'ont pas de religion...

Madame n'eut pas le temps d'achever sa phrase tant fut soudain, sonore et violent, l'éclat de rire qui échappa à monsieur. La chère petite devint toute rouge, regarda son mari de son grand air sérieux, et comme le rire continuait de plus en plus fort, et inexplicable, elle sentit ses mains se gonfler, les coins de sa pauvre petite bouche s'abaissèrent convulsivement, et deux larmes lui vinrent aux yeux.

— Ah ! que c'est bon de rire, mon petit poulet rôti, que c'est bon !

Tout en disant cela, monsieur, laissant peu à peu sa gaieté s'éteindre par grosses saccades, se retourna vers sa femme et aperçut les deux petites larmes qui tombaient ; il devint sérieux et s'approchant d'elle :

— Qu'est-ce que tu as, ma belle, ma bonne, ma petite femme ? qu'as-tu, mignonne aimée ? Il était plein de cœur cet homme bien portant.

— Je n'ai rien, fit-elle, en essayant de sourire. Mais au fond, sur ma parole, elle offrait au bon Dieu sa douleur.

— Rien !... comment rien ? mais tu pleures. Qu'est-ce qui t'as fait de la peine ?... Sacrebleu ! on t'a manqué de respect ? Est-ce Jean ou Victor, ou Sophie ? Dis moi qui, je fais maison nette... Mon ange aimé, je t'adore, ma chérie... Ah ! sacrebleu ! je les fiche à la porte en dix minutes et par la fenêtre ! moi, j'aime cela.

— Victor... mon ami. (Elle tremblait dans son petit coin comme un pauvre petit perdreau le lendemain de l'ouverture). Victor ! je n'ai rien, rien, mon ami.

— Mais je te dis que si ; donne-moi le temps d'enfiler mes chausses : je vais voir cela. Je vois bien que tu as quelque chose, tu me parles botanique, bon Dieu, nature. Ce n'est pas naturel ! Voyons, ne suis-je pas ton ami, ma chère petite ? Dis-moi, franchement, là, carrément, ce qui... Est-ce que tu as mal à l'estomac ?

— Oh ! tu es noble, tu es bon, généreux... Non, je n'ai pas mal à l'estomac.

— Alors on t'a manqué de respect ?

— Non, je t'assure, je te jure ; calme-toi, Victor.

— Eh bien ! le diable m'emporte ! j'en suis fâché, j'aurais eu plaisir à laver le poil de tout ce monde-là. Ma Louise qui pleure !...

Madame (bien timidement et en ramassant sa larme du bout de son petit doigt). — Pourquoi riais-tu donc tout à l'heure, mon ami ?

— Tout à l'heure ? Ah ! pour rien, une bêtise ! c'est cette nymphe rose avec sa jambe. Ah ! ah ! ah ! au milieu de tous ses galopins ! Est-ce que tu ne trouve pas... Ah ! ah ! ah ! je ne peux pas la regarder sans rire. Est-ce que tu ne trouves pas que le petit qui est à gauche et qui a un carquois dans le... ah ! ah ! ah ! dans le... dos, ressemble à... ah ! ah ! ah ! à mon oncle ?... Mais c'est lui, c'est positivement lui avec un carquois ! Ah ! c'est trop bête de rire comme cela. Vois-tu d'ici mon oncle en carquois ?... N'est-ce pas que c'est drôle, ma petite colombe ?

— Ah ! c'était ce qui te faisait rire ?... Oui, mon ami, c'est drôle. Bonsoir, mon ami.

Voilà comment il se fit que ce soir-là nos deux époux s'endormirent un peu tard.

Le lendemain matin, de fort bonne heure, madame, déjà levée, regardait dormir son mari. Il était magnifique de calme et de santé, ce superbe garçon. Sa vaste poitrine se gonflait régulièrement avec aisance et conviction, et sous sa belle moustache blonde, drue, fine, abondante, on devinait le sourire de l'homme qui est heureux. La chère enfant s'approcha et n'osant l'embrasser, elle murmura entre ses lèvres :

— Si tu savais comme je t'aime ! Oh ! mon Dieu ! vous ne vous doutez pas comme je l'aime !

Elle s'équipa à la hâte et s'en fut à la messe. Le soir du même jour le fameux Boucher avait cédé la place d'honneur a une magnifique Vierge de Raphaël, épreuve avant la lettre, pièce unique, splendide morceau, que notre ami aperçut tout d'abord.

— Tiens ! la petite dame d'hier a disparu ! tu as enlevé la petite dame, mon amour ?

— Oui, je suis de ton avis. J'ai trouvé que ce Boucher, avec ces nuages violets et ses chairs roses, était... En somme, c'est de la peinture de la décadence !

— Mais la petite dame n'était pas mal... Eh ! eh ! gentille ! tout plein ; la petite dame ! Ces galopins aussi étaient gentils : mon oncle, ah ! ah ! ah ! m'a-t-il fait rire ?

Et monsieur éclata de plus belle.

— J'ai cru bien faire, mon ami.

— Eh, sans doute, ma chère ! est-ce que tout ce que tu fais n'est pas bien fait ? Je regrette mon oncle, voilà tout... ah ! ah ! ah ! avec son carquois... tu ne veux donc pas que je t'embrasse ? là, sur le cou...

— C'est pourtant une gravure admirable et que papa aimait joliment !

— Mais moi aussi je l'aime, ta gravure, mon amour. Ça a un cachet... un grand cachet, et puis c'est composé... c'est superbe.., pas très gai pour mettre au fond de son lit, mais enfin, c'est très beau... c'est pas l'embarras, mais le bambin qui est à gauche et qui tient un bougeoir ressemble... ah ! ah ! ah ! tu ne trouves pas qu'il ressemble à ma tante ? Hier mon oncle, aujourd'hui ma tante. Tu ne trouves pas cela amusant, ces ressemblances ? Après tout, peu importe, ma chérie ; et se retournant vers sa femme, il lui montra son bon visage épanoui, tout plein de bonne humeur et de tendresse ; tu es gentille tout plein, ce soir ?

— Je ferai enlever cette gravure, murmura madame.

— Mais non, embrasse-moi ; tu vois bien que je dis des bêtises ; voyons, embrasse-moi, faisons la paix.

— Je ne suis pas très bien ce soir, j'ai une migraine affreuse. Bonsoir, mon ami, fit la chère enfant, en se mordant un peu les lèvres.

— Bonsoir, répondit monsieur, et il ajouta à part lui : Que diable a donc ma femme depuis deux jours ? Ah mais ! ah mais !... quo diable a-t-elle ?

Le lendemain, le Raphaël avait disparu, mais madame était inquiète, troublée. Madame souffrait vraiment... ma parole ; elle souffrait, et d'autant plus qu'il lui était impossible de s'expliquer pourquoi. C'était une sorte de langueur, de découragement, de vide. Vous savez, lectrice, combien ce vague douloureux est pénible ? Les hommes ne connaissent point cela, ce qui est pour eux, soyez-en sûre, un signe d'infériorité. Dans ce moment où l'âme a des inquiétudes, elle perçoit tout à coup d'infinies délicatesses ; les sens eux-mêmes acquièrent une finesse d'impression si excessive que l'on se sent comme hors de soi, le tic-tac de la pendule vibre dans votre cerveau comme le bourdon de Notre-Dame, on s'éloigne d'une violette de peur d'être enivré, tout ce qui vous entoure tinte et frémit ; on vit trop à la fois, c'est horrible ou c'est délicieux ; la moustache de votre mari vous fait l'effet d'une brosse à habit, moralement et physiquement ; cet homme se déforme à vos yeux comme les têtes en caoutchouc lorsque le doigt les presse, son nez vous fait l'effet d'une montagne et son esprit d'une assiettée de panade ; quand retentit le craquement de sa botte, il semble que la bobèche des bougies se fendille et que le verre de lampe va éclater ; on l'adore tout de même, mais on le déteste aussi un peu. Après tout, vous connaissez cela mieux que moi... Pour tout dire : on est nerveuse.

Telle était la situation dans laquelle commençait à entrer l'épouse de Victor. Elle se sentait glisser sur la pente, et, comme elle adorait son mari, elle faisait brûler des cierges tous les matins et répétait : Mais comme je l'aime, mon Dieu, je l'aime ! tout en glissant. Victor, après avoir fait des prodiges de gaieté, tout à fait vainement, commençait à avoir par-dessus les oreilles de ces langueurs qu'il ne comprenait pas.

La chère enfant, de son côté, risqua un dernier effort et fit accrocher dans l'alcôve un fort beau tableau de fruits signé Saint-Jean. Elle avait hésité longtemps, et puis enfin, tout bien calculé, elle avait fait accrocher le tableau de fruits. Au fond, elle espérait beaucoup : c'était une peinture aimable, souple, colorée, délicate.

— Ah ! voilà du dessert ! s'écria notre ami Victor en l'apercevant. Belle peinture cela, ma chère !

— Oui, n'est-ce pas ? je trouve aussi...

— Ah ! sapristi ! c'est beau ! cette pêche de droite est splendide. Ah ! sapristi ! ah ! sapristi ! belle pêche ! Tu ne trouves pas qu'elle rappelle le petit polisson qui était à côté de la petite dame qui se portait si bien, tu te souviens ?

— Non, pas très bien ; tu veux parler du Boucher de papa ?

— Précisément ; tu sais, le petit galopin qui ressemblait à mon oncle ; eh bien ! ta pêche me rappelle... ah ! ah ! ah ! ça donnait envie de taper dessus ! galopin, va ! Dieu que j'ai ri ! tu te souviens, ce soir où tu avais mal à l'estomac ?

— Mais, je n'ai jamais eu mal à l'estomac, fit observer madame avec aigreur. — Veuillez remarquer qu'elle souffrait moralement depuis plusieurs jours.

— Eh bien alors, c'était le jour où tu n'avais pas mal à l'estomac, ma bonne chérie ; ah ! ah ! ah ! je n'y tiens pas du tout.

— On dirait vraiment, à vous entendre, que les jours où je n'ai pas mal à l'estomac sont des jours d'exception. Moi qui ne connais pas mon estomac, qui digérerais des pierres !

— Hosannah ! gloire à David ! ma femme digères des pierres... comme moi ! Viens m'embrasser ; tu es un ange, je t'aime, viens que je t'embrasse. Des pierres, messieurs ! ah ! ah ! ah ! des pierres, du silex, un pavé, un sabre, ma femme digère !

— Vous êtes parfois d'un commun, mon cher !

— Voyons, je suis bête, je suis absurde, je dis des bêtises idiotes, et que diable veux-tu, je suis content. Je suis bien portant... comme la petite dame de l'autre soir ; alors, je suis gai, c'est naturel, mon ange chéri. Ça t'est désagréable de digérer des pierres ? Attends un peu ; quelle est la canaille qui a dit que ma femme a un estomac do canard ? quel est le misérable qui a prétendu que ma femme avale des sabres sans tousser ?... quel est ?...

Et, tout en disant cela, notre ami Victor arpentait la chambre en riant comme un fou, et, de temps en temps, cherchait à embrasser madame qui, se refusant à ses tendresses, paraissait profondément blessée...

Onze heures sonnaient à la pendule lorsqu'une petite voix sèche murmura :

— Bonsoir, mon ami.

— Eh bien ! bonsoir, répondit une autre voix grosse, vibrante et rude comme le dos d'un sanglier. Mais que diable a-t-elle depuis huit jours? pensait-il ; ah mais ! ah mais ! que diable a-t-elle ?

II

Le lendemain, vers les deux heures, un vieux monsieur en cravate blanche, au gilet de satin, aux cheveux blancs, à l'œil fin, entrait chez madame.

— Bonjour, docteur.

— Bonjour, ma chère petite dame, bonjour ; qu'est-ce que veut donc dire votre poulet : — Docteur, venez vite ; je veux causer, etc. J'arrive en quatre bateaux. L'œil est bon, voyons le pouls. Est-ce qu'il y a un héritier sous roche ?

— Mais non, mon vieil ami, je voulais causer, voilà tout ; je voulais voir la bonne expression de votre visage qui est fait pour consoler.

— Ah ! c'est moral ? Hum !... avez-vous été patiner l'autre soir ? Il paraît que tout le monde avait des lanternes sur la tête.

— Oui, j'en ai vu les dessins dans la *Vie Parisienne*, mais ce n'est pas de cela dont je voulais vous parler.

— Vous lisez donc la *Vie Parisienne*? Eh bien ! chère petite, il faut jouer aux petits papiers. Ça fouette le sang ; vous savez que je connais la petite dame myope.

— Ah ! qui est-ce ?

— C'est M. Veuillot ; ne le dites pas.

— Ah ! c'est M. Veuillot ! mais ce n'est pas précisément de cela que je voulais vous entretenir, mon bon, mon cher docteur ; j'ai un petit quelque chose qui me tourmente, qui m'inquiète, mon vieil ami, et il n'y a que vous au monde à qui je puisse le confier.

— Confiez donc, mon enfant.

— Eh bien, voilà ; c'est que c'est difficile à dire. Que penseriez-vous d'un homme qui... Je ne sais vraiment par où commencer.

Le vieux docteur regarda sa cliente dans le blanc des yeux et ajouta :

— Est-ce que Victor paraît... soucieux ?

— Oh, non, certes.

— Tiens, c'est original ; alors il ne l'est point assez ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, je ne souhaite pas qu'il soit triste.. Oh ! vous ne pouvez pas comprendre ce que j'éprouve.

— Qui vous dit cela, ma chère petite ? Est-ce que je ne vous connais pas, est-ce que je ne vous ai pas mise au monde ? Voulez-vous que je vous dise ce que vous éprouvez ?

— Ah ! vous me rendriez grand service, mais je vous mets au défi.

— Chut ! ne défiez personne ; voici la chose ; il y a en vous mille délicatesses du cœur et de l'esprit que Victor fait semblant de ne point comprendre, n'est-ce pas ?

— Oui, en vérité, c'est bien cela.

— A une phrase pleine de rêverie suave... Oh ! je vous connais, vous êtes capable de tout ce qui est exquis.

— Je ne dis pas cela, je ne prétends pas cela..., j'ai...

— Une nature d'élite, tout bêtement ; à mon âge on ne flatte pas, vous le savez. Eh bien donc ! à une phrase pleine de suave rêverie qui s'échappe de votre cœur, Victor répond par un éclat de rire ; je le connais, ne m'interrompez pas. Il se met tout à coup à chanter dans votre chambre, de sa voix — quant à cela, il a un timbre de voix admirable — il soulève votre grosse pendule d'une seule main ; il... je jurerais que vous l'avez vu danser en robe de chambre. Pauvre garçon ! ah ! pauvre garçon !

— Mais oui, plusieurs fois, et il me faisait peur, il était comme un lion, docteur.

— Et cela vous irritait, vous blessait, pauvre petite colombe !

— Je n'étais pas blessée qu'il fut comme un lion. Il faut qu'un homme... soit... Enfin, la force chez un homme est une belle chose, mais...

— Oh ! je vous comprends bien, rien n'est affreux comme d'avoir dans son mari un homme qui ne vous comprends pas absolument complètement : il s'ensuit des doutes, des inquiétudes, puis la froideur arrive.

— Oh ! pas de son côté.

— Ah ! bien, bon, cela n'est pas mauvais.

Le docteur se moucha et il ajouta : — Chère enfant, j'aurais voulu vous le cacher, mais il faut tout vous dire. Les choses en sont arrivées à ce point où le silence serait une mauvaise action Notre bon et cher Victor, avec toutes les apparences de la vigueur, de la santé, a une maladie qui le ronge.

— Une maladie ! mon Victor malade ! Docteur, mon ami, mais vous me mettez à la torture ; expliquez-vous, est-ce dangereux ?

— Eh ! eh !... dangereux ! toutes les maladies sont dangereuses lorsqu'on les laisse s'enraciner ; la sienne peut se guérir en six mois ; mais tout dépend de vous. C'est un dévouement de six mois que je vous demande, un oubli complet de vous même, un... ah ! je n'oserais pas parler d'un semblable sacrifice à toutes les femmes.

— Je ferai tout ; que faut-il faire, mon ami, dites, dites ?

— Tenez, mon enfant, laissez-moi vous baiser la main ; vous êtes sublime. Eh bien ! Victor a tout simplement une inflammation circulaire...

— Circulaire, oh mon Dieu ! et de quoi ?

De... hum !... de l'hypocondre gauche, pas loin du diaphragme, à deux pas des fosses côtes, mais tout cela importe peu. Sa gaieté est intermittente, maladive, c'est une sorte de réaction violente qui succède à des heures entières de rêveries accablantes, je l'ai vu chez moi pleurer comme un enfant.

— Mais jamais il ne m'a parlé de cela.

— Il se ferait tuer plutôt que d'en parler ! ah ! grand Dieu !

— Mais enfin que dois-je faire, docteur, mon seul ami ?

— C'est bien simple, chère enfant, il faut le consoler. Quand son effroyable bonne humeur commence, il faut rire avec lui, quoiqu'il vous en coûte, répondre à ses désirs comme on répond à ceux d'un malade, car il est malade ! en un mot... la lame use le fourreau. Là, comprenez-vous ?

— Ah ! grand Dieu !

— C'est à la lettre, mais je vais le voir ; il est dans son cabinet, sans doute. Je vais le voir...

— Soyez bien prudent, docteur !

— Ne craignez rien, j'aurai l'air d'être venu par hasard. Adieu ! vous êtes un ange. Bon courage, mon enfant.

Et tandis que le bon docteur se dirigeait vers le cabinet de monsieur, madame se jetait sur son prie-Dieu.

— Qui est-ce qui est là ?.. Entrez, cria une voix de stentor, entrez !

Le docteur entra et aperçut tout d'abord notre ami Victor en gilet de flanelle, les manches retroussées, ayant au bout de son bras droit tendu une altère de cinquante livres, et tenant de sa main gauche une montre à secondes qu'il regardait avec attention.

— Qui est-ce qui est là ? fit-il sans détourner la tête.

— C'est moi, mon cher. Eh ! bon Dieu, que faites-vous là ?

— Chut ! une seconde... Ouf ! voilà qui est fini ; et déposant à terre son petit objet : Je dépense mes forces, mon cher bon vieux docteur, je me fatigue, voilà. Ah ! c'est gentil de venir me voir. Vous allez boire un verre de frontignan avec un biscuit, ou de madère, ou de capri ; j'en ai d'exquis, mon cher, un bouquet de violette.

— Non, merci, je ne prends rien. Je viens de serrer la main de votre femme en passant. Elle a bonne mine ; je suis content d'elle.

— Ah ! oui-da ! asseyez-vous donc. Ma pauvre petite femme me tourmente un peu, à vous dire vrai... Vous permettez que je passe une veste ?... Tâtez donc mon bras, mon vieux docteur. Est-ce du sapin ou du chêne ?

— C'est du fer, mon ami. Quel solide gaillard vous faites !

Oui, je me porte pas mal ; mais, comme je vous le disais, je crains que ma petite femme soit souffrante.

— Tiens, tiens ! et qu'est-ce qui peut vous faire croire cela ?

— Dame ! je ne sais pas trop ; elle a des inquiétudes, une espèce de tristesse singulière : elle n'est contente de rien, les larmes lui viennent aux yeux à propos de rien. Enfin, pour ne vous citer qu'un exemple... Vous savez, il y a des petits faits qui en disent plus que... Vraiment, vous n'avez pas soif ? Je vais toujours demander un flacon de capri ; moi, j'étrangle... Eh bien ! pour ne vous citer qu'un fait, ma petite femme chérie a mis dans sa petite caboche de suspendre un tableau dans son alcôve, bon.

— Mais je ne vois pas...

— Attendez donc. N'allez donc pas plus vite que les violons, mon docteur aimé ! Moi, vous savez, je n'ai pas le caractère difficile. Tu veux mettre un tableau, mon ange, mets-en un, mets-en deux, mets en dix, l'un sur l'autre si cela t'amuse, ça m'est parfaitement égal. D'ailleurs, je l'aime trop, la chère enfant, pour la contrarier en quoi que ce soit.

— Eh bien ! elle a accroché son tableau ?

— Et puis elle l'a décroché le lendemain pour

en suspendre un autre qu'elle a immédiatement fait enlever pour mettre à sa place une troisième peinture. Le tout accompagné de larmes, de rêvasseries, de... froideur. Ça irrite, vous savez, ces choses-là! Le soir, elle a la migraine, dans la journée des névralgies. Je m'attends à des crises de dents et à des attaques de nerfs... Ce qu'il y a plus de clair, c'est que je n'y comprends plus rien et que je soulève des poids de cinquante pour me... distraire, parce que je suis un brave garçon.

— Ecoutez, Victor, vous savez si je vous aime?

— Tiens, parbleu? Vous ne voulez vraiment pas un verre de capri?... avec un biscuit?

— Ce que j'ai à vous dire est très sérieux, puisque le moment est venu de parler...

— Diable! mais vous me faites peur avec votre air. Qu'est-ce qu'il y a? Voyons!

— Il y a que votre chère petite femme est malade, mon ami.

— Pauvre mignonne! mais je l'adore, ma femme!... Et qu'est-ce qu'elle a, sacrebleu!

— Elle a... elle a... une inflammation circulaire...

— Circulaire... mais c'est affreux!

— Circulaire de l'hypocondre gauche, dans le voisinage du diaphragme, là. Est-ce clair? Maintenant, cela peut se guérir si vous voulez.

— Si je le veux! il est fou, ma parole! Parlez vite! que faut-il faire? un voyage? scier du bois? vous casser les reins d'un coup de poing?

— Je vous demande tout simplement six mois d'abnégation et de tendresse... suivie. Je vous demande cela à vous, mon ami, parce que je vous sais un gaillard solide de toutes les façons possibles. Considérez-la comme une malade, ne la violentez pas, mais soyez ferme, vous m'entendez. Ces langueurs, ces larmes que vous remarquez ne sont chez elle que des réactions dont elle n'est pas maîtresse. Votre chère petite femme a un fond de bonne santé physique dont vous ne vous doutez peut-être pas, mais dont il faut tenir compte, mon cher Victor.

— Mais je ne demande pas mieux. Pouvais-je deviner tout cela?

— Eh! parbleu! croyez-vous qu'elle serait femme à vous parler de ses souffrances? Ne lui soufflez pas un mot de ce que je vous dis là au moins!

— Vertuchoux! je m'en garderais.

— Il faut être joyeux, quoi qu'il vous en coûte; il faut la consoler, la faire rire et l'accabler de preuves de votre tendresse... Est-il solide, ce gaillard-là! Quel bel homme vous faites, mon cher!

— Etes-vous sûr de la guérison au moins?

— Oui, si vous suivez à la lettre mes prescriptions, sans quoi...

— Sans quoi, quoi?

— Sans quoi... sans quoi le fourreau userait la lame... Allons adieu! j'oublie mes visites. Six mois de dévouement, vous m'entendez.

—

A six mois de là le docteur dînait chez nos amis. Vers les huit ou neuf heures, on passa dans le salon, et comme madame offrait au vieux docteur une tasse de café :

— Eh bien! lui dit-il tout bas, comment va-t-il?

— Pas mal. Et vous? fit-elle en riant beaucoup et en rougissant un peu.

Le vieux médecin sourit aussi et s'approchant de la fenêtre où fumait Victor :

— Elle me paraît être mieux, murmura-t-il avec discrétion.

— Ma femme? oh! très bien, très bien. Avez-vous vu la layette du dauphin?

GUSTAVE Z.

BIBLIOGRAPHIE

Tout ce qui sort de la maison Hachette porte le cachet de cette puissante maison. Commençons d'abord par la *Bibliothèque des merveilles*. — Ces volumes, qui contiennent d'innombrables gravures et coûtent 2 francs 25, sont aussi irréprochables dans leur genre que le *Faust*, de Gœthe, l'*Histoire de Joseph*, les *Bords de l'Adriatique* et le *Montenegro*, qui vont prendre leurs places sur toutes les tables de salon, à côté des *Idylles*, de Tennyson, ou de la *Rome*, de Francis Wey.

Rarement d'ailleurs la maison Hachette a mis en vente une plus complète collection de livres d'étrennes que cette année. L'*Histoire de Joseph*, le splendide in-folio pour lequel Bida a dessiné 20 compositions magistrales, gravées à l'eau forte par des artistes comme Gaucherel, Gilbert Greux, Flameng, Hédouin, Lalauze, Waltner. Si vous êtes ébloui par la perfection de l'ensemble, c'est que chaque détail a été mûrement étudié; c'est qu'on a longuement délibéré sur le choix des caractères, la qualité du papier; c'est qu'on s'est adressé à chaque spécialiste dans toutes les industries. Les caractères typographiques sont ceux qui ont été gravés spécialement pour les *Saints Evangiles* par Vieil-Cazal, d'après les dessins de M. Rossigneux. Avant de se décider, M. Rossigneux avait rassemblé les meilleurs spécimens de caractères employés par les imprimeurs et les avait fait grandir par la photographie, afin d'en rendre plus évidents les défauts et la qualité.

Les mêmes soins ont été pris pour ce *Faust*, de Gœthe, d'un aspect si luxueux et si grave en même temps. Grâce aux dessins de M. Liezen Meyer, l'œuvre de Gœthe se déroule pour la première fois dans le décor qui lui convient. Sous vos yeux se succèdent le *Cabinet de Faust*, la *Taverne de Leipzig*, la *Cuisine de la Sorcière*, la *Chambre de Marguerite*, le *Jardin de Marthe*, la *Fontaine*, les *Remparts*, la *Cathédrale*, la *Nuit du Sabbat*, pour ne citer que les épisodes les plus impressionnants, ceux dont l'artiste a su le mieux traduire le charme tout particulier. Concilier ce mélange de fantastique et de réel, qui fait de la création de Gœthe une composition qui ne ressemble à nulle autre, n'était point chose aisée. M. Liezen Meyer a admirablement réussi dans cette tâche; il a retrouvé, pour l'œuvre totale, cette inspiration originale et un peu nébuleuse à laquelle nous devons deux au trois chefs-d'œuvre d'Ary-Scheffer.

Voici M. Charles Yriarte que nous avons déjà rencontré ailleurs. Les *Bords de l'Adriatique et le Montenegro* nous emmènent en des régions que l'auteur connaît merveilleusement, qu'il a parcourues pendant de longs mois, non en touriste superficiel, mais en voyageur attentif, vivant de la vie du pays, s'arrêtant à chaque détour de route pour fixer sur son album le site qui l'avait frappé et le type qui lui avait paru intéressant. L'illustration est ici toute différente de celle de *Faust* et de *Joseph*. 300 gravures, la plupart exécutées d'après les croquis de l'auteur lui-même, transportent le lecteur dans ces pittoresques contrées encore si inconnues de la foule.

On n'a pas oublié le succès qu'obtint la dernière œuvre de Guizot : *L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. L'illustre historien homme d'Etat rendit un grand service au pays, celui de vulgariser le goût des études historiques.

Il faut connaître admirablement le sujet que l'on traite pour le faire comprendre aux enfants, pour les intéresser; il faut, de plus, animer ces intelligences qui s'éveillent et parler le langage qui leur convient. M. Guizot réunissait ces deux qualités au plus haut degré, et il s'est trouvé que son *Histoire de France* est un chef-d'œuvre d'exposition et de clarté que les grandes personnes consultent avec grand profit.

C'est une œuvre aujourd'hui classique. M. Guizot l'avait terminée avant sa mort; il avait laissé les notes et les dictées pour une *Histoire d'Angleterre*, que sa fille, Mme de Witt, a publiée à son tour, et dont le deuxième et dernier volume vient de paraître.

Voilà donc un ouvrage complet, et tout le monde regrette que le grand historien n'ait pas eu le temps d'esquisser sur le même plan l'histoire de *tous les pays*.

Le mot *livre d'étrennes*, quand on le prononce à propos de la maison Hachette, n'a point le sens éphémère et passager qu'on lui prête quelquefois. La *Géographie universelle*, d'Elisée Reclus, est un de ces monuments scientifiques qui rendent aux lettrés eux-mêmes des services de chaque jour et presque de chaque heure. Le troisième volume, l'*Europe centrale*, comprend la Suisse, l'Autriche-Hongrie et l'empire d'Allemagne. Dix cartes tirées à part, plus de deux cents cartes intercalées dans le texte, et soixante-quinze gravures sur bois indiquent quels renseignements de tout ordre et de toute nature on est sûr de trouver dans ce volume qui ira rejoindre dans toutes les bibliothèques la *France* et l'*Europe méridionale*

Le *Journal de la Jeunesse*, dont le succès est maintenant définitif et complet, a dû donner aux éditeurs autant de mal à lui tout seul que bien des publications considérables. Créer un recueil pour les enfants semble au premier abord une besogne facile, et cependant nulle entreprise n'est plus ardue et plus délicate. Tous les essais qui ont précédé le *Journal de la Jeunesse* se sont chargés, par leur insuccès même, de démontrer cette évidence. Faire un journal puéril ou un journal enfantin n'est pas effectivement faire un journal pour les enfants. C'est ce que la maison Hachette a parfaitement compris; elle s'est préoccupée, non de pasticher le parlé ou les manières de l'enfance, mais de grouper autour d'elle des hommes de valeur qui, dans un langage accessible à tous, s'efforcent d'entretenir leur public de tout ce qui est susceptible d'éveiller une curiosité intelligente.

La maison Hachette semble d'ailleurs s'être proposée de réagir contre les préventions qui ont persisté si longtemps chez notre nation contre l'étude de la géographie.

D'un bout à l'autre du vaste univers, les plus lointains explorateurs se retrouvent au rendez-vous du boulevard Saint-Germain. Après Stanley, c'est Cameron qui nous raconte ses courses à travers l'Afrique, ses visites aux rois sauvages, ses luttes avec les guides, ses désespérances momentanées, suivies de joies si vives à la moindre découverte nouvelle. Tandis que celui-là se

débat contre la soif, a besoin de toute son énergie pour résister aux ardeurs d'un climat torride, d'autres voyageurs restent renfermés pendant deux hivers au milieu des glaces du pôle. Cameron a peine à se défendre contre les aveuglantes clartés du soleil ; les marins du *Tegetthoff* demeurent plongés pendant tout un hiver dans une obscurité presque complète.

Bien des livres seraient encore à citer après l'*Expédition du Tegetthoff* et *A travers l'Afrique*, de Cameron. Un livre superbe de M. Lesbazeilles, *Tableaux et scènes de la vie des Animaux*, illustré de 20 grandes compositions dessinées sur bois par Joseph Wolff, nous décrit l'animal, non point dans l'attitude résignée qu'il prend une fois captif, mais tel qu'il est en pleine forêt, au milieu des jungles, vainqueur et vaincu, écrasant les plus faibles, écrasé par les plus forts. Les *Scènes historiques*, de Mme de Witt ; les *Cent récits d'histoire de France*, de M. G. Ducondray ; les *Causeries d'une grand'mère*, par M. Franck ; les charmantes nouvelles comme le *Neveu de l'oncle Placide*, de J. Girardin ; *Courage et dévouement*, de Charles Deslys, sont autant de volumes dignes d'être recommandés à tous.

PETITES NOUVELLES

— L'Opéra a repris l'*Africaine*, opéra en cinq actes, de Scribe ; musique de Meyerbeer.

Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Mlle de Reszké vient de signer un nouvel engagement avec l'Opéra, pour un an seulement, au prix de 80,000 francs, sans congé.

— Mlle Rita Sangalli nous quitte pour trois mois. La charmante danseuse va passer à Trieste le congé que M. Halanzier vient de lui accorder.

— M. Richard donnera à la fin du mois, à l'Odéon, un à-propos intitulé : les *Dragées du jour de l'An*.

— La direction de l'Opéra-Comique fait activer les répétitions de l'*Etoile du Nord*, qui sera bientôt prête à passer, et la *Nuit de noces* de M. Duffès, qui doit être représentée à la fin de ce mois ou dans les premiers jours de janvier prochain.

Les autres pièces qui sont à l'étude salle Favart, sont : le *Chariot*, de MM. Pessard et Daudet ; *Pain blanc et pain bis*, de M. Dubois ; enfin la copie s'occupe du grand ouvrage de M. Paladilhe. Le bulletin des répétions est noir de travail De onze heures à cinq heures, on répète dans toutes les dépendances du théâtre, sur la scène, dans le foyer, au grand et au petit théâtre ; l'administration se prodigue, et la bonne volonté est générale.

Dans quelques jours nous donnerons la distribution exacte des *Mousquetaires de la Reine*.

— Le Palais-Royal a donné la première représentation de *le Phoque*, vaudeville en trois actes, de MM. Hennequin et Delacour.

Nous en parlerons jeudi.

— Après la *Belle Madame Denise*, de M. Gondinet, le Gymnase s'occupera de la *Nounou*, de M. Hennequin, qui sera jouée par Mmes Legault, Reynold, Dinelli, Alice Regnault, Prioleau, et MM. Saint-Germain, Landrol, Achard, Corbin et Francès.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

Vitraux & Faïence

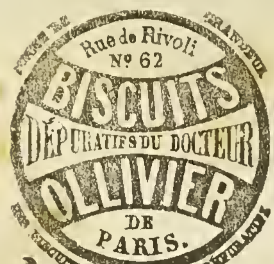
DE J. A. PONSIN

Procédé des anciens. — Rue Nve-Fontaine-St-Georges, 7. **Une Fenêtre** d'appartement mesures courantes, avec armoiries ou monogramme : **100 francs.**

BAZANA

19 rue Drouot, **Pharmacie Normale.** 19 r. Drouot

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 _ Chez tous les Papetiers

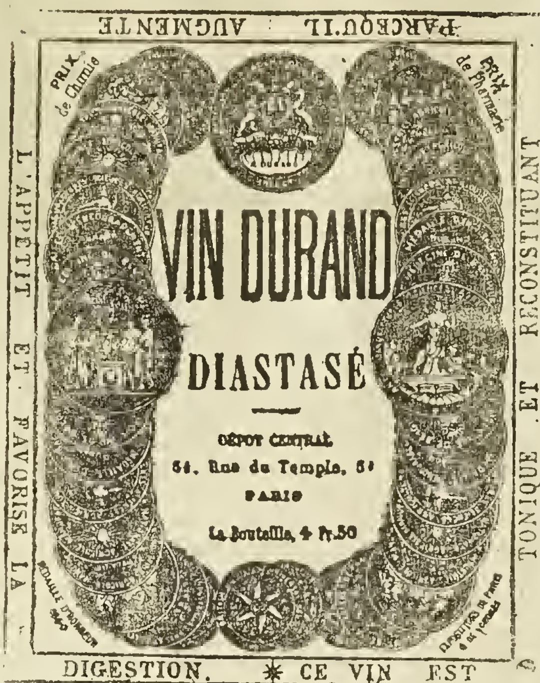


Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES
Seuls approuvés par l'acad^le n^le de médecine et autorisés par le gouv^t, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret sp^al. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enf^ts. Vote d'une récompense de 24 mille fr. *Préparations aussi parfaites que possible...* **pouvant rendre de grands services à l'humanité.** Extrait du rapport off^el. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la b^te de 25 bisc^ts. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consult^e gr^tes de midi à 6h. et par corresp. Expéd^on

---

ACONIT-LUCHON DE LARRIEU. guérit Toux nerveuses et pulmonaires, Asthme, Maladies de la Gorge et de la Voix. Adopté par *Chanteurs, Actrices*. Fl. 2 f 50, Ph^cie 13, r. Turbigo.
CUBÉBINE LARRIEU. Guérit en 6 jours, Ecoulements invétérés, spermatorrhee. B^te 5 f. 13, r. Turbigo, Paris.
Inventeur : LARRIEU, maître en pharmacie, à Toulouse

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine.
Franco partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, 1, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.



NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. f^o

---

EAU FERRUGINEUSE, ACIDULE, GAZEUSE
D'OREZZA (CORSE)

FACULTÉ DE MÉDECINE. — THERAPEUTIQUE.

COURS DE M. GUBLER

Les Eaux minérales de France... « Pourquoi « allons-nous chercher à l'Étranger les Eaux ferrugineuses acidulées gazeuses dont nous sommes admirablement pourvus ? La Corse ne fournit-elle pas *la première eau de ce genre*, comme « richesse en acide carbonique libre et en carbonate de fer ? En effet, l'eau d'Orezza, d'après la « belle analyse de M. Poggiale, ne contient pas « moins de 12 centigrammes de sel ferrugineux « par litre, tandis que Pyrmont n'en a guère que « 5 centigrammes, Schwalbach 7 et le Pouhon « de Spa 9 seulement. »

Rapport de M. POGGIALE à l'Académie de médecine : « Aucune eau ferrugineuse du continent « ne peut être comparée à l'eau d'Orezza pour la « quantité d'acide carbonique libre et le protoxyde de fer qu'elle renferme.

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES
Rendue par la douce Farine de Santé,
REVALESCIÈRE { DU BARRY de LONDRES
AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG.
31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.
DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS
Et partout chez les bons Pharmaciens et Epiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure nº 62,476. — « Dieu soit béni ! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé,
» Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat nº 99,211. — Orvaux, 15 avril 1875.
Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

Cure nº 89,625. — Avignon, 18 avril 1876.
Que Dieu vous rende tout le bien que vous m'avez fait. La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complétement.
BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11.

Cure nº 48,614. — Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure nº 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans de constipation opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure nº 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure nº 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 36 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure nº 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure nº 76,448. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ,
Musicien au 63e de ligne.

Cure nº 74,442. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé.
Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure nº 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Cure nº 79,721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'**anémie**, d'**épuisements et d'étouffements.**

Cure nº 73,810. — Riez (Basses-Alpes).
Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescère* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure nº 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement** complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure nº 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse de St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière.

Cure nº 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète** et **Vomissements.** Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure nº 68,413. — M. Lacan père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure nº 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure nº 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la REVALESCIÈRE en boîtes de fer-blanc **1/4** kil., **2** fr. **25** c.; **1/2** kil., **4** fr.; **1** kil., **7** fr.; **6** kil., **36** fr.; **12** kil., **70** fr. Même prix pour la Revalescière chocolatée. **Du BARRY et Co (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione, Paris,** et chez les bons Pharm. et Epiciers, partout.—Les boîtes. 36 fr. et 70 fr., s'expédient *franco* contre bon de poste.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS





Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché LOPEZ

SALVINI

NQUIEME ANNÉE. — NUMERO 241

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 27 Décembre au 2 Janvier 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ETRANGER	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CCXXXXI

—

SALVINI

Quand un artiste de la valeur de Salvini ou d'Ernesto Rossi se montre sur la scène, il élève d'un seul jet le niveau intellectuel des masses qu'il remue, en divulgant au moins érudit de ses auditeurs, les beautés, jusque-là cachées pour lui, des grandes œuvres dramatiques.

Avec de tels comédiens, instruits et chercheurs, possédant à la fois la tradition et l'intelligence des besoins du jour, le théâtre s'agrandit et devient tel que le concevaient les anciens, un lieu où l'on vient s'instruire, car on se trouve mis en rapport direct avec les génies créateurs, avec ces hommes pour qui l'humanité n'a rien de caché, et dont les idées sublimes pénètrent à travers les replis les plus intimes du cœur humain, dévoilant et rendant pour ainsi dire palpables ses plus secrètes pensées.

Au moment où, chez nous, Talma portait si haut le sceptre de la tragédie, l'Italie qui ne fut jamais en retard pour toutes les choses de l'esprit, possédait, elle aussi, un grand acteur que l'on saluait, d'ailleurs, de l'autre côté des Alpes, du nom de : Talma italien.

Cet homme, Modena, ne devait pas seulement avoir la gloire de tenir ses contemporains sous le charme puissant de son magnifique talent de comédien; il lui était réservé de se voir revivre dans deux grands artistes élevés à son école, instruits par lui sur toutes les traditions de la scène et dirigés d'un pas assuré vers les hautes sphères de l'art théâtral. Ces deux disciples, dignes de leur maître, je les ai déjà suffisamment désignés, sont Thomas Salvini et Ernesto Rossi.

Thomas SALVINI est né à Milan en 1829. Son père, homme d'une érudition solide, était professeur de littérature à Livourne. On comprend dès lors, que le futur comédien, fut initié de bonne heure aux choses de l'intelligence, et dut recevoir une instruction qui le mit à même de s'intéresser promptement aux questions artistiques.

Aussi l'enfant ne tarda-t-il pas à manifester des dispositions bien arrêtées pour le théâtre. Dès l'âge de quatorze ans, il entrait dans la troupe de Modena, dont les excellents conseils développèrent rapidement chez lui les instincts scéniques.

Emerveillé du talent de son maître, Salvini le prit aussitôt pour exemple, et s'efforça de l'imiter jusqu'au jour où, en pleine possession de ses moyens et de son intelligence, il devait dégager enfin sa personnalité.

Après avoir fait partie, pendant quelque temps, de la troupe royale de Naples, Thomas Salvini fut engagé par les impressarii Domeniconi et Dapocomiro avec lesquels il devait rester près de six années consécutives.

Déjà, à ce moment, son talent se dessinait avec sûreté; il obtenait de sérieux succès, en compagnie d'Adelaïda Ristori, la grande tragédienne qui partagea depuis, avec lui et avec Rossi, la gloire de faire parler à Melpomène la langue italienne sur les principales scènes de l'Europe et de l'Amérique.

En quittant la troupe de Domeniconi, Salvini resta une année éloigné de la scène. Loin d'être du temps perdu pour lui, cette année fut au contraire décisive pour hâter la maturité de son talent, car il l'employa tout entière à l'étude des chefs-d'œuvre classiques, et ce fut à ce moment qu'il acquit cette merveilleuse pondération de ses facultés de comédiens qui le rendent supérieur peut-être à son rival Ernesto Rossi, moins rompu que lui aux exigences de la tradition.

Salvini, de retour à la scène, devint bientôt le favori du public des principaux théâtres de la péninsule. Soit qu'il interprétait le grand répertoire italien d'Alfieri, de Silvio Pellico et autres, soit qu'il représentait les héros des drames de Shakespeare et des tragédies de Voltaire et de Crebillon, alors à la mode, il était toujours assuré d'un succès dont le rendaient digne, sa diction pure et élégante, sa verve dramatique, et la beauté plastique de ses attitudes.

Paolo, de la *Francesca di Rimini*, de Silvio Pellico; Roméo, de *Romeo et Giulietta*, de Shakespeare, bien différents pourtant de l'Orosmane de la *Zaïre*, de Voltaire, et de l'Oreste, de Crebillon, étaient rendus par lui avec une égale perfection. La souplesse de son talent était d'ailleurs si grande, que lorsqu'il abordait la Comédie, Salvini y obtenait le même succès que dans la Tragédie et dans le Drame.

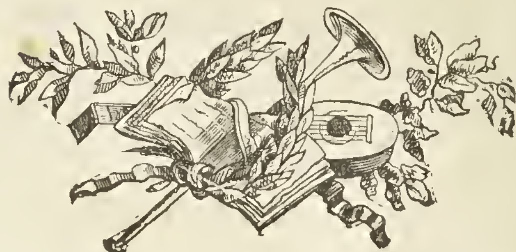
Sa notoriété devint alors considérable. En 1865, lorsqu'en l'honneur du sixième centenaire du Dante, des fêtes pompeuses furent données à Florence, Thomas Salvini, avec Adelaïda Ristori et Ernesto Rossi, fit partie de la députation chargée de représenter l'art dramatique.

Venu à Paris, il y a une dizaine d'années, Salvini y donna quelques représentations. Le souvenir qu'il laissa de ce passage,—et principalement dans *Otello*, — fut tel que lorsque Rossi vint, il y a a deux ans, nous émerveiller à la salle Ventadour, il ne put détruire l'effet produit par son devancier, bien qu'il tint la scène durant deux mois, en jetant un éclat incomparable.

En revoyant de nouveau, cette année, le célèbre comédien, nos souvenirs d'il y a dix ans se sont ravivés, et nous avons pu constater que nous n'avions point été injustement éblouis alors, car, même après avoir admiré Rossi dans *Otello* et dans *Hamlet*, notre admiration a été tout aussi vive pour Salvini interprétant ces deux rôles avec une autorité non moins grande.

La pureté, l'élégance, le goût distinguent plus particulièrement le talent de Salvini; il sculpte un personnage à la façon des antiques. Moins bouillant que son rival, il remue aussi profondément que lui. Avec une connaissance plus raffinée de la tradition, il sait tout aussi bien dégager l'esprit d'un rôle suivant le goût moderne. Tous les deux fouillent le génie des maîtres avec religion et amour; Salvini est plus austère et Rossi plus hardi, l'un et l'autre sont également dignes de vivre au contact des maîtres sublimes. Si Rossi a l'accent plus vif, Salvini à la diction plus pure. Chez le premier l'effet est plus pittoresque, chez le second il atteint la même grandeur par la simplicité. L'un est plus en *dehors*, l'autre plus en *dedans*; mais chez tous les deux le feu de l'art rayonne pourtant avec une égale puissance. Le passage à Paris de semblables artistes sera toujours salué comme il mérite de l'être, les occasions sont si rares d'entendre interpréter les chefs-d'œuvre dramatiques étrangers !

FÉLIX JAHYER



Pour éviter tout retard dans la réception du journal, nous prions ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire avec le présent numéro, de vouloir bien envoyer dès maintenant le montant de leur renouvellement en un mandat-poste, à M. GODEMENT, administrateur, 23, passage Verdeau.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

ESCOFFIER

(Thomas Grimm du *Petit Journal*)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Reprise de l'*Africaine*

Pour posséder au complet le répertoire de l'ancien Opéra, M. Halanzier n'avait plus que deux ouvrages à remettre à la scène : l'*Africaine* et la *Muette de Portici*. Le premier de ces deux chefs-d'œuvre vient de nous être rendu avec toute la pompe et tout le soin désirables.

Sans être aussi parfaite, musicalement parlant que le *Prophète*, aussi dramatique que les *Huguenots* ou *Robert-le-Diable*, la dernière œuvre de Meyerbeer a une valeur considérable et mérite à tous égards d'être conservée parmi les chefs-d'œuvre de la scène lyrique. Si le poëme avait renfermé des situations musicales plus théâtrales, et si surtout le maître avait pu suivre les répétitions de son ouvrage, nul doute que l'*Africaine* ne fut venue au monde plus complétement belle. Mais, nous le répétons, telle qu'elle est, et mise en scène avec le luxe et le goût habituel à l'Opéra, elle offre encore le plus grand intérêt.

Nous n'avons pas à entrer dans le détail du livret et de la partition, nous signalerons seulement les premier, troisième et quatrième actes, comme ayant porté avec plus de force sur le public.

L'exécution, sans valoir dans son ensemble, l'interprétation d'autrefois, est encore d'un ordre assez élevé. Mlle Krauss mérite, toutefois, une place à part, car elle a aidé plus que tous les autres au nouveau triomphe de l'œuvre musicale. Lassalle, Salomon, Boudouresque, Menu, Mlle Daram ont contribué également au succès.

Quant à la mise en scène, elle réalise toutes les espérances que l'on pouvait rêver dans le magnifique cadre du monument de Charles Garnier. Le fameux vaisseau offre un merveilleux coup-d'œil ainsi que le décor du dernier acte.

Le même soir, M. Lamoureux entrait solennellement en possession du bâton de chef d'orchestre; il a conduit avec beaucoup d'entrain son nouveau bataillon.

THÉATRE-ITALIEN

Reprise *d'Aïda*,
Début de Mme Maria Durand.

Une cantatrice dont le nom est célèbre au-delà des Alpes, Mme Maria Durand, a débuté aux Italiens dans le rôle d'Aïda. C'est un soprano dont le timbre est vraiment admirable. De plus, la cantatrice se sert de sa voix avec un art déjà accompli, et on sent chez elle un véritable tempérament dramatique, son succès a été jusques « *aux nues* » comme on dit habituellement.

Un jeune ténor, désormais très apprécié à la salle Ventadour, Nouvelli, portant la lourde succession de Masini dans le rôle de Radamez, a été particulièrement goûté dans les passages exigeant de la douceur et de la tendresse.

Pandolfini, un Amonasro sans rival, et Mme Sanz, dont la voix de contralto est si puissante et si colorée, ont remporté le même succès que l'année dernière.

Ainsi monté, le chef-d'œuvre de Verdi fait toujours le plus grand plaisir.

PALAIS-ROYAL

Le Phoque, comédie en trois actes de MM. Hennequin et Delacour.

MM. Hennequin et Delacour, si triomphants sur d'autres scènes, ne sont pas heureux au Palais-Royal. Naguère ils ont eu à ce théâtre une véritable chûte, et la nouvelle pièce qu'ils viennent d'y donner n'obtiendra, tout au plus, qu'un *succès d'estime*. C'est que le *genre* du Palais-Royal est parmi les plus difficiles; des auteurs excellents y ont excellé, et lui ont laissé un merveilleux répertoire; en sorte que des ouvrages qui peut-être réussiraient ailleurs, y tombent sous le poids d'écrasants souvenirs. Ceci constaté, disons en deux mots ce qu'est le *Phoque*.

N'allez pas croire qu'il s'agisse de l'animal indigène des mers polaires : le *Phoque*, c'est le surnom typique d'une cocotte à la mode. Cette cocotte est la maîtresse d'un *gentleman* de la haute gomme, le comte de Mezin, et tous deux sont allés, pendant la saison des bains de mer, cacher leur bonheur dans un *trou* du littoral, intitulé Trépagny. Là ils ont fait la connaissance d'un bourgeois stupide, nommé Malombré. De retour à Paris, Malombré croît devoir rendre visite à son noble *ami*. Seulement, comme à Trépagny, il a pris le *Phoque* pour la légitime épouse du comte; à Paris, il prend sa véritable femme pour une impure concubine. Cette bévue de Malombré est l'accident qui embrouille la pièce et ses situations, comme un inextricable écheveau de fil. Il va sans dire qu'à la fin tout se débrouille à la satisfaction générale.

On le voit, ni le point de départ ni les développements de l'intrigue ne sont neufs. Il y a d'amusants détails et des mots drôles, mais pas assez violents, pas assez endiablés pour le public spécial du lieu. Evidemment, au Palais-Royal, MM. Delacour et Hennequin ne se sentent pas *chez eux*.

En revanche, les artistes, — est-il besoin de le dire? — sont au-dessus de tout éloge. Geoffroy est toujours le parfait bourgeois que l'on sait; Calvin et Numa le secondent on ne peut mieux.

Quand à Milher, qui débutait au Palais-Royal, il a un rôle tellement semblable à celui du paysan des *Cloches de Corneville*, qu'il est impossible encore de dire comment il fera sa partie dans l'admirable ensemble du Palais-Royal.

MA CAVE

Vêtu d'un costume breton, le chef couvert d'un bonnet grec, les pieds dans des babouches turques, et un bougeoir à la main, je descendis hier matin les degrés humides qui conduisent à ma cave.

Ma cave! Expression plus douce encore que le fameux : *my love*, des Anglais. Ma cave! my love! mon vin! mes amours! mots charmants, tout pleins de souvenirs, presque vide de sens aujourd'hui. Triste! triste! triste! On ne sait plus boire; on ne sait plus aimer; ou, pour mieux dire, on n'a plus de temps.

—

Cela me désole. Le mal est grand; il empire tous les jours; où s'arrêtera-t-il? Moi qui ai conservé exceptionnellement au fond de mon cœur l'amour de la dive bouteille et au fond de ma cave quelques vieux vins qui ne sont plus appréciés que par moi, je me demande souvent quels moyens employer pour redonner à nos repas leurs joyeuses physionomies d'autrefois. Je cherche, mais en vain. Je ne trouve absolument rien.

Nous sommes dans un siècle d'affaires et non de loisirs. Le temps passé à table est du temps perdu. Profanation! Voyez à l'œuvre quelques amis qui se prétendent de véritables gourmets et qui se sont réunis avec l'intention formelle de bien dîner. Les malheureux! ils n'y entendent pas le plus petit mot! La bouche pleine et le verre en main, ils parlent de leurs affaires, de la Bourse, des élections, de l'avenir de la France... on leur donnerait du veau froid et du vin bleu, ils ne s'en apercevraient pas.

J'avais conservé précieusement une bouteille de Malvoisie de Madère; trente ans d'âge. C'est mon vieil oncle, le capitaine de vaisseau, qui l'avait introduite dans la famille avec beaucoup d'autres. J'avais eu la chance inouïe, dans ma jeunesse, de boire de ce vin précieux. Mon palais tressaille d'aise à ce souvenir; je vivrais cent

ans que je n'oublierais jamais ce goût fin, moelleux et chaud à la fois. Je me décide enfin un jour à servir ma dernière bouteille. Je croyais avoir affaire à des connaisseurs. Non ! c'est à désespérer de l'humanité ! Pas un seul de mes convives ne me fit compliment de mon malvoisie. Ils ont cru probablement que je leur faisais verser du malaga de confection. Une jeune femme daigna cependant s'y arrêter un instant. — Voilà, me dit-elle, un vin qui doit faire aimer ! Je la regardai avec des yeux chargés de reconnaissance. La pauvre femme est morte l'année dernière d'une gastrite aiguë.

Triste ! triste ! triste ! C'est un fait ! on est trop pressé aujourd'hui ! on ne déguste plus, on avale.

—

J'ouvre la porte de ma cave ; je dépose mon bougeoir sur une barrique qui se tient droite, parce qu'elle est vide ; et je m'assieds dans mon mon fauteuil de chêne, au milieu de mes bouteilles. Là, sont mes bordeaux ; là, mes bourgognes ; là, mes vins du Midi et mes vins étrangers ; là, mes cognacs et mes liqueurs.

Une chose digne de remarque : j'ai des vins de quinze ans qui ont conservé tout leur bouquet ; j'ai des vins de cinq ans qui sont déjà piqués. Pourquoi ? Parce que les propriétaires de vignobles ne sont plus dignes aujourd'hui de la mission dont ils sont chargés. Ils fument leurs terres, outre mesure, afin d'augmenter la quantité au détriment de la qualité ; et, non content de ce premier vandalisme, ils n'hésitent pas à couper leurs vins rouges avec de petits vins blancs. Viennent ensuite les commerçants avec leurs préparations chimiques ; et jugez par là des horribles drogues que nous sommes condamnés à boire.

Quand je pense qu'à Cognac on reçoit secrètement des eaux-de-vie de betterave auxquelles on fait subir je ne sais quelles ténébreuses opérations, et que l'on vend ensuite comme de la fine champagne ! C'est odieux !

—

Il faut pourtant que je choisisse quelques bouteilles. Je ne suis descendu à ma cave que dans cette intention. J'ai du monde à dîner ce soir ; je ne puis me dispenser de servir de mes vins les meilleurs. Mes convives m'en sauront-ils gré ? nullement. Aussi ce que j'en fais, c'est pour moi et non pour eux. Affaire d'amour-propre. Je tiens à conserver ma réputation de connaisseur.

Voyons ! Que prendrai-je ? Il est d'usage, je n'ai jamais su pourquoi, de servir après le potage quelque chose comme du madère. J'ai du xérès sec dont je garantis l'authenticité, et du madère qui me vient des îles Canaries. Lequel des deux ? Pourquoi pas plutôt du Sauterne 1857 ? C'est un charmant vin qui plaît également aux deux sexes. Or, il y aura des dames. N'est-il donc pas naturel que du fond de ma cave je m'occupe d'elles ? Il me vient même une idée. Mme de B... et Mme de S... font partie de mes convives ; elles sont étrangères ; et, en se mettant à table, elles n'ont pas la mauvaise habitude de fourrer leurs gants dans un de leurs verres. Je me souviens même qu'à l'ambassade de P... je les ai vues... c'était à mourir de rire. Si j'obtenais le même succès ! Une fois mes deux étrangères de bonne humeur, elles entraîneront leurs voisines, et peut-être avec elle toute la série de mes croques-morts ! Je dis : peut-être ! Car la chose n'est pas facile, je vous assure. Il suffit pour que vous n'en doutiez pas, que je vous présente mes invités. Un homme politique qui veut être ministre ; un homme de lettres qui ne trouve bien que ce qu'il fait ; un banquier qui convoite un emprunt ; un savant qui en est encore aux trichines, et un colonel qui en est toujours à l'Annuaire ; tous gens occupés et préoccupés. Pas un oisif ! il m'a été impossible de m'en procurer. Ils deviennent rares par le temps qui court. Les drôlesses s'en emparent avant qu'ils ne soient majeurs, les transforment tout de suite en gandins, pour les rejeter bientôt sur le boulevard, ruinés et abrutis. Invitez donc ces gens-là à dîner !

—

Cependant, avec les éléments que je possède, je ne désespère pas de ressusciter à ma table le rire, la gaieté... et bah ! soyons horriblement bourgeois !... et la chanson.

Je mets donc de côté deux bouteilles de sauterne 1857 ; et puis, comme vins rouges, pour le premier service, du nuits et du saint-estèphe. C'est contre tous mes principes de servir en même temps du bordeaux et du bourgogne. Le vin de Bordeaux est un vin suave, délicat ; nécessairement, il pâlira et perdra de son mérite si vous en reprenez après du vin de bourgogne haut en goût et en bouquet. Mais, dans la circonstance présente, je n'ai qu'un but : c'est d'égayer mes convives le plus promptement possible. Or, pour l'atteindre, un mélange habilement combiné est ce qu'il y a de plus efficace.

Donc du saint-estèphe et du nuits ; aux rôtis chauds, du richebourg et du léoville ; aux rôtis froids, de la romanée et du saint-georges ; et du champagne frappé depuis les hors-d'œuvres jusqu'à l'entremets glacé. Au dessert, du lunel de l'abbé Bouquet. Avec le café, de l'anisette et de la chartreuse pour les dames , pour les hommes du kirsch et du cognac, un cognac, monsieur, qui est resté quinze ans au fond de la mer, des suites d'un naufrage.

Mes deux étrangères, je les connais : elles goûteront un peu de tout. Mes Françaises s'en tiendront aux bordeaux et au champagne. Mais ce sera suffisant, je l'espère. Quant à ces messieurs... je n'ai qu'une crainte : c'est qu'ils aillent un tantinet trop loin. Le savant et le colonel m'inquiètent surtout. La science est parfois inconvenante, et l'armée souvent familière. Mais bah ! qui ne risque rien n'a rien. D'ailleurs, ne serais-je pas là pour les arrêter ?

Voilà donc qui est convenu. Je décante moi-même les vins vieux et je place moi-même toutes mes bouteilles dans leur panier de transport, que je recommande à mon domestique de porter d'un pas de procession.

—

Cela fait, je m'habille et je sors pour me donner de l'appétit. Je vais au bois en voiture découverte, et je fais trois fois le tour du grand lac, à pied et sans me presser.

En rentrant, vers six heures, j'aperçois devant les cafés des boulevards de nombreux buveurs d'absinthe. Les malheureux ! que je les plains ! S'empoisonner pour avoir faim ! Quelle triste nécessité ! Jusqu'à présent mon seul apéritif a été le grand air.

—

Nous nous sommes mis à table à sept heures. A huit heures et demie, nous finissions le saint-georges. J'étais follement gai. Ma voisine de droite se trouvait être une de mes deux étrangères, aux formes puissantes, et décolletée... Vous voyez cela d'ici. J'avais une idée fixe : arroser de champagne frappé le petit bouquet de violettes naturelles qui, placé au beau milieu de son corsage, interceptait malicieusement la vue. Certes, si quelqu'un avait besoin d'être arrêté, c'était moi. Mais, en jetant un regard autour de la table, je m'aperçus que pas un de mes convives ne jouissait de ce joyeux bien-être que j'avais rêvé pour eux ; et je m'arrêtai moi-même à temps.

Mes deux étrangères qui, comme je l'espérais, avaient goûté de tous les vins, ne bronchaient pas ; les Françaises n'avaient bu que de l'eau rouge. Quant à ces messieurs... sous l'empire de leurs préoccupations, ils étaient aussi froids qu'au potage. Ainsi tous mes vins, mes excellents vins avaient été absorbés en pure perte.

Mes liqueurs n'eurent pas plus de succès. Je conduisis ces messieurs au fumoir. Chacun prit un cigare et le fuma du bout des lèvres, sans même s'apercevoir qu'il venait du Grand-Hôtel. Nous rentrâmes au salon ; j'organisai un whist ; les dames firent de la musique, et le savant s'endormit dans un coin.

—

Gaieté ! gaieté française, tu es bien morte, puisque le bon vin ne te fait plus revivre. Il me restait un dernier espoir ; l'épreuve que je viens de tenter me l'enlève à tout jamais. C'est bien résolu, les Parisiens ne sont pas dignes de ma cave. Heureusement, j'ai quelques amis de province qui ont conservé les vieilles traditions ; c'est à eux que je la destine désormais !

Mon désastre d'hier n'a pourtant pas été sans profit pour moi. J'ai pu constater une fois de plus que mes vins étaient de bonne qualité et ne contenaient pas de corps étrangers et malsains Ainsi ces messieurs, mes convives, n'ont manifesté aucune inquiétude durant toute la soirée. Les joueurs de whist sont restés tranquillement sur leurs chaises sans se dodeliner de temps à autre ; le savant a dormi jusqu'à minuit du sommeil du juste et ne s'est pas éveillé brusquement pour prendre son chapeau.

F. F.

Par la Neige

—

..... Elle allait devant moi d'un pas rapide et sûr, faisant tête au vent, un peu courbée pour n'être point aveuglée par la neige qui fouettait le parapluie ; des flocons, se glissant par dessous, venaient s'abattre et s'endormir dans les plis de son paletot, un amour de petit paletot court, à longs poils, qui semblait perlé de neige. De temps à autre, un coup de bise le collait aux hanches, esquissant à demi, et pour une seconde, un soupçon de formes. A chaque reprise de la tourmente, elle baisse la tête brusquement, avec la crânerie d'une chèvre mutine, son haut chignon se relève et, entre les boucles cendrées de la nuque et la fourrure d'astrakan noir, s'ouvre, éclot, rit, grand comme cela, d'un cou uni, mat, d'un blanc laiteux, que le blanc cru de la bise fait paraîre couleur de crême. Par moment, sous la morsure du froid, la peau frissonne, et je vois courir dessous un nuage rose, transparent et fugitif comme le reflet d'une aurore, pendant que les longs repentirs s'ébouriffent au vent et se poudrent à frimas.

Elle trottait ce petit trot de la Parisienne,

léger et solide, en dehors, à la fois gamin et réfléchi, affairé et baguenaudier, qui brave tout et qu'un rien arrête, qui passe l'eau sans se mouiller, piétine la neige sans se refroidir, traverse le macadam sans se crotter et ferait tout Paris sans s'essoufler. Son pied, sûr et défiant comme celui d'un poney écossais des hautes terres, flairait le verglas, tâtait la glace mordant le trottoir là où il avait gelé, enjambant les glissades. Tout à coup, elle se sentait le jarret piqué par le triple dard de la bise; alors elle faisait comme un appel, frappant du pied le pavé balayé d'une allée de porte, mais d'un mouvement si vif, si prompt, si bien mesuré, qu'il n'en ralentissait point sa marche et n'en dérangeait pas le rythme pressé. A voir le frétillement de ces deux bottines enfonçant leur bec noir dans le tapis blanc, moelleux et friable, on eût dit deux pierrots, alertes et espiègles même sur le froid, picorant la neige et tout étonnés d'être sans voix. La foulée du reste était si légère que, derrière elle, la neige élastique se relevait, à peine froissée par la semelle, et il ne restait de trace visible à l'œil que la place du talon, un trou net, profond, pur comme une figure de géométrie. Je ne pus m'empêcher de songer qu'il ne lui en coûtait guère plus de faire un trou comme ceux-là, mais saignant et mortel au cœur d'un homme.

La bottine, toute de satin noir, serrait, sans le gêner, un pied suffisamment cambré, long, un peu long peut-être, et dont tout le charme était dans l'allure, l'expression, dirai-je presque, tant le bout, la pointe en était remuante, vivante, parlante, dans son étroit fourreau. Une rangée de boutons polis grimpait par delà la cheville, frêle et menue, mais robuste dans sa gracile élégance, comme une de ces colonnettes gothiques qui semblent faites d'un souffle et portent un monde. Ce n'était point une fille, la bottine sombre et nue, le pied seul le disait assez, pied caquetant et coquettant si vous voulez, mais point « cocottant, » et d'ailleurs jouant à l'aise dans l'étoffe un peu large. Or, on sait que la manie des hétaïres, sang de faubourien ou de vigneron, pour la plupart, est de poser pour les extrémités, ce à quoi elles arrivent quelquefois, aux dépens de leurs orteils entamés et de leurs gants crevés par le débordement de la chair plébéïenne.

Au tournant de la rue, elle se heurta presque contre un informe objet, blotti dans l'encoignure d'une porte; cela se composait d'une serinette, d'une femme et d'un enfant, le tout recouvert de neige, immobile, morne, muet, dans la somnolence lourde du froid et de la faim. Elle s'arrêta un instant, jeta son parapluie sur son épaule pour être plus libre de ses mains, ôta son gant, fouilla dans sa poche, ouvrit son porte-monnaie et mit — et ne jeta point, — elle mit sans craindre le contact, dans la main amaigrie et souillée qui se tendait vers elle, une grosse pièce blanche toute neuve, reluisante et gaie. Comme elle s'était baissée pour que la pièce ne tomba point à côté, le petit enfant, qui s'amusait à manger de la neige, *s'amusait!* était-ce pour jouer ou pour tromper la faim — povero! — eut l'idée d'offrir à la belle dame une poignée de sa neige, toute blanche, entre ses doigts bleuis, avec le geste et le sourire de l'enfant qui veut dire : « mange de mon nanan. » La belle dame prit un peu de ce nanan de meurt-de-faim, et, soulevant son voile, elle le porta à ses lèvres, et le pauvre bébé en haillons la regardait faire, avec le regard d'un chien qu'on caresse. Et voilà comment ces poupées de Paris, fardées, mouchetées, crénelées, avec leurs suivez-moi, jeune homme, leurs faux chignons et les jambes à l'air entendent encore la charité!

A deux pas de là, elle disparaissait sous la haute voûte d'un hôtel de la rue de Varennes, et le vent de la lourde porte refermée avec une certaine précipitation, me jeta au visage un parfum suave et tiède, comme un souvenir heureux. Était-ce une duchesse ou sa femme de chambre? D'autres que moi, plus experts et moins myopes, à Paris, s'y sont mépris. Je restai là un bon moment, songeant que je ne savais pas seulement si elle était laide ou jolie.

A. D

BIBLIOGRAPHIE

Bibliothèque spéciale de l'Enfance et de la Jeunesse, éducation et récréation. Librairie J. Hetzel et Cᵉ, 18, rue Jacob, Paris.

Ce n'est pas en un jour qu'on pouvait changer en richesse la pauvreté de notre littérature du jeune âge. Il faut le temps aux œuvres qui ne veulent pas être éphémères. Grâce à la persévérance de leurs directeurs et au choix des écrivains, savants et artistes, dont ils ont mérité le concours, le *Magasin d'Education et de Récréation*, et la *Bibliothèque*, qui s'est groupée autour de cette œuvre mère, ont créé, au profit des générations nouvelles, le trésor littéraire et scientifique qui avait manqué à notre passé. La jeunesse française a désormais ses classiques supplémentaires et complémentaires de l'instruction qui ont fait défaut à nos premières années. Elle les a, et l'Europe, dont nous vivions sur ce point, nous emprunte à son tour. Les 150 volumes in-8°, illustrés par nos meilleurs artistes, et les 66 charmants albums qui composent aujourd'hui, après quinze ans d'efforts heureux, la collection Hetzel *spéciale à l'enfance et à la jeunesse* sont divisés en trois parties : — les uns confinent au premier âge, — les autres prennent l'enfance et la conduisent de sept à douze ans, — la troisième partie répond à l'âge de douze à dix-huit ans, et par le mérite des œuvres qu'elle contient, par la qualité littéraire, par la valeur scientifique de ses auteurs, on peut dire qu'elle convient à l'âge mûr lui-même. Nommer les livres de Jules Verne, de Stahl, de Jules Sandeau et de tant d'autres suffirait à le démontrer. Nous nous bornerons aujourd'hui à rappeler à nos lecteurs les titres des œuvres principales qui ont mis hors de pair la « Bibliothèque d'Education et de récréation. » Les aînés ont fait chaque année le succès des nouveaux venus à la lumière. Le meilleur éloge d'un livre ne se fait-il pas par ses lecteurs eux-mêmes? Les innombrables lecteurs de l'œuvre complète de Verne ouvriront toutes les portes aux « Indes Noires » et à « Hector Servadac, » parus cette année; les « Histoires de mon parrain » ont eu pour caution, dans toutes les familles, les « Contes et récits de morale famillière de Sthal, « la Famille Chester, » « Mon Premier Voyage en mer, » « l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles, » et les « Patins d'argent, » du conteur humoriste et moraliste, que l'Académie française a trois fois couronné. « L'Histoire d'un enfant, » d'Alphonse Daudet, et « les Deux Amis, » de Lucien Biart, tous frais éclos ce mois-ci, iront prendre place à tous les foyers, à côté de « la Roche aux Mouettes, » de Jules Sandeau; de « Romain Kalbris, » d'Hector Mallot; de « Picciola, » de Saintine; du « Jean-Paul Choppart, » de L. Desnoyer, comme le « Livre d'un père, » de Victor de Laprade, avait retrouvé les admirateurs du « Livre des mères, » de Victor Hugo. La « Comédie enfantine, » de Louis Ratisbonne, s'est fait reconnaître partout comme une petite cousine des « Fables de la Fontaine, » illustrées par Eugène Lambert. Les « Animaux peints par eux-mêmes, » le chef-d'œuvre de Grandville, ont préparé la voie aux amusantes « Aventures d'un grillon, » que le Dʳ Candèze nous raconte cette année; la « Morale en action par l'histoire, » de E. Muller, tient ses lecteurs tout prêts pour le beau livre de Mme Boissonnas, « l'Histoire d'une famille française pendant la guerre, » couronnée par l'Académie, illustrée par Philippoteaux, avec un sentiment digne du noble texte qu'il avait à traduire.

Les *Robinsons de terre ferme*, de Mayne-Reid adaptés par S. Blandy, ont leur rayon particulier qui les attend dans les maisons où les huit ouvrages du même auteur les ont précédés. *Entre frères et sœurs*, de Lucien Biart, conduira ses petits lecteurs et ses petites lectrices jusqu'aux *Aventures d'un jeune Naturaliste*, jusqu'au *Don Quichotte de la jeunesse*, du même écrivain. *Le petit Roi*, de Blandy, *le Châlet des sapins*, de Prosper Chazel, les *Contes célèbres de l'Angleterre*, par de Wailly et Stahl; *la Jeunesse des Hommes célèbres*, *la Tasse à thé*, de Kæmpfen; *les Contes et le Théâtre du petit Château*, l'*Histoire de deux Marchands de pommes*, de J. Macé, seront dans toutes les mains cette année, et y retrouveront la célèbre *Histoire d'une bouchée de pain*, et les *Serviteurs de l'Estomac*, du même conteur qui se trouve là doublé d'un savant.

M. J. Macé a montré le premier que la science vulgarisatrice, outre les mains d'un véritable écrivain, pouvait créer des œuvres littéraires de premier ordre. Son exemple a fait des miracles; ce fut à qui, parmi les hommes de science les plus autorisés, entrerait dans une voie si brillamment ouverte, et la *Bibliothèque d'Education* s'est enrichie successivement de l'*Histoire d'une Maison*, de l'*Histoire d'une Forteresse*, de l'*Histoire de l'Habitation humaine*, de M. Viollet-le-Duc, du *Jardin d'Acclimatation* et de la *Plante*, de Grimard, des *Sciences usuelles*, de Du Temple, de l'*Histoire du Ciel*, de Flammarion, de la *Chimie des Demoiselles*: de Cahours et Riche, et de la *Géographie illustrée*, de Théophile Lavallée et Jules Verne.

Pour tous les âges, la bibliothèque Hetzel tient en réserve le *Molière* complet, édition Sainte-Beuve, enrichie des 600 célèbres dessins de Tony Johannot, l'*Esprit des bêtes*, de Toussenel, illustré par Bayard, et l'œuvre complète, les 18 ouvrages qui ont fait un renom européen à Jules Verne.

Le premier-né de tous ces livres et le plus vieux de tous, a gardé son nom de *Nouveau Magasin des enfants.* Ces trois beaux volumes ont pour auteurs, et depuis trente ans, s'il vous plaît, les plus grand noms littéraires de l'époque : Charles Nodier, George Sand, de Musset, Balzac, Alexandre Dumas, Ourliac, Alphonse Karr, Octave Feuillet et Stahl, alors à leurs débuts, — nous allions oublier le plus grand de tous ces beaux livres, la célèbre édition des *Contes de Perrault*, illustrés par Gustave Doré, préface de Stahl. — Nous allions faire pis et ne pas dire un mot des 66 albums-livres de la Bibliothèque de la fameuse *Mademoiselle Lili et de son cousin Lucien.* Ces délicieux petits livres, à l'usage des plus petits, et qui font tant de plaisir aux plus grands, qu'ils les leur disputent bien souvent, auraient certes été en droit de se plaindre. On le voit, entre tout cela, le choix n'est embarrassant que du bon au meilleur.

Chaque fin d'année marque toujours une recrudescence de vente pour les grands classiques,

les Hachette, les frères Garnier, et M. Lemerre les publient concurremment. Les Hachette s'attachent, quant à présent, plus particulièrement au XVIIe siècle : Molière, Racine, Mme de Sévigné, La Bruyère, Pascal, les chefs-d'œuvre consacrés.

Les frères Garnier ont entrepris le XVIIIe siècle; ayant mené à bien un Diderot complet, édition définitive du célèbre agitateur, ils ont commencé la correspondance de Grimm, et surtout un Voltaire complet, tout le XVIIIe siècle, ce précurseur de la Révolution, l'un expliquant l'autre.

M. Lemerre s'occupe du XVIe siècle, Rabelais, Montaigne, Agrippa, d'Aubigné lui appartiennent, et il les édite avec une sorte de passion respectueuse.

Pour les amateurs qui consulteraient plus l'état des affaires que leurs désirs, je recommande la *Galerie des grands écrivains français*, tirée des ouvrages de Sainte-Beuve; c'est un tableau mouvementé par la biographie de la littérature française.

La musique a aussi son livre particulier; c'est à la fois une théorie du son et une histoire des instruments : *Les Harmonies du son*, par M. Rambosson, édité par la librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob. L'auteur a des aperçus très-ingénieux pour expliquer les phénomènes du son, de la voix du chant, de la vibration; il a fait des recherches très-curieuses sur les instruments de musique, depuis la flûte de Pan jusqu'au saxhorn.

Comme on le voit, la science et l'art vont de pair dans les *Harmonies du son*, et ce serait tout ce que j'aurais à dire cette année sur la science pure, si je n'avais à signaler la nouvelle édition illustrée des *Terres du Ciel*, par M. Camille Flammarion. Cette belle étude de cosmogonie, si originale et si précise dans ses déductions, est maintenant indispensable à tous ceux qui s'occupent peu ou prou du ciel, cet éternel inconnu.

UNE VISITE CHEZ SIRAUDIN

Cette année, comme les précédentes, cette maison se distingue par les merveilles qu'elle expose pour les étrennes.

C'est de la fantaisie, c'est de l'art. Fontange, Lavallère, Lancret, Watteau, Fragonard, Trianon, Florentin, Catalan, Tyrolien, Breton, etc., sont les inspirateurs des inventions de cette année. Parlons d'abord paniers. L'un est composé de satin ou d'une peluche bleu de ciel, enguirlandé de feuillage argenté, autour duquel serpente une écharpe de malines. L'autre est en soie couleur crême, frangé de dentelle de même nuance. En voici un plus joli encore, en satin blanc, orné de marabouts et constellé de roses. Puis une corbeille en paille, sur laquelle sont étalés des bouquets de fraises emmêlés de gaze argentée, et un « cabas » garni de ruches de velours, de touffes de violettes, ou de myosotis et de roses.

Tous ces paniers, dont Siraudin est l'inventeur, joignent l'utile à l'agréable, car, dès qu'il seront vides et quand les dents blanches de nos élégantes en auront croqué le contenu, ils deviendront, les uns de charmants vide-poches, d'autres d'adorables boîtes à ouvrage. L'écharpe se transforme en cravate, le velours en tour de cou, et les bouquets, entre des doigts habiles, en ornements pour la coiffure et le corsage.

N'oublions pas les boîtes-éventails. Qu'ils sont jolis les éventails qui leur servent de couvercle. Tonquins chinois, couverts de peintures, de broderie et de dentelle, de plumes fines et de fleurs! Chatoyants aux yeux comme des diamants, éblouissants des plumes d'oiseaux des tropiques qui les recouvrent. On les dirait fait exprès pour être agités par les doigts effilés de nos dames à la mode.

Le nouveau bonbon Siraudin, pour l'année 1878, est une trouvaille : il se nomme *Mireïo*. Et pourquoi cela ? Parce qu'il est composé, pour le fond, de ce fruit exquis récolté dans la belle Provence, ce pays ensoleillé qui nous donne la figue d'or. Quel produit moëlleux, recouvert d'une couche parfumée à l'ananas, à l'orange, au kirsch, à la vanille, etc.! Et la boîte ? Elle représente une Arlésienne au gracieux costume, à la taille svelte, que l'on voudrait entendre dire ces vers provençaux imprimés à l'intérieur de cette valise remplie de si exquises friandises.

L'autre nouveauté, c'est le Rothomago, charmant coffret de satin où sont représentés tous les principaux artistes de cette éblouissante féerie. Il contient tous les bonbons inventés par Siraudin, depuis la fondation de la maison : c'est-à-dire, *le Capoul, les Ganaches, les Intimes, les Ephémères*, etc. Cette exposition de Siraudin pour le jour de l'an qui vient, est destinée à faire courir tout Paris.

PETITES NOUVELLES

— Jeudi prochain, nous aurons à rendre compte de la reprise des *Mousquetaires de la Reine*, à l'Opéra-Comique, et de la continuation des débuts de Mlle Bilbaut-Vauchelet.

— Nous parlons également du *Gilles de Bretagne*, de M. Kowalski, au Théâtre-Lyrique.

— Jeudi 10 janvier, aura lieu à l'Opéra-Comique, et sous le patronage de la Comédie-Française, la représentation de retraite au bénéfice de Bouffé.

— La Comédie-Française et l'Odéon, ont fêté l'anniversaire de Racine.

Deux à propos nouveaux ont vu le jour à cette occasion. L'un, *Parthenice*, un acte en vers, par M. Emile Moreau, à la rue de Richelieu, l'autre, le *Procès de Racine*, un acte en vers, de M. Pierre Giffart au Quartier-Latin. Tous les deux ont réussi.

On va reprendre au Théâtre-Français le *Joueur*, dont une indisposition de Delaunay arrêta les représentations.

On s'occupe aussi, mais pour un avenir plus éloigné, de la représentation de retraite de Bressant, dans laquelle on jouera *M. de Pourceaugnac*, de Molière, avec l'élite des pensionnaires de la Comédie-Française.

La pièce est à l'étude et on peut présager une fort intéressante représentation.

— Pour le jour de l'an, l'Odéon donnera la comédie de MM. A. Scholl et Dartois, dont les études sont aujourd'hui fort avancées.

Le Nid des autres sera joué par Mmes Chartier, Eyram, MM. Porel, Valbel, Montbars et Fréville.

Ce spectacle sera complété par *le Bonhomme Misère* et par la pièce de M. G. Richard, *les Dragées du jour de l'an*.

— Le ministre de l'instruction publique a réuni et présidé avant-hier la commission supérieure des théâtres, qui s'est occupée des dispositions à prendre, en vue de l'Exposition universelle.

On sait que cette commission était composée de MM. Edouard Charton, sénateur ; Denormandie, sénateur; Legouvé, de l'Académie française; le comte d'Osmoy, député; Hérold, sénateur ; Lambert-Sainte-Croix, sénateur ; Calmon, sénateur; Paul de Rémusat, ancien député ; Ambroise Thomas, de l'Institut, directeur du Conservatoire; et du préfet de la Seine.

Cinq nouveaux membres lui ont été adjoints, ce sont : MM. Gounod, de l'Institut ; Foucher de Careil, sénateur ; Eugène Pelletan, sénateur ; Pascal Duprat, député ; Antonin Proust, député.

Il n'a pas été pris de décision au sujet du Théâtre-Lyrique.

— M. Dignat, administrateur du Théâtre-Lyrique a présenté à la nouvelle commission consultative des théâtres, instituée par décret de M. Bardoux, le nouveau ministre des Beaux-Arts, son idée de fusion, à l'aide d'une commandite de 500,000 francs, plus une subvention de 490,000 francs, du Théâtre-Lyrique et de l'Opéra-Comique, qui auraient joué le premier trois fois, et le deuxième quatre fois par semaine. Le projet n'a pas abouti. En résumé, on s'est séparé sans prendre une décision en faveur du Théâtre-Lyrique. On a nommé seulement une sous-commission chargée d'étudier la question de sauvetage. Cette sous-commission est composée de MM. Ambroise Thomas, Denormandie, Hérold, d'Osmoy et Antonin Proust.

— M. F. Simon, ancien directeur de l'Opéra, vient de mourir à Arcy-sur-Marne, où il s'était retiré depuis sa retraite, en 1842 ; il se livrait avec succès à l'arboriculture.

M. Simon était un danseur de la vieille école, élégant, gracieux, correct.

Les vieux habitués de l'Opéra se rappellent ses succès dans *Paul et Virginie*, dans *Joconde*, dans la *Muette de Portici*, dans *Manon Lescaut*, dans *Gustave*, etc.

M. Simon est le seul artiste qui ait été décoré étant au théâtre ; il reçut la croix de la Légion d'honneur pour sa belle conduite pendant les trois immortelles de 1830.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

En vente à la librairie académique **DIDIER et Cᵉ**, quai des Augustins, 35

LES TERRES DU CIEL

PAR C. FLAMMARION

DESCRIPTION ASTRONOMIQUE, PHYSIQUE, CLIMATOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DES PLANÈTES QUI GRAVITENT AUTOUR DU SOLEIL

Un beau volume grand in-8°, illustré de nombreuses Vues télescopiques, de Planches et de Photographies

PEIX BROCHÉ, **10** FRANCS. — RELIÉ DORÉ SUR TRANCHES, **14** FRANCS.

On trouve à le même librairie les ou vrages suivants :

COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE

DES THÉATRES ÉTRANGERS

SPAKSPEARE, trad. Guizot, 8 vol. in-12, br., 28 fr.; relié, 40 fr.
SCHILLER, trad. Barante et Franck, 3 vol. in-12, br. 10 fr. 50 ; relié, 15 fr.
LOPE DE VEGA, trad. Baret, 2 vol. in-12, br., 7 fr.; relié, 10 fr,
CALDERON, trad. A. de Latour, 2 vol. in-12, br.. 7 fr ; relié, 10 fr.
LESSING et KOTZEBUE, trad Barante et Franck, 1 vol. in-12, br., 4 fr.; relié, 5 fr
LESSING. Dramaturgie, trad. De Suckau et Grouslé, 1 vol. in-12, br. 4 fr.; relié 5 fr.
Pernette, par V. de Laprade. 1 beau vol. gr. in-8° illustré. — 8 fr. — Relié.................. 12 »
Les Enfants célèbres, par Michel Masson. 1 vol. gr. in-8° illustré. — 7 f. 50. — Relié... 11 »
L'Amie des Enfants, par Mme Guizot, 1 vol. gr. in-8° illustré. — 7 f. 50 c. — Relié...... 11 »
L'Ecolier ou Raoul et Victor, par Mme Guizot. 1 vol. gr. in-8° illust. — 7 f. 50. — Relié 11 »
Berquin. *Œuvres complètes.* 4 vol. in-8° illustrés, — 12 fr. — Relié......................... 20 »

OUVRAGES DE Mᵐᵉ DE WITT-GUIZOT

à **2** fr. **50** le volume broché. — **4** fr. relié.

Le Cercle de famille. 1 vol.— *Contes d'une mère.* 1 vol.— *Les Petits Enfants.* 1 vol.— *Promenades d'une mère.* 1 vol.— *Une Famille à la campagne.* 1 vol.— *Une Famille à Paris.* 1 vol.—*Hélène et ses amies.* 1 vol.—*Scènes d'Histoire et de Famille.* 1 vol,

Trois histoires de terre et de mer, par Armand Dubarry. 1 vol. in-12 illustré. — 2 fr. 50.— Relié, tranches dorées.................. 4 »
L'Alsace-Lorraine en Australie, par le même. 1 vol. in-12 illustré. — 3 fr. — Relié, tranches dorées.................. 4 »
Bengali ou les fils du Paria, par Alf. Seguin. 1 vol. in-12 illustré. — 3 fr. — Relié....... 4 »
Les Enfants célèbres, par Michel Masson, 1 vol. in-12. — 2 fr. 50. — Relié........... 4 »
Mémoires de mon Oncle, par Ch. d'Héricault. 1 vol. in-12.— 3 fr. — Relié................ 4 50

AU PETIT SAINT-THOMAS

JOUETS, LIBRAIRIE, CHINOISERIES

Petits Meubles fantaisie, Bronzes, etc., pour

ÉTRENNES

VENDUS MOINS CHER QUE PARTOUT AILLEURS

NOTA. — Catalogue illustré envoyé franco *sur demande.*

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

LES VASTES MAGASINS, AUTREFOIS AU

Gᴰ MARCHÉ PARISIEN

Entrée unique : 3, rue Turbigo

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE

Pour en finir, les experts ont frappé les nouveaux lots, formant la 2ᵉ série, d'une perte authentique de

60 0/0 AU MINIMUM

Aujourd'hui et jours suivants

de 10 h. du matin à 6 h. du soir

NOUVELLE VACATION

comprenant divers lots expertisés spécialement en vue du jour de l'an, et formant un immense choix d'**ETRENNES** utiles, entre autres :

Un lot de **COUPES de ROBES**, fins de pièces, par **12 mètres**, expertisées, la coupe, **2 f. 45.**
Un lot de **ROTONDES** et **PALETOTS en fourrures** extra-riche, expertisées avec des différenc. de 150 à 500 f.
Toiles cretonne Lisieux et Vimoutiers, 2/3 pour chemises, 8/4 pour gr. draps sans coutures, vendues avec différences de 1 à 10 f. par mètre.
Tapis français, Aubusson et Amiens, différences de 4 à 8 f. par mètre.
SERVIETTES et **NAPPES** désassorties, coupons de Lainages et Cotonnades pour œuvres de bienfaisance, presque POUR RIEN.

Mérinos noir, grande largeur, pure laine de 3 90, à 1 45
Cotonnade retors bleu et blanc, larg. 95 c. de 1,40 le m. 0 45
Flanelle santé pure laine, gr. larg., le mètre....... » 95
Chemises pour dames, toile forte, de 3 fr. 60...... 1 25
Pantalons, piqué peluché, petits plis, de 4 fr. 50... 1 25
Camisoles molletonnées, plis à la main, de 4 fr. 90. 1 25
Jupons piqué peluché, de 4 f. 50, le jupon......... 1 25
Paletots longs, drap matelassé, bien garnis, coûtant à la maison 49 f. le paletot................ 15 »
Peignoirs, molleton extra, t. taille, de 25 fr........ 7 90
Coupons **Draps d'Elbeuf**, pour pantalon par 1 m 20, le coupon.............................. 7 90
Chemises p. hommes, cret. bl., toutes encol., de 5 50 1 45
Gilets de chasse, laine mérinos prix unique....... 2 90
Basquines pour dames, laine mérinos, de 6 fr. 90.. 2 75
Jupons tricot pure laine mérinos................. 2 45
Toile bl. p. drap, larg. 2 m. 40 de 9 50 le m....... 3 90
Toile p. chem., pur fil, larg. 80 cent., de 1 25, le m. » 65
Serviettes panissières, grande taille, pur fil....... » 35
Rideaux blancs, belle mousseline, le mètre....... » 25
Services de Saxe damas., 12 couverts, de 45 f..... 11 75
Couvertures blanches tout laine, pour gd lit à 2 pers., 2 m. 70, larg. 2 m., sans commentaire.... 7 75
Couvertures laine couleurs, gde taille, p. gd lit, à 3 90
Couvre-pieds piqués dble face, gr. taille, de 12 f. 50 4 25
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt. 0 30
Descentes de lit, toutes couleurs abandonnées, à. 0 95
Satins pour meubles et rid., larg. 80 c., de 3 90 le m. 1 45
Tapis pour appartem., largeur 1 m., de 8 fr. 50 le m. 2 75
Tapis pour escalier et passage, de 2 fr. 75 le mètre. 0 65

La rapidité de la vente ne permet aucune expédition en province.

ACONIT-LUCHON DE LARRIEU, guérit Toux nerveuses et pulmonaires, Asthme, Maladies de la Gorge et de la Voix. Adopté par *Chanteurs, Actrices.* Fl. 2ᶠ50, Phᶜⁱᵉ 13, r. Turbigo.
CUBÉBINE LARRIEU. Guérit en 6 jours, Ecoulements invétérés, spermatorrhée. Bᵗᵉ 5ᶠ. 13, r. Turbigo, Paris.
Inventeur : LARRIEU, maître en pharmacie, à Toulouse

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Environ **700,000** fr. de marchandises ont été liquidées depuis l'inventaire clôturé par experts le 21 septembre 1877; il reste encore **650,000** fr. de tissus de toute espèce. Les **INTERESSES**, pour en finir, consentent à abandonner ce stock pour la somme de 150,000 fr.

TISSUS POUR ROBES

1.000 coupes de robes par 9 et 10ᵐ de 18 à 25 fr...... 4 75
940 coupes de robes par 10 et 12ᵐ de 28 à 35 fr....... 5 95
2.500 mèt. molleton-flanelle rayures, de 1ᵐ30 de 8 f. 1 75

Mérinos noir de 4 f....	1 95	Neigeuse nouv. de 3 f.	» 60
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Tartan moll. de 3 f.	» 70
Cachem. doubl. de 20 f.	5 90	Moire noire de 4 f.....	1 25
Châle tart. carré de 35	7 90	Flanelle santé de 3 f..	1 45
Châle tartan long de 70	15 50	Manchon fʳᵉ de 25 f...	4 75

Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr................. 7 »
Drap moutonné pour pardessus de 18 fr............. 4 50
Elbeuf frisé ratiné fin pour pardessus de 25 fr........ 5 50
1,200 coupons pʳ 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 25 fr. 7 90

SOIERIE Faille noire, larg. 0 m. 55, de 7 f...... 2 95
Cachemire Lyon gr. grain de 12 f..... 4 50

TOILES		RIDEAUX	
Serviettes toil., la d.	4 50	Brodé riche de 95 c...	» 35
Mouch. batiste, la d.	1 95	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Guipure fine de 2 fr...	» 60
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Couvre-lit piqué 18 f..	3 95
Toile chemise fine.....	» 75	Coton écru de 1 f.....	» 45
Toile à drap de 2 f....	» 90	Piqué peluche de 2 f..	» 70
Toile à drap de 3 f....	1 10	Piqué peluche de 3 f..	1 »

Œil-de-perdr. et Damier fil, larg. 0 m. 70, le m. de 2 f. » 75
Serviett. toile 1/2 blanc, long. 0 m. 90, la dᵉ de 19 f. 8 50
Services damassés pour 12 personnes de 35 f........ 12 75
Beaux draps cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f.... 3 25
Draps toile forte, long. 3 m., largeur 2 m., le drap. 5 95
Drap toile chanv., fine fᵗᵉ, long. 3 m., larg. 2 m., le d. 7 50

COUVERTURES

Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f....... 5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr.... 7 50
Couvrepieds cachemire piqués ouatés de 18 f...... 5 90
Couvertures piquées ouatées gd lit de 39 f........... 9 50
Couvertures laine blanche, long. 2ᵐ10, de 39 fr...... 10 90
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f.... 19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f..... 23 50
Couvertures de 95 f.. 28 » | Couvertures de 120 f.. 35 »

BONNETERIE		TAPIS	
Foulards blancs de 3 f.	» 75	Descente de lit de 5 50	1 45
Foulards blancs de 7 f	1 95	Descentes de lit de 22 f.	5 75
Foulards croisés de 5	1 25	Descentes de lit veloutées de 35 f..........	6 90
Gds foul. d'hom. de 12	2 95	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Carp. 2 m. s/2,20 de 40	13 50
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Carp. 3 m. s/2,20, de 60	21 »
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f...	10 50	Carp. 3,40 s/2,30, de 70	24 »
Gilets chasse mérinos, nec plus ultra, de 49 f...	12 50	Carp. 3,50 s/4,30, de 95	38 »
Châle tricot de 3 f....	» 95		

Tapis croisé ray. rouge et gris, largᵉ 0 m. 90, de 6 f.. 1 45

LINGERIE

Chem. cret. de 4 f....	1 75	Waterproofs de 20 f...	5 90
Chemises cret. souple, fest. à la main, de 8 f.	2 95	Waterp. bleus de 23 f..	6 90
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterproofs de 35 f...	11 50
Jupons piqué de 7 f...	1 95	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
Corsets fins de 7 f.....	2 45	Dᵒ réserviste de 90 f.	19 »
Parures riches de 15.	2 45	Robes de chambre p. dames tartan moll. 29 f....	8 75
		Caracos flanelle de 7 f.	2 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

FIN D'UN STOCK ÉNORME

au Grand Magasin de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

BLANC, TOILE, LINGERIE BONNETERIE, CHEMISES, LINGE CONFECTIONNÉ et autres marchandises vendues au profit de tout le monde.

PERTE MINIMUM 65 0/0

(Un rabais plus grand encore a été fait sur les coupons et articles défraîchis et dépareillés).

CE GRAND MAGASIN VA DÉFINITIVEMENT

Aujourd'hui et jours suivants

les derniers Soldes annoncés

Cette vente sera, dans la capitale, un événement dont les personnes économes garderont longtemps le souvenir.

LE PUBLIC JUGERA PAR L'APERÇU CI-DESSOUS :

Serviettes éponge avec frange, val. 65 c., la serv. » 15
Services damassés pur fil, val. 20 f., le service... 8 75
Serviettes œil-de-perdrix, affic. part. 75 c., la serv. » 25
Nappes dépareillées damassées fil. val. 9 f., la nappe 3 90
Mouchoirs ourlés vig. coul., val. 45 c., le mouch. » 15
Mouchoirs ourlés, bat. fil riches init., v. 2 50, le m. » 85
Rideaux brodés, brochés, guipure (en coupons), le m. » 25
Rideaux brodés, riche encadrement val. 8 f., le rid. 2 25
Toile pur fil p. gds draps, larg. 1ᵐ05, val. 2 25, le m. » 85
Chemises p. h. plastron toile de l'Inde, v. 8 f. la ch. 2 45
Chemises pour h. mi-toile pur fil, val. 9 f., la ch. 2 95
Chemises p. h. mi-toile batiste fil, val. 10 f., la ch. 3 50
Bas laine mérinos hte nouv. p. dames, v. 4 f., la paire 1 25
Caleçons p. h., tricot de coton, val. 3 f., le caleçon 1 25
Chemises p. d., coton écru renforcé, val. 3 f., la ch. 1 10
Corsets p. d., toutes pointures, val. 5 f., le corset 1 45
Camisoles et **Pantalons** piqué moll. v. 3 f., la pièce 1 25
Draps de lit confect. cretonne écrue, v. 5 f., le drap 1 75

Pas d'expédition hors Paris et la banlieue.

PARIS-THÉATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME — JOURNALISTES — COMÉDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie. — Cliché Pierre PETIT

TRAGÉDIE — MUSIQUE

H. ESCOFFIER

THOMAS GRIMM

Yves & Barret Sc. — G. Bouvy del.

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMERO 242

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 3 au 9 Janvier 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCXXXXII

—

H. ESCOFFIER

(THOMAS GRIMM)

Ce pseudonyme de Thomas Grimm, qui passe tous les jours sous les yeux de plusieurs millions de lecteurs, est évidemment un de ceux, si ce n'est celui, qu'il est le plus intéressant de dévoiler au public. Il cache d'ailleurs une vraie personnalité, un de ces rares journalistes dont le labeur incessant et fécond, instruit et élève le niveau des masses. Par la netteté et la franchise de ses idées libérales, par la clarté de sa méthode, la facilité de sa plume, Thomas Grimm a rendu, dans ces dernières années, et rend aujourd'hui plus que jamais les plus grands services à la cause républicaine, qui est celle du progrès et de la liberté.

Henri Escoffier (Thomas Grimm) est né à Cerignan (Vaucluse) le 18 mars 1837. Il appartient à une famille de notaires. Ses études classiques et juridiques se firent dans le midi, à Avignon; puis il vint prendre, dans la capitale, le diplôme de licencié en droit de la Faculté de Paris.

La rigidité de ses principes, les scrupules de son esprit, le détournèrent de la profession d'avocat, si estimable pourtant, quand on la sait tenir avec droiture. Il ne voulut jamais prêter le serment obligatoire, se sentant mal à l'aise à l'idée de s'exposer à se voir forcé de plaider le pour et le contre.

A défaut de la parole, Escoffier choisit la plume pour épancher ses idées; il se fit journaliste. Ses premiers articles parurent dans divers journaux de province, à Marseille et à Toulouse, puis il vint à Paris où, ayant connu Moïse-Polydore Millaud, le créateur du *Petit Journal*, il fut embrigadé par lui, dans cette légion de jeunes travailleurs, dont plusieurs se sont depuis très avantageusement fait connaître.

Escoffier collabora, a côté de Timothée Trimm, publiant sous dix pseudonymes différents, une vingtaine de romans et une quantité innombrable d'articles. Il précéda Edmond About comme Salonier au *Petit Journal*, où il était devenu secrétaire de la rédaction.

Quand Léo Lespès quitta le *Petit Journal* pour le *Petit Moniteur*, emportant avec lui le pseudonyme devenu si populaire de Timothée Trimm, Polydore Millaud qui avait depuis quelque temps prévu ce départ, s'était ingénié, par avance, à en atténuer le mauvais effet. En homme habile, il avait créé, dans la *Revue pour tous*, dont il était le directeur, le pseudonyme de *Thomas Grimm*, rappelant, à l'œil comme par l'oreille, celui de Timothée Trimm, dont l'action était si grande sur le public.

Thomas Grimm, avant de se résumer dans la personnalité d'Escoffier, fut d'abord un pseudonyme *général*. Tous les articles dignes d'un intérêt véritable parurent d'abord sous ce nom. Mais, depuis la guerre, il n'abrite plus que l'énorme production du fécond journaliste.

Sans faire un parallèle détaillé entre Timothée Trimm et Thomas Grimm, je puis bien dire que si le premier avait une plume facile et amusante, son mérite s'est borné (ce n'est pas peu de chose, il est vrai, et je lui rends cette justice) à provoquer dans la foule le besoin de lire; mais il intéressait ses lecteurs sans les instruire, parce qu'il était plus ingénieux qu'érudit et n'avait point cet esprit de conduite qui en impose au lecteur.

Thomas Grimm, au contraire, sans être pédant, tout en restant simple et clair dans ses déductions logiques, ne met sous les yeux de ses lecteurs que des articles ayant un but utile. Il ne raconte un fait que pour en faire sortir des conséquences dont on puisse plus tard tirer parti. Il ne relate pas les actes des hommes du jour sans en apprécier le caractère; c'est un philosophe et aussi un homme de cœur qu'intéresse avant tout le bien-être de la société. Il voit dans le journaliste autre chose qu'un amuseur. Vulgariser les idées saines et fortifiantes, combattre les autres, est son but bien avoué; et il n'est point un seul jour où l'on pourrait dire qu'il s'est départi de la mission qu'il s'est imposée.

Il semblerait qu'un travail quotidien aussi important, exigeant tant de lectures, de recherches et d'imagination, dût absorber entièrement l'intelligence la plus active. Pourtant, Escoffier ne se contente pas d'être Thomas Grimm, et il s'est fait déjà, en dehors du journalisme, une réputation de romancier.

Entrant dans la voie physiologique au point de vue du roman, il a entrepris une série de trois romans, sous ce titre général : les *Femmes fatales*.

La première partie déjà parue, la *Vierge* de *Mabille*, a obtenu un succès retentissant. La seconde, qui va être très prochainement publiée sous le titre de *Chloris la Goule*, décrira des sentiments tout opposés, et la fin de l'œuvre se complétera bientôt par une troisième Nouvelle qui est actuellement en préparation.

Les qualités distinctives du romancier sont les mêmes qu'on apprécie chez le journaliste : une grande clarté dans l'exposition des faits, de la logique dans les déductions et une plume correcte et élégante. Seulement l'imagination y est naturellement plus ardente et la prose y revêt un plus vif sentiment de la couleur.

Travailleur infatigable, Escoffier est de ceux qui ne cherchent point à s'imposer par la réclame. D'une modestie sans égale, il néglige de se servir des armes que l'immense publicité dont il dispose mettrait en ses mains, s'il lui plaisait de dompter le public autrement que par son propre mérite. Aimé et estimé de tous ses confrères comme de tous ceux qui l'approchent, il pourrait facilement tirer un grand parti de la confraternité littéraire, pour faire, autour de son nom, tout le bruit désirable. Cette renommée que son talent lui donne plein droit d'acquérir, il n'en veut pas provoquer l'éclat, mais elle vient chaque jour tout naturellement à lui.

Quand M. Emile de Girardin eût pris la direction du *Petit Journal*, il ne fut pas longtemps à apprécier la valeur de son principal collaborateur, et il sait très bien aujourd'hui que l'action de Thomas Grimm a une portée considérable sur les lecteurs de son importante publication.

Escoffier est à la fois grand amateur de tableaux et d'œuvres artistiques, comme aussi très passionné pour la gymnastique et les exercices du corps. Il partage entièrement l'avis du poëte : *mens sana in corpore sano*; son activité dévorante a besoin de s'épancher.

Il m'a été trop rarement permis de rencontrer Thomas Grimm dans l'intimité pour parler de l'homme autant que de l'écrivain; mais je l'ai cependant assez fréquenté pour pouvoir apprécier l'aménité de son caractère, qui le rend sympathique à tous ceux qui l'approchent. C'est un confrère d'une obligeance d'autant plus méritante que, dans le contact du monde, il a beaucoup plus à donner qu'à recevoir.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

CASSOTHY

(Des théâtres du Châtelet, etc.)

REVUE DES THÉATRES

THÉATRE-LYRIQUE

Première représentation de *Gilles de Bretagne*, opéra en quatre actes, de Mme Amélie Perronnet, musique de M. H. Kowalski.

Quand paraîtront ces lignes, le Théâtre-Lyrique aura fini d'exister. Nous ne nous appesantirons donc pas sur la dernière œuvre qu'il vient de donner, d'autant qu'elle mérite peu qu'on la prenne en considération.

Le livret de *Gilles de Bretagne* est, en effet, mortellement ennuyeux, et l'absence complète de situations musicales eut dû l'éloigner de toute scène lyrique. Pourtant, un pianiste distingué, M. Kowalski, a osé tenter avec lui d'aborder, pour la première fois, le théâtre. Il n'a pas réussi à animer cette œuvre incolore, n'apportant lui-même qu'une musique terne et sans expression. M. Kowalski semble appartenir à la funeste école des *nébuleux*. Il est de ceux qui ont peur de se réchauffer au soleil de l'Italie, et qui préfèrent se perdre dans les brouillards tudesques : tant pis pour lui.

Gilles de Bretagne fut donc mort tout naturellement, si M. Vizentini n'avait pas annoncé à ses artistes, le 28 décembre, qu'il leur abandonnait le théâtre, en Société, jusqu'au 1er janvier et, qu'à cette époque, la salle du square des Arts-et-Métiers redevenue la Gaîté, se préparait à reprendre *Orphée aux Enfers*.

C'en est donc fait, encore une fois, du Théâtre-Lyrique, si utile pourtant, s'il était sagement et intelligemment administré.

Certes, M. Vizentini a montré, pendant sa gestion, une rare activité ; mais, disons tout d'abord, qu'il prenait la direction au moment où des engagements faits par M. Offenbach la grévait de dépenses tout à fait inutiles. Puis, avouons qu'il n'avait peut-être pas l'esprit d'ordre et d'économie qui fait les véritables administrateurs.

Que vont devenir les excellents artistes de ce théâtre ? Mmes Heilbron, Engally, Franck-Duvernoy ; MM. Bouhy, Lhérie, pour ne citer que les vrais virtuoses ? Espérons que nous les applaudirons au plus tôt sur une scène digne de leur talent.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Première représentation de : La *Belle Madame Donis*, drame en 4 actes, de MM. Edmond Gondinet et Hector Malot.

M. Edmond Gondinet est allé chercher le sujet de ce nouveau drame dans un roman de M. Hector Malot. La *Belle Madame Donis*, habilement mise à la scène, obtiendra un regain de succès.

Les caractères, très-réussis dans le livre, n'ont rien perdu de leur vigueur et de leur intérêt dans le drame. Agénor, type curieux du gommeux, sans esprit et sans cœur, infatué de sa sotte personne ; Marthe, l'ingénue, pure et touchante ; Mme Donis, la victime de l'amour, autour de laquelle vient se livrer cette rude bataille du mariage, sont des personnages bien faits pour la scène et ont vivement porté sur le public.

Comédie vive et pleine d'esprit au commencement, la *Belle Madame Donis* entre en plein drame au troisième acte. Les situations sont alors émouvantes au suprême degré. Elles sont rendues, il faut le dire, avec beaucoup d'éclat, par les excellents artistes du Gymnase.

Mme Fromentin est tout à fait *belle* et remarquable dans l'héroïne de l'ouvrage. Mlle Legault a eu des accents très émus et charmants. Mlle Massin est jolie à ravir.

Saint-Germain a fait d'Agénor un type accompli. C'est une de ses meilleures créations. Landrol et Pujol sont des artistes consciencieux et d'un grand talent. Abel a mis une chaleur communicative dans son rôle d'amoureux. Les autres rôles sont tenus d'une façon irréprochable.

Mise en scène avec un soin tout particulier, cette œuvre vraiment dramatique a obtenu un succès incontesté.

PORTE-SAINT-MARTIN

Une Cause célèbre

L'immense succès remporté si légitimement à l'Ambigu, par *Une Cause célèbre* a décidé les directeurs de ce théâtre et les auteurs de la pièce à lui donner le cadre plus grand encore de la Porte-Saint-Martin.

La mise en scène de l'ouvrage a donc été importante sur ce théâtre que sur la scène où il a été créé avec tant d'éclat pourtant.

L'interprétation est restée la même, c'est-à-dire supérieure.

Dumaine, Vannoy, Mmes Marie Vannoy, Lina Munte, Suzanne Lagier, Cécile Daubray ont été tous très remarquables.

Une Cause célèbre va renouveler, à la Porte Saint-Martin, l'immense vogue des *Deux Orphelines*.

AMBIGU-COMIQUE

Reprise de la *Case de l'oncle Tom.*

La *Case de l'oncle Tom* obtint, il y a une vingtaine d'années, le plus vif succès. Du roman si émouvant de Mme Beecher Stowe, MM. Dumanoir et d'Ennery avaient fait un excellent drame.

L'Ambigu va continuer, avec cette pièce, les brillantes recettes commencées avec une *Cause célèbre*.

L'interprétation nouvelle de la *Case de l'oncle Tom* n'a rien a envier à l'ancienne. Taillade a fait du farouche Harris une figure vraiment curieuse. Sa mort, au dernier acte, est d'un effet vraiment terrible et saisissant. Paulin Ménier est superbe d'énergie dans le rôle de Bird. Mme Tallandiera et Mlle Patry ont partagé le succès de ces deux éminents comédiens. N'oublions pas la charmante Charlotte Raynard, très sympathique dans le personnage de *Miss* Delly.

ATHENÆUM

En reprenant la touchante comédie de MM. Moreau et Delacour : *Une femme qui trompe son mari*, l'Athenæum a ajouté un nouvel élément de succès à ceux qui lui ont déjà valu une réussite méritée.

Le côté dramatique et sentimental n'avait point encore été exploré par les artistes de ce théâtre et on pouvait se demander le parti qu'ils sauraient tirer d'un petit drame tout intime comme celui que nous venons d'applaudir à nouveau.

Hâtons-nous de dire que l'interprétation a été tout à fait remarquable et constitue un des meilleurs ensembles que l'on ait encore obtenu à l'Athenæum.

M. Horace, chargé du lourd héritage de Lafontaine, dont le rôle de François est une des trois ou quatre plus belles créations, a profondément remué la salle entière, à plusieurs reprises, par ses accents empreints d'une véritable émotion. Il a bien composé cette honnête figure d'ouvrier, et les applaudissements enthousiastes ont souligné tous les passages où il a montré son habile talent de comédien.

Mlle Alice Farnat a bien mis en relief la sympathique figure de Marie. Sa tenue modeste, très digne et très touchante, lui mérite de sincères félicitations.

Angély est de tous points excellent dans le rôle de Picotin. Dès qu'il entre en scène les rires éclatent de tous côtés. C'est un artiste aimé, dont tous les mots

portent. La scène de l'ivresse par le tabac a été rendue par lui avec une verve tout à fait désopilante. Lecœur qui tient très correctement le rôle de M. Thouvenel, et Mme Léry, toujours vive et bien placée partout, ont contribué à une interprétation parfaite.

Le succès de *Une mauvaise nuit est bientôt passée* est tout autre et non moins grand. Cette petite comédie, absolument intime, ne pouvait avoir sur le public un effet aussi bruyant, mais elle a fait un plaisir égal. Elle est d'ailleurs jouée avec un pareil ensemble.

Nous retrouvons là M. Horace en homme du monde, plein de tenue et esquissant avec une délicatesse charmante les situations aimables que lui a confiées l'auteur. Mme Léry joue Adrienne avec beaucoup d'entrain et d'esprit. Elle en a parfaitement compris et rendu le caractère aimable et plein d'abandon. Nous lui devons aussi des éloges pour le bon goût de sa belle toilette rose.

Une débutante, Mlle Rachel, toute jeune fille de seize à dix-sept ans, a montré dans le rôle de Lucie une grâce décente, beaucoup de finesse dans le parler, et une connaissance déjà sérieuse de la scène. C'est une précieuse acquisition pour ce théâtre, car elle y peut représenter à la fois les jeunes premières et les ingénuités à la grande satisfaction du public.

Le succès si prononcé de la *Femme qui trompe son mari* et de *Une mauvaise nuit est bientôt passée*, se prolongera longtemps sans doute. Malgré cela deux nouveautés à ce théâtre, la *Corde sensible* et *Comme elles sont toutes*, viendront aujourd'hui renforcer l'affiche. Cela promet une salle comble pour la semaine.

LA LETTRE

—

Louise de V... à sa tante.

Mais, ma bonne tante chérie, tu te trompes du tout au tout. Je ne suis pas jalouse, puisque je n'ai aucune raison de l'être.

Je sais bien que Georges ne me trompe pas... parbleu ! mais je l'aime... Je ne peux pas te dire comment je l'aime. Je l'aime encore bien plus que lorsque je l'aimais de toute mes forces, là. Le présent, je l'ai, je le possède, je le tiens dans mes bras et je ne le lâche pas ; mais parfois ce présent ne me suffit plus, je voudrais avoir encore le passé de mon mari et, par avance, mettre la main sur l'avenir. Est-on folle ? dis, petite tante.

Ah ! je donnerais gros pour en connaître seulement un petit bout de son passé, pour en retrouver une trace, ne serait-ce qu'une lettre oubliée ou une boucle de cheveux... Eh bien, tiens, me voilà toute tremblante, uniquement parce que j'ai mis sur le papier cette boucle de cheveux qui me trottait dans la tête. Mon cœur bat plus vite... c'est à la lettre ; je le sens.

Vingt fois j'ai essayé de le faire causer quand je le voyais de belle humeur... Que veux-tu, ça me brûlait ; mais jamais il ne m'a dit un mot précis sur ce passé que je voulais connaître. Il est vrai que je le questionnais si maladroitement ! j'avais l'air de le faire tomber dans un piége et je rougissais malgré moi.

Il est si fin, si adroit et si bon ! Il sait éviter les réponses ; éluder les aveux avec tant d'esprit et de gaieté que je restais là, toute niaise, avec ma curiosité sur les bras.

Oh ! c'est bête, bête !

Si je te disais que l'autre soir, étant en train d'écarter bien gentiment ses deux mèches de cheveux... tu sais qu'il a tout en haut du front deux mèches qui frisottent ; eh bien, sous ces deux boucles, il y a un petit coin tout à fait blanc et doux — je peux bien te dire cela, n'est-ce pas ? il n'y a pas de mal, d'ailleurs, c'est pour te faire comprendre ce que j'éprouve. Or, depuis longtemps je lorgnais ce petit endroit, si bien que l'autre soir, comme il était assis et lisait, je m'approchai et, après avoir tripoté un peu les petites boucles pour n'avoir pas l'air d'être trop pressée, je les écartai et j'approchai mes lèvres.

Il eut un petit tressaillement imperceptible et il se mit à sourire, mais d'un sourire qui ressemblait à un souvenir, tu sais, de ces sourires lents et vagues. L'idée me vint qu'on l'avait embrassé déjà à cet endroit là. J'aurais donné deux doigts de ma main pour en avoir la certitude, mais comment lui demander ?... On ne le saura jamais. J'ai bien pensé à lui couper ses deux mèches, un jour, en riant, mais elles sont trop gentilles.

Tu vas dire que c'est là un enfantillage. Je ne te dis pas ; et cependant j'en ai pleuré de cet enfantillage-là.

— Qu'est-ce que tu as, ma chère? me disait-il. Il était vraiment chagrin de me voir pleurer et j'étais agacée de ne point pouvoir lui dire pourquoi j'étais malheureuse. Il m'aurait bien certainement consolée, mais je n'osais pas ; plus je pleurais moins j'osais ; plus j'étais malheureuse et moins j'osais avouer la cause de mon chagrin, sachant bien qu'il n'aurait pu s'empêcher de rire. De sorte que, irritée par tout cela, je devins nerveuse et j'éclatai en sanglots.

— Es-tu souffrante? qu'as-tu, mon enfant ; c'est donc sérieux ?

Sérieux ! Je crois que les hommes ne comprennent rien à ces choses-là ; puisque je fondais en larmes, il est clair que c'était sérieux.

Non, vois-tu, ma bonne tante chérie, tu juges de trop loin, comme quelqu'un qui regarde la bataille d'une colline voisine, et ton temps ne ressemble pas au nôtre. Les liens sacrés du mariage, la dignité de la femme du monde, le sacerdoce de l'épouse... tout cela est bien et beau, mais quand on aime, on aime époux ou amant, on aime l'homme auquel on se donne tout entière, et on l'aime tout entier ; on s'accroche à ses vêtements, on se pend à son cou pour ne point le lâcher dans la mêlée. Il me semble que je le mordrai pour l'empêcher de regarder ailleurs.

Oui, nous sommes dans un tourbillon, une confusion, c'est bien vrai, mais je n'ai pas le temps d'en gémir. Je suis dans une foule qui me heurte et me bouscule. Est-ce que j'ai le loisir de choisir mes moyens ? Avant tout, empêcher qu'on me prenne mon mari. Crois-tu que je peux demander à ces filles qui nous frôlent, qui le regardent de leurs grands yeux noircis, crois-tu que je vais leur demander leur acte de naissance ? Filles ou femmes du monde, danseuses ou duchesses, que m'importe, si toutes peuvent me voler. Georges est mon mari, c'est vrai, mais derrière tous les contrats et toutes les signatures, il y a un homme qui est à moi parce que je suis à lui, et qu'on veut me prendre. Je suis sa femme et il est mon mari, mais, avant tout, je suis sa maîtresse et il est mon amant ; comprends-tu ?

Je dis tout cela sans ménagement ; je n'ai pas le temps d'avoir de l'esprit et de chercher la forme. Je te confesse brutalement ce que j'éprouve, mais c'est la vérité que je te dis.

Je ne sais pas si j'aime suivant la tradition, mais j'aime à ma façon, comme je peux, malgré moi, j'obéis au milieu dans lequel je vis, c'est bien certain ; qu'y puis-je faire ?

Georges va au cercle parce que tous les gens de son monde y vont. Eh bien, je voudrais y aller avec lui, là ; voilà le fond de ma pensée ; je me soucie des cancans comme d'une prise de tabac.

Je ne puis pourtant pas refaire la société à moi toute seule : j'y suis, il faut y vivre... mais il me faudrait un volume pour t'expliquer tout cela. En deux mots, veux-tu ma pensée? — Eh bien, mon mari marcherait dans le ruisseau que je ne pourrais pas m'empêcher d'y tremper ma bottine pour le consoler de s'être sali les pieds.

Ne pas m'occuper de ces filles ! tu plaisantes probablement, ma petite tante. Ah ! par exemple ! qu'elles ne s'occupent pas de nos maris et nous ne nous occuperons pas d'elles ; mais il n'en est point ainsi : chacun défend son bien comme il peut.

Il s'agit bien de faire des distinctions entre les salons et les boudoirs, entre l'argot et le bon français, entre la bonne compagnie et la mauvaise ! Je me mettrai du blanc, du rouge et du bleu sur le visage, tant que Georges regardera les femmes qui se fardent sans distinction de race et d'espèce. Je me coifferai comme un chien fou tant que les cheveux en désordre, poudrés et crêpés, lui feront détourner la tête.

Je sais bien que je suis un peu niaise d'aimer mon mari de cette façon-là, mais c'est ainsi. Si j'avais un enfant, peut-être cela changerait-il; mais je n'ai que Georges, et quand je l'embrasse, toute mon âme est sur mes lèvres. Est-ce là ce qu'on appelle la passion ? c'est possible, le nom m'est égal et je ne veux pas le savoir ; Si j'ai peur de quelque chose, ce n'est pas d'être ridicule, mais d'être gênante pour lui et de lui devenir indifférente à force de ne point l'être assez.

Oui, certes, Georges a un esprit distingué, fin. Il m'aime, j'en suis sûre, mais peut-il se défendre des influences qui l'entourent ? Je ne crains pas que son esprit se déprave ; mais il me passe parfois dans l'esprit des craintes si folles ! Il pourrait, avec les idées d'aujourd'hui, se laisser aller, sans m'être infidèle, à quelqu'une de ces distractions d'un instant que se paye un homme du monde, comme on se paye une épingle de cravate.

Je suis assurée de conserver son cœur, mais cela ne me suffit pas. Je le veux tout entier ; je n'en veux pas perdre une miette. Oh ! je suis franche ! Eh bien ! parfois je me forge des fantômes et, tout en brodant, le soir, au coin du feu, je me dis :

— Mais, enfin, qui me dit qu'il ne cèdera pas un jour ou l'autre à quelque curiosité ? Dame ! après tout, c'est possible ! Il est assez beau pour qu'on le recherche, assez riche et spirituel pour qu'on l'entoure... et ma tête trotte, trotte... Que ferais-je en pareil cas ? dans quelle circonstance pourrait-il m'oublier ?

Tout cela n'est qu'un rêve, une sorte de cauchemar, mais qui souvent m'obsède comme une réalité, et j'en souffre comme une sotte que je suis. Que serait-ce, mon Dieu, si j'étais ce qu'on appelle jalouse!

Il m'est venu cent fois à l'esprit de le tenter, de le mettre à l'épreuve; j'étais bien sûre qu'il résisterait, mais j'aurais voulu voir, j'aurais été rassurée pour toujours...

Au fait, pourquoi ne pas te le dire, puisque je te parle à cœur ouvert... tu brûleras cette lettre, n'est-ce pas, tante chérie? Voici la chose :

Un jour, j'avais été tellement poursuivie par mes diables d'idées, que je m'enfermai dans ma chambre et j'écrivis à Georges — oh! je tremblais! — une lettre anonyme. Ne me dis pas que j'ai été folle, niaise, imprudente... Je me suis dit tout cela, et d'autres choses encore.

J'avais acheté du papier tout exprès et des plumes d'oie pour rendre mon écriture méconnaissable. En écrivant cette lettre, je ne pouvais m'empêcher de pleurer. Dire pourquoi, je ne sais trop; mais j'avais conscience que ce que je faisais là était mal et que je jouais trop gros jeu; mais, que veux-tu? quelque chose me poussait. Je ne sais trop comment elle était rédigée cette lettre; ce qui est certain, c'est que je la terminais en lui donnant un rendez-vous pour le lendemain soir dans une baignoire du Gymnase, au rez-de-chaussée à gauche.

Je fermai ma lettre, et, prenant une voiture de place, je fus d'abord au Gymnase pour retenir la fameuse loge de gauche qui fort heureusement était libre. C'était inutile, bien entendu, mais enfin je voulais que cette loge fut à moi le lendemain soir... pour plus de sûreté.

Alors, je renvoyai la voiture et revins à pied, voulant mettre la lettre à la poste moi-même et sans être observée par le cocher. Tout avait été bien jusque-là; mais lorsque, arrivée devant une boîte, il fallut laisser glisser la lettre, mon cœur se serra, il me sembla qu'il m'appelait; notre coin du feu, notre chambre, les bons baisers et tout le reste m'apparut, il me sembla que je disais adieu à tout cela. Oh! comme je l'aimais dans ce moment-là! Mes doigts se crispèrent et je m'en allai bien vite en froissant la lettre dans mon manchon. Il me semblait qu'on m'avait suivie. Je me retournai en regardant en l'air, comme une personne qui ne reconnaît pas son chemin, et je remontai la rue. J'apercevais cette boîte aux lettres devant laquelle il me fallait repasser; elle était à dix pas.

J'étais tremblante; mais, puisqu'il faut tout dire, cette grande émotion n'était pas sans un certain charme. Au fond de tout cela, il y avait une tentation que je sentais grandir d'autant plus rapidement que je l'estimais plus dangereuse. J'avais très bien conscience que je me grisais, et d'une liqueur malsaine; mais j'avais le nez dans le verre et mes lèvres frissonnaient au contact de ce mauvais liquide. J'exprime peut-être mal la sensation, mais pour moi elle est très nette.

Le calme me revint tout à coup; je pris ma lettre de la main gauche et sans m'arrêter, rapidement, presque sans détourner la tête, je jetai la lettre dans la boîte et je me mis à marcher comme une folle qui s'est échappée. C'était fait.

Une voiture passait, j'y montai, et puis quand il fallut dire au cocher où il devait me conduire, il me fut impossible de concentrer mon attention et de lui répondre. La lettre était là, sautillant devant mes yeux.

— Où vous voudrez, fis-je au brave homme.

Il me regarda, monta sur son siége et tout doucement s'achemina vers le quai; mais, au bout de dix minutes, cette voiture m'était intolérable, elle ne marchait pas et je bouillais. J'aurais voulu être en chemin de fer, sur la locomotive ou à cheval. Je fis arrêter, je payai et je remontai machinalement la rue du Bac à pied. En passant devant Saint-Thomas-d'Aquin, il me semblait que je venais de commettre un crime et j'hésitai avant d'entrer. Si Dieu allait me punir, pensai-je, Georges! mon Georges aimé!

Sur l'honneur, j'aurais donné une année de ma vie pour ravoir ma lettre. Le donneur d'eau bénite me tendit son goupillon. Je lui glissai un louis... tous ces détails me reviennent à l'esprit — et je lui fis brûler un cierge. — Je n'osai pas aller jusqu'à ma chaise, de peur de rencontrer quelqu'un qui me connût; je me cachai dans une petite chapelle, et là, je priais Dieu comme jamais je ne l'avais prié. Je lui demandais pardon, et à Georges aussi. Je demandais à Dieu d'empêcher cette maudite lettre d'arriver à son adresse, je le conjurais de faire en sorte qu'elle me fût remise à moi-même; je l'aurais déchirée et tout eût été dit.

Je sortis de l'église un peu plus calme. En passant, j'examinai mon cierge; il brûlait avec une belle flamme claire... Tout cela me redonna confiance.

Mais je ne veux pas te dire tout ce qui me passa dans l'esprit, il me faudrait un volume...

Il était huit heures du soir environ et nous étions encore à table lorsque le timbre retentit. La trompette du jugement dernier ne m'aurait pas fait plus d'effet. — Deux minutes après, le valet de chambre entrait; sur le plateau il y avait deux lettres, une petite et une grande, la petite conservait encore la trace du froissement que je lui avais fait subir. Ah! grand Dieu, quelle torture!

— Tu permets? chère enfant, dit Georges en décachetant la grande enveloppe.

Du bout de mon couteau je faisais semblant d'aligner les miettes de pain sur la table, mais je me sentais pâlir... Eh encore il commençait par la grande lettre comme pour prolonger mon angoisse.

— C'est un prospectus de marchand de vin de champagne, fit mon mari en jetant le papier; ils sont étonnants! s'imaginent-ils qu'on achète du vin au premier venu?

Puis il ouvrit le petit poulet. Ne reconnaissant pas l'écriture, il le retourna, examina l'enveloppe. Il me vint en ce moment-là la pensée de lui tout avouer; cela durait trop longtemps, j'allais éclater, et il entama franchement sa lecture. — Je le suivais des yeux : pas un muscle de son visage ne bougea. Arrivé à la fin de la page, c'était là que je l'attendais, il porta sa main à sa moustache, la tira légèrement comme pour dissimuler un sourire que je distinguai très nettement dans le coin de sa bouche.

— Ah! c'est un prospectus? hasardai-je. Il ne s'aperçut pas que ma voix tremblait.

— Non, c'est... un mot de mon tailleur.

Il mit la missive dans sa poche, avala d'un seul coup un demi-verre de lunel qui était devant lui et se levant :

— Veux-tu passer dans ton boudoir, ma chère.

Ce qui me rassura un peu, c'est qu'en traversant le salon, il m'embrassa gentiment. Et encore cela ne voulait rien dire, ce baiser pouvait être une espèce de cri de sa conscience, une façon de s'absoudre à ses yeux du crime qu'il se proposait de commettre.

De ma vie je n'oublierai la journée du lendemain. Il fut gai comme à l'ordinaire. J'eus beau observer de toutes les forces de mon âme, il me fut impossible de rien découvrir en lui qui pût m'éclairer sur ses intentions.

Deux ou trois fois, il me dit :

— Mais, qu'as-tu donc; tu parais nerveuse aujourd'hui, chère bonne?

Et ce fut tout. J'eus vingt fois l'envie de lui proposer d'aller le soir au concert ou au théâtre, c'eût été le moyen d'avoir une solution immédiate, mais je n'osais pas : j'aurais fait cette question si maladroitement qu'il eût peut-être deviné, et s'il avait deviné peut-être ne m'eût-il plus aimée.

Durant le dîner, je parlai tant et tant, pour chasser les vilaines pensées qui tourbillonnaient dans ma tête, qu'au dessert j'étais tout étourdie.

Nous passâmes comme à l'ordinaire dans le boudoir... c'était le grand moment. Il se mit au piano, chantonna pendant un instant, puis regarda la pendule, alluma une bougie, et tout en fredonnant s'achemina vers sa chambre.

J'étais perdue... il allait s'habiller. Je me jetai à genoux, mais je sentais que le bon Dieu était juste avant tout; alors je suppliais Georges en moi-même, je lui disais :

— N'y vas pas, mon amour, je t'en supplie!...

Il me semblait que ma prière devait aller jusqu'à lui et le retenir. Il n'avait point fait atteler, mais n'était-ce point une preuve de plus qu'il désirait être libre et ne point s'exposer au bavardage de son cocher. Au bout de dix minutes, la porte du boudoir s'ouvrit et mon mari entra... il était... En écrivant cela, mon cœur bat encore la générale et je tremble malgré moi... Est-ce drôle? il y a pourtant déjà quinze jours!

Il entre donc, et en l'apercevant en pantoufles et en robe de chambre, le bougeoir à la main et un livre sous le bras, je ne pus retenir un cri. Depuis vingt-quatre heures j'avais envie de crier. Mais pour le coup, c'était un cri de bonheur. Je me cramponnai à mon fauteuil pour ne point éclater...

Il s'approcha de moi, et s'étalant bien confortablement dans un grand fauteuil :

— Ah! qu'on est bien chez toi, ma mignonne chérie, me dit-il en allongeant les jambes; je viens de mettre ma robe de chambre; tu m'excuses?

Je n'y tins plus, je m'élançai sur lui, mon cœur débordait; je pris sa tête chérie, je la pressai contre moi, l'inondant de larmes et de baisers.

— Je t'aime, mon Georges, je t'aime! et je l'embrassai encore, écartant sa cravate pour coller mes lèvres sur son cou que j'adore et qui est à moi.

Il riait, il était heureux, mais ne comprenait pas et me disait quand il pouvait parler :

— Mais, qu'as-tu, chérie, qu'as-tu?

— J'ai que je t'aime, là, tais-toi. Je t'aime, je t'aime.

J'étais folle, tu sais, petite tante. Tu brûleras ma lettre, n'est-ce pas?

Ta Louise.

Pour copie : GUSTAVE Z...

LES RÉPÉTITIONS GÉNÉRALES

—

En avez-vous quelquefois vu? Si oui, je n'ai rien à dire. Si non, souffrez que, rapidement, à grands traits, j'esquisse la physionomie d'une répétition, j'en note les principaux incidents.

Je ne parle pas, bien entendu, de ces répétitions générales pour lesquelles on a lancé dans toute la presse des invitations; qui ont lieu le soir, devant une salle comble, tous les becs allumés. Ce sont là de véritables premières; des premières où personne ne paye, et où chacun se place à peu près comme il l'entend, — voilà tout.

Non, je parle des vraies répétitions, de celles qui se font quasiment à huis-clos, en tout, tout petit comité, à la bonne franquette.

.˙.

Comme, d'ordinaire, on jouera encore le soir, pour la dernière fois, la pièce que remplacera celle qu'on va répéter ; on a dû choisir un moment où la presse sera libre, c'est-à-dire l'après-midi...

Or, si vous êtes convoqué pour midi *précis*, inutile de déjeûner précipitamment ; cela trouble la digestion. Puis, en arrivant à une heure passée, vous serez encore grandement en avance. Une première jamais ne commence à l'heure dite; mais une répétition générale, c'est bien autre chose !...

D'abord, au moment de commencer, on s'aperçoit toujours qu'il manque un tas d'accessoires et de menus objets qu'il faut aller quérir ou remplacer dare dare par des équivalents.

En outre, il y a MM. et Mmes les artistes. A une répétition, ce n'est pas comme à une représentation *coram populo*. Ils se préoccupent fort peu de ne pas rater leur entrée. Aussi ne se pressent-ils point.

Faites comme eux, et, suivant le précepte du sage, hâtez-vous lentement.

.˙.

Enfin, vous arrivez, tôt ou tard, — et d'après les recommandations ci-dessus, plutôt tard que tôt.

A la porte, un employé de théâtre vous prend votre laissez-passer, — et vous entrez...

Cela fait un singulier effet de pénétrer de jour dans une salle de spectacle. On a l'habitude de la voir flamboyante de lumière, pleine, du parterre aux combles, de spectateurs élégants, de spectatrices bien *toilettées*, animée et illuminée, brillante et bruyante ; cette fois, elle est vide et noire, plongée dans une sorte de clair-obscur flottant et brumeux. La rampe seule étincelle. Pas de lustre.

Quant aux assistants, il y en a bien une cinquantaine, au maximum. Ah! on ne se bouscule pas. *Apparent rari.* On se place où l'on veut, et, durant le cours de la représentation, on peut changer de place, voyager à son gré.

Il y a là quelques journalistes, des faiseurs de *soirées théâtrales*, venus pour prendre des notes, des dessinateurs venus pour prendre des croquis, des artistes qui ne jouent pas dans la pièce en répétition, un ou deux amis de la *boîte*. Puis le directeur et les auteurs. C'est tout.

Tout, je me trompe.

Au milieu des fauteuils d'orchestre sont encore trois hommes, graves, austères, impassibles. L'air officiel. Leur mine n'est point trompeuse. Ils viennent accomplir une mission. Ils sont une institution en trois personnes. Ce trio est une trinité. C'est les trois têtes de ce Cerbère femelle des temps modernes qui se nomme : *très haute et très puissante dame Anastasie des Ciseaux*, autrement dite : LA CENSURE...

Et ce nom seul me dispense,
Seul me dispense,
Seul me dispense,
D'en dire plus long !

.˙.

Cependant les musiciens arrivent un à un, — *passu non celeriori*... Puis le chef d'orchestre s'installe à son pupitre.

Et l'on frappe les trois coups...

Et l'on commence ...

Et l'on joue la pièce, comme on la jouera publiquement demain et les jours suivants...

Avec ces différences que :

Les acteurs se donnent peu de mouvement;

Ratent leurs entrées avec ensemble;

Interpellent à haute voix souffleur et machinistes ;

Les auteurs les interrompent au milieu d'une tirade pour leur donner des indications suprêmes;

De temps à autre un rauque grognement part des fauteuils : c'est la Censure qui fait une coupure, en chanoine Fulbert du théâtre qu'elle est ;

Les figurants, quand arrive un acte où ils ne figurent pas, viennent le voir dans la salle, encore costumés, ce qui ne laisse pas que d'être pittoresque ;

Par contre, au dernier acte, les artistes qui, jusque là, ont joué en costumes, paraissent en toilette de ville, pour pouvoir *filer* tout de suite après le baisser du rideau ;

Et cœtera, et cœtera !

En sorte que, quand on sort, il est absolument impossible de prévoir l'effet que la pièce produira aux représentations ordinaires ;

Et que, neuf fois sur dix, le directeur qui, à l'issue de la répétition générale se frotte les mains en disant :

— Nous allons faire de jolies recettes !

Déchante considérablement le lendemain, à l'issue de la première, lorsqu'on annonce le nom des auteurs.

Au milieu des *chut !* significatifs du public.

LOUIS DE GRAMONT.

CHRONIQUE THÉATRALE

—

ÉTRANGER

Bruxelles. — (*Correspondance particulière du* PARIS-THÉATRE.)

M. Salvini vient de faire ses adieux au public bruxellois, dans la *Morte civile*, après avoir joué successivement et avec un égal succès, *Hamlet*, *Otello* et *Macbeth*.

— La première représentation de *Georges Dandin*, sur la scène du Théâtre de la Monnaie, n'a pas répondu à l'attente des spectateurs qui étaient accourus à cette solennité. L'opéra-comique de M. Mathieu, l'auteur des *Fumeurs de Kiff*, est orchestré avec le plus grand soin et monté avec luxe, mais, malheureusement, il n'abonde pas en situations dramatiques et, par cela même, ne présente qu'un intérêt médiocre. La musique de M. Mathieu est distinguée, étudiée, travaillée, et c'est peut-être le reproche qu'on peut lui faire de n'être pas assez simple ni assez facile, le sujet de cette farce immortelle n'exigeant pas des motifs aussi prétentieux. L'interprétation de *Georges Dandin* a été sévèrement jugée et, de fait, - à part MM. Dauphin et Guérin, — il n'y a pas lieu de citer les noms de Mlle Redonti et de ses complices.

— La *Vision d'Harry*, ballet-divertissement en deux tableaux, de notre compatriote M. Balthazar-Florence, a réussi et a valu à son auteur des applaudissements chaleureux.

— A la demande de Gounod, c'est la troupe de grand-opéra qui interprétera *Cinq-Mars* : — Mmes Fursch-Madier et Hamaekers; MM. Tournié, Devoyod et Dauphin.

— M. Coquelin, en représentation au Théâtre des Galeries, joue en ce moment *Jean Dacier*, où il obtient un vif succès.

— *Une Cause célèbre*, le drame à sensation qu'on représente en ce moment à l'Ambigu, passera cette semaine au Théâtre des Galeries.

— Les *Conquêtes d'Annibal*, comédie inédite en trois actes, de M. Georges Dubosch, a été favorablement accueillie aux Galeries. C'est une pièce genre Palais-Royal ; l'intrigue y tient une place secondaire, tout l'intérêt de ces trois actes réside dans les détails. De là une fatigue pour les spectateurs, malgré les traits amusants qui ne manquent pas dans le cours de l'ouvrage.

— Le *Club*, de Gondinet et Cohen, fait chaque soir salle comble au Théâtre du Parc. On y applaudit particulièrement Mlle Dunoyer, du Gymnase, et M. Richard, du Vaudeville, — engagés pour cette pièce, — ainsi que Mme Subra, une artiste de mérite, qui est de toutes les créations sur cette scène.

— Le Parc prépare activement le *Coucou*, pièce nouvelle.

— C'est Mlle Jeanne Granier qui a pris la place de Mme Peschard, au Théâtre de l'Alcazar. L'aimable artiste parisienne, qui n'était jamais venue à Bruxelles, a débuté samedi dans la *Marjolaine*.

— L'Alcazar aura, avant Paris, la primeur d'un opéra comique nouveau, intitulé : le *Tricorne*, paroles de MM. Solvay et Dubosch, musique de M. Gaston Serpette. La direction a reçu une opérette inédite en trois actes : le *Dernier des Mohicans*, musique de Mme Yung.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

—

— M. Worms a été élu sociétaire de la Comédie-Française *à part entière*. Cette nomination tout exceptionnelle sera bien accueillie par le public ; la remarquable façon dont le comédien a rendu la grande figure de Don Carlos, dans la reprise d'*Hernani*, l'a justifiée d'ailleurs pleinement.

— Victorien Sardou a lu sa grande pièce en cinq actes, hier, aux artistes du Vaudeville.

Cette comédie nouvelle ne passera pas avant le milieu du mois prochain, nous pouvons cependant désigner dès aujourd'hui ses interprètes.

Ce sont : Mmes Victoria Lafontaine, engagée spécialement ; Barthet, Pierson, Alexis ; MM. Delannoy, Parade, Berton, Joumard, Boisselot.

Détail inédit : un rôle épisodique, demandant des toilettes de beaucoup de gaîté chez l'actrice qui en est chargée, est sollicité par Mlles Massin, Rejane et Bianca, de la Comédie-Française.

— On s'occupe beaucoup à la Comédie Française, de la représentation de retraite de Bressant.

Les uns disent que cette représentation aura lieu le 17 janvier; d'autres assurent qu'elle serait renvoyée au mois de mars. Nous verrons bien. En attendant, on la prépare.

La distribution de *Pourceaugnac* est arrêtée. Got jouera Pourceaugnac. — Coquelin, Sbrigani, — l'Apothicaire sera représenté par Thiron, — Mounet-Sully jouera l'un des deux avocats, etc. Bref, tous les chefs d'emploi auront, dans cette exécution unique, la part qu'ils ont réclamée avec un empressement qui témoigne de leur sympathie pour leur regretté camarade.

Quant au rôle des trois femmes, ils seront remplis par les actrices qui les jouent d'habitude : Mmes Provost-Ponsin, Dinah Félix et Samary.

Ce n'est pas tout. Il est fortement question de donner dans la même soirée deux ou trois actes du *Misanthrope* avec une distribution spéciale : Delaunay jouera Alceste ; Coquelin, Oronte ; Thiron, Philinte ; Mlle Croizette, Célimène, et Mlle Favart, Arsinoé.

La pièce ainsi distribuée est à l'étude.

— Voici la liste complète des commissaires étrangers désignés pour la section des auditions musicales de l'Exposition musicale de 1878 :

Grande-Bretagne. — M. Arthur Sullivan, compositeur, directeur de l'Ecole nationale de musique de Londres.

Belgique, Pays-Bas, Suisse, grand-duché de Luxembourg. — M. Joseph Dupont, compositeur, directeur des concerts populaires de Bruxelles, professeur au Conservatoire royal de Belgique.

Italie. — M. Sighicelli, professeur de musique.

Espagne, Portugal, Grèce. — M. Avelino Valenti, compositeur de musique.

Autriche-Hongrie. — M. le docteur Edouard Hanslick, publiciste, conseiller du gouvernement.

Turquie, Egypte, Tunisie, Maroc, Chine, Siam, Cambodge, Japon. — M. Oscar de Tunis.

Suède et Norwége. — M. Yvan Halstrœm, compositeur de musique, bibliothécaire de Stockholm.

La Russie n'a pas encore désigné son représentant.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Roussel. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montalaud. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. - Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Picrsou. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angéle Morean. — Sophie Hamet. — (bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judlo. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédeo — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Panline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguct. — Mlle Beangrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gonnod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Jnlia Barou — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Danbray. — Victor Hngo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonniére. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Autoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Lonise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradean. — Lina Bell. — Montronge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjaue. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. - Baruolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boulouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sauz. — Pandolfini. — Stéphanue. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Meuu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Jnliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aliue Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuart — Randoux. — Noémis Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris............	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

FIN D'UN STOCK ÉNORME
au Grand Magasin de Soldes
A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES, LINGE CONFECTIONNÉ et autres marchandises vendues au profit de tout le monde *pour Etrennes*.

PERTE MINIMUM 65 0/0

(Un rabais plus grand encore a été fait sur les coupons et articles défraîchis et dépareillés).

CE GRAND MAGASIN VA DÉFINITIVEMENT VENDRE
Aujourd'hui et jours suivants
les derniers Soldes annoncés

Cette vente sera, dans la capitale, un évènement dont les personnes économes garderont longtemps le souvenir.

LE PUBLIC JUGERA PAR L'APERÇU CI-DESSOUS :

Serviettes éponge avec frange, val. 65 c., la serv.	» 15
Services damassés pur fil, val. 20 f., le service...	8 75
Serviettes œil-de-perdrix, affic. part. 75 c., la serv.	» 25
Nappes dépareillées damassées fil. val. 9 f., la nappe	3 90
Mouchoirs ourlés vig. coul., val. 45 c., le mouch.	» 15
Mouchoirs ourlés, bat. fil riches init., v. 2 50, le m.	» 85
Rideaux brodés, brochés, guipure (en coupons), le m.	» 25
Rideaux brodés, riche encadrement val. 8 f., le rid.	2 25
Toile pur fil p. gds draps, larg. 1m05, val. 2 25, le m.	» 85
Chemises p. h. plastron toile de l'Inde, v. 8 f. la ch.	2 45
Chemises pour h. mi-toile pur fil, val. 9 f., la ch.	2 95
Chemises p. h. mi-toile batiste fil, val. 10 f., la ch.	3 50
Bas laine mérinos hte nouv. p. dames, v. 4 f., la paire	1 25
Caleçons p. h., tricot de coton, val. 3 f., le caleçon	1 25
Chemises p. d., coton écru renforcé, val. 3 f., la ch.	1 10
Corsets p. d., toutes pointures, val. 5 f., le corset	1 45
Camisoles et **Pantalons** piqué moll. v. 3 f., la pièce	1 25
Draps de lit confect. cretonne écrue, v. 5 f., le drap	1 75

Pas d'expédition hors Paris et la banlieue.

INJECTION PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. SAMPSO Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. fo

---

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine.
Franco partout, contre 5 fr. — FREYSSINGE, pharmacien, r. de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*
Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

VENTE FORCÉE
Aujourd'hui et jours suivants

LIQUIDATION de toutes les marchandises formant l'acti des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Environ **700,000** fr. de marchandises ont été liquidées depuis l'inventaire clôturé par experts le 21 septembre 1877; il reste encore **650,000** fr. de tissus de toute espèce. Les **INTERESSES**, pour en finir, consentent à abandonner ce stock pour la somme de 150,000 fr.

TISSUS POUR ROBES

940 coupes de robes par 9 et 10m de 20 à 22 fr........	5 95
1.130 coupes de robes par 10 et 12m de 25 à 29 fr......	6 95
874 coupes de robes par 10 et 12m de 30 à 39 fr.......	7 95
2.500 mèt. molleton-flanelle rayures, de 1m30 de 8 f.	1 75

Mérinos noir de 4 f....	1 95	Alpaga noir de 1 f. 75.	» 60
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Tartan moll. de 3 f.	» 70
Cachem. doubl. de 20 f.	5 90	Moire noire de 4 f.....	1 25
Châle tart. carré de 35	7 90	Flanelle santé de 3 f..	1 45
Châle tartan long de 70	15 50	Manchon fre de 29 f...	5 50

Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr................	7 »
Drap moutonné pour pardessus de 18 fr............	4 50
Elbeuf frisé ratiné fin pour pardessus de 25 fr........	5 50
1,200 coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 25 fr.	7 90
SOIERIE Faille noire, larg. 0 m.55, de 7 f......	2 95
SOIERIE Cachemire Lyon gr. grain de 12 f.....	4 50

TOILES		RIDEAUX	
Mouch. batiste, la d.	1 95	Brodé riche de 95 c...	» 35
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Guipure fine de 2 fr...	» 60
Toile chemise fine.....	» 75	Couvre-lit piqué 18 f..	3 95
Toile à draps de 2 f...	» 90	Coton écru de 1 f.....	» 45
Toile à draps de 3 f...	1 10	Piqué peluche de 2 f..	» 70
Œil-de-perdr. fil, le m.	» 70	Piqué peluche de 3 f..	1 »
Damier fil, de 2 f.	» 70	Madapol. fort de 95 c..	» 40
Perse ameubl. de 1 f. 25	» 40	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50

Serviett. toile 1/2 blanc, long. 0 m.90, la de de 19 f.	8 50
Services damassés pour 12 personnes de 35 f........	12 75
Beaux draps cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f....	3 25
Draps toile forte, long. 3 m., largeur 2 m., le drap.	5 95
Drap toile chanv., fine fte, long. 3 m., larg. 2 m., le d.	7 50

COUVERTURES

Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f.......	5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr....	7 50
Couvrepieds cachemire piqués ouatés de 18 f......	5 90
Couvertures laine blanche, long. 2m10, de 30 fr......	10 90
Couvertures laine blanche, gd lit de 48 f...........	14 75
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f....	19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f.....	23 50
Couvertures de 95 f.. 28 » | Couvertures de 120 f..	35 »

BONNETERIE		TAPIS	
Foulards blancs de 3 f.	» 75	Descentes de lit de 5 50	1 45
Foulards blancs de 7 f	1 95	Descentes de lit de 22 f.	5 75
Foulards croisés de 5	1 25	Descentes de lit veloutées de 35 f.........	6 90
Foulards hom. de 12..	2 95		
Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Gilets chasse de 19 f..	5 90		
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Gilets chasse haute nouveauté de 35 f...	10 50	Carp. 2 m. s/2,20 de 40	13 50
Gilets chasse mérinos, nec plus ultra, de 49 f...	12 50	Carp. 3 m. s/2,20, de 60	21 »
		Carp. 3,40 s/2,30, de 70	24 »
Châle tricot de 3 f....	» 95	Carp. 3,50 s/4,30, de 95	38 »

Tapis croisé ray. rouge et gris, largr 0 m. 90, de 6 f..	1 45

LINGERIE

Chem. cret. de 4 f....	1 75	Waterproofs de 20 f..	5 90
Chemises cret. souple, fest. à la main, de 8 f.	2 95	Waterp. bleus de 28 f..	6 90
		Waterproofs de 35 f...	11 50
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Waterpr. extra de 75 f.	15 50
		Do réserviste de 90 f.	19 »
Jupons piqué de 7 f...	1 95	Robes de chambre p. dames tartan moll. 29 f....	8 75
Corsets fins de 7 f.....	2 45		
Parures riches de 15.	2 45	Caracos flanelle de 7 f.	2 95

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES
Rendue par la douce Farine de Santé,
REVALESCIÈRE { DU BARRY de LONDRES
AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG.
31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.
DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS
Et partout chez les bons Pharmaciens et Épiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure no 62,476. — « Dieu soit béni ! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé, » Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat no 99,211. — Orvaux. 15 avril 1875.
Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

Cure no 89,625. — Avignon, 18 avril 1876.
Que Dieu vous rende tout le bien que vous m'avez fait. La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complétement.
BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11.

Cure no 48,614. — Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure no 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans de constipation opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure no 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure no 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 36 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure no 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure no 76,448. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ,
Musicien au 63e de ligne.

Cure no 74,442. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé.
Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure no 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Cure no 79,721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'**anémie**, d'**épuisements** et d'**étouffements**.

Cure no 73,810. — Riez (Basses-Alpes).
Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescière* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure no 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement** complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure no 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse de St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière.

Cure no 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète** et **Vomissements**. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure no 68,413. — M. Lacan père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure no 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure no 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la REVALESCIÈRE en boîtes de fer-blanc **1/4 kil., 2 fr. 25 c.; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr.** Même prix pour la Revalescière chocolatée. **Du BARRY et Co (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione, Paris,** et chez les bons Pharm. et Epiciers, partout. — Les boîtes, 36 fr. et 70 fr., s'expédie *franco* contre bon de poste.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME

PORTE-SAINT-MARTIN

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché CARJAT

TRAGEDIE — MUSIQUE

VICTORIA CASSOTHY

UIEME ANNÉE. — NUMERO 243

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 10 au 16 Janvier 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ETRANGER	id. 20 fr.	id. 10 fr.



CCXXXXIII

—

VICTORIA CASSOTHY

—

Pour arriver au théâtre il y a deux routes à suivre : où pénétrer dans la place en s'y glissant petit à petit, mais en marchant sûrement, où bien entrer par la grande porte et avec éclat. Cette seconde manière de s'imposer au public est la plus dangereuse, parce qu'elle rend celui-ci trop exigeant dans l'avenir; la première, au contraire, réussit presque toujours, lorsqu'au talent l'artiste joint une opiniâtreté raisonnée.

On aime en effet à suivre pas à pas les nouveaux venus, on leur tient compte de leurs progrès, on s'habitue à leur nature, et leur présence est au moins agréable jusqu'au jour où l'autorité qu'ils ont acquise avec l'expérience remplace la sympathie par l'admiration.

Au nombre des talents en passe d'arriver à la notoriété, il en est un, modeste encore, mais très digne d'être encouragé et sur lequel nous ne craignons pas d'attirer l'attention du public.

Julie Victoria Cassoth, au théâtre Cassothy, est née à Bruxelles en 1855, mais c'est à Dijon qu'elle a été élevée. Son père, inventeur de la galvanoplastie, est mort dans cette ville en 1856, au moment où il allait récolter les fruits de sa science et de son labeur ; sa mère, grande couturière, était établie à Dijon, et c'est par ses relations avec Mme Ismaël, alors artiste au théâtre de la localité, que l'enfant fut amenée à songer à la carrière dramatique.

Mme Ismaël présenta à son directeur la petite Victoria, alors âgée de huit ans; celui-ci accepta ses services dans sa troupe, pour remplir les rôles allant à sa taille.

Mlle Cassothy fit ses premières armes dans la *Fille des Chiffonniers*, *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, la *Bouquetière des Innocents*, *Le Vieux Caporal*, et autres drames du répertoire contenant un personnage d'enfant.

Trois ans plus tard, sur les conseils de son directeur, elle vint se présenter au Conservatoire de Paris. Admise, à douze ans, dans la classe de Régnier, elle s'y fit remarquer par ses dispositions scéniques naturelles.

En 1871, elle prit part aux concours publics. Remarquée par son excellente diction, sa tenue distinguée, Mlle Cassothy fut demandée par M. Legouvé pour jouer le rôle d'un jeune écolier dans son drame : *Les Deux Reines de France*, représenté à la salle Ventadour.

Cette circonstance lui créa des difficultés au Conservatoire, et fut la cause qu'elle préféra ne pas continuer ses études et accepter un engagement que M. Hostein lui offrait à la Renaissance.

Ses débuts à ce théâtre eurent lieu dans le rôle de Marie de Rieux de la *Femme de Feu*. Son succès fut réel ; on la trouva gracieuse, jolie, sympathique.

Pendant les deux années qu'elle resta à la Renaissance, Mlle Cassothy n'eut pas assez d'occasions de révéler son talent Les rôles qu'elle joua dans les *Bibelots du Diable*, *Gentil-Bernard*, etc., ne lui permirent point de travailler autant qu'elle l'aurait voulu.

M. Hostein ayant ensuite cédé à M. Fischer les théâtres de l'Ambigu et du Châtelet, dont il était le directeur, voulait imposer à ses pensionnaires l'obligation de continuer leur engagement avec son successeur. Mlle Cassothy n'accepta point les conditions ; un procès s'ensuivit, qui fit alors quelque bruit dans les journaux, la jeune artiste s'étant passé d'agréé et ayant elle-même défendu sa cause qu'elle gagna.

Toutefois, Mlle Cassothy aurait consenti à entrer à l'Ambigu pour y créer un rôle à côté de Mlle Fargueil dans *Rose Michel*. Elle avait même pris part aux premières répétitions de cette pièce, et la cause qui la fit remercier par l'auteur et la direction, écoutant les conseils de Mlle Fargueil, fut sa grande fraîcheur et la grâce de sa jeunesse.

M. Blum lui écrivit, en effet, qu'elle se portait beaucoup trop bien et que, pour ce personnage, ce qu'il fallait, c'était une jeune fille « absolument malade d'aspect. » L'auteur, reconnaissant son talent, lui faisait d'ailleurs savoir qu'il espérait prochainement pouvoir la dédommager de l'ennui qu'il lui causait actuellement.

Mlle Cassothy, libre d'engagement, passa alors aux matinées de M. Ballande. Là, elle créa le *Talon d'Achille*, et dans l'ensemble des représentations auxquelles elle prit une part active, elle se fit aimer des habitués de ces spectacles.

MM. Ritt et Larochelle la prirent alors à la Porte-Saint-Martin. Et, comme ces directeurs possédaient en même temps la scène du Châtelet, ce fut à ce dernier théâtre que ses débuts eurent lieu dans Marie, de *Perrinet Leclerc*. Elle y joua ensuite le *Sonneur de Saint-Paul*, le *Tour du Monde*, et revint à la Porte-Saint-Martin représenter Marie dans *Louis XI*, et jouer dans l'*Eclat de rire*.

Pour donner une idée de la souplesse du talent de la jeune artiste, et de ses travaux déjà considérables, je ne dois pas passer sous silence ses tournées en province, pendant l'année 1874, qui précéda son engagement à la Porte-Saint-Martin.

A Chartres, notamment, sous la direction Aurèle, Mlle Cassothy joua les rôles de : Louise, des *Deux Orphelines*; Diane, de *Cocagne*, la *Belle Affaire*, Amélie, de *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, le *Club des Séparés*, les *Cœurs brisés*, l'*Officier de fortune*, Blanche, du *Juif-Errant*, etc., etc.

Depuis deux ans, Victoria Cassothy est redevenue la pensionnaire de M. Ballande, au 3e Théâtre-Français. Elle y débuta dans la *Pupille*, y créa Berthe de Montmaillant, dans l'*Hôte*, comédie en un acte, en vers, de M. Charles Tournay; y reprit Mariette, dans *François le Champi*. Ce rôle lui était très favorable et eut contribué à augmenter sa notoriété naissante ; malheureusement, M. Ballande, ayant négligé de reprendre cette pièce à son théâtre, se vit dans l'obligation d'en arrêter immédiatement les représentations.

Une Famille en 1870-1871, *Mademoiselle Guérin*, *la Provinciale*, et actuellement Jeanne Favier, de l'*Amour et l'Argent*, lui ont valu de légitimes applaudissements.

Mlle Cassothy est engagée au troisième Théâtre-Français jusqu'à la fin d'octobre prochain. Nul doute qu'une scène plus vaste ne s'assurera, pour l'avenir, son précieux concours, comme ingénuité ou jeune première; il y a, en effet, aujourd'hui, peu de talent plus sympathique que le sien.

Figure ovale, traits fins et réguliers, physionomie expressive, sourire aimable et piquant, taille élégante démarche distinguée, voilà pour la femme qui passe, à juste titre, pour une fort jolie personne.

Organe agréable, diction nette, jeu naturel, de l'émotion et de la retenue dans l'expression dramatique, sont autant de qualités précieuses que possède déjà la comédienne, et que l'expérience de la scène développera davantage encore.

Au résumé, talent en pleine floraison, qui atteindra prochainement à sa maturité et portera bientôt ses fruits, dont les spectateurs habituels de nos théâtres parisiens sauront apprécier toute la saveur.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

EMILE RICHEBOURG

(Le romancier populaire, auteur de l'*Enfant du Faubourg*, la *Fille maudite*, les *Deux Bereeaux*, etc., etc.

REVUE DES THEATRES

Les théâtres ne nous ont donné aucune nouveauté pendant la semaine qui vient de s'écouler, semaine d'ailleurs très peu propre aux intérêts dramatiques.

Pas davantage de reprises si ce n'est à l'*Athenœum*, où nous avons revu avec plaisir la *Corde sensible*, très lestement enlevée par MM. Angély, le favori de l'endroit, Lecœur, et même Léry, tous deux pleins de rondeur, et Mlle Rachel, toute mignonne et toute charmante. Puis, *Comme elles sont toutes*, la jolie comédie de Ch. Narrey, jouée avec beaucoup de verve et de tenue, par Mmes Farnat et Lavaine, et par M. Horace, dont le talent sait se multiplier à la satisfaction des habitués de ce charmant théâtre.

LES THÉATRES EN 1877

Nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt le résumé suivant, emprunté au journal *La France*, et qui est le compte-rendu exact des travaux faits, pendant l'année 1877, dans les divers théâtres de Paris :

JANVIER

3. — Première de *Boum ! voilà*, revue en 4 actes, de Clairville et Liorat, à l'Athénée-Comique.

4. — Première représentation du *Secrétaire particulier*, comédie en 3 actes, de M. Paul de Margalier, à l'Odéon.

6. — Rentrée de Mlle Albani au Théâtre-Italien. — Première des *Trois Margots*, opérette en 3 actes, musique de Grisart, aux Bouffes-Parisiens.

13. — Reprise de *Fernande*, au Gymnase.

15. — 355me anniversaire de la naissance de Molière. — Le *Magister*, de M. d'Hervilly, à la Comédie-Française. — *Molière à Pézénas*, de MM. Blémont et Valade, à l'Odéon. — *L'Eternelle comédie*, de M. Eyrard, au Troisième-Théâtre-Français.

22. — Première de *Dora*, comédie en 5 actes, de Victorien Sardou, au Vaudeville.

23. — Reprise de *Cendrillon*, de Nicolo, à l'Opéra-Comique.

25 — Reprise du *Juif polonais*, à l'Ambigu-Comique.

26. — Première du *Docteur Ox*, musique d'Offenbach, aux Variétés.

FÉVRIER

1. — M. Bressant, sociétaire du Théâtre-Français, prend sa retraite.

2. — Première représentation de l'*Hetman*, drame en cinq actes, en vers, de M. Paul Deroulède, à l'Odéon.

3. — Première représentation de la *Marjolaine*, opéra-bouffe en trois actes, musique de M. Lecocq, à la Renaissance.

5. — Reprise de *Chatterton*, au Théâtre-Français, pour les débuts de M. Volny.

10. — Première de la *Foire Saint Laurent*, opérette en trois actes, d'Offenbach, aux Folies-Dramatiques.

13. — Rupture du marquis et de la marquise de Caux, à Saint-Pétersbourg.

17. — Première de *Le Père*, comédie en quatre actes, de MM. Decourcelles et Claretie, au Gymnase.

20. — Première des *Patriotes*, drame en cinq actes de M. Jules Cousin, au Troisième-Théâtre-Français.

21. — L'incident Offenbach. Offenbach accusé d'avoir insulté la France. Lettres de MM. Arbel et Th. Roussel.

22. — Incident Gounod et Lamoureux, à l'Opéra-Comique.

23. — Première du *Timbre d'Argent*, opéra de M. Saint-Saëns, au Théâtre-Lyrique.

24. — Reprise de *Philémon et Baucis* à l'Opéra-Comique.

25. — Première audition de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, aux Concerts du Châtelet.

27. — Bal de l'Opéra, sous le patronage de Mme la maréchale de Mac-Mahon, au bénéfice des ouvriers Lyonnais.

MARS

1. — Reprise, au théâtre du Château-d'Eau, des *Orphelins du Pont Notre-Dame*.

4. — Première de *Justice*, drame en trois actes, en prose, de M. Catulle Mendès, à l'Ambigu-Comique.

10. — Première de *Bébé*, comédie en trois actes, de MM. de Najac et Hennequin, au Gymnase.

13. — Concert de Johann Strauss à l'Opéra.

14. — Reprise de *Mignon*, à l'Opéra-Comique, pour les débuts de Mlle Fechter.

17. — Première de *Mademoiselle Guérin*, pièce en quatre actes, de M. Davyl, au Troisième-Théâtre-Français.

20. — Reprise du *Joueur*, à la Comédie-Française.

22. — Reprise de l'*Adultère*, drame en six actes, au Château-d'Eau.

24. — Première de la *Sorrentine*, opérette en trois actes, musique de M. L. Vasseur, aux Bouffes-Parisiens.

26. — Première de la *Dame de Louviers*, drame en cinq actes, de Mme la comtesse de Chabrillan, à l'Ambigu-Comique.

31. — Première des *Exilés*, drame en dix tableaux, de MM. Nus et Lubomirski, à la Porte-Saint-Martin.

Reprise du *Voyage dans la Lune*, au Châtelet.

AVRIL

3. — Reprise d'*Amphitryon*, de Molière, au Théâtre-Français.

4. —Première de : le *Professeur pour Dames*, un acte de M. Gondinet, et des *Charbonniers*, opérette en un acte de M. Ph. Gille, musique de M. Jules Costé, aux Variétés.

5. — Première de *Cinq-Mars*, drame lyrique en 4 actes, de M. Charles Gounod, à l'Opéra-Comique.

7. — M. Worms est engagé à la Comédie-Française. — Première de la *Lectrice*, 4 actes en prose, de M. Constant, et des *Deux baisers*, 1 acte de M. de Calonne, au Troisième-Théâtre-Français.

8. — Matinée de la Porte-St-Martin : Première de la *Fleur de Tlemcen*, un acte de M. Legouvé, et de *Volte-Face*, un acte de M. Guiard. — Première de *Alfred*, un acte de MM. Mendel et Pourcelle aux Variétés.

9. — Incendie du théâtre de la Reine à Edimbourg.

11. — Reprise des *Mohicans de Paris* au Théâtre du Château-d'Eau.

12. — Reprise de *Bagatelle*, opérette d'Offenbach, aux Variétés. — première du *Carnaval de Boquillon*, vaudeville de MM. Paul Mahalin et Raoul Jolly, aux Délassements-Comiques.

13. — Première de la *Guiguette*, vaudeville en trois actes, de MM. Burani et St-Raymond à l'Athénée-Comique.

16. — Première de *Mam'zelle Jeanne, femme Franquelin*, drame en cinq actes de M. A. Gélis au Théâtre de Belleville.

18. — Première du *Bravo*, opéra en 4 actes de M. Em. Blavet, musique de M. Salvayre, au Théâtre-Lyrique.

19. — Première des *Cloches de Corneville*, opéra comique en 3 actes, de MM. Clairville et Ch. Gabet, musique de M. Robert Planquette, aux Folies-Dramatiques.

24. — Reprise de *Mauprat*, à l'Odéon.

26. — Première de *Un Retour de Jeunesse*, drame en 5 actes, en vers, de M. Jules Barbier, à l'Ambigu.

27. — Première du *Roi de Lahore*, opéra en 5 actes, paroles de M. Louis Gallet, musique de M. Massenet, à l'Opéra.

28. — Première de *Jean d'Acier*, drame en 5 actes, en vers, de M. Ch. Pamon, à la Comédie-Française.

MAI

2. — Bouffes-Parisiens : Première du *Sabbat pour rire*, par MM. Chauvin et Raspail ; de l'*Ascenseur ;* de l'*Oppoponax*, par MM. Busnach et Vuitter, musique de Vasseur ; de *En Maraude*, de MM. Mendel et Ettling.

4. — Opéra-Comique : Première de *Bathyle*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Blan, musique de M. W. Chaumet.

5. — Démission de M. Lamoureux, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique.

9. — Troisième-Théâtre-Français : Première de la *Provinciale*, comédie en quatre actes, en prose, de M. de Létorières.

17. — Reprise de *Mademoiselle de la Vaubalière*, au Théâtre-Historique.

19. — Ambigu : Première de l'*Expiation*.

22. — Première représentation, au théâtre de Versailles, de *Une séparation*, comédie de M. Legouvé.

JUIN

2. — Opéra: Rentrée du ténor Mierzwinski dans les *Huguenots*

4. — Théâtre-Français: Reprise du *Marquis de Villemer*.

6. — 271e anniversaire de la mort de Corneille. Troisième-Théâtre-Français : *Corneille amoureux*, par M. Ch. Tournay. — Comédie-Française : *La vieillesse de Corneille*, par M. Albert Delpit.

7. — Ambigu-Comique : Première de : *Les Environs de Paris*, féerie-vaudeville en quatre actes de MM. Montréal et Blondeau.

9. — Inauguration de l'Hippodrome.

12. — Inauguration de l'Athenæum, sous la direction de Félix Jahyer.

JUILLET

16. — Gymnase : Première du *Cousin Florestan*, un acte en vers, de M. Pierre Elzéar.

18. — Théâtre-Français : Reprise du *Barbier de Séville*.

23.— Les concours du Conservatoire commencent. — Premier prix de tragédie (femmes), Mlle Julien. Premier prix de comédie (femmes), Mlle Carrière. Premier prix de comédie (hommes), M. Barral. — Chant : (opéra-comique, opéra-Premiers prix : Mlles Richard, Mendès, Castillon, Mme Bordin-Puisais, MM. Talazac et Sellier.

30. — Folies-Dramatiques : Première de : *Le dernier Klepte*, un acte, de M. Mons.

AOUT

3. — Comédie-Française : Reprise d'*Andromaque*, pour les débuts de Mlle Dudlay.

6. — Opéra : Reprise de la *Reine de Chypre.*

11. — Gymnase : Première de *Marthe*, comédie en 4 actes, de M. Georges Ohnet.

29. — Troisième Théâtre-Français : L'*Amour et l'Argent*, comédie en 4 actes, en vers, de M. de Calonne.

30. — Réouverture du théâtre de la Tour-d'Auvergne.

31. — Reprise de la *Poissarde*, drame en 5 actes.

SEPTEMBRE

1. — Variétés : Première de la *Chanteuse par amour*, de MM. Vibert et Raoul Toché, musique de M. P. Henrion.

5. — Vaudeville : Première de *Pierre*, comédie en quatre actes, de MM. Cormon et de Beauplan. Première de *Chez elle*, comédie en un acte, de MM. Varrey et Abraham Dreyfus.

6. — Opéra-Comique : Réouverture de l'Opéra-Comique, avec la *Dame blanche.*

7. — Théâtre-Historique : Première du *Régiment de Champagne*, drame en cinq actes, de M. Jules Claretie.

12. — Gymnase : Première de *Pierre Gendron*, pièce en trois actes, de MM. Lafontaine et G. Richard.

13. — Théâtre-Lyrique : Réouverture. Première de *Graziella*, drame lyrique en deux actes, musique de M. Antony Choudens. Première de l'*Aumônier du régiment*, opéra-Comique en un acte, musique de M. Hector Salomon.

15. — Théâtre-Lyrique : Première de la *Clé d'Or*, opéra-comique en 3 actes, de MM. Octave Feuillet et Louis Gallet, musique de M. Eugène Gautier.

18. — Comédie-Française : Reprise de : le *Chandelier*, d'Alfred de Musset.

19. — Vaudeville : Le 1er *Avril*, un acte, par Quatrelles. Reprise des *Vivacités du capitaine Tic.*

20. — Renaissance : Reprise de *Petite Mariée.*

22. — Ambigu : Réouverture. Reprise de la *Tour de Nesle.*

25. — Château-d'Eau : Première de : le *Pont Marie*, drame en 5 actes, de M. Gaston Marot.

OCTOBRE

3. — Bouffes-Parisiens : Première de la *Petite Muette*, opéra-comique en 3 actes, de M. Paul Ferrier, musique de M. Gaston Serpette.

4. — Ouverture de l'Athenæum.

5. — Théâtre-Lyrique : Reprise du *Bravo.*

6. — Variétés : Première de la *Cigale*, trois actes, de Henri Meilhac et Ludovic Halévy.

12. — Opéra-Comique : Reprise des *Diamants de la Couronne.*

— Comédie-Française : Première représentation de *Volte-Face*, un acte, en vers, de M. G. Guiard.

17. — Théâtre-Cluny : Première représentation des *Six parties du Monde*, pièce à spectacle, de M. Louis Figuier.

18. — Théâtre-Lyrique : Reprise de *Paul et Virginie.*

20. — Gymnase : Première de : les *Roses remontantes*, un acte, en vers, de M. Toupié-Beziers. — Première de : *Un Rival au berceau*, un acte, de M. V. Jannet.

21. — Troisième-Théâtre-Français : Reprise des matinées littéraires. — Reprise des concerts Pasdeloup au Cirque-d'Hiver.

25. — Gymnase : Première de : *Les Petites Marmites*, comédie en trois actes, de MM. A. Delavigne et J. Normand.

26. — Inauguration des concerts Sainte-Cécile au Théâtre Oberkampt.

29. — Châtelet : Reprise de *Rothomago.*

30. — Renaissance : Première de la *Tzigane*, opéra-comique en trois actes, de MM. Delacour et Wilder, musique de Johann Strauss.

31. — Opéra-Comique : Première de la *Surprise de l'Amour*, opéra-comique en deux actes de Ch. Monselet, d'après Marivaux ; musique de M. F. Poise.

NOVEMBRE

4. — Reprise des matinées caractéristiques de Mlle Marie Dumas, au Théâtre-Lyrique.

5. — Opéra-Comique : Reprise du *Déserteur*, de Sedaine et Monsigny.

6. — Théâtre-Italien : Réouverture. — Reprise de *Poliuto*, avec Tamberlick et Mlle Urban.

7. — Théâtre-Lyrique : Reprise de *Si j'étais roi !*

— Menus-Plaisirs : Première de *Si j'étais reine !* deux actes de M. W. Busnarh.

10. — Théâtre-Italien : Reprise de *Lucia de Lammermoor*, pour les débuts de Mlle Litta.

— Porte-Saint-Martin : Reprise du drame le *Bossu.*

13. — Odéon : Première de *Mme Dugazon*, un acte, en vers, de M. Eug. Adenis. Première de *Blackson père et fille*, comédie en 4 actes, de MM. A. Delavigne et J. Normand.

17. — Théâtre-Italien : Reprise de la *Sonnanbula*, avec Mlle Isidor et M. Nouvelli.

18. — Château-d'Eau : Reprise de *Lazare le Pâtre.*

21. — Comédie-Française : Reprise de *Hernani*, de Victor Hugo.

22. — Vaudeville : Première de : *Le Club*, comédie en trois actes, de MM. Gondinet et Félix Cohen.

23. — Gymnase : Première de : les *Mariages d'autrefois*, comédie en deux actes, de M. Adolphe Demary.

26. — Opéra : Première de : le *Fandango*, ballet de MM. Meilhac, Halévy, Mérante, musique de M. Salvayre.

28. — Bouffes-Parisiens : Première de l'*Etoile*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. E. Chabrier.

30. — Odéon : Première de : les *Cloches cassées*, un acte, de Mme Henri Gréville. — Reprise de *François le Champi.*

DÉCEMBRE

2. — Théâtre-Italien : Première de *Zilia*, drame lyrique en deux actes, de M. Solera, musique de M. Villate.

3. — Théâtre-Italien : *Otello*, avec M. Salvini.

4. — Ambigu : Première de : *Une cause célèbre*, drame en cinq actes, de MM. Dennery et Cormon.

5. — Théâtre-Italien : *Hamlet*, avec M. Salvini.

6. — Gymnase : Reprise des *Grandes Demoiselles*

— Athenæum : Premières de : *Un Corsaire*, de M. Marc Constantin ; *Je me suis trompé*, un acte, de M. Angely.

7. — Menus-Plaisirs : Les *Menus Plaisirs de l'année*, par M. Clairville.

10. — Théâtre-Italien : Le *Fils des Forêts*, avec M. Salvini.

11. — Théâtre-Italien : Débuts de Mlle Nordi, dans *Rigoletto.*

12. — Théâtre-Italien : La *Morte civile*, avec M. Salvini.

13. — Odéon : Première de : Le *Bonhomme Misère*, légende en vers, de MM. d'Hermenonville et Grévin.

14. — Théâtre-Italien : *Macbeth*, pour les adieux de M. Salvini.

16. — Théâtre-Historique : Première de : La *Centième d'Hamlet*, drame en cinq actes, de Théodore Barrière.

17. — Opéra : Reprise de l'*Africaine.*

18. — Théâtre-Cluny : Première de *Madeleine*, drame en quatre actes, de M. Corthey.

21. — 238e anniversaire de la naissance de Racine. — Comédie-Française : *Parthenice*, à-propos, en vers, de M. Emile Moreau. — Odéon : *Le Procès de Racine*, à-propos, en vers, de M. Pierre Giffard.

24. — Théâtre de la Porte-Saint-Denis : Ouverture. *On fait ce qu'on peut*, revue de l'année.

27. — Théâtre Taitbout : Première de : *On fera du bruit, ce soir..*

28. — Athénée-Comique ; Les *Boniments de l'année*, revue en quatre actes, de MM. Busnach et Burani.

29. — Gymnase : Première de la *Belle madame Donis*, de MM. Gondinet et Hector Malot.

CHEZ LA VICOMTESSE

Vous connaissez cet être singulier pour l'avoir vu au bois, dans sa grande calèche tout en satin orange, moelleusement capitonnée et encombrée, selon la saison, de tapis ou de fourrures, « qui lui donnent l'air d'un lit défait, » plus souvent blotti au fond d'un coupé microscopique pareil à celui de Mlle X., cocher assorti, les glaces demi-closes, une levrette à la portière. Ses chevaux isabelle marchent de leur pas le plus lent, comme s'il s'agissait de ne pas éveiller un enfant endormi. Il rêve, les yeux grands ouverts, en respirant le bouquet d'héliotrope qu'il tient toujours sur ses genoux. A de rares intervalles, ces yeux languissants, encore allanguis par une ligne de Kohl, s'arrêtent sur les objets extérieurs ; ce ne peut être alors que pour étudier les détails d'une toilette bien réussie, d'une coiffure inédite, pour constater l'emploi de quelque cosmétique nouveau.

Un sourire d'approbation ou de dédain, selon la circonstance, entr'ouvre ses lèvres, et il se laisse retomber sur les coussins comme un homme épuisé de l'effort qu'il vient de faire.

Regardez-le tirer de sa poche un petit miroir d'argent et se perdre dans la contemplation de lui-même. D'où vient que les hommes évitent de le regarder et qu'il n'inspire pas de jalousie aux femmes ?

Une fois, une heure, j'ai pénétré dans l'intérieur de la vicomtesse. C'est son petit nom d'intimité.

C'était le résultat d'un pari, — une *discrétion.*

Il n'existe pas de femme, je dis la plus honnête, qui n'ait été tourmentée de la même envie : faire connaissance avec un appartement de garçon, nid de grand seigneur, atelier d'artiste, campement d'officier, ou chambrette d'étudiant. Eh bien ! ma curiosité fut satisfaite, sans qu'il m'en coutât le moindre crime, pas même une imprudence.

Le perdant s'était engagé : *primo*, à me faire ouvrir sa maison de la cave au grenier, sans exception du plus petit cabinet de Barbe-Bleue ; *secundo*, et surtout, à être absent ; enfin, je m'étais assurée, pour ce voyage de découverte, un chaperon, mon amie Juliette. Le mari le plus ombrageux n'eût donc rien trouvé à redire... — Cependant, lorsque je descendis devant l'hôtel où je vais presque chaque jour, sans émoi d'aucune sorte (le frère et la sœur l'habitent tous deux) je fut prise d'un battement de cœur et j'eus l'enfantillage de ramener sur mon visage un de ces voiles masques, à réseaux serrés, qui rendent méconnaissable, et que les marchandes de modes proposent en souriant à leurs clientes.

Juliette demeure au fond de la cour.

Au lieu de traverser ce demi-cercle qui s'enfonce entre deux terrasses à balustres, où fleurissent de grandes plantes grasses dans des vases de faïence craquelée, je tournai à droite et gravis l'escalier du corps de logis donnant sur la rue ; *gravir* est exagéré : il n'y a que l'espace d'une douzaine de marches et aucune marche n'existe ; c'est une pente douce, recouverte de sable pour la grande commodité du petit arabe que le

maître de céans se fait amener quelquefois. Il lui donne des sucreries, le caresse comme un chien favori et ne le montre jamais. Chacun aime les chevaux à sa manière. Du reste, cette maison est une ménagerie. Sur le palier, je trouvai les deux inévitables levrettes, le museau allongé sur leurs pattes grêles, dans une pose héraldique, et portant à l'arrière de leur paletot bleu les armes du vicomte *** (son nom est doux, facile à prononcer, comme un nom de femme).

Je sonne timidement : si Juliette m'avait manqué de parole ! et si quelque événement imprévu l'empêchait de venir me joindre ! et si *lui*, au contraire, allait se trouver là, malgré nos conventions.

Tout d'abord, personne ne répond au coup de sonnette, et j'en éprouve une sorte de soulagement ; je suis prête à m'éloigner, mais non ! ce serait lâche... Ding ! — un groom liliputien, joli comme une petite fille, m'introduit.

— Madame d'O est-elle ici ?

— Pas encore ; mais monsieur ne rentrera qu'à sept heures.

Je respire.

A peine, dans mon trouble, ai-je entrevu l'antichambre. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y règne cette lumière azurée obtenue dans tout l'appartement au moyen de vitres bleuâtres, sur lesquelles retombent encore des stores de dentelle doublés de tulle bleu. La senteur d'héliotrope, dont semblent imprégnés les meubles, les tentures, commence dès cette première pièce. Au lieu des vulgaires banquettes, un divan très bas suit le contour de la muraille. Des câbles de soie rattachent une lampe chinoise au plafond. Il n'y a pas de porte-manteaux, mais çà et là un coffre vieux laque, rempli de sachets, d'où les vêtements, jetés en entrant, sortent parfumés comme par magie.

Le page (je ne sais quel autre nom donner à ce diminutif de Hongrois, criblé de brandebourgs et d'aiguillettes), — ce n'était ni un groom ni un valet de chambre, peut-être le gardien particulier de mesdames les levrettes, — m'ouvrit un grand salon assez simple tout en tapisseries à personnages et en boiseries blanches filetées de rose, sorte de vestibule où l'on ne s'arrête guère, et qui seul dans l'appartement a un aspect quelque peu banal et officiel. Les portes en étaient grandes ouvertes, les rideaux — qui les recouvrent d'habitude, — soulevés. — Ici, me dit le nain, madame trouvera les deux petits salons ; la chambre à coucher est à gauche.

Avec beaucoup de tact, il me fit entendre que les gens de la maison avaient congé, que j'étais donc maîtresse de m'égarer dans le labyrinthe à ma guise ; puis il disparut et je restai seule devant le portrait de mon hôte absent, peint par Dubuffe avec toutes les mièvreries de ce pinceau flatteur, tant apprécié des femmes.

Embellir le vicomte serait impossible, c'est déjà un tour de force d'avoir pu rendre ce type étrange et déconcertant. Imaginez une beauté de keepsake, Rosalinde incomplétement déguisée en jeune homme : — l'attitude nonchalante, l'abandon des deux petites mains jetées en avant sur les genoux, la rondeur du cou qui tourne en formant des plis harmonieux, le sourire timide, ingénu ; — tout cela est d'une enfant de dix-huit ans. Il semblerait qu'aucune émotion n'eût jamais altéré ces traits purs, d'une pâleur presque surnaturelle ; on comprend pourquoi ce regard limpide, qui reflète le bleu du ciel, ne trouble pas l'âme des jeunes filles. Elles répondent amicalement à son salut, et lui permettent mille familiarités sans conséquence, telles que de rattacher au bal un nœud de leur corsage, de se mêler à leurs causeries secrètes, toutes de jolies grimaces et d'éclats de rire. Ne l'ai-je pas vu maintes fois intervertir les rôles de la dame et du cavalier sans y prendre garde, et glisser son bras, à la façon d'une pensionnaire, sous un petit bras chargé de bracelets qui semblait plus robuste que le sien ?

Passion, hardiesse, raillerie, désir, attraits de force et de volonté, rien de ce qui plaît, de ce qui effraie dans un œil d'homme ne couve sous les longs cils du vicomte : scrutez attentivement sa physionomie, vous n'y trouverez qu'une sérénité impassible. Il le sait si bien que son premier soin a été de placer au-dessous du portrait un *Bacchus* dérobé à la collection Campana, dont le visage imberbe a la même expression et auquel il ressemble encore plus par l'ondulation féminine des formes. — Mais cette maudite Juliette ne viendra donc pas ? Je n'oserai jamais m'aventurer sans elle dans les appartements plus intimes, et cependant cinq heures viennent de sonner à l'horloge de Boule. Je perds mon temps. S'il allait rentrer !

Cette crainte me précipite plus morte que vive dans la chambre à coucher. Quand un poltron se décide à prendre courage, il en prend trop. J'aurais cru ne pouvoir arriver là que graduellement et grâce à la transition des salons intermédiaires. Bah ! je m'y suis acclimatée d'un saut ! Les mesures énergiques sont décidément les meilleures. Mais il fait nuit complète... Non, ce n'est qu'un demi-jour auquel on s'habitue. Je distingue peu à peu les jardinières en forme de hottes suspendues à la muraille et deux ou trois cadres ovales au milieu desquels sourient de belles dames poudrées... des aïeules. Il n'y a pas d'autres dormes et elles ressortent en points lumineux sur les panneaux tendres de damas rose à fleurs grises. La même étoffe recouvre le plafond et semble se refléter sur le tapis... Un pastel ! — Le lustre et les torchères sont en vieux Saxe, comme la pendule, comme les flambeaux. Le lit a la forme d'un sofa gigantesque ; tous les petits meubles courants sont du style Louis XV le pur ; le cabinet d'Allemagne en marqueterie est ouvert et laisse apercevoir dans le fond, entre deux rangées de glaces de Venise, un petit tableau de perspective.

Pas de livres : enfoui sous des bibelots Pompadour de toutes sortes, un journal de mode. Dans une boîte à mouches en émail, quelques grosses perles montées de différentes manières, parmi lesquelles je remarque des boutons d'oreilles. On m'avait bien dit qu'il s'affublait dans l'intimité des bijoux que nous portons le soir !

Au milieu d'un trophée d'armes qui fait singulière figure dans ce voluptueux intérieur de petite maîtresse, un thyrse, que le vicomte porta comme un sceptre d'élégance et de beauté dans je ne sais quelle fête célèbre, il y a plusieurs années déjà. Le comte de C. et lui avaient revêtu le même travestissement qui fut acclamé comme une œuvre d'art : le *Faune Bacchante*.

Imaginez d'un côté le plus hideux profil de satyre, un corps velu, des cornes dorées, la jambe difforme terminée par un pied de bouc, et de l'autre, la plus délicieuse figure d'Erigone aux cheveux épars sur de blanches épaules, couronnée de pampres et de raisins, le pied emprisonné dans son étroite sandale, une coupe à la main. Il fallait de l'esprit beaucoup de verve, pour jouer le double rôle imposé par ces deux costumes réunis en un seul : aussi le succès du moment fut pour M. de C. Chez lui le faune l'emportait sur la nymphe ; les hommes le trouvèrent drôle, les femmes dangereux ; avec le vicomte, au contraire, on était embarrassé, on craignait de se méprendre, mais ce fut son souvenir qui resta le plus longtemps dans toutes les têtes, et un diplomate allemand, devenu passionnément amoureux de cette belle personne, quitta la France au désespoir en apprenant que sa déesse n'était qu'un demi-dieu.

La robe de chambre bleue, brochée d'argent qui est là, au pied du lit, me rappelle une autre aventure : ce manteau de lit fit sourire insolemment un petit provincial reçu par hasard chez le vicomte. Avec un sang-froid parfait, la jolie main fine qui ne se dégante, assure-t-on, ni jour ni nuit, lui envoya en plein flanc un coup d'épée qui fit grand éclat.

Se croirait-on chez un spadassin dans cette chambre bizarre et coquette où tout invite à la langueur ? Crac ! sur quoi ai je marché ?

Voici un éventail brisé... Aussi pourquoi le laisse-t-il traîner par terre ? Quel dommage ! un sujet de Fragonard, une nocture de nacre, travaillée comme de la dentelle !

Je me heurte maintenant à des babouches turques, au panier doré où dorment ses chiens sur des coussins de peluche.

Où suis-je ? chez Létorières ? Non, les draps de M. le charmant ne devaient pas être garnis de valenciennes ! Des recherches semblables de la part d'un homme ne charment pas du tout.

Quant au cabinet de toilette qui communique avec cette chambre scandaleuse, vous n'en saurez rien, car j'ose à peine y hasarder le coin de l'œil. Que dis-je, un cabinet de toilette ? — Une salle de bain tout en marbre, en mousseline blanche et en glaces ; pour plafond un nuage pommelé de petits amours et sur les planchettes des philtres, du rouge, du bleu de veine, de la poudre rousse, des fards de toutes sortes. — Quelle honte ! C'est égal ! il ne doit pas être mal, les cheveux tout emperlés d'eau, pareil à une blanche statue d'Adonis à demi-submergée, dans ce bassin au bord duquel l'attendent des peignoirs d'étoffe moelleuse et tiède !

Je m'enfuis ; toutes ces odeurs excessives, énervantes, que semblent exhaler les siéges et les coussins, comme s'ils étaient rembourrés d'herbes aromatiques, me portent au cerveau ; d'ailleurs, il ne faut pas qu'on me trouve ici. Je rentre dans le salon ; la porte en face de la cheminée ouvre une pièce plus petite, revêtue partout à l'orientale de fines nattes zébrées vert et bleu. Rien n'indique une salle à manger, on se croirait plutôt dans une serre ; c'est là pourtant que le vicomte donne à de rares amis ces soupers qui ont une célébrité d'élégance délicate ; le vicomte vit de glaces et de sucreries par sobriété naturelle et pour ne pas gâter son teint ; on peut dire de lui qu'il est l'homme de Paris qui mange le moins et chez lequel on mange le mieux.

Auprès de la salle à manger, je devais nécessairement trouver le fumoir ; une légère vapeur de tabac turc m'arrive en effet de la pièce voisine et de nouveau je me pris à trembler. Pour la première fois j'allais entrer dans un lieu pareil... le fumoir ! Que ce mot implique de choses viriles, brutales et cavalières ! Enfin, risquons-nous. — Oh ! mon Dieu ! tout au plus un paquet de cigarettes au pied d'une terre cuite de Clodion, égrillarde et folâtre. Mais quel luxe ! du

point de Venise capitonné sur satin havane clair! Et de jolis paravents masquant ici une table de jeu, là un bureau de bois de rose, un écritoire de marquise... Est-ce trop indiscret... (bah! personne ne vient...) de jeter les yeux sur cette ouverture? Si c'était un secret, il le cacherait mieux...

« Ma belle vicomtesse... »

Vicomtesse? Mais c'est à lui que la lettre est adressée... c'est un de ses amis qui lui donne rendez-vous au Club... Je crois rêver!

— Eh bien oui! s'écrie par-dessus mon épaule la voix rieuse de Juliette.

Vicomtesse! Ne le savais-tu pas! Ce sont petits noms d'amitié qu'ils se donnent entre eux. Le billet est de la duchesse... du duc de J., si tu y tiens. Il faut les entendre s'appeler doucereusement: ma toute belle, mon cœur, ma mignonne, tout au rebours de nous autres qui prenons le genre du dix-huitième siècle en nommant nos petites amies: Lamballe, Polignac, O, Y, Z, etc., tout court.

J'essayai, bien entendu, de cacher ma confusion en jouant la colère; je lui reprochai de m'avoir fait attendre, de m'avoir exposée... — A quoi? On ne court pas de danger ici, va! D'ailleurs, je savais que mon frère passait l'après-midi avec Pauline à concerter des toilettes renversantes pour les prochaines soirées.

— Eh tiens! voici notre vicomtesse qui rentre, dit l'espiègle en courant à la fenêtre. Nous avons mis trop de blanc ce matin, mais quels airs de tête, quelle moue blasée... l'ennui du triomphe! Vrai, je lui envie ça. Reste encore, je t'en prie, pour lui faire ton compliment. Il y sera très sensible. N'est-ce pas qu'il est logé comme une petite reine?

Comme une petite reine! Ainsi ce n'était pas là un appartement de garçon? Et je n'en ai jamais vu d'autre!

...

NUIT BLANCHE

—

DÉPART

— Sortez-vous ce soir, chère amie?

— Ce n'était pas mon intention. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce qu'il fait très beau et je vous aurais accompagnée.

— Avez-vous quelque projet?

— Du tout, c'était pour vous conduire là où vous auriez été.

(*Un froid.*)

— Si vous ne cherchez qu'un prétexte pour sortir, ne vous dérangez pas pour moi.

— Vous croyez toujours que j'ai une arrière-pensée.

— Il est assez facile de voir que vous grillez d'envie de vous en aller. Allez à votre cercle, puisque vous ne pouvez pas vous en passer.

— Mon cercle!... Toujours mon cercle!...

— N'y allez-vous pas chaque jour?

— Ce que vous me dites là est ridicule! Est-ce que j'y ai été avant-hier?

— Il n'aurait plus manqué que ça! Y aller pendant que vous aviez du monde chez vous. Et encore, vous êtes resté deux heures pour reconduire la baronne, je ne sais pas ce que vous avez fait.

— Dites tout de suite que vous avez mal aux nerfs et qu'il vous faut une scène!... On sonne?... Si c'est votre mère, je m'en vais.

— C'est tout ce que vous demandez! Vous savez bien qu'à cette heure-ci ça ne peut-être qu'elle.

—

RETOUR

Six heures du matin.

— Dieu! que c'est stupide de se coucher tous les jours à cette heure-ci! J'ai encore eu de la veine de m'être rattrapé. Cette diable de passe n'aurait pas pu m'arriver plus tôt? Il est dit que je passerai toutes mes nuits blanches. Heureusement j'ai regagné vingt mille francs; ça me paie toujours le bracelet de Nana. Il est joli ce bracelet!... Mais, sept mille francs, c'est cher! Je ne peux pas faire autrement, elle sait que j'ai tant gagné ces derniers temps; je ne pouvais pas le lui refuser. Voyons, six heures un quart, je n'ai que quelques heures à dormir, il faut que je me couche.

— Qui est-ce qui est là?

— C'est moi, mon ami.

— Comment vous, à cette heure-ci!

— J'ai vu de la lumière dans votre chambre et j'ai cru que vous étiez malade.

— Vous voyez que je me porte très bien.

— Comment... Vous ne faites que de rentrer?

— Alors, vous vouliez absolument me faire une scène aujourd'hui.

— Vous savez que ce n'est pas mon habitude.

— C'est bien pire, vous vous posez en victime, vous montez votre mère contre moi, et elle me fait des figures qui rendront impossibles des relations déjà difficiles.

— Vous avez tort de me faire de pareils reproches, je ne parle jamais de vous à ma mère! Il lui est assez facile de voir que vous ne pouvez pas vivre dans votre intérieur.

— Chère amie, s'il vous était égal de continuer cette conversation après le déjeûner? Dans ce moment-ci je tombe de sommeil.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Quoi?

— Ce bracelet?

— Hum!... vous le voyez, c'est un bracelet.

— Ce n'est pas une réponse. Est-ce pour aller au cercle que vous achetez ces bijoux-là?

— Il y plus de quinze jours que je l'avais dans mon tiroir; mais vous êtes vraiment si gracieuse que je m'empressais peu de vous l'offrir.

— C'est pour moi?... Voyons, Ernest, pourquoi faites-vous exprès d'être désagréable? Vous êtes si gentil quand vous voulez. Dites, mon petit Ernest, vous savez bien que je vous aime et que vous faites de la peine à votre petite femme lorsque vous avez l'air de vous ennuyer avec elle?

— Que voulez-vous? je ne peux pas rester une soirée chez moi; j'ai des inquiétudes dans les jambes et je souffre horriblement.

— Eh bien, oui, mon ami; n'en reparlons plus. J'ai tant de plaisir à vous voir heureux près de moi! Tiens, Ernest, regarde comme il va être joli sur mon bras! comme il va bien m'aller!... Mets-le toi-même. On dirait que tu as pris la mesure. Tu n'est pas trop fatigué?... Tu auras le temps de te reposer, je ne te ferai réveiller que juste pour le déjeuner.

—

— Enfin voilà du calme pour quelques jours. C'est égal, sept mille francs, c'est un peu cher! Et cette pauvre Nana qui attend son bracelet! Ma foi, je n'irai pas chez elle demain, peut-être l'aura-t-elle oublié! Huit heures! plus que deux à dormir! Dépêchons-nous de réparer...

—

— Qu'est-ce que vous voulez, François? Une carte? Le prince Bostrogof. Allons, bon!... Priez-le d'attendre un instant, je vais me lever.

—

— Je sais ce que cela veut dire! Il s'est flanqué une culotte et il vient me demander du temps. Sept mille de bracelet et vingt mille de jeu; décidément, c'est trop cher!

Si encore il ne fallait pas être de bonne humeur ce soir!

LOT.

PETITES NOUVELLES

—

Le comité de la Comédie-Française, et particulièrement MM. Got et Delaunay, organisent une représentation au bénéfice de Bouffé. Elle aura lieu vraisemblablement cette semaine à l'Opéra-Comique.

Voici quelques détails sur les préparatifs de cette représentation:

M. Got répète en ce moment la scène de la *Fille de l'Avare*, — celle du notaire Menu avec le père Grandet. Il y a surtout un couplet d'adieux au public, qui fera, je crois, un grand effet.

M. Delaunay et Mlle Favart diront la *Nuit de Mai*.

On aura aussi le concours de Mmes Sarah Bernhardt, Croizette, MM. Mounet-Sully et Coquelin.

M. Capoul a également promis le sien.

On espère avoir M. Faure et Mme Carvalho.

Mais le véritable attrait de la matinée sera le défilé de tous les artistes de Paris qui viendront rendre un dernier hommage à leur vieux camarade.

— Cette semaine aussi, aura lieu, à l'Odéon, un autre bénéfice, celui de Mme Masson.

Voici le programme:

Première représentation du *Baiser du jour de l'an.*

La *Perle de Cléopâtre*, de Th. de Banville.

Duo par MM. Capoul et Gailhard.

Air composé par M. Gal, chanté par M. Roger.

La marche funèbre de *Gilles de Bretagne*, jouée par M. Kowalski.

Histoire d'une serine et d'un pinson, M. Tranquille, chansonnettes par M. Georges Piter.

Mmes Baretta, Marie Laurent, Rousseil, Montaland, Milly-Meyer, Howe, Ravatilla, MM. Coquelin et Porel prêteront aussi leur concours à cette représentation.

— Les débuts de M. Bouhy auront lieu, à l'Opéra, dans le rôle de Nevers des *Huguenots*.

— La sous-commission des théâtres s'est réunie, hier matin, en deuxième séance, au ministère de l'instruction publique, sous la présidence de M. Casimir Périer, sous-secrétaire d'Etat.

On y a longuement discuté la question du Théâtre-Lyrique, et on s'est préoccupé des moyens à employer pour arriver au prompt rétablissement de cette scène.

— La représentation qui sera donnée le 15, aux Italiens, au bénéfice des blessés de la guerre d'Orient, offrira un attrait particulier.

On y donnera la *Fille de Mme Angot*, avec cette splendide distribution:

Ange Pitou	MM.	Capoul
La Rivaudière		Christian
Trenitz		Baron
Louchard		Gailhard (de l'Opéra)
Pomponnet	Mmes	Zulma Bouffar
Clairette		Galli-Marié
Mlle Lange		Heilbron

Le fameux chœur des conspirateurs sera interprété par les meilleurs chanteurs de nos scènes lyriques.

La « fricassée » du dernier acte sera dansée par les plus jolies femmes des corps de ballets parisiens.

Les petits rôles de femmes seront tenus par nos artistes les plus élégantes. Citons au hasard Mmes Massin, Magnier, A. Regnault, etc., etc.

On avait pensé un instant faire accompagner l'opérette de M. Lecoq par l'orchestre des Folies-Dramatiques ; mais l'o.. y aurait renoncé. C'est celui des Italiens qui sera chargé de cette tâche, et il est probable qu'il sera dirigé par M. Lecoq lui-même.

— L'Opéra-Comique hérite non-seulement de quelques-uns des artistes du Théâtre-Lyrique, mais encore de plusieurs des ouvrages que M. Vizentini préparait ou avait déjà exploités.

Ainsi, nous entendrons à la salle Favart : la *Statue*, d'Ernest Reyer (MM. Talazac, Dufriche, Mme Brunet-Lafleur) ; *Paul et Virginie*, de Victor Massé (M. Engel, Mlle Ritter et Mme Engalli) ; *Psyché*, d'Ambroise Thomas, transformé (Mme Engalli y débutera dans le rôle d'Eros) ; peut-être aussi *Dimitri*, de M. Joncières ; enfin quelques partitions nouvelles de MM. L.-L. Delahaye, Hector Salomon, Paladilhe, Ortolan, Poise, Pessard, Deffès, Delibes, Théodore Dubois, etc.

Les *Mousquetaires de la Reine* passeront la semaine prochaine pour la continuation des débuts de Mme Bilbaut-Vauchelet.

La semaine prochaine également aura lieu la première représentation du *Chariot*, opéra-comique en un acte, paroles de de M. Alphonse Daudet, musique de M. Pessard.

— M. Carvalho aurait l'intention de donner pendant cette saison des matinées dont le programme serait composé d'œuvres de l'ancien répertoire. M. Carvalho a chargé M. Th. de Lajarte de lui présenter un travail sur ce projet.

— *Djemina*, tel est le titre d'un opéra-comique en deux actes, dont M. Pierre Barbier, le fils de Jules Barbier, a écrit le poëme. C'est M. Hector Salomon qui a été chargé de mettre la pièce en musique.

Cet ouvrage sera représenté à l'Opéra-Comique pendant l'Exposition.

— Au Palais-Royal, M. Gondinet va donner, cet hiver, une comédie intitulée : les *Vieilles Couches*. Geoffroy est chargé du principal rôle.

— Mlle Legault, du Gymnase, nous quittera l'hiver prochain. Nous apprenons qu'elle vient de signer un engagement avec le théâtre de Saint-Pétersbourg.

— *Actéon*, l'opérette en un acte, que monte en ce moment le Palais-Royal, va prochainement passer à ce théâtre. On répète activement chaque jour. Les rôles principaux sont confiés à Mlle Hading, MM. Montbars et Fuzier. On dit beaucoup de bien de la musique de cet acte : M. Francis Chassaigne, qui en est l'auteur, est un débutant déjà connu par différents succès de concerts, entr'autres les *Cuirassiers de Reischoffen*.

— L'*Etoile*, des Bouffes, va s'éclipser bientôt pour faire place à *Babiole*, opérette villageoise en trois actes, de MM. Clairville et Gastineau, musique de Laurent de Rillé.

Voici quelle en sera la distribution :

Le bailli	MM.	Daubray
Le marquis		Jolly
Pierre Murmelon		Scipion
Allain		Jannin
Carcassol		Minart
Tamarin		Bienfait
Magloire		Dubois
Mathurin		Vinchon
Germain		Michaud
Babiole	Mmes	Paola Marié
Madeleine		Mary Albert
Arabelle		Bl. Miroir
Estelle		Descot
Babet		Blot.

— Nous apprenons avec plaisir que notre confrère Louis Gerdebat, fondateur directeur du journal l'*Arc-en-Ciel* et ancien secrétaire du journal les *Tribunaux* et de l'*Echo Universel*, auteur de nombreux travaux historiques et littéraires, vient de recevoir de Sa Majesté Alphonse XII, roi d'Espagne, la croix de commandant de l'ordre royal d'Isabelle-la-Catholique.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persooos. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Meuu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuart — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini, Escoffier.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an*,	14 *fr.*;	*six mois*,	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.*,	—	8 *fr*
Etranger.......	—	20 *fr.*;	—	10 *fr*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 886e livraison (29 décembre 1877). — TEXTE : A travers la pampa et la Cordillère. De Montevidéo à Santa Rosa (Chili), par M. Désiré Charnay. Texte et dessins inédits. — Neuf DESSINS de L. Avenet, Taylor, Riou et Emile Bayard.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Le **JOURNAL DES VOYAGES** publie aujourd'hui de saisissants dessins sur les *dénicheurs d'aigles* et sur la *chasse aux éléphants*,, ainsi qu'une curieuse notice sur H. M. STANLEY (15 centimes le numéro chez tous les libraires).

De toutes les maladies qui apportent leur contingent au bulletin des décès, la plus commune, la plus désespérante pour les familles, celle qui chaque jour occasionne la plus grande mortalité, c'est assurément la phthisie pulmonaire.

Des expériences faites d'abord à Bruxelles et renouvelées depuis un peu partout ont prouvé que le goudron, qui est un produit résineux du sapin, a une action des plus remarquables et des plus heureuses sur les malades atteints de phthisie et de bronchite.

La meilleure manière d'employer le goudron, c'est sous forme de capsules. Les *capsules de goudron de Guyot* sont devenues un remède populaire dans ce genre de maladies. La dose ordinaire est de deux ou trois capsules à prendre au moment de chaque repas. Le bien-être se fait sentir rapidement.

Pour éviter de nombreuses imitations, exiger la signature Guyot, imprimée en trois couleurs sur l'étiquette du flacon.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-THÉATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



DRAME

ROMANCIERS

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie. Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE

MUSIQUE

ÉMILE RICHEBOURG

G. BOUVY del.

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 244

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 17 au 23 Janvier 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ETRANGER	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXXXIV

ÉMILE RICHEBOURG



ules-Emile Richebourg le romancier populaire qui, depuis plusieurs années, occupe à lui seul le rez-de-chaussée de quatre ou cinq journaux des plus répandus, est né à Meuvy (Haute-Marne), le 25 avril 1833.

Travailleur infatigable, doué d'une volonté opiniâtre, il a su se servir d'heureux dons naturels, pour se créer une notoriété méritée.

Son père, coutelier, dans une situation de fortune des plus modestes, ne put lui donner d'autre éducation que celle que l'on acquiert sur les bancs d'une école de village ; mais l'enfant, travaillé déjà sans doute par la vocation littéraire, résolut de s'instruire en employant tous les moyens possibles.

A dix-sept ans, il partit pour Paris, où il entra comme maître d'étude dans une institution de jeunes gens, ne demandant pour tout salaire que la permission de suivre les classes, afin de profiter des leçons des professeurs.

En dehors des heures de travail, la lecture occupait tous ses loisirs; les romans d'Alexandre Dumas frappèrent surtout sa jeune imagination. Il résolut, alors de suivre la carrière des lettres, quitta le professorat, et entra comme comptable dans une maison de commerce de vins, afin de pouvoir subvenir aux besoins de l'existence, tout en suivant ses penchants pour la littérature.

Ce fut à cette époque, en effet, qu'il fit ses premiers essais. Il débuta par des poésies légères pour des romances, duos et chœurs, dont Luigi Bordèse, Etienne Arnault et quelques autres compositeurs firent la musique. Plusieurs eurent un réel succès, telles que : *la Vierge aux oiseaux*, *Clairette*, *les Blés sont murs*, *Pourquoi j'aime Dieu*, *Où courez-vous? Ce que m'ont dit les Fleurs*, *Papa Bonhomme*, *le Semeur de blé*, etc., etc,

Il avait pour la chanson un goût particulier. Avec elle, et surtout telle qu'il la comprenait, renfermant un petit grain de philosophie, il s'attaquait à une forme littéraire plus élevée déjà. Béranger, qu'il consulta, l'encouragea et lui donna quelques conseils. J'ai retrouvé une des plus jolies chansons parmi celles que Richebourg a faites, et je la transcris ici persuadé qu'on lira avec intérêt un des premiers écrits du futur romancier :

Chaumière et Palais

D'un vieux château la noire silhouette
S'offre aux regards d'un pauvre mendiant,
A quelques pas, une humble maisonnette,
Sous des noyers se cache, en s'abritant.
En regardant la haute tour si fière
L'homme se dit : N'entrons plus en ce lieu!
Allons frapper à la pauvre chaumière,
C'est la maison que bénit le bon Dieu!

Moi qui suis vieux et ne sais plus sourire,
De mes beaux jours j'ai vu passer le temps,
Aux gens heureux, laissons les chants, le rire,
Pour eux l'hiver est encor le printemps.
A leurs regards, cachons notre misère,
Au pauvre seul j'en puis faire l'aveu!
Allons frapper à la pauvre chaumière,
C'est la maison que bénit le bon Dieu !

Dans ce palais que je vois comme un rêve,
Mes cheveux blancs sauraient me protéger,
J'aurais ma part du festin qui s'achève,
Mais je serais pour tous un étranger.
Le pauvre au moins peut me nommer son frère,
J'aurai chez lui ma place au coin du feu!
Allons frapper à la pauvre chaumière,
C'est la maison que bénit le bon Dieu.

Vers l'humble chaume, alors il s'achemine,
Et sur le seuil, il s'arrête un instant.
Un jeune enfant le regarde et devine
Qu'il faut du pain au pauvre mendiant :
Entrez, dit-il. — Venez, reprit la mère,
Il faut ici se contenter de peu!
Mais on dort bien dans la pauvre chaumière,
C'est la maison que bénit le bon Dieu.

Quelque temps plus tard, Richebourg entrait comme secrétaire de l'administration au *Figaro*, où il resta pendant six années. Durant ce temps, il ne fit paraître aucune nouvelle ni aucun roman, mais ce fut à cette époque qu'il s'adonna au théâtre et fit cinq ou six pièces, encore entre ses mains, mais dont il se propose de tirer parti très prochainement. On lui doit déjà d'ailleurs plusieurs œuvres représentées à la scène : Les *Nuits de la place Royale*, drame en cinq actes, en collaboration avec Léon Pournin, joué en 1863, et en 1864 : *Un Ménage à la Mode*, comédie en un acte.

Du *Figaro*, Emile Richebourg passa à l'*Evénement*, puis il se consacra alors tout entier à la littérature.

Après les *Contes enfantins*, qui parurent en 1858, son premier roman fut *Lucienne*, publié dans la *Revue Française*. Vinrent ensuite, et successivement :

En 1864 : L'*Hommes aux lunettes noires* ; — *Cœur de Femmes*.

En 1867 : Les *Barbes grises; Récits devant l'âtre; Histoire des Chiens célèbres*.

En 1872 : Les *Francs-tireurs de Paris;*

En 1875 : La *Dame voilée; Honneur et Patrie*, nouvelles militaires ;

Les *Soirées amusantes*, comprenant quatre séries de 3 volumes chacune et ainsi distribuées : *Contes d'hiver*, *Contes du Printemps*, *Contes d'Eté* et *Contes d'Automne*, parues de 1874 à 1876, forment un charmant recueil de petites nouvelles pleines d'intérêt, tantôt gaies, tantôt sentimentales, d'une simplicité et d'un naturel tout à fait aimables.

De ce moment, Richebourg prend une place accentuée parmi les romanciers du jour. L'*Enfant du Faubourg*, en deux volumes, parus en 1876, lui donne une supériorité marquée sur ses concurrents. La *Belle Organiste*, la *Fille Maudite*, *Andréa la Charmeuse*, les *Deux Berceaux*, la *Fille du Chanvrier*, *Histoire d'un Avare*, *d'un Enfant et d'un Chien*, *les Amoureuses de Paris*, lui font une réputation populaire. Le *Petit Journal*, la *Petite République Française*, la *Liberté*, etc., etc., réclament tour à tour ses productions et lui assurent des millions de lecteurs.

C'est par un sentiment vrai, par la note émue et touchante, par la sincérité, l'honnêteté et la douceur que se recommandent les œuvres de Richebourg. Il est *humain* avant tout, et tout en cherchant les complications dramatiques comme le font les écrivains d'aujourd'hui, il sait rester naturel, et provoque l'émotion par les moyens les plus simples.

Actuellement, en pleine vogue, il ne se lasse point pourtant de produire et de préparer l'avenir. Un nouveau roman : *Deux Mères*, entrera samedi prochain, en cours de publication dans le *Petit Journal*.

J'ai dit plus haut que Richebourg avait toujours eu un regard tourné vers la scène ; il s'est en effet, toute sa vie, occupé de théâtre. Aussi, dans son roman d'*Andréa la Charmeuse*, récemment publié, lorsque son personnage le poëte Jacques Sarrue nous parle de son drame en vers : le *Vieux Rhin*, ce titre n'est autre que celui d'un grand drame lyrique, en quatre actes, composé par le romancier. Cette pièce, qui met en présence les Gaulois et les Francs, réunis pour chasser les Romains, est toute patriotique et fut enfantée par l'auteur pendant la funeste guerre de 1870.

Pour paraître au théâtre, elle n'attend plus qu'un Gounod ou un compositeur plus jeune, capable de marcher sur les traces du maître.

Richebourg, nommé officier d'Académie le 18 avril 1876, a été élu plusieurs fois membre du Comité de la Société des Gens de lettres, où il s'est occupé, avec son opiniâtreté ordinaire, des intérêts de ses confrères. Homme de famille, tout à fait modeste dans ses goûts, il consacre ses moindres instants à l'étude et au travail. Par son aménité et sa bonne camaraderie, il a su se faire estimer de tous. Ses œuvres, essentiellement honnêtes, et ayant toujours un fonds de sentimentalité vraie, sont le reflet exact de sa personne.

FÉLIX JAHYER.

Paris-Théâtre, bien qu'étant consacré à la fois au Théâtre, à la Littérature et aux Beaux-Arts, n'a encore publié que des portraits et des biographies d'auteurs dramatiques, de musiciens, de comédiens et de littérateurs; mais les Peintres et les Sculpteurs devant aussi avoir leur place dans notre galerie, nous commencerons à entrer dans cette nouvelle série en publiant, dans notre prochain numéro : le portrait et la biographie de

JEAN-PAUL LAURENS

(dont le tableau : *la Mort de Marceau*, a obtenu la médaille d'honneur au Salon dernier).

—

Nous publierons dans le numéro suivant le portrait et la biographie de Mademoiselle

SALLA

(du Théâtre-Lyrique).

REVUE DES THÉATRES

—

COMEDIE-FRANÇAISE

—

Anniversaire de la naissance de Molière
Le Misanthrope.

Lundi, la Comédie-Française et l'Odéon célébraient l'anniversaire de la naissance de Molière.

La représentation, à la Comédie-Française, offrait un attrait tout particulier. On reprenait le *Misanthrope* avec une distribution toute nouvelle. L'interprétation peut être classée parmi les meilleures que nous ayons eues depuis longtemps.

Delaunay abordait pour la première fois le rôle terrible d'Alceste. Lui, si jeune, si frais, si plein d'amabilité, n'a pas redouté de devenir le maussade, le revêche, le désagréable misanthrope. Quelle chaleur dans l'explosion de sa colère et comme il rend bien le côté, le caractère grognon de ce raisonneur, insupportable malgré sa grande honnêteté. Il a dit la chanson : « Si le roi m'avait donné, » avec une science vraiment admirable. Quand Delaunay aura joué ce personnage une dizaine de fois, il y sera passé maître.

Coquelin a pris possession du rôle d'Oronte, avec une supériorité marquée. Quelle infatuation ! Comme c'est bien là l'homme au fameux sonnet ! On n'est pas plus parfait.

Célimène nous apparaissait, pour la première fois aussi, sous les traits charmants de Mlle Croizette. Peut-être la jeune artiste n'est-elle pas assez froide et assez insensible; elle charme, mais on la sent trop près d'être elle-même vaincue. Dans la scène célèbre avec Arsinoé, Mlle Croizette a lancé les impertinences avec une verve incisive tout à fait entraînante.

Arsinoé, c'était Mlle Favart. Jamais ce personnage ne sera et n'a été mieux tenu. Physionomie, maintien, gestes, sont merveilleux de naturel et de vérité.

Mlle Broisat est tout simplement exquise dans Eliante, et MM. Boucher et Prudhon complètent un ensemble aussi parfait qu'on le puisse rêver.

Ainsi interprété, le *Misanthrope* devient un des spectacles les plus élevés et les plus complets de notre première scène française.

OPÉRA-COMIQUE

—

Reprise des *Mousquetaires de la Reine.*

Les *Mousquetaires de la Reine*, un des plus grands succès de l'Opéra-Comique et l'œuvre, de tout ce répertoire la plus souvent représentée peut-être en province, n'avait pas été jouée depuis longues années à la salle Favart. Rien pourtant ne s'opposait à une reprise, car peu de pièces sont plus faciles à monter, puisque tous les rôles sont de ceux qui *portent* l'artiste.

Poëme et musique se valent dans les *Mousquetaires de la Reine*. M. de St-Georges n'a jamais mieux disposé des scènes pour un compositeur, et Halévy en a richement profité.

A Roger, Mocker, Hermann-Léon, à Mmes Louise Lavoye et Darcier, créateurs des rôles, il y a trente-deux ans, ont succédé : MM. Engel, Barré, Dufriche; Mmes Bilbaut-Vauchelet et Chevrier. Les premiers étaient des artistes hors de pair, aussi serait-on injuste en exigeant de leurs successeurs une interprétation aussi magnifique que celles qu'ils donnèrent alors.

Mais nous sommes heureux de constater l'excellent ensemble d'aujourd'hui, et nous croyons que les *Mousquetaires* vont reprendre dignement, au répertoire, une place qu'on n'eut jamais dû leur retirer.

Mme Bilbaut-Vauchelet continuait, dans Athénaïs de Solange, des débuts qui venaient d'être très heureux dans le *Pré-aux-Clercs*. Elle a chanté avec beaucoup de goût et de style et son succès est désormais assuré.

Le type charmant de Berthe de Simiane convenait bien à Mlle Chevrier. Il faut à la fois une *femme* et une *artiste* pour rendre cette physionomie enjouée, qui traverse la pièce et l'égaye dans les passages où la comédie va se changer en drame. Mlle Chevrier a pleinement réussi dans ce rôle tout aimable.

Engel, succédait à Dereims qui avait répété la pièce ; le public n'a pas eu à se plaindre de ce changement de distribution dans l'œuvre d'Halévy. Le jeune ténor a partagé avec Barré, un spirituel Biron, et Dufriche, un capitaine Roland très consciencieux, des applaudissements qui se sont fait entendre durant toute la représentation.

Au résumé, bien interprétés, montés avec beaucoup de soin comme mise en scène, décors et costumes, les *Mousquetaires de la Reine* ont obtenu un vif succès.

THEATRE-ITALIEN

—

La *Morte Civile.* — M. Salvini.

M. Salvini est revenu nous donner quelques représentations. Le grand comédien a été accueilli avec enthousiasme dès son apparition en scène.

La *Morte civile*, l'œuvre qu'il a choisie pour sa rentrée, est un très bon drame qui touche par plus d'un côté à *Une Cause célèbre*, le grand succès actuel de la Porte-Saint-Martin.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de composer un rôle avec une science plus profonde que celle qu'a montré l'éminent artiste dans Conrad. L'expression dramatique, jointe au naturel, n'a jamais été poussée plus loin ; c'est de l'art dans sa plus haute expression. Aussi, les représentations de Salvini ont elles été suivies avec le plus grand intérêt, aussi bien par les gens du métier que par le public.

UN COMME IL Y EN A TANT

(ESQUISSE MILITAIRE)

—

Jean-Antoine-Napoléon Guignon, tel est mon nom ; — ex-capitaine au 105e de ligne, chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la Valeur militaire sarde et de la médaille d'Italie, je vis actuellement en retraite, à l'Ile Saint-Louis. — Il y a un an, j'ai été vice-président du Cercle des pêcheurs, et je viens d'atteindre ma cinquante-huitième année. Je suis encore vert. Haut de cinq pieds six pouces six lignes, les cheveux grisonnants, l'impériale toujours brune, la physionomie ouverte, le regard franc, la démarche un peu lente, le dos légèrement voûté, — tel est mon signalement, comme je le vois dans la glace qui reflète mon visage. Ma tenue est irréprochable et je pose encore assez bien quand je revêts mes insignes. J'ai une instruction suffisante, une teinte générale de tout ce qui s'est dit ou fait ici-bas. Lorsque pendant trente ans on a *traîné ses guêtres* dans les garnisons de France et d'Afrique, on a pas mal de souvenirs à classer.

J'ai eu de la jeunesse, du feu sacré, de la vigueur, de l'ambition, j'ai rêvé tout comme un autre atteindre les grosses épaulettes et les étoiles, me marier, avoir des enfants et de la fortune Est-ce ma faute ou le hasard qui s'est mis de la partie dans cet arrêt de mes destinées ? — Je l'ignore. — D'ailleurs, je suis philosophe à ce

sujet, et quand je réfléchis, tout compte fait, j'aime autant mettre cette non-réussite sur le dos du *guignon*. C'est mon nom que j'ai tenu à dignement porter probablement. — Tout ici-bas n'est qu'*heur et malheur*. Perdre le restant do ses jours à regretter le passé n'est que folie. Je m'en console, comme aujourd'hui, de ne pouvoir aller retrouver *Joséphine* et la plage de Bercy (*Joséphine* est ma barque). — Le temps est affreux, le mieux est de tisonner le feu ot de remuer la cendre de ses souvenirs.

Il est tout de même étrange d'avoir eu de si beaux prénoms, d'être sorti le cinquante-unième de Saint-Cyr, et de vivre actuellement avec la retraite de capitaine et quelques sous de rente, relégué dans un coin comme un objet de rebut, quand ce farceur de B... est... A quoi tiennent les choses pourtant.

—

Le 14 juin 1808, jour anniversaire de tant de succès glorieux pour le pays, à cinq heures du matin, j'ai fait mon apparition dans le monde et plus particulièrement dans une maison du quai de la Tournelle, à Paris. Mon père, *Jean Guignon*, était employé à la direction des finances et marié depuis neuf mois et dix jours à *Ursule Dumont*. Il paraît que je fis un tapage d'enfer à mon début dans la carrière, ce qui, joint à celui que produisaient les événements de cette époque et aux superbes prénoms dont je fus gratifié, laissa pronostiquer en ma faveur toutes sortes de grandes choses : « *Il fera du bruit sur cette terre, le gaillard*, » s'est écrié mon parrain, le lieutenant *Antoine Dumont*, du 102e, frère de ma mère, et alors de passage à Paris pour se rendre en Espagne.

Me mettre sous la protection du grand chef, c'était me vouer à toutes les ambitions. Il est certain que les premières impressions de l'enfance ont uno énorme influence sur la vie entière. Si je n'avais pas eu ce diable d'oncle avec ses grandes moustaches, ses histoires de *Kaiserlicks*, de *Prussiens*, ces récits effrayants et cette fameuse étoile blanche qui s'obstinait à briller sur sa poitrine, je n'aurais pas grimpé sur toutes les chaises, un balai à la main et un chapeau de papier sur la tête, pour conquérir le monde, et arriver plus tard à porter la *clarinette de cinq pieds*.

Ma jeunesse se passa avec des alternatives de joie et de petites misères qui fond le quotient de cette époque d'insouciance. Mon oncle et parrain, le brave Dumont, resté capitaine en demi-solde sous la Restauration, s'était fait le protecteur et le directeur de mes jeux. Quant à mon père, devenu chef de bureau, il s'était mis à rêver pour son unique héritier toutes les gloires, même celle de l'Ecole militaire.

—

Mes études se ressentirent de ces diverses influences. — Faute d'un rang, je manquai deux fois de suite mon acceptation, et ce ne fut qu'en 1830, à la suite du grand branle-bas général qui eut lieu dans l'armée que je pus entrer à Saint-Cyr.

Avec le numéro 2222 pour *matricule* et *Guignon* pour nom, on devine les malheurs que j'ai dû subir pendant ma première année d'école. — Mais que ne supporterait-on pas pour la sainte épaulette ! — Inutile d'ajouter que je ne devins jamais que simple galette.

L'année 1832 fut saluée avec enthousiasme. — C'était celle de ma sortie. Je quittai l'Ecole avec le n° 51 et le brevet de sous-lieutenant au 105e, au lieu du 104e qui se trouvait en Algérie et que j'avais demandé. — Le n° 50 l'obtint, et pour un rang encore, je manquai le coche et dus me rendre à Strasbourg, ma future garnison.

On ne se doute généralement pas assez de l'influence du numéro d'un corps sur la carrière d'un officier. — C'est là tout, ou presque tout. — Si j'étais seulement entré au 104e ou au 106e, j'aurais fait, avec ces deux fameux régiments, les campagnes d'Afrique et de Crimée, et je serais maintenant ou tué ou au moins *colonel*, comme mon vieux X... Pourquoi le 105e plutôt que le 104e, c'est là le *guignon* ? — Mais, dans ce temps-là, je n'y regardais pas de si près, j'avais l'épaulette, j'étais heureux.

« Te voilà le pied dans l'étrier, me répétait » d'ailleurs pour la centième fois le brave Du- » mont... ; du zèle et du fanatisme, *sac à papier* ! » et, à la première campagne, enlève moi cela à » la baïonnette. »

Je partis calé comme on disait. Maman Guignon avait bien fait les choses, les malles étaient bourrées de linge et le père s'était encore une fois saignée à blanc ; mais tout le monde n'a pas son fils en passo de devenir maréchal de France.

Le colonel était un vieux brave. Il ne pouvait voir en peinture les jeunes gens sortis des écoles. Ces *blancs-becs*, comme il les appelait, n'étaient bons à rien. Il me reçut tout juste poliment et m'envoya au fort de Lictemberg pour me faire la main.

C'est ainsi que de Paris je me trouvai transplanté au milieu des montagnes des Vosges. La transition était brusque.

—

Aller le matin à l'exercice, le jour à la parade, aux théories, le soir à l'appel, tout le reste du temps au café, y faire des études consciencieuses et répétées sur lo jaquet, le piquet et le billard, voilà la vie que j'ai menée en attendant les circonstances qui devaient me permettre d'être un grand chef.

Avoir trente ans et n'être pas encore lieutenant, c'était dur. Ce fut pourtant mon lot. Je mis sept années pour passer lieutenant au choix, mais à un choix correspondant à l'ancienneté, et pas l'ombre d'une campagne à l'horizon. — Sept années lieutenant, et quatorze capitaine, et voilà comme quoi, sans savoir compter, on arrive à cinquante-deux ans, époque où l'on se trouve *avoir l'oreille fendue* le plus gentiment du monde.

Et cependant je n'étais pas plus mauvais officier qu'un autre.

J'ai eu l'occasion de mettre le nez dans mes notes du personnel et d'inspection et j'ai vu toujours en regard de mon nom :

« Bon officier, tenue convenable, sert bien... connaît le règlement. »

Cette prose du capitaine était répétée avec variante par le commandant dont j'étais aimé, le lieutenant-colonel qu'on ne trouvait jamais, le colonel pour lequel j'étais presque un inconnu, le général de brigade que je n'avais jamais vu, et le général inspecteur qui ne m'apostrophait que pour ma taille.

De sous-lieutenant à lieutenant, on m'appelait *grand Guignon la ficelle*, — de lieutenant à capitaine : *voilà un beau gaillard*, disait invariablement le général en passant devant moi ; — capitaine, on me gratifia de *bel homme*... je devais faire un superbe grenadier. Dans l'armée, il ne faut être ni trop grand ni trop petit. Les chefs n'aiment pas à lever la tête pour parler à leurs inférieurs. Cette supériorité passagère les froisse, et pour un peu ils vous feraient aligner à leur niveau, s'ils le pouvaient.

Des dettes, je n'en ai jamais eues. — Georges, du 15e hussards, prétends qu'en faire un peu est une sottise, en avoir beaucoup une qualité. Mais Georges est un bavard, et je préfère encore rester ce que je suis, c'est-à-dire content de la petite fortune que le sort ma octroyée.

—

Doux et timide de caractère, j'ai toujours été embarrassé de mon grand corps et j'ai fui les visites officielles. Je me suis laissé dire qu'il fallait en faire pour réussir ; mais cette idée d'affronter un aréopage féminin, érigé en cour de justice et prononçant en dernier ressort sur la valeur d'un homme, en raison de la longueur de sa chaussure ou de la couleur de ses gants, m'a effrayé. Parfois j'ai bien tenté l'aventure, mais le peu d'aménité que j'ai rencontrée m'a fait regretter aussitôt mon jaquet et mon existence monotone.

J'ai été au bal des Tuileries comme les autres. J'y ai soupé comme trois, bu comme quatre et regardé comme dix. Moi aussi j'ai tenu à voir de près les plaisirs et les joies des grands de ce monde. Je m'y suis trouvé, bousculé, heurté, froissé comme partout ailleurs dans les foules les plus bourgeoises.

Un soir, dans un de ces mouvements de va-et-vient d'une masse d'êtres entassés, se précipitant vers la *salle des maréchaux*, le pompon de mon schako que je tenais serré contre moi, finit par céder à une impulsion étrangère et par disparaître audacieusement dans un flot de dentelles. Il était fort bien caché le malheureux, trop bien même. Quand la circulation fut devenue plus facile, je m'approchai de la dame, très jolie d'ailleurs. Un monsieur, son mari, je crois, lui donnait le bras. Je rougis en avançant la main et en lui disant : « Madame, vous avez... là... quelque chose à moi... permettez... »

Le monsienr me regardait de travers et prenait un air rogue, la dame se reculait avec effroi en se récusant contre mon inspection. La situation devenait critique. Je fis comme à l'assaut... je pris mon élan, et, visant l'ennemi,... je retirai l'intrus.

Chacun de rire et moi de disparaître, confus de mon courage et de ce que j'avais vu.

J'ai fait également partie d'une série de bals de préfets et de généraux. Je comptais dans le tas que le colonel se croyait dans l'obligation de présenter au grand chef. — J'entrais en concurrence avec les lustres et servais à embellir le paysage.

La préfète avait d'ailleurs un mot charmant qu'elle répétait volontiers :

« Ces épaulettes, cela fait bien dans le lointain, au milieu des habits noirs, mais fort mal au buffet. »

Du reste, ne jouant pas, ne dansant pas, je n'avais aucun intérêt bien direct à ces agglomérations de gens qui s'ennuient. Me voyez-vons avec mes grandes jambes, plié en deux pour essayer de retenir dans mes bras la danseuse que le sort m'aurait confiée. Il y a de ces situations qu'il ne faut pas trop envisager.

Des épaulettes gâtées par des bougies, des plateaux renversés sur les robes de mes voisines, des pieds broyés, des gants déchirés... c'est tout le souvenir que j'en ai gardé.

Je dois ajouter à cette liste de plaisirs mon-

dains quelques grands dîners officiels où j'ai toujours été fort mal à mon aise. Quand, pendant trente ans, on a mangé à la pension, en compagnie d'êtres du même grade, dans un débraillé constant de langage et de tenue, on n'a plus l'habitude de ces repas. Invité on ne sait jamais trop pourquoi, il faut faire attention à chacun de ses gestes et de ses mots. Les voisins, les vis-à-vis, les domestiques qu'on sent derrière soi et qui viennent vous corner aux oreilles des noms inconnus, la tunique qu'on ne peut déboutonner, les bottes neuves qui vous font souffrir, des luttes intestines provenant de ce mélange de plats hétérogènes, tout cela formait pour moi une série de supplices affreux.

Le « qui aurais-je l'honneur d'annoncer? » de MM. les valets de chambre m'agaçait au suprême degré. A ma réponse : Monsieur le lieutenant Guignon du 105e, je voyais irrévocablement un sourire s'épanouir sur la face de ces honorables intermédiaires. Pour un peu, je les aurais houspillés d'importance.

—

Pourtant je n'ai jamais eu l'humeur fort batailleuse, — ce qui ne m'a pas empêché de me rencontrer sur le pré avec deux de mes concitoyens, une fois pour m'être permis de défendre un de mes camarades absent, — cet acte de philanthropie me valut un bon coup d'épée. — La seconde, ce fut à la suite d'une discussion « sur la valeur relative de la tunique, de la capote et du spencer au point de vue moral et hygiénique.» Il paraît que, dans la chaleur des improvisations, je reçus une épithète sonoro dont je ne saisis pas toute la portée. La remarque judicieuse qu'un confrère obligeant en fit le lendemain, me força à m'aligner avec un ami qui n'en pouvait mais et à l'envoyer pour un bon mois à l'hôpital militaire ; — je ne puis encore affirmer ce que l'éclaircissement de la question y gagna.

—

J'ai toujours eu peu de propension au travail, non pas que je le craigne, mais un effort soutenu me fatigue et me rend maussade. Quelques années de la vie de régiment, le maniement des cartes et du peloton suffisent généralement pour faire oublier tout ce que l'on peut avoir appris aux écoles. A trente ans, il se produit une réaction, on aperçoit quelques poils blancs et quelques vides dans le cerveau. On lit, on *pioche* et l'on se met à rêver une œuvre olympienne, en attendant le grade qui ne vient pas. C'est ainsi que j'aboutis, après de nombreux efforts, à faire un travail sur « la molletière, le nombre d'œillets nécessaire à son perfectionnement et l'influence de cette partie du vêtement sur l'homme en particulier et la race humaine en général. »

Je me voyais déjà fêté, adulé, décoré, et chaque jour j'attendais avec anxiété le résultat du jugement de mes chefs. Mon capitaine, mon commandant et mon colonel, qui n'avaient jamais lu mon ouvrage, me félicitaient chaudement sur l'ampleur de mes idées. Six mois s'étaient écoulés et je supposais que la question ayant soulevé de trop gros incidents, avait été gardée comme un secret d'Etat, quand me parvint un grand pli cacheté. C'était un accusé de réception de mon travail et un engagement à m'occuper de l'alignement de mes hommes préférablement à de pareilles élucubrations. Il est vrai d'ajouter que ceci se passait il y a longtemps, et l'on m'assure que maintenant ce n'est plus la même chose.

En fin de compte, je courus au café noyer mon chagrin, et le soir, rentré chez moi, après mûre réflexion, je fis un auto-da-fé d'un in-octavo tout prêt sur le « service télégraphique en campagne, au moyen des couleurs des pompons des soldats et des plumets des chapeaux des officiers d'état-major. »

Ce fut mon dernier rêve.

—

Il me restait bien la ressource de doter la France de quelques petits *Guignons*. Cette question du mariage, fort grave pour celui qui sert dans l'armée, m'effrayait d'autant plus que je pouvais constater ce qui se passait autour de moi. Le dilemme est constant. Se borner aux conditions du réglement, c'est se vouer à une existence intolérable et au non-avancement. Vouloir se marier richement, c'est s'astreindre, quand on n'a pas une famille qui vous prépare votre nid, à courir les salons à la recherche de l'oiseau bleu. Quel travail, quels échecs à subir ! Oiseau de passage, on fait quelques connaissances, et le lendemain on reçoit l'ordre du départ.

Et pourtant, comme les autres, à la suite d'un hiver triste et d'une garnison monotone, d'une absorption indéfinie de jaquet et de dominos, j'avais rêvé un intérieur. Deux fois j'ai tenté l'aventure.

La première fois, j'étais lieutenant dans la petite ville de B... Par suite de circonstances favorable j'avais été admis dans la société d'une famille commerçante du pays. Une jeune fille s'y trouvait : vingt ans, de la fraîcheur, des grands yeux bleus, plus qu'il n'en fallait pour enflammer un lieutenant.— Y eut-il sympathie? je le suppose.—La mère et la fille me recevaient avec plaisir et écoutaient volontiers mes sornettes. Heureux temps, dont les moindres minutes me rappellent de fraîches pensées. Rentré chez moi, je faisais les châteaux en Espagne les plus fantastiques. D'ailleurs, j'étais de toutes les fêtes... quelquefois même la maitresse de maison me faisait l'honneur de me placer à côté d'elle. Un soir, je pus parler à Mlle Noémie, je lui confiai mes rêves d'avenir... elle m'écouta, me regarda avec ses grands yeux et se mit, sans me dire un mot, à effeuiller une fleur qu'elle tenait à la main. J'étais fou. Le lendemain, Martin, mon ordonnance, passa toute la matinée à préparer mes vêtements et mes épaulettes. Vers une heure, après avoir absorbé un verre de kirsch pour me donner du ton, je me dirigeai vers les pénates de celui que j'espérais devoir bientôt nommer mon beau-père. Trois fois je fus sur le point de rebrousser chemin, trois fois je revins jusqu'à la porte... il allait falloir affronter le terrible homme. Je savais que c'était l'heure de sa sieste, heure où il flânait dans son potager.

— Bonjour, lieutenant, dit-il en me voyant; d'où vient cette splendide tenue ?

Puis nous nous mîmes à causer raisin et pêches. — A la fin, profitant d'un instant de tendresse de sa part, à propos d'une vigne qui souffrait, j'abordai la terrible question, et, sans dire gare, je lui débitai mon chapelet, ma position, mes rêves, ma fortune, ce que j'espérais.

Il me laissait aller, me regardant tout ébahi. — « Ah ça ! c'est pour plaisanter, s'écria-t-il en guise d'exorde. Croyez-vous donc que ma fille ait été faite pour un lieutenant ? Je le disais bien à Zoé... il a l'air joliment sentimental, ton officier... Mais vous lui plaisiez, à ma femme ; elle tenait à avoir des épaulettes chez elle... Elle aimait entendre parler d'Afrique... elle a eu un frère, soldat ou officier, qui a été tué quelque part par là. Retournez chez vous, mon lieutenant, et allez faire tranquillement votre partie au café Marceau, cela vous calmera... Sans rancune, n'est-ce pas ? ne remettez plus les pieds chez moi... avec cela qu'à présent je recevrai des officiers... »

Je me rappelle les détails de cet événement comme si j'y étais ; au retour, je pleurai. Avec le temps, je n'y pensai plus et je m'étais résigné à ce rôle de célibataire qui est le plus sot et le plus indigne de l'homme, à mon avis.

—

Quand j'obtins la deuxième épaulette, les velléités de mariage me reprirent. Ça me tintillait dans le cerveau, et soir et matin j'entrevoyais au plafond des amours entrelacés et je songeais aux petits Guignons que j'aurais voulu avoir. — Maintenant que j'étais capitaine, je pouvais pourtant bien tenter de nouveau la fortune. — Du reste, comment la chose arriva, je n'en sais rien.

A L..., je me liais avec de bons propriétaires. — La famille me tâta sur mes idées de mariage? Cette fois, c'était moi qu'on agaçait... seulement on était à cheval sur les principes. — Sur ce chapitre, à part les quelques petites aubaines que les hasards de garnisons et des étapes m'avaient présentées, je me sentais invulnérable.

La famille rêvait un militaire pour gendre. Tout allait donc pour le mieux ; mais qui peut prévoir l'avenir? — Un beau soir, il y avait réunion chez un des adjoints du maire ; le colonel et l'état-major étaient invités : nous avions alors pour chef un brave guerrier qui avait mené la vie large et bonne. — Le nez trognonnant, la moustache peinte, il avait toujours la plaisanterie à la bouche et tenait à faire passer ses officiers pour des gaillards de sa valeur. Ce soir-là donc, mes futurs parents s'y trouvaient réunis au complet. Je causais avec eux lorsque le colonel s'approcha de nous.

Je le vois encore se dirigeant tout guilleret vers M. B... et lui tapant sur le ventre en lui disant :

« Permettez que je vous félicite!... Oh! c'est comme cela que vous voulez enlever mes officiers. — Mademoiselle votre fille ne sera pas à plaindre... le plus beau capitaine du régiment... et un gaillard... Oh! c'est un farceur, celui-là... Vous êtes sûr de voir bientôt une nichée de petits Guignons... Eh! Eh!... »

Vous voyez le tableau... Ce fut le coup de grâce. — Le lendemain, j'étais remercié. — On me faisait dire par une personne tierce qu'on ne voulait pas de *ferrailleurs* dans la famille de M. B...

Depuis cette époque, j'ai mis de l'eau dans mon vin et renoncé à toute idée de propagation de mon espèce.

Il m'a fallu du *courage, voilà tout.*

—

Etrange mot que celui de *courage*! Dans toute ma carrière je n'ai eu que deux ou trois fois l'occasion de savoir si je possédais cette vertu guerrière.

En Afrique, à l'attaque d'un village kabyle, je suis arrivé le premier, — malheureusement un bouquet d'arbres me cachait aux yeux de mes chefs. — Un de mes camarades qui atteignit le sommet un quart d'heure après moi, mais qui se trouvait en vue, fut cité et décoré.—Chacun s'en plaignit... mais un chef ne se trompe jamais.

A l'affaire de Benid-Yala, je m'étais élancé à

la tête de mes hommes. — Ce jour-là, j'aurais voulu tout avaler. — Le soir, je fus félicité chaudement; le colonel me présenta au général. — J'étais heureux et fier, il me semblait que j'avais encore grandi.

« Le père Guignon, me disais je, aura une bonne journée, quand il lira mon nom sur la feuille publique. » — Malheureusement, l'affaire resta dans le sac... On n'en parla même pas, pour une raison ou pour une autre, et le régiment en fut pour ses frais de bravoure.

Je commençais, je l'avoue, à être dégoûté de la gloire. — Elle m'apparaissait comme une jolie femme qui a de fiers caprices. — Depuis je n'ai revu le feu qu'en Italie.— A cette époque, j'étais déjà considéré comme un *sabot*. Mon nom était pointé sur l'Annuaire. Pourtant je me sentais encore solide, mais l'ambition avait disparu. — Je n'avais plus qu'un désir, celui de me faire tuer pour mon pays. — C'eût été fini vite et bien. — A Montebello, où mon régiment donna, je me battis comme un enragé, et ne réussis qu'à me faire déplorablement écharper. « Cela ne peut se » passer comme cela, il faut que vous soyez » commandant, » me dit le colonel, en me voyant rapporté par mes hommes dans ce piteux état. Malheureusement, en compagne, les blessés ont souvent tort. Il faut des hommes valides et non des impotents. J'avais été décoré à vingt et un ans de service, je n'avais plus rien à réclamer.

—

Un beau matin, le colonel me fit appeler pour m'annoncer la liquidation de ma retraite et la nécessité de choisir ma résidence future. — C'est là une grave question que celle du dernier refuge où reposer sa tête.

Paris m'effrayait bien, et pourtant ce fut cette ville que je choisis. J'y avais été au collége, j'y avais des camarades dans les positions les plus diverses... Tous étaient arrivés. J'entrevoyais le plaisir de les rencontrer et de les entendre dire : « Ah ! c'est toi, mon pauvre Guignon. Que faistu donc ? toujours capitaine,... etc. » Ou bien de me retrouver avec des frères d'armes, généraux ou colonels, vous tutoyant par droit d'école, vous accablant de condoléances ou de leur sotte supériorité. Quelque hardi qu'on soit contre toutes ces nuances, il n'y en a pas moins là une source continuelle de souffrances, — ce qui ne m'empêcha point pourtant de choisir Paris.

Le grand jour arriva comme les autres. Ce soir-là, il y eut punch au café militaire. — On y but beaucoup à la santé du partant.—Au milieu de ces adieux, les petites ambitions, les joies cachées se laissaient voir malgré elles. — Deux capitaines du centre comptaient bien prendre ma place aux grenadiers, deux ou trois lieutenants espéraient y gagner un grade. Jusqu'à mes sous-officiers qui souriaient. Il n'y avait que mon brosseur qui semblait me regretter... Peut-être était-ce mes quinze francs mensuels.

Laissais-je des amis — au moins — non.

Dans la vie du régiment, dans cette *famille*, on se tolère, mais on ne s'aime pas. — Quelquefois, sous l'influence de graves événements, d'un danger commun, en campagne, par exemple, il y a bien une solidarité tacite, mais elle est passagère, et quelques jours d'une monotone garnison ont bien vite remis les choses en état. — Je n'eus pas le courage d'attendre les adieux généraux à la gare du chemin de fer, le coup de pied de l'âne, comme nous disions pour les autres. — Je m'esquivai, et maintenant je vis ici.

—

Suis-je heureux? — Oui. — Ma vie est tranquille. — Je n'ai plus de rêves qui me tracassent le cerveau. Je vis au jour le jour, prenant ce que le monde me donne de bon, rejetant le mauvais, serviable quand je le puis. Je lis les journaux.— Quand je m'ennuie trop, je pousse jusqu'au *Helder*, et je suis encore content de m'entendre nommer par Félix et de savoir par lui le fameux tableau de classement, où je n'ai jamais pu être, une heure avant son Excellence. —Je recherche volontiers les jeunes : à mon tour, j'écoute leurs plaintes. Quand je les trouve par trop abattus, je les emmène chez moi, je débouche en leur honneur quelque vieille fiole de derrière les fagots, je leur raconte mon histoire, si cela ne les ennuie pas trop et je leur dis :

« A quelque degré qu'on soit de l'échelle, il faut » s'en aller une bonne fois.—Toute votre vie, vous « vous fatiguez, vous vous inquiétez pour un » grade, un honneur de plus ou de moins.—Qui se » rappellera de nous dans cinquante ans. Il y a » par l'Europe, plus de 300,000 officiers, deux ou » trois millions depuis Alexandre. Combien y en » a-t il dont les noms sont appris par cœur par » nos futurs *bébés*? Un cent ou deux — et le » reste... néant.—Donc, à quoi bon se tracasser? » Tout est *Guignon, heur et malheur* ici-bas. Il » n'y a qu'à traîner ses guêtres, insouciants et » gais, attendant la veine, portant fièrement son « nom, comme je l'ai fait. Je n'ai pas réussi » (c'est vrai), mais j'ai mes trente-deux dents, la » jambe leste. J'en roulerais bien encore deux ou » trois comme vous autres et je suis heureux. — » A votre santé, messieurs ! »

Le capitaine GUIGNON.
Pour copie : MUSTAPHA.

PETITES NOUVELLES

—

La représentation de retraite de Bressant est fixée au 27 janvier, le même jour que doit avoir lieu la fameuse représentation de la *Fille de madame Angot*, aux Italiens, au bénéfice des blessés d'Orient.

— On sait que de grandes fêtes doivent avoir lieu à Madrid, à l'occasion du prochain mariage du roi. Les solennités artistiques tiendront une place importante dans ces fêtes.

— Nous apprenons, en effet, que M. Faure a signé, hier, un engagement pour quatre représentations, à raison de dix mille francs par soirée, soit quarante mille francs pour quatre soirées, tous frais de voyages payés.

On est en pourparlers avec Mmes Patti et Nilsson.

— La matinée donnée vendredi, au théâtre de l'Opéra-Comique, au profit de Bouffé, n'a produit que 12,000 fr. environ. La neige a fait grand tort à ce bénéfice.

Sans ce contre-temps, on aurait pu espérer une recette d'au moins 15,000 francs. L'empressement n'a pas été grand autour du vieux comédien, de la part de ses vieux camarades. Quand Bouffé est venu saluer le public, M. Delaunay, seul, lui a offert une magnifique couronne, produit d'une souscription recueillie parmi quelques artistes.

— Le samedi 26 janvier aura lieu le premier bal masqué de l'Opéra. Orchestre de cent cinquante musiciens, dirigé par M. O. Métra, qui a adopté pour son répertoire, parmi les morceaux nouveaux, une valse que l'on dit très originale, de M. Anatole Lyonnet, *la Valse des Amoureux*.

— On assure que M. Cantin aurait vendu son théâtre à un ancien directeur de Reims.

On ajoute que l'entrée en possession aurait lieu prochainement, mais que M. Cantin resterait avec son successeur pendant toute la durée de l'Exposition aux Folies Dramatiques.

La vérité est que des pourparlers sont engagés depuis longtemps, mais qu'il n'y a encore rien de définitivement conclu.

— M. Brasseur, directeur du théâtre des Nouveautés, dont l'inauguration aura lieu le 1er mai, a fait les engagements suivants :

MM. Christian et Grivot; Mmes Schneider, Céline Montaland, Silly et Lasseny.

— La Gaîté a repris *Orphée aux Enfers*.

— *Babiole*, doit passer ce soir mercredi aux Bouffes, nous en parlerons dans notre prochain numéro.

— L'Athenæum de la rue des Martyrs, donne cette semaine un spectacle charmant. *Je dîne chez ma mère*, un *Cœur qui parle*, un *Tailleur pour dames* et *Midi à quatorze heures*.

— MM. Alexandre Bisson et André Sylvain viennent de lire, aux Variétés, un vaudeville en un acte : la *Gymnastique en chambre*.

Les rôles ont été distribués à MM. Baron, Lassouche, Germain et Didier, et à Mmes Sivry et Leriche.

— La lecture de la nouvelle comédie de Sardou aux artistes du Vaudeville a eu lieu lundi.

Cette pièce, qui a pour titre les *Bourgeois de Pontarly*, sera ainsi interprétée :

Brochat	MM. Delannoy
Trabert	Parade
Fabrice	Berton
Amaury	Joumard
Léchard	Boisselot
Clavajol	Colombey
Marcelle	Mmes Pierson
Mme Saint-André	Delaporte
Bérangère	Bartet
Clarisse	Montaland
Mme Cotteret	Alexis
Zoé	(non distribué)
Gaspard (travesti)	Lamare

— Voici les recettes réalisées par les principaux théâtres de Paris, au mois de décembre 1877 :

Opéra, 251,107 fr. — Comédie-Française, 191,879 fr. Châtelet, 150,231 fr. — Vaudeville, 139,800 fr. — Variétés, 108,728 fr. — Folies-Dramatiques, 106,245 fr. Gaîté, 94,332 fr. — Porte-Saint-Martin, 92,167 fr. — Ambigu, 85,071 fr. — Opéra-Comique, 83,698 fr. — Palais-Royal, 70,901 fr. — Menus-Plaisirs, 61,369 fr.

— Dimanche prochain, 20 janvier, sera donnée, à l'Athenœum de la rue des Martyrs, une matinée dramatique et lyrique, au bénéfice de Mme Caroline Gilbert, ex-artiste du théâtre de l'Ambigu.

Mme Lionel de Chabrillan, Mlle Céline Morils, et plusieurs autres artistes des théâtres de Paris, ainsi que la *Chorale Méridionale* et la fanfare *la Sirène* y apporteront leur concours.

Les typographes, à l'appel desquels Mme Gilbert a toujours répondu, quand il s'est agi de jouer avec eux au bénéfice de leurs confrères malades ou de leurs veuves, ont tenu aussi à faire cette fois pour elle, ce qu'elle a tant fait de fois pour eux.

Le programme de cette matinée de famille est on ne peut plus varié.

Vu la longueur du spectacle, on commencera à une heure très-précise.

UN REMÈDE BON MARCHÉ. — Prendre *deux capsules de goudron de Guyot*, au moment de chaque repas, dans les cas de rhume, toux, bronchite, catarrhe, phtisie, et, en général, dans tous les cas d'affections des bronches et des poumons.

Chaque flacon du prix de 2 f. 50 contient 69 capsules, ce qui remet le prix du traitement à dix ou quinze centimes qar jour et dispense d'employer pâtes, sirops, tisanes.

NOMBREUSES IMITATIONS. — Exiger sur l'étiquette la signature *Guyot* imprimée en trois couleurs.

Dépôt, pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

SANTE A TOUS rendue sans médecine sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

60 ANS DE SUCCÈS—80,000 CURES PAR AN.

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os ; elle rétablit l'appétit. bonne digestion et sommeil rafraîchissant ; combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies, gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonment, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflement étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, le accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorosevice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc. Voici quelques-unes des 80,000 cures :

Mademoiselle Martin, de *Suppression des règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,311. Vervant, le 28 mars 1866.

Monsieur, – Dieu soit béni ! votre Revalescière m'a sauvé. Mon tempérament, naturellement faible, était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre Revalescière m'a rendu la santé.

A. BRUNELIÈRE, curé.

PHTHISIE. — Roberts d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil. 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 70 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes de 4, 7 et 16 francs. — La *Revalescière chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus énervés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c. ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 70 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 36 et 70 francs *franco*. — Dépôt chez (*mettre ici les dépositaires de la localité*) et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY ET CO., LIMITED, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (N° 4.)

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces)

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Chin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. – Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés) — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphousine. — Bouffé — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Mourose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an*,	14 *fr.* :	*six mois*,	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.*,	—	8 *fr*
Etranger.......	—	20 *fr.* ;	—	10 *fr*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

LES VASTES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS, AUTREFOIS AU

Gd MARCHÉ PARISIEN

3, rue Turbigo

SONT A LOUER

Dernière Expertise

comprenant, notamment plusieurs milliers de **pièces de toiles** et **mousselines** pour rideaux qui seront liquidées, pour en finir, A MOITIÉ PRIX AU MINIMUM.

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE
Aujourd'hui et jours suivants

Toile pur fil ouvrée p. serviettes, de 1 25 le m ...... » 60
Toile pur fil, p chem., larg. 80 cent., de 1 35, le m. » 65
Toile pur fil, p.chem., larg. 80 cent., de 1 75 le m.. » 75
Toile pur fil, p.draps, larg. 1 m. de 1 90 le m....... » 85
Toile pur fil p.draps, larg. 1 m. de 2 25 le m........ » 95

Serviettes damassées, pur fil, gde taille, de 15 f. la d. 5 90
Serviettes damier fleuri, pur fil, de 21 f. la douz... 7 75
Nappes damassées, pur fil, sans serviettes. de 15 f.. 4 25
Services Saxe damas., pur fil, 12 couverts, de 45 f. 12 75
Services très riches, 12 couverts, de 75 f........... 24 75
Toile p. chem, cret. Lisieux, de 3 50 le mètre....... 1 45
Toile bl. p. draps sans couture, de 6 75 le m........ 2 75
Toile pour draps, cretonne pur fil Lisieux, largeur 2 m. 40, prix de revient 9 f. le mètre. 3 90
Toile p. draps, cret. pur fil, tr. fine, de 12 f. le m.... 4 90
Coton écru p chem. et drap, larg. 80 c.; de 90 c. le m. » 39
Coton écru prem. qual, p. robes, larg. 80 c., de 1 f 25 » 49
Draps p. gd lit, larg. 1 m 60, belle toile coton... 1 95
Draps p. gd lit. larg. 1 m. 60, toile coton supér.... 2 75
Cotonnade retors Rouen, larg. 95 c., de 1 fr. 25 à » 55
Cotonnade retors, qual. ext., larg 95 c.; de 1 75 le m. » 75
2,000 **coupons** drap Elbeuf p. pant par 1m20, le coup. 7 90
Chemises p. h., cret. bl. t. encol., de 7 50 la chem... 2 90
Gilets de chasse, laine mérinos, de 7 75.......... 3 25
Couvertures laine couleur, pour gd lit, de 12 f... 4 25
Couvertures laine couleur, gde taille de 15 f...... 5 75
Couvertures blanches tout laine, p. gr. lit de 18 f. 5 90
Couvre-pieds piqués, gde taille, de 12 50. .... 4 75
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt. 0 35
Satins riches pour meubles et rid., larg. 80 c., de 4 90 1 45
Tapis pour appartem., largeur 1 m., de 8 fr. 50 le m. 2 75
Tapis pour passage et escalier, de 2 fr. 75 le mètre. 0 65
Soie noire, gr. grain Lyon de 6 f. 50 le m......... 2 75
Faille, cachem. noir, larg. 60 c., de 12 fr. 90..... 4 75
Peignoirs pour dames, molleton laine, doublés flanelle. valeur réelle 35 fr........................ 12 75
Popeline rayée et car. pr robes et cost., le m.... » 25
Mérinos noir, pure laine, larg. 1 m., de 4 25. à.... 1 95
Mérinos cach. noir extra, larg. 1 m., de 7 75.... 2 95

AVIS. — Vu l'importance de cette vacation, on expédiera exceptionnellement en province, aux frais de l'acheteur.

VENTE FORCÉE
Aujourd'hui et jours suivants

de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.
Perte 65 0/0 après inventaire

CLOTURE PAR EXPERTS

TISSUS POUR ROBES

1.130 coupes de robes par 10 et 12m de 25 à 29 fr...... 6 95
874 coupes de robes par 10 et 12m de 30 à 39 fr....... 7 95
550 coupes de robes armure par 10m de 46 f........ 9 50
2,500 m. molleton-flanelle rayure, 1 m. 30, de 8 f... 1 75
Cachemire noir. double largeur 1m 20, de 15 f 4 90

Mérinos noir de 4 f....	1 95	Alpaga noir de 1 f. 75.	» 60
Mérinos fin de 5 f 50..	2 45	Pacha noir, de 2 f. 45..	» 85
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Moire noire de 4 f.....	1 25
Châle tart. carré de 35	7 90	Flanelle santé de 3 f..	1 45
Châle tartan long de 70	15 50	Manchon fre de 29 f...	5 50

Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr.................. 7 »
Drap moutonné pour pardessus de 18 fr............ 4 50
Elbeuf frisé ratiné fin pour pardessus de 25 fr....... 5 50
1,200 coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 25 fr. 7 90
Soie noire, faille de Lyon, de 7 f................ 2 95

TOILES		RIDEAUX	
Mouch. Cholet, la dn	1 95	Brodé suisse de 95 c..	» 35
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Guipure fine de 2 fr...	» 60
Toile chemise fine.....	» 75	Coton écru de 1 f......	» 45
Toile à draps de 2 f...	» 90	Ecru larg. 1 m.......	» 00
Toile à draps de 3 f...	1 10	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Œil-de-perdr. le m. 2 f.	» 70	Cretonne blanc. de 2 f.	2 75
Damassé le m. 2 f. 50.	» 75	Perse ameubl. de 1 f. 25	» 40

Serviett. toile fine forte, long. 0 m. 90, de 20 f. la de 8 50
Services damassés pour 12 personnes de 35 f....... 12 75
Beaux draps cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f.... 3 25
Draps toile forte, long. 3 m., largeur 2 m., le drap. 5 95
Drap toile chanv., fine fte, long. 3 m., larg. 2 m., le d. 7 50
Grands draps de maîtres, toile blanche, le drap.... 7 75

COUVERTURES

Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f....... 5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr.... 7 50
Couvertures laine blanche, long. 2m10, de 30 fr...... 10 90
Couvertures laine blanche, gd lit de 48 f............ 14 75
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f.... 19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f..... 23 50
Couvertures de 95 f.. 28 » | Couvertures de 120 f.. 35 »

BONNETERIE

Chaussettes fines demi-diminé, la douzaine de 12 f. 3 95

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Chauss finies de 2 f..	» 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Bas écrus de 2 f 50....	1 »
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Bas écrus de 3 f. 50...	1 25
Gilets chasse de 35 f.	10 50	Châles tricot de 3 f...	» 95
Gilets ch. ext. de 45 f.	12 50	Foulards bl. de 2 f.....	» 75
Chem. madap. de 5 f.	2 45	Foulards cr. de 3 f....	1 95
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Foulards Chin de 6 f.	2 25
Chem. dev. t. de 9 f.	3 95	Foulars hom. de 12 f..	2 95

LINGERIE		TAPIS	
Chem. cret. de 4 f....	1 75	Descentes de lit de 5 50	1 45
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Descentes de lit de 22 f.	5 75
Jupons piqué de 7 f...	1 95	Descentes de lit de 35.	6 90
Corsets fins de 7 f	2 45	Tapis passage ou escalier le m. de 3 f..	» 65
Parures riches de 15	2 45	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40, de 25 f.	8 75
Robes de chambre p. dames tartan moll. 29 f....	8 75	Carp. 2 m. s/ 2,20 de 40	13 50
Caracos flanelle de 7 f.	2 95	Carp. 3 m. s/ 2,20, de 60	21 »
Waterproofs de 20 f..	5 90	Tapis croisé rayé rouge gris, le m. de 6 f...	1 45
Waterp. bl us de 23 f..	6 90		
Waterproofs de 35 f...	11 50	Tapis style Smyrne,	
Waterpr. extra de 75 f.	15 50	larg. 1 m 10, de 9 f.	2 75

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

MALADES LA CUBÈBINE LARRIEU guérit en 6 jours et p. la vie, écoulem. invét., rétrécissements, pertes sémin. Boite 5 fr. par poste, LARRIEU, à Toulouse — à Paris, phe-drog., 52, fg. Montmartre.

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie, doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

11e ANNÉE

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8o.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine. Franco partout, contre 5 fr. — FREYSSINGE, pharmacien, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

MALADIES DES FEMMES

GUÉRISON sans repos ni régime, par Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme. Les moyens employés, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de longues observations pratiques dans le traitement de leurs **affections spéciales**, causes fréquentes et souvent ignorées de leur **stérilité**, langueurs, palpitations, débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, etc., etc.

Consultations, tous les jours, de trois à cinq heures, 27, rue du Mont-Thabor (près les Tuileries).

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. fo

20 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*
OPERATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
L'année 1877 a produit 1.137 f. pour 5000 f.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE. Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre, Rhumatismes*, goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant les remèdes, ou le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, ou il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

POUR CAUSE
d'Agrandissement des Folies - Bergère
LIQUIDATION GÉNÉRALE
32, rue Richer, 32

AUX COLONNES D'HERCULE

MEUBLES, LITERIE, TAPISSERIE
RABAIS SANS PRÉCÉDENT

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES
Rendue par la douce farine de Santé,
REVALESCIÈRE { DU BARRY de LONDRES
AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG,
31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.
DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS
Et partout chez les bons Pharmaciens et Épiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure no 62,476. — « Dieu soit béni ! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé, » Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat no 99,211. — Orvaux, 15 avril 1875.

Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

Cure no 89,625. — Avignon, 18 avril 1876.

Que Dieu vous rende tout le bien que vous m'avez fait. La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complètement.

BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11.

Cure no 48,614. — Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure no 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans de constipation opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure no 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure no 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 36 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure no 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure no 76,448. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ, *Musicien au 63e de ligne.*

Cure no 74,442. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur ; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé. Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure no 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Cure no 79,721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'**anémie**, d'**épuisements** et d'**étouffements.**

Cure no 73,810. — Riez (Basses-Alpes).

Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescière* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure no 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement** complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure no 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse de St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière.

Cure no 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète** et **Vomissements.** Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure no 68,413. — M. Lacan père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure no 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure no 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la REVALESCIÈRE en boîtes de fer blanc **1/4** kil., **2** fr. **25** c.; **1/2** kil., **4** fr.; **1** kil., **7** fr.; **6** kil., **36** fr.; **12** kil., **70** fr. Même prix pour la Revalescière chocolatée. [illegible] **BARRY et Ce (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione, Paris,** et chez les bons Pharm. et Epiciers, partout. — [illegible] les. 36 fr. et 70 fr., s'expédie *franco* contre bon de poste.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES BEAUX-ARTS



DRAME · ARTISTES PEINTRES · COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie. Cliché MULNIER

TRAGEDIE · MUSIQUE

JEAN-PAUL LAURENS

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 245

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 24 au 30 Janvier 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPART^t. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^t	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXXXV

—

JEAN-PAUL LAURENS



J'AIME, entre tous, les artistes qui font de l'art un but moral, une philosophie où chacun peut lire et qui, frappant les sens autant que l'esprit, laisse en nous des impressions vives et durables.

Parmi les jeunes peintres arrivés aujourd'hui à la célébrité, un de ceux qui s'est attaqué aux idées les plus vastes, est Jean-Paul Laurens. Depuis cinq ans surtout, il a, dans des tableaux historiques, révélé un penseur austère et profond, sans pour cela négliger la science des procédés matériels. Tandis que sa main habile reproduit avec une extrême vigueur les costumes et les accessoires historiques, son esprit, cultivé par des lectures sérieuses, sait refléter sur les figures de ses personnages les véritables impressions qu'ils devaient ressentir en présence des faits retracés et l'idée qu'ils ont laissé de leurs personnes à la postérité.

Né à Fourquevaux (Haute-Garonne), Jean-Paul Laurens entra de bonne heure dans l'atelier de Cogniet et partagea ses études de peinture entre les leçons de ce maître et celles de Bida. Avec ces deux excellents professeurs, il ne pouvait que prendre une direction sévère, car l'un et l'autre ont toujours compris l'art de la façon la plus élevée.

Il faut remonter à une dizaine d'années pour trouver la première œuvre importante de Laurens. Elle avait pour titre : *Après le bal*. Le sujet en était inspiré par ces vers célèbres de Victor Hugo, dans les *Orientales :*

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
. . . .
Elle est morte à quinze ans, belle, heureuse, adorée.
Morte au sortir d'un bal. . . . .

C'était un morceau de peinture d'une exécution solide, devant lequel s'arrêtèrent tous ceux qui savent pressentir un tempérament d'artiste.

Moriar (Jésus et l'Ange de la Mort), au Salon de 1867, et *Vox in deserto*, au Salon de 1868, commencèrent une série de tableaux religieux d'un bon caractère, où le jeune peintre se sentait attiré vers les hautes sphères de l'art.

Jésus guérissant un démoniaque, *Hérodiade et sa fille*, au Salon de 1869 : *Jésus chassé de la Synagogue*, et *Saint Ambroise instruisant Honorius*, au Salon de 1870, trahissent une main déjà très exercée et un grand travail de pensée. Ce ne sont point encore de ces œuvres rares qui saisissent au premier coup d'œil, avant même que le raisonnement n'ait eu le temps d'agir chez le spectateur ; mais ce sont déjà de ces toiles qui, lorsqu'on les étudie, révèlent des beautés attachantes.

Jean-Paul Laurens s'y montre résolu à marcher sans système ni despotisme ; il y dédaigne l'imitation froide et académique, sans se montrer ennemi de la tradition. Sachant bien que le passé ne doit revivre qu'en subissant des transformations, il laisse de côté les réminiscences d'antiquaires, qui ne convenaient qu'à l'art simple, pur et presque divin des Fiesole et des Fra Bartolomeo, mais s'il n'est pas spiritualiste, le matérialisme grossier, qui mène tous les arts à la décadence, ne le domine pas.

Ses œuvres s'adressent déjà davantage à des intelligences cultivées, qu'à la foule ignorante. Il parle à la fois aux moralistes, aux philosophes et aux peintres, chez lesquels il a, d'ailleurs, puisé toutes ses inspirations.

Il faut croire que Jean-Paul Laurens a su mettre à profit le temps d'arrêt que les terribles années 1870 et 1871 ont imposé aux travaux de tous genres, car il reparait au salon de 1872 avec deux œuvres : *Le pape Formose et Etienne VII*, et *la Mort du duc d'Enghien* qui le mettent tout à fait en évidence. Médaillé en 1869, il obtenait en 1872 une première médaille qui le classait hors concours.

Mais ce n'est pas seulement aux yeux des membres du jury qu'il devenait un artiste de valeur, la foule acclamait, dans l'auteur de *la Mort du duc d'Enghien*, un de ses vainqueurs, autour duquel elle semble toujours prête à se ranger. Cette toile conçue avec une rare entente dramatique, contenait en effet cette preuve irrécusable de force qui fait qu'au premier aspect on se sent *empoigné*. Les procédés d'école disparaissent en présence d'un tempérament aussi puissant, devant une individualité qui s'affirme avec une pareille autorité..

Toutefois, à partir de ce moment, Jean-Paul Laurens avait pris place au rang de nos premiers artistes. Et, pour le salon de 1875, il était nommé membre du jury, dans la section de peinture, arrivant le septième par le nombre des voix obtenues à l'élection.

L'Excommunication de Robert-le-Pieux et *l'Interdit*, qui parurent à cette exposition, sont deux œuvres d'une rare valeur. La première, aujourd'hui au Musée du Luxembourg, est une composition de l'effet le plus saisissant. L'idée est terrible, la figure pleine d'épouvante du roi, en présence du vide qui s'est fait autour de lui, contraste avec la physionomie touchante de sa nouvelle épouse, qui conserve l'espérance de jours meilleurs. Dans la seconde, l'artiste dédaignant les procédés vulgaires, ne songe point à impressionner en présentant les cadavres en décomposition qui font forcément partie de la scène qu'il veut rendre ; il en voile l'horreur, et ne cherche à frapper la pensée qu'à force de simplicité.

La *Piscine de Bethsaïda, à Jérusalem*, au Salon de 1873, fut très goûtée, mais n'augmenta pas la popularité du peintre. Œuvre sévère, conçue dans un bon sentiment, elle ne frappait pas l'imagination comme sa devancière.

St-Bruno refusant les offrandes de Roger, comte de Calabre, fut une des toiles les plus intéressantes du Salon de 1874. Je la regarde comme le dernier terme atteint par le peintre avant de se dégager tout à fait des étreintes du passé. Dans cette belle composition, sage et savante, le peintre n'est pas encore devenu le maître qui devait se montrer au Salon suivant ; l'influence de l'Ecole espagnole dirige trop sa main ; sa peinture, énergique, est entachée de de quelques noirs, et la solidité en est telle, qu'on craint de voir craquer la toile.

François Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal, au Salon de 1876, est pour moi l'œuvre la plus complétement belle qu'ait produite M. Jean-Paul Laurens. C'est de l'art dans la haute acception du mot. Le cadavre de la reine est un chef-d'œuvre de conception et d'arrangement. La mort n'a fait qu'ennoblir la tête d'Isabelle ; tout, dans cette scène muette, respire la grandeur et la majesté. Jamais la brosse du peintre n'a été plus large, plus colorée, plus puissante.

L'Etat-major autrichien devant le corps de Marceau, la dernière œuvre exposée par M. Laurens, lui a valu la plus haute des récompenses, la Médaille d'honneur au Salon de l'année dernière. Comme conception et comme ordonnancement, cette toile est tout à fait remarquable ; au point de vue de l'exécution, je la crois inférieure à la précédente. Les physionomies des assistants sont toutes agitées par le même sentiment de noble tristesse, mais elles n'ont point la plénitude de la vie ; le sang ne circule pas dans les veines de ces officiers autrichiens. La merveilleuse exécution du lit, de l'oreiller, du costume de Marceau laisse dans l'ombre le reste de la toile, dans laquelle la lumière est distribuée trop uniformément. Ces quelques critiques ne sont point faites pour rabaisser une œuvre que je considère comme d'un ordre très élevé, elles ne viennent là que comme comparaison avec une autre production du jeune et déjà célèbre artiste : le *François de Borgia*, à qui a été refusée cette grande médaille d'honneur dont elle me semblait parfaitement digne.

Jean-Paul-Laurens, est aujourd'hui dans toute la force de son talent. La sève abondante dont il a si souvent fait preuve est loin d'être tarie, et voici le moment où il a acquis la science de l'exécution. Nous avons donc le droit de compter sur son avenir plus encore que sur son passé, bien que celui-ci soit de nature à lui assurer une belle place dans l'art contemporain. Médaille d'honneur du salon, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1874, il est en marche vers l'Institut.

FÉLIX JAHYER.



AVIS

—

Notre publication, pour conserver toute sa valeur, doit rester dans une sphère artistique relativement élevée. Or, à quelques exceptions près, nous avons déjà fait paraître les artistes dramatiques et lyriques ayant acquis une réelle notoriété. Un certain nombre d'auteurs et de compositeurs ont également été publiés et notre intention est de donner, en temps voulu, ceux qui, jusqu'à ce jour et pour une cause ou une autre, n'ont pu prendre rang dans notre galerie.

Mais, comme nous désirons faire entrer dans notre Panthéon, toutes les figures contemporaines, artistes, écrivains, etc., ayant une célébrité reconnue, nous allons étendre notre programme, et lorsque nous aurons satisfait aux formalités nécessaires, nous changerons notre titre de *Paris-Théâtre* par celui de *Paris-Portrait* qui embrasse un champ plus vaste et répond mieux aux nouvelles exigences de notre publication.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

BONNAT

(Artiste peintre, membre de l'Institut)

REVUE DES THÉATRES

—

OPÉRA-COMIQUE

Le *Char*, opéra-comique en un acte et en vers, de MM. Paul Arène et Alphonse Daudet, musique de M. Emile Pessard.

Le *Char* est une fantaisie néo-grecque, dans le genre de l'*Hôte*, auquel collabora également M. Paul Arène. Cela tient plus de l'opérette que de l'opéra-comique. L'intrigue en est menue, menue. Il s'agit simplement du bon tour que, grâce à ses beaux yeux, l'esclave Briséïs joue au philosophe Aristote, en le faisant s'atteler au char dans lequel elle-même se laisse conter fleurettes par le jeune Alexandre, encore écolier. De ce, tout penaud, Aristote ôte à son élève un *pensum* infligé, et promet à Briséïs de lui rendre la liberté par Philippe, roi de Macédoine. Voilà tout.

Ce qui relève cette maigre donnée, ce sont les vers artistement ciselés de MM. Daudet et Arène ; c'est la musique agréable et distinguée de M. Emile Pessard ; c'est enfin le jeu excellent de Mmes Galli-Marié et Irma Marié, et de M. Maris.

THÉATRE-ITALIEN

Rentrée de Mlle Albani.

L'Albani nous est revenue. Elle a fait sa rentrée dans *Lucia di Lammermoor*. C'est aussi dans ce chef-d'œuvre de Donizetti qu'avait débuté Mlle Litta. Bien entendu, il n'y a aucune comparaison à établir entre ces deux interprètes. Mlle Litta n'est encore qu'une débutante qui promet. L'Albani est d'ores et déjà une grande cantatrice ; la seule qui représente aujourd'hui l'art avec une supériorité réelle, elle nous l'a, l'autre soir, prouvé une fois de plus. Elle a été superbe dans la scène de la fontaine, dans ce duo d'amour si plein de grâce et de force à la fois, dont l'*allegro* est devenu populaire ; superbe encore dans le dramatique duo avec Asthon, et dans le puissant sextuor du premier acte ; enfin elle a chanté admirablement la fameuse scène de la folie, l'une des plus belles pages de la musique italienne. Le public de la salle Ventadour a fait à Mlle Albani une véritable ovation, et l'a littéralement *couverte* de fleurs.

Deux jours plus tard, la diva remportait un nouveau triomphe dans *Rigoletto*, où elle a montré la souplesse de son talent et son étonnante virtuosité.

BOUFFES-PARISIENS

Babiole, opérette villageoise en 3 actes de MM. Clairville et Gastineau, musique de M. Laurent de Rillé.

Babiole est une petite paysanne rusée et futée, bizarre et folle, une *petite Fadette* d'opérette, éprise d'un niais, nommé Allain. Mais Allain s'est amouraché de Mlle Arabelle, fille du bailli de Pontauchoux. De plus, Allain, par un concours de circonstances malheureuses, est accusé :

1° D'avoir tiré un coup de fusil chargé de gros sel dans le... dos du marquis seigneur de Pontauchoux ;

2° D'avoir donné au meunier Tamarin un maître soufflet ;

Et 3° D'avoir pris la taille à la meunière.

Ajoutez à cela l'outrecuidance d'aspirer, lui, manant, à la main de la fille du bailli, et vous m'avouerez qu'Allain est dans de mauvais draps. Qui le tire de là ? C'est Babiole, car Babiole connaissant les secrets de tout le village, fait marcher tout le monde au doigt et à l'œil. Elle va jusqu'à obtenir le consentement du bailli au mariage d'Allain et d'Arabelle. Mais Arabelle, amoureuse d'un parisien, l'élégant Barcassol, repousse Allain avec mépris ; le nigaud s'aperçoit alors que Babiole est aussi belle que bonne ; il le lui dit, et il l'épouse.

Tel est le canevas léger de l'opérette villageoise de MM. Clairville et Gastineau. C'est le vieux jeu, dira-t-on : soit; mais c'est pimpant, gai, alerte, leste et preste, pétillant et pétulant. Et puis, il y a la musique de M. Laurent de Rillé, qui abonde en fraîches mélodies, en jolis airs, franchement rhythmés, et qui se retiennent. Aussi, sommes-nous en présence d'un grand succès, quelque chose d'analogue à celui des *Cloches de Corneville*. On a bissé, avec transports, le cancan échevelé du second acte, le quintette :

Un' p'tit' ferme, un p'tit jardinet,

que tout Paris est entrain de fredonner ; et enfin les couplets de Babiole, dans le duo du troisième acte. Nous signalerons, pour notre part, les chœurs d'ouverture du premier et du troisième acte, qui sont tout à fait remarquables, et nous sommes heureux, par ce temps de musique nébuleuse, d'avoir eu à applaudir de nouveau un mélodiste aussi distingué que M. Laurent de Rillé.

Babiole, c'est Mlle Paola Marié ; elle déploie, dans ce rôle, sa verve primesautière et garçonnière ; elle y fait admirer aussi sa belle voix chaude et mordante. Mlles B. Mirois et Mary Albert se tirent de leurs personnages d'une façon très satisfaisante. Enfin, Daubray, Jolly et Scipion forment le trio le plus cocasse et le plus exhilarant qu'il soit possible de rêver.

A VICTOR HUGO

—

(En sortant d'une représentation d'*Hernani*)

Ce tas d'hommes disaient :
— Nous sommes les Ténèbres :
Donc, guerre au jour ! Formons d'affreux complots funèbres.
Notre œil est, par l'éclat des astres, irrité ;
Il s'agit de lutter à coups d'obscurité,
Et d'accumuler l'ombre, et d'épaissir les voiles.
Oh ! comme nous allons éteindre les étoiles ! . . .
Ce fantôme effrayant : le Passé, nous conduit ;
Nous sommes les féaux serviteurs de la Nuit ;
Voici que l'aube naît, et que le ciel se dore :
Hâtons-nous ! — et tâchons d'assassiner l'aurore.

Or, maître, pour montrer au peuple le chemin
De l'avenir, c'est toi qui portais dans ta main
La lumière ; ce fut contre toi que la lutte
Se déchaîna. Penseur clément, tu fus en butte
A l'outrage, à la haine, à l'éternel affront
Des lâches qui jamais ne savent ce qu'ils font,
Mais qui toujours, hélas ! crucifieront le Juste.
Le Passé, ce Néron, a l'ombre pour — Locuste ;
Et cette empoisonneuse, acharnée au salut
De ce despote, afin de te vaincre, voulut
Ameuter sur tes vers toute sa valetaille.

On nous l'a raconté : Ce fut une bataille
Rude ; on vit des assauts farouches et fougueux ;
Et les jeunes d'alors, ardents et belliqueux,
Sentant se dilater à ton souffle leur âme,
Venaient autour de toi se grouper, quand le Drame
Lançait éperdûment les appels de son cor.
Nos pères, tout joyeux, s'en souviennent encor ;
Et plus d'un vétéran des célèbres mêlées,
Dit fièrement : « J'étais de ces bandes zélées
Qui des pieds et des mains défendaient *Hernani !* »

La bataille est gagnée à présent. C'est fini.
Toi, malgré les efforts risibles des pygmées,
Colosse, tu n'as point bronché. Les Renommées
Sereines, qui jadis sonnaient la charge, n'ont
Maintenant qu'à chanter sa victoire. Ton nom
Brille dans un azur immaculé. La nue
Se dissipe ; la nuit infâme diminue,
Dans un radieux vol l'Hippogriffe emporté
Eclabousse le noir firmament de clarté ;
De proche en proche, l'aube adorable irradie
Et change tout le ciel en un vaste incendie.

O vaillant maître ! ô grand poëte d'Hernani !
Pour avoir fait cette œuvre auguste, sois béni ;
Sois béni pour avoir allumé cette aurore
Et pour avoir hâté l'heure où devait éclore
Le jour sacré ! Bénis aussi soient les soldats
Qui combattirent près de toi les bons combats ;

C'est par eux qu'aujourd'hui notre horizon s'éclaire,
Et leur cause fut sainte, et sainte leur colère ;
Pour le beau, pour le bien, pour les principes vrais,
Ils luttaient, jamais las ; ils furent, ô Progrès !
Ta phalange sacrée et tes argyraspides.

Quant à ces mains, qui, moins coupables que stupides,
S'époumonnèrent pour souffler l'Astre divin,
Où sont-ils ? Le regard surpris les cherche en vain.
Pareils à ces oiseaux que la lumière effare,
Dès qu'ils ont entendu retentir la fanfare
Du triomphe, aux accents du clairon éclatant,
Saisis de peur, saisis de honte, en un instant
Ils ont su découvrir, avec leurs gros yeux ternes,
Des recoins tellement sinistres, des cavernes
Si profondes, des trous à ce point inconnues
Qu'on ne sait même pas ce qu'ils sont devenus.

LOUIS DE GRAMONT.

PAUVRE PETITE BARONNE

— Ma tante, ce que vous proposez là est impossible.

— Et pourquoi?

— Mme S... n'a pas de voix...

— Elle a une taille charmante, de beaux diamants, des toilettes irréprochables, l'idée fixe de chanter en public...; enfin, c'est la femme de votre général, et le premier devoir d'un aide-de-camp...

— Mais, ma tante, cet organe éteint, cassé, aigrelet...

— Signe de race, mon ami ! N'avez-vous donc jamais remarqué qu'elle impertinence de bonne compagnie résulte d'un léger nasillement? — Elle est très-bien née, Mme S...

— Mais, ma tante, il ne s'agit pas de naissance, ni de bonne compagnie, ni d'avancement pour moi. J'écris un opéra-comique...

— Premier tort. Ce n'est pas votre métier. Vous ne ferez jamais que de la musique de prince. Je vous en félicite, du reste. Et pendant ce temps-là, Humbert, qui est un garçon pratique, lui...

— De grâce, ma tante, ne parlons pas de promotion, ni des qualités supérieures d'Humbert, à propos de mon *Pot au Lait*. La générale, qui compte trente années de service bien sonnées, peut-elle jouer les ingénues ? Ce grenadier de cinq pieds trois pouces, comment portera-t-il le jupon court? La voyez-vous dans notre duo du second acte, dans...

— Je la vois ravie de s'habiller en fillette, de se faire courtiser par un joli garçon et de prouver qu'elle *sait* chanter... car Mme S... a fort peu de voix... je vous l'accorde... Eh bien ! soit, il vaudrait mieux qu'elle n'en eût pas du tout, — mais elle sait chanter; elle a beaucoup de méthode et avec de la méthode...

— Vous ferez bien des mécontents...

— Mais non, mais non... il faut que vous jouiez tous, mes enfants. — J'ai dix acteurs sur les bras, dix petits-cousins et petites-nièces de bonne volonté, qui réclament des rôles, tout au moins des costumes. Ne pourrait-on ajouter quelques personnages au *Caprice* ?

— Oh ! ma tante !!!

— En effet... la pièce ne comporte guère... alors je ne vois pas d'autres moyens ; casez-les tous dans vos chœurs et n'en parlons plus.

— Mais ceux qui ne chantent pas ?

— Grand niais ! ils se montreront ; des bergères pâte-tendre, jupe citron relevée sur du rose par de gros bouquets, chapeau à rubans bleus, poudre, pompons, houlette, talons d'ambre... bergers assortis.

Vous entendez ? il faudra un ballet.

— Dans ce petit acte ?

— Quel ton éploré ! on dirait, ma parole, que j'exige des tours de force ! Le dernier ménétrier de village saurait faire danser des gens qui en ont envie. — Ah ! il faudra intercaler aussi un couplet de circonstance pour ce pauvre Jules. La veille de son exil diplomatique en Chine, c'est de rigueur... une allusion délicate et *sentie*, qui arrache des larmes à sa grand'mère.

— Mon opéra tombera net.

— Rien ne tombe dans un salon.

— Le beau succès ! vous ne savez donc pas...

— Je sais que vous ambitionnez une seconde représentation sur de vraies planches, avec des interprètes sérieux et des sifflets *pour de bon*... A votre aise ! Traînez notre nom sur l'affiche ! Votre grand-père, qui jouait les *Dehors Trompeurs* avec Mme de Montesson, vous reniera dans l'autre monde et moi...

J'interrompis par un baiser la menace suspendue sur ma tête. On a des aspirations d'artiste, mais elles n'étouffent pas tout à fait les légitimes aspirations d'héritier.

— A la bonne heure ! Je savais bien que vous entendriez vos intérêts. Mme S... jouera *Perrette* et nous aurons la croix. Maintenant, laissez-là vos méchants flons-flons, s'il vous plaît (on n'a jamais fait tant de bruit pour un lever de rideau), et distribuons les rôles de notre comédie.

Vous avez renoncé à l'idée d'une revue féerique ?

— Ne m'en parlez pas. Les jambes qui s'étaient si bravement décolletées cet été, dans les *Cascades de Villars*, ont été prises de pudeurs subites. Cela se comprend jusqu'à un certain point ! La vie de château autorise bien des choses, et M. un tel, devenu amoureux du maillot de Mlle ..., à la campagne, renoncerait peut-être à l'épouser, si la même exhibition se renouvelait rue de Varennes.

— A propos de notre cousine de Saint-Ciergues, un dernier conseil, très sérieux... Vous connaissez son austérité... ce serait jouer gros jeu que de lui déplaire. Donc, dans le dialogue parlé, remplacez partout le mot *amour* par celui de *mariage*. Vous comprenez bien : il ne s'agit pas du chant auquel toute licence est permise ; d'ailleurs, on ne prononce pas une syllabe en chantant. La duchesse se retirera de bonne heure, avant le *Caprice*. Elle est archi-sourde, pauvre Saint-Ciergues ! Mais elle se figure aisément avoir entendu des horreurs, qu'elle colporte partout avec amplifications... Et du reste, mon ami, pour la mise en scène, les décors, le programme, vous avez carte blanche...

Je hasardai timidement :

— Ma tante, si vous n'aviez pas tenu à madame S..., je vous aurais conseillé, dans l'intérêt de votre fête...

— De donner le pot au lait de Perrette à la petite baronne, n'est-ce pas? pour que chaque répétition soit un scandale ? Me croyez-vous capable de pareilles complaisances, monsieur mon neveu ? — Elle ne jouera ni *Perrette* ni *Mme de Léry*... avec vous du moins. Je n'en démordrai jamais : rien n'assomme la galerie comme les fadaises de deux tourtereaux.

Vivent les mauvais ménages, au contraire, et les ennemis irréconciliables pour animer un salon !

Allez donc et que ma volonté soit faite !

Malgré la volonté si despotiquement formulée par ma tante, on eut grand-peine à venir à bout des rivalités qui s'élevèrent entre Mme S... et la baronne. Il n'y a en réalité qu'un rôle de femme dans le *Caprice*. Celui de la petite Bourse bleue est le plus ingrat, le plus incoloro qui existe au théâtre. Personne ne voulait s'en charger. Il fallut, pour séduire la baronne, lui tendre les piéges de sa propre coquetterie.

— Vous la connaissez ? — Cette nouvelle mariée si rose de teint et même de cheveux, qui faisait l'*amour* à Villars, l'été dernier, dans nos fameuses *Cascades* ?

La longueur du monologue, la monotonie de la situation ne l'effrayaient pas ; elle est trop jolie pour songer à être spirituelle ; d'ailleurs, personne n'a jamais essayé d'écouter ce qu'elle dit : un zézayement naturel, joint à l'accent étranger que rien ne justifie, puisqu'elle est née sur la rive gauche de la Seine, rendrait la tentative inutile. Mais renoncer à montrer ses épaules, travailler au filet en négligé d'épouse incomprise... jamais ! jamais ! jamais !

On lui fit cependant observer qu'elle pourrait montrer tout ce qu'elle voudrait pendant cinq minutes, à la fin de la pièce ; on lui permit de rendre son négligé aussi galant que possible, et elle s'humanisa peu à peu.

— Eh bien ! je pleurerai en veste de velours cerise, à sein ouvert, comme on disait si bien dans le temps. J'aurai l'air habillé sans l'être. Pas de manches. Et puis je me rattraperai au dénouement. Vous me verrez revenir du bal ! Une jupe de satin jaune... (ce sera audacieux avec ma chevelure)... cousue de diamants sur chaque lé ; pour corsage des balustres de diamants. A ces conditions, j'accepte tout ce qu'on voudra.

Et Mme S... de sourire.

C'est un génie de nature que Mme S... Elle est née comédienne, et le pauvre général entend ressasser sans trêve cette vérité déplorable, tantôt sous forme de regret, tantôt sous forme de reproche. Le fait est que l'illusion de la scène doit avoir pour elle un attrait particulier. Laide, presque ridicule dans le monde, elle devient tout autre dès qu'une rampe enflammée la sépare du public : faute d'yeux, elle se fait un regard admirable ; sa voix, rauque et voilée, prend des intonations qui vont à l'âme. Quand elle lançait ce gros mensonge :

« J'ai vingt-cinq ans d'hier. »

Il fallait convenir qu'elle était mieux que jeune et lui accorder cette qualité suprême : le diable au corps. Aussi, dans notre grande scène de coquetterie, je lui disais sans trop d'effort, en détournant un peu la tête :

— « Ernestine, je vous adore ! »

En revanche, elle s'obstina jusqu'au bout à chanter faux un couplet de ma pastorale dans lequel je l'embrassais trois fois, coup sur coup.

(Nous avons eu six semaines de répétitions !)

— Recommencez ! disait ma tante, toujours malicieuse ; et nous recommencions jusqu'à épuisement de la patience de cette adorable petite baronne, qui me criblait d'épigrammes dans les coulisses. Mais j'avais bien autre chose à faire que de lui répondre, *impresario* surmené que j'étais !

Les chœurs, composés de Saint-Cyriens et de pensionnaires, me donnaient un mal d'enfer. Je ne sais à quoi ils passaient le temps, mais la musique était leur moindre souci. On se glissait de petits billets destinés sans doute à réveiller la mémoire rétive ; on s'enfermait tête à tête sous prétexte d'essayer du rouge. Quand le jour néfaste arriva, il n'y avait de prêt que le théâtre, délicieusement échafaudé à grands frais dans une serre.

Les choses se passèrent comme je l'avais prévu : applaudissements frénétiques ! les couplets de Jules furent bissés; la duchesse de Saint-Ciergues dormit ; les chœurs dansèrent le plus gaiement du monde avec une parfaite indifférence pour tout le reste; Mme S... fit appel à l'indulgence du public, ayant eu soin de s'enrhumer le matin même ; on l'accabla de bouquets ; on lui répéta sur tous les tons à sa sortie de scène :

— Comme un ange !

La pauvre baronne enrageait ; ses balustres étaient trop montants ; X... avait oublié d'échan-

crer sa veste, et elle avait oublié son rôle. Mme S... mit le feu aux poudres en l'engageant à veiller sur son accent, à ne pas esquiver les *liaisons* comme dans un papotage au coin du feu.

— Une femme abandonnée, ajouta-t-elle, doit montrer moins d'épaules et de mauvaise humeur que de sensibilité. N'est-ce pas, *Monsieur de Chavigny?*

Ces conseils superbes parurent frapper la pauvrette en plein cœur. Elle n'était pas de force à riposter, mais elle possède une autre arme qui lui vient en aide chaque fois qu'elle s'ennuie, qu'elle a des contrariétés ou des tiraillements d'estomac, que son coiffeur se fait attendre, que le baron est dans ses veines d'avarice ou de jalousie : une belle et bonne attaque de nerfs! Son mari n'eut que le temps de l'emporter hors du foyer, non sans recevoir quelques horions.

—

Un quart-d'heure après, j'étais chez la baronne, député pour savoir de ses nouvelles et la supplier de revenir. Dans l'antichambre, je rencontrai le baron, chargé de fioles d'éther et d'eau de mélisse.— Persuadez-la vous même, dit-il en me poussant chez sa femme. J'ai tout épuisé! je n'y peux rien. Au diable les comédies et les crises de nerfs !

La pauvre baronne était couchée sur une chaise longue, encore un peu pâle de colère, ses cheveux épars sur l'oreiller. Elle me laissa dire, secouant la tête avec une obstination languissante, mais d'autant plus invincible.

A un moment, comme son mari passait dans la pièce voisine, elle me serra vivement la main et me dit dans l'oreille :

— Je t'en supplie, venge-moi de cette femme... ne retourne pas là-bas !

Elle priait si bien, elle était si charmante ainsi, sa petite main se crispait dans la mienne d'une façon si désespérée, que je perdis la tête, et ma foi !...

Mais le baron rentra.

Il ne s'agissait de rien moins que de donner ma démission... qui sait ? d'être rayé d'un testament. J'y songeais, par bonheur, et la prudence me ramena rue de Varennes, où l'on oubliait, en soupant, la longueur de l'entr'acte.

Notre comédie fut jouée avec un *mort ;* quel autre nom donner à l'obligeante comparse qui ânonna tant bien que mal les doléances de la Bourse bleue ?

Voilà pourquoi la petite baronne et moi nous sommes ennemis mortels, comme il convient à deux habitués du salon de ma tante.

THE.

MARC

—

Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais pas par procureur
LA FONTAINE.

I

On dansait entre intimes chez la marquise d'A.

La comtesse Ostroff, dont le mari était en voyage depuis un mois, « pour ses affaires, » venait se distraire chez son amie d'un veuvage qu'elle commençait à trouver trop prolongé.

La comtesse avait vingt ans, elle était remarquablement jolie, et le diable voulut que ce soir-là Maxime de Rœuvres fût frappé de sa beauté.

Il pria la marquise d'A... de le présenter à Lydia qui lui fit un accueil des plus gracieux.

Maxime de Rœuvres n'était pas le premier venu. Très élégant, et d'un esprit essentiellement parisien, il possédait à un degré supérieur le don de plaire, et l'on citait tout bas plus d'une grande dame qui n'avait pu résister à ses séductions.

La comtesse Lydia était coquette ; elle fut intérieurement flattée d'avoir attiré l'attention du beau Maxime, et elle se montra juste assez provocante pour lui tourner complétement la tête.

Elle lui accorda plusieurs valses, au détriment de ses valseurs attitrés, et, dans l'intervalle de chaque danse, elle permit à M. de Rœuvres de rester auprès d'elle.

Maxime entreprit en badinant une de ces conversations où les madrigaux permettent de débiter à une femme les phrases les plus risquées, d'exprimer les pensées les plus hardies.

La comtesse, sans être bien forte, avait juste assez d'esprit pour riposter avec hardiesse et soutenir sans s'émouvoir ce dangereux marivaudage, si bien, qu'au bout d'un quart-d'heure, Maxime avait déjà dit vingt fois à la comtesse qu'il l'aimait avec passion, et celle-ci lui permettait de supposer que sa vanité était trop flattée de ses hommages pour en être offensée.

Depuis longtemps, un jeune homme, dissimulé dans l'embrasure d'une fenêtre garnie de fleurs, regardait Maxime et Lydia avec inquiétude, et, chaque fois que M. de Rœuvres, penché à l'oreille de la comtesse, murmurait des paroles qui excitaient le rire perlé de la coquette, une souffrance visible se peignait sur les traits de leur observateur.

Le prélude d'une valse l'arracha brusquement à son poste ; il traversa vivement le salon, et, au moment où Maxime de Rœuvres allait entraîner la comtesse, il s'inclina devant elle et lui dit :

— Permettez-moi, madame, de vous rappeler que cette valse m'avait été accordée.

— Tiens, c'est vous, Marc, fit la comtesse avec autant de surprise que de dépit ; je vous croyais parti depuis longtemps... et j'allais danser avec Monsieur, ajouta-t-elle en quittant le bras de M. de Rœuvres.

Pendant ce court dialogue, Maxime s'était emparé du bouquet de Lydia et l'effleurait de ses lèvres. Au regard que lui adressa Lydia pour s'excuser, il répondit en badinant qu'il ne cèderait ses droits qu'à la condition de garder les fleurs jusqu'au retour de leur belle maîtresse.

La comtesse eut un sourire d'acquiescement et s'élança dans le tourbillon avec Marc, dont le visage, pendant cette scène, exprimait une impatience contenue, voisine de la colère.

Dès qu'il fut certain que personne ne les écoutait, il dit d'une voix basse et tremblante :

— Lydia, tout le monde s'occupe de l'assiduité de M. de Rœuvres auprès de vous, et l'on en cause... Dieu sait comme !

— Qui ça, tout le monde ? fit la comtesse sans paraître s'émouvoir.

— Ne restez pas au souper, je vous en prie ! continua Marc devenu suppliant.

— Pourquoi ?

— Parce que M. de Rœuvres trouvera le moyen de se placer auprès de vous...

— Ah !... vous êtes jaloux ?

— Non ; mais il vous a déjà suffisamment compromise ce soir, et je crois...

— Mon cher bon, interrompit sèchement la petite comtesse, épargnez-moi votre morale ; elle m'exaspère. Quant à ma réputation, vous vous en souciez un peu tardivement, il me semble. Du reste, je préfère que vous agissiez sur ce point comme vous l'avez fait jusqu'à présent. Tenez-vous le pour dit.

— Vous vous perdrez ! protesta le jeune homme atterré.

— Si cela me plaît ! termina Lydia en s'arrêtant devant le beau Maxime qui mordillait son bouquet sans perdre des yeux le jeune couple.

Marc s'éloigna tristement, ses jambes chancelaient, sa tête lui semblait très lourde ; machinalement il répétait :

— Je suis trop malheureux ; cette femme me tuera !

II

Marc, poëte d'un vrai talent, était le meilleur ami du comte Ostroff, époux depuis deux ans de la belle Lydia.

Peu de temps après cette union, Marc devint le « sigisbé » de la jeune comtesse. Aux premières représentations, aux courses, au bois, partout où allait la comtesse Lydia, on était sûr de voir Marc à ses côtés. Souvent aussi, il la conduisait dans le monde, lorsque son mari en était empêché par ses affaires ou par ses plaisirs.

De cette intimité si peu dissimulée, il ressortait clairement que Marc était l'*autre* de ce ménage parisien.

Souvent l'opinion publique est indulgente pour les faiblesses de certaines femmes, tandis qu'elle se montre impitoyable pour d'autres. La comtesse semblait être dans les privilégiées, car depuis près de deux années que Marc était son cavalier servant, il semblait que cette liaison fût légitimée, pour ainsi dire, puisqu'on n'en jasait même pas.

Mais le comte Ostroff, dira-t-on, quel rôle jouait-il dans cette éternelle comédie du mariage? Etait-il seulement ridicule? .. Quelques personnes, — bien informées, — prétendaient que le comte avait conservé certains souvenirs de sa vie de garçon et qu'il ne lui déplaisait pas de se rajeunir dans le passé. Aussi, en homme habile, faisait-il quelques concessions sur ses exigences d'époux pour conserver une liberté qui lui était précieuse.

Ces suppositions ne semblaient pas dépourvues de justesse, mais elle n'étaient pas non plus la vérité.

Après deux ou trois mois de bonheur conjugal, le comte remarqua avec inquiétude que son adorée Lydia était douée d'une tête de linotte et d'une coquetterie insensée. « Plaire à tous et quand même, » telle était la devise de la comtesse. Fort avide d'honneur et de flatteries, elle les provoquait même, sans se soucier des conséquences de ce jeu dangereux. Le mari fit de délicates observations qui ne furent pas écoutées. Déjà plusieurs habitués de l'hôtel se prenaient aux filets de la maligne comtesse ; mais, au fond, pas un d'entr'eux n'était d'humeur à se contenter longtemps d'œillades et de sourires. Le comte le comprit, et, comme il avait la prétention d'être un fin diplomate, il résolut, après mûre réflexion, d'exécuter un plan machiavélique propre à conjurer le danger dont sa tête était menacée.

Parmi les amoureux de sa femme, le plus sincèrement épris était assurément Marc, un ami d'enfance dont il connaissait le caractère honnête et plein de franchise, et pour lequel Lydia montrait une assez vive sympathie. Dans un moment d'expansion habilement amené, le comte fit à son ami la confidence de ses tour-

ments au sujet de la comtesse, et de sa résolution d'écarter tous les soupirants dont elle était entourée. Avec une adresse extrême, il fit comprendre au jeune homme qu'une exception serait faite en sa faveur, malgré le sentiment profond qu'il lui connaissait pour Lydia, mais il le tenait pour un trop galant homme et avait pour lui une trop haute estime pour prendre ombrage d'une affection aussi pure et aussi désintéressée!

Marc, cœur généreux, ouvert à tous les bons sentiments, à toutes les illusions, à tous les dévouements, fut tellement touché de la confidence que son ami lui témoignait, qu'il se jeta tout attendri entre ses bras et lui jura que la comtesse n'aurait jamais un serviteur plus dévoué et plus respectueux que lui.

Le plan du comte avait, on le voit, jusqu'à présent, parfaitement réussi, et Marc tenait sa parole avec un courage digne des temps antiques. Il était assurément préférable pour le comte de savoir à la comtesse un amoureux choisi par lui, un amoureux qui se laissait cribler à jour par les agaceries de la capricieuse, sans oser protester contre son tourment. Tout allait donc pour le mieux dans ce trio, où madame riait et se divertissait des tourments du pauvre Marc, tandis que le mari, débarrassé de tout souci conjugal, faisait, sous prétexte d'intérêts sérieux à défendre, de fréquents voyages... dans le pays de la galanterie.

Mais tout a une fin en ce monde et au moment où se passait la petite scène que nous venons de raconter, la comtesse se demandait si le comte ne la négligeait pas un peu trop...

... Puis, tout bas, elle s'avouait qu'un amoureux aussi nébuleux que Marc ne pouvait éternellement distraire une jolie femme et lui éviter les tentations nombreuses qui se dressaient devant son inexpérience.

Et c'est dans ces excellentes dispositions qu'elle rencontra Maxime de Rœuvres chez la marquise d'A...

III

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la soirée de la marquise, et, depuis ce temps, Maxime avait sérieusement battu en brèche le cœur de la jolie comtesse. Marc, alarmé des fréquentes entrevues de Maxime et de Lydia, avait essayé de nouveau, mais avec non moins d'insuccès, de ramener son imprudente amie dans le chemin du devoir et de la raison. Morale, prières, menaces même, tout avait échoué, et le pauvre garçon, presque chassé, dût s'éloigner sans avoir rien obtenu.

Par un dévouement vraiment héroïque, il résolut de ne pas abandonner la comtesse, quoi qu'elle fît, quitte à se tuer ensuite si les événements venaient à mal tourner.

Mais en constatant avec effroi le rapide triomphe que le beau Maxime était bien près d'obtenir auprès de la légère comtesse, notre triste amoureux commençait à faire un sérieux retour sur lui-même et, comparant sa conduite à celle de Maxime, il se demanda si la vertueuse retenue qu'il n'avait cessé de garder vis-à-vis de Lydia ne pouvait être qualifiée de « bêtise »?

— Ah! si c'était à refaire, répétait le malheureux en proie à toutes les rages de la jalousie. Ah! si c'était à refaire! la coquette, la perfide!

Il est un proverbe qui dit : « Une occasion perdue ne se retrouve jamais! »

Marc se souvenait des longues heures passées en tête-à-tête avec Lydia, où sa belle amie languissante et rêveuse lui demandait s'il l'adorait toujours; alors l'honnête garçon pour toute réponse à cette question qui le troublait dans tout son être, ne savait que presser ardemment sur ses lèvres les mains frémissantes qu'on lui livrait.

Ah! l'occasion! pourquoi l'avait-il si fort dédaignée!

IV

Un matin, le comte Ostroff revint de voyage. Il y avait juste quatre mois qu'il était parti.

« Les affaires sont les affaires »; « on sait quand on part, on ne sait pas quand on revient » ..... et le comte ne s'ennuyait pas là-bas!... puis, il était si tranquille! Marc n'était-il pas auprès de sa femme?

En arrivant à son hôtel, il trouva Lydia couchée, pâle, souffrante. Elle accueillit son mari avec froideur, avec gêne. Le comte qui se sentait coupable d'un voyage un peu trop prolongé, se montra tendre, empressé, voulant éviter une scène qu'il attendait.

Mais la scène ne vint pas. Lydia était fort triste, ses yeux regardaient dans le vide, son esprit semblait ailleurs. Le comte s'informa de Marc. Elle répondit que depuis trois jours, il n'était pas venu.

— Il est donc malade? fit le comte surpris.

— Je n'en sais rien, répondit la jeune femme, indifférente.

Le comte tombait des nues. Marc, rester trois jours sans venir à l'hôtel et Lydia qui ne l'envoyait pas chercher! diable! il y avait donc une brouille sérieuse?

Voyant que sa femme ne voulait pas causer, le comte prit le parti, dès qu'il eût dîné, d'aller voir lui-même chez son ami ce qu'il était survenu en son absence.

Comme il passait devant son cercle, il lui vint à l'idée d'y entrer pour voir s'il n'y trouverait pas celui qu'il allait voir.

Mais Marc n'y avait pas paru de la soirée.

Le comte échangea quelques poignées de main, et comme il se disposait à sortir, un camarade lui dit bonassement :

— Comment as-tu trouvé ta femme?.. un peu souffrante... hein?...

— Oui, un peu pâle, surtout....

— Ah! dame, dans son état!... mes compliments, mon cher,... et pour quand?...

— Quoi?...

— Le baptême...

Le comte était ahuri, « le baptême? »...

Tout à coup, un éclair traversa son esprit et il répondit avec assurance.

— Mais... bientôt mon cher... prochainement...

. . . .

V

Le comte retourna chez lui. En approchant de sa demeure, une foule de pensées se heurtaient dans sa tête.

Il était impossible de ne pas comprendre cette question : « à quand le baptême? » Voilà donc pourquoi il avait trouvé la comtesse si changée!

Il entra dans la chambre de Lydia. Elle dormait. Une lampe de nuit éclairait son visage, dont la blancheur était encore plus frappante que pendant le jour. Le comte Ostroff secoua brusquement le bras de sa femme, qui s'éveilla tout effarée.

— Je sais tout, madame, dit-il d'une voix contenue; je ne veux pas vous tuer, mais il me faut le nom de votre amant...

— Mon Dieu, exclama la malheureuse, que dites-vous? Grâce!

Et elle s'évanouit. Sans s'émouvoir, le comte lui fit respirer des sels. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, il renouvela sa question.

— Son nom?

— Vous ne le saurez pas, protesta la pauvre Lydia, avec un geste superbe. J'aimerais mieux mourir que de vous le dire!

Le comte vit qu'il n'en pourrait rien tirer. Il quitta la chambre, laissant la comtesse dans la plus profonde angoisse.

Qu'allait-il faire?

L'hésitation du mari ne fut pas longue. En une minute, il eut établi un rapprochement entre l'absence de Marc et l'indifférence affectée de la comtesse : quel homme pouvait avoir ainsi attenté à son honneur, si ce n'est le misérable à qui il l'avait si naïvement confié?

Marc, le loup que lui-même il avait introduit dans sa bergerie; comme si les loups ne dévoraient pas toujours les brebis à leur portée.

C'était par trop bête aussi, et, si l'aventure ne l'avait pas touché de si près, le comte en aurait joliment ri!

Mais il s'agissait de se venger.

Il écrivit à Marc la lettre suivante :

« Si vous n'êtes pas le dernier des lâches, » vous ne refuserez pas de vous battre avec moi; » en attendant, je vous tiens pour un misé» rable. »

Marc ne comprit pas, mais prévoyant que la catastrophe était arrivée, il envoya au comte ses témoins.

VI

Le surlendemain, dès l'aube, le comte, sans domestique, sortit furtivement de l'hôtel. Au coin de la rue un fiacre stationnait; il y prit place auprès de deux de ses amis qui l'attendaient avec des armes. On devait se battre au pistolet.

Une heure plus tard, on arriva à Auteuil, et l'on trouva l'endroit écarté où la rencontre allait avoir lieu.

Marc était là. Sa belle figure exprimait la tristesse, mais en même temps une véritable résolution.

Après les salutations et les préparatifs d'usage, les témoins donnèrent le signal.

Le comte tira le premier. Marc reçut la balle en pleine poitrine.

Au même moment, un cri terrible retentit; une femme s'élança, éperdue, pour recevoir dans ses bras le corps de Marc qui tournait sur lui-même, et dont les lèvres s'inondaient de sang...

— Malheureux, qu'avez-vous fait? s'écria Lydia, en se tournant vers son mari, ce n'est pas...

Le moribond fit un violent effort, et, mettant sa main sur la bouche de la jeune femme, il l'empêcha de continuer.

— Taisez-vous, murmura-t-il à son oreille d'une voix à peine intelligible; il croit que je l'ai trahi... Quand je serai mort... il vous pardonnera.

Puis, mettant dans son regard, voilé par l'approche de la mort, toute cette infinie tendresse qu'il n'avait pu lui faire comprendre jusqu'alors il dit simplement :

— Adieu, Lydia. Je vous aimais...

Et il expira.

. . . .

. . . .

La comtesse, malgré l'état de sa santé qui inspirait des craintes sérieuses, a mis heureusement au monde un fort beau garçon.

Le comte Ostroff a choisi pour parrain un de ses bons camarades de collége, que le hasard s'est chargé de lui faire retrouver.

— Maxime de Rœuvres ?

— Naturellement.

GASPARD MUS.

PETITES NOUVELLES

— Les débuts de M. Sellier, le fort ténor tant applaudi aux derniers concours du Conservatoire, auront lieu à la fin du mois à l'Opéra, dans *Guillaume Tell*. On dit que M. Sellier doit créer le *Polyeucte*, de M. Gounod. Présenter le jeune artiste avant cette importante création est sage. M. Couturier chantera Guillaume, qui fut son rôle de début, et M. Bardeneuve, basse, actuellement à Toulon, débutera dans celui de Walter.

Au printemps auront lieu les débuts de MM. Desnoyé et Lorrain, élèves du Conservatoire, deux voix superbes.

— Un projet d'opéra populaire, soumis à la commission des Beaux-Arts, aurait été pris en considération.

— Il est question, à la Comédie-Française, d'une reprise du *Bourgeois gentilhomme*, avec une distribution nouvelle.

— Les costumes portés maintenant dans le *Misanthrope* datent de 1837. Ils furent faits pour une représentation de ce chef-d'œuvre, donnée au château de Versailles, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans et coûtèrent 30,000 fr., que Louis-Philippe paya sur sa cassette. Après cette représentation à la cour, on fit don des costumes à la Comédie-Française, qui les a conservés avec soin jusqu'aujourd'hui.

— Mlle Heilbron est partie avant-hier pour Madrid, où elle doit donner six représentations pendant les fêtes royales à raison de 5,000 fr. par soirée.

— Différents bruits courent sur la réorganisation du Théâtre-Lyrique. Parmi les nombreuses combinaisons dont on parle, nous signalerons, par acquit de conscience de reporter bien informé, celle qui placerait le Théâtre-Lyrique en régie, sous l'administration de M. Vaucorbeil, commissaire du Gouvernement.

— Nous donnons cette nouvelle sans y ajouter le moindre crédit. La chose nous paraît sinon impossible, du moins fort difficile à réaliser. Il faudrait, en effet, un vote de la Chambre pour que le Théâtre-Lyrique fût administré au compte de l'Etat.

Ajoutons, à titre de renseignement, que l'on désignait l'ancien Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet pour cette combinaison.

Et M. Castellano ? Il faudrait cependant le consulter un peu sur ce chapitre, et nous ne pensons pas qu'il céderait facilement sa place, même à l'Etat.

— M. Dignat, ex-administrateur du Théâtre-Lyrique, a remis sa démission à M. Vizentini et brigue la direction de cette scène ; il vient d'en demander le privilége au ministre des beaux-arts. M. Dignat est à la tête d'une société en formation, au capital de 500,000 fr., dont 300,000 sont déjà souscrits, et il espère que la somme entière sera réalisée dans une huitaine de jours. M. Dignat a engagé des pourparlers avec des propriétaires de salles de spectacle et il a eu plusieurs entrevues avec M. le comte d'Osmoy, de la commission des théâtres.

— Les *Vieilles Couches*, de M. Gondinet, que le Palais-Royal met en répétition, seront jouées par Geoffroy, Gil-Pérès, Lhéritier, Milher, Luguet, Mmes Magnier, Valérie, Lemercier, Grandville et Raymonde.

— Dans quelques jours la lecture des *Misérables* sera faite aux artistes de la Porte-Saint-Martin. Cet ouvrage, qui a été représenté à Bruxelles et qui est complétement remanié, succédera au beau drame de MM. d'Ennery et Cormon, *Une Cause célèbre*, et précédera la reprise du *Tour du Monde*, que l'on tient en réserve pour l'Exposition.

Hier, M. Paul Maurice a lu la *Brésilienne* aux artistes de l'Ambigu. Cette pièce n'a pas pour auteur M. Paul Meurice, mais bien un de ses amis littérateur fort connu, absent depuis plusieurs années.

Le drame patronné par M. Paul Meurice, sera signé Mathey. Les principaux rôles seront tenus par MM. Deshayes, Lacressonnière et Mme Fargueil.

— *Madame Favart*, d'Offenbach, qui devait succéder aux *Cloches de Corneville*, est remise au mois de novembre. Quand le succès de cette pièce sera épuisé, les Folies-Dramatiques reprendront la *Fille de Madame Angot*.

— M. Cantin vient de remettre au jeune compositeur des *Cloches de Corneville*, M. Robert Planquette, un livret en trois actes de MM. Clairville et Georges Duval.

Titre : le *Régiment qui passe*.

La pièce est destinée à passer après Pâques fleuries.

L'administration du Skating-Concerts de la Chaussée-d'Antin ne néglige rien pour ajouter de l'attrait aux soirées déjà si brillantes du mercredi et du samedi. Festival avec chœurs, sous l'habile direction de M. Léon Dufils, fêtes costumées, courses drôlatiques, sans compter ce que l'on nous promet encore. Tout cela est bien fait pour justifier la vogue toujours croissante de ce nouvel Eden.

—

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des voyages.* — Sommaire de la 889e livraison (19 janvier 1878). — TEXTE : Huit jours d'ambassade à Hué (royaume d'Annam), par M. Brossard de Corbigny, lieutenant de vaisseau, attaché à la mission. 1875. Texte et dessins inédits. — Douze DESSINS de P. Sellier, P. Kauffmann, Th. Weber et E. Ronjat.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

VENTE FORCÉE

AUJOURD'HUI et jours suivants

de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Rabais 65 0/0 d'après inventaire

TISSUS POUR ROBES

8 74 coupes de robes par 9 et 10m de 18 à 20 fr........	6 95
9 41 coupes de robes par 9 et 10m de 22 à 25 fr........	7 95
6,000 m. flanelle extra pr robes, larg. 1 m., de 4 f..	1 75
2.500 m. molleton-flanelle rayure, 1 m. 30, de 5 f...	1 95
Cachemire noir. double largeur 1m 20, de 15 f	4 90

Mérinos noir de 4 f....	1 95	Alpaga noir de 1 f. 75.	» 60
Mérinos fin de 5 f. 50..	2 45	Pacha noir, de 2 f. 45..	» 85
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Moire noire de 4 f.....	1 25
Châle tart. carré de 35	7 90	Moire noire de 6 f.....	1 95
Châle tartan long de 70	15 50	Flanelle santé de 3 f..	1 45

Drap noir Elbeuf fin et fort de 25 fr................	7 »
Drap moutonné pour pardessus de 18 fr..............	4 50
Drap frisé ratiné fin pour pardessus de 25 fr.........	5 50
1,200 coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 25 fr.	7 90
Soie noire, faille de Lyon, de 7 f................	2 95
Faille noire, gros grain, largeur 0 m. 80. de 15 f.	4 90

TOILES		RIDEAUX	
Mouch. Cholet, la dne	1 95	Brodé suisse de 95 c..	» 35
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Guipure fine de 2 fr...	» 60
Toile chemise fine.....	» 75	Coton écru de 1 f......	» 45
Toile à draps de 2 f...	» 90	Ecru larg. 1 m........	» 65
Toile à draps de 3 f...	1 10	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Œil-de-perdr. le m. 2 f.	» 70	Cretonne blanc. de 2 f.	» 75
Damier, le m. 2 f. 50..	» 75	Perse ameubl. de 1 f. 25	» 40

Serviett. toile fine forte, long. 0 m. 90, de 20 f. la de	8 50
Services damassés pour 12 personnes de 35 f........	12 75
Beaux draps. cretonne, long. 3 m., le drap de 10 f....	3 25
Draps toile forte, long. 3 m., largeur 2 m., le drap.	5 95
Drap toile chanv.. fine fte, long. 3 m., larg. 2 m., le d.	7 50
Grands draps de maitres, toile blanche, le drap....	7 50

COUVERTURES

Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f.......	5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr....	7 50
Couvertures laine blanche, long. 2m10, de 30 fr......	10 90
Couvertures laine blanche, gd lit de 48 f............	14 75
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f....	19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f.....	23 50
Couvertures de 95 f.. 28 » | Couvertures de 120 f..	35 »

BONNETERIE

Chaussettes fines demi-dimin., la douzaine de 12 f.	3 95

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Chauss. écrues de 2 f.	» 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Chauss. écrues de 2,50	0 95
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Chauss. écrues de 3 f.	1 10
Gilets chasse de 35 f.	10 50	Bas écrus de 2 f. 25....	1 »
Chem. madap. de 5 f.	2 45	Bas écrus de 3 f......	1 25
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Bas extra de 4 f. 50...	1 75
Chem. dev. t. de 9 f.	3 95	Châles tricot de 2 f. 50	» 95
Chem. dev. toile de 12	4 75	Gds Foulards de 10 f.	2 95
LINGERIE		**TAPIS**	
Chem. cret. de 4 f....	1 75	Descentes de lit de 5 50	1 45
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Descentes de lit de 22 f.	5 75
Jupons piqué de 7 f...	1 95	Descentes de lit de 35.	6 90
Corsets fins de 7 f.....	2 45	Tapis passage, le m...	» 65
Parures riches de 15.	2 45	Tapis passage ou escalier le m. de 4 f..	» 80
Robes de chambre p. dames tartan moll. 29 f....	8 75	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 30, de 20 f.	8 75
Caracos flanelle de 7 f.	2 95	Carp. 1,80 s. 2,30 de 35	13 50
Waterproofs de 20 f..	5 90	Carp. 3,20 s. 2,30, de 58.	22 »
Waterp. bleus de 28 f..	6 90	Carp 4,20 s. 3,30 de 95	39 »
Waterproofs de 35 f...	11 50		
Waterpr. extra de 75 f.	15 50	Tapis croisé rayé rouge gris, larg. 0,90 de 6	1 45

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

AVIS. Pour les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

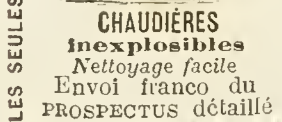
4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

Méd. de Progrès à Vienne 1873, membre du Jury 1875

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur ANDRADE) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR



CHAUDIÈRES **inexplosibles** *Nettoyage facile*

Envoi franco du PROSPECTUS détaillé

J. HERMANN-LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS

STÉRILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme LACHAPELLE, maitresse sage-femme, professeur d'accouchement. — Consultations tous les jours de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas

MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l' **ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine.

Franco partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, . rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

11e année.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Revue des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance etrangère. Nomenclature des coupons echus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8o.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. fo

Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Rue de Rivoli No 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offl. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

MALADES LA CUBÈBINE LARRIEU guérit en 6 jours et p. la vie, écoulem. invét., rétrécissements, pertes sémin. Boite. 5 fr. par poste, LARRIEU, à Toulouse — à Paris, phe-drog., 52, fg. Montmartre.

GRANDS MAGASINS DE SOLDES

A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin, 43 (angle de la rue de la Victoire)

DEUX MILLIONS PRESQUE POUR RIEN

BLANC ET TOILE

LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES, LINGE CONFECTIONNÉ

Articles pour Pensions, Hôtels, Restaurants et Marchands de vins, toutes marchandises irréprochables, provenant de Fabriques victimes de la dernière crise industrielle.

Cette Vente, la plus extraordinaire qui se soit vue à Paris, aura lieu au profit de tout le monde

AUJOURD'HUI et jours suivants, jusqu'à 6 heures du soir

Toile pur fil de chanvre p. torchons et essuie-mains. Valeur réelle 75 c. Le mètre........	» 35
Toile pur fil de main p. chemises hommes et dames, valant 1 fr. 50. Le mètre........	» 65
Serviettes œils-de-perdrix pour la toilette; avec franges. Valeur 6 fr. La douzaine........	1 95
Services dépareillés, damassés, blanc pur fil, 6 couverts. Valeur 20 fr. Le service........	8 50
Mouchoirs Cholet, vignettes nouveautés, couleurs. Valeur 55 c. Le mouchoir........	» 15
Mouchoirs blancs, Cholet pur fil de main, qualité de 8 fr. La douzaine........	3 45
Draps de lits confect. p. pensions. Val. 4 fr. Le drap	1 65
Torchons ourlés, pur fil de chanv. Val. 8 fr. La douz.	3 75
Taies d'oreillers grande taille, bonne cretonne. Valeur 1 fr. 10. La taie........	» 65
Rideaux plusieurs lots brodés, brochés et guipure. Valeur moyenne, 1 fr. Le mètre........	» 28
Chaussettes pour hommes, coton Jumel, bords-côtes. Valeur 85 c. La paire........	» 25
Bas de Paris entièrement finis, coton Jumel, 5 fils, vendus partout 2 fr. 25 c. La paire........	» 80
Chemises p. hom. en vérit. Oxford. Val. 6 f. La ch.	2 45
Chemises nuit, flanel. orient. Val. réelle 10 f. La ch.	4 90
Chemises pour hommes col, poignets, plastron toile fine. Valeur 9 fr. La chemise........	2 95
Chemises pour dames cretonne blanche et écrue. Valeur 2 fr. 75 c. La chemise........	1 25
Jupons madapolam à grands volants, garnis d'une haute guipure. Valeur 7 fr. 50 c. Le jupon........	2 25
Pantalons percale, formes nouvelles, riche garniture. Valeur 4 fr. Le pantalon........	1 45
Tapis reps riche, 110 cent. carrés. Val. 6 f. Le tapis	1 95

Nous n'enverrons pas de Catalogue, la vente de ces articles devant être d'une courte durée. On ne fera pas d'expédition en province.

POUR CAUSE

d'Agrandissement des Folies-Bergère

LIQUIDATION GÉNÉRALE

32, rue Richer, 32

AUX COLONNES D'HERCULE

MEUBLES, LITERIE, TAPISSERIE

RABAIS SANS PRÉCÉDENT

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE. Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE pour 1 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE, telles sont celles dénommées : *Graviers, Pierre, Rhumatismes*, goutte, dartres, gale, maladies de la peau, boutons, etc., toujours sans spécifiques secrets, car si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, la médecine et les médecins seraient inutiles; il n'y aurait que des charlatans guérisseurs! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir? Est-ce le pharmacien ou le médecin qui sait prescrire selon le cas de l'affection? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur, ou il est le médecin des empiriques qui donnent des conseils gratuitement, pour vendre beaucoup de médicaments.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE

Par la douce Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARRY

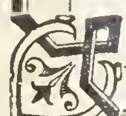
Depuis 30 ans, la **Revalescière** guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 **cures par an.** Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C, limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS. et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.





PARIS-THEATRE

BELLES-LETTRES BEAUX-ARTS

DRAME

ARTISTES PEINTRES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché MULNIER

TRAGEDIE

MUSIQUE

LÉON BONNAT

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 246

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 31 Janvier au 6 Février 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ETRANGER	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CCXXXXVI

LÉON BONNAT

—



Le merveilleux portrait de Thiers par Bonnat a rendu populaire l'artiste qui, depuis dix ans déjà était classé par ses confrères et par les amateurs au premier rang de nos peintres contemporains.

Les plus grands artistes ont aimé a faire le *portrait.* Léonard de Vinci, Titien, Rembrandt, qui étaient des hommes de haute conception, avaient un goût profond pour ce genre de production. On peut, en effet, dépenser beaucoup d'imagination, de savoir et d'esprit, dans le simple rendu d'une physionomie. Les *portraits* en peinture peuvent être comparés aux *caractères* en littérature, lorsqu'ils sont traduits avec la puissance voulue, et celui qui excelle dans cette branche de l'Art peut aller jusqu'à prouvé qu'il a du génie.

Bonnat, dans son portrait de Thiers, a compris la haute signification de ce *genre*, si habituellement cultivé au simple point de vue de la commande, il a recherché et trouvé le côté vraiment intéressant: l'étude sévère de la figure et des attitudes, l'expression exacte et le vrai tempérament de son modèle. Aussi cette œuvre forte est-elle dès aujourd'hui considérée comme un de ses meilleurs titres de gloire.

Léon-Joseph-Florentin Bonnat est né à Bayonne (Basses-Pyrénées en 1834. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de la peinture, sous la direction d'un artiste espagnol distingué, Frédéric de Madrazo. On retrouve dans ses œuvres, de 1857 jusqu'en 1864, l'influence de ces premières leçons, et sa tendance très marquée vers Ribeira persiste longtemps encore, même après son grand succès du *Saint-Vincent-de-Paul*.

Entré dans l'atelier de Cogniet, il exposa pour la première fois au Salon de 1857 avec trois portraits, puis partit en Italie afin d'y étudier les chefs-d'œuvre du passé.

De Rome, il envoya au Salon de 1859, un *bon Samaritain* où l'on sent déjà l'excellent effet de ses travaux.

En 1861, il obtint une seconde médaille avec un *Adam et Eve trouvant Abel mort*, œuvre pleine de vigueur, et *Maruccia*, petite italienne gracieusement agencée et d'une peinture saine et robuste.

Le *Martyre de saint André*, où se retrouvent, avec plus de force que jamais, l'influence espagnole, et *Maria*, autre fillette dans le style de *Maruccia*, lui valurent, en 1863, un rappel de médaille et le classèrent hors concours.

Au Salon suivant, 1864, Bonnat commence à dégager sa personnalité. Dans ses *Pélerins au pied de la statue de Saint-Pierre de Rome*, on trouve une rare entente de la scène, une étude approfondie des types. Et quel joli sentiment artistique, dans ce petit bambin italien, exposé en même temps sous ce titre : *Mezzo bajoco, excellenza?* Le peintre est désormais maître de lui-même, il va bientôt atteindre l'autorité qui s'impose.

Pourtant, l'*Antigone conduisant Œdipe aveugle*, qui vient tout de suite après ces deux toiles charmantes, est une œuvre lourde, quoique très estimable; les deux figures affectent des formes beaucoup trop sculpturales; on dirait même deux statues de pierre; notons cependant la figure de la jeune fille, qui est vraiment belle.

Malgré la rudesse de la brosse et le manque de transparence dans le coloris, le *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un Galérien* (Salon de 1866) range désormais Bonnat au rang de nos artistes distingués; la composition bien ordonnancée est tracée par une main énergique et savante, le dessin de chaque figure est puissant et les plans sûrement accusés.

Pourtant je préfère à cette œuvre sévère, l'adorable petit tableau qui l'accompagnait au même salon: *Paysans napolitains devant le palais Farnèse, à Rome.* C'est une petite scène intime, simplement composée, où le sentiment domine. Cela sort complètement du *genre* et devient une étude morale où le cœur trouve une réelle satisfaction en plus de l'intérêt qui découle de l'exécution matérielle.

Cette famille, dont Bonnat nous représente les membres dans des attitudes diverses, suivant les âges et les instincts de chacun d'eux, nous révèle tout aussi bien les mœurs des habitants de ces contrées que les habitudes particulières des individus qui sont sous nos yeux. Le père est étendu sur la pierre pour goûter un moment de sommeil; sa vieille compagne est accoudée également dans l'attitude du repos. A gauche, une jeune fille et un jeune garçon sont debout, la première plongée dans une douce rêverie, l'autre la regardant avec un sentiment de bien-être et de retenue parfaite. Un bambin de huit ans, couché nonchalamment à leurs pieds, n'aspire qu'à ce *far niente* si cher à sa race; à droite, trois jeunes filles, d'une beauté sévère, sont assises le long du palais; leurs têtes d'une remarquable puissance expriment bien leur nature. Celle qui dort est magnifique d'attitude et d'expression; la physionomie des deux autres est empreinte d'une suave mélancolie et d'une profonde langueur.

La composition du tableau est excellente comme ordonnancement; les personnages dessinés avec une élégance et une justesse de pose parfaites. La peinture est ferme, le modèle très-serré et la couleur d'un éclat et d'une richesse tout à fait appropriés au sujet. Toutes ces qualités justement distribuées, concourent à un ensemble harmonieux. Le naturel, le sentiment vague, l'aspect chaud et poétique du tableau, en font un objet d'admiration. Aussi me suis-je appesanti sur cette toile qui nous livre dans sa plénitude, tout le talent de son auteur.

Au Salon de 1867, Bonnat expose un *Ribeira dessinant à la porte de l'ara Cœli, à Rome* et *Gaby*, deux toiles de mérite, mais qui n'ajoutent rien à son passé.

A l'Exposition universelle, la même année, il remporte une 2e médaille, et est décoré de la Légion d'honneur.

Il ne figure pas au Salon de 1868, mais le suivant, 1869, lui vaut la médaille d'honneur, avec une *Assomption*, actuellement dans la chapelle de la Vierge, à l'église Saint-André de Bayonne.

Cette œuvre a des qualités de premier ordre, mais n'est pas sans défauts. Ainsi, si le groupe des apôtres, entourant le tombeau et plongés dans une extatique contemplation, est très remarquable, si les attitudes en sont variées et d'un bon sentiment, les draperies d'un beau mouvement, le coloris d'un puissant effet, le groupe de la Vierge et des anges qui l'enlèvent est d'un aspect lourd, en raison surtout de la densité des nuages qui l'enveloppent. Nonobstant, c'est là une toile de grande valeur.

Jeune femme fellah et son enfant, *Une rue de Jérusalem* (Salon de 1870), *Cheiks d'Akabah* et une *Femme d'Ustaritz* (Salon de 1872), sont des morceaux solidement peints et d'une chaude coloration. Je leur préfère cependant: le *Barbier Turc* et le *Scherzo* du Salon de 1873; le *Scherzo*, surtout, est une adorable composition, pleine d'esprit et de charme, que les *Premiers Pas*, au salon de 1874, devaient égaler. Ces deux toiles comptent parmi les plus achevées entre toutes, et les plus ingénieuses comme composition.

Cette même année, le *Christ*, destiné pour l'une des salles de la Cour d'assises du Palais de Justice, fit sensation. C'est un morceau de peinture d'une rare force d'exécution ; le savoir-faire ne va guère plus loin. La ligne et les proportions sont exactes, les plans d'une grande sûreté, chaque partie du corps est observée et rendue avec la plus exacte vérité. Pourtant j'eusse préféré trouver une nature plus noble. Sans faire du Christ un modèle d'élégance, on peut lui supposer des formes plus élevées, et puisque, pas plus de Jésus que d'Apollon, il ne nous est parvenu d'images fidèles, il serait rationel, ce me semble, de chercher à fondre la beauté de la matière avec la sublimité de la pensée dans cette physionomie sublime. Le Christ de M. Bonnat a-t-il bien, également, l'âge de l'histoire? En tenant compte du supplice infligé à ce corps et du temps qu'il a passé sur la croix, on n'arrive pas encore à concevoir chez cet homme de trente-trois ans, des plans accusant une telle nature; principalement dans les jambes, l'effet est sensible. Mais sans être la perfection, ce Christ est un chef-d'œuvre encore; et il me semble que le condamné à la Cour d'assises appelé à prêter serment en face de cette puissante image, doit être vivement impressionné par l'expression de vérité saisissante qui s'en dégage et que met admirablement en relief la vive lumière qui baigne le tableau.

Le *Christ* valut à M. Bonnat la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Le portrait de *Mme Pasca*, Salon de 1875, fut le prélude de celui de M. Thiers; peint franchement, en pleine lumière, c'est une œuvre de maître. Entre ces deux portraits, l'artiste nous a donné, en 1876, *Un Barbier nègre à Suez*, œuvre ingénieuse construite avec une puissance de brosse incroyable, puis *La Lutte de Jacob*, où nous apercevons beaucoup de ses qualités sans toutefois le retrouver tout entier.

C'est avec le portrait de M. Thiers que s'arrête actuellement l'œuvre de Bonnat. J'ai dit en commençant que je ne crois pas qu'il se soit jamais élevé à pareille hauteur. C'est un pur chef-d'œuvre de conception et de rendu, qui a assuré la popularité de l'artiste.

Bonnat est un de nos maîtres contemporains avec qui la postérité comptera. Jeune encore puisqu'il n'a que 43 ans, il n'a point dit son dernier mot.

L'élévation de son esprit, sa science de composition, son savoir-faire achevé, nous garantissent encore plus d'une œuvre admirable pour nos prochains Salons.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

CAROLINE SALLA

(du Théâtre-Lyrique de Paris et du Théâtre de Sa Majesté de Londres)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

CAROLUS DURAN

(Artiste peintre, hors concours du salon)

REVUE DES THÉATRES

—

ODEON

Le Nid des Autres, comédie en 3 actes de MM. Aurélien Scholl et Armand d'Artois.

Primitivement le *Nid des Autres* s'appelait les *Fausses Belles-Mères*. Le type dépeint par MM. Scholl et d'Artois est en effet celui de l'amie, déjà mûre, d'une jeune femme, qui s'implante dans le ménage de celle-ci et y sème la zizanie. Leur Mme de Villetaneuse rappelle — avec le côté scabreux en moins — la comtesse de *Mlle Giraut*. Il va sans dire qu'à la fin de la pièce, après avoir failli faire plaider ses *amis* en séparation, elle est démasquée, et expulsée du jeune ménage.

L'écueil de cette donnée était l'odieux. Les auteurs l'ont évité en poussant leur sujet au comique, et en répandant l'esprit à pleines mains dans leur pièce, qui a fort bien réussi. Elle est d'ailleurs très remarquablement interprétée par Mmes Chartier, Alice Lody, Eiram, et MM. Porel, Valbel et Montbars.

RENAISSANCE

Le Petit Duc, opéra-comique en 3 actes de MM. Meilhac et Halévy, musique de Charles Lecocq.

Le sujet du *Petit Duc* est un de ces « mariages d'autrefois » qui ressemblaient plus à des fiançailles qu'à un mariage réel, et dont on nous parlait récemment au Vaudeville, avec infiniment moins de bonheur et d'esprit, il faut le dire, que MM. Meilhac et Halévy. La chose se passe sous le Roi Soleil. Au premier acte, on célèbre, à l'Œil-de-Bœuf, l'union du petit duc Raoul de Parthenay avec une jeune et noble demoiselle, nommée Blanche. Puis le mariage signé, on renvoie la mariée au couvent. Ceci ne fait pas le compte du Petit Duc, lequel est fort amoureux, fort amoureux de sa femme, et désirerait quelque chose de moins platonique. Il se souvient fort à propos qu'il est colonel de dragons. Il fait sonner le boute-selle, se met à la tête de son régiment, et en route pour le couvent! Le Petit Duc va enlever sa femme.

Mais le couvent où l'on a interné Blanche de Parthenay a pour directrice une demoiselle de Château-Lansac qui n'entend pas de cette oreille-là, fait fermer les portes au nez des dragons et s'apprête à une résistance héroïque. Ce que voyant, Raoul s'introduit dans le couvent, déguisé en petite paysanne qui se prétend poursuivie par les dragons. Sous ce travestissement, Raoul tourne la tête du professeur Frimousse, lui vole ses clefs, délivre Blanche; et nous allons voir encore

Un mari qui s'enfuit avec sa femme,
Une femme qui fuit avec son mari,

lorsque Mlle de Château-Lansac exhibe un ordre du roi enjoignant à Raoul de partir avec ses dragons pour la frontière où l'on se bat. Le roi l'a dit. Il faut obéir... Raoul s'incline et part.

Le dernier acte, c'est le camp... Le camp, où, malgré une défense expresse, Blanche rejoint son mari... Ce qui fait que l'on demande à Raoul son épée... Mais, comme il s'est couvert de gloire, on la lui rend, et par-dessus le marché on lui donne sa femme qu'il va enfin pouvoir épouser.

Tout cela est fin, spirituel, alerte. Le *Petit Duc* est un vrai livret d'opéra-comique, d'une gaieté de bon aloi, qui jamais ne tombe dans la charge. La musique est digne du poëme. M. Lecocq a écrit là une partition qui le classe au premier rang des compositeurs de musique légère. Il est peut-être aujourd'hui le seul musicien d'opéra-comique que nous ayons, et nous regrettons que M. Carvalho ait laissé à M. Koning l'honneur de nous en donner la preuve.

L'interprétation est au-dessus de tout éloge. Mlle Jeanne Granier s'est montrée ravissante dans son rôle d'Androgyne. Adorable sous le travesti du *Petit Duc*, elle est plus adorable encore sous son déguisement de paysanne. Elle chante avec un art consommé le fameux rondeau de l'*Innocence* dont tout Paris s'entretient à l'heure qu'il est. Mlle Desclauzas est une chanoinesse étonnante, Mlle Milly-Meyer une charmante ingénue, Berthelier un Frimousse désopilant. Tous les autres rôles sont tenus d'une façon on ne peut plus convenable.

LE QUATUOR DE RIGOLETTO

—

A Mlle ALBANI

Non, ce n'est pas la mode absurde, le caprice
De la foule qui t'a faite célèbre; non!
Une juste auréole environne ton nom,
Artiste sans rivale, ô grande cantatrice!

Tu m'as fait frissonner, et je t'entends encor
Chantant l'œuvre tragique où de notre poëte,
Par ses accords puissants, Verdi fut l'interprète;
J'entends encor vibrer ce poignant quatuor,

Où, triste, et pleurant — pauvre amante délaissée,
Dans les bras paternels, — au rire trivial
De la fille du bouge et de l'ingrat royal
Tu réponds par tes cris de colombe blessée.

Comme ta voix gémit! comme ton cœur se [rompt!
Quels déchirants sanglots te brisent la poitrine!
Et comme l'on sent bien que la Muse divine
T'a mis, à ta naissance, un baiser sur le front...

Oh! prends garde : prends garde à cette fièvre [ardente...
On peut te répéter ce que notre Musset
A *Maria-Félicia* dans ses stances disait,
Et t'appeler aussi « comédienne imprudente; »
Car verser de vrais pleurs, vois-tu, c'est tenter [Dieu.

L'art te consumera de sa terrible flamme,
Si dans un rôle vain tu mets toute ton âme.
Sache que c'est jouer un redoutable jeu.

Tu dois t'en revenir glacée et demi-morte,
Après que tu t'es fait ainsi souffrir pour rien...
Ne t'aperçois-tu pas, dis, que tu pourras rien
Comme la Malibran, hélas!... — Mais que [t'importe?

Qu'importent à tous ceux que le laurier tenta,
Les plaisirs du vulgaire et ses voluptés vaines?
Ils prodiguent leur vie et le sang de leurs veines
Pour gravir, Idéal! ton rude Golgotha.

Les poëtes sacrés et les divins artistes
N'ont-ils point d'héroïsme et n'acceptent-ils pas
Les labeurs acharnés et les âpres combats,
La haine, le dédain, les déceptions tristes,

La sottise toujours prête à railler le Beau,
Et l'envie, et parfois la misère et les jeûnes?
Ah! ceux-là sont aimés des Dieux, qui meurent [jeunes,
Lorsqu'un nom glorieux doit marquer leur tom- [beau!

Aussi, comme Bianca pas un instant n'hésite,
Et, sachant qu'elle va remplacer son amant
Et qu'elle va mourir inéluctablement,
Franchit pourtant le seuil de la maison maudite.

L'artiste, lui non plus, n'a jamais hésité
Devant le suicide auquel son art l'expose :
Car il sait bien qu'il marche à son apothéose,
Et ne voit dans la mort que l'immortalité.

LOUIS DE GRAMONT.

LE CHAPEAU

—

Celui qui pourrait dire à mon ami le commandant B... le nom du propriétaire du *bicorne* qu'il possède enfermé dans son armoire lui rendrait un fier service.

Hier encore, quand B... m'exhibait ce couvre-chef, qui a pris dans sa vie une importance si grande, j'en admirais la forme superbe. Evidemment, il y a chapeau et chapeau, frégate et frégate. Mais celle-là, pour appartenir à une arme d'élite, n'en est pas moins majestueuse, doublée de soie rouge, de dimensions vastes, digne d'une forte tête. Selon toute les apparences, elle a dû appartenir à un officier supérieur, malheureusement elle n'a aucune marque distinctive, pas d'initiales à l'intérieur, pas même l'adresse du fabricant, enfin nul indice pour mettre sur la voie du véritable possesseur.

Comment est-elle entrée dans son domicile? Mon Dieu, comme tout ici-bas, par la porte du

hasard. Maintenant que le temps a passé sur cet événement, que les intéressés ont disparu peu à peu de la scène du monde, B... m'a permis de faire de son histoire ce que je voudrais. Pour moi, amateur d'aventures, tant soit peu fataliste et admirateur des *causalités* dans l'existence, je me suis permis de transcrire son récit. D'ailleurs, le fait est étrange, et puis, qui sait, peut-être est-ce le moyen de mettre fin à cet imbroglio. Peut-être quelque âme charitable viendra me donner le mot de l'énigme.

C'était à L..., il y a déjà quelques années. De B..., jeune capitaine alors, fraîchement débarqué d'Afrique et de Crimée, débutait dans la vie des salons. Elancé, les yeux bleus et grands les cheveux blonds et bouclés, il avait quelque chose de triste dans la physionomie. Rêveur par habitude, affectueux par nature, aventureux par esprit, il formait un mélange qui, plus tard, avec la bonification du temps et des choses, devait produire un de ces êtres étranges, inquiets et nerveux qu'on ne peut définir et qu'on ne peut s'empêcher de regarder quand on les voit passer dans un salon. Avec ces natures-là, on sent la nécessité d'un *amour à la clef*. Seulement, foncièrement honnête, de B... savait accepter le bien qui lui venait, mais à condition que le terrain fût connu. Pour tout au monde, il n'eût voulu être le premier à détourner de son devoir une jeune beauté, pourtant il se sentait capable de gérer les successions, d'essayer même de les fixer à son profit.

A cette époque, à L..., chacun admirait volontiers une sémillante petite femme, vive, enjouée, grassouillette, la bienheureuse compagne d'un des habitants de la localité. Etait-il ou n'était-il pas fonctionnaire, je ne me le rappelle plus. D'ailleurs cela importe peu à la question. D'habitudes réglées, M. de S... se rendait chaque soir au cercle du commerce, et s'y livrait à son jeu favori, l'impériale, jeu qui faisait fureur à cette époque. Déjà hors de cause par l'âge, il arborait franchement la liberté conjugale et basait sur la froideur de sa compagne, à son propre égard, celle qu'elle devait avoir vis-à-vis du reste de l'humanité et par suite la sécurité qu'il pouvait en tirer. Décidément la foi est une grande et belle vertu. Quant à Mme de S..., elle sortait beaucoup, ne manquait aucune fête, se laissait volontiers entourer. La malignité publique lui prêtait bien quelques aventures, mais, en somme, rien de certain. Tout allait donc pour le mieux dans la meilleure des villes de province, lorsque nos jeunes gens se rencontrèrent.

Il y eut une affinité entre deux natures fines et délicates qui se complétaient. B... ne manqua plus un théâtre, un raoût du préfet. Il était le premier et le dernier à la musique, et son logement ne désemplissait pas de fleurs. Il avait le cœur plein, le brave garçon; c'était tout ce qu'il souhaitait. Avec cela et son service, il pouvait vivre.

Admis dans la maison, il y retourna souvent. Un soir du mois de mai, B... était chez son amie. Du salon, ils avaient gagné le boudoir. Qu'avaient-ils donc à se dire en si grand secret et la lampe presque éteinte? B... ne me l'a jamais avoué. Toujours est-il qu'on frappa trois coups à la porte de la chambre qu'on avait fermée au verrou. Terreur de la jeune femme; coup nouveau.

— Mon Dieu! je suis perdue. C'est lui. Sauvez-vous. Tenez, là. Passez par la galerie pendant que j'ouvrirai.

Toute cette scène se passa comme un éclair. Mon ami de B... saisit son épée, glissa sur le tapis et gagna la galerie solitaire. Quant à sa tête, elle était veuve de chapeau. Il se rappela alors avoir laissé ce compagnon indispensable dans le salon. Il ne pouvait cependant pas l'abandonner et le faire réclamer le lendemain, sa présence n'eût pu être suffisamment expliquée; quant à sortir la tête nue, il n'y fallait pas songer... Il chercha à s'orienter, parvint au salon, et, se guidant le long des murs en tâtonnant tous les meubles, finit par mettre la main sur le bienheureux tricorne. Libre enfin, il disparut au plus vite et poussa un soupir de soulagement en refermant la porte de la maison. Personne ne l'avait vu. L'honneur de celle qu'il aimait était donc sauf. Puis il résolut d'aller au cercle savoir la raison du retour si extraordinaire de M. de S... Avait-il donc perdu? Et, tout en marchant, il essayait de maintenir sur sa tête la coiffure qu'il tenait à la main, mais c'était chose impossible. Que s'était-il donc passé pendant ce quart d'heure d'angoisses? Sa tête avait-elle diminué? car elle disparaissait complétement sous l'envergure considérable de ce nouveau chef. Il eut beau le retourner dans tous les sens, le palper à la lueur du réverbère, il n'y put rien changer. C'était bien un chapeau de son uniforme, seulement pas le sien. Mais à qui donc alors? Qui avait frappé à la porte? Une atroce idée de jalousie venait de l'empoigner en plein cœur. Il dut passer toute la nuit dans cette perplexité terrible. Le lendemain, il courut au cercle; l'huissier, qu'il fit causer, lui apprit que M. de S... n'était pas venu la veille. Dans la journée, il se présenta chez Mme de S..., Madame était sortie; le surlendemain, les jours suivants, réponse identique. Son inquiétude était devenue féroce. Partout, au théâtre, à la musique, il essayait de se trouver sur ses pas, sollicitant son regard, mais elle semblait détourner les yeux, ou, si elle se retournait de son côté, il s'imaginait voir un sourire ironique se dessiner sur ses lèvres. Quant à l'aborder, il ne fallait pas y songer; la raideur de son maintien tenait mon pauvre ami à distance. Sa folie prit alors une autre forme. Il en vint à faire une étude comparative de tous les crânes et de toutes les coiffures de la garnison pour parvenir à savoir si son chef pouvait s'adapter à leur circonférence. Or, dans son arme, tous avaient la tête plus forte que lui. C'était à désespérer un plus patient.

Cette énigme avait fini par lui laisser une préoccupation constante. Son imagination s'était montée : partout il rêvait chapeau et tour de tête. Il voyait tout un drame dans cette aventure, se figurait qu'elle était connue de tout le monde et qu'on lui montrait une froideur générale. Son caractère s'aigrit. Dans un conversation, au café militaire, où l'on aborda le sujet coiffure, il crut y voir une allusion, prit la chose au pis, et se battit avec un de ses camarades qui n'en pouvait mais. Le coup d'épée qu'il reçut et qui le cloua au lit pour six semaines ne le guérit qu'à moitié.

A une année de là, il voulut se marier. L'affaire avait été tenue secrète aussi longtemps que possible. Mais à peine le projet fut-il su qu'une vraie campagne s'organisa contre son exécution. Des difficultés qui ne provenaient que d'ambitions mesquines de famille, d'intérêts froissés, surgirent tout à coup et prirent dans son esprit d'autres proportions. Il se représenta une ligue, une vengeance de Mme de S..., et arrêta toute l'affaire. A la suite de cette déconvenue, il sollicita la faveur de faire campagne. On s'empressa d'accéder à sa demande en l'envoyant dans le nord de la France. Longtemps il garda une sorte de nostalgie de cette aventure ténébreuse; il fuyait le monde, les camarades. Mais tout a une fin ici-bas, même la douleur; les labeurs de sa vie nouvelle, d'autres projets lui redonnèrent du courage. Maintenant, il est à Paris, dans une fort belle position, officier supérieur lui-même, marié, père de famille; mais, chose étrange, il n'a jamais voulu se débarrasser de ce chapeau, cette énigme de sa vie, qui faillit même devenir la pomme de discorde de son ménage. Mme de B..., femme d'ordre par excellence, intriguée de la présence persévérante de cette coiffure, vieillie par le temps, voulut la faire jeter dehors. Il y eut demande d'explication, bouderie. Au fond, comme il n'y avait rien de bien scabreux dans l'aventure, je pris sur moi de raconter tout à Mme de B..., qui toléra cette faiblesse de son mari. Maintenant même, quand je vais les voir, de B... ouvre volontiers l'armoire au bicorne et est le premier à rire de lui. Il est philosophe, mon ami, et prétend en somme que le bonheur qu'il a il le doit à ce *palladium*. Sans ce chapeau, il n'eût pas quitté L..., n'eût pas été envoyé à N..., n'aurait pas travaillé comme il l'avait fait par haine de l'humanité et, finalement, n'aurait pas rencontré sa femme. Donc tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes avec la meilleure des coiffures, disait-il comme péroraison.

Je dois avouer que Mme de B... était tout à fait de son avis. Seulement, ajoutait-elle en venant tirer la moustache de son mari et s'asseyant sur ses genoux, ce bicorne est un avertissement du ciel de ne pas faire comme M. X..., de ne pas aller au cercle et de rester auprès de qui vous aime.

Ce qui n'empêche pas, qu'au fond, l'ami B... donnerait bien quelque chose pour savoir le fin mot de l'histoire. M. de S... est mort; Mme de S... est veuve et toujours jolie. Hier, aux Italiens, nous l'avons vue. Je crois, le diable m'emporte, qu'elle riait encore au nez de mon brave ami.

Ma foi, madame, dites-moi la chose tout bas, je ne la lui répèterai pas.

MUSTAPHA.

Chez Chose, ces jours derniers

Premier salon qui n'est que le vestibule : salon blanc et or à travers lequel courent de jolis meubles en tapisserie de Beauvais, dont les couleurs fraîches sont reflétées par de grandes glaces. Et gracieusement groupées dans cette pièce, qui n'a rien de la banalité d'une salle d'attente, une douzaine de jeunes filles très parées, à qui l'on parlerait volontiers de tout autre chose que du sujet qui nous amène.

Les beautés brunes et blondes du Décameron sont là; il ne manque, pour rendre la fête complète, que quelques cavaliers. Mon premier mouvement fut de solliciter la faveur de leur être présenté, mais je m'aperçus presque aussitôt, la première émotion passée, que l'une de ces nymphe tournait comme une poupée devant deux ou trois autres dames fort empressées à admirer sur elle la bonne tournure d'un peplum, et je com-

pris que j'étais dans un cercle d'essayeuses. Charmant peplum, du reste ! tout en guipure, doublé de taffetas aurore d'un si joli ton de chair qu'on ne la croirait pas doublée du tout.

Les trois dames, dont j'avais reconnu la livrée à la porte, discutaient, s'extasiaient, et finalement la plus maigre et la moins jeune prit le peplum pour elle-même, parce qu'il lui semblait bien sur les épaules d'une Anglaise blanche et rose de vingt ans !

Malgré moi, je me remémorai ces diamants du conte bleu qui se changeaient en cailloux au cou de certaines personnes.

Ai-je dit que presque toutes les essayeuses de Chose sont Anglaises ?... Nées à Vaugirard, peut-être, mais Anglaises de types et de nom. Chacune d'elles porte et fait valoir une toilette à la mode de demain, qui, bien entendu, s'accroche dans un vestiaire dès que finit l'exhibition quotidienne, de sorte que s'il vous arrivait de rencontrer dehors miss Olympia, Lizzy ou Kitty, vous ne reconnaîtriez plus ces princesses, redevenues Cendrillons.

Chose les choisit à la taille, ce qui explique cette splendide collection de bustes arrondis et bien posés ; il y a quelques exceptions chétives, disgracieuses ; ne vous y trompez pas, elles sont plus utiles et mieux payées que leurs compagnes.

Ce sont des moules spéciaux, représentant telle et telle personne de la clientèle de Chose.

Ces dames commandent des robes, on les fait sur ces demoiselles. Défense au sosie d'engraisser, de maigrir, avant qu'on lui en ait donné le signal ; mais, le signal donné, que Sosie se hâte, sous peine de perdre sa place !

Les mystères du sérail nous sont dévoilés par une vieille habituée de nos amies, que nous trouvons entrain de feuilleter un carton de gravures. Il lui faut pour les deux bals de cette semaine quelque chose qui n'ait jamais été vu, et miss Arabella lui propose de telles énormités, que j'entraîne dans le coin le plus reculé ma petite Allemande. (J'ai oublié de vous dire que j'accompagnais une parente à moi, naïve personne, issue de la ville même qui expose au Champ-de-Mars un si curieux spécimen de corset). Vous l'avez vu ce grand diable de corset tout droit, rébarbatif, malgré sa couleur de rose et dessinant au milieu de la poitrine une flèche aiguë, de chaque côté de laquelle s'inclinent deux anges ?

Eh bien ! le croiriez-vous, ma cousine paraît s'acclimater déjà dans ces régions malsaines, au point que rien ne l'étonne plus.

Depuis une heure, assez de chiffons de tous les styles ont défilés devant nous pour nous former ou nous gâter le goût... comme vous voudrez. A chaque instant, c'est un tumulte dans la chambre voisine. On vient demander le corsage de Mme ···, le costume de Mlle de..., la robe de la princesse, le corsage, une grosse rose épanouie, la robe de bal, un flot de tulle écume ou nuage, qui défie l'analyse, mais remplit le salon de son immensité et d'un parfum de violettes ;— le costume, une fantaisie retroussée, tortillonnée en grosse toile bise à broderies de ficelle.

Chose a parfois des audaces de simplicité qui rappellent celles de Léonard coiffant Mme de Matignon *à la jardinière*, d'un torchon enjolivé de carottes et de raves, sous prétexte que les légumes sont plus naturels que les fleurs !

De temps à autre, la porte du boudoir de gauche, tout capitonné en soie nymphe émue, s'ouvre pour laisser entrer une jeune femme affairée ; presque aussitôt. Chose surgit du grand salon rouge de droite, traverse la pièce où nous sommes d'une seule glissade, équivalant à un salut, et va donner le coup-d'œil du maître aux cérémonies secrètes qui ont lieu dans ce sanctuaire.

La robe est essayée, madame s'en retourne radieuse et sans se douter de l'effet horriblement désagréable que m'a produit son tête-à-tête avec cet hermaphrodite, orné d'un veston court de coupe inédite et de favoris en nageoires. Que lui importerait, du reste ? L'approbation du grand faiseur lui est un garant de l'admiration de tout Paris !

Cependant, il y a deux heures que nous attendons ! Je commence à m'apercevoir que Mlles Rosa et Kitty, ces porte-robes modèles, sont peintes comme de vieilles actrices ; leur va-et-vient perpétuel me porte sur les nerfs ; peut-être aurais-je plus de patience si j'étais initié aux mystères du boudoir nymphe émue. En revanche, l'ennui n'atteint pas ma cousine ; elle dévore tout des yeux, s'enivre de paillettes, de rubans, de constellations artificielles. Déjà elle a perdu sa gaucherie d'outre-Rhin ; je ne la reconnais plus. Le corset aux deux archanges est abjuré à tout jamais, *j'en réponds*.

Mon pauvre cousin !

J'interroge Mlle Bessy ; elle m'affirme avec les œillades les plus persuasives, que nous allons *passer*. En effet, toutes les coquettes impatientes qui se pressent comme un essaim de dévotes autour d'un confessionnal, sont arrivées après nous.

Chose entre-bâille la porte du salon rouge avec un sourire silencieux qui nous invite à le joindre ; mais nous comptons sans la baronne de... dont l'entrée tragique met toute la maison en émoi :

— Monsieur Chose, vite une minute d'audience !

— Monsieur Chose, je suis perdue sans vous !

Vénus ne se plaindrait pas à plus grands cris d'un attentat contre sa royauté. Je m'attendais à la voir embrasser les genoux de Jupiter-Chose.

— Mon Dieu ! de quoi s'agit-il ?

Tout le monde le devine, bien que personne ne se hasarde de le dire. La baronne est la plus jolie femme de Paris, de même que trois ou quatres autres *cocodettes*, qui, chacune dans sa coterie, jouit du même privilége... et c'est demain le bal... ce fameux bal, qui doit nous ramener aux ajustements « laitière, bergère, ingénue, Jeannette, etc. » du siècle dernier, ce bal rigoureusement voué au blanc, à la mousseline et aux fleurs naturelles. Une très grande dame a eu l'idée de donner le noble exemple du retour à la simplicité : plus de dentelles, à moins qu'elles ne garnissent un tablier-paysanne, plus de diamants, à moins qu'ils ne soient montés en croix, cœurs, cordons et autres bijoux rustiques. Quelle ruine pour les maris ! Tout est à improviser. Non que la baronne s'en plaigne, mais sa rivale, Mme de..., tour à tour avec elle, la plus jolie femme de Paris, a inventé un habit de linon, *laveuse d'écuelles*, qui fera fureur ; après-demain, elle tiendra le sceptre.

Deux fois, depuis le matin, la reine menacée a télégraphié sa douleur au pontife de ces lieux.

Il sourit d'un sourire profond, lui dit deux mots à l'oreille, et le front de la belle éplorée s'éclaircit ; elle se contient pour ne pas sauter de joie : Qu'a-t-il donc pu lui dire ? Je n'ai pas le temps de me le demander : nous sommes introduits dans le cabinet de Chose, qui déjà regarde ma cousine de cette façon qui signifie : « Où donc la malheureuse a-t-elle été attifée ? » Ce regard déshabille de la tête aux pieds la femme à laquelle il s'adresse... pour la rhabiller aussitôt de la façon qui lui sied le mieux. En prenant pour point de départ le bout des doigts de son sujet, l'illustre physiologiste s'assure, de déduction en déduction, qu'il peut, sans inconvénient, raccourcir à l'excès la jupe de celle-ci, que celle-là manque des qualités requises pour le fourreau. Il restera dans les limites classiques avec ce pilier immuable de Saint-Thomas-d'Aquin, s'élancera dans le champ illimité du romantisme et de la fantaisie avec telle élégante de la Chaussée-d'Antin, sans se tromper jamais sur le goût et les habitudes de l'une ni de l'autre.

Le monde n'existe pas pour lui ; il drape la statue ou dissimule les imperfections du paquet qui se confie à lui. Il reconnaît en érudit le caractère pour ainsi dire historique de chaque physionomie, emprunte au vestiaire de l'Olympe les toilettes triomphales de lady W., que la nature a dotée de lignes grecques ; pare de simplicité sentimentale une figure de Greuze, souligne la beauté puissante et léonine des atours Louis XIV, les grâces piquantes et chiffonnées par des gazillons et des guirlandes genre Watteau.

D'une araignée, il fait une sylphide : il tire parti de l'étrangeté, de la laideur même.

— Madame, prononce l'oracle avec cet accent étranger qui distingue tout Français bien élevé (chacun sait que nous ne parlons plus notre langue maternelle sans intonations anglaises ou slaves), madame, je vous propose une lévite de poult de soie blanc, rayée de paon, couleurs naturelles ; rien de plus étoffant pour une taille frêle que ces flots de soie qui débordent de tous côtés ; à la ville, vous porterez un corsage qui vous fera la taille courte et ramassée ; une jupe sans aucun pli, sauf derrière, en taffetas *cheveux de l'impératrice*, garnie sur chaque lé d'une grosse natte de satin ton sur ton ; coqueluchon assorti...

— Comment ! vous conseillez à une femme aussi blonde du taffetas blond ! ce sera d'un fade !...

— Vous n'y entendez rien ; ce sera fort harmonieux, interrompt ma cousine, qu'il remercie du geste de l'avoir compris, après m'avoir jeté un coup-d'œil extrêmement poli d'ailleurs, mais qui demande tout net : « De quoi vous mêlez-vous ? »

Peut-être me prend-il pour le mari.

—Fort bien, dit ma cousine, nous nous en tiendrons là. L'important, c'est de me vêtir tout de suite : nous verrons après pour le superflu. Ah ! cependant, il me faudra encore le soir, un souffle...

Je les laisse chuchotter entre eux ; Chose affecte cette familiarité à la fois timide et impertinente, qui classerait tout de suite un homme parmi les fats, mais qui venant de lui, ne semble pas déplaire.

Le *ministre des modes*, quelque important qu'il soit dans sa sphère, est d'ailleurs un être sans conséquence, et on le lui marque bien par des gentillesses et des mièvreries dont il ne laisse pas de se griser un peu.

Je l'ai entendu parler avec une suffisance intolérale des bontés que la comtesse voulait bien avoir pour lui, et de son dernier travail avec la marquise.

Aimables vanités d'artiste !

Mlle Bertin, de glorieuse mémoire, ne répondait-elle pas à ceux qui se plaignaient de la

cherté des prix : « On paie autre chose à Vernet que sa toile et ses couleurs. »

Eh bien ! comme elle (et l'amour-propre de l'homme est bien plus lourd que celui de la femme), Chose prend au sérieux ses ciseaux. Le voici en escarmouche de coquetterie avec ma cousine ; elle veut savoir par quel miracle il a pu consoler si vite la baronne, mais Chose est le tombeau des secrets ; à peine s'il consent à laisser entendre que le miracle portera la date du Directoire.

Sur l'escalier, nous rencontrons une célébrité des Bouffes, qui vient se plaindre du *calme* de son costume vert-oseille ; elle le veut chamarré de scarabés *vrais*, mais suffisamment embaumés pour qu'on ne croie pas, en entrant chez elle, pénétrer dans un musée d'histoire naturelle, ce qui est l'inconvénient habituel de ces sortes de garnitures.

A peine a-t-elle parlé que plusieurs des dames présentes font signe à miss Ketty de copier à leur intention sa parure entomologique, car Chose n'est plus là pour prendre les ordres de personne. L'heure de la grande course va sonner ; le *couturier* se déguise en sportsman ; voyez-le une courroie de cuir noir sur les épaules, supportant l'étui de la vaste lorgnette à deux branches, dévorer l'espace au trot allongé de deux *steppers* américains qu'il conduit lui-même.

Je vous assure qu'entre toutes les majestés réunies en ce moment à Paris, Chose n'a pas la moins fière tournure, et, plus qu'aucune autre, il a laissé dans mon esprit l'impression de son omnipotence.

THER.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

Faure est en ce moment à Marseille, où il vient d'obtenir, dans *Hamlet* et dans *Faust*, un succès plus éclatant encore que celui de l'année dernière.

Les journaux marseillais ne tarissent pas en éloges sur le grand artiste, ils sont unanimes pour déclarer que jamais un chanteur n'avait encore pu parvenir à une pareille perfection.

Un poëte, M. Barbier, lui a adressé par la voie du journal *Le Peuple*, des vers fort bien tournés. Nos lecteurs, qui connaissent notre admiration pour Faure, et qui, très certainement, la partagent, liront comme nous ces vers avec plaisir :

A FAURE

A cette heure, où vers toi s'envole ma pensée,
Ton pied foule le sol de l'antique Phocée,
Anxieuse de t'applaudir,
Déjà plus d'un enfant, de roses se couronne!
Et bientôt, dans l'enceinte où Faust à toi se donne
Plus d'un jeune cœur va bondir.

Ton renom va grouper dans une heure prochaine
La plus belle moitié de cette Flore humaine
Qui croît sous notre beau ciel bleu !
Et sur leurs noirs velours ou sur leurs blanches gazes,
Les saphirs, les brillants, les rubis, les topazes
Mêleront leurs larmes de feu.

Qui ne te connaît pas désire te connaître,
Car dans l'art de chanter, le tien reste le maître.
Un rien de toi sait émouvoir!
Ta voix a des accents que nul ne saurait rendre,
Ton talent des secrets qu'on ne peut pas comprendre,
Et qui t'a vu veut te revoir.

J'ignore d'où tu viens et quel motif t'amène !
Mais je sais qu'en touchant au seuil de notre scène
La gloire s'attache à tes pas.
Si l'argent de nos mains dans les tiennes ruisselle
Et vient grossir les flancs de ta riche escarcelle,
Les pauvres ne s'en plaindront pas.

PETITES NOUVELLES

La commission des théâtres s'est réunie vendredi au ministère et a nommé une sous-commission, composée de MM. Auguste Maquet, président de la Société des auteurs dramatiques ; Régnier, ex-sociétaire de la Comédie-Française, et Denormandie, sénateur.

La sous-commission sera chargée d'examiner le projet de faire représenter à Paris, durant l'Exposition, les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers par des troupes étrangères. Nous avons lieu d'espérer que cette tentative artistique aboutira. Nous aurions tous à y gagner, et les étrangers qui retrouveraient leurs pièces et leurs comédiens de prédilection, et nous-mêmes, qui pourrions nous faire une idée générale de l'art dramatique en Europe.

On espère encore pouvoir arriver à doubler, pour la circonstance, le nombre des concerts au Conservatoire, malgré les difficultés que cela présente. Ce serait une mesure excellente et que tous les dilettanti appuieraient avec nous.

La commission a enfin l'intention d'insister auprès des théâtres subventionnés pour que notre répertoire lyrique et dramatique soit représenté avec un éclat inaccoutumé.

— Nous apprenons l'engagement à l'Opéra de Mme Franck-Duvernoy. M. Halanzier a fait là une belle et bonne acquisition et donne ainsi une nouvelle preuve de son habileté et de sa prévoyance administratives. Douée d'une voix puissante et bien timbrée, fort belle personne, cette artiste est appelée à rendre de précieux services à l'Opéra, où sa place était depuis longtemps marquée.

— Les répétitions de *Psyché*, pour l'Opéra-Comique, marchent avec une activité étonnante. Non-seulement la salle Frascati, mais encore celle du Conservatoire ont été mises à réquisition ; avec le théâtre de l'Opéra-Comique, voilà trois établissements où se font les études compliquées de l'œuvre de M. Ambroise Thomas.

On se rappelle peut-être qu'il y a, au deuxième acte de *Psyché*, un chœur de jeunes filles pour l'exécution duquel on avait engagé spécialement dix des plus charmantes élèves de notre école de musique. Les voix fraîches et argentines des gracieuses enfants faisaient merveille dans ce ravissant morceau. Il en sera de même cette fois, — et l'on nous a assure que déjà le choix de ces choristes exceptionnelles était fait, et que M. Ambroise Thomas se chargeait de les faire répéter sur la scène du théâtre des Menus-Plaisirs.

— Les répétitions de *Polyeucte* sont poussées avec une activité qu'accentue, depuis trois jours, l'annonce du retour de Gounod de son voyage en Italie. Les aquarelles des costumes, exécutées par Lacoste, ont été réunies pour être soumises au compositeur.

Déjà les ouvriers sont à l'œuvre. Couturiers et couturières assemblent les tissus, harmonisent les couleurs. On parle d'un double ballet qui éclipsera tout ce qu'on a imaginé jusqu'ici : ballet néo-romain, d'une part : ballet oriental, de l'autre Ces deux ballets, mêlés, formeront un ensemble éblouissant. La grande costumière des bals de l'Opéra et des soirées mondaines, Mme Delphine Baron, confectionne, dans ses ateliers du boulevard Montmartre, une série de vêtements arméniens de l'effet le plus curieux.

Aujourd'hui doit avoir lieu, en présence de MM. Gounod et Halanzier, une revue générale des maquettes et dessins.

— On presse à l'Opéra-Comique les études de *Pepita*, de M. Delahaye.

— La *Courte échelle*, de M. Ch. de la Rounat, musique de M. Edmond Membrée, qui avait été reçue au Théâtre-Lyrique, est admise à l'Opéra-Comique.

— Il est fort question de représenter au Troisième-Théâtre-Français une comédie de M. Emile de Girardin, les *Trois Amants*, dont la presse s'est déjà fort occupée et dont elle s'occupera encore avec un vif intérêt, justifié, du reste, par l'originalité de la donnée et le talent hardi et puissant du célèbre écrivain.

BULLETIN FINANCIER

Depuis longtemps déjà nous avions l'intention de joindre à *Paris-Théâtre* une revue financière; la hausse à laquelle nous venons d'assister et la période d'affaires dans laquelle nous allons entrer nous ont décidé à mettre dès aujourd'hui notre projet à exécution.

C'est la hausse sur toute la ligne, et une hausse qui ne s'arrête pas ; on est à peu près certain de la signature de l'armistice. En tous cas, les hostilités sont suspendues.

Des dépêches ont fait connaître les conditions que la Russie poserait pour la paix ; on ne peut pas affirmer encore que le texte qui a été donné ne subira aucune modification ; mais le fait important est que le monde politique et le monde des affaires considèrent la guerre comme terminée. Pour la Bourse cela suffit.

Notre place n'est pas la seule à juger ainsi de l'avenir; tous les marchés européens obéissent à la même conviction.

Nous venons de voir notre 5 0[0 à 110.45; c'est le cours le plus haut qui ait été coté. Le 3 0[0 a fait 70.50. Arrivé à ces prix, il nous paraît avoir moins d'élasticité que le 5 0[0.

Sur le marché des obligations de la ville de Paris, les achats continuent de prédominer. Les titres de trois emprunts municipaux se cotent maintenant au-dessus du pair ; ce sont les obligations de 1860, 1865 et 1875. Les obligations 1876 et 1869 ne sont plus séparées du pair que par une légère différence.

Les Fonds étrangers surtout viennent en grande hausse et l'on prépare certainement quelques émissions.

L'Italien clôture à 74.17 1[2 et le Russe 1870 à 89 1[2.

Le Turc vaut 9.60.

Les *Valeurs Egyptiennes* sont toujours très faibles et délaissées par l'épargne prudente ; l'Unifiée vaut 157.50 et les Chemins de fer 276.25.

Les *Institutions de Crédit* sont assez fermes ; certaines d'entre elles en grande hausse.

La Banque de France fait 3,215 ; le Comptoir d'Escompte 717.50 et le Foncier 650 fr.

La *Banque de Paris* est à 1,080 fr., et il est question de dédoubler les actions ; on annonce de Vienne que les émissions de Florin or vont recommencer.

Grande fermeté de nos grandes lignes de che-

mins de fer ; les obligations 3 0|0 progressent également de quelques francs.

Les Autrichiens font ce soir 550 fr. et le Saragosse 380 fr.

La *Compagnie Parisienne du Gaz* voit ses actions à 13.50 et semble ne rien craindre de l'électricité.

Les actions du *Gaz de Madrid* valent 570 fr.; les obligations 425 à 430 fr.

Immobilière. — Il est toujours question d'un essai de reconstitution; cela se décidera dans l'Assemblée du 2 février prochain.

L'obligation *Ville de Naples* 1877 est ce soir, à 308.75; on semble vouloir établir un marché sur cette valeur.

MERCURE.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

2 MILLIONS. Perte 65 à 70 0/0

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES, LINGE CONFECTIONNÉ, Articles pour PENSIONS, HOTELS, RESTAURANTS et MARCHANDS DE VIN,

NAPPES ET SERVIETTES DÉPAREILLÉES

Toutes marchandises reconnues irréprochables, expertisées et abandonnées par des fabriques victimes de la dernière crise industrielel.

Aujourd'hui et jours suivants ON VENDRA

la 2e série annoncée dans les journaux de Paris

L'aperçu ci-dessous dispense de tout commentaire :

BLANC & TOILE

Rideaux brochés, brodés et guipure.	Val. 1 fr. Le m.	» 28
Rideaux brod. rich. encadrem. feston.	Val. 6 fr. Le r.	2 45
Toile pur fil p. torchons............	Val. 75 c. Le m.	» 35
Toile pur fil p. draps...............	Val. 2 fr. Le m.	» 75
Toile pur fil p. chemises............	Val. 1 50. Le m.	» 65
Nappes dépareillées, pur fil, 6 couv.	Val. 7 fr La n.	2 90
Cretonne américaine p. chemises...	Val. 75 c. Le m.	» 35
Mouchoirs Cholet, 2 lisières.......	Val. 55 c. Le m.	» 15
Serviettes œil anglais.............	Val. 60 c. La s.	» 20

LINGERIE ET LINGE CONFECTIONNE

Jupons gd volant, haute guipure....	Val. 7 50. Le j.	2 25
Chemises pour d., cretonne forte...	Val. 3 fr. La ch	1 25
Camisoles p. d., petits plis et brod..	Val. 2 75. La c.	1 35
Chemises d. nuit, pet. plis, jabots brod.	Val. 9 fr. La ch	4 50
Draps de lit confectionnés..........	Val. 4 fr. Le d.	1 65
Torchons ourlés pur chanvre......	Val. 8 75. L. douz.	3 75
Draps confectionné pur fil..........	Val. 9 fr. Le d.	3 90

BONNETERIE ET CHEMISES

Chaussettes p. hommes coton fin.	Val. 75 c. La p.	» 25
Bas de Paris ent. fini..............	Val. 2 fr. La p.	» 80
Chaussettes extra ent. finies.....	Val. 1f.50. La p.	» 65
Bas V-Jumel ent. finies............	Val. 2f.50. La p.	» 95
Bas laine mérinos, grande taille...	Val. 4 f. La p.	1 25
Chemises pour hommes, oxfort...	Val. 6 f. La ch.	2 45
Chemises pour hommes, mi-toile..	Val. 8 f. La ch.	2 95
Chemises p. hommes, flan. Roubaix.	Val. 10 f. La ch.	4 50
Gilets p. hommes. pur laine........	Val. 6 fr. Le g.	2 45

Le gd magasin de soldes ouvre à 9 h. du matin et ferme à 6 h. du soir ; il ne fait pas d'envoi en province.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris. rue des Halles. 5.** près la Tour-St-Jacques.

INJECTION PIERRE DIVINE. SAMPSO 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. fo

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industric doivent se procurer et lire avec attention le *Gude* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

GUÉRIR vite à peu de **frais**. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE pour 1 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE, telles sont celles dénommées : *Graviers, Pierre, Rhumatismes*, goutte, dartres, gale, maladies de la peau, boutons, etc., toujours sans spécifiques secrets, car si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, la médecine et les médecins seraient inutiles; il n'y aurait que des charlatans guérisseurs! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir? Est-ce le pharmacien ou le médecin qui sait prescrire selon le cas de l'affection? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur, ou il est le médecin des empiriques qui donnent des conseils gratuitement, pour vendre beaucoup de médicaments.

POUR CAUSE

d'Agrandissement des Folies - Bergère

LIQUIDATION GÉNÉRALE

32, rue Richer, 32

AUX COLONNES D'HERCULE

MEUBLES, LITERIE, TAPISSERIE

RABAIS SANS PRÉCÉDENT

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES

Rendue par la douce Farine de Santé,

REVALESCIÈRE DU BARRY de LONDRES

AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG.

31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.

DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS

Et partout chez les bons Pharmaciens et Épiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure no 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans de constipation opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure no 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure no 62.845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 36 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure no 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure no 76,448. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ,

Musicien au 63e de ligne.

Cure no 74,442. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé.

Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure no 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Cure no 62,476. — « Dieu soit béni ! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé,

» Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat no 99,211. — Orvaux, 15 avril 1875.

Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

Cure no 89,625. — Avignon, 18 avril 1876.

Que Dieu vous rende tout le bien que vous m'avez fait. La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complètement.

BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11.

Cure no 48,614. — Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure no 79.721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'**anémie**, d'**épuisements** et d'**étouffements.**

Cure no 73,810. — Riez (Basses-Alpes).

Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescière* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure no 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement** complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure no 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse** de **St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière.

Cure no 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète** et **Vomissements.** Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure no 68,413. — M. Lacan père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure no 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure no 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la REVALESCIÈRE en boîtes de fer-blanc **1/4 kil., 2 fr. 25 c.; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 2 kil., 70 fr.** Même prix pour la Revalescière chocolatée. **Du BARRY et Cie (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione, Paris,** et chez les bons Pharm. et Epiciers, partout. —Les boîtes, 36 fr. et 70 fr., s'expédie *franco* contre bon de poste.

PARIS-THEATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS

DRAME — THÉATRE-LYRIQUE — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché CARJAT

TRAGÉDIE — MUSIQUE

CAROLINE SALLA

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 247

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 7 au 13 Février 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPART^{s}	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ETRANGER	id. 20 fr.	id. 10 fr.



CCXXXXVII

—

CAROLINE SALLA



Mademoiselle Salla, aujourd'hui première chanteuse au théâtre de Sa Majesté, à Londres, n'a fait qu'un court passage à notre Théâtre-Lyrique, mais elle reviendra certainement un jour à Paris, où sa place est marquée à l'Académie nationale de musique.

Le peu qu'il a été donné à notre public de l'entendre est suffisant pour faire apprécier sa belle voix et son puissant instinct dramatique ; mais c'est à l'étranger, bien plus que dans sa patrie, que la jeune cantatrice a jusqu'ici fait preuve de qualités susceptibles de lui assurer un grand avenir.

Née à Paris, d'une famille bien posée dans la haute bourgeoisie, *Caroline* Louise..... Salla (pseudonyme) est la fille d'un ancien chef au ministère des Beaux-Arts, homme érudit qui fut collaborateur de Guizot dans ses travaux historiques. Elle n'était point destinée à suivre la carrière dramatique, mais, à la mort de son père, pour venir en aide à sa famille, elle chercha à utiliser ses talents de musicienne. Bonne pianiste et douée d'une voix agréable, ayant accompagné sa mère en Italie, ce fut là qu'on l'engagea à profiter de ses dons naturels et de son savoir acquis déjà.

Partie à Vienne (Autriche), Caroline Salla prit alors des leçons de Mme Marchesi, auprès de laquelle elle resta assez longtemps pour parfaire ses études musicales.

Revenue à Paris, elle mit le pied sur les planches, pour la première fois, à l'Odéon, où elle chanta avec Mme Gueymard et Bouhy la *Marie-Magdeleine*, de Massenet.

A peine âgée de dix-neuf ans, elle est alors engagée par M. Campo-Casso, directeur de la Monnaie de Bruxelles, pour jouer exclusivement les rôles de contralto. Ses débuts ont lieu dans *Charles VI*. On lui trouva une voix pure, douce, sympathique, bien timbrée, et un instinct dramatique déjà développé. Dans la *Favorite*, sa distinction naturelle, sa physionomie expressive, ses accents pénétrants lui valurent l'accueil le plus chaleureux. Nancy, de *Martha*, Hedwige, de *Guillaume Tell*, la montrèrent sous un jour nouveau.

Les journaux de Bruxelles se firent alors les échos de ses succès, mais presque tous reconnurent l'erreur du directeur, qui s'obstinait à faire chanter des rôles de contralto par une artiste dont la voix n'était même pas celle d'un mezzo-soprano, mais bien d'une Falcon.

Malgré des avertissements réitérés, M. Campo-Casso chargea Mlle Salla du rôle d'Aczucena dans le *Trouvère*. Avec sa vive intelligence, la jeune artiste comprit bien le personnage, entra dans le vif des situations, et sut se faire remarquer ; mais les notes graves la gênèrent pour rendre la partie musicale aussi complétement qu'elle l'aurait voulu.

A ce moment, au commencement de 1875, Mlle Salla fut appelée à chanter à la grande Harmonie de Bruxelles, honneur qui équivaut là-bas à celui d'être admis, ici, à prendre prendre part comme solo, aux concerts de notre Conservatoire.

Ulrique, la sorcière du *Bal Masqué*, où elle sut se faire vieille et ridée, et réussir sans le secours de sa beauté, précéda sa création, à Bruxelles, de la Catarina dans la *Reine de Chypre*, en avril 1875. Ce fut, pour elle, un triomphe qui se continua jusqu'à la fin de la saison, avec son succès dans la Reine, d'*Hamlet*, opéra dans lequel elle avait la Nilsson pour partener.

Engagée à Liége, pour la saison théâtrale 1875-1876, Mlle Salla prit alors l'emploi qui lui convenait effectivement, celui des Falcon.

Après une première audition dans la *Favorite*, elle fit ses deux autres débuts dans Rachel, de la *Juive*, et Valentine, des *Huguenots*. Sa voix pure, sonore, bien posée, ses élans dramatiques la firent recevoir à l'unanimité des votes exprimés.

Marguerite, de *Faust ;* Mignon, Alice, de *Robert-le-Diable*, Sélika, de l'*Africaine*, vinrent s'ajouter à un lourd répertoire, dont elle supportait le poids avec autant de vaillance que de succès. Aussi, lorsqu'elle quitta Liége, le soir de son bénéfice, le 3 avril 1876, fut-elle l'objet d'un véritable triomphe. Rappels, bouquets, tables de fleurs, couronnes apportées par des colombes, tout lui fut prodigué comme à une enfant gâtée.

C'est vers la fin de cette saison que M. Vizentini, l'ayant entendue, lui fit signer un engagement d'un an, et la ramena au Paris. Son passage au Théâtre-Lyrique ne fut pas de nature à accroître sa réputation. Débutant dans *Obéron*, par un rôle demi-caractère, mal entourée, elle se fit remarquer par son excellente tenue, sa voix cristalline et bien posée, ses élans dramatiques, mais ne tint pas assez longtemps la scène pour s'imposer au public. Son second début, dans le *Timbre d'argent*, fut sans effet, l'ouvrage ayant eu un insuccès signalé.

M. Mapleson, directeur du théâtre Her Magesty's, de Londres, de passage à Paris, la remarqua et sut distinguer sa valeur, il l'engagea immédiatement comme prima donna pour la saison 1877-1878.

A ce théâtre, et aux côtés de la Titiens, Mlle Salla réussit dès le premier soir, en mai 1877, dans le rôle d'Amalia, d'*Uno Ballo in Maschera*, puis se posa définitivement avec Alice, de *Robert-le-Diable*, et Valentine, des *Huguenots*.

Après une tournée de six semaines à Dublin, Liverpool, Corck, Belfast, etc,, etc., elle vint terminer la saison à Londres avec Marguerite, de *Faust*, Léonore, du *Trouvère*, et une création: la reine Marie de Neubourg dans le *Ruy-Blas* de Marchetti, rôle qu'elle chanta avec une véritable maestria et auquel elle sut donner un grand cachet de distinction.

Actuellement en congé jusqu'au 1er mai, époque de réouverture de la saison au Théâtre de la Reine, dont elle est toujours pensionnaire, Mlle Salla, après des pourparlers avec Madrid, où elle devait chanter quatre fois la *Traviata* à raison de 2,000 francs par soirée, ne put accepter les conditions de la direction, en raison du peu de temps qui lui était donné pour apprendre un rôle aussi important. Mais, le 10 mars, elle part pour Vienne, où elle doit créer le *Cinq-Mars*, de Gounod, et chanter l'*Aïda*, de Verdi, Dona Anna, de *Don Juan* et la *Traviata*.

On le voit, la jeune cantatrice est aujourd'hui classée parmi les prima donna en renom, et les capitales de l'Europe la recherchent tour à tour, en attendant que l'Opéra de Paris la réclame. Le talent de Mlle Salla est, en effet, de ceux qui seraient bien placés sur notre grande scène lyrique, car il se distingue avant tout par l'élan dramatique, l'expression de la physionomie, la distinction des allures, et l'autorité du geste ; de plus, la voix puissante, étendue, bien timbrée de Mlle Salla pourrait, dès maintenant, résonner, sans se perdre, sous l'immense vaisseau du temple de Garnier.

FÉLIX JAHYER.



AVIS

Notre publication, pour conserver toute sa valeur, doit rester dans une sphère artistique relativement élevée. Or, à quelques exceptions près, nous avons déjà fait paraître les artistes dramatiques et lyriques ayant acquis une réelle notoriété. Un certain nombre d'auteurs et de compositeurs ont également été publiés, et notre intention est de donner, en temps voulu, ceux qui, jusqu'à ce jour et pour une cause ou une autre, n'ont pu prendre rang dans notre galerie.

Mais, comme nous désirons faire entrer dans notre Panthéon, toutes les figures contemporaines, artistes, écrivains, etc., ayant une célébrité reconnue, nous allons étendre notre programme, et lorsque nous aurons satisfait aux formalités nécessaires, nous changerons notre titre de *Paris-Théâtre* par celui de *Paris-Portrait*, qui embrasse un champ plus vaste et répond mieux aux nouvelles exigences de notre publication.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

CAROLUS DURAN
(Artiste peintre, hors concours du Salon)

REVUE DES THEATRES

La semaine s'est passée sans que nous ayons été convoqués à une *première* représentation de quelque importance. Le fait est assez rare à cette époque de l'année.

L'Opéra passe de l'*Africaine* au *Prophète*. La Comédie-Française, de *Hernani* à son répertoire ordinaire, et les théâtres de genre ont conservé leur affiche de la semaine précédente.

Seul, l'Ambigu a changé son spectacle en reprenant l'éternel *Courrier de Lyon*, où Choppard et Fouinard font les délices des anciens habitués du boulevard du Crime.

Il y a bien encore eu quelques reprises dans de petits théâtres, notamment à Cluny et à l'Athenæum, et il convient certainement d'encourager les efforts de ces deux directions qui cherchent à faire revivre, l'une le drame, l'autre la comédie, en variant leur répertoire avec les meilleurs ouvrages du genre.

MADAME VA MIEUX

J'étais en rhétorique et j'avais positivement sous le nez un léger duvet noir, lorsque je vis pour la première fois madame de V... C'est du plus loin qu'il m'en souvienne, mais cependant tous les détails qui se rapportent à cette histoire me sont présents à l'esprit et, entre nous, ils en valent la peine. Mais n'anticipons pas.

Les jours de sortie, j'avais un vilain chapeau noir, plucheux, rougeâtre et bas de forme, un grand habit à basques démesurées, les cheveux longs et roulés — c'était la mode parmi nous — et j'ajoutais pour la circonstance une paire de dessous de pieds à mon pantalon, un peu court. C'étaient de jolis dessous de pieds en cuir verni, à deux boutons, que je conservais toute la semaine au fond de mon pupître, entre la première et la seconde feuille de mon dictionnaire grec. Outre mes dessous de pieds, je possédais à cette époque-là, je peux l'avouer, toutes les puretés de l'âme et du corps; — les rhétoriciens du temps de Louis-Philippe étaient moins précoces que ceux d'aujourd'hui, rien ne me l'ôtera de l'idée, — et je serais probablement resté fort longtemps encore dans cet angélique état, si ce diable de duvet noir ne fût venu un beau matin se poser sous mon nez et me révéler, je ne sais trop comment, des horizons nouveaux.

A partir de ce jour fatal, des voix intérieures murmurèrent en moi, les tableaux noirs des classes et des quartiers devinrent autant de miroirs magiques, où les rêves confus de mon cerveau se traduisaient en formes nettement accusées. — J'achetai des faux-cols, j'eus une cravate à pois blancs sur fond café au lait, je soignai mes ongles et je trouvai dans les textes latins des allusions délicieusement étranges, devant lesquelles je restais la tête dans les mains. Je retournai dans ces froides galeries du musée des antiques, où j'avais eu si froid, et je fus surpris d'y avoir trop chaud. Il me sembla que Paris n'était plus le même, il se peupla tout à coup et tout exprès pour moi, d'êtres idéales, sous le regard desquelles je me sentais frissonner, et durant ces promenades fiévreuses j'avais dans la poche de mon gilet mon pauvre petit cœur entortillé dans un cornet de papier, et tout prêt à être lancé à qui m'eût dit : j'accepte.

Les choses en étaient là lorsque, aux vacances de Pâques, j'offris mon bras à ma mère pour aller prendre le thé chez Mme de V....

Je crois avoir encore dans mon dos la sueur froide que je ressentis tout à coup, à la vue de cette charmante personne.

Mme de V... avait quelques années de plus que moi, était mariée, déjà mère, et possédait cette précoce maturité extérieure qui plaît à l'adolescence. J'en fus comme ébloui, et j'eus tellement honte de mes chaussures primitives, de mon habit ridicule et même de l'insuffisance de mes dessous de pieds, que je restai toute la soirée dans un coin, feuilletant un gros livre de gravures, à côté d'une jardinière. J'étais à la torture. Plusieurs fois, cependant, la maîtresse de la maison m'adressa la parole, me parla de mes études, me demanda s'il était vrai qu'on nous réveillât au son du tambour et mille autres questions encore, faites d'une façon fort obligeante, mais d'un ton maternel qui prouvait assez que pour elle je n'étais encore qu'un enfant.

Cette femme, je l'aimais déjà follement!... C'était atroce. L'idée d'insulter son mari et de le tuer sous un prétexte futile me traversa l'esprit. Je rêvai d'entrer dans la vie de cette femme comme un boulet de canon, de lui imposer mon amour, etc., lui baiser la main, grand Dieu! entourer sa taille de mes bras! pleurer sur son épaule... et mourir. Coup sur coup, j'avalai deux tasses de thé brûlant, que j'avais oublié de sucrer, et quand je me retrouvai dans la rue, j'avais la tête en feu.

Cette passion dura environ deux ans. Son mari m'appelait son cher Georges et elle... elle appelait mon bon ami. — Dans toute mon année de philosophie, je ne crois pas avoir volé à ma bien-aimée deux heures pour les consacrer à mes études; ce qui fait que la philosophie sera toujours mon côté faible.

Je fus cent fois, me trouvant seul avec elle, sur le point de brûler mes vaisseaux et de lui dire : Je vous aime! mais elle avait une façon de me regarder, le plus naturellement du monde, qui me troublait tout à coup et m'enlevait tout courage. Et cependant, quand j'y pense, elle savait bien ce qui se passait en moi. Je crois que toute vertueuse qu'elle fût, elle prenait un certain plaisir à me tenir là sous son regard, rougissant, torturé, à se faire jolie, séduisante, pour entretenir l'état absurde où je me trouvais, mais qui était à la fois le plus sincère, le plus comique et le plus flatteur de tous les hommages. Sûre de m'arrêter d'un regard ou d'un geste, elle aimait sans doute à me voir perdre la tête.

J'étais son petit amoureux pour rire, et l'humiliation que j'en ressentais ne faisait qu'augmenter ma folle affection.

Fort heureusement pour moi, je dus quitter Paris vers la fin de cette seconde année. J'allai chez elle lui faire mes adieux, et lorsque, à la fin de la visite, je compris que je ne la reverrai plus, je sentis que de grosses larmes me venaient aux yeux. A moitié fou, je pris sa main et l'embrassai deux fois.

— Mais vous êtes fou, qu'avez-vous donc? Voyons, mon enfant, vous êtes fou, me dit-elle en riant.

De la tête je fis signe que oui, et je m'échappai bien vite; les sanglots m'étouffaient.

Quand je montai en diligence, le lendemain, j'étais bien malheureux. J'abaissai mon chapeau sur mes yeux pour en cacher la rougeur; je me blottis dans un coin et je croisai les bras; les maisons devinrent plus rares; nous dépassâmes la barrière. Je crois que si la voiture eût versé je n'eusse point détourné la tête, tant j'étais envahi par le chagrin.

C'est singulier : quand parfois je repense à cette grosse douleur qui, je dois l'avouer, ne dura pas longtemps, je sens un petit sourire me venir aux lèvres, et je me dis :

« Etais-je gentil! que tu étais mignon, mon agneau, et que tu méritais bien d'être aimé. »

On n'a pas le respect de ces premières émotions du cœur et, pour bien dire, on en ressent quelque honte. C'est fort sot, mais c'est ainsi.

Au bout de six mois, les difficultés et les enivrements de la carrière eurent complétement effacé de mon cœur le souvenir de Mme de V..., si complétement, qu'un beau jour, — cinq ou six ans après, je faisais alors partie de la légation de Naples, — lisant dans une lettre que Mme de V... se rappelait à mon souvenir, je fus dix bonnes minutes avant de me rappeler quelle était cette dame qui se souvenait de moi.

Ce ne fut qu'après une douzaine d'années que je revins à Paris en passant par Washington. J'avais hâte de revoir ma vieille ville natale que la pioche administrative commençait à encombrer de ruines, et ce fut avec une joie d'enfant que je me retrouvai assis, au Café Anglais, en face d'un journal grand ouvert devant moi. L'Opéra jouait ce soir-là, j'y courus comme un collégien en vacance.

Ceux-là seulement qui ont été expatriés pendant de longues années comprendront le bonheur que j'éprouvai de me replonger dans cette atmosphère étincelante. La musique me fatigua

beaucoup ; il faut une habitude continue pour en arriver à avaler sans souffrance les chefs-d'œuvre épicés de notre grande scène lyrique, et, quand on revient d'Amérique, toutes ces exquises et bruyantes complications vous paraissent tout d'abord un peu sauvages.

Mais en revanche la salle me ravit. Il me sembla que toutes les élégances parisiennes s'étaient données rendez-vous dans ces loges des premières, vers lesquelles tous les yeux se tournaient. C'était une étourdissante exhibition d'épaules et de bras nus, de coiffures, de diamants. On causait, on chuchotait dane ces loges, avec une aisance un peu affectée, mais qui donnait aux femmes un petit air osé et impertinent, si j'ose dire qui leur allait fort bien.

Les modes et les usages parisiens avaient fait de grands progrès durant mes douze années d'absence. Les hommes, accoudés (comme on s'accoude lorsqu'on est en robe de chambre) sur le dossier du fauteuil où leur voisine était étalée, avaient des gestes et une façon de dire qui semblait prouver une intimité complète. Je compris bien vite que cette intimité n'était qu'une monnaie courante qu'on chuchotait dans le nez de son voisin en lui frôlant la moustache de son éventail par suite de l'habitude, et que si les hommes lorgnaient de haut dans la poitrine des femmes et leur éclataient de rire dans l'œil, c'est que bien certainement l'usage l'exigeait.

Il y avait surtout dans une loge de côté, entre un gros sac de bonbons et une lorgnette énorme, une petite dame qui m'intéressa beaucoup ; elle était vêtue d'un corsage en velours noir fort décolleté, d'où s'élançaient des trésors fort blancs et satinés qu'à chaque instant elle observait du coin de l'œil ; ses cheveux, contenus au milieu de la tête par une sorte d'auréole en diamants, s'élançaient ensuite en boucles abondantes et folles ; il y en avait une brassée. Deux jeunes gens, — dont un fort âgé, — les jambes croisées, la main dans le gousset, vautrés plutôt qu'assis à ses côtés, lui racontaient dans l'oreille des choses fort drôles probablement, car elle éclatait de rire quoique ayant la bouche pleine de ces marrons glacés qu'elle avalait d'une seule bouchée. Et, lorsqu'elle riait, elle ouvrait si franchement la bouche qu'on apercevait deux belles rangées de dents blanches, et ses épaules, ses bras, toute sa personne s'agitait de mouvements saccadés comme une gelée de pomme quand une voiture passe dans la rue. J'entendais de ma place son rire libre, agressif, vibrant comme un instrument de cuivre.

A un certain moment, — je crois qu'elle avait été sur le point d'avaler de travers, — elle se retourna très gaiement vers les deux jeunes gens et leur dit : « Taisez-vous donc, vous êtes bêtes ! »

Puis, par distraction, elle promena sur l'orchestre, tout en suçant ses doigts, un singulier regard, qui semblait dire :

« Eh, là-bas ! vous autres, qu'est-ce donc que vous avez à me regarder comme ça? »

Je sus depuis que cette dame appartenait au meilleur monde et qu'elle donnait le ton dans beaucoup de salons.

Dans une loge voisine, je remarquai une femme blonde qui, au bout d'un instant, m'intéressa au dernier point. Elle était accoudée dans son fauteuil cramoisi non point sur le devant de la loge et en pleine lumière, mais dans une demi-teinte bien calculée ; sa tête, un peu inclinée sur l'épaule gauche, exprimait la rêverie ; un sourire à moitié éteint errait encore sur ses lèvres ; elle regardait fixement un point imaginaire et jouait lentement avec son éventail. Elle me parut fort belle. Je pris ma lorgnette pour l'observer avec plus de soin. Alors il me sembla qu'un vague et lointain souvenir me remontait au cerveau, et, après quelques secondes d'examen, je me rappelai : Mme de V... ; c'était elle. A l'entr'acte suivant, je pris mon chapeau et j'allais frapper à sa porte. Son mari, qui lisait son journal au fond de la loge en mâchonnant un cure-dent, me dit : Entrez !

Leur accueil fut aussi cordial que possible. Ils me parlèrent beaucoup de moi, de mes lointains succès, de ma position, de mes espérances, et, quand nous nous séparâmes, nous étions aussi bons amis que par le passé, quoique autrement. Je leur promis d'aller les voir et, en effet, j'y retournai quelques jours après.

Mme de V... était belle comme au temps de mes pures amours, mais plus de la même façon. Un nuage de mélancolie voilait son front. Elle parlait plus lentement, interrompant ses phrases pour regarder le tapis ; elle avait des poses charmantes dans lesquelles, avec ou sans intention, elle restait de longs instants. Ses accès de gaieté d'autrefois avaient disparu, elle ne riait plus guère, mais en revanche souriait doucement, tandis que ses yeux restaient à demi-voilés. — Je sus par elle que son mari était devenu fort riche, et il me sembla qu'elle considérait le luxe qui l'entourait comme un accablant fardeau.

Ces façons d'être ne sont pas rares chez les jolies femmes qui ont passé trente ans. Le dernier adieu fait à la jeunesse ressemble à un soleil d'automne, il s'y mêle une nuance de mélancolie et de tristesse. De temps à autre, des bouffées de printemps remontent au cerveau et parfois enivrent un peu, il s'échappe du cœur un regret inavoué, et des lèvres un hélas ! plaintif, et c'est ainsi que ce moment rapide et précieux où la beauté se dore, pour ainsi dire, et se revêt des riches teintes de septembre, est presque toujours un moment d'inquiétude vague, de souffrance, de douleur et quelquefois de désespoir.

J'avoue cependant que je ne partageais pas ces langueurs et j'abordai fort gaîment les souvenirs d'autrefois. J'avais contracté, durant ma vie errante, des façons de dire de sauvage probablement, car je fus tout surpris de trouver madame de V... continuellement sur la réserve. La moindre gaieté, et je n'engendrais pas alors la mélancolie, lui faisait baisser les yeux, sous mille prétextes elle interrompait la conversation, et je me souviens qu'au jour de sa fête, ayant voulu lui baiser la main le plus naturellement du monde, en lui offrant mon bouquet, elle retira sa main en poussant un petit cri si perçant que je crus un instant lui avoir marché sur le pied. A vrai dire, les bizarreries du caractère de madame de V... m'intéressaient beaucoup, et pendant six mois environ je fus assidu chez elle, essayant de soulever le crêpe de son cœur — passez-moi le mot, il est juste — et de voir clair dans son nouvel état.

Or, un soir que, malgré mes efforts, la conversation était tombée, — j'étais seul avec elle — je lui dis pour couper le silence :

— Monsieur de V... va bien, chère madame?

— Très bien... merci... très bien ; il est au cercle. Vous ne faites pas encore partie d'un cercle?

— Mais non, pas encore, je vous avouerai même que je n'en sens pas le besoin ; j'ai d'autres façons de passer agréablement mon temps. — J'avais, en effet, depuis quelque temps — je vous le dis entre nous — des relations très agréables avec une jeune personne trop blanche de peau. On n'est pas parfait... dans la diplomatie !

— Ah ! vraiment, fit-elle en rougissant et en baissant les yeux.

Elle resta quelques instants sans dire un mot, et après avoir regardé ses ongles comme quelqu'un qui prend un parti : Vous avez tort de ne point avoir un cercle, il faut se distraire... il faut savoir dans la vie chasser certaines pensées.

— Oui... certainement, il y a des pensées...

Je ne comprenais pas un mot de ce qu'elle me disait, et je ne pouvais m'expliquer son air contraint.

— Vous avez raison, ajoutai-je ; mais, vraiment, je suis fort heureux !

— Moi aussi, oh ! moi aussi ! mon mari est excellent pour moi ; il est bon, allez, oh ! meilleur qu'on ne le croirait au premier abord... Il ne faudrait pas le juger sur son air indifférent, sur sa gaieté un peu grosse ; je suis folle, parfois... Voyons, chassons tout cela, parlez-moi musique, théâtre ; quels sont les livres nouveaux? Mais parlez donc, mon ami, je vous prie... Vos voyages ? Vous ne m'avez pas tout dit sur vos voyages ?

— Mais, chère madame, je n'ai jamais douté que M. de V... ne fut le meilleur des hommes.

— Ne revenez pas sur ce sujet, je vous en supplie... Ne me comprenez-vous pas comme je vous comprends ?... (pelotonnant sa laine avec animation). Et vous n'avez pas vraiment vu un seul sauvage? mais c'est inouï ! Restez donc six ans en Amérique. C'est magnifique un sauvage, pas vrai, avec des plumes sur la tête ; ah ! ah ! ah ! mon cher, je donnerais mon petit doigt pour voir une de ces bêtes-là, enchaînée bien enteudu.

— Ce serait donner beaucoup, savez-vous?

— Encore ! nous nous brouillerons.

— Vous êtes bien sévère. Comment ! je ne pourrais même plus parler de votre petit doigt?

Elle devint sérieuse, me regarda franchement et déposa sa broderie sur sa table à ouvrage :

— Voyons, dit-elle, causons une bonne fois; aussi bien cette explication devenait nécessaire, vous êtes loyal et bon, vous me comprendrez.

Je regardai machinalement la pendule, j'avais donné rendez-vous à cette jeune personne si blanche de peau et je me trouvais un peu en retard.

— Nous nous connaissons depuis longtemps, nous sommes de vieux amis, poursuivit-elle.

— Sans doute, chère madame.

Elle me regarda avec une si grande sincérité et était si charmante en ce moment-là que malgré moi je me rappelai le temps passé.

— Vous devez donc me connaître, dit-elle. J'ai épousé mon mari par amour, vous avez dû le savoir. Si, depuis, la tiédeur et l'indifférence se sont introduites dans nos relations, il ne faut s'en prendre qu'aux plates exigences de la vie de ménage. On s'aime d'abord, et de chute en chute on en arrive bientôt à s'estimer. Il est des cœurs qui se brisent dans ces chutes-là, mais que voulez-vous faire à cela, c'est la vie ; pourquoi ne sont-ils pas plus solides?

— Ah ! c'est vrai !... Oh ! mon Dieu !

— Oh ! ne dissimulez pas, mon ami, je lis dans votre âme, et je ne veux pas qu'il reste un nuage entre nous après cette petite causerie. Nous nous

estimons trop l'un l'autre, n'est-ce pas, pour rien cacher? Je n'aime plus mon mari, il est inutile de vous en faire un mystère, vous le savez comme moi; mais je porte son nom, et je ne suis pas femme à l'oublier jamais. — Je suis dure, je suis cruelle, n'est-ce pas? mais il le faut. De plus, je suis mère, et j'adore mon enfant; le jour où un doute pourrait entrer dans son cœur, le jour où elle pourrait ne plus m'estimer, moi, sa mère... Ah!

— Oh! chère madame, quelle idée avez-vous là?

— Vous trouvez cela horrible, n'est-ce pas? et vous avez raison, car ce jour-là... je mourrais, je mourrais, mon ami...

Elle me tendit la main. Ses beaux yeux étaient voilés par les larmes, et cependant elle souriait avec une expression de fermeté, d'affection et de chagrin. Tout cela était fort étrange, mais je ne pus retenir une émotion assez vive. Elle continua :

— Vous le comprenez, n'est-ce pas? il faut prendre un parti... vous me faites... la cour, vous... m'aimez, mon ami... il faut partir... N'ajoutez rien, il le faut.

— Mais, chère madame... — le ciel me tombait sur la tête, — mais...

— Pas un mot... il le faut, mon ami... je le veux...

— Avouez du moins, répondis-je après avoir un peu cherché, avouez que pas une de mes paroles, pas un de mes gestes n'a pu vous faire deviner ce que j'éprouvais pour vous. Je peux le dire... pas un geste... pas une parole...

— Oh! je ne dis pas cela. Oui, vous êtes noble, vous êtes généreux, mon ami, et je sais que je vais vous faire souffrir. Mais croyez-vous que votre douleur ne trouvera pas un écho dans mon cœur? Oh! ne le croyez pas!

Elle appuya ses deux belles mains parfumées sur les miennes.

— Vous m'aimez donc? Il faut partir... vous éloigner de moi... pour quelque temps. Vous le ferez, n'est-ce pas?

Elle s'était approchée de moi, plongeait son regard suppliant dans mes yeux et je sentais mille souvenirs me revenir en tête.

— Vous êtes jeune, ajouta-t-elle, tout cela se calmera. Vous trouverez sur votre route mille occasions d'effacer le passé; vous serez aimé, et puis nous nous retrouverons ensuite. Nous serons de bons amis, n'est-ce pas?

En disant cela, sa voix devenait de plus en plus sonore, il me sembla que des larmes lui montaient à la gorge... Enfin, ne pouvant plus se contenir, elle fondit en larmes et se jeta dans mes bras.

— Ah! je suis bien malheureuse, allez! disait-elle au milieu de ses sanglots; partez, partez!

— Chère madame... chère amie, dis-je à mon tour, calmez-vous, je vous en conjure... Pauvre femme!... Ah! mon Dieu, pauvre femme!

Je cherchais un mot qui fut à la hauteur des circonstances, et pendant ce temps je sentais sa poitrine palpiter contre la mienne et l'émotion me gagner aussi.

Mais bientôt, anéantie, brisée, les yeux à moitié fermés, elle se renversa en arrière sur les coussins du divan où elle était assise, et comme je me penchais vers elle, elle étendit le bras, me ferma la bouche de sa main dont je sentais les doigts fouiller dans ma moustache, et me dit encore d'une voix éteinte :

— Pas un mot... partez... mon ami.

— Et pourquoi partir? m'écriai-je en embrassant cette main si proche de mes lèvres.

— Il demande pourquoi!... Oh! mon Dieu, protégez-moi! Il demande pourquoi! mais j'en mourrais, j'en mourrais!

Elle me regardait dans les yeux et me serrait les bras de ses deux mains crispées.

Il est des exaltations qui se gagnent au contact, et j'ai toujours cru, depuis ce soir-là, que la théorie des fluides magnétiques n'était point une pure fantaisie. Du diable si j'avais prémédité cet... événement! et cela est si vrai que, une fois rentré chez moi, je me dis en soufflant ma bougie :

— Tu viens de faire-là, mon garçon, une lourde bêtise.

Je m'exagérais toutefois les conséquences de cette folie; personne n'est mort. Mes relations avec la famille de V... n'en continuèrent pas moins ce qu'elles étaient avant.

— Depuis deux ans, me disait l'autre soir M. de V..., ma femme va beaucoup mieux; elle est plus gaie, plus... ne trouvez-vous pas?

Il est de fait que depuis deux ans Mme de V... est infiniment mieux.

GUSTAVE Z.

CHRONIQUE THÉATRALE

Bruxelles. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.)

— Au Théâtre-Royal de la Monnaie, les représentations de *Cinq-Mars*, de Gounod, continuent à affermir le succès de cet important ouvrage, qui est monté ici avec un grand déploiement de mise en scène.

— Mlle Minnie Hauck, la future pensionnaire de M. Strakosch, a joué cette semaine, avec un succès de bon aloi, *Carmen* et *Paul et Virginie*.

— Le Théâtre des Galeries représente tous les soirs *Une cause célèbre*. Public nombreux, pièce bien rendue, succès de larmes.

— Après le *Coucou*, le Théâtre du Parc vient de nous donner la *Belle Madame Donis*, de Gondinet. Cette pièce a trouvé en MM. Esquier, Verssant et Lebrun; Mmes Subra, Langier et Massue, des interprètes consciencieux.

— Cette semaine, Mme Marie Laurent commencera la série de représentations qu'elle doit donner au Parc.

— A l'Alcazar, reprise de la *Marjolaine* avec Mlle Luce, la sympathique artiste des Bouffes de Paris.

— Le *Petit Duc* est déjà à l'étude au théâtre de l'Alcazar.

— On annonce également à ce théâtre la *Tzigane*, de Strauss; le *Dernier des Mohicans* et la *Fée des Bruyères*. Dans ces deux ouvrages, — inédits — on reverra M. Mario Widmer, le créateur d'Ange Pitou, et M. Ginet, qui viennent d'être réengagés.

P. de P.

PETITES NOUVELLES

La semaine prochaine, la Comédie-Française va donner la *Joie fait peur*, la célèbre comédie de Mme Emile de Girardin.

C'est Mme Favart qui jouera le rôle de Mme des Aubiers, créé en 1854 par Mme Allan.

— La représentation de Bressant, fixée au 27, promet d'être exceptionnellement éclatante. On sait que *M. de Pourceaugnac* sera joué par les chefs d'emploi, et que tous les artistes de la Comédie-Française paraîtront dans cette pièce. On sait aussi que Mounet-Sully et Mlle Sarah-Bernhardt joueront des fragments de l'*Othello* de Shakespeare, traduit par M. Jean Aicard. Ajoutons que les *Caprices de Marianne* seront rendus par Delaunay (rôle d'Octave, qui était rempli par Bressant); Worms (rôle de Cœlio, qui était rempli par Delaunay); Got, qui jouera Clodio, au lieu de Tibia, que remplira Coquelin; Mme Madeleine Brohan (Hermia); Mlle Croizette (Marianne). Terminons en disant que Mme Carvalho et Faure, qui reviendra tout exprès à Paris, se feront entendre dans les intermèdes. — Il ne resterait plus une loge à louer, si l'on délivrait déjà les coupons, et les témoignages de sympathie affluent, d'autant plus touchants qu'ils s'adressent plus à l'homme qu'à l'artiste, à jamais éloigné de la scène.

Coquelin va donner à Monaco quelques représentations qui commencent ce soir.

— *Les Misérables* doivent succéder à la *Cause célèbre* sur la scène de la Porte-Saint-Martin. Le drame émouvant de MM. d'Ennery et Cormon fait toujours salle comble. Aussi MM. Ritt et Larochelle ont-ils tout le loisir de monter sans hâte le drame emprunté au roman de Victor Hugo.

C'est Dumaine qui remplira le rôle de Valjean; Taillade jouera Javert; Mlle Tallandiera sera chargée du personnage de Fantine.

— Au Palais-Royal, on répète activement les *Vieilles Couches*, la nouvelle comédie de M. Gondinet qui passera très-prochainement, avec MM. Geoffroy, Lhéritier, Hyacinthe, Milher; Mmes Valérie, Magnier, Grandville, dans les rôles principaux.

— Sur la proposition de M. le Ministre des Beaux-Arts, la commission des finances a consenti à accorder un crédit supplémentaire de 120,000 fr. au théâtre de l'Opéra-Comique, lequel supporte une charge de loyer de 105,000 francs jusqu'en 1880.

M. Bardoux a aussi consulté la commission sur le maintien d'une subvention de 200,000 fr. afin de permettre de conserver un théâtre lyrique dans l'intérêt des jeunes compositeurs.

La commission ne s'est pas montrée favorable au maintien d'un théâtre lyrique dans les conditions où existait le dernier Théâtre-Lyrique; mais elle a maintenu au budget des beaux-arts, la somme de 200,000 francs, mise à la disposition de M. le ministre des beaux-arts, afin de faciliter pendant l'Exposition, les entreprises de concerts populaires de Paris.

— La commission des beaux-arts et celle des théâtres réunis viennent de décider aussi que des subventions seraient accordées aux troupes étrangères qui voudraient venir jouer à Paris, pendant l'Exposition universelle, les chefs-d'œuvre de l'art dramatique étranger.

— On annonce de Cannes la mort de M. Allan-Despréaux, le mari de l'ancienne sociétaire du Théâtre-Français, comédien distingué lui-même.

— Voici la distribution de la nouvelle pièce d'Offenbach que les Bouffes-Parisiens se proposent de donner, après *Babiole*, pour les premiers jours de l'Exposition :

Mmes	Peschard,	Alvarez.
	Paola Marié,	Frimousquinos.
	Girard,	Leonora.
	Humbert,	Manuella.
MM.	Daubray,	Peronilla.
	Joly,	Guardana.
	Troy,	Ripardos.
	Minart,	Don Henrique.
	Janin,	1er juge.
	Chambéry,	2e juge.
	Peschcux,	Le notaire.
	Montaubry,	Fabrice.

La pièce, dont le titre est encore aussi mystérieux que le nom de l'auteur du poëme, comporte quatorze autres rôles secondaires.

L'action se passe en Espagne. Si nous sommes bien informés, c'est le dernier travesti que Mme Peschard jouera aux Bouffes; elle reprendra dans la pièce suivante les vêtements de son sexe.

— On sait que dix grands concerts avec orchestre et chœurs, consacrés à l'exécution des œuvres des compositeurs français, seront donnés dans la grande salle du Trocadéro pendant l'Exposition universelle.

La commission des auditions musicales a décidé qu'à chacune de ses séances figurerait le nom d'un compositeur mort depuis 1830, époque fixée pour les œuvres qui seront exécutées. Voici les noms des dix compositeurs choisis par la commission :

Adolphe Adam, Auber, Boïeldieu, Berlioz, Bizet, Cherubini, Félicien David, Halévy, Hérold et Kreutzer (Léon).

— On nous écrit de St-Pétersbourg :

« Malgré la crise, les théâtres ne chôment pas. »

Mlle Armande d'Altona, engagée aux Folies-Dramatiques de Paris joue tous les soirs au théâtre des Bouffes et y obtient un véritable succès dans les *Cloches de Corneville*, *Jeanne*, *Jeannette* et *Jeanneton* et le *Tour du monde*.

Nous sommes heureux d'enregistrer ce succès de notre charmante compatriote, que ses prochains débuts à Paris nous permettront bientôt d'apprécier.

— Qu'est-ce que le *Thymol?*

On parle beaucoup de cette précieuse substance récemment introduite dans le commerce sous le nom de *Thymol-Doré*. — C'est un produit végétal, un extrait des essences de Thym, un antiputride, un désinfectant de premier ordre, en même temps qu'un parfum des plus subtils. Le *Thymol* tient à la fois de l'alcool, de l'éther et du camphre ; et le *Thymol-Doré*, qui rend accessible à chacun ce précieux agent de beauté, de fraîcheur et de santé, constitue l'eau de toilette par excellence, le préservatif hygiénique le plus sûr. Il suffit que le *Thymol-Doré* leur soit connu, pour qu'aussitôt toutes les dames s'empressent de l'adopter pour les besoins multiples de leur toilette et de leur maison: *lotions*, *ablutions*, *bains*, *hygiène intime*, *désinfections*, etc. Le *Thymol-Doré* suffit à tout, répond à tout! — Le flacon 2 fr., au dépôt général, 20, rue Richer.

BULLETIN FINANCIER

Les cours de nos Rentes sont toujours très élevés avec tendance à la hausse; cependant une émission prochaine, que doit faire le Gouvernement, en obligations 3 0/0 remboursables à 500 fr., a influencé le cours de cette Rente en faveur du 5 0/0.

Toutefois, depuis deux jours, il s'est fait une petite réaction que l'on dit produite ou par des réalisations ou par des exécutions.

Compensé à 73.80, notre 3 0/0 reste à 73.40 après avoir vu le cours de 74.10; notre 5 0/0 vaut 109.70, conservant mieux l'avance acquise à cause de l'arbitrage indiqué plus haut, beaucoup pratiqué ces jours-ci par les banquiers: Vendre du 3 0/0 et acheter du 5 0/0.

Parmi les *Fonds Etrangers*, l'Italien est des plus fermes et reste au-dessus de 74 fr.; le florin or Autrichien est à 65.50, et le florin hongrois à 79.50.

Les *Fonds Russes* sont en avance, et les rachats se poursuivent au grand détriment des vendeurs obligés de s'exécuter. L'Emprunt Russe 1862 est à 85 fr.: le Russe 1870 est à 90.1/2 et le nouvel emprunt 1877, lancé par le Comptoir d'Escompte, fait 87.10.

Les *Foncières russes* sont toujours recherchées à 387.50 pour la première série, à 400 fr. pour les autres.

La *Rente turque*, en désespoir de cause, est tombée à 8.90.

Quant aux *Valeurs Egyptiennes*, il est vraisemblable que nous approchons de la dégringolade finale et qu'il n'y a rien à espérer de la bonne foi du khédive. L'Unifiée est tombée à 143.75 et les Chemins de fer à 258.75. Des réunions ont eu lieu à Alexandrie pour s'opposer aux projets du khédive.

Institutions de Crédit. — Les cours se sont maintenus avec une grande fermeté, grâce aux espérances d'armistice et, par suite, de paix, que l'on conçoit relativement aux affaires d'Orient. D'autres causes spéciales, comme l'émission des 120,000 obligations de la Réunion et la reconstitution de l'Immobilière, ont facilité plus particulièrement la hausse des actions de certains établissements.

Banque de France. — On n'a coté hier que deux cours: 3.215 et 3.225; la probabilité de grandes opérations de trésorerie où les services de la Banque seront utilisés et largement rémunérés, peut seule expliquer la tenue de ses actions.

La *Banque de Paris* vaut 1108.75, le Comptoir d'Escompte 746.25, et le Crédit industriel 670 fr.

Le *Foncier*, sous le coup des préoccupations égyptiennes, baisse à 620 fr. et la Générale sans affaires reste à 465 fr.

Le *Mobilier Espagnol*, cette valeur à surprise, atteint le cours de 600 fr.

Chemins de fer. — Les titres des chemins français sont arrivés à des cours qui ne permettent plus de prévoir de notables améliorations. Toutefois, le marché est très-ferme et quelques Compagnies ont encore progressé. L'Est fait 640 fr. ; le Lyon, 1,060; le Midi, 790; le Nord, 1,302.50; l'Orléans, 1,115; et l'Ouest, 710. L'action Bône à Guelma varie de 532.50 à 535 fr., et les Charentes à 161.25.

Les obligations des grandes lignes continuent leur mouvement ascensionnel et atteignent les cours les plus élevés.

Nous continuons à affirmer que l'obligation de *Bône à Guelma*, autour de laquelle on a fait tant de bruit, n'aura la garantie de l'État que trois mois après que les travaux seront terminés. La Banque de France a donc eu grand tort de consentir des avances sur ces titres.

Nous venons d'assister à une forte hausse sur certaines valeurs industrielles; les *Allumettes* ont repris à 320 et 330 fr. Y aurait-il un arrangement sous roche? Les *Omnibus*, que nous avons déjà recommandés, ont encore monté de 75 fr. et sont à 1.355; le *Suez* reste à 773.75, et les Délégations à 626.25. Le *Gaz* clôture à 1.365 fr. et le *Gaz de Madrid* à 580 fr.; l'obligation de ce dernier, qui rapporte 25 fr., a gagné 15 fr. cette semaine; elle ferme ce soir à 445 fr.

Sur le marché en banque nous devons signaler l'obligation de la *Ville de Naples* 1877, qui a gagné 5 fr. depuis la semaine dernière; elle est demandée à 313 75.

MERCURE.

de Guyot; dix à quinze centimes par jour.

Lorsqu'un rhume sera déjà ancien, ou lorsqu'on voudra obtenir un effet plus rapide, il conviendra de suivre le traitement par les capsules de goudron en même temps que l'on prendra de l'eau de goudron aux repas et au moment de se coucher. Ce double traitement dispense de l'emploi des tisanes, pâtes et sirops, et, le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, Paris, et dans la plupart des pharmacies.

EAU FERRUGINEUSE, ACIDULE, GAZEUSE

D'OREZZA (CORSE)

FACULTÉ DE MÉDECINE THÉRAPEUTIQUE.

COURS DE M. GUBLER

Les Eaux minérales de France.. « Pour» quoi allons-nous chercher à l'Etranger » les Eaux ferrugineuses acidulées gazeuses » dont nous sommes admirablement pour» vus? La Corse ne fournit-elle pas *la première eau de ce genre*, comme richesse » en acide carbonique libre et en carbonate » de fer? En effet, l'eau d'Orezza, d'après la » belle analyse de M. Poggiale, ne contient » pas moins de 12 centigrammes de sel fer» rugineux par litre, tandis que Pyrmont » n'en a guère que 5 centigrammes, Schwal» bach 7 et le Pouhon de Spa 9 seulement. »

Rapport de M. POGGIALE à l'Académie de médecine : « Aucune eau ferrugineuse du » continent ne peut être comparée à l'eau » d'Orezza pour la quantité d'acide carboni» que libre et le protoxyde de fer qu'elle ren» ferme. »

SANTE A TOUS rendue sans médecine sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

60 ANS DE SUCCÈS—80,000 CURES PAR AN.

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant ; combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies, gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflement étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse; douleur, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, le accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc. Voici quelques-unes des 80,000 cures :

Mademoiselle Martin, de *Suppression des règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

M. Johnen Guisse, de Couillet (Hainault), nous écrit : « Si je n'avais pas fait usage de la Revalescière, qui m'avait été prescrite par les médecins, je n'existerais plus maintenant. » — Cure M 45,314. La femme de M. le Maire de Volvie, d'ne irritation pulmonaire, avec crachements de sang et toux opiniâtre. — Cure N° 89,041.— M. Bouton, instituteur communal à Chapelle, à Wattines — sa dame d'une gastrique et de douleurs névralgiques.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil. 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 70 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes de 4, 7 et 16 francs. — La *Revalescière chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus énervés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c. ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 70 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 36 et 70 francs *franco*. — Dépôt chez (*mettre ici les dépositaires de la localité*) et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY ET Co., LIMITED, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (N° 5.)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

2 MILLIONS. Perte 65 à 70 0/0

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES, LINGE CONFECTIONNÉ, Articles pour PENSIONS, HOTELS, RESTAURANTS et MARCHANDS DE VIN,

NAPPES ET SERVIETTES DEPAREILLEES

Toutes marchandises reconnues irréprochables, expertisées et abandonnées par des fabriques victimes de la dernière crise industrielle.

Aujourd'hui et jours suivants ON VENDRA la 2e série annoncée dans les journaux de Paris

L'aperçu ci-dessous dispense de tout commentaire :

BLANC & TOILE

Rideaux brochés, brodés et guipure.	Val. 1 fr. Le m.	» 28
Rideaux brod. rich. encadrem. feston.	Val. 6 fr. Le r.	2 45
Toile pur fil p. torchons...........	Val. 75 c. Le m.	» 35
Toile pur fil p. draps...............	Val. 2 fr. Le m.	» 75
Toile pur fil p. chemises...........	Val. 1 50. Le m.	» 65
Nappes dépareillées, pur fil, 6 couv.	Val. 7 fr La n.	2 90
Cretonne américaine p. chemises...	Val. 75 c. Le m.	» 35
Mouchoirs Cholet, 2 lisières.......	Val. 55 c. Le m.	» 15
Serviettes œil anglais.............	Val. 60 c. La s.	» 20

LINGERIE ET LINGE CONFECTIONNÉ

Jupons gd volant, haute guipure....	Val. 7 50. Le j.	2 25
Chemises pour d., cretonne forte...	Val. 3 fr. La ch	1 25
Camisoles p. d., petits plis et brod..	Val. 2 75. La c.	1 35
Chemises d. nuit, pet. plis, jabots brod.	Val. 9 fr. La ch	4 50
Draps de lit confectionnés..........	Val. 4 fr. Le d.	1 65
Torchons ourlés pur chanvre......	Val. 8 75. L. douz	3 75
Draps confectionnés pur fil.........	Val. 9 fr. Le d.	3 90

BONNETERIE ET CHEMISES

Chaussettes p hommes coton fin.	Val. 75 c. La p.	» 2[illegible]
Bas de Paris ent. fini..............	Val. 2 fr. La p.	» 80
Chaussettes extra ent. finies.....	Val. 1 f. 50. La p.	» 65
Bas V -Jumel, ent. finies...........	Val. 2 f. 50. La p.	» 95
Bas laine mérinos, grande taille...	Val. 4 f. La p.	1 25
Chemises pour hommes, oxfort...	Val. 6 f. La ch.	2 45
Chemises pour hommes, mi-toile..	Val. 8 f. La ch.	2 95
Chemises p. hommes, flan. Roubaix.	Val. 10 f. La ch.	4 50
Gilets p. hommes. pure laine.......	Val. 6 fr. Le g.	2 45

Le gd magasin de soldes ouvre à 9 h. du matin et ferme à 6 h. du soir ; il ne fait pas d'envoi en province.

STÉRILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement, — Consultations tous les jours de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

LES VASTES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS, AUTREFOIS AU

Gd MARCHÉ PARISIEN

3, rue Turbigo

SONT A LOUER

Dernière Expertise

comprenant, notamment, plusieurs milliers de **pièces de Toiles** et **Blanc** qui seront liquidées. pour en finir, A MOITIÉ PRIX AU MINIMUM.

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE

Aujourd'hui et jours suivants

Toile pur fil ouvrée p. serviettes, de 1 25 le m.......	» 60
Toile pur fil, p. chem., larg. 80 cent., de 1 35 le m.	» 65
Toile pur fil, p. chem., larg. 80 cent., de 1 75 le m..	» 75
Toile pur fil, p. draps, larg. 1 m. de 1 90 le m.......	» 85
Toile pur fil p. draps, larg. 1 m. de 2 25 le m........	» 95
Rideaux vitr., fest. rich., brod. fonds suisses, haut. 2 m. 50, val. réelle 7 f. 50 le rid...........	1 95
Serviettes damassées, pur fil, gde taille, de 15 f. la d.	5 90
Serviettes damier pur fil, de 17 f. 50 la douz......	7 75
Nappes damassées, pur fil, sans serviettes, de 15 f..	4 25
Services Saxe damas., pur fil, 12 couverts, de 45 f.	12 75
Services très riches, 12 couverts, de 75 f...........	24 75
Toile bl. p. chem. cret. Lisieux, de 3 50 le mètre...	1 35
Toile bl. p. draps sans couture, de 6 75 le m........	2 75
Toile bl. pour draps, cretonne pur fil Lisieux, largeur 2 m. 40, prix de revient 9 f. le mètre.........	3 90
Coton écru p. chem. et drap, larg. 80 c.; de 1 25 le m.	» 49
Draps p. gd lit, larg. 1 m. 60, belle toile coton...	2 25
Draps toile pur fil pour grand lit, largeur 1 m. 60 valant 9 fr. 75, le drap..........................	4 75
Cotonnade retors Rouen, larg. 95 c., de 1 f. 25 à.	» 55
Cotonnade retors, qual. ext., larg. 95 c.; de 1 75 le m.	» 75
Chemises pour Dames, belle cret. val. 6 f. 50.....	1 75
2,000 **coupons** drap Elbeuf p. pant. par 1m20, le coup.	7 90
Chemises p.h., cret. bl. t. encol., de 7 50 la chem...	2 90
Gilets de chasse, laine mérinos, de 7 75...........	3 25
Couvertures laine couleur, gde taille de 15 f......	5 75
Couvre-pieds piqués, double face, très grande taille, pour grand lit, valant 27 fr. 50, à................	9 50
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	0 35
Satins riches pour meubles et rid., larg. 80 c. de 4 90	1 45
Tapis pour appartem., largeur 0 m. 90 de 8 50 le m.	2 75
Tapis pour passage et escalier, de 2 fr. 75 le mètre.	» 65
Mac-Farlanes pour dames, capuchons entièrement doublés soie, toute taille, de 29 fr., à...............	8 90
Soie noire, gros grain Lyon de 6 fr. 50 le mètre.	2 75
Faille, cachemire noir, très grande larg., de 12 fr..	4 75
Popeline rayée et carr. pr robes et cost., le mètre	» 28
Mérinos noir, pure laine, larg. de 1 m. de 4 f. 25, à	1 95
Mérinos cachemire noir extra, larg. 1 m., de 7 75.	2 95

AVIS. — Vu l'importance de cette vacation, on expédiera exceptionnellement en province contre remboursement aux frais de l'acheteur.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants

de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Rabais 65 0/0 d'après inventaire

TOILES		RIDEAUX	
Mouch. batiste, la dne	1 95	Brodé suisse de 95 c..	» 35
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Guipure fine de 2 fr...	» 60
Toile chemise fine.....	» 75	Coton écru de 1 f......	» 45
Toile à draps de 2 f...	» 90	Coton écru larg. 1 m.	» 65
Toile à draps de 3 f...	1 10	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Œil-de-perdr. le m. 2 f.	» 70	Cretonne blanc. de 2 f.	» 75
Damier, le m. 2 f. 50..	» 75	Perse ameubl. de 1 f. 25	» 40
Tabliers cuisine, toile.	1 45	Serv. toilette, la dne	4 50

Très bonne serviettes toile blanche, la douz.........	6 50
Serviett. toile fine, long. 0 m. 90, de 19 f. la douz..	8 50
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire..........	6 50
Draps tle chanv. forte, long. 3 m., larg 2 m., la paire.	12 90
Draps toile blanche, long. 3m, larg. 2m10, la paire....	14 50

COUVERTURES

Couvertures coul. laine douce, 2 m. 10, de 18 f.......	5 50
Couvertures couleur laine douce, 2 m. 50, de 29 fr....	7 50
Couvertures laine blanche, long. 2m10, de 27 fr......	10 90
Couv laine blanc., long. 2 m. 35, larg. 2 m., de 40 f.	13 90
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f....	19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f.....	23 50

Couvertures de 95 f..	28 »	Couvert. voy. de 20 f.	8 95
Couvertures de 120 f.	35 »	Couvert. voy. de 40 f.	13 95

TISSUS POUR ROBES

Mérinos noir de 4 f.. ..	1 95	Coupes robes de 18 fr..	6 95
Mérinos fin de 5 f. 50..	2 45	Coupes robes de 23 fr..	7 95
Mérinos extra de 7 f. ..	2 95	Coupes robes de 29 fr..	9 50
Cachem. double 15 fr..	4 90	Flanelle robes de 5 fr..	1 50
Moire noire de 3 fr....	1 25	Flanelle robes de 6 fr.	1 75
Châle tart. carré de 35	7 90	Flanelle santé de 3 fr..	1 45
Châle tartan long de 70	15 50	Reps gris, de 2 fr......	» 75

Matelassé mode, rayé, pure laine, 1.1 m. 20, de 8 f...	2 45
Mollet on flanelle, rayures mode. larg. 1 m. 20, de 6 f..	1 95
Soie faille noire de Lyon, de 7 f..................	2 95
Soie faille gros grain, largeur 0 m. 60, de 13 fr....	5 50
Drap Elbeuf noir fin et fort de 25 fr................	7 »
Drap frisé ratiné fin pour pardessus de 23 fr........	5 50
Drap coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 26 f.	7 90

BONNETERIE

Chaussettes fines demi-dimin., la douzaine de 12 f. 3 95

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Chauss. écrues de 2 f.	» 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Chauss. écrues de 2,50	0 95
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Chauss. écrues de 3 f.	1 10
Gilets chasse de 35 f.	10 50	Bas écrus de 2 f. 25....	1 »
Chem. madap. de 5 f.	2 45	Bas écrus de 3 f.......	1 25
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Bas extra de 4 f. 50...	1 75
Chem. dev. t. de 9 f.	3 95	Châles tricot de 2 f. 50	» 95
Chem. dev. toile de 12	4 75	Gds Foulards de 10 f.	2 95

LINGERIE		TAPIS	
Chem. percale garn...	1 45	Descentes de lit de 5 50	1 45
Camis. plis garnies....	1 45	Descentes de lit de 20 f.	5 75
Pantalons percale plis.	1 45	Descentes de lit moquet. velout. de 29 f.	6 90
Chem. cret. de 4 f....	1 75	Tapis passage, le m...	» 65
Chem. feston. de 8 f..	2 95	Tapis passage ou escalier le m. de 4 f..	» 90
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Tapis table de 15 f....	5 50
Corsets coutil de 7 f..	2 45	Tapis table de 25 f....	7 50
Robes de chambre p. dames tartan moll. 29 f....	8 75	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 30, de 20 f.	8 75
Caracos flanelle de 7 f.	2 95	Carp. 1,80 s. 2,30 de 35	13 50
Waterproofs de 20 f..	5 90	Carp. 3,20 s. 2,30, de 58.	22 »
Waterproofs de 35 f...	11 50	Carp. 4,20 s. 3,30 de 95	39 »
Waterpr. extra de 75 f.	15 50		

Tapis croisé rouge et gris, larg. 0 m. 90, le m. de 6 f. 1 45

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

AVIS. Pour les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur

PARIS-THEATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS

DRAME — ARTISTES-PEINTRES — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie. — Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE — MUSIQUE

CAROLUS DURAN

Imp. Yves & Barret — G. Bouvy del.

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 248

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 14 au 21 Février 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ETRANGER	id. 20 fr.	id. 10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

—

CCXXXXVIII

CAROLUS DURAN

—

Carolus Duran est un de nos peintres qui ont mis le moins de temps à acquérir la notoriété. Tempérament ardent, talent absolument personnel, il lui a suffi de quelques toiles, brillamment exécutées, pour se faire distinguer de la foule.

Dès le fameux portrait, aujourd'hui connu sous le nom de la *Dame au gant*, et qui figure maintenant dans les galeries du Luxembourg, il était facile de pressentir en lui une personnalité artistique. Dans cette œuvre, d'une beauté singulière, il ne procéda, en effet, que de lui-même, aussi bien sous le rapport de la composition, que sous celui de l'exécution.

Aussi l'attention se porta-t-elle immédiatement sur ce hardi continuateur des Velasquez et des Van Dyck qui, à l'exemple de ces maîtres fameux, faisait d'un portrait, non-seulement une physionomie, mais encore une scène d'un puissant intérêt.

Né à Lille en 1838, Carolus Duran fit ses premières études à l'Académie de peinture de cette ville, sous la direction de Souchon. Cet estimable artiste fut son seul maître. Mais si l'on songe qu'à peine âgé de 15 ans, l'élève vint se fixer à Paris, on reconnaît bien vite que c'est plutôt à la nature et à l'étude constante des chefs d'œuvre, qu'il doit son éducation artistique.

Ayant remporté un prix dans un concours, dans sa ville natale, Carolus Duran eut l'inappréciable bonheur de pouvoir partir pour l'Italie, où il resta quatre ans à se former l'esprit, en compagnie des grands maîtres d'autrefois. Au sein de toutes ces merveilles enfantées par les plus vastes génies de l'antiquité et du moyen-âge, l'imagination déjà ardente du jeune homme s'accrut encore singulièrement. Fréquentant aussi bien les couvents que les palais, Carolus Duran, au milieu des emportements de la pensée, sut aussi trouver des moments pour se recueillir, et c'est d'Italie qu'il nous envoya son premier tableau, *Prière du soir*, qui figura à l'Exposition de 1863.

De retour en France, il partit bientôt pour l'Espagne, où il se prit pour Vélasquez d'une admiration profonde, et, lorsqu'il revint pour se fixer définitivement à Paris, il conservait de ses voyages un tel contentement d'esprit, que depuis lors, malgré les exigences de sa vie laborieuse, il a toujours su trouver le moyen de prendre quelques congés pour visiter tous les Musées de l'Europe, puisant çà et là des enseignements précieux, s'assimilant chaque jour une qualité d'un maître, sans toutefois subir directement aucune influence.

L'*Assassiné*, souvenir de la campagne romaine, exposé au Salon de 1866, avec un beau portrait d'homme très sévèrement étudié, fixa l'attention générale et lui valut une médaille.

Le sujet, excessivement dramatique, est traité avec une rare énergie. La scène se passe à la porte d'une chaumière. On apporte sur le brancard le malheureux qui vient d'être assassiné. Sa fille aînée s'est jetée sur son corps ensanglanté; sa femme n'a pu arriver jusqu'à lui, elle s'est évanouie entre les bras de deux jeunes enfants. Les passants se sont amassés et ont entouré la victime, qu'ils contemplent avec une pitié mêlée d'horreur. Les personnages de grandeur naturelle sont peints avec une puissance de brosse qui n'a d'égale que l'éclat harmonieux de sa palette. Entre autres détails charmants, on admire une petite fille qui se cache la bouche avec son tablier. Ce mouvement est très-naturel chez un enfant effrayé, et la façon dramatique dont il est rendu, est d'un sentiment tout à fait remarquable.

J'insiste avec intention sur cette toile, qui révéla d'un seul coup les qualités d'exécution de son auteur, d'autant mieux que les magnifiques portraits exposés depuis par Carolus Duran, ont pu faire oublier un moment, à ceux qui ne sont pas répandus dans le monde de l'Art, que, chez lui, le metteur en scène égale l'exécutant, et qu'il est aussi à son aise dans une vaste composition que dans l'expression d'une physionomie.

Au Salon de 1867, Carolus Duran exposa deux portraits, peints en pleine pâte et avec sûreté, et, l'année suivante, il nous donna son *Saint François d'Assises recevant les stigmates*, et *Un enfant au bord du Tage*, deux toiles solidement charpentées et d'un excellent coloris.

Mais c'est en 1869 que l'artiste atteignit à la célébrité avec la *Femme au Gant*, qu'on peut admirer au Musée du Luxembourg, œuvre hardie, sincère, vivante, que peut seul produire un artiste, joignant à ses dons naturels une science déjà consommée.

Il remporta à cette exposition sa seconde médaille.

Depuis lors, que de portraits étincelants de verve et peints avec une franchise entraînante!

Ce sont d'abord ceux de *Mme Feydeau*, de *Mme de Pourtalès*, de *Mme Maurice Richard*; celui si connu sous le nom de la *Dame Rousse*, ceux de *Mlles Marie-Anne* et *Sabine Carolus Duran*, celui de *Jacques*, baptisé par tous : *l'Enfant bleu*; le portrait équestre paru sous ce titre : *Au bord de la mer*, et dix autres, jusqu'à l'admirable *Emile de Girardin*, paru en 1876, œuvre hors ligne, où le journaliste par excellence, l'homme dont le cerveau peut enfanter une idée par jour, est rendu avec une supériorité merveilleuse. Assis devant sa table, dans son cabinet de travail, l'homme réfléchit et va traduire sa pensée sur le papier, car il semble bien réellement vivre. On ne saurait trop admirer la simplicité de l'ordonnancement, la précision de la ligne, la justesse du ton; pas de détails superflus, l'œil s'arrête tranquille sur cette toile absorbante et l'esprit demeure absolument satisfait.

Mais, si remarquable que : soit le portraitiste, on aurait tort de ne considérer le talent de Carolus Duran que sous cette face suffisante, sans doute, pour lui valoir la renommée dont il jouit.

L'artiste qui, avec les deux compositions déjà citées, a produit des sujets tels que : *Dans la Rosée*, le *Baiser*, les *Rieuses*, la *Tentation*, et les beaux cartons du *Christ mort*, peinture exécutée dans le château de Rocheux, est de ceux sur lesquels on doit compter pour la représentation d'un grand fait historique ou philosophique. On sera d'ailleurs bientôt fixé à cet égard; car un immense plafond destiné au musée du Luxembourg, qu'il termine en ce moment, et que nous verrons au prochain salon, fera certainement sensation dans ce sens.

Je ne veux pas pousser l'indiscrétion jusqu'à détailler le sujet traité par l'artiste sous ce titre : *A la gloire de Marie de Médicis*, parce que, tant qu'une œuvre n'est pas achevée, son auteur peut en modifier la composition, mais je puis bien affirmer que cette toile, étincelante de lumière, est une véritable débauche de jeunesse, de fraîcheur et de coloris. Les femmes et les fleurs y sont peintes avec les couleurs les plus tendres et aussi les plus vives, et nagent dans un ciel de l'azur le plus pur.

Pour cette œuvre colossale, l'artiste a brossé des études et modelé des maquettes en quantités innombrables, voulant que chaque personnage, chaque draperie, chaque fleur, soient traités séparément, avec une sincérité parfaite, avant d'être confondus dans un ensemble harmonieux.

Au talent de peintre, Carolus Duran joint celui de sculpteur. Il manie l'ébauchoir avec une grande facilité. Au Salon de 1873, le buste de sa femme fut très remarqué, et un autre buste, en bronze celui-là, *le Pisan*, exposé en 1874, a de très réelles qualités de modelé.

J'ai bien peu de place pour parler ici du professeur et de l'homme. Et pourtant, sous ces deux rapports, Carolus Duran est encore une physionomie.

Dans ses deux ateliers très suivis, l'un par les hommes et l'autre par les femmes, le maître ne se borne pas à donner des leçons de peinture, il fait chaque semaine des cours d'esthétique et des conférences sur l'art de la composition.

Travailleur infatigable, Carolus Duran consacre ses moments de repos aux exercices du corps; il monte à cheval, mais l'escrime, principalement, le passionne; aussi compte-t-il parmi les meilleures lames de Paris.

J'ajouterai un dernier mot à sa louange: Marié à une femme artiste, d'un réel talent, dont les pastels et les miniatures sont très appréciés et ont mérité une médaille au Salon de 1875; il est père de charmants enfants qu'il idolâtre et dont son pinceau nous a plus d'une fois reproduit les traits charmants.

FÉLIX JAHYER.

AVIS

Notre publication, pour conserver toute sa valeur, doit rester dans une sphère artistique relativement élevée. Or, à quelques exceptions près, nous avons déjà fait paraître les artistes dramatiques et lyriques ayant acquis une réelle notoriété. Un certain nombre d'auteurs et de compositeurs ont également été publiés, et notre intention est de donner, en temps voulu, ceux qui, jusqu'à ce jour et pour une cause ou une autre, n'ont pu prendre rang dans notre galerie.

Mais, comme nous désirons faire entrer dans notre Panthéon, toutes les figures contemporaines, artistes, écrivains, etc,, ayant une célébrité reconnue, nous allons étendre notre programme, et lorsque nous aurons satisfait aux formalités nécessaires, nous changerons notre titre de *Paris-Théâtre* par celui de *Paris-Portrait*, qui embrasse un champ plus vaste et répond mieux aux nouvelles exigences de notre publication.

Nous publierons dans notre prochain numéro les portraits et la biographie de

ERCKMANN-CHATRIAN

(les romanciers populaires)

REVUE DES THEATRES

COMEDIE-FRANÇAISE

Reprise de : *La Joie fait peur.*

La Comédie-Française vient de donner une excellente reprise de la *Joie fait peur*, avec Mlle Favart dans le personnage de la mère. On voit que les sociétaires les plus justement renommés ne se cramponnent pas à leurs emplois autant que certains le prétendent, et qu'ils cèdent d'eux-mêmes la place aux jeunes, bien avant même d'y être forcés par les années. Delaunay avait donné déjà cet exemple; Mlle Favart le donne à son tour. Après le rôle d'Arsinoé, du *Misanthrope*, qu'elle a si magistralement interprêté, elle aborde celui de Mme Desaubiers, et le sacrifice de la femme est largement compensé par le triomphe de l'artiste. Mlle Favart a joué la fine et touchante comédie de Mme de Girardin avec une émotion poignante et une rare autorité ; nul doute qu'elle ne continue à montrer, dans le nouvel emploi auquel elle s'adonne, les ressources admirables de son beau talent.

L'interprétation générale de la *Joie fait peur* est toujours de touts points excellente.

GYMNASE

La Femme de Chambre, comédie en 3 actes de M. Paul Ferrier.

Vous n'êtes pas sans avoir vu ce chef-d'œuvre de haute bouffonnerie qui s'appelle: *Le plus Heureux des trois?* Eh! bien, le ménage mis en scène par M. Paul Ferrier, dans sa *Femme de Chambre*, rappelle le ménage à trois de la pièce du Palais-Royal. Seulement, si Frédérick est l'ami intime de M. Montmoreau, et le soupirant de Madame; il est assurément le plus *malheureux* des trois ; car Montmoreau l'aime tant et le quitte si peu que les amours de Frédérick et d'Hortense sont restés les plus platoniques du monde.

Les choses en sont là lorsqu'arrive dans la maison Mlle Julie, une femme de chambre accorte, séduisante... et vertueuse. Entendons-nous : elle est vertueuse par calcul ; elle veut « se faire épouser. » Montmoreau s'éprend de Julie. Elle le repousse. Lui, se rabat alors sur sa cuisinière... avec laquelle il est surpris en tête-à-tête par ses autres domestiques. Cet incident est désastreux pour Montmoreau... Il a été désastreux également pour M. Paul Ferrier: car sa pièce qui, jusqu'alors, avait pris les allures d'un succès, à partir de ce moment, a paru beaucoup trop scabreuse et trop grossière, et le public s'est regimbé. Le troisième acte, où Frédérick devient à son tour amoureux de Julie, et finit par l'enlever pour en faire sa gouvernante et bientôt sa femme, a marché un peu mieux. Néanmoins la *Femme de Chambre* est bel et bien un insuccès.

Les interprètes seuls pouvaient sauver la pièce ; s'ils n'y sont point arrivés, l'auteur ne saurait s'en prendre qu'à lui-même et nullement à eux ; tous sont parfaits, Saint-Germain en tête. C'est un Montmoreau excellent. Il a des gestes, des mines, des intonations véritablement surprenantes. Mme Hélène Monnier joue avec talent le rôle d'Hortense, et Mlle Alice Regnault est une femme de chambre qui mérite à tous égards de devenir dame et maîtresse.

Un Banquet de Collége

(NOTES D'UN VOYAGE A PARIS)

« Vous êtes prié d'assister au banquet des anciens élèves du collége X..., qui se fera dans les salons de l'hôtel du Louvre, le... janvier 1866 ; le prix de la souscription est de 15 francs. »

Quinze francs ! Les souvenirs et les regrets, les vieilles amitiés, les parfums littéraires et classiques, son enfance, sa jeunesse, les premières vanités, les premiers déboires, les premiers triomphes, tout cela pour 15 francs ! Va pour 15 francs !

Hier, donc, à six heures du soir, je franchissais allègrement les degrés de l'escalier monumental qui illustre la grande cour vitrée, à l'Hôtel du Louvre.

En haut de l'escalier, se promenait un gentleman d'une excellente tenue, dont l'aspect me rappela complétement celui de notre sous-préfet; la serviette blanche qu'il portait négligemment sous le bras gauche, était le seul indice de nature à préciser la nuance qui sépare ces deux fonctionnaires; il s'avança vers moi d'un air gracieux.

— Monsieur est sans doute du banquet de MM. les dentistes. Suivez le corridor à droite.

Moi, qui suis notaire à Brioude, près Clermont-Ferrand, depuis quatre ans à Pâques, je ne pus m'empêcher de lui indiquer par la gravité que je sus imprimer à ma physionomie à quel point était ridicule son manque de discernement.

— Banquet du collége X..., lui dis-je avec une dignité froide.

— Très-bien, monsieur, fit-il sans s'émouvoir, prenez le corridor à gauche; et il recommença tranquillement sa promenade.

Au bout du corridor à gauche un homme noir, à cravate blanche, m'ouvrit respectueusement une porte dorée sur tranche, à travers laquelle bruissaient les rires et les voix. A peine ma personne eut-elle le temps de s'encadrer dans l'ouverture de cett porte qu'un hourrah salua mon entrée.

— Tiens, c'est Durand !

— Ce bon Durand !

— Ce vieux Durand !

— Cet excellent Durand! Vive Durand! *Durando salutem!*

Et tout aussitôt une dizaine de mains s'emparèrent des miennes, je fus pressé, accoladé, embrassé.

— Mon brave Durand! d'où viens-tu? d'où sors-tu, il y a plus de dix ans que l'on ne t'a vu?

— Messieurs, leur dis-je, je ne veux pas vous dissimuler plus longtemps la vérité. Je suis notaire, et notaire à Brioude, en Auvergne, non loin de Clermont-Ferrand, ce qui est une circonstance atténuante. Voilà pourquoi, depuis dix ans, je n'ai pas revu ni vous ni Paris; et, au fait, c'est à peine si Paris et vous je peux vous reconnaître, c'est à peine si je me reconnais moi-même, cependant il me semble que je n'ai pas l'air d'un dentiste.

— Un dentiste! allons donc! tu es tout ce qu'il y a de plus notaire!

CHŒUR GÉNÉRAL. — Vive Durand ! vive le notaire de Brioude !

C'est alors que je pus seulement jeter un coup d'œil autour de moi.

— Comment! c'est là mon petit Sainte-Menehould; ma parole d'honneur, je t'aurais rencontré dans la rue que je n'aurais pu deviner que c'était toi. Quand je pense que tu forçais le 8 à saute-mouton ! Comment diable as-tu fait pour collectionner cet admirable embonpoint ?

— Je te donnerai l'adresse de mon boulanger. Tu verras quel homme supérieur.

— Ce n'est pas comme ce pauvre Dupont; toi, mon vieux, tu as encore trouver le moyen de maigrir.

— Voilà ce que c'est que de conserver les anciens fournisseurs du collége; on n'est jamais victime que de ses bons sentiments.

— Eh ! eh ! ce brave Du Breuil commence à arborer le genou ! *Nudoque genu progreditur.*

— Ne blaguons pas Du Breuil, il y a déjà deux ans que je ramène.

— Que celui de nous qui ne ramène lui jette la première pierre.

—

Ces messieurs sont servis!

—

— Vite au réfectoire, mes amis, nous dit Sainte-Menehould ; j'ai été appelé par la commission à veiller au menu ; pour cela je suis féroce, et vous m'en direz de belles nouvelles.

— Vive Sainte-Menehould !

— Ah ! ça, mes petits trognons, il ne faut pas nous quitter, nous sommes tous copins ; faisons un bloc, tous du même côté ; nous sommes les jeunes, laissons les mûrs à part, respectons les vieux, et tenons les gamins à distance.

Un tourbillon passe auprès de nous en courant.

— Vivement ! au bout de la table, là-bas, ceux de la rhétorique de 63, pas de vétérans ! à bas les vétérans !

—

La table est richement ornée de poires, pommes, oranges, de galantines et de fleurs en papier.

Je constate que la rédaction de ces banquets n'a pas sensiblement varié depuis une dizaine d'années : quelques nuances habilement touchées révèlent seules le coloriste, et Sainte-Menehould est, dit-on, le Delacroix de la chose.

Potages : Julienne, purée Crécy.

Vins : Madère et xérès sec.

Attention, messieurs ! voilà l'entrée de poisson ! en avant le turbot, le turbot, cet inséparable compagnon du grand dîner.

— Garçon, sauce genevoise !

— Garçon, sauce aux câpres !

— Moi, je préfère la barbue.

— Silence à l'orchestre !

—

— Eh ! là-bas ! mille baïonnettes ! le capitaine du fond. C'est lui ! C'est Gustave de Chauvin oncques ne l'ai vu depuis que nous étions cornichons ensemble, au bahut, et que nous potassions notre bachot.

— Silence, messieurs ! pas d'argot, pas de langage Benoiton !

— Nous sommes tous littéraires !

— Oh ! mes amis, l'argot du collége n'est pas du Benoiton.

Dulces reminiscitur Argos

CHŒUR. — Cinq cents vers à l'élève Du Breuil !

—

— Dites donc, vous autres, qui est-ce qui se souvient du petit Fontaine ?

— Parbleu ! tout le monde, je vois encore l'omelette qu'il avait chippée à la cuisine, un vendredi et que nous avons mangée à quatre pendant la classe d'histoire naturelle.

— Où est-il donc ?

— Le voilà là-bas, il est procureur impérial, il est assis entre Ducros, qui a mal tourné : il s'est fait abbé, et Dusacq, le joli Dusacq, qui est devenu agent de change.

— Te rappelles-tu comme cet animal-là trichait à la bloquette ?

— Je parie qu'ils parlent de la conversion de l'emprunt mexicain.

— Oh ! oh ! à la porte ! à la porte !

CHŒUR.

La barbue
Qui s'avance bue,
Qui s'avance bue.

— Ah ça, dites donc, garçon, j'ai choisi du saint-émilion 54, et vous nous donnez du 57 ; vous savez, celle-là, mon petit, il ne faut pas me la faire, et remportez votre bouteille.

— Vive Sainte-Menehould ! vive le commissaire !

— Et puis regardez-moi donc ces truffes, c'est du charbon calciné ; franchement, j'aime mieux des truffes en mérinos.

— Bravo, le commissaire ! une fourchette d'honneur au commissaire !

— Eh ! là-bas ! Sainte-Menehould, et le falerne ! on n'a pas encore passé de falerne ; en avant le cœcube.

— Faites-moi venir Théodore le sommelier ?

— Théodore, vous savez la marque que j'ai choisie pour notre champagne, et tâchez de ne pas vous tromper. Je connais M. Muraour, je vous en avertis, et si je ne suis pas content, je le prierai de parler de vous dans les *Nouvelles.*

CHŒUR GÉNÉRAL. — Vive Sainte-Menehould ! un autel à Sainte-Menehould ! Evohé ! Evohé !

—

— Allons, mes enfants, c'est le moment de prononcer quelques paroles bien senties.

— Chut ! voilà le président du banquet qui parle. Qu'est-ce donc que ce vieux-là ?

— C'est un général retour du Mexique, il n'est pas de notre temps, aucun de nous ne l'a connu, mais il paraît que c'est un brave ; il est borné au nord par le vieux proviseur qui a quitté en 55, au sud par Chose, de l'Académie française ; voilà de véritables gloires pour notre collége.

— Ah ça ! taisez-vous donc là-bas, on n'entend pas l'orateur.

L'orateur élevant la voix.

— ..... Et resserrons les premiers liens de notre jeunesse...

(Salve d'applaudissements.)

—

Les garçons écoutent d'un air convenable et suffisamment convaincu — ce vieux sec a l'air d'un militaire ; ces gens-là, ça parle fort, mais ça ne parle pas longtemps, ce n'est pas comme l'avocat général d'hier, ou les curés de la semaine dernière — nous pourrons bientôt lever notre couvert.

—

— ... A l'armée française, ce précieux rempart de nos instititutions ;

A la littérature, aux sciences et aux arts, ces pionniers de la civilisation !

A la presse ! à l'union des arts !

Au baron Taylor !

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt,

(Applaudissements frénétiques.)

— Maintenant, il s'agit d'aller prendre le café, la fine liqueur et le cigare...

— Dis donc, Chateauroc, te rappelles-tu la baguette aux habits du pion de cinquième, que tu avais chippée au vestiaire, et que nous avons fumée derrière le pavillon, avec le gros Delcourt ; te souviens-tu comme il a été malade.

Faucibus inguntem fumum mirabile dictu,
Evomit...

Il s'en est payé deux jours d'infirmerie.

— Hé bien ! où est-il donc ?

— Oh ! tranquillise-toi, il est sorti de l'infirmerie, on dit même qu'il vient de se marier.

— Pauvre diable ! j'étais sûr qu'il finirait comme ça. A propos, j'ai rencontré hier notre vieux professeur de troisième, le père Cardut.

— Avait-il encore son chien Zamor ?

— Non, la pauvre bête l'a quitté pour un monde meilleur. En voilà un chien précieux pour corriger les compositions ; le père Cardut, qui n'a jamais été un grand piocheur, jetait les copies au milieu de la chambre, et Zamor les rapportait une à une à son maître.

— Parfait, parfait ! les places étaient données suivant l'ordre où Zamor rapportait les copies.

— Le père Cardut était un homme qui comprenait son époque !

— Je bois ce petit verre au souvenir du père Cardut.

—

— Ah ça, est-ce vrai, mon pauvre Ernest, que toi aussi tu es professeur.

— Que veux-tu mon bon vieux, tout le monde ne peut pas être notaire.

— A preuve que voici là-bas Bernardin qui est médecin. Il est venu ici pour chercher de la clientèle, et je ne lui donnerai pas mon chien à soigner.

— Où est donc Sainte-Menehould ?

— Il vient de partir à l'instant ; drôle de bonhomme ce Sainte-Menehould, un dîneur en ville sans vergogne, il a fait un trou à la lune, mais il excelle à retourner les salades et à amener du monde dans les grandes tables d'hôte.

— Et Dupont ?...

— Le maigre Dupont ! il a une jolie position, son père s'est enrichi en faisant faillite trois fois avant 48 ; il a épousé une gentille petite femme qui coupe dans le genre Benoiton et lui en fait porter de grises.

— C'est donc un homme à voir.

— Quant à Dufour, un niais, qui s'amusait à nous recevoir, à nous donner des dîners splendides, il est ruiné ; personne ne le voit plus, c'est bien fait.

— On ira dîner ailleurs.

— On dînera toujours mieux qu'ici, les vins surtout sont détestables, moi j'ai une propriété près de Bordeaux, un vin délicieux, un bouquet ! une saveur ! 450 francs la pièce, c'est donné ; j'en ai placé huit ce soir. Tiens, voilà mon adresse...

—

— Certainement je ne l'oublierai pas. — As-tu causé avec le petit Du Breuil, c'est un charmant garçon, il a tenu ce qu'il promettait, lui qui était si fort dans les classes, il m'a mis sa carte dans ma poche, et m'a prié d'aller le voir.

— Eh bien, mon ami, tu feras à merveille. Il m'a extirpé un cor la semaine dernière, et j'en ai été très satisfait.

Il est pédicure de S. M. le roi de Portugal.

Hélas !

—

Comme je partais, Dusacq, l'agent de change, et Gaston de Chateauroc s'en allaient aussi bras dessus bras dessous, et riaient aux larmes ; je pus m'approcher sans être vu, ils parlaient de moi :

— Ce pauvre Durand est superbe ! est-il assez notaire ? est-il assez Auvergnat ! et son habit, quelle coupe, comme on sent que son tailleur habite Saint-Flour !... Mais il y a là un client. Le père de sa femme a fait une fortune superbe dans les pâtes de Clermont, c'est lui qui a eu l'heureuse idée d'ouvrir à la citrouille de nouveaux horizons, et de la produire dans le monde sous le nom de pâte d'abricots.

— Très fort, très fort, le beau-père.

— Et je compte proposer quelques petites affaires au gendre.

— Grand merci ! mes bons amis, grand merci ! Et je suis rentré tristement à mon hôtel.

Demain je repars pour Brioude.

—

Saintes émotions ! joyeux souvenirs de l'enfance, je vous ai retrouvés avec bonheur. Non, je ne regrette pas mes 15 francs, mais je ne sais quel vague mécontentement m'assiége. Dix ans se sont passés sans que j'aie pu jamais rencontrer un de ces braves garçons avec lesquels, pendant sept ou huit années, j'ai cultivé les barres, le saute-mouton, les racines grecques, la balle au mur et le *gradus ad Parnassum*. Nous n'avons plus rien qui nous réunisse maintenant que ces lointains souvenirs.

Chacun a de son côté éparpillé sa vie laborieusement et péniblement aux quatre vents du ciel, chacun de nos mots, chacune de nos pensées nous l'apprend. Nous nous sommes revus non sans plaisir, nous nous séparons sans peine.

Le côté cruel, le voici : dix ans se sont passés, et moi qui, me voyant chaque jour, non sans quelque complaisance, j'oserai le dire, ne saisissait ni la marche des années, ni le misérable travail auquel se livre sans relâche le temps, cet impitoyable distributeur de rides et de pattes d'oie, je constate avec effroi de terribles ravages. J'ai vu les cheveux qui sont tombés, ceux qui commencent à blanchir, les crânes dénudés, les nez qui rougissent, les pommettes qui s'accusent, les rides qui grimacent en profondes ciselures, les tailles qui épaississent, les abdomens qui pointent, et je n'ose plus faire mon propre inventaire.

—

C'est égal, une des choses qui m'ont le plus attristé, moi notaire, c'est d'avoir été pris par le garçon pour un dentiste.

Pour M. A. Durand,

BL.

UNE VOCATION

—

— Sacrebleu ! je quitte la partie. C'est agaçant à la fin. Ne pouvoir venir à bout d'une fillette... Du diable si je m'attendais à pareil échec.

Ainsi jurait, en manière *d'a-parte*, le sous-lieutenant Adhémar de Verdières. Il tortillait sa moustache, mâchonnait son cigare avec dépit, semblait profondément vexé. De fait, il y avait de quoi.

Adhémar avait alors vingt et un ans. Il sortait de Saint-Cyr. Il était mince, élégant, blond, très-blond. Avant de rejoindre son corps le 28e de dragons, il était venu passer au château de sa tante, la baronne de Montmaur, ses deux mois de congé. Adhémar ne raffolait point de la campagne ; la vie de château ne lui souriait qu'à demi... Mais il n'avait pu décemment décliner l'invitation de sa tante. Elle l'aimait tant ! encore que ce fut un garnement fieffé.

Et puis, — pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? — il n'était pas fâché, — mais là pas du tout, — de revoir sa petite cousine, Mlle Blanche de Montmaur. Il la connaissait de toute éternité. Enfants, Adhémar et Blanche avaient joué ensemble. Ce temps était loin. La dernière fois qu'on s'était vu Blanche n'était encore qu'une enfant, ravissante à la vérité. Maintenant ce devait être une jeune fille adorable... Enfin Adhémar n'était pas fâché de la revoir...

Et voilà pourquoi il était venu passer son congé à Montmaur.

Sa tante et son oncle l'avaient reçu à bras ouverts.

— Ah ! te voilà mauvais sujet... Que je suis aise de t'avoir... Il a bon air en uniforme... — Claudine ! vous préparerez la chambre bleue pour Adhémar !

Et l'on avait préparé la chambre bleue pour Adhémar, ce qui était au château une marque d'amitié exceptionnelle. Bref, le baron et la baronne avaient été parfaits.

Mais Blanche s'était montrée beaucoup moins cordiale. Au « Bonjour, Blanche, » amical et chaleureux que le sous-lieutenant lui avait adressé, pensant qu'elle allait comme autrefois lui tendre sa joue rose, elle avait répondu par une petite révérence glaciale et un «Bonjour, mon cousin,» ex-ces-si-ve-ment sec. Adhémar avait été quelque peu déconcerté, voire froissé. Puis l'impression fâcheuse avait disparu vite. Le brillant officier avait attribué la réception de Blanche à la timidité de son sexe et de son âge. Blanche n'était plus une enfant. On est familière à quinze ans, on ne l'est plus à dix-huit, pas même avec son cousin. D'ailleurs, qui sait ? cette réserve avait peut-être été prescrite à Blanche par la baronne de Montmaur... Tout cela était très-plausible.

Conclusion : Blanche s'humanisera.

Hélas ! Blanche continua à rejeter toutes les avances d'Adhémar. Chaque jour, celui-ci tentait un assaut à la froideur de sa cousine. Chaque jour, il se voyait repoussé avec pertes et contraint de se replier en fort mauvais ordre.

Une nouvelle imprévue acheva de le décourager. Peu de jours après son arrivée, sa tante lui appprit que — décidément — Blanche de Montmaur, — malgré les beaux *partis* qu'on lui offrait, la grande fortune qui devait lui revenir un jour, — voulait renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, se consacrer à Dieu, en un mot entrer dans un convent.

— Que veux-tu, mon ami ? La grâce l'a touchée.

A ce coup, Adhémar demeura confondu. Blanche au couvent ! religieuse ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il avait bien entendu jadis parler de cette histoire, mais comme d'un projet en l'air, auquel il n'avait fait aucune attention. « La grâce l'avait touchée...» La belle affaire ! est-ce que la grâce vous touche, quand on est jeune, jolie, riche... Allons donc ! Adhémar n'en pouvait croire ses oreilles. Il interrogea sa cousine. Celle-ci lui confirma l'affreuse vérité.

— Mais enfin, Blanche, vous n'avez aucune raison pour vous ensevelir ainsi avant le temps... Comment ! vous aurez le cœur de couper ces beaux cheveux châtains.

— Parfaitement.

— C'est donc... une vocation, ma cousine.

— Une vocation. Oui, mon cousin.

Ceci fut si nettement articulé qu'Adhémar se le tint pour dit.

.•.

Quinze jours s'écoulèrent. Blanche finit par se montrer un peu moins sauvage. Elle ne fuyait plus son cousin, comme dans les premiers jours, et s'entretenait avec lui sans trop de façons. Mais ne s'avisa-t-elle pas de lui faire de la morale. Chaque fois qu'Adhémar essayait d'entraîner à la conversation sur un terrain peu austère, elle répliquait bel et bien par un sermon en trois points, et, levant sur lui ses yeux noirs veloutés elle le suppliait de mener une vie sage, réglée, chrétienne, et de ne point fréquenter les mauvaises compagnies.

Ceci exaspéra littéralement le jeune officier. Passe pour la froideur, mais les remontrances, minute.

C'est à la suite d'un des sermons susdits, qu'il jurait, comme nous avons vu, en arpentant la fameuse chambre bleue.

Il se promenait de long en large, grommelait rageusement des récriminations amères, ponctuait chaque phrase d'un jurou plus ou moins vibrant, et envoyait à tous les diables présents, passés et à venir, la vertu, les couvents, les vocations, les petites filles en général et les cousines en particulier.

— Ah ça mais, exclama-t-il tout-à-coup, en jetant, d'un bout à l'autre de la chambre, son cigare dans la cheminée, puisque je dois, sous peine de conversion, renoncer au projet d'apprivoiser ma cousine, qu'est-ce que je f...iche ici. Si pour chaque matin, lire la *Gazette de France*, pêcher à la ligne chaque après-midi, et faire chaque soir un quatrième au whist de ma tante, il faut que je végète dans cette bicoque (le malheureux ! traiter de *bicoque* le château des Montmaur !) je préfère m'en aller, et vite ! Si seulement j'avais ici une occupation quelconque... Mais non... Ma foi, je crois que je peux faire mes malles.

Il s'était approché de la fenêtre et tambourinait avec fureur sur ses carreaux. La fenêtre donnait sur une cour. Quelqu'un y passait qui releva la tête au bruit.

— Tiens, au fait ! fit le sous-lieutenant.

Le *quelqu'un* n'était autre qu'une petite campagnarde naïve et maladroite qui servait de femme de chambre à Mlle de Montmaur et qui *répondait* (quelquefois) au nom de Claudine. Adhémar, jusqu'à ce jour, ne l'avait point regardée. Il était tout à sa cousine. Mais celle-ci le dédaignait. Dès lors, permis à lui d'être distrait. Il regarda donc Claudine et découvrit qu'elle était jeune et douée d'une assez gentille frimousse : cheveux bruns ébouriffés, yeux noirs et vifs, nez retroussé légèrement, joues roses, fossette au menton, bras potelés.

Adhémar exécuta sur son talon une pirouette, fit claquer son index et son pouce, et se jeta dans la glace un coup d'œil satisfait.

Il avait trouvé une occupation.

.•.

Il sortit de sa chambre et s'en fut au jardin, où il trouva Claudine *entrain ed'cueilli des c'rises*, et commença l'attaque vigoureusement.

Cette fois, il ne rencontra pas une longue résistance.

Il mena la campagne ce qui s'appelle tambour battant et fit si bien que, deux jours après, Claudine lui donnait, pour le soir, un rendez-vous dans sa mansarde.

Le soir vint. A table, Mlle de Montmaur surprit un singulier regard décoché par son cousin à Claudine. Ce regard était bel et bien une œillade. Claudine devint pivoine et laissa choir une assiette.

— Il y a quelque chose là-dessous, pensa Mlle de Montmaur.

Encore qu'elle eût été touchée par la grâce divine, Blanche n'était point — à beaucoup près — aussi naïve que sa camériste. Sa curiosité éveillée, elle résolut de la satisfaire.

Le dîner fini, elle prétexta une migraine, monta dans sa chambre et fit appeler Claudine. Celle-ci était fort troublée. Blanche l'interrogea à brûle-pourpoint. Claudine balbutia. Blanche la pressa de plus belle, la retourna de cent manières et, finalement, lui jeta à l'improviste le nom d'Adhémar. La petite paysanne alors fondit en larmes et commença, d'une voix lamentable, une entière confession. Son récit dura vingt minutes, agrémenté de réticences et de non-sens. Mais enfin Blanche connut la vérité.

Comme bien on pense, la conduite d'Adhémar la révolta. Il était indigne, vraiment !

— Et cette petite niaise qui se fait arracher

les paroles une à une ! Mais cela ne se passera pas ainsi. Tu n'iras pas à ce rendez-vous.

— Mais, Mamzelle, c'est lui qui d'viont v'ni.

— N'ouvre pas.

— Ça, c'est pas possible... Jamais j'naurions l'courage...

— Jamais tu n'aurais le courage ! Voyez-vous cela ! Peut-on être sotte à ce point ! — Eh ! bien, non, tu n'iras pas !

Elle leva les yeux, comme pour implorer l'assistance du ciel ; puis elle ajouta :

— Reste ici. J'irai, moi ! Et il trouvera à qui parler. Je vais joliment l'arranger. Par exemple ! débaucher ma fille de chambre !... A quelle heure doit-il venir?

— Dans un instant...

— C'est bien. Ne bouge pas.

Claudine pleurnichait toujours. Etait-ce de remords ? ou de regret? Blanche ne perdit pas son temps à élucider cette grave question. Elle sortit, et, pour être bien sûre que Claudine ne la gênerait pas, elle l'enferma à double tour.

Puis elle grimpa l'escalier de service quatre à quatre, pénétra dans la mansarde, et résolûment ferma la porte.

Elle s'était essoufflée en montant et dut s'asseoir, pour reprendre haleine, sur le bord du lit. Elle écouta.

Il faisait nuit noire, et tout, dans le grand château, se taisait.

— Il va venir, pensa-t-elle.

Son indignation n'était point calmée; mais elle se sentait plus maîtresse d'elle-même. Elle se mit à réfléchir.

Au fond, ce qu'elle faisait était peut-être un peu imprudent. Elle allait se trouver en tête-à tête avec son cousin, la nuit, dans l'obscurité...

Dans l'obscurité !

— Si j'allumais? se dit-elle.

Elle chercha des allumettes à tâtons. Elle n'en trouva point.

Dans l'obscurité !

Le cœur de la jeune fille battait avec violence. Elle était émue, émue...

Du reste, depuis l'arrivée d'Adhémar, la pauvre enfant était en proie à des inquiétudes singulières. Quand on a dix-huit ans, se voir courtisée par un bel officier est toujours intéressant. Blanche, tout en se montrant froide envers Adhémar, sentait que la séparation prochaine l'affligerait. Dire qu'elle aurait pu être la femme de ce bel officier, qui semblait tant l'aimer ! Vraiment, elle commençait à avoir des doutes sur sa vocation et il lui avait fallu quelques efforts pour persévérer dans ses intentions monastiques... Et, dans quelques secondes, il serait là, près d'elle. Elle y songeait maintenant avec effroi...

— Si je m'en allais ?

Elle se leva.

Au même moment, un pas furtif glissa dans l'escalier. C'était lui !

— Si je mettais le verrou?

Elle s'élança. Trop tard. La porte s'ouvrit. Blanche se sentit saisir la main, puis la taille. Un baiser claqua sur sa joue brûlante...

Alors seulement, et par un effort surhumain, Mlle de Montmaur retrouva la parole, et s'évanouissant presque, dans les bras d'Adhémar stupéfait :

— Ah ! mon cousin, s'écria-t-elle, prenez garde : c'est moi !

⁂

Deux mois se sont passés depuis cette nuit mémorable.

Est-il besoin d'ajouter que Mlle Blanche de Montmaur a renoncé à la vie conventuelle...

Et qu'on annonce son mariage avec le vicomte Adhémar de Verdières, sous-lieutenant au 8e dragons !

Louis de Gramont.

PETITES NOUVELLES

L'Opéra va reprendre prochainement *Hamlet* et *Don Juan*.

Mlle Daram étudie Ophélie, et M. Bouley, Don Juan, pour ces deux reprises.

— A l'Opéra-Comique, M. Edmond Membrée a donné lecture de sa partition de la *Courte Echelle*, opéra-comique en trois actes, dont les paroles sont de notre confrère Charles de la Rounat.

La musique a obtenu le plus vif succès.

Voici la distribution projetée de cet ouvrage, sur lequel on compte énormément, et qui doit passer aussitôt après les reprises de l'*Etoile du Nord* et de *Psyché* :

Chavannes	MM. Bertin
Chamilly	Morlet
Diane de Beaumont	Mmes Chevrier
Mariette	Ducasse

M. Bertin est un jeune ténor dont les débuts, paraît-il, produisent un grand effet.

Un seul rôle reste à distribuer, celui de Clippman, pour lequel on cherche un bon comique.

— Au Vaudeville, trois actes du *Bourgeois de Pontarcy* sont déjà sus et le quatrième acte est mis en scène. La pièce nouvelle de M. Sardou sera représentée le 23 de ce mois.

— Le Théâtre-Historique s'occupe activement de la nouvelle pièce de M. Ferdinand Dugué, le *Ballon Morel*.

Les décors de cet ouvrage important et compliqué ne tarderont pas à être prêts, et il est probable qu'on arrêtera les représentations de *Marceau*, du 20 au 25 courant.

C'est dire que la première représentation du *Ballon Morel* aura lieu à la fin du mois.

Il y a dans cette pièce deux tableaux à grand effet qui se passent aux cataractes de Kérouma, en pleine Afrique centrale : le dernier voyage de M. Stanley donne à une action dramatique dans ces contrées lointaines un cachet très intéressant d'actualité.

— Encouragés par le succès du *Petit Duc*, MM. Meilhac et Halévy vont tenter une véritable série avec le maestro Lecocq.

MM. Meilhac, Halévy et Lecocq viennent de signer, avec M. Koning, un nouveau traité par lequel ils s'engagent à écrire deux opéras-comiques, en trois actes, pour le Théâtre de la Renaissance.

—Voici la dépêche que nous recevons de notre correspondant de Trieste :

« Succès sans précédent pour Mlle Sangalli dans le ballet de *Rolla*. »

— Le Burgtheater, de Vienne, a mis en répétition le *Malade imaginaire*, de Molière. M. Lewinsky jouera le rôle principal. Il est venu spécialement à Paris pour étudier le jeu de ses confrères du Théâtre-Français.

—Voici un acte de déférence tout à la louange de l'artiste viennois.

— Le nouveau Théâtre de Dresde, construit sur l'emplacement de l'ancien, qui avait été complétement brûlé en 1869, a été inauguré dimanche dernier, en présence du roi et de la reine de Saxe.

Les niches, des deux côtés de l'entrée principale, sont décorées des statues de Gœthe, Schiller, Glück, Mozart, Shakspeare, Molière, Sophocle et Aristophane.

A l'intérieur, la salle, le rideau et le plafond sont magnifiquement décorés. Le foyer et le vestibule ont été peints par les premiers artistes de l'Allemagne.

Ce nouveau théâtre, qui est dû à l'architecte Semper, peut être rangé parmi les plus beaux édifices de ce genre qui existent actuellement en Europe.

Entre l'Opéra et la promenade s'élève la statue de Weber, coulée en bronze d'après le modèle de Rietschel. L'illustre compositeur, mort à Dresde en 1826, tient la tête levée, la main gauche appuyée sur un pupitre, il a dans la main droite un burin et une branche de chêne.

— Le concours annuel de poésie, dont le sujet est une scène lyrique destinée à être mise en musique par les concurrents au grand prix de Rome, est ouvert.

Un solo pour chaque personnage, un duo et un trio, s'il y a trois personnages, et des récitatifs relevant ces morceaux, voilà ce que doit renfermer la scène mise au concours.

Les pièces de vers doivent être adressées, dans les conditions ordinaires des concours de ce genre, au Conservatoire, avant le 20 mai, terme de rigueur.

voqué de nombreuses expériences desquelles il résulte aujourd'hui qu'un des meilleurs traitements de l'asthme consiste dans l'emploi des *Capsules de Goudron Guyot*.

Dans la plupart des cas, deux ou trois capsules, prises au moment de chaque repas, amènent un soulagement rapide ; il convient de dire que, lorsque l'affection est déjà ancienne, on devra continuer le traitement pendant quelque temps. Du reste, en raison du rapide bien-être qu'ils en éprouvent, les malades sont rarement tentés de supprimer l'emploi des Capsules de Goudron avant la guérison complète. Ce mode de traitement revient à un prix des plus modiques, environ dix à quinze centimes par jour.

Pour être bien certain d'avoir les véribles Capsules de Goudron de Guyot, on devra exiger, sur chaque flacon, la signature Guyot imprimée en trois couleurs. Dépôt à Paris, à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, et dans la plupart des pharmacies.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants
de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Rabais 65 0/0 d'après inventaire

TOILES		RIDEAUX	
Mouch. batiste, la dne	1 95	Brodé suisse de 95 c..	» 35
Mouch. toile de 12 f...	5 90	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Guipure fi..e de 2 fr...	» 60
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Coton écru de 1 f......	» 45
Toile chemise fine.....	» 75	Coton écru larg. 1 m.	» 65
Toile à draps de 2 f...	» 90	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Toile à draps de 3 f...	1 10	Cretonne blanc. de 2 f.	» 70
Œil-de-perdr. le m. 2 f.	» 70	Piqué molton de 3 f...	1 »
Damier, le m. 2 f. 50..	» 75	Perse ameubl. de 1 f. 25	» 40
Tabliers cuisine, toile.	1 45	Serv. toilette, la dne	4 50

Très bonne serviette toile blanche, la douz......... 6 50
Services damassés pour 12 personnes, de 30 f...... 12 90
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire........... 6 50
Draps tle chanv. forte, long. 3 m., larg 2 m., la paire. 12 90
Draps toile blanche, long. 3m, larg. 2m10, la paire. .. 14 50

COUVERTURES

Couvertures laine coul. long., 2 m. 10, de 11 f...... 3 95
Couvertures laine couleur, long. 2 m. 30, de 14 fr.... 4 50
Couvertures laine couleur, long. 2 m. 50, de 18 f.... 5 50
Couvertures laine blanche, long. 2m10, de 27 fr...... 10 90
Couv. laine blanc., long. 2 m. 35, larg. 2 m., de 40 f. 14 90
Couvertures laine blanche fine, grand lit, de 59 f.... 19 50
Couvertures mérinos blanc extra gd lit de 75 f..... 25 »

Couvertures de 95 f..	28 »	Couvert. voy. de 20 f.	8 95
Couvertures de 120 f.	35 »	Couvert. voy. de 40 f.	13 95

TISSUS POUR ROBES

Mérinos noir de 4 f....	1 95	Coupes robes de 18 fr..	6 95
Mérinos fin de 5 f. 50..	2 45	Coupes robes de 23 fr..	7 95
Mérinos extra de 7 f. ..	2 95	Coupes robes de 29 fr..	9 50
Cachem. double 15 fr..	4 90	Flanelle robes de 6 fr.	1 75
Moire noire de 3 fr....	1 25	Flanelle santé de 3 fr..	1 45
Pacha noir de 2 f. 50.	» 85	Flanelle santé de 4,50.	1 95

Mollet. n flanelle, rayures mode. larg 1 m. 20, de 6 f.. 1 95
Soie faille noire de Lyon, de 7 f..................... 2 95
Soie Satin Duchesne noir, largeur 0 m. 60, de 15 f. 3 50
Moire noire antique, larg. 0 m. 65, de 16 f............ 3 75
Faille noire, gros grain, larg. 0 m 80, de 18 f...... 5 50
Drap Elbeuf noir fin et fort de 25 fr................ 7 »
Drap frisé ratiné fin pour pardessus de 23 fr........ 5 50
Coupons pr 1 m. 20 Elbeuf p. pantalons, de 26 f....... 7 90

BONNETERIE

Chaussettes fines demi-dimin., la douzaine de 12 f. 3 95

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Chauss. écrues de 2 f.	» 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Chauss. écrues de 2,50	0 95
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Chauss. écrues de 3 f.	1 10
Gilets chasse de 35 f.	10 50	Bas écrus de 2 f. 25....	1 »
Chem. madap. de 5 f.	2 45	Bas écrus de 3 f.	1 25
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Bas extra de 4 f. 50...	1 75
Chem. dev. t. de 9 f.	3 95	Bas Paris de 6 f........	2 25
Chem. dev. toile de 12	4 75	Gds Foulards de 10 f.	2 95

LINGERIE		TAPIS	
Chem. percale garn...	1 45	Descentes de lit de 5 50	1 45
Camis. plis garnies....	1 45	Descentes de lit de 20 f.	5 75
Pantalons percale plis.	1 45	Descentes de lit moquet. velout. de 29 f.	6 90
Chem. percale plis et garnies, de 6 f. 50..	1 95	Tapis passage, le m...	» 65
Chem. feston. de 8 f..	2 95	Tapis passage ou escalier le m. de 4 f..	» 80
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Tapis table de 15 f....	5 50
Corsets coutil de 7 f..	2 45	Tapis table de 25 f....	7 50
Caracos flanelle de 7 f.	2 95	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 30, de 20 f.	8 75
Waterproofs de 20 f..	5 90	Carp. 1,80 s. 2,30 de 35	13 50
Waterproofs de 35 f...	11 50	Carp. 3,20 s. 2,30, de 58.	22 »
Waterpr. extra de 75 f.	15 50		

Tapis croisé rouge et gris, larg. 0 m. 90. le m. de 6 f. 1 45

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

AVIS. Pour les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

LES VASTES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS, AUTREFOIS AU

GD MARCHÉ PARISIEN

3, rue Turbigo

SONT A LOUER

Dernière Expertise

comprenant, notamment, plusieurs milliers de **pièces de Toiles** et **Blanc** qui seront liquidées, pour en finir, A MOITIÉ PRIX AU MINIMUM.

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE

Aujourd'hui et jours suivants

Toile pur fil ouvrée p. serviettes, de 1 25 le m....... » 60
Toile pur fil, p. chem., larg. 80 cent., de 1 75 le m.. » 75
Toile pur fil, p. draps, larg. 1 m. de 1 90 le m....... » 85
Toile pur fil p. draps, larg. 1 m. de 2 25 le m........ » 95
Rideaux vitr., fest. rich., brod. fonds suisses, haut. 2 m. 50, val. réelle 7 f. 50 le rid........... 1 95
Les mêmes, hauteur 2 m., valant 6 fr. 50 le rideau. 1 65
Serviettes damassées, pur fil, gde taille, de 15 f. la d. 5 90
Serviettes damier fleuri pur fil, de 21 f. la douz... 7 75
Serviettes unies, liteaux pur fil, de 17 f. la douz.. 6 90
Services Saxe damassés, pur fil de 35 f........... 10 75
Services Saxe damas., pur fil, 12 couverts, de 45 f. 12 7
Nappes damassées, pur fil, sans serviettes. de 15 f.. 4 2
Services blancs pur fil très riches, 12 couv., de 75 f. 24 »
Toile bl. pur fil p. draps sans couture, de 6 75 le m. 2 75
Toile bl. pour draps, cretonne pur fil Lisieux, largeur 2 m. 40, prix de revient 9 f. le mètre......... 3 90
Coupons **toile de l'Inde**, pr 18 m. de 29 f. le coup. 13 75
Coupons **toile** bl. cret. Lisieux, pur fil, p. chemise, largeur 80 c. de 6 à 18 m., les 18 m. au lieu de 45 f. 22 50
Cretonne Lisieux pur fil p. chem. larg. 80, de 2 45 1 15
Toile cret. Lisieux 2/3 bl. p. ch. larg. 80 c. de 2 75 1 35
Coton écru p. chem. et drap, larg. 80 c. de 90 c. le m. » 45
Coton écru prem. qual. Louisiane, larg. 90 c., de 1 25 « 55
Draps maître s. couture. ourlés à jour, toile pur fil Lisieux, 3 m. 50 sur 2 m. 40, de 37 fr. le drap.. 15 75
Draps p. gd lit, larg. 1 m. 60, belle toile coton... 2 25
Draps toile pur fil p. gd lit, larg. 1 m. 60, val. 9 f. 75 4 75
Cotonnade retors Rouen, larg. 95 c., de 1 f. 25 à. » 55
Cotonnade retors, qual. ext., larg. 95 c., de 1 75 le m. » 75
Chemises pour Dames, belle cret. val. 6 f. 50..... 1 75
2,000 **coupons** drap Elbeuf p. pant. par 1m20, le coup. 7 90
Chemises p. h., cret. bl. t. encol., de 7 50 la chem... 2 90
Gilets de chasse, laine mérinos, de 7 75........... 3 25
Couvertures laine couleur, gde taille de 15 f...... 5 75
Couvre-pieds piqués, gde taille, double face, de 27 50 9 50
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt. » 35
Satins riches pour meubles et rid., larg. 80 c. de 4 90 1 45
Tapis de table japonais et français, 140 cent. carrés, de 25 fr.................................. 7 75
Tapis de table, dito, 140 cent. sur 180, de 35 fr. 10 75
Waterproofs pèl. et manches. t. tailles, de 19 fr. 5 75
Paletots longs, 1/2 saison, pour dames. toutes tailles, magnifique drap matelassé de 49 fr........... 14 75
Tapis pour appartem., larg. 0 m. 90, de 3 50 le m. 2 75
Tapis pour passage et escalier, de 2 fr. 75 le mètre » 95
Soie noire, gros grain Lyon de 6 fr. 50 le mètre. 2 75
Faille, cachemire noir, très grande larg., tout ce qui se fait de plus beau en soie à Lyon, de 12 fr. 90... 4 75
Popeline rayée et carr. pr robes et cost., le mètre » 28
Mérinos noir, pure laine, larg. de 1 m. de 4 f. 25, à 1 95
Mérinos cachemire noir extra, larg. 1 m., de 7 75. 2 95
Draps de dame p. rob. et cost. larg. 125, val. 6 50 le m. 1 45

AVIS. — Vu l'importance de cette vacation, on expédiera exceptionnellement en province contre remboursement aux frais de l'acheteur.

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

2 MILLIONS. Perte 65 à 70 0/0

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES, LINGE CONFECTIONNÉ, Articles pour PENSIONS, HOTELS, RESTAURANTS et MARCHANDS DE VIN,

NAPPES ET SERVIETTES DÉPAREILLÉES

Toutes marchandises reconnues irréprochables, expertisées et abandonnées par des fabriques victimes de la dernière crise industrielle.

Aujourd'hui et 5 jours suivants ON VENDRA

la 3e série annoncée dans les journaux de Paris

L'aperçu ci-dessous dispense de tout commentaire :

BLANC & TOILE

Rideaux brochés, brodés et guipure. Val. 1 fr. Le m. » 28
Rideaux brod. rich. encadrem. feston. Val. 6 fr. Le r. 2 45
Toile pur fil p. torchons........... Val. 75 c. Le m. » 35
Toile pur fil p. draps.............. Val. 2 fr. Le m. » 75
Toile pur fil p. chemises........... Val. 1 50. Le m. » 65
Nappes dépareillées, pur fil, 6 couv. Val. 7 fr La n. 2 90
Cretonne américaine p. chemises... Val. 75 c. Le m. » 35
Mouchoirs Cholet, 2 lisières....... Val. 55 c. Le m. » 15
Serviettes œil anglais............ Val. 60 c. La s. » 20

LINGERIE ET LINGE CONFECTIONNÉ

Jupons gd volant, haute guipure.... Val. 7 50. Le j. 2 25
Chemises pour d., cretonne forte... Val. 3 fr La ch 1 25
Camisoles p. d., petits plis et brod.. Val. 2 75. La c. 1 35
Chemises d. nuit, pet. plis, jabots brod. Val. 9 fr. La ch 4 50
Draps de lit confectionnés......... Val. 4 fr. Le d. 1 65
Torchons ourlés pur chanvre...... Val. 8 75. L. douz. 3 75
Draps confectionnés pur fil........ Val. 9 fr. Le d. 3 90

BONNETERIE ET CHEMISES

Chaussettes p. hommes coton fin. Val. 75 c. La p. » 2
Bas de Paris ent. fini.............. Val. 2 fr. La p. » 80
Chaussettes extra ent. finies..... Val. 1 f. 50. La p. » 65
Bas V -Jumel, ent. finies.......... Val. 2 f. 50. La p. » 95
Bas laine mérinos, grande taille... Val. 4 f. La p 1 55
Chemises pour hommes, oxfort... Val. 6 f. La ch. 2 45
Chemises pour hommes, mi-toile.. Val. 8 f. La ch. 2 95
Chemises p. hommes, flan. Roubaix. Val. 10 f. La ch. 4 50
Gilets p. hommes. pure laine....... Val. 6 fr. Le g. 2 45

Le gd magasin de soldes ouvre à 9 h. du matin et ferme à 6 h. du soir ; il ne fait pas d'envoi en province.

POUR CAUSE

d'Agrandissement des Folies - Bergère

LIQUIDATION GÉNÉRALE

32, rue Richer, 32

AUX COLONNES D'HERCULE

MEUBLES, LITERIE, TAPISSERIE

RABAIS SANS PRÉCÉDENT

A LA

PLACE CLICHY

Paris ACTUELLEMENT *Paris*

EXPOSITION

DE

BLANC

Pour faciliter la comparaison que nous *sollicitons sans cesse* dans tous les articles, nous avons joint à notre catalogue illustré les échantillons spécimen de nos immenses opérations en **Blanc, Toiles et Tissus noirs.**

Ce Catalogue est adressé franco et gratis à toutes les Dames qui en feront la demande.

11e année.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Revue des établissem^{ts} de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^{os} sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général. et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

MALADIES DES FEMMES

GUÉRISON sans repos ni régime, par Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme. Les moyens employés, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de longues observations pratiques dans le traitement de leurs affections spéciales, causes fréquentes et souvent ignorées de leur stérilité, langueurs, palpitations. débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, etc , etc.

Consultations. tous les jours, de trois à cinq heures, 27, rue du Mont-Thabor (près les Tuileries).

20 A 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*.
OPERATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
Le mois de janvier 1878 a produit 90 fr. pour 5000 francs de capital.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

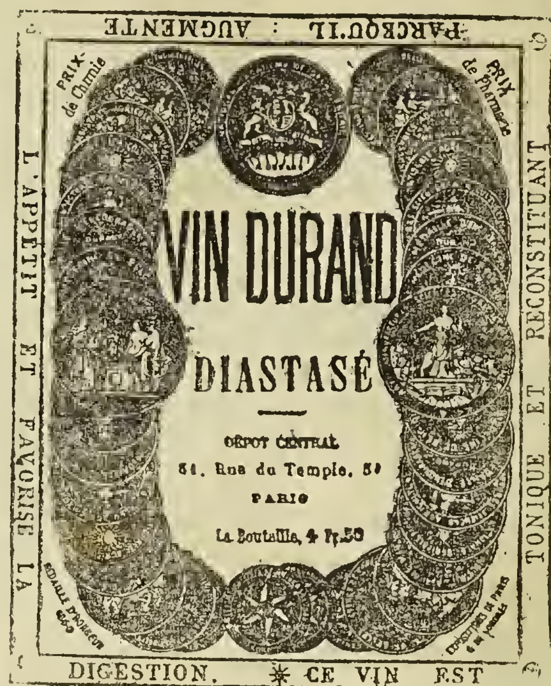
Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 _ Chez tous les Papetiers

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. f°

MALADES LA CUBÉBINE LARRIEU guérit en 6 jours et p. la vie, écoulem. invét., rétrécissements, pertes sémin. Boite, 5 fr. par poste, LARRIEU, à Toulouse — à Paris, ph^{ie}-drog., 52, fg. Montmartre.

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*
Paris. rue des Halles. 5. près la Tour-St-Jacques.



BASANA **Eau odontalgique Orientale**
Ne contient aucune subst. danger. Guérit les pl. *fortes rages* de dents et toutes les affect dentaires récentes ou chroniq. ; *rafferm't* gencives et dents ébranlées à *tout* âge, av. rapid. visible. PHARNOMALE, 19 r. Drouot, et autr. pharm. Fl. 3 f. 50.

GUÉRIR vite à peu de **frais**. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les **MALADIES** sans **MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE** Les TUMEURS sans Opération, Cancers. Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE pour 1 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE, telles sont celles dénommées : *Graviers, Pierre, Rhumatismes*, goutte, dartres, gale, maladies de la peau, boutons, etc., toujours sans spécifiques secrets, car si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, la médecine et les médecins seraient inutiles; il n'y aurait que des charlatans guérisseurs! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir? Est-ce le pharmacien ou le médecin qui sait prescrire selon le cas de l'affection? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur, ou il est le médecin des empiriques qui donnent des conseils gratuitement, pour vendre beaucoup de médicaments.

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES
Rendue par la douce Farine de Santé,
REVALESCIÈRE { DU BARRY de LONDRES
AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG.
31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.
DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS
Et partout chez les bons Pharmaciens et Épiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure n° 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans de constipation opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure n° 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure n° 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 6 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure n° 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure n° 76,448. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ, *Musicien au 63e de ligne.*

Cure n° 74,442. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET. curé. Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure n° 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Cure n° 62,476. — « Dieu soit béni ! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé, » Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat n° 99,211. — Orvaux, 15 avril 1875.
Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complétement. BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11

Cure n° 48,614. — Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure n° 79.721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'**anémie, d'épuisements et d'étouffements.**

Cure n° 73,810. — Riez (Basses-Alpes).
Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescère* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure n° 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement** complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure n° 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse de St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière.

Cure n° 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète et Vomissements.** Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 68,413. — M. Lacan père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure n° 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure n° 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la REVALESCIÈRE en boîtes de fer-blanc **1/4** kil., **2** fr. **25** c.; **1/2** kil., **4** fr.; **1** kil., **7** fr.; **6** kil., **36** fr.; **2** kil., **70** fr. Même prix pour la Revalescière chocolatée. **Du BARRY et Cie (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione, Paris**, et chez les bons Pharm. et Epiciers, partout. — Les boîtes, 36 fr. et 70 fr., s'expédie *franco* contre bon de poste.

PARIS-THEATRE

BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS

DRAME

LITTÉRATEURS

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie.

Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE

MUSIQUE

ERCKMANN-CHATRIAN

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 249

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 21 au 27 Février 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTS	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCXXXXIX

ERCKMANN-CHATRIAN

—


amais deux talents ne se sont confondus ensemble, aussi complétement, que ceux de MM Erckmann et Chatrian. C'est à tel point que, pour beaucoup de monde, ces deux noms représentent une seule et même personne. Pourtant peu d'ouvrages sont plus connus et sont devenus plus populaires que ceux de ces deux écrivains distingués dont le principal mérite est d'avoir su trouver le moyen d'instruire le peuple, tout en cherchant à l'amuser.

Emile ERCKMANN, fils d'un libraire de Phalsbourg (Meurthe), est né dans cette ville, le 20 mai 1822. Il fit de solides études au collége de Phalsbourg et sa vocation pour les lettres se fit jour avec une telle force que son professeur de rhétorique, M. Perrot, un homme de mérite, qui devint plus tard le principal du même collége, l'encouragea très vivement dans ce sens, tout en respectant les intentions des parents du jeune Erckmann qui rêvaient de faire de lui un avocat.

Aussi une fois sorti du collége, Erckmann n'avait-il pas de plus grand bonheur que de revenir auprès de celui pour qui il avait une respectueuse sympathie, et M. Perrot, alors à la tête de l'école, pressentant l'avenir de son ancien élève, le mit en rapport avec un de ses maîtres d'études, ancien élève aussi, et qui s'occupait beaucoup de littérature. Une amitié profonde s'établit bientôt entre les deux jeunes gens, amitié dont M. Perrot cimenta les liens autant que cela fut en son pouvoir.

Or ce maître d'étude n'était autre que Chatrian.

Fils d'un verrier, Charles-Louis-Gratien-Alexandre CHATRIAN, naquit à Dabo (Meurthe), le 18 décembre 1826. Mis au collége de Phalsbourg, il y fit ses études, fut ensuite envoyé par son père en Belgique, afin d'y rejoindre deux de ses frères déjà en apprentissage pour apprendre l'état de verrier.

N'ayant aucune disposition pour cet état, il profita de son retour à Dabo, où il était rappelé comme conscrit, pour manifester son désir de ne pas le continuer, et revint au collége de Phalsbourg, en qualité de maître d'étude, en attendant qu'il eût trouvé une position meilleure.

Cette position ne tarda pas à se dessiner devant lui. Son intimité avec Erckmann développa des goûts littéraires dont il était lui-même depuis longtemps déjà tourmenté; alors les deux jeunes gens se sentant des aspirations profondes vers les lettres, et des idées absolument semblables, se promirent mutuellement un concours dévoué pour commencer une aussi périlleuse carrière.

Ce fut Erckmann, le plus âgé des deux, qui ouvrit la route à Chatrian. Ayant fondé à Strasbourg, avec ses frères, le *Républicain du Rhin*, journal dont le nom se changea bientôt en celui de *Démocrate du Rhin*, il proposa à son ami d'y publier avec lui un roman en collaboration.

Les deux jeunes gens, unissant à la fois leurs idées et leur talent, commencèrent alors cette série de contes, de nouvelles et de romans qui ont si justement illustré leurs deux noms, désormais fondus en un seul: ERCKMANN-CHATRIAN.

Le théâtre les tenta, dès leur début; ils firent représenter à Strasbourg un grand drame patriotique : *l'Alsace en 1814*, dont le succès fut grand à la première représentation, mais qui fut immédiatement interdit par ordre du Préfet.

Les premiers temps furent durs pour les deux jeunes littérateurs. Comprenant bien vite qu'à Paris, seulement, ils avaient chance de donner cours à leurs travaux, ils y vinrent en 1850. Erckmann promit à son père d'y poursuivre ses études de droit, ce qui lui permit de toucher une modeste pension de sa famille; quant à Chatrian, n'ayant aucune ressource devant lui, il entra comme employé au chemin de fer de l'Est.

Ils arrivèrent à Paris, apportant de nombreux manuscrits, et bien décidés à profiter de toutes les occasions pour lancer leur prose à travers les journaux; mais les directeurs de publications restèrent deux ans sans leur ouvrir une porte.

Enfin, en 1852, un roman: *Les Brigands des Vosges* paraît dans le *Journal des Faits*. Il est bien accueilli du public, mais ne rapporte rien à ses auteurs, en dehors d'un peu de considération.

L'Illustre Docteur Matheus, qui suivit, fut longtemps avant de pouvoir paraître au jour. Enfin, publié dans la *Revue de Paris*, il ne leur eut pas été payé sans Laurent Pichat, qui, l'ayant imposé au journal, en solda le prix de ses propres deniers.

Hugues-le-Loup, paru dans le *Constitutionnel*, assura bientôt une position sortable aux deux amis ; à partir de ce moment, ils avaient trouvé la route de la fortune.

Il suffit de citer les titres de leurs ouvrages pour rappeler le souvenir de succès littéraires qui comptent parmi les meilleurs de notre temps.

Je cite au hasard :

Le Conscrit de 1813;
Madame Thérèse;
Le fou Yégof ou l'Invasion;
Waterloo ;
Histoire d'un Homme du Peuple;
Le Blocus;
L'Ami Fritz;
Maître Daniel Roch;
Contes des bords du Rhin;
La Maison Forestière;
Histoire d'un Paysan;
Histoire d'un Sous Maître;
Deux Frères;
Maître Gaspard Fix;
Le Brigadier Frédéric;
Souvenirs d'un ancien Chef de Chantier ;

Le *Juif Polonais*, drame qui eût du succès à l'Ambigu et à Cluny ; et le fameux ouvrage publié après 1870 : *Histoire d'un Plébiscite*, qui a si fort effrayé les partisans du régime déchu.

Le dernier grand succès d'Erckmann-Chatrian appartient au théâtre. Malgré la guerre sourde faite aux deux patriotes par les journaux réactionnaires pour empêcher l'apparition de l'*Ami Fritz*, et les dernières tentatives risquées après la représentation pour déconsidérer l'ouvrage, le vrai public sut bien comprendre les raisons qui faisaient agir les ennemis politiques d'Erckmann-Chatrian, il voulut voir l'œuvre quand même, et son admiration, déjà fort ancienne pour les deux romanciers, loin de diminuer, en présence des auteurs dramatiques, ne fit au contraire qu'accroître sa sympathie pour l'*Ami Fritz*, dont le succès immense, à la Comédie-Française, a fait depuis, son tour de France.

C'est par la simplicité, le naturel, la franchise des opinions, que se distinguent les œuvres d'Erckmann-Chatrian. Esprits essentiellement libéraux, patriotes sincères, ils ont tout mis en œuvre pour faire pénétrer dans le peuple les sentiments dont ils sont animés. Aussi peut-on, à bon droit, les compter parmi les écrivains qui ont le plus fait pour moraliser les masses.

Indépendamment de leur collaboration si scrupuleusement gardée, Erckmann et Chatrian ont toujours vécu dans la plus profonde amitié. Depuis la guerre, Erckmann vit en Alsace, à Saint-Dié, au sein de la famille de son ami, et Chatrian, qui n'a point quitté l'administration où il a fait ses premiers pas dans Paris, est actuellement conservateur des titres à la Compagnie du chemin de fer de l'Est. De plus, propriétaire d'une charmante maison, au Raincy, il y vit de la vie de famille, apprenant à ses enfants l'amour de la patrie et la haine de l'étranger.

FÉLIX JAHYER.

AVIS

Notre publication, pour conserver toute sa valeur, doit rester dans une sphère artistique relativement élevée. Or, à quelques exceptions près, nous avons déjà fait paraître les artistes dramatiques et lyriques ayant acquis une réelle notoriété. Un certain nombre d'auteurs et de compositeurs ont également été publiés, et notre intention est de donner, en temps voulu, ceux qui, jusqu'à ce jour et pour une cause ou une autre, n'ont pu prendre rang dans notre galerie.

Mais, comme nous désirons faire entrer dans notre Panthéon, toutes les figures contemporaines, artistes, écrivains, etc,, ayant une célébrité reconnue, nous allons étendre notre programme, et lorsque nous aurons satisfait aux formalités nécessaires, nous changerons notre titre de *Paris-Théâtre* par celui de *Paris-Portrait*, qui embrasse un champ plus vaste et répond mieux aux nouvelles exigences de notre publication.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

HÉLÈNE MONNIER

(du Théâtre du Gymnase)

REVUE DES THÉATRES

OPERA-COMIQUE

Reprise des *Diamants de la Couronne*.

Mlle Bilbault-Vauchelet vient, pour continuer ses débuts, d'aborder le personnage de Catarina, des *Diamants de la Couronne*. Elle y a obtenu un succès non moins vif que dans ses précédents rôles. Elle s'est fait applaudir, dès son entrée en scène, dans les couplets de la *Reine de la Montagne*. Dans le duo du déjeuner, elle s'est attiré une salve de bravos avec la phrase : *Allons, seigneur, il faut partir*. Au second acte, la façon brillante dont elle a enlevé l'air du concert, — l'un des plus difficiles du répertoire, grâce aux vocalises dont il est hérissé, — lui a valu une véritable ovation. Enfin, le troisième acte n'a fait que confirmer l'impression très favorable produite par les deux premiers.

Nous n'avons à parler que de Mlle Bilbault-Vauchelet ; pour les autres interprètes qui lui ont donné la réplique, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous disions, il y a quelques mois, lors de la reprise des *Diamants*, pour les débuts de Mme Duprez-Lacombe.

VARIETES

Niniche, vaudeville en trois actes, de MM. Hennequin et Albert Millaud.

Une cocotte, dont le chignon jaune a longtemps ébloui Paris, a trouvé moyen de se faire épouser par un diplomate idiot, le comte Corniski. Celui-ci ignore le passé de sa femme et la croit pure comme le jour. La comtesse a, du reste, fait complétement peau neuve et rendu à la lumière ses cheveux naturels, qui sont du plus beau noir. En dépit de cette précaution, un de ses *anciens*, le vicomte Anatole de Beaupersil, reconnaît Niniche sur la plage de Trouville. Cet incident est peu de chose, car Anatole est un galant homme : il se taira. Par malheur, la comtesse Corniska a négligé de payer les dettes de Niniche, et les huissiers ont apposé les scellés sur ses meubles d'autrefois ; or, dans un de ces meubles se trouvent certaines lettres, plus que compromettantes, jadis échangées par la drôlesse avec le prince Ladislas, héritier du trône de Pologne (???) ; enfin, la mission de recouvrer cette correspondance est confiée au comte Corniski, au naïf époux de la dame ! — Que faire? Il n'y a pas à hésiter : Anatole, toujours serviable, part pour Paris afin de devancer le comte ; la comtesse part à sa suite, et rentre pour un jour dans son appartement de cocotte, où elle reprend ses allures cascadeuses et sa perruque blonde. Un troisième personnage rejoint bientôt les fugitifs : c'est le baigneur Grégoire, un baigneur-gentleman, qui est amoureux de Niniche.

Ici commence une série de quiproquos, d'entrées, de sorties, d'escamotages et de carambolages, absolument inanalysable. Niniche prend Grégoire pour un grand seigneur déguisé ; le comte prend une vieille usurière pour Niniche ; l'usurière prend le comte pour le roi de Pologne. Quant aux lettres de Ladislas, elles passent de mains en mains, de poche en poche : filez, muscade ! et la muscade file avec une si prestigieuse rapidité que l'on finit par ne plus y voir que du feu. Finalement, c'est Niniche qui rentre en possession de sa correspondance. Tranquille alors, elle en profite pour faire du beau Grégoire le secrétaire de son mari. Les maris feront toujours rire.

Le public, lui aussi, a ri. Il n'y a donc rien à dire. La chose eût pu moins bien marcher. Ces sortes d'imbroglios réussissent ou ne réussissent pas, sans raison, suivant que les spectateurs sont bien ou mal disposés. Celui-ci, d'ailleurs, est d'une extravagance véritablement drôlatique.

Puis, Mme Judic seule suffirait au succès. Dans son personnage à double face, elle s'est montrée une comédienne gracieuse et fine, donnant de la valeur au moindre mot, et ne forçant jamais la note. — Dupuis joue son éternel rôle de beau garçon avec le talent qu'on lui connait. — Lassouche et Baron sont les plus comiques du monde, l'un en gommeux, et l'autre en diplomate polonais.

DEUXIÈME BAL DE L'OPÉRA

Samedi dernier a eu lieu, à l'Opéra, le second bal masqué de la saison,

La chose fut exquise et fort bien ordonnée.

La disposition de la salle était vraiment luxueuse et, durant toute la soirée, il n'a cessé de régner, dans la cohue des masques bariolés, une animation à laquelle n'était certainement pas étrangère l'entraînante musique de l'orchestre, dirigé par l'archet magistral d'Olivier Métra.

Ajoutez à cela, l'essai, sur la place de l'Opéra, de l'éclairage à la lumière Jablokoff, qui a parfaitement réussi, et vous seriez bien entêté si vous vous refusiez à reconnaître que, sous le rapport des fêtes, — comme sous bien d'autres rapports, — la République n'a rien à envier aux régimes qui l'ont précédée.

CAUSERIE

LA SCÈNE SE PASSE AU PARADIS

Dans un immense jardin d'hiver garni des plantes les plus rares, tapissé de pelouses verdoyantes, errent à l'aventure, avec toutes les marques extérieures de la béatitude, une grande quantité de bienheureux des deux sexes... Ceux-ci, arrêtés au bord de pièces d'eau limpide, abandonnent aux poissons rouges des miettes de brioches ; ceux-là, assis dans des bosquets, conversent agréablement sur mille sujets élevés et intéressants, tandis qu'une musique douce répand dans l'air des flots d'harmonie.

L'élégance de bon goût des femmes, la mise recherchée et la distinction d'allure des hommes indique tout d'abord une société de choix. C'est, comme vous le voyez, madame, le faubourg Saint-Germain de l'endroit ; c'est le Paradis des bienheureux de bonne famille.

LUCILE, (se levant tout à coup du fauteuil où elle est assise et venant au-devant de Berthe qui se promène lentement.) — Eh quoi ! vous ici, comtesse, quel heureux hasard, ma belle ! (Elles s'embrassent avec effusion.)

BERTHE. — Heureux hasard, en effet, ma chérie, car je ne comptais guère vous rencontrer sous ces ombrages.

LUCILE (éclatant de rire.) — Et de bon compte, où vouliez-vous que je fusse?

BERTHE. — Eh, mon Dieu ! je craignais que vous n'ayez été... retardée... cela peut arriver.

LUCILE. — Non vraiment, tout s'est parfaitement passé ; j'ai eu une réception, oh ! mais une réception, ma chère ! Figurez-vous que toutes ces dames sont venues à ma rencontre en grand uniforme ; c'était un coup d'œil enchanteur. Saint Pierre lui-même...

BERTHE. — Ah ! qu'il est bien. Du premier coup, il a fait ma conquête...

LUCILE — N'est-ce pas qu'il a l'air distingué ? Il est en relation avec tant de monde, cela forme... Je vous disais donc que, malgré ses occupations, il est venu au-devant de moi, et après avoir fait taire, par un geste, l'orchestre qui jouait un air de circonstance : « Madame la baronne, m'a-t-il dit, je vous attendais. Veuillez croire aux sentiments de respectueuse sympa-

thie..., etc., etc. » Enfin, il s'en est admirablement bien tiré... pour un parvenu.

BERTHE. — Je trouve votre *parvenu* ravissant. Ah! ah! ah!

LUCILE. — Pourquoi ravissant? Il est clair que saint Pierre est un grand saint, mais enfin il n'est pas né duc et pair; c'est comme cela, ma belle.

BERTHE. — C'est certain, mais ce n'est point l'endroit, entre nous, de lui faire des reproches. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au comte de N..., de profil? C'est prodigieux!

LUCILE. — Oui, oui, cela est vrai; il a le nez, le front et puis la raie au milieu de la tête. Oui, il y a quelque chose; mais aussi comme il ressemble peu à ses portraits qui courent les musées.

BERTHE. — Que voulez-vous, ce sont là des portraits officiels. Les peintres se sont crus obligés de l'entortiller dans un rideau, parce que cela donne un peu plus de dignité, et la dignité, pour un saint, c'est énorme. Songez qu'il n'a pas toujours affaire à des gens de notre monde; il faut qu'il conserve du prestige sur les masses... A propos de masse, vous n'avez pas vu ici mon cocher? Vous savez, Joseph, mon cocher, qui menait à quatre comme personne.

LUCILE. — Oui, parfaitement, un gros court, beaucoup de genre... Il avait donc une belle âme, cet homme?

BERTHE. — Oui, oui, tout à fait bien pensant. Il s'est éteint...

LUCILE. — Dans vos bras?

BERTHE. — Ah! ah! ah! non pas dans mes bras, mais dans mon hôtel. L'abbé Gelon dînait ce soir-là chez moi. Je lui dis au dessert. « Mon cher abbé, vous savez que Joseph s'éteint? Que vous seriez obligeant d'aller lui porter quelque consolation. » Il y fut avec un empressement qui me toucha.

— Eh bien, mon cher bon ami? lui dis-je, lorsqu'il fut de retour.

— Eh bien, chère comtesse, cet homme a cessé de souffrir; il avait une belle âme!

— Ah! tant mieux, en vérité, tant mieux! et êtes-vous inquiet pour lui, mon cher abbé; vous sentez, un vieux serviteur à moi...; on s'attache à ses gens; je serais désolé qu'il ne fût pas heureux en sortant de chez moi.

— Je songerai à lui, soyez-en certaine, et d'ailleurs, j'ai tout lieu d'espérer,

— Répétez-moi cette bonne parole; vous espérez, mais rien de plus? enfin, c'est déjà énorme; ce bon Joseph!... Comment, mon cher abbé, vous n'avez pas une petite certitude, là, franchement, rien qu'une petite? Je suis sûre que vous y mettez de la discrétion, et qu'au fond vous êtes sûr de le sauver.

L'abbé Gelon sourit, et je vis tout de suite qu'il s'intéressait à mon cocher.

— Vous ne l'oublierez pas, n'est-ce pas, cher et bon ami? ajoutai-je, vous direz un mot, vous prierez, vous supplierez; je suis certaine qu'un mot de vous lèvera toutes les difficultés. Si vous sauvez Joseph, je ne l'oublierai de ma vie.

Le digne abbé sourit encore en me disant: « Soyez sans crainte. »

Il faut vous dire que l'abbé Gelon m'était dévoué. Il désirait l'anneau, et j'avais des amis à Rome, etc. Ce serait bien long de vous expliquer tout cela. Bref, ma toute belle, vous avez vu mon cocher?

LUCILE. — C'est une histoire touchante, ma mignonne, je reconnais bien là votre bon cœur.

BERTHE. — Mais c'est tout simple, c'est un devoir que de patronner un peu ses inférieurs; si j'ai pu rendre ce grand service à ce garçon, je m'en réjouis. Vous ne l'avez pas vu, vraiment?

LUCILE. — Il faudrait faire demander aux communs, peut-être est-il aux écuries. Est-ce que vous passez vos cheveux au fer pour exécuter ces petites coques-là? C'est d'un coquet, d'un léger! et en même temps, c'est chaste.

BERTHE. — Mon Dieu, je vous dirai qu'on me coiffe en un rien de temps. J'ai là-dessous un peu de crêpé, ça soutient... tâtez. Je fais passer le second bandeau par dessus le premier, je crêpe, puis je natte; alors je reprends le second bandeau, je le soulève, je pose mon petit tampon, paff! je recouvre, j'ébouriffe un peu, je croise les deux mèches, que je dissimule sous le troisième bandeau...; vous comprenez, comme ceci; et voilà.

LUCILE. — Ah! très bien, très bien. C'est charmant, ma chérie, et cela vous va à ravir.

BERTHE. — Oui, cela ne fait pas mal sous le chapeau. (Baissant la voix.) Quelles sont ces personnes qui entrent dans le taillis d'orangers?

LUCILE. — Ne les regardez donc pas ainsi, vous m'obligeriez à les saluer. Il y a ici toute une bande de bienheureux que je ne peux pas voir en face. Cela vient de la province, de je ne sais pas d'où. Ils me font des avances, et parfois je suis fort empêchée pour les tenir à distance. Ah! voilà l'ennui ici, ma belle; la vie y est charmante, mais c'est un peu mêlé.

BERTHE. — Il n'y a pourtant que des gens de vertu éprouvée.

LUCILE. — Sans doute, sans doute; mais ça ne fait rien. Vous ne sauriez croire combien il y a des gens vertueux en dehors de notre monde, ma mignonne. Je ne l'aurais pas vu que je n'y aurais pas cru. C'est surprenant.

BERTHE. — Cependant l'admission doit être bien difficile pour tous ces braves gens.

LUCILE. — Oh! l'examen est fait en conscience, quoiqu'il se glisse par-ci par-là... Mais que voulez-vous? il y a dans la bourgeoisie et ailleurs des gens qui ont la rage de la vertu. C'est lourd, c'est pataud, c'est commun, mais enfin c'est vertueux, et on ne peut pas leur fermer la porte au nez. Je parlais de cela l'autre jour à saint Pierre, précisément, et je lui disais: — Mais enfin, mon saint, que ne cantonnez-vous dans un quartier à part ces élus... du second choix?

— Je n'ai pas d'ordre, me répondit-il, fort gracieusement, du reste.

— Mais enfin, mon saint, je ne suis pas venue ici pour m'imposer des sacrifices et être obligée de fréquenter des bonnetiers de Saint-Quentin et des charcutiers de Brives-la-Gaillarde!

BERTHE. — C'est évident. En somme, vous les fréquentez peu?

LUCILE. — Le moins possible, bien entendu; mais nous nous rencontrons forcément, tantôt au casino, tantôt au concert. C'est un supplice! N'allez pas croire qu'ils écoutent la musique, qui est excellente, ou qu'ils jouissent de leur béatitude avec calme et comfortable. Non, ils causent, ils jacassent et se racontent perpétuellement l'interminable histoire de leur vie terrestre. Imaginez de vieux invalides se faisant au soleil, et les jambes allongées, le récit de la bataille où ils furent décorés.

— Mon cher ami, disait l'un d'eux l'autre jour, je n'ai jamais eu que trois *véniels* à me reprocher. Le premier m'échappa à l'âge de quatorze ans, j'étais alors...

— Eh! eh!... trois véniels, fit l'autre, c'est quelque chose.

— C'est quelque chose, je ne vous dis pas, mais ça n'est pas effrayant; d'ailleurs, laissez-moi continuer. J'avais alors quatorze ans, et je...

— Mon premier véniel, à moi, date de 1832, l'année du choléra: au mariage de ma fille, j'avais mis un napoléon au cierge, et il faut vous dire que...

— En vérité, au mariage de votre fille? Ah! parbleu! je me rappelle bien le choléra de 1832. J'habitais, à cette époque-là, la rue Saint-Honoré; j'étais de la fabrique Saint-Roch. Mais, pour en revenir à ma première faute, j'avais quatorze ans: je suis du mois de juillet, et c'était en 1818, un vendredi, c'est facile à compter. Ma mère me dit: « Ernest, tu vas faire maigre, mon petit homme. J'avais une faim de loup; je lui réponds...

— Vous n'aviez pas d'enfant?

— Parbleu! bien entendu, puisque j'avais quatorze ans!

— Ah! c'est juste; c'est que moi j'avais un enfant, une fille, sans cela je n'aurais pas eu l'idée de la marier, et, par suite, de mettre au cierge un napoléon. Ma femme, qui était un ange, — quoiqu'elle soit restée au rez-de-chaussée pour quelques jours, — ma femme me dit: — Bah! ça suffit bien de mettre deux pièces de cent sous au cierge. — Mais non. — Mais si. — Et patati et patata. Vous savez ce que c'est que ces choses-là. Bref, je te lui allonge une paire de claques, ah! ah! ah! mais une paire de claques!

— Sabre de bois! vous vous en êtes accusé!

— Une heure après j'avais tout réparé; mais la joue de ma femme était encore rouge. Quant à mon deuxième véniel, ce fut tout différent..., etc.

Voilà en gros, chère mignonne, ce que sont les conversations de ces braves gens.

BERTHE. — Après tout, ma chère, il faut de l'indulgence; on ne peut pas exiger d'eux les distinctions physiques et les délicatesses morales qui sont le privilége de certaines castes.

LUCILE. — Je ne leur en veux pas le moins du monde; seulement, il m'est parfois désagréable de vivre en leur compagnie; mais que voulez-vous, on se fait à tout. Et votre cher mari, ma mignonne?

BERTHE. — Il allait pas mal quand je l'ai quitté, merci, et il paraissait fort disposé à rester le plus longtemps possible dans cette vallée de larmes.

LUCILE. — Ce n'est pas l'idéal qui l'étouffera, ce cher comte; il pratique, cependant?

BERTHE. — Sans doute, il pratique, mais sans... comment dirais-je? sans enthousiasme, en homme comme il faut, rien de plus.

LUCILE. — Cependant Mme de B... me disait hier...

BERTHE. — Comment hier, mais elle est donc ici? Mme de B... ici? Une femme qui est tout ce qu'on peut imaginer de moins... Mais elle est donc entrée ici par la fenêtre, avec effraction?

LUCILE. — Vous êtes sévère, ma belle; elle était présidente des *Dames de la Douleur*, et sa fin a été des plus édifiantes, au dire de tout le monde. J'avoue maintenant qu'elle était un peu coquette. Il est vrai qu'elle jouait de l'orgue comme un ange.

BERTHE. — Un peu coquette! Elle aurait vendu son âme pour s'acheter une fausse natte!

LUCILE. — Une fausse natte, une fausse natte...;

savez-vous que celle que j'ai là m'a coûté cent trente francs! (Ces dames rient.)

BERTHE. — J'en sais long sur le compte de Mme de B... trop long! Une femme qui n'a pas une dent à elle, qui a un cou travaillé comme une colonne byzantine, qui se met du rouge jusque dans le dos, qui n'a pas plus de... principes que sur ma main, qui... ah! elle est ici? Eh bien! c'est décourageant, ma chère.

LUCILE. — Elle aura été poussée par ces *Dames de la Douleur*. Vous comprenez que ce serait d'un effet déplorable que d'exclure la présidente d'une association pieuse qui a rendu d'aussi grands services.

BERTHE. — Et quels sont donc ces grands services, s'il vous plaît? La *Société du petit Agneau*, dont j'étais trésorière, n'a-telle pas autrement contribué au succès de la bonne cause?

LUCILE. — Je ne vous dis pas; aussi êtes-vous entrée ici tout droit.

BERTHE. — Tiens, parbleu, vous y êtes bien!

LUCILE. — Vous êtes bien bonne, merci; mais vous oubliez que ces *Dames de la Douleur* ont brodé un tapis pour les bons pères, ont acheté des chandeliers d'argent pour plusieurs paroisses et des vêtements sacerdotaux à profusion. Et les fleurs artificielles, et les orgues, et les transparents, et les cloches, et les sonnettes, et les feux d'artifice, et les statues enluminées, et les crèches à veilleuse pour les petits détenus, etc., etc. Ah! elles ont fait bien du bien. Soyons justes, il est tout naturel qu'on ait reconnu tout cela en accordant à la présidente l'œuvre des facilités.

BERTHE. — J'admets encore que par convenance on l'ait introduite, mais je ne comprends pas qu'elle ait accepté. Non, sur l'honneur, à sa place je n'aurais pas accepté, sachant surtout que je rencontrerais ici la propre épouse du comte X..., mon mari. Oh! je lui dirai son fait!

LUCILE. — Je dois vous prévenir, mon ange, que vous allez vous mettre en colère. Calmez-vous, car voici saint Pierre en personne qui s'avance de ce côté; c'est son heure de promenade. Il m'a aperçue.

BERTHE. — Bravo! je vais lui demander où est mon pauvre Joseph.

(Ces deux dames prennent place sur un divan de mousse odorante. Saint Pierre, en toilette élégante, revêtu, par respect pour la tradition, d'une toute petite draperie vert-bouteille, s'avance à pas lents. Il échange des saluts et des sourires avec un grand nombre de promeneurs et arrive enfin auprès de ces dames.)

SAINT PIERRE. — Bonjour, mesdames, comment vous portez-vous?

LUCILE. — Mille fois bon, merci, nous allons pas mal. Je vous présente une de mes bonnes amies que j'aime comme mes yeux, la comtesse Berthe de X., qui a, je crois, un petit service à vous demander.

SAINT PIERRE (souriant). — Tout à votre service, chère comtesse.

BERTHE. — Je voudrais savoir, mon saint, où est mon cocher. (Tous trois partent d'un grand éclat de rire.) Je sais positivement qu'il est parmi les bienheureux. C'est un garçon de bonne mine, gros, court, une livrée chocolat à collet, un nommé Joseph.

SAINT PIERRE (réfléchissant). — Joseph... Joseph... attendez donc... C'est que j'en ai énormément de Joseph; je verrai sur mes registres: une livrée chocolat, dites-vous?

BERTHE. — Précisément; merci d'avance. Je vous serai extrêmement reconnaissante de retrouver ce garçon.

SAINT PIERRE. — J'espère, mesdames, que vous assisterez à la petite fête de ce soir, ce sera fort simple et en petit comité; nous aurons une méditation politique par le R. P. Mathieu; puis concert mystique, feux de Bengale dans les bosquets, ballet spirituel, quête en faveur des petits Chinois, feu d'artifice, etc., etc.

BERTHE. — Mais quels plaisirs mondains, mon saint!

SAINT PIERRE. — Et que voulez-vous, comtesse, sans cela nous n'aurions personne; ne faut-il pas se mettre un peu à la mode et hurler...

LUCILE. — Avec les loups. Ah! ah! vous n'êtes qu'à moitié aimable, mon saint.

SAINT PIERRE. — Excusez-moi, mais c'est que, je vous jure, ce n'est point une petite affaire que d'entretenir la béatitude d'une innombrable quantité de gens vertueux différant les uns des autres autant qu'il est possible, venus de tous les pays de l'univers, ayant vécu à toutes les époques et dans toutes les conditions possibles Amusez donc tous ces gens-là!

BERTHE. — Ce doit être un cassement de tête.

SAINT PIERRE. — Dont vous n'avez pas idée, comtesse; d'autant plus que j'ai une petite coquetterie: je n'admets pas, je ne veux pas que l'on bâille en ces lieux, et ce n'est pas toujours commode que d'obtenir ce résultat! Ainsi, tenez, j'ai un mandarin — je n'en n'ai qu'un fort heureusement — qui me donne à lui seul plus de mal que tout le reste.

— Pourquoi n'allez-vous pas aux concerts? lui dis-je.

— Je n'aime pas la musique douce.

— Promenez-vous alors, cher ami, cueillez des fleurs.

— Je n'aime pas la promenade et je déteste les fleurs.

— En bonne conscience, que voulez-vous faire d'un homme qui a en horreur tout ce qui constitue la béatitude? Sur ce, mesdames, je vous demande la permission de me retirer; voici venir l'heure des admissions.

BERTHE. — N'oubliez pas, mon saint, ce pauvre Joseph, n'est-ce pas? livrée chocolat, collet rouge, etc.

SAINT PIERRE (se frappant le front). — Permettez: voici tout à coup que mes souvenirs se condensent. Je connais parfaitement la personne dont vous parlez. Est-ce que vous avez quelque supplique à lui adresser?

BERTHE. — Comment, une supplique à adresser à mon cocher! Ah! ah! ah! Je veux tout simplement lui donner des nouvelles de Catherine, sa femme et ma cuisinière, pas davantage.

SAINT PIERRE. — Alors, veuillez lui demander audience; car le bienheureux Joseph occupe en ce moment un siége de séraphin.

LUCILE. — Pas possible? Encore un siége, mais il en sort.

SAINT PIERRE. — C'est à la lettre, aussi vrai que voilà une clef. Il avait de telles recommandations, il était patronné si chaudement qu'on n'a pas pu faire moins pour lui.

BERTHE. — Mais c'est moi qui le patronnait! mais c'est un malentendu, mon saint! ce garçon se grisait et avait la tête fort près du bonnet.

LUCILE. — Que voulez-vous, ma belle, l'abbé Gelon aura dépassé le but; on ne fait bien ces choses-là que soi-même.

SAINT PIERRE (saluant). — A ce soir, mesdames.

LUCILE. — A ce soir, mon saint, en grand uniforme?

SAINT PIERRE. — En grand uniforme. (Il s'éloigne.)

BERTHE. — A-t-on idée d'un cocher devenant séraphin! — Qu'il est difficile, ma belle, de rendre service aux gens!

GUSTAVE Z.

LES JUSTICIÈRES

A L. D.

Troupeau qui court, essaim qui plane,
Mes rimes sur des rhythmes fous
S'élancent, et leur caravane,
Leste et preste, se rend chez vous.

Avec des prières ferventes,
Elles vous viennent demander
De les recevoir pour suivantes...
— Dussiez-vous railler ou gronder,

Elles seront exécutrices
De tous vos désirs, — fussent-ils
Fantasques, — et de vos caprices
Les plus légers, les plus subtils.

Elles feront comme un bruit d'ailes,
Sans cesse, autour de votre front,
Et, dociles, humbles, fidèles,
Au moindre signe obéiront.

— Mais, bien qu'envers vous leur étude
Soit de garder un air soumis,
Elles changeraient d'attitude
En face de vos ennemis.

Oui, si quelques haines, tapies
Dans l'ombre louche, proféraient
Sur vous des paroles impies,
Mes rimes alors rugiraient;

Perçant de flèches meurtrières
Les traîtres justement frappés,
Mes strophes seraient des guerrières
Aux yeux ardents, aux poings crispés;

Et, brandissant la lourde pique
Et le glaive, rempliraient l'air
D'un retentissement épique
De cuivre, d'airain et de fer...

Ou, d'un vol extraordinaire
Elles franchiraient l'éther pur;
Elles saisiraient le tonnerre
Dans les profondeurs de l'azur,

Et, calmes, réduiraient en poudre
Vos blasphémateurs odieux;
Car, lorsqu'il faut punir, la foudre
Sert aux poëtes, — comme aux dieux.

LOUIS DE GRAMONT.

PETITES NOUVELLES

— Le jury du concours musical, ouvert par la ville de Paris, s'est réuni jeudi à trois heures, au palais du Petit-Luxembourg.

M. Ferdinand Duval, préfet de la Seine, présidait.

Les membres présents étaient: MM. Ambroise Thomas, Charles Gounod, François Bazin, membres de l'Institut; Banderali, Ernest Boulanger, Chérouvrier, Colonne, Léo Delibes, Franck,

Guimant, Ernest Guiraud, Hérold, Lenepveu, Leroux, Ortolan, Emile Perrin, Saint Saëns, Vaucorbeil.

Deux membres du jury, MM. Edouard André et Massenet, étaient absents.

Les opérations du vote ont été longues et multipliées. Il y a eu cinq tours de scrutin sans qu'aucun des concurrents réunît la majorité absolue. Enfin, le sixième tour a donné le résultat suivant :

Nº 4, *Le Paradis perdu*, 9 voix.

Nº 17, *Le Tasse*, 9 voix.

Le jury, ayant alors délibéré de nouveau, a décidé, à la majorité de 17 voix contre une, que le prix, au lieu d'être unique, serait partagé entre les numéros 4 et 17.

M. le préfet de la Seine a alors procédé à l'ouverture des plis renfermant les noms des auteurs : le *Paradis perdu* est l'œuvre de M. Théodore Dubois; M. Benjamin Godard est l'auteur du *Tasse*.

Le jury a ensuite décidé à la majorité qu'il serait donné deux mentions honorables.

La première a été accordée à la partition nº 5, *Le Triomphe de la paix*, et la seconde à la partition nº 25, *Lutèce*.

Les plis renfermant les noms de ces deux partitions ne seront ouverts que si les auteurs le désirent.

Le *Paradis perdu* et le *Tasse*, les deux œuvres couronnées *ex æquo*, seront exécutées intégralement à Paris, dans le délai de six mois, ainsi que le stipule le règlement du concours, et MM. Théodore Dubois et Benjamin Godard recevront chacun la somme de cinq mille francs.

— Quelques notes sur les deux lauréats du concours musical ouvert par la ville:

M. Théodore Dubois, auteur du *Paradis perdu*, est né en 1837. C'est un enfant du Conservatoire, où il a obtenu tous les prix de solfége, d'harmonie, de fugue, d'orgue, de piano. Elève, pour la composition, de M. Ambroise Thomas, il a remporté, en 1861, le grand prix de Rome. On a de M. Th. Dubois un assez grand nombre de compositions, les *Sept Pardons du Christ*, oratorio etc. M. Dubois a donné, en 1873, à l'Athénée, la *Guzla de l'Emir*, un acte.

M. Dubois a remplacé M. Saint-Saëns au grand orgue de la Madeleine; il est depuis cinq ans professeur au Conservatoire, où il a succédé à Elwart.

L'auteur du *Tasse*, M. B. Godard, n'a que vingt-huit ans. C'est un violoniste de talent. Il a passé aussi par le Conservatoire, où il fut élevé dans la classe de composition de M. Henri Reber.

M. Godard a publié beaucoup de mélodies vocales, qui ont eu du succès, ainsi que divers morceaux pour instruments. Son concerto romantique pour le violon révéla son nom au public.

— On va prochainement restaurer la salle de l'Opéra-Comique, pour qu'elle soit digne des nombreux visiteurs de l'Exposition. Les embellissements sont faits au compte de l'Etat, qui, d'ailleurs, doit entrer en possession de la salle dans dix-huit mois.

— M. Grivot, l'amusant comédien de la Gaîté, a signé avec M. Bertrand, des Variétés, un engagement qui le lie pour cinq années avec le théâtre du boulevard Montmartre.

— Les répétitions de *Joseph Balsamo* sont poussées avec une fiévreuse activité à l'Odéon.

La première représentation de ce grand ouvrage, qui sera l'événement littéraire de la saison, est fixée au 10 mars prochain.

On répète sans interruption, de dix heures du matin à sept heures du soir, tous les jours, pour obtenir un ensemble parfait.

Mais l'œuvre offre tellement de difficultés de mise en scène que, tout en laissant bouillir la marmite, pour nous servir d'une expression consacrée, on ne sait pas encore quel goût aura le bouillon.

Hier encore, M. Alexandre Dumas a refait, dans son entier, le septième et dernier tableau qui lui paraissait quelque peu défectueux.

Du reste, M. Duquesnel peut prendre son temps, grâce au succès croissant du *Nid des autres*, la charmante comédie de notre confrère Aurélien Scholl.

— Voici la distribution de la grande pièce de M. Ferdinand Dugué, le *Ballon Morel*, qui passera le 25 de ce mois au Théâtre-Historique :

Lord Edward Stons	MM.	Montal
Le docteur Morel		Gabriel
Michel Courage		Donato
Raoul de Gèvres		Bouger
Carlos		Rosni
Le comte de Varga		.....
Papillon		Vollet
Jean Pierre		Guimier
Méran		Pacot
Jérôme		Dumans
Mathilde	Mmes	Paul Deshayes
Alice		Jeanne Marie
Marianne		Weber
Suzette		d'Harc
Céline		Jenny Rose
Thérèse		Aumont

— Mercredi dernier a eu lieu, à la salle Erard, 13, rue du Mail, un concert des plus intéressants. Un trio d'artistes, MM. L. Martin, E. Wenner et E. Gillet, ont exécuté, d'une façon parfaite, des compositions de Rubinstein et de Beethoven, auxquelles le talent des artistes donnait un charme de plus.

— L'art théâtral vient de perdre une des interprètes les plus distinguées : Mme Emilie Guyon, sociétaire de la Comédie-Française, est morte dimanche dernier, à la suite d'une longue maladie. Elle était âgée de 50 ans.

Née à Brazey en-Plaine (Côte-d'Or), Emilie-Honorine Guyon commença par être ouvrière en dentelles. Mais le goût de la scène la poussa à se montrer sur un petit théâtre de société, et, après de timides essais, elle entra au Conservatoire, d'où elle sortit, en 1839, avec une gratification d'encouragement.

Casimir Delavigne l'ayant remarquée dans le rôle de Camille, des *Horaces*, qu'elle était allée jouer à la banlieue, lui confia le rôle de la *Fille du Cid*, que la grande Rachel venait de refuser. Cette pièce, représentée en 1840 à la Renaissance, classa immédiatement Emilie Guyon parmi les célébrités théâtrales, et c'est à la suite de ce succès que la jeune artiste épousa son cousin-germain, l'acteur Guyon, qui créa *Gaspardo le Pêcheur*, etc., et que l'on appelait le *Talma du boulevard*.

La Renaissance ayant fermé ses portes, Mme Guyon débuta au Français, le 7 juin 1841, dans la Dona Sol d'*Hernani*. Elle s'y montra ensuite dans Eudoxie de *Vallia*, dans la *Fille du Cid*, importée rue de Richelieu, dans le *Dernier marquis* et dans quelques personnages tragiques.

Après deux années de séjour dans la maison de Molière, elle alla reprendre *Madeleine* à l'Ambigu. Elle resta jusqu'en 1857 soit à l'Ambigu, soit à la Porte-Saint-Martin, créant une infinité de rôles avec un succès croissant. Autant de créations, autant de triomphes. Mme Guyon était vraiment alors la reine du boulevard.

C'est en 1858 que Mme Guyon fut rappelée à la Comédie-Française pour y tenir l'emploi des rôles tragiques. Cela ne l'empêcha pas de jouer aussi des rôles dans la comédie, comme Madame Georges de *Par droit de conquête*, Mme Désaubiers de la *Joie fait peur*, etc.

Devenue veuve en 1850, Mme Guyon avait épousé, en 1861, un industriel, M. Mathieu Plessy, frère de Mme Arnould-Plessy et inventeur d'une encre célèbre.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse de Paris est rayonnante, et tout semble aller au gré de la spéculation à la hausse; ce serait à croire que les gouvernants font le jeu des spéculateurs.

La quinzaine qui vient de s'écouler a présenté deux phases bien distinctes. La première a été toute d'inquiétude; la seconde, au contraire, indiquait les espérances les plus optimistes de la spéculation.

Disons tout de suite que les inquiétudes des premiers jours, tout en se traduisant par une baisse assez sensible des cours, n'avaient cependant pas donné au marché une physionomie de panique.

Bref, la hausse a bientôt pris le dessus et on a conquis depuis quatre ou cinq jours les cours les plus élevés, 74.25 pour le 3 0|0 et 110.60 pour le 5 0|0.

Le marché de Londres est d'une fermeté remarquable; les deux cotes des Consolidés viennent sans changement à 95 11|16.

Le comptant semble disposé à réaliser, et les Recettes générales vendent 43.500 fr. de Rente 5 0|0; elles achètent une somme insignifiante de Rente 3 0|0 : 200 fr.

Les *Institutions de crédit* ont rétrogradé ; c'est justice. Elles avaient trop monté.

La *Banque de France* reste à 3,180 fr., sans espoir de la voir reprendre ses anciens hauts cours.

La *Banque de Paris* et des Pays-Bas, avec l'exagération de la dernière poussée, avait atteint le cours de 1,125 fr. qu'on basait sur toutes sortes de bénéfices réalisés par cette Banque; mais le mouvement rétrograde est venu, qui a ramené l'action à 1,090 et 1,095.

Le *Comptoir*, jadis *national d'Escompte*, continue à patronner les emprunts russes, dont l'un, celui de 1877, qu'on n'a pas osé lancer en France, ne parvient pas à se classer. L'action du Comptoir vaut 705 fr. au grand regret des victimes de la conversion égyptienne.

L'action du *Foncier* s'alourdit visiblement; elle finit à 625 fr.

M. Albert Christophe a remplacé M. Grivart comme directeur du Foncier, mais nous doutons qu'il puisse sauver la situation ; l'abîme est là béant, et l'un de nos confrères affirmait qu'on ruinerait les actionnaires à force de changer les directeurs. La mauvaise foi du khédive fera le reste, et les actionnaires du Foncier en seront pour leur argent.

Le *Canal de Suez* a éprouvé lui aussi une réaction sensible; les actions qui avaient fait 780 fr., sont retombées à 745 fr.; les délégations de 632.50, ont fait 595 fr. Aujourd'hui, on est beaucoup mieux à 763.75 pour les actions, et à 620 fr. pour les délégations.

Les obligations de la *Ville de Naples* 1877, voient le mouvement de hausse s'affirmer chaque jour davantage; elles sont maintenant demandées à 317.50 et 318.75.

Cette reprise est appliquée par l'annonce de la réorganisation des finances de cette ville, ainsi que par l'accroissement de son mouvement commercial et maritime ; et puis, il faut bien le dire, c'est un placement à 7 0/0 garanti.

On annonce, pour le 27 février courant, une émission de 4,500 obligations de 250 fr. de la *Compagnie des Mines d'or de la Guyane Française ;* nous reviendrons sur cette affaire.

MERCURE.

SPORT

COURSES A AUTEUIL.

La troisième journée des steeple-chases d'Auteuil a été favorisée par un temps admirable. Les tribunes étaient combles et l'enceinte du pesage fort animée. Le Prix du Point-du-Jour est échu à Vivienne, qui est dans une forme splendide. Dans cette course, Biéville a fait sa réapparition sous les couleurs de M. Dennetier, son nouveau propriétaire, et s'est fort bien comporté. Dans le Prix des Fortifications, un incident des plus fâcheux s'est produit au départ. Le starter, ayant abaissé son drapeau, trois chevaux, croyant le départ donné et voyant s'abaisser le second drapeau, sont partis et ont accompli tout le parcours. Puis, à leur arrivée, ils sont rentrés au pesage.

Le starter ayant déclaré qu'il n'avait pas eu l'intention de donner le départ, la course faite par les trois chevaux a été déclarée nulle, et les chevaux qui étaient restés au poteau, au nombre de cinq, sont partis à leur tour au signal donné. Cet incident a produit un grand émoi dans le public. Le nouveau starter profitera de cette leçon et ne se servira plus inconsidérément de son drapeau. Les deux autres épreuves n'ont offert rien de bien particulier.

Voilà le résultat des quatre courses :

Le *Prix du Point-du-Jour* — steeple-chase, 2,000 fr., distance, 3,000 mètres — a été gagné très-facilement par Vivienne, au marquis de St-Sauveur; Biéville second et Momères troisième

Le *Prix des Fortifications* — course de haies, 2,000 fr.; distance, 2,500 mètres environ — a été remporté par Le Tilleul ; Clin-Foc second et Blaviette troisième. Le vainqueur a été réclamé par M. le comte d'Illiers pour 8 675 francs.

Le *Prix de la Garenne* — steeple-chase-handicap : 3,500 fr.; distance, 4,200 mètres — est échu à Huitaine, au comte d'Evry ; Ma Cousine, au baron Finot, était seconde ; et Cadichette, au marquis de Saint-Sauveur, troisième. Huitaine a été réclamée par M. Girardin pour 10,000 fr.

Le *Prix du Lac* — course de haies-handicap : 2,500 fr. — a été gagné par Chapaize, à M. Maurice W., battant Cripple et Galathée.

Dimanche prochain, quatrième journée à Auteuil.

La concurrence ne s'exerce que sur les bons produits. Les *Capsules de goudron de Guyot*, si efficaces dans les cas de rhume, catarrhes, bronchites, ont été le but de nombreuses imitations. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs. Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

Nous engageons les lecteurs à lire attentivement l'annonce des Grands Magasins de nouveautés (autrefois) au **Grand Marché Parisien**, que nous publions plus loin et qui donne un aperçu des *occasions* vraiment extraordinaires offertes actuellement par ces grands magasins.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

LES VASTES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS, AUTREFOIS
AU

G^D MARCHÉ PARISIEN

3, rue Turbigo
SONT A LOUER

Dernière Expertise

comprenant, notamment, plusieurs milliers de **pièces de Toiles** et **Blanc** qui seront liquidées, pour en finir, A MOITIÉ PRIX AU MINIMUM.

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE

Aujourd'hui et jours suivants

Mouchoirs cholet blancs et à vignettes, la douz..	1 80
Mouchoirs blancs, garantis pur fil, val. 14 f. la douz.	5 90
Mouchoirs blancs, pur fil, très fins, de 19 f. la douz.	7 90
Toile pur fil ouvrée p. serviettes, de 1 25 le m.......	» 60
Toile pur fil, p. chem., larg. 80 cent., de 1 75 le m..	» 75
Toile pur fil, p. draps, larg. 1 m. de 1 90 le m.......	» 85
Toile pur fil p. draps, larg. 1 m. de 2 25 le m........	» 95
Rideaux vitr., fest. rich., brod. fonds suisses, haut. 2 m. 50, val. réelle 7 f. 50 le rid...........	1 95
Les mêmes, hauteur 2 m., valant 6 fr. 50 le rideau.	1 65
Serviettes damassées, pur fil, gde taille, de 15 f. la d.	5 90
Serviettes damier fleuri pur fil, de 21 f. la douz...	7 75
Serviettes unies, liteaux pur fil, de 17 f. la douz..	6 90
Services Saxe damassés, pur fil de 35 f..........	10 75
Services Saxe damas., pur fil, 12 couverts, de 45 f.	12 75
Nappes damassées, pur fil, sans serviettes. de 15 f..	4 25
Services blancs pur fil très riches, 12 couv., de 75 f.	24 »
Toile bl. pur fil p. draps sans couture, de 6 75 le m.	2 75
Toile bl. pour draps, cretonne pur fil Lisieux, largeur 2 m. 40, prix de revient 9 f. le mètre.........	3 90
Un lot **coupons** cret. bl. extra-forte sans apprêt, par 18 m., larg. 80 c., val. 33 f. le coupon......	13 75
Coupons **toile** bl. cret. Lisieux, pur fil, p. chemise, largeur 80 c. de 18 m., les 18 m. au lieu de 45 f....	22 50
Cretonne Lisieux pur fil p. chem. larg. 80, de 2 45	1 15
Toile cret. Lisieux 2/3 bl. p. ch. larg. 80 c. de 2 75	1 35
Coton écru p. chem. et drap, larg. 80 c. de 90 c. le m.	» 45
Coton écru prem. qual. Louisiane, larg. 90 c., de 1 25	» 55
Draps maitre s. couture, ourlés à jour, toile pur fil Lisieux, 3 m. 50 sur 2 m. 40, de 37 fr. le drap..	15 75
Draps p. gd lit, larg. 1 m. 60, belle toile coton, le d.	2 25
Draps toile pur fil p. gd lit, larg. 1 m. 60, val. 9 f. 75	4 75
Cotonnade retors Rouen, larg. 95 c., de 1 f. 25 à.	» 55
Cotonnade retors, qual. ext., larg. 95 c., de 1 75 le m.	» 75
Chemises pour Dames, belle cret. val. 6 f. 50.....	1 75
2,000 **coupons** drap Elbeuf p. pant. par 1m20, le coup.	7 90
2,000 coupons, **Drap** nouv., larg. 1 m. 40, pour vêtem. compl. d'hommes, Par 3 m. 50, val. 45 le coup.	13 75
Chemises p. h., cret. bl. t. encol., de 7 50 la chem..	2 90
Couvertures laine couleur, gde taille de 15 f......	5 75
Couvre-pieds piqués, gde taille, double face, de 27 50	9 50
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	» 35
Cretonne riche p. meubles, gar. gd teint, largeur 0 m. 80, de 2 f. 25 le m.....................	» 95
Tapis de table, très riches, 140 c. carrés, de 25 f.	7 75
Tapis de table, dito, 180 cent. sur 140, de 35 fr.	10 75
Paletots longs, 1/2 saison, pour dames, toutes tailles, magnifique drap matelassé de 49 fr..........	14 75
Tapis pour appartem., larg. 0 m. 90, de 8 50 le m.	2 75
Tapis pour passage et escalier, de 2 fr. 75 le mètre	» 65
Soie noire, gros grain Lyon de 6 fr. 50 le mètre.	2 75
Soie noire gros grain Lyon de 7 f. 50 le mètre....	3 25
Faille cach. soie noire, t. gde larg., de 12 f. le m...	4 75
Faille noire gros grain, chaine double, larg. 60 c. de 15 f. le m..............................	5 90
Popeline rayée et carr. pr robes et cost., le mètre	» 28
Cachemire noir, p. laine, gde larg. p. rob. et cost., le m.	1 25
Mérinos noir, pure laine, larg. de 1 m. de 4 f. 25, à	1 95
Mérinos cachemire noir extra, larg. 1 m., de 7 75.	2 95
Draps de dame p. rob. et cost. larg. 125, val. 6 50 le m.	1 45
Cachemire d'Ecosse noir, pure laine, p. robes et cost., larg. à 1 m. 20, valant 8 f. 50 le m..........	3 50

AVIS. — Vu l'importance de cette vacation, on expédiera exceptionnellement en province contre remboursement aux frais de l'acheteur.

Et, en réponse à de nombreuses demandes, les Liquidateurs s'empressent d'informer les clients de province qu'ils peuvent renvoyer franco toute marchandise qui ne répondrait pas à leur désir.

MALADES LA CUBÈBINE LARRIEU guérit en 6 jours et p. la vie, écoulem. invét., rétrécissements, pertes sémin. Boite, 5 fr. par poste, LARRIEU, à Toulouse — à Paris, phe-drog., 52, fg. Montmartre.

INJECTION PIERRE DIVINE. **SAMPSO** 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. fo

---



Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

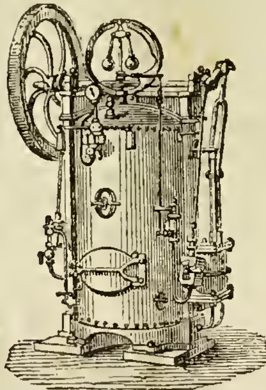
Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spel. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expéd

---

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Méd. de Progrès à Vienne 1873, *membre du Jury* 1875

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur ANDRADE) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.



LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

CHAUDIÈRES
inexplosibles
Nettoyage facile
Envoi franco du PROSPECTUS détaillé

J. HERMANN-LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS



NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants

de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Rabais 65 0/0 d'après inventaire

TOILES		RIDEAUX	
Mouch. batiste, la dne	1 95	Brodé suisse de 95 c..	» 35
Mouch. toile de 12 f...	5 90	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Mouch. toile de 15 f...	6 75	Guipure fine de 2 fr...	» 60
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Cretonne écrue. larg. 1 m. pr drap de 1 f. 50...	» 65
Toile chemise fine.....	» 75		
Toile à draps de 2 f...	» 90	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Toile à draps de 3 f...	1 10	Cretonne blanc. de 2 f.	» 70
Œil-de-perdr. le m. 2 f.	» 70	Perse ameubl. de 1 f. 25	» 40
Damier, le m. 2 f. 50..	» 75	Serv. toilette, la dne	4 50
Tabliers cuisine, toile.	1 45	Serviet damass. douz.	5 50

Très bonnes serviettes toile blanche, la douz........	6 50
Services damassés pour 12 personnes, de 30 f.....	12 90
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire..........	6 50
Draps tle chanv. forte, long. 3 m., larg 2 m., la paire.	12 90
Draps toile blanche, long. 3m, larg. 2m10, la paire....	14 50
Beaux draps toile blanche fine, la paire..........	18 50

COUVERTURES

Couvertures laine coul. long., 2 m. 10, de 11 f......	3 95
Couvertures laine couleur, long. 2 m. 30, de 14 fr....	4 50
Couvertures laine couleur, long. 2 m. 50, de 18 f.....	5 50
Couv. laine blanc., long. 2 m. 35, larg. 2 m., de 40 f.	14 90
Couv. mérinos blanc, long. 3 m., lgr 2 m. 60 de 120 f.	35 »

TISSUS POUR ROBES

Mérinos noir de 4 f....	1 95	Coupes robes de 18 fr..	6 95
Mérinos fin de 5 f. 50..	2 45	Coupes robes de 23 fr..	7 95
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Coupes robes de 29 fr..	9 50
Cachem. double 15 fr..	4 90	Flanelle robes de 6 fr.	1 75
Moire noire de 3 fr....	1 25	Flanelle santé de 3 fr..	1 45
Pacha noir de 2 f. 50.	» 85	Flanelle santé de 4,50.	1 95

Molleton flanelle, rayures mode. larg. 1 m. 20, de 6 f..	1 95
Soie faille noire de Lyon, de 7 f..................	2 95
Soie Satin Duchesne noir, largeur 0 m. 60, de 15 f.	3 50
Soie Moire noire, larg. 0 m. 65, de 16 f............	3 75
Soie Faille noire, gros grain, larg. 0 m. 80, de 18 f.	5 50
Drap Elbeuf noir fin et fort de 25 fr...............	7 »
Drap frisé ratiné fin pour pardessus de 23 fr........	5 50
Coupons Elbeuf 1 m. 20 pour pantalons, de 26 f......	7 90

BONNETERIE

Chaussettes fines demi-dimin., la douzaine de 12 f.			3 95
Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Chauss. écrues de 2 f.	» 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Chauss. écrues de 2,50	» 95
Gilets chasse de 25 f..	8 50	Chauss. écrues de 3 f.	1 10
Gilets chasse de 35 f.	10 50	Bas écrus de 2 f. 25....	1 »
Chem. madap. de 5 f.	2 45	Bas écrus de 3 f......	1 25
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Bas extra de 4 f. 50...	1 75
Chem. dev. t. de 9 f.	3 95	Bas Paris de 6 f.......	2 25
Chem. dev. toile de 12	4 75	Gds Foulards de 10 f.	2 95

LINGERIE		TAPIS	
Chem. percale garn...	1 45	Descentes de lit de 5 50	1 45
Camis. plis garnies....	1 45	Descentes de lit de 20 f.	5 75
Pantalons percale plis.	1 45	Descentes de lit moquet. velout. de 29 f.	6 90
Chem. percale plis et garnies, de 6 f. 50..	1 95	Tapis passage, le m...	» 65
Chem. feston. de 8 f..	2 95	Tapis table de 15 f....	5 50
Camisoles et pantalon piqué mollet. de 6 f.	1 75	Tapis table de 25 f....	7 50
Corsets coutil de 7 f..	2 45	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 30, de 20 f.	8 75
Parures riches de 18 f.	3 90	Carp. 1,80 s. 2,20 de 30	13 50
Caracos flanelle de 7 f.	2 95	Carp. 2,20 s. 2,20, de 39.	15 »
Waterproofs de 20 f...	5 90	Carp. 3,20 s. 2,30, de 58 f.	22 »
Waterproofs de 35 f...	11 50	Carp. 3,40 s. 3,70, de 90 f.	38 »
Waterpr. extra de 75 f.	15 50	Carp. 3,40 s. 4,05, de 120 f.	45 »

Tapis croisé rouge et gris, larg. 0 m. 90, le m. de 6 f.	1 45

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

AVIS. Pour les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur.

COMPTOIR D'ÉCONOMIE GÉNÉRALE
34, rue Vivienne, Paris
N'achetez jamais AU COMPTANT sans vous servir des
BONS MARQUAND
payables à vue en ESPÈCES; C'EST DE L'ARGENT!
RÉDUCTION DU PRIX DES OBJETS DE CONSOMMATION
(Escompte du gros sur chacun des achats de détail.)
Toutes maisons de 1er ordre, marchandises de 1re qualité.
Les **BONS MARQUAND** sont envoyés partout GRATIS et FRANCO avec Brochure explicative sur DEMANDE AFFRANCHIE.

GUÉRIR vite à peu de **frais.** Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les **MALADIES** sans **MERCURE**, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE pour 1 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE, telles sont celles dénommées : *Graviers, Pierre, Rhumatismes*, goutte, dartres, gale, maladies de la peau, boutons, etc., toujours sans spécifiques secrets, car si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, la médecine et les médecins seraient inutiles; il n'y aurait que des charlatans guérisseurs! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir? Est-ce le pharmacien ou le médecin qui sait prescrire selon le cas de l'affection? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur, ou il est le médecin des empiriques qui donnent des conseils gratuitement, pour vendre beaucoup de médicaments.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE

Par la douce Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la **Revalescière** guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. **80,000 cures par an.** Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C, limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS, et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS

DRAME — GYMNASE-DRAMATIQUE — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie. — Cliché EMILE TOURTIN

TRAGEDIE — MUSIQUE

HÉLÈNE MONNIER

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 250

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 28 Février au 6 Mars 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGER	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCL

HÉLÈNE MONNIER

Quel aimable théâtre que le Gymnase dramatique! A côté des grandes renommées qui, depuis trente années, ont soutenu les colonnes de l'édifice, les Arnal, les Tisserant, les Ferville, les Geoffroy, les Numa, les Dupuis, les Berton, les Lesueur... les Rose-Chéri, les Désirée, les Victoria, les Desclée, les Pasca... et tant d'autres que j'oublie... que de talents distingués et gracieux se sont produits! Du côté des femmes surtout, on pourrait citer cinquante noms qui rappellent d'agréables souvenirs.

Nulle part, plus qu'à la salle du boulevard Bonne-Nouvelle, on n'a vu, en effet, se grouper un bataillon féminin plus complet sous le rapport, à la fois, de la beauté et du talent.

Pour ne parler que de ces dix dernières années, qui n'a eu du plaisir à voir aussi bien qu'à entendre Mmes Fromentin, Chaumont, Léonide Leblanc, Céline Montaland, Pierson, Massin, Angelo, Magnier, Barataud, Antonine, Legault, Persoons, Delia, Pierski, Hélène Monnier, etc., etc.

Hélène Monnier, que je cite en dernier lieu, parce qu'elle est venue après les autres au Gymnase, est actuellement une des plus charmantes pensionnaires de ce théâtre, et appartient de droit à notre collection.

Après de premiers débuts dans des théâtres secondaires, où, en raison de l'âge et de l'inexpérience forcée, la jolie femme primait nécessairement l'artiste, Hélène Monnier eut, à Rouen, un engagement qui lui permit de révéler ses qualités de comédienne. Des succès dans cette ville de province, de premier ordre, ne pouvaient manquer de la ramener à Paris; aussi le directeur du Gymnase s'assura-t-il bientôt son concours.

Les débuts d'Hélène Monnier eurent lieu le 24 mai 1876, et le même soir que ceux de Jeanne Bernardt, dans les *Femmes Terribles*, de Dumanoir, transportées du Vaudeville au Gymnase. La tentative était périlleuse, la jeune artiste succédait à Mlle Fargueil dans le rôle de Mme de Ris, type bizarre et amusant de femme bavarde, spirituelle et nerveuse. Elle s'acquitta sans faiblir de cette lourde tâche; jeune et jolie, d'allures aisées et distinguées, elle fit preuve, en même temps, d'une grande habitude des planches et réussit sous tous les rapports.

Une fois admise ainsi dans la maison, par la grande porte, Hélène Monnier s'y fit promptement une place. Les auteurs lui confièrent leurs rôles nouveaux et les créations se succédèrent rapidement pour la jeune artiste.

Ainsi, le 13 juillet 1876, elle créait Mme de Châteaufort, dans *Châteaufort*, comédie en 3 actes de Mme la comtesse de Mirabeau, avec beaucoup de verve, d'énergie et de brillant.

Deux jours après, le 15 juillet, elle créait avec une désinvolture charmante, dans les *Cinq Filles de Castillon*, comédie en un acte de Paul Ferrier, le rôle de Marcelle, la jeune épouse du commandant Montbartier, buvant le vermouth, fumant la cigarette et maniant la cravache avec une crânerie amusante et de bon goût.

Le 31 du même mois, elle créait encore Mme Valfleury, dans la *Crise de Thomassin*, comédie en 3 actes de M. Verconsin.

Après ces trois créations, faites dans le courant du même mois, le talent souple et aimable de Mlle Hélène Monnier était suffisamment éprouvé. En raison de leur récente apparition, je me bornerai maintenant à désigner les ouvrages qui ont suivi ceux que je viens de citer et dans lesquels Hélène Monnier a figuré comme interprète.

Créations :

Les *Compensations*, comédie en 3 actes, de Paul Ferrier, rôle de Colombe, le 16 septembre 1876;

Mademoiselle Didier, 3 actes de MM. E. Nus et C. de Courcy, rôle de Miss Ellen, le 21 octobre 1877, où elle fit preuve de sentiment dramatique;

La *Comtesse Romani*, comédie en 3 actes de Gustave de Jalin, rôle de la Baronne, le 16 novembre 1876;

Les *Roses Remontantes*, comédie en 1 acte, de M. Toupié-Beziers, rôle de Marthe, le 20 octobre 1877, où elle représenta la jolie veuve, avec charme et distinction;

Les *Petites Marmites*, comédie en 3 actes, de MM. A. Delavigne et J. Normand, rôle de Berthe, le 25 octobre 1877;

La *Femme de chambre*, comédie en 3 actes, de Paul Ferrier, rôle d'Hortense, le 9 février 1878.

Reprises :

Amélie, dans un *Mari qui se dérange*, comédie en 2 actes, de MM. Cormon et Grange, le 31 octobre 1876;

Emmeline, du *Cousin Jacques*, comédie en 3 actes, de Louis Leroy, le 14 janvier 1877;

Caroline, de *Horace et Caroline*, comédie en 2 actes, de Bayard et Bréville, le 25 février 1877;

Louise, de *Croque-Poule*, comédie en un acte, de Rosier, 18 mars 1877;

La Baronne, dans *Maurice ou le médecin de campagne*, comédie-vaudeville en 2 actes, de Melesville et Duverrier, le 2 décembre 1877;

Diane, dans les *Grandes demoiselles*, comédie en 1 acte, de Gondinet, 20 décembre 1877;

Emma, dans le *Code des Femmes*, comédie en 1 acte, de Dumanoir, le 6 janvier 1878;

Lucile, dans les *Maris sont esclaves*, comédie en 3 actes, de M. de Leris, janvier 1878;

Et, enfin, dimanche dernier, 24 février 1878, Mme Descaries, dans l'*Homme blasé*, comédie en 2 actes, de Duvert et Lausanne.

On voit par cette nomenclature, les services rendus au Gymnase, par Hélène Monnier, en moins de deux années, depuis qu'elle est pensionnaire de ce théâtre. Son talent souple s'est prêté à tous les genres de comédie, et partout on l'a toujours trouvée fort bien placée dans les divers personnages qu'elle a représentés. Ajoutons que son succès s'explique, d'autant plus facilement que chez elle, la comédienne est doublée d'une jolie femme, ce qui est toujours fort appréciable à la scène.

FÉLIX JAHYER.



AVIS

Notre publication, pour conserver toute sa valeur, doit rester dans une sphère artistique relativement élevée. Or, à quelques exceptions près, nous avons déjà fait paraître les artistes dramatiques et lyriques ayant acquis une réelle notoriété. Un certain nombre d'auteurs et de compositeurs ont également été publiés, et notre intention est de donner, en temps voulu, ceux qui, jusqu'à ce jour et pour une cause ou une autre, n'ont pu prendre rang dans notre galerie.

Mais, comme nous désirons faire entrer dans notre Panthéon, toutes les figures contemporaines, artistes, écrivains, etc., ayant une célébrité reconnue, nous allons étendre notre programme, et lorsque nous aurons satisfait aux formalités nécessaires, nous changerons notre titre de *Paris-Théâtre* par celui de *Paris-Portrait*, qui embrasse un champ plus vaste et répond mieux aux nouvelles exigences de notre publication.

REVUE DES THÉATRES

—

La semaine qui vient de s'écouler s'est passée sans que nous ayons vu apparaître la moindre nouveauté. Le Vaudeville ne nous donnera que ces jours-ci la première représentation de la nouvelle comédie de M. Sardou, et l'Opéra-Comique retarde, jusqu'à la semaine prochaine, les reprises de *Fra Diavolo* et autres chefs-d'œuvre du répertoire.

Au moment où nous écrivons ces lignes, à la Comédie-Française, la représentation de retraite de Bressant promet d'être une de ces solennités artistiques tout à fait exceptionnelles et telles que Paris sait en créer, en faveur des comédiens pour qui il s'est passionné pendant longtemps. Nous en parlerons dans notre prochain numéro, en lui donnant toute l'importance qu'elle mérite.

Pour notre compte-rendu théâtral de la semaine, nous n'avons qu'à noter une reprise intéressante d'une des plus charmantes pièces de MM. Labiche et Delacour, au théâtre de l'Athenæum.

Les *Petits Oiseaux* vont retrouver, rue des Martyrs, le succès qu'ils eurent jadis au Vaudeville. La pièce est montée avec d'excellents artistes, et l'ovation si méritée, qui est faite chaque soir à la vaillante troupe, est de nature à encourager la direction dans la bonne voie où elle s'est maintenue depuis l'ouverture du théâtre.

MM. Angély et Lecœur ont bien compris la nature de ces deux frères, de caractère si différent, bien qu'excellents tous les deux. M. Angély est un véritable comédien, il sait à la fois faire rire et émouvoir, et le public de l'endroit le suit avec un réel plaisir dans toutes ses créations. M. Lecœur a de la rondeur et de l'entrain; M. Horace, parfait dans Tiburce, a montré une fois de plus la souplesse de son talent. Nous avons remarqué un nouveau venu, M. Bruant, dont la diction est juste et les allures distinguées. MM. Harel et Henriot méritent également des éloges, ainsi que M. Even, qui joue consciencieusement un rôle de domestique. Mmes A. Lapierre et Rachell, ont tenu, l'une avec une réelle autorité, et l'autre avec une délicatesse toute charmante, les rôles féminins.

En somme, nous le répétons, c'est une interprétation remarquable qui, avec la valeur de l'ouvrage, justifie le succès éclatant remporté par l'Athenæum.

BÉBÉS DES CHAMPS

—

I

CANETONS, POULETS

J'aime le bébé qui court sous les arbres des Tuileries; je les aime bien, ces belles petites filles blondes aux longs cheveux frisés, aux bas blancs bien tirés, à la crinoline intraitable. J'aime à suivre de l'œil toutes ces bambines, parées comme des châsses, déjà coquettes, et minaudant autour de leur maman. Il me semble que, dans chacune d'elles, j'aperçois des milliers de ravissants défauts montrant déjà le bout de l'oreille. Mais toutes ces petites femmes et ces petits hommes en miniature, échangeant des timbres-poste en jacassant toilette, me font un peu l'effet d'adorables monstruosités.

Je les aime comme j'aime une grappe de raisin en février, ou un plat de petits pois en décembre.

Dans le royaume des bébés, mon préféré, mon ami, c'est le bébé des champs courant sur la grande route au milieu de la poussière, pieds nus, déguenillé, ou dénichant des nids de merles et de pinsons sur la lisière du bois. J'adore son grand œil noir étonné qui vous regarde fixe entre deux mèches de cheveux incultes, ses petites viandes fermes dorées par le soleil, son front noirci, perdu sous sa chevelure, sa figure barbouillée et sa culotte pittoresque qu'empêche de tomber à terre la bretelle paternelle, retenue par un gros bouton de métal (un cadeau de gendarme).

Ah! la belle culotte! pas assez de jambes, mais dans le reste quelle ampleur! il s'y cacherait tout entier, le petit sauvage, dans ce reste immense qui laisse échapper par une large fente un beau bout de chemise qui flotte comme un drapeau — j'allais dire un drapeau blanc. — Cette bonne culotte conserve un souvenir de tous les vêtements de la famille : voici un morceau du jupon maternel, puis un débris du gilet jaune, puis un lambeau du mouchoir bleu ; le tout maintenu, cousu avec un fil qui a le double avantage de se voir de loin et de ne pas casser.

Mais, sous ces vêtements rapiécés, on sent un petit corps solide ; et qu'importent d'ailleurs les vêtements? Le bébé des champs n'est point coquet, et quand la patache descend la côte au bruit des grelots, qu'il faut s'élancer à sa poursuite, bousculer les voisins, tomber avec eux dans la poussière et rouler dans les fossés, que ferait cette chère marmaille d'une culotte courte et de bas de soie ?

Je les aime aussi parce qu'ils sont sauvages, s'effarouchent et s'enfuient à votre approche comme une troupe de petits lapereaux joueurs qu'on surprend le matin parmi le serpolet. Il faut employer mille détours pour triompher de leurs frayeurs et gagner leur confiance. Mais si enfin, grâce à votre prudence, vous vous trouvez dans leur compagnie, d'abord les jeux cessent, les éclats et les cris s'éteignent, la petite troupe reste immobile, se gratte la tête, et tous les yeux vous regardent fixement. C'est le moment délicat.

Un mot sec, un geste dur peuvent vous brouiller à tout jamais avec eux, comme aussi une bonne parole toute ronde, un sourire, une caresse, feront bientôt leur conquête ; et la conquête en vaut la peine, croyez-moi.

Un de mes grands moyens de séduction était celui-ci : Je tirais ma montre de mon gousset et je la regardais avec attention. Alors, je voyais mon petit monde tendre le cou, écarquiller les yeux, s'avancer d'un pas, et il arrivait souvent que les petits poulets, les canetons et les oies qui flânaient à trois pas de là, dans l'herbe, imitaient leurs camarades et s'approchaient aussi.

Je portais ensuite ma montre à mon oreille, et je souriais comme un homme qui reçoit une confidence.

Devant ce prodige, mes bambins n'y tenaient plus, se regardaient entre eux de ce regard fin, naïf, peureux et moqueur qu'il faut avoir vu pour comprendre ; ils s'avançaient cette fois pour tout de bon, et si j'offrais au plus hardi d'écouter aussi en lui tendant ma montre, il se reculait effrayé, quoique souriant, et la bande éclatait de joie, les canetons battaient des ailes, les oies blanches ricanaient, les poussins faisaient : *cuik, cuik;* — la partie était gagnée!

Que de fois j'ai joué cette comédie, assis à l'ombre d'un saule, au bord de ma petite rivière, qui chemine en chantant au milieu des pierres blanches, tandis que les roseaux s'inclinent en tremblotant.

Le soleil chauffait dans la prairie, tout bourdonnait autour de nous ; les fleurs des champs se pâmaient sur leur tige, et, dans le lointain, les peupliers bleuâtres se balançaient autour du clocher.

Ma marmaille se pressait autour de moi pour écouter la montre, et bientôt les questions s'élançaient en chœur au milieu des rires. Ils inspectaient mes guêtres, fouillaient dans mes grandes poches, s'appuyaient sur mes genoux, les canetons se faufilaient sous mes bottes, et les grandes oies me chatouillaient dans le dos.

Comme on jouit de ne point faire peur à des êtres que tout fait trembler !

Je ne bougeais pas de peur d'effaroucher leur joie, et j'étais comme un enfant qui construit un château de cartes et est arrivé au troisième étage. Mais je regardais toutes ces petites têtes heureuses se détachant sur un ciel bleu ; je regardais les rayons du soleil pénétrant dans le fouillis de leurs cheveux blonds ou s'étalant comme un large écu d'or sur leur petit cou bruni. Je suivais leurs gestes pleins de gaucherie et de grâce ; je m'asseyais dans l'herbe pour être plus près d'eux, et si un poussin malhabile chavirait entre deux pâquerettes, j'étendais le bras bien vite et le remettais sur pieds.

Je vous jure que tout mon public m'en était reconnaissant. Pour peu qu'on aime ce petit monde, une chose vous frappe lorsqu'on le regarde de près.

Caneton qui barbote au bord de l'eau ou fait la culbute dans son écuelle, jeune pousse qui dresse hors de terre ses petites feuilles frileuses, petits poulets trottinant devant la maman poule ou petits hommes trébuchant dans l'herbe...;

tous ces petits êtres-là se ressemblent. Ils sont bébés de la grande mère Nature; ils ont un code commun; une physionomie commune; ils ont je ne sais quoi de comique et de gracieux, de gauche et de tendre qui les fait aimer tout d'abord; ils sont parents, amis, camarades sous le même drapeau, et ce drapeau blanc et rose, saluons-le quand il passe, vieux barbons que nous sommes! Il est béni et s'appelle l'*Enfance*.

Tous les bébés sont ronds, souples, faibles, peureux, douillets au toucher comme une poignée de ouate. Protégés par des coussins de bonne chair rosée et par une couche de duvet moelleux, ils s'en vont roulant, trébuchant, tirant à eux leurs petites pattes novices, agitant en l'air leur menotte rondelette et leur aile déplumée. Voyez-les s'étalant pêle-mêle au soleil, sans distinction d'espèce, se gorgeant de lait ou de pâtée, et osez dire qu'il ne sont point pareils?

Qui sait si tous ces enfants de la nature n'ont pas un point de départ commun, s'ils ne sont pas frères du même principe?

Qui sait si la source de vie n'est point une? La Providence anime un chêne, un poulet ou un homme; mais qui me dira que ces trois souffles vivifiants diffèrent? Qui me dira qu'une même cause n'a pas produit tant d'effets différents?

Depuis qu'il y a des hommes à lunettes vertes on se plaît à étiqueter les êtres de ce monde; on les range, on les divise en catégories, on les classe, on les ordonne, ainsi qu'un apothicaire soigneux qui veut de l'ordre chez lui. Ce n'est point une petite affaire que de caser chacun dans le tiroir qui lui convient, et j'ai ouï dire que certains sujets restaient sur le comptoir pour appartenir à deux cases à la fois.

Et qui me prouve, en effet, que ces cases existent; qui me dit que le monde entier n'est point une même famille, dont les parents diffèrent par des riens que nous croyons tout?

Les avez-vous constatés, ces tiroirs, ces compartiments? Avez-vous vu les barreaux de fer de de ces cases imaginaires où vous emprisonnez les règnes et les espèces?

N'y a-t-il point d'infinies variétés qui échappent à votre analyse et sont comme le lien ignoré qui réunit entre elles toutes les parcelles du monde animé? Pourquoi dire: celui-ci est l'esclave, celui-là est le roi? Singulière hardiesse pour des gens qui ignorent à peu près tout!

Homme, animal ou plante, l'être frémit, souffre ou jouit,— existe, et renferme en lui la trace du même mystère. Qui me dit que ce mystère, qui est partout le même, n'est point le signe d'une même parenté, n'est point le signe d'une grande loi que nous ignorons?

C'est un rêve, allez-vous dire, que je fais là.— Et qu'est-ce donc que la science fait elle-même, quand elle arrive à ce moment suprême où les loupes deviennent troubles et les compas impuissants? Elle rêve aussi, la science, elle suppose!

Supposons, nous aussi, que l'arbre est un homme, à la peau rude, rêveur et silencieux, qui aime aussi à sa façon et frémit jusque dans ses racines lorsqu'un soir un vent tiède, chargé des senteurs de la plaine, arrive en soufflant dans sa chevelure verte et l'inonde de baisers.

Non, je n'accepte pas l'hypothèse d'un monde fait pour nous. Orgueil enfantin, qui serait absurde, si sa naïveté même ne lui prêtait quelque poésie.

L'homme n'est point un but, un total, une fin, il est un de ces anneaux d'une chaîne immense dont nous ignorons les deux bouts.

Et n'est-ce pas consolant de rêver que l'on n'est point une puissance isolée, à laquelle le reste du monde sert de piédestal, que l'on n'est point un destructeur patenté, un pauvre tyran fragile que des décrets arbitraires protégent, mais bien la note nécessaire d'un accord infini; de rêver que la loi de la vie est la même dans l'immensité, et rayonne sur les mondes de la même façon qu'elle rayonne sur les cités, qu'elle rayonne sur les fourmilières; de rêver que chaque vibration de nous-même est l'écho d'autres vibrations; de rêver un principe unique, un axiome primordial; de penser que l'univers vous enveloppe comme une mère enveloppe son enfant de ses deux bras: de se dire: « Je suis à lui et il est à moi; il cesserait d'être sans moi, je n'existerais pas sans lui; » de ne voir enfin que la divine unité de lois qui ne pourraient pas être là où d'autres n'ont vu que la fantaisie souveraine et le caprice d'un individu.

C'est un rêve! — peut-être; — mais je l'ai fait souvent en voyant les bébés du village sur l'herbe tendre au milieu des canetons.

II

SOUPE AUX CHOUX — GRANDE PLUIE

Connaissez-vous l'automne, cher lecteur, l'automne en plein champs, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détrempés, ses beaux couchers de soleil, pâles comme le sourire d'un malade, ses flaques d'eau dans les chemins... connaissez-vous tout cela?

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes certes pas resté indifférent. On les déteste ou on les aime follement.

— Je suis au nombre de ceux qui les aiment et je donnerais deux étés pour une automne. J'adore les grandes flambées; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui lèchent la vieille ferraille aux dents pointues et illuminent les noires profondeurs. On entend siffler le vent dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et, malgré le bruit de la forêt, qui, tout près de là, rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête. La pluie bat les petites vitres; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marins, au vieux docteur conduisant son cabriolet, dont la capote se dandine, tandis que les roues s'enfoncent dans l'ornière et que Cocotte hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle; on les voit morfondus, trempés, courbés en deux et cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu. On songe au chasseur attardé courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan comme le criminel par le châtiment, sifflant son chien, la pauvre bête, qui barbotte dans les marais...

Infortuné docteur, infortunés gendarmes, infortuné chasseur!

Et tout à coup la porte s'ouvre, et Bébé s'élance en criant:

— Petit père, le dîner est servi.

Pauvre docteur! pauvres gendarmes!...

— Qu'est-ce qu'il y a pour dîner?

La nappe était blanche comme la neige en décembre, les couverts étincelaient sous la lampe, la fumée du potage s'engouffrait sous l'abat-jour et voilait la flamme en répandant une bonne odeur de choux.

Pauvre docteur! Pauvres gendarmes!

Les portes étaient bien closes, les rideaux soigneusement tirés. Bébé se hissait sur sa grande chaise et tendait le cou pour qu'on lui nouât sa serviette, tout en criant, les mains en l'air:

— La bonne soupe aux choux!

Et souriant en moi-même, je disais:

« Le bambin a tous mes goûts! »

La maman arrivait bientôt, et, toute joyeuse, ôtant ses gants étroits:

— Il y a, je crois bien, monsieur, quelque chose que vous aimez beaucoup, me disait-elle.

C'était jour de faisan, et, instinctivement, je me retournais un peu pour voir sur le buffet la bouteille poussiéreuse de mon vieux chambertin.

Faisan et chambertin! la Providence les créa l'un pour l'autre, et ma femme jamais ne les a séparés.

— Sabre de bois! mes enfants, qu'on est bien chez nous! m'écriai-je en riant de bon cœur. Sabre de bois... sabre de bois!

— Pistolet de paille! ajoutait Bébé en tendant le bec au potage.

Et tout le monde éclatait de rire.

Pauvres gendarmes! pauvre docteur!

Oui, oui, j'aime beaucoup l'automne, et mon gros chéri l'aimait aussi comme moi, non pas seulement à cause du plaisir qu'il y a à se retrouver ensemble autour d'un grand beau feu, mais aussi à cause des bourrasques elles-mêmes, du vent et des feuilles mortes. Il y a un charme à affronter tout cela.

Que de fois avons-nous été tous deux nous promener dans les champs, en dépit du vent et des gros nuages!

Nous étions bien couverts, chaussés de nos grosses bottes; je lui prenais la main, et nous partions à l'aventure. Il avait cinq ans alors et trottait comme un homme. Grand Dieu! il y a vingt-cinq ans de cela!

Nous remontions la petite route jonchée de feuilles humides et noires; les grands peupliers dépouillés, grisâtres, laissaient entrevoir l'horizon et l'on apercevait au loin, sous un ciel violet, lamé de bandes jaunâtres et froides, les toits de chaume affaissés, et les cheminées rouges d'où s'échappaient des petits nuages bleuâtres que chassait le vent comme un furieux. Bébé sautait de joie, retenant de sa main son chapeau qui voulait s'envoler, et puis me regardait de ses petits yeux brillants sous les larmes. Ses joues étaient rouges de froid, et au bout de son nez pendait une petite perle transparente et prête à tomber. Mais il était joyeux, et nous longions les prés humides sur lesquels s'étalait la rivière débordée. Plus de roseaux, de nénuphars, plus de fleurettes sur les bords! Quelques vaches entrant dans l'herbe humide jusqu'à mi-jambe et paissant lentement.

Dans le fond d'un fossé, à côté d'un gros tronc de saule, deux petites filles, blotties l'une contre l'autre, sous un gros manteau qui les entortillait. Elles gardaient leurs vaches, les pieds à moitié nus, dans des sabots fendus, et leurs deux petits visages transis apparaissaient sous le grand capuchon.

De temps en temps, de larges flaques d'eau, où se reflétait le ciel blafard, barraient le chemin, et nous restions un instant au bord de ces petits lacs frissonnant sous la bise, à voir flotter les feuilles gondolées. C'était les dernières. On les voyait se détacher du sommet des grands arbres, tournoyer dans l'air et se précipiter dans la flaque. Je prenais mon petit homme dans les bras, et, tant

bien que mal, nous passions outre. Au bord des champs brunis et vides, on voyait une charrue chavirée ou une herse laissée là par hasard. Les ceps de vigne, dépouillés, rampaient à terre, et les échalas raboteux et humides étaient réunis en gros tas.

Je me souviens qu'un jour, dans l'une de ces promenades d'automne, arrivés au haut de la colline, dans un chemin défoncé, qui longe les bruyères et mène au vieux pont, le vent se mit tout à coup en fureur. Mon chéri, suffoqué, s'accrochait à ma jambe et s'abritait dans le pan de mon paletot. Mon chien, de son côté, s'arcboutait sur ses quatre pattes, la queue entre les jambes et les oreilles flottantes, me regardant aussi.

Je me retournai : l'horizon était sombre comme un fond d'église. D'immenses nuages noirs accouraient sur nous, et de tous côtés les arbres se penchaient en gémissant sous les torrents d'eau que chassait la bourrasque. Je n'eus que le temps d'emporter mon petit bonhomme, qui pleurait de frayeur, et j'allais me blottir contre une haie qu'abritaient un peu les vieux saules. J'ouvris mon parapluie, je m'accroupis derrière, et, déboutonnant mon grand paletot, j'y fourrai mon bébé, qui s'y réfugia en me serrant de bien près. Mon chien vint se mettre dans mes jambes, et Bébé, ainsi abrité par ses deux amis, commença à sourire du fond de sa cachette. Je l'apercevais par une ouverture, et je lui disais :

— Eh bien ! petit homme, es-tu bien ?

— Oui, papa chéri.

Je sentais ses deux bras qui me serraient la taille. — J'étais plus mince qu'à l'heure qu'il est, et je voyais bien qu'il m'était reconnaissant de lui servir de toit.

A travers l'ouverture, il tendit ses petites lèvres, et j'approchai les miennes.

— Est ce qu'il pleut encore dehors, petit père?

— Voilà que c'est bientôt fini, mon camarade ?

— Déjà ! j'étais si bien dans toi !

Comme tout cela vous reste au cœur! — C'est peut-être niaiserie que de raconter ces petits bonheurs-là ; mais qu'il est doux de s'en souvenir !

Nous rentrâmes à la maison, crottés comme des barbets, et nous fûmes grondés d'importance. Mais quand le soir fut venu, que Bébé fut couché, et que j'allai l'embrasser et le chatouiller un peu, — c'était notre habitude, — il m'entoura le cou de ses deux bras et me dit dans l'oreille :

— Quand il pleuvra, nous irons encore, dis ?

GUSTAVE Z.

A PROPOS DE BOTTES

Tu as connu, je crois, Charles Dayles, à Sainte-Barbe; tu sais, un grand brun, charmant garçon, doux et emporté comme un Aveyronnais qu'il était, un peu fier, deux grands sourcils arqués qui se rejoignaient.

Il a épousé, il y a quatre ans, une charmante petite Parisienne qu'il adorait. Bonne famille, dot convenable, éducation de pensionnat, vive, mutine, archi-gâtée, chiffonnée, chiffonneuse. Pas d'enfants. Elle s'appelait Fanny, fille unique, Parisienne de la Chaussée-d'Antin, ce vrai cru des vraies Parisiennes :

Si charmantes d'ailleurs ! aimant en enragées
Les moustaches, les chiens, la valse et les dragées.

Il faudrait ajouter à la liste les robes, les bottes, les chapeaux, les casquettes et autres objets de parure et de coquetterie ; car Fanny raffolait de toilette.

Quant aux moustaches, elle n'aimait que celles de son mari ; et jamais, mais jamais ! les plus mauvaises langues de ses meilleures amies n'ont pu jaser que sur ce qu'on appelle « des légèretés » ou « des inconséquences ».

La Parisienne est au-dessus de cela.

Mais si ses bonnes amies n'attaquaient pas sa conduite, comme elles se rattrapaient sur ses chiffons !

Elle portait des robes trop longues ou trop courtes ; elle abusait d'un pied trop petit pour sa taille, elle se serrait trop, elle avait été la première à relever son chignon pour laisser voir le signe brun de sa nuque; elle avait des boucles d'oreilles qui n'en finissaient pas, des peignes impossibles, des corsages qui n'avaient point de bon sens... et patati et patata, toutes les litanies.

Le fait est, que Mme Dayles, trouvant les modes du jour ravissantes, les suivait avec rage dans tout ce qu'elles ont de risqué et de tapageur, arborant avec la conscience d'une femme vertueuse, dans l'acception turque du mot, les excentricités et les extravagances de la lionne moderne.

Son mari lui avait bien fait à ce sujet quelques observations.

— Pourquoi mettre des glands à tes bottes? lui avait-il dit un jour, ayant remarqué qu'à la promenade on lorguait beaucoup le pied de sa femme.

On était au coin du feu. Fanny ramenant vivement sa robe, tendit sa jambe moulée dans la guêtre mordorée de la bottine, posa le pied sur le pantalon de son mari :

— Osez dire, monsieur, que votre petite femme est mal chaussée.

Et Charles dévora de baisers ces affreux glands qu'il s'était permis de critiquer.

Fanny a un très joli pied, je dois le dire.

D'ailleurs, voyant que Mme une telle, Mme une telle, Mme une telle, femmes fort bien, ne se mettaient pas autrement, il en prit vite son parti. Comment donc, il fit de Fanny son joujou, et ne la trouvant ni assez bien peint, ni assez richement mis, il ne regarda bientôt plus une note de couturier, ni un mémoire de parfumeur. Il l'abonna à la *Vie Parisienne.*

L'été dernier on commanda des malles monstrueuses, — des arches, — on emballa, emballa, emballa. On alla à Trouville d'abord, puis à Bade. On était dans ce petit paradis cosmopolite depuis huit jours. C'était charmant. Des promenades, des fêtes, la musique, le bruit des feuilles dans le jour; le soir, le bruit de l'or. Et des toilettes ! Charles était enchanté; les toilettes de sa femme avaient un grand succès; on signalait déjà quelques grossières contrefaçons allemandes.

Fanny était rayonnante. Les bains de mer lui avaient réussi; elle avait légèrement engraissé. Charles était le plus heureux des hommes.

Un soir, pourtant, il se coucha un peu triste.

Pendant la soirée, dans le salon de conversation, un monsieur, donnant le bras à un autre, avait traduit un peu haut l'admiration que lui inspirait la toilette de Fanny, détaillant par le menu, ceci, cela et autre chose. Ce soir-là, Charles avait emmené sa femme de meilleure heure.

— Nous nous couchons comme les poules, avait dit celle-ci.

Le lendemain, après le dîner, Charles et sa femme prenaient le frais sur la terrasse. C'était le moment du concert. Fanny avait une robe à trois jupes, graduées et étagées, une aigrette au front. Elle était assise et laissait voir des amours de bottes roses, lacées blanc, avec glands assortis, terminées par un haut talon pointu et surmontées d'un bas rosé, car on voyait le bas, malgré la hauteur des guêtres.

J'ai oublié de dire que toutes les jupes étaient courtes.

Ah ! la jolie chapelle ! mon cher.

Si jolie, que le certain monsieur que tu sais dit tout haut en passant.

— Dieu ! la jolie jambe !

Charles n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Le monsieur repassa avec un acolyte cette fois.

— Hein? quel joli pied ! fit-il.

Charles ne broncha pas, mais il se mordillait la lèvre.

Le monsieur s'éloignait.

— Veux-tu rentrer dans la salle? dit-il à Fanny.

— Il y fait étouffant, mon ami.

— Si nous allions au théâtre ?

— Tu veux donc m'asphyxier ? Ah ! ça, qu'est-ce qui te prend ? mais on est à merveille ici !

— Tu as raison... et, tiens, pour être mieux encore, je vais me mettre là, tout en face de toi. Je n'ai pas besoin de voir la musique, pourvu que je l'entende... Et Charles qui était assis à côté de sa femme, se leva, prit sa chaise.

— Non ! non! Je ne vais plus rien voir, moi, dit Fanny.

Charles se rassit à côté d'elle.

Le monsieur repassait.

— Mais, voyez donc ! s'écria-t-il.

Et il s'arrêta avec un rare aplomb, retenant par le bras son compagnon, presque en face de M. et de Mme Dayles.

M. Dayles se leva brusquement.

— Qu'as tu donc? lui dit sa femme fort occupée jusque-là à se rendre compte de la manière dont Mlle de La Traine nouait les brides de son chapeau.

— Rien. Je cherche mon porte-cigares.

M. Dayles sortit en effet de sa poche un large étui de paille, l'ouvrit, y prit un londrès du bout des doigts :

— Tu permets, n'est-ce pas ? dit-il à sa femme.

— Oui, vilain pipeur.

Le monsieur continuait sa croisière; il était à deux pas.

Charles se leva.

— J'ai oublié ma boîte d'allumettes, je vais demander du feu, dit-il à Fanny ; et il alla droit à l'impertinent personnage qui fumait.

— Voulez-vous permettre ?

Le monsieur tendit son cigare, Charles alluma le sien, rendit l'autre au monsieur et lui dit dans le blanc des yeux :

— Je vous défends de repasser entre ces deux rangs de chaises. Vous m'entendez.

— Parfaitement.

On se salua. M. Dayles revint auprès de sa femme ; l'inconnu et son acolyte continuèrent leur promenade.

— Ils ont l'air fort bien, ces deux messieurs, observa Fanny.

— Parfaitement bien, c'est vrai.

M. Dayles les suivait des yeux.

Arrivés à l'extrémité de la terrasse, il les vit faire volte-face et revenir imperturbablement sur leurs pas.

— Tiens, fit en ce moment Fanny, une étoile qui file.

— L'as-tu vu la première? ça porte bonheur au jeu, dit-on. Allons jouer.

Mme Dayles se leva aussitôt.

— N'est-ce pas Emile, là-bas? continua Charles, en offrant le bras à sa femme. Eh! oui, avec son ami Jacques, un ancien de Sainte-Barbe. Emile a une chance incroyable au jeu. Viens, il te fera jouer pendant que j'achèverai mon cigare.

Et M. Dayles, conduisant sa femme vers nous, dit à Emile Blondet :

— Mon cher ami, je vous confie madame et vingt-cinq louis, pas davantage. Allez, je vais vous rejoindre.

Et comme Emile Blondet arrondissait son bras.

— Sur la rouge, rien que sur la rouge; c'est plus gai que la noire.

Et Charles lança une bouffée de tabac.

— Ne sois pas trop longtemps, dit Fanny.

Et elle entra pimpante dans la salle, au bras de son cavalier.

Le lendemain, à six heures du matin, mon ami Dayles était tué d'un coup d'épée.

Nous n'avions pu, et ne pouvions pas arranger cette affaire. Derrière la terrasse, pendant que la musique de la garde républicaine jouait un air de *Lucie* et que sa jolie femme mettait sur la rouge, Dayles avait souffleté l'obstiné et impertinent regardeur des jambes de Fanny.

Pauvre garçon! Un coup droit, absurde, qu'on pouvait parer comme ça, en baissant la pointe...

EMILE V.

DROIT DES PAUVRES

M. Dugué de la Fauconnerie ayant annoncé qu'il se proposait de présenter à la Chambre un projet de loi relatif au *droit des pauvres*, les directeurs de Paris se sont joints à M. Castellano pour lui adresser la lettre suivante :

Paris, le 22 février 1878.

Monsieur,

Combien les directeurs doivent vous remercier de vous joindre à ceux qui défendent le théâtre contre le *droit des pauvres!*

Ce droit a déjà causé et causera toujours la ruine des théâtres.

Un seul exemple devrait suffire.

Voici le théâtre de la Gaîté à sa quatrième faillite.

Aujourd'hui que ce théâtre est fermé et que trois cents personnes sont sans place, on cherche un remède.

Ce remède était bien simple, mais il fallait l'appliquer avant ces désastres.

Certes, les malheureux secourus par l'Assistance publique sont fort intéressants, mais un théâtre qui fait vivre tout un quartier et un nombreux personnel, qui n'a d'autres ressources que son salaire journalier, offre bien aussi quelque intérêt.

Les défenseurs du droit des pauvres prétendent que les théâtres font de l'argent.

Je vais leur répondre par des chiffres :

Les deux théâtres que je dirige sont, dit-on, très florissants ; les recettes le prouvent.

Pourtant, voici ma situation (s'il se rencontre des incrédules, mes livres sont à leur disposition) :

Au théâtre du Châtelet, du 1er janvier au 31 décembre 1877, les recettes se sont élevées à 1.258.147 50

Les dépenses ont été de 1.254.651 75

Bénéfice 3.495 75

Et j'ai payé comme droit des pauvres 114.377 04

Ne trouvez-vous pas monstrueux qu'un directeur, qui risque son honneur, sa fortune et souvent celle des autres, n'ait gagné dans une année d'exploitation que 3,495 fr, alors que l'Assistance publique a encaissé 114,377 francs?

Au Théâtre-Historique, la situation est plus étrange encore.

En trois ans, j'ai perdu 95,000 francs, et j'ai payé 175,000 fr. comme droit des pauvres.

Selon moi, il n'y a rien à ajouter à de tels exemples; il est impossible qu'on ne soit pas frappé d'une pareille situation.

Si la Chambre n'y apporte pas un prompt remède, il est à craindre que beaucoup d'entreprises théâtrales ne succombent avant peu, malgré les efforts quotidiens des directeurs.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

Votre empressé serviteur,

CASTELLANO,
directeur des théâtres Historique et du Châtelet.

Nous tous, membres du Syndicat des directeurs de Paris, partageons les opinions émises par M. Castellano, notre collègue, relativement au droit des pauvres, et supplions la Chambre de les prendre en considération, convaincus qu'en faisant droit à notre juste réclamation elle assurera la prospérité des théâtres de Paris.

Signé :

Charles COMTE,
directeur des Bouffes-Parisiens,
président de la Chambre syndicale des directeurs

Pour M. PLUMKETT, Léon DORMEUIL,
directeurs du Palais-Royal.

Eugène BERTRAND,
directeur des Variétés.

RITT et LAROCHELLE,
directeurs de la Porte-Saint-Martin et de l'Ambigu.

Raymond DELANDES, ROGER,
directeurs du Vaudeville.

H. DUQUESNEL,
directeur du théâtre national de l'Odéon.

CHRONIQUE THÉATRALE

Bruxelles. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.)

— Le théâtre de la Monnaie donnera cette semaine la reprise de *Lohengrin*, qui s'annonce comme une véritable solennité. Les principaux rôles seront tenus par Mmes Fursh-Madier et Bernardi; MM. Tournié, Devoyod et Dauphin.

— La *Guzla de l'Emir*, opéra-comique de Théodore Dubois, a obtenu un très vif succès à la Monnaie; l'interprétation était des plus satisfaisantes, Mlle Blum a eu les honneurs de cet ouvrage si bien exécuté à notre opéra.

— M. Bertin, ténor d'opéra-comique, est engagé à Paris, pour la saison prochaine, au théâtre de l'Opéra Comique.

— La troupe de M. Masset nous a donnés quelques représentations du beau drame de Victor Hugo, *Hernani*, qui ont attiré la foule au Théâtre des Galeries. M. Masset (Hernani); Mlle Largillière (Dona Sol); MM. Sully et Monti, fort bien accueillis du public, ont interprétés leurs rôles avec un talent réel.

— La *Cigale*, de Meilhac et Halévy, avec Mlle Chaumont, tient en ce moment l'affiche du Théâtre des Galeries, avec une vogue sans pareille.

— Les représentations de Mme Marie Laurent, au Théâtre du Parc, ont été très suivies. La grande artiste a joué *Marie Jeanne* et la *Tour de Nesle*, deux de ses rôles les plus émouvants. Cette semaine on donnera une pièce inédite en trois actes, le *Millionnaire*, de MM. Michel Anezo et Gardel-Hervé.

— La *Fée des Bruyères*, opéra-comique inédit en trois actes, passera cette semaine à l'Alcazar. Nous en rendrons compte dans un prochain courrier.

P. DE P.

BULLETIN FINANCIER

En huit jours, la situation est devenue plus sombre en Orient; on a pu croire un instant que les rivalités allaient s'accentuer et qu'une collision était à prévoir entre les Russes et les Anglais.

Depuis quelques jours, tout s'est arrangé, ou à peu près, et l'on prétend, qu'à l'heure qu'il est, le traité de paix est signé par les deux belligérants.

Pour nous, nous pensons que les véritables difficultés ne surgiront que quand le congrès sera réuni.

Cependant les marchés étrangers sont très fermes; Vienne et Berlin nous envoient des cours en hausse, et les Consolidés, depuis quelque temps, gagnent 1/8 par jour. Aussi, nos Rentes s'améliorent-elles et sont-elles à des cours élevés : 74,20 et 110,05.

De son côté, le marché du comptant réalise ses Rentes 5 0/0; il achète, par hasard, quelques milliers de francs de Rentes 3 0/0.

Les *Fonds étrangers* s'affaissent de plus en plus, et cependant nous sommes menacés d'une avalanche d'emprunts de tous les pays.

L'*Italien* oscille de 73,80 à 74 fr.; le 5 0/0 *Russe* 1877 émis par le Comptoir d'Escompte ne parvient pas à se classer.

Le 5 0/0 *Turc* est tombé à 7,60 sans espoir de rien toucher jamais, et les *Valeurs égyptiennes* attendent l'heure propice pour tomber aussi bas que le Turc.

Les *Institutions de crédit* ont fait un pas en avant: la *Banque de France* à 3.200; la *Banque de Paris* à 1.105, et le *Comptoir d'Escompte* à 705 fr.

Le *Foncier* est faible à 622,50 et la *Banque ottomane* perd encore 10 fr. et tombe à 340 fr.

Les actions du *Crédit général français* sont très fermes à 910 fr.; le dividende de l'exercice 1877 sera de 100 fr. Voilà ce qui pousse à la hausse.

Bonne fermeté sur les Chemins français :

L'Est, à 648 75; le Lyon, à 1.072 50; le Midi, à 795; le Nord, à 1.325; l'Orléans, à 1.140; et l'Ouest, à 722,50.

L'obligation des Chemins méridionaux est demandée à 248,75.

On constate une petite dépression sur les Chemins étrangers : Les Autrichiens font 540; le Lombard, 163,75; le Saragosse, 377,50; le Nord d'Espagne, 292,50, et le Pampelune, 185 fr.

Le Badajoz vaut 247,50, et les Chemins romains, 75 fr.

Il est question depuis quelques jours des actions d'*Arles à Saint-Louis du Rhône* qui se négocient en banque de 500 à 510 fr.

On s'occupe aussi beaucoup sur le même marché des obligations de la *Ville de Naples* 1877; on les demande à 318.75

Une petite émission se fait en ce moment, celle des *Mines d'or de la Guyane française*; il s'agit de 4,500 obligations de 250 fr.

Cette affaire ne saurait s'adresser à l'épargne française, et seuls ceux qui seraient capables de prendre pour 200 francs de billets de loterie doivent s'en occuper.

Ce placement est en effet aussi aléatoire que possible, et nous conseillerions peut être plutôt à nos lecteurs de prendre pour 200 francs de billets à une loterie quelconque, dont on connaîtrait les lots, que de placer 200 francs dans cette affaire.

MERCURE.

SPORT

Steeple-chase d'Auteuil.

Moins de soleil que dimanche dernier, belle journée cependant pour la saison.

Le Maréchal de Mac-Mahon a assisté à toutes les courses. Il était accompagné du ministre de l'agriculture et du commerce et de quelques personnes de sa maison militaire. Beaucoup de dames dans les tribunes.

Le *Prix de Suresnes* a été gagné par Anna au comte d'Evry, battant Hypothèse à sir Edouard. Hypothèse, admirablement montée par Edwards, a fait une très bonne course, eu égard aux vingt-quatre livres qu'elle rendait à Anna.

Le *Prix du Cèdre* a été enlevé par Carnaval au comte de Breteuil, battant Tweed à M. H. Coward, et Sonia à sir Robert.

Carnaval a été racheté pour 9,500 fr. par son propriétaire.

Le *Prix de Billancourt* est resté à Adagio qui, très sagement monté par Edwards, a battu Ma Cousine au baron Finot, et le Balafré à M. H. Say.

Le propriétaire d'Adagio l'a racheté pour 17,100 francs.

La course de haies, *prix du Viaduc*, a réuni dix partants. Oiseleur, à M. Balensi, monté par Summers, qui se classe en première ligne de nos jockeys avec Edwards, a fait tout le jeu et a gagné aisément, battant Charivari II à M. Junius, et Volupia à M. R. Count.

Dimanche prochain, 3 mars, 5e journée à Auteuil.

Beaucoup de personnes se plaignent d'éprouver chaque matin, au réveil, une grande gêne dans les bronches, comme de l'étouffement, produit dans l'arrière-gorge, par des mucosités plus ou moins épaisses. On fait pour cracher de violents efforts qui amènent souvent de la toux et quelquefois des nausées; et ce n'est qu'à grand peine, au bout d'une heure ou deux de malaise, qu'on parvient à se débarasser de tout ce qui entravait la respiration. C'est rendre un véritable service à toutes les personnes atteintes de dette affection si pénible que de leur en indiquer le remède; il s'agit simplement du goudron, si efficace dans toutes les affections des bronches. Il suffit d'avaler à chaque repas deux ou trois *capsules de Goudron Guyot* pour obtenir rapidement un bien-être que trop souvent on avait cherché en vain dans un grand nombre de médicaments plus ou moins compliqués ou dispendieux. Huit ou neuf fois sur dix, ce malaise de chaque matin disparaîtra complétement par l'usage un peu prolongé des capsules de goudron.

Il convient de rappeler que chaque flacon de 2 fr. 50 c. contenant 60 capsules, ce mode de traitement revient à un prix insignifiant: 10 à 15 centimes par jour.

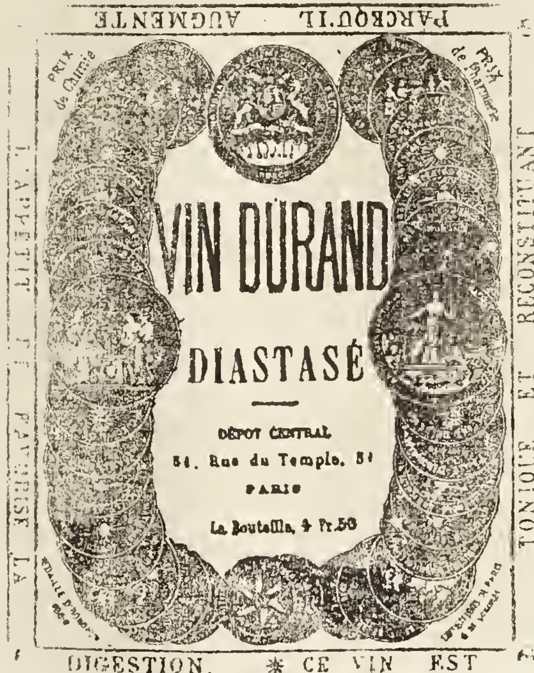
Ce produit, en raison de sa vente considérable, a suscité de nombreuses imitations.

M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 51, rue de Seine, Paris, et dans la plupart des pharmacies.

L'Administrateur-Gérant : A. CODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

Dans la séance du 23 février 1878, le Conseil d'administration a fixé au samedi 23 mars l'assemblée générale annuelle des actionnaires, et décidé qu'il proposerait de fixer le dividende de l'exercice 1877 à 15 fr. 46 c. par action, ce qui porterait le solde à distribuer au 1er avril à 9 fr. 21 c. par action, dont il faut déduire 0 fr. 46 c. par action, montant de l'impôt sur le revenu pour l'exercice.

En conséquence, les actionnaires sont convoqués en **assemblée générale** aux termes de l'art. 39 des statuts, pour le **samedi 23 mars 1878**, à quatre heures, au siége de la Société, rue de Provence, 54, à l'effet :

1° D'entendre la lecture du compte-rendu des opérations de la Société, pendant l'année 1877 ; d'approuver, s'il y a lieu, les comptes, et de fixer le chiffre du dividende ;

2° De procéder au renouvellement partiel du Conseil et du Comité de censure.

Aux termes des articles 40 et 41 des statuts :

Tout titulaire ou porteur de **quarante** actions est de droit membre de l'assemblée générale. Nul ne peut être porteur de pouvoir d'actionnaire s'il n'est lui-même membre de l'assemblée générale. La forme des pouvoirs est déterminée par le Conseil d'administration. (Art. 40).

Les titres nominatifs donnent droit d'assister à l'assemblée générale, pourvu que les titres aient été transférés plus de **huit** jours avant l'époque fixée pour l'assemblée. Il est remis à chaque ayant-droit une carte d'admission Cette carte est nominative et personnelle. (Art 41.)

Les cartes d'admission pourront être retirées de dix à trois heures, à partir du 10 mars, au siége de la Société, rue de Provence, 54.

Le directeur : E. HUARD.

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES BEAUX-ARTS

DRAME

THÉATRES DE GENRE

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie. Cliché FRANK

TRAGÉDIE

MUSIQUE

JULIA DARCOURT

(C)INQUIEME ANNEE. — NUMERO 251

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 7 au 13 Mars 1878

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCLI

—

JULIA DARCOURT

PARIS-THÉATRE ne doit pas ouvrir exclusivement ses portes à toutes les célébrités du théâtre, de la littérature et des arts, il se propose, sous le titre de *Paris-Portrait*, de mettre sous les yeux de ses lecteurs, toutes les physionomies intéressantes du jour, à quelque genre de notoriété qu'elles appartiennent. Nous entrerons bientôt résolûment dans cet ordre d'idées.

Mais, aux côtés de ces réputations contemporaines, que chacun aime à connaître, s'agitent encore un nombre considérable de figures aimables qui, prises séparément, n'auraient peut-être pas toute l'importance voulue pour justifier leur admission dans notre Panthéon, mais qui, pouvant servir comme personnification d'un groupe, y acquèrent, dès lors, leur raison d'être.

Ainsi, dans les théâtres, autour des premiers sujets, existent des groupes de diverses natures, dont le choix bien entendu est d'une indispensable utilité pour la réussite des œuvres, et qui se créent, pour ainsi dire, une personnalité collective, dont le public se préoccupe avec raison.

Par exemple, à l'Opéra, une escorte nombreuse de coryphées entourent le premier ténor, aussi bien que la ballerine, et dans les théâtres de genre, un escadron de jolies femmes, dont la présence est un attrait certain, marche à la suite d'un chef de file gracieux et séduisant, dont le nom n'est pas ignoré du gros public, et même est fort prisé des habitués de l'endroit.

Plusieurs de ces aimables *commandantes* sont parvenues, avec le temps, à un grade plus élevé, et on en a même vu devenir des premiers sujets sur des théâtres secondaires : Milles Blanche Miroir, Daudoird, Bade, Julia Darcourt..., etc., etc., ont eu leur jour de vogue. Sans éducation artistique bien sérieuse, elles ont acquis un talent d'un genre particulier, reposant avant tout sur le charme de la femme.

Julia DARCOURT est au premier rang de ces jolies personnes, dont l'œil du spectateur aime à contempler les aimables moyens de séduction. Grande, d'une taille élégante et bien prise, la figure ovale et d'une régularité remarquable, elle a de plus une nonchalance de créole qui plaît et captive. Sa voix douce a du charme et se prête agréablement aux rondeaux des féeries et aux couplets des revues.

Au temps où M. Hippolyte Cogniart fonda le théâtre du Château-d'Eau, c'est-à-dire vers la fin de 1873, pour y faire revivre ce genre fantaisiste, il s'entoura d'un bataillon complet de gracieuses jeunes filles qui, sous la conduite des Desclauzas et des Tassilly, manœuvrèrent pendant deux années, au grand contentement des Parisiens, habitants de ces populeux quartiers. Cet excellent directeur eût là, de 1873 à 1875, des succès qui rappelèrent ceux de l'ancien Cirque du boulevard du Temple, et c'est à cette époque que Julia Darcourt, alors sa pensionnaire, quitta la tête des coryphées pour devenir comédienne à son tour.

Je me la rappelle dans la *Patte à Coco*, féerie en 3 actes, de MM. Clairville et G. Marot, qui tint l'affiche pendant trois mois, à partir du 3 septembre 1873; elle y était, on ne peut plus gracieuse, sous le costume frais et pimpant de Fridoline.

Dans *Forte-en-Gueule*, grande revue de l'année 1873 (3 actes et 15 tableaux), de MM. Clairville et Busnach, elle partagea, avec Dailly, Gobin et Mlle Tassilly, aujourd'hui très-connus du public qui fréquente nos théâtres de genre, le succès de l'interprétation.

La reine Ayoupa, dans *Colin Tampon*, fantaisie en 3 actes et 7 tableaux, de MM. Monréal et Blondeau, nous la montra avec tous ses avantages féminins, et dans la *Malle des Indes*, grande revue de MM. Clairville et Busnach, pour l'année 1874, elle représenta Marcella et Giroflé-Girofla, avec un charme réel.

Dans toutes ces sortes de pièces, véritables kaléidoscopes dramatiques, Jul a Darcourt avait nécessairement sa place. Sa dernière création, au théâtre du Château-d'Eau, fut Madeleine, de la *Mère Gigogne*, pièce en 4 actes et 10 tableaux, de MM. Beauvallet et Koning, ni vaudeville, ni comédie. Elle y chantait, ainsi que Mlle Desclauzas, des rondes qui devinrent populaires.

Quand Montrouge eut le courage de prendre la direction de la malheureuse scène de l'Athénée Comique, que n'avaient pu sauver ni l'opéra-comique ni l'opérette, il y vint avec l'idée de jouer le genre-revue qui lui avait si bien réussi aux Folies-Marigny. Excellent *compère* dans ces sortes de spectacles, il s'entoura de jeunes et jolies *commères*, sachant bien que, là, était l'attrait principal pour les spectateurs qu'il voulait se donner.

Julia Darcourt fut enrôlée par lui à la tête du joyeux bataillon ; elle devint, un moment, sa *prima dona*, puisant son succès dans la façon toute gracieuse dont elle détaillait ses couplets, comme aussi dans la grâce de ses mouvements et le charme de sa physionomie, qualités si nécessaires pour la représentation de ces sortes d'ouvrages, où la figuration tient un rang si important.

Je n'ai pas cru utile de suivre la jeune et jolie actrice sur les différentes petites scènes où elle a tenu les premiers emplois, il suffisait, pour répondre au but que je me proposais, de rappeler les deux théâtres où son genre de talent s'est absolument personnifié.

FÉLIX JAHYER.

AVIS

—

Notre publication, pour conserver toute sa valeur, doit rester dans une sphère artistique relativement élevée. Or, à quelques exceptions près, nous avons déjà fait paraître les artistes dramatiques et lyriques ayant acquis une réelle notoriété. Un certain nombre d'auteurs et de compositeurs ont égalment été publiés, et notre intention est de donner, en temps voulu, ceux qui, jusqu'à ce jour et pour une cause ou une autre, n'ont pu prendre rang dans notre galerie.

Mais, comme nous désirons faire entrer dans notre Panthéon, toutes les figures contemporaines, artistes, écrivains, etc,, ayant une célébrité reconnue, nous allons étendre notre programme, notre prochain numéro paraîtra sous le titre de *Paris-Portrait*, qui embrasse un champ plus vaste et répond mieux aux nouvelles exigences de notre publication.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

ALPHONSE DAUDET

(Auteur dramatique et romancier).

Qui seront suivis du portrait et de la biographie de

DAUBIGNY

(Le célèbre peintre paysagiste, mort récemment).

REVUE DES THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

Représentation d'adieux de Bressant.

La représentation d'adieux de Bressant a eu lieu le mercredi de la semaine dernière. La Comédie-Française a tenu à honneur de témoigner dignement sa sympathie et ses regrets au comédien éminent qu'une maladie cruelle éloigne désormais de la scène où il remporta de si beaux triomphes. La représentation a été splendide. Les artistes les plus renommés s'étaient fait un devoir de prendre part aux intermèdes. On a entendu, là, les deux plus grands chanteurs de ce temps : j'ai nommé Mme Miolan et Faure. L'ovation faite à Faure prouve que le public Parisien réclame à grands cris son éminent artiste. Cette voix si délicieusement timbrée, cette merveilleuse émission du son, ce sentiment si pur des grands maîtres ont tenu, comme toujours, la salle entière suspendu aux lèvres de Faure. Quant aux artistes de la Comédie-Française, ils ont joué *M. de Pourceaugnac* avec un rare éclat. Les principaux personnages étaient remplis par Got, Delaunay, Coquelin, Thiron. Les plus minces bouts de rôles avaient pour interprètes des comédiens consommés. Jamais, sans doute, on ne reverra une œuvre de Molière aussi merveilleusement jouée.

De même pour les *Caprices de Marianne*, interprétés par Delaunay, Got, Mlle Croizette, etc., avec la plus extrême perfection.

Enfin, Coquelin a lu de touchants *Adieux*, en vers, de M. Jean Aycard, qui ont été l'occasion, pour la foule d'élite qui assistait à cette solennité, d'une longue ovation adressée à l'artiste regretté qui, par sa disparition forcée, laisse un vide assurément difficile à combler.

VAUDEVILLE

Les Bourgeois de Pont-Arcy, comédie en cinq actes de M. Victorien Sardou.

Pont-Arcy est une petite ville potinière et cancanière, vraie pétaudière politique, qui se croit « à l'instar » de Paris. La mairesse, la belle Mme Trabut, y régnait sans conteste, lorsque sa royauté est menacée par le prochain mariage du jeune Fabrice de Saint-André avec sa jolie cousine Bérengère des Ormoises. Fabrice arrive de Paris pour conclure cette union, et, dit-on, aussi pour se porter candidat aux élections du 14 octobre 1877. Autre sujet de colère pour Mme Trabut, qui voulait faire de son mari — un parfait idiot, du reste — le député de Pont-Arcy.

Voilà à quel point nous en sommes, lorsqu'une modiste, Mlle Marcelle Aubry, tombe de Paris chez Fabrice. Que lui veut-elle ? Voici : Marcelle a été la maîtresse du père, aujourd'hui défunt, de Fabrice ; elle en a même un enfant. Son séducteur, qui lui avait longtemps fait croire qu'il était célibataire, lui avait du moins acheté la maison de modes qu'elle dirige. Seulement il n'en a payé que la moitié. Restent dûs cinquante mille francs que le créancier s'apprête à réclamer, à qui ? à Mme veuve de Saint-André. C'est pour épargner à celle-ci la douleur d'apprendre que son mari la trompait, que Marcelle est venue tout avouer à Fabrice. Et Fabrice, reconnaissant, lui remet sur l'heure les cinquante mille francs exigés.

Mais la meute d'envieux et de bavards déchaînée par Mme Trabut guettait la parisienne ; elle organise un scandale. Marcelle passe pour la maîtresse de Fabrice. Celui-ci, par piété filiale, accepte cette version, qui fera rompre son mariage avec Bérengère, qu'il adore.

Les choses vont encore plus loin. Mme de Saint-André, instruite de la prétendue liaison de son fils et de Marcelle et convaincue que la jeune femme est, malgré tout, digne d'intérêt, commande à Fabrice d'épouser celle qu'il a soi-disant rendue mère !... Le malheureux se trouve donc en face de ce dilemme; épouser la maîtresse de son père, ou avilir celui-ci dans l'esprit de sa mère.

Marcelle le tire de ce douloureux impasse par une abnégation sublime. Elle déclare à Mme de Saint-André qu'elle a eu bien d'autres amants que Fabrice, et se fait, pour cet aveu mensonger et héroïque, chasser ignominieusement.

La situation est ici tellement tendue qu'il faut à toute force la dénouer.

Le frère de Mme de Saint-André, l'avoué Brochard est le *Deus ex machinâ* de la chose. Il sait la vérité et se charge de la révéler à sa sœur. Dès lors, toutes les difficultés sont aplanies ; Fabrice épousera Bérengère, et Mme Trabut en sera pour sa courte honte.

Voilà en peu de mots la nouvelle pièce — et, disons-le — le nouveau succès — de M. Sardou. La donnée est scabreuse, jusqu'à friser parfois l'inceste ; elle rappelle un peu les *Idées de Mme Aubray*, mais en plus *raide*. Pour la faire accepter et réussir, il fallait une prodigieuse habileté, une dextérité de main inouïe ; M. Sardou a déployé ces qualités d'escamoteur, et le succès lui a donné raison. Ajoutons que, dans les deux premiers actes, de pure comédie, et tout entiers consacrés au tableau des intrigues publiques et privées de Pont-Arcy-sur-Orge, il y a infiniment d'esprit, de gaîté et de verve. Le seul défaut de ces deux actes, c'est d'être trop actuels. Il est probable que dans un an les trois quarts des allusions qu'aujourd'hui on saisit au vol resteraient absolument incomprises. Mais bah ! d'ici là, M. Sardou aura fait trois ou quatre comédies, et, probablement obtenu trois ou quatre autres gros succès.

L'interprétation, du reste, n'a pas peu contribué à celui-ci. Mlle Delaporte est une mère admirable de noblesse et de simplicité. Mlle Pierson joue le rôle très difficile de Marcelle en comédienne consommée. Céline Montaland, la belle Mme Trabut, pourrait vraiment régner, non seulement à Pont-Arcy, mais partout ailleurs. Mlle Bartet n'a qu'une scène, charmante d'ailleurs : elle y est exquise. Berton est un Fabrice plein de chaleur. Mlle Massin, Mme Alexis, Parade, Delannoy, Colombey, Joumard, etc., ne méritent qu'éloges. Bref, toute la troupe du Vaudeville a donné avec un merveilleux ensemble.

THÉATRE-HISTORIQUE

Première représentation de : *Le Ballon Morel*, drame en huit tableaux, par M. Ferdinand Dugué.

Après un *Drame au fond de la mer*, un *Drame au fond de l'air* ; — car, tel pourrait être le titre de la nouvelle pièce que M. Ferdinand Dugué nous donne sous la dénomination de : Le *Ballon Morel*.

Si les deux pièces ont une similitude dans le nom, elles en auront également une pour le succès ; peut-être même celui de la seconde sera-t-il encore plus complet que l'autre. Car, non-seulement le sujet du *Ballon Morel* est très intéressant et très émouvant, mais la mise en scène, originale s'il en fut, suffirait pour exciter la curiosité.

Nous ne suivrons pas ici, Lord Edward Stone, à travers toutes ses tentatives pour trouver une mort originale qui le fuit obstinément, et nous ne pénétrerons pas par l'analyse dans l'intérieur de la famille Morel, où se meut un drame rempli de péripéties saisissantes.

Toutes ces scènes palpitantes ne sauraient pas à être racontées, l'attrait que leur donne les merveilleux décors qui les encadrent en complétant tout l'intérêt.

Le *Voyage dans les airs*, notamment, produit un de ces effets qu'il faut voir par soi-même pour s'en bien rendre compte. Quatorze transformations successives nous font passer à travers toutes les couches célestes, et quand, arrivé dans un ciel plein d'orage, le ballon tourmenté par les nuages, cesse tout à coup de monter pour se précipiter brusquement vers la terre, on éprouve une sensation effrayante en apercevant Lord Edward se cramponner aux cordages, et précipité dans l'abîme.

La décoration du golfe de Naples est d'un effet tout opposé, qui repose l'œil

de la façon la plus charmante, et dont on ne peut davantage donner la description en quelques lignes.

Nous résumerons seulement nos impressions en répétant que la pièce, fort intéressante, et la mise en scène, d'une beauté peu ordinaire, assurent un grand succès au *Ballon Morel*.

Ajoutons pourtant que MM. Montal, Gabriel, Vollet, Donato, et Mmes Paul Deshayes et Jeanne Marié, les interprètes principaux du drame, ont contribué à former un excellent ensemble, et mérité leur part dans les applaudissements que le public n'a pas épargnés.

UN JEUNE MONSTRE

A Madame C... V...

Tu viens renouveler mon angoisse, cruelle amie! moi qui me faisais une pieuse fête d'assister à ce pèlerinage. Dis à ces dames de l'œuvre, n'est-ce pas? que je suis au milieu d'elles par l'esprit et par le cœur et, qu'en ma qualité de présidente, je leur donne pour pénitence de ne point m'oublier. Tu me dis que votre costume de procession est charmant; je le crois sans peine; à la simple description que tu m'en as faite, j'ai reconnu le bon goût et le tact de notre cher abbé. Dis-lui que j'ai dîné, avant-hier, ici même, avec Monseigneur, et que j'ai beaucoup parlé de ce que tu sais bien. Ça sera difficile, extrêmement difficile. Un siége en règle, m'a dit Monseigneur. Raison de plus pour ouvrir la tranchée le plus tôt possible. Ces dames du Petit-Agneau n'ont-elles pas la bannière rouge et or? — Eh bien alors, pourquoi hésiterions-nous? Je me doute bien que cela va soulever des tempêtes, et l'opposition sourde dont tu me parles ne m'étonne qu'à moitié. Je n'en marcherai pas moins droit vers mon but; tu peux l'affirmer à notre cher abbé, ainsi qu'à ces dames du comité. Nous avons été reçus ici, mon mari et moi, de la façon la plus cordiale. Il n'est point d'attentions et de prévenances dont nous n'ayons été l'objet, et grâce au bon air, mon pauvre mari, si épuisé par cette dernière session, commence à reprendre des forces. Il se fait une fête d'ouvrir la chasse avec le baron. J'admire comme dans les intelligences les plus sérieuses il y a parfois des côtés enfantins et puérils!

Du reste, la vie que nous menons ici est assez calme, et si je n'avais ma correspondance quotidienne, qui me prend toute la matinée, je trouverais parfois la journée un peu longue. Nous faisons de longues courses en voiture, et, le soir venu, ces messieurs jouent au billard. Il faut te dire que, pour le moment, ces messieurs sont au nombre de quatre : mon mari, — j'inscris par rang de taille, — le baron, son fils et un autre jeune adolescent que l'on appelle, je crois, Julien. — C'est un singulier garçon, bon au fond, et auquel il ne manque peut-être qu'une direction, qu'une amie pour le... Au fait, pourquoi ne te raconterai-je pas cette petite aventure, ma bonne amie. J'en ai ri beaucoup; elle t'amusera peut-être; voici ce dont il s'agit : si tu ne me connaissais à fond, je n'oserais en vérité te raconter cet enfantillage.

Il faut donc te dire que le jeune Julien est condisciple du fils de la maison et vient de terminer ses études. Avec un peu de bonne volonté, je pourrais être sa mère, et c'est pour cela sans doute que je l'ai traité avec une indulgence... maternelle.

Il arriva ici, il y a huit jours environ, à l'heure du dîner, et je l'aperçus pour la première fois à table. C'est un garçon de taille moyenne, mais d'une physionomie intelligente; son regard est expressif, son front est élevé, ses cheveux longs et bouclés, et sur la lèvre supérieure une ombre de moustache dont les extrémités étirées avec soin forment deux petites pointes fines comme des aiguilles. Deux ou trois fois, pendant le dîner, je me tournai assez surprise de rencontrer son regard fixé sur moi. Ce n'était point, pour être franche, ce regard banal de curiosité que l'on fixe sur un indifférent; ses yeux exprimaient une curiosité plus particulière, plus attentive. Il me considérait enfin. Je pensai, pendant un instant, qu'il croyait me reconnaître pour m'avoir rencontré n'importe où, à l'église, dans le monde, au théâtre peut-être, quoique depuis longtemps je n'y aille pas plus d'une fois par an, mais enfin cela était possible et je n'attachai pas grande importance d'abord à ce regard fixé sur moi. Ce n'était pas d'ailleurs un de ces regards effrontés dont une femme ait lieu de s'indigner. Ce malheureux jeune homme est trop à plaindre pour que je veuille encore assombrir son portrait.

Non, il me regardait involontairement, malgré lui, et je crois qu'il en souffrait, car aussitôt que mon regard rencontrait le sien, je le voyais rougir extrêmement et il baissait les yeux. J'étais fort intriguée, étant à cent lieues, comme bien tu penses, de supposer que mes charmes, — pauvres charmes, dont le ciel, dans sa bonté, a effacé de mon esprit jusqu'au souvenir — puisse jouer un rôle quelconque en cette affaire.

Et cependant, — je me confesse à toi, chère, — et cependant, en voyant la rougeur de ce tout jeune homme, j'eus un instant de scrupules et de pudeur. Chez la baronne on a adopté une mode anglaise, on ne peut plus inutile à mon avis, voire même un peu choquante, — on dîne tous les soirs en robe décolletée. J'eusse été mal venue, tu le sens, la baronne surtout étant protestante, d'afficher dans une simple question d'étiquette, un rigorisme exagéré. J'avais donc accepté, en enrageant, les habitudes du château.

Lors donc que je vis ce jeune homme rougir à ma vue, il me vint à l'esprit que peut-être bien mon corsage était ajusté d'une façon irrégulière, incomplète... Que sais-je? tu n'ignores pas ce que c'est qu'un corsage mis à la hâte, entre deux coups de cloche. Je m'inspectai rapidement... Grâce à Dieu, tout était bien, mais, lorsque remise de ma petite alerte, je relevai les yeux, je rencontrai le regard brillant du jeune homme. Je ressentis comme un choc. Le malheureux avait tout vu, tout observé, je devinais même dans son trouble évident qu'il avait compris ma pensée. Il était écarlate, je me sentis rougir sous le regard de cet enfant dont je pourrais être la mère; je te vois sourire, ma belle! — Eh bien, oui, je me sentis rougir sans savoir pourquoi.

— En vérité, vous ne pouvez refuser les sorbets, ma chère, me dit la baronne ave un intérêt qui me mit au supplice.

— Vous n'avez pas trop chaud?... il me semble que vous devez avoir trop chaud?

L'enfant enfonça dans la glace sa cuillère par le petit bout et se versa de l'eau dans son verre à champagne avec une grande agitation. Mais qu'avait-il ce jeune homme, qu'avait-il?

Ce soir-là, quand je fus seule dans ma chambre, j'éprouvai un sentiment étrange, — je te dis tout ma pauvre amie, — il me sembla que j'étais pour quelque chose dans l'émotion de cet adolescent, de cet enfant, et j'en éprouvai une sorte de tristesse, d'inquiétude; mais en même temps cette petite aventure m'intéressait positivement. Quels éternels bébés nous sommes en face des choses que nous ne comprenons pas ou que nous ne comprenons qu'à moitié! Il y a dix ans, j'eusse été bien troublée, mais probablement le jour se fût fait; tandis qu'à mon âge et dans le courant d'idées où je suis, grâce à Dieu, je ne pouvais être qu'intriguée, et je l'étais.

— Oh! je t'entends, flatteuse amie, j'entends ta bonne voix douce et consolatrice. Tu ne veux pas que je me vieillisse; et bien, soit : je ne me vieillirai pas. Aussi bien, ne suis-je pas encore tombée dans la décrépitude, et ce serait mal de ne pas remercier le ciel du peu qui me reste.

Si je te disais que ce soir-là je me suis regardée dans mon miroir avec une certaine curiosité. — Là, es-tu contente? T'ai-je assez prouvé ma faiblesse et le désir où j'étais de trouver un motif plausible à la folle émotion de ce jeune bachelier?

Etait-ce malice? était-ce indifférence? Cette maudite glace ne m'a nullement éclairci la situation. Elle m'a paru radoter sur plusieurs points, et sur d'autres ne pas manquer d'un certain bon sens, d'une certaine délicatesse de jugement; mais ces aveux manquant d'élan, d'abandon, il semblait qu'elle parlât comme à regret.

La morale de tout cela est que je ne suis point encore à faire peur. Tu te souviens, comme étant toute jeune fille, j'aimais l'automne? L'automne apparemment fut sensible à mes tendresses, et se montre, à l'heure qu'il est, indulgent pour moi. C'est un échange de bons procédés, que veux-tu?

Je suis honteuse de tout ce bavardage, ma chère. Brûle cette lettre au moins. Tu me jures de la brûler? C'est que je n'oserais pas continuer sans cela, sur l'honneur!

La première personne que je rencontrai le lendemain matin, en descendant l'escalier, fut précisément le jeune Julien. Il s'effaça pour me laisser passer, et me saluant avec une angélique gaucherie.

— Vous avez bien dormi, madame, me dit-il.

— Merci, fort bien... fort bien, lui répondis-je en souriant. Il me faisait de la peine, tant il me paraissait mal à l'aise. Je cherchais quelque banalité qui pût le remettre en selle, le cher petit, et je répétais machinalement :

— Fort bien... merci... merci. — Il y a des jours où on est sotte! Lui, de son côté, fit un effort, je vis sa main se crisper autour de la rampe de l'escalier; il baissa les yeux, rougit extrêmement, et dit :

— Moi aussi.

C'était niais, c'était bête, n'est-ce pas? Eh bien! dans ce moment-là, je ne trouvai sa réponse ni trop bête, ni trop niaise. Une seule chose m'embarrassait, c'était d'entrer dans la salle à manger en compagnie de ce pauvre petit, rouge comme une cerise. Fort heureusement, mon mari, qui descendait derrière moi, nous rejoignit et sauva la situation.

— Tu ne t'attends pas, n'est-ce pas? ma chère, à ce que je te raconte un à un tous les menus détails de ma petite histoire? Cela, d'ailleurs, me serait d'autant plus difficile que je les ai à

peu près tous oubliés. Qu'il te suffise de savoir que pendant trois jours ma vie fut une suite de scènes analogues à celles que je viens de te décrire. Toutefois le pauvre enfant ne m'avait pas dit un mot qui méritât de ma part une remontrance ; je dois même dire qu'il paraissait m'éviter. Deux ou trois fois, dans le parc, je le surpris derrière une charmille, m'observant avec intérêt ; mais enfin ce ne sont pas là de bien gros péchés et je ne pouvais en vouloir ni aux yeux de ce garçon qui faisaient leur métier d'yeux en regardant, ni aux charmilles qui, à coup sûr, y'y mettaient pas de malice. Toute cette aventure fût donc restée à l'état de vague fiction si...

Ah ! voilà que tu rapproches ton fauteuil et que tu me regardes. Suis-je assez bavarde ? enfin.

Figure-toi donc qu'hier au soir j'étais assise au bout de la terrasse sous deux gros tilleuls qui, à cet endroit, forment un berceau charmant. J'étais là dans l'ombre, — tu sais comment dans cette saison-ci le soleil devient paresseux et se couche de bonne heure, — et je respirais l'air frais avant de rentrer au salon, lorsque j'entendis un bruit de pas dans le sable et, presque immédiatement, j'aperçus devant moi ce jeune homme.

— Je crois que ceci est à vous, madame, me dit-il en me présentant un gant qu'il avait à la main.

— Oui, je crois, en effet, que ce gant est à moi. Je vous remercie.

— C'est que je l'ai trouvé là, sur le sable, à côté du perron, et j'ai pensé...

— Qu'il pouvait être à moi.

— Que sans doute vous l'aviez laissé tomber par...

— Par mégarde.

Tout en parlant, il s'avançait vers moi à petits pas, raide, contraint, comme un condamné qui s'approche du supplice. Bien certainement il se faisait une grande violence pour en agir ainsi, car sa voix était entièrement émue.

Tout à coup, brusquement, il s'assit sur le banc où j'étais assise moi-même.

Il me fut impossible de retenir un petit cri. Cette action était tellement indiscrète et si peu en rapport avec ses allures timides et craintives d'ordinaire, que je fus non-seulement fort embarrassée, mais encore un peu effrayée ; cependant je pris mon grand air et lui dis assez froidement :

— Vous êtes fatigué, monsieur.

Il ne me répondit pas, mais il tordait mon gant dans ses mains et je vis qu'il s'approchait de moi peu à peu ; il semblait glisser sur ce banc. A ce moment, je sentis que mon cœur battait très fort. Me lever ? J'en avais envie, mais n'était-ce pas avouer que j'attachais de l'importance à l'inconvenance de cet enfant. Appeler ? n'était-ce pas plus ridicule encore ? On ne peut pas crier au feu parce qu'un bachelier d'hier vient s'asseoir à côté de vous.

J'allais cependant prendre un parti et lui parler vertement, lorsqu'il s'élança, — je ne trouve pas d'autre mot, — sur ma main, et, — pardonne-moi ces détails, — et la couvrit de baisers brûlants. Je ne crois pas avoir de ma vie éprouvé un aussi violent sentiment de terreur et d'indignation. Comprends-tu ma situation, ma chère ? Mon mari fumait avec le baron à l'autre bout de la terrasse, le moindre bruit pouvait avertir, et alors ils m'eussent trouvé en compagnie de ce petit furieux. C était inouï, tu en conviendras. Je fis un effort pour le repousser.

— Qu'avez-vous, monsieur ? m'écriai-je ; mais c'est de la folie ! Cessez, monsieur, cessez...

Il ne cessait pas.

—Cessez, monsieur, je vous l'ordonne, répétai-je.

J'avais dit ces dernières paroles avec une telle autorité que, tout à coup, il abandonna ma main et resta immobile.

J'allais fuir ce petit Satanas, lorsque j'entendis des sanglots éclater à côté de moi. Il pleurait, ma chère, ce démon pleurait, il pleurait et avec un tel accent de souffrance, que je fus presque désarmée.

— Je vous aime, Madame, me dit-il au milieu des larmes, je vous aime !

Ce n'était pas joué, je te jure.

— Mais, malheureux ! m'écriai-je, qui vous donne l'audace de me dire de semblables paroles? Qui vous donne le droit de m'estimer assez peu pour prononcer devant moi...

Je disais cela avec un grand courroux. Peut-être, entre nous, exagérai-je un peu mon indignation, je ne me souviens plus au juste. Le fait est qu'après ces paroles je voulus m'éloigner.

— Ne partez pas, Madame, je vous aime ! Ne partez pas ou j'appelle.

Je frémis.

— Ces messieurs sont au bout de la terrasse. Oh ! j'appelle ! Je suis fou ; oui, cela est vrai.

— Mais enfin, que voulez-vous ? Ce que vous faites est indigne.

— Votre main, Madame ; avant de partir, laissez-moi votre main pendant un instant ; si vous saviez comme j'ai peur !

Et dans le fait il tremblait, attirant à lui les plis de ma robe qu'il portait à ses lèvres. Oh ! jamais je n'ai vu pareil transport, il était effrayant.

Un ange en eût eu pitié, ma chère, et d'ailleurs il eut appelé, oh ! il eut appelé. J'abandonnai ma main.

J'eus tort, sans doute, mais que faire ? Je sentis sa bouche frissonnante se promener sur mes doigts... Il me dévorait. Ah ! le pauvre enfant !

Je parvins à me dégager et je me réfugiai chez moi. Quand je fus là, je me jetais sur mon prie-dieu. La main me brûlait. Dans mon émotion, il me semblait que je venais de commettre une faute, et puis le calme se fit un peu en moi et je priai pour ce malheureux jeune homme aveuglé par la passion : que les femmes qui ont véritablement à se reprocher une faiblesse doivent souffrir, mon amie !

Dieu nous garde !

Ce jeune homme n'a point une nature vicieuse, je ne le crois pas, son regard est clair et honnête, et d'ailleurs les monstres ne rougissent pas comme les rosières, ils ne versent pas de chaudes larmes en demandant un baiser..... Ne parlons plus de cela. Ce petit me touche en vérité. Qui sait si une main amie ne pourrait pas le ramener dans le droit chemin, si de sages conseils, une pieuse direction n'auraient pas promptement raison de cette dissipation ?

Je pensais à notre cher abbé, lui si éloquent, si persuasif, si tendre !... Ne pourrait-il pas voir ce jeune homme ? plus tard... avec un peu de tendresse... Ce serait une bonne action, une belle cure et bien digne de notre cher abbé.

Tu déchireras cette énorme lettre, dis, tu me le jures ? Ecris-moi désormais aux Sables. Nous quittons demain matin le château. J'ai pris le premier prétexte venu. J'ai fait cela pour cet enfant !

Adieu, ma chère bonne.

Bien à toi de tout cœur,

Ton Adèle.

A monsieur Joseph P..., étudiant en droit rue Soufflot. — Paris.

Mon cher Joseph,

Je n'ai que le temps d'écrire un mot pour te prouver que je ne suis pas mort. Demain ou après, quand mes affaires me laisseront un peu de loisir, je te raconterai tout au long ce qui m'arrive. En deux mots, voici le fait :

J'ai sur le dos, mon cher, une femme mariée et un mari. J'ai été splendide ! Ne me demande pas les noms, tu comprends qu'il m'est impossible de te les donner. Il s'agit d'une femme du monde et du plus grand monde, mon cher, jeune, jolie... adorable. Est-ce à dire que je sois amoureux ? Ma foi, mon bonhomme, pour le moment, je me sens un fort caprice tout au moins ; on me l'aurait dit il y a seulement huit jours que j'aurais poussé de beaux éclats de rire.

Il y a eu surtout, mon cher, une scène à encadrer. Clair de lune, bosquet, le mari à cinquante pas... une mise en scène complète ; rien n'y manquait. Malheureusement, pas de public. Indignation, anathèmes, grincements de dents et tout le bataclan.

— Sortez, monsieur, sortez, je vous l'ordonne.

— Mais vous voulez donc me pousser au désespoir.

— Monsieur, mon mari n'est pas loin !

— Et que m'importe, ne sentez-vous pas que je suis en délire, que pour un rien je tuerais cet homme, dussé-je me faire sauter la cervelle ensuite. Mais vous ne voyez donc pas tout cela, vous ne voyez donc rien ? Ah ! mon Dieu ! elle ne voit rien !... etc., etc., etc.

Ça te paraît bête à couper au couteau, n'est-ce pas ? mon bonhomme ; eh bien, mon cher, cette vieille rengaine réussit encore quand on sait s'en servir.

On croit avoir tout dit sur la femme et on n'a rien dit encore. Et d'ailleurs, que sert de dire ? La plus belle stratégie du monde devient inutile et sotte au premier coup de feu du premier engagement.

Tout ce que je te dis là est sous le sceau du secret au moins !

Pas un mot — je n'ai pas besoin de te le recommander.

En cas d'affaire sérieuse je puis compter sur toi, n'est-ce pas ?

On ne sait pas ce qui peut arriver. Dans tous les cas ce serait à l'épée ; mais nous n'en sommes pas là.

Adieu, mon bon ami, je te serre cordialement la main.

Tout à toi,

Julien.

Gustave Z.

DÉLIVRANCE

—

Je dois briser, après des travaux lents et rudes,
Le lourd collier de fer des vieilles servitudes,
Qui meurtrira, s'il n'est par ma main détaché,
La gorge délicate et blanche de Psyché.
Oui, l'heureux dénoûment que mon effort active,
C'est de faire évader cette frêle captive,
Et c'est d'entendre un jour, libérateur béni,
Son joyeux battement d'ailes dans l'Infini.
J'ai sous l'ombre des nuits ceint mes reins par la lutte ;
Afin de délivrer la prisonnière, en butte
Aux ennemis cruels qui l'osèrent lier

De chaînes, je me suis rué sur le geôlier
Au front de bœuf stupide, à la face hagarde,
Qui dans un dur cachot l'a mise et qui la garde.
Bellnaire, j'ai pris ce noir monstre, en dépit
De sa colère, et sans lui laisser de répit,
Mes bras souples autour de son immonde torse
Se sont noués. Il a résisté. Mais sa force
S'épuise ; la sueur couvre son corps fumant ;
Il halète ; et moi, j'ai le clair pressentiment
Que bientôt, secouant au vent ma chevelure,
Je poserai mon pied sur cette bête impure,
Comme sur un Archange, un démon abhorré;
Puis, lorsque j'aurai fait cela, je m'en irai,
Non pas en déserteur abominable et lâche,
Mais en bon ouvrier qui termina sa tâche;
Et bien qu'en moi plus rien ne puisse alors frémir,
Et qu'on m'enferme, afin de me laisser dormir,
Dans une boîte, sous un couvercle de pierre,
Une clarté subtile emplira ma paupière :
Je verrai que les temps marqués sont révolus.
Et je verrai Psyché, sortant du *circulus*,
Monter, flèche vivante ayant l'azur pour cible,
En droite ligne, vers l'azur immarcescible.

LOUIS DE GRAMONT.

PETITES NOUVELLES

Bressant compte six élèves dans le personnel de la Comédie-Française et un assez grand nombre dans les théâtres de genre et de drame. Par souscription, tous offrent à leur ancien professeur, en témoignage de regrets et de sympathie, le bronze du *David*, de Mercié, avec cette inscription sur le socle : *A Bressant, ses élèves.*

—Les répétitions du *Psyché*, transformé en grand opéra et en quatre actes, ont commencé, la semaine dernière, à l'Opéra-Comique. Voici la distribution définitive des rôles de cet ouvrage: Mlle Heilbron, Psyché; Mlle Engalli, Eros; Mlle Chevrier, Daphné; Mlle Donadio-Fodor, Bérénice; M. Morlet, Mercure; M. Giraudet, le Roi. Mlles Bilbaut-Vauchelet et Ducasse. MM. Nicot, Barré et Fugère rempliront les principaux rôles dans la *Suzanne* de MM. Lockroy et Cormon, musique de M. Paladilhe, dont la lecture sera faite aux artistes de l'Opéra-Comique le lendemain de la première représentation de la très-prochaine et solennelle reprise de l'*Etoile du Nord*.

— M. Bertrand vient de recevoir une comédie en un acte de MM. Vibert et Toché, qui sera créée par MM. Dupuis, Baron, Lassouche, Mlle Granier. Titre : *le Gazier*.

Cette pièce fera partie d'un spectacle coupé, qui sera donné, dans le courant de l'Exposition, avec la reprise des *Sonnettes*.

— M. Weinschenck a pris position du théâtre de la Gaîté, dont il devient directeur.

On commencera immédiatement et simultanément les répétitions de *Geneviève de Brabant*, qui servira de spectacle d'ouverture, et du *Chat botté*, qui lui succédera.

—Ce soir, à l'Athenœum de la rue des Martyrs, première représentation à ce théâtre de : *Un Ménage en Ville*, comédie en 3 actes, de Théodore Barrière, dont le succès fut grand au Vaudeville et au Gymnase. La pièce, fort bien montée, aura la même vogue que les *Petits Oiseaux*, si bien accueillis sur cette charmante scène.

— A partir d'hier, les Bouffes-Parisiens font les répétitions générales de la nouvelle pièce d'Offenbach, qui s'appellera décidément *Maître Peronilla*, et dont nous donnons ici la distribution exacte :

Perronilla	MM. Daubray.
Guardona	A. Joly.
Ripardos	Troy (débuts).
Bridoison	Scipion.
Alvarez	Mmes Peschard.
Frimousquino	Paola Marié.
Léona Manoela	Girard (débuts).
Manoela Léona	Humbert (débuts).

— La Société des compositeurs de musique a adressé une protestation à MM. Gambetta Pouyer-Quertier et d'Audiffret-Pasquier, au sujet du vote de la Chambre des députés, qui a mis à la disposition du ministre des Beaux-Arts la somme de 200,000 fr., sans affectation spéciale. Les signataires de cette protestation demandent instamment que les 200,000 francs soient affectés à la réorganisation du Théâtre-Lyrique.

— Dimanche prochain, il y aura au Vaudeville une matinée au bénéfice de la Société nationale des Amis de l'Enfance, qui a pour principe l'allaitement maternel et pour but, la préservation des nouveaux-nés.

Mlle Moisset et M. Lasalle, de l'Opéra, Mmes Favart, Lloyd, MM. Delaunay, Mounet-Sully, Proudhon, Truffier, des Français; les artistes du Vaudeville; MM. Saint-Saëns, Reminy Pitter, Carré, pour la partie instrumentale, formeront le programme.

BULLETIN FINANCIER

Enfin la paix est faite et tous les marchés d'Europe en éprouvent une satisfaction qui se traduit par une forte hausse.

Nos Rentes, et surtout le 5 0/0, prennent avec une certaine avance, à 74 45 et à 110 25 ; on avait fermé hier à 70 40 et à 109 90.

Rien de particulier à signaler sur le marché au comptant ; les recettes générales achètent 16,000 fr. de Rente 3 0/0, mais elles vendent 15,000 fr. de Rente 5 0/0.

Grande fermeté des marchés étrangers, et avance de 3/8 sur les Consolidés, dont les deux cotes arrivent à 95 3/4.

Parmi les institutions de crédit, la banque de France perd 5 fr., à 3,175 fr., les autres Sociétés gagnent une légère avance : la Banque de Paris, à 1,115 fr ; le Comptoir, à 707 50 ; le Foncier, à 630, et le Lyonnais à 640.

Le Mobilier espagnol monte à 605 fr. et la Banque ottomane, à 360 fr.

Les actions du Crédit général français se traitent à 910 francs et les demandes sont nombreuses.

La hausse est plus accentuée sur les fonds étrangers : l'Italien, de 73 85 hier, ouvre aujourd'hui à 74 10 ; le florin (or) fait 65 francs et le 5 0/0 turc remonte à 8 80 après avoir fait 7 50, il y a 3 jours.

L'Extérieure d'Espagne, que certaine banque pousse toujours, fait 13 1/16.

D'après une dépêche de Madrid, la souscription aux billets hypothécaires 6 0/0 intérieures de la série 1878, et montant à 160 millions de piécettes, a produit 84 millions de piécettes environ aux guichets de la Banque d'Espagne.

On annonce également que l'insurrection cubaine est décidément terminée ; du moins, les ministres du roi l'affirment officiellement.

Si les Fonds espagnols ne montent pas avec de pareilles nouvelles, c'est à désespérer de l'influence du télégraphe et de la presse.

A propos des *Fonds égyptiens*, on télégraphie d'Alexandrie :

» Le khédive a pris la résolution d'agrandir le cadre des travaux de la commission d'enquête.

» A cet effet, le colonel Gordon a été investi de pleins pouvoirs. Il va se livrer à un examen détaillé, non-seulement de l'état des dépenses et de la dette flottante, mais encore de l'état des recettes du budget égyptien.

» Le colonel Gordon, en outre des pleins pouvoirs dont il est investi, est laissé libre de choisir de nouveaux membres de la commission d'enquête. »

Voilà de bien grands moyens employés pour relever les cours ; ils seront sans doute inutiles, car le public a, croyons-nous, perdu ses dernières illusions.

Les Chemins de fer français progressent de quelques unités : l'Est est à 648 75 ; le Lyon, à 1,073 75; le Midi, à 1,145 et l'Ouest, à 725.

L'obligation des chemins méridionaux français se traite de 247 50 à 248 et les actions d'Arles à Saint-Louis du Rhône (en banque), valent 502 50 à 505.

Hausse des chemins étrangers : les Autrichiens à 547 50 ; le Lombard à 165 ; le Saragosse à 383 75, et le Nord d'Espagne à 306 25.

Les valeurs industrielles sont encore en avance : le Suez à 760 fr.; les Délégations à 617 50 ; le Gaz à 1,347 50, et les Voitures à 527 50.

Les Omnibus font 1250 ; les obligations Paris-Sèvres-Versailles sont offertes à 380 et les Tramways Nord à 377 50.

Les obligations de la Ville de Naples 1877 ont acquis le cours de 322 fr. 50. On sait qu'elles rapportent 20 francs par an nets d'impôts et payables en or. C'est un placement à 6 1/2 0/0 qui est garanti par la ville la plus peuplée de l'Italie, dont le budget, s'élevant à 34 millions de lires, se solde en équilibre. Le gage des obligataires est donc d'une sécurité absolue.

LE SPORT-CLUB

Les adhérents du *Sport-Club*, dont le nombre est déjà considérable, ont été convoqués, à une première assemblée générale, dans laquelle la rédaction des Statuts et du Règlement de cette Société ont été définitivement arrêtés.

Le but du *Sport-Club* est ainsi défini par l'article 1 des statuts :

1° Développer les forces physiques et morales de ses adhérents par l'emploi rationnel de la gymnastique, de l'escrime, de la boxe, de la canne, du tir et de tous autres sports ;

2° Accroître les forces défensives du pays par la vulgarisation des exercices militaires (techniques et pratiques) ;

3° Propager et encourager, par tous les moyens possibles, le goût des exercices du corps dans les classes populaires.

Il suffit pour faire partie de ce cercle d'adresser une demande au président en y joignant des références suffisantes.

MEMBRES FONDATEURS :

MM. Barthélemy, ancien officier et professeur des cours d'Art et d'Histoire militaire à l'Ecole Saint-Cyr; — Bauer, secrétaire de la rédaction du *XIX° Siècle;* — Beraud, artiste peintre ; — Bienvenu, directeur du *Tintamarre;* — Blanche, docteur-médecin, — Bordier, docteur-médecin ; — Bosquin, de l'Opéra ; — baron Heurteloup,

MM. Charpentier, directeur de l'*Armée territoriale ;* — Le Chevalier, directeur du *Derby;* — Cébron, commis d'agent de change ; — Chevannes, employé comptable ; — Cohn fils, employé dans la commission.

MM. Delvaille, employé dans la commission ; — Delval, employé à la Ville ; — Ducz, artiste peintre.

M. Escoffier, rédacteur en chef du *Petit Journal*; — Emile Bourgeois, vice-président de l'Ecole d'aéronautes français.

MM. Faure, de l'Opéra; — L. Ferry, sous-lieutenant de réserve d'artillerie; — Fillion (Georges), imprimeur; — Fouga, employé à la Banque de France.

MM. Gervex, artiste peintre; — Guillemin (Alfred), employé au ministère des finances.

MM. Hallembourg (Gaston), commis d'agent de change; — Hardin, employé à la Banque de France; — Hoffmann, docteur-médecin.

MM. Ismael, artiste lyrique; — Ixel (Alfred), secrétaire de la rédaction du *National*.

M. Jobert de Marsigny, docteur médecin; — Félix Jahyer, journaliste.

MM. Kerbrun (Lucien), rédacteur de l'*Armée territoriale;* — Kugelmann fils, imprimeur.

MM. Lallier, ancien président d'une Société de gymnastique de Reims; — Laurent (Charles), secrétaire de la rédaction de la *France;* — Laurent (Constant), secrétaire de la redaction du *Rappel;* — Lavergne, caissier à la Banque de France; — Lerdon, artiste lyrique; — Leroy (Paul), architecte; — Leroy (Alexandre), éditeur; — Lopez, professeur en chef au Grand Gymnase.

MM. Manet, artiste peintre; — Melchissédec, artiste lyrique; — Moreau, élève de l'Ecole des Beaux-Arts.

MM. Paz (Eugène), fondateur et premier président de l'Union des Sociétés de Gymnastique de France; — Perrot, chef de comptabilité; — Pinard (Jules), pharmacien.

MM. Remoning, de la Compagnie transatlantique; — Rengade, docteur-médecin; — Richebourg (Emile), homme de let-tres; — Roze (Victor), dessinateur-graveur.

MM. Saint-Germain (de), chirurgien des hôpitaux de Paris; — Sandré (Oscar), administrateur-gérant de l'*Estafette;* — Schiller, étudiant en droit; — Stern, graveur.

M. Tarbé (Edmond), directeur du *Gaulois*.

M. Veyssières, docteur-médecin.

M. Volny, de la Comédie-Française.

M. Wilns (Arnold), artiste peintre.

Beaucoup de personnes se plaignent d'éprouver chaque matin, au réveil, une grande gêne dans les bronches, comme de l'étouffement produit, dans l'arrière-gorge, par des mucosités plus ou moins épaisses. On fait, pour cracher, de violents efforts, qui amènent souvent de la toux et quelquefois des nausées, et ce n'est qu'à grand'peine, au bout d'une heure ou deux de malaise, qu'on parvient à se débarrasser de tout ce qui entravait la respiration. C'est rendre un véritable service à toutes les personnes atteintes de cette affection si pénible, que de leur en indiquer le remède; il s'agit simplement du goudron, si efficace dans toutes les affections des bronches. Il suffit d'avaler à chaque repas deux ou trois *Capsules de Goudron Guyot,* pour obtenir rapidement un bien-être que trop souvent on avait cherché en vain dans un grand nombre de médicaments plus ou moins compliqués et dispendieux. Huit ou neuf fois sur dix, ce malaise de chaque matin disparaîtra complétement par l'usage un peu prolongé des capsules de goudron.

Il convient de rappeler que chaque flacon de 2 fr. 50 c., contenant 60 capsules, ce mode de traitement revient à un prix insignifiant: 10 à 15 centimes par jour.

Ce produit, à raison de sa vente considérable, a suscité de nombreuses imitations.

M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs.

Dépôt, à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, Paris, et dans la plupart des pharmacies.

La Dégringolade impériale paraît aujourd'hui chez tous les libraires, 20 séries à 50 cent. (une série par semaine). Cette nouvelle folie satirique de TOUCHATOUT est la seconde et dernière partie de l'*Histoire tintamarresque de Napoléon III*, dont le succès a été si énorme. En même temps que la première série de cet ouvrage, contenant 500 dessins noirs et coloriés de G. Lafosse, paraît une série supplémentaire de 50 gravures hors texte, destinées à illustrer la dernière partie de l'*Histoire tintamarresque de Napoléon III*, dont les dessins avaient été arrêtés par la censure.

L'Administrateur-Gérant: A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

20 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*
OPERATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
L'année 1877 a produit 1,137fr. pour 5000 fr. de capital.
On peut retirer le **capital à volonté.**
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

Grand Magasin de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

FIN

DU STOCK ANNONCÉ IL Y A UN MOIS

Nous rappelons que ces march., reprises à des fabricants trahis par la fortune, sont vendues, à dire d'experts, avec une perte *minimum* de **65** %.

Aujourd'hui et jours suivants
de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

Serviettes œil avec b. franges.....	Val. 60 c. La s.	» 15
Services damassé pur fil...........	Val. 20 f. Le s.	9 50
Nappes dépareillées, damass pur fil.	Val. 8 fr La n.	2 95
Mouchoirs Cholet, vignett. couleur.	Val. 4 f. La d.	1 60
Rideaux suisse, gde largeur.......	Val. 1 fr. Le m.	» 25
Rideaux brod. rich. encadrem......	Val. 5 fr. Le r.	1 95
Stores brodés dépareillés	Val. 15 f. Le st.	4 90
Couvre-lits guip. rich. feston......	Val. 15 f. Le e.	5 90
Draps de lit confectionnés.........	Val. 4 f. Le d.	1 65
Toile pur fil p. torchons, essuie.....	Val. 75 c. Le m.	» 35
Toile pur fil p. chemises, larg. 80 c..	Val. 1 .0. Le m.	» 65
Toile fil blanche, larg. 2 m. 40......	Val. 7 f. Le m.	2 95
Toile pur fil p. draps. larg. 1 m......	Val. 2 fr. Le m.	» 85
Jupons gd volant, haute guipure..	Val. 6 f. le j.	1 95
Jupons de dessous piqué peluché..	Val. 3 f. Le j.	1 45
Chemises pour d., bonne cretonne.	Val. 3 f. La ch.	1 25
Camisoles p. d., percale petits plis.	Val. 3 f. La e.	1 35
Pantalons p. d., percale petits plis.	Val. 2 f. 50. Le p.	1 25
Mouchoirs ourl. fil, riches initial..	Val. 2 f. Le m.	0 85
Chemises p. hom., beau plastron..	Val 6 f. La ch.	2 45
Chemises pour hom., mi-toile fil..	Val. 8 f. La ch.	2 95
Chemises p. hom., mi-batiste fil..	Val. 10 f. La ch.	3 50
Chemises p. hom., flan. orientale...	Val. 10 f. La ch.	3 75
Bas de Paris ent. fini, coton fin.....	Val. 2 fr. La p.	» 80
Bas de Paris ent. finis, coton Jumel.	Val. 2 f. 50. La p.	» 95
Chaussettes p. hommes, hte nouv.	Val. 75 c. La p.	» 25
Chaussettes p. hom., ent. finies..	Val. 1 f. 50. La p.	» 65

AVIS Nous signalons particulièrement plusieurs lots **nappes, serviettes, rideaux** et **stores** dépareillés, divers **coupons blanc** et **toile** absolument dépourvus de leur fraîcheur. Ces marchandises, irrégulières quoique irréprochables de qualité, se ont plutôt **données** que **vendues.**

Pas d'expédition en province ni *franco* ni autrement.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants
de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.
Rabais 65 0/0 d'après inventaire

TOILES et BLANC

Toile chemise fine.....	» 75	Serv. toilette, la dne	4 50
Toile à draps de 2 f...	» 95	Mouch. batiste, la dne	1 95
Toile à draps de 3 f...	1 10	Mouch. toile de 12 f...	5 90
Œil-de-perdr. le m. 2 f.	» 70	Mouch. toile de 19 fr.	7 50
Madapol. fin de 1 f. 50	» 50	Damier fil, le m. 2 f...	» 70
Cretonne blanc. de 2 f.	» 70	Perse ameubl. de 1 f. 25	» 40
Cret. écrue, larg. 1 m.	» 65	Tabliers cuisine, toile.	1 45

Très bonnes serviettes toile blanche, la douz........	6 50
Très grandes serviettes toile fine, la douz..........	8 50
Services damassés pour 12 personnes, de 30 f......	12 90
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire..........	6 50
Draps tle chanv. forte, long. 3 m., larg 2 m., la paire.	12 90
Beaux draps toile blanche fine, la paire	18 50

COUVERTURES

Couvertures laine coul. long., 2 m. 10, de 11 f......	3 95
Couvertures laine couleur, long. 2 m. 30, de 14 fr....	4 50
Couvertures laine couleur, long. 2 m. 50, de 18 f.....	5 50
Couv. laine blanc., long. 2 m. 10, de 29 f...........	11 50
Couv. mérinos blanc, long. 3 m. 10, lgr 2 m. 75 de 130	39 »

TISSUS POUR ROBES

Mérinos noir de 4 f.. ..	1 95	Nouveauté unie de 1 25	» 45
Mérinos fin de 5 f 50..	2 45	Flanelle santé de 3 fr..	1 45
Mérinos extra de 7 f...	2 95	Moire noire de 3 fr....	1 25
Cachem. double 15 fr..	4 90	Cretonne noire de 2 50	» 95

Coupons robes nuances unies par 10 m. de 17 f.....	4 95
Coupons par 18 m., p. costum., nuances unies, de 35	8 90
Soie faille noire de Lyon, de 7 f..................	2 95
Soie Satin Duchesne noir, largeur 0 m. 60, de 15 f.	3 50
Faille noire cachemire, larg. 0 m 60, de 17 f.......	4 90
Faille noire gros grain ext., larg 0 m. 60, de 22 f..	5 70
Drap Elbeuf noir fin et fort de 25 fr...............	7 »
Drap Coupons Elbeuf 1 m. 20 p pantalons, de 26 f..	7 90

BONNETERIE

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Chauss écrues de 2 f.	» 75
Gilets chasse de 19 f..	5 90	Chauss. écrues de 2,50	» 95
Gilets chasse de 35 f.	10 50	Bas écrus de 2 f. 25....	1 »
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Bas écrus de 3 f......	1 25
Chem. dev. t. de 9 f.	3 95	Bas extra de 4 f. 50...	1 75
Chem. dev. toile de 12	4 75	Gds Foulards de 10 f.	2 95

LINGERIE		TAPIS	
Chem. percale garn...	1 45	Descentes de lit de 5 50	1 45
Camis. plis garnies....	1 45	Descent. de lit moqu.	6 90
Pantalons percale plis.	1 45	Tapis passage, le m...	» 65
Chem. percale plis...	1 95	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 30, de 20 f.	8 75
Chem. feston. de 8 f..	2 95		
Corsets coutil de 7 f..	2 45	Carp. 1,80 s. 2,20 de 30	13 50
Parures riches de 18 f.	3 90	Carp. 2,20 s. 2,20, de 39.	15 »
Waterproofs de 20 f..	5 90	Carp. 3,20 s. 2,30, de 58 f.	22 »
Waterpr. extra de 75 f.	15 50	Carp. 3,40 s. 4,65, de 120 f.	45 »

Tapis croisé rouge et gris, larg. 0 m. 90, le m. de 6 f.	1 45

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur
AVIS. Pour les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur.

COMPTOIR D'ÉCONOMIE GÉNÉRALE
34, rue Vivienne, Paris
N'achetez jamais **AU COMPTANT** sans vous servir des
BONS MARQUAND
payables à vue en **ESPÈCES**; C'EST DE L'ARGENT!
RÉDUCTION DU PRIX DES OBJETS DE CONSOMMATION
(Escompte du gros sur chacun des achats de détail.)
Toutes maisons de 1er ordre, marchandises de 1re qualité.
Les **BONS MARQUAND** sont envoyés partout GRATIS et FRANCO avec Brochure explicative sur DEMANDE AFFRANCHIE.

EAU FERRUGINEUSE, ACIDULE, GAZEUSE

D'OREZZA (CORSE)

FACULTÉ DE MÉDECINE THÉRAPEUTIQUE.

COURS DE M. GUBLER

Les Eaux minérales de France.. « Pour-
» quoi allons-nous chercher à l'Etranger
» les Eaux ferrugineuses acidulées gazeuses
» dont nous sommes admirablement pour-
» vus? La Corse ne fournit-elle pas *la pre-*
» *mière eau de ce genre*, comme richesse
» en acide carbonique libre et en carbonate
» de fer? En effet, l'eau d'Orezza, d'après la
» belle analyse de M. Poggiale, ne contient
» pas moins de 12 centigrammes de sel fer-
» rugineux par litre, tandis que Pyrmont
» n'en a guère que 5 centigrammes, Schwal-
» bach 7 et le Pouhon de Spa 9 seulement. »

Rapport de M. POGGIALE à l'Académie de médecine : « Aucune eau ferrugineuse du
» continent ne peut être comparée à l'eau
» d'Orezza pour la quantité d'acide carboni-
» que libre et le protoxyde de fer qu'elle ren-
» ferme. »



Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général. et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Gude* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

MALADES LA CUBÉBINE LARRIEU guérit en 6 jours et p. la vie, écoulem. invét., rétrécissements, pertes sémin. Boite. 5 fr. par poste, LARRIEU, à Toulouse — à Paris, phe-drog., 52, fg. Montmartre.

MALADIES DES FEMMES

GUÉRISON sans repos ni régime, par Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme. Les moyens employés, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de longues observations pratiques dans le traitement de leurs affections spéciales, causes fréquentes et souvent ignorées de leur stérilité, langueurs, palpitations. débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, etc , etc.

Consultations, tous les jours, de trois à cinq heures, 27, rue du Mont-Thabor (près les Tuileries).



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadle nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible..*, **pouvant rendre de grands services à l'humanité.** Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et **r. de Rivoli, 62, Paris,** au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expéd.

INJECTION PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. **SAMPSO** Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. fo

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: **écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.**

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris. rue des Halles. 5. près la Tour-St-Jacques.**

GUÉRIR vite à peu de **frais.** Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE pour 1 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE, telles sont celles dénommées : *Graviers, Pierre, Rhumatismes*, goutte, dartres, gale, maladies de la peau, boutons, etc., toujours sans spécifiques secrets, car si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, la médecine et les médecins seraient inutiles; il n'y aurait que des charlatans guérisseurs! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir? Est-ce le pharmacien ou le médecin qui sait prescrire selon le cas de l'affection? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur, on il est le médecin des empiriques qui donnent des conseils gratuitement, pour vendre beaucoup de médicaments.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la **Revalescière** guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 **cures par an.** Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C. limited. 26. place Vendôme. et **8, rue Castiglione. PARIS.** et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME — HOMMES DE LETTRES — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché F. MULNIER

TRAGEDIE — MUSIQUE

ALPHONSE DAUDET

Imp. Yves & Barret. — G. Bouvy del.

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 252

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 14 au 20 mars 1878

PRIX DU NUMERO : 50 CENTIMES

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART.	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG.	id.	20 fr.	id.	10 fr.

ALPHONSE DAUDET

—

CCLII

—

JOURNALISTE, romancier, poëte, auteur dramatique, *Alphonse* DAUDET s'est acquis de bonne heure une place distinguée parmi les écrivains contemporains.

Dans ces diverses branches de la littérature, il a donné une série d'œuvres fines, délicates, aimables et pleines d'émotion qui le font regarder par tous ses confrères et par le public comme un esprit personnel et charmant.

Ce n'est point le poëte aux larges ailes, le penseur profond, l'écrivain au style vif et rapide qui entraînent et commandent l'admiration, mais on peut dire que, sur le second plan de nos célébrités littéraires, il n'en est point de plus sympathique et de plus attachante.

Né à Nîmes en 1840, il fit ses études au lycée de Lyon, d'où, tourmenté déjà par le besoin d'écrire, il lança, dans diverses petites publications, des pièces de vers qui échappèrent à l'oubli et ne laissèrent pas de doute sur sa vocation.

Sa famille étant dans une fort modeste aisance, il lui fallut toutefois, dès sa sortie du lycée, embrasser une profession moins périlleuse que celle d'homme de lettres et lui permettant de vivre tout aussitôt des fruits de son labeur. Il entra donc comme maître d'études à Alais dès l'âge de 15 ans ; mais, après deux années de ce dur métier, il prit une détermination énergique, et vint à Paris en 1857 pour s'adonner entièrement à la carrière littéraire.

Un petit volume de poésie : les *Amoureuses*, publié presqu'immédiatement, le mit tout de suite en audience. C'est dans ce charmant recueil que parut la délicieuse piécette : *les Prunes*, dont le succès fait depuis 20 ans le tour des salons.

Le *Figaro*, alors exclusivement et essentiellement littéraire ouvrit ses portes à l'aimable écrivain et consacra promptement sa réputation.

Deux morceaux publiés successivement, l'un en prose : *Les Gueux de province*, l'autre en vers : *Les Petites Filles*, suffiraient déjà pour donner la note exacte du talent d'Alphonse Daudet.

Quel chaleureux plaidoyer, en effet, que le portrait, tracé avec tant de cœur, du *maître d'étude!*

« Dix-neuf fois maudit soit le jour où je suis entré dans cette infernale baraque, quand j'avais mille autres routes ouvertes. Je suis sans fortune, c'est vrai, mais combien qui ne valaient pas mieux et qui n'ont pas fait comme moi ! Margarot s'est engagé, Quarteron a pris la robe ; Piradoux, notre prix d'honneur, joue de la flûte par le nez et se montre dans les foires ; à moi la plus mauvaise part. Encore si j'étais entré dans quelque grand lycée de Paris ou de Lyon ; mais nenni ! Il a fallu me venir enfermer à B..., dans un collége communal ! — Pourquoi pas à Tombouctou tout de suite ? Pourquoi pas frère ignorantin, puisque j'y étais? — Quelle existence, mon Dieu ! Levé à quatre heures, couché plus tard que personne, toujours sur pied, toujours l'œil et l'oreille au guet, toujours grognant, criant, épiant, espionnant, fustigeant, corrigeant, si quelqu'un se mouche mal à propos ou veut rire quand l'envie lui prend ; si un domestique découche ou si un quinquet manque de mèche, si je trouve un croûton dans la cour ou du papier sous les tables, vite une plume, un rapport, une dénonciation ! Voilà où j'en suis réduit, moi qui était franc comme un petit écu et doux comme de la ouate. Tout cela pour trouver, en fin de compte, quarante-sept francs cinquante centimes au bout du mois. Il est vrai que la maison me nourrit ; mais si peu, si peu ! »

Quelle délicatesse de touche! quelle émotion sincèrement ressentie et doucement communiquée. Voilà bien en germe le futur romancier, l'homme du détail exquis aussi bien dans la pensée que dans la forme.

Et le poëte ! N'apparaît-il pas également tout entier dans cette ravissante pièce que je ne puis résister au plaisir de citer tout entière, car elle peint l'esprit honnête, tendre, distingué de l'auteur de *Petit Chose*, cette étude si parfaite, où Daudet dépensa tant de pure poésie.

LES PETITES FILLES

Rimes sans prétention dédiées à Léonie Chéreau.

Nous avons tous, petits ou grands,
Ici-bas, des goûts différents ;
« Chacun a le sien, » dit le proverbe.
Les ânes aiment le chardon,
Nous, nous aimons mieux le mouton,
Et le mouton préfère l'herbe.

Donc, puisqu'il est des goûts divers,
Goût de la prose et goût des vers,
Goût des gens d'esprit, goût des rustres,
J'avouerai sans témérité,
Qu'en un point, je n'ai pas été
Du goût de deux hommes illustres.

L'un d'eux, — c'est Charles de Bernard,
Je ne sais où, mais quelque part,
Dit que les femmes qu'il préfère
Sont les femmes de quarante ans,
Et qu'à l'aide de fausses dents,
L'âge ne fait rien à l'affaire.

L'autre, — Saluez, c'est Balzac,
Tirant ses noix du même sac,
N'admire qu'à moitié les femmes
Qui n'ont pas leurs trente ans sonnés...
O très grands hommes, pardonnez
A l'auteur de ces vers infâmes.

Pardonnez-moi ; votre ragoût
N'est pas celui selon mon goût.
Non point que je vous désapprouve ;
Je mordrai même à belles dents,
Dans vos pommes de quarante ans,
Si le bon Dieu veut que j'en trouve.

Mais ce sont fruits de grands seigneurs
Sont-ils plus sains ? Sont ils meilleurs?
Moi, je préfère les lentilles :
Le fait est que je suis gourmand ;
Aimez vos femmes de romans :
Moi, j'aime mieux les jeunes filles.

De quinze à dix-huit ans. Les yeux
Trempés dans la couleur des cieux,
Comme dit la vieille romance ;
Un bras maigre qui s'arrondit,
Une gorge qui s'enhardit ;
Rien n'est venu, mais tout commence.

C'est doux, c'est craintif, c'est charmant ;
On dit encor : « Papa, maman, »
On a le teint frais, les mains roses ;
On sort à peine du couvent ;
On ne sait rien, quoique souvent
On devine beaucoup de choses.

Après la messe, quelquefois
On s'en va faire un tour de bois,
Avec ses parents, les dimanches ;
On couche encore avec sa sœur,
On rêve de son confesseur,
Et l'on a, ma foi ! des nuits blanches.

Neiges d'avril, premiers rayons !
Fleurs qu'on voit grandes ; oisillons
Dont on voit s'allonger les ailes !
Beaux trésors que vous dérobez,
Espiègles comme des bébés,
Farouches comme des gazelles !

Oui, je vous aime et cent fois mieux
Que les femmes de ces messieurs,
O petites pensionnaires.
Oui, l'aspect de vos dix-sept ans
Me ragaillardit, — en ce temps
De Camélias poitrinaires

Et je suis homme à m'arracher
Aux douceurs d'un petit coucher
De duchesse ou de Cydalise,
Pour vous voir passer chastement,
Aux côtés de votre maman,
Lorsque vous sortez de l'église.

Et, au même moment que paraissaient ces deux morceaux typiques, — comme si Daudet voulait nous montrer du premier coup ses aptitudes diverses, — un petit bijou, sous forme dramatique, le *Roman du Chaperon-rouge*, publié par le *Figaro*, révélait, chez le jeune écrivain, à peine âgé de DIX-NEUF ANS, des qualités précieuses dans le dialogue, premier sentiment accusé pour le théâtre.

En effet, deux ans plus tard, Alphonse Daudet abordait la scène, en collaboration avec M. Ernest Lépine. La *Dernière idole*, représentée à l'Odéon, en 1862, obtint un succès de larmes. Les deux jeunes auteurs étaient alors tous les deux secrétaires du duc de Morny, situation que Daudet dut quitter, cinq ans plus tard, pour des raisons que je n'ai pas à apprécier ici, mais qui sont à son honneur.

Les *Absents*, charmant livret sur lequel M. Poise écrivit une musique tout aimable, furent représentés à l'Opéra-Comique l'année suivante, et l'*Œillet blanc*, drame en un acte, lui ouvrit, en 1864, les portes de la Comédie-Française.

Le théâtre ne l'empêchait pas de continuer sa série de délicieux articles dans divers journaux et des plus importants. Je citerai notamment les *Lettres sur Paris*, qui parurent ainsi dans le *Petit Moniteur* et sous les pseudonymes de *Baptiste* et de *Jehan de l'Isle*.

Mais ce qui valut à l'écrivain son plus beau succès, fut, sans contredit, ce recueil adorable publié dans l'*Evénement*, sous le pseudonyme de *Gaston-Marie*, je veux parler des *Lettres de mon Moulin*.

Ce sont toutes proportions gardées, les *Orientales et les Champs de Crépuscule* de l'écrivain qui devait plus tard embrasser un champ plus vaste d'idées, mais qui ne pouvait rien faire de plus achevé dans un genre bien défini. On doit en effet, positivement admirer cette touche si fine, cette coloration si tendre, ce sentiment si délicat et si charmant.

Après cela, Alphonse Daudet est désormais classé, et son talent a pris une forme si personnelle, qu'il suffit maintenant de citer les titres de ses principaux ouvrages. Qui n'a lu ses *Contes du Lundi, Robert Helmont, les Femmes d'artiste, Tartarin de Tarascon, Jack, Fromont jeune et Rissler aîné*, et tout récemment le *Nabab*. Dans chacun de ces romans on retrouve, plus ou moins bien équilibrées, toutes les qualités qui ont fait la réputation de l'écrivain.

Je dis écrivain, et non romancier, car Alphonse Daudet est bien supérieur sous le premier rapport que sous le second, où il lui manque une qualité de premier ordre, celle de savoir attaquer de front les situations capitales. L'auteur de *Fromont jeune*, en effet, tourne plutôt les difficultés qu'il ne les franchit ; il sait trouver la situation, produire l'effet voulu, mais il ne prend pas le taureau par les cornes pour le vaincre, si je puis m'exprimer ainsi, et, si la victoire lui reste, le combat est moins brillant.

Au théâtre, cette même indécision est bien plus sensible. Aussi si Alphonse Daudet a mérité plus d'un succès par le choix des détails, la finesse du rendu, l'émotion qu'il communique, il n'a point eu de ces triomphes qui s'imposent par les qualités mères.

Après les pièces dont j'ai déjà parlé, je citerai : le *Frère aîné, Lise Tavernier*, l'*Arlésienne*, pour laquelle Bizet fit une si jolie musique qui est devenue une *suite d'orchestre* exquise, le *Sacrifice* et *Fromont jeune et Rissler aîné*, tiré de son roman.

Daudet a trente-sept ans; n'est-ce pas dire qu'il est dans toute la force de son talent. Si l'âge lui apporte des qualités plus solides encore de raisonnement et une plus vive pénétration de la nature humaine, puisse-t-il conserver cette fraîcheur de style, cette tendresse de coloris, ce charme exquis qui lui ont fait acquérir une juste réputation.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

FRANÇOIS DAUBIGNY

(le célèbre peintre paysagiste)

REVUE DES THÉATRES

—

OPÉRA

Débuts de M. Sellier.

Les débuts d'un ténor, à l'Opéra, ont toujours une certaine importance. C'est au ténor, en effet, qu'appartient presque toujours la première place dans la distribution des chefs-d'œuvre lyriques, et Duprez avait élevé si haut cet emploi qu'il a fallu, dans ces derniers temps, toute la supériorité de Faure sur les autres artistes qui l'entouraient, pour rendre à l'emploi des barytons toute sa valeur.

Depuis les derniers concours du Conservatoire on a beaucoup parlé, dans les journaux, de M. Sellier, le nouveau débutant. On a rappelé que c'est grâce à notre confrère Edmond About que M. Halanzier, après avoir entendu le ténor, lui assura une pension pendant la durée de ses études, avec promesse d'engagement à l'Opéra.

Nous avons dit ici avec quelle voix forte, vibrante et chaude, M. Sellier avait enlevé le motif « Asile héréditaire » et le : « Suivez-moi » de *Guillaume Tell*, lors de son concours de chant, et aussi combien il avait montré de l'inexpérience à son concours d'opéra, dans le cinquième acte de *Robert-le-Diable*.

La même inexpérience s'est produite lundi, aux débuts de M. Sellier, mais aussi la même voix splendide a produit un grand effet. Le jeune ténor doit donc beaucoup travailler, car il a beaucoup à apprendre, et ne doit pas compter exclusivement sur son magnifique organe. L'interprétation de grandes figures lyriques, telles que Raoul, Arnold ou Vasco de Gama réclament des qualités scéniques de premier ordre qui, malheureusement, ont fait défaut depuis longtemps à l'Opéra. M. Sellier parviendra-t-il à les acquérir ? la soirée de lundi ne nous permet pas d'être fixés encore à ce sujet.

Au résumé, bon début et fort belle soirée d'ensemble.

UNE YANKEE

(CROQUIS D'UN REGARDEUR)

—

I

C'était à New-York, en 1864. J'étais entré avec Toby Patt'son dans un *bar*. Il y avait foule devant le buffet. Les garçons couraient, les assiettes et les verres se vidaient comme par enchantement. Etrange spectacle que celui de cette nation qui n'a pas le temps de s'asseoir, même pour déjeûner, et qui, entre un coup de dent et une lampée de grog, cause politique, teinture, tabac, littérature, guano, guerre, philosophie, etc., etc., reprend sa course, va, court, vole et arrive, ma foi, disons-le, où la vieille Europe, asmathique et catachisme n'arrivera jamais. J'étais ébloui. Cela se conçoit, j'arrivais de Russie. Je ressentais une singulière impression : celle d'un homme qui, sortant brusquement d'un hospice de paralytiques, tomberait tout à coup au milieu d'un vaste gymnase, en plein exercice.

Que me disait Toby? Je n'en sais rien. Il me parlait probablement de Paris, de ses femmes des boulevards, mais du diable si j'entendais un mot. A côté de moi, un Norwégien traitait de la vente d'un navire chargé de bois; plus loin un volontaire, amputé récemment, cela se voyait à son teint, arrengeait Hoocker de la belle façon. Plus loin encore, un gros gentleman tout poussif tâchait de persuader à un maigre Indien, que, pour chiquer, le virginie était bien supérieur au *french caporal*. A côté encore, tout en *lunchant*, un agent d'émigration faisait observer à un capitaine marchand qu'il manquait dix-sept têtes et que le bordereau n'était pas exact.

Tout cela arrivait à l'oreille comme les éclairs à l'œil pendant une tempête où le ciel est noir et où le tonnerre roule. Cela se détachait au milieu d'un bariolage de langues dont on n'a pas idée.

Je me demandais si je n'étais pas dans la gargotte des ouvriers de la Tour de Babel le jour de la confusion.

Tout à coup, j'éprouvai ce sentiment magnétique, indéfinissable, qu'on ressent lorsque les yeux de quelqu'un sont braqués sur vous. Je levai le nez, et mon regard heurta celui d'un personnage placé à l'extrémité opposée du buffet.

Je cherchais dans ma pauvre cervelle endolorie où j'avais pu voir cette tête, lorsque l'individu me faisant un signe amical de la main, me cria en français, dialecte des *Capucines*, comme s'il m'avait rencontré la veille :

— Va bien, cher? Etonnant, n'est-ce pas? A vous dans une seconde.

Je me frappai le front, la mémoire me revenait.

C'était Henri de L..., un des viveurs les plus effrénés de l'asphalte parisien, que je n'avais pas vu depuis sept ou huit ans.

II

— Enfin, me dit Henri de L... en me rejoignant, je trouve quelqu'un à qui causer. Ici, tous ces gens-là vivent par monosyllabes. Votre après-midi est-elle prise ?

— Non.

— « Allright » alors ! Vous allez venir jusque chez moi ; j'ai des havanes comme le général Prim seul en fume en Europe, et Macouba fait le grog à ravir.

Toby me quitta pour aller à ses affaires et je suivis Henri.

Quand nous fûmes installés en face l'un de l'autre dans deux bons « broughams » :

— Que diable faites-vous ici, lui demandai-je, et que disent les boulevards et l'Opéra de cette fugue ?

— Mon cher, me répondit-il en s'enfonçant dans son fauteuil, en croisant ses jambes et en lançant en l'air la fumée de son cigare, je ne vous dirai pas que dans ma maison on ne peut être que d'épée ou d'église et que patati, patata. Tout ça, c'est de la blague. Ça se chantait sous la Restauration, mais les preux en ont bien rabattu depuis. N'y a pas de nom qui tienne : dans un régiment, un sous-lieutenant fait sa semaine à Briançon, qu'il s'appelle Rohan-Chabaud ou Dumollet, et ne vient faire le joli cœur au faubourg qu'en vertu d'une permission accordée par l'autorité, fût-ce celle de M. le général Cocardeau. C'est humiliant, — j'en conviens, — mais c'est à prendre ou à laisser. Puis, même pour jouir de ces ennuis, il faut passer par Saint-Cyr et, par conséquent, étudier un peu, et vous avouerez que lorsqu'on a derrière soi mille ou douze cents ans de « far niente, » de père en fils, sous peine de déroger, ça devient gênant.

Il y a bien un biais, c'est de s'engager, mais alors c'est encore pis.

Reste l'Eglise. Peuh! A Rome, je ne dis pas,— mais en France, vous savez, ces diables de journaux! Il faut avoir l'air de croire à son affaire, et, franchement, depuis la suppression des bénéfices, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Et puis, où cela mène-t-il ? Pour quatre ou cinq grands noms historiques qui arrivent à la mître, ce n'est pas la peine de se dissimuler, ce qui fait la force de l'Eglise, depuis dix-neuf siècles, c'est son organisation. Il y a moins loin de la tiare à un gardeur de pourceaux intelligents, que de la crosse à un descendant médiocre des croisés.

On arrive bien au canonicat honoraire, mais comme le disait mon oncle le chanoine : Un chanoine honoraire « c'est un cheval qui est attaché au râtelier par la queue. »

Donc, à l'exemple des trois quarts des gens de mon monde, je ne suis ni d'épée, ni d'église. J'avais des moyens d'existence et, comme le condamné, j'ai existé avec. J'ai mangé ce qui me restait de famille.

Ah! les petites plébéiennes ont bigrement redressé les « injustices sociales » et ont joliment vengé leurs papas d'avoir tant sué pour les miens.

Bref, que vous dirai-je, mon cher? Un beau matin je me trouvai tout simplement placé entre un balle dans la tête et... le peut-être. — Quand le peut-être frappa à ma porte, je criai : Entrez!

C'était mon tailleur.

III

Il entra tout droit, lui qu'on annonçait naguère, vit la dévastation dans laquelle était ma modeste chambre à coucher (j'étais au lit, il n'était que dix heures), poussa un gros soupir et me dit :

Je passais, monsieur le baron, voilà pourquoi j'ai pris la liberté... Vous n'avez besoin de rien, n'est-ce pas ?

Le pauvre homme me faisait de la peine, parole d'honneur.

— Asseyez-vous donc, monsieur Schirmer, lui dis-je. Si j'ai besoin de quelque chose ? De dix-huit mille francs pour vous payer... mais, ma foi...

— Oui, je sais. Je leur ai dit aux autres quand ils sont venus me consulter : Vous vendrez tout, et puis après ? Vous le mettrez à Clichy, et ensuite ? Savez-vous ce qu'il fera : il se brûlera la cervelle; « il n'a plus rien à revenir, ce jeune homme ».

C'était terriblement vrai, « je n'avais plus rien à revenir, » comme disait M. Schirmer, mon dernier cousin y avait passé.

— Aussi, continua-t-il, je n'y suis pour rien. Ils ont parlé de faire quelque chose, mais je leur ai dit : quand on a été élevé comme monsieur le baron, on sait faire danser l'argent, mais on ne sait pas le gagner. — Est-ce qu'il peut rencontrer ses amis du Jockey et leur dire : Je suis em-

ployé dans une administration. Non! il se brûlera la cervelle,puisque dans sa classe tout est dit après. Chez nous, dans le commerce, quatre grains de poudre et une once de plomb ne comblent pas un passif ; on déclare la faillite après décès et la famille est déshonorée ; mais il n'y a que les commerçants qui soient forcés de faire honneur à leur signature, même après la mort.

Je regardai le père Schirmer avec son petit air timide, et je trouvai dans ses yeux des finesses qui m'avaient échappé jusqu'alors.

— Que voulez-vous, monsieur le baron, ils ne m'ont pas écouté. Il y a bien encore un moyen... mais... décidément, non...

— Parlez, monsieur Schirmer, parlez.

— Non, monsieur le baron, non ! J'ai déjà été assez indiscret comme ça.

— Mais je l'exige, puisque vous avez commencé.

— En Europe, monsieur le baron, les gens les plus honorés sont ceux qui ne font rien. Mais il y a un pays où c'est justement le contraire : l'Amérique.

— Mais encore, monsieur Schirmer, il faut être encore bon à quelque chose.

— Oh! monsieur le baron, ce n'est pas difficile, quand on a quelqu'un dans le pays.

— Oui, mais je n'ai personne.

— Moi, j'ai mon frère qui a une grande maison à New-York et qui, précisément, aurait besoin de quelqu'un.

Je fis malgré moi un haut-le-corps. Commis tailleur, peste ! Il s'en aperçut.

— C'est plutôt d'un agent diplomatique que d'un employé que mon frère a besoin. Il a la fourniture de presque toute l'armée de Virginie, — mais là-bas la concurrence est infernale, — il faut être sans cesse sur la brèche à se défendre, et on ne peut pas tout faire. Ce qu'il faut à mon frère, c'est un jeune homme de haute mine et de belles façons, gentleman jusqu'au bout des ongles, qui voie le ministre, les commandants de corps, qui soit, en un mot, assez séduisant pour faire rejaillir sur la maison la sympathie qu'on aurait pour sa personne...

— Un ministre plénipotentiaire...

— On lui donnerait cinq mille dollars par an et une part...

— Hum! vingt mille francs... tout au plus.

— Et (ici M. Schirmer sourit) qui sait, sur une terre républicaine, mon frère a deux filles, belles et bien élevées, et peut-être serait-ce le cas de chanter : « l'or ait une Schirmer ! »

— Monsieur Schirmer, m'écriai-je, vous êtes-vous douté quelquefois que vous étiez un homme d'esprit...

— Oh ! monsieur le baron...

— J'accepte. Ecrivez à votre frère. et... à part le dernier article que je trouve trop ambitieux pour moi, je crois que je remplirai les conditions!

Et c'est ce qui fait, mon cher, termina le baron Henri de L..., que je suis ici depuis quinze jours, représentant la maison Schirmer et frère, de New-York et Paris, près le gouvernement fédéral.

IV

Vous voyez d'ici le baron, n'est-ce pas? Son propre récit le fait mieux connaître que toute description. Trente ans, la chevelure rare, la barbe bien soignée. Une avant-garde d'embonpoint terrible quand il tombe sur un homme aux articulations sèches et nerveuses comme celles d'un cheval arabe et que la poitrine n'est pas très large. L'aisance et l'aplomb d'un homme sûr de ne rien perdre ni à l'examen, ni à l'audition. Cette fatigue de la vie à outrance, qui donne au teint une pâleur intéressante et aux traits un léger affaissement qui n'est pas sans charmes. Il est évident qu'il n'était pas fait pour les demoiselles Schirmer, deux grosses filles blondasses, élevées comme de bonnes bourgeoises allemandes, posées au physique et au moral, sur des principes et des pieds carrés et solides, passant leur vie entre la tenue des livres de la maison et le tricotage des 144 paires de bas que toute honnête fille d'outre-Rhin doit apporter à son mari.

Ah ! le père Schirmer de Paris avait bien flairé son homme, car c'était un grand charmeur.

Un beau matin, un mois après notre conversation, je me levais à peine lorsque le baron tomba chez moi.

— Mon cher, je viens vous demander à déjeuner assis, à la française, avec du vin... et des rognons à la brochette! Mordez-moi le petit doigt, criez-moi un mot du *Tintamarre* ou un couplet de Thérésa. Mais pour Dieu, réveillez-moi, frottez-moi les yeux; je crois, le diable m'emporte, que je vais devenir amoureux.

— Eh bien, vous êtes gentil! Ici, aux antipodes! vous allez faire demander votre extradition.

A peine à table :

— Mon ami, des yeux noirs plus grands que les pieds ; vous regardant en plein, là, sans baisser les paupières, des cheveux châtains à reflets fauves, en tresses serrées et touffues, un teint chaud comme un portrait de Vélasquez ; une bouche... un rêve !...

— Ah ! mon pauvre baron, vous êtes bien malade.

— Je le crois!

Et tout en buvant et en mangeant comme quatre, il me contait leur rencontre.

Elle s'appelait Sarah Woole. Je l'avais vue dans un musée de figures de cire, s'arrêtant devant l'intéressante physionomie de Dumollard et demandant des renseignements sur le personnage. En sa qualité de compatriote du sujet, il lui en avait fait la biographie.

Elle comprenait le français parfaitement et le parlait avec un léger accent plein de charmes. Comme il était à côté d'elle, lui donnant respectueusement tous ces détails :

« — Donnez-moi votre bras, lui avait-elle dit en fixant sur lui ce regard étrange, ouvert, hardi. Dehors, elle lui avait tendu la main en lui demandant s'il désirait se trouver à un bal d'été qui devait avoir lieu le lendemain.

» — Avec grand plaisir.

» — Donnez-moi votre carte que je puisse vous faire adresser une invitation.»

Et elle s'était élancée sur le marchepied d'un coupé dont un domestique noir tenait la portière ouverte. Puis, baissant la glace, elle l'avait salué gracieusement de la main, en disant : « A bientôt. » Et fouette cocher !

— Et le lendemain ? lui dis-je.

— A huit heures du matin, l'invitation m'arrivait d'assister au bal de M. et Mme Waddington.

Le soir, à peine entré, cherchant à travers toutes ces têtes celle qui m'intéressait, et ne la trouvant pas, comme toujours, je sentis une petite main qui se faufilait sous mon bras. C'était elle.

« Venez, que je vous présente. » Vous dire le nombre de gens auxquels elle dit : Mister « Henri de L..., a friend. » En sortant de là, j'avais quarante invitations notées sur mon calepin. Etourdi ébaubi, sans avoir pu me rendre compte à moi-même du chemin que j'avais fait. Concerts, partie sur l'eau, bals, excursions, que sais-je? Et de plus reçu de la famille. Une maison qui roule sur un pied de cinquante mille dollars par an. Le père me donne des « skakchands. » Un cousin me fait des yeux en canons de revolver. La mère me fait asseoir près d'elle et me dit de lui « parler Paris. » Je passe des demi-journées à accompagner la fille, soit en visite, soit en partie de plaisir. On me dit que Hugh, le fils, qui est à l'armée, dans le corps de Shermann, m'aimera beaucoup. Voilà où j'en suis. Où cela me mènera-t-il ? Je n'en sais rien. Quand je suis seul avec elle et que le diable me souffle à l'oreille de profiter de l'isolement, de l'occasion, de l'herbe tendre... j'écoute le diable, je fais appel à mon ancienne tactique. Alors ses grands yeux noirs, francs, ouverts, hardis, se braquent sur les miens remplis de curiosité et de bienveillance... Va te promener, il n'y a plus personne, je suis un collégien. — Venez ce soir prendre le thé.

— Soit !

V

Rien qu'en voyant Sarah on comprenait de suite ce qu'en avait dit le baron. Cette jeune fille n'avait pas reçu la même éducation de nos demoiselles du continent. — Elle eût éclaté de rire au nez d'un marivaudeur. — Ce qu'on est convenu d'appeler chez nous la galanterie, c'est-à-dire cet absurde tribut d'éloges qui ne trompe ni celui qui les donne, ni celle qui les reçoit, devait s'arrêter devant elle. Elle vous eût regardé sérieusement et vous eût dit : « Ce n'est pas vrai, pourquoi mentez-vous ? » Une fois, elle chantait « l'Erlkonig, » de Schubert. Emporté malgré moi par l'instinct européen je crus devoir lui dire :

— Vous avez une voix ravissante.

Elle laissa tomber ses belles mains sur le clavier, et, se retournant, me regarda bien droit dans l'œil et me répondit :

— Ravissante est exagérée, il ne faut pas dire cela. — Je crois que ma voix est belle, mais il me semble qu'elle aurait besoin d'être travaillé; elle a parfois des rudesses qui choquent. N'est-ce pas votre avis ?

— C'est vrai, miss Sarah, fus-je obligé, contraint, de lui dire. Ce diable d'œil imposait la vérité.

Il ne pouvait y avoir de malentendu avec elle. Si l'amitié était en jeu, elle devait être dure et sincère comme vis-à-vis d'un homme. Si l'amour s'en mêlait, il devait prendre un caractère grave, profond et presque solennel. Entre ces deux choses pas de milieu. La galanterie et la coquetterie étaient à la lettre de l'autre monde.

Quant à ses allures libres, elles étaient le fruit de l'éducation féminine aux Etats-Unis où, à l'abri des lois protectrices de la femme, les caractères peuvent se développer sans entraves et où la petite fille n'est pas condamnée, en naissant, à être emprisonnée, au physique comme au moral, dans le moule de convention où, chez nous, elle doit vivre et mourir.

Voyez ici une jeune fille, deux, trois cents, elles sont toutes les mêmes, à part la différence des cheveux, du teint, de la taille. A cela près, c'est l'uniformité la plus sotte que je connaisse. Qu'une jeune Européenne ouvre la bouche devant un homme, à moins qu'elle ne voyage avec lui sur le fleuve Siropeux du Tendre, je me charge de vous donner sa phrase presque textuellement. De là cet entraînement des hommes de

notre temps vers le monde interlope, où se trouve au moins la diversité des types de la crapule dorée.

Telle était Sarah, devant laquelle le terrible baron Henri de L... était littéralement arrêté. Hé, mon Dieu! l'amour tel qu'il l'avait compris jusqu'à ce jour n'était-ce pas un peu la guerre avec ses luttes et ses ruses infinies. Or, si un général, après s'être acharné à la prise d'une forteresse, ne se fait aucun scrupule de la mettre à sac, il est bien embarrassé en face d'une ville ouverte, entourée seulement de bosquets et de jardins, dont les habitants viennent en chantant au devant de son armée qu'ils accueillent comme une amie. L'inconscience du mal est, je le crois, une grande force contre le mal.

Depuis que je fréquentais cette maison qui me plaisait à cause de la cordialité des hôtes et de la liberté complète dont jouissaient les invités, j'étais devenu le confident de tout le monde. J'étais l'ami de Déborah, un petit ange de six ans, la plus jeune sœur de Sarah ; M. Woole profitait de l'amour que j'avais conservé pour les anciens pour m'entraîner avec lui dans ses excursions à travers Xénophon ou Plutarque ; il voulait me faire traduire en français le « Banquet des sept sages ; » il avait trouvé le moyen d'en faire, de son côté, une traduction annotée pendant les moments de loisir que lui laissait son négoce, banque à New-York avec succursale à Baltimore ;— quatre navires cherchant du guano au Chinchaz, fabrique de tabac à Road-Island. Sa manie était de vouloir que chacun de nous traduisit ainsi dans sa propre langue la traduction de l'autre ; la comparaison des quatre versions eût donné alors le sens définitif.

Voici où nous en étions lorsque arriva un événement qui hâta le dénoûment de ce roman de famille.

VI

Un soir, nous prenions le thé dans le grand salon; les portes étaient ouvertes ; Jane et Déborah couraient dans le jardin ; il n'y avait là que la famille Woole, plus deux oncles et la grand'-mère ; les uns jouaient, le baron feuilletait un album, Sarah essayait la sonate sympathique de Beethoven ; moi je causais avec mistress Woole; le père décachetait quelques lettres venues par le courrier du soir ; tout à coup, il posa une des lettres et dit :

— Ah! Sarah! voici qui vous regarde.

— Quoi donc? dit la jeune fille.

— Tom, votre cousin, qui me demande si je le verrais avec répugnance devenir votre mari.

— Pauvre Tom! C'est impossible, père, je suis engagée vis-à-vis de sir Henri.

— « Allright ! » répondit avec sangfroid M. Woole, qui acheva de dépouiller ses lettres.

La musique reprit, le jeu continua, et mistress Woole termina la phrase qu'elle commençait lors de l'interruption de son mari.

Tout cela s'était passé le plus naturellement du monde; Henri et moi semblions seuls étonnés ; Henri était cramoisi et moi je répondais de travers.

Quand nous partîmes :

— Qu'est-ce que vous me dites de cela? me demanda-t-il.

— Que voulez-vous? lui répondis-je ; nous ne sommes pas habitués à ce vin fort de la liberté. Ça nous pique le gosier, mais chez eux, c'est tout simple.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes engagés l'un envers l'autre?

— Eh! mon ami, sommes-nous engagés? je me le demande. Il y a quelques jours, avant que Tom ne cessât ses visites, ennuyé du visage qu'il me faisait, je demandai à Sarah si son cousin n'était pas amoureux d'elle.

— Je le crois, me répondit-elle.

— Et vous, continuai-je, l'aimez-vous?

— Comme parent, oui ; mais je ne serai pas sa femme.

— Pourquoi ?

— Il ne me plaît pas.

— N'y a-t-il personne qui vous plaise?

Elle me regarda comme elle sait le faire.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

J'appelai tout mon aplomb à mon aide :

— Je voudrais, être fixé sur ce point parce que je vous aime.

Elle baissa les yeux, rougit, et murmura :

— Est-ce bien vrai ?

Je pris sa main.

— C'est vrai ; et vous, Sarah ?

— Moi aussi. Maintenant, laissez-moi ; j'ai besoin d'être seule.

Et elle me quitta. Voilà tout ce qu'il y eut entre nous.

— Pour elle, c'est tout ce qu'il fallait, dis-je à mon tour.

— Peut-être. Aussi bien, en y réfléchissant, c'est ce que j'aurais de mieux à faire. Elle est du bois dont on fait les femmes et non les maîtresses. Mais un point m'ennuie. Non-seulement je suis ruiné, mais j'ai trois cent mille francs de dettes : il faut le dire ; puis, nous ne sommes plus à l'âge des folies, et le mariage ferme la dernière porte de salut. Il faut être circonspect. Voyons, cher ami, vous êtes le seul homme que je connaisse assez pour lui demander un service de ce genre ; voyez le père et informez-vous de ces détails qui... salissent les gants d'un amoureux. Le voulez-vous ?

Il m'était impossible de refuser.

VII

Le lendemain j'allai voir M. Woole à sa maison de banque. Je fis la demande officielle en expliquant la situation du baron. Je m'attendais à le voir bondir au chiffre de la dette. Il m'écouta sérieusement, les yeux fermés, et se contenta de dire : « fiencheman ! » Quand j'eus fini, il commença à son tour :

— Tout va bien. Ils se conviennent, c'est le principal. Qu'il travaille et se lance. Ici on ne donne pas de dot aux filles, parce que la fortune consiste dans le produit des spéculations. Mais je puis le commanditer et lui assurer sur la place un crédit de deux ou trois cent mille dollars. Tout va bien !

Le baron tomba des nues quand je lui apportait la réponse. Il n'en revenait pas.

— Mais je ne suis pas venu ici pour me faire marchand de chandelles et avoir beaucoup d'enfants! Est-ce que je suis commerçant, moi? Pristi! on rirait joliment à Paris. Mais c'est impossible, tout bêtement. C'est déjà bien assez de m'occuper de l'équipement d'un tas de sacripants qui se battent pour une cause qui m'est antipathique. Que diable ! je suis de l'avis des « sécess, » moi. Et pourtant que faire? Je suis enferré jusqu'à la garde, je ne puis rompre tout d'un coup ; je serais plus qu'indélicat, je serai ridicule!

Je l'écoutais en silence n'étant pas assez son ami pour donner mon opinion.

— Pardon, cher ami, ajouta-t-il, de tout le tracas que je vous donne. Je crois que j'ai un moyen d'en sortir. Le Schirmer désire que je me rende à l'armée du Potomac pour voir les chefs de corps. Cette tournée me prendra six semaines ou deux mois. J'échelonnerai quelques lettres de là-bas, qui feront comprendre à Sarah que nous étions deux enfants.

— Cela vous regarde, dis-je.

Et je me retirai.

Le surlendemain, le baron vint annoncer en effet son départ, et quand il fit ses adieux, le soir, mon cœur se serra en voyant avec quelle foi puissante dans l'avenir la pauvre fille lui tendait sa main loyale.

Les jours s'écoulaient calmes et heureux comme autrefois. Seule, Sarah restait souvent accoudée, l'œil perdu dans le vague et souriant peut-être tout bas à quelque rêve entrevu.

Cependant, peu à peu son teint pâlit, ses yeux se cerclèrent de noir et son sourire disparut. Sa mère, de temps en temps, la regardait de côté et murmurait :

— Y a-t-il longtemps, Sarah, que vous avez reçu des nouvelles de M. Henri ?

— Non, mère, répondait-elle.

— Sa santé est bonne ?

— Oui.

— Tant mieux !

Et la pauvre femme poussait un soupir de soulagement.

Je maudissais ma position qui m'obligeait à assister jour par jour à la douleur de cette brave enfant.

Il semblait que quelquefois son regard profond s'attachait sur moi et me reprochait une sorte de complicité ; — mais il y avait chez elle une chasteté tellement absolue que jamais elle ne fit la moindre allusion à sa situation vis-à-vis du baron.

VIII

Trois mois s'étaient écoulés et la Sarah d'aujourd'hui n'était plus que l'ombre de celle d'autrefois ; la famille était triste, sauf M. Woole, qui n'attribuait qu'à l'ennui le changement de sa fille.

Le baron était revenu. — il m'avait fait une visite et m'avait demandé des nouvelles de « là-bas. » — Je ne lui avais pas fardé la situation.

— Bah ! m'avait-il dit, on n'en meurt pas, et je parie qu'avant six mois elle épousera le cousin Tom.

— Je ne pense pas ! avais-je répondu.

Nous nous étions quittés assez froidement et depuis je ne l'avais pas revu.

Un jour je rencontrai Toby Patt'son.

— Tiens, me dit-il, j'ai vu hier quelqu'un qui m'a demandé de vos nouvelles. — Vous savez, ce Français, un M. de L..., je crois, qui est dans la maison de l'Allemand Schirmer, le fournisseur de l'armée. A propos, nous nous verrons probablement au mariage.

— Quel mariage? dis-je.

— Mais votre ami épouse miss Schirmer l'aînée ; le père lui donne un million de dot.

Et tout bas je pensais : la pauvre Sarah sera bien vengée.

Mais je n'étais pas au bout de mes étonnements.

Le soir, j'allai voir la famille Woole. Sarah était au piano. Son œil brillait, son teint était animé. Je ne sais ce qu'elle chantait, mais sa voix puissante avait parfois des notes vibrantes comme des plaques de cuivre qui s'entre choqueraient. Elle y mettait une sorte de « furia » extraordinaire.

Elle causait, riait, embrassait la petite Déborah avec frénésie. Les parents la regardaient étonnés et mistress Woole me disait :

— Voilà la gaieté qui lui revient.

Pour moi, cette gaieté me faisait mal, et je partis à neuf heures.

Le lendemain matin, en m'habillant, je parcourais le *New-York-Herald*, quand je restais atterré en lisant les lignes suivantes :

« Hier soir, M. Wilhelm Schirmer de la maison Schirmer et frère, de New-York et Paris, donnait un bal à l'occasion des fiançailles de sa fille aînée avec un Français, M. Henri de L... Vers dix heures, un domestique vint prévenir le fiancé, qui causait avec son futur beau-père, qu'une dame voilée demandait à lui parler de suite. M. de L... voulut d'abord faire dire à cette dame de revenir le lendemain, mais M. Schirmer se mit à rire, en disant : Allez ! allez ! mauvais sujet, et liquidez, surtout liquidez ! Un instant après une détonation se fit entendre. Tout le monde accourut. M. de L... était étendu par terre, la tête fracassée, et devant son cadavre une jeune femme, d'une grande beauté, calme, tranquille, tenait à la main un revolver qui fumait encore. On dit que c'est miss S. W..., la fille d'un des plus honorables négociants de notre place. »

UN REGARDEUR.

BIBLIOGRAPHIE

LES FEMMES SAVANTES

2e Physiologie. *Chloris la Goule*, un volume, librairie Dentu, 3 fr.

Notre confrère, M. H. Escoffier, poursuit la série de ses études sur les tempéraments féminins.

C'est de la physiologie vigoureusement scientifique, qui se dissimule dans une action intéressante, et qui évite les dissertations et les termes techniques.

La donnée de *Chloris la Goule* est extrêmement scabreuse ; l'auteur dit tout ce qu'il veut dire mais il fait du scandale ; il sait aller au fond des choses sans abandonner un seul instant le langage de la bonne compagnie. Ainsi a-t-il fait dans la première physiologie : *La Vierge de Mabille*, et le succès lui a prouvé qu'il a raison de ne pas forcer la note.

La nouvelle étude de M. H. Escoffier pourra froisser certaines susceptibilités, mais elle fera penser et méditer. Les indications physiologiques de l'auteur du *Chloris la Goule* ne sont malheusement pas contestables, si elles sont atristantes.

On pourra se demander s'il y avait vraiment utilité de faire d'une insensible l'héroïne d'un roman. Il n'y a point de remède, ni matériel, ni moral, à cet état qui produit de graves désordres, lorsque l'équilibre est rompu entre le corps et l'esprit, entre la bête que tout être humain porte en soi et l'âme. L'auteur aurait peut-être mieux fait de consacrer son talent d'observateur et d'écrivain à des sujets moins délicats, plus consolants.

Nous ne nous sentons pas le courage de le blâmer, parce que son roman est très intéressant, et qu'il doit prendre place, dans les bibliothèques, entre les ouvrages de science pure et les œuvres de simple imagination.

R. D.

BULLETIN FINANCIER

Les affaires sont languissantes, mais dans le peu d'affaires que l'on traite, on remarque que les capitalistes vendent, tandis que les spéculateurs ne peuvent pas encore se résoudre à ne pas acheter.

On fait cependant courir le bruit d'un discours très-pacifique, prononcé par le tzar devant le corps diplomatique. Nos Rentes débutent à 74 50 et 110 30, tandis que les Consolidés perdent 1/16 à 95 3/8.

Le comptant est, paraît-il, toujours faible. On dit, mais sans l'affirmer, que les Recettes générales vendent 75 000 fr. de Rente 5 % et qu'elles achètent 30,000 fr. de Rente 3 %.

Parmi les institutions de crédit, la Banque de France perd 10 fr. à 3,170 fr.

Les autres Sociétés sont plutôt en avance : la Banque de Paris à 1,117 50 ; le Foncier à 642 50 ; le Lyonnais à 633 75 ; les Dépôts à 651 25 et le Comptoir d'Escompte à 707 50.

Un avis du Comptoir informe le public que les titres définitifs de la Dette unifiée 7 %, délivrés en échange des certificats provisoires, déposés postérieurement au 21 mars, seront exclus du tirage du mois de mai prochain. La date de ce tirage sera ultérieurement indiquée.

Le Mobilier Espagnol fait 593 75 et la Banque Ottomane 355 fr. Les actions du Crédit Général Français se traitent à 915 fr. sur le marché en Banque et les demandes sont nombreuses.

On constate peu de changements sur les fonds étrangers : l'Italien reste à 73 90 ; le florin or à 65 fr. et le Turc à 8 35. Relativement aux valeurs égyptiennes, un bruit singulier a couru ces jours-ci en Bourse.

On disait que le khédive avait demandé à M. Ferdinand de Lesseps, président de la Compagnie du Canal de Suez, de prendre part aux travaux de la Commission d'enquête sur les finances de l'Egypte. Cette Commission serait présidée par le colonel anglais Gordon.

Nous avons peine à croire que M. de Lesseps consente à figurer dans une enquête ordonnée par le bon plaisir du khédive, et bien que sa présence au sein de la Commission d'enquête soit un fait désirable pour les porteurs de fonds égyptiens, il n'en faut pas moins voir là une simple manœuvre de Bourse.

La hausse s'étend aux Chemins de fer français : l'Est fait 650 fr. ; le Lyon, 1,085 ; le Midi, 800 ; le Nord, 1,335 ; l'Orléans, 1,160 et l'Ouest, 735.

On fait des efforts inouis pour soutenir les cours du Bône à Guelma ; nous ne voyons pas là une affaire brillante.

Les Méridionaux tombent à 245 et doivent rentrer dans la catégorie des malheureux chemins secondaires.

Parmi les Chemins étrangers, les Autrichiens sont à 550 fr. ; le Lombard à 162 50 et le Saragosse à 381 25.

Peu d'affaires sur les valeurs industrielles : le Suez à 765 ; les Délégations à 618 75 ; le Gaz à 1,350 et les Omnibus à 1,240 fr.

Les actions des Télégraphes du Nord sont cotées à Paris et à Londres 202 50.

La cote ajoute la mention, grosse coupure : en effet, ce sont des coupures de cinq et de dix actions.

L'Unité, par contre, se cote 222 50.

Nous avouons que la raison de cette différence de 20 fr. par titre nous échappe absolument.

On cherche à remonter les cours des obligations Tramways-Nord ; après avoir été si souvent étrillés, nos lecteurs, espérons-le, ne se laisseront plus prendre.

Ville de Naples 1877. — Ces titres jouissent en banque d'un large marché. Ils ont été cotés constamment depuis huit jours entre 320 et 323 75.

Les *Obligations de la ville de Naples* 1877 fournissent un revenu annuel de 20 fr., sans impôt, payable à Paris et à Madrid. Au cours actuel — 323 75 — elles rapportent 6 %, sans tenir compte de la prime d'amortissement de près de 80 fr. De pareils placements sont rares.

— Qu'est-ce que le *Thymol*?

On parle beaucoup de cette précieuse substance récemment introduite dans le commerce sous le nom de *Thymol-Doré*. — C'est un produit végétal, un extrait des essences de Thym, un antiputride, un désinfectant de premier ordre, en même temps qu'un parfum des plus subtils. Le *Thymol* tient à la fois de l'alcool, de l'éther et du camphre ; et le *Thymol-Doré*, qui rend accessible à chacun ce précieux agent de beauté, de fraîcheur et de santé, constitue l'eau de toilette par excellence, le préservatif hygiénique le plus sûr.

Il suffit que le *Thymol-Doré* leur soit connu, pour qu'aussitôt toutes les dames s'empressent de l'adopter pour les besoins multiples de leur toilette et de leur maison : *lotions, ablutions* ; *bains, hygiène intime, désinfections*, etc. Le *Thymol-Doré* suffit à tout, répond à tout ! — Le flacon 2 fr., au dépôt général, 20, rue Richer.

—

Le succès du *Skating-concerts* de la Chaussée-d'Antin, ne se refroidit pas, au contraire. Tous les soirs, les vélocipédistes Selbini et Vieillon sont rappelés. Après le magnifique bal masqué du Mardi-gras, l'adminisiration en annonce un second pour la Mi-Carême, qui doit surpasser le premier. Tout le Paris élégant s'y pressera.

—

Mercredi prochain, 20 mars, de neuf heures du soir à cinq heures du matin, aura lieu, sous la direction de M. Lévy, dans les grands salons du Tivoli-Waux-Hall, un grand bal masqué, paré, travesti.

Cette fête est donnée à l'occasion du *Pourim*, carnaval israélite.

On y remarquera, comme les années précédentes, les types les plus exquis de la beauté juive.

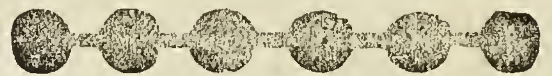
Entrée : 3 fr. par cavalier, 1 fr. pour les dames. Avec billets pris et payés à l'avance, 2 fr. par cavalier. 50 c. pour les dames. On trouve des billets chez M. Lévy, 7, rue Montholon, et au Tivoli Waux-Hall, rue de la Douane.

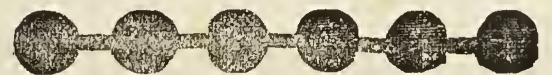
—

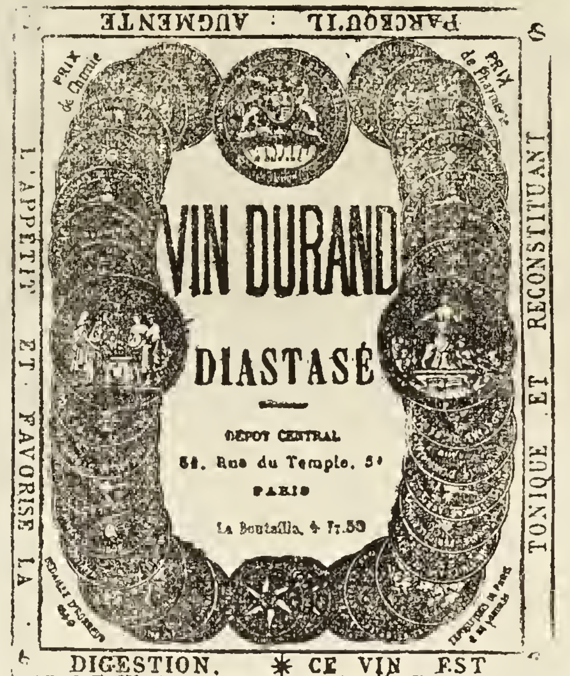
Le *Skating-Palais* de l'avenue du Bois-de-Boulogne est ouvert tous les jours, de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Les fêtes de nuit du High-Life, avec courses et divertissements de toute sorte, auront lieu, pendant le mois de mars, tous les Mercredis, Samedis et Dimanches de chaque semaine. Orchestre de 65 musiciens, sous la direction de Javelot.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.







COMPTOIR D'ÉCONOMIE GÉNÉRALE
34, rue Vivienne, Paris

N'achetez jamais **AU COMPTANT** sans vous servir des

BONS MARQUAND

payables à vue en **ESPÈCES**; C'EST DE L'ARGENT!

RÉDUCTION DU PRIX DES OBJETS DE CONSOMMATION
(Escompte du gros sur chacun des achats de détail.)

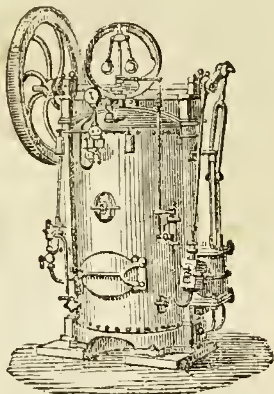
Toutes maisons de 1er ordre, marchandises de 1re qualité.
Les **BONS MARQUAND** sont envoyés partout GRATIS et FRANCO avec Brochure explicative sur DEMANDE AFFRANCHIE.

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. f°

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Méd. de Progrès à Vienne 1873, *membre du Jury* 1875

LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR



CHAUDIÈRES
inexplosibles
Nettoyage facile

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur ANDRADE) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture. Envoi franco du PROSPECTUS détaillé

J. HERMANN-LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS

---

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*
OPERATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
L'année 1877 a produit 1,137fr. pour 5000 fr. de capital.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

11e année.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Revue des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance etrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — **4** fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.



FER BRAVAIS

Adopté dans tous les Hôpitaux. **(FER DIALYSÉ BRAVAIS)** Recommandé par tous les Médecins.

Contre **ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES**, etc.

Le **Fer Bravais** *(fer liquide en gouttes concentrées)*, est le seul exempt de tout acide; il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est *le seul qui ne noircisse jamais les dents.*

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois.
Dépôt Général à Paris, **13, rue Lafayette** (près l'Opéra) *et toutes Pharmacies*
Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre.
Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'*Anémie et son traitement.*

GUÉRIR vite a peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE pour 1 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE, telles sont celles dénommées : *Graviers, Pierre, Rhumatismes*, goutte, dartres, gale, maladies de la peau, boutons, etc., toujours sans spécifiques secrets, car si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, la médecine et les médecins seraient inutiles; il n'y aurait que des charlatans guérisseurs! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir? Est-ce le pharmacien ou le médecin qui sait prescrire selon le cas de l'affection? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur, ou il est le médecin des empiriques qui donnent des conseils gratuitement, pour vendre beaucoup de médicaments.

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES
Rendue par la douce Farine de Santé,
REVALESCIÈRE { DU BARRY de LONDRES
AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG.
31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.
DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS
Et partout chez les bons Pharmaciens et Épiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, Phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure n° 62,476. — « Dieu soit béni! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé, » Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat n° 99,211. — Orvaux, 15 avril 1875.
Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complétement.
BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11.

Cure n° 48,614. — Mme la marquise de Bréhan; de 7 ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure n° 79.721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage
Cure n° 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans d-ticonstipon opiniâtre, indigestion, nervosité, insom mnies, aste, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure n° 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure n° 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 6 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure n° 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure n° 76,448. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ, *Musicien au 63e de ligne.*

Cure n° 74,442. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé.
Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure n° 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'anémie, d'épuisements et **d'étouffements.**
Cure n° 73,810. — Riez (Basses-Alpes).
Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescère* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure n° 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement complet**, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure n° 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse de St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière

Cure n° 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète** et **Vomissements.** Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 68,413. — M. Lacan père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure n° 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure n° 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la REVALESCIÈRE en boîtes de fer-blanc **1/4 kil., 2 fr. 25 c.; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr. ; 6 kil., 36 fr. 12 kil., 70 fr.** Même prix pour la Revalescière chocolatee. **Du BARRY et Ce (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione Paris,.** 36 fr. et 70 fr., partout. — Les boîtes et Epiciers et chez les bons Pharm., s'expédie (*franco* contre bon de poste)

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE



DRAME

ARTISTES PEINTRES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché E. CARJAT.

TRAGÉDIE

MUSIQUE

CH. F. DAUBIGNY

Imp. Yves & Barret. — G. Bouvy del.

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 253

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 21 au 27 mars 1878

PRIX DU NUMERO : 30 CENTIMES

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ÉTRANGr	id. 20 fr	id. 10 fr.



CCLIII

—

CHARLES-FRANÇOIS DAUBIGNY



PART quelques rares exceptions, les artistes qui ont contribué, depuis trente ans, au développement extraordinaire de notre Ecole de paysage, se sont préoccupés, avant tout, de reproduire la nature, telle qu'elle nous apparait dans son ensemble, agissant ainsi sur notre esprit, par l'impression générale qui en naît, plutôt que par l'étude des détails. Ils ont abandonné les données classiques, ou, selon le dire de certains, les *conventions*, qui limitaient nos sensations dans un cadre trop défini.

Les arbres gigantesques dont les feuilles pouvaient se numéroter, les forêts immobiles et tellement touffues que l'on n'y pénétrait pas, les roches unies et semblables à des montagnes de glace, les eaux vertes et peuplées de nénuphars, dans lesquelles les nymphes venaient baigner leurs corps d'albâtre ; en un mot, tout ce qui constituait une nature plutôt sortie du cerveau d'un dieu mythologique que créée par le Père des hommes, a fait place aux élégants peupliers, aux chênes ombreux, aux bouleaux éclatants dans leurs corsets d'argent, aux pommiers en fleurs, qui tamisent l'air, pour ainsi dire, et le laissent filtrer à travers leurs touffes de feuilles mobiles, aux gazons verdoyants qui gravissent des calcaires, revêtant mille formes imprévues, au fleuve argenté qui serpente, au lac tranquille qui ne reflète que les astres, à la mare champêtre où s'ébattent les hôtes de nos basses-cours.

Au nombre des maîtres qui, à la suite des Théodore Rousseau, des Paul Huet, des Jules Dupré et des Corot ont créé ce grand paysage moderne, la gloire de notre école française de peinture au XIXe siècle, est Charles-François Daubigny, qui vient de s'éteindre dans sa soixantième année, au moment où, en pleine maturité de son génie, il nous donnait encore de vrais chefs-d'œuvre.

Né à Paris en 1817, et fils de *Pierre* DAUBIGNY, peintre miniaturiste de talent, Daubigny reçut de son père les premières notions de son art, et dès l'âge de 15 ans, il apportait dans sa famille la part de ressources nécessaires à la vie commune, en peignant des dessus de boîtes et autres ouvrages mis en consommation par l'industrie parisienne. Ces menus travaux n'arrêtèrent point ses études artistiques, il entra dans l'atelier de Paul Delaroche, où il travailla la nature.

Son imagination ardente lui fit bientôt concevoir un projet qu'il mit promptement à exécution, celui de faire un voyage en Italie. Parti à 17 ans, en compagnie d'un camarade, Daubigny resta une année dans la patrie des maîtres du grand art, mais ses goûts ne le poussant point vers le genre religieux ou vers le genre décoratif, il ne rapporta pas de ce voyage un grand fond de ressources pour l'avenir. Peintre de *sentiment* et *d'impression* plutôt que classique ou matérialiste, il ne devait puiser ses inspirations que dans la Nature elle-même.

Après quelque temps passé dans l'atelier du peintre Granet, Daubigny forma une espèce d'association avec trois amis. Tous quatre mirent leurs recettes en commun, et il fut convenu que chaque année un d'entr'eux profiterait des bénéfices de l'association, pour parfaire une œuvre importante afin de se présenter au Salon.

La première œuvre exposée par Daubigny, fut une vue de *l'Église de Notre-Dame de Paris* (salon de 1838). Puis vint successivement :

1840 : *Saint-Jérôme dans le désert ;*
— *Vue prise des bords du Furon, à Sassenage* ; plus : six eaux fortes ;
1843 : *Vue prise aux environs de Choisy-le-Roi;*
1844 : *Le Carrefour du nid de l'Aigle* (forêt de Fontainebleau) ;
1845 : Six eaux fortes ;
1847 : Deux *Vues prises en Picardie ;*
— *Vue prise à Valmondois ;*
1848 : Les *Souches dans le Morvan ;*
— Un *Champ de blé ;*
— Les *Bords du Cousin près d'Avallon ;*
— Les *Environs de Château-Chinon ;*
1849 : *Vue prise à Champlay ;*
— Deux *Vues des bords de la Seine ;*
— Un *Soleil couché ;*
1850-1851 : *Vue prise à Optevoz* (Isère) ;
— Les *Bords de la Mouche* (Rhône) ;
— La *Péniche ;*
— La *Vendange ;*
— Les *Iles vierges à Bezons ;*
— *Vue prise à Argenteuil;*
— LES BORDS DE LA RIVIÈRE D'OULLINS (Rhône) ;
1852 : *Vue des bords de la Seine;*
— *Moisson ;*
1853 : L'ETANG DE GYLIEN ;
— *Vue de la vallée d'Optevoz ;*
— L'*Entrée d'un village ;*
1855 : Une *Ecluse dans la vallée d'Optevoz ;*
— Une *Mare aux bords de la mer ;*
— Un *Pré à Valmondois;*
— Les *Bords du rû à Orgivaux ;*
1857 : Le PRINTEMPS ;
— La VALLÉE D'OPTEVOZ;
— Le *Soleil couché ;*
— Une *Futaie de peupliers ;*
— Eaux fortes ;
1859 : Les *Graves au bord de la mer, à Villerville ;*
— SOLEIL COUCHANT ;
— Les CHAMPS AU PRINTEMPS ;
— Un LEVER DE LUNE ;
— Les BORDS DE L'OISE ;
1861 : *Parc à moutons ;*
— L'*Ile de Vaux, à Anvers ;*
— Un *Village près de Bonnières ;*
— Encore des *Bords de l'Oise* ;
— Un second *Lever de lune ;*
— La VENDANGE ;
1861 : Le *Matin ;*
— *Bords de l'Oise, à Anvers*;
1864 : BORDS DE LA CURE (Morvan) ;
— VUE DE VILLERVILLE-SUR-MER ;
1865 : *Vue du Parc de Saint-Cloud ;*
— Un EFFET DE LUNE ;
1866 : Les *Bords de l'Oise près de* Bonneville *;*
— Un *Effet du matin sur l'Oise ;*
1867 : Un *Soir à Andresy, bords de la Seine ;*
1868 : Le *Printemps ;*
— *Lever de lune ;*
1869 : Une *Mare dans le Morvan ;*
— Un *Verger ;*
1870 : Le *Pré des Graves;* Villerville (Normandie) ;
— Un *Sentier ;* fin du mois de mai ;
1872 : Le *Tonnelier ;*
— *Moulins à Dordrecht* (Hollande) ;
1873 : *Plage de Villerville-sur-Mer* (Calvados);
— La *Neige ;*
1874 : Les *Champs au mois de juin ;*
— La *Maison de la « Mère Bazot »* à Valmondois (Seine-et-Oise) ;
1876 : Un *Verger ;*
1877 : LEVER DE LUNE ;
— *Vue de Dieppe.*

En dehors des Salons, Daubigny a exposé un nombre considérable de petites toiles ravissantes et des eaux-fortes de premier ordre. Peintre essentiellement moderne, nul n'a eu plus que lui l'impression vraie de la couleur; nul non plus, tout en restant *rustique*, ne s'est montré en même temps plus séduisant.

L'étude de deux ou trois chefs-d'œuvre du maître nous fournira l'occasion de révéler toute la puissance de son talent.

Quelle idylle exquise que le *Printemps !* Cela est tout aussi poétique que Corot, mais infiniment plus vrai. La ligne est moins conventionnelle, le coloris est plus chaud, la touche plus nerveuse, le fini mieux rendu, le sujet plus arrêté et pourtant plus vaste. Ce n'est pas un coin de terre, c'est la nature elle-même. Comme il nous ramène vite aux idées riantes ! Il prend la nature à sa première toilette, alors que les arbres roses répandent mille senteurs, et qu'à travers les feuillages cendrés, les pousses jaunâtres, on voit le ciel d'un bleu pur envelopper la terre d'un voile transparent.

Et cet *Effet du matin !* Est-il rien de plus suave, de plus profondément poétique? L'Oise roule ses eaux limpides entre un rideau de peupliers et un rivage où des arbres vigoureux s'élèvent en touffes majestueuses sous un ciel de printemps. Il est environ dix heures du matin, le soleil n'a pas encore dardé ses rayons brûlants, et pourtant l'atmosphère est chaude. On pressent une belle journée par le calme qui règne dans toute la nature. La rivière limpide et transparente porte les reflets des peupliers ainsi que les lignes vagues de l'horizon, qui se dressent, blanches, à une profondeur extrême. Sous l'épais ombrage des arbres qui se groupent sur la rive, à l'abri des feux du jour, jouissant du calme de la nature, une campagnarde s'est assise, tandis que les deux vaches qu'elle mène paître ont descendu la rive et humectent leurs naseaux brûlants dans l'onde fraîche et bienfaisante de la rivière.

Rien n'est vigoureux comme cette

ombre que projettent, entre la terre et le feuillage, les arbres sous lesquels repose la bergère; rien n'est aéré et délicatement exprimé comme ces lointains qui se perdent à notre grand regret; rien n'est exquis et pénétrant comme cette nature entière recouverte d'un voile poétique, où l'air tamise la vue et lui évite toute espèce de dureté. Par une telle journée, où règne le calme le plus pur, en présence d'un site aussi enchanteur, qu'enveloppe une chaude vapeur, on rêve de relire Tibulle et on comprend que le divin Virgile, avec son âme tendre, ait su nous retracer ces délicieux idylles.

Mais dans cette tendresse adorable ne réside pas tout le génie de Daubigny; il peut aussi, passant dans des conceptions hardies, s'attaquer; à la reproduction des effets les plus bizarres de la nature; témoin son *Effet de lune* (1865). La nuit est sur la terre rendue noire et effrayante par un ciel chargé de gros nuages, à travers lesquels la lune impuissante pénètre difficilement; à gauche, une pauvre chaumière; à droite, un parc de moutons dont on aperçoit les dos serrés les uns contre les autres. En voyant les ténèbres qui enveloppent la nature, de mystérieuses pensées se glissent dans votre esprit, une terreur secrète s'empare de vos sens. Il semble que ce ciel de plomb va fondre sur la campagne. L'effet est saisissant, et pour le rendre avec cette vigueur, il faut avoir une intuition profonde et savoir manier les couleurs avec une habileté consommée.

Toutefois, je l'avouerai, je préfère à ce Daubigny, si puissant cependant, mon Daubigny du *Printemps*, des *Vendanges* et des *Vallées d'Oplevoz*, si poëte et si humain, si harmonieux et si élégant.

Daubigny n'a pas de procédé, et c'est là sa grande force. Il ne tourne pas alors dans le même cercle comme Corot; ses impressions sont aussi variées que les divers aspects que lui offre la campagne. Il sait très bien que la nature est tellement pure et belle, que l'homme ne peut qu'en gâter l'effet, s'il la veut corriger. En présence de semblables merveilles son âme s'élève, son cœur grandit et sa main docile s'efforce à copier les vagues aspirations de la terre qui remontent vers son créateur comme une prière d'en bas. Sur sa palette, où se jouent les tons les plus purs, son pinceau cueille sans effort, les teintes les plus riches et les plus sûrs effets. Il sait y trouver la gamme exacte de l'harmonie, et transmettre à nos yeux éblouis aussi bien qu'à notre esprit captivé, tout ce que lui même ressent.

Ce grand maître, cette gloire de notre École française du paysage, unique dans le monde entier, ne put pas franchir les portes de l'Institut. Médaillé, 2e classe en 1848, 1re classe en 1853 et à l'Exposition universelle de 1855; médaillé encore de 1re classe en 1857 et en 1859; il fut, cette dernière année, décoré de la Légion d'honneur. Médaillé de 1re classe encore à l'Exposition universelle de 1867, il fut enfin fait officier de la Légion d'honneur en 1874.

Que sont tous ces titres, comparés à celui que lui donnera la prospérité, car l'œuvre de Charles-François Daubigny est de celles qui méritent leur part d'immortalité.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

EMILE ZOLA
(auteur dramatique et romancier

REVUE DES THÉATRES

BOUFFES-PARISIENS

Première représentation de : *Maître Péronilla*, opéra-bouffe en 3 actes, de M. X.., musique d'Offenbach.

Maître Péronilla, ancien chocolatier espagnol, a fait sa fortune en répétant jusque par dessus les toits :

Le meilleur chocolat, c'est celui de Péro...nilla!

Il a une fille, fort jolie, Manoela, dont il a confié la direction à dame Leona, sa sœur à lui, véritable Bartholo femelle, qui a toujours éloigné les soupirants avec la plus grande fermeté.

Manoela aime un maître à chanter, Alvarez, avec qui elle a été fiancée par devant le curé, mais sa tante l'a mariée par devant notaire avec un triple sot, l'hidalgo Guardona. La voilà donc entre deux maris.

Des imbroglios naissent alors de cette situation et fournissent quelques scènes amusantes qui se terminent par un double mariage, celui de Manoela avec Alvarez et celui de Guardona avec la tante Léona.

Sur ce livret, dont l'auteur n'a pas voulu se faire connaître, bien que son œuvre ne soit pas inférieure à tant d'autres, M. Offenbach a écrit une musique vive et facile qui a été bien accueillie.

L'interprétation, confiée à Mmes Peschard, Paola Marié, Girard, Humbert, à MM. Daubray, Jolly et Troy, est excellente.

Les costumes de Grevin sont tout à fait charmants.

En somme, c'est un succès.

L'AVOCAT DES DAMES

— N'avez-vous pas un procès, madame ?

Vous faites un signe de dénégation hâtive, et semblez offensée; cette supposition n'a rien d'injurieux, je vous assure.

La plus honnête personne de la terre peut écraser tout ou une partie d'un manant qui réclame par la suite une grosse indemnité. L'autre jour, Mlle Z.. plaidait contre sa couturière, trouvant ses prix exagérés; l'autre alléguait pour sa défense la crise américaine et l'extrême cherté des ouates et cotons.

L'autre jour encore, une toute jeune mariée, Mme de H..., envoyait à sa lingère un délicieux trousseau — cela est invraisemblable, direz-vous; — en aucune façon, elle avait été la veille au Vaudeville, les tirades de l'honnête Sardou l'avaient convertie. Les robes de nuit, en batiste, et les chemisettes étaient trop fines, trop ornées de découpures et transparences; Mme de H... n'était pas vêtue; — apparemment elle avait besoin de l'être. — Bref, elle répudiait ces merveilles pour cause d'immoralité et comme entachées du crime de cocotterie. Qui fut bien embarrassée? Ce fut dame Justice; elle se fit apporter le corps du délit; — c'est la lingerie et non la dame que je veux dire, — et sans doute les vénérables et inexpérimentés magistrats demandèrent l'avis compétent de leurs épouses émerveillées. Vous voyez bien, madame, que l'on peut, avec les meilleures intentions du monde et la vie la plus pure, avoir un bel et bon procès.

Si donc vous en avez un par aventure, permettez-moi de vous donner un conseil excellent. N'écoutez ni votre mari, ni votre père, ni vos amis, ni même votre petit cousin, le substitut; ne confiez vos intérêts ni à Me A... dont la dialectique est puissante et l'organe nazillard, ni à Me B..., qui sait avec un art merveilleux couvrir des élégances de sa parole l'inanité de ses raisonnements, allez trouver Me C..., il est charmant, il est capable, il a cette spécialité, c'est l'avocat des dames.

— Comment, dites-vous, les dames ont un avocat à elles?

— Assurément, les petites comme les grandes.

— Mais cela est délicieux; il est du dernier galant votre chevalier ès-lois; se consacrer à la défense des dames, voilà qui est miraculeux en notre temps d'égoïsme, voilà qui est vraiment admirable!

— Et profitable tout à la fois. On ne perce aujourd'hui que par la spécialité. Le docteur X... ne soigne que les crises nerveuses et il a une nombreuse et aristocratique clientèle. M..., le naturaliste ne s'occupe que d'insectes, et parmi les insectes, des seuls scarabés, et parmi les scarabés, d'une variété unique dont les ailes ont des reflets verts; aussi a-t-il captivé le monde savant et siége-t-il à l'Académie.

— Mais est-il jeune?

— Qui cela? l'amateur de coléoptères?

— Eh! non, votre avocat.

— Fort jeune, il n'a pas quarante ans, et l'on sait que pour quiconque porte la robe, gens de palais ou autres, c'est la première jeunesse.

— Que me dites-vous là? mais ce doit être fort risqué d'aller le consulter.

— En aucune façon, il est aussi réservé que modeste; puis ne savez-vous pas que le cabinet d'un avocat est un sanctuaire?

— Vous me prêtez de singulières idées vraiment, et votre réponse frise l'impertinence. Ce n'est pas sa réserve qui me préoccupe; mais on doit trouver dans les salons d'attente une société fort mêlée, nombre de demoiselles, n'est-il pas vrai? Puis, à son premier procès, on éprouve malgré soit cette pudeur secrète des débuts : i

me semble qu'on doit se cacher en entrant chez un homme de loi, comme en franchissant le seuil d'un dentiste. Décidément je n'irai pas.

— J'avais donc deviné juste et vous avez sacrifié à dame Chicane ; rassurez-vous ; Me C... est trop bien appris pour souffrir qu'une auss gracieuse personne se dérange pour l'aller trouver.

— Comment, il va à domicile, votre avocat ? on m'avait dit que les convenances professionnelles.....

— Il se garderait bien de les enfreindre. Les démarches s'apprécient selon la forme qu'on leur sait donner. Me C... est fort répandu, il est avocat dans la journée et le soir homme du monde accompli. Demain, Mme de V... donne un bal où sera tout Paris, je vous le présenterai. Accordez-lui une valse seulement et, pour rompre la glace des banales causeries, laissez tomber de vos lèvres charmantes les mots d'ennuis et de procès; puis, retirez-vous à son bras, sous prétexte de respirer un peu, ou dans le silencieux repos du petit boudoir orange ou dans la demi-obscurité de la serre ; là vous pourrez causer à loisir. C'est au milieu des fleurs parfumées, dans les enivrements du bal, au son des ritournelles, lorsqu'un adorable bras se pose et s'appuie sur le sien, que Me C... aime à donner ses consultations; l'heureux homme, c'est pour lui faire un cabinet splendide que l'hiver allume dans Paris l'éclat des fêtes fastueuses, et lui ramène une clientèle choisie de femmes souriantes et parées.

A le voir de loin, son œil noir est plein de feu, son sourire ferait damner un jaloux et songer à des paroles d'amour; toute sa personne exerce une séduction et comme une fascination inexprimables. Revêtez-le d'un pourpoint, ce sera Faust et Méphistophélès à la fois.

On approche; des mots étranges frappent l'oreille : référé, greffier, plumitif... prononcés d'une voix aussi émue que s'il disait : Je vous aime ! On entrevoit la chicane grotesquement couronnée de roses ; Faust apparaît doublé de Bartholo. Cependant, Marguerite — demain ce sera vous, madame — se suspend à son bras tout attentive, les paroles murmurées à son oreille la captivent et l'enchaînent, à peine elle songe à retirer sa main qu'une autre main en causant a saisie. Bref, la consultation finie, vous n'aurez absolument rien retenu de ce qui a trait à votre affaire ; mais tout en vous défendant de je ne sais quel trouble secret, vous confesserez que Me C.. est un cavalier charmant, et vous ne voudrez plus désormais d'autre valseur.

— Tout cela est bel et bon ; mais il s'agit d'une affaire sérieuse. Tel brille fort au bal qui fait triste figure au Palais. Gagne-t-il ses procès aussi bien que les cœurs, votre Amadis ?

— Oui, certes, et cela est d'autant plus méritoire qu'il le doit à son seul talent. Il n'a pas pour entraîner ses juges, la ressource suprême dont usait l'avocat antique avec la radieuse Phryné. C'est là une évidente infériorité du barreau moderne. Il est certain que, dans une société moins collet-monté, et assisté de ses belles clientes, Me C... serait irrésistible. Bien que tout seul, il est fort goûté du tribunal.

Il a la parole élégante, le langage épuré, l'esprit exquis ; sa tenue surtout est parfaite, sa démarche dégagée et digne tout ensemble. Il porte bien la tête, qui est fine et énergique à la fois; la toque qui la recouvre est de proportions aussi mignonnes qu'une calotte d'abbé de cour. La robe prend sur lui des allures gracieuses et fait songer aux toges consulaires ; la vaste manche en est relevée en plis soyeux sur l'épaule droite. Le bras est dégagé, les gestes sobres et harmonieux ; toute sa personne respire un parfum de bon goût et de suprême élégance. On sent que, jeune, il a su secouer le joug des pédants de collége et se choisir en toutes choses pour modèles et pour maîtres celles de qui toute séduction découle. Sous leurs riants auspices, le monde lui a souri ; il a su écarter de son chemin tout ce qui pouvait froisser ses pas, habitués aux tapis moelleux et aux mousses épaisses des sentiers faciles, ne prendre dans la carrière embrassée que le côté attrayant et aisé. Ses mains fines ne se salissent pas au contact des paperasses grossières ; les dossiers qu'il manie ne sont composés que de lettres délicates et parfumés. L'insupportable verbiage des plaideurs se change pour lui en ces causeries charmantes qu'anime un doux regard et qu'éclaire un sourire, et lorsqu'on le vient remercier du succès, quels honoraires plus précieux voulez-vous pour lui que la faveur de baiser votre adorable main, madame ?

E. C.

LE SECRET DE POLICHINELLE

LÉGENDE

Ce jour-là les cloches sonnaient à toute volée pour annoncer le mariage du fier Peblo et de la douce Bianca, deux amants qu'on citait à dix lieues à la ronde pour leur tendresse et leur fidélité.

C'était d'ailleurs le plus jolie couple qu'on ait jamais vu sous le ciel napolitain, depuis les Abruzzes jusqu'au cap Spartivento.

Beaux, jeunes, amoureux, ils réunissaient les conditions nécessaires pour entrer en ménage et faire souche de gaillards aussi solides, aussi courageux qu'ils étaient l'un et l'autre.

Aussi, dans la foule des gens qui les admirait sans restriction, se glissait-il quelques envieux inévitables, de ceux que le bonheur des autres rend forcément moroses, parce qu'ils y voient comme une espèce de vol fait à leur propre bonheur.

Ce modeste préambule suffira, nous le pensons, pour justifier la présence matinale, hors du village, du jeune Salsififri et de la non moins jeune Rigoletta.

Assis tous deux dans les herbes luxuriantes d'une prairie largement parsemée des fleurs aux couleurs vives, aux aromes pénétrants, ils devisaient, sous le ciel pur et bleu, du mariage de leurs maîtres.

Car, Salsififri servait Peblo, comme Rigoletta se dévouait au service de Bianca...

Avec le même courage, la même fidélité ?

Leur conversation nous édifiera sur ce point.

— Pourquoi, disait la jeune servante napolitaine, en s'adressant à son compagnon qui s'étalait au soleil ainsi qu'une couleuvre, pourquoi regardez-vous la fumée qui s'échappe là-bas de la maison qu'on distingue à peine, tant elle est éloignée ? Pourquoi prêtez-vous si attentivement l'oreille au son des cloches qui nous arrive ici comme un murmure ? Dites ! Pourquoi ?

Le drôle auquel elle s'adressait, s'arrachant momentanément à des réflexions peut-être pénibles, fit un effort sur lui-même et se tourna à demi du côté de Bianca :

— Pourquoi ? dit-il avec nonchalance.

— Oui.

— Je regarde la maison, mignonne, parce que c'est celle qu'habite Bianca ; j'écoute les cloches qui résonnent parce qu'elles annoncent, hélas ! le mariage de cette charmante fille avec Peblo, que le diable emporte !

Et pour donner plus de poids à sa phrase, Salsififri en accentua la chute par un soupir à fendre l'âme.

Rigoletta regarda son compagnon avec surprise.

— Est-ce que vous l'aimeriez, par hasard.

— Qui ça, Peblo ?

— Non, Bianca !

— J'avoue qu'elle n'est pas indifférente à mon cœur.

A cet aveu, qui n'avait d'excuse que dans son impudique franchise, la jeune Italienne croisa ses bras ronds et potelés sur une poitrine suffisamment plantureuse.

— Vous m'aviez pourtant promis de m'épouser, dit-elle, avec un accent de reproche qui n'échappa pas à son interlocuteur.

Mais il y répondit d'un air assez délibéré.

— Je vous le promets toujours, fit-il, et je tiendrai ma promesse quand je serai vieux, très-vieux, et plusieurs fois veuf.

— C'est çà! ne put s'empêcher de répliquer Rigoletta, sans songer à la liberté de sa réflexion, vous m'épouserez quand je ne pourrai plus rien faire de vous.

Salsififri la regarda jusque dans le blanc des yeux.

— Quels sens dois-je attribuer à ces expressions saugrenues? demanda-t-il.

— Laissez-moi, tenez! conclut la jeune fille en crispant ses doigts d'une façon significative. Je ne sais ce qui me retient de vous arracher les yeux.

L'amant volage jugea prudent, pour éviter un conflit désagréable, de se relever prestement et de reculer de quelques pas.

— Ce qui vous retient, Rigoletta, dit-il en même temps, ce sont les convenances; et, si les convenances n'étaient pas assez fortes, je n'hésiterais pas à les seconder dans leurs efforts.

Privée de la satisfaction, qu'elle avait un moment rêvée, la colère de Rigoletta tomba comme par enchantement.

Ses yeux, après avoir été l'image de l'éclair, devinrent tout à coup une source abondante.

Un ruisseau de larmes inonda son charmant visage.

— C'est indigne! formula-t-elle, au milieu des hoquets de la douleur. Une honnête fille comme moi!

— Allons! pensa Salsififri, tout en reprenant le chemin du village, tandis que son amante inconsolable le suivait à distance, ce n'est pas une femme, c'est un arrosoir.

Et, tournant de temps en temps la tête, non pas tant pour calmer la fillette, que pour juger de l'espace qui le séparait de ses griffes roses, bien capables de quelque retour vindicatif :

— Rigoletta, disait-il, séchez vos larmes, ou vous allez noyer tout le pays.

Ils atteignirent ainsi la principale place de leur village, au moment où la noce de Peblo débouchait par une des rues adjacentes.

Elle était nombreuse et composée de tous les amis des deux époux.

Un ménétrier, enrubané des pieds à la tête, marchait, fièrement campé, en avant du cortége.

Aucune cérémonie n'était encore accomplie, car M. le bailli, qui devait célébrer les fiançailles, avait désigné midi, comme l'heure fortunée où le bonheur des jeunes gens pourrait légalement commencer.

Onze heures avaient sonné à peine.

On s'y était pris à l'avance, parce qu'avant de signer l'acte solennel il fallait arracher à sa demeure la mariée et son père, le petit Galetti.

Or, ce n'était pas une besogne aussi simple qu'on peut le croire, attendu que ledit bonhomme était sourd à rendre jaloux tous les pots du monde.

Fort heureusement, il habitait sur la place même où s'élevait la maison communale.

En sorte, qu'une fois happé, on arrivait en vingt enjambées par devant l'autorité publique.

Peblo et sa noce s'étaient arrêtés à la porte du bon vieux, autant pour reprendre haleine que pour recevoir les compliments des gens que la cérémonie avait attirés.

Au premier rang, se tenaient dans des attitudes différentes, Salsififri et Rigoletta; l'un radieux et moqueur, l'autre contristée et pleurnicheuse.

Peblo marcha droit vers eux.

— Bonjour, Salsififri! bonjour, charmante Rigoletta! dit-il en leur donnant une franche et bonne poignée de main. Que vois-je! reprit-il en apercevant les yeux rougis de la paysanne. Quel est le faquin qui fait ainsi pleurer les jolies filles?

Une légère bouffée d'amour-propre colora faiblement les joues de Rigoletta; elle remercia par un sourire celui qui la complimentait à temps pour calmer un peu ses angoisses.

Néanmoins, elle ne laissa pas passer la question sans y répondre.

— C'est votre ami Salsififri, dit-elle, le monstre!

Peblo regarda l'inculpé.

— Un monstre, lui?

— Un fort joli monstre, en tout cas, répliqua Salsififri avec une fatuité grotesque.

— Ah! monsieur Peblo, si vous saviez!... continua la larmoyante personne. Si je vous disais!...

Et ses yeux laissèrent échapper de nouveau les larmes qui l'étouffaient.

Son amant la contempla avec une sorte de pitié railleuse.

— Est-elle assez assommante avec ses pleurs, pensa-t-il. Ce n'est pas un arrosoir, c'est une fontaine.

— Au fait! reprit Peblo, qui désirait ramener l'harmonie chez ce couple si parfaitement désuni; c'est mal de ne plus aimer cette pauvre enfant.

— Au contraire, je l'aime beaucoup, fit l'astucieux paysan cherchant sa justification dans le mensonge; de loin... de très-loin, ajouta-t-il en guise de correction. Je dirai même que je l'adore; c'est seulement le mariage que je déteste.

— Le mariage? interrogea Peblo.

— Une invention stupide créée par les benêts qui sont las d'être heureux.

Le jeune marié regarda sévèrement son interlocuteur:

— Salsififri, ne serais-je pas un de ces benêts-là? demanda-t-il.

— Je le penserais, Peblo, que j'aurais la hardiesse de ne pas te l'avouer; tu me casserais un bâton sur les épaules. Non, je le dis en général, ceux qui se marient, n'importe en quel temps, ont tort; mais ceux qui se marient aujourd'hui, ceux-là ne savent pas à quels dangers ils s'exposent.

En achevant ces mots, Salsififri cherchait à se donner un air de malignité mystérieuse qui n'échappa pas au jeune Peblo.

— Pardon, mes amis, dit-il à ceux qui l'environnaient, j'oublie que vous êtes là pour moi, et je vous laisse debout, au soleil, c'est-à-dire fatigués et altérés. Permettez-moi de vous offrir des rafraîchissements.

Et, sans attendre la réponse, d'ailleurs bienveillante des intéressés, le jeune homme frappa de la paume de la main sur la table d'un cabaretier, et commanda libéralement un baril d'alicante; puis il revint à Salsififri qui le regardait avec inquiétude.

— Tu parlais de dangers tout à l'heure, dit-il. Parbleu, je serais aise de les connaître.

— Ah! ah! s'avoua le contadin, non sans laisser percer les traces d'une satisfaction complète; il y vient!

Et, changeant de visage, au point de paraître anxieux:

— C'est mon secret! dit-il.

Un rire large et sonore vint subitement décontenancer le diplomate, qui regarda, la bouche béante et les yeux écarquillés, son interlocuteur en verve de gaieté!

— Nigaud! exclama celui-ci. Je perds à t'écouter un temps précieux.

Et, sans rien ajouter, mais sans rien perdre de son hilarité, il alla droit à la porte de son beau-père et la secoua.

Salsififri la regarda faire avec une idiote stupeur.

— Mon histoire marchait si bien! se dit-il à lui-même. Peut-être ai-je eu tort de rester ténébreux. J'aurais dû lui raconter simplement la fable, sans mystère, pour jeter le trouble dans son esprit. J'y reviendrai. Mon Dieu! continua-t-il, sous forme d'invocation, ma part de félicité dans ce monde et ma vie éternelle dans l'autre pour empêcher ce funeste mariage..

Peblo ébranlait toujours l'huis, obstinément fermé de Galetti:

— Holà! beau père! criait-il de toute la force de ses poumons; c'est moi, Peblo, et tout le village.

Une étroite fenêtre s'ouvrit au premier étage et laissa passer la tête dénudée du bonhomme:

— Hein! fit celui-ci, en écarquillant ses yeux rapetissés, où brillait néanmoins un reste de flamme. Qu'est-ce que c'est? une noce! Ah! oui, ma fille se marie, c'est très drôle!

Et le vieillard se mit à ricaner avec le bruit d'un casse-noisette acharné à son office.

— Bianca est-elle prête? demanda l'amoureux jeune homme, en enflant sa voix vers les hauteurs où se tenait le sourd.

Celui-ci cligna malicieusement ses paupières pour prouver qu'il avait compris le sens de l'interrogation.

— Oui, mon gendre, je pense comme vous, dit-il en hochant le chef, nous aurons de la pluie.

Le troupeau de buveurs accueillit la répartie du septuagénaire par une série de quolibets qui l'affligèrent d'autant moins qu'il n'en entendit pas un seul mot. Seul, Peblo garda son sérieux.

— J'oublie toujours que mon beau-père a l'oreille un peu dure, s'avoua-t-il.

Et, sans chercher à dissuader le vénérable sourd, il se mit simplement à appeler sa fiancée.

Celle-ci parut un instant après, dans tout l'éclat de sa beauté et de sa virginale parure.

Ce fut un murmure joyeux, en même temps qu'une admiration complète de la part des villageois, qui, laissant leurs verres à moitié vides, entourèrent la mariée.

— Chère Bianca! murmura son amant, en couvrant ses adorables mains de baisers brûlants. Vous le voyez, nos amis nous attendent, et M. le bailli aussi.

— Eh bien! répondit gaiement la belle jeune fille, ne faisons attendre ni vos amis, ni M. le bailli.

— Un instant! cria Salsififri, au moment où le cortége allait se reformer. Est-ce que vraiment, Peblo, tu songes à te marier?

— Encore? répondit l'interpellé avec une certaine impatience. La plaisanterie passe les bornes!

— Plaisanter en un moment aussi solennel! Ah! Peblo, les circonstances s'y refusent.

— En route, mes amis! fit Peblo sans écouter les paroles de son fallacieux ami.

Le groupe des invités profita du conseil.

— Arrêtez! reprit le paysan avec une énergie farouche. Arrêtez, vous dis-je, où vous êtes morts.

Puis, tournant ses efforts contre le beau-père qui se promenait silencieux et recueili:

— Comment, papa Galetti, dit-il avec cette familiarité que semblait encourager l'infirmité du bonhomme, vous donnez votre consentement à cette catastrophe?

Le sourd envisagea le jeune gars, surprit le mouvement de ses lèvres et répondit sans hésitation:

— Merci, mon garçon, merci! je ne prends jamais rien entre mes repas.

Ainsi échoua le concours utile qu'il espérait de ce côté.

— Ah ça! Salsififri, déclara Peblo que l'obstination du paysan commençait à agacer visiblement, j'ai jusqu'ici prouvé beaucoup de patience; mais j'avoue, maintenant, que je suis au bout du rouleau. Je te somme de t'expliquer, ou, ma foi, je te corrige d'importance.

— Des injures! des menaces! ô ciel! exclama le jeune drôle qui semblait avoir un refuge ordinaire dans les régions éthérées, à juger de la facilité avec laquelle il prenait le Seigneur à témoin. Vous l'entendez, mon Dieu, et vous ne tonnez point!

— Dis ton secret, au moins, proféra la foule.

— Oui, oui, ton secret.

Peblo réclama le silence:

— Quel danger plane sur nos têtes? demanda-t-il avec autorité.

— Le plus grand! le plus inouï!

— Mais encore?

— Tu ne connais donc pas la légende?

Il y avait là les plus anciens du village, des hommes qui touchaient presque à la centaine et qui, de père en fils, de génération en génération, pouvaient, grâce à la tradition, reconstituer l'histoire, plus ou moins vraie, du coin de terre où s'était écoulée leur longue existence.

Tous se regardèrent avec une surprise mêlée d'effroi.

— Quelle légende ? murmurèrent-ils.

— Le petit père Galetti doit le savoir, lui, fit l'impudent narrateur en désignant le vieillard.

— Non, mon ami, tu te trompes ! répliqua celui-ci en tirant de son gousset un majestueux oignon. Il n'est qu'onze heures trente-cinq.

Salsififri jeta sur le malencontreux bonhomme un regard du plus profond mépris, et commença ses révélations :

— Puisqu'il le faut, je parlerai, dit-il. Voilà ce que c'est... c'est quelqu'un... ou plutôt c'est quelque chose... Non, je disais bien ; c'est quelqu'un qui fait sa nourriture des jeunes filles qui lui conviennent.

Ce début parut opérer sur l'esprit des villageois un commencement d'attention qui raffermit moralement l'orateur.

Un mouvement d'effroi, qu'il jugea prudent d'étouffer dans son germe, se produisit même sur quelques ignares figures.

— Oh ! rassurez vous, dit-il, en appuyant son affirmation d'un geste calme et digne ; il a une spécialité... il ne dévore que celles qui viennent de se marier.

— Alors, ce ne sont pas des demoiselles, interrompit le fiancé de Bianca.

— Ce ne sont pas précisément des demoiselles, et cependant, ce ne sont pas encore des femmes....

— Je ne comprends pas bien, interrompit la mariée.

— Oh ! je comprends, moi ! exclama Rigoletta, plus experte que son amie dans cette délicate question du cœur humain.

Elle s'apprêtait même à développer ses études analytiques, lorsqu'un regard sévère de son amant félon, vint paralyser ses moyens naturels.

— A minuit, continua Salsififri, lorsque la jeune épousée est dans la chambre nuptiale, ne songeant à rien, ou, plutôt songeant à une foule de petites choses...

— Je sais à quoi, formula de nouveau la savante paysanne.

— Paff ! il arrive... et le tour est fait.

— Quel tour ? insistèrent malicieusement quelques cyniques, pour qui la métaphore avait un sens très clair.

— Le tour, parbleu ! répondit le mystificateur, qui ne se sentait pas capable de tourner autrement la difficulté. Ça dit tout.

— Et par conséquent, ça ne dit rien, affirma Péblo, puisque tu n'as pas annoncé de qui tu veux parler.

Salsififri se gratta l'oreille qui ne le démangeait en aucune façon.

— C'est que, fit-il avec son hésitation habituelle, les renseignements à son égard sont naturellement obscurs. On ignore son adresse, mais on sait qu'il est hideux.

— C'est donc un monstre ?

— Justement ! car il porte, à ce qu'il paraît, deux bosses : une sur le dos, l'autre sur l'estomac.

— Deux bosses ! répétèrent les plus incrédules qui se sentaient ébranlés par cette révélation.

— Ce n'est pas tout !... Et vous allez frémir : Le monstre, puisque c'est un monstre, apparaît sur terre tous les cent ans, quand une fille se marie. Alors, de ses dents, de ses ongles, il la déchire.

— Il la déchire !

— Il la déchire ! car c'est un vampire.

— Un vampire ! répéta consciencieusement la populace en se signant.

— Mais, enfin, son nom ? demanda Péblo.

— Son nom ! réclamèrent quelques paysans avec toute l'énergie de la peur.

— Vous voulez que je révèle son nom ?

— Oui.

Salsififri promena sur l'assistance un regard sceptique et fanfaron.

— Soyez heureux, dit-il, on l'appelle Polichinelle.

ÉDOUARD MONTAGNE.

BULLETIN FINANCIER

L'avenir est aujourd'hui plus sombre, et l'on a de l'étranger des nouvelles défavorables qui inspirent au marché une fâcheuse impression.

Nos Rentes débutent à 72.95 et 109.90, en baisse de 15 à 20 centimes sur les cours de la veille, cette faiblesse s'accentue encore vers deux heures.

Sur le marché du comptant, on fait courir le bruit d'une vente de plus de 210,000 fr. de rente 5 0/0 qui aurait été effectuée par l'intermédiaire des Recettes générales.

Les Consolidés restent sans changement à 95 1/8.

Les Institutions de crédit sont en baisse assez notable : la Banque de France, à 3,165 ; la Banque de Paris, à 1,095 ; le Comptoir, à 703.75, et le Crédit Foncier, à 646.25. Le Lyonnais tombe à 620 fr., le Mobilier à 160 et le Mobilier espagnol à 573.75.

Les actions du Crédit général français, sur lesquelles on va détacher un coupon de 75 fr., sont demandées à 720 fr. : soit à 845 fr., défalcation faite du coupon. Cette valeur, qui a rapporté 77 fr. en 1874, a donné 103 fr. en 1875, puis 137 fr. en 1876, et, pour l'exercice 1877, la répartition a été de 100 fr., bien qu'on eût doublé le nombre des actions. Au cours actuel, c'est donc un placement à plus de 11 0/0, et l'année 1878 promet des résultats plus brillants encore.

Baisse très accentuée sur les fonds étrangers : l'Italien débute à 73.25 ; le florin or à 63.50 ; le Turc à 8.55 et le Russe (1870) à 85 1/2.

Les Foncières russes sont peu atteintes ; la première série cote 388.75 ; la quatrième et la cinquième font 385 fr.

On signale la bonne tenue de l'Emprunt roumain 5 0/0 à 57 fr. ; le coupon échéant le 1er avril sera payé à cette date à Paris et à Londres.

L'Unifiée d'Egypte est cotée 149 et 148 fr.

Les valeurs industrielles sont aussi en baisse sensible : Le Suez, 755 et 758.75 ; les délégations 615 et 617.50 ; le Gaz, 1335 et 1325 et les Omnibus 1230 et 1220 fr.

Hausse nouvelle sur les obligations des Tramways-Nord à 377 fr. Dès à présent, les 6,000 obligations nouvelles (numéros 29,001 à 35,000) de cette Compagnie sont admises à la cote officielle. Un coupon de 12 fr. se détache le 1er avril.

Canaux Agricoles. — Le marché de ces titres a été très animé toute cette semaine ; par les nombreuses transactions qui ont lieu, on voit que le classement de cette valeur s'effectue dans les conditions les plus satisfaisantes.

Depuis quelque temps, nous croyons à un mouvement de hausse important ; nous maintenons nos prévisions, les allures du marché commençant à indiquer une forte tendance à la hausse.

On reste à 278 fr. 25 et l'on s'attend à l'admission prochaine de ce titre à la cote officielle.

Ville de Naples 1877. — La hausse s'accentue sur les obligations de la Ville de Naples 1877, mais elle est loin d'être arrivée à son terme. Au cours actuel de 326 fr., ces titres rapportent 6 1/2 0/0 ; une valeur aussi solidement garantie devrait être capitalisée entre 5 et 6 0/0 au *maximum* ; c'est-à-dire qu'elle arrivera, par la force des choses, à 350 francs ; les acheteurs ont donc devant eux des chances de plus-value très sérieuses.

PETITES NOUVELLES

L'Odéon a donné la première représentation de *Joseph Balsamo* trop tard pour que nous puissions en rendre compte avec tous les développements que l'œuvre comporte. Constatons seulement le succès obtenu, et à jeudi prochain les détails.

— A l'Opéra, M. Jules Cohen a pris hier, pour la première fois, le bâton de commandement à la répétition des chœurs de *Polyeucte.*

— On assure que le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts n'attend plus que le vote du Sénat pour nommer M. Escudier, directeur du Théâtre-Lyrique.

Au nombre des clauses du cahier des charges, signalons celle relative à trois grands ouvrages par an.

— Des pourparlers seraient engagés entre M. Escudier, directeur du Théâtre Italien, et MM. Durand et Schœnewerck, éditeurs de la partition du *Lohengrin,* pour la représentation de cette œuvre de Richard Wagner. L'Albani chanterait le rôle d'Elsa.

— Nos confrères publient une petite note concernant la profession primitive des artistes lyriques. Nous y relevons une erreur : M. Vergnet n'était nullement garçon boucher avant d'entrer à l'Opéra ; il était violoniste et suivait la classe de violon de M. Sauzay, au Conservatoire. Il a même fait partie de l'orchestre de la Porte-Saint-Martin. Nos lecteurs pourront se reporter à la biographie que nous avons publiée, qui est l'expression la plus exacte de la vérité.

— Le dépouillement des votes — cinquante votants — déposé par les compositeurs qui présentent des œuvres d'art aux auditions musicales officielles de l'Exposition universelle, a eu lieu sous la présidence de M. de Chennevières.

Le jury définitif qui doit examiner le grand nombre d'œuvres envoyées, se trouve donc constitué ainsi qu'il suit :

Les six membres de la section de musique de l'Académie des beaux-arts : MM. Gounod, Ambroise Thomas, Reyer, Reber, Victor Massé, Bazin.

Les quatorze jurés nommés à l'élection par la Commission des auditions musicales. Parmi ses membres : MM. Jules Cohen, Deldevez, Delibes, Gouzien, Guilmant, Guiraud, Joncières, Lascoux, Massenet, Membrée, de Rillé, Saint-Saëns, Vaucorbeil, Wekerlin.

Enfin, les dix membres élus par les concurrents : MM. Samuel David, élu par 17 voix ; Gastinel et Poise, par 15 voix ; Deffès, par 14 voix ; Pessard, par 13 voix ; Lajarte, Nibelle et Salomon, par 12 voix ; Frank, Lalo et Ad. Blanc, par 11 voix. (L'un de ces derniers, le plus jeune, devra céder le pas aux deux plus anciens, le nombre étant limité à dix.

gnature Guyot, imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, Paris, et dans la plupart des pharmacies.

On sait qu'il est de tradition, *au Printemps*, d'offrir à la clientèle, chaque année, pour fêter le retour de la saison fleurie à laquelle ces magasins ont emprunté leur nom gracieux, la plus jolie des fleurs, la *Violette de Parme*, si chère à nos charmantes Parisiennes.

La distribution commencera *lundi prochain*, l'avant-veille du *printemps*, et nous sommes certains qu'il y aura, comme toujours, foule *boulevard Haussmann*.

— Nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs, l'annonce publiée sous le numéro de ce jour, par les grands magasins de nouveautés AUX FABRIQUES DU NORD, 132 et 134, rue Lafayette, qui offrent au public des *occasions réelles* à des prix de bon marché véritablement surprenants.

— LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 897e livraison (16 mars 1878). — *Texte :* L'Amérique équinoxiale (Colombie, Equateur, Pérou), par Ed. André, voyageur chargé d'une mission du gouvernement français (1875-1876). — Texte et dessins inédits. Douze *dessins* de Riou.

Bureaux à la librairie Hachette et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

EAU D'OREZZA

D'après un excellent travail qui vient d'être publié par M. le Docteur Poggiale, il résulte de l'examen auquel s'est livré cet excellent chimiste, que 1,000 grammes de cette eau contiennent 0 gr. 128 de carbonate de protoxyde de fer et 1 litre 248 d'acide carbonique libre ou provenant des bicarbonates. C'est donc une eau excessivement remarquable. Elle l'emporte par la proportion de fer et de gaz qu'elle renferme, sur les eaux ferrugineuses et gazeuses les plus célèbres, telles que Spa, Schwalbach et Pyrmont. Ainsi, par exemple, le Pouhon de Spa, qu'on cite, avec raison, comme le type des eaux ferro-gazeuses, ne contient, pour la même quantité d'eau, que 0 gr. 077 de carbonate de fer et 0 lit. 880 d'acide carbonique.

Si les eaux d'Orezza méritent, au point de vue chimique d'être placées en première ligne, elles ne le méritent pas moins sous le rapport hygiénique et médicinal. Ces eaux, en effet, par leur action tonique sur l'estomac et sur l'ensemble de nos fonctions, conviennent à l'homme en santé et à l'homme malade.

Elles sont particulièrement utiles dans la chlorose et dans l'aménorrhée, qui en est si souvent la conséquence ; dans les hémorrhagies passives, l'anémie, les leucorrhées, les gastralgies et, dans les diarrhées chroniques, par atonie de la muqueuse.

La rapidité avec laquelle elles sont absorbées, puis éliminées par les urines, les rend encore fort avantageuses contre la gravelle et certaines formes du catarrhe vésical. C'est, du reste, l'histoire de la plupart des eaux ferrugineuses : seulement ces caractères sont surtout très prononcés dans celles d'Orezza.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

HOMMES DE LETTRES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie

Cliché DISDÉRI

TRAGEDIE

MUSIQUE

EMILE ZOLA

Imp. Yves & Barret.

G. Bouvy del.

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 254

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 28 mars au 3 avril 1878

PRIX DU NUMERO : 30 CENTIMES

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CCLIV

—

ÉMILE ZOLA

—

De tout temps, à côté des gloires véritables qui seules parviennent à l'immortalité, des renommées bruyantes se sont emparées de l'esprit public, le captivant par une qualité réelle, très-attachante, mais développée au détriment des autres.

En peinture, comme en littérature, nous avons actuellement plusieurs artistes et hommes de lettres, doués ainsi d'une faculté naturelle dominante; parmi ces derniers, je rangerai Émile Zola, qui doit à son talent de description une réputation qu'un réalisme par trop brutal aurait pu empêcher de s'établir, si le goût dominait dans l'esprit des masses.

Émile Zola, né à Paris en 1840, est le fils d'un ingénieur italien qui a passé son nom au canal d'Aix en Provence, dont il dirigea la construction. Ayant perdu son père de bonne heure, l'enfant, à peine âgé de sept ans, fut envoyé à Paris où il fit ses études au lycée Saint-Louis. Sorti du collége, il entra comme employé chez un libraire et, là, lui vint le goût de la carrière littéraire.

En 1864, à vingt-quatre ans, Zola publiait son premier ouvrage : *Contes à Ninon*, recueil de nouvelles qui passa presque inaperçu, comme tout ouvrage signé d'un nom inconnu et que la réclame ne lance pas à toute vapeur.

Mais le jeune homme était intelligent, ambitieux et d'un caractère ardent. Aussi songea-t-il, tout de suite, à s'assurer le concours de la presse. Il chercha tout d'abord à prendre rang lui-même parmi les journalistes, assuré qu'une fois dans la place il compterait des soutiens.

Je vais peut-être commettre une indiscrétion, mais, c'est mon métier de biographe de rechercher et de faire connaître la vérité. Mon excellent ami et rédacteur en chef, qui met ordinairement ses petites archives à ma disposition, me pardonnera donc si je retrace les deux lettres suivantes, qui me sont tombées sous la main en fouillant ses papiers, et qui dévoilent la première entrée d'Émile Zola dans le journalisme. Elles sont écrites aussitôt après la publication des *Contes à Ninon*, et si l'une accuse la grande préoccupation de l'auteur, l'autre nous apprend que, grâce à son protecteur, alors secrétaire de la rédaction au *Petit Journal*, il a mis enfin le pied dans l'étrier.

10 janvier 1865.

Cher monsieur Paz,

Vous savez quel est mon idéal : être accepté comme collaborateur régulier du *Petit Journal*; avoir un nombre fixe d'articles par mois et toucher un traitement fixe. Voyez si votre bienveillance pour moi peut vous faire obtenir toutes ces belles choses.

Je vous permets toutes les observations possibles, et vous serais même obligé si vous vouliez bien m'aider de vos conseils et me conduire dans ce doux sentier inconnu où je crains de faire quelques faux pas.

Vous portez César et sa fortune, conduisez-les à bon port.

Paris, 21 janvier 1865.

Cher monsieur Paz,

Me voici donc chroniqueur, grâce à vous. J'ai à vous remercier de toutes les démarches que vous avez faites en ma faveur. Vous êtes vraiment un homme influent, et il est bon d'être votre ami. Je vous serre vigoureusement les mains et vous prie de croire à mon éternelle reconnaissance.

ÉMILE ZOLA.

Ainsi donc, voilà Zola rédacteur au *Petit Journal*. Il publie alors immédiatement (1865) : la *Confession de Claude* qui obtint un succès ; puis successivement : le *Vœu d'une Morte* et *Mes Haines*, en 1866; les *Mystères de Marseille*, *Manet*, et *Thérèse Raquin*, en 1867. Dans ce dernier ouvrage, il donne la mesure de son talent. Le style d'un relief et d'une couleur extraordinaire, le détail rendu avec une précision qui va jusqu'à la minutie, accusent un talent brillant, mais les caractères outrés, souvent repoussants, laissent une impression désagréable.

A partir de ce moment, Emile Zola devient populaire, et une série de volumes, qui se succèdent depuis lors et nous conduisent jusqu'au fameux *Assommoir*, retrace les mœurs du second Empire, avec une vigueur étonnante et un remarquable esprit satirique. Ainsi les *Rougon-Macquart*, la *Fortune de Rougon*, la *Curée*; la *Conquête de Plassans*, le *Ventre de Paris*, la *Faute de l'abbé Mouret*; *Son Excellence Eugène Rougon*, contiennent des pages fort remarquables, où l'on sent un tempérament véritablement puissant.

Malheureusement, à côté de qualités brillantes, les œuvres de Zola renferment des défauts capitaux. L'écrivain d'un style si raffiné qu'il en est parfois même maniéré, manque totalement de goût. Il cherche le relief et la couleur dans le trivial. Il préfère peindre un monstre qu'un être bien doué, et son talent descriptif, d'une puissance admirable, se complait dans l'étude du laid et du grossier.

L'Assommoir, la dernière étude de mœurs de Zola, qui est un ouvrage typique, contient, — heureusement avec exagération, — tous les défauts de l'auteur, en conservant encore quelques-unes de ses qualités. La crudité du détail y devient insupportable à tout lecteur possédant quelque goût. Et sans parler de la singularité des caractères qu'il prête aux gens du peuple, on ne peut franchement admirer le réalisme brutal dans lequel l'auteur semble plus que jamais se complaire. Ce sont là des livres non-seulement malsains, mais écœurants, car il n'est pas possible qu'on ne ressente pas une impression pénible après les avoir lus.

Pourquoi donc dépenser un si beau talent d'ensemble, et tant de qualités de premier ordre dans le but de nous passionner pour ce qui est laid et grossier. L'idéal des intelligences d'élite ne devrait-il pas être, au contraire, d'épurer notre goût et d'ennoblir nos idées! Tout ce qui peut rabaisser ou avilir, ne devrait-il pas être soigneusement caché ; sans doute il est bon, quelquefois, de mettre le fer rouge dans la plaie béante, mais à la condition de la cautériser, au lieu d'en étaler les horreurs.

Aussi, lorsque l'œuvre de Zola, revêtant la forme dramatique, a voulu paraître au théâtre, n'a-t-elle point connu le succès. *Thérèse Raquin*, drame en quatre actes, joué à la Renaissance en 1873, n'a inspiré que de l'aversion, et on n'a pu sourire à Cluny en 1874, devant la comédie humoristique, ayant pour titre : les *Héritiers Rabourdin*.

Comme journaliste, Émile Zola s'est fait également remarquer. Il a publié dans le *Petit Journal*, dans l'*Evénement*, le *Figaro*, la *Vie Parisienne*, le *Salut public*, le *Corsaire*, la *Tribune*, etc., etc., des articles qui ont été fort goûtés et qui méritaient de l'être.

En ce moment, Émile Zola vient d'achever pour le *Nouveau Journal*, un roman : le *Mouchard*, qui va entrer, ces jours-ci, en cours de publication. Espérons que l'auteur se sera amendé tant soit peu dans ses idées réalistes, et que son imagination si vive et sa plume si colorée se seront complues dans des peintures d'une brutalité moins excessive. L'auteur entre, en effet, dans sa seconde jeunesse, souhaitons donc que l'âge et l'expérience atténuent désormais quelques-uns de ses défauts trop outrés, tout en conservant à ses qualités leur éclat et leur attrait. Car il y a, sans conteste, chez Émile Zola, l'étoffe d'un écrivain remarquable, doué d'un esprit satirique étincelant, et possédant des aptitudes singulièrement attachantes, bien faites pour frapper l'imagination de la foule, et aussi pour vivement intéresser les lecteurs érudits.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

RICHARD,

(de l'Académie nationale de musique).

REVUE DES THÉATRES

ODÉON

Joseph Balsamo, drame en cinq actes et 8 tableaux, d'Alexandre Dumas.

On a représenté enfin cette pièce si longtemps préparée, vantée, annoncée à son de trompe, sur laquelle la direction de l'Odéon fondait de si magnifiques espérances. Or, il faut bien le dire, *Joseph Balsamo* n'a point répondu à l'attente générale. D'abord il est arrivé ce qui, neuf fois sur dix, arrive aux drames découpés dans des romans, et surtout dans des romans aussi volumineux, aussi compliqués et aussi touffus que le *Balsamo* de Dumas père. C'est qu'au lieu d'une pièce, on n'a qu'une succession de tableaux décousus, de scènes plus ou moins bien rattachées les unes aux autres. Ainsi, dans *Joseph Balsamo*, la présentation à la cour de la comtesse Dubarry et l'acte des *Accidents de la place Louis XV* sont de purs hors-d'œuvre qui, dans le roman, pouvaient avoir leur raison d'être, mais qui pourraient, sans le moindre inconvénient, être retranchés du drame.

Ce qui est plus grave encore, c'est l'odieux caractère de presque tous les personnages. Depuis le Roi jusqu'à la dernière des soubrettes, il n'y a dans *Balsamo* que des êtres pourris jusqu'aux moëlles. On n'écoute pas sans malaise l'infâme langage du baron de Taverney, gentilhomme ruiné, qui compte sur la beauté de sa fille Andrée et l'effet qu'elle produira sur Louis-le-Corrompu pour rétablir sa fortune ; on ne saurait non plus entendre de sang-froid la cynique conversation entre Balsamo et la Dubarry où se trouve exposé l'art de se prostituer et de s'en faire une haute position ; rien de plus révoltant, enfin, que l'attentat commis par le jardinier Gilbert, un drôle aux déclamations emphatiques, sur Andrée de Taverney, endormie d'un sommeil magnétique. Le premier soir, ces crudités ont soulevé quelques protestations parmi des spectateurs cependant triés sur le volet. Mais, le lendemain et aux représentations suivantes, les protestations se sont accentuées et de violents coups de siflets ont prouvé à M. Dumas fils combien il est dangereux de manquer à la loi des contrastes qui veut, surtout au théâtre qu'on oppose aux scélérats des figures sympathiques.

Où est, dans *Balsamo,* le personnage touchant ? Car Andrée de Taverney, est trop pâle, et trop souvent endormie pour nous intéresser.

Ce qui, en outre, est grotesque au dernier point, c'est de faire de la Révolution Francaise l'œuvre de charlatans comme Balsamo et de vils coquins comme Gilbert. Ceci en vérité est un peu trop fort.

« Il est permis de violer l'histoire, » disait Alexandre Dumas père. Soit ; mais il n'est pas permis de la faire déraisonner à ce point.

Il se peut que, malgré ses énormités, *Balsamo* fournisse une longue carrière. Les sifflets n'ont pas empêché le succès de *Rabagas*, de honteuse mémoire. D'ailleurs, l'auteur a dû consentir à de nombreuses coupures.

Donc, grâce au tapage excité, au nom respecté d'Alexandre Dumas père, à la splendeur des décors et des costumes, lesquels sont d'une richesse étonnante et d'une scrupuleuse exactitude; grâce aussi à l'excellence des interprètes — (car Mmes Hélène Petit, Léonide Leblanc, Marie Jullien, MM. Lafontaine, très remarquable dans sa nouvelle création, Marais, Tallien, Dalis, etc., méritent les plus grands éloges), - *Joseph Balsamo* produira peut-être de belles recettes ; mais il n'ajoutera rien à la réputation de M. Dumas fils.

GYMNASE

Reprise de *Monsieur Alphonse*, comédie en 3 actes de M. Alexandre Dumas fils.

Nous n'avons pas à revenir sur la pièce. Aussi bien, malgré sa donnée répugnante, a-t-elle réussi lors de son apparition, et obtiendra-t-elle maintenant, selon toute apparence, un regain de succès.

Ce qui fait l'intérêt de cette reprise, c'est la distribution nouvelle. Les changements intéressants portent surtout sur les rôles de femmes. Or, nous devons le dire, ils sont moins bien tenus à présent qu'à la création. Mlle Suzanne Lagier remplit avec talent le rôle de Mme Guichard; mais elle a moins de rondeur qu'Alphonsine. Mme Fromentin, toujours excellente dans ses rôles, rend également fort bien la femme coupable et repentante, mais elle n'a pas la grâce idéale et la poétique diaphanéïté de Blanche Pierson. Enfin Mlle Vrignault, qui joue la petite Adrienne, n'a pas fait un début aussi triomphant que Mlle Alice Lody, aujourd'hui à l'Odéon ; néanmoins cette jeune fille qui est encore une enfant, donne déjà de sérieuses espérances. — Quant à Achard, il se tire toujours avec honneur du rôle ingrat et antipathique de M. Alphonse.

PALAIS-ROYAL

Les Vieilles Couches, comédie en trois actes de MM. Ed. Gondinet.

M. Gondinet vient d'obtenir un franc et légitime succès. On a ri et de bon cœur durant ces trois actes où l'esprit pétille, et que mènent, avec le plus vif entrain, les excellents artistes du Palais-Royal.

Miradoux est à la fois une *jeune* et une *vieille couche*. Lorqu'il est dans sa ferme entouré de ses paysans et de ses laboureurs, il est de la *jeune couche*, et travaill e heureux et fier de marcher dans le progrès; mais quand il vient à Paris, Miradoux se transforme en *vieille couche*; il prend l'habit noir et la cravate blanche, soupe chez Bignon avec des demoiselles à qui il va jusqu'à promettre le mariage.

Au milieu de cette vie en partie double, Miradoux le fermier apprend un jour qu'il lui tombe sur la tête un héritage de 500,000 francs, mais voilà que le notaire qui connaît Miradoux le vieux gommeux, se refuse à croire que les deux Miradoux ne font qu'une seule et même personne, et refuse de lui remettre l'héritage.

Alors commence une succession de scènes amusantes, dont le détail nous conduirait trop loin, et au milieu desquelles Miradoux, balotté, devient la victime de toute sa famille ; car sa femme, sa fille, son garçon, ayant appris sa nouvelle fortune, se sont mis eux aussi à s'amuser et se livrent à une existence des plus excentriques. Les jeunes couches que se flattait d'avoir fait naître Miradoux sont devenues aussi vieilles couches que lui, et le pauvre homme reçoit une rude leçon pour avoir oublié le premier de suivre l'exemple du travail qu'il se faisait honneur de prêcher dans sa campagne.

Geoffroy est merveilleux. Lhéritier Milher et Gil-Pérez rivalisent de bel humeur avec lui. Un personnel nombreux de jeunes femmes leur donnent la réplique, et tout l'ensemble, interprétation et mise en scène, contribue à réaliser un succès énorme que nous sommes heureux d'enregistrer pour l'auteur et pour le théâtre.

PORTE-SAINT-MARTIN

Les Misérables, drame en 5 actes et 12 tableaux, de Charles Hugo.

A la bonne heure ! Voici une belle et noble pièce, profondément humaine et profondément poignante, et qui élève l'âme et inspire les sévères méditations.

Tout le monde a lu et relu, et relira encore l'admirable roman de Victor Hugo, dans lequel le fils du poëte, hélas ! mort aujourd'hui, a taillé le drame proscrit par l'Empire, et que vient de nous rendre la République.

Le roman, cette colossale épopée de toutes les misères, — misères d'en haut et misères d'en bas, misères héroïques et misères criminelles, — offre d'immenses développements. Le drame lui-même dépasse les limites ordinaires des pièces. Aussi n'a-t-on pu en jouer encore que la première partie, celle qui a pour titre : *Fantine*.

Jean Valjean apparaît d'abord venant du bagne, et, comme tel, repoussé partout. Une seule maison s'ouvre au forçat libéré. C'est celle de Mgr Myriel, un évêque des jours antiques. Pour prix de l'hospitalité, Valjean le vole. Mais l'évêque arrache le voleur aux gendarmes, en déclarant qu'il lui avait donné les ob-

jets dérobés. Un miracle s'opère alors. Mgr Myriel a racheté l'âme du forçat.

La brute a bien une révolte ; c'est l'épisode du Petit-Gervais. Mais cette mauvaise action, presque involontaire d'ailleurs, sera la dernière : désormais Jean Valjean appartient au bien.

Après Valjean, ce type de la misère chez l'homme, voici Fantine, personnification de la misère chez la femme ; une pauvre fille séduite, puis abandonnée avec une enfant, qu'elle confie aux Thénardier, des misérables aussi, mais dans le sens sombre du mot.

Ensuite, nous retrouvons Valjean devenu M. Madeleine, le maire et le bienfaiteur de Montreuil-sur-Mer. Il échappe longtemps à un ennemi qui le guette silencieusement, l'agent de police Javert. Mais voici qu'on a arrêté un pauvre diable qu'on prend pour Valjean. M. Madeleine va se dénoncer lui-même pour délivrer l'innocent.

Ensuite viennent la mort de Fantine ; l'évasion de Valjean ; l'épisode de sœur Simplice ; la visite de Valjean aux Thénardier, auxquels il arrache la petite Cosette ; puis la poursuite donnée aux fugitifs par Javert ; enfin, la quasiment miraculeuse arrivée de Valjean et de Cosette au Petit-Picpus, où, grâce à la complicité du jardinier Fauchelevent, à qui jadis M. Madeleine a sauvé la vie, ils seront en sûreté.

Toutes ces scènes sont vraiment saisissantes, grandioses, et font vibrer les plus nobles fibres du cœur humain. Il y a longtemps, certes, qu'il ne nous avait été donné d'entendre un aussi puissant drame. Aussi l'a-t-on écouté, pour ainsi dire, avec un pieux recueillement.

Les interprètes sont dignes de l'œuvre. Dumaine est un Valjean superbe, Taillade un Javert parfait, Vannoy un Thénardier vraiment sinistre ; Mlle Jane Essler, qui a réalisé un tour de force en apprenant son rôle en six jours, a rendu excellemment la touchante figure de Fantine. N'omettons pas de signaler la petite Daubray, une bambine déjà remarquée dans la *Cause célèbre*, et qui joue Cosette à ravir.

ATHENÆUM

Reprise de : *Aux Crochets d'un Gendre*, comédie en 4 actes, de Théodore Barrière. — Bénéfice de M. Angély.

Aux Crochets d'un Gendre, cette spirituelle et désopilante étude de mœurs où Barrière a dépensé tant de verve, vient d'obtenir, avec l'excellente troupe de l'Athenæum, un succès des plus vifs.

Jouée avec un ensemble qu'obtiennent, seuls, nos premiers théâtres de genre, cette comédie va retrouver un regain de succès. Angély est d'un comique achevé dans Onésyme Moutonnet ; Horace tient l'emploi de Félix avec une réelle autorité, et sait faire porter sur son public les mots incisifs dont son rôle est rempli. Mlle Rachel joue Blanche avec une espièglerie tout aimable. Lecœur et Mme Gilbert ont du naturel et de la rondeur

Mme de Wenzel, de la distiction, M. Gérald, est un débutant qui promet, Harel se tire avec honneur du redoutable personnage de Moutonnet, et Mme Léry tient fort bien un petit bout de rôle au-dessous de son talent. Tous les rôles accessoires sont d'ailleurs remplis avec beaucoup de soin.

Nous le répétons, c'est là un grand succès pour ce charmant petit théâtre.

Lundi, au bénéfice de M. Angély, un public nombreux et choisi est venu montrer sa sympathie au joyeux comique. Melchissédec, dont la voix est plus admirable que jamais, a été l'objet d'une véritable ovation. Il a chanté avec une ampleur magistrale et un sentiment exquis, une romance de beaucoup de caractère : *Pauvres fous*, de M. Tagliafico, et un air de *Linda di Chamouni*.

Mme Praëger, et M. Amsell ont été applaudis dans la partie musicale, ainsi que Mlle Daniel et M. Angély, qui ont chanté avec entrain des chansonnettes comiques. M. Émile Bourgeois, le jeune maître pianiste et compositeur d'un si grand talent, avait bien voulu descendre au rôle d'accompagnateur, mais chacun à bien vite compris à quel artiste il avait à faire, et plus d'un applaudissement s'adressait certainement à lui.

On a beaucoup goûté un pas de danse exécuté avec une grande légèreté par M. Henriot, et la *Styrienne*, dansée par deux jeunes sœurs, Lola et Rosita, avec une correction parfaite.

Deux petites pièces ouvraient et fermaient la soirée qui a été des plus brillantes. A voir les toilettes et le public choisi, on se serait cru à l'Opéra-Comique un jour de première.

On va reprendre à l'*Athenæum* : *On demande un Gouverneur*, et on a mis à l'étude : *Une Tâche à la lune*, petite comédie inédite qui sera le début de deux jeunes auteurs.

GRANDEUR ET DÉCADENCE
DE
MAITRE RAGUENEAU

—

I

EMBONPOINT.

On croit assez facilement, de nos jours, avoir parfaitement fouillé tous les recoins curieux de la biographie littéraire, parce que l'on a parlé à peu près de tous les artistes au métier, de tous ceux qui se sont posés dans une spécialité de poésie, de critique ou de philosophie, parce qu'on a étalé, une à une, toutes les gloires et toutes les misères de leur vie, parce qu'on a fastueusement compté les taches et les trous de leur réputation, à côté de ses étoiles d'or et de ses spendides lueurs. Mais on oublie ceux qui sont peut-être les plus originaux et les meilleurs à étudier, c'est-à-dire les poëtes inconnus, les poëtes de comptoir et d'arrière-boutique, pauvres artistes d'instinct et d'imitation, les uns oubliés et perdus par leur extrême et naïve modestie, les autres par les sottes et ridicules vanités qui soufflent sur leur âme et l'enflent comme une bulle de savon, pour mener leur génie à la même destinée. Les triomphes de cette sorte de poëtes ne sont jamais que des triomphes du coin du feu ; l'auréole qui brille à leur front n'épand jamais ses rayons au delà du cercle de la famille, et c'est tant mieux ; car les ridicules, dont il semble qu'ils doivent toujours se vêtir, excitent moins le rire que l'attendrissement et de bienveillantes sollicitudes chez ceux qui en savent toutes les causes bonnes et naïves.

Nos recherches, secondées par un hasard assez heureux, nous ont fait découvrir l'histoire du roi de cette bourgeoise famille de poëtes, du Don Quichotte de la poésie pindarique et du sonnet-voiture. La poésie qui, de notre temps, semble étendre sur tant de jeunes âmes ses ailes noires et maudites, qui s'acharne à flétrir, dans leur fleur de jeunesse et de beauté, tant d'enfants éblouis, dès leurs premiers pas, par l'immense et orageux horizon de la vie, la poésie, dis-je, se contentait autrefois de ruiner ses enfants ou de les conduire à l'hôpital, à travers l'office d'un grand seigneur.

Un pauvre jeune homme, qui cesse à peine de sourire à sa mère, de fixer son regard doux et clair sur le regard de quelque vierge aimée, regard si tendre et si chaste, d'élever son âme vers Dieu, dans une prière harmonieuse, pour se coucher un soir dans la Seine, et étreindre pour la dernière fois, dans ses bras livides et dans ce lit glacé, son horrible fiancée — la Réalité, — voilà le poëte du dix-neuvième siècle. Celui du dix-huitième était plus philosophe, quoiqu'aussi malheureux.

Lisez plutôt :

« Sous le règne du grand roi, c'était un bienheureux mortel que le pâtissier Ragueneau, tant qu'il ne fût pas poëte. Il possédait une demi-douzaine de mentons bien replets et grassement plissés. Ses deux yeux bleu-gris trônaient enfouis sous deux coussins joufflus et grassouillets. Il était gros, petit et large, chantait tout le jour et ne pensait à rien, le bienheureux Ragueneau, si ce n'est de cuire à point ses pâtés et ses galettes, afin de ne pas mécontenter sa pratique ; sa personne seule était une joyeuse enseigne capable d'achalander la boutique la plus reculée du faubourg le plus désert, et il se trouvait placé au centre de Paris, dans le quartier du Palais, entouré de clercs, d'avocats et de juges, au milieu de la race des gens de robe, qui est bien la race la plus friande de toute la terre. Oh ! l'heureuse position et la charmante vie que celle de Ragueneau ! Oh ! le digne et honnête homme ! qui ne demandait qu'à faire fleurir, des roses de la santé, les joues décharnées de tous les chicaniers, et qui justifiait si bien, par l'excellence de ses pâtés et de ses tourtes, sa triomphante enseigne, où les passants voyaient peint un gigantesque pâté, avec ces mots au-dessous : *Aux amateurs de haulte graisse*. Oh ! charlatanisme innocent et plein de charmes ! qui ne vous faisait venir l'eau à la bouche que pour satisfaire aussitôt, et de la manière la plus complète, vos appétits de friandises ! Combien de très humbles sujets du grand roi vous ont rendu grâce. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la petite pelotte de Ragueneau s'enflait de jour en jour de bons écus bien ronds et bien sonnants, et s'il faisait la nique à tous les pâtissiers de Paris.

Il avait dix garçons dans sa boutique, travaillant sans cesse auprès d'un feu continuel, dans un four que personne n'eût cru devoir rester un jour solitaire, tant il était toujours merveilleusement rempli et achalandé. Et lui-même,

lui, Ragueneau, le jour de grand débit, ne dédaignait pas de mettre les mains à la pâte, et pétrissait, aussi laborieusement qu'un manœuvre de fourneaux, encourageant ainsi ses aides de l'exemple, de la voix et du regard. — Allons! Jérôme, pas de lenteur; retirez vos pâtés; ne les laissez pas surprendre. Voyez! J'en étais sûr. En voilà un de brûlé. — Et vous, Jean, vous les retirez trop tôt; il faudra les remettre au four, et ce sera une mauvaise cuisson.

Mais c'est assez vous montrer qu'il cherchait à gagner consciencieusement les éloges des chalands. Nous ne devons pas oublier de parler de Mme Ragueneau, belle et grosse femme, merveilleusement bien nourrie, qui trônait dans le comptoir, et, comme un appât friand, alléchait les pratiques. Plus d'un beau seigneur, au pourpoint couvert de broderies dorées, se détournait de son chemin pour venir la contempler un moment, et plus d'un petit bourgeois, en habit de ratine, faisait fête aux petits pâtés du mari pour obtenir de la femme un sourire officiel. Mais, outre les chicaniers, les bourgeois et les grands seigneurs, il venait aussi, à la boutique, bon nombre de comédiens, poëtes, écrivassiers, et pipeurs de toute espèce, — et mal arriva au pauvre Ragueneau de les recevoir; car la compagnie des faiseurs d'esprit fut toujours périlleuse aux gens d'état.

Tous les frelons du Parnasse s'abattirent sur la ruche du pauvre pâtissier, et dévorèrent tout le miel de son labeur. Ils sucèrent, comme des vampires, l'embonpoint du bonhomme, si bien, qu'en moins d'un an, il se trouva tant amaigri, qu'il ressemblait plutôt à la miniature, ou au squelette de son portrait même, qui semblait faire éclater le cadre, tant il avait d'ampleur et de graisse luisante.

Or, voici comment s'opéra la triste métamorphose de Ragueneau, comment il passa de l'insouciance fleurie du pâtissier à la maigreur fiévreuse du poëte.

Parmi les complaisants affamés qui rôdaient autour de la boutique, il y en avait un qui la hantait plus particulièrement. C'était Beis, un de ces brillants de table, dont la verve étincelle et meurt au choc de deux verres. C'est lui, le barbare, qui se glissa dans la boutique de Ragueneau, et, sous prétexte de le servir près des grands dont il était le convive obligé, lui inspira la folie de faire des vers. Il commença par chatouiller la vanité du brave homme; il mangeait ses gâteaux avec une insouciante protection et le payait en méchante poésie, sa monnaie d'habitude. Oh! le traître! s'il se fût borné à les manger seul! Mais il amena bientôt avec lui toute la séquelle de Phœbus. La boutique ne tarda pas à être transformée en académie, et les pâtés de Ragueneau étaient les jetons de présence des membres assidus.

Fatale influence de la vanité sur les cerveaux les plus étroits et les plus rebelles! Les flatteries que les poëtes adressèrent à Ragueneau sur l'intelligence avec laquelle il comprenait et louait leurs œuvres, tandis qu'il ne les louait que par une déférence banale, l'éclat que faisait rejaillir sur lui, dans tout le quartier, l'affluence des beaux esprits, et, plus que tout cela, peut-être, le pouvoir du contact, lui firent monter à la cervelle une abondante nausée de poésie. Un matin, comme il admirait le dernier sonnet de Beis, tout en faisant retirer du four un superbe pâté Ragueneau eut une idée; il jeta en l'air son bonnet de coton, comme pour le saisir au vol, et s'emparant avec une sainte frénésie de la seule plume qu'il possédait, de la plume qui lui servait à écrire le livre de ses parties. En moins de quatre heures, il accoucha d'un quatrain qu'il montra le lendemain matin à son juge suprême Beis, et que nous ne pouvons résister à la tentation de mettre sous vos yeux, dans toute sa naïveté.

Oui, certe un pasté magnifique
Est au dessous d'un beau sonnet,
Autant qu'un simple chapeau fait la nique
Au mieux coëffant et mieux fourré bonnet.

Force fut à Beis de le louer. Néanmoins il lui corrigea quelques longueurs, attendu que les deux derniers vers possédaient deux pieds de plus que les premiers, et que le troisième, notamment, n'est pas un vers. Il l'engagea donc à persévérer dans une carrière où sa verve, disait malignement le traître, se déployait avec tant d'abondance. Disons-le pourtant avec douleur, après ce chef-d'œuvre, Ragueneau s'amoindrit d'un menton.

La tête tournée par les éloges sardoniques de Beis, l'infortuné pâtissier se livra avec acharnement à la poésie; il en perdit le boire et le manger; le repos de ses nuits fit place à de poétiques insommies, et toutes ses phrases étaient saupoudrées de rimes, ce qui produisait l'effet le plus ridicule du monde. Au bout de quinze jours d'une semblable exaltation, pendant lesquels sa femme et ses six garçons le crurent sincèrement devenu fou, Ragueneau mit fin à une ode pindarique; oui, une ode! car l'ode était alors la fureur générale, l'épidémie et la contagion du Parnasse, comme jadis le sonnet et le rondeau. L'ode pompeuse et mythologique, toute boursouflée, toute ronflante, toute pailletée d'or comme une princesse de théâtre, l'ode ne marchant que sur des échasses pour mieux dominer, l'ode était la reine de la poésie, et Boileau lui-même sacrifiait à son autel.

Donc, il fallait voir Ragueneau, lorsqu'il eût terminé son ode, lorsque, se promenant de long en large dans sa boutique, entouré de ses garçons ébahis, comme Apollon dans son temple, entouré de ses prêtres, ou la Pythonisse échevelée sur son trépied; il leur en déclamait des morceaux sonores, mais ne leur adressant pas autrement la parole, car il dédaignait de leur parler, à eux, hommes bornés et de langage trivial, lui, Ragueneau, qui parlait la langue des dieux.

Adieu donc, tourtes, croquets! adieu, pâtés et galettes! Vous ne méritez plus un regard de Ragueneau, l'homme inspiré, le poëte, vous, la cause innocente de son innocente folie.

En vain la femme du pâtissier, femme d'un gros bon sens, qui n'approuvait pas le travers de son mari, voulut-elle lui en parler sérieusement. Il lui imposa silence en lui disant: « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? » et il courut porter à Beis son ode pindarique; voici quel fût l'effet de leur conférence.

Le soir même on vit tous les garçons transformés en valets de message, laisser le four vide et froid pour battre le pavé de Paris et porter à tous les poëtes parasites de la bonne ville de Paris une invitation de se rendre le lendemain matin, vers onze heures, à la boutique de maître Ragueneau.

EMMANUEL GONZALÈS.

(A suivre).

LE SECRET DE POLICHINELLE

—

LÉGENDE *(suite)*.

A peine ce nom fut-il prononcé que le soleil s'obscurcit d'une étrange façon.

Ce fut comme un voile épais jeté sur la nature et que des éclairs sanglants déchiraient avec peine, à des intervalles de plus en plus rapprochés.

— Canaille de Salsififri, murmurèrent les moins accablés d'entre les villageois; le voilà qui, par ses sortiléges, nous attire la colère divine.

Les voix s'éteignirent au milieu d'un roulement de tonnerre effroyable, répercuté par mille échos à la fois.

— C'est la fin du monde! gémit l'un.

— Ou tout au moins le châtiment de nos fautes, piailla un autre.

La douce Bianca, elle-même, ne put secouer l'angoisse que les éléments déchaînés faisaient entrer dans son cœur déjà si faible.

Se serrant contre son fiancé qui la protégeait de son mieux:

— Péblo! dit-elle enfin, j'ai peur!

— Ne craignez rien, Bianca, fit celui-ci qui, bien qu'ébranlé par le désarroi général, cherchait malgré tout à remonter le moral des autres; Salsififri ne sait ce qu'il dit. Allons, mes amis, en route!

A ce moment, un coup de tonnerre plus terrible que les précédents agita la terre et l'air d'une inquiétante façon.

Puis, au milieu de la noce épouvantée, tomba du ciel comme une masse informe, sorte d'aérolithe, qui s'incrusta dans le sol et ne bougea pas plus qu'un bloc.

Tous s'enfuirent en poussant des cris inarticulés, se souciant peu de vérifier la nature de ce produit anormal; tous, excepté Salsififri qui, dans sa folle terreur, n'entrevit même pas ce moyen de salut et se laissa rouler simplement sous la table où buvaient naguère ses compagnons.

Alors, quand les ombres se furent un peu dissipées, il put apercevoir devant lui l'objet incompréhensible qui gisait inerte.

Cette immobilité persistante l'enhardit au point de lui faire allonger la tête, avec les mêmes précautions qu'une tortue sortant de sa carapace; mais, comme elle aussi, il se hâta de la rentrer, dès qu'il reconnut un principe de vie dans cette masse hétéroclite.

En effet, ce produit des éléments en furie n'était après tout qu'un homme, différent peu des autres, si ce n'est par une laideur caractéristique.

Il avait les cheveux blancs et ras, et sa face rougeaude n'était coupée que par d'épaisses moustaches, de volumineux favoris, d'un blanc semblable aux cheveux.

Son nez, aussi long que crochu, rejoignait presque son menton, dit en galoche, au point d'étrangler parfois les moustaches qui se trouvaient alors réduites à leur plus simple expression.

Les yeux, quoique petits, avaient une prodigieuse activité sous le sourcil buissonneux qui les cachait en grande partie.

Mais, ce qu'il avait vraiment extraordinaire, c'était, au beau milieu du dos et sur le plein de l'estomac, une gibosité charnue si développée, qu'on pouvait se demander, au premier abord, si

cet homme était un chameau, ou réciproquement.

L'homme, car décidément c'en était un, était tombé dans une posture singulière : les deux jambes allongées en sens inverse et le corps aplati le long de la jambe droite : ce qu'on appelle le grand écart.

Il resta dans cette attitude l'espace d'une minute comme en pamoison.

Fatigué, sans doute, il ouvrit un œil, puis deux, se redressa d'un bond et se livra ensuite à de folles gambades, sans paraître se soucier autrement des curieux que son action bizarre pouvait attirer autour de lui.

Fort heureusement i' n'y en avait qu'un, mais qui regardait pour les autres ; c'était Salsififri.

De son observatoire facile à dépister, le drôle passait par toutes les transitions de la frayeur à la surprise.

— C'est vrai, disait-il à part lui, qu'il y en a des Polichinelles ; et ma grand mère avait raison quand elle me contait l'histoire du vampire. C'est horrible !

Tout en donnant cours à ces réflexions intimes, il ne perdait de vue, ni le fantoche, ni ses moindres gestes, et sa perplexité fut loin de disparaître, quand il le vit ramasser un bâton formidable, qu'il agita d'une façon cabalistique.

— Que fait-il? se demanda le poltron.

(A suivre)

ÉDOUARD MONTAGNE.

BULLETIN FINANCIER

Les événements paraissent depuis quelques jours de plus en plus sombres et les nouvelles, qui nous viennent de l'extérieur, sont d'une nullité absolue.

Des dépêches annoncent que les Russes refusent d'évacuer le territoire Turc, avant que la flotte anglaise ait quitté la mer de Marmara.

D'autres dépêches plus graves encore annoncent le débarquement des Anglais à Gallipoli.

Dans ces conditions nos Rentes sont plus faibles et ouvrent en baisse à 72.55 et 109.25.

La 1re cote des Consolidés vient avec 1/16 de baisse, à 95 1/16, mais la seconde est mieux et regagne 1/8 à 95 3/16.

Les institution de crédit gardent leurs bas cours d'hier : la Banque de France, à 3,110 fr. : la Banque de Paris, à 1,090; le Comptoir, à 695, et le Foncier, à 640.

La Franco-Egyptienne cote 522.50 et 525.

On vient de détacher un coupon de 75 fr. sur les actions du Crédit général français qui restent cotées de 845 à 850 fr. Ce coupon ne peut manquer d'être promptement regagné ; car, aux prix actuels, ces titres rapportent plus de 10 0/0.

Les fonds étrangers éprouvent plus encore que les nôtres l'effet des mauvaises dispositions du marché.

L'Italien débute à 72 55 ; le Florin (or), 62 90 ; le Turc, à 8 10, et le Russe 1870, à 84, en perte de 1 0/0

Fonds Roumains. — Il y a eu ces jours-ci des achats importants à terme et au comptant sur les titres du 5 0/0 Roumain. On détachera le 1er avril sur cette Rente un coupon de 2 fr. 50 et le cours actuel de 57 francs ressort en réalité à 54.50. C'est un bon prix d'achat.

Fonds Egyptiens. — Toute la question repose sur la bonne ou mauvaise foi du khédive dont le baromètre est une intervention européenne. L'Unifiée fait 151.25 et la Privilégiée 275 francs.

Nos Chemins de fer sont un peu plus faibles, mais réactionnent moins que les autres valeurs de la côte : le Lyon, fait 1.085 fr.; le Nord, 1.348,75; et l'Ouest, 737,50.

Parmi les chemins étrangers, les Autrichiens font 530 fr.; le Lombard, 158,75; le Saragosse, 375 fr.; et le Nord d'Espagne, 290 fr.

L'action d'Arles à Saint-Louis-du-Rhône vaut 512,50 et 515 fr.

L'obligation *Bône à Guelma* est de plus en plus lourde; elle est tombée à 313 fr.

Quant à l'obligation des *Chemins méridionaux*, elle est rentrée dans la catégorie des chemins de fer secondaires; elle n'est plus cotée.

La réaction s'étend à la plupart des valeurs industrielles : le Suez, à 750 et 745 fr.; les Délégations, à 610 ; le Gaz, à 1.327.50, et les Voitures, à 502,50.

Les *Omnibus* font 1.215 fr., les *Allumettes*, 290 fr., et les *Salines de l'Est*, 345 fr.

Les obligations des *Tramways-Nord* se traitent à 377.50; on détache un coupon de 12 fr. le 1er avril.

L'obligation de la Compagnie nationale des Canaux agricoles est l'objet de nombreuses demandes à 278.25. L'approche du coupon de 7.50, qui sera mis en paiement le 1er mai, justifie l'empressement de l'épargne à se porter sur un titre doté de garanties exceptionnelles.

Ville de Naples 1877. — Les obligations de la Ville de Naples 1877 sont recherchées à 325.50, et elles rapportent 20 fr. payables en or nets d'impôts. Ces titres sont donc capitalisés à 6 1/4 0/0, sans compter une prime de remboursement de 75 fr., réalisable dans un délai moyen de vingt-cinq ans.

La Ville de Naples est la plus peuplée de l'Italie, elle compte huit cent mille habitants avec sa banlieue. Ses produits s'accroissent chaque année, et depuis quinze ans le mouvement de son port a doublé.

MERCURE.

PETITES NOUVELLES

— L'Opéra-Comique a donné mardi la reprise de l'*Etoile du Nord* pour les débuts de Mlle Cécile Ritter. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

— Depuis quelques temps la plus grande activité règne à l'Académie nationale de musique. D'abord à cause des prochains débuts de Mme Franck-Duvernois, dans le rôle de Marguerite, des *Huguenots*, ensuite pour les répétitions et les études des chœurs de *Polyeucte*. Peintres, décorateurs, machinistes sont à l'œuvre pour l'œuvre nouvelle de M. Charles Gounod.

Il est aussi question des prochains débuts de M. Bouhy dans *Hamlet* retardés par suite d'une affection laryngée qui a même donné quelques inquiétudes aux amis de l'excellent baryton. Aujourd'hui tout danger a disparu ; mais l'administration toujours prudente préfère attendre encore un peu, avant de produire son nouveau pensionnaire afin qu'il puisse débuter à l'Opéra dans les meilleures conditions possibles.

Ce ne sera donc que vers les premiers jours d'avril qu'aura lieu la reprise d'*Hamlet* avec M. Bouhy.

— Mlle Rita Sangalli, dont le congé expirait à la fin du mois, vient d'arriver à Paris.

L'excellente première danseuse fera sa rentrée dans la *Source*, dont l'Opéra prépare en ce moment la reprise.

— On dit que Mlle Beaugrand aurait l'intention de se retirer de l'Opéra et de se consacrer à l'enseignement de la danse.

— M. Bardoux n'attendait plus que le vote du Sénat pour nommer M. Escudier, directeur du Théâtre-Lyrique.

La chose est faite à l'heure qu'il est, et à présent que le budget est voté, la subvention de 200,000 fr. va lui être accordée.

Le Théâtre-Lyrique va donc pouvoir reprendre son essor, et personne mieux que M. Escudier n'était à même d'entreprendre cette tâche aussi ingrate que difficile. M. Luigini, assure-t-on, sera chargé de la direction de l'orchestre.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

11e année.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Revue des établissem^ts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance etrangère. Nomenclature des coupons echus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Verifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

MAISON DU

PETIT
ST-THOMAS

Rue du Bac et rue de l'Université

Changement de Propriétaires

Pour inaugurer leur prise de possession, les nouveaux Acquéreurs préparent une

VENTE GÉNÉRALE

de toutes les Marchandises *anciennes et nouvelles* provenant de leurs prédécesseurs.

Ces Marchandises, dont la valeur peut être évaluée à environ **10 Millions**, *seront vendues avec les énormes rabais qui viennent d'être faits à l'inventaire, c'est-à-dire* aux prix mêmes de l'expertise.

Les Dames ne sauraient donc trop se défendre de tout achat avant de s'être rendu compte par elles-mêmes des avantages de cette Vente absolument exceptionnelle.

Vente aujourd'hui et jours suivants

ÉVÉNEMENT DU JOUR

1,695,000f. MARCHANDISES EXPERTISÉES 702,000f.

Vente Générale

AUX MAGASINS DE SOLDES

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

A PARIS

Les Magasins de Soldes ont été chargés officiellement de VENDRE EN DÉTAIL et à 60 0/0 DE PERTE, une énorme quantité de Marchandises an provenant d'un *DÉSASTRE COMMERCIAL*, dont quelques journaux de la Capitale ont entretenu le public la semaine dernière.

Il faut qu'en Onze jours

Ces Marchandises soient vendues avec la PERTE de UN MILLION annoncée plus haut.

CE GROS STOCK COMPOSÉ DE

Blanc, Toile, Lingerie, Bonneterie, Chemises, Linge confectionné, etc.

A été divisé en 421 lots dont on ne peut, faute d'espace, que donner un aperçu.

SERVIETTES anglaises pour toilette, av. belle frange, long. 85 cent., val. 70 c., la serviette	» 20
RIDEAUX brodés p. vitrage, av. riche en tad. pouv. se découper, val. 5 f., le rid.	1 50
TOILE d'Armentière p. gds draps, pur fil, larg. 1 m., val. 2 f., le metre...........	» 80
NAPPES damassées, pur fil, p. 6 et 8 conv., valeur 6 f., la nappe..............	2 75
STORES brodés, dépareil., gr. richesse de dessins, val. 20 f..................	4 90
TOILE pur fil de main p. chemises hommes et dames, val. 1 f. 50, le mètre......	» 65
SERVICES déparcil., damas., blanc pur fil, 6 couverts, val. 20 f., le service	8 50
MOUCHOIRS Cholet, vignet. coul., taille moyen., val. réel. 4 f., la douz.	1 60
MOUCHOIRS batiste ourlée, p. gr. person., qualité de 45 c., le mouchoir	» 15
CHEMISES p. hom., magn. tissus oxfort, gar. bon teint, val. 5 f., la chem.	1 95
BAS de Paris, entièr. m. finis, véritable coton Jumel, valeur 2 f., la paire..............	» 80
JUPONS de dessous piqué blanc et belle finette, vend. partout 3 f., le jupon..	1 25
CHEMISES p. dame, magn. percale garn. guip. et brod., qual. de 3 f. 75, la chemise...	1 75
MOUCHOIRS blancs p. hommes et p. dames, gar. pur fil, val. 7 f. 50......	3 45
CHAUSSETTES p. hom., cot. Jumel, bords côtes, val. 85 c., la paire	» 25
CHEMISES p. hom., col, poignets et plast. toile fine, val. 9 f., la chemise.	2 95
BAS de Paris, entièrement finis, coton Jumel, 6 fils, vendus ailleurs 2 f. 25, la paire...	» 95
CHAUSSETTES 6 fils, p. hom., entièrement finies, val. réelle 1 f. 75, la paire....	» 6
BAS pour dames, laine-mérinos, hautes nouveautés, qualité de 3 f. 75, la paire.....	1 25
GILETS de flanelle p. hommes, belle qualité, valeur réelle 5 f., le gilet.........	2 45

Les Magasins de Soldes ne vendent pas après 6 heures du soir, et ils ne font pas d'envois en province.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants

de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Rabais 65 0/0 d'après inventaire

SOIERIE

Faille noire Lyon soie garantie de 7 f.............	2 95
Faille noire forte soie cuite de 12 f................	3 90
Faille noire cachemire, larg. 0 m. 60, de 17 f........	4 90
Faille noire gros grain ext., larg. 0 m. 60, de 22 f..	5 90
Satin duchesse noir, largeur 0 m. 60, de 15 f........	3 50

TISSUS POUR ROBES

Coupons robes nuanees unies par 10 m. de 17 f... ..	4 95
Coupons p. costumes nuances unies par 18 m. de 35	8 90

Alpaga noir de 1 f. 95..	» 65	Alpaga noir de 2 f. 75.	» 75
Pacha noir de 3 f. ...	» 85	Mérinos fin de 5 f. 50..	2 45
Gros grain noir de 4 f.	» 95	Mérinos extra de 7 f. ..	2 95
Cretonne noire de 5 f..	1 25	Cachem. extra 15 fr...	3 50
Moire noire de 3 fr....	1 25	Flanelle santé de 3 fr..	1 45

Cachemire noir doubl. tr.-fin et fort, larg. 1 m. 20 de 20	5 90
DRAP Sedan noir fin et fort de 25 f. le mètre....	7 75
DRAP Coup. Elbeuf 1 m. 20 p pantalons, de 26 f..	7 90

TOILE		RIDEAUX	
Serv. toilette, la dne	4 50	Brodé suisse de » 95...	» 30
Mouch. batiste, la dne	1 95	Brode fleurs de 1 50...	» 45
Mouch. tabac de 10 f..	4 50	Guipure fine de 1 80..	» 60
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Broché ext.-fin 2 50 .	» 75
Toile à draps de 2 f...	» 95	Brodé fleurs fest. 3 f..	» 95
Toile à draps de 3 f...	1 10	Dessus édr. guipure...	1 95
Œil-de-perdr. le m. 2 f.	» 70	Dessus lit filet 40 f....	10 90
Madapol. fin de 1 f. 50	» 50	Dessus lit croch. 50 f.	11 50
Cretonne blanc. de 2 f.	» 70	Perse à rid. de 1 f. 25	» 45

Très grandes serviettes toile fine, la douz.........	8 50
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire..........	6 50
Draps cretonne ext., long. 3 m. 25, larg. 2 m., la paire	9 75
Draps tle chanv. forte, long. 3 m., larg. 2 m., la paire.	12 90
Draps toile 1/2-blanc. fine, long. 3 m., lgr 2 m., la p.	13 50
Couvertures laine couleur, long. 2 m. 30, de 14 fr....	4 50
Couv. laine blanc., long. 2 m. 25, de 35 f............	13 50
Couvert. laine blanche fine gd lit de 60 f............	21 »

LINGERIE POUR DAMES

Chem. percale garn...	1 45	Corsets coutil de 7 f..	2 45
Camis. plis garnies....	1 45	Waterproofs de 20 f..	5 90
Chem. percale plis...	1 95	Waterpr. extra de 75 f.	15 50

Chemises petits plis, riche brod. de 15 f............	3 95
Chemises festonn., plastron brodé à la main, de 21.	4 95

TAPIS

Descentes de lit de 5 50	1 45	Tapis passage, le m...	» 65
Descent. de lit velours »	6 90	Tapis table de 16 f...	5 50

Carpettes dess. smyrne. long. 2 m. sr 1 m. 30, de 29	8 50
Carpettes dess. smyrne, long. 2 m. 40 sr 2 m. 25 de 48	15 »
Carpettes dess. smyrne, long. 3 m. 20, sr 2 m. 30 de 65	22 »
Carpettes dess. smyrne, long. 4 m. 29 sr 3 m. 30 de 120	45 »
Tapis croisé rouge et gris, larg. 0 m. 90, le m. de 6 f.	1 45
Tapis dessins Smyrne, larg. 1 m. 40, le mètre de 12 f.	3 95

BONNETERIE

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Chauss. écrues de 2 f.	» 75
Chem. coul. de 7 f.....	3 50	Chauss. écrues de 2,50	» 95
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Bas écrus de 2 f. 25....	1 »
Chem. dev. t. de 9 f.	3 95	Bas écrus de 3 f.	1 25
Chem. dev. toile de 12	4 75	Bas fins de 4 f. 50.....	1 75

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

AVIS. Pour les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*

Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

---

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*

OPERATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

L'année 1877 a produit 1,137 fr. pour 5000 fr. de capital.

On peut retirer le capital à volonté.

CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

LES VASTES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS, AUTREFOIS AU

GD MARCHÉ PARISIEN

3, rue Turbigo

SONT A LOUER

Dernière Expertise

comprenant, notamment, plusieurs milliers de **pièces de Lainages** et **Toiles** qui seront liquidées, pour en finir, A MOITIÉ PRIX AU MINIMUM.

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE

Cachemire noir, p. laine, gde larg. p. rob. et cost., le m.	1 95
Cachemire noir, pure laine, larg. 1 m. de 4 f. 25, à	2 45
Cachemire noir pure laine ext. Larg. 1m20, de 6 f. 50	2 90

Aujourd'hui et jours suivants

Cachemire d'Ecosse noir, pure laine, qual. extra pr robes et cost.. larg. 1 m. 20, valant 7 f. 50 le mètre	3 50
Tissus nouv. p. robes et costum. abandonnés. Le m.	» 25
Draps de dame demi-saison, larg. 1m25. val. 650 le m.	1 45
Tissus nouv. p. rob. et cost. Larg. 72 c. Le coup. d. 10 m.	4 75
Tissus nouv. p. rob. et cost. Larg. 80 c. Le coup. d. 10 m.	6 50
Taffetas d'Alsace p. rob. et cost. Lr. 80 c.; de 1 75, le m.	» 65
Cretonne Mulhouse, pour robes et chemises. Largeur 80 c, de 1 f. 45. le mètre..........	» 65
Toile oxford nouv. gd teint. Larg. 82 c., le m......	» 55
Toile oxford supre gd teint. Larg 80 c., de 1 50, le m.	» 65
Cotonnade bleu et blanc. Larg. 95 c, de 1 45, le m.	» 65
Toiles de Vichy, larg. 95 c, de 1 45, le m........	» 65
Chemises p. dames, percale fine, richem. garnies	1 95
Chemises pour dames, belle cret. val. 6 f. 50.....	1 75
Jupons percale belle qual. à 2 volants, dire d'experts	1 95
Camisoles percale, plis fins, belle garnit.. expertis.	1 25
Pantalons percale fine, nombreux petits plis.....	1 25
Paletots p. dames 1/2-saison, drap mat. de 29 f....	10 75
Peignoirs p. dames, très beau tissu, toutes tailles.	2 90
Soie noire, gros grain Lyon de 6 fr. 50 le mètre.	2 75
Soie noire gros grain Lyon de 7 f. 50 le mètre....	3 25
Faille cach. soie noire, t. gde larg., de 12 f. le m...	4 75
Faille première noire gros grain, chaine double, largeur 60 c., valeur réelle 15 f. le mètre........	5 90
Chemises p. h., cret. bl. t. encol., de 10 50 la chem..	3 90
2,000 **coupons** drap Elbeuf p. pant. par 1m20, le coup.	7 90
2,000 coupons, **Drap** nouv. et noir, larg. 1 m. 40, pour vêt. compl. d'hom.. par 3 m. 50, val. 45 le coup.	13 75
10,000 coupons **Nouveauté 1/2 saison** p. pantalon d'homme. Larg. 70 c. par 2 m. 40, le coupon.....	4 75
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	» 35
Cretonne de Mulhouse tr. riche p. rideaux et meub., garantie gd teint, largeur 0 m 80. de 2 f. 25 le m..	» 95
Tapis de table, très riches, 140 c. carrés, de 25 f.	7 75
Tapis de table, dito, 180 cent. sur 140, de 45 fr.	10 75
Tapis pour appartem., larg. 0 m. 90, de 8 50 le m.	2 75
Tapis pour passage et escalier, de 2 fr. 75 le mètre	» 65
Mouchoirs cholet blancs et à vignettes, la douz.	1 80
Mouchoirs blancs, garantis pur fil, val. 14 f. la douz.	5 90
Mouchoirs blancs. pur fil, très fins. de 19 f. la douz.	7 90
Mouchoirs blancs pur fil extra-fins de 23 f. la d.	9 50
Toile pur fil ouvrée p. serviettes, de 1 25 le mètre...	» 65
Toile pur fil, p. chem., larg. 80 cent., de 1 90 le m..	» 85
Toile pur fil p. draps. larg. 1 m. de 2 25 le mètre....	» 95
Rideaux vitr., fest. rich., brod. fonds suisses, haut. 2 m. 50, val. réelle 7 f. 50 le rid...........	1 95
Les mêmes, hauteur 2 m., valant 6 fr. 50 le rideau.	1 65
Serviettes nids d'abeilles, belle frange la douz....	2 40
Serviettes damassées, pur fil, gde taille, de 15 f. la d.	5 90
Serviettes damier fleuri pur fil, de 17 f. 50 la douz.	7 75
Serviettes unies, liteaux pur fil, de 17 f. la douz..	6 90
Services Saxe damas., pur fil, 12 couverts, de 45 f.	12 75
Services blancs pur fil très riches, 12 couv., de 75 f	24 »
Nappes damassées, pur fil, sans serviettes. de 15 f. .	4 25
Toile bl. pur fil p. draps sans couture, de 6 75 le m.	2 75
Toile bl. pour draps, cretonne pur fil Lisieux, largeur 2 m. 40, prix de revient 9 f. le mètre.	3 90
Coupons **Toile** bl. ext.-forte, par 18 m., de 33 f. le cou.	13 75
Coupons **Toile** bl. cret. Lisieux, pur fil, p. chemise, largeur 80 c. de 6 à 18 m., les 18 m. au lieu de 45 f.	22 50
Toile Cret. Lisieux p. fil p. chem. larg. 80, de 2 45	1 15
Coupons **Toile** *coton écru* p. chem., larg. 80 c. p. 18 m.	9 90
Toile bl. cret. Lisieux p. ch. larg. 80 c. de 2 75...	1 35
Toile Coton écru p. chem. larg. 80 c. de 90 c. le m.	» 45
Toile Coton écru prem. qual. larg. 90 c., de 1 25	» 55
Draps maitre toile bl. p. fil cret. Lisieux, s. cout. ourlés à jour, 3 m. 50 sur 2 m. 40, de 37 fr. le dr.	15 75
Draps p. gd lit, larg. 1 m. 60, belle toile coton. le d.	2 25
Draps toile pur fil p. gd lit, long. 3 m. larg. 2 m. le dr.	6 75

AVIS. — On expédie en province contre remboursement aux frais de l'acheteur.

Toute marchandise qui ne répondrait pas au désir du client peut être renvoyée franco.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME — OPÉRA — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE — MUSIQUE

Mlle RICHARD

ANC. YVES & BARRET. — G. BOUVY del.

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 255

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 4 au 10 avril 1878

PRIX DU NUMERO : 30 CENTIMES

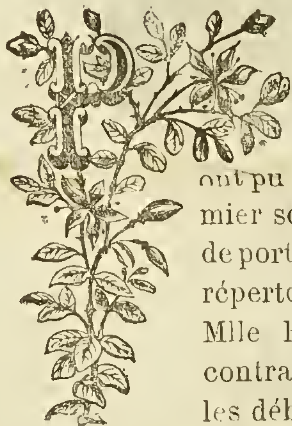
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART.	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG.	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCLV

Mlle RICHARD



PARMI les jeunes talents qui sont entrés au théâtre par la grande porte et ont pu affronter, dès le premier soir, la responsabilité de porter le poids d'un lourd répertoire, il faut compter Mlle Richard, le nouveau contralto de l'Opéra, dont les débuts ont confirmé les grands triomphes des concours de 1877 au Conservatoire.

Entrée fort jeune au Conservatoire, dans la classe de Roger, pour le chant, et dans celle d'Ismaël, pour l'opéra, Mlle RICHARD, exceptionnellement douée, donna immédiatement les plus vives espérances.

Dès son concours de juillet 1876, âgée seulement de 18 ans, elle devenait lauréate, et je ne crois pas qu'une seule des personnes qui lui ait entendu chanter le grand air de *Charles VI* et l'Azucena du *Trouvère* n'ait hésité à lui prédire le plus bel avenir. A côté de quelques jeunes filles, déjà plus savantes qu'elle, en raison de plus longues études, elle se fit selon moi, dès le premier concours, une place à part parmi les élèves du Conservatoire, et si on ne lui donna que le deuxième prix d'opéra et le premier accessit de chant, c'est qu'il y avait à récompenser de laborieux efforts chez d'autres et que, en même temps, on redoutait de la voir quitter trop jeune un établissement où elle pouvait encore puiser des connaissances précieuses.

Quant à moi, en entendant cette belle voix de contralto, si homogène et d'une qualité si pure, qu'elle maniait déjà avec un sentiment si pénétrant; j'écrivais au sortir du concours : « Je crois à un très bel avenir pour Mlle Richard si elle continue à ne pas forcer le son, et cette jeune fille, à qui je ne reconnais pas encore une grande habileté, est certainement pour moi la plus brillante promesse du concours de chant de 1876. »

L'année suivante, c'est-à-dire aux derniers concours de 1877, Mlle Richard remportait les premiers prix de chant et d'opéra à l'*unanimité* et M. Halanzier, confiant, comme nous tous, dans cette écolière, déjà devenue, à dix-neuf ans, une véritable artiste, l'engageait à l'Académie nationale de musique.

La façon dont la jeune fille avait rendu le quatrième acte de la *Favorite* et des fragments de la *Reine de Chypre*, ne laissaient aucun doute sur la beauté de sa voix, sur l'excellence de sa méthode, sur son goût, et aussi, — chose plus rare, — sur son tempérament dramatique.

Entourée par son directeur de soins tout particuliers, la nouvelle pensionnaire de l'Opéra travailla avec un fiévreux empressement cette partition de la *Favorite*, si bien faite pour mettre en évidence ses principales qualités, et dès le 17 octobre 1877, elle affrontait la première scène du monde avec une audace que justifiaient son intelligence et son éducation musicale.

Les débuts de Mlle Richard, à l'Opéra, furent des plus francs et des plus vifs, et si, même, la note de l'enthousiasme y fut un peu forcée, c'est que, véritablement, il est si rare de rencontrer des qualités de comédienne et de tragédienne aussi développées chez une jeune fille de cet âge, qu'il est bien permis d'en fêter l'éclosion par des acclamations inusitées.

Déjà habituée à la scène par quelques représentations données au Havre et sur diverses scènes de province, alors qu'elle était au Conservatoire, la débutante s'était laissé aller tout entière à son tempérament, et c'est pourquoi on la vit dépenser une force extraordinaire, surtout dans le quatrième acte, dont l'effet fut tel, qu'il valut à Mlle Richard un rappel très accentué, après la chûte du rideau.

Catarina, de la *Reine de Chypre*, le second rôle que chanta Mlle Richard à l'Opéra, justifia le succès du premier soir, et nul doute, aujourd'hui, que cette jeune artiste ne soit une des plus belles *espérances* de notre grand théâtre lyrique.

Je dis *espérance*, et c'est avec intentention; car, si je me suis toujours montré un des partisans les plus enthousiastes du talent de Mlle Richard, dont j'ai suivi les études avec l'intérêt que m'inspirent les natures admirablement douées, je n'ai cessé et ne cesserai, encore pendant quelques années peut-être, de la mettre en garde contre le succès. Il y a en elle l'étoffe d'une chanteuse et d'une comédienne de premier ordre, mais à la condition de ne pas forcer sa voix et son jeu, et surtout de ne pas se *croire arrivée*, mais de travailler avec acharnement à agrandir son style et à épurer son goût.

Elle possède une voix magnifique, étendue, pure, chaude, pénétrante, qu'elle sait excellemment diriger; le temps en augmentera certainement le volume, suffisant déjà pour que le son se fasse entendre sans difficulté sous l'immense voûte du temple de Garnier. Sa physionomie mobile, expressive, son geste énergique et plein de sûreté, son tempérament ardent, la rendent propre à exprimer les grands sentiments dramatiques; mais c'est à n'en point forcer l'expression que doivent tendre ses études.

Avec son intelligence peu commune des choses de la scène, Mlle Richard doit comprendre qu'elle a encore à demander au travail un aide précieux pour la complète éclosion des dons naturels que la nature lui a départis. Elle a chaque soir, sous les yeux, Mlle Krauss, la plus grande tragédienne lyrique de ces derniers temps; qu'elle étudie la sobriété de sa mimique et l'élévation de son sentiment musical et dramatique.

FÉLIX JAHYER.

C'est par erreur que le cliché de M. Zola, paru dans le dernier numéro, a été attribué au photographe Disdéri; il sort des ateliers de M. Lopez, rue Condorcet, 40.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

JULES LEFÈVRE

(Artiste peintre, membre du jury d'admission au Salon de 1877)

REVUE DES THEATRES

OPÉRA-COMIQUE

Reprise de l'*Etoile du Nord*.

Le répertoire de l'Opéra-Comique possède de Meyerbeer deux partitions très magistrales : le *Pardon de Ploërmel* et l'*Etoile du Nord*. Cette dernière pièce, que M. Carvalho vient de monter, n'est pas la moins remarquable des deux. Il faudrait en citer tous les morceaux, depuis l'ouverture en forme de marche jusqu'au duo-bouffe du troisième acte : *Fusillé! fusillé!* — en passant par la Prière de Catherine, le Duo des Vivandières, la Chanson à boire de Pierre, etc. etc. Mais nous n'avons pas à faire l'analyse d'un ouvrage déjà classique, et dont les beautés sont dans toutes les mémoires.

Le succès d'une reprise de l'*Etoile du Nord* ne pouvait donc être douteux quant à la valeur de l'œuvre, mais on était en droit d'avoir des appréhensions sur l'interprétation nouvelle. Charles Bataille, comme parfait comédien, Faure, comme inimitable chanteur, avaient laissé dans le rôle de Pierre-le-Grand, des souvenirs ineffaçables, et le personnage de Catherine avait pris, sous les traits et dans la voix de Caroline Duprez et de Mme Ugalde, des proportions telles que Marie Cabel, la fauvette si délicieuse,

avait presque sombré sous le souvenir du passé.

Giraudet, un artiste de talent, tient aujourd'hui fort convenablement le rôle de Peters; mais sans l'autorité indispensable pour une semblable figure. Quant à Mlle Ritter, nous le lui disons bien franchement, parceque nous aimons son aimable talent, elle a eu tort, à son âge, de risquer une semblable partie. Le personnage de Catherine est trop lourd, trop marqué pour elle, et tout son talent de musicienne, sa gentillesse, son intelligence n'ont pu suffire à lui permettre de prendre la succession de ses devanciers.

C'est dans les rôles épisodiques que le succès s'est retrouvé. Mlles Ducasse et Chevalier sont deux vivandières fort appétissantes et chantent avec un goût charmant; Nicot est un Danilowitz des plus aimables; MM. Furst et Queulain ont fort bien représenté Ismaïloff et Gretzenek.

Mais la palme de la victoire, si victoire il y a, en revient sans conteste à Mme Bilbaut-Vauchelet, une Prascovia tout à fait délicieuse. Si cette toute charmante cantatrice ne se laisse pas enivrer par des triomphes mérités, et veut suivre l'exemple de Mlle Chapuy, ne pas forcer son talent, avant quelques années, nous lui garantissons le plus brillant avenir. Disons dès à présent que dans l'*Etoile du Nord*, elle a obtenu un succès d'autant plus vif qu'elle effaçait absolument sa jeune rivale.

Les chœurs et l'orchestre ont admirablement marché. La mise en scène, des mieux réussies, est digne de l'œuvre du grand musicien.

GRANDEUR ET DÉCADENCE
DE
MAITRE RAGUENEAU

I
(*Suite*).

Le lendemain! oh! ce fut un jour triomphant et tout marqué de rose pour notre digne pâtissier. Dès six heures du matin, on le vit se remuer dans sa boutique et déployer une activité inaccoutumée. Il trottinait au milieu de son cortége de garçons, donnant des ordres multipliés à sa femme et à ses enfants, et, tout affairé, allait de l'ode et de la méditation poétiques aux carreaux, qu'il brossait avec un soin minutieux, et aux guirlandes de fleurs qu'il faisait apposer le long du mur. Ses casseroles étaient comme autant de glaces qui reflétaient le poëte, avec son œil ardent, son geste académique et sa perruque de travers; de nos jours, ses cheveux auraient été hérissés comme le dos d'un porc-épic. Chaque siècle a son signe particulier pour révéler l'inspiration.

Il s'arrêtait droit et court devant les pièces de sa batterie de cuisine et se mirait dans le poli, souriant, s'essayant à déclamer, haletant, essoufflé et réduit à chaque instant à s'essuyer le front, se préparant, enfin, de tout son cœur et de toute son âme à la grande solennité. O casseroles, marmites et tourtières, jamais Ragueneau ne vous fit tant et de si aimables grimaces! Jamais vous ne lui parûtes si utiles! Après avoir bien répété son rôle, notre orgueilleux pâtissier jeta un dernier coup-d'œil sur les préparatifs et les embellissements de la cérémonie. Son illustre boutique, tendue de tapis et de guirlandes, imitait à s'y tromper le sanctuaire d'un reposoir au jour de la Fête-Dieu, tant il avait apporté de sainteté, de révérence et d'onction à décorer cette poétique chapelle. Le fauteuil du comptoir, lustré et dépouillé de sa housse, trônait sur un plancher de tréteaux; c'était l'autel. C'était là que le saint homme allait officier et réciter les versets sacrés, au milieu du recueillement et de l'extase. Derrière lui se trouvait étalée sur une table réjouissante, provision de pâtés de godiveau.

Ragueneau ne put donc refuser un sourire à l'aspect joyeux et d'excellent augure que présentait la boutique transformée si tôt et si bien en un vrai temple des Muses. Mais, à mesure que l'heure de la cérémonie s'approchait, le malheureux sentait une sueur froide lui monter au front. Sa grosse face, ordinairement si rouge et si gaillarde, inquiète et anxieuse maintenant, se couvrait tour à tour de teintes pâles et livides. Sa voix bégayait et semblait avoir peine à sortir de son gosier. Tantôt il gourmandait ses garçons, tantôt il déclamait à grand fracas, et puis il enveloppait sa courte et grosse personne dans une dignité d'emprunt, qui lui allait à peu près aussi bien que son grand habit marron à boutons d'argent. Il avait, pour comble de ridicule, mis la rapière au côté; mais tous ses efforts pour la faire tenir droite avaient été infructueux; elle ne cessait de s'embarrasser entre ses jambes et de battre assez agréablement la mesure contre ses mollets.

Enfin, sonna l'heure fatale; il semblait à Ragueneau que ce fût pour lui un glas de mort, et, il eût donné, en ce moment, toute sa gloire future pour être à cent pieds sous terre.

Vous ne sauriez croire la belle et joyeuse compagnie que l'on vit alors s'entasser chez le fortuné pâtissier; tout ce qu'il y avait dans Paris de poëtes gueux et crottés, affamés et traînant la semelle, y accoururent l'oreille basse, le pourpoint troué et le haut-de-chausse montrant la corde. Ceux qui avaient la meilleure mine et l'équipage le plus propre, c'étaient Cyrano de Bergerac, le bretteur gascon, Paget de la Serre, d'Assoucy, l'empereur du burlesque, Saint-Amand, l'auteur du *Moïse sauvé*; Faret et du Souhait, tous fort curieux de s'amuser aux dépens du bon pâtissier, et Dieu sait à quelles gorges chaudes sa manie leur donnait matière! Pendant que Ragueneau prodiguait ses courbettes à tous nos poëtereaux, ces messieurs causaient à grand bruit, et s'échauffaient très fort sur le compte de Nicolas Boileau, dont les satires leur portaient de si rudes atteintes.

— Par ma foi! messieurs, dit M. Faret, je pense que M. Despréaux a eu quelque raison d'attaquer le burlesque; on a poussé l'engouement de ce genre d'écrire, qui est assez misérable, après tout, jusqu'à la plus ridicule folie.

— Oh! répondit amèrement d'Assoucy, on voit bien, M. Faret, que l'archi-satirique vous a peu maltraité jusqu'ici, et il me semble que vous avez bien peur de ses méchants vers. Craignez-vous, par hasard, qu'ils fassent perdre à votre visage ses belles couleurs, et vous rendent moins gros et moins replet?

Tout le monde sourit, excepté Ragueneau, à cette allusion plaisante que faisait d'Assoucy à l'excellente santé de l'académicien Faret. D'Assoucy continua d'une voix éclatante :

— Voyez-vous, monsieur, c'est une lâcheté que ces grossières insultes de M. Boileau contre ce pauvre burlesque qui meurt, et qu'il se vantera peut-être un jour d'avoir tué et enterré lui seul. S'il le déchire si cruellement, ce genre innocent, et qui ne l'a jamais offensé, c'est qu'il le craint, non-seulement en moi, qui ne suis bientôt plus qu'une ombre, mais encore dans l'ombre de Scarron qu'il redoute plus que toutes les ombres de ceux qu'il a offensés. Que n'est-il là pour défendre son cher burlesque, Scarron, notre prince, notre ami, notre frère, notre joyeux cul-de jatte. Nous verrions si M. le grand pourfendeur du Parnasse oserait encore nous condamner en masse, pauvres amants que nous sommes du genre burlesque.

— Oui! dit l'ivrogne Saint-Amand, en posant sur la table un verre de vin de Suresnes qu'il venait de vider, je ne pourrai jamais souffrir ce M. Boit-l'eau. Si pourtant j'avais un jour l'honneur de l'avoir à dîner, pour lui apprendre à ne faire ainsi aucune différence entre le langage des halles et le langage des dieux, et, puisqu'il a le goût si dépravé que tout lui est égal, je ne lui ferais boire que de la piquette.

— Croit-il donc, reprit d'Assoucy, le genre satirique de meilleur exemple que le genre burlesque, genre naïf, qui n'a ni fiel ni venin, qui n'est ni séducteur extravagant, ni effronté, comme il a osé dire, mais bien au contraire, ingénu, bon enfant et bon chrétien au possible? Et le burlesque, messieurs, n'a-t-il pas été, trente ans durant, la joie et la vie, et tout l'esprit de la Cour? et la Cour avait-elle donc perdu l'esprit, de rire pendant trente ans sans savoir pourquoi? Maintenant, il renvoie le burlesque aux nobles de province, comme si la Cour en faisait mépris. Mais on ne change pas d'esprit comme on change d'habit, et les vers ne sont pas aussi sujets aux changements que les rubans à la mode. Eh bien! je vous le dis, moi, messieurs, si le burlesque ne divertit plus la Cour, s'il n'obtient plus ce grand et triomphal succès qui cause tant de jalousie à M. Despréaux, ce n'est pas que celui-ci l'ait vaincu, c'est que Scarron a cessé de vivre, et que j'ai cessé d'écrire.

Les poëtes sourirent.

— Pourquoi faut-il que le burlesque de nos imitateurs touche de si près au langage du Pont-Neuf? Pour moi, M. Boileau n'attend pas que la Parque m'ait déchaussé les souliers et tiré les bas; il m'ensevelit tout chaussé et tout vêtu, et tout vivant dans ses écrits. Je compte lui montrer sous peu si je ne suis plus bon qu'à servir de bouffon aux laquais et de divertissement aux servantes.

L'académicien répliqua assez aigrement à la parole emportée du vieil auteur burlesque, et ils allaient peut-être se prendre aux cheveux, au grand embarras de Ragueneau, lorsque parut Beis, qui, en sa qualité de grand-maître des cérémonies, rétablit la concorde. Chacun prit place ensuite dans les fauteuils qui environnaient la tribune; on fit silence, et Ragueneau, debout, commença à lire son ode avec une émotion solennelle. Elle était adressée à Dieu. Malheureusement pour la postérité, la chronique ne rapporte que les deux dernières strophes qui sont d'une remarquable originalité :

Par toi le mol zéphyre, aux ailes diaprées,
Refrise d'un air doux la perruque des prées,
Et sur les monts voisins,
Eventant ses soupirs par les vignes pamprées,
Donne la vie aux fleurs et du suc aux raisins.
Par toi, le doux soleil à la terre, sa femme,
D'un air tout plein d'amour, communique sa flamme,
Et tout à l'environ
Lui poudre les cheveux, ses vêtements embâme,
Et de fruits et de grains lui jonche le giron.

Quand il finit, ce fut un transport d'admiration. Tous les poëtes l'entourèrent pour le féliciter. D'Assoucy lui donna l'accolade et lui prédit un glorieux avenir littéraire. L'académicien l'encouragea d'un clignement d'œil majestueux. Cyrano lui arracha sa perruque en laissant errer sur ses lèvres un sourire équivoque, et les éloges ne finirent qu'avec la complète disparition des pâtés.

Quand ils furent dans la rue, Cyrano s'écria :

— Je vais immortaliser cet original dans mon *Voyage à la Lune.*

Ragueneau venait, en effet, de lui inspirer les deux meilleures pages de cet ouvrage, qui sont la fine et délicate satire des pipeurs littéraires.

EMMANUEL GONZALÈS.

(*A suivre*).

LE SECRET DE POLICHINELLE

LÉGENDE (*suite*).

Il signor Polichinelle évoquait les esprits, ce qui nous explique le défaut de perspicacité de Salsififri.

Bientôt un murmure souterrain se fit entendre; la terre s'entr'ouvrit sur un espace de plusieurs toises, et, de cette ouverture béante, s'échappa une grande boîte de forme étrange.

L'excavation se referma d'elle-même, une fois qu'elle eut vomi ce nouveau produit mystérieux.

Tout au reste était fantastique, depuis l'apparition du redoutable bonhomme qui semblait disposer d'une puissance vraiment surnaturelle.

Dès qu'il eut touché de son bâton enchanté le couvercle de la boîte, celui-ci se leva doucement par un bout, s'abattit et laissa voir ce qu'il cachait jusque-là.

C'était, chose horrible ! une vingtaine de petits Polichinelle, dont le plus grand n'arrivait pas au genou de son redoutable père ; le plus petit avait juste la taille d'une souris.

Tous tenaient dans leurs petits bras un emblématique bâton qui variait, comme grosseur, depuis le rouleau du pâtissier jusqu'à l'allumette chimique.

Tous aussi dansaient une sarabande exactement copiée sur celle de leur papa.

Polichinelle regarda sa progéniture d'un œil tout à la fois rempli d'indulgence et d'admiration.

Faut-il l'avouer ? le monstre trouvait sa graine adorable, et les entrechats qu'elle exécutait, les gloussements qu'elle faisait entendre, passaient, dans son esprit, pour le dernier mot de la perfection.

Cependant, il jugea nécessaire, à certain moment, de calmer la fougue juvénile de ses bambins chéris ; mais vainement il le tenta d'abord.

Les petits êtres ne paraissaient pas disposés à rentrer dans l'obéissance passive, doux rêve des parents.

Les efforts tentés par le cher auteur de leurs jours les excitaient davantage ; si bien que ce n'était plus une danse qu'ils exécutaient ; c'étaient des cabrioles, des sauts, des bonds à lasser même les chèvres.

Ce que voyant maître Polichinelle prit un parti extrême.

De son bâton redoutable, gros autant qu'une bûche, il tomba sur la marmaille, frappant çà et là de toute la force de ses biceps.

Chacun des coups s'abattant sur le sol pulvérisait pour ainsi dire les cailloux, qui s'envolaient en poussière impalpable.

Mais telle était la puissance de résistance des Polichinelle que les mêmes coups tombant sur leur tête, n'y laissaient pas même la trace d'une bosse.

Cependant le procédé leur parut renfermer un enseignement utile, car ils se groupèrent autour de M. leur papa qui, dès lors, arrêta son moulinet redoutable.

Alors, le double bossu leur montra du doigt la rue principale du village, en même temps qu'il mâchonnait, pour Salsififri, des paroles incompréhensibes.

Les bambins comprirent avec une facilité prodigieuse.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire! ils se partagèrent en trois bandes.

La première se rendit à l'extrémité de la rue, dont elle garda l'issue, tandis que les deux autres se répandaient dans les maisons latérales avec une ardeur incompréhensible.

Un instant après, les femmes qu'elles renfermaient sortaient affolées, poursuivies par les Polichinelle, qui, peu galants, les frappaient, à l'instar de leur père, sur toutes les parties qu'ils pouvaient atteindre.

Parvenues au bout de leur course, les sentinelles postées contraignaient les malheureuses à s'engouffrer dans une cour, parfaitement enclose, tandis que la meute des bossus, investissant de nouvelles demeures, grossissait ainsi le troupeau charmant dans lequel allait se délecter tout à l'heure le vampire.

La cour était aux trois-quarts pleine; les victimes se pressaient les unes contre les autres, n'osant regarder derrière elles, quand, tout à coup, Polichinelle bondit comme un tigre flairant la chair d'agneau.

Un cri d'effroi s'échappa de toutes les poitrines :

— Au secours !

A cet appel suprême, la crête du mur se garnit comme par enchantement d'une fourmilière d'hommes.

C'étaient les pères, les frères, les maris ou les amants de ces dames :

— Par ici, les amis ! cria Péblo, paraissant le premier. Sus à Polichinelle ! Mort au vampire !

— Mort au vampire! répondirent cent autres voix empreintes de fureur et de vengeance.

Polichinelle regarda les paysans et se mit à rire.

— Il nous nargue, reprit le fiancé de Bianca, pâle de fureur. Une arme, vite une arme, fit-il en interrogeant ses voisins.

L'un deux lui passa un fusil qui, par sa forme inusitée, pouvait facilement remonter aux temps les plus reculés.

Cette remarque n'empêcha pas Péblo d'épauler.

— Tremble à présent, misérable! jeta-t-il au monstre, car je vais délivrer la terre de son être le plus vil.

Alors il ajusta soigneusement, il tira et constata avec une joie bien vive qu'il avait touché son adversaire.

Celui-ci vacilla sous le choc, mais il se remit presque aussitôt, et, ramassant le projectile, il le renvoya de la main à celui qui le lui avait adressé.

C'était une carotte.

Le légume tomba juste dans la main de Salsififri, survenu depuis un instant.

— Une carotte ! fit-il en croquant l'extrémité de la plante potagère ; tu viens de lui tirer une carotte.

— Mon gendre, demanda Galetti placé au pied du mur, qui est-ce qui vient d'éternuer tout à l'heure ?

Les foules sont imbéciles, a dit un auteur.

Celle dont nous nous occupons, n'étant pas différentes des autres, se mit à rire niaisement.

Péblo seul garda sa fureur et son sérieux.

— Insensible au plomb qui te frappe, reprit-il, tu te ris de nos efforts; mais tu peux périr sous le bâton, peut-être. Amis, rouons-le vif.

A cette proposition qui rallia tous les esprits, les paysans firent un mouvement pour tomber sur l'ennemi.

Polichinelle étendit la main.

Au même instant, ceux qui se dressaient menaçants sur la muraille furent subitement précipités dans l'enclos, tandis qu'une musique intraduisible, sauvage, diabolique, se faisait entendre à leurs oreilles.

Puis, sous l'influence d'un moteur invisible, en dépit de leurs efforts contraires, ils se mirent à danser comme des marionnettes.

Cette ronde fantastique eût sans doute duré jusqu'au dernier jugement, si la pantomine exécutée par les principaux danseurs n'eût pas exprimé la plus navrante prière.

Devant leur mine piteuse, Polichinelle se montra bon diable ; il arrêta leurs évolutions.

— Ton pouvoir est supérieur au nôtre, dit tristement Péblo, fais donc selon ta volonté.

Le vampire satisfait laissa de côté ses ennemis pour ne plus s'occuper que des femmes, dont il commença la revue.

Les unes lui semblaient ou trop grasses ou trop maigres; les autres ou trop petites ou trop grandes; celles-ci avaient passé l'âge de l'amour, celles-là n'y avaient pas encore atteint; le plus grand nombre enfin louchait ou possédait un vice analogue.

Et le gros homme commençait à désespérer de son succès quand il avisa Rigoletta.

Sa face s'empourpra des nuances les plus vives, depuis le carmin jusqu'au cramoisi; ses yeux lancèrent des flammes et ses bosses frémirent.

Il prit le menton de la gaillarde et passa ses doigts charnus sur le duvet dont il était revêtu.

— S'il pouvait la croquer! pensa Salsififri, que cette agréable pensée consolait de bien des mésaventures. Mon Dieu ! dit-il, ma part de félicité en ce monde, et ma vie éternelle dans l'autre, pour qu'il croque Rigoletta.

Cette prière dont la sincérité n'offrait rien de suspect, le monstre ne se hâta pas de la réaliser.

Cependant, il fit sortir la jeune fille du groupe de ses compagnes et la mit à part, sans do

pour le cas où nulle autre n'eût égalé, sinon surpassé ses charmes.

Celle-ci, craignant un sort fatal, courut se jeter dans les bras de son amant.

— Il m'a *choisite* ! s'écria-t-elle. Salsifiri, défendez-moi !

Le paysan la repoussa doucement.

—Chère amie, dit-il, je sais trop ce que j'éprouve lorsqu'on me contrarie, pour user des même procédés envers les autres. D'ailleurs, vous ête assommante !

— Vous m'abandonnez ! ah ! je suis bien malheureuse ! répliqua l'infortunée en renouvelant la scène des larmes.

— Allons bon ! exclama Salsififri. Voilà l'averse qui repreud ! Ce n'est pas une fontaine, c'est un fleuve.

Pour le coup, Polichinelle avait trouvé son idéal. car, tandis que Salsifitri et sa compagne Rigoletta se disputaient à qui mieux mieux, lui, le vampire, se livrait à toutes démonstrations d'une joie insensée.

Ses yeux avaient distingué Bianca ; mais au moment où sa main s'avançait cauteleusement pour la saisir, une poussée violente le contraignit à laisser, non-seulement ses projets inachevés, mais encore à se retourner pour voir d'où venait l'empêchement.

Il reconnut Péblo, Péblo qui le regardait, les bras croisés, le regard menaçant.

(A suivre.)

ÉDOUARD MONTAGNE.

Le Comité de la Société des Gens de Lettres nous adresse la lettre suivante :

Monsieur et cher confrère,

Le comité de la Société des Gens de Lettres a pris l'initiative d'un congrès littéraire annuel qui se tiendra à Paris, pendant l'Exposition universelle.

Le gouvernement a donné son approbation à ce projet et il a mis une salle des bâtiments de l'Etat à la disposition du congrès. Victor Hugo en a accepté la présidence, et les principaux littérateurs étrangers seront invités à y prendre part.

Vous trouverez sous ce pli le programme qui a été accepté dans la dernière réunion du comité et nous espérons que vous voudrez bien nous accorder, pour cette solennité, le précieux concours de votre publicité.

En attendant que nous soyons en mesure de vous adresser la carte officielle, destinée aux délégués de la presse, veuillez, monsieur et cher collègue, agréer, etc.

Le vice-président du Comité,
PIERRE ZACONNE.

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES DE FRANCE

CONGRÈS LITTÉRAIRE INTERNATIONAL de 1878.

PROGRAMME

Mardi 4 juin. — Séance non publique.

Appel nominal des membres du Congrès. — Division des travaux. — Nomination des Commissions.

Jeudi 6 juin. — Séance publique.

Discours d'ouverture par VICTOR HUGO. — Discussion générale. — Du droit de propriété littéraire. — Des conditions de ce droit. — De sa durée. — La propriété littéraire doit-elle être assimilée aux autres propriétés, ou doit-elle être régie par une loi particulière ?

Samedi 8 juin. — Séance publique.

De la reproduction. — De la traduction. — De l'adaptation. — Du droit de propriété littéraire. — De l'insuffisance des conventions diplomatiques, au point de vue de la protection de ce droit. — Des difficultés qui résultent notamment des formalités d'enregistrement, de dépôt, etc., inscrites dans les conventions actuellement existantes. — Recherche d'une formule précise destinée à être introduite désormais dans les traités de commerce, pour y remplacer les anciennes formules.

Dimanche 9 juin. — Séance publique.

Proposition d'une formule à accepter par les membres qui prendront part aux travaux du Congrès. — Projet de convention littéraire internationale en vertu de laquelle tout écrivain étranger serait assimilé aux écrivains nationaux, dans l'exercice de ses droits sur son œuvre.

Mardi 11 juin. — Séance publique.

De la condition des écrivains à notre époque. — Des associations littéraires. — Exposé de diverses institutions tendant à améliorer le sort des gens de lettres dans les divers pays. — Vœux à formuler pour l'avenir.

Jeudi 13 juin. — Séance non publique.

Rapports des Commissions. — Vote sur ces rapports. — Nomination d'une commission permanente internationale.

Samedi 15 juin. — Séance publique.

Lecture des propositions adoptées par le Congrès. — Clôture des travaux.

Adresser toutes les communications relatives au Congrès, à M. Pierre ZACCONE, vice-président du Comité de la Société des Gens de Lettres, 5, rue Geoffroy-Marie, Paris.

NÉCROLOGIE

L'art musical vient de faire une perte en la la personne de M. Gautier, compositeur, professeur au Conservatoire et critique musical du *Journal Officiel*.

Eugène Gautier (Jean-François) était né à Vaugirard, le 27 février 1822.

Il montra de très-bonne heure les plus heureuses dispositions pour la musique. A 12 ans, en 1834, il obtint le premier prix de solfège ; le le deuxième prix de violon en 1836 ; le premier prix en 1838.

En 1842, le second grand prix de composition musicale lui fut décerné. Il avait alors 20 ans.

Il aurait pu prétendre, un an après, à une distinction supérieure. Mais il paraît s'être, à ce moment, retiré du concours, pour se livrer librement et en toute indépendance à la composition.

Voici la liste de ses opéras :

L'Anneau de Mariette, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Laurencin et Cormon, joué à Versailles en 1845.

Les Barricades de 1848, à-propos, joué à l'Opéra National, en collaboration avec Pilati.

Murdock le bandit, opéra-comique, un acte, paroles de M. de Leuven. (Théâtre-Lyrique, 23 octobre 1851.)

Choisy-le-Roy, un acte, paroles de MM. de Leuven et Michel Carré. (Théâtre-Lyrique, 1852.)

Flore et Zéphyre, un acte, paroles de MM. de Leuven et Ch. Deslys. (Théâtre-Lyrique, 1852.)

Schahabaham II (Leuven, Michel Carré. Théâtre-Lyrique, 1853.)

Le Mariage extravagant, opéra-comique, un acte, paroles de MM. Cormon et Trianon. (Théâtre de l'Opéra-Comique, 20 juillet 1857.)

La Bacchante, opéra-comique, deux actes. (Opéra-Comique, 1858.)

Le Docteur Mirobolan, un acte, paroles de MM. Cormon et Trianon. (Opéra-Comique, 1860.)

Jocrisse, paroles de MM. Cormon et Trianon. (Opéra-Comique, 1862.)

Le Trésor de Pierrot, deux actes, Cormon et Trianon. Opéra-Comique, 1864.)

Enfin la *Clef d'or*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Octave Feuillet — joué il y a quelques mois au Théâtre-Lyrique un des derniers ouvrages représentés sous la direction Vizentini.

Eugène Gautier était un homme de beaucoup d'esprit, qui avait en musique des connaissances étendues. Sa mort laisse un vide dans l'enseignement musical.

BULLETIN FINANCIER

Depuis quelques jours, la situation, après avoir été très-sombre, s'est tout à coup éclaircie et l'on peut espérer que les événements seront moins terribles qu'on ne le supposait.

Bref, le marché a complètement changé d'aspect et l'inquiétude primitive a fait place à un rayon d'espérance.

La liquidation s'est faite dans de bonnes conditions et les cours de compensation ont été fixés à 71 fr. et à 107.80 Le report s'est traité à 0.02 c. sur le 3 0/0 et de 12 à 15 c. sur le 5 0/0, ce qui nous paraît des conditions supportables et meilleures qu'on n'aurait pu l'espérer.

Nos Rentes, qui débutaient lundi à 107.50 et 70.85, indiquent une bonne tendance à la hausse.

Le marché anglais est plus ferme, et la cote des Consolidés nous apporte 1/8 de hausse et 94 13/16.

Les institutions de crédit ne varient pas : la Banque de France cote 3,115; la Banque de Paris 1,060; le Comptoir d'Escompte, 690, et le Foncier 630 et 627.50.

Le Crédit Lyonnais fait 590; la Franco-égyptienne, 522.50 et les actions du Crédit Général français sont très demandées.

Le Mobilier espagnol ferme à 510 fr. et la Banque Ottomane à 342.50.

On constate un peu de mieux sur les Fonds étrangers; mais cependant nous continuerons à conseiller à l'épargne de n'y toucher qu'avec la plus extrême réserve.

Le Russe 1870 fait 771 1/4 et le nouvel emprunt, celui sur lequel le Comptoir d'Escompte a organisé un marché, est à 77 50.

Les Foncières Russes cotent 345 fr. pour la première série.

L'Italien fait 69.95; le Roumain, 50 fr.; le Florin or, 4 9/0 61. et le 5 0/0 Turc 7.50.

L'Unifiée vaut 146.25, et les Chemins Egyptiens 272.50.

Les Chemins français regagnent quelques unités : l'Est, à 650 fr.; le Lyon, à 1,055 fr.; le Midi, à 787.50 ; le Nord, à 1,310 fr.; l'Orléans, à 1.127 50, et l'Ouest, à 715 fr.

Pas de changements sur les Chemins étrangers. L'Autrichien fait 512 et 505 fr,; le Lombard, 147 50 ; le Saragosse, 362.50, et le Nord d'Espagne, 270 et 268.75.

Le Badajoz fait 265 fr., et les Chemins romains sont lourds à 69 fr.

Les valeurs industrielles sont très calmes et n'offrent que peu de variations : le Suez cote 715, 710 et 717.50 ; les Délégations, 585 et 592.50.

Le Gaz fait 1,290 et 1,280 fr.; et les Voitures restent à 480 après 475 fr.

Les Télégraphes du Nord sont en reprise à 200 et 205 fr.

La Ville de Naples 1877 donne lieu à de nombreuses affaires.

L'obligation de la Compagnie nationale des Canaux agricoles est l'objet de nombreuses demandes à 278.25. L'approche du coupon de 7.50, qui sera mis en paiement le 1er mai, justifie l'empressement de l'épargne à se porter sur un titre doté de garanties exceptionnelles.

Une nouvelle émission d'actions des Mines d'or se fait le 5 et le 6 courant; nous engageons vivement nos lecteurs à placer leur épargne sur des affaires plus sérieuses.

MERCURE.

PETITES NOUVELLES

— Les *Mémoires du Diable*, dont les études ont été interrompues au Gymnase, vont être repris au théâtre du Vaudeville. Le rôle de Robin, créé par Félix, qui devait être joué par M. F.

Achard au Gymnase, sera confié à M. Dieudonné.

— La représentation au bénéfice de Mme veuve Montjauze, depuis longtemps en préparation, aura définitivement lieu le 7 avril au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Le programme annonce une pièce du Théâtre-Français, interprétée par les principaux sociétaires de ce théâtre ; une autre par les artistes du Vaudeville ; une troisième par les pensionnaires du Palais-Royal ; une petite comédie jouée par Mlle Scriwaneck, et un monologue par Saint-Germain.

Avec de pareils éléments, la représentation ne peut être que très-brillante, et nous espérons que de son côté le public s'intéressera à la sympathique veuve du regretté comédien.

— *Nounou*, la nouvelle comédie des auteurs de *Bébé*, ne sera pas donné cette année, MM. Najac et Hennequin écrivent une autre pièce pour le Gymnase, qui aura pour titre : les *Petites Correspondances*.

— La commission des théâtres s'est réunie vendredi au ministère de l'instruction publique, sous la présidence de M. Bardoux, et le traité du Théâtre-Lyrique a été signé en faveur de M. Escudier. Le nouveau titulaire devra donner trois grands ouvrages et trois représentations sans costumes qui seront répétées chacune trois fois.

M. Escudier restera libre, en dehors de ces conditions, de jouer ce qu'il jugera utile à ses intérêts.

— M. Escudier, le nouveau directeur du Théâtre-Lyrique, a eu l'excellente pensée de choisir, pour son chef d'orchestre, M. Luidgini, que nous avons déjà vu, il y a quelques années, remplir ces fonctions au Théâtre-Italien.

— La première représentation, aux Français, de *Fourchambault*, la nouvelle comédie en cinq actes de M. Emile Augier, est remise. L'auteur opère quelques retouches légères.

— Nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs, l'annonce publiée sous le numéro de ce jour, par les grands magasins de nouveautés AUX FABRIQUES DU NORD, 132 et 134, rue Lafayette, qui offrent au public des *occasions réelles* à des prix de bon marché véritablement surprenants.

Chacun sait combien le goudron est un médicament précieux dans les cas de bronchite, phthisie, catharres, rhumes, et en général contre les affections des bronches et des poumons.

Malheureusement, bien des malades à qui ce produit serait utile ne l'emploient pas, à cause de son goût qui ne plait pas à tous, soit à cause de l'ennui que leur donne la préparation de l'eau de goudron.

Aujourd'hui, grâce à l'ingénieuse idée de M. Guyot, pharmacien à Paris, toutes les répugnances plus ou moins justifiées du malade ont cessé d'exister.

M. Guyot est parvenu à enfermer le goudron sous une mince couche de gélatine transparente, et à en former des capsules rondes de la grosseur d'une pilule. Ces capsules se prennent au moment du repas et s'avalent facilement; sans laisser aucun goût. Aussitôt dans l'estomac, l'enveloppe se dissout, le goudron s'émulsionne et s'absorbe rapidement.

Ces capsules sont d'une conservation indéfinie ; à ce point que, d'un flacon déjà entamé, celles qui restent ont conservé toute leur efficacité au bout de plusieurs années.

Les *Capsules de goudron de Guyot* offrent un mode de traitement rationel et qui ne revient pas à plus de dix ou quinze centimes par jour, et dispense de l'emploi de toute espèce de tisane.

Comme tous les bons produits, les capsules de goudron de Guyot ont soulevé de nombreuses concurrences. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sur l'étiquette sa signature imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, Paris, et dans la plupart des pharmacies.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

SOCIÉTÉ ANONYME
DES

GISEMENTS D'OR DE ST-ÉLIE

(GUYANE FRANÇAISE)

PLACER VITALO

Capital : 4,000,000 de francs

DIVISÉ EN **8,000** ACTIONS DE **500** FRANCS

ENTIÈREMENT LIBÉRÉES

Conformément aux Statuts, en date du 23 mars 1878

SIÉGE SOCIAL A PARIS, 55, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. le comte d'AYGUESVIVES, O. ✻, député;
Paul DHORMOYS, O. ✻, ancien préfet ;
le baron de LASSUS St-GENIES, C. ✻, ancien préfet;
Paul TILLIER, propriétaire;
Ed. TROPLONG, ancien magistrat, administrateur du Crédit Mobilier.

Quatre autres membres seront nommés par l'assemblée

SOUSCRIPTION PUBLIQUE
à 5,800 Actions de 500 fr.

2,200 actions ayant été souscrites par les Fondateurs

PAYABLES { En souscrivant. ...... **125** fr.
Dans la huitaine de la constitution de la Société ... **375** »
500 fr.

Bénéfices nets du Placer St-Élie

Avec une moyenne de 57 travailleurs seulement du 1er octobre 1873 au 31 décembre 1877.

Soit en quatre années et trois mois

Somme officiellement constatée

4,222,306 Francs

SOIT EN MOYENNE

Un bénéfice net d'Un Million par an

La société nouvelle doit compter sur des résultats plus considérables encore, puisqu'elle s'est assurée par contrat un effectif de 150 travailleurs, qui lui permettra d'augmenter la production du placer, d'améliorer les moyens d'exploitation et de l'étendre dans les parties inconnues de ses concessions.

L'or, qui doit appartenir à la Société depuis le 1er janvier 1878, est adressé directement au COMPTOIR D'ESCOMPTE DE PARIS. Le paquebot *Washington*, arrivé le 26 mars, a apporté la production du mois de janvier, s'élevant à **89,685 fr.**

Les statuts stipulent formellement que, sur les bénéfices, deduction faite des prélèvements statutaires, les actionnaires devront avoir reçu, en dividendes, *cinq cents francs* par action, c'est-à-dire *une somme égale à leur capital* engagé, avant que les fondateurs soient appelés à aucun partage.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE
Les Vendredi 5 et Samedi 6 Avril 1878

A PARIS { **Au Siége social**, *55, rue de la Chaussée-d'Antin* ;
Chez **MM. Bouvier frères et Ce**, *14, place du Havre* ;
Et à **leur Succursale**, 22, *rue du Pont-Neuf*.

LA RÉPARTITION SERA PROPORTIONNELLE

Les démarches nécessaires seront faites immédiatement pour l'admission à la Cote officielle.

On peut souscrire dès maintenant par correspondance.

11e année.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Revue des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance etrangere. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

ÉVÉNEMENT DU JOUR

1,695,000f. MARCHANDISES EXPERTISÉES 702,000f.

Vente Générale
AUX MAGASINS DE SOLDES

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

A PARIS

Les Magasins de Soldes ont été chargés officiellement de VENDRE EN DETAIL et à **60 0/0 DE PERTE**, une énorme quantité de Marchandises provenant d'un *DESASTRE COMMERCIAL*, dont quelques journaux de la Capitale ont entretenu le public la semaine dernière.

Il faut qu'en Sept jours

Ces Marchandises soient vendues avec la PERTE de UN MILLION annoncée plus haut.

CE GROS STOCK COMPOSÉ DE

Blanc, Toile, Lingerie, Bonneterie, Chemises, Linge confectionné, etc.

A été divisé en 421 lots dont on ne peut, faute d'espace, que donner un aperçu.

SERVIETTES anglaises pour toilette, av. belle frange, long. 85 cent., val. 70 c., la serviette	» 20
RIDEAUX brodés p. vitrage, av. riche entred. pouvant se découper, val. 5 f., le rid.	1 50
TOILE d'Armentières p. gds draps, pur fil, larg. 1 m., val. 2 f., le mètre..............	» 80
NAPPES damassées, pur fil, p. 6 et 8 couv., valeur 6 f., la nappe............	2 75
STORES brodés, dépareil., gr. richesse de dessins, val. 20 f................	4 90
TOILE pur fil de main p. chemises hommes et dames, val. 1 f. 50, le mètre......	» 65
SERVICES dépareil., damas., blanc pur fil, 6 couverts, val. 20 f., le service	8 50
MOUCHOIRS Cholet, vignet. coul., taille moyen., val. réel. 4 f., la douz.	1 60
MOUCHOIRS batiste ourlée, p. gr. person.. qualité de 45 c., le mouchoir	» 15
CHEMISES p. hom., magn. tissus oxfort, gar. bon teint, val. 5 f., la chem.	1 95
BAS de Paris, entièrem. finis, véritable coton Jumel, valeur 2 f., la paire..........	» 80
JUPONS de dessous piqué blanc et belle finette, vend. partout 3 f., le jupon..	1 25
CHEMISES p. dame, magn. percale garn. guip. et brod., qual. de 3 f. 75, la chemise...	1 75
MOUCHOIRS blancs p. hommes et p. dames, gar. pur fil, val. 7 f. 50......	3 45
CHAUSSETTES p. hom., cot. Jumel, bords côtes, val 85 c., la paire	» 25
CHEMISES p. hom., col, poignets et plast. toile fine, val. 9 f., la chemise.	2 95
BAS de Paris, entièrement finis, coton Jumel, 6 fils, vendus ailleurs 2 f. 25, la paire..	» 95
CHAUSSETTES 6 fils, p. hom., entièrement finies, val. réelle 1 f. 75, la paire....	» 65
BAS pour dames, laine-mérinos, hautes nouveautés, qualité de 3 f. 75, la paire......	1 25
GILETS de flanelle p. hommes, belle qualité, valeur réelle 5 f., le gilet..	2 45

Les Magasins de Soldes ne vendent pas après 6 heures du soir, et ils ne font pas d'envois en province.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants

de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Rabais 65 0/0 d'après inventaire

SOIERIE

Faille noire Lyon soie garantie de 7 f..............	2 95
Faille noire forte soie cuite de 12 f..................	3 90
Faille noire cachemire, larg. 0 m.60, de 17 f.........	4 90
Faille noire gros grain ext., larg. 0 m.60, de 22 f..	5 90
Satin duchesse noir, largeur 0 m.60, de 15 f.......	3 50

TISSUS POUR ROBES

Coupons robes nuances unies par 10 m. de 17 f..... 4 95

Alpaga noir de 2 f	» 65	Moire noire de 3 fr....	1 25
Alpaga noir de 2 f. 75.	» 75	Mérinos fin de 5 f. 50..	2 45
Gros grain noir de 4 f.	» 95	Mérinos extra de 7 f...	2 95
Cretonne noire de 5 f..	1 25	Cachem. extra 15 fr...	3 50
Reps gris, largeur 1 m.	1 45	Flanelle santé de 3 fr..	1 45

DRAP {

Elbeuf été, haute nouveauté, de 18 f.....	5 95
Elbeuf nouveauté, 1/2 saison, de 22 f....	6 75
Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 25 f.	6 95
Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 30 f.	7 90
Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 35 f.	8 50

TOILE		RIDEAUX	
Mouch. batiste, la dne	1 95	Brodé suisse de » 95...	» 30
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Brode fleurs de 1 50...	» 45
Toile ouvrée de 2 f....	» 70	Guipure fine de 1 80..	» 60
Toile à draps de 2 f...	» 95	Broché ext.-fin 2 50 .	» 75
Toile à draps de 3 f...	1 10	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Toile à draps de 4 f..	1 45	Cretonne blanc. de 2 f.	» 70

Toile cretonne Lisieux, ext.-fine, larg 1 m.20, de 8 f,	1 95
Très grandes serviettes toile fine, la douz.........	3 50
Serviettes damasées extra-fines de 28 f. la douz....	12 50
Services damassés pour 12 personnes, de 35 f......	13 50
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire..........	6 50
Draps cretonne ext., long. 3 m.25, larg. 2 m., la paire	9 75
Draps tle chanv., long. 3 m., larg 2 m., la paire.....	12 90
Draps toile 1/2-blanc. fine, long. 3 m., lgr 2 m., la p.	13 50
Couv. laine blanc., long. 2 m.25, de 35 f...........	13 50
Couvert. laine blanche fine gd lit de 60 f	21 »

LINGERIE POUR DAMES

Chem. percale garn...	1 45	Corsets coutil de 7 f..	2 45
Camis. plis garnies....	1 45	Waterproofs de 20 f..	5 90
Chem. percale plis...	1 95	Waterpr. extra de 75 f.	15 50

Paletots dames matelassé noir de 49 f..............	12 95
Paletots riches drap armure noir de 70 f............	15 50

TAPIS

Descentes de lit de 5 50	1 45	Tapis passage, le m...	» 65
Desc. de lit moquette.	6 90	Tapis pass. le m. 3 f...	» 85

Carpettes dess. smyrne, long. 2 m. sr 1 m. 30, de 29	8 50
Carpettes dess. smyrne, long. 2 m. 10 sr 2 m.25 de 48	15 »
Carpettes dess. smyrne, long. 3 m.20, sr 2 m.30 de 65	22 »
Carpettes dess. smyrne, long. 4 m.65 sr 3 m.30 de 120	45 »
Tapis croisé rouge et gris, larg. 0 m. 90, le m. de 6 f.	1 45

BONNETERIE

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Chauss. écrues de 2 f.	» 75
Chem. coul. de 7 f.....	3 50	Chauss. écrues de 2,50	» 95
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Bas écrus de 2 f. 25....	1 »
Chem. dev. t. de 9 f.	3 95	Bas écrus de 3 f.	1 25
Chem. dev. toile de 12	4 75	Bas extra de 4 f. 50...	1 75

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

AVIS. Pour les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur.

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

Les vaste Magasins de Nouveautés, autrefois

AU GRAND MARCHÉ PARISIEN

2, RUE TURBIGO

SONT A LOUER

DERNIÈRE EXPERTISE

comprenant, notamment, plusieurs milliers de PIÈCES de LAINAGES et TOILES qui seront liquidées, pour en finir, à moitié prix au minimum

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE du Lundi 1er Avril au Samedi 6

Cachemire noir, p. laine, gde larg. p. rob. et cost., le m.	1 95
Cachemire noir, pure laine, larg. 1 m. de 4 f. 25, a	2 45
Cachemire noir pure laine ext. Larg. 1m20, de 6 f. 50	2 90
Cachemire d'Ecosse noir, pure laine, qual. extra pr robes et cost., larg. 1 m.20, valant 7 f. 50 le mètre	3 50
Tissus nouv. p. robes et costum. abandonnés. Le m.	» 25
Draps de dame demi-saison, larg. 1m25, val. 650 le m.	1 45
Tissus nouv. p. rob. et cost. Larg. 72 c. Le coup. d. 10 m.	4 75
Tissus nouv. p. rob. et cost. Larg. 80 c. Le coup. d. 10 m.	6 50
Taffetas d'Alsace p. rob. et cost. Lr. 80 c.; de 1 75, le m.	» 65
Cretonne Mulhouse, pour robes et chemises. Largeur 80 c., de 1 f. 45, le mètre...........	» 65
Toile oxford nouv. gd teint. Larg. 72 c., le m......	» 55
Toile oxford supre gd teint. Larg 80 c., de 1 50, le m.	» 65
Cotonnade bleu et blanc. Larg. 95 c., de 1 45, le m.	» 65
Toiles de Vichy, larg. 95 c., de 1 45, le m........	» 65
Chemises p. dames, percale fine, richem. garnies	1 95
Chemises pour dames, belle cret. val. 6 f. 50.....	1 75
Jupons percale belle qual. à 2 volants, dire d'experts	1 95
Camisoles percale, plis fins belle garnit., expertis.	1 75
Pantalons percale fine, nombreux petits plis.....	1 25
Paletots p. dames 1/2-saison, drap mat. de 29 f....	10 75
Peignoirs p. dames, trés beau tissu, toutes tailles.	2 90
Soie noire, gros grain Lyon de 6 fr. 50 le mètre.	2 75
Soie noire gros grain Lyon de 7 f. 50 le mètre....	3 25
Faille cach. soie noire, t. gde larg., de 12 f. le m...	4 75
Faille première noire gros grain, chaine double, largeur 60 c., valeur réelle 15 f. le mètre.........	5 90
Chemises p. h., cret. bl. t. encol., de 10 50 la chem..	3 90
2,000 **coupons** drap Elbeuf p. pant. par 1m20, le coup.	7 90
2,000 coupons, **Drap** nouv. et noir, larg. 1 m. 40, pour vêt. compl. d'hom.. par 3 m. 50, val. 45 le coup.	13 75
10,000 coupons **Nouveauté 1/2 saison** p. pantalon d'homme. Larg. 70 c. par 2 m. 40, le coupon......	4 75
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	» 35
Cretonne de Mulhouse tr. riche p. rideaux et meub., garantie gd teint, largeur 0 m 80, de 2 f. 25 le m..	» 95
Tapis de table, très riches, 140 c. carrés, de 25 f.	7 75
Tapis de table, dito, 180 cent. sur 140, de 45 fr.	10 75
Tapis pour appartem., larg. 0 m 90, de 8 50 le m.	2 75
Tapis pour passage et escalier, de 2 fr. 75 le mètre	» 65
Mouchoirs cholet blancs et à vignettes, la douz..	1 80
Mouchoirs blancs, garantis pur fil, val. 14 f. la douz.	5 90
Mouchoirs blancs, pur fil, très fins. de 19 f. la douz.	7 90
Mouchoirs blancs pur fil extra-fins de 23 f. la d.	9 50
Toile pur fil ouvrée p. serviettes, de 1 25 le mètre...	» 65
Toile pur fil, p. chem., larg. 80 cent., de 1 90 le m..	» 85
Toile pur fil p. draps, larg. 1 m. de 2 25 le mètre....	» 95
Rideaux vitr., test. rich., brod. fonds suisses, haut. 2 m. 50, val. réelle 7 f. 50 le rid...........	1 95
Les mêmes, hauteur 2 m., valant 6 fr. 50 le rideau.	1 65
Serviettes nids d'abeilles, belle frange la douz....	2 40
Serviettes damassées, pur fil, gde taille, de 15 f. la d.	5 90
Serviettes damier fleuri pur fil, de 17 f. 50 la douz.	7 75
Serviettes unies, liteaux pur fil, de 17 f. la douz..	6 90
Services Saxe damas., pur fil, 12 couverts, de 45 f.	12 75
Services blancs pur fil très riches, 12 couv., de 75 f	24 »
Nappes damassées, pur fil, sans serviettes. de 15 f. .	4 25
Toile bl. pur fil p. draps sans couture, de 6 75 le m.	2 75
Toile bl. pour draps, cretonne pur fil Lisieux, largeur 2 m. 40, prix de revient 9 f. le mètre...	3 90
Un lot coupons **Cret.** bl. ext.-forte, s. apprêt, par 18 m., larg 80 c., val. 33 f. le coupon............	13 75
Coupons **Toile** bl. cret. Lisieux. pur fil, p. chemise, largeur 80 c. de 6 à 18 m., les 18 m. au lieu de 45 f.	22 50
Toile Cret. Lisieux p. fil p. chem. larg. 80, de 2 45	1 15
Coupons **Toile** *coton écru* p chem., larg. 80 c. p. 18 m.	9 90
Toile bl. cret. Lisieux p ch. larg. 80 c. de 2 75...	1 35
Toile Coton écru p. chem. larg. 80 c. de 90 c. le m.	» 45
Toile Coton écru prem. qual. larg. 90 c., de 1 25	» 55
Draps maître toile bl. p. fil cret. Lisieux, s. cout. ourlés à jour, 3 m. 50 sur 2 m. 40, de 37 fr. le dr.	15 75
Draps p. gd lit, larg. 1 m. 60, belle toile coton, le d.	2 25
Draps toile pur fil p. gd lit, long. 3 m. larg. 2 m. le dr.	6 75

AVIS. — On expédie en province contre remboursement aux frais de l'acheteur.
Toute marchandise qui ne répondrait pas au désir du client peut être renvoyée franco.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

ARTISTES PEINTRES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE MUSIQUE

JULES LEFEBVRE

Imp. Yves & Barret. G. Bouvy del.

CINQUIEME ANNEE. — NUMERO 256

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 11 au 17 avril 1878

PRIX DU NUMERO : 30 CENTIMES

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART.	id. 16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG.	id. 20 fr	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCLVI

—

JULES LEFEBVRE

—



ules-Joseph LEFEBVRE, qui vient d'être élu en tête de la liste du Jury d'admission au Salon de 1878, est un des représentants les plus parfaits de l'Ecole classique en peinture. Nul aujourd'hui n'est plus savant sur l'art du dessin et ne peut pousser plus loin l'exécution d'un morceau. Portraitiste de premier ordre, son pinceau joint à la correction, la pureté et le goût, aussi la moindre de ses œuvres a-t-elle, auprès des artistes et des amateurs éclairés, une haute valeur.

Né à Tournan (Seine-et-Oise), il se destina de bonne heure à la peinture, entra fort jeune à l'Ecole des Beaux-Arts et dans l'atelier de Cogniet.

Après avoir remporté successivement toutes les médailles et les prix de l'Ecole, il obtint le premier grand prix de Rome en 1861, et partit pour la Villa Medicis.

Ses premiers envois furent très remarqués. Celui de la 3e année : *Une jeune fille endormie*, fut classé parmi les œuvres de *style* du Salon de 1865 ; c'était, selon moi, un des deux ou trois morceaux les plus remarquables du Salon, comme finesse d'exécution, comme vérité de tons et comme distinction dans la ligne. Le dessin en était pur et d'une grande fermeté, mais sans sécheresse aucune ; le modelé accusé, avec beaucoup de mœlleux, la peinture transparente malgré sa solidité, le coloris brillant et plein de vérité. C'était une étude sévère et gracieuse à la fois qui faisait pressentir un artiste de race, amoureux de la forme et soucieux de la dignité de l'Art.

Le Jeune Homme peignant un masque tragique, envoi de 4e année, fut également très remarqué au Salon de 1866, par l'ingéniosité de la composition, l'extrême finesse des lignes et la pureté du modelé. La même année, paraissait *Nymphe et Bacchus*, toile naïve et charmante, qui orne aujourd'hui une des salles du musée du Luxembourg. Une blonde nymphe de l'ordre des Dryades est assise sur une roche, dans un bois sacré, en compagnie du petit Dieu Bacchus qui lui avait été confié par sa tante Io. La Nymphe s'amuse sans doute à développer chez le jeune enfant ses instincts de chasseur. Elle tient entre ses mains l'arc et l'oiseau que la flèche a frappé, et les élèvent aussi haut qu'elle peut, de façon que les petits bras de l'enfant renversé sur le dos, entre ses genoux, ne puisse les atteindre. Cette petite scène de taquinerie donne lieu a un joli arrangement des bras et des jambes des deux personnages. En face de ce groupe, simplement agencé et savamment traité, l'artiste a placé un buste de forme antique dont la figure narquoise semble se moquer des vains efforts de Bacchus pour atteindre l'objet de sa convoitise, et complète un excellent ordonnancement du tableau.

Si, après cette œuvre, d'une délicatesse si précieuse, la popularité, qui suit de préférence les tapageurs, n'était pas venue chercher Jules Lefebvre pour le montrer à la foule, tout au moins le jeune artiste avait-il conquis l'estime de ses confrères, et était-il compté déjà parmi ceux dont l'avenir devait réaliser absolument les plus belles promesses.

De retour de Rome, en 1867, Jules Lefebvre rapporte avec lui, comme œuvre de cinquième et dernière année, une grande composition : *Cornélie, mère des Gracques*. Malheureusement l'œuvre n'était point terminée et n'eût pas le succès auquel on s'attendait pour lui, car il avait envoyé, l'année précédente, une copie de la *Cène* qui, jointe aux œuvres déjà citées, témoignait du talent le plus distingué. Avec ce tableau, l'artiste apportait une petite toile très-serrée d'exécution : *S. S. Pie IX à Saint-Pierre de Rome*, que l'on apprécia au Salon de 1867.

L'année suivante restera pour Jules Lefebvre comme une date exceptionnelle, parce qu'elle aura été pour lui le point de départ de sa fortune artistique.

L'*Etude* et le *Portrait*, qui parurent au Salon de 1868, sont en effet deux morceaux de peintures tout à fait rares et précieux par la grandeur de leur facture, en ce temps où l'art aime à se rapetisser.

L'*Etude* s'appelle : *Femme couchée*, elle appartient aujourd'hui à Alexandre Dumas.

Cette femme, sans être un type d'une élégance rare et d'une distinction de figure exceptionnelle, n'est point non plus vulgaire d'expression, ni commune de corps, loin de là. Ses grands yeux bleus rayonnent sous sa chevelure noire, et complètent l'attraction de sa pose lascive. Sa physionomie est farouche et ouverte, ses traits réguliers et puissants, sa bouche s'épanouit mordante et capricieuse. Le corps s'allonge dans une attitude hardie, et la silhouette générale, vigoureusement mouvementée, offre des aperçus charmants. Le bras droit s'arrondit en se portant à la bouche, le bras gauche tendu repose la main sur le dos du sofa. Le sofa rouge, la draperie rouge, d'une coloration différente, le fond d'une teinte marron harmonieuse et discrète, font admirablement ressortir la carnation éclatante de la *Femme couchée*. Cette grande et belle figure est peinte avec une franchise au-dessus de tout éloge, en pleine lumière, sans subterfuge. Les difficultés du dessin, celles du modelé, de la couleur, ne sont point escamotées par quelques trucs habiles. Aux prises avec la nature, l'artiste a subi le charme qu'elle répand, et s'est laissé aller à une interprétation rigoureuse, exacte, et par contre admirable.

Les moindres mouvements, les plus petits détails sont observés et rendus avec une précision extrême. Tout cela est à la fois naïf et puissant, la vie anime ce corps robuste et charmant dont la coloration vigoureuse et pourtant d'une grande finesse double la valeur artistique.

La *Médaille d'honneur* eût dû couronner le bel effort de Jules Lefebvre, d'autant qu'il n'existait au salon aucune page qui, à un sentiment plus élevé, eut joint cette interprétation hors ligne. Le jury distribua ses voix entre Jules Lefebvre, Corot et Brion, mais tout en reconnaissant le jeune homme, pour cette fois, supérieur au vieux maître ; elle n'osa pas l'afficher. La récompense exceptionnelle ne fut pas distribuée.

Le *Portrait* n'était pas un morceau de peinture moins admirable que la *Femme couchée*. Cette jeune fille a la taille élancée, sous son corsage de soie noire se détache positivement de la toile. Son attitude mouvementée, sa physionomie spirituelle, ses beaux bras enveloppés de tulle noir reposant sur les genoux avec un laisser-aller parfait, ont un attrait invincible. Les yeux vivent ; son nez se dilate, sa bouche parle Sa chevelure, d'un blond cendré, brille comme un or pur dans le fond vert d'eau de la toile, admirablement trouvé pour l'harmonie général. Il y a, là, la grâce, le charme, traduits par un pinceau tour à tour délicat et robuste, ferme dans les contours, souple dans le modèle, dédaignant les oppositions pour obtenir les effets, marchant en pleine lumière avec éclat et sûreté.

Jules Lefebvre est tout entier dans ces deux œuvres ; le peintre et le portraitiste s'y sont réglés avec une intensité extraordinaire, et si l'expérience a apporté à l'artiste de plus grandes lumières, on peut dire néanmoins que le peintre était alors en pleine maturité de son talent. Inutile donc de m'appesantir désormais sur le détail du rendu des œuvres qui vont suivre ; il me suffira d'en indiquer le titre, car toutes, ou presque toutes, se recommandent par les mêmes qualités que je viens d'indiquer.

Au Salon de 1869, Jules Lefebre expose *Pascuccia* et un beau Portrait de femme. En 1870, avec un autre Portrait de femme, parait la *Vérité*, aujourd'hui au Musée du Luxembourg et qui fut un des succès de ce Salon. Dans cette œuvre, ses qualité deviennent plus magistrales, le dessin correct, le modelé puissant rappellent les grandes figures de Ingres. Mais bien que l'ensemble de l'œuvre ait un aspect noble et puissant, je regrette que la tête, fort belle d'ailleurs fasse plutôt songer à une matrone romaine qu'à la fille de Saturne. J'aurais préféré que M. Lefebvre l'inventa plutôt que d'être resté sous le charme d'un beau modèle.

En 1872 : *La Cigale* « quand la bise fut venue » est une œuvre toute charmante de délicatesse. En 1873 et 1874, M. Jules Lefebvre se repose, car il n'expose qu'un portrait d'homme. Mais en 1875, le *Rêve de Chloé* font revivre ses plus précieuses qualités.

Médaillé en 1865, 1868 et 1870 ; décoré de la Légion d'honneur cette dernière année, il commence en 1875 à devenir, Membre du jury d'admission.

Madeleine en 1876, *Pandore* en 1877, complètent la nomenclature des œuvres exposées au Salon par Jules Lefebvre, avec des portraits qui sont tous d'une grande beauté. Mais que de morceaux sont sortis de la brosse du jeune maître et peuplent encore les galeries de nos riches amateurs! Car Jules Lefebvre est un travailleur infatigable, et bien qu'il donne à chacune de ses œuvres des soins inimaginables, c'est un producteur très fécond. Sa place est toute marquée à l'Institut et comme professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, où il fait déjà des cours très estimés, en remplacement d'un des trois titulaires. C'est un artiste instruit, d'un goût délicat et sévère, qui aime la nature et en connait les secrets. Sa suprême force est dans la franchise de son exécution ; il va droit au but, et sait l'atteindre, terrassant la difficulté sans faire sentir le fruit de sa victoire. Devant ses œuvres, on se sent bien à l'aise pour admirer, comme il arrive toujours devant tout ce qui est sain et distingué.

Jeune encore, il n'a point dit son dernier mot, et nous attendons de lui une composition qui mettra le cachet définitif à sa gloire naissante.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

CABANEL

(Peintre d'histoire, membre de l'Institut)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Madame

BILBAUT-VAUCHELET

(du Théâtre de l'Opéra-Comique)

REVUE DES THÉATRES

—

COMÉDIE-FRANÇAISE

—

Les *Fourchambault* viennent de remporter, à la Comédie-Française, un de ces succès qui font époque. La nouvelle comédie de M. Émile Augier comptera parmi ses œuvres les plus remarquables.

Nous ne pouvons, aujourd'hui, que constater la très grande valeur des *Fourchambault*, nous réservant d'étudier la pièce avec tout le soin et les développements qu'elle mérite.

Par ce temps de *faux* chefs-d'œuvres, que nous donnent, à son de trompe, les faiseurs à la mode, il est bon de nous appesantir sur un *vrai* chef-d'œuvre, dans lequel ne se trouvent dépeints que les sentiments les plus nobles, dans le langage le plus élevé.

L'interprétation a été trés remarquable. Got et Coquelin se sont surpassés, et Mlle Agar a fait une fort belle rentrée, sur une scène digne de son grand talent.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE MAITRE RAGUENEAU

(*Suite*).

—

II

MAIGREUR.

Maître Ragueneau se crut poëte et se mit à l'œuvre pour se hisser sur le Parnasse, cette montagne ardue où tant de mauvais chevaux meurent à la peine sans avoir atteint le sommet. Cette présomptueuse ascension lui devint funeste. D'abord il maigrit à cette lutte de l'intelligence ; ses mentons disparaissaient et s'effaçaient l'un après l'autre. De jour en jour, il se fondait à la fatigue, et ce ventre, si fameux dans Paris, si plein, si copieusement rebondi, dont on avait fait un proverbe, tomba tout à coup plat et ridé.

Il faisait peine à voir, le pauvre homme, osseux et transparent ; à chaque enfantement poétique, il se décharnait encore. Sa verve sacrée, comme un feu intérieur, lui mangeait et lui rongeait les chairs ; il semblait grandir en maigrissant, et se présentait sec et droit comme un os disséqué. Les hâchis succulents et les pâtés bien gras ne lui profitaient plus ; toute sa force s'évaporait, s'exhalait comme de la fumée, en odes et en sonnets. Sa femme s'en plaignit amèrement et justement ; car les poëtes font d'ordinaire de mauvais maris ; ils n'aiment qu'en vers et ne cohabitent qu'avec les Muses. La prose seule est de mise en ménage. Heureux Ragueneau, s'il n'avait eu à déplorer que la perte de son ventre et l'amour de sa femme ! Mais sa décadence devait être complète. Les réunions littéraires se continuaient activement ; la boutique du pâtissier ne désemplissait pas de beaux esprits. C'était un refuge, une maison de santé pour tous les poëtes écloppés et flagellés par Boileau. Tous les chercheurs de dîners arrivaient, se suivant par intervalle, comme une longue traînée de fourmis avides, et se faufilant par la petite porte de la pâtisserie comme dans la fente d'un mur. Chaque muse affamée se dirigeait vers cette maison d'asile ; Ragueneau était devenu le père nourricier du Parnasse, et, comme une nourrice trop prodigue, il épuisa tout son lait.

Ragueneau négligeait son four ; souvent il laissait brûler un pâté pour trouver une rime, la fièvre poétique s'était emparée de lui, et son cerveau malade était la seule fournaise où il voulût travailler désormais. Il estimait plus un vers qu'une tourte, et dédaignait son art. Cette négligence du maître gagna les garçons, la paresse est chose si contagieuse ! Ils dormaient sur leurs tourtières ou jouaient aux cartes sur les fourneaux éteints. La marchandise s'en ressentit ; la pâte était mal préparée et mal cuite, elle n'avait plus, à la surface, cette grasse et appétissante couche d'or qui avait fait la réputation de Raguenau ; les pâtés, en sortant du four, ne suintaient plus cette graisse succulente, la croûte humectée ne rejetait plus de ses pores ce jus désirable qui trahit tant de bonnes choses cachées. Hélas ! les pâtes sortaient du four, dures, calcinées, et repoussantes au goût ; le malheureux, il avait désappris son art ! Sa réputation (ce trésor moral) s'en allait de jour en jour, et avec elle les pratiques ; les payeurs désertaient la maison pour laisser la place aux rimeurs. Ce train de vie dura quelque temps de la sorte et la mine s'épuisa. Ragueneau se trouva bientôt riche de poésie sans un écu sonnant dans sa poche, et le pauvre homme resta entièrement accablé sous les ruines de son four, « ne trouvant dedans Paris, dit la chronique, aucun poëte qui voulût le nourrir à son tour, ni même écouter seulement un de ses vers, ni aucun pâtissier qui, sur un de ses sonnets, voulût lui faire crédit seulement d'un pâté de requeste », il avait vu s'envoler sa dernière espérance avec son dernier pâté.

Personne ne visitait plus maintenant sa boutique déserte, ni chalands, ni poëtes, et Ragueneau se trouvait seul au monde avec sa femme et trois enfants sur les bras, rimaillant à propos de tout, sur sa détresse et son abandon, sur la faim qu'il connaissait maintenant ; il faisait de la poésie de circonstance. Mais cette maladie incurable qui le poussait à auner et à toiser ainsi des mots n'amenait aucun profit dans la famille ; car rien ne rapporte moins sur la terre que le langage des dieux ; et puis, ce pauvre Ragueneau, simple et naïf pâtissier, ne savait pas spéculer sur le produit d'une dédicace, ni demander l'aumône dans une épître ; il n'avait pas appris à s'appauvrir, à se rapetisser en faisant en vers la description de son pourpoint râpé pour apitoyer la générosité d'un Mécène, à l'instar du sieur d'Assoucy. Honnête et novice, il ne connaissait pas toutes les basses roueries de l'époque ; et puis, quel seigneur aurait consenti à protéger de son nom les vers d'un rôtisseur ? Et les poëtes, ses ingrats confrères dont les noms figuraient sur les livres de compte en aussi bel ordre qu'au temple de Mémoire, ne faisaient-t-ils pas à sa poésie le reproche de sentir le four et la graisse ? Ils le méprisaient, ce four qui les avait chauffés, cette graisse qui les avait nourris, et, comme des serpents réchauffés dans le sang de Ragueneau, ils le mordaient tous à l'envi. Pourtant, ils avaient bien su, au dernier jour de sa fortune, prendre part à son dernier déjeuner ; et, le même jour, lorsqu'une troupe de sergents affamés avaient eu la hardiesse de l'arrêter et de le prendre au collet, cet excellent homme, qui portait tout le faix de l'état poétique, et dont les créanciers voulaient être payés, quoiqu'il ne fût, lui, payé de personne, nul de ses lâches commensaux ne fit mine de le défendre. Dès l'aube du jour, on peut les rencontrer par les rues, se torchant le bec, suivant la naïve expression de l'histoire, tandis que le pauvre amphytrion était mené, sans nul respect ni de ses vers, ni de ses muses, dans le fond d'une prison, dont il ne sortit qu'après un an de captivité, pour donner au monde les excellents ouvrages qu'il avait composés, à l'imitation de Théophile. Mais le malheureux ne devait trouver ni imprimeur ni libraire. Pauvre poëte échoué ! Il fut obligé de quitter Paris pour fuir les railleries du Parnasse, et partit, comme il est plaisamment raconté, « maudissant le siècle et pestant contre l'ignorance du temps, avec sa femme et ses enfants, lui, cinquième comptant, et un petit âne chargé d'épigrammes, pour aller chercher sa fortune au Languedoc. »

Et madame Ragueneau ! pauvre femme ! autrefois, elle avait la dent blanche, si blanche que les poëtes la comparaient à une perle, le sourire engageant, le pied mignon et toujours bien chaussé. Quelle exquise propreté, alors ! quel teint fleuri, de cette fleur fraîche de bonne santé ! Quelles belles couleurs rouges, comme au temps de la première jeunesse ! Maintenant elle était pâle, sous ses pauvres vêtements ; plus de sourire aux lèvres, le regard éteint, triste, voilé sous de longs cils noirs, car elle n'avait plus à répondre à aucun amoureux regard, à aucun sourire. Elle pleurait sur la route en cherchant à amuser ses enfants, si mornes, si décharnés, si chétifs, et c'était en vain que Ragueneau essayait de la consoler, par la description de l'avenir brillant que lui offrait la carrière du théâtre.

Car sa poésie pindarique, pendant les méditations de la prison, avait tourné à la poésie dramatique. Le dialogue, prude et compassé, comme un menuet, avait remplacé, dans ses manuscrits, l'invocation fougueuse à la muse.

Melpomène et Thalie avaient succédé, dans son culte et son adoration, à leur Erato, du moment qu'il eut fait assez de progrès, pour qu'une élégie ne lui coutât qu'un quart-d'heure, un sonnet un moment, il méprisa l'élégie et le sonnet, et ne vit plus, dans ses rêves, que la majestueuse Melpomène, avec sa robe à longue queue traînant sur ses talons rouges, Melpomène échevelée, parcourant la scène, la tirade à la bouche, la coupe empoisonnée d'une main et le poignard (l'innocent poignard à ressort) de l'autre ; dans la fièvre de son enthousiasme, il avait composé *Don Olibrius*, l'*Occiseur d'Innocents*, pièce héroï-comique en cinq actes et en vers.

Le moment était mal choisi, pour le pauvre Ragueneau, de venir entre Corneille et Molière, lui qui, quelque cent ans auparavant, aurait peut-être conquis, à force de bonne volonté, la

gloire de Pierre Gringoire. Mais alors tout une nouvelle époque venait de s'éveiller, sous le regard de Louis XIV, et le sourire de mademoiselle de La Vallière. La féodalité mourante, se réfugiait tout entière sous le manteau du roi absolu. Car c'était bien le roi absolu, ce monarque qui venait de dicter ses ordres à son parlement, botté, éperonné et le fouet de chasse à la main, pour son début de royauté.

La transition de la cotte de maille et de la rude poésie cornélienne à l'habit de cour et à la poésie galante avait été rapide. Adieu les visages chagrins et renfrognés, les moustaches grises et les pourpoints noirs, et les grosses bottes des compagnons d'Henri IV! Adieu les grands fondataires! Mais viennent les grands seigneurs, les courtisans dorés, les marquis à grands canons, au chapeau chargé de trente plumes, au manteau d'un ruban sur le dos retroussé. Plus de ligue, plus de révolutions, plus de partis! La Fronde en a été le dernier mot et la dernière étincelle.

Le roi est tout. Vive le grand roi!

Et tout grandissait pour se hausser à la taille du monarque, dans cette France ainsi nivelée. L'industrie devenait géante; l'épée de nos généraux allait en tous lieux victorieuse; les bataillons de grands hommes se pressaient sur le Parnasse. Ce n'était partout que royauté et courtisanneries; Racine, royauté de la tragédie; Molière, royauté du rire; Bossuet, royauté de la chaire, et Ragueneau avait les courtisans de sa fatuité poétique, comme Louis XIV ceux de sa gloire et de sa puissance. Les médiocrités elles-mêmes, quand elles ne disparaissaient pas complétement, grandissaient encore au reflet des vives lumières que jetaient les hommes de génie.

Fatale époque autant que merveilleuse et splendide! car Louis XIV ouvrit les quatre veines à la France, et Louis XIV regarda le sang couler en riant, au lieu de coudre les blessures pour qu'elles pussent se cicatriser. Quand le dernier roi chevalier, celui dont le jeune regard faisait trembler les plus vieux officiers, fut couché dans sa royale tombe de Saint-Denis, l'ancienne Cour et l'ancienne aristocratie française n'étaient plus qu'une tradition. Plus de favori! plus de bouffon! plus de fier connétable! plus de seigneurs qui parlassent haut à leur maître, et levassent la tête en sa présence! Mais le roi et la cour, la maîtresse et le confesseur, voilà ceux en qui vivaient toute la puissance et toute l'énergie du pays. Que le roi parle, et la reine se tait, et le prince s'incline, et la France obéit. Le roi était plus que la France, plus que la féodalité, plus que le premier gentilhomme de son royaume, il était, lui, le roi, il était Dieu.

Heureusement pour Ragueneau, il s'occupait peu de ces considérations politiques. En arrivant au Languedoc, il apprit qu'un nommé Molière (non le célèbre Molière, auteur de Polixène, et son ami le plus cher), mais Molière, le fils du valet de chambre du roi Poquelin, venait d'établir domicile à Béziers, avec quelques comédiens de campagne. Les principaux étaient les deux frères, Gros-René, Duprac, sa femme, la Béjart et la de Brie, et cette troupe avait besoin d'un homme qui fit un personnage de suisse dans une pièce nouvelle du directeur. Le prince de Conti, qui tenait alors les états de Béziers, et qui avait connu au collége le jeune Molière, lui avait fait le meilleur accueil et sa protection produisit si bon effet, que tout homme qui avait du bien et de la naissance, aurait été honteux de manquer une seule représentation. Ragueneau résolut de mettre ses faibles talents au service de ces comédiens si heureux et si fêtés. Il alla donc trouver Molière.

Molière savait tous les désastres du bonhomme.

Quand il le vit si maigre et si mal vêtu, lui qu'il avait vu gros et fleuri, le bonnet de coton sur la tête et le ventre caché sous le tablier blanc, une larme de pitié roula dans ses yeux et un sourire mélancolique glissa sur ses lèvres. Il alla à lui en l'embrassant :

— Est-ce bien vous que je vois, mon pauvre Ragueneau, dit-il? En quinze mois, avoir changé à ce point : Têtebleu, il me semble voir l'ombre du joyeux Ragueneau d'autrefois; n'importe, vous n'en êtes pas moins le bienvenu.

— J'ai fait une nouvelle tragédie, M. Molière, dit Ragueneau encouragé par ce bienveillant accueil : je vous la lirai, et si vous voulez la jouer.....

— C'est bien, c'est bien, nous verrons, interrompit Molière. Maintenant, il s'agit de jouer vous-même les pièces des autres. J'ai un rôle court et facile à vous donner dans mon *Etourdi.* M. le prince sera à la première représentation. Il faut nous en tirer d'une manière brillante, et nous n'avons plus que deux jours devant nous.

— Je crois, hasarda timidement Ragueneau, que mon olibrius plairait à Monseigneur et pourrait faire quelque argent.

— Bon, nous le lirons ensemble. En attendant, comme vous vous êtes ruiné, à déclamer odes et sonnets de votre façon, il vous faut maintenant remplir votre bourse en déclamant ma prose et mes vers, et je pense que vous ne vous en trouverez pas plus mal.

Maître Ragueneau dut se résigner à entrer dans la troupe de Molière, en qualité de valet de comédie, et il débuta le surlendemain devant Armand de Bourbon, premier prince de Condé, et l'élite de la Société de la ville qui s'était donné rendez-vous à l'*Etourdi.*

Mais, hélas! l'infortuné, il n'avait plus de pâtés à donner à son public, cet intraitable Cerbère, et le public lui fut peu favorable, riant de son geste outré et de l'expression emphatique dont il gonflait les plus simples paroles, et quand il remplissait un rôle muet, de la contenance ridicule et gauche qu'il avait sur le théâtre.

Aussi, quoique son rôle ne fut jamais que de quatre vers au plus, il s'en acquitta si bien, qu'en moins d'un an qu'il fit ce métier, il acquit la réputation du plus méchant comédien du monde. Chaque fois qu'il entrait en scène pour dire à Eraste ou à Valère :

...... Monsieur, c'est une lettre
Qu'au maître de céans l'on m'a dit de remettre

il fallait s'attendre à le voir faire quelque maladresse nuisible, et le public s'égayer à ses dépens. Or, c'est là un rire que tiennent peu à exciter des comédiens. C'est pourquoi, ne sachant plus à quoi employer le misérable Ragueneau, ils le voulurent faire moucheur de chandelles.

Quel coup terrible pour le pauvre homme! Il avait bien pu descendre, pour vivre et pour nourrir sa famille, du rang de poëte à la condition de valet de carreau; mais, moucheur de chandelles! Quel affront! Non, il ne pouvait ravaler jusque là l'honneur et la dignité de son titre de poëte. Plutôt que de ternir le pur et limpide cristal de sa chaste poésie, il préféra abandonner Molière. Ce dernier, voulut bien se charger, par commisération, de sa fille aînée, qui ne ne tarda pas à devenir célèbre sous le nom de Mlle de la Grange, lorsqu'elle épousa l'acteur de ce nom, qui jouait, dans la troupe du Palais-Royal, les rôles de marquis ridicules.

Il était écrit que Ragueneau ne pourrait résister à la force de ses destins. Il devait vivre et mourir sur la rampe à deux pas de la scène, dans un pli de rideau, entre le spectateur et l'acteur, sans pouvoir jamais remonter à l'éclat des quinquets, sur les planches si avidement désirées, sans pouvoir jamais s'interposer entre le ridé, goutteux et chagrin Géronte, le fripon Mascarille, et Octave, le beau jeune homme qui aime, qui se bat, qui fait des dettes. Peu importait maintenant à notre poëte que Lélie fit les yeux doux à sa maîtresse ou lui envoyât des poulets poétiques; ce n'était pas lui qui devait les porter.

Deux ans après qu'il eut quitté Béziers, M. d'Assoucy le vit à Lyon avec d'autres comédiens, qui mouchait fort proprement les chandelles, tout en composant des ballets et des comédies héroïques. Mais ce métier ne lui faisait pas gagner fortune, et son équipage était des plus piteux. Son chapeau surtout était fort offensé dans sa personne, et pour son manteau, qui, couvrant les épaules d'un esprit tout céleste, devait bien être de la couleur des cieux, il faisait connaître, par son coloris, qu'il avait été jadis d'un fort beau bleu-mourant. Mais il fallait qu'il eût été des premiers qui ont été peints en bleu, car il était si blanc, par la suite des années, qu'il aurait fort bien servi à un frère des Blancs-Manteaux.

C'est ainsi que le génie poétique de ce pauvre pâtissier ne devait aboutir qu'à le ruiner et à lui procurer la plus triste garde-robe du monde.

Ragueneau mourut moucheur de chandelles, et on trouva dans ses papiers quatre cent cinquante-six sonnets, huit tragédies, sept épithalames, quarante élégies, soixante-trois odes et dix-neuf comédies héroïques.

EMMANUEL GONZALÈS.

UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION
AU BOULEVARD

DERRIÈRE LE RIDEAU.

Le premier rôle, l'amoureux, le traître et le comique se promènent sur la scène en ruminant leurs rôles, tandis que deux jeunes femmes, l'œil collé aux trous de la toile, font l'inventaire de la salle.

Dans un coin des coulisses se tient Mme Taboureau, enveloppée dans un vaste tartan, causant avec plusieurs mères et quelques actrices.

Un homme pâle et défait traverse tout à coup la scène, c'est l'auteur, un habile, qui, depuis vint ans, *joue* de la mère et de l'enfant, à la plus grande satisfaction du titi, dont il n'a pas encore épuisé la glande lacrymale.

L'AUTEUR (prenant le premier à part). — Mon ami, vous avez été magnifique aux répétitions; mais modérez-vous à la grande scène de jalousie.

LE PREMIER RÔLE (*avec une ironie mal dissimulée*). — C'est bien, on se modérera.

L'AUTEUR. — Vous me le promettez?

LE PREMIER RÔLE. — Parbleu!

L'AUTEUR. — Alors je réponds du succès. (*S'éloignant.*) Allons, il a assez bien pris cela.

LE PREMIER RÔLE (*haussant les épaules*). — Ça veut m'apprendre mon métier, à moi! plus souvent que je me modérerai!

MADAME BAUDRUCHE (*faisant irruption dans la coulisse*). — Où est Lina ? où est-elle, ma Lina ? Mère Taboureau, l'avez-vous vue ? (*Elle passe comme une trombe.*)

MADAME TABOUREAU (*dans un état d'exaspération que la plume se refuse à décrire*). — Mère Taboureau ! elle m'a appelée mère Taboureau ! Fait-elle assez sa tête, depuis qu'elle a des robes de soie et des cachemires ! mais, moi aussi, j'en aurais des cachemires, si j'en voulais au même prix, si je laissais ma fille se décolleter jusqu'aux reins comme sa Lina. (*Appelant sa fille*). Eudoxie, as-tu vu quelqu'un dans la salle !

EUDOXIE. — Oui, le monsieur aux breloques, tu sais.

MADAME TABOUREAU (*avec feu*). — Où est-il ?

EUDOXIE. — Au premier rang du balcon, tout près de l'avant-scène.

MADAME TABOUREAU (*écartant le fichu de sa fille*). — Dieu de Dieu, comme tu t'*engonces*. Dégage donc un peu tes épaules.

EUDOXIE. — Laisse-moi tranquille, je suis déjà trop décolletée.

MADAME TABOUREAU. — Et moi je te dis que tu t'engonces ; allons, viens ici que je t'arrange.

EUDOXIE (*haussant respectueusement les épaules*). — Dieu, quel rasoir !

Les trois coups sont frappés, on lève la toile, la pièce commence.

UN CAMARADE (*à Eudoxie*). — Es-tu contente de ton rôle ?

EUDOXIE. — Une *panne*, mon cher.

LE CAMARADE. — Il n'y a pas de panne pour le vrai talent. La débutante, comment a-t-elle été aux répétitions ?

EUDOXIE. — Brrr !

LE CAMARADE. — Pas forte.

EUDOXIE. — De l'œil, du cheveu, de la dent ; mais pas de chien.

L'INGÉNUE. — Elle est faite pour jouer les premiers rôles, comme moi pour être rosière.

LE CAMARADE. — C'est tout dire.

MADAME TABOUREAU (*avec extase*). — Ces rôles-là iraient si bien à mon Eudoxie.

MADAME BAUDRUCHE. — Il est fâcheux que ce ne soit pas l'avis des auteurs.

MADAME TABOUREAU. — Les auteurs sont des ânes, madame Baudruche.

MADAME BAUDRUCHE. — En vérité.

MADAME TABOUREAU. — Et ma fille est une perle.

MADAME BAUDRUCHE. — Quant à ça, je n'en doute pas ; il suffit de savoir d'où elle sort.

MADAME TABOUREAU (*inquiète*). — Je ne vous comprends pas, madame Baudruche.

MADAME BAUDRUCHE. — Dam ! qu'est-ce qui produit les perles ?

L'INGÉNUE (*tranquillement*). — Les huîtres.

MADAME BAUDRUCHE. — Au revoir, mère Taboureau.

MADAME TABOUREAU (*rouge comme le cardinal des mers*). — Madame Baudruche...

LE RÉGISSEUR. — Silence.

EUDOXIE. — Tais-toi donc, voilà ma vengeance : sa fille va chanter ; vois plutôt son cou, elle est en train d'enfler ses pipeaux.

L'INGÉNUE. — Elle a avalé un paquet de cordes qui n'a pas pu passer.

EUDOXIE. — Avoir de si belles cordes dans le cou et pas une dans la voix ! pas de chance (*Lina chante*).

L'INGÉNUE. — Miséricorde ! plus que ça de chats !

EUDOXIE. — C'est plus un gosier, c'est une gouttière.

DANS LA SALLE.

Une loge de côté.

MADAME DE VIEILLEMURE. — N'est-ce pas la baronne de Mirabelle que j'aperçois là-bas à l'avant-scène ?

UN COCODÈS. — On la reconnaît tout de suite au bon goût de sa toilette, à la blancheur de sa peau, et...

MADAME DE VIEILLEMURE. — ... A la transparence de sa poitrine.

LE COCODÈS. — Elle est maigre, en effet, mais toujours mise avec une recherche !...

MADAME DE VIEILLEMURE. — Oui, elle est soigneuse de sa personne, elle tient toujours ses petits os bien propres.

Dans la loge d'avant-scène.

MADAME DE MIRABELLE. — Ah ! voici madame de Vieillemûre et sa cour.

PREMIER MOURANT. (*Tâtant le terrain*). — Votre amie, n'est-ce pas ?

MADAME DE MIRABELLE. — Ma meilleure amie.

DEUXIÈME MOURANT. — N'est-ce pas la femme de ce monsieur de Vieillemûre dont le dévouement à la cause.

MADAME DE MIRABELLE. — C'est cela.

PREMIER MOURANT. — Elle est fort gracieuse, le sourire le plus charmant...

MADAME DE MIRABELLE. — Dites le plus téméraire.

PREMIER MONRANT. — Comment cela ?

MADAME DE MIRABELLE. — Vous ne savez donc pas ?

DEUXIÈME MOURANT. — Quoi donc ?

MADAME DE MIRABELLE. — Elle mange à deux rateliers.

DEUXIÈME MOURANT. — Hein ?

MADAME DE MIRABELLE. — Tantôt Fattet, tantôt Rogers ; l'autre jour, une amie qu'elle a eu l'imprudence d'initier aux mystères les plus intimes de son palais, lui dit en désignant ses dents : Comment appelez-vous ces bijoux-là, chère petite ? — Mais, répondit Mme de Vieillemûre désarçonnée, c'est ce qu'il y a de mieux ; ce sont des osanores. — Je les préférerais inodores, répond l'amie, que ses premières rides rendent impitoyable.

DEUXIÈME MOURANT. — On prétend que son mari commence à tourner, je ne m'en étonne plus.

MADAME DE MIRABELLE. — Je le crois bien, on tournerait à moins.

AU PARADIS.

Pendant un entr'acte.

POLYTE. — Tiens, v'là Sidore ; eh bien, qu'équ't'en dis de M. Taillade ?

SIDORE. — J'me demande pourquoi il me regarde toujours en dessous ; qu'est-ce que j'y ai fait ?

DIVERS. — Tous, tous ! assis, assis ! La biographie complète de M. Taillade pour un sou ! rrrgeat. mmonade, bière, etc.

Dans une loge de face.

L'AUTEUR (*à ses amis*). — Qu'est-ce qu'on dit ?

UN AMI (*avec embarras*). — Eh ! on est content, ça marche !

L'AUTEUR. — N'est-ce pas? Mais voilà le quatrième acte, et la grande scène de jalousie m'inquiète. Pourvu qu'il se modère, mon Dieu !

Un groupe de gais vaudevillistes entassés non loin de la loge.

PREMIER QUART DE VAUDEVILLISTE. — Voilà une pièce qui aurait toutes les sympathies des corroyeurs.

DEUXIÈME QUART. — Pourquoi ?

TROISIÈME QUART. — Parce qu'elle est tannante.

QUATRIÈME QUART. — Plût à Dieu qu'elle fût à Nantes !

L'auteur, qui entend ce calembour, n'hésite pas à le trouver pitoyable.

Enfin arrive la grande scène d'amour, la scène capitale de l'œuvre. L'auteur rayonne.

Le premier rôle se démène au milieu du silence le plus flatteur.

LE PREMIER QUART DE VAUDEVILLISTE. — Allons, il faut être juste : voilà une scène de folie qui s'annonce bien.

TROISIÈME QUART. — J'en conviens, mais elle n'est pas préparée.

L'AUTEUR (*se frappant le front avec rage*). — Voilà justement ce que je craignais. Oh ! le malheureux ! il ne se modère pas.

PREMIER QUART. — Ah ! pour une belle scène de folie, c'est une belle scène de folie.

TROISIÈME QUART. — Parfaitement réussie ; mais je le répète, elle n'est ni préparée, ni motivée.

QUATRIÈME QUART. Attendons ; tout va s'expliquer sans doute à la scène suivante.

L'AUTEUR (*se labourant la tête*). Misérable vandale ! Il ne s'est pas modéré.

L'épouse adultère disparaît ; elle est remplacée par le traître, qui entame une scène en-dessous avec le premier rôle.

LE PREMIER QUART. — Allons bon ! le fou parle raison comme le premier venu, à présent.

DEUXIÈME QUART. — Pour le coup, voilà un effet neuf.

TROISIÈME QUART. — C'est une folie intermittente.

QUATRIÈME QUART. — L'auteur devrait bien la couper.

PREMIER QUART. — Oui, avec une infusion de quinine.

La toile tombe, et l'auteur éclate.

L'AUTEUR. — Messieurs, c'est moi qui suis l'auteur...

PREMIER VAUDEVILLISTE. — Ah bah !

L'AUTEUR. — L'auteur des *Trois adultères* !

DEUXIÈME VAUDEVILLISTE. — O surprise nouvelle.

L'AUTEUR. — Et je déclare que vous êtes des impuissants !

TROISIÈME VAUDEVILLISTE (*irrité*). — Moi j'affirme que vous êtes un porc-épic.

L'AUTEUR. — Un porc-épic ! Vous me rendrez raison, monsieur.

TROISIÈME VAUDEVILLISTE. — Adressez-vous au docteur Blanche, monsieur.

Des amis s'interposent et tentent d'arranger l'affaire.

L'AUTEUR. — Vous retirerez l'épithète de porc-épic, monsieur, ou nous nous battrons.

TROISIÈME VAUDEVILLISTE. — Monsieur, l'estime que je professe pour votre talent me décide à une concession. Je retire les deux dernières syllabes du mot.

L'AUTEUR. — Hein ?

TROISIÈME VAUDEVILLISTE. — Mais je maintiens l'autre.

La dispute recommence, et une rencontre est convenue pour le lendemain au bois de Boulogne.

QUATRIÈME VAUDEVILLISTE. — Près le pavillon d'Harmenonville, monsieur.

L'AUTEUR. — Ça m'est égal, monsieur.

QUATRIÈME VAUDEVILLISTE. — Mais pas à moi, monsieur. (*A part*) Enfin, je vais donc manger des primeurs.

L'auteur s'élance dehors, arrive dans les coulisse et trouve le premier rôle rayonnant.

LE PREMIER RÔLE. — Hein ! comme je vous ai enlevé ça ?

Enfin le rideau tombe.

Un homme trapu se précipite sur la scène, saisit l'auteur au collet, l'assied de force sur une chaise, lui enlève sa cravate, demande de la poudre de riz et en inonde son visage, s'empare d'un peigne et lui effare la chevelure ; puis appelant la jeune première et l'ingénue :

— Empoignez-moi cet homme-là !

On entend hurler l'auteur dans la salle :

— L'auteur ! l'auteur ! — Plusieurs coups de sifflet.

LE CHEF DE CLAQUE. — Traînez-le moi sur la scène ; il est pâle, défait, sans cravate, preuve qu'il vient de soutenir une lutte acharnée avant de se laisser faire.

L'AUTEUR (*inquiet*). — Je ne sais pas saluer.

LE CHEF DE CLAQUE. — Tant mieux, plus vous êtes gauche, plus vous êtes intéressant.

L'auteur paraît : tonnerre d'applaudissements.

LE CHEF DE CLAQUE (*se frottant les mains*). — Cent représentations ! Elle est de moi, celle-là !

L'auteur, écrasé sous ce triomphe *inattendu*, s'évanouit dans les bras de l'ingénue.

— *Rideau* ! ! !

CONSTANT GUÉROULT

BULLETIN FINANCIER

Depuis quelques jours, les nouvelles qui nous viennent de toutes les places de l'Europe, sont de plus en plus satisfaisantes ; hier encore on annonçait de Berlin que l'Allemagne, après quelques hésitations, consentait à accepter un rôle de médiation entre l'Angleterre et la Russie.

Dans ces circonstances, l'aspect du marché a complétement changé et les bonnes dispositions générales ont contribué à relever les cours.

Nos Rentes débutent lundi à 72.30 et 109.02 en avance de 20 et 30 pour cent sur les cours de samedi. Vers deux heures, on atteint encore des cours plus élevés : 72.50 et 109.30.

Le marché anglais, très ferme, nous envoie les deux cotes des Consolidés au même cours, 94 13/16, soit 1/16 de moins que les hauts cours de samedi.

Parmi les institutions de crédit, la Banque de France, plus faible, cote 3,100 fr. ; les autres établissements profitent au contraire d'une légère avance : la Banque de Paris de 1,065 à 1,075 ; le Comptoir d'Escompte à 695, et le Foncier à 625 et 630 fr.

Les Dépôts font 65,750 ; la Franco Egyptienne, 522.50 ; le Mobilier Espagnol, 530 et 535, et la Banque Ottomane, 345 fr.

Les actions du Crédit Général Français, en hausse à 825 fr., sont l'objet de demandes nombreuses.

Malgré la hausse qui a favorisé les fonds étrangers, nous conseillons à l'épargne de n'y toucher qu'avec la plus extrême réserve, surtout pour les fonds Russes qui nous menacent de nouveaux emprunts.

Peu de variations sur ces fonds : le 5 0/0 1870 vaut 79 1/2 et le 1877 78.50 et 79.50.

L'Italien fait 70.90 et 71.15 ; le Florin (or), 60.30 ; le 5 0/0 turc, 8.15, et l'Unifiée, 150 et 151. Les chemins égyptiens atteignent 277.50.

Les Foncières russes, sont à 350 et 355, et le 5 0/0 roumain, à 51 fr.

Les Chemins français sont toujours en progression : l'Est à 660, le Lyon à 1,090, le Midi à 805, le Nord à 1,340, l'Orléans à 1,125, et l'Ouest à 712.50.

Les Chemins étrangers sont aussi en reprise sensible : les Autrichiens, à 526 et 530 ; le Lombard, à 150 ; le Saragosse, à 370, et le Nord d'Espagne, à 282 50.

Les valeurs industrielles continuent à monter : le Suez à 730 et 735 ; la Délégation à 602.50 ; le Gaz à 1,260 et 1,270 et les Voitures à 485 et 495.

Sur le marché en banque on signale la reprise vigoureuse des obligations de la Ville de Naples, qui, tombées un instant à 300 fr., se sont vivement relevées à 320 et 325 fr.

La bonne tenue des obligations des *Canaux agricoles* témoigne de plus en plus de la confiance de l'épargne à l'égard de cette valeur.

La Compagnie s'attend incessamment à recevoir communication de l'admission de ses titres à la cote officielle.

Nous rappelons que, depuis le 2 avril, les titres définitifs sont délivrés aux souscripteurs en échange des certificats provisoires dont ils sont porteurs.

MERCURE.

PETITES NOUVELLES

M. Charles Garnier vient de confier à quatre artistes de talent le sujet des douze panneaux qui décoreront le buffet de l'Opéra, et qui représenteront les douze mois de l'année.

M. Georges Clairin exécutera les mois de *Janvier, Février, Mars, Avril, Mai* et *Juin.*

M. Thirion, ceux de *Juillet* et *Août.*

M. Escalier, ceux de *Septembre* et *Octobre.*

Et M. Duez, ceux de *Novembre* et *Décembre.*

Les motifs de ces panneaux, l'emplacement général des figures et des attributs ont été dessinés par M. Charles Garnier, et c'est M. Chapron qui peindra, également sur les dessins de l'éminent architecte, les grands motifs décoratifs destinés à encadrer les douze panneaux.

Indépendamment de ces travaux, deux dessus de porte sont encore à exécuter, l'un vient d'être confié à Mlle Louise Abbéma, l'autre n'a pas été donné.

— M. le Ministre des beaux-arts a nommé dernièrement une commission dans le but de réunir des spécimens de décorations de tout genre, depuis les origines du théâtre jusqu'à nos jours.

Cette commission, qui compte parmi ses membres : MM. de Watteville, président ; Perrin, de la Comédie-Française ; Charles Garnier, Heuzey, de l'Institut ; Armand Dumaresq, Nuisser, etc., a donné les meilleurs résultats.

C'est ainsi que nous verrons à l'Exposition universelle :

Le *Théâtre antique d'Orange* (d'après M. Carestie), modèle en plâtre, avec toute la machinerie du temps.

Le *Mystère de Valenciennes*, comprenant le Paradis, l'Enfer, le Purgatoire et tous les monstres qui paraissaient dans ce curieux spectacle.

Une vingtaine de maquettes de décors de Vigaroni, de Servandoni, etc. (depuis Louis XIV jusqu'à notre époque), du Théâtre-Français et de l'Opéra, et environ quinze maquettes de décors modernes des mêmes théâtres.

Prochainement, ces ouvrages seront réunis dans la salle des Archives de l'Opéra, où les membres de la commission seront appelés à les examiner, et, de là cette intéressante collection sera transportée à l'Exposition universelle.

— La *Statue* doit passer très prochainement à l'Opéra-Comique. L'effet produit par l'*Etoile du Nord* n'ayant pas été celui qu'on attendait, M. Carvalho est décidé à reprendre au plus tôt le chef-d'œuvre de Reyer.

Les répétitions d'orchestre, qui commenceront la semaine prochaine, auront lieu à la salle Frascati, ce qui permettra de laisser la salle libre aux artistes chargés d'interpréter la *Psyché*, d'Ambroise Thomas.

M. Talazac, le brillant lauréat des derniers concours du Conservatoire y fera son début dans le rôle créé par Monjauze. On compte sur un grand succès de pièce et d artistes.

— Au même théâtre, le très grand succès de lecture de l'ouvrage de MM. Lockroy et Cormon, *Suzanne*, dont la musique est faite par M. Paladilhe.

Mlle Juliette Bilbaut-Vauchelet fera sa première création dans le rôle de Suzanne, l'héroïne de la pièce.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

ÉVÉNEMENT DU JOUR

1,695,000 f. MARCHANDISES EXPERTISÉES 702.000 f.

Vente Générale

AUX MAGASINS DE SOLDES

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

A PARIS

Les Magasins de Soldes ont été chargés officiellement de VENDRE EN DETAIL et à 60 0/0 DE PERTE, une énorme quantité de Marchandises provenant d'un *DESASTRE COMMERCIAL*, dont quelques journaux de la Capitale ont entretenu le public la semaine dernière.

Il faut qu'en 4 jours

Ces Marchandises soient vendues avec la PERTE de UN MILLION annoncée plus haut.

CE GROS STOCK COMPOSÉ DE

Blanc, Toile, Lingerie, Bonneterie, Chemises, Linge confectionné, etc.

A été divisé en 421 lots dont on ne peut, faute d'espace, que donner un aperçu.

RIDEAUX	brodés p. vitrage, av. riche en cad. pouv. se découper, val. 5 f., le rid.	1 50
TOILE	d'Armentières p. gds draps, pur fil, larg. 1 m., val. 2 f., le mètre	» 80
NAPPES	damassées, pur fil, p. 6 et 8 couv., valeur 6 f., la nappe	2 75
STORES	brodés, dépareil., gr. richesse de dessins, val. 20 f.	4 90
TOILE	pur fil de main p. chemises hommes et dames, val. 1 f. 50, le mètre	» 65
SERVICES	dépareillés, damas., pur fil, 6 couverts, val. 20 f., le service	6 50
MOUCHOIRS	Cholet, vignet. coul., taille moyen., val. réel. 4 f., la douz.	1 60
MOUCHOIRS	bat ste ourlée, p. gr. person., qualité de 45 c., le mouchoir	» 15
CHEMISES	p. hom., magn. tissus oxfort, gar. bon teint, val. 5 f., la chem.	1 95
BAS	de Paris, entièrem. finis, véritable coton Jumel, valeur 2 f., la paire	» 80
JUPONS	de dessous piqué blanc et belle finette, vend. partout 3 f., le jupon	1 25
CHEMISES	p. dame, magn. percale garn. guip. et brod., qual. de 3 f. 75, la chemise	1 75
MOUCHOIRS	blancs p. hommes et p. dames, gar. val. 7 f. 50	3 45
CHAUSSETTES	p. hom., cot. Jumel, bords côtes, val. 85 c., la paire	» 25
CHEMISES	p. hom., col, poignets et plast. toile fine, val. 9 f., la chemise	2 95
BAS	de Paris, entièrement finis, coton Jumel, 6 fils, vendus ailleurs 2 f. 25, la paire	» 95
CHAUSSETTES	6 fils, p. hom., entièrement fines, val. réelle 1 f. 75, la paire	» 65
BAS	pour dames, laine-mérinos, hautes nouveautés, qualité de 3 f. 75, la paire	1 25
GILETS	de flanelle p. hommes, belle qualité, valeur réelle 5 f., le gilet	2 45

Les Magasins de Soldes ne vendent pas après 6 heures du soir, et ils ne font pas d'envois en province.

VENTE FORCÉE

de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Rabais 65 0/0 d'après inventaire

SOIERIE

Soie noire de Lyon. largeur 0 m. 60, de 7 f.	2 95
Faille noire forte soie cuite de 12 f.	3 90
Faille noire cachemire, larg 0 m. 60, de 17 f.	4 90
Faille noire gros grain ext., larg. 0 m. 60, de 22 f.	5 90
Faille noire, gros grain, largeur 0 m. 80, de 25 f.	6 50
Grenadine noire résille ray. satinées de 6 f.	1 75

TISSUS POUR ROBES

Coupons robes nuances unies par 10 m. de 17 f. 4 95

Alpaga noir de 2 f.	» 65	Moire noire de 3 fr.	1 25
Alpaga noir de 2 f 75.	» 75	Mérinos fin de 5 f. 50	2 45
Gros grain noir de 4 f.	» 95	Mérinos extra de 7 f.	2 95
Cretonne noire de 5 f.	1 25	Cachem. extra 15 fr.	3 50
Reps gris, largeu. 1 m.	1 45	Flanelle santé de 3 fr.	1 45

Cachemire noir double fr. fin fort, larg 1 m. 20 de 20 ..... 5 90

DRAP:

Elbeuf haute nouveauté, le mètre de 18 f.	6 50
Elbeuf nouv., 1/2 saison, le mèt. de 22 f.	7 50
Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 25 f.	7 90
Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 35 f.	8 50
Sedan noir extra-fin de 29 f.	8 50

P cha noir brillant pour paletots, larg 1 m. 40 de 18 ..... 4 50

TOILE		RIDEAUX	
Toile torchon l. 70 c.	» 50	Brodé suisse de » 95	» 30
Toile ouvrée de 2 f.	» 70	Brode fleurs de 1 50	» 45
Toile à draps de 2 f.	» 95	Guipure fine de 1 80	» 60
Toile à draps de 3 f.	1 10	Broché ext.-fin 2 50	» 75
Toile à draps de 4 f.	1 45	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Torch. ourlés la douz.	5 50	Cretonne blanc. de 2 f.	» 70
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Mouch. batiste, la dn	1 95

Services damassés pour 12 personnes, de 35 f.	13 50
Serviettes toile très fine, long. 0 m. 90 de 21 f. la dne	9 50
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire	6 50
Draps cretonne ext., long. 3 m. 25, larg. 2 m., la paire	9 75
Draps tle chanv. forte, long 3 m., larg 2 m., la paire	12 90
Draps toile 1/2-blanc. fine, long. 3 m., lgr 2 m., la p.	13 50
Couv. laine blanc., long. 2 m. 25, de 35 f.	13 50
Couvert laine blanche fine grand lit de 60 f	21 »
Couvertures mérinos extra-fin, long. 3 m. de 120 f.	38 »

LINGERIE POUR DAMES

Camisoles petits plis	1 45	Corsets coutil de 7 f.	2 45
Pantalons petits plis	1 45	Parures riches de 18 f.	3 75
Chem. percale garn.	1 45	Waterproofs de 20 f.	5 90
Chem. percale plis	1 95	Waterpr. extra de 75 f.	15 50

Paletots dames matelassé noir de 49 f	12 95
Paletots riches d'armure noir de 70 f.	15 50

TAPIS

Descentes de lit de 5 50	1 45	Tapis passage, le m.	» 65
Desc. de lit velours	6 90	Tapis pass. 1 m. 1 f.	» 85

Carp. dess. smyrne. long. 2 m. sur 1 m 30, de 29	8 50
Carpettes dess. bouquets, long. 2 m. 25 sr 2m 10 de 48	15 »
Carpettes dess. smyrne, long. 3 m. 20, sr 2 m. 30 de 65	22 »
Carpettes dess. smyrne, long. 4 m. 20 sr 3 m. 30 de 120	45 »
Tapis croisé rouge et gris, larg. 0 m. 90, le m. de 6 f.	1 45

BONNETERIE

Gilets flanelle de 8 f.	3 25	Bas écrus de 2 f. 25	1 »
Chem. cret. de 7 f.	3 50	Bas écrus de 3 f.	1 25
Chem. dev toile de 12	4 75	Bas fins de 4 f. 50	1 75
Chauss. écrues de 2 50	» 95	Chauss. écrues de 2 f.	» 75

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur

AVIS. Pour les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur

---

MADADIES SECRÈTES Rétrécissements, Pertes séminales

CUBÉBINE LARIEU pharm. à Toulouse. — Rien ne peut décrire les merveilles opérées en 6 jours par ce précieux médicament dans les affections chroniques, même les plus invétérées. Sans régime particulier, on obtient une guérison sûre et radicale. — Boîte, 5 fr. avec notice. — Dépôt à Paris, pharmacie 2, faub. Montmartre.

HERNIES DESCENTES, HÉMORRHOIDES nouvelle appareil *maîtriseur-infaillible* breveté, contention garantie sans souffrances, approbation des sommités médicales. Traité *franco* 5 fr. — **A. Creusot, herniaire de 3 h. à 9 h. du soir, 41, rue Lafayette, Paris.**

STÉRILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement. — Consultations tous les jours de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas

MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers

---

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*

OPERATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Le mois de mars a produit 85 fr. pour 5000 fr. de capital.

On peut retirer le capital à volonté.

CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

11e année.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Revue des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance etrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8o.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

ÉVÉNEMENT COMMERCIAL

Les vastes Magasins de Nouveautés, autrefois

AU GRAND MARCHÉ PARISIEN

3, RUE TURBIGO

SONT A LOUER

DERNIÈRE EXPERTISE

comprenant, notamment, plusieurs milliers de PIÈCES de LAINAGES et TOILES qui seront liquidées, pour en finir, **à moitié prix au minimum**

VENTE PUBLIQUE A L'AMIABLE Aujourd'hui et jours suivants

Cachemire noir, p. laine, gde larg. p. rob. et cost., le m.	1 95
Cachemire noir, pure laine, larg. 1 m. de 4 f. 25, le m.	2 45
Cachemire noir pure laine ext. Larg. 1m20, de 6 f. 50	2 90
Cachemire d'Ecosse noir, pure laine, qual. extra pr robes et cost.. larg. 1 m. 20, valant 7 f. 50 le mètre	3 50
Tissus nouv. p. robes et costum. abandonnés. Le m.	» 25
Draps de dame demi-saison, larg. 1m25. val. 6 50 le m.	1 45
Tissus nouv. p. rob. et cost. Larg. 72 c. Le coup. d. 10 m.	4 75
Tissus nouv. p. rob. et cost. Larg. 80 c. Le coup. d. 10 m.	6 50
Taffetas d'Alsace p. rob. et cost. Lr. 80 c.; de 1 75, le m.	» 65
Cretonne Mulhouse, pour robes et chemises. Largeur 80 c., de 1 f. 45, le mètre.	» 65
Toile oxford nouv. gd teint. Larg. 82 c., le m.	» 55
Toile oxford supre gd teint. Larg 82 c., de 1 50, le m.	» 65
Cotonnade bleu et blanc. Larg. 95 c., de 1 45, le m.	» 65
Toiles de Vichy, larg. 95 c., de 1 45, le m.	» 65
Chemises p. dames, percale fine, richem. garnies	1 95
Chemises pour dames, belle cret. val 6 f. 50	1 75
Jupons perc. de belle qual. à 2 volants, dire d'experts	1 95
Camisoles percale, plis fins, belle garnit., expertis.	1 25
Pantalons percale fine, nombreux petits plis	1 25
Paletots p. dames 1/2-saison, drap mat. de 29 f.	10 75
Peignoirs p. dames, très beau tissu, toutes tailles	2 90
Soie noire, gros grain Lyon de 6 fr. 50 le mètre.	2 75
Soie noire gros grain Lyon de 7 f 50 le mètre	3 25
Faille cach. soie noire, t. gde larg., de 12 f. le m.	4 75
Faille première noire gros grain, chaîne double, largeur 60 c., valeur réelle 15 f. le mètre	5 90
Chemises p. h., cret. bl. t. encol., de 10 50 la chem.	3 90
2,000 **coupons** drap Elbeuf p. pant. par 1m20, le coup.	7 90
2,000 coupons, **Drap** nouv. et noir, larg. 1 m. 40, pour vêt. compl. d'hom. par 3 m. 50, val. 45 le coup.	13 75
10,000 coupons **Nouveauté 1/2 saison** p. pantalon d'homme Larg. 70 c. par 2 m. 40, le coupon	4 75
Etoffes p. meubles et rideaux, larg. 80 c., le mèt.	» 35
Cretonne de Mulhouse tr. riche p. rideaux et meub., garantie gd teint, largeur 0 m 80, de 2 f 25 le m.	» 95
Tapis de table très riches, 140 c. carrés, de 25 f.	7 75
Tapis de table, dito, 180 cent. sur 140, de 45 fr.	10 75
Tapis pour apparte.m., larg. 0 m 90, de 3 50 le m.	2 75
Tapis pour passage et escalier, de 2 fr. 75 le mètre	» 65
Mouchoirs cholet blancs et à vignettes, la douz.	1 80
Mouchoirs blancs, garantis pur fil, val. 14 f. la douz.	5 90
Mouchoirs blancs. pur fil, très fins. de 19 f. la douz.	7 90
Mouchoirs blancs pur fil extra-fins de 23 f. la d.	9 50
Toile pur fil ouvrée p. serviettes, de 1 25 le mètre	» 65
Toile pur fil, p. chem., larg. 80 cent., de 1 90 le m.	» 85
Toile pur fil p. draps. larg 1 m. de 2 25 le mètre	» 95
Rideaux vitr., fest. rich., brod. fonds suisses, haut. 2 m. 50, val. réelle 7 f. 50 le rid.	1 95
Les mêmes, hauteur 2 m., valant 6 fr. 50 le rideau	1 65
Serviettes damassées, pur fil, gde taille, de 15 f. la d.	5 90
Serviettes damier fleuri pur fil, de 17 f 50 la douz.	7 75
Serviettes unies. liteaux pur fil, de 1. f. la douz.	6 90
Services Saxe damas., pur fil, 12 couverts, de 45 f.	12 75
Services blancs pur fil très riches, 12 couv., de 75 f	24
Nappes damassées, pur fil, sans serviettes. de 15 f.	4 25
Toile bl. pur fil p. draps sans couture, de 6 75 le m.	2 75
Toile bl. pour draps. cretonne pur fil Lisieux, largeur 2 m. 40, prix de revient 9 f. le mètre.	3 90
Un lot coupons **Cret.** bl ext.-forte, s. apprêt, par 18 m., larg 80 c., val. 33 f. le coupon.	13 75
Coupons **Toile** bl. cret. Lisieux pur fil, p. chemise, largeur 80 c. de 6 à 18 m., les 18 m. au lieu de 45 f.	22 50
Coupons **Toile** *coton écru* p chem., larg. 80 c. p. 18 m.	9 90
Toile Cret. Lisieux p. fil p. chem. larg. 80, de 2 45	1 25
Toile bl. cret. Lisieux p. ch. larg. 80 c. de 2 75	1 45
Toile Coton écru p. chem. larg. 80 c. de 90 c. le m.	» 45
Toile Coton écru prem. qual. larg. 90 c., de 1 25	» 55
Draps maitre toile bl. p. fil cret. Lisieux, s. cout. ourlés à jour, 3 m. 50 sur 2 m. 40, de 37 fr. le dr.	15 75
Draps p. gd lit, larg. 1 m. 60, belle toile coton, le d.	2 25
Draps toile pur fil p. gd lit, long. 3 m. larg. 2 m. le dr.	6 75

AVIS. — On expédie en province contre remboursement aux frais de l'acheteur. Toute marchandise qui ne répondrait pas au désir du client peut être renvoyée franco.

FER BRAVAIS

Adopté dans tous les Hôpitaux. **(FER DIALYSÉ BRAVAIS)** Recommandé par tous les Médecins.

Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITE, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.

Le **Fer Bravais** *(fer liquide en gouttes concentrées)*, est le seul exempt de tout acide; il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est *le seul qui ne noircisse jamais les dents.*

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois.

Dépôt Général à Paris, **13, rue Lafayette** (près l'Opéra) *et toutes Pharmacies*

Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre.

Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur *l'Anémie et son traitement.*

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. f°

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

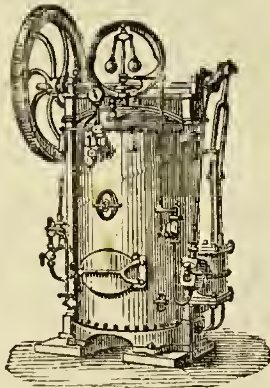
4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

Méd. de Progrès à Vienne 1873, *membre du Jury* 1875

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur ANDRADE) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR



CHAUDIÈES **inexplosibles** *Nettoyage facile*

Envoi franco du PROSPECTUS détaillé

J. HERMANN-LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

GUÉRIR vite à peu de **frais**. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE. Les TUMEURS sans Opération. Cancers. Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

La physiologie est-elle le raisonnement médical des empiriques cupides, qui vendent des remèdes spécifiques secrets préparés d'avance, sans ordonnance de médecin ? Et la loi ne défend-elle pas de les faire accepter aux crédules, s'ils croient les acheter moins chers à ceux qui leur donnent gratuitement la consultation ? Désormais, je donnerai mes livres à moitié prix. 2 fr. 50 à mes clients, afin qu'ils n'ignorent point, que les médicaments n'ont pas en eux la guérison promise par le charlatanisme.

Le charlatanisme n'a fait que varier avec tous les siècles ; son but est toujours le même ; et son adroit protée ne changera pas de forme et de langage tant qu'on trafiquera sur les spécifiques !

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — 52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le **Baron LOUIS**; une Revue de toutes les Valeurs; les Arbitrages avantageux; le Prix exact des Coupons; tous les Tirages sans exception; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 46, rue Laffitte

NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la **Revalescière** guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C, limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione. PARIS. et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.

MAISON DU PETIT

SAINT-THOMAS

Rue du Bac et rue de l'Université

CHANGEMENT DE PROPRIETAIRES

Aujourd'hui et jours suivants

EXPOSITION

DE

TISSUS NOUVEAUX

COSTUMES, ROBES, MANTEAUX

Jupes — Jupons — et Vêtements d'Enfants

D'un goût exquis, créés en vue de la Saison du Printemps et qui laisseront loin derrière eux, comme élégance et bon marché, tout ce qui a été produit de mieux jusqu'à ce jour.

NOTA. — Les marchandises provenant de l'ancienne Société, qui n'auront pas été écoulées pendant la **Vente générale**, resteront marquées dans tous les comptoirs, *A LEUR PRIX D'INVENTAIRE.*

Les Dames les reconnaîtront facilement à leur étiquette **orange** qui porte à la fois *l'ancien prix et le prix d'expertise.*

ENVOI FRANCO, sur demande, *d'un magnifique album, édité sur papier de luxe,* contenant 170 modèles inédits *dont les dessins sont dus au crayon et au burin de nos meilleurs artistes.*

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE



DRAME

ARTISTES PEINTRES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie

Cliché PIERRE PETIT

TRAGÉDIE

MUSIQUE

ALEXANDRE CABANEL

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 257

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 18 au 24 avril 1878

PRIX DU NUMERO : 30 CENTIMES

ABONNEMENTS :

PARIS	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTEMENTS	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGER....	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCLVII

—

ALEXANDRE CABANEL

—


lexandre Cabanel est né à Montpellier en 1823. Elève de Picot, il entra fort jeune à l'Ecole des Beaux-arts et obtint le premier grand prix de Rome en 1845, concurremment avec Léon Benonville; le sujet était: *Jésus au Prétoire.*

Médaillé en 1852 et en 1855 à la première Exposition universelle; décoré cette même année; nommé membre de l'Institut en 1863 et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, en remplacement d'Horace Vernet, fait officier de la Légion d'honneur en 1864, puis grande Médaille d'honneur au Salon de 1865 et à l'Exposition universelle de 1867, Cabanel est, depuis longtemps déjà, un des artistes prépondérants de notre temps. Depuis plus de quinze ans, il est membre de tous les jurys d'admission à nos Salons, souvent même il a été président et vice-président de la section de peinture; c'est donc un maître universellement reconnu et un professeur dont les élèves obtiennent souvent les prix de l'Ecole et les médailles des expositions.

Les travaux qui ont conduit l'artiste à cette haute situation et à cette juste renommée, sont-ils de ceux qui éblouissent par leur éclatante personnalité, où s'imposent-ils par un heureux équilibre de qualités acquises par l'étude sincère et dirigées avec un goût parfait, — don naturel fort rare et que possède au plus haut degré Alexandre Cabanel? La réponse n'est point embarrassante.

Élevé de très bonne heure au sein des grandes écoles Romaine et Florentine, le jeune homme s'enthousiasma pour les conceptions de ces grands maîtres italiens qui comptent parmi les plus belles productions du génie humain. Michel-Ange, tout d'abord, enflamma son cerveau, et ce doit être du sublime Vinci qu'il apprit cette science exquise de l'harmonie des lignes et de la délicatesse du modelé qui font de ses portraits de véritables chefs-d'œuvre.

Dès 1850, il envoie de Rome un *saint Jean* qui tint bien sa place au Salon de l'année, et deux ans après, il revenait de la Villa Médicis avec une *Mort de Moïse* dont l'aspect imposant fixa sur lui l'attention générale, et lui valut une médaille, conjointement avec une *Velleda* exposée en même temps.

Son premier portrait de femme, exposé au Salon de 1853, se fit remarquer par la distinction des lignes et commença, en ce genre, une série d'œuvres charmantes; nous en analyserons une quand nous serons arrivés à l'époque où l'artiste a atteint sa plus grande perfection.

La grande Exposition universelle de 1855, mit d'un seul coup en lumière le talent de Cabanel. Avec le *Moïse* qui fut réexposé, parurent deux tableaux nouveaux: Le *Martyr Chrétien* et la *Glorification de saint Louis.* Ce dernier ouvrage est actuellement au Musée du Luxembourg. On sent, dans cette toile, le praticien expérimenté, l'artiste instruit plutôt encore que le maître lui-même. L'ordonnancement du tableau procède directement de l'Ecole de Ingres. L'arrangement des deux figures allégoriques: la Justice et la Foi qui tiennent la couronne au-dessus de la tête du roi, font songer aux figures de l'*Apothéose d'Homère,* dont elles n'ont pas la noble carrure. Saint Louis est petit, lui qui doit être le sujet principal de la composition. Les Pèlerins, à gauche, et les Croisés, à droite, se groupent suivant les données conventionnelles. Les personnages qui garnissent le devant du tableau sont les meilleurs, comme expression et comme arrangement, il y a là de touchantes figures qui accusent un sentiment des plus délicats. La peinture est sobre, le dessin correct, c'est savant et sage, mais sans éclat.

En 1857, *Michel-Ange dans son atelier, Otello racontant ses batailles*, accusent un talent plus large et plus abondant; j'aime moins *Aglaé et Boniface*, bien que la pureté des lignes en soit encore fort agréable.

Nous arrivons maintenant au moment où le talent de l'artiste s'affirme avec une autorité incontestable. La *Veuve du Maître de Chapelle* (1859) est une composition de tous points délicieuse. Le *poëte Florentin*, la *Madeleine repentante*, la *Nymphe enlevée par un Faune,* sont des œuvres de premier choix. Si « en tout, comme le dit Platon, la mesure et la proportion constituent la beauté », ici M. Cabanel a satisfait à cette loi, aussi bien au point de vue de la forme comme à celui de l'expression. Rien n'est plus poétique et plus suave que le *poëte Florentin*, et la *Nymphe* contient comme un rythme musical qui vous enveloppe et vous séduit.

Après quelques beaux portraits, notamment ceux de MM. Isaac Pereire et Rouher, celui de Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre... Cabanel nous donne: La *Naissance de Vénus*, un pur chef-d'œuvre du genre mythologique. On ne pousse pas au delà la science de l'arrangement, la délicatesse du goût: toutes les lignes pures et fines se balancent avec la grâce la plus aimable au sein d'une coloration pleine de suavité. C'est un petit poëme où tout est parfait sous le rapport de l'invention comme sous celui de l'exécution.

C'est à cette époque, 1863, que Cabanel fut chargé de peintures décoratives qui ont disparu dans l'incendie de l'Hôtel-de-Ville. Il devint alors un des peintres officiels et il fut chargé de faire le portrait de l'Empereur.

Ce portrait, paru au Salon de 1865, était très-réussi, en raison surtout des difficultés que l'artiste avait à vaincre. Rien n'était plus défavorable que d'allier ensemble les insignes de la couronne et les simples habits de cour. Un souverain en costume civil manque déjà, aux yeux de la foule, d'un cachet distinctif, et ce costume mis à côté des attributs du trône diminue encore plus la grandeur que l'on recherche dans un pareil sujet. D'ailleurs, si on discuta l'œuvre de l'artiste, tout en lui reconnaissant la science d'arrangement et la ligne sévère, c'est que tout à côté le maître exposait un pur chef-d'œuvre: le *Portrait de Mme la vicomtesse de Ganey.*

Ici, on est en présence de la nature elle-même, une nature distinguée, puissante, sympathique; une nature qui, après vous avoir séduit, laisse une trace agréable dans votre esprit. Et, qu'est-ce qui frappe au premier abord dans ce chef-d'œuvre? Toujours la *simplicité*, condition essentielle du vrai beau, qualité d'autant plus grande, que loin de nuire aux autres mérites d'une œuvre, elle les rehausse au contraire et les fait valoir. Analysons cette œuvre qui résume, suivant nous, toute la manière de faire du portraitiste.

La pose est d'un naturel exquis, ces deux beaux bras tombent avec une élégance extrême le long de cette robe de velours violet que ne recouvre aucun ornement. La tête est vivante, il semble qu'elle se tend vers vous avec un sourire d'une grâce suprême. Le col, long et bien attaché, se rattache avec délicatesse et distinction aux épaules dont les lignes onduleuses se continuent par la ligne générale avec les bras, et dont les reflets chatoyants viennent se fondre d'autre part sous la transparente chemisette blanche qui relie par une harmonie parfaite, les tons adorables des chairs à la couleur sévère de la parure.

Sentiment de la femme noble et délicat, dessin élégant, modelé inouï, dans la tête principalement, où la lumière se joue avec une vérité qui fait illusion, coloris plein de fraîcheur et de légèreté dans les parties nues et d'un aspect sévère dans les ornements, tout cela se rencontre dans ce portrait, comme dans la plupart de ceux qui vont suivre. En 1867, en 1868 et en 1869, M. Cabanel n'exposa pas d'œuvres d'un autre genre.

La *Mort de Francesca de Rimini et de Paolo Malalesta*, tableau qui figure actuellement au Luxembourg, parut au salon de 1870. C'est une des œuvres les plus poétiques et les plus complètes du maître; chacun peut en admirer la délicieuse harmonie des lignes et du coloris comme le sentiment à la fois vif et délicat.

1872-1873-1874 ne nous apportent que des portraits, et, en cette dernière année, une *Première extase de saint Jean-Baptiste*. L'année suivante, viennent *Thamar*, œuvre *savante*, et une *Vénus*, où se retrouvent les qualités ordinaires du peintre.

En 1876, la *Sulamite*, figure exquise d'arrangement et de goût, et en 1877, *Lucrèce et Sextus Turquin*, tableau bien inégal, complètent, avec d'autres portraits, l'ensemble des expositions de l'artiste.

Alexandre Cabanel vient d'achever une grande composition: *Le Siècle de saint Louis*, qui va figurer dans les galeries de l'Exposition universelle. C'est une œuvre capitale dont nous parlerons en temps voulu.

Je terminerai, en me répétant: un pareil assemblage de travaux, chez un homme encore dans la force de l'âge, est bien fait pour valoir à son auteur le titre de maître, et nous sommes de ceux qui reconnaissons la supériorité du professeur aussi bien que celle de l'artiste.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

BILBAUT-VAUCHELET

(du Théâtre de l'Opéra-Comique)

REVUE DES THÉATRES

—

COMÉDIE-FRANÇAISE

—

Les *Fourchambault*, comédie en 5 actes, de M. Emile Augier.

Fourchambault est un banquier du Havre, honnête homme au fond, mais d'une excessive bonté et d'une grande faiblesse de caractère, ce qui le rend capable de faire le mal malgré lui.

Ainsi, abandonnant la jeune fille pauvre, qu'il a séduite, a-t-il épousé Honesta, une demoiselle de la haute bourgeoisie, munie d'une belle dot, et cela sous la pression de sa famille à laquelle il n'a point osé résister.

Mme Fourchambault, sous prétexte de tenir un grand train de maison, dépense des sommes folles; elle veut des domestiques, des chevaux, comme un millionnaire, car elle a apporté 800,000 fr. de dot au banquier. Sans goût et sans idées bien arrêtées, elle mène une vie, en somme peu intelligente; et bien qu'honnête femme aussi, dans son genre, elle commet, sans s'en apercevoir, des actions peu louables.

C'est ainsi qu'elle empêche le cœur de sa fille Blanche d'aller à un jeune fils d'armateur, en lui donnant de fausses idées de noblesse. Blanche ne songe plus désormais qu'à devenir la femme du baron Rastiboulois, fils de M. le préfet de *Seine et Manche*, nom de département prévu dans l'avenir, par Emile Augier, en raison de la grande population du Havre.

Blanche se lie intimement avec une jeune créole, fraîchement débarquée de l'Ile Maurice, Mlle Marie Letellier, que Fourchambault a accueillie chez lui, parce qu'il gère la petite métairie, seul débris de la fortune de la demoiselle, et qu'il espère s'en faire avant peu l'acquéreur.

Marie Letellier aurait bien voulu se faire adorer de Léopold, le frère de Blanche, mais sentant bien que celui-ci ne l'aimerait pas au point d'en faire son épouse, elle se contente de se laisser faire la cour par lui, sans se préoccuper du qu'en-dira-t-on.

D'autre part, cette jeune fille, voulant s'assurer un avenir, a jeté les yeux sur un certain Bernard, armateur, avec lequel elle est revenue en France. Ce Bernard, caractère énergique et bizarre, excellent homme s'il en fut, vit au Havre avec sa mère, femme austère et grave, qui a contribué à faire la fortune de sa maison, fortune s'élevant actuellement à deux millions de francs.

Mme Bernard n'a plus qu'un rêve : marier son fils et conserver ainsi la fortune à sa maison. Mais Bernard craint que sa femme n'entoure pas sa mère d'assez de vénération, et comme il ne plaisante pas avec son affection filiale, il redoute des chagrins domestiques.

Devant une plus grande pression de sa mère, pour le décider à prendre femme, Bernard sent se réveiller des idées qui l'ont souvent inquiété. Il n'a point connu son père, et il l'accuse d'avoir abandonner celle qui est aujourd'hui sa mère. Mme Bernard rejette cette faute sur la famille de son suborneur et parvient ainsi à calmer la juste colère de son fils.

Sur ces entrefaites, Fourchambault fait faillite. Aucun autre ami que Marie Letellier, offrant ses 40,000 fr., ne se propose pour prêter les 240,000 fr. à découvert. Mme Bernard apprend la ruine du banquier, et demande à son fils de lui venir en aide. Bernard refuse et, devant son opiniâtreté, la pauvre mère s'écrie : « Il le faut... Tu le dois. »

Voilà donc l'action engagée. On connait, maintenant, le séducteur de Mme Bernard.

C'est Fourchambault qui l'a abandonnée, il y a quelque trente ans, et n'a pu la reconnaître, tant la physionomie de la femme austère ressemblait peu à celle de la jeune fille délaissée.

Bernard va donc trouver Fourchambault et s'associe à lui comme commanditaire. Il fait aussitôt entrevoir à Mme Fourchambault, qu'elle a mangé plus que la valeur de sa dot et la ramène ainsi à une existence raisonnable.

Au bruit de la faillite Fourchambault, le baron Rastiboulois a retiré sa main promise à Blanche, et pour tenir tête aux propos du monde qui l'accusent de vouloir revenir, alors que la fortune est rentrée dans la maison, faisant allusion à Marie Letellier, il insinue qu'il ne s'alliera pas à une famille qui reçoit chez elle la maîtresse du fils de la maison. De là duel, dans lequel le jeune baron reçoit un coup d'épée de Léopold Fourchambault.

Mais ce duel n'empêche pas l'honneur de Marie Letellier d'être atteint, Léopold refusant, par un mariage, de faire taire les propos qui vont leur train. C'est alors que Bernard intervient auprès de lui, qu'il s'ensuit une discussion des plus vives, et que Bernard, recevant un soufflet en plein visage, s'écrie : « Comme il est heureux que tu sois son frère. » A ces paroles, Léopold se trouble, il va s'excuser, quand Bernard lui tendant les bras et lui montrant sa joue, lui dit avec une émotion indicible : « Effacé. »

A ce mot, véritable trait de génie, la salle entière a failli crouler sous les applaudissements. Léopold, touché jusqu'aux larmes, s'offre alors à accepter la main de Marie Letellier, mais la jeune fille refuse, faisant comprendre que c'est pour Bernard seul qu'elle a jamais senti battre son cœur. Sur les conseils de sa mère qui lui dit : « Elle a beaucoup souffert, celle-là, elle nous comprendra, » le brave armateur cède au vœu général et met ainsi fin à ce grand drame de famille.

Cette superbe comédie comptera parmi les meilleures de l'auteur de l'*Aventurière*, de *Gabrielle*, du *Gendre de M. Poirier*, du *Fils de Giboyer* et de tant d'œuvres hors ligne. Essentiellement littéraire, elle accuse un talent élevé et puissant; de plus, l'intérêt en est palpitant, les caractères tracés de main de maître. On y rencontre l'esprit le plus vif, allié aux plus nobles sentiments et aux plus belles inspirations.

L'interprétation est absolument admirable. Got à fait de Bernard une création merveilleuse. Le talent d'observation ne va pas plus loin. Il est impossible d'allier autant de bonhomie à plus d'émotion. Au cinquième acte, dans la magnifique scène où il vient d'être souffleté par son frère, il atteint au sublime et soulève dans la salle des tonnerres d'applaudissements.

Coquelin est exquis de légèreté et d'esprit et sait trouver en même temps des accents pénétrants. Thiron est parfait dans Rastiboulois, et Barré dans Fourchambault. Mlle Croizette, Mlle Reichemberg, Mme Provost-Ponsin, toutes trois également remarquables, aident puissamment à donner à la comédie du maître toute sa valeur. Quant à Mlle Agar, qui faisait sa rentrée par le rôle de Mme Bernard, elle en a rendu la physionomie terrible avec une rare puissance. Aussi le public lui a-t-il témoigné la plus vive sympathie.

L'apparition des *Fourchambault* est donc un véritable événement littéraire dont on s'occupera toute l'année. Cet immense succès prouvera une fois de plus que la foule n'a pas perdu le goût des choses saines, et qu'elle sait apprécier le mérite littéraire d'une œuvre sérieuse et élevée.

LE SECRET DE POLICHINELLE

—

LÉGENDE *(suite)*.

— Cette femme est ma fiancée, déclara l'intrépide jeune homme, tu ne l'approcheras qu'après m'avoir passé sur le corps.

C'était une provocation formelle à laquelle ne pouvait échapper le magique bossu, quelle que fût sa puissance.

Aussi fit-il comprendre qu'il acceptait d'avance toutes les épreuves, pour posséder une créature aussi accomplie que l'était Bianca.

— Ce n'est pas vous qui vous battriez pour me sauver ? lança sournoisement Rigoletta à son tiède ami.

A quoi celui-ci répliqua, suivant ses impressions :

— Pour vous sauver, non ! pour vous perdre c'est autre chose.

Et comme il remarquait chez sa compagne un plissement du nez, signe ordinaire d'attendrissement :

— Là! exclama-t-il. Qu'est que je disais ! Ce n'est pas un fleuve, c'est un torrent.

Pendant ce temps des épées avaient été apportées.

Péblo les prit, constata leur égale dimension et les tendit sur l'heure à son adversaire qui ne daigna pas même choisir.

Il s'empara de la première qui s'offrit.

Les deux hommes tombèrent en garde, au milieu d'un cercle assez étroit de gens dont les vœux se formaient en faveur de Péblo.

Après quelques passes agressives, de la part du jeune homme, purement défensive du côté du vampire, Péblo se fendit avec une prestesse qui lui fit espérer momentanément le succès.

Il crut avoir transpercé son adversaire.

Mais quand il se baissa, pour juger de sa blessure, il reconnut alors que Polichinelle, plus vif, en ses mouvements qu'un chat ou qu'un oiseau, s'était dérobé, par un écart savant, au coup qui devait irrémissiblement le tuer.

Il restait aplati sur le sol, riant avec éclat au nez du pauvre Péblo tout surpris.

Trois fois le combat recommença ; trois fois aussi le même accident le termina.

Or, tandis que le bossu, prenait gaiement la chose, le fiancé de Bianca, plus impétueux, plus rageur, sentait lui monter à la tête le sang qui l'aveuglait.

Au travers de sa cervelle en ébullition passaient comme autant de projets impuissants, mille désirs de vengeance aussitôt abandonnés, mais rappelés un instant après devant le scepticisme et les moqueries du monstre.

A tout prix, fût-ce par une lâcheté, Péblo voulait terrasser le démon.

Aussi croisa-t-il pour la quatrième fois son épée, qu'il allait transformer bientôt en une arme assassine.

Tout se passa comme précédemment ; le jeune homme se fendit, le vampire fit le grand écart ; mais, au lieu d'attendre qu'il se relevât, Péblo lui darda la pointe de son fer sur le dos, et l'enfonça jusqu'à la garde, piquant ainsi le bossu comme un simple papillon.

Ce fut un hurrah frénétique.

Plutôt que de blâmer l'action du jeune homme c'était à qui l'embrasserait, à qui le féliciterait.

Lui, cependant, écarta ses flatteurs, et passant une main sur son front, comme pour en chasser l'image du spectre sanglant qui venait de l'envahir, de l'autre il arracha l'épée restée jusque-là dans la blessure qu'elle avait faite.

Horreur !

Polichinelle, au lieu de se rouler dans les étreintes de la mort, s'était prestement retourné.

Assis sur son séant, il se frottait la bosse de la paume de la main et riait à se tordre.

Il riait d'un si grand cœur, que sa gaieté devint communicative et gagna, malgré la solennité du moment, Péblo lui-même.

Il rit à son tour à se tenir les côtes.

Si bien qu'il fut imité par les paysans, puis par les femmes, puis par les bêtes.

Hommes, femmes, enfants, chevaux, bœufs, moutons, chats, chiens et oiseaux, riaient d'une façon compromettante, les uns pour leur mâchoire, les autres pour leur gueule ou leur simple bec.

Cela dura quelques minutes, car, de part et d'autre, on faisait de louables efforts pour arrêter une hilarité que les maisons allaient partager tout à l'heure.

Déjà quelques-unes se lézardaient.

Les nuages eux-mêmes s'ouvraient démesurément, et le soleil ébauchait un sourire.

Tout se calma à propos, un arbre seul éclata pour n'avoir su se contenir.

Et Péblo, plus rageur que jamais, revint à la charge.

— Allons! vantard! dit-il à Polichinelle, tu sais bien que notre haine ne peut se terminer par un coup de passe-passe. Il me faut tes os et ta peau, ton sang et tes tripes. En garde !

Le fantoche se remit sur ses massives jambes et ramassa son arme.

Le combat recommença pour la sixième fois, plus animé, plus furieux qu'il n'avait été jusque-là.

On sentait au reste, que le vampire était las ; il voulait en finir à son tour et ne ménageait plus son adversaire, attendant le moment favorable pour le transpercer d'outre en outre.

Ce fut alors que Galetti intervint.

Le sourd n'avait rien compris d'abord aux diverses péripéties du duel. Il n'y comprenait pas davantage à présent.

Il s'approcha néanmoins des combattants.

— Assez, mon gendre! dit-il en s'adressant à Péblo. Vous allez vous fatiguer. Vous vous amusez trop.

Et se plaçant résolûment devant lui, il chercha à l'entraîner.

Tout à coup, le vieux bonhomme poussa un cri terrible.

L'épée de Polichinelle venait de lui traverser le corps, juste entre les deux épaules.

Il s'affaissa sur lui-même comme un ballon crevé, tandis qu'on se précipitait pour lui porter secours.

Dans la confusion qui suivit un aussi terrible événement, Polichinelle bondit jusqu'à Bianca, l'enlaça dans ses bras herculéens, et, la jetant sur son épaule, disparut aux yeux étonnés des paysans.

— A moi, Péblo ! se lamenta la colombe aux serres du vautour.

Ce cri de détresse arriva jusqu'aux oreilles de l'amoureux, juste au moment où le vampire disparaissait avec sa proie.

— Malédiction ! hurla Péblo. Courons, mes amis. Sauvons Bianca ! Sauvons ma femme !

Et, sans se soucier autrement du pauvre vieux sourd, dont les yeux fermés ne devaient peut-être plus se rouvrir à la lumière du jour, chacun suivi l'impulsion du jeune homme et s'élança sur ses pas.

Ce fut une course vertigineuse à travers la campagne, car, pour lasser ceux qui voulaient lui reprendre Bianca, Polichinelle se livrait à de singulières manœuvres.

Tantôt il ralentissait sa marche et se laissait approcher par les plus audacieux.

Puis, quand ils allongeaient la main pour le saisir, ombre impalpable, d'un nouvel élan il se trouvait tout à coup hors de leur portée.

Cela semblait un jeu auquel lui seul prenait un véritable plaisir.

Pour les autres, ce n'était qu'un supplice qu'ils abrégèrent suivant le degré de leurs forces physiques.

Mouillés de sueur, le gosier sec, les jambes alourdies, ils s'arrêtèrent un à un, semblables à des échalas disséminés dans un immense champ.

Seuls, Péblo et Salsififri tinrent bon.

Acharnés sur les traces du vampire, ils purent encore le suivre jusqu'au milieu du village, sur cette même place où une heure auparavant, le cœur joyeux, l'âme remplie d'allégresse, les gens de la noce venaient chercher la mariée.

Là, le bossu disparut subitement aux regards des poursuivants qui tous deux, épuisés, se laissèrent tomber sur un banc de pierre, devant la posada la plus estimée du pays.

Ils restèrent là dans un état de prostration qui dura plusieurs minutes.

Tout à coup, Péblo leva la tête :

— Salsififri ! dit-il à son compagnon, nous sommes maudits.

— Pourquoi ? demanda l'autre en regardant obliquement le jeune homme abattu sous le poids de sa douleur. Fais-tu allusion à l'enlèvement de ta fiancée ? Tu la retrouveras toujours, à quelques morceaux prêts. Allons, du courage! ajouta-t-il en laissant retomber sa large main sur le genou de Péblo. Vois, moi! j'ai failli perdre Rigoletta, eh bien, je n'en suis pas ému.

L'amoureux déçu n'entendit qu'un vague murmure des paroles consolatrices de son interlocuteur.

Abîmé dans un océan de réflexions douloureuses, il espérait que les divers incidents de cette journée n'étaient qu'un rêve, une sorte de cauchemar, dont il attendait péniblement la fin.

De temps à autre, par un pur instinct, sa bouche s'entr'ouvrait et laissait tomber quelque plainte amère, inspirée par le flux et le reflux de ses pensées sans cesse renaissantes.

— Ça! pensa Salsififri, fort inquiet du mutisme et des tressaillements convulsifs de son ami. Est-ce qu'il ne va pas cesser son obstiné silence ? Que diable ! on aime une femme ; mais pas à s'en faire mourir. Après ça, la perspective de son décès serait fort agréable pour moi, puisqu'il me permettrait de me mettre sur les rangs pour le remplacer auprès de Bianca.

Et le paysan devint lui-même rêveur, en songeant agréablement qu'il pouvait un jour ou l'autre conduire à sa dernière demeure, le seul rival sérieux qui lui fît obstacle.

Mais il n'eut pas le temps de se livrer longuement aux fantaisies de sa cervelle.

Un solide coup de poing appliqué sur la table, le tira bientôt de sa songerie.

— Du vin! cria Péblo ; car c'était lui qui se réveillait aussi brutalement.

Salsififri le regarda tout ahuri, presque étonné.

— Comment, du vin ? Tu ne bois jamais !

— Aujourd'hui, je veux m'enivrer, puisque l'ivresse, dit-on, fait oublier les chagrins.

Au bout d'un instant, pendant lequel le cabaretier avait étalé, devant ses pratiques, les meilleurs crus de sa cave, le mélancolique amoureux emplit bravement son verre, à plusieurs reprises, et le vida sans sourciller.

— Sais-tu pourquoi je veux boire ? demanda-t-il à son ami qui, de la surprise, avait passé subitement à l'admiration.

— Pour noyer le chagrin, tu l'as dit.

— Et puis aussi dans l'espérance de trouver au milieu de l'ivresse, le moyen de détruire le vampire.

Salsififri pensa s'étrangler.

— Y pense-tu ! dit-il en essuyant à la hâte le liquide tombé sur sa chemise. Le détruire? Ce serait bien périlleux, si ce n'était horriblement difficile.

— Peut-être même est-ce impossible!

— Non! les choses ne vont pas jusque-là, et je puis bien après tout, te confier ce que je tiens de ma grand-mère. S'il faut s'en rapporter aux paroles de la vieille, — Dieu ait son âme! — Polichinelle ne saurait périr, ni par le feu, ni par le fer, ni par le poison.

— Alors il est immortel! conclut Péblo, dont les facultés commençaient à perdre leur plénitude.

— Où donc as-tu vu cela?

— Dame! si le feu, le fer et le poison n'ont aucune action sur sa peau.

— N'y a-t-il pas d'autres moyens de trancher une existence?

— Je n'en vois guère.

— La corde par exemple!

— La corde! au fait.

— Polichinelle ne peut mourir que par la pendaison.

— Que ne le disais-tu!

A ce moment, les yeux du nouveau buveur devinrent immobiles et semblèrent fixer attentivement quelque chose d'insolite.

Salsififri se tourna dans la direction qu'embrassait la vue de Péblo, et faillit tomber à la renverse.

A deux pas, au plus, Polichinelle cabriolait à se disloquer les attaches si elles n'eussent offert une résistance à toute épreuve.

— Peste! exclama Péblo, sans hésiter; comme vous êtes alerte, seigneur Polichinelle. On croirait que vos muscles sont de pur acier, et que le vif-argent coule dans vos veines, à la façon dont vous exécutez les sauts les plus difficiles. Mes compliments sincères.

Comme en effet la parole du jeune homme était douce, que son visage n'exprimait aucun sentiment violent, non-seulement Polichinelle, mais encore Salsififri, se laissèrent prendre à la comédie qu'il essayait de jouer.

(A suivre.)

Edouard Montagne.

LE BIBELOT

(NOUVELLE.)

—

I

— Ainsi que je te l'ai promis, mon cher Savarot, je viens te faire visite. Il y a plus de dix années, nous logions dans le même hôtel du quartier Saint-Jacques. Nous étions tous deux étudiants en droit. A peine reçu licencié, je suis parti pour la Guadeloupe, en qualité de substitut, et, bien loin de Paris, j'ai cessé toutes relations avec mes anciens camarades. Ma bonne fortune a permis que, nommé à Versailles, je te rencontrasse quelques jours après mon retour des colonies..... J'espère que nous ne nous quitterons plus.

— J'en suis enchanté, mon cher Ernest, dit Albert Savarot, en pressant affectueusement la main de son ami. Je vais te présenter à ma femme, en ce moment occupée à promener nos bébés aux Tuileries. Tu as accepté mon invitation à dîner. Tu nous resteras toute la soirée, n'est-ce pas? C'est convenu?

— Assurément, répondit Ernest Neufville. Il est si bon de se revoir, de se rappeler les jeunes années! Il est si agréable de se retrouver après une longue absence!

— Oh! pour toi, je m'en doute bien, la vie a été calme. La mienne, au contraire, n'a pas manqué de sérieuses agitations... Je dois cela à mon caractère.

— Mais aujourd'hui, dit Ernest, tout ici semble me prouver que tu goûtes un bonheur parfait: une femme aimée, deux jolis enfants, et un appartement splendide! Tu as autour de toi le confortable parisien.

En prononçant cette phrase, que Savarot approuva par un léger signe de tête, Ernest Neufville contemplait les mille accessoires du salon où il se trouvait. Son regard s'arrêta sur un petit coffre émaillé, dans le style rococo, fort riche de matière première, mais dont la forme peu élégante et encore moins artistique jurait au milieu des autres objets placés sur les étagères. C'était du Louis XIV non réussi.

— Ceci, dit Albert Savarot, c'est un souvenir de famille. Tu vois: il est sous un globe, comme enchâssé, tel qu'une relique. Effectivement, ce coffret a un prix inestimable. Mon cher Neufville, je lui dois amour et fortune...

— Comment? demanda Ernest, dont la curiosité s'éveillait. On ne s'en douterait pas.

— Oui, cet objet a pour moi l'importance d'une relique véritable... Tiens, mon ami, assieds-toi. Je ne résiste pas au désir de te raconter son histoire, en attendant le retour de Mme Savarot. Tu as toujours été discret; tu ne répéteras pas ce que je vais te dire, ce qui doit demeurer secret pour tout le monde.

— Je t'écoute, Albert, fit Neufville, s'asseyant sur une causeuse, en face de son ancien camarade, après avoir accepté de lui une cigarette de tabac oriental.

Celui-ci prit la parole, et commença:

II

« J'avais pour parrain un vieux magistrat fort riche, conseiller à la cour de Cassation, nommé quelques semaines avant les événements de 1814. C'était un homme qu'on disait avare, mais qui poussait seulement fort loin l'amour de la propriété, du patrimoine, et qui mettait une sorte d'orgueil à amasser une grande fortune pour sa famille. Parmi ses objets de prix, j'avais remarqué le coffret que tu vois là. Tout jeune encore, je le convoitais du regard; je le trouvais magnifique, à cause de l'or et des perles dont il est orné. Bref, quand mon parrain me disait: « Albert, tu voudrais bien posséder ce joyau? » je répondais naïvement, avec un accent de désir énorme: « Il est si beau! »

» Plusieurs années s'écoulèrent, et je ne manquais pas de manifester fréquemment mon désir, qui cependant perdit de sa force à mesure que l'âge avança. Tu sais que mes parents, à peine dans l'aisance, ne pouvaient m'envoyer qu'une très modeste pension durant le cours de mes études de droit. Cette pension me suffisait, et je travaillais avec ardeur. J'avais soutenu ma thèse, et déjà tu avais quitté la France pour les colonies, d'où tu ne m'a jamais écrit, je te le reproche en passant. J'avais prêté serment comme avocat, lorsque mon parrain mourut à Paris.

» Chose inattendue: il me légua par testament le fameux coffret émaillé, en ayant soin de rappeler que cet objet avait toujours été désiré par moi, et en me recommandant de le conserver, en mémoire de l'homme qui n'était plus.

» Je fus donc bientôt mis en possession du legs, et ma commode renferma le coffret précieux que tous mes amis considéraient comme une pièce de très grande valeur, sans que personne soupçonnât son origine.

» Un jour Alphense Bouley, que tu as bien connu, se présenta chez moi. Ses traits étaient bouleversés, sa voix était émue. Je l'interrogeai sur la cause de son chagrin visible, et il m'avoua que, sous le coup d'une saisie mobilière, il ne savait comment échapper à la crise suprême qui le menaçait. Les huissiers feraient vendre le lendemain chez lui, par autorité de justice. Il lui fallait à l'instant six cents francs au moins pour sortir d'embarras. Alphonse Bouley me suppliait de lui venir en aide. C'était une grosse somme que je ne pouvais certainement pas lui prêter, tant j'avais une pension minime, tant mes dépenses augmentaient.

» — Albert, me dit-il, ces dettes m'accablent. Une pareille situation est pour moi insupportable. Si je ne parviens à empêcher le dénouement fatal, je m'acquitterai d'une manière tragique: je me tuerai! Impossible de supporter la misère!

» — Allons donc! m'écriai-je. Le remède serait pire que le mal. On ne se tue pas pour des créanciers, que diable! Tu es fou, mon cher Alphonse. Quelques-uns de nos amis te prêteront... Adresse-toi à Jules Brévant, où à Lucien Dutemple.

» — Je les ai vus, interrompit le malheureux débiteur. Aucun d'eux n'a d'argent, à l'heure présente, et, je te le répète, le temps presse. Je dois payer ce soir ou demain. Je n'ai donc plus d'espérance qu'en toi, en toi seul...

» L'extrémité à laquelle Alphonse Bouley était réduit me touchait vivement. Je cherchai dans ma tête les moyens de le sauver, soit par mon fait, soit en ayant recours à la bourse d'autrui. Rien ne me venait à la pensée.

» — Ah! me dit-il, si j'osais, je te demanderais... mais tu refuserais...

» — Quoi?

» — Le coffret de ton parrain, que tu m'as montré il y a quelques jours, tu le possèdes encore?

» — Oui, il est là... Le voici. Ah! mon cher Alphonse, je ne le vendrais pour rien au monde.

» — Le vendre! le vendre! s'exclama Bouley... Qui te parles de cela! Mon bon Savarot, tu as confiance en moi? Je te jures sur l'honneur, d'ailleurs, que je te rembourserai le plutôt possible la somme... que l'on prêterait sur dépôt de l'objet... dont tu ne te dessaisirais que temporairement, pour quelques mois.

» — Je comprends, répondis-je. Le Mont-de-Piété donnera bien six cents francs, sur le coffret de mon parrain.

III

« Et je m'élançai vers ma commode avec l'intention de faire pour Alphonse l'engagement du coffret précieux. Je le sortis du tiroir où il se trouvait. Puis sans l'examiner seulement, sans hésitation et sans regret, je frappai sur l'épaule de mon ami, en lui disant:

» — C'est accordé. Tu m'as suggéré une idée excellente. J'ai de quoi te tirer des griffes de ces monstres qu'on appelle des huissiers. Une heure suffira. Au surplus, accompagne-moi jusqu'au bureau auxiliaire de la rue de Condé. Viens. Parbleu! Je m'estime heureux de couper court à ton désespoir. Que le legs de mon parrain sois béni. Il me procure la joie de t'obliger. Dépêchons.

» Nous sortîmes ensemble. Je portais sous mon bras le coffret enveloppé dans un foulard. Alphonse me suivait, et tous deux, d'un pas ra-

pide, nous allâmes au Mont-de-Piété. Là, je dis à Bouley :

« — Six cents francs te suffisent, sans doute ? Mais, comme il convient, entre amis, de ne pas faire strictement les choses, et comme cinq louis de plus te mettront complétement à l'aise, je demanderai sept cents francs. Approuves-tu ?

» — Merci, mon cher Savarot ; ta générosité égale ton bon cœur... Il ne me sera pas plus difficile de te rendre une somme que l'autre. J'accepte ton offre aimable.

» En effet, lorsque j'eus touché les sept cents francs au bureau, je m'empressai de les remettre intégralement à Alphonse, en gardant la reconnaissance, ce chiffon de papier par lequel le Mont-de-Piété déclare avoir reçu un gage et avoir prêté une certaine somme sur ce gage. Mon ami, tout joyeux, m'embrassa cordialement et courut bien vite chez l'huissier poursuivant. Il répéta :

» — Tu m'as sauvé, Albert... Je ne l'oublierai pas... A bientôt. Merci !

» Or, les semaines et les mois se passèrent sans que Bouley me parlât une seule fois de retirer le coffret engagé. Il faisait pourtant vie qui dure, hantait les spectacles, pariait aux courses, fréquentait les jeunes gens à la mode. En un mot, Alphonse ne pensait plus à la dette qu'il avait contractée envers moi, et j'en étais arrivé au point de suspecter ses intentions à mon égard, ce qui me chagrinait horriblement.

» — Il est évident, me disais-je, que je devrai retirer moi-même le coffret. Voici le terme qui approche, et je viens d'apprendre qu'Alphonse est retourné chez ses parents, sans même être venu me faire une visite d'adieu.

» J'écrivis lettres sur lettres, auxquelles mon ami répondait d'une manière évasive, alléguant sa détresse continuelle et l'impossibilité de m'envoyer de l'argent. A une lettre dernière, très pressante et un peu sèche, je l'avoue, Alphonse Bouley opposa des raisons inadmissibles, en se plaignant d'avoir en moi plutôt un créancier qu'un camarade, en se fâchant presque à cause de mes importunités. N'était-il pas bon pour me payer plus tard !

(*A suivre*).

AUGUSTIN CHALLAMEL.

BULLETIN FINANCIER

On reste sans nouvelles importantes, aussi bien de Constantinople que de Pétersbourg; toutefois on craint beaucoup à Londres un coup de main des Russes sur Constantinople. D'autre part, les journaux autrichiens sont unanimes à constater les efforts faits par le cabinet de Berlin pour amener une entente entre l'Angleterre et la Russie, tout en exprimant des doutes sur la réussite de ces démarches et l'efficacité de la médiation de l'Allemagne; cependant la presse viennoise s'accorde à déclarer que la situation n'est pas encore désespérée.

Dans ces conditions, les affaires sont nulles sur notre marché; on ne s'occupe guère que de la liquidation des valeurs qui, elle-même, est peu animée, en raison de l'absence d'engagements importants, disons cependant que les reports ont été des plus modérés :

Le Mobilier a fait	25 centimes de report,	
La Générale	50	»
Le Suez	25	»
La Foncière	2 et 3 fr.	»
Les Autrichiens	40 centimes	»
La Banque de Paris	10 et 60 c.	»
Et le Turc	30 cent.	»

L'Italien, qui a été compensé à 70.60, a fait tantôt 2 centimes de report et 2 centimes de déport.

A l'ouverture de la Bourse, nos Rentes sont un peu plus faibles et débutent à 70.80 et 108.82.

Le marché du comptant est calme, et on demande à l'escompte 102.000 francs de Rente 3 0/0.

De Londres, les Consolidés arrivent à 94 3/4 pour les deux cotes, en baisse de 1/8 sur les cours de la veille.

On constate une certaine faiblesse sur certaines institutions de crédit : la Banque de France fait 3.100 et 3.090 ; la Banque de Paris, 1,060 ; le Comptoir d'Escompte, 690, et le Crédit Foncier, 628 et 625 francs.

Les Dépôts sont à 662.50 ; le Lyonnais, à 595 ; la Franco-Egyptienne, à 522.50 ; le Mobilier Espagnol, à 512.50, et la Banque Ottomane à 340 francs.

Les Fonds Etrangers sont toujours un peu lourds : l'Italien ouvre à 70.50 ; le Florin (or), à 59 50 ; le 5 0/0 Turc, à 8.05, et le Russe 1870, à 77 7/8.

L'Emprunt 1877 fait 77 60, et les Foncières Russes, à 347.50.

Les valeurs Egyptiennes restent aux mêmes cours que la veille : l'Unifiée, à 147.50, et la Privilégiée, à 275 francs.

Peu de variations sur les chemins de fer français ; mais leur tenue est toujours excellente : Est, 660 ; Lyon, 1085 ; Midi, 805 ; Nord, 1345 ; Orléans, 1,110, et Ouest, 715. Les Charentes (actions) cotent 103 et 98.75.

Les chemins étrangers ne changent pas. Les Autrichiens font 512 50 ; le Lombard, 150 ; le Saragosse, 366 et le Nord d'Espagne, 278.75.

Les valeurs industrielles sont aussi un peu faibles : Le Suez à 721.25, la Délégation à 600, le Gaz à 125.50, les Transatlantiques à 522 50, et les Voitures à 495.

Canaux agricoles. — Les cours sont très-fermes à 277 50 et nous espérons d'ici à la fin du mois annoncer aux porteurs une bonne nouvelle, celle de l'admission à la cote officielle des obligations des Canaux agricoles. En attendant, le Conseil d'administration prévient MM. les porteurs d'obligations que le coupon d'intérêt n° 1, échéant le 1er mai 1378 sera payé à partir de ce jour, chez M. de Lamonta, 51, rue Taitbout ;

Obligations nominatives, 7.275 ;

Obligations au porteur, 7.

MERCURE.

PETITES NOUVELLES

M. Léon Guillard, archiviste de la Comédie-Française, est mort ce matin à minuit et demi. Il était né à Montpellier, le 11 avril 1816.

Auteur dramatique applaudi, ayant fait jouer plusieurs pièces remarquables au Théâtre-Français, à l'Odéon, au Vaudeville, au Gymnase, M. Léon Guillard avait été, en 1865, chargé des archives de la Comédie, ainsi que des fonctions de lecteur.

Dans cette double mission, M. Guillard a rendu les plus grands services.

Les sociétaires et les pensionnaires perdent en lui un collaborateur dévoué, les écrivains un savant conseiller et tous un ami dévoué.

— La retraite de Mlle Cécile Ritter n'interrompra point, comme on le craignait, les représentations de l'*Etoile du Nord*. Cet ouvrage, sur lequel la direction fondait de grandes espérances pour l'époque de l'Exposition, sera repris très-prochainement avec Mlle Isaac dans le rôle de Catherine.

En attendant, on reprend, à l'Opéra-Comique, la *Statue* de M. Reyer. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

En voici la distribution :

Maryame, Mme Chevrier ; Selim, M. Talazac ; Amgyad, M. Dufriche ; Kaloum-Barouch, M. Maris ; Mouck, M. Barnolt.

— Le Gymnase vient de recevoir une comédie en un acte, de M. Chéri-Montigny, fils du sympathique directeur.

Cette pièce est destinée à faire partie du prochain spetacle, qui ne sera composé que de petites pièces. MM. Achard, Corbin et Georges ; Mlles Legault, Monnier et Gierz, sont chargés de l'interprétation de la nouvelle pièce de M. Chéri-Montigny.

— Le Palais-Royal donnera bientôt deux nouveautés : le *Bouton de Rose*, trois actes de M. E. Rougon, mieux connu sous son véritable nom d'Emile Zola. Les rôles ont été distribués et la pièce est en pleine répétition. D'après les indiscrétions des coulisses, on compte sur un succès. Tant mieux, car voilà déjà quelque temps que le théâtre du Palais-Royal en est sevré.

La seconde nouveauté annoncée est l'*Ange bleu*, quatre actes de MM. Crémieux et Saint-Agnan-Cholet. C'est Mlle Jane Hading qui sera chargée du principal rôle de la pièce.

On prépare déjà à ce théâtre une parodie des *Fourchambault*.

— Mercredi 1er mai, M. Emile Bourgeois, l'éminent pianiste-compositeur, chef de chant à l'Opéra-Comique, donnera un concert à la salle Erard, avec le concours d'artistes distingués. Cette soirée sera une des plus intéressantes de la saison.

— Nous apprenons avec plaisir que M. Gye, directeur de *Covent-Garden*, a cédé pendant trois mois à M. Escudier, l'excellent baryton Melchissédec, pour créer le rôle du Capitaine Fracasse dans la pièce de ce nom.

HYGIÈNE PRATIQUE. — PRÉFÉREZ

Aux vinaigres pour la toilette....................	LE THYMOL-DORÉ.
A l'acide phénique contre les miasmes............	LE THYMOL-DORÉ.
Aux eaux de senteurs pour ablutions..............	LE THYMOL-DORÉ.
A l'alcali contre les piqûres....................	LE THYMOL DORÉ.
Au camphre pour les frictions....................	LE THYMOL-DORÉ.
A l'eau sédative en compresses..................	LE THYMOL-DORÉ.
A l'arnica contre les contusions.................	LE THYMOL-DORÉ.
Aux sels de soude pour les bains.................	LE THYMOL-DORÉ.

Le flacon 2 fr., rue Richer, 20, *à Paris*, et chez les pharmaciens, droguistes, épiciers, etc.

On se demande souvent comment les pauvres cochers peuvent supporter impunément de jour et de nuit toutes les intempéries des saisons : la pluie, la neige, le froid et le vent. On serait tenté de croire qu'il leur faut une constitution spéciale les mettant à l'abri de tous ces accidents. Il n'en est rien, et c'est au contraire dans cette profession que l'on rencontre le plus de bronchites, de rhumes et de catarrhes ou autres affections des bronches et des poumons. Il suffit, pour s'en convaincre, de passer quelques heures dans la pharmacie Guyot, qui s'est fait une spécialité de la fabrication des capsules de goudron. Il est curieux d'observer la quantité de voitures qui s'arrêtent à vide devant cette pharmacie, et dont les cochers vont chercher le remède qui doit leur être si utile.

C'est qu'en effet les *Capsules de goudron de Guyot* remplace avantageusement toutes espèces de tisanes, pâtes ou potions impossibles à prendre pour ceux qui ne disposent pas de leur temps. Un autre avantage de cette médication, et qui a bien son importance, c'est la modicité de son prix. Si l'on considère que chaque flacon de 2 fr. 50 contient 60 capsules, et que la dose ordinaire est de deux à chaque repas, on reconnaîtra que le prix du traitement est de dix à quinze centimes par jour. Il est évident que la question de prix n'a pas contribué moins que l'efficacité du produit à rendre populaire l'emploi des capsules de goudron.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

La Proie et l'Ombre, le nouveau roman de M. Marius Roux, paru à la librairie Dentu, nous conte l'histoire d'une femme abandonnée, victime de la vanité et de l'égoïsme d'un incompris. L'auteur, que ses œuvres précédentes ont fait surnommer l'avocat des femmes, a développé cette situation, avec une science du détail, un art d'observation, qui provoquent tour à tour les larmes et le rire, et tout le temps, la colère, l'indignation, la pitié. C'est un livre à conserver.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

SOIERIE

Soie noire de Lyon, largeur 0 m.60, de 7 f..........	2 95
Faille noire forte soie cuite de 12 f...................	3 90
Faille noire cachemire, larg 0 m.60, de 17 f.........	4 90
Faille noire gros grain ext., larg. 0 m.60, de 22 f..	5 90
Faille noire, gros grain, largeur 0 m.80, de 25 f...	6 50

TISSUS POUR ROBES

Coupons robes nuances unies par 10 m. de 17 f.....			4 95
Alpaga noir de 2 f	» 65	Mérinos noir de 3 f....	1 65
Alpaga noir de 2 f 75.	» 75	Mérinos fin de 5 f.50..	2 45
Gros grain noir de 4 f.	» 95	Mérinos extra de 7 f...	2 95
Grenadine nre de 6 f...	1 75	Cachem. extra 15 fr...	3 50
Moire noire de 3 fr....	1 25	Flanelle santé de 3 fr..	1 45

DRAP	
Elbeuf haute nouveauté, le mètre de 18 f.	6 50
Elbeuf nouv., 1/2 saison, le mèt. de 22 f.	7 50
Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 25 f.	7 90
Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 35 f.	8 50
Sedan noir extra-fin de 29 f....	8 50
P. cha noir brillant pour paletots, larg 1 m.40 de 18	4 50

TOILE		RIDEAUX	
Toile torchon l. 70 c..	» 50	Brodé suisse de » 95...	» 35
Toile ouvrée de 2 f....	» 70	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Toile à draps de 2 f...	» 95	Guipure fine de 1 80..	» 60
Toile à draps de 3 f...	1 10	Broché ext-fin 2 50 .	» 75
Toile à draps de 4 f..	1 45	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Torch. ourlés la douz.	5 50	Cretonne blanc. de 2 f.	» 70
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Mouch. batiste, la dne	1 95

Services damassés pour 12 personnes, de 35 f.....	13 50
Serviettes toile très fine, long. 0 m.90 de 21 f. la de..	9 50
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire..........	6 50
Draps cretonne ext., long. 3 m.25, larg. 2 m., la paire	9 75
Draps tle chanv. forte, long 3 m., larg 2 m., la paire.	12 90
Draps toile 1/2-blanc. fine, long. 3 m., lgr 2 m., la p.	13 50
Couv. laine blanc., long. 2 m.25, de 35 f..	13 50
Couvert. laine blanche fine grand lit de 60 f	21 »

LINGERIE POUR DAMES

Camisoles petits plis..	1 45	Corsets coutil de 7 f..	2 45
Pantalons petits plis..	1 45	Parures riches de 18 f.	3 70
Chem. percale garn...	1 45	Waterproofs de 20 f...	5 90
Paletots dames matelassé noir de 49 f			12 95
Paletots riches drap armure noir de 70 f...........			15 50

TAPIS

Descente de lit de 5 50	1 45	Tapis passage, le m ..	» 65
Desc de lit velours....	6 90	Tapis pass., le m. 3 f.	» 85
Carpettes dess. Smyrne, long. 3 m.20 sur 2 m.30, de 65			22 »
Carpettes dess. Smyrne, long. 4m20 sur 3m30, de 120			45 »
Tapis croisé rouge et gris, larg. 0m90, le m. de 6 f...			1 45

BONNETERIE

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Bas écrus de 2 25......	1 »
Chem cret de 7 f....	3 50	Bas écrus de 3 f.......	1 25
Chem. dev. toile de 12	4 75	Bas fins de 4 50.......	1 75
Chauss. écr. de 2 50...	» 95	Chauss. écrues de 2 f...	» 75

RIDEAUX	brodés p. vitrage, av. riche en ad. pouv. se découper, val. 5 f., le rid.	1 50
TOILE	d'Armentières p. gds draps, pur fil, larg. 1 m., val. 2 f., le mètre..............	» 80
NAPPES	damassées, pur fil, p. 6 et 8 couv., valeur 6 f., la nappe..............	2 75
STORES	brodés, dépareil., gr. richesse de dessins, val. 20 f................	4 90
TOILE	pur fil de main p. chemises hommes et dames, val. 1 f. 50, le mètre.....	» 65
SERVICES	dépareillés, damas., pur fil, 6 couverts, val. 20 f., le service	6 50
MOUCHOIRS	Cholet, vignet. coul., taille moyen., val. réel. 4 f., la douz.	1 60
MOUCHOIRS	bat ste ourlée, p. gr. person., qualité de 45 c., le mouchoir	» 15
CHEMISES	p. hom., magn. tissu oxfort, gar. bon teint, val. 5 f., la chem.	1 95
BAS	de Paris, entièrem. finis, véritable coton Jumel, valeur 2 f., la paire............	» 80
JUPONS	de dessous piqué blanc et belle finette, vend. partout 3 f., le jupon..	1 25
CHEMISES	p. dame, magn. percale garn. guip. et brod., qual. de 3 f. 75, la chemise..	1 75
CHAUSSETTES	p. hom., cot. Jumel, bords côtes, val. 85 c., la paire	» 25
GILETS	de flanelle p. hommes, belle qualité, valeur réelle 5 f., le gilet........	2 45

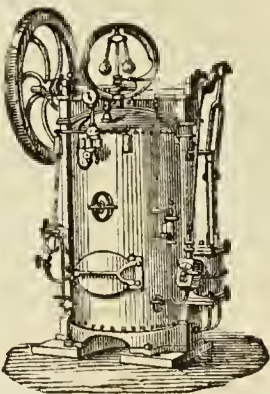
MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

Méd. de Progrès à Vienne 1873, *membre du Jury* 1875

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur ANDRADE) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.



LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

CHAUDIÈES **inexplosibles** *Nettoyage facile*

Envoi franco du PROSPECTUS détaillé

J. HERMANN-LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

La physiologie est-elle le raisonnement médical des empiriques cupides, qui vendent des remèdes spécifiques secrets préparés d'avance, sans ordonnance de médecin? Et la loi ne défend-elle pas de les faire accepter aux crédules, s'ils croient les acheter moins chers à ceux qui leur donnent gratuitement la consultation? Désormais, je donnerai mes livres à moitié prix. 2 fr. 50 à mes clients, afin qu'ils n'ignorent point, que les médicaments n'ont pas en eux la guérison promise par le charlatanisme.

Le charlatanisme n'a fait que varier avec tous les siècles; son but est toujours le même; et son adroit protée ne changera pas de forme et de langage tant qu'on trafiquera sur les spécifiques!

FER BRAVAIS

Adopté dans tous les Hôpitaux. **(FER DIALYSÉ BRAVAIS)** Recommandé par tous les Médecins.

Contre **ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES,** etc

Le **Fer Bravais** *(fer liquide en gouttes concentrées)*, est le seul exempt de tout acide; il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est *le seul qui ne noircisse jamais les dents.*

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois.

Dépôt Général à Paris, **13, rue Lafayette** (près l'Opéra) *et toutes Pharmacies*

Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre.

Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur *l'Anémie et son traitement.*

2 Fr. le Flacon

THYMOL-DORÉ

HYGIÈNE ET SALUBRITÉ DE LA MAISON

Ablutions, Bains, Toilette intime, Désinfection, Médecine domestique, Epidémies.

Se vend dans toutes les bonnes maisons. — Dépôt central: 20, rue Richer, PARIS

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES

Rendue par la douce Farine de Santé,

REVALESCIÈRE { DU BARRY de LONDRES

AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG.

31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.

DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS

Et partout chez les bons Pharmaciens et Épiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), **gastrites, gastro-entérites**, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure nº 62,476. — « Dieu soit béni! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé,
» Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat nº 99,211. — Orvaux, 15 avril 1875.
Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complétement.
BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11.

Cure nº 48.614. — Mme la marquise de Bréhan, de ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure nº 79.721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'**anémie**, d'**épuisements et d'étouffements.**

Cure nº 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans d'ticonstipon opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, aste, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure nº 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure nº 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 6 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure nº 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure nº 76,448. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ, *Musicien au 63e de ligne.*

Cure nº 74,442. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé.
Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure nº 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Cure nº 73,810. — Riez (Basses-Alpes).
Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescière* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure nº 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement** complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure nº 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse de St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière.

Cure nº 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète** et **Vomissements.** Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure nº 68,413. — M. Lacau père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure nº 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure nº 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la REVALESCIÈRE en boîtes de fer-blanc **1/4** kil., **2** fr. **25** c.; **1/2** kil., **4** fr.; **1** kil., **7** fr.; **6** kil., **36** fr. **12** kil., **70** fr. Même prix pour la Revalescière chocolatée. **Du BARRY et Cº (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione Paris,** 36 fr. et 70 fr., partout. — Les boîtes et Epiciers et chez les bons Pharm., s'expédie (*franco* contre bon de poste).



BILBAUT-VAUCHELET

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 258

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 25 avril au 1er mai 1878

PRIX DU NUMERO : **30** CENTIMES

ABONNEMENTS :

PARIS	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTEMENTS	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGER. . . .	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CCLVIII

—

BILBAUT-VAUCHELET

—

Quand Marguerite Chapuy arrivée à l'apogée de son talent, quitta, pour se marier, la scène de l'Opéra-Comique où elle commençait à renouveler la tradition des Damoreau et des Miolan-Carvalho, on n'apercevait pas à l'horizon poindre une étoile susceptible de continuer ses succès.

Les talents muris ainsi par l'étude et l'expérience, sont rares et les dons naturels qui émerveillent la foule par dessus tout, ne sauraient les remplacer auprès des artistes et des vrais connaisseurs.

Une toute jeune personne, récemment couronnée au Conservatoire et connue seulement de ceux qui s'intéressent aux choses artistiques, devait revenir du fond de sa province, où elle allait s'ensevelir à jamais, pour fixer peut-être à nouveau l'attention. Son début a été brillant, et depuis, elle a affirmé d'une façon indiscutable sa valeur comme chanteuse et comme comédienne.

Mlle Bilbaut-Vauchelet, enfant d'une famille à qui la fortune, comme à tant d'autres, avait ménagé ses faveurs, fût mise de bonne heure au Conservatoire. En 1873, à l'âge de dix-sept ans, elle prenait part aux concours de fin d'année, et l'année suivante elle obtenait un second prix de chant avec le grand air du *Pré-aux-Clercs* et un premier accessit d'Opéra-Comique, dans le rôle de Lucrezia de l'*Actéon*, d'Auber.

En 1875, elle fût une des brillantes élèves du Concours, mais elle ne put obtenir le premier prix pour couronnement de ses travaux. Des fragments des *Huguenots*, de l'*Eclair*, de *Lalla-Roukh*, du *Maître de chapelle* et du *Tableau parlant*, lui permirent pourtant de montrer la souplesse et la délicatesse de son talent.

Sortie du Conservatoire, Mlle Bilbaut-Vauchelet eût pu trouver un engagement sur un des théâtres de Paris. Elle était jolie, sémillante, distinguée, douée d'une voix souple et déjà nourrie d'études suffisantes ; mais elle eût le bon esprit de ne pas tenter trop tôt la fortune, et de ne pas se risquer à perdre sa voix, d'un volume alors assez restreint et incapable de résister aux fatigues du répertoire.

Suivant les excellents conseils d'amis qui s'intéressaient à elle et prévoyaient son avenir, elle quitta Paris, vint s'établir à Douai, lieu de sa naissance, et obtint une place de professeur à l'Académie de musique de la ville. Déjà pensionnaire au Conservatoire de Paris aux frais de sa commune natale, elle venait donc lui offrir son talent acquis, pour former elle-même de jeunes artistes. Très aimée, elle trouva vite une jolie situation, eût de nombreuses leçons chez les gens du monde et fit les délices des amateurs du département du Nord, en prêtant son concours dans de nombreux concerts.

L'âge, le travail, l'expérience, favorisèrent sûrement l'extension de son organe. Le volume s'accrût peu à peu sans nuire au velouté du timbre ; le son, n'étant jamais surmené par les fatigues du théâtre, acquit sa plénitude en conservant sa douceur et son charme, et le moment vint enfin, où l'artiste, en pleine possession de ses moyens, fut en mesure d'affronter sans péril le feu de la rampe sur une grande scène lyrique.

Entendue par M. Carvalho dans une audition sollicitée par elle à l'Opéra-Comique, Mlle Bilbaut-Vauchelet fut immédiatement engagée.

Ayant étudié à fond tout le répertoire de ce théâtre, la jeune artiste se trouvait en mesure de rendre de grands services à la Direction, quand bien même elle n'eût pas été de taille à prendre, à son entrée, le premier emploi.

Mais son début, dans Isabelle du *Pré-aux-Clercs*, le 7 décembre 1877, fut tout à fait brillante, et lui valut la sympathie générale. A son talent éprouvé de virtuose, elle joignait, en effet, les grâces de la femme. Distinguée aussi bien dans sa physionomie et sa démarche que dans son chant, Mlle Bilbaut-Vauchelet remporta un double succès. La presse toute entière se rangea de l'avis du public et la débutante passa, sans conteste, à l'état d'étoile s'élevant radieuse à l'horizon.

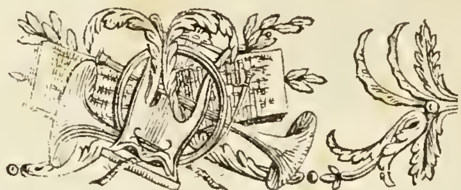
Athénaïs, des *Mousquetaires de la Reine* (13 janvier 1878), et Catarina, des *Diamants de la Couronne* (15 février 1878) permirent d'apprécier complétement le talent de Mlle Bilbaut-Vauchelet. Ce dernier rôle surtout, un des plus difficiles de tout le répertoire et dans lequel venait d'échouer une cantatrice, déjà savante, lui procura l'occasion de montrer toute l'agilité de sa voix et la pureté de sa vocalisation.

Par ce temps de disette de chanteuse légère, la jeune débutante fit naturellement sensation. Il en sera ainsi, chaque fois qu'elle abordera un rôle nouveau, parce qu'elle a eu le bon esprit d'attendre, pour le produire, que son talent ait atteint sa maturité.

La reprise de l'*Étoile du Nord* faite le 26 mars dernier, vient à l'appui de cette observation. Car tandis que Mlle Cécile Ritter, encore trop jeune et trop inexpérimentée, engageait une partie funeste pour elle avec le rôle si périlleux de Catherine, qui exige non-seulement une éducation artistique achevée, mais une voix solidement assise, Mlle Bilbaut-Vauchelet obtenait un succès étourdissant dans celui de Prascovia, et déplaçait ainsi l'harmonie générale de l'exécution en faisant d'un personnage secondaire l'attrait principal de la partition. Quel brio, en effet, et quelle sûreté d'intonation, comme chaque note tombe bien, égale, pure, cristalline, dans ce morceau final du premier acte! Marguerite Chapuy n'eut pu faire mieux, et le timbre de la voix de sa jeune rivale a même une qualité de son supérieure à la sienne.

Mlle Bilbaut-Vauchelet a donc, dès aujourd'hui, sa place toute marquée à la tête de la troupe de l'Opéra-Comique. Cela veut-il dire qu'elle n'ait plus rien à apprendre et qu'elle doive s'endormir sur des succès désormais certains. Non, loin de là ; c'est justement lorsqu'on est aussi bien doué de la nature, et que l'on est parvenu à ce degré de savoir musical qu'il faut le plus travailler, car on est en droit de viser à la perfection. La raison, qui a si bien guidé la jeune artiste avant ses débuts, ne lui fera pas défaut, je l'espère, aujourd'hui qu'elle jouit des récompenses que lui ont assuré une bonne direction. Elle saura se défier des tentatives trop hardies et s'en tiendra pour longtemps encore au genre léger qui lui convient si bien. Chaque jour le temps viendra compléter chacune de ses aimables et brillantes qualités et les fondre dans cette harmonie générale que si peu de virtuoses ont pu obtenir, et dont Mme Miolan-Carvalho a été le plus parfait modèle.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

ÉMILE LÉVY
(Artiste peintre)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE

Reprise de la *Statue*. — Débuts de M. Talazac.

La *Statue* est l'œuvre capitale de M. Ernest Reyer; c'est, avec le *Sélam*, celle qui répandit le plus sûrement dans la foule le nom du nouveau maître, du musicien poëte, marchant à la suite des Berlioz et des David, et que l'Institut a récemment admis à l'honneur de remplacer le second de ces deux grands artistes.

Dans son principe, la partition, représentée pour la première fois à l'ancien Lyrique du boulevard du Temple, le 11 avril 1861, était coupée selon les lois de l'opéra-comique français, c'est-à-dire que le dialogue tenait une large place dans l'ensemble de l'œuvre. Ce conte arabe, inventé par MM. Michel Carré et Jules Barbier, n'était pas sans intérêt; mais je crois que le tempérament du compositeur a dû lui faire regretter, alors, de ne pouvoir, — ainsi qu'il vient de l'obtenir aujourd'hui de M. Carvalho, — relier par des récitatifs les seize morceaux qui composent sa partition.

Eh bien, faut-il le dire, M. Reyer a eu tort, selon nous, de ne pas laisser à son œuvre sa forme primitive. Tous les charmants morceaux qui la composaient se trouvent aujord'hui comme noyés dans un océan de récitatifs, fort distingués sans doute, mais qui en diminuent évidemment l'effet aux yeux du simple vulgaire. Et ce n'est pas cependant à ses nouveaux interprètes que le musicien aurait à s'en prendre, car ils sont tous les quatre à la hauteur de leur tâche.

Le goût du public n'a point encore adopté les formes que la jeune Ecole veut donner définitivement à l'opéra-comique. La nature éminemment française des chefs-d'œuvres joués à la salle Favart depuis un siècle, doit évidemment se transformer avec les progrès ne l'art musical, mais elle ne doit point aussi complétement disparaître. Hérold est et sera pour longtemps encore le maître dont les procédés resteront en faveur à ce théâtre. Le *Pré-aux-Clercs* et *Zampa* sont des modèles à suivre pour les jeunes auteurs qui se destinent à l'opéra-comique, et ceux qui ne veulent pas continuer ces traditions là, encore en faveur aujourd'hui, doivent demander à l'Opéra un abri pour leurs productions lyriques.

Nous n'avons pas à raconter le poëme de la *Statue* ni à analyser la partition, l'œuvre d'Ernest Reyer est connue. Nous constatons seulement la transformation qu'elle a subie et, malgré les observations qu'elle vient de nous suggérer, nous applaudissons au nouveau succès qu'elle a remporté.

Les premiers interprètes de la *Statue* sont morts aujourd'hui. Montjauze et Mlle Baretti, puis après elle Mlle Reboux avaient obtenu un vrai triomphe dans les rôles de Selim et de Margyane. Talazac et Mlle Chevrier n'ont point été au-dessous d'eux et se sont fait justement applaudir.

Mlle Chevrier a toutes les grâces voulues pour représenter la poétique figure de Margyane, et son talent de chanteuse n'avait rien à redouter, la partie musicale du rôle étant fort peu développée.

Il n'en était pas de même pour M. Talazac, chargé d'un rôle écrasant pour un ténor d'opéra-comique. Mais heureusement le jeune débutant était de taille à se mesurer avec lui. Sa voix robuste, longue, bien timbrée, sympathique, a fait merveille dans les grands morceaux, et des applaudissements frénétiques ont salué le débutant que son organe sonore et son talent déjà éprouvé ont élevé d'emblée au premier rang. C'est un magnifique début. N'oublions pas M. Dufriche, bien placé dans le rôle d'Amgyad.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Premières représentations de : *Mademoiselle Geneviève*, comédie en un acte de M. Quatrelles; — La *Cigarette*, comédie en un acte de MM. Meilhac et Ch. Narrey; *Ducanois*, monologue de M. Paul Ferrier.

Trois pièces nouvelles à la fois au Gymnase, et toutes trois bien inoffensives. C'est là plutôt de la comédie de salon qu'un spectacle pour une grande scène de genre. *Mademoiselle Geneviève*, surtout, est un proverbe tout à fait anodin dont le plus grand mérite a été de nous faire voir la charmante petite Cécile Daubray. qui s'est montrée là tout aussi aimable et touchante que dans sa création de Cosette des *Misérables*.

Ducanois est un simple monologue de M. Paul Ferrier, dans le genre de *Chez l'Avocat*, mais bien moins complet au point de vue scénique : Saint-Germain en fait valoir les moindres détails avec son talent ordinaire.

La *Cigarette* offre un peu plus de résistance; il y a au moins là le sujet d'une pièce de théâtre, mais M. Meilhac, qui réussit d'ordinaire si bien les petits actes, a dépensé cette fois beaucoup d'esprit sans trop réussir à débrouiller complétement l'imbroglio sur lequel il a échafaudé sa pièce.

Ce spectacle d'occasion permettra d'attendre quelques jours la mise en scène d'un ouvrage important.

LE SECRET DE POLICHINELLE

LÉGENDE *(suite)*.

Le bossu se rengorgea comme un pigeon qui roucoule, ou comme un paon dont la queue se déploie.

— Que veux-tu faire ? demanda bien bas à son ami, Salsifìfri fort inquiet.

— L'attirer dans un piége, répondit à la hâte celui-ci. Seconde-moi, si tu peux.

Puis se levant et prenant une échelle dressée contre le mur voisin.

— Mon ami que voici, continua-t-il en désignant le paysan, prétend, cher maitre! que malgré votre dextérité, vous ne sauriez monter au sommet branlant de cette échelle, tandis que je la tiendrai aussi droite qu'elle est en ce moment.

Le bossu regarda de travers celui qu'on signalait à son attention et, pour toute réponse haussa démesurément les épaules, ce qui lui donna sur le champ l'aspect d'un chat qui se hérisse.

Puis, sans hésiter autrement, il se mit à gravir les échelons avec une vélocité remarquable, tant et si bien qu'en une seconde il apparut au faîte sans qu'un seul de ses mouvements eût compromis l'équilibre nécessaire à cet exercice d'acrobate.

Dès que Pablo le vit perché, comme un perroquet gigantesque, il imprima à l'échelle une si vigoureuse poussée, qu'elle décrivit une courbe effrayante, envoyant rebondir au loin sur l'angle d'une pierre, le vampire étourdi.

— J'espère qu'il s'est brisé le crâne! murmura le féroce Péblo.

Mais à sa profonde stupéfaction, il vit Polichinelle se relever et le saluer avec une exquise urbanité.

Les façons du bossu semblaient s'inspirer d'une double pensée : une moquerie complète, quant au procédé plus qu'indélicat de son adversaire; la certitude d'exécuter quelque autre tour autrement périlleux que le premier, et, par cela même, touchant au merveilleux.

En effet, sans y être prié, sans que les spectateurs s'y attendissent, il frappa le sol du pied.

Et, sans effort, sans secousse, Polichinelle s'éleva de terre, sans pourtant cesser d'y rester attaché par les extrémités.

Le fait était quelque peu singulier.

Aussi Péblo et son complice ouvrirent-ils des yeux auprès desquels les portes cochères ne sont que des trous d'aiguilles.

Chacun d'eux s'approcha, vivement intrigué, près du bossu, pour voir ce que ce phénomène pouvait signifier.

Alors ils aperçurent sous chaque pied de leur ennemi comme un bâton solidement assujetti par des courroies.

Heureusement pour Péblo qu'il avait beaucoup voyagé, de sorte qu'il put se rappeler qu'en France, dans un petit coin qu'on nomme les Landes, les habitants se servent d'un procédé analogue pour marcher dans les sables.

Et tandis que Salsifìfri torturait, mais vainement, son esprit, pour donner une signification à ces espèces de manches à balai, son ami lui glissa dans l'oreille ces mots, qui ne dissipèrent en rien son ignorance :

— Ce sont des échasses.

— Des échasses? répéta le rustre. Pourquoi faire ?

Péblo ne répondit rien à cette interrogation.

Un nouveau projet venait de germer dans son esprit.

— Polichinelle doit aimer le vin, pensait-il. Je vais le griser. Une fois ivre, il tombera, et nous le pendrons.

Comme on le voit, ce n'était ni compliqué, ni délicat ; mais c'était pratique au dernier point.

Car, il faut qu'on le sache, aussi bien quelques personnes pourraient encore l'ignorer, Polichinelle a toujours eu la réputation, justement acquise, d'un ivrogne de la pire espèce.

Sa rouge trogne est là pour l'attester.

Son nez, infiltré de veines bleuâtres, son nez, cramoisi comme le velours d'un fauteuil, son nez bouffi, bulbeux, crevassé, avec des végétations hétéroclites, avait coûté plus d'argent, pour arriver à cet état, qu'il n'en faudrait pour édifier plusieurs maisons à cinq étages.

Aussi, fut-ce avec empressement qu'il accepta les vingt bouteilles que lui présenta successivement Péblo.

A chacune d'elles, il élevait les yeux au ciel avec délices, et, tandis qu'une de ses mains enfonçait le goulot dans les profondeurs de son gosier, l'autre passait et repassait amoureusement sur sa bosse de devant pour constater les voluptueuses sensations de son estomac.

Alors, il accomplit les excentricités les plus singulières, les tours de force les plus vertigineux ; tantôt exécutant des sauts périlleux, soit en avant, soit en arrière ; tantôt faisant le grand écart, avec autant de désinvolture que si ses pieds eussent reposé sur le simple plancher des vaches.

Péblo le regardait anxieusement exécuter ses vertigineux exercices ; non pas qu'il redoutât de voir le vampire se briser la tête : — il savait la chose impossible, — mais craignant plutôt qu'il résistât à l'épreuve, et qu'il échappât encore une fois au sort qu'il lui réservait.

Bientôt les mouvements de l'acrobate diminuèrent de vitesse et de sûreté.

Il n'allait plus qu'en tâtonnant, faisant quelques pas en avant, puis reculant tout à coup en arrière.

Le moindre caillou qu'il heurtait semblait devoir l'abattre, tant il déviait dans son équilibre.

Cependant il allait encore, se raidissant du buste comme un ivrogne qui refuse de tomber ; mais sa tête dodelinait de droite et de gauche, tandis qu'un sourire largement épanoui sur sa face, joint au clignotement de ses yeux rapetissés, décelait en lui la béatitude de l'ivresse.

Tout à coup, il tournoya sur lui-même comme une toupie au déclin de son jeu, ferma les yeux complétement, étendit les bras et se laissa aller dans le vide.

Alors il tomba sur le sol, ivre-mort, sans résistance, sans mouvements ;

— Enfin, nous le tenons ! s'écria Péblo, en se retournant vers Salsififri, comme pour implorer son aide.

Mais, à sa grande surprise, il aperçut son ami qui dormait profondément sur la table :

— Salsififri ! lui cria-t-il dans l'oreille en le secouant avec l'énergie du désespoir, nous le tenons, te dis-je !

(*A suivre*).

ÉDOUARD MONTAGNE.

LE BIBELOT

(NOUVELLE)

—

(*Suite*).

» Je compris son jeu. Nos relations allaient se rompre. Comme cela arrive souvent, en pareil cas, notre amitié disparaissait devant une question d'argent. Il était indigne de moi d'insister davantage. Je cessai de réclamer ce qui ne devait pas m'être rendu, et jamais, depuis ce temps, je n'ai revu Bouley. »

— Au total, dit Neufville à Savarot, lorsque celui-ci eut terminé son histoire, en quoi ton coffret émaillé a-t-il pris tant d'intérêt pour toi dans cette circonstance ? La perte d'un camarade..., d'un triste camarade...

—Attends un peu, interrompit Albert Savarot, et tu changeras d'avis. En rompant avec Alphonse, j'ai été bien inspiré. Il me faut, sans doute, rendre grâce à ma bonne étoile pour ce qui s'est passé. J'en ai été quitte pour une somme relativement minime, et peut-être aurais-je fort ébréché ma modique fortune si... si les choses avaient tourné autrement.

— Comment cela ?

— C'est tout simple. Le sieur Bouley a mal fini. Lancé dans les spéculations, joueur et bourreau d'argent, il a, par la suite, fait nombre de dupes, et aujourd'hui il possède... une insolvabilité notoire. Si j'avais continué de le voir, je lui aurais assurément confié de grosses sommes. Qui sait? J'aurais pu être enveloppé dans son naufrage. Comprends-tu? J'ai eu de la chance... beaucoup de chance, dans mon malheur apparent.

— Voilà une manière de philosopher que j'approuve ; mais je me sens incapable de pratiquer ces préceptes-là, répondit Ernest Neufville en riant. Bravo, mon cher Albert ! Permets-moi seulement de te dire que tu fais, pour peu de chose, une réputation légendaire à ton coffret... Tu y mets de la bonne volonté, si tu le regardes comme un talisman.

— Ah ! répliqua Savarot, je n'ai pas fini ! Laisse-moi te raconter une autre phase de la légende. Tu jugeras après... Tu m'approuveras.

IV

« — Si le diable s'était perdu, c'est dans le cœur d'une créole qu'on le retrouverait. N'est-ce pas certain, mon cher Ernest ? Tu en as dû faire quelque peu l'expérience, toi qui as séjourné aux colonies, terre par excellence des capricieux.

» — Oui, en vérité, dit Neufville. La France n'est rien auprès d'elles.

» — Donc, écoute, continua Savarot. Peu après mon aventure avec Alphonse Bouley, je rencontrai dans un de ces salons panachés, comme il en existe beaucoup à Paris, dans un salon où la gentilhommerie ruinée coudoyait la bohême riche, je rencontrai, dis-je, la plus ravissante création du genre créole. Je m'emflammai tout de bon. Je m'attachai aux pas de la belle Pepita Romanero, jeune veuve, dont les vingt-cinq printemps avaient développé la grâce et les charmes en leur donnant un épanouissement idéal. Un léger accent espagnol, — elle est née à la Havane, — la rendait plus sémillante encore, et ses yeux très vifs, ses cheveux noirs et crépus, qui contrastaient avec la blancheur mate de sa peau, en faisaient une de ces beautés originales, un peu étranges, comparable à des fleurs exotiques dont certains amateurs se passionnent extraordinairement.

» — J'ai encensé de ces idoles à la Guadeloupe, et je sais combien elles ont de prise sur les imaginations françaises, observa Neufville, en ajoutant que le récit de Savarot l'intéressait beaucoup plus que le précédent.

» — Soit que les regards de madame Romanero eussent une expression tout à fait bienveillante, et même provocatrice ; soit que j'eusse exagéré, par fatuité, sa manière d'être à mon égard, je glissai rapidement sur la pente où je me trouvai engagé. Je devins l'homme-lige de la belle veuve, lui obéissant au premier mot, ne pensant qu'à satisfaire ses moindres caprices, prêt à m'immoler pour elle. En un mot, j'étais fasciné...

» — Par ce serpent féminin. Gare aux morsures ! interrompit Neufville, avec un éclat de rire.

» — Oui ; mais cela n'est pas risible, mon cher; car je payai mon enivrement. La Pepita Romanero avait ses entrées dans le grand monde, où l'on ne lui demandait pas ses certificats de vertu. Sa désinvolture singulière et son esprit original, plus encore que sa petite fortune, lui permettaient d'y paraître, d'y briller, d'y régner, même. Aussi ne tardai-je pas à compter plusieurs rivaux très redoutables. Deux duels heureux contre deux de ces rivaux, me mirent en évidence auprès de Mme Romanero, et personne ne se cacha pour parler de nos amours, de mon bonheur enviable, bonheur qui dura un peu moins d'une année, mais qui me ruina absolument, au point que je ressemblai à un décavé.

« — O folie !... Jeune homme, tu as joué le rôle de vieillard ! Tu as renté une femme ! Tu as semé sous ses pas les roses et les billets de banque !

» — En aucune façon. Ne prends pas le mot ruiner dans son acception rigoureuse. Il veut dire que je dépensai la petite pension que me faisait mon père, en y ajoutant un joli total de dettes, pour être toujours aux côtés de la brillante créole. Les plus beaux bouquets de madame Prévost, achetés par moi, poétisait le boudoir de l'adorée Pepita; les plus frais *locatis* de Prion, loués par moi, conduisait quotidiennement au bois de Boulogne ton ami et sa maîtresse; les plus difficiles premières représentations, suivies par moi en compagnie de madame Romanero, me coûtaient les yeux de la tête. J'agissais presque en millionnaire. Déjà mes ressources étaient complétement épuisées; déjà je renonçai à suivre Pepita à Biarritz, où elle se proposait d'aller, par ordonnance du médecin, disait-elle. Je ne pouvais plus décemment emprunter une centaine de francs, tant j'avais déjà abusé des bourses étrangères. Je me trouvais malheureux, et je l'étais par le fait; je le fus surtout au départ de madame Romanero, que mon impossibilité de voyager ne détourna pas de son projet, et qui s'en alla seule dans cette localité fort à la mode, dans ce Biarritz fréquenté par les coureurs et les coureuses d'aventures...

» — Je devine presque. La belle Pepita s'est avisée de te tromper ?

» — Mais je ne t'ai pas encore appris le dénouement de notre roman amoureux, mon cher Ernest. Il me reste plusieurs incidents à te raconter avant d'en arriver là. Tu me regarderas comme un naïf. Mon excuse était ma jeunesse. Par bonheur, ma passion même causa ma désil-

lusion finale. En cette circonstance, le bibelot que tu touches servit à me sauver...

» — Le coffret de ton parrain devint providentiel!

» — Certainement, et d'une façon plus réelle que ne le sont nombre de sauveurs du genre humain. »

Les deux amis se regardèrent. Neufville riait bien un peu, comme un incrédule; Albert Savarot, lui, continua avec un sérieux remarquable :

V

« — Un matin, je me réveillai enfiévré d'ennui et de chagrin, ayant toutes mes pensées portées vers madame Romanero, dont l'absence durait depuis près d'un mois. Je n'avais reçu d'elle aucune lettre, car, par principe, la belle Pepita n'écrivait pas, afin de ne pas commettre d'imprudences vis-à-vis de ses adorateurs. J'étais donc sans nouvelles, m'imaginant que la maladie l'étreignait à Biarritz, qu'elle allait peut-être mourir loin de moi... Tu sais toutes les extravagances qui naissent dans le cerveau d'un amoureux... Bref, je résolus d'aller rejoindre l'absente. Et alors, pour me procurer de l'argent, je jetai les yeux sur mon coffret, non pour l'engager, ainsi que je l'avais déjà fait, mais pour le vendre et en tirer tout de suite un bon prix. Je m'habillai en hâte, et je courus chez un marchand de curiosités du quai Voltaire, lequel m'offrit douze cents francs de l'objet. Affaire conclue en un clin d œil. Quelle joie folle! Je sautais, je tremblais, j'avais une sorte de délire. Rentré chez moi, je fis mes malles; le soir, je partis...

» — Par train express, interrompit Ernest Neufville. Tu voles vers l'adorée; les heures te semblent des siècles! La vapeur est trop lente! Tu voudrais être transporté à Biarritz en une seconde, comme les héros de féerie. Je connais cela aussi, moi. Tout sérieux homme que j'étais, à la Guadeloupe, et malgré mes fonctions de substitut, n'ai-je pas suivi jusqu'à Baltimore une délicieuse Anglaise, laquelle a fui comme une ombre au moment où je croyais l'avoir subjuguée...! Je parie que tu es arrivé à Biarritz, lorsque déjà Mme Romanero en était partie?...

» — Non. Une mésaventure encore plus grande m'était réservée. Voilà ce qui t'étonne, n'est-ce-pas? Voilà ce qui te paraît impossible?

» — On te trompait?...

» — Juge de mon accablement, lorsque j'arrivai là-bas. A peine installé dans le plus riche hôtel, après avoir choisi un appartement très confortable, pour me classer du premier coup au niveau des baigneurs de distinction, j'interrogeai quelques personnes, auxquelles je nommais Mme Romanero, une jeune femme créole, habitant Biarritz depuis un mois. Ces personnes ne la connaissaient point. Je m'abonnai au Casino, où je passai une journée entière, sans rencontrer la moindre Pépita. Aucun baigneur ne l'avait vue. En me promenant du matin au soir sur le bord de la mer, et en visitant les environs pendant plusieurs jours, je n'obtins pas de résultats meilleurs. Alors je passais de l'inquiétude au dépit, du dépit à la fureur, car en feuilletant une trentaine de numéros du journal de la localité, qui annonçait exactement, jour par jour, les arrivées et les départs de voyageurs, je pus me convaincre que Mme Romanero n'avait pas paru à Biarritz, ou bien qu'elle y était venue sous un nom supposé... Il n'y avait pas de doute sur ce point.

» — Pauvre ami! Elle t'avait mystifié.

» — Complétement, de la façon la plus indigne. Mon aveuglement ne se dissipa pas encore, néanmoins. Peut-être, pensais-je, elle a voyagé dans le midi de la France, et quelque accident lui sera survenu; peut-être, aussi, elle a réservé son séjour à Biarritz pour sa dernière étape.

» — Et tu l'attendis? fit Neufville avec un calme compatissant.

» — C'est vrai, je l'attendis, jusqu'à épuisement de patience... et d'argent. Douze cents francs ne pouvaient me conduire loin. D'ailleurs, il fallait revenir à Paris; mes occupations m'y appelaient; je perdais une à une mes illusions. J'avais à faire à une fieffée coquette. J'étais remplacé, sans forme de procès.

» — Cela arrive fréquemment.

» — Aussitôt que je fus rentré à Paris, je courus chez la perfide. Elle était de retour, elle aussi; seulement je ne la trouvais pas chez elle, et je lui annonçai ma visite pour le lendemain soir.

» — Mon cher Albert, dit Neufville, je pressens un éclat, une explication, une scène tragique. Grand Dieu! quelle entrevue effrayante!

» — Point du tout. Laisse-moi te raconter notre entretien que je me rappelle autant que s'il avait eu lieu hier, et tu comprendras combien la vente de mon coffret m'a été profitable, puisqu'elle m'a procuré le moyen de confondre la plus déloyale des femmes.

VI

« — Huit heures venaient de sonner, quand je me présentai chez celle qui m'avait tenu si longtemps en esclavage, et dont la conduite me semblait si étrange maintenant, pour ne pas dire si coupable. La domestique m'introduisit dans le boudoir de Mme Romanero, où l'on m'attendait. La toilette de Pepita était plus sévère que d'habitude. Elle se composait d'un long peignoir aventurine foncée, par les larges manches duquel s'échappaient des flots de dentelle fine. Aucun ornement de tête. Ses cheveux étaient entourés par un ruban de soie jonquille, qui relevait encore l'éclat mat de son visage pâle. Elle me tendit la main, très nonchalamment, poussa un petit soupir, me regarda avec une sorte de tristesse, et, de sa voix la plus câline.

» — Mon ami, dit-elle, je suis heureuse et malheureuse, tout à la fois, de vous voir enfin, après une longue absence, car j'ai bien des choses à vous apprendre, des choses graves, qui peut-être vous déplairont... bien que vous soyez généreux et incapable d'égoïsme...

» Comme je faisais un mouvement de surprise et d'inquiétude, Mme Romanero s'écria :

« — Ayez du courage, mon cher ami. Ce n'est pas sans une grande émotion, sans une énergie douloureuse que je vous parle ici. Je quitte la France; je retourne à la Havane, où des devoirs de famille me rappellent. Oui, j'ai laissé dans mon pays des parents qui exigent mon retour. Il faut nous séparer. Avant une semaine, j'aurai quitté la France, et pour jamais.

» — Tu ne crois pas, je l'espère bien, Ernest, que je fus dupe de Mme Romanero? Et pourtant, jamais elle ne m'avait paru si charmante. Mes yeux étaient dessillés, mes illusions envolées. Ma froideur, en apprenant cette nouvelle, étonna beaucoup la créole que des retours soudains de coquetterie stimulèrent. Jouant toujours la femme résignée à son sort, elle ajouta que nos relations, quoi qu'il arrivât, ne pouvaient durer, qu'elle comprenait l'irrégularité de sa position, qu'elle voulait rentrer absolument dans le droit chemin, se retirer du monde pour vivre au milieu de sa famille. Je t'épargne beaucoup de détails, en te rapportant le trait final de l'entretien. Pepita prétendait avoir bien souffert à Biarritz, pendant un mois!

» C'en était trop. Elle mentait. Je ne gardai plus mon sang-froid. Juge de sa stupéfaction, quand je lui dis que j'avais été la rejoindre. Elle poussa un cri léger, baissa la tête et ne se releva pas même pour répondre au salut que je lui adressai en me retirant, sans prononcer une seule parole d'explication.

» — Elle était prise au piége! fit Neuville Nous nommons cela, aujourd'hui, quand la raison nous est venue, nous nommons cela une mystification.

» — Eh bien, reprit Albert Savarot, le mensonge de cette femme, impudemment lancé, me guérit comme par miracle de la passion qu'elle m'avait inspirée. Je m'éloignai, sans chercher à obtenir le moindre aveu. Elle m'avait tout simplement congédié. J'ai su plus tard qu'elle avait parcouru l'Italie et l'Orient en compagnie d'un millionnaire anglais, qui m'avait remplacé dans le rôle de soupirant byronien.

» Mais quelle influence eut ton coffret, dans cette aventure? demanda Ernest Neufville.

» — Il eut une influence décisive, répondit Savarot. N'est-ce pas grâce à lui que j'ai pris Mme Romanero en flagrant délit de mensonge? N'est-ce pas grâce à lui, par conséquent, que j'ai pu rompre sans regret avec une femme qui eût pu me pousser aux plus terribles folies? Suppose que mon voyage à Biarritz n'eut pas eu lieu, que je n'eusse pas connu la vérité.... J'aurais suivi Pépita, ou je l'aurais tuée, peut-être... Mais je l'ai méprisée assez pour ne pas essayer de la revoir...

» — Ta philosophie me charme. Le prix du bibelot, douze cents francs, a servi tes intérêts. Mais, le coffret une fois vendu, comment est-il revenu en ta possession.

» — Par le plus heureux des hasards. En effet, si mon coffret, mis en gage pour un ami, m'avait brouillé avec un camarade qui peut-être m'eût entraîné sur une pente fatale; si j'avais, en le vendant, échappé aux serres de la créole pour l'amour de laquelle je me perdais, je lui dus encore les bonne résolutions qui m'ont fait réconcilier avec mes parents, et qui m'ont porté à entrer dans l'honorable carrière du barreau, à devenir époux et père, comme tu le vois aujourd'hui. Oh! j'éprouvais des remords! Avoir vendu un souvenir de mon digne parrain! m'être séparé d'un joyau de famille! Je ne me le pardonnais pas. Que n'aurais-je pas donné pour le ravoir!

VII

» Mais arrive au dénouement, Albert. Encore une fois, comment ce coffret se trouve-t-il là, dans ton salon, demanda Neufville.

» — Je ne le regrettais pas à cause de sa valeur d'art, reprit Savarot. Il n'a de remarquable, pour ainsi dire, que sa valeur intrinsèque. Quelque chose de superstitieux m'attachait à lui, et je me persuadais qu'il devait me porter bonheur. Aussi, lorsque j'eus réalisé des économies, lorsque j'eus réuni deux mille francs environ, je résolus de le racheter pour ne plus jamais m'en défaire... C'était une sorte de vœu.

» — C'est drôle!... s'exclama Ernest. Pareille idée ne me serait point venue. Chacun a sa manière de voir.

» — Un an environ après le marché que j'avais

conclu avec l'antiquaire en boutique du quai Voltaire, je retournai chez l'honnête marchand pour m'enquérir du sort qu'avait eu le bibelot, et je sus qu'un collectionneur *di primo cartello*, nommé M. Beckler, en était possesseur. J'appris, en outre, que ce collectionneur se disposait, assurait-on, à vendre sa galerie. L'occasion semblait propice, et je me transportai aussitôt chez M. Beckler, qui demeurait dans la rue de Fleurus, près du Luxembourg. Habitation bourgeoise, avec petit jardin.

» Le collectionneur était âgé, de figure sympathique ; sa voix douce charmait tout d'abord ; ses traits respiraient la bonté. Je lui exposai les motifs de ma visite, le plus franchement du monde, en lui demandant, pour terminer, s'il consentirait à me céder le précieux coffret...

» — Volontiers, répondit-il ; mais vous n'ignorez pas qu'il m'a coûté cher,—deux mille francs. Je me suis laissé aller à cette fantaisie, parce que j'ai appris, de manière à n'en pas douter, qu'il a appartenu à madame de Sévigné, à qui sa fille, madame de Grignan, l'offrit en 1680. La provenance est prouvée, authentique, et j'ai peine à comprendre qu'il ait pu arriver jusque dans ma collection... Sa rareté est extrême.

» Comme M. Beckler parlait, on frappa doucement à la porte de l'immense cabinet où je me trouvais, et qui renfermait toutes les curiosités rassemblées par le collectionneur. Ce musée remarquable n'avait pas de faux luxe.

» — Entre, Lucile, fit doucement M. Beckler... Que veux-tu ?

» La jeune fille poussa la porte, rougit en apercevant un étranger, et vint dire quelques mots à l'oreille du vieillard. C'était la grâce en personne, la grâce modeste et naïve. Elle s'éloigna aussitôt...

» — Ma nièce, orpheline, une fille pour moi, murmura le collectionneur... Ainsi, ajouta-t-il, vous voudriez, monsieur acquérir mon coffret ? Rien ne vous sera plus facile... plus tard...

» — Plus tard ! m'écriai-je.

» — Oui, car ma chère Lucile a dix-sept ans. Je suis vieux, déjà, sans autre fortune que tout ce bric-à-brac, comme disent les profanes, et quand ma nièce aura trouvé un mari selon son cœur, je la doterai avec le produit de la vente de ma collection. Ce produit sera-t-il considérable ? Beaucoup de mes amis le prétendent ; mais il ne faut jamais trop compter sur les enchères. Je ne vous cache pas que je préférerais vendre le tout, en bloc, à un riche armateur, à un Rothschild, par exemple. Dans ce cas particulier, je promets de vous prévenir à l'avance, et nous pourrons distraire l'objet en question. Si je vais à l'hôtel Drouot, vous pourrez surenchérir. Jusque-là, monsieur, lorsque vous voudrez voir ce coffret historique, mon cabinet vous sera ouvert... Je m'empresserai de vous donner ce plaisir. »

Ernest Neufville interrompit de nouveau son ami, à cet endroit du récit qui lui était fait, en concluant :

« — Le collectionneur a marié sa nièce ; une vente quelconque a eu lieu, et voilà comment te voilà possesseur, pour toujours, du coffret que ton parrain t'avait légué. »

A peine Neufville avait achevé cette phrase, qu'une jeune femme et deux jolis enfants firent irruption dans l'appartement d'Albert Savarot.

VIII

— Ma chère amie, dit Albert à sa femme, je te présente un de mes plus anciens, un de mes meilleurs camarades, qui revient de la Guadeloupe, et qui a accepté de dîner aujourd'hui avec nous, en famille.

Mme Savarot salua, et se retira avec ses enfants, afin de donner quelques ordres à ses domestiques.

— Mon cher Ernest, continua Albert, après la disparition de sa famille, tu viens de voir ici Mlle Louise Beckler, devenue depuis près de trois ans Mme Savarot. Avais-je tort de dire que je dois amour et fortune à ce bibelot ?

Au dîner, Neufville put juger par lui-même du bonheur que goûtait son ami. Non-seulement Lucile Beckler avait une beauté véritable, mais présentait l'idéal accompli de la femme de ménage, de la mère dévouée, de l'épouse attrayante.

L'histoire du mariage de Lucile et d'Albert est fort simple. Celui-ci était retourné plusieurs fois chez M. Beckler, plusieurs fois il avait aperçu la jeune fille, dont il avait demandé et obtenu la main.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, le collectionneur vendit sa galerie, afin de doter Lucile. Un amateur anglais offrit cent cinquante mille francs de toutes les belles choses amassées par M. Beckler, qui vivait de quelques petites rentes, depuis le mariage de sa nièce, et qui s'était pris d'une amitié profonde pour son beau-neveu.

Lors de la signature du contrat, M. Beckler s'était approché d'Albert Savarot, et lui avait dit tout bas :

— Je n'ai pas besoin de savoir pourquoi vous vous êtes séparé du coffret de madame de Sévigné, auquel vous tenez beaucoup ; je respecte votre secret. Vous m'avez dit qu'il vous venait de votre parrain. Recevez-le de votre oncle par alliance, comme présent de noces, et gardez-le bien en souvenir de deux vieillards qui se sont intéressés à votre bonheur.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

BULLETIN FINANCIER

L'optimisme est plus que jamais à l'ordre du jour ; aussi le marché continue-t-il à escompter avec la plus grande ardeur les moindres indices favorables, qui sont, il est vrai, fort rares ; ce qui fait que toutes nos valeurs sont en progrès.

Nos Rentes ouvrent à 72.80 et 109.87 avec bonne tendance à la hausse.

Le marché du comptant est satisfaisant et on demande à l'escompte 12,500 francs de 6 0/0 Russe et 500 Lyon. Dans les Sociétés de Crédit, peu de mouvement; la Banque de France cote 3.100 ; et 3,090 ; la Banque de Paris 1,080 ; le Comptoir fait 700 francs et le Foncier est plus faible à 640 francs et 637.50.

Le Lyonnais fait 600 francs ; les Dépôts et Comptes-courants, 633.75; la Générale, 457.50; le Mobilier Espagnol 560, et la Banque Ottomane 347.50.

Les actions du Crédit Général Français sont à 825 fr.

Il y a peu d'animation sur les Fonds étrangers ; l'Italien fait 71.55 et 71.75; le florin (or), 60 fr.: le Turc, 8.10, et le Russe 1870, 79 et 79 1/2.

Les Foncières Russes sont demandées à 350 et 352 50 pour la 1re série.

Les Valeurs égyptiennes sont assez fermes; l'Unifiée à 160 et la Privilégiée à 268.75.

Les Chemins français sont mieux tenus en général.

L'Est fait 660; le Lyon, 1090; le Midi, 805; le Nord, 1,345; l'Orléans, 1,115, et l'Ouest, 715 fr.

Les Charentes sont offertes à 75 et 73 fr.

Les chemins étrangers viennent en progrès : les Autrichiens à 520; le Lombard à 152; le Saragosse à 377 et le nord d'Espagne, sur lequel on annonce un dividende de 20 fr. à 290 fr.

Les valeurs industrielles offrent une assez bonne fermeté : le Suez, à 732.50 et 735; la Délégation, à 615; le Gaz, à 1,225, et les Voitures, à 500.

Les demandes continuent sur le marché en banque pour les Canaux agricoles.

L'approche du coupon, jointe aux excellentes dispositions du marché, a amené des demandes considérables sur ces obligations. Dans les cours actuels, il est difficile de trouver un placement rémunérateur et offrant en même temps une égale sécurité. Il est donc facile de s'expliquer la faveur chaque jour croisante dont les obligations des Canaux agricoles jouissent sur le marché.

L'Obligation de la Ville de Naples 1877 fait 305 francs.

MERCURE.

PETITES NOUVELLES

— Les répétitions d'étude du *Chat botté*, au foyer, sont terminées à la Gaîté. Hier ont commencé celles de la mise en scène. D'ici huit jours on pourra répéter généralement, et il est plus que probable que la féerie de MM. Tréseu et Blum passera dans les premiers jours de mai.

— La pièce qui succédera bientôt à l'Ambigu, à *la Brésilienne*, de M. Paul Meurice, est un drame en cinq actes et six tableaux, de M. Louis Davyl, titre : *Ursule*.

— On reparle à l'Opéra-Comique où l'on n'attend pour cela que le lever d'une étoile, de la reprise du *Roi l'a dit*, de MM. Delibes et Gondinet, avec Mlle Bilbaut-Vauchelet. Ce serait M. Nicot qui hériterait du rôle de M. Lhérie, et M. Ismaël reprendrait celui qu'il a créé d'une façon si remarquable.

Quelques remaniements, jugés nécessaires, seraient apportés par les auteurs, au troisième acte, le plus faible de l'ouvrage. Cette reprise, faite dans de telles conditions, aurait des chances certaines de succès.

— La saison d'hiver étant terminée, le 30 de ce mois, le théâtre de l'*Athenæum* est à louer à partir du 1er mai jusqu'au 31 octobre, pour concerts, conférences ou exploitation théâtrale.

S'adresser, 15, rue des Martyrs.

— Aujourd'hui jeudi, a lieu à la salle Pierre Petit, place Cadet, un concert donné par la toute charmante mademoiselle Sarah Halphen, élève de Madame Amélie Péronnet ; le concours d'artistes distingués n'a pas manqué à la gracieuse artiste qui est une de nos futures étoiles. G. F.

LES COURSES

Courses des plus animées et des plus intéressantes, à Longchamps. Le président de la République avait mis son pavillon à la disposition des commissaires étrangers de l'Exposition universelle. Les représentants de la Chine ont été beaucoup remarqués.

Voici les résultats :

Prix d'Auteuil, 2,000 fr. — 1er, Brimir, du haras de Martinvast ; 2e, Pifferari, à M. Delâtre ; 3e, Marie-Rose, au marquis de Caumont.

Prix des Cars, 6,000 fr. — 1er, Cactus, à M. Lupin ; 2e, Plutus, à M. Ephrussi ; 3e, Vitelotte, à M. Delamarre.

Prix Biennal. — 1er, Clocher, à M. Delâtre ; 2e, Colifichet, à M. de Lagrange ; 3e, Double-Blanc, à M. Delamarre, gagné d'une demi longueur seulement.

Prix de la Coupe, 20,000 fr. — 1er, Balagny, à M. de Lagrange ; 2e Pristina, à M. Lupin ; 3e, Genièvre, au comte de Lagrange.

Prix de l'Etoile. — 1er, Baron, à M. Blanc ; 2e, Jeannine, au comte de Lagrange ; 3e, Lamblin, à M. Trédern.

Prix de Suresnes. — 1er, Patriarche, à M. Hawes ; 2e Talma ; à M. Lupin.

Aujourd'hui jeudi, courses à La Marche.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 902e livraison (21 avril 1878). — TEXTE : Excursion au Canada et à la Rivière Rouge du Nord, par M. H. de Lamothe (1873). — Texte et dessins inédits. — Dix DESSINS et une carte.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Jardin d'acclimatation, Bois de Boulogne. — Entrée : Semaine 1 fr.; dimanches 0 fr. 50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres
60 ANS DE SUCCÈS—80,000 CURES PAR AN.

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant ; combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies, gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflement étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie; le accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose-vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydropitie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc. Voici quelques-unes des 80,000 cures :

Mademoiselle Martin, de *Suppression des règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière.

Mademoiselle Martin, de *Suppresson des règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,311 Vervant, le 28 mars 1866.

Monsieur, — Dieu soit béni! votre Revalescière m'a sauvé. Mon tempérament, naturellement faible, était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre revalescière m'a rendu la santé.

A. BRUNELIÈRE, curé.

PHTHISIE. — Roberts d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes, de 4, 7 et 16 francs. — La *Revalescière chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus énervés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt chez (*mettre ici les dépositaires de la localité*) et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Co., LIMITED, 26, Place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (5)

LES QUALITÉS DU THYMOL

Pénétrant comme l'alcool, subtil comme l'éther, préservatif comme le camphre, désinfectant (*sans infecter*), parfumé comme le thym dont il émane, tel est le THYMOL-DORÉ, l'agent indispensable à la *salubrité* de la maison; l'*eau de toilette* suprême, assurant, avec la *santé*, la *fraîcheur* et la *beauté!* — Le flacon 2 fr., rue Richer, 20, à Paris.

Le Conseil de Santé à Saint-Pétersbourg a autorisé l'importation en Russie des *capsules du goudron de Guyot* si efficace dans les cas de rhumes, catarrhes, bronchites, phthisie. Deux ou trois capsules à chaque repas amènent une amélioration rapide. Le traitement revient au prix insignifiant de dix à quinze centimes par jour.

Pour éviter les trop nombreuses imitations, exiger sur chaque flacon la signature Guyot imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, Paris, et dans la plupart des pharmacies.

Nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs, l'annonce publiée sous le numéro de ce jour, par les grands magasins de nouveautés AUX FABRIQUES DU NORD, 132 et 134, rue Lafayette, qui offrent au public des *occasions réelles* à des prix de bon marché véritablement surprenants.

L'ÉDUCATION PATERNELLE
Soiété pour la Fondation de la

VILLE ECOLIÈRE

DU VÉSINET
Substituant à l'internat l'ÉDUCATION DE LA FAMILLE par le **SYSTÈME TUTORIAL.**

CAPITAL SOCIAL
6 MILLIONS DE FRANCS
Divisés en 12,000 Actions au porteur
DE **500** FRANCS CHACUNE

La Société du Vésinet a déjà souscrit **736 Actions** entièrement libérées, soit : **390,000 francs**

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

On verse un quart, soit **125 francs** après la clôture de la souscription, les trois autres quarts, d'année en année. Il ne pourra être fait plus d'un appel par an. L'intérêt à 5 0/0 sera prélevé avant tout partage des bénéfices.

ON SOUSCRIT
Au Siège social provisoire, rue Taitbout, n° 36.
CHEZ MM. PALLU ET Ce

COMPAGNIE NATIONALE
DES CANAUX AGRICOLES

Le conseil d'administration a l'honneur de prévenir MM. les porteurs d'obligations que le coupon d'intérêt n° 1, échéant le 1er mai 1878, sera payé à partir du dit jour,

A PARIS : Chez M. HENRI DE LAMONTA, BANQUIER, 51, *rue Taitbout.*

DANS LES DÉPARTEMENTS : Chez les Banquiers correspondants de M. HENRI DE LAMONTA.

Le montant des coupons est ainsi fixé :

Obligations au porteur, brut....	7 50
Impôt déduit....	7 »
Obligations nominatives, brut..	7 50
Impôt déduit....	7 24.5

---

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*
OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
Le mois de mars a produit 85 fr. pour 5000 fr. de capital.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants
de toutes les marchandises formant l'actif des Grands Magasins de Nouveautés

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.
Rabais 65 0/0 d'après inventaire

SOIERIE

Soie noire de Lyon, largeur 0 m.60, de 7 f.........	2 95
Faille noire forte soie cuite de 12 f....................	3 90
Faille noire gros grain ext., larg. 0 m.60, de 22 f..	5 90
Faille noire, gros grain, largeur 0 m.80, de 25 f...	6 50

TISSUS POUR ROBES

Coupons robes nuances unies par 10 m. de 17 f......			4 95
Alpaga noir de 2 f.....	» 65	Mérinos noir de 3 f....	1 65
Alpaga noir de 2 f.75.	» 75	Mérinos fin de 5 f.50..	2 45
Gros grain noir de 4 f.	» 95	Mér. larg. 1m20 de 7 f.	2 95
Grenadine nre de 6 f...	1 75	Cachem. extra 15 fr...	3 50
Moire noire de 3 fr....	1 25	Flanelle santé de 3 fr..	1 45

DRAP	Elbeuf nouv., 1/2 saison, le mèt. de 22 f.	7 50
	Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 25 f.	7 90
	Coupons 1m 20 Elbeuf pour pantal. de 35 f.	8 50
	Sedan noir extra-fin de 29 f............	8 50
P cha noir brillant pour paletots, larg. 1 m.40 de 18		4 50

TOILE		RIDEAUX	
Toile torchon l. 70 c..	» 50	Brodé suisse de » 95...	» 35
Toile ouvrée de 2 f....	» 70	Brodé fleurs de 1 50...	» 45
Toile à draps de 2 f...	» 95	Guipure fine de 1 80..	» 60
Toile à draps de 3 f...	1 10	Broché ext.-fin 2 50 .	» 75
Toile à draps de 4 f..	1 45	Madapol. fin de 1 f. 50	» 50
Torch. ourlés la douz.	5 50	Cretonne blanc. de 2 f.	» 70
Mouch. toile de 19 fr.	7 50	Mouch. batiste, la dne	1 95

Services damassés pour 12 personnes, de 35 f......	13 50
Serviettes toile très fine, long. 0 m.90 de 21 f. la do..	9 50
Draps de lit cretonne, long. 3 m., la paire...........	6 50
Draps cretonne ext., long. 3 m.25, larg. 2 m., la paire	9 75
Draps tle chanv. forte, long. 3 m., larg. 2 m., la paire.	12 90
Draps toile 1/2-blanc. fine, long. 3 m., lgr 2 m., la p.	13 50

LINGERIE POUR DAMES

Camisoles petits plis..	1 45	Corsets coutil de 7 f..	2 45
Pantalons petits plis..	1 45	Parures riches de 18 f.	3 75
Chem. percale garn...	1 45	Waterproofs de 20 f...	5 90
Paletots dames matelassé noir de 39 f...............			12 95
Paletots riches drap armure noir de 45 f............			15 50

TAPIS

Descente de lit de 5 50	1 45	Tapis passage, le m...	» 65
Desc. de lit velours....	6 90	Tapis pass., le m. 3 f.	» 85
Carpettes dess. Smyrne, long. 3 m.20 sur 2 m.30, de 65			22 »
Carpettes dess. Smyrne, long. 4m20 sur 3m30, de 120			45 »
Tapis croisé rouge et gris, larg. 0m90, le m de 6 f...			1 45
Vrai tapis chinois, natte long. 2 m.. lr. 1m40, de 29 f.			6 90

BONNETERIE

Gilets flanelle de 8 f...	3 25	Gants chevr. 1 bout.	1 45
Chem. cret. de 7 f....	3 50	Gants chevr. 2 bout.	1 95
Chem. dev. toile de 12	4 75	Gants homm. de 4 f.50	2 45
Chauss. écr. de 2 50...	» 95	Bas écrus de 2 25......	1 »
Chauss. écrues de 2 f...	» 75	Bas écrus de 3 f.......	1 25

Expédition en remboursement aux frais de l'acheteur.
AVIS. Pr les expéditions en province, tout article ne plaisant pas sera remboursé, port aux frais de l'acheteur.

Vente Générale
AUX MAGASINS DE SOLDES
A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

RIDEAUX	brodés p. vitrage, av. riche encad. pouv. se découper, val. 5 f., le rid.	1 50
TOILE	d'Armentières p. gds draps, pur fil, larg. 1 m., val. 2 f., le mètre..............	» 80
NAPPES	damassées, pur fil, p. 6 et 8 couv., valeur 6 f., la nappe..............	2 75
STORES	brodés, dépareil., gr. richesse de dessins, val. 20 f................	4 90
TOILE	pur fil de main p. chemises hommes et dames, val. 1 f. 50, le mètre......	» 65
SERVICES	dépareillés, damas., pur fil, 6 couverts, val. 20 f., le service	6 50
MOUCHOIRS	Cholet, vignet. coul., taille moyen., val. réel. 4 f., la douz.	1 60
MOUCHOIRS	bat ste ourlée, p. gr. person., qualité de 45 c., le mouchoir	» 15
CHEMISES	p. hom., magn. tissu oxfort, gar. bon teint, val. 5 f.. la chem.	1 95
BAS	de Paris, entièrem. finis, véritable coton Jumel, valeur 2 f., la paire..........	» 80
JUPONS	de dessous piqué blanc et belle finette, vend. partout 3 f., le jupon..	1 25
CHEMISES	p. dame, magn. percale garn. guip. et brod., qual. de 3 f. 75, la chemise...	1 75
CHAUSSETTES	p. hom., cot. Jumel, bords côtes, val. 85 c., la paire	» 25
GILETS	de flanelle p. hommes, belle qualité, valeur réelle 5 f., le gilet........	2 45

C'est aussi dans cette vente de 6 jours que figureront les marchandises irréprochables consignées *par ordre* dans les magasins généraux.

On vendra avec une perte de **60** à **70** 0/0 plusieurs paniers de **Lingerie** et **Bonneterie.**

On vendra également 17 colis contenant divers lots de **Rideaux** et **Calicot** un peu défraîchis, **Toiles, Serviettes** et **Nappes** dépareillées qui intéresseront particulièrement les HOTELS, RESTAURANTS et MARCHANDS DE VIN.

Cette vente commencera AUJOURD'HUI, et sera continuée tous les jours, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, jusqu'au 31 courant.

Nota. — Les Magasins de Soldes ne font pas d'envoi en province.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

11e année.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Revue des établissem^ts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^os sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers

Médecine spéciale

Un des plus grands progrès de la Médecine moderne, c'est la découverte d'un médicament à base animale et végétale, assimilable et inoffensif comme le pain, et guérissant d'une manière constante, ces affections si souvent incurables par les moyens ordinaires les mieux dirigés; les maladies contagieuses, les dartres, les scrofules, etc. La théorie médicale explique la puissance extraordinaire du nouveau médicament. Une vaste pratique dans tous les pays du monde la confirme par les guérisons les plus inespérées. Le Docteur OLLIVIER s'est occupé pendant vingt ans de ces maladies spéciales, qui sont le plus grand fléau de l'humanité et compromettent même les sources de la vie; il a consulté tous les auteurs, comparé tous les essais, analysé tous les systèmes. C'est après ces études profondes qu'il est arrivé à la découverte de ses merveilleux Biscuits dépuratifs. Sa méthodo fut d'abord appliquée dans les armées en campagne, sans repos ni régime, avec un succès prodigieux, bientôt elle fut adoptée par tous les grands médecins et répandue dans le monde entier.

Les Biscuits-Ollivier se distinguent de tous les médicaments, de toutes les méthodes employées jusqu'à ce jour, par des témoignages authentiques de garanties que seuls ils possèdent. Quatre ans d'épreuves publiques, faites par cinq Commissions de l'Académie, sur dix mille Biscuits. Guérison de tous les malades, hommes, femmes et enfants. Approbation de l'Académie nationale de Médecine. Autorisation du gouvernement. Vote d'une récompense de 24,000 fr. Admis daus les hôpitaux par décret spécial. — L'Académie conclut du résultat de ces épreuves que les médicaments du Dr OLLIVIER, sont d'une *composition constante et d'une préparation aussi parfaite que possible,* qu'on peut les administrer **sans dangers,** à *des individus faibles, hémoptysiques,* qui ne peuvent supporter d'autres traitements, QU'ILS PEUVENT PAR CONSÉQUENT RENDRE DE GRANDS SERVICES A L'HUMANITÉ. (*Extrait du rapport officiel au gouvernement*). C'est jusqu'aujourd'hui le dernier remède s'appliquant à ces maladies, qui ait été soumis à l'examen de l'Académie, jugé comparativement, et reconnu supérieur.

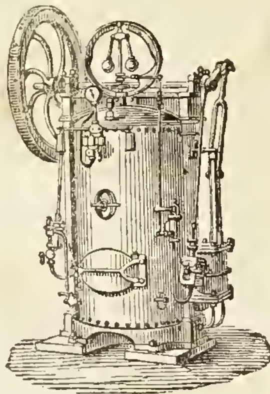
Les Biscuits-Ollivier guérissent promptement et sans rechûte les maladies secrètes des deux sexes, pertes, écoulements, ulcères divers, engorgements des glandes, dartres de toute nature, rougeurs du visage, démangeaisons. Accidents consécutifs de la bouche, de la gorge, du nez, des yeux, des oreilles, toutes les affections constitutionnelles, les scrofules (humeurs froides) et les vices du sang. C'est le traitement le plus sûr, le plus économique et le plus commode.

Prix de la Boîte de 52 Biscuits 10 fr., de 25 Biscuits 5 fr. avec l'instruction,

A PARIS, **rue de Rivoli, 62**, au 1er, et dans toutes les bonnes pharmacies. Expéditions, sans aucun signe extérieur, contre mandat des postes ou remboursement. Consultations gratuites de midi à 6 heures, et par correspondance. Echantillons gratis et franco avec prospectus, à qui en demande.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Méd. de Progrès à Vienne 1873, *membre du Jury* 1875



LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

CHAUDIÈES
inexplosibles
Nettoyage facile

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur ANDRADE) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

Envoi franco du PROSPECTUS détaillé
J. HERMANN-LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS

En 10 jours, plus d'anémie ni sang appauvri. **Capsules Alban.** Fl. 4 f. Paris Ph^ie, 52, fg Montmartre.

VER SOLITAIRE, expulsion radicale *avec la tête*, par **Capsules Larrieu** de fougère mâle ; ni coliques ni renvois. 10 f. par poste. Paris, 52, fg Montmartre.

MALADIES. *La Cubébine Larrieu* guérit en 6 j^rs écoulements, rétrécissem., pertes sémin. 5 f. av. notice. —LARRIEU, à Toulouse.—Paris, 52, fg Montmartre.

HERNIES DESCENTES, HÉMORRHOIDES nouvelle apparcil *maîtriseur-infaillible* breveté, contention garantie sans souffrances, approbation des sommités médicales. Traité *franco* 5 fr. — **A. Creusot, herniaire de 3 h. à 9 h. du soir, 41, rue Lafayete, Paris.**

STERILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement. — Consultations tous les jours de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. f°

ARNOLD
PÉDICURE
rue Montmartre
105
PARIS

CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.**

---

2 Fr. le Flacon
THYMOL-DORÉ

HYGIÈNE ET SALUBRITÉ DE LA MAISON

Ablutions, Bains, Toilette intime, Désinfection, Médecine domestique, Epidémies.

Se vend dans toutes les bonnes maisons. — Dépôt central : 20, rue Richer, PARIS

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — 52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le **Baron LOUIS**; une Revue de toutes les Valeurs; les Arbitrages avantageux; le Prix exact des Coupons; tous les Tirages sans exception; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 46, rue Laffitte

NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*



FER BRAVAIS

(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Contre **ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, EPUISEMENT, PERTES BLANCHES,** etc., etc.

Le Fer Bravais *(fer liquide en gouttes concentrées)*, le seul exempt de tout acide, n'a ni odeur, ni saveur. Il ne produit ni constipation, ni diarrhées, ni échauffement, ni fatigues de l'estomac; de plus il ne noircit jamais les dents.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

Dépôt Général à Paris, **13, rue Lafayette,** *et dans toutes les Pharmacies.*
(Bien se méfier des imitations dangereuses. — Envoi de la Brochure franco.)

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la Revalescière guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.
Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.
DU BARRY et C., limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS, et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME | ARTISTES PEINTRES | COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE | MUSIQUE

ÉMILE LEVY

IMP. YVES & BARRET. — G. BOUVY del.

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 259

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 2 au 8 Mai 1878

PRIX DU NUMERO : 30 CENTIMES

ABONNEMENTS :

PARIS	Un an, 14 fr.		Six mois,	7 fr.
DÉPARTEMENTS	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGER....	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCLIX

—

ÉMILE LÉVY

—

Aux peintres qui se contentent de reproduire avec la plus rigoureuse exactitude les formes des êtres et des objets, je préfère infiniment les artistes qui se pénètrent du sentiment de la nature, en perfectionnent les côtés défectueux, et nous communiquent par leurs œuvres les impressions qu'ils ont ressenties dans l'enfantement de leurs idées.

Si les premiers agissent ainsi, c'est généralement, soyez en certains, par défaut d'instruction et d'éducation. N'ayant appris que le maniement de la palette, ils s'appliquent exclusivement à se servir, le mieux possible, des procédés du métier. Quelquefois, coloristes par instinct, ils jettent un éclat qui brille aux yeux, mais souvent aussi la force réelle de leur pinceau n'est appréciée que des seuls gens de la partie, et leurs tours de force n'ont, devant le public, qu'une valeur d'imitation bien secondaire assurément.

Les seconds, au contraire, ont étudié l'Histoire et se sont nourris de la lecture des grands écrivains. Dans l'une, ils ont entrevu des faits gigantesques ou touchants ; dans l'autre, des idées sublimes, par l'élévation ou d'une grâce infinie, leur sont apparues admirablement disposées pour recevoir un corps et devenir une réalité. Avec leurs pinceaux, ils les fixent sur la toile de telle sorte que, par un seul coup-d'œil, on les puisse embrasser par la pensée et en comprendre, d'une manière plus saisissante, toute la beauté.

Émile Lévy est au nombre de ces derniers. Il sait beaucoup; son esprit est élevé. Il puise ses inspirations dans la Bible, dans la Mythologie, dans l'Histoire et chez les Poëtes. Chacune de ses toiles contient une idée. Il reconnaît à l'homme et à la femme une âme qui pense, un cœur qui sent, une intelligence qui agit ; et, tout en les voulant de formes riches et élégantes, il exige en eux cette flamme divine qui les place les premiers parmi les êtres dans la création.

Emile Lévy est un *chercheur;* chercheur dans l'idée, aussi bien que dans l'exécution. Il choisit ses sujets avec une délicatesse d'esprit très-précieuse, de même qu'il les traduit avec une grande application. Il dédaigne la mode et l'impression fugitive et n'en trouve pas moins l'originalité.

Né à Paris en 1826, il appartient à une famille de commerçants. Comme sa passion, étant enfant, était de découper des ornements en papiers et qu'il savait donner à son travail une certaine tournure, sa mère lui supposa des dispositions sérieuses pour l'art et voulut le destiner à la peinture ; son père, au contraire, trouvait dur que l'enfant ne fut pas mis à même d'apporter, dès l'âge de quinze ans, de l'argent à la maison.

A douze ans, Lévy fut placé chez M. Merheux, restaurateur des fossiles, aide de Cuvier, puis de Blainville au Jardin des Plantes ; à quinze ans, il fut admis à travailler aux Gobelins ; et enfin, l'année suivante, il entrait à l'Ecole des Beaux-Arts, où il ne tarda pas à être au premier rang.

De seize à dix-huit ans, élève d'Abèle de Pujol, il fut le condisciple de Carpeaux, ensuite il passa dans l'atelier de Picot.

Dès 1852, c'est-à-dire à vingt-deux ans, Emile Lévy obtenait le second prix de Rome avec un *Périclès pleurant devant le lit de mort de son fils.*

La même année paraissait, au Salon, sa première œuvre : *La Célébration de la fête des Tabernacles, chez les Israélites, au moyen âge.* Elle lui valut la connaissance de Paul Delaroche, qui le demanda dans son atelier.

L'année suivante, en 1853, Emile Lévy partageait le premier grand prix de Rome avec MM. Giacomotti et Maillot ; le sujet était : *Abraham et les Bergers.*

De la villa de Médicis, il envoya une copie : La *Poésie* de Raphael, qui obtint un tel succès aux yeux des membres de l'Institut, que ceux-ci l'engagèrent à exécuter, sur une toile de vingt pieds, une *Vision d'Ezéchiel* de sa composition ; mais le jeune artiste ne réalisa jamais ce premier projet.

La *Malédiction de Cham par Noé,* parut au Salon de 1855, et fut donné par l'Etat au Musée d'Aurillac.

Mais c'est, en 1859, à son retour de Rome, d'où il rapportait son envoi de cinquième année : Le *Repas libre des martyrs,* que l'artiste peut avoir immédiatement une place au soleil. Cette œuvre des plus distinguées, achetée pour le Musée d'Asnières, lui valut non-seulement une médaille, mais attira sur lui l'attention des Mécènes du jour.

La décoration d'une grande partie de l'hôtel Furtado lui fut alors confié. Il fit là deux grands plafonds : le *Voyage de Vénus* et la *Poésie et les Arts ;* puis des dessus de porte représentant les *Quatre âges de l'Homme* et les *Quatre Saisons.* En 1860, au ministère d'Etat, il décora un Salon. Une coupole, en camaïeu, représentant les *Astres :* le soleil couchant et le lever de la lune, avec quatre autres peintures dans les voussures, représentant : les *Éléments.*

En 1861, il décora également un grand salon, à l'hôtel Sacy, comprenant un plafond : la *Présentation de Psyché aux Dieux assemblés,* et quatre dessus de porte : principaux épisodes de la *Vie de Psyché.*

En 1862, autres peintures décoratives pour le musée Napoléon, d'Amiens : la *Paix entre deux nations,* deux figures colossales.

Cette suite de beaux travaux non exposés valut à l'artiste une renommée bien méritée, auprès des vrais amateurs. Les salons devaient bientôt le faire connaître du public. Travailleur infatigable, il produisait beaucoup ; voici d'ailleurs, la suite de ses œuvres :

Vénus se rendant au jugement de Pâris et *Vercingétorix se soumettant à César,* au Salon de 1863, les deux œuvres appartiennent à Mme Haine-Furtado.

Plafond du théâtre des Bouffes-Parisiens en 1863 ;

En 1864 : La *Ville de Paris recevant les peuples étrangers,* Plafond du Grand Café ; — Au Salon : *Enfant à la Vasque,* idylle ; une *Tête de jeune fille,* charmant profil d'une physionomie un peu malade.

Salon de 1865 : *Diane,* haletante, sur une éminence, et Portrait de Mme Frédéric de Courcy.

1866 : Le *Gué* et la *Mort d'Orphée,* qui appartient aujourd'hui au Musée du Luxembourg. Ce sont deux véritables chefs-d'œuvre. La *Mort d'Orphée* est une œuvre forte, malgré les petites proportions. Le sujet en est double, c'est-à-dire qu'il comporte à la fois un drame : la mort d'un homme et une idée : la matière qui prend le dessus sur l'intelligence. L'exécution en est serrée au possible et d'une distinction de lignes absolument parfaite. Ce fut l'œuvre capitale du Salon, et pourtant elle ne put valoir à son auteur la *Grande Médaille d'honneur ;* toutefois, si plusieurs tours de scrutin n'amènent pas un résultat définitif, Emile Lévy tint toujours le premier rang parmi les concurrents.

Salon de 1867 : L'*Amour des Écus,* actuellement au Musée du Havre, et le *Vertige.*

Salon de 1868 : L'*Arc-en ciel* et le *Printemps.* Et chez Mme de Faïva : *Cléopâtre se présentant nue à César,* œuvre destinée à remplacer le tableau de M. Perronne, refusé par l'acquéreur ;

Salon de 1869 : *Hésitation ;*

Salon de 1870 : *Scène des champs* et *Apollon et Midas ;*

Salon de 1872 : La *Lettre,* et *Jeune fille portant des fruits ;*

Salon de 1873 : Le *Sentier ; Enfant ;*

Salon de 1874 : L'*Amour et la Folie ;*

Salon de 1875 : Le *Ruisseau,* le *Bateau* et un *Portrait de femme.*

Salon de 1876 : Le *Saule ; Baigneuse.*

Salon de 1877 : La *Meta Sudans,* fontaine où les lutteurs sortant du cirque venaient faire leurs ablutions, portrait de femme ;

A ces œuvres, il faut encore ajouter des peintures décoratrices considérables telles que :

La *Présentation au Temple* et *Daniel et David* (Eglise de la Trinité) ; La *Musique,* (au Cercle de mirlitons).

Puis une foule considérable de portraits, de dessins, je citerai parmi les plus connus : Caraffa, le docteur Pidoux, le comte de Viel-Castel, Aristide Appert, etc., etc., et encore au nombre des toiles de chevalet qui n'ont point été exposées : *Moïse défendant les filles de Madian ; — Une Femme grecque ;* — Deux femmes japonaises (deux toiles différentes) ; — Une grande figure de jeune femme française, accommodant sa chevelure ; — Un grand tableau : Le *Retour des champs,* enfant sur un âne ; — Le *Baiser maternel* (deux figures grandeur naturelle) ; — Une *Marchande de fleurs parisienne* (d°) ; — Une *Jeune Chevrière* (d°). — L'*Epine,* idylle ; — *Marchande de roses* romaine, sur la voie Appia, avec le tombeau de Scipion derrière elle.

Émile Lévy a, de plus, illustré des volumes de prix, tels que les *Comtes rémois* et l'édition de Jouaust de *Daphnis et Chloé,* de Longus.

Toutes ces œuvres sont remarquables par la pureté de la ligne, le fini du modèle, la limpidité de la lumière. Elles sont conçues dans un excellent sentiment de la nature comme de la tradition. On se sent en présence d'un esprit dialogué, d'un vrai poëte, amant de la Muse et habile à la servir.

Dans cette exécution fine et délicate, la main brutale de l'ouvrier ne se fait pas sentir. La pensée erre avec bien plus de charme autour de ces contours idéalisés.

Médaillé, en 1859, 1864, 1866, et à l'Exposition universelle de 1867, décoré le 29 juin 1867, Émile Lévy est un des artistes les plus distingués du jour. L'*homme* chez lui est semblable à l'*artiste.* Plein d'aménité et de franchise, instruit et causant bien, c'est un esprit des plus fins et des plus sensés, en même temps qu'un ami des plus sûrs et des plus sympathiques.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

GERVEIX

(Artiste peintre, auteur du tableau de *Rolla*.)

REVUE DES THÉATRES

PALAIS-ROYAL

L'Accordeur, comédie en un acte de M. St-Agnan-Choler. — *Pour sauver jeune Femme du Monde*, comédie en un acte de M. A. Dreyfus. — *Le Nez enchanté*, scène de M. Lhuillier. — Les *Vitriers*, vaudeville en un acte de MM. E. Grangé et V. Bernard.

En attendant la grande pièce de M. Zola, le Palais-Royal, suivant les errements du Gymnase, à renouvelé son affiche avec quatre petits actes nouveaux. Nous doutons fort que ces bluettes tiennent longtemps la scène. Ce ne sont que de légers imbroglios, et la meilleure des trois, celle de M. A. Dreyfus, n'est-elle-même que la paraphrase d'une annonce du *Figaro*, écrite avec esprit certainement, mais insuffisante encore pour corser un spectacle. Les *Vitriers* ont le mérite d'être joués par Gil-Pérès et Hyacinthe qui y sont amusants ; l'*Accordeur* est enlevé avec verve par le jeune Fusier.

Quant au *Nez enchanté*, c'est une plaisanterie sur le nez d'Hyacinthe, on comprend alors que cela n'ait rien de bien nouveau, car comme le dit si bien avec son esprit fantaisiste, le poëte qui signe les feuilletons du *National* : « Tout a été dit sur le nez d'Hyacinthe ; il déchire les cieux, écartent devant lui les troupeaux d'étoiles ; il s'avance sur la mer comme un promontoire ; il a la fierté de la tour qui regarde vers Damas ; dans ses profondeurs se déchaînent les ouragans et les tempêtes, et il est tumultueux et vaste comme la mer sonore. Eh bien ! M. Fusier a eu tout bonnement cette prétention d'imiter... quoi ?... le nez d'Hyacinthe ! Est-ce qu'on lutte avec un élément ? Est-ce qu'on se mesure avec un prodige ? Comprendriez-vous un jongleur qui prétendrait enfermer la mer dans son sac, ou sur sa baguette tenir en équilibre... la Jung-Frau ? Le nez d'Hyacinthe, le vrai, n'a fait que passer, et M. Fusier et M. Lhuillier, son auteur, sont rentrés dans leur ombre. »

OSCAR

I

Pourquoi l'a-t-elle épousé ? — voilà ce qui n'est pas facile à dire. Quelques-uns prétendent qu'elle lui trouve l'air distingué et qu'elle fut séduite tout d'abord par la largeur de ses épaules ; — c'est possible : on ne saurait nier l'influence du gilet. D'autres, parmi ses amis intimes, se souviennent de lui avoir entendu dire dernièrement : Quand je passe ma main dans ses gros cheveux rouges, il me semble que je caresse un lion.

Prenez de tout cela ce qu'il vous plaira. Le fait est qu'ils sont mariés, et qu'on se dit, en les voyant passer : Certes, il n'y avait qu'une chaîne qui pût rapprocher ces deux êtres-là !

Elle est fine, élancée, mignonne ; sa voix est douce comme le miel, et son caractère est comme sa voix. Au vol d'une mouche, ses joues se colorent, elle baisse les yeux devant les statues ; mais sous ses paupières pudiques, sillonnées de petites veines bleuâtres, on sent une âme pure, toujours prête à s'élancer. Ce n'est point seulement une poupée ravissante, fraîche comme un bouton de rose, c'est encore une femme avec une belle petite âme, un joli cœur et tout ce qui s'en suit. Elle n'a point épousé le premier venu, croyez-le. Pendant deux années entières elle a refusé des maris, car elle voulait choisir avec circonspection, si bien que sa bien-aimée mère, qui, tout au contraire, s'était mariée entre deux contredanses, lui disait : Mais mon cœur, nous n'en finirons jamais !

Elle voulait donc choisir. Si vous retrouviez les carnets d'ivoire où elle inscrivait alors ses danseurs, vous verriez en bien des endroits ces mots écrits avec émotion : Troisième contredanse — lui. Cinquième polka — lui. Huitième redowa — lui, etc., etc. Ce *lui*, revenant sans cesse, n'était autre que son époux actuel, Oscar ...

Oscar est fort petit, très large, et commence à devenir épais ; il porte la tête haute, et les talons très hauts aussi. Son nez est retroussé fureteur et un brin trivial ; ses lèvres épaisses, bonasses et gourmandes, quoiqu'il en abaisse les coins avec obstination pour se donner l'air dédaigneux. On sent qu'il ne serait point éloigné de compter le linge de la blanchisseuse et qu'il doit aimer à planter les clous, quoiqu'il affecte un suprême dédain pour tous les détails du ménage et rentre chez lui en héros.

Sa voix est rude, sonore, profonde. Quand il parle, instinctivement l'on se retourne et l'on cherche un géant. Il est sensible à la puissance de son organe et coupe volontiers la parole à tout le monde, comme un Jupiter badin qui jouerait du tonnerre pour constater sa position sociale. Il porte des pantalons à ramages violents, des favoris étourdissants. Son œil gauche lance des éclairs dans l'ombre de son vaste chapeau, fortement incliné. Du reste, riche par le fait de sa mignonne épouse, il est oisif et n'en est pas fâché. Il monte souvent à cheval, se lève tard, flâne un peu, ne lit jamais, ce dont il se vante, et fort exactement rentre chez lui aux heures des repas. Il n'y a que lui pour faire vibrer le timbre de sa porte — bing... bing — deux coups rapides, rapprochés, souverains. A ce bruit, la maison est en l'air ; tout le monde dit : Voilà monsieur. — Enfin ! murmure madame, en se regardant involontairement dans la glace, ma coiffure va-t-elle lui plaire ? Mon Dieu ! si ce ruban allait le choquer ?

Le valet de chambre vole vers la porte et l'ouvre non sans émotion. A peine cette porte est-elle entre baillée qu'Oscar la pousse violemment, comme s'il voulait surprendre quelqu'un. Ses yeux roulent et inspectent. Il ôte son paletot et pose sa cravache sur un meuble, mais cela rapidement, tout en lançant des ordres brefs, impérieux, irrésistibles, qu'il a dû amasser en chemin tout exprès pour ce moment-là. Après quoi il lâche un *hum !* qui fait tinter la vaisselle de la salle à manger, et passe chez madame, où il entre sans frapper. Elle est levée, souriante ; elle l'attend depuis longtemps, l'enveloppe du regard et se retient à quatre pour ne pas lui sauter au cou ; mais il n'aime pas qu'on lui saute au cou, parce qu'il a remarqué que lorsqu'elle l'embrassait au front sa femme se baissait un peu. Il s'asseoit donc, maussade et fatigué, étend les jambes et plonge dans ses goussets ses deux mains un peu velues. Madame ne déteste pas ces poils bouclés qui errent sur ses phalanges ; elle trouve que cela a l'air mâle, et je suis de son avis.

— Ah ! fait-il en baillant, vous avez changé votre coiffure ?.. Pourquoi cela ?.. Qui avez-vous vu dans la journée ? — Et il repousse un flambeau qui n'est pas dans l'alignement.

— Mais je n'ai vu personne, mon ami, personne, personne, dit-elle en rougissant jusqu'aux oreilles, car elle le sait violent au-delà de toute expression, jaloux comme un tigre ; elle craint qu'il ne doute de ses paroles. Personne, ô mon Dieu ! pas un chat !

— Alors, pourquoi rougissez-vous ?

— Oh ! cela, tu le sais, mon chéri... d'abord, tu me fais peur avec tes gros yeux de lion.

— Débarrassez-vous donc, une fois pour toutes, ma petite, de ces minauderies d'enfant dont vous êtes si prodigue ; n'est-ce pas ? vous me ferez plaisir. Hum ! (il se baisse vers le parquet, ramasse une aignille et la pose sur le coin de la cheminée) ça n'est pas par l'ordre que vous brillez, dans tous les cas. Cette maison est au pillage, le diable m'emporte !

— Mais... je ne savais pas que vous fussiez de mauvaise humeur. (D'une voix câline et sérieuse.) Est-ce que tu es tourmenté, est-ce que tu as quelque chose ?.. Tu sais, moi je suis un peu bebet ; je bavarde, je bavarde, et souvent il m'échappe des niaiseries ; oh ! quant à cela, tu as bien raison. Et puis, vois-tu, je suis restée seule toute la journée, au coin du feu ; c'est même ce vilain feu qui m'a fait monter le sang à la tête, voilà pourquoi je suis rouge... Oh ! mais, c'est vrai, que je suis rouge ! Tu n'es pas fou de ma coiffure, n'est-ce pas ? Moi non plus, je n'en suis pas folle... Peut-être qu'en relevant un peu les petits frisons, cela serait mieux, tiens, comme cela ?

—Coiffez-vous comme bon vous semble, mais, pour l'amour de Dieu, plus de chignons comme celui-là, plus de chignons à la folle et de frisure à la fille. Je crois, ma chère... (il se lève et s'accoude péniblement sur la cheminée, qui est un peu haute ; on devine que si les circonstances ne s'y opposent pas, il parlera longtemps). Je crois, ma chère, que je prends mon rôle d'époux au sérieux, n'est-ce pas ? Eh bien ! je vous demande de prendre votre rôle d'épouse sérieusement aussi. Il ne suffit pas d'être une femme honnête, et vous l'êtes, je le pense ; il faut encore en avoir l'air et renoncer à ces parures insensées auxquelles les femmes de toutes les classes se laissent aller avec une égale ivresse ; je dis ivresse, j'aurais dû dire folie, démence. (Il hausse les épaules et, s'approchant d'un cadre dont il rétablit l'équilibre avec soin) : Absurde !.. absurde ! murmure-t-il.

— Tu as bien raison, c'est vrai qu'il y a des femmes du monde qui se tiennent fort mal et s'habille comme je ne sais qui. Je suis bien de ton avis. Mme de P..., par exemple, j'espère qu'en voilà une qui... Ah ! ton mot est bien juste

c'est de la folie, de la démence. Figure-toi qu'elle avait un chapeau ! ça n'était pas un chapeau, ça n'était rien du tout ; pas de bride, pas de... enfin rien du tout. Elle me demandait si je la trouvais jolie ; ma foi, je lui ai répondu tout net : Chère madame, il y a certaines exagérations de mode que les femmes du monde doivent laisser à celles qui ne le sont pas. Dame ! écoute donc, c'est vrai, n'est-ce pas, mon chéri ?

(Se redressant tout à coup comme une sentinelle perdue qui aperçoit une baïonnette derrière un buisson) : — Vous avez donc vu Mme de P...? Pourquoi m'avez-vous dit que vous n'aviez vu personne ? Dieu sait que je ne suis ni gênant ni importun, et que je vous laisse toute la liberté qu'un homme sage peut accorder à sa femme ; mais j'ai horreur du mensonge, je vous le déclare. Que vous voyiez Madame de P..., c'est une sottise ; mais la sottise étant faite, je ne comprends pas que vous cherchiez à la nier. Je ne crois pas que ma conduite vous donne l'exemple de la dissimulation. Je suis franc et carré, je peux le dire, parce que tout le monde le sait, et que c'est bien le moins que ceux qui m'entourent aient égard aux susceptibilités de mon caractère. Plus de ces mensonges, de ces détours, de ces ruses féminines qui ne sont honorables ni pour vous ni pour moi.

— Mais... je...

— Vous dites ?... Ah ! bien, voilà les larmes ! très bien ; oh ! très bien ; c'était fatal. Pour un mot, pour une simple observation paternelle, en quelque sorte, alors que je pourrais vous parler d'une tout autre façon, vous voilà comme une fontaine. Vous aimez, n'est-ce pas, à vous poser en victime ? (Il promène le doigt sur la tablette à ouvrage pour voir s'il y a de la poussière dessus.) à raconter à vos pimbêches, à Louise, à Emma, à un tas d'autres les iniquités de votre tyran.

— Oh ! tu ne crois pas cela, Oscar, mon ami... si tu savais combien je t'aime ! Je ferai tout ce que tu voudras, mais ne me gronde pas ainsi. (Elle veut enlacer son cou et l'embrasser.)

— Pas de comédie, je vous en conjure... j'en ai plein le dos.

Le domestique entre en ce moment et annonce le dîner.

— C'est bon, fait monsieur d'une voix glaciale. Venez-vous ma chère ? et il ajoute à demi-voix, comme s'il se parlait à lui-même :

— Sacrebleu, c'est un enfer !

Durant le dîner, Oscar ne dit mot ; il ordonne du geste et commande par signes. Sa pauvre petite femme a les yeux baissés, et de temps en temps une grosse larme tombe dans son assiette. Elle voudrait renouer la conversation, mais elle n'ose. Elle devine aux sourcils froncés de son mari, que la chose n'est pas possible.

— J'aurais dû deviner qu'il serait de mauvaise humeur aujourd'hui, que je suis sotte ! se dit-elle tout bas. Moi, lui mentir ; il croit que je lui ai menti ; c'est qu'il est loyal autant qu'il est fort. Il est d'acier moralement et physiquement. J'aurais dû deviner qu'il était de mauvaise humeur.

Oscar est toujours furieux ; il a laissé la moitié des mets sur son assiette. Avant le dessert, il se retourne tout à coup vers le valet de chambre, et prononce deux mots qui ressemblent à un rugissement.

— Bougie, cigares, dit-il. — Tout le monde a frissonné. Il se lève, prend sa canne, son chapeau, remet son pardessus et le voilà parti.

GUSTAVE Z...

(A suivre.)

LA BRUNE

—

M'apparaissant comme un éclair,
Grande, brune, l'épaule nue,
D'une duchesse elle avait l'air,
Le premier jour que je l'ai vue.
Depuis lors, de loin ou de près,
Mon amour traîna derrière elle,
Avec des poses de cyprès
Et des soupirs de tourterelle,

Je la croyais demi-vertu,
Au-dessus des filles vénales,
Et longtemps mon amour têtu
Lui prêta des grandeurs morales ;
Et, malgré la réalité,
Parfois encor je me demande
Si son cœur et sa loyauté
N'étaient toujours que contrebande !

Quoi qu'il en soit, j'en étais fou,
Je l'aimais à perdre la tête,
A jeter tout l'or du Pérou
Si je l'avais eu pour sa fête.
Et lorsqu'elle devait venir,
En ruminant son écriture,
Je voyais le pavé fleurir,
Tout capitonné de verdure !

La nuit, lorsqu'elle sommeillait,
Je caressais de mon visage
Sa chevelure qui brillait
Comme une aile d'oiseau sauvage ;
Et sur mon bras, me soulevant,
Pâle d'amour et de fièvre,
Sans l'éveiller, tout doucement
Mes baisers effleuraient sa lèvre.

Et le matin, sans déranger
Ses longs rêves de paresseuse,
Je courais pour elle chercher
Des boutons de rose mousseuse.
Et dans ce servage amoureux
Que je me rappelle sans rire,
J'étais l'amant le plus heureux
Lorsqu'elle me daignait sourire !

On lui voyait un large front,
Dessous sa noire chevelure
Dans l'ove de son menton rond
Un faux air de bonne nature.
Ajoutez-lui des flancs charnus,
Et dans l'œil un charme tragique,
Vous saurez comment ses bras nus
Forgeaient une chaîne magique.

Tout ce qu'elle m'a fait souffrir
Ferait une lugubre histoire,
Et je me sentirais pâlir
Si je frôlais sa robe noire !
Je m'arrachai d'entre ses mains,
Pareil au forçat qui s'évade,
Me traînant le long des chemins,
Comme une grande ombre malade.

De tout ce qu'elle m'a laissé
J'aurai bientôt fait l'inventaire ;
Ces rares débris du passé
Indiquent un sec caractère ;
Quelque portrait, pas de cheveux,
Quelque bout de méchante lettre,
Et puis un frisson douloureux,
Que mon cœur sent parfois renaître.

Et maintenant, pour terminer,
Je ne sais si j'en dois sourire,
Ou bien si je dois en pleurer,
Mais je ne veux pas la maudire !
M'apparaissant comme un éclair,
Grande, brune, l'épaule nue,
D'une duchesse elle avait l'air,
Le premier jour que je l'ai vue.

X...

LE SECRET DE POLICHINELLE

—

LÉGENDE *(suite)*.

— Qui ça ? murmura le paysan d'une voix avinée.

— Polichinelle ! il est ivre.

— Ivre ! c'est un débauché ! Je le chasse.

Et le rustre se replongea dans le sommeil qu'avait interrompu son compagnon.

Celui-ci contempla, la mort dans l'âme, tout l'arsenal de bouteilles vides qui formaient autour de sa tête comme un croissant emblématique, et constata le tort qu'il avait eu de ne pas le surveiller davantage.

— Allons ! j'agirai seul, pensa-t-il.

Puis, à tout hasard, il plongea sa main dans la poche de Salsififri, en tira le mouchoir à carreaux, dont un coin dépassait capricieusement, et se mit à lier ensemble les échasses du bossu.

Cette besogne terminée, il lui ramena les deux bras derrière le dos, et de son propre mouchoir les assujettit avec les mêmes précautions.

Après quoi, il entra dans l'auberge avec l'espérance d'y trouver les cordes qui devaient étrangler le monstre.

Soit qu'il eût déjà cuvé son vin, soit que les efforts tentés sur sa personne lui eussent fait pressentir à quelles extrémités on allait se porter sur lui, Polichinelle essaya quelques mouvements pour se dégager.

S'il n'obtinrent pas tout le succès qu'ils méritaient, du moins, le bruit qu'ils provoquèrent acheva de réveiller l'amoureux platonique de Rigoletta.

Il releva la tête, se frotta longuement les yeux et se retourna lentement du côté de l'ennemi.

— Tiens ! dit-il au milieu de ses vapeurs bachiques ; voilà Polichinelle. Péblo l'a donc attaché ? Ah, oui ! je me rappelle ! il s'agit de le pendre.

A ce dernier mot, prononcé sur un ton de voix plus élevé, le bossu sauta comme une carpe.

— Ah ! ah ! continua l'autre, tu cherches à te délivrer, mon gaillard ? Attends un peu, je vais te serrer plus fort.

Et le gars se dirigea, quoique titubant, vers Polichinelle qui claquait des dents et roulait dans ses orbites deux gros yeux menaçants.

A la moitié de sa course, il se rencontra fort heureusement avec Galetti, passablement inquiet de son gendre et fort occupé de le retrouver.

— Tiens ! le père Galetti ! hurla Salsififri à qui la présence du bonhomme donnait un surcroît d'audace. Je suis sauvé, car vous allez m'aider.

Le sourd envisagea son interlocuteur.

Avec cette intuition qui remplaçait chez lui le sens altéré de l'ouïe, il se hâta de répondre quelques mots dont l'à-propos échappa complétement à Salsififri :

— C'est ce que me disait ma fille ce matin : les bons maris font les bonnes femmes.

— Vous n'y êtes pas ! mima le contadin avec des gestes de télégraphe en délire.

— C'est convenu ! continua paisiblement le

bonhomme. Tu seras garçon d'honneur. Mais, pour Dieu ! hâtons-nous, monsieur le bailli s'impatiente ; nous sommes en retard de cinq heures.

Salsififri désigna le vampire qui s'agitait de plus en plus.

— Nous partirons lorsque Polichinelle ne pourra plus bouger.

Cette fois Galetti parut comprendre.

— Ah, bien ! dit-il. Tu veux détacher le gros homme ?

— Au contraire !

— Je vais t'aider.

Le sourd s'approcha du vampire et se mit à desserrer le premier mouchoir.

— On vous dit de serrer ! cria Salsififri qui cherchait à lutter.

— C'est ce que je fais, je le détache, continua le vieux avec le flegme que lui donnait son infirmité.

Discuter, dans de semblables conditions, devenait un danger auquel il fallait à tout prix échapper.

Salsififri ne vit qu'un moyen rationel, énergique.

Ce fut de tomber à coups de poing sur le vieillard, un peu surpris, il faut le dire, de cette attaque imprévue.

Malgré la débilité de ses forces, il se retourna contre l'agresseur, auquel il opposa une résistance assez molle, mais néanmoins suffisante pour permettre à Polichinelle d'achever la besogne et de filer sournoisement.

Si bien qu'au retour de Péblo, le vampire avait complètement disparu.

Il ne restait sur le terrain que deux hommes couchés dans la poussière et se gourmant à qui mieux mieux.

Mais, le ciel devait une compensation au courageux jeune homme.

Elle s'offrit presque aussitôt sous les traits de Bianca.

La belle fiancée, sequestrée momentanément par son ravisseur, avait employé ses forces et son courage à recouvrer la liberté.

Elle se présentait aux yeux ravis de son amant tout aussi pure que la veille, sans qu'une seule fleur de sa couronne se fût effeuillée dans la route.

Devant elle, sur son passage, les parents, les amis, le village entier la félicitaient d'avoir échappé si facilement aux dangers qui poursuivent l'innocence, surtout quand ils sont incarnés sous les traits de Polichinelle.

Et, pour la protéger, chacun l'avait accompagnée jusqu'auprès de son futur époux, dans les bras duquel elle se laissa choir.

Péblo remit au lendemain les émotions comme la joie du retour.

Pour l'instant, il entraîna son beau-père, sa fiancée, ses témoins, jusque devant M. le bailli, et, séance tenante, celui-ci procéda à la cérémonie civile.

De la mairie on fit un bond jusqu'à l'église.

De l'église, un autre bond conduisit la noce chez le tavernier, où, vu l'heure avancée, on prit place tout de suite autour d'une table splendidement servie.

Si l'on mangea ? si l'on but? si l'on chanta ?

Je le laisse à penser.

Cela dura jusqu'à minuit.

Minuit ! l'heure des crimes et celle de l'amour.

L'heure qu'attendait impatiemment Péblo pour enlever sa femme.

Elle retentit lentement sur l'airain du village.

Alors, les jeunes filles se levèrent et rappelèrent à la mariée que, suivant la coutume, elles devaient procéder à sa toilette, assister à son coucher.

A quoi Bianca répondit qu'elle n'avait pas de motif d'échapper à la coutume ; qu'elle retournait chez son père et que, le quart d'heure d'après, elle attendrait ses compagnes, dans la pièce basse donnant sur la place.

Les demoiselles furent exactes et pénétrèrent dans le logis du père Galetti, dont la porte était restée ouverte.

— Es-tu là ? demanda timidement Rigoletta en avançant avec précaution, car le local était si complètement rempli d'ombre, qu'on n'y voyait goutte.

— Oui, répondit une voix qui pouvait être à la rigueur celle de la douce Bianca.

— Pourquoi n'as-tu pas allumé la chandelle ?

— Parce que la lumière me rendrait toute rougissante.

L'excuse parut suffisante, car aucune des compagnes ne réclama contre la naïve pudeur de la mariée, et Rigoletta n'en continua pas moins ses questions multipliées.

— Alors, conduis-nous à ta chambre, celle où l'amoureux Péblo, désormais ton seigneur et maître, ne tardera pas à te rejoindre.

Un léger soupir répondit à cette gaillardise de la campagnarde.

— Tu soupires ? dit-elle. Je comprends ça, moi qui bientôt peut-être me trouverai dans la même situation.

— Bah ! fit la mariée avec une incrédule ironie.

— Dame ! ne dois-je pas épouser Salsififri ?

— Prends garde de le perdre ! riposta la blanche colombe, avec un organe qui semblait appartenir au sexe auquel nous devons notre père.

— Hein ! murmura non sans étonnement le chœur des femmes.

Mme Péblo s'aperçut de la faute qu'elle avait commise, et, reprenant sa voix ordinaire :

— Je veux dire : prends garde qu'il ne t'échappe, dit-elle à voix haute, tandis qu'à part elle, elle disait : j'ai failli me couper.

Peut-être faut-il avouer tout de suite à nos lecteurs ce qu'ils ont compris déjà, que la vraie mariée n'était pas à pareille heure dans le réduit des épousailles.

Une autre, ou plutôt un autre, avait pris sa place.

C'était l'audacieux Salsififri.

Non pas qu'il eût voulu profaner la couche nuptiale de la nouvelle mariée ; ses tentatives criminelles n'allaient pas jusque-là.

Le rustre avait eu l'intention plus morale de jouer un bon tour à son ami Péblo, c'est-à-dire d'usurper la place de sa femme, pour offrir, à ses ardents baisers, un museau qui pouvait supporter la comparaison, même avec celui d'un singe.

Puis, heureux d'une semblable ruse, il se fût esquivé, laissant l'époux honteux, confus et surpris.

Ceci nous explique à présent pourquoi la fausse Bianca s'entourait et de mystère et d'ombre, pour pénétrer dans le sanctuaire des amours.

Rigoletta n'eut pas la perspicacité de nos lecteurs ; elle s'y laissa prendre si complètement qu'après la dernière réponse du vaurien, elle ajouta, en s'adressant à ses compagnes :

— Mesdemoiselles, procédons au coucher de la mariée.

Si la lueur d'une simple bougie eût éclairé de ses rayons la chambre alors envahie, les chastes filles d'honneur eussent reculé devant l'expression singulière qui se manifesta sur le visage de Salsififri.

Ma position devient épineuse ! pensa-t-il.

— Allons ! allons ! déshabillons cette fleur de toutes les timidités, accentua Rigoletta en saisissant la taille de son amie présumée.

Salsififri s'enfuit à l'autre bout de la pièce.

— Jamais ! exclama le nouveau Joseph.

— Nous te déshabillerons malgré toi.

— Oui ! oui !

— Qu'est-ce que c'est ? formula le rustaud en oubliant son rôle et les précautions qu'il comportait. La première qui me touche, je la flanque par la fenêtre.

A cette menace doublement virile, par la pensée et l'organe, l'entourage recula à son tour.

— Quelle voix ! répliquèrent quelques-unes des demoiselles effrayées à juste titre.

Sasififri reconnut de nouveau sa faute et reprit plus mielleusement :

— Pardonnez à cette émotion qu'on dit être inséparable d'un premier début ; mais je voudrais achever seul ma dernière toilette de jeune fille. En conséquence, faites-moi le plaisir de ficher le camp.

— C'est bien ! riposta son amoureuse en pleurant, puisque tu nous renvoies, nous ne resterons pas plus longtemps. Au moins, embrassons-nous.

— Demain ! répliqua Salsififri.

Puis, sans se soucier des résultats d'une action fort audacieuse, il prit l'une après l'autre les filles d'honneur, les mit gaillardement sur le palier et referma la porte sur la dernière.

— Ouf ! fit-il en se laissant tomber sur une chaise. Ce que j'ai fait là est peut-être hardi : prendre le costume et la place d'une jeune vierge ; mais, si la nuit les chats sont de la même couleur, Péblo ne s'apercevra pas de la substitution. D'ailleurs il est bien juste, puisque je n'ai pas eu la bonne fortune d'épouser sa femme, que j'en tire cette médiocre vengeance.

A ce moment, la lune, qui commençait à se lever, jeta dans la chambre sa lumière diffuse.

— Tiens ! continua le mystificateur en se rendant compte du phénomène, l'astre se lève juste au moment où je vais me coucher ; économie de bouts de chandelles.

En formulant ces réflexions, le jeune paysan s'était débarrassé de ses vêtements d'emprunt.

Il avait placé sur la cheminée sa couronne virginale, et jeté sur une chaise sa robe de tulle blanc.

Si bien qu'il restait en simple caleçon.

— Là ! fit-il en jetant un coup d'œil sur le lit, je puis me reposer en attendant l'arrivée du farouche Péblo, et même affecter de dormir un peu, pour mieux l'abuser, car il ne tardera pas à venir, le monstre !

— Ah ! qu'il sera surpris, et comme je jouirai de son embarras !

Sur cette agréable pensée, Salsififri se glissa dans les draps parfumés de son ami, dont, malgré tout, rien ne faisait encore pressentir l'arrivée.

Un temps énorme s'écoula pendant lequel no-

tre drôle sut résister au sommeil que les incidents de la journée, les excès bachiques et toutes sortes de fatigues provoquaient fortement.

Mais, en dépit de ses efforts, il succomba d'un trait, avant l'accomplissement de sa vengeance.

Deux heures venaient de sonner.

Au dehors, la lune brillait de son plus vif éclat, jetant au travers de la fenêtre ogivale, par ses carreaux à losanges, cerclés de plomb, des lueurs fantastiques où se mêlaient de fortes ombres.

La lumière, en se brisant capricieusement sur les angles des meubles, formait un assemblage indéfinissable de dessins bizarres, mobiles, tremblottants, capables d'effrayer l'imagination de Salsififri, s'il avait pu vaincre un sommeil qui semblait léthargique.

Tout à coup, l'opacité d'un corps, se plaçant entre la fenêtre et la lune, intercepta presque toute la clarté.

Une silhouette gigantesque se profila sur le parquet.

En même temps une face énorme, celle de Polichinelle, se collait aux vitres, pour jeter dans la chambre un regard inquisitorial.

Il n'y vit rien, par ce fait qu'il obstruait lui-même les reflets de l'astre qui pouvait guider ses recherches.

Mais, sans s'arrêter à ce léger obstacle, il fit sauter deux ou trois des petits carreaux, passa sa main par l'ouverture, et, tournant l'espagnolette, se trouva bientôt au cœur de la place.

Une fois entré, la lumière pénétra derrière lui, laissant apercevoir dans un coin de la pièce de l'alcove à rideaux de serge, et, sous le drap, une forme à demi effacée qui le fit rêver subitement.

EDOUARD MONTAGNE.

(*A suivre*).

BULLETIN FINANCIER

La Bourse est en hausse, et elle aurait bien des raisons de monter davantage : d'abord, l'ouverture de l'Exposition, et puis un projet de voyage à Paris d'un prince de la famille impériale d'Allemagne.

Ajoutons à cela l'approche de la liquidation et la réponse des primes, toutes sortes de motifs dont abusent les meneurs.

Nos *Rentes* sont en avance marquée sur les cours de la semaine dernière; elles débutent aujourd'hui à 72.50 et 109.65.

Les *Consolidés* sont invariables à 94 13/16.

Quant aux *Institutions de crédit*, elles sont très faibles; la Banque de France, à 3.030; la Banque de Paris, à 1.075; le Comptoir d'Escompte, à 695 et le Foncier, à 635.

Les *Fonds étrangers* sont un peu mieux tenus; l'Italien à 70.90 et 71 fr.; le Turc, à 8 et 8.10, et le Russe 1870, à 76 et 77 fr.

La fermeté des chemins de fer français ne se dément pas: l'Est fait 660; le Lyon, 1,081.25; le Midi, 806.25; le Nord, 1340; l'Orléans, 1110, et l'Ouest, 710.

Parmi les valeurs industrielles, le Suez vaut 725 fr.; les Délégations, 605; le Gaz, 1252.50; les Omnibus, 1225, et les Voitures, 495 et 497 50.

Quant aux obligations des *Canaux agricoles*, elles sont très-demandées à 277 fr.

Nous rappelons que le coupon d'intérêt de 7 50 sera détaché mercredi prochain, 1er mai. Nous continuons à engager l'Epargne à se porter sur cette valeur.

MERCURE.

PETITES NOUVELLES

Rien de nouveau à l'Académie de musique au sujet de *Giselle*, dont la reprise devient de plus en plus problématique.

Quant à *Polyeucte*, on y travaille toujours avec ardeur. Le bruit court que M. Halanzier aurait l'intention de ne représenter l'ouvrage qu'en juin, le jour anniversaire de la naissance de Gounod.

Ce serait là une délicate attention de la part du directeur de l'Opéra, d'autant plus réalisable qu'il a encore deux mois devant lui, et, d'ici là, *Polyeucte* peut être prêt.

— A l'occasion de l'Exposition, on va remonter, au Théâtre-Français, *le Sphinx*, pour Mlle Croizette.

Il est également question d'une reprise de *Médée*, de M. Legouvé.

— On annonce l'engagement de Mmes Lia Félix et Rousseil pour la reprise d'*Angelo*, à l'Odéon.

La pièce passera fin mai. M. Victor Hugo lui-même la lira aux artistes dans les premiers jours de la semaine.

— Mme Laurence Grivot vient de traiter définitivement avec M. Bertrand, le directeur du théâtre des Variétés.

L'affaire est avantageuse pour l'artiste autant qu'excellente pour le directeur.

Mme Grivot est engagée pour jouer les Déjazet au théâtre de M. Bertrand, ce qui porte à croire que ce dernier a l'intention de remonter quelques-unes des meilleures pièces du répertoire de la grande comédienne.

— Les répétitions du *Chat botté*, à la Gaîté, sont très-avancées.

On s'occupe déjà des décors, au nombre de vingt-trois, dus aux pinceaux de MM. Lavastre, Nezel et Fromont, etc.

Grévin n'a pas dessiné moins de quinze cents costumes. Trois ballets nouveaux ont été reçus par M. Buisseret.

Nous avons déjà dit que les principaux rôles seraient interprétés par la troupe des Variétés. En voici la distribution :

Petitpotabeurre (le Chat), M. Grivot; le roi Balabrelock, M. Dailly; Jolitonton, M. Germain; Avaltoucru, M. Guyon; la marquise de Carabas, Mlle Gabrielle Gauthier; la princesse Faribole, Mlle Berthe Legrand; Eglantine, Mlle L. Lynnès.

Les autres rôles seront interprétés par les sœurs Baretti et un bouquet de jolies femmes expressément engagées pour la féerie de MM. Tréfeu et Blum.

La première représentation aura lieu du 5 au 10 de ce mois.

— Depuis quelques jours les répétitions du spectacle d'ouverture du théâtre des Nouveautés se font à la salle Frascati. Malgré son activité, M. Brasseur ne pourra ouvrir son théâtre avant le 15 mai.

— Le *Trovatore*, journal théâtral italien, nous donne l'assurance que l'orchestre de la Scala de Milan se fera entendre cet été à l'Exposition.

La Société milanaise *Del Quartetto* fournit 5,000 francs pour ce voyage ; de plus, cinq Mécènes en font autant chacun. Total, 30,000 fr. somme suffisante pour permettre aux nombreux étrangers qui visiteront Paris cet été, d'entendre cette colossale phalange musicale.

— L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 27 avril, a décerné le *Prix d'architecture Duc* à M. Boitte (François), auteur du tombeau du général de Lamoricière.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.